REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME SIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1856

1716'
c.

AP
20
R5
pér. 2
t.6

MME DE STAËL

AMBASSADRICE DE SUÈDE

Il y a quelques années, la presse française annonça qu'on venait de faire dans la vieille capitale scientifique et littéraire du Nord scandinave, à Upsal, une précieuse découverte. Au fond d'un obscur souterrain, on avait trouvé, disait-on, plus de cent caisses remplies de lettres et de documens historiques laissés par Gustave III. Un lecteur un peu exercé pouvait aisément reconnaître dans cette mystérieuse annonce la fantastique imagination que déploient trop souvent nos feuilles quotidiennes, quand il s'agit de quelque pays lointain et particulièrement du Nord. On voulait parler sans doute des *deux* caisses contenant les papiers légués en 1788 par Gustave III à l'université d'Upsal, lesquelles devaient être ouvertes cinquante ans après sa mort. Gustave III étant mort en 1792, les caisses avaient été ouvertes en 1842, le 5 avril, en présence d'une commission nommée par le gouvernement; les papiers avaient été classés, catalogués, reliés soigneusement, et la collection, composée de soixante-quatre volumes in-folio et de cinquante-cinq in-quarto, allait être livrée au public. Il n'y avait là rien d'inattendu, rien d'obscur ni de suspect pour qui connaît le zèle consciencieux et les soins érudits qui signalent à l'estime de l'Europe savante les bibliothécaires et les archivistes du Nord.

Réduite à ses véritables proportions, la nouvelle n'en méritait pas moins d'être remarquée en France. Gustave III, soit par les entreprises hardies de sa politique, soit par sa vive sympathie pour notre brillante civilisation, avait été intimement mêlé à notre his-

toire pendant ces dernières années du XVIIIe siècle où respire un si puissant et si triste intérêt. On pouvait donc rencontrer parmi ces documens quelques lumières nouvelles sur la société des dernières années de l'ancien régime. Le célèbre historien suédois Geijer, chargé par son gouvernement d'examiner cette collection, avait publié, il est vrai, un compte-rendu de son examen; mais son livre, s'occupant avant tout de l'histoire intérieure de la Suède, rendait seulement plus désirable l'étude particulière qu'en pourrait faire un Français.

Envoyé moi-même en mission pendant l'été de 1854 avec le but spécial de rechercher en Suède les documens manuscrits intéressant l'histoire ou la littérature de la France, j'arrivai au commencement d'août à Upsal, émerveillé des richesses que j'avais déjà rencontrées à Stockholm, ainsi qu'à Skokloster, dans le magnifique château de Mme la comtesse de Brahé. Dès le premier examen, j'avisai, parmi l'immense collection de ces *Papiers de Gustave III*, un volume in-quarto qui portait ce titre séduisant : *Lettres de dames étrangères*. De même qu'à Skokloster j'avais eu d'émouvantes surprises, trouvant dans ces liasses couvertes de poussière là soixante-douze lettres de Turenne, ailleurs quinze lettres de Duquesne, sans compter celles de nos rois, — de même ici, et plus facilement encore, le volume ouvert, je reconnus des lettres écrites à Gustave III par quelques unes des plus spirituelles parmi les grandes dames du XVIIIe siècle, et, pendant une centaine de pages environ, l'écriture de Mme de Staël.

Il est assurément peu de noms plus populaires pour notre génération que celui de la femme éminente dont la puissante et généreuse inspiration, s'élevant entre les dernières années du XVIIIe siècle, si orageuses, et les premières du XIXe, toutes captivées par la gloire militaire, a guidé au milieu de tant d'agitations diverses l'esprit français, et l'a su conduire de l'extase imparfaite et malsaine de Jean-Jacques Rousseau au spiritualisme chrétien de M. de Chateaubriand. Pourtant combien les biographies de Mme de Staël ne sont-elles pas incomplètes! Depuis le moment où elle quitte la maison de son père jusqu'au commencement de son exil environ, tout au moins jusqu'au milieu de la révolution, de sa vingtième à sa vingt-cinquième année, c'est-à-dire pendant la période où le spectacle du dernier éclat de l'ancien régime et des premières convulsions du temps nouveau a dû tremper et fortifier son talent, que savons-nous d'elle? M. de Staël, l'ambassadeur de Suède, son premier mari, ne paraît pas, il est vrai, avoir exercé personnellement sur son esprit une influence visible, mais l'importante position que cette alliance lui a faite mérite qu'on en tienne compte : il n'est pas indifférent de savoir quelle part eut son cœur dans ce principal événement de sa vie intime

pendant sa première jeunesse; il se trouve enfin que ce mariage est tout un bizarre épisode, et jusqu'à présent, si nous ne nous trompons, entièrement inconnu. D'ailleurs entre Mme de Staël devenue ambassadrice de Suède et Gustave III épris de la France, de fréquens rapports ne tardèrent pas à s'établir. Laissant à son mari la correspondance officielle, Mme de Staël se chargea d'une correspondance particulière, où Gustave devait trouver le tableau de cette cour et de ces salons qu'il aimait. Pendant les deux années qui suivent son mariage, 1786 et 1787, les lettres de Mme de Staël ne sont que la peinture de cette joyeuse et brillante société qui jouissait bien étourdiment du calme profond, précurseur de l'orage : ce ne sont (elle les nomme ainsi) que des *bulletins de nouvelles;* mais dès les premiers troubles dont les assemblées de notables ont donné le signal, on la voit inquiète pour son père, qu'elle aimait, comme on sait, jusqu'à l'adoration, et qui, suivant son expression toujours animée, prenait le gouvernail quand déjà soufflait la tempête. Ses dernières lettres enfin, toutes différentes des premières, n'aspirent qu'à défendre aux yeux de Gustave III, ennemi de la révolution, les maximes libérales; elles sont une apologie de la conduite de M. Necker, de celle de M. de Staël et de la sienne propre.

Voilà donc ce que nous révèle la collection des papiers de Gustave III : en premier lieu, l'histoire du mariage de Mme de Staël, que des renseignemens épars, tous inédits, nous aideront à reconstruire; en second lieu, toute une correspondance, absolument inédite, que Mme de Staël, devenue ambassadrice, adressait au roi Gustave III.

Refaire avec cette correspondance ou bien à ce propos un tableau des dernières années de l'ancien régime ou une appréciation nouvelle du talent de Mme de Staël dépasserait nos prétentions. Ces *bulletins* ne sont ni une peinture complète d'une époque fort mêlée ni une œuvre littéraire que l'auteur ait destinée à l'impression. Ce ne sont pas même, on peut le dire au moins des deux tiers, ce ne sont pas des lettres où l'on mettrait à la fois son esprit et son cœur. Ce sont des récits, négligemment, mais vivement écrits, qui nous permettront d'observer l'auteur de *Corinne* à une époque bien peu connue, quoique importante, de sa vie, dans lesquels on aimera sans doute à voir courir sans gêne ni apprêt, spirituelle, gracieuse, enjouée, la plume devenue ensuite si éloquente et si passionnée, et qui nous offriront enfin l'occasion de faire connaître M. de Staël en même temps que son illustre femme.

I. — M. DE STAEL. — DIPLOMATIE ET MARIAGE.

La famille des Staël von Holstein paraît pour la première fois dans l'histoire de la Suède au milieu du XVIIe siècle. D'origine westphalienne, elle se distingue d'abord en même temps dans le commerce et les armes, et se répand par toute l'Allemagne du nord jusqu'en Livonie, en Esthonie et en Courlande. Elle pénètre dans les provinces suédoises du sud de la Baltique, puis en Suède même, où elle est enfin naturalisée et acquiert des titres de noblesse. Otto Wilhelm Staël, officier dans l'armée suédoise, est élevé, en 1719, à la baronie et prend le nom de von Holstein. Son père avait été tué en duel. Un duel aussi rend célèbre son frère Jacques, qui se bat contre le fameux amiral danois Tordenskiold et le tue. Voici à la suite de quelle aventure : Staël avait hérité du fameux Kœnigsmark un serpent à sept têtes (1), un de ces nombreux et bizarres trophées qu'avaient valus aux capitaines suédois la guerre de trente ans, le pillage de la Bohême et celui de Prague en particulier. Un soir, à Hanovre, deux personnes se présentent chez Staël, un docteur et un jeune Danois qui accompagnait en Allemagne l'illustre amiral Tordenskiold; elles demandent à voir le serpent à sept têtes. En attendant l'exhibition, qui se fait attendre, on se met au jeu. Staël a sans cesse la veine heureuse; le docteur et son compagnon perdent de grosses sommes; un des joueurs n'a pas de quoi payer sur l'heure, demande jusqu'au lendemain et ne reparaît pas. Sur ce texte, on bâtit dans la ville une histoire : Staël a trompé au jeu, dit-on, et le protégé de l'amiral a été volé de 27,000 écus. Tordenskiold le croit. Peu de temps après, le 9 novembre 1720, il rencontre Staël dans un salon, s'approche du groupe où celui-ci s'est placé, prend part à la conversation, et tout à coup, se tournant vers lui, « je connais quelqu'un, dit-il, qui vient de payer 27,000 écus la vue d'un serpent à sept têtes; ne trouvez-vous pas cela bien cher, messieurs?... — A qui en avez-vous? demande Staël, qui se sent blessé. — Aux fourbes de profession, répond l'impétueux Danois, à ceux qui soutirent l'argent des pauvres joueurs et qu'on devrait mettre à la porte de chez soi! » Les deux adversaires sortent à l'instant; quelques nouvelles paroles amènent des coups de canne; une rencontre a lieu : Tordenskiold est tué aux premiers coups; Staël prend la fuite, poursuivi par les paysans à coups de bâtons et à coups de pierres. On a dit que le duel n'avait pas été loyal, et le poète danois Œhlenschlæger a suivi cette tradition dans sa tragédie de *Tordenskiold;* mais la

(1) Probablement quelque monstre empaillé.

trahison n'est pas plus avérée pour cette rencontre qu'elle ne l'est pour la partie de cartes. Ce qui est sûr, c'est que la victime était illustre. Tordenskiold, *le tonnerre* et *le bouclier*, tué de la sorte à trente ans, avait déjà, par son incroyable courage et son habileté militaire, assuré la victoire au Danemark dans ses guerres contre la Suède, et mérité de devenir, dans les souvenirs et les chants patriotiques des peuples du Nord, un de leurs plus populaires héros.

Ce n'était pas, comme on voit, faute d'avoir fait parler d'elle sur l'une et l'autre rive de la Baltique que la famille des Staël n'avait pas encore conquis ou fixé la fortune. En recommençant la lutte, M. de Staël, le futur époux de Mlle Necker, avait résolu d'être heureux. — Né en 1749, dans la province d'Ostrogothie, au centre de la Suède méridionale, il s'engagea comme volontaire à treize ans ; il était enseigne à dix-huit et lieutenant, puis capitaine à vingt-trois. Le titre de chambellan de la reine, en 1776, vint offrir à son ambition une favorable ouverture. Toutefois c'était à Versailles, et non pas à Stockholm, qu'un Suédois, sous Gustave III, pouvait espérer de mériter la faveur de son maître. A Versailles et à Paris, Gustave était toujours présent, soit par le souvenir et les regrets qu'il y avait laissés, soit par les intérêts mêmes de sa couronne. Une active coopération politique et militaire et l'ascendant de notre littérature pendant le XVIIe siècle, au XVIIIe l'alliance continuée par nos subsides et l'attrait devenu plus irrésistible encore de l'esprit français, telles étaient les causes qui avaient multiplié les relations entre les Suédois et nous. Louis XV, dans ses dernières années, avait accueilli les projets conçus par le jeune prince de Suède pour restituer au pouvoir royal une autorité que les états avaient usurpée. La cour de France avait secondé de tous ses efforts la révolution de 1772, et c'était encore sur elle que comptait Gustave, devenu roi, contre la Prusse et la Russie, jalouses de la sécurité rendue au pays dont elles convoitaient la conquête. Mêlant d'ailleurs aux affaires les plus nobles plaisirs, Gustave, d'un esprit ouvert et facile, s'était laissé promptement séduire à l'attrait de notre civilisation. Devant la royauté, alors toute puissante, de nos philosophes, la sienne s'inclinait, et l'hommage des salons parisiens, celui des gens de lettres et des femmes d'esprit qui y présidaient, étaient à ses yeux la plus désirable récompense et peut-être la véritable gloire.

Il est intéressant de parcourir, dans la collection des papiers de Gustave III conservés à Upsal, à côté des lettres de Louis XVI, de Marie-Antoinette, du comte de Provence et du comte d'Artois, les épîtres innombrables de Mme d'Egmont, de Mme de La Mark et de Mme de Boufflers. Ce sont les vraies confidentes et aussi les conseillères de Gustave III. La première, d'une âme généreuse et d'un grand

caractère, disciple ardente des idées nouvelles, bien qu'elle se défende d'être républicaine ou philosophe, a voué au jeune roi de Suède un culte passionné, et veut qu'il soit le héros de ses doctrines. Son affection est à ce prix. Amie sincère et dévouée, elle lui dit la vérité, l'éloigne du despotisme, l'encourage sévèrement dans le chemin de l'honneur, et refuse de lui accorder son portrait, s'il reçoit celui de Mme Dubarry. Gustave III répond d'abord à son sentiment exalté par une passion égale. Le jour même de son couronnement, il lui écrit une lettre de douze pages, le lendemain il porte ses couleurs, lilas et blanc; mais il paraît se fatiguer ensuite de son libre langage, et la correspondance finit tristement. Mme de La Mark pense fortement aussi, et peint avec éloquence les abus et les vices du temps. Mme de Boufflers enfin, avec un esprit moins élevé que Mme d'Egmont, avec une plume moins habile que Mme de La Mark, professe le même zèle pour le roi de Suède, et le seconde avec ardeur de l'influence considérable qu'elle exerce à la cour.

Forcé de vivre loin de Paris, où il laissait des amies si chères, loin de Trianon et de Versailles, où il s'était vu tant fêté, Gustave III avait du moins comme ambassadeur auprès de la cour de France un homme élégant et spirituel, à qui les délicatesses de l'esprit français étaient familières, un littérateur, un poète, le comte de Creutz. Les salons de l'ambassade suédoise réunissaient tous les beaux-esprits, et servaient de lien entre la France et le royal exilé. On y voyait la plus illustre compagnie, les plus riches ou les plus jolies femmes de Paris, Mmes de La Mark, de Boufflers, de Luxembourg, de Lauzun, de Luynes, de Fitz-James, de Brancas. « Toutes ces dames, écrit sans façon le spirituel baron de Taube à Gustave III, ne vont point chez d'autres ambassadeurs, parce qu'elles n'aiment à vivre, disent-elles, qu'avec des gens aimables... Mme de Boufflers nous demanda l'autre jour si votre majesté choisissait les Suédois qu'elle laissait venir en France. »

Une première et maladroite inspiration avait, au commencement de 1776, suggéré à M. de Staël l'idée de s'engager dans les troupes anglaises pour aller faire la guerre en Amérique; il voulait alors se distinguer, acquérir de la gloire. Il réfléchit et s'aperçut facilement que c'était là le chemin le plus long et le plus périlleux, et que le plus sûr était de demeurer sous les yeux du roi, à Paris ou à Versailles, là où était son cœur, de l'y servir suivant ses goûts, et de s'élever en s'attachant à ce service.

Deux mois après le congé inutilement demandé par M. de Staël pour aller en Amérique, on le voit, dans la correspondance du comte de Creutz et dans celle de Gustave III, demander la place du baron Malte-Ramel, secrétaire d'ambassade à Paris. Il l'obtient. Le voilà

un pied dans la diplomatie suédoise, c'est-à-dire dans les salons des Tuileries et dans les hautes sociétés parisiennes, dont il recueillera les confidences et les hommages pour les transmettre à son roi. « M. de Staël réussit admirablement, écrit le comte de Creutz dans sa correspondance particulière. La comtesse Jules de Polignac a pour lui la plus tendre amitié; il est extrêmement bien avec toutes les femmes à la mode, comme Mme de Châlons, la comtesse Diane et Mme de Gontaud. Mme de Boufflers l'aime comme son fils, ainsi que Mme de La Mark. » Gustave, qui l'avait connu et goûté à Stockholm, le charge de mainte commission. Il achète pour le roi des livres, des gravures, des diamans, des parures brillantes; il engage pour la scène suédoise, si brillante alors, « le sieur Marcadet, un des premiers *sauteurs* de l'Opéra. » Tout cela le mène à écrire directement au roi, dans la confiance et l'amitié duquel il fait de rapides progrès, et en même temps cela lui ouvre Versailles et l'introduit chez Marie-Antoinette. « J'ai remis vos cadeaux, sire, à Mmes de Boufflers et de La Mark... J'ai envoyé à votre majesté les dessins du Petit-Trianon que la reine m'a remis pour elle... » Il est bien vrai que l'ambassadeur de Suède mande à la même époque (avril 1779) que « le pauvre Staël est dans une situation qui fait pitié, à bout de toute ressource, et sans un sou vaillant; » mais c'est de la faiblesse que de désespérer de l'avenir. Les grandes dames avec lesquelles il communique familièrement aideront *le petit Staël*, comme elles l'appellent, auprès de son maître; Marie-Antoinette va devenir sa protectrice, et, fort de toutes ces espérances, pendant l'année même où nous avons vu ses amis s'inquiéter de son lendemain, Staël aspire sans façon au plus opulent mariage et au poste le plus élevé de la diplomatie suédoise : il demande la main de la spirituelle et riche Mlle Necker et la survivance de l'ambassade suédoise à Paris!

Notre témoin pour tant d'audace, c'est lui-même. « Permettez, sire, écrit-il à Gustave le 27 juin 1779, que je réclame les bontés de votre majesté dans une affaire d'où dépend toute ma fortune. Votre majesté daignera se rappeler que j'ai eu l'honneur de lui dire que je comptais demander Mlle Necker en mariage, et que vous eûtes la bonté d'approuver ce projet (1). A mon retour dans ce pays-ci, j'en fis la confidence à Mme de Boufflers, qui voulut bien sonder sur cet objet Mme Necker. Cette dame répondit à la comtesse de Boufflers qu'elle n'avait rien contre ma personne, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à se séparer de sa fille, ni à la donner à un homme sans existence dans ce pays-ci. Mme de Boufflers lui fit alors entendre

(1) Je ne retrouve malheureusement dans les papiers d'Upsal aucune trace de cette première idée, que M. de Staël communiqua peut-être au roi verbalement. Il eût été curieux de savoir quand fut conçu ce beau dessein.

qu'on pouvait espérer que dans la suite votre majesté me donnerait une place qui pourrait me fixer ici pour longtemps; mais comme cela parut assez incertain à Mme Necker, Mme de Boufflers m'a conseillé de supplier votre majesté de lui écrire une lettre qu'elle pourra montrer à M. et Mme Necker, dans laquelle votre majesté daigne assurer qu'elle s'intéressera un peu à moi, et qu'elle prie Mme de Boufflers de s'employer pour la réussite de cette affaire... Je supplie votre majesté d'en garder pour elle le secret, car si on venait à en être instruit, il y aurait trop de prétendans dangereux pour que je pusse espérer de réussir... » Et dans une lettre un peu postérieure, mais de la même année, M. de Staël ajoute : « Mme Necker ne me donnera pas sa fille à moins d'être assurée que votre majesté m'ait destiné à rester dans ce pays-ci. Elle m'a beaucoup questionné sur cet article, et je n'ai pas osé lui répondre que votre majesté m'avait donné quelque espoir. »

On voit que M. de Staël avait passé très vite du projet à l'action, si vite qu'il semble avoir déjà Gustave III pour complice de sa témérité. C'est que dès-lors en effet le roi de Suède trouvait quelque avantage à seconder la passion de M. de Staël. Il était de son intérêt d'avoir à la cour de France quelqu'un de ses sujets, riche et en crédit, qui lui fût intimement connu, et qu'il sût entièrement dévoué à sa personne. Plusieurs nobles suédois, appauvris après la période pendant laquelle leurs familles avaient lutté vainement contre le pouvoir royal, aspiraient cependant au rôle que M. de Staël voulait se réserver. Le plus redoutable de ces concurrens était sans contredit le célèbre et malheureux Axel Fersen, le cocher de Varennes, *le beau Fersen*, comme on l'appelait. Fersen était fort bien en cour, comme on sait. Il a couru sur son crédit auprès de Marie-Antoinette maint récit équivoque où la calomnie a cherché des armes; la vérité est qu'il avait reçu de Louis XVI, et particulièrement de la reine, un accueil plein de charme qui suffit à expliquer le dévouement qu'il montra plus tard envers la famille royale tombée dans d'épouvantables malheurs. En avril 1779, comme Fersen était résolu au voyage d'Amérique, on remarqua que Marie-Antoinette, les dernières fois qu'elle le vit, avait les yeux remplis de larmes. La duchesse de Fitz-James dit indiscrètement à Fersen : « Quoi, monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête! — Si j'en avais fait une, répondit-il, je ne l'abandonnerais pas. Je pars libre, et malheureusement sans laisser de regrets (1). » Soit à cause de ce voyage résolu, soit par amitié, soit par tout autre

(1) Je rappelle que toute cette étude s'appuie sur des renseignemens empruntés à des sources inédites, mais parfaitement authentiques, tantôt sur les correspondances officielles contenues dans les archives du royaume, à Stockholm, tantôt sur les correspondances particulières qui se trouvent manuscrites à Upsal.

motif, Fersen, au dire des biographes suédois, voulut bien céder à Staël des prétentions acquises sur la main de Mlle Necker.

Quant à la survivance de l'ambassade à Paris, Staël n'en avait encore parlé qu'à mots couverts dans ses lettres à Gustave III. Il avait su du moins se préparer dans cette vue non-seulement l'appui de Mme de Boufflers, mais encore celui du comte de Creutz, celui même de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Il est curieux d'observer avec quel ingénieux ensemble il met en avant tous ses protecteurs à la fois, de telle sorte que les efforts, en convergeant, puissent emporter l'assentiment de Gustave III. Je trouve ainsi, aux dates du 15 avril et du 22 juillet 1782, une double lettre adressée par lui et par le comte de Creutz au roi Gustave, et la simultanéité de ces efforts n'a pas dû être l'effet du hasard. Sous la première de ces deux dates, M. de Staël mande lui-même « qu'il a beaucoup de probabilité de réussir dans son dessein d'épouser Mlle Necker, si sa majesté veut faire *ce que proposent* l'ambassadeur et Mme de Boufflers. » Il ajoute : « La reine (Marie-Antoinette) voulait demander pour moi à votre majesté la survivance de l'ambassade à Paris; mais le roi a dit qu'il ne fallait pas faire cela, par délicatesse. » Artifice de rhétorique bien connu, qu'on appelle la prétérition. M. de Staël pouvait l'employer à son aise; il savait bien que son vœu était présenté par le comte de Creutz dans une lettre datée précisément du 15 avril 1782, et qui se trouve à Upsal. « Si votre majesté, dit l'ambassadeur, daignait accorder à M. de Staël la survivance de l'ambassade après moi, on lui procurerait une fortune des plus considérables de l'Europe. Un des motifs qui pourraient déterminer votre majesté à lui accorder cette grâce serait l'avantage d'avoir parmi la noblesse de Suède une maison assez puissante pour tenir avec éclat un état dans la capitale et à la cour, car 500,000 livres de rente qu'aurait au moins Mlle Necker équivaudraient en Suède à la fortune de M. de Soubise, le plus grand seigneur et le plus riche de la cour de France; la noblesse chez nous est trop pauvre.... Votre majesté pourrait envoyer sa promesse à Mme de Boufflers, avec ordre de la renvoyer dans le cas où le mariage n'aurait pas lieu... Il serait nécessaire que votre majesté fût bientôt décidée, car Mlle Necker a seize ans et demi, et ses parens ne tarderont pas à disposer d'elle. » Voilà qui est net et point ambigu. Il était impossible de souhaiter de plus clairs interprètes d'une secrète espérance, ou plutôt des plénipotentiaires mieux accrédités pour un traité qu'on proposait. C'était bien d'un traité en effet, d'une convention synallagmatique qu'il s'agissait. Les deux parties l'entendaient également de la sorte, et chacune y devait trouver son profit. — Pas de mariage, pas d'ambassade, pensait Gustave; pas d'ambassade, pas de mariage, se disait en lui-même M. de Staël.

Gustave semble avoir voulu d'abord prendre un biais en promettant seulement d'adjoindre un ministre plénipotentiaire à l'ambassadeur. « Madame la comtesse de Boufflers, écrit-il dans une lettre sans date, mais qui doit se rapporter à cette époque, vous ne vous trompez pas quand vous croyez que j'ai de l'amitié pour le baron de Staël, et vous pouvez hardiment assurer M. Necker que, si l'ambassade que j'entretiens à la cour de France vient à vaquer, mon intention est d'entretenir à Paris un ministre plénipotentiaire en même temps que l'ambassadeur, pour remplir toutes les fonctions de ce dernier aussi souvent qu'il serait obligé de se rendre en Suède pour exercer les charges qu'il y conserve; ce ministre plénipotentiaire lui serait associé en tout, et je suis déterminé à donner cette place au baron de Staël. » Et c'est sans aucun doute à cette déclaration explicite, renouvelée encore peu de temps après, que le comte de Creutz et M. de Staël lui-même répondent lorsqu'ils écrivent tous les deux, avec le même ensemble, le 22 juillet 1782, pour remercier Gustave. On peut d'ailleurs calculer les progrès qu'avaient faits les espérances du jeune diplomate au dépit qu'il éprouva en février 1783, quand il apprit que, le comte de Creutz étant appelé, en récompense de ses longs services, au ministère des affaires étrangères à Stockholm, un autre que lui allait être nommé à Paris. Il faut lire l'expression de son désespoir et remarquer comment il ouvre en même temps une porte au roi de Suède pour revenir sur sa prétendue résolution. « La lettre de votre majesté à son ambassadeur m'a plongé dans la plus profonde tristesse. Les espérances que j'avais, celles que votre majesté m'avait permis de former, se sont évanouies comme une fumée. L'état où je me trouve est affreux, et je ne puis être sauvé du précipice, si votre majesté ne daigne révoquer l'arrêt qui fait mon malheur... Toutes les espérances pour mon mariage doivent nécessairement s'évanouir, car M. Necker ne donnera certainement pas sa fille à un homme qui semble avoir perdu à la fois la bienveillance et la confiance de son maître. S'il pouvait me rester une espérance depuis que votre majesté a pu se résoudre à faire taire cette bonté paternelle dont elle a si souvent daigné me combler, ce serait en suivant la conduite que votre majesté elle-même m'a autorisé à tenir quand elle me promit que je succéderais à M. le comte de Creutz, si je pouvais obtenir que la cour de France me demandât. Je ferai mon possible pour qu'une démarche aussi importante en ma faveur soit faite; mais si, malgré cela, votre majesté persistait dans sa résolution, et que son cœur sensible, auquel j'en appelle encore, fût inflexible pour moi, alors je me retirerais dans quelque coin de la terre d'où elle n'entendrait plus ni mes prières ni mes plaintes importunes, et où je reprocherais au sort, en silence, de m'avoir

fait naître le seul de vos sujets dont vous ayez voulu, sire, faire le malheur! »

Justement à la même date, par suite de l'accord déjà signalé entre Staël et Creutz, je trouve non plus seulement dans la correspondance particulière, mais dans les dépêches même de Creutz, tant la chose est pressée, cette *apostille particulière très secrète :* « Je ne dois pas le cacher à votre majesté, quand cette cour apprendra une autre nomination que celle de M. de Staël pour me succéder, je crains qu'elle n'en prenne de l'humeur. Votre majesté ne peut pas imaginer à quel point le roi et la reine s'intéressent à lui. Le roi l'aime autant que la reine, et le traite avec une véritable affection. Il ne parle pour ainsi dire qu'à lui à son coucher. Aussitôt que la nomination de votre ambassadeur sera connue, le mariage de M. de Staël sera manqué. On le regardera comme un homme perdu. La pitié qu'il inspirera rendra peut-être la cour et la ville injustes envers votre majesté et surtout envers votre nouvel ambassadeur. M. de Staël obtiendrait, par l'affection qu'on lui porte, ce que l'humeur pourrait faire refuser à un autre. Il a, de l'aveu du roi lui-même, des audiences particulières de la reine, ce que, comme ambassadeur, je ne puis moi-même obtenir. Vous me faites la justice, sire, de croire que ce n'est pas mon amitié pour M. de Staël qui me fait parler en ce moment. C'est votre intérêt que j'ai en vue... »

Voilà Gustave III bien averti et bien empêché! Aura-t-il bien le cœur de nommer un autre ambassadeur en présence du désespoir de Staël, qui va se retirer dans des déserts affreux, malgré les gémissemens de la cour et de la ville? Ou bien commettra-t-il la faute de se priver d'un riche et puissant ambassadeur? Renoncera-t-il à dominer dans les salons par toutes ces grandes dames auprès desquelles Staël a si bien su s'affermir? Plus de brillante légation suédoise tenant par le luxe de ses salons et par l'éclat de ses fêtes le haut du pavé parmi le corps diplomatique parisien et parmi le monde lettré; plus d'intelligences à la cour et plus d'entrées particulières chez la reine; plus de ressorts cachés pour agir sur le cabinet de Versailles et sur la grande affaire des subsides. Pour Gustave, épris de la France, à qui il était si redevable et de qui il attendait encore les secours matériels et l'appui moral, c'était là, il faut le reconnaître, sacrifier une belle occasion. Staël n'avait pas encore rendu, il est vrai, de grands services à son pays; mais la manière avisée dont il avait préparé sa propre destinée, engagé à la fois son maître, le roi et la reine de France, le comte de Creutz, la comtesse de Boufflers, M. et Mme Necker dans cette seule affaire de son futur mariage, prouvait assez son intelligence et son habileté diplomatiques. Gustave III avait d'ailleurs pour lui, à ce qu'il semble, une véritable amitié. Il

renouvela donc en février 1783 la promesse qu'il avait paru près d'oublier : « Pour ce qui est de Staël, je tiendrai ma parole. S'il épouse Mlle Necker, il sera mon ministre plénipotentiaire. »

Mais il s'agissait de savoir qui s'exécuterait le premier, de M. Necker ou du roi de Suède. Gustave entendait bien que son futur ambassadeur eût la dot. M. Necker, de son côté, ne voulait marier sa fille qu'à bon escient. Staël pensa qu'il ne perdrait rien, dans tous les cas, à presser la volonté royale, et, pour y parvenir le plus sûrement possible, il sut faire intervenir les deux puissans médiateurs qu'il avait réservés pour un dernier effort, Louis XVI et Marie-Antoinette. Au mois de mars 1783, le roi et la reine de France adressèrent au roi de Suède une demande commune et expresse pour que l'ambassade de Paris fût donnée à M. de Staël. Devant cette prière, Gustave ne résista plus, et la même année M. de Staël fut nommé successivement chargé d'affaires, ministre plénipotentiaire, enfin ambassadeur.

C'était à M. Necker à présent de couronner toutes les espérances; mais M. Necker n'était pas encore satisfait. « Mon mariage n'est pas encore décidé, écrit Staël (9 février 1784). J'ai beaucoup d'apparences pour moi, mais pas encore de certitude. Je supplie votre majesté de régler ma conduite. — 9 mai. Si votre majesté va à Genève (Gustave entreprenait alors un nouveau voyage sur le continent), M. Necker pourrait aller lui faire sa cour... Mon sort dépendra alors uniquement de votre majesté... » Quelles étaient donc les nouvelles faveurs que M. Necker demandait pour son futur gendre, ambassadeur à Paris à trente-quatre ans? — Une précieuse lettre de Mme de Boufflers (21 mai 1784) nous en instruit. Voici les conditions imposées à la couronne de Suède, si elle veut avoir la future Mme de Staël pour ambassadrice :

« 1° L'assurance de l'ambassade de Suède à Paris *pour toujours;*

« 2° Une pension de 25,000 francs en cas que, par des circonstances imprévues, M. de Staël perde son ambassade;

« 3° Le titre de comte, *afin que Mlle Necker ne puisse être confondue avec une certaine baronne de Stal, assez mauvais sujet.*

« 4° L'ordre de l'Étoile polaire pour M. de Staël;

« 5° La certitude que jamais l'ambassadeur n'emmènera sa femme en Suède que passagèrement et de son consentement;

« 6° La reine Marie-Antoinette devra témoigner qu'elle désire ce mariage. »

Ainsi Gustave III, bien que ses idées en politique ne fussent pas du tout semblables à celles que l'influence de M. et Mlle Necker ne manquerait sans doute pas d'inspirer à son ambassadeur, devait s'engager par les deux premiers articles à conserver celui-ci pour toujours, ou bien, s'il rompait sa parole, à payer un dédit. L'article 3 rappelle de trop près, à ce qu'il semble, cet évêque de *Gil Blas* qui

demande à devenir archevêque « pour changer d'air. » Le tout forme à coup sûr le plus bizarre préambule dont jamais contrat de mariage ait été accompagné.

Une nouvelle visite de Gustave à Paris n'apporta pas une conclusion immédiate à cette longue négociation, qui durait depuis le milieu de l'année 1779, c'est-à-dire depuis cinq ans. Staël fit d'énormes dépenses pour bien recevoir son roi, et comme s'il tenait déjà la fortune de Mlle Necker. « Si votre majesté ne lui accorde enfin l'assurance de l'ambassade pour toujours, écrit alors cette excellente Mme de Boufflers, toujours attentive à l'achèvement de son dessein, le mariage du baron de Staël sera manqué, et il n'aura tiré de cet espoir que l'avantage d'avoir brillé un moment, avec l'inconvénient fâcheux d'avoir fait 200,000 francs de dettes pour son établissement à Paris et le séjour de votre majesté dans cette ville (5 juillet 1785)... » Mais enfin Gustave accepta les conditions principales. Si nous n'avons pas ses lettres à ce sujet, nous recueillerons, chemin faisant, certains témoignages qui nous l'affirment. Désormais donc nul obstacle ne subsistait, car il faut penser que Mlle Necker, dont personne ne parle dans toute cette correspondance, bien qu'elle soit l'objet principal de la négociation, était depuis longtemps consentante. Son père et sa mère donnèrent leur assentiment dans les premiers jours d'octobre 1785, et Mme de Boufflers, en transmettant cette grande nouvelle à Gustave III, ajouta, comme elle en avait bien le droit : « J'avoue que cette affaire m'a longtemps occupée, souvent ennuyée. J'en ai fait les premières propositions il y a plus de cinq ans, et depuis trois ans je ne cesse de solliciter ou de parole ou par écrit... Enfin, dit-elle en achevant sa lettre, j'espère que ce riche mariage ne laissera pas d'être avantageux pour la Suède. »

L'union pour laquelle on avait tant travaillé fut célébrée en effet le 14 janvier 1786. Dix mois après, en novembre, Gustave III pouvait lire dans les dépêches mêmes de son ambassadeur marié des pages comme celle-ci : « J'ose supplier votre majesté de croire que jamais zèle plus ardent pour elle ne pourra animer aucun de ses sujets, que je consacre toutes mes facultés à m'acquitter de la place qu'elle a bien voulu me confier, que je n'aime, si j'ose le dire, en ce moment que ma femme et mon roi, et que le premier de ces deux sentimens ne nuit point au second, puisque je me rappelle sans cesse que c'est à votre majesté que je dois la jouissance de mon bonheur intérieur. »

Grâce à la nouvelle ambassadrice, les salons de la légation suédoise furent plus que jamais à Paris de beaucoup les plus brillans parmi les salons diplomatiques; l'ambassadeur suédois était mieux que tous les autres, par ses entrées particulières à la cour et les confi-

dences de M. Necker, instruit des nouvelles et en possession d'un profitable crédit. La négociation avait donc complétement réussi. M. de Staël était arrivé au comble de ses désirs; il se voyait maître d'une immense fortune et ambassadeur à vie. M. Necker avait sa fille sinon comtesse, du moins baronne et ambassadrice, et c'était de quoi permettre à la fille du ministre de porter tête haute à la cour. Enfin Gustave lui-même, outre les avantages que cette union promettait à sa politique, avait conquis une nouvelle et déjà célèbre admiratrice, de qui la correspondance allait s'ajouter dans ses portefeuilles, avec un éclat plus grand encore, à celles de Mmes d'Egmont, de La Mark, de Boufflers et de tant d'autres.

II. — MADAME DE STAEL AMBASSADRICE. — BULLETINS DE NOUVELLES.

Nous savons quelles ont été les dispositions et la conduite de chacun des personnages qui sont intervenus dans la précédente négociation; il n'y en a qu'un, avons-nous dit, sur le compte duquel nos documens, y compris les lettres de M. de Staël, ne nous ont encore apporté absolument aucune lumière : c'est précisément la fiancée elle-même, la fiancée si ardemment et si longtemps désirée. Des sentimens de M. de Staël pour Mlle Necker, nous ne saurions rien affirmer, sinon que sur ce point sa passion était tout au moins singulièrement discrète. Et quant à la plus active négociatrice du mariage, Mme de Boufflers, il est certain qu'elle avait en vue le profit de Gustave III et de Staël bien plus que le bonheur conjugal des futurs époux. Elle écrivit en effet au roi de Suède, en lui apprenant la conclusion définitive de cette grande affaire, une lettre qui dévoile toute sa pensée : «... Je souhaite, dit-elle sans façon, que M. de Staël soit heureux, mais je ne l'espère pas... Sa femme est élevée dans des principes d'honnêteté et de vertu, il est vrai, mais elle est sans aucun usage du monde et des convenances, et si parfaitement gâtée sur l'opinion de son esprit, qu'il sera difficile de lui faire apercevoir tout ce qui lui manque. Elle est impérieuse et décidée à l'excès. Elle a une assurance que je n'ai jamais vue à son âge et dans aucune position. Elle raisonne sur tout à tort et à travers, et, quoiqu'elle ait de l'esprit, on compterait vingt-cinq choses déplacées pour une bonne dans tout ce qu'elle dit. L'ambassadeur n'ose l'avertir de peur de l'éloigner de lui dans les commencemens. Pour moi, je l'exhorte à employer d'abord la fermeté, sachant que c'est la manière dont on a commencé qui décide bien souvent du reste de la vie. Au reste, les partisans de son père la portent aux nues; ses ennemis lui donnent mille ridicules; les personnes neutres, tout en rendant justice à son intelligence, lui reprochent de parler trop et

de montrer plus d'esprit que de bon sens et de tact. Si elle était moins gâtée par l'encens qu'on lui prodigue, j'aurais essayé de lui donner quelques conseils... » La dédaigneuse et plaisante naïveté de ces dernières paroles nous aide bien à comprendre ce qu'il faut accepter ou laisser de l'appréciation de Mme de Boufflers. La grande dame du XVIIIe siècle, avec son entêtement et ses préjugés, n'était pas bonne appréciatrice des allures un peu étranges de celle qu'animait déjà l'esprit indépendant d'un temps nouveau.

M. de Staël trouva dans sa jeune femme une spirituelle collaboratrice. Pendant qu'il rédigeait lui-même pour son roi deux correspondances, dont l'une était exclusivement politique et pour les affaires courantes, l'autre toute privée, Mme de Staël prenait aussi la plume et acceptait, cédant aux désirs de Gustave III, exprimés par Mme de Boufflers, la tâche alors agréable et douce, mais bientôt périlleuse et pénible, de rendre un compte exact et régulier de ce qui se passait à la cour, parmi ce monde aimable et léger sur lequel Gustave III avait placé tant d'affections, et qu'une effroyable tempête allait bientôt dissiper. Rédigés de 1786 à 1791, ces *Bulletins de nouvelles*, comme les appelle Mme de Staël, portent l'empreinte visible des vicissitudes dont ce peu d'années a été le témoin. Les premières pages sont négligemment et légèrement écrites: on y voit le fidèle reflet d'une cour imprudente, aveugle, atteinte d'une incurable vanité de cœur et d'esprit; on y entend les rires et les jeux sur le bord de l'abîme. Puis tout à coup la scène change; au lieu des plaisanteries, des jeux de mots, des anecdotes de tout à l'heure, voici de sinistres présages, de tragiques nouvelles, et, mêlée à ces tristes récits, l'expression des grandes idées d'un autre temps qui commence. Au lieu de la spirituelle et un peu froide narratrice de cour, voici le témoin ému du naufrage où s'agitent les destinées suprêmes d'un père, celles d'une patrie, celles d'un siècle nouveau secrètement attendu, — voici la véritable Mme de Staël.

Laissons-lui désormais la parole, en retranchant seulement de ses premiers *Bulletins*, écrits au courant de la plume sur des sujets frivoles, quelques répétitions ou quelques négligences. Ces premières pages ne sont qu'une esquisse tracée à la hâte. Cherchons-y la finesse, le trait, quelquefois la satire. Oublions, nous qui savons ce qui suivra, la préoccupation de l'avenir, et prenons plaisir seulement à une correspondance spirituelle, amusante, qui nous montre pendant quelques années encore le calme avant de si grands tumultes, et, chez Mme de Staël elle-même, un agréable enjouement avant l'ardeur et l'entraînement de la passion.

Le dossier d'Upsal donne chaque *Bulletin de nouvelles* ordinairement précédé d'une lettre d'envoi. Mme de Staël indique bien dans

ces lettres d'envoi ce qu'elle a voulu faire, un simple *journal*, une *gazette des nouvelles de société*. Elle y laisse voir aussi l'expression d'un enthousiasme qui nous semble aujourd'hui un peu excessif. « J'ai conçu, — écrit-elle à Gustave III en mars 1786, — j'ai conçu pourquoi l'on attribuait à Louis XIV tout ce qui s'était fait sous son règne, et j'ai senti le désir de rendre suédois tout ce qui a de l'âme et du génie... » Bien que nous sachions par toute l'histoire de Mme de Staël que ses affections comme ses haines étaient vives, bien qu'elle ait par exemple adressé plus tard le même langage à Bernadotte devenu l'ennemi de Napoléon, nous devons surtout reconnaître dans l'enflure de son admiration la femme du XVIIIe siècle, habituée au langage des cours et au respect traditionnel de la royauté. Telle nous la verrons encore dans quatre de ses *Bulletins de nouvelles*, ceux qui précèdent la révolution, avec quelque mélange toutefois d'une indépendance soit personnelle soit empruntée à l'esprit public de son temps.

Premier Bulletin de nouvelles (*mars* 1786).

« Il a paru un mémoire de M. de Lacretelle pour la défense d'un comte de Sanois qui avait été enfermé à Charenton sur la demande de sa fille et de sa femme. Votre majesté recevra ce mémoire; il a eu un grand succès. L'intérêt qu'inspire ce malheureux homme y contribuait sans doute; mais cette cause est du nombre de celles qui font réfléchir chaque lecteur sur le danger qu'il court. Sur une simple demande de la famille, une lettre de cachet fait disparaître un homme, et le prive à jamais de toute communication avec des amis, ou du moins avec des juges. De telles institutions rendent trop dépendans de la vertu de ceux qui nous entourent, et l'on commence à se plaindre hautement de ce que M. de Breteuil ne rétablisse pas l'institution que M. de Malesherbes avait faite de ne jamais donner de lettres de cachet qu'après avoir pris l'avis d'un conseil composé de magistrats les plus distingués du royaume; mais les établissemens des ministres passent avec eux, les rois mêmes ne règnent qu'un temps. — Il en est toutefois qui posent le bien qu'ils font sur des fondemens si inébranlables, qu'il durera presque aussi longtemps que la gloire de leur nom. Ce pluriel-là est une véritable forme de rhétorique pour voiler par respect la pensée.

« J'ai eu le malheur de rencontrer la fille et le gendre de ce M. de Sanois; ils vivent dans la société; on est fâché d'avoir été dans la même chambre que de telles gens; cela rapproche trop. Ils préparent une réponse; ils disent que l'avocat a fort exagéré les mauvais traitemens que M. de Sanois a reçus à Charenton. Cela ne les justifiera pas, mais il faut convenir que c'est le défaut des Français de ne se jamais contenter de ce qui est vrai; il faut qu'ils ajoutent à tout, et, loin d'augmenter l'effet, il leur arrive souvent de détruire, par une légère circonstance inventée, la foi qu'on avait à tout ce qui ne l'est pas. Depuis que le mémoire a paru, on fait chaque jour de nouvelles histoires sur les prisonniers enfermés par lettres de cachet. La moitié est sans doute imaginée; mais cette idée suffit-elle pour tranquilliser l'humanité?

« Le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre et chargé du département de la Comédie-Française, reçut, il y a quelques jours, visite d'une demoiselle qui voulait débuter : « Eh bien! mademoiselle, lui dit-il, de quels rôles voulez-vous vous charger? — Monsieur, cela m'est égal; je sais déclamer des vers comiques, tragiques, tout comme on veut. — Et qui est-ce qui vous a appris à déclamer? — Ah! monsieur, c'est un abbé qui prenait intérêt à moi. Je puis dire qu'il y a mis un soin extrême, mais cependant ce n'est pas lui qui m'a été le plus utile. — Et qui donc, mademoiselle? — Un grand-vicaire, monsieur, avec qui j'ai passé quelque temps, et qui, je puis le dire, m'aimait véritablement, et a contribué beaucoup à former mon talent. — Parbleu! dit le maréchal, cela monte par grades. Est-ce tout, mademoiselle? — Ah! monsieur, répondit-elle, celui qui s'intéresse le plus sincèrement à moi et me donne encore des leçons, c'est un évêque, qui me recommandera, si vous le désirez. » Les noms de cette histoire, vraie à la lettre, sont l'abbé Delille, l'abbé d'Espagnac et le coadjuteur d'Orléans, M. de Jorente, frère de Mme de La Regnière. — Cela peut s'appeler, je crois, une histoire française...

« Les agiotages de l'abbé d'Espagnac et la fortune rapide qu'il y faisait faire à tous ses amis, au nombre desquels on comptait M. le duc d'Orléans, ont fort occupé le public. Il paraît que le roi a marqué du mécontentement de ce qu'un abbé se permettait un semblable métier. L'abbé a été tancé par son chapitre, et tout cela pour n'avoir pu résister au désir de publier son intelligence. S'il eût gardé le silence, sa gloire eût été moins grande et sa fortune plus considérable. A tout prendre, l'argent vaut mieux que ce genre de gloire. Le contrôleur-général sous le ministère duquel on peut faire une fortune immense de cette manière est apparemment du nombre de ceux qui ne se fâchent pas de ce qu'ils aperçoivent, mais de ce qu'ils sont forcés de voir.

« M. le premier président avait pris, il y a cinq ou six ans, 20,000 livres de rentes viagères dans un emprunt. Il avait fait un billet de 200,000 francs de capital, et depuis ce temps il croyait apparemment qu'un billet suffisait, et ne payait point la somme qu'il devait. Cela alla bien tant qu'il fit passer au parlement tous les édits des contrôleurs-généraux; mais, depuis qu'il s'est avisé d'être contraire à M. de Calonne, le billet a été retrouvé, et M. de Calonne l'a porté au roi. Le roi est entré dans une grande colère, et pendant un moment l'on a cru que M. le président perdrait sa place. Cependant le crédit de M. d'Ormesson la lui a fait conserver.

« M. Foulon reste toujours exilé pour un mémoire qu'il avait fourni au premier président sur l'affaire des monnaies. C'était de lui que le ministre de Créqui disait : « Prenez garde, messieurs, cet homme-là fait tout ce qu'il peut pour se faire passer pour un fripon; mais je vous en avertis, ce n'est qu'une bête. »

« Le cardinal de Rohan passe sa vie tristement dans son abbaye d'Auvergne. Le ministre de Créqui, faisant allusion aux prétentions de cette maison, a dit : « Les Rohan rentrent dans l'ordre de la noblesse, ils se déshonorent. » La belle Mme de Brionne, qui supporte toutes ces infortunes, devrait intéresser; mais elle a tellement dans la société des discours et des

gestes de théâtre, qu'on prend ses malheurs réels pour des événemens de tragédie.

« J'ai fait à Auteuil, il y a quelques jours, un dîner de bienfaisance. La femme d'un épicier, ayant trouvé dans la rue une lettre d'un prisonnier de Bicêtre qui l'a intéressée, a remué pendant trois ans entiers le ciel et la terre pour obtenir sa délivrance. Enfin le maréchal de Castries, ministre plein d'humanité, l'a emportée. Cette femme a eu l'année dernière le prix de vertu à l'Académie. Elle dînait, il y a huit jours, chez Mme de Luxembourg et Mme de Boufflers avec l'homme qu'elle a fait sortir de prison après trente-cinq ans de captivité pour une étourderie. Je ne puis dire combien cet homme m'a intéressée. Il nous a joué d'un instrument qu'il avait fait à la Bastille avec un bâton de sureau. Enfin le récit des misérables amusemens de cette affreuse solitude, des ressources inimaginables qu'il avait trouvées pour se sauver de ces lieux horribles, m'ont émue jusqu'aux larmes. Comme les plus petits des plaisirs deviennent essentiels lorsqu'on n'a plus que ceux-là! Comme les plus petites circonstances sont remarquées, lorsque tout peut servir et lorsque rien ne distrait! Ce que la puissance de l'attention fait découvrir semble incroyable à ceux à qui le tourbillon du monde n'a jamais laissé le temps de réfléchir.

« J'ai entendu deux actes d'une tragédie que personne ne connaît et qui m'ont fait la plus grande impression. C'est *Strafford et Charles Ier*, par M. de Lally, fils de celui qui a été décapité et qui défend la mémoire de son père avec tant de chaleur. L'analogie de l'histoire de son père avec celle de Strafford, du caractère de Louis XV avec celui de Charles Ier, ajoute à l'impression de ce bel ouvrage. Je n'ai jamais vu un homme plus voué à une seule pensée et à un seul sentiment. Il ne voit partout qu'un père à venger, qu'une injustice à réparer, un innocent à justifier. A son âge, à tout âge, c'est chose digne d'admiration. »

Nous n'avons pas voulu interrompre le récit de Mme de Staël dans ce premier bulletin, afin de lui conserver aux yeux du lecteur toute sa physionomie; mais il faut en noter tous les aspects. La funeste insouciance des dernières années de la société qui allait périr se peint, il est vrai, dans ce futile recueil d'anecdotes et de bons mots composé pour distraire un roi; mais sur cette trame, que la plume facile de l'écrivain a tissée légère et agréablement variée, n'a-t-on pas vu apparaître quelques sombres couleurs? n'a-t-on pas remarqué ces premières lignes sur les lettres de cachet, sur ces institutions qui « rendent trop dépendans de la vertu de ceux qui nous entourent, et dont on commence à se plaindre,... » cette haine des prisons d'état, le mot de M. de Créqui sur les Rohan, qui « rentrent bien dans la noblesse, puisqu'ils se déshonorent, » ces dîners de bienfaisance, ces marques de sympathie données à ceux qui souffrent des abus du pouvoir? Autant de témoignages qui montrent que la sécurité des dernières années du XVIIIe siècle était trompeuse, et que l'écrivain, bien jeune encore, avait le sentiment du péril de-

venu si prochain. La brillante et spirituelle ambassadrice nous laisse apercevoir la future Mme de Staël.

La lecture du second et du troisième *bulletins* confirmera cette remarque. Ils sont presque entièrement consacrés à des nouvelles de cour, et on y verra avec quel respectueux scrupule Mme de Staël évite de confondre le roi et la reine avec la société au milieu de laquelle la Providence les a placés. Était-ce pour plaire à Gustave III, qui n'aurait pas, il est vrai, accueilli un langage contraire? Non, assurément, puisqu'il s'agit ici de cette même courageuse Mme de Staël qui, au moment le plus périlleux de la révolution et après la mort de Gustave, a pris en main avec un généreux élan la cause de Marie-Antoinette. Son noble cœur n'avait pas attendu l'instant du suprême danger; elle semblait avoir deviné à l'avance quelles en seraient les victimes, afin de préluder envers elles au dévouement par le respect.

Second Bulletin de nouvelles (*août* 1786).

« Le voyage de Fontainebleau n'est pas fort animé; le maréchal de Ségur ne fait point de promotions; les ministres restent tous en place; les soupers et les dîners sont les seuls événemens de la journée. On soupe trois fois par semaine chez Mme de Polignac, trois fois chez Mme de Lamballe, et une fois dans les cabinets. La reine vient chez Mme de Polignac et chez Mme de Lamballe à onze heures et joue une partie de billard. Cet amusement est devenu fort à la mode, et les femmes y réussissent assez bien. Les maisons des ministres, du capitaine des gardes, des grandes charges de la couronne, sont assez remplies jusqu'à onze heures et demie; mais à ce moment tout le monde part pour aller dans la maison où l'on trouve la reine. A minuit, l'on sort pour aller passer la soirée ailleurs. Les jeux de hasard y ont été absolument interdits, mais l'on tâche de rendre chers les jeux de commerce. Le jeu est encore le seul secret qu'on ait trouvé pour amuser les hommes rassemblés ou plutôt pour les occuper. Le plus grand plaisir d'une maîtresse de maison est de se débarrasser de tous ceux qui sont chez elle en les enchaînant à des tables de *quinze* ou de trictrac.

« Il y avait une telle foule à Fontainebleau, qu'on ne pouvait parler qu'à deux ou trois personnes qui jouaient avec vous, et l'on ne retirait du plaisir d'être dans le monde que l'agrément d'être étouffé; mais c'était surtout autour de la reine que les flots de la foule se précipitaient. Il est, je crois, difficile de mettre plus de grâce et de bonté dans la politesse; elle a même un genre d'affabilité qui ne permet pas d'oublier qu'elle est reine et persuade toujours cependant qu'elle l'oublie. L'expression du visage de tous ceux qui attendaient un mot d'elle pouvait être assez piquante pour les observateurs. Les uns voulaient attirer l'attention par des ris extraordinaires sur ce que leur voisin leur disait, tandis que dans toute autre circonstance les mêmes propos ne les auraient pas fait sourire. D'autres prenaient un air dégagé, distrait, pour n'avoir pas l'air de penser à ce qui les occupait tout entiers; ils tournaient la tête du côté opposé, mais malgré eux leurs yeux prenaient une marche contraire et les attachaient à tous les pas de la reine.

D'autres, quand la reine leur demandait quel temps il faisait, ne croyaient pas devoir laisser échapper une semblable occasion de se faire connaître et répondaient bien au long à cette question; mais d'autres aussi montraient du respect sans crainte et de l'empressement sans avidité. — Sans doute ce tableau n'est pas nouveau pour un roi, toutes les cours se ressemblent; mais quand les hommages dus au trône sont mérités par le génie, quand on se courbe par devoir devant celui qu'on aurait honoré par choix, les plus grandes marques du plus profond respect et du plus vif désir de plaire rappellent plutôt le mérite de celui qui les reçoit que le rang qu'il occupe. — Le roi de France ne paraît point en société; l'on y rencontre toute la famille royale, mais l'on ne voit le roi qu'à son coucher, à son lever, et le dimanche lorsqu'on lui fait sa cour. Il ne va jamais au jeu de la reine, il chasse et lit; mais c'est assez plaisant d'entendre dire quand il ne chasse pas ou qu'il ne va pas au spectacle : « Le roi ne fait rien aujourd'hui, » c'est-à-dire qu'il travaille toute la soirée avec ses ministres.

« On a beaucoup dit que le baron de Breteuil proposerait à Fontainebleau un plan d'édit pour assurer les mariages et l'état des protestans; il est certain que c'est son intention. L'on se déshonore, il est vrai, lorsqu'on veut trouver dans la religion des contractans un moyen de cassation; mais enfin la loi subsiste, et les mœurs seules en diminuent l'horrible inconvénient.

« Le duc de Normandie a été assez malade à Fontainebleau. Mme de Polignac l'avait caché à la reine. Elle est entrée par hasard chez son fils dans le moment où l'on venait de lui mettre des sangsues. A l'aspect de cet enfant couvert de sang et en convulsion, la reine est tombée sans connaissance. C'est la meilleure mère possible.

« La reine n'admet plus à jouer avec elle M. de Chalabre ni M. de Frovanet, les deux plus gros joueurs de la cour. M. le comte d'Artois, le premier jour, a appelé M. de Frovanet pour faire la partie, et la reine lui en a fait des reproches. On dit aussi qu'elle a dit à Monsieur, qui voulait conserver un garde du corps qui avait refusé de se battre, que, si les autres gardes du corps pensaient comme elle, ils quitteraient tous le service de Monsieur. Le roi, pendant ce voyage, a donné des signes de mécontentement à des personnes d'une réputation suspecte. Enfin l'impression totale de ce voyage a ajouté à l'idée qu'on a du désir qu'ont le roi et la reine de conserver les principes de l'honneur et de la probité parmi ceux qui les entourent.

« Les appartemens que le roi et surtout la reine se sont fait faire à Fontainebleau sont d'une magnificence extraordinaire. Le cabinet de la reine est beau dans tous les détails au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Elle ne permet plus à tout le monde de le voir depuis qu'ayant permis à M. de Coëtlans d'y aller, elle le trouva rempli à son retour de tous les acteurs et de toutes les actrices qu'il y avait amenés.

« On dit, — et c'est sûr même, — que M. de Calonne causait, il y a quelque temps, à table sur les ministres du temps de Louis XIV. Un de ses amis lui disait qu'alors les fortunes que faisaient les ministres étaient immenses; il lui rappelait Mazarin, Louvois, et se plaignait de ce qu'on ne s'enrichissait plus à cet excès. « Pardonnez-moi, dit M. de Calonne, le métier n'est pas gâté. » Il vaudrait mieux dire ces mots-là dans son cabinet qu'à table. »

Troisième Bulletin de nouvelles (*novembre* 1786).

« ..... M. l'abbé Maury a fait une oraison funèbre de M. le duc d'Orléans. Il n'a pas donné un seul éloge direct à M. le duc d'Orléans actuel, et dans ce qui était indirect il était facile de découvrir des critiques. Le lendemain du jour qu'il a prêché son oraison, il s'est hâté d'aller faire des excuses à M. le duc d'Orléans de ce qu'il n'avait pas parlé de lui. Cette adroite réparation n'a pas touché M. le duc d'Orléans. Il avait appelé Mme de Montesson *l'épouse incomparable* du duc d'Orléans; ces deux noms lui sont si bien disputés, qu'on a défendu l'impression de l'oraison funèbre. Cet abbé Maury a passé sa vie à louer bassement tout le monde; il a manqué par gaucherie cette occasion de plaire au duc d'Orléans. L'imprudence d'un flatteur fait plaisir; on aime à le voir échouer dans son genre. Ce même abbé Maury allait, il y a quelques jours, chez Mme de Flahaut; elle commença par se plaindre de ce qu'il était resté si longtemps sans la venir voir. « Hélas! madame, lui répondit l'abbé Maury, j'ai un de mes amis, l'abbé de Boismond, attaqué d'une paralysie qui a occupé tous mes momens; il vient hier de récompenser mes soins d'une manière bien généreuse : il m'a résigné son bénéfice. — Ah! tant mieux! lui répondit Mme de Flahaut; maintenant que vous êtes libre, nous vous verrons plus souvent. » Les bons mots sont les événemens de Paris; ils font les sujets des conversations pendant plusieurs jours.

« Mme de Genlis vient d'hériter de 200,000 livres de rente à la mort de Mme la maréchale d'Estrées. Elle doit compte de ce qu'elle en fera, car elle a associé le public à toutes ses actions. On dit qu'elle va faire paraître un ouvrage qui réfutera toutes les opinions irréligieuses des philosophes.

« Il vient de paraître un mémoire de M. Dupaty, premier président au parlement de Bordeaux, pour plaider la cause de trois hommes innocens condamnés à la roue, dont tous les honnêtes gens sont enthousiastes. Mille morts sur un champ de bataille ne révoltent pas comme un supplice injuste. La jurisprudence criminelle en France induit souvent le juge en erreur, et il serait à souhaiter que le cri public forçât à des changemens. Les conversations des sociétés ne sont plus oiseuses, puisque c'est par elles que l'opinion publique se forme; les paroles sont devenues des actions, et tous les cœurs sensibles vantent avec transport un mémoire que l'humanité anime, et qui paraît plein de talent parce qu'il est plein d'âme. Il a pourtant été dénoncé au parlement hier. On prépare un réquisitoire, les juges sont offensés d'être accusés d'avoir condamné injustement; mais les malheureux, je l'espère, seront sauvés, et c'est tout ce que souhaite l'honnête homme qui s'est exposé pour eux. Les magistrats sont si indignés de sa témérité, qu'il faudrait se garder de l'admirer.

« La reine m'a reçue avec bonté, ainsi que le roi; elle m'a dit qu'il y avait longtemps qu'elle avait envie de faire ma connaissance, et de cette manière-là elle paraît distinguer tout ce qui porte le nom de Suédois. Le repas a été le plus magnifique qu'on ait donné à aucune ambassadrice. Huit jours après, j'ai été dîner chez M. de Vergennes avec l'ambassadrice d'Espagne; il nous a prises toutes les deux par la main pour nous faire passer ensemble.

Je fais cas de ce genre de politesse depuis que celles qu'on me fait n'ont plus de rapport à moi.

« Les bals de la reine ont été fort brillans cette année. La salle est arrangée comme un palais des fées; les jardins du Trianon y sont représentés, et des jets d'eau jaillissent sans cesse; les idées champêtres, les rêveries qu'inspire la campagne dans l'été se mêlent à l'éclat du plaisir et au luxe des cours. Dans une autre salle, on trouve des récréations peu pastorales, un jeu forcené. Un jeune M. de Castellane a quitté la maison paternelle pour avoir perdu toute sa fortune dans une soirée. Cependant la reine donne l'exemple de la modération, et ce n'est pas pour lui faire sa cour que l'on se ruine; mais les joueurs s'ennuient de toute autre occupation, ils trouvent tout insipide, ils ont pris l'habitude des grands mouvemens, ils ont besoin des dangers.

« Sedaine, par pitié, vient d'être nommé de l'Académie. Ces messieurs disent que c'est par considération pour son âge, on dirait qu'ils sont une société de bienfaisance et qu'ils donnent la préférence aux octogénaires; mais Sedaine a tant amusé le public sur les trois théâtres, qu'il méritait une récompense.

« Voilà un poème de M. de Florian : *Numa Pompilius*. De l'arlequinade à ce genre il y a un peu loin. Ses législateurs et ses guerriers sont des bergers en robe et en casque, mais on y trouve de l'agrément dans le style; c'est un livre innocent, et, comme disait Mme du Deffant, il n'y a point de mal à avoir fait cela... »

Ces derniers mots sont bien dits assurément, avec finesse, avec esprit. Tout ce qui concerne la reine, sa grâce sévère et son amour maternel, est discrètement touché, comme par une femme et par une mère. Nous trompons-nous en croyant que ces pages si naturelles et si sincères ne sont pas indifférentes à qui veut bien connaître Mme de Staël? C'est ici la source d'un talent qui va grandir et s'épandre, mais en s'agitant, en se troublant peut-être.

Le quatrième *bulletin* est de 1787. Il donne de plus que les précédens certains détails sur les querelles religieuses de ces années si inquiètes. Il y est question de l'édit pour l'état civil des protestans et de l'opposition qu'il rencontre. On y voit les intrigues de ce duc d'Orléans qui commençait à offrir autour de lui un point de ralliement aux mécontens de toute sorte et aux partisans des nouveautés. Il semble que Mme de Staël, à mesure qu'elle approche du moment fatal où tout l'édifice va crouler, rencontre involontairement sous sa plume, et sans que le caractère général de sa correspondance s'altère de propos délibéré, de plus graves sujets de récit ou d'anecdotes, et de funestes symptômes à la place des épisodes plaisans ou enjoués qu'elle citait tout à l'heure. Les premières lignes du nouveau *bulletin* annoncent suffisamment les préoccupations nouvelles.

Quatrième Bulletin de nouvelles (1787).

« Les affaires publiques ont tellement occupé depuis six mois tout Paris, que non-seulement elles ont été seules le sujet de l'intérêt général, mais que les événemens particuliers eux-mêmes, je crois, ont été plus rares, et que personne n'a voulu être extraordinaire dans un moment où l'on s'en serait si peu aperçu. Dans l'instant où j'ai su le départ du courrier de votre majesté, j'ai commencé à m'affliger de ce que mes amis et mes connaissances eussent été assez peu raisonnables et assez insipides depuis six mois pour ne me rien fournir à mander à votre majesté.

« M. le duc d'Orléans s'ennuie fort à Villers-Cotterets : il a écrit au roi pour obtenir la permission de revenir au Raincy, maison de campagne qu'il a à quatre lieues de Paris; mais on le lui a refusé. Il s'est fait du tort par cette demande, car, pour conserver tous les honneurs du courage, il ne faut pas se reconnaître coupable, et c'est l'être que de demander d'être moins puni. On disait à l'archevêque de Toulouse qu'en exilant le duc d'Orléans il allait lui donner de la considération. « Je le connais, répondit-il; il ne la prendra pas. » L'on a été fort sévère pour toutes les demandes qui ont été faites d'aller à Villers-Cotterets. On ne conçoit pas cependant ce qui peut porter le gouvernement à ajouter de la rigueur à cet exil que l'opinion publique n'a pas approuvé.

« Mme de Genlis a parfaitement réussi dans son éducation des fils de M. le duc d'Orléans, et tout le ridicule de sa nomination est effacé par le succès.

« C'est assez l'habitude de M. le duc d'Orléans de ne pas choisir pour les places dont il dispose ceux qui y semblent destinés. Par exemple M. Ducrest ayant donné sa démission de la place de chancelier, il a fait venir un capitaine de vaisseau et lui a proposé cette place. M. de La Touche a cru qu'on se moquait de lui; il est retourné chez le duc d'Orléans en habit d'uniforme : « Monseigneur, lui a-t-il dit, j'ai mis cet habit afin de vous rappeler, si par hasard vous l'avez oublié, que je suis marin, que je ne sais pas seulement faire une addition, et que je suis incapable de la place que vous m'offrez. — C'est bien cela que je veux, lui a répondu le duc d'Orléans. » M. de La Touche, après avoir bien constaté son incapacité, s'est soumis à recevoir 100,000 livres de rente, puisque telle était la volonté de M. le duc d'Orléans. Il a tant de gaieté dans l'esprit que je crois quelquefois qu'un des motifs de ses actions, c'est de prendre le parti qui fera le plus rire les autres et lui. Il ne renoncerait pas pour rien au monde à se moquer de ce qu'il fait.

« Mme la maréchale de Noailles est de toutes les dévotes catholiques la plus folle et la plus superstitieuse. Sans cesse en correspondance avec le pape, elle soutient la foi et prêche l'intolérance comme un père du désert dans le XIVe siècle. Dès qu'elle a su que le roi avait envoyé au parlement le projet de l'édit pour l'état civil des protestans, elle est entrée dans un accès de rage et de désespoir qui la conduira au tombeau, si, comme il est probable, l'édit passe. Elle a fait écrire un ouvrage que votre majesté recevra par son courrier, qui rassemble tous les événemens de l'histoire dans lesquels les

protestans ont eu des torts, et s'efforce de faire trembler sur les suites funestes de la tolérance. Le but une fois supposé, l'ouvrage n'est pas mauvais, et, si l'on pouvait oublier qu'il est absurde, on le trouverait assez bien raisonné; mais ce qui m'a véritablement étonnée, c'est qu'il y a quelques personnes sur l'esprit desquelles il a fait impression. On croit tout son siècle éclairé quand la société qui nous entoure n'a plus de préjugés, mais la moitié de la France est peut-être encore dans les ténèbres de la superstition. Les progrès de ceux qui ne lisent pas ne sont pas même l'ouvrage des siècles; le peuple change ses opinions, mais ne les modère jamais. Je joins à ce pieux mémoire, commandé par la maréchale, et qu'elle a porté chez tous les magistrats du parlement en leur laissant un petit billet conçu dans ces termes : *Madame la maréchale de Noailles est venue chez M. le conseiller pour lui recommander la religion et les lois dont le parlement est dépositaire;* j'y joins, dis-je, l'excellent mémoire de M. de Malesherbes, aussi savant que raisonnable : c'est un des hommes les plus éclairés de France et très propre sans doute à être ministre sans département, mais il convient lui-même qu'il lui manque le caractère qu'il faudrait à son esprit. Ce qu'il dit, il faut qu'un autre le fasse. »

Voilà ces quatre premiers *Bulletins*, série d'anecdotes, d'aventures, d'épigrammes et de jeux de mots; mais ce n'était pas à ce mince profit, disions-nous, que se bornait, pour l'esprit sérieux et clairvoyant de Mme de Staël, l'observation des dernières années du XVIIIe siècle. Ce n'est plus assez en effet de quelques symptômes d'un temps plus troublé qui se font jour çà et là dans les derniers morceaux que nous venons de citer. Nous sommes en 1787. M. Necker a été appelé aux affaires, les notables ont été convoqués. Il est clair que l'orage qui menace est désormais aperçu par bien des yeux. Mme de Staël n'y reste pas aveugle. Les premiers périls de son père l'instruisent, et elle a déjà eu à le défendre auprès de Gustave III contre ses revers.

« Je suis étonnée, a-t-elle écrit de Moret le 29 mai 1787, qu'il ait pu s'élever des disputes sur des démonstrations arithmétiques, je concevrais plus aisément celles dont les idées métaphysiques ont été l'objet; mais heureusement mon père a trouvé le moyen de confondre les fausses assertions qu'un homme maintenant perdu avait osé faire contre lui. J'avouerai que je ne serais pas consolée si des vérités intéressant son honneur n'étaient pas susceptibles d'une démonstration plus claire encore que celles des meilleurs défenseurs des mystères saints. Mon père a été exilé pour s'être cru le droit de se défendre publiquement contre un homme à qui il avait été permis de l'attaquer de même. Les mots peuvent quelquefois changer de sens suivant leur application, et l'exil est un honneur quand c'est ainsi qu'on l'a mérité... »

Et lorsque M. Necker a été rappelé au ministère, Mme de Staël adresse au roi de Suède, le 4 septembre, ces paroles prophétiques : « Dans d'autres circonstances, sire, j'aurais appris avec plaisir à

votre majesté la nomination de mon père; mais on lui remet le vaisseau si près du naufrage, que toute mon admiration suffit à peine pour m'inspirer de la confiance... »

A ce moment, en effet, la scène change presque tout à coup. Des événemens d'une grandeur imprévue, puis des malheurs et des crimes épouvantables dissipent le monde oisif et élégant du XVIIIe siècle, et substituent aux vaines jouissances qu'on goûtait en commun des idées, des regrets, des espérances et des craintes absolument diverses. On se divise, on se combat, jusqu'à ce que la mort ou l'exil vienne faire raison de tous les dissentimens.

III. — DISSENTIMENS AVEC GUSTAVE III. — FIN DE L'AMBASSADE.

On nous permettra bien, à l'occasion de Mme de Staël, de nous intéresser à son mari; il nous serait d'ailleurs impossible, sans quelques détails sur la conduite politique de l'ambassadeur, de comprendre nettement les nouveaux rapports dans lesquels Mme de Staël s'allait trouver placée à l'égard de Gustave III.

Si complétement heureux de son vivant par le succès de tous ses vœux et par son éclatante fortune, M. de Staël a moins bien réussi après sa mort auprès de la postérité. Le nom de Staël n'est connu aux Français et n'est devenu célèbre pour eux que par le souvenir de sa femme, leur spirituelle et généreuse compatriote. Aux yeux des Suédois, le baron diplomate souffre du souvenir qu'a laissé son prédécesseur, le comte de Creutz, poète aimable et homme de beaucoup d'esprit.

Ce n'est pas que M. de Staël manque d'une intelligence vive et pratique. On l'a vu, prudent et avisé dans le choix et la préparation de sa fortune, engager peu à peu Gustave III et l'envelopper de liens indissolubles. Ses dépêches et sa correspondance particulière avec le roi montrent un esprit actif et ardent. Non content d'exécuter avec soin les ordres de son maître auprès de la cour et des ministres ou des personnages les plus influens de l'état, il imagine sans cesse quelque projet nouveau pour la plus grande gloire ou le plus grand profit de la Suède. En même temps qu'il conclut au milieu de circonstances très difficiles d'utiles traités de subsides, il veut faire nommer Gustave III roi de Pologne (janvier 1791); il entretient des émissaires auprès de M. Pitt, afin d'obtenir pour la Suède l'alliance anglaise contre l'impératrice de Russie; il surveille les négociations du cabinet de Saint-Pétersbourg avec les chevaliers de Malte, qui peuvent introduire la marine russe dans la Méditerranée; il soupçonne ses intrigues pour profiter des troubles de la Corse; il s'efforce, parmi les troubles de la France, d'attirer en

Suède nos émigrés; il se multiplie enfin pour les intérêts de son pays et de son maître. Seulement son activité va d'ordinaire jusqu'à l'inquiétude et souvent jusqu'au zèle intempérant ou même indiscret. Pour ce qui est de l'appréciation, si difficile assurément, des terribles nouveautés dont il fut appelé à être le témoin, il ne manque pas de perspicacité, et ses dépêches ne semblent pas inférieures sous ce rapport à celles du comte de Creutz, qui toutefois s'entend beaucoup mieux à manier notre langue. Quelques extraits, résumant pour le lecteur l'impression que nous a laissée la lecture de ces liasses énormes (deux ou trois dépêches par jour) conservées aujourd'hui aux archives de Stockholm ou dans la bibliothèque d'Upsal, seront peut-être ici d'autant plus acceptables qu'ils permettront de comparer sur les mêmes sujets le langage de l'ambassadeur et celui de l'ambassadrice (1).

Dès 1786, la conformité des sentimens exprimés par M. et Mme de Staël est remarquable, et nous retrouvons sans aucun doute dans les écrits de l'un et de l'autre un écho du salon, des opinions et du propre langage de M. Necker.

« J'ai l'honneur, écrit M. de Staël le 10 novembre 1786 dans une missive particulière au roi (2), d'envoyer à votre majesté une lettre du roi et une autre de la reine de France, et je profite du départ de M. d'Asp pour mettre sous les yeux de votre majesté le tableau de la cour de France. Le roi n'est ni gouverné ni maître. M. de Vergennes est de tous les ministres celui qui paraît le plus aimé; son air de simplicité et sa mine patriarcale plaisent. Le crédit de la reine est toujours grand, mais c'est plutôt, si je puis dire, un crédit de sentiment que l'effet de son caractère. Le roi lui cède plutôt qu'il ne la consulte. Elle n'a pas pris d'empire et n'est malheureusement pas assez occupée des affaires, je dis malheureusement, car sa bonté et son élévation d'âme feraient désirer qu'elle influât sur les choix que fait le roi et sur toutes ses actions. Le reste de la famille royale n'a que le crédit nécessaire pour faire donner de l'argent et des places à ses créatures. On dit que M. le baron de Breteuil va s'occuper de présenter au conseil un plan d'édit sur l'état des protestans en France. Il serait bien temps que ce reste de barbarie disparût. Quant à M. de Calonne, si M. de Vergennes l'abandonnait, il tomberait. La reine croit avec raison qu'il met les affaires de finance dans un désordre terrible. On ne sait pas ce qu'il va devenir. Il a promis aux receveurs-généraux de ne pas faire d'emprunt de l'année. On dit qu'il cherche des ressources dans l'agiotage, mais de quel front osera-t-il présenter un emprunt en pleine

(1) La partie purement officielle de la correspondance est écrite en français, suivant l'usage; les dépêches destinées spécialement à être mises sous les yeux du roi sont en langue suédoise, et donnent, dans les temps les plus troublés, un récit détaillé des épisodes quotidiens. La correspondance privée de M. de Staël, différente de ces deux sortes de dépêches, est écrite en français.

(2) Papiers de Gustave III à Upsal, tome XLIV in-4°, lettres en français.

paix sans donner de gage pour cet emprunt? Ce moment-là sera critique pour lui... »

Ici comme dans les bulletins de Mme de Staël, en présence des troubles précurseurs de la révolution, les sinistres augures viennent se placer d'eux-mêmes, bien qu'un peu voilés, sous la plume de l'ambassadeur. De même que Mme de Staël, il se montre ému des questions religieuses, des atteintes à la liberté personnelle, des lettres de cachet, des prisons d'état, des abus depuis si longtemps accumulés, et de l'anxiété que de communs pressentimens ont répandue dans les esprits.

« On croit savoir, écrit-il en janvier 1788, que l'esprit de la reine s'est tourné depuis peu vers l'extrême dévotion. La cause en est, suivant les uns, dans les chagrins dont on l'a abreuvée pendant l'année dernière, dans les calomnies dont toute sa conduite a été l'objet, dans les vives appréhensions que l'agitation des basses classes a fait concevoir... Suivant les autres, ce serait un moyen pour regagner l'amour de la nation qu'on a perdu (1)... »

« Les fanatiques se donnent tout le mouvement imaginable pour empêcher l'enregistrement de l'édit du roi qui attribue les droits de citoyens aux non-catholiques. L'évêque de Dol, portant la parole pour les députés de Bretagne, osa sur ce sujet tenir vendredi dernier au roi un discours qui finit par ces mots : « Vous répondrez, sire, devant Dieu et devant les hommes des malheurs qu'entraînera le rétablissement des protestans. Madame Louise, du haut des cieux où ses vertus l'ont placée, voit votre conduite et la désapprouve. » Le prélat a reçu l'ordre, très mérité, de se rendre immédiatement dans son diocèse. Ces tracasseries, l'état des finances, la désolation des manufactures ruinées par l'importation des denrées anglaises, tout cela rend la conjoncture actuelle obscure et pénible. »

« Les intendans, écrit-il encore en avril 1788, ont reçu ordre de se rendre dans leurs provinces. On travaille à l'imprimerie royale avec une grande activité, et toutes les avenues sont gardées afin d'empêcher que rien ne transpire dans le public... Il y a tout lieu de croire qu'on verra d'ici à quelque temps des changemens considérables. On dit que les parlemens s'occupent de faire leur testament entre les mains de la nation. »

Voilà assurément bien saisie et vivement décrite cette incroyable confusion des années qui précédèrent immédiatement la révolution. La disette, mais surtout le désordre épouvantable des finances, la ruine de toute autorité à la suite des excès du pouvoir absolu, la haine réciproque des différentes classes de la nation les unes contre les autres, ce sont bien les causes prochaines d'où la révolution est sortie, et la résistance des parlemens contre les dernières velléités de la royauté arbitraire a bien été la secrète ouverture par où ces causes ont produit leurs premiers effets. Il est vrai que M. de Staël et ses

(1) Apostille à la dépêche du 14 janvier 1788, en suédois.

contemporains avec lui croyaient seulement à une révolte des parlemens, mais il faut reconnaître qu'il exprime ou rapporte un sentiment bien vif du danger quand il parle du terrible héritage que ces anciennes cours s'apprêtent à léguer. Il ajoute le nom du légataire : la nation! A-t-il prévu, et qui prévoyait alors que cette héritière de l'ancien régime, loin d'admettre qu'on lui fît sa part, exigerait la succession tout entière, et que, pour la mettre en possession, il faudrait une lutte sanglante?

Déjà cependant la révolution a commencé d'éclater, et M. de Staël ne croit pas encore au danger que court la royauté; il est d'avis qu'il n'y a de menacé que la noblesse, et il se laisse aller à l'enthousiasme que lui inspire 89. « C'est une bien grande époque, remarque-t-il le 29 janvier 1789. Ceux qui ont suivi les progrès de cette révolution en jetant un coup d'œil en-deçà et en se souvenant des trois dernières années seulement ne peuvent concevoir le cours des événemens ni le prompt changement des esprits. » Et deux ans plus tard, 22 septembre 1791, il écrit : « On ne saurait trop le répéter, cette révolution est contre la noblesse, non contre le trône; le roi a été outragé comme protecteur de la noblesse et non comme souverain. »

Et pourtant il raconte les insultes prodiguées au roi et à la reine, et ces retours passagers de respects et d'hommages plus humilians encore et d'un plus triste augure. Comment ne prévoit-il pas les excès qui vont suivre? « Le roi est venu hier prêter son serment à l'assemblée, dit-il, et cette cérémonie a donné lieu à un incident remarquable. Le président, M. Thouret, avait eu l'impertinence et la sottise de faire décréter par l'assemblée qu'elle resterait assise pendant que le roi parlerait. Le roi ne s'y attendait pas. Il resta debout pour prêter son serment, mais, s'apercevant que l'assemblée s'asseyait, il en ressentit un mouvement très vif d'indignation et ne le dissimula pas. — Il s'est conduit avec tant de dignité que l'assemblée l'a finalement applaudi avec transport. »

N'était-ce pas assez de ces tristes symptômes pour aider à prévoir la ruine complète et prochaine de l'antique royauté, et qu'est-ce qu'une puissance dont le respect est à ce point perdu?

Qu'il attendît ou non l'impétueux essor des idées révolutionnaires, M. de Staël les accueillit sans étonnement et sans répugnance. Tout en condamnant, dans sa correspondance avec Gustave III, les excès de la révolution et le langage des démagogues, il y parle sans cesse en faveur des nouveaux principes, des droits des peuples, du glorieux avenir réservé à la France et à l'humanité. La ligne de conduite qu'il conseille au roi son maître, c'est de ne point s'opposer à ces généreuses idées qui doivent féconder l'avenir, mais d'en seconder plutôt la marche puissante. Malheur, suivant lui, à qui voudra

combattre le flot! Gendre de M. Necker, il a partagé l'enthousiasme de sa femme pour cet homme d'état; il s'est rangé au nombre de ses plus ardens défenseurs; il a adopté tout son libéralisme. On peut suivre dans ses dépêches, où ils se trouvent racontés en détail, les différens épisodes de la carrière politique de M. Necker. Lorsqu'il triomphe, la France est sauvée; lorsqu'il tombe, c'est son bon génie qui l'abandonne.

Gustave III était loin de partager les nouvelles opinions de son ambassadeur. Disciple du XVIIIe siècle et de l'ancien régime, il voulait en être le chevalier. Nous avons dit quels liens étroits avaient uni Gustave III et la cour de France dès les dernières années du règne de Louis XV. L'affection sincère que le vieux roi lui avait témoignée, Gustave la voulait rendre à Louis XVI. La cour de Versailles et toute la société polie de la fin du XVIIIe siècle avaient été pour lui, grâce à des hommages flatteurs, comme un second royaume, comme une seconde patrie. Les maximes libérales que les esprits élevés du XVIIIe siècle et de la fin même du siècle précédent avaient professées sur les devoirs de la royauté et sur les égards dus aux sujets, Gustave les avait adoptées, il est vrai: comme tant d'autres, il s'était volontairement attelé au char de Voltaire, mais il ne prétendait pas pour cela faire bon marché de la puissance souveraine, qu'il avait au contraire relevée en Suède et affranchie de la tutelle des nobles. Quand les principes révolutionnaires se montrèrent au grand jour, loin d'y vouloir reconnaître les conséquences de ces maximes, il se constitua l'ennemi déclaré de la révolution et le défenseur de la famille royale de France (1).

Sans aucun doute, M. de Staël exécutait fidèlement les ordres du roi son maître; il communiquait avec Louis XVI et Marie-Antoinette, en janvier 1791, par l'entremise de M. de Lessart, celui des ministres ou commis de l'assemblée que le roi, dit-il dans ses dépêches, semblait préférer, et avec mesdames, tantes du roi, par M. de Narbonne, leur chevalier d'honneur; mais il est évident, par la seule

(1) Il est intéressant de suivre dans la correspondance officielle les progrès du dissentiment qui allait diviser si profondément le roi de Suède et son principal ambassadeur. On fait aisément cet examen en feuilletant les dépêches de M. de Staël conservées aux archives de Stockholm. Gustave III, sous la première impression de la lecture, y a ajouté des notes, quelquefois au crayon, pour indiquer aux bureaux des affaires étrangères les réponses, les avis, les directions à adresser à la légation de Paris. C'est ainsi qu'on voit d'abord, dès le milieu de 1789, Gustave III ne point s'associer à l'admiration qu'on lui exprime pour M. Necker. A la dépêche du 9 juillet de cette année, il ajoute en marge, de sa main : « Il faut demander au baron de Staël quel est le véritable plan de M. Necker, car je n'en vois pas d'autre encore que de briller en paraissant le modérateur du royaume, et cela aux dépens du roi et de la France. » — Quelque temps après, l'envoyé de France à Stockholm va être changé. Gustave III, avec son

lecture de ses dépêches, que Gustave III ne le prenait plus pour confident de tous ses projets, qu'il le laissait sans instructions, qu'il choisissait enfin d'autres instrumens pour exécuter les mesures qu'il avait méditées, témoin la fuite de Varennes, confiée aux soins de Fersen, et dont M. de Staël n'eut pas le secret.

Bien plus, M. de Staël était réduit à se défendre auprès du roi contre beaucoup d'accusations diverses. « Si j'ai mis du ménagement dans l'expression de mon indignation et de mon mépris à l'égard des tyrans d'un nouveau genre qui renversent le trône de France, c'est que je croyais utile aux intérêts de votre majesté d'attendre les événemens. (13 janvier 1791.) — Je ne mérite pas plus les accusations des pamphlets patriotiques que les reproches contraires qui m'ont été adressés par les différens partis. » On le voit enfin formellement réprimandé en certaines circonstances par Gustave III, notamment en juillet 1791, pour avoir, par une réclamation auprès de M. de Montmorin, reconnu implicitement cette personne comme ministre des affaires étrangères.

M. de Staël était-il donc menacé de perdre, après en avoir joui quatre ou cinq ans à peine, la brillante ambassade qu'il n'avait conquise qu'au prix de tant d'efforts et après une si longue négociation? Il ne le croyait pas. On se souvient qu'il avait pris ses mesures longtemps à l'avance pour garantir à Mme de Staël et à lui-même une tranquille possession, et il est amusant de le voir, dans ses dépêches, s'inquiéter après tout fort médiocrement pour lui-même au milieu de tant de ruines, rassuré qu'il est par le souvenir des engagemens qu'a consentis Gustave III, et qu'il ne se fait pas faute de lui rappeler expressément. Dès le mois de juillet 1789, quand Fersen paraît bien l'avoir déjà remplacé dans la confiance et de Gustave III et de la cour de France, il écrit intrépidement : « La reine voudrait sans doute obtenir de votre majesté que M. de Fersen fût nommé ambassadeur de Suède à Paris, mais j'ai pour moi les assurances de votre majesté. » Autre part, dans une dépêche du 12 avril 1790, il identifie naïvement le sort de la France à celui de son ambassade.

peu de goût pour le nouveau gouvernement, écrit en marge de la dépêche du 27 août 1789 : « Il faut recommander au baron de Staël que le successeur du marquis de Pons soit un homme tranquille et d'un certain âge, et surtout que ce ne soit ni un philosophe ni un élégant. » La défiance du roi ne tarde pas à s'étendre jusqu'à M. de Staël lui-même : « Le baron de Staël, écrit-il, est gendre de M. Necker et n'est peut-être pas impartial. Il faut mander au secrétaire de la légation qu'il rende compte chaque jour de ce qui se passe. » Cela n'empêchait pas Gustave III d'ajouter : « Vous chargerez le baron de Staël de faire mes excuses à sa femme si je n'ai pas encore répondu à sa lettre intéressante. » Il s'agit là d'une lettre écrite par Mme de Staël le 16 août 1789, fort intéressante en effet, inédite bien entendu comme les *bulletins* précédens, mais qui se retrouve heureusement dans la collection d'Upsal, et qu'on lira tout à l'heure.

« ... J'oserai répondre avec vérité, sire, à l'article de la lettre de votre majesté qui concerne mon existence personnelle. Comme elle se trouve liée, d'après les propres paroles de votre majesté, à la destinée de la France, il est naturel que j'en exprime mon opinion à votre majesté. Certainement la constitution qu'on a donnée à ce royaume est ruineuse à beaucoup d'égards, mais l'enthousiasme qui la défend est invincible... L'anarchie, qui pourrait rendre contraire à la dignité de votre majesté d'avoir un ambassadeur en France, n'est pas probable; aucune puissance n'a retiré ses représentans, et votre majesté donnerait de la sorte à toutes les cours de l'Europe un signal qui ne plairait point au roi. D'ailleurs j'oserai rappeler à votre majesté la promesse qu'elle a daigné me faire, promesse qui a décidé mon mariage, et sur laquelle ma femme a dû compter... »

Au moment même où M. de Staël comptait ainsi sur les promesses, mais sans doute aussi sur les bontés du roi son maître, il avait le tort d'accepter des liaisons bien faites pour déplaire à Gustave III. Ce prince avait suscité contre lui en Suède un grand nombre d'inimitiés en reprenant d'une main vigoureuse à l'aristocratie ce qu'elle avait elle-même usurpé pendant les règnes précédens sur l'autorité royale. A tort ou à raison, le duc de Sudermanie (plus tard Charles XIII), frère du roi, était compté au nombre de ceux que ces entreprises avaient le plus irrités; assurément du moins il accueillait dans sa plus intime faveur un hardi courtisan, Reuterholm, qui s'était déclaré l'ennemi juré du roi. Le duc Charles était d'une extrême faiblesse de caractère et d'esprit; Reuterholm au contraire, brillant, aimable, habile à séduire, exerçait sur ce prince un empire absolu. Il s'était servi pour le fasciner de ce bizarre mysticisme dont la franc-maçonnerie, pendant cette époque si profondément troublée, s'était revêtue. Tous les deux étaient devenus d'ardens visionnaires, et paraissaient ne pas douter qu'ils n'eussent été élus d'en haut pour communiquer aux hommes la suprême vérité et pour la faire triompher sur la terre. Ils s'affilièrent à une secte d'illuminés dont les chefs résidaient en France. Reuterholm fit un voyage en 89 et 90 pour se mettre en communication avec ce qu'il appelait *les frères* d'Avignon; il se rendit exprès dans cette ville pour s'y faire initier (1) et pour assister ensuite aux réunions des sectaires, à leurs

(1) M. Bergman a publié dans ses curieux *Souvenirs* des lettres de Reuterholm au duc Charles où l'illuminé cite parmi les *frères* d'Avignon un comte Grabiancka, M. de La Richardière, l'abbé Pernetty, et parmi les *sœurs* Mmes Picot, Nicolas, du Fymel, Mlles de Bordes et de La Brousse, etc... Le 1er décembre 1789, raconte-t-il, après une messe dite par l'abbé Pernetty, il commença, au nom du Seigneur, sa conversion. Accompagné de deux *frères*, il se rendit après midi hors de la ville pour accomplir ce saint acte. Sortis par la porte Saint-Michel, ils suivirent le Rhône pendant quelque temps, puis entrèrent dans un bois situé à gauche du fleuve, sur une hauteur. « Là,

opérations magnétiques, à leurs prédications. Les objets ordinaires des prophéties dont ces illuminés se faisaient les interprètes, c'étaient les terribles nouveautés qu'on pouvait si facilement prédire à la France, ou bien, pendant la visite de Reuterholm, les changemens qu'on pouvait désirer dans les affaires de Suède. Des expressions mystérieuses et vagues tendant à glorifier le duc de Sudermanie, dévoué partisan de la secte, et à flétrir Gustave III, roi sacrilége et rejeté du Seigneur, puis des allusions transparentes à des complots et à des violences imaginaires, de dangereuses suggestions, de perfides réticences, parfois enfin l'annonce d'un coup subit devant anéantir Gustave III et transporter sa couronne sur la tête de son frère, tels étaient les termes ordinaires de prédictions qui, dépouillées de leur mystique attirail, ressemblaient fort à des excitations coupables et factieuses.

C'était avec de tels hommes que l'ambassadeur de Suède à Paris avait eu le tort de se lier intimement. Il entretenait avec Reuterholm les relations les plus étroites; il lui offrait à Paris une constante hospitalité, il était son correspondant et son intermédiaire assidu; il était enfin, lui aussi, un des initiés de l'illuminisme maçonnique (1).

dit Reuterholm, était élevé mon autel, l'autel qui, à la dernière heure du monde, me restera consacré. De là monta vers les cieux la fumée de mes prières; là je m'unis avec le Très-Haut par le plus saint de tous les nœuds... Que Dieu me fasse la grâce de ne jamais oublier mes promesses!..... La main de la Providence m'a donc amené des extrémités du Nord ici, au pied des Alpes et de ce grand fleuve, pour contracter le dernier pacte avec la Divinité, pour rencontrer un coin de cette terre pour moi préparé, pour moi consacré dans le temps et dans l'éternité... »

(1) Rien de plus bizarre que les lettres du diplomate devenu sectaire :

« Mon tendre ami, écrit-il de Paris, 12 janvier 1790, à Reuterholm lui-même, que Dieu vous donne autant de biens que je vous en désire, avec la force nécessaire pour accomplir en toute chose la volonté du Très-Haut. Je remercie Dieu de toutes les lumières que vous avez reçues, de la force et de la tendresse d'âme, de l'abnégation complète, de toutes les vertus enfin que Dieu seul vous a données, et qu'il accroît chaque jour dans votre cœur. Soyez humble, ô mon tendre ami, et priez sans cesse pour rester humble, puisque par nous-mêmes nous ne le saurions être. Depuis votre départ, j'ai bien souffert. Si je savais porter ma croix en ce monde, si le vieil homme ne renaissait toujours en moi, si je me livrais tout entier entre les mains de Dieu, dont la puissance et la bonté sont infinies, mon sort deviendrait plus supportable. Quand je songe à tout le mal que j'ai fait, à tout le bien que j'ai négligé, je sens que j'ai mérité mille maux encore outre les miens; mais quand d'autre part je pense à ma faiblesse, je m'effraie et je m'aperçois qu'il ne me reste qu'à prier et qu'à attendre l'accomplissement de ce qui est écrit... »

Quant aux mystérieuses et coupables prédictions des sectaires suédois, je lis dans une lettre de Reuterholm au duc Charles :

« *Bien qu'on puisse être tenté de révoquer en doute l'accomplissement de ce qui a été annoncé concernant celui qui doit se garder du mois de septembre, cependant il est sûr que son temps est passé; mais ce qui reste à accomplir est horrible et pire que tout ce que nous avons vu.* »

Gustave n'ignorait pas ces ténébreuses menées. Il avait reproché à Reuterholm ses amitiés suspectes, il l'avait éloigné de sa personne, il lui avait retiré même la pension dont il jouissait. Il était tout entier d'ailleurs à la pensée d'organiser en Europe la contre-révolution. A ses premières offres de secours, la famille royale avait répondu par l'expression d'une sincère reconnaissance; Marie-Antoinette lui avait adressé une épée richement ornée, avec cette devise : « pour la défense des opprimés, » et elle lui avait écrit pour lui témoigner sa gratitude. Ces lettres, écrites au moment du danger par une reine dont le nom seul est pour la France un repentir et un remords, ont été conservées dans les archives suédoises. Nous en avons déjà cité une dans une publication spéciale concernant ces curieuses archives. En voici une autre (1) qui mérite d'être connue :

« Monsieur mon frère, j'ai été bien touchée de l'amitié et de l'intérêt particulier que votre majesté veut bien me témoigner dans sa lettre du 22 décembre. Les malheurs inévitables du plus beau royaume possible aggravent nos peines chaque jour. Il faut espérer que le temps et surtout la conviction ramèneront l'esprit et le cœur des Français à sentir qu'ils ne peuvent être heureux qu'en se ralliant sous les ordres et le gouvernement d'un roi juste et bon. Et quel autre trouveront-ils jamais, j'ose le dire, qui sache plus sacrifier ses intérêts personnels pour la tranquillité et pour le bonheur de son peuple?

« Mes enfans sont bien reconnaissans du souvenir de votre majesté, et, pour moi, je vous prie de ne jamais douter que je ne partage bien sincèrement tous les sentimens que le roi vous témoigne dans sa lettre. Vous connaissez depuis longtemps ceux que je vous ai voués et la haute considération avec laquelle je suis, monsieur mon frère, de votre majesté, la bonne sœur, MARIE-ANTOINETTE. — Ce 1er février 1790. »

Nous n'avons point à nous étendre ici sur les efforts dévoués de Gustave III en faveur de la famille royale. La collection d'Upsal offre en grand nombre les documens relatifs à cette tentative, les plans de descente maritime, les correspondances avec la noblesse de certaines provinces de France comme avec les émigrés, les preuves de la répugnance qu'inspirait à une partie des Suédois cette politique anti-révolutionnaire, tous les épisodes enfin du drame que vint terminer brusquement l'assassinat de Gustave III le 29 mars 1792. Il nous suffit d'avoir montré qu'un grave dissentiment le séparait dorénavant du serviteur auquel il avait témoigné naguère tant de confiance. Quelques éclaircissemens étaient sans doute nécessaires pour aider le lecteur à comprendre que les relations tout à l'heure si faciles entre Mme de Staël et Gustave III avaient dû se modifier profondément.

(1) Elle se trouve dans le tome XVI des *Papiers de Gustave III*, sous le numéro 44.

Sans partager les visions auxquelles son mari avait eu le tort de s'associer, Mme de Staël n'avait pas voulu se séparer politiquement de son mari ni de son père, et sa plume ardente avait traduit les sentimens qui agitaient son cœur. Aussi les deux lettres qui achèvent sa correspondance avec Gustave III ne sont-elles plus des *bulletins de nouvelles*. Il ne s'agit plus pour elle d'enregistrer les plaisirs de la cour, les anecdotes et les bons mots. Il faut courir à la défense des grands principes où le salut du pays, où l'avenir du monde lui-même est engagé. Il faut les protéger contre leurs ennemis déclarés, et aussi contre les amis faux ou aveugles qui veulent en tirer d'effroyables conséquences. D'ailleurs c'est un père, un père adoré que Mme de Staël voit en péril, et le souverain sur qui elle peut espérer qu'elle aura de l'ascendant est précisément celui qui peut susciter le plus grand danger. Apologie de la conduite de M. Necker, apologie de celle de M. de Staël, de la sienne propre, et indirectement par là apologie des principes généraux, non pas des excès de la révolution, voilà le sujet des deux dernières lettres écrites par Mme de Staël ambassadrice.

« Sire,

« Votre majesté daignera-t-elle reconnaître les hommages d'une personne que tant d'événemens malheureux, glorieux, incroyables, ont agitée depuis si longtemps? Je me demande si mille ans se sont écoulés depuis un an, depuis un mois, depuis quinze jours, et, si je ne retrouvais pas et Gustave et sa gloire, je croirais vivre dans un autre monde. Votre majesté aura été instruite de tous les événemens, mais je doute encore du jugement qu'elle en aura porté. Je l'adopterais, je m'y soumettrais, si elle en avait été le témoin; mais qui peut apercevoir de loin les petites causes et les grands effets? Que n'est pas tenté d'expliquer par des raisons imposantes des événemens si terribles? Cependant moi qui les ai tous suivis, moi qui voyais ce que j'ai de plus cher au monde au gouvernail pendant la tempête, il m'est démontré qu'une intrigue de cour, soutenant les prétentions exagérées de la noblesse, qui voyait tout le royaume dans Versailles et pensait qu'on détruisait la force du peuple en renversant dans M. Necker son plus fidèle défenseur, une intrigue, dis-je, menée par M. le comte d'Artois, a tout fait. On a lié dans l'esprit du roi sa cause avec celle de la noblesse. Vainement l'exemple récent de la Suède, où votre majesté n'avait trouvé d'obstacles que dans ce premier ordre de son royaume, vainement la raison disait qu'il fallait fonder la puissance du roi sur sa popularité; vainement mon père dans le conseil ne cessait de répéter que derrière les six cents représentans des communes l'on devait voir des milliers d'hommes prêts à s'armer : l'on traitait avec hauteur ce qu'il fallait considérer avec sagesse, et le départ de mon père, le rassemblement des troupes, la nomination d'un ministère odieux, donnèrent un signal terrible d'un bout du royaume à l'autre. Je ne crois pas à cette conspiration dont on nous entretient sans cesse, à ce bombardement de Paris,

cet emprisonnement de tous les députés, à ces desseins aussi absurdes qu'atroces, mais je crois bien qu'on s'est flatté de disperser les états-généraux, de rendre au roi toute son autorité, et qu'on a cru que mon père, en répétant sans cesse que le roi n'en avait pas la puissance dans ce moment, se trompait sur sa véritable force. Dès que l'exil de mon père a été su, tout le royaume s'est armé. Alors, je le crois, alors des étrangers, peut-être même des Français exilés, par des projets coupables, ont profité de ces troubles, les ont fomentés, les perpétuent; mais sans les fautes du gouvernement, sans le renvoi de mon père, jamais ils n'y auraient réussi. On fait naître une cabale, une insurrection partielle avec des mensonges et de l'argent, mais jamais un royaume entier ne se soulève sans de véritables raisons, sans des raisons frappantes pour tout le monde. En quinze jours de temps, l'aspect entier des affaires a été changé; mon père, qui s'était sauvé de France, qui avait fui la gloire comme l'on fuit la honte, mon père, qui est revenu se dévouer à la France en victime du bien public, non en ambitieux de la puissance, a trouvé tous les pouvoirs anéantis ou confondus, le gouvernement de la force comme à l'origine des sociétés, une vieille nation retombée dans l'enfance plutôt que revenue à la jeunesse, un peuple corrompu qui veut adopter les institutions de l'Amérique, la liberté obtenue avant que l'esprit public soit formé, enfin une incohérence dans les idées, un contraste entre les caractères et les circonstances qui fait frémir. Il faut attendre d'un long temps les remèdes aux malheurs d'un seul jour. Il faut que tous les soins de mon père tendent à relever l'autorité du roi. Si le pouvoir exécutif ne lui appartient pas en entier, si les troupes ne lui obéissent pas, ce pays-ci est perdu. Quand un gouvernement subsiste depuis si longtemps, il y a apparence qu'il est nécessaire. C'est comme les règles de l'arithmétique, dont on trouve la preuve en les renversant. Jamais mon père n'a formé le projet d'en détruire les bases. Il désirait sans doute de grandes améliorations, des améliorations devenues aussi indispensables qu'utiles en elles-mêmes; mais, en s'y refusant lorsqu'il n'était plus temps, le roi et la noblesse ont bouleversé le royaume. Mon père a constamment supplié le roi d'accorder ce qu'il serait obligé de céder. C'est au système contraire qu'il faut attribuer l'arrogance du peuple et l'inconsidération du monarque et des grands, qu'on a vus de même tout refuser à la raison, tout abandonner à la violence. Si cet état durait, la France serait détruite, et sa dissolution serait terrible; mais j'espère encore, j'espère que mon père la sauvera. Il fera tous les jours quelque chose de bien, il empêchera tous les jours quelque chose de mal. Si cette attente doit être trompée, il faut fuir à jamais la France. Constantinople serait un asile plus sûr qu'un pays abandonné à la liberté sans frein, c'est-à-dire au despotisme de tous. Votre majesté me pardonnera-t-elle d'avoir eu le besoin de soumettre à ses lumières des événemens dont la gloire de mon père dépend? Me pardonnera-t-elle de mettre un prix inestimable à une occasion de me rappeler à son souvenir? Si le tableau terrible et philosophique que j'ai sans cesse devant les yeux rend moins sensible aux grandeurs de la vie, il ajoute au respect dont on est pénétré pour le génie. On a besoin de la gloire, on est passionné pour les succès, et quand tour à tour le despotisme et l'anarchie égalisent tous les hommes, on désire pour l'honneur de son siècle que le roi

qui sait gouverner son peuple sans l'asservir, qui le contient par son pouvoir et l'anime par son exemple, ne perde rien de son éclat, et, faisant aimer encore une constitution légalement monarchique, conserve dans l'Europe une forme de gouvernement qui depuis si longtemps maintient la paix dans les grands empires.

« Il me reste à rendre compte à votre majesté de ma conduite personnelle. J'ai obtenu, j'ai exigé de M. de Staël qu'il fût absent pendant dix jours pour accompagner mon père dans un moment où sa vie, sa liberté du moins pouvait être exposée, car la rage de ses successeurs croissait en proportion des regrets que la France lui témoignait. J'ai osé être sûre que votre majesté m'approuverait. C'est avec respect, mais non avec inquiétude que je lui soumets la conduite de M. de Staël. Je supplie votre majesté de continuer à le traiter avec bonté; notre sort à tous les deux dépend d'elle; personne n'aura plus de zèle que M. de Staël pour ses intérêts, personne dans ce moment-ci n'a autant de moyens pour exécuter ses ordres, personne dans tous les temps n'en éprouvera plus le désir. Je serais heureuse si votre majesté daignait avoir un sentiment particulier de bienveillance pour moi. Quelquefois je me le persuade, sans avoir d'autres raisons, d'autres droits pour l'espérer que l'attachement profond et l'admiration vraie dont je suis pénétrée pour elle. Je suis avec respect, etc.

« NECKER, baronne de STAEL.

« Le 16 août 1789. »

La dernière lettre fait mesurer plus clairement encore la distance qui séparait dorénavant Mme de Staël elle-même de Gustave III, et qui rendait la correspondance toujours plus réservée et plus rare :

« Sire,

« C'est avec un profond sentiment de timidité que j'ose vous écrire. Le respect et l'admiration que votre majesté m'inspire ont dû toujours me faire éprouver ce mouvement; mais il est causé pour la première fois par une crainte pénible. J'ai passé depuis un an huit mois en Suisse, et cependant j'apprends à mon retour que pendant le séjour de votre majesté à Aix-la-Chapelle on a cherché à l'occuper de toutes les misérables calomnies, fruits des loisirs de l'esprit de parti. Sans doute le nom de mon père devait attirer sur moi l'attention de la haine, mais j'espérais aussi que ce nom en éloignerait le soupçon d'approuver les injustices et les atrocités dont on est témoin en France depuis quelque temps, et de voir sans l'émotion la plus vive et l'intérêt le plus actif la situation du roi et de la reine, dont le malheur, tout-puissant sur les âmes généreuses, reçoit un nouvel effet par le contraste de leur première destinée. Il est vrai que j'ai partagé l'espérance de mon père à l'ouverture des états-généraux. L'on devait peut-être se flatter à cette époque qu'il résulterait de leurs lumières et des excellentes intentions du roi une constitution libre et heureuse. L'ivresse fanatique de la nation a éloigné ce terme; mais pourquoi le parti des opprimés ne pardonne-t-il pas à ceux qui ont espéré? Pourquoi veut-il avoir tout prévu, parce qu'il a tout craint. Pourquoi fait-il un crime d'une confiance qui devait naître alors de tous les bons sentimens de l'âme? Témoin des persécutions que mon père a

éprouvées de ceux qu'on l'accusait d'avoir trop servis, la noblesse n'a pu s'élever dans cette circonstance à la justice la plus facile, celle qu'on exerce envers l'adversité. Unie par ma tendresse et mon admiration à la destinée de mon père, il est vrai que je ne pense que par lui; mais, en lisant son dernier ouvrage, votre majesté a-t-elle trouvé que de telles opinions fussent coupables et compromissent les devoirs d'une personne attachée au roi de Suède par sa position et sa reconnaissance? Mon âge du moins et le titre de femme devaient empêcher qu'on y mît la plus légère importance. Cependant on a voulu envelopper M. de Staël dans la disgrâce où l'on cherchait à me jeter auprès de votre majesté, quoiqu'il soit impossible d'être plus étranger aux torts qu'on veut me trouver. J'avais pour amis avant la révolution MM. de Périgord, de Castellane et de Montmorency. Ils se sont trouvés parmi les députés nobles et ecclésiastiques qui ont marqué, non assurément contre l'autorité royale, mais contre les priviléges dont ils jouissaient plus que personne par l'illustration de leurs noms. Je suis restée liée avec eux, parce que les sentimens n'appartiennent pas aux opinions, et que les devoirs de l'amitié s'augmentent par les dangers mêmes auxquels ils s'exposent. Au milieu d'une société assez nombreuse, je ne vois qu'eux dont l'opinion, quoique extrêmement modifiée, aristocrate relativement aux clubs dominateurs de la France, puisse s'appeler populaire. C'est sur le prétexte de l'amitié que je leur conserve que se fondent les compositions de quelques libellistes. Il est si léger, ce prétexte, que l'invention totale ne leur coûterait pas davantage. Ce tort néanmoins, je le répète, m'est entièrement personnel, M. de Staël n'ayant pour amis que des hommes étrangers aux affaires de France.

« Je ne me défends point d'une inquiétude très vive quand je sais votre majesté entourée de personnes malveillantes pour moi. Je n'en éprouverais plus si je pouvais lui exprimer l'exacte vérité; le courage et la fidélité dans l'amitié sont les qualités qui peuvent déplaire aux rois qui n'attendent rien que de l'obéissance passive; mais celui que l'enthousiasme élèverait sur le trône, si le sort ne l'y avait pas placé, doit aimer l'indépendance d'opinion et de caractère. Elle donne aux hommages qu'elle rend un sceau de liberté, traite avec la puissance comme avec la gloire, et, ne se soumettant que parce qu'elle admire, prépare à votre majesté un triomphe de plus.

« Je suis avec respect, etc.

« NECKER, baronne de STAEL de HOLSTEIN.

« Paris, ce 11 novembre 1791. »

Il est clair que l'auteur de ces deux dernières lettres n'apporte plus à la correspondance dont elle s'était chargée ni cet enjouement ni cette liberté d'esprit qui caractérisait ses *Bulletins de nouvelles*. On voit facilement que de graves événemens sont intervenus, dont l'impression et la préoccupation profondes ont effacé tous les autres souvenirs; on s'aperçoit que les rapports sont changés, que l'accueil ne sera plus le même pour les missives naguères si bien reçues; elles deviennent moins fréquentes, puisque plus de deux années séparent l'une de l'autre les deux dernières; elles sont moins con-

fiantes, plus réservées, et supposent même la contradiction. Mme de Staël semble maintenant vouloir fléchir un juge, tandis que naguères c'était le roi bel-esprit qui sollicitait presque ces conversations spirituelles dont sa mémoire tire honneur encore aujourd'hui aux yeux de l'histoire et des lettres. La correspondance eût bientôt pris fin d'elle-même sans aucun doute, même sans la mort de Gustave III au commencement de 1792, quatre mois après l'interruption complète de nos documens inédits.

La mort de Gustave, loin de mettre un terme aux fonctions de M. de Staël, l'affermit au contraire dans le poste élevé qu'il occupait à Paris. Pendant la minorité du jeune Gustave IV, dont le règne devait être si funeste à la Suède, ce fut précisément le duc Charles ou plutôt Reuterholm qui eut en mains la puissance, et qui en usa dans un sens tout opposé aux idées de Gustave III. D'hostile qu'il était à l'esprit de la révolution française, le gouvernement suédois y devint favorable, et le baron de Staël, loin d'avoir désormais à se défendre de ses tendances libérales, fut au contraire chargé de se rapprocher des révolutionnaires et de traiter avec eux. Il resta ambassadeur de Suède à Paris jusqu'à l'élévation de Robespierre, et son gouvernement paraît avoir acquis une grande influence dans les conseils de la république, s'il est vrai, comme l'affirment les historiens suédois, que l'intime ami de M. de Staël, Reuterholm, eut le sort de Marie-Antoinette entre ses mains. Le cabinet de Stockholm en effet, ayant de bonne heure reconnu la république, mais s'étant effrayé cependant de la mort de Louis XVI, s'était interposé pour sauver la reine : Robespierre lui-même avait prêté l'oreille à une négociation et stipulé une somme considérable; mais Reuterholm laissa tomber cette proposition sans avoir même informé la cour de Vienne de l'offre qui lui avait été faite.

Pendant la dictature de Robespierre, M. de Staël avait quitté la France; il était retourné en Suède avec Mme de Staël. Après avoir été pendant quelque temps ministre à Copenhague, il revint comme ambassadeur à Paris en avril 1795. On dit que Mme de Staël était encore sa collaboratrice pour les discours qu'il prononça dans ces différentes occasions. Il était devenu fort célèbre dans Paris républicain. On l'avait vu assister seul dans la tribune diplomatique aux séances les plus orageuses de la convention, recevant tour à tour des hommages ou d'insultantes apostrophes, et le peuple des faubourgs parlait souvent avec respect de *M. l'ambassadeur de Suède*. Rappelé encore en 1797, M. de Staël donna alors sa démission, vécut en particulier à Paris jusqu'en 1802, et, dans cette année même, ayant entrepris un voyage en Suède avec sa femme et ses enfans, mourut sur la frontière de France. Suivant quelques auteurs, il mourut à Paris même,

suivant d'autres, en 1798, et non pas en 1802, tant les circonstances de sa biographie sont restées incertaines, Mme de Staël ayant désormais attiré sur elle seule tout l'éclat qui devait, aux yeux de la postérité, illustrer ce nom.

Pour elle, une période toute nouvelle avait commencé. Personne n'ignore avec quelle ardeur elle s'était jetée au milieu des passions soulevées autour d'elle, afin d'épargner à ses compatriotes, si elle l'eût pu, de grandes infortunes, de terribles fautes, des crimes même. Ce beau temps de sa vie est bien connu. Nous en avons vu aujourd'hui le prélude, qui était ignoré. Il n'était pas sans intérêt de restituer un des aspects qu'offrent la vie et le talent d'une femme dont l'influence intellectuelle et morale a été considérable, et qui représente fidèlement plusieurs faces du temps prodigieux où elle a vécu. Nous avons contemplé en elle le témoin spirituel et enjoué de la société du XVIIIe siècle, et nous avons vu poindre le témoin éloquent, parce qu'il est ému, de la plus tragique époque dont les annales humaines aient conservé le souvenir. C'était pour nous un sujet d'étude littéraire et morale en même temps que d'étude historique.

Après ces deux périodes de la vie de Mme de Staël, correspondant l'une aux dernières années de l'ancien régime, l'autre à la durée du gouvernement républicain, il y en a bien une autre qu'il serait fort curieux d'examiner de près avec les documens inédits qui s'y rapportent : c'est celle pendant laquelle, fuyant la France qui avait accepté un maître, elle répand dans les pays étrangers son génie ardent, à la fois sympathique et inspirateur, se mêlant à la vie politique et littéraire de ses hôtes étonnés, leur apportant ses nobles instincts et son charme étrange, et s'assimilant de leurs idées ou de leurs impressions ce qui convenait à son esprit tout français, ce qui devait en nourrir la sève déjà puissante. Soit que l'on fouillât les archives des pays où elle a résidé, soit qu'on y interrogeât des traditions ou même des souvenirs vivans encore, les renseignemens nouveaux ne manqueraient pas pour retracer, à la suite d'une étude sur *Mme de Staël ambasssadrice*, le rôle intéressant et multiple de *Mme de Staël en exil*.

A. Geffroy.

PEINTURE MURALE

SAINT-SÉVERIN, SAINT-EUSTACHE, SAINT-PHILIPPE DU ROULE.

La décoration des églises telle que la conçoit aujourd'hui la municipalité de Paris présente à la fois un immense avantage et un inconvénient très positif. Avant d'examiner les peintures de Saint-Séverin, de Saint-Eustache et de Saint-Philippe-du-Roule, je crois utile d'appeler l'attention sur ces deux points. Autrement les jugemens que j'aurai à porter pourraient sembler trop sévères. L'avantage dont je parle, c'est la substitution à peu près permanente de la peinture murale à la peinture sur toile. Le choix de ce parti assure à toutes les compositions un effet déterminé, prévu, calculé à loisir. Or chacun sait que très souvent une composition heureusement conçue, qui plaît dans l'atelier, perd la moitié de sa valeur dès qu'elle est placée dans une chapelle. La cause de cette mésaventure n'est pas difficile à découvrir : le jour n'est plus le même, et telle figure qui dans l'atelier recevait une lumière abondante ne reçoit plus qu'une lumière pâle, si bien que l'intention de l'auteur est à peine comprise. La peinture murale prévient ce danger. Comme toutes les figures sont exécutées sur place, il n'y a pas à craindre qu'elles changent d'aspect, qu'elles perdent une partie de leur importance et ne gardent pas le rôle qui leur est assigné. C'est là pour l'homme laborieux qui veut conquérir une solide renommée une excellente condition. Si son œuvre ne réussit pas, si elle n'obtient pas le suffrage des connaisseurs, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. La lumière qui éclaire les personnages est celle qui les éclairait dès le premier jour. Il n'y a pour

lui aucun mécompte. Ce qu'il a voulu se révèle à tous les regards. Une composition peinte sur toile, loin de la place qu'elle doit occuper, est soumise à des chances très diverses. Elle peut s'agrandir, elle peut s'amoindrir en arrivant sous le jour qu'elle doit garder. Les toiles maroufflées, commencées dans l'atelier, achevées sur place, sont un moyen terme que l'administration municipale fera bien d'abandonner. Je pourrais citer à l'appui de mon opinion des exemples nombreux. Ceux qui ont visité les églises de Rome et de Florence savent à quel point la peinture murale est propice aux pensées les plus modestes. Telle main qui sur la toile, sur un panneau de chêne, ne se révèle pas comme très habile, obtient des effets très heureux, et fait songer aux maîtres de l'art, lorsqu'elle dispose d'un espace limité, d'un jour qui n'est modifié que par le cours des saisons. Il me suffit de citer la chapelle du Pinturicchio dans l'église d'Ara-Cœli. Ce condisciple de Raphaël n'était pas un homme de premier ordre, et pourtant dans cette chapelle, grâce à la distribution de la lumière qu'il connaissait d'avance, il a montré une finesse, une précision qu'on chercherait vainement dans les œuvres de son pinceau exécutées loin de la place qu'elles occupent. Les compositions du même auteur à Sant' Onofrio, derrière le maître-autel, se recommandent à l'admiration parce qu'elles sont conçues et menées à fin dans les mêmes conditions.

Les compositions de Giotto, supérieur à Pinturicchio par la pensée, moins habile que lui dans le maniement du pinceau, donnent lieu aux mêmes réflexions. *Les Sept Sacremens*, qui décorent l'Incoronata de Naples au-dessus du buffet d'orgues, et surtout les épisodes bibliques de Sainte-Marie *all' Arena* de Padoue, démontrent victorieusement tous les avantages d'une lumière prévue. Le glorieux aïeul de Raphaël doit à la peinture murale la meilleure partie de sa renommée, et bien des hommes qui n'ont pas conquis dans l'histoire de l'art un rang aussi élevé seraient aujourd'hui presque oubliés, s'ils eussent confié au bois ou à la toile l'expression de leur pensée. Domenico Ghirlandajo, le maître de Michel-Ange, admiré dans l'église de la Trinité de Florence, dans la chapelle Sixtine, n'obtiendrait dans une galerie que de rares suffrages. N'est-ce pas assez pour prouver l'excellence du parti choisi par la municipalité de Paris? Notre climat, il est vrai, pluvieux et inconstant, amoindrit quelque peu les avantages que je viens de signaler. La plupart de nos églises sont d'ailleurs assez mal disposées pour la peinture. La lumière y est distribuée d'une main avare. C'est un obstacle sans doute dont il faut tenir compte, un obstacle sérieux, qui ne doit pourtant pas effrayer les peintres vraiment habiles. La fresque est peu cultivée chez nous, et les essais demandés à des mains inexpérimen-

tées ne pouvaient l'accréditer en France; mais la peinture à la cire, exécutée sur un mur piqué, puis revêtu d'une légère couche de stuc, exempte de reflets, s'accommode très bien à l'inconstance de notre climat. Ce procédé, sans valoir le procédé italien, sans permettre d'obtenir la même fraîcheur de tons, déjoue cependant tous les caprices de l'atmosphère. Que la lumière soit abondante ou non, que le ciel soit pur ou chargé de nuages, toutes les figures gardent l'importance qui leur est assignée, le rang qui leur convient. Les beaux travaux de M. Hippolyte Flandrin à Saint-Germain-des-Prés, à Saint-Vincent-de-Paul, exécutés à la cire, ne laissent rien à désirer sous le rapport de la clarté. Bien que l'église construite par M. Hittorf ne soit pas inondée de lumière comme Sainte-Marie-Majeure, qu'elle voudrait rappeler, bien que Saint-Germain-des-Prés soit encore plus mal partagé que Saint-Vincent-de-Paul, chacun peut suivre sans effort la pensée du peintre. Toutes ses intentions se révèlent avec évidence. Il est vrai que, parmi les artistes à qui la ville de Paris a confié la décoration de nos églises, il y en a bien peu qui réunissent au même degré les conditions exigées pour ce genre de travail. Si M. Flandrin ne possède pas une grande originalité d'invention, on peut dire qu'il écrit sa volonté dans une langue pure et précise. Il s'attache résolûment aux points importans, et sacrifie sans regret les détails que le regard n'atteindrait pas. S'il y a en Italie des peintures murales éclairées d'une lumière plus abondante, il n'y en a pas une que l'œil embrasse plus facilement.

Quant à l'inconvénient dont j'ai parlé plus haut, il n'a rien à démêler avec l'inconstance de notre climat. On pourrait le supprimer demain. Il suffirait de consulter le bon sens. Les sujets commandés par la ville sont proposés par les paroisses. Or le plus grand nombre de ces sujets n'offre au pinceau que de bien faibles ressources. Les trois quarts, je pourrais dire les neuf-dixièmes des chapelles, au lieu de retracer les épisodes gracieux ou pathétiques de l'Ancien et du Nouveau-Testament, nous présentent des légendes empruntées à la vie des saints. L'Italie à cet égard montre plus de clairvoyance. Sans négliger la biographie des saints, elle interroge plus souvent que la France le Pentateuque, le Livre des Rois, les prophètes et l'Évangile: elle a compris par réflexion ou par instinct, peu importe, que pour attirer les yeux de la foule il faut lui présenter des épisodes qui réveillent les souvenirs du premier âge, c'est-à-dire les origines de la religion chrétienne. Simplicité, candeur, austérité, tout se trouve réuni dans les sources que je viens d'indiquer, et ces mérites si précieux ne sont pas les seuls qui les recommandent. Que le peintre puise dans la Genèse ou dans l'Exode, dans Jérémie ou dans saint Jean, il est compris par le plus grand nombre des spectateurs.

Il n'a pas besoin d'expliquer sa pensée dans une page de commentaires. Les personnages sont connus d'avance. L'action où ils sont engagés est aussi claire pour les gens du monde que pour les érudits. L'intelligence, au lieu de chercher à deviner l'intention qui anime les acteurs, s'attache tout entière aux traits du visage, aux plis des draperies, aux ondulations de l'horizon, aux accidens du paysage. La vie des saints offre-t-elle cet avantage? La plupart des légendes connues dans une paroisse sont ignorées dans la paroisse voisine, et le plus grand nombre des spectateurs ne sait pas ce qu'il voit quand les sujets qui décorent une chapelle ne sont pas tirés de l'Ancien-Testament ou de l'Évangile. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce reproche ne s'adresse pas aux personnages qui ont joué un rôle important dans l'histoire de l'église. Quand Dominiquin nous retrace la vie de saint André ou de sainte Cécile, il n'a pas à redouter l'embarras des spectateurs; quand Michel-Ange figure *la conversion de saint Paul* sur le chemin de Damas, ou Titien *les miracles de saint Antoine de Padoue*, l'attention n'est pas remplacée par une curiosité inquiète.

Je sais les objections soulevées par les sujets de l'Écriture sainte. On dit que les maîtres les ont épuisés, et qu'il est imprudent de lutter avec eux : j'avoue que cet argument n'a pas à mes yeux une grande importance. On dit encore que les récits de Moïse et de saint Jean sont trop connus et n'offrent plus d'intérêt qu'aux âmes pieuses : le second argument ne me semble guère plus effrayant que le premier. Les maîtres n'ont épuisé ni les sujets bibliques, ni les sujets évangéliques, et d'ailleurs il suffit de consulter les grandes écoles de l'Italie, de la Flandre et de la Hollande, pour voir comment la même période, interprétée par Raphaël, par Léonard, par Rubens ou Rembrandt, s'est renouvelée, transformée, et combien chacune de ses métamorphoses offre d'attrait, d'originalité. *Le Christ en Croix* de Fra-Giovanni, qui appelle tant de visiteurs au couvent de Saint-Marc à Florence, n'amoindrit pas *le Christ en Croix* du chef de l'école hollandaise. Rubens a traité avec un rare bonheur presque toutes les scènes déjà retracées par le pinceau italien. Il serait sans doute imprudent de toucher à *la cène* après le Vinci, à *la transfiguration* après le Sanzio, au *jugement dernier* après le Buonarroti; mais tous les autres pages de l'Écriture sainte peuvent être consultées sans témérité par les peintres de nos jours. Sans sortir d'Italie, on comprend toute la richesse des récits qu'elles nous présentent. Rome, Florence, Venise, Milan, Parme, Bologne, ont donné aux personnages de l'Ancien et du Nouveau-Testament des physionomies diverses sans blesser la tradition chrétienne. Pourquoi donc l'école française abandonnerait-elle comme un sol appauvri par des

moissons trop nombreuses la Genèse, les prophètes et l'Évangile? Si Bologne et Parme ont trouvé moyen d'intéresser après Rome et Florence en puisant aux mêmes sources, pourquoi la France n'aurait-elle pas le même bonheur?

Je n'insisterais pas sur ce point, si le choix des sujets proposés aux peintres de nos jours pour la décoration des églises de Paris n'expliquait le caractère inanimé d'un grand nombre de compositions. Il y a telle scène en effet qui, entre les mains du plus habile, doit demeurer sans attrait. Pour exciter, pour enflammer l'imagination, il faut des personnages dont la vie se rattache à de grands événemens, à des prodiges devenus populaires, gravés dans la mémoire de tous. Or les programmes discutés en conseil de fabrique avant d'être distribués par les bureaux de la préfecture ne satisfont que bien rarement à cette condition impérieuse. C'est pourquoi, en parlant de Saint-Séverin, de Saint-Eustache et de Saint-Philippe-du-Roule, nous serons forcé de traiter avec indulgence la conception, et de réserver la sévérité pour l'exécution des figures. C'est la seule manière d'arriver à la justice. En procédant autrement, nous serions à peu près sûr de nous égarer. Il y a dans le côté plastique des figures de quoi défrayer la discussion. L'école française est aujourd'hui livrée à l'anarchie. Les principes défendus avec tant d'énergie par l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* n'ont rallié qu'un petit nombre de fidèles. Ni Delacroix ni Decamps ne sont appelés à l'enseignement. La nature de leur talent est tout individuelle; ils ont plus d'imagination que de savoir, et l'imagination ne se transmet pas. Ary Scheffer et Paul Delaroche ont trop souvent tâtonné pour imposer leur manière. Chacun dans l'école française veut aujourd'hui se frayer une route personnelle, et pour accomplir un tel projet, la force manque au plus grand nombre. Aussi, à côté de l'imitation servile de la nature, nous apercevons l'imitation obstinée des maîtres du XIVe siècle. En examinant les chapelles de Saint-Séverin, de Saint-Eustache et de Saint-Philippe, nous expliquerons la stérilité de cette double tentative.

L'indulgence en pareille occasion est d'autant plus nécessaire, que le choix des sujets n'est pas la seule considération dont nous ayons à tenir compte. La peinture murale exige des études spéciales, et ce n'est pas en France que ces études peuvent se faire. Pour connaître d'une manière précise les conditions imposées à ce genre de peinture, il est indispensable de visiter l'Italie. Rome et Florence sont les deux institutrices que doivent consulter les artistes chargés de la décoration de nos chapelles. Pour résoudre cette difficulté, la ville de Paris a choisi quelques pensionnaires de l'Académie de France à Rome, qui ont pu librement étudier les modèles du genre;

mais comme le nombre des candidats désignés par leurs antécédens n'était pas en rapport avec le nombre des travaux, elle a dû jeter les yeux sur des peintres qui n'avaient jamais quitté la France, et rien pour les intelligences ordinaires ne saurait remplacer la vue des modèles. La galerie du Louvre, il est vrai, dans la travée italienne, nous offre le génie de la peinture dans sa plus haute expression; la grande *Sainte-Famille* de Raphaël acquise par François Ier, la *Joconde* de Léonard, *la Déposition de croix* de Titien, *la Charité* d'André del Sarto, malgré les injures qu'elle a reçues de l'impéritie et de la témérité des restaurateurs, nous permettent de mesurer la puissance de l'art humain en lutte avec la nature; mais la vue de ces admirables ouvrages ne saurait remplacer la vue des peintures murales. Les chambres du Vatican n'offrent pas le même aspect que la grande *Sainte-Famille* de 1518. La *Vierge* de Sant'Onofrio est d'un style nouveau pour ceux mêmes qui connaissent la *Joconde*. Le *Saint Christophe* du palais ducal de Venise étonne même après *la Déposition de croix*, que je viens de rappeler. Quant à *la Charité* d'André del Sarto, dont les précieux débris ravissent tous les yeux, elle ne dispense pas les peintres studieux de contempler la *Vierge au Sac* et la *Vie de saint Philippe Benizzi* à l'Annunziata de Florence. Une composition exécutée pour un lieu déterminé n'est pas soumise aux mêmes conditions qu'un tableau. Si la peinture à l'huile offre plus de ressources que la peinture à fresque ou la peinture à la cire, si elle se prête mieux à l'expression de la forme, en revanche la peinture à fresque et la peinture à la cire se recommandent par une plus grande sérénité. Pour concevoir une juste idée de ces deux genres, la pénétration ne suffit pas; le témoignage des yeux doit s'ajouter au travail de l'intelligence. Les pensionnaires de l'Académie de France à Rome sont très favorablement placés pour connaître les conditions de la peinture murale. Malheureusement le programme des études académiques ne leur impose pas l'obligation de traiter pendant la dernière année de leur séjour en Italie des sujets d'une nature spéciale, qui conviennent à la décoration des chapelles plutôt qu'à la décoration des galeries. Ils copient, il est vrai, quelques fragmens de la Sixtine, des chambres du Vatican ou de la Farnésine; mais cela ne suffit pas pour les former à la peinture murale, et quand cette tâche leur est proposée, malgré les beaux modèles qu'ils ont eus devant les yeux, ils sont souvent tout aussi empêchés que les peintres condamnés à l'ignorance de l'Italie par la médiocrité de leur condition.

Sans doute les intelligences supérieures peuvent se passer des secours que j'indique. Eustache Lesueur n'avait jamais visité l'Italie, et cependant il a traité la *Vie de saint Bruno* de manière à contenter

ceux mêmes qui ont vécu à Rome et à Florence. Si au lieu de peindre sur toile il eût été forcé de peindre sur la muraille, eût-il obtenu le même succès? Je me permets d'en douter. Dans tous les cas, Eustache Lesueur ne saurait être invoqué comme un argument dans la discussion qui nous occupe, car s'il demeure au-dessous de Nicolas Poussin par l'étendue de son savoir, il se place à côté de lui par la sincérité, par la naïveté de l'inspiration, et l'enseignement de l'École des Beaux-Arts de Paris, fût-il réformé, complété d'après les conseils les plus sévères, ne pourrait nous promettre sans témérité ni des Lesueur ni des Poussin.

Parmi les peintres contemporains, il y en a trois qui représentent l'école française avec plus d'éclat et d'originalité que les autres : je n'ai pas besoin de nommer MM. Ingres, Eugène Delacroix et Decamps. M. Delacroix, malgré son évidente sympathie pour l'école vénitienne, n'a jamais visité l'Italie. M. Ingres la sait par cœur. M. Decamps l'a parcourue dans tous les sens, l'interrogeant plutôt en paysagiste qu'en peintre de figures. Chose singulière, l'auteur de l'*Apothéose d'Homère*, l'auteur de *la Bataille des Cimbres* n'ont jamais été chargés par la ville de Paris de la décoration d'une chapelle. Sous le règne de Louis-Philippe, le préfet de la Seine avait demandé des esquisses à M. Ingres pour la frise et l'abside de Saint-Vincent-de-Paul ; comme ces esquisses devaient être soumises au contrôle des bureaux, cette demande ne pouvait être accueillie. Quant à M. Decamps, qui a tant de fois montré l'originalité de son talent dans l'interprétation de la Genèse, de l'Exode et de l'Évangile, je ne crois pas qu'il ait jamais eu à refuser aucune proposition de la ville. M. Delacroix décore en ce moment à Saint-Sulpice la chapelle des Saints-Anges. La municipalité agirait sagement en appelant MM. Ingres et Decamps à la décoration de nos églises. Je ne veux établir aucune comparaison entre ces deux talens, si profondément divers. Ils représentent deux aspects de l'imagination française : c'en est assez pour que je souhaite les voir en présence. Je sais d'avance que les amis de la réalité reprocheront à l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* un trop grand respect pour les monumens du passé, à l'auteur de *la Bataille des Cimbres* un trop grand dédain pour la tradition. Peu m'importe, ce double reproche ne me touche pas. Avec MM. Ingres et Decamps, nous serions sûrs d'avoir des compositions d'un ordre élevé, et j'ai quelque raison de croire qu'ils seraient conduits par la nature de leurs études à préférer l'Ancien et le Nouveau-Testament à la biographie des saints.

Ce qui frappe d'abord dans la décoration des trois églises qui nous occupent, c'est la diversité des styles. Je conçois sans peine que la ville de Paris n'ait pas confié au pinceau d'un seul peintre toutes les

chapelles de Saint-Séverin ou de Saint-Eustache : elle a cru devoir diviser ce double travail et répartir ainsi les encouragemens. C'est une intention excellente dont il faut lui tenir compte. Cependant je ne crois pas que le parti adopté par la ville soit le plus sûr moyen de développer le goût de la peinture monumentale parmi ceux qui pratiquent l'art et parmi ceux qui en jouissent. Un seul homme, chargé de la décoration d'une église entière, entreprendrait avec joie des études nombreuses et difficiles. Une chapelle à décorer n'est pas une œuvre d'assez longue durée pour le détourner de ses travaux habituels. S'il avait à composer toutes les scènes qui orneront les murs de l'église, il se sentirait vivement excité et ne reculerait devant aucun effort. En réponse à la pensée que j'exprime, on pourra citer MM. Orsel et Périn, qui ont consacré de nombreuses années aux chapelles de la Vierge et de l'Eucharistie à Notre-Dame de Lorette. Le courage, la persévérance de MM. Orsel et Périn sont des exceptions glorieuses que nous enregistrons avec bonheur; mais la plupart des peintres contemporains, lors même qu'ils le voudraient, ne seraient pas en mesure de les imiter. Pour agir comme ils l'ont fait, il ne faut pas attendre le prix de son travail, et les peintres placés dans cette condition privilégiée ne sont que trop faciles à compter.

Saint-Germain-des-Prés et Saint-Vincent-de-Paul prouvent d'ailleurs tous les avantages d'une volonté unique dans la décoration des églises. A Saint-Germain-des-Prés, M. Hippolyte Flandrin n'avait à redouter aucune contradiction. A Saint-Vincent-de-Paul, il disposait librement de toute la frise, et l'abside peinte par M. Picot ne pouvait lui causer de bien vives inquiétudes. Dans l'église de la Madeleine, comme dans l'église de Saint-Merri, les dangers du morcellement des travaux se révèlent avec une pleine évidence. Il est donc permis dès à présent d'affirmer que, pour obtenir un effet harmonieux, il est nécessaire de confier à une seule intelligence, sinon à une seule main, l'ensemble de la décoration. Je n'ignore pas qu'en adoptant ce parti, la ville de Paris exciterait de nombreux mécontentemens; bien des intérêts, bien des amours-propres se trouveraient froissés, mais j'incline à penser qu'il ne serait pas difficile d'apaiser ces mécontentemens. En déterminant d'avance la durée du travail, la ville obligerait celui qui aurait conçu l'œuvre entière à employer plusieurs mains, et pour peu qu'il eût le sentiment de la justice, il n'hésiterait pas à nommer les auxiliaires qu'il aurait librement choisis. C'est ainsi qu'agissait le chef de l'école romaine, et personne sans doute ne contestera l'autorité d'un tel exemple. Le prix du travail serait partagé entre plusieurs mains, et nous verrions se dérouler sur les murs de nos églises une suite de pensées exprimées dans un seul et même style.

A Saint-Séverin comme à Saint-Eustache, il y a plus d'une œuvre digne d'éloge, mais la diversité des styles va souvent jusqu'à la contradiction. Le choix des lignes, le choix des couleurs sont tellement variés, que parfois une composition très heureusement conçue ne produit pas tout l'effet qu'elle pourrait produire, si elle était vue dans d'autres conditions. A côté d'une chapelle décorée dans le goût de l'école romaine, nous trouvons une chapelle décorée dans le goût de l'école vénitienne, et quoique chacune de ces deux écoles jouisse d'un crédit très légitime, le spectateur aimerait mieux ne pas les voir se disputer dans l'enceinte d'une seule église l'expression du sentiment religieux. Et non-seulement Rome et Venise, Florence et Anvers, servent tour à tour de guides et de conseils aux peintres contemporains de l'école française; mais, au lieu de choisir dans les grandes écoles la période la plus glorieuse, la période de maturité, quelques esprits mal inspirés, confondant l'érudition avec la science, font un retour violent vers les époques où l'art n'était pas encore parvenu à la virilité. Ils accusent les maîtres les plus habiles d'avoir ignoré le style qui convient aux idées chrétiennes, et pour atteindre à ce qu'ils appellent la vérité naïve, ils ne craignent pas de négliger la représentation de la forme humaine. Nous avons aujourd'hui toute une famille de peintres archéologues qui ne comprennent pas l'alliance de la beauté avec le sentiment religieux. Les lignes harmonieuses et sévères blessent leur goût. Ils parlent avec un dédain superbe des païens du XVe et du XVIe siècle. A les entendre, ils possèdent seuls la vraie manière d'interpréter par la couleur l'Ancien et le Nouveau-Testament. Il est facile de comprendre combien l'application de tels principes s'accorde peu avec les doctrines qui ont prévalu en Europe depuis les travaux entrepris et accomplis par les grandes écoles. Cette contradiction, facile à saisir dans une galerie, éclate encore avec plus d'évidence dans la décoration d'une église. Les peintres qui se composent laborieusement un style naïf, qui remontent jusqu'à l'enfance de l'art pour échapper aux dangers du goût païen, condamnés au voisinage d'une œuvre conçue d'après d'autres données, étonnent par la puérilité de leurs inventions, par la gaucherie volontaire de leur dessin, et provoquent le rire plus souvent qu'ils n'excitent la sympathie. Quand leurs compositions figurent dans une galerie, il est facile de les entourer de manière à dissimuler au moins en partie la singularité de leurs prétentions. Dans une église décorée de peintures murales, il n'y a pas moyen de les dérober au ridicule. Le sujet une fois accepté, chacun est maître dans la chapelle qui lui est confiée, personne ne s'inquiète du style de la chapelle voisine. Tant pis pour les archéologues qui se trouvent placés à côté des peintres dévoués aux doctrines du

xve siècle, ils n'ont à espérer aucun changement dans l'opinion des spectateurs. Le jugement prononcé sur leur ouvrage sera difficilement réformé. L'imitation de la nature, qu'ils dédaignent résolûment, donne à la chapelle voisine un attrait qui manque à leurs compositions, et leur maladresse, bien que volontaire, devient un sujet de reproche, comme s'ils ne pouvaient pas mieux faire.

J'en ai dit assez pour établir nettement l'importance de l'unité dans la décoration des églises. La vérité du principe une fois reconnue, le plus sage ne serait-il pas de ne rien négliger pour en assurer le triomphe? Excellente dans l'industrie, la division du travail est toujours périlleuse lorsqu'il s'agit d'une œuvre d'imagination. Une seule pensée, une seule volonté choisissant librement leurs interprètes, c'est à cette condition que la peinture murale prendra chez nous le rang qui lui appartient. En persévérant dans la voie où elle est entrée, la ville de Paris s'expose à dépenser des sommes considérables sans profit bien évident pour l'école française. Les ouvrages recommandables qu'elle pourra obtenir en échange de ses sacrifices n'élèveront pas d'une manière bien marquée le goût public. Or les œuvres d'art exécutées aux frais de la foule doivent servir au développement intellectuel de la foule. Pour qu'elles répondent à leur destination légitime, il faut qu'elles suscitent des pensées supérieures aux pensées dont se compose la vie commune. Le plus sûr moyen de toucher le but, lorsqu'il s'agit de peinture murale, est de placer devant nos yeux une suite de scènes conçues par une seule intelligence, exprimant toutes des idées du même ordre, des sentimens de la même nature, ou du moins appartenant à la même famille. Si d'une part le choix des sujets est abandonné au clergé de chaque paroisse, si d'autre part les compositions, au lieu d'être conçues par une seule intelligence, sont livrées au caprice d'une légion de peintres, il est à peu près impossible que la décoration d'une église produise une impression durable et salutaire. Les efforts individuels compensent rarement l'absence d'une direction commune. Qu'une volonté souveraine vienne régir toutes ces intelligences, qu'elle les pousse vers un but unique, et l'œuvre accomplie par des mains obéissantes remuera profondément l'âme des spectateurs. Ce qui se passe aujourd'hui ne ressemble guère à l'avenir que je rêve pour la peinture monumentale. Le spectateur curieux et attentif, après avoir visité toutes les chapelles d'une église, n'emporte le plus souvent qu'une impression confuse. Il approuve ou désapprouve telle ou telle manière; la contradiction des styles ne se prête guère à l'émotion. Pour apprécier chaque scène, il ne s'agit pas seulement de connaître le sujet : c'est un nouveau choix de lignes et de couleurs auquel il faut habituer ses yeux; c'est

comme un livre dont tous les chapitres seraient écrits par un auteur étranger aux pages précédentes comme aux pages suivantes. Le lecteur soumis à ce régime aurait grand'peine à suivre ou même à pénétrer la pensée génératrice de l'œuvre placée dans ses mains. La peinture murale, privée d'une direction commune, n'inquiète pas l'esprit du spectateur d'une manière moins fâcheuse que ce livre écrit par tant de mains; elle excite la curiosité et réussit bien rarement à toucher le cœur. Les yeux se préoccupent du côté technique, ou se contentent de déchiffrer le sujet. L'esprit n'a pas le temps de s'acclimater dans la région qui s'ouvre devant lui, et trop souvent au bout du voyage il ne sait pas bien nettement ce qu'il a vu.

Tous ceux qui ont visité Rome se rappellent une petite église, San-Martino, qui, par son architecture, n'exciterait pas l'attention, mais qui doit aux paysages du Guaspre une légitime célébrité. Les figures de ces paysages sont de Nicolas Poussin. Il est impossible d'imaginer rien de plus frais, de plus souriant ou de plus austère que ces compositions. Les sujets sont empruntés tantôt à l'Ancien-Testament, tantôt à la Vie des Saints, et l'aspect de la nature prépare l'esprit du spectateur à l'intelligence de la scène représentée. Les tableaux du Guaspre qui décorent les galeries ne donnent pas une idée de ces délicieux poèmes, où les personnages ne peuvent pas plus se passer du paysage que le paysage ne peut se passer d'eux. Le souvenir de San-Martino m'amène à regretter que la ville de Paris, pour la décoration de nos églises, ne commande pas plus souvent des paysages bibliques. M. Paul Flandrin à Saint-Séverin, M. Aligny à Saint-Étienne-du-Mont, ont produit en ce genre des ouvrages vraiment dignes d'attention. C'est un premier pas dans la voie que j'indique; mais il faudrait multiplier ces essais pour donner la mesure de l'école française dans le paysage historique. Tous les quatre ans, on ouvre un concours à Paris pour ce genre de peinture, et l'élève couronné va étudier pendant quatre ans en Italie et compléter son éducation. Que devient le talent de ces lauréats quand ils sont de retour en France? Il serait assez difficile de le dire : ce talent, quel qu'il soit, trouve bien rarement son application. La décoration de nos églises serait une occasion toute naturelle de savoir à quoi s'en tenir sur ce point délicat. Puisque l'état encourage à grands frais le paysage historique, le public voudrait savoir quels fruits portent ces encouragemens. C'est une curiosité qui ne doit étonner personne, et jusqu'à présent nous en sommes réduits aux conjectures, car les lauréats, ne pouvant tirer parti de leurs études spéciales, sont presque tous obligés de changer de route. Tantôt ils abandonnent résolûment les enseignemens qu'ils ont reçus dans leur jeunesse et se mettent à copier la Normandie ou la Bre-

tagne pour les amateurs qui ne rêvent rien au-delà de l'imitation, tantôt, pour avoir placé quelques bergers dans une vallée célébrée par Virgile ou par Théocrite, ils s'imaginent un beau matin qu'ils savent peindre la figure, et Dieu sait ce que nous vaut leur présomption! Les personnages qu'ils essaient de grouper tiennent de l'orme ou du chêne autant que de l'homme. Pour cheminer d'un pas sûr dans cette voie nouvelle, il leur faudrait entreprendre des études difficiles, et l'âge de l'apprentissage est passé depuis longtemps. Découragés, déclassés, ils copient médiocrement la Bretagne et la Normandie, ou construisent des figures qui ne pourraient ni marcher ni se tenir debout. Si la ville de Paris, au lieu de limiter ses encouragemens à la peinture d'histoire proprement dite, commandait tous les ans pour la décoration de nos églises quelques paysages historiques, les lauréats dont je décris la condition trouveraient à montrer ce qu'ils savent, et la pratique assidue de leur profession leur révélerait ce que leurs maîtres n'ont pu leur enseigner.

Ces commandes seraient contraires, objectera-t-on peut-être, à toutes les traditions administratives. On oublie que l'important n'est pas de savoir si la ville de Paris a toujours mis la peinture d'histoire au-dessus du paysage historique, mais si elle n'agirait pas plus sagement en réunissant les deux genres dans la décoration de nos églises. Les compositions du Guaspre à San-Martino ont depuis longtemps prouvé que le paysage historique n'est pas un genre secondaire, quoi que puissent dire les partisans exclusifs de la peinture d'histoire, et ce n'est pas la seule preuve qui se présente. Les paysages historiques de Dominiquin à la villa Aldobrandini, à la villa Ludovisi, n'ont pas moins d'importance et de charme que les compositions du Guaspre, et se recommandent par une rare élégance. Je suis donc conduit à penser que le paysage historique serait très bien placé dans nos églises. Je n'ai pas besoin de rappeler les grandes compositions de Nicolas Poussin dans ce genre austère et difficile. La galerie du Louvre démontre clairement la grandeur et l'originalité de ce maître dans les scènes où l'aspect de la nature ne joue pas un rôle moindre que la physionomie des personnages, et dans le temps présent, sans chercher à imiter Nicolas Poussin, Decamps a traité les paysages bibliques avec une vigueur qui rappelle les meilleurs temps de la peinture.

J'insiste d'autant plus volontiers sur la nécessité d'encourager par des commandes fréquentes ce genre trop dédaigné dans les traditions administratives, qu'on épargnerait ainsi aux paroisses le soin de chercher dans la vie des saints des sujets qui n'offrent le plus souvent au pinceau que des ressources très douteuses. Les scènes de la Genèse, de l'Exode et de l'Évangile sont familières à toutes les mé-

moires, et ce n'est pas pour le peintre un médiocre avantage que d'avoir à retracer des souvenirs de cette nature. Des épisodes connus de tous, lors même qu'ils sont traités avec plus d'adresse que de grandeur, sont accueillis par le spectateur avec indulgence. Les épisodes ignorés, qui ne peuvent se passer d'une légende explicative, lors même qu'ils sont représentés par le pinceau le plus habile, n'excitent pas un bien vif intérêt. Le spectateur dépense tout d'abord tant d'attention pour deviner le sujet, la date et le caractère des personnages, que l'invention et l'exécution n'ont plus pour lui qu'une importance secondaire.

L'introduction du paysage historique dans nos églises dispenserait les conseils de fabrique de tous frais d'érudition. Ils ne seraient plus obligés de fouiller laborieusement le passé et de s'enquérir des personnages célèbres dans la circonscription de la paroisse, ignorés ailleurs, qui n'ont pas encore figuré sur les murailles d'une chapelle. Que la ville de Paris se montre généreuse et fasse des loisirs à nos fabriciens. Depuis que la peinture murale est remise en honneur parmi nous, ils ont fait preuve d'un rare savoir, je me plais à le proclamer; mais leur savoir, si riche qu'il soit, n'est pas inépuisable. Il serait temps de leur accorder un peu de repos, et pour réaliser ce vœu, je ne connais pas de plus sûr moyen que d'encourager le paysage historique. Ce n'est pas d'ailleurs le seul côté sous lequel nous puissions envisager cette question. Si la peinture d'histoire faite sur place permet d'espérer pour l'école française un style plus élevé, le paysage historique, traité dans les mêmes conditions, n'éveille pas de moindres espérances. Les scènes de la Genèse et de l'Évangile ne se prêtent pas à l'imitation servile, comme les pâtres bretons ou normands. Pour retracer de tels souvenirs, il faut, bon gré mal gré, se mettre en frais d'invention. Le sentiment religieux fidèlement exprimé par les personnages n'épuise pas la tâche assignée à la peinture : il faut encore que l'aspect de la nature s'associe à l'action pour ainsi dire, et s'accorde avec le caractère des acteurs. Les conditions du genre ont été déterminées et réalisées par Nicolas Poussin. Qui songe aujourd'hui à tirer parti de ce glorieux enseignement? Celui qui voudrait s'engager dans cette voie laborieuse obtiendrait peut-être l'approbation des connaisseurs, qui ne se comptent pas par centaines; mais que deviendrait son tableau? Le goût public n'est pas pour le paysage historique. Que la ville de Paris, qui dispose d'un riche budget et partage avec l'état le soin d'encourager tous les arts du dessin, vienne en aide au paysage historique, et ceux mêmes qui copient aujourd'hui les montagnes et les vallées, les plaines et les forêts, sans jamais songer à l'histoire pour animer leurs paysages, seront amenés à leur insu à traiter l'imitation de la nature

dans un style plus élevé. Pour réaliser cette transformation, il suffirait de quelques chapelles où le pinceau aurait retracé des scènes bibliques en faisant une part à peu près égale aux personnages et au théâtre de l'action. Une telle espérance n'a rien de chimérique. Dans tous les temps, la peinture murale a exercé sur le style dominant une action salutaire. Aujourd'hui les paysagistes se croient dispensés d'inventer. Quand ils ont copié avec adresse un chêne ou un bouleau, une mare ou une broussaille, ils croient avoir touché le but suprême et attendent les applaudissemens. Le paysage biblique fait de l'invention une condition impérieuse : c'est pourquoi je le recommande aux encouragemens de l'autorité municipale.

La décoration intérieure de Saint-Séverin, commencée depuis longtemps, n'est pas encore terminée; mais comme il ne reste à découvrir que les peintures de M. Mottez, on peut dès à présent se prononcer sur le mérite de cette décoration. Quand on connaît les antécédens des artistes chargés de cet important travail, on ne s'étonne pas de l'extrême variété qui distingue les douze chapelles dont nous avons à parler. La diversité des styles arrivée à ce point n'est plus un attrait, mais une contrariété trop facile à comprendre, et l'on est naturellement amené à se demander comment on a choisi pour décorer une église des hommes qui suivent des doctrines contradictoires. A côté de MM. Hippolyte et Paul Flandrin, nous trouvons MM. Heim et Schnetz. Or tous ceux qui ont étudié les œuvres de l'école française depuis vingt-cinq ans savent très bien que ces quatre noms représentent des idées qui n'appartiennent pas à la même famille. Le choix de MM. Flandrin est un choix judicieux, tous les esprits éclairés se plaisent à le reconnaître. Ces deux artistes laborieux étaient désignés par la nature de leurs études et le caractère élevé de leurs ouvrages. Familiarisés avec les peintures murales de l'Italie, sans posséder une véritable originalité, ils ont su cependant profiter de ce qu'ils ont vu avec une sorte de liberté. Ils n'ont pas copié servilement ce qui avait formé leur goût pour éviter de se tromper. Sans doute ils n'occuperont pas une grande place dans l'histoire, mais l'élégance et la sévérité de leur style leur assurent parmi les contemporains un rang très honorable. Ils respectent la tradition et savent se passer du lieu commun; c'est un genre de mérite dont il faut tenir compte. M. Heim ne possède guère que des qualités négatives. Il n'y a pas un de ses ouvrages dont le public ait gardé le souvenir. Prudent et mesuré dans toutes ses conceptions, il ne blesse personne et n'étonne jamais. Je n'ai pas entendu dire qu'il excite l'envie, et je le comprends sans peine. Ses ouvrages sont accueillis avec une telle indifférence, qu'ils ne doivent troubler le som-

meil d'aucun de ses confrères. Il n'a jamais connu le bruit de la gloire, et s'il aime la paix de l'obscurité, il peut vanter son bonheur. M. Schnetz, qui obtenait au salon des succès très dignes d'envie à l'époque où Léopold Robert exposait ses *Moissonneurs*, n'a fait que déchoir depuis qu'il s'est aventuré dans la peinture historique. Expressif et vrai dans les sujets familiers, il n'a pas compris la nécessité de demeurer dans le domaine que lui assignait son talent. C'est une faute qu'il ne pourra jamais réparer. Or les qualités requises dans la peinture historique n'ont pas moins d'importance dans la peinture religieuse. Cependant je m'empresse de reconnaître que le talent de M. Schnetz aurait pu trouver son application dans les sujets bibliques ou évangéliques, pourvu que le cadre de la composition ne fût pas trop étendu. A cette condition, il aurait obtenu de nouveaux et très légitimes succès; mais la peinture murale n'est pas son fait. Quoiqu'il dirige en ce moment pour la seconde fois l'Académie de France à Rome, ce n'est pas sur les fresques du Vatican que s'est portée son attention. Il connaît les mœurs et l'aspect de la campagne romaine, et traduit à merveille les scènes rustiques; il n'a pas fait de la forme humaine une étude assez sévère pour traiter les données bibliques dans de grandes proportions.

M. Alexandre Hesse, dont les débuts ont été accueillis avec une vive sympathie, qui a traité avec une ingénieuse élégance deux sujets de nature diverse, *Léonard de Vinci achetant des oiseaux pour leur rendre la liberté* et *les Funérailles de Titien*, agirait peut-être plus sagement en se renfermant dans la peinture anecdotique. Il ne semble pas né pour les grandes entreprises. Entre les œuvres qui ont appris son nom au public et les travaux qu'on lui confie maintenant, l'intervalle à franchir est si considérable, qu'il pourrait bien se repentir de sa confiance en lui-même. M. Leloir, qui n'a jamais attiré l'attention par la nouveauté de ses pensées, se distingue par le respect de la forme. On voit qu'il a étudié les bons modèles; mais il ne paraît pas comprendre le mérite de la variété, ou si d'aventure il le comprend, le public ne s'en doute guère, car ses compositions sont empreintes d'une fâcheuse monotonie. MM. Murat, Biennourry et Signol, pensionnaires de Rome, n'ont pas révélé des facultés bien puissantes. M. Murat, qui vient de mourir, ne s'était jamais attaché qu'à la partie matérielle de la peinture. Il ne manquait pas d'exactitude, mais ne s'avisait jamais d'inventer, et chez lui ce n'était pas dédain, c'était modestie. M. Biennourry a souvent montré le désir de bien faire, et paraît ne rien négliger pour atteindre le but qu'il se propose. C'est assez pour que toutes ses tentatives soient accueillies avec bienveillance, pour que tous ses efforts soient encouragés. Quant à M. Signol, ce qu'il a fait jusqu'ici indique trop clairement ce qu'il fera

toute sa vie. Il donne à toutes ses figures un caractère maladif, et supprime assez volontiers la charpente pour donner aux membres plus de souplesse. Si l'on pouvait animer les personnages qu'il a créés et les réunir dans une ville bâtie exprès pour eux, on aurait sous les yeux une population d'un genre tout nouveau. A force d'altérer le ton des chairs et la forme du corps, M. Signol s'est fait une sorte d'originalité. Il comprend d'ailleurs les sujets religieux d'une manière assez neuve. Il paraît croire que la beauté n'existe plus depuis l'avénement de la foi chrétienne. Est-ce de sa part une calomnie involontaire, ou bien a-t-il répudié la beauté comme une donnée païenne? C'est une question délicate qui déroute les esprits les plus pénétrans. Je l'ai entendu poser, personne encore n'est parvenu à la résoudre.

MM. Cornu, Gérôme et Jobbé Duval possèdent un talent d'une nature individuelle. La chapelle peinte à Saint-Merri par M. Cornu le désignait au choix de l'administration pour la décoration de Saint-Séverin. Formé à l'école de M. Ingres, il comprend toutes les conditions de la peinture religieuse, et ne sépare jamais l'élégance de la forme de la sincérité de l'expression. Il ne croit pas que l'harmonie des lignes puisse nuire à l'effet d'une scène chrétienne, et je me rallie volontiers à son opinion. Familiarisé de bonne heure avec les problèmes les plus difficiles que présente l'art du dessin, il n'essaie jamais de tourner un obstacle et aborde franchement le péril qui se présente. On sent, en regardant ses œuvres, qu'il aime son métier, et ne se contente pas d'un à-peu-près. Il veut achever en conscience ce qu'il a commencé et ne laisser aucun doute sur la pensée qu'il a tenté d'exprimer. M. Gérôme, instruit par les leçons de M. Paul Delaroche et de M. Gleyre, se recommande par une grande habileté de main. Il saisit rapidement l'aspect le plus heureux d'une figure et le rend avec précision. Quant à l'expression, il ne paraît pas y attacher une grande importance, tort grave, dont il n'avait pas mesuré tout le danger, qu'il doit maintenant chercher à réparer. Avec une main si habile, il serait vraiment fâcheux qu'il traitât le côté expressif de la peinture comme une chose secondaire. Dans la manière dont il conçoit la forme et la disposition des personnages, il a montré l'étendue, la vivacité de son intelligence. Il y a donc lieu d'espérer qu'il portera son attention sur la partie poétique de son art après en avoir étudié la partie technique avec un soin que personne ne songe à contester. Le public n'a pas oublié son *Combat de Coqs*, et ne se ferait pas prier pour applaudir une œuvre où la pureté de la forme s'allierait à la franchise de l'expression. Moins habile que M. Gérôme dans le maniement du pinceau, M. Jobbé Duval donne aux physionomies un caractère qui intéresse tout d'abord le spectateur.

Il se préoccupe évidemment de la partie philosophique de la peinture. Païen ou chrétien, quel que soit le sujet qu'il traite, il ne met jamais la main à l'œuvre avant d'avoir médité sur le rôle de chaque personnage. Il sait nettement ce qu'il veut, et si sa main obéissait à sa pensée avec une docilité parfaite, il rallierait sans peine de nombreux suffrages. Parmi les artistes contemporains, c'est un de ceux qui méritent le mieux les encouragemens de l'administration par son ardeur au travail et l'élévation des sentimens qu'il cherche à exprimer.

Comment les peintres dont nous venons de rappeler les antécédens ont-ils accompli l'important travail qui leur était confié à Saint-Séverin? C'est sur la chapelle des fonts baptismaux que se portera d'abord notre attention. Les deux paysages de M. Paul Flandrin dans cette chapelle sont d'un beau caractère. Il y a dans ces ouvrages un heureux souvenir de Nicolas Poussin. La *prédication de saint Jean dans le désert* et le *baptême du Christ*, déjà traités par des maîtres habiles, avaient de quoi effrayer. M. Paul Flandrin, pénétré de la grandeur des sujets qui lui étaient proposés, nous a donné deux compositions qui expriment naïvement l'origine de la foi chrétienne. Sans doute on pourrait souhaiter un peu plus de charme dans le coloris, mais si les tons manquent d'éclat, l'ensemble n'est pas dépourvu d'harmonie. Les lignes du paysage, simples et sévères, préparent le spectateur à l'intelligence de l'idée que le peintre a voulu rendre. En somme, la chapelle des fonts baptismaux est décorée de façon à contenter ceux qui comprennent les conditions du paysage religieux.

La chapelle de Sainte-Anne est bien ce que nous devions attendre de M. Heim. *L'accouchement de sainte Anne, la présentation au temple* et *l'éducation de la Vierge* sont traités avec une extrême sagesse. L'auteur n'a commis aucune imprudence, ne s'est laissé entraîner par aucune fantaisie. Il n'a rien risqué d'imprévu. L'impression produite par ses compositions est tellement paisible, qu'elle peut s'appeler indifférence. Malgré mon respect pour la tradition, j'aimerais mieux, je l'avoue, un peu moins d'assurance et un peu plus de nouveauté. L'intérêt naturel qui s'attache aux récits évangéliques ne rend pas inutile toute invention, et M. Heim me paraît croire que l'invention est pleine de dangers. Je ne dis pas qu'il ait tout à fait tort, mais dans les arts mêmes de la paix la témérité ne messied pas.

M. Signol n'a pas reculé devant le *mariage de la Vierge*, et je dois reconnaître que la manière dont il l'a conçu n'a rien de commun avec une composition du même nom qui se trouve à Milan, dans la galerie de Brera. Il a vraiment inventé les personnages qu'il met en scène. Il a imaginé pour l'ingénuité une expression à laquelle

l'élève du Pérugin n'avait pas songé. Ceux qui aiment la nouveauté ne se plaindront pas. L'esprit de M. Signol n'est pas troublé par le souvenir de l'Italie et garde son indépendance. Si le *Mariage de la Vierge* ne le prouvait surabondamment, après avoir vu *la Fuite en Égypte* et *le Massacre des Innocens*, on ne concevrait plus aucun doute à cet égard. Les enfans immolés par les soldats d'Hérode sont dessinés avec une hardiesse qui va jusqu'à la singularité. Je conseille à l'auteur de maîtriser à l'avenir la fougue de son pinceau et de ne plus créer des enfans dont le type ne se trouve nulle part.

Dans la chapelle de Saint-Pierre, M. Schnetz a montré, comme on devait l'espérer, un amour sincère pour la vérité. Dans ses quatre compositions, il n'y a rien que le bon sens et la raison puissent désavouer; mais en peinture cela ne suffit pas. Quand il s'agit d'un apôtre qui a joué dans l'histoire de l'église un rôle important, on souhaite dans le style plus de grandeur et de sévérité. *Saint Pierre prêchant, saint Pierre agenouillé, l'Arrestation* et *le Martyre de saint Pierre* ne se recommandent guère que par l'exactitude de l'exécution. Le côté poétique n'est pas même indiqué. M. Schnetz, comprenant sans doute qu'un tel sujet était au-dessus de ses forces, qu'il ne lui était pas donné de l'embrasser dans toute sa grandeur, s'en est tenu à l'aspect réel des faits. Or la vie de saint Pierre ainsi traitée n'est plus à sa place dans une chapelle. Il n'est pas permis d'en supprimer la partie poétique. Pour sentir que l'auteur est demeuré au-dessous de la tâche qui lui était imposée dans le martyre de l'apôtre, il n'est pas nécessaire de se rappeler la composition de Rubens qui se voit à Cologne. M. Schnetz, dans l'intérêt de sa renommée, devrait profiter de son séjour à Rome pour revenir à ses premières études et nous offrir à son retour quelques scènes italiennes. Entre Albano, l'Ariccia et Frascati, il n'a que l'embarras du choix. S'il persiste à oublier la vraie nature de son talent, il se prépare d'amers désappointemens.

La chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul, décorée par M. Biennourry, est d'un style plus élevé que la chapelle précédente. La *renonciation de saint Pierre* est traitée avec une simplicité de pantomime que je me plais à louer. La *cécité de saint Paul* est rendue d'une manière moins heureuse. *Saint Pierre et saint Paul en prison* portent sur leur visage l'empreinte d'une foi ardente et résolue; malheureusement le dessin manque d'élégance. La *glorification* des deux apôtres révèle plus d'adresse que d'imagination. M. Biennourry paraît doué d'une excellente mémoire, et ne s'applique pas assez à traduire des pensées personnelles. Est-ce de sa part timidité ou insuffisance? Je crains fort que la dernière solution ne soit la vraie.

M. Murat avait à traiter trois sujets consacrés par de périlleux

souvenirs, *le Christ chez Marthe et Marie, Madeleine dans le désert*, et *Madeleine répandant des parfums sur les pieds du Christ*. Il n'a pas essayé d'engager la lutte avec les modèles, qu'il serait injuste de vouloir lui opposer. Prosaïque à outrance, il s'est attaché à montrer qu'il connaissait la forme du corps et le ton de la chair. Quant au caractère des personnages, il ne s'en est pas préoccupé. Un tel souci ne s'accordait pas avec la nature de son intelligence. *Madeleine versant ses parfums* vaut pourtant mieux que les deux autres compositions. L'auteur a compris et tâché de rendre l'ardeur de la pécheresse repentante.

Il ne faudrait pas juger M. Hippolyte Flandrin d'après la chapelle qu'il a peinte à Saint-Séverin, car c'est, je crois, son coup d'essai dans ce genre de travail. Ses compositions de Saint-Germain-des-Prés sont très supérieures à celles dont nous avons à parler aujourd'hui. Cependant il y a beaucoup à louer, même dans son coup d'essai. *Saint Jean dans la cuve, l'Apparition du Christ à saint Jean et à saint Pierre, la Cène, Saint Jean écrivant l'Apocalypse*, sans pouvoir se ranger parmi les œuvres de premier ordre, suffiraient pour marquer la place de l'auteur parmi les hommes habiles de son temps. L'espace dont il pouvait disposer pour *la Cène* l'a forcé de représenter cet épisode évangélique d'une manière qui ne plaît pas à l'œil. Le regard, au lieu d'embrasser la table dans sa longueur et d'apercevoir ainsi tous les convives de face, l'embrasse dans sa largeur, et n'aperçoit les convives que de profil ou de trois quarts. Malgré le caractère ingrat de cet aspect, M. Flandrin a trouvé moyen d'exprimer le sujet qu'il avait accepté. Le Christ et le disciple bien-aimé sont très heureusement conçus. *L'Apparition du Christ* reproduit fidèlement la scène mystérieuse racontée dans l'Ancien-Testament. *Saint Jean dans la cuve* manque décidément de grandeur. *Saint Jean écrivant l'Apocalypse* est plutôt gracieux qu'inspiré. L'auteur n'a pas su s'élever jusqu'à la hauteur d'une telle donnée. Cependant, malgré ces réserves, l'élégance du dessin fait de cette chapelle un ensemble intéressant. Saint-Germain-des-Prés et Saint-Vincent-de-Paul ont prouvé que M. Flandrin pouvait mieux faire, mais ceux qui comprennent la valeur de son talent aimeront toujours à étudier sa première tentative dans la peinture murale.

En décorant la chapelle de Sainte-Geneviève, M. Alexandre Hesse s'est trouvé quelque peu dépaysé. La nécessité d'exécuter de grandes figures était pour lui un embarras facile à prévoir. Je reconnais avec plaisir qu'il a fait preuve de finesse et de simplicité. *Sainte Geneviève distribuant des aumônes, la peste de Paris, la communion de sainte Geneviève, sainte Geneviève gardant ses troupeaux*, exigeaient une grande souplesse de talent. Je ne crois pas que l'auteur ait

traité avec un égal bonheur les quatre sujets que je viens d'indiquer, mais le premier et le dernier sont rendus d'une manière ingénieuse, et je ne m'étonne pas qu'il n'ait pas aussi bien réussi dans *la Communion* et dans *la Peste*. Pour traiter de telles données, il faut une élévation de style que la peinture anecdotique n'enseigne pas. J'aime à dire pourtant que M. Hesse a très bien saisi le caractère mystique et ingénu de l'héroïne dont il avait à retracer la vie, et j'espère que dans un travail du même genre il montrera plus de fermeté.

M. Cornu avait à représenter deux épisodes empruntés à la vie de deux saints qui portent le même nom, car il y a deux saint Séverin : il eût peut-être mieux valu faire un choix, et ne pas donner deux patrons à la même paroisse; mais cette question n'est pas de ma compétence. Le premier *saint Séverin guérissant Clovis de la fièvre* est une composition très habilement conçue. L'étonnement du malade est exprimé avec une vivacité singulière. Le visage des serviteurs qui entourent le chevet du roi trahit une surprise qui va jusqu'à la stupeur. Quant au saint personnage qui opère cette guérison miraculeuse, il est plein d'une majesté sereine; on voit qu'il compte sur l'intervention divine, et ne demande rien à la science humaine: il prie, et ne doute pas que sa prière ne soit exaucée. Toute la partie poétique de ce récit légendaire est très bien comprise, et M. Cornu a prouvé qu'il ne néglige rien pour exprimer clairement sa pensée : le côté technique n'est pas d'ailleurs traité avec moins de bonheur. Le corps du malade est dessiné avec une élégante pureté. L'affaissement et la souffrance attirent d'abord les regards. Le second *saint Séverin recevant dans le cloître le fils de Clotaire* n'offrait pas à la peinture autant de ressources que la guérison miraculeuse de Clovis. Cependant M. Cornu a tiré bon parti de cette scène, où se révèle toute la puissance du clergé dans les premiers temps de notre histoire. L'humilité du fils de Clotaire, le regard calme et fier du prêtre qui l'accueille, donnent à cet épisode tout l'intérêt qu'on pouvait souhaiter : il n'y avait pas moyen de le rendre pathétique.

M. Gérôme, je le dis à regret, a pris un étrange parti pour la décoration de la chapelle qui lui est échue. Il a traité *la peste de Marseille* en tenant compte de l'état présent de la peinture, et pour *la communion de saint Jérôme* il a voulu remonter jusqu'au style de Fra-Angelico. Ces deux compositions, placées l'une en face de l'autre, déroutent le regard du spectateur. On se demande avec raison pourquoi Belzunce et saint Jérôme, représentés par le même pinceau, nous offrent une si grande diversité d'aspect? L'habileté ne manque pas; mais *la Peste de Marseille* laisse le spectateur indifférent, et dans *la Communion de saint Jérôme* le style archaïque choisi par

l'auteur excite plus de surprise que d'intérêt. M. Gérôme doit comprendre maintenant qu'il s'est trompé en suivant son caprice, et sentir qu'il n'a pas attribué assez d'importance à la partie poétique. Le dévouement de Belzunce n'est pas une donnée qu'on puisse traiter en ne songeant qu'à la forme des figures. Il faut absolument émouvoir le spectateur, et pour atteindre ce but, l'habileté matérielle ne suffit pas. Si M. Gérôme veut représenter des scènes religieuses, j'espère qu'il changera de méthode, et prendra souci de l'émotion.

La mort de saint Louis, saint Louis portant la sainte épine à la Sainte-Chapelle, ont fourni à M. Leloir l'occasion de montrer le caractère solide de ses études. Il connaît la forme du modèle; il sait ajuster une draperie. Ce qui lui manque ne s'apprend dans aucun atelier; c'est l'inspiration. Les maîtres les plus habiles seront toujours impuissans à susciter des facultés nouvelles chez les élèves les plus studieux, les plus attentifs. M. Leloir n'a pas su donner à saint Louis l'accent mystique et austère qui lui appartient. Un roi qui construit une église pour garder une épine de la couronne du Christ doit porter sur son front l'empreinte d'une foi profonde. Si son regard, si son attitude ne révèlent pas clairement la croyance qui gouverne toutes ses actions, ce n'est pas saint Louis que nous avons devant nous, c'est un personnage ordinaire, et l'action ne se comprend plus. M. Leloir me paraît se contenter de la précision des contours. Pourvu qu'il donne aux membres la longueur qui leur convient, à la figure un mouvement naturel, son ambition est satisfaite. C'est trop de modestie ou trop d'indolence. La peinture religieuse demande des efforts d'un ordre plus élevé.

Saint Charles Borromée pendant la peste de Milan, la *Mort de saint Charles Borromée*, attestent chez M. Jobbé Duval un vif désir de parler à la pensée en même temps qu'aux yeux. On sent que l'auteur se préoccupe du côté pathétique. Les deux scènes qu'il a représentées, envisagées à ce point de vue, méritent de grands éloges. Les figures que nous avons devant nous ne sont pas sans reproche, si l'on considère l'exécution. Dans plusieurs parties, le pinceau manque d'assurance; ce défaut est amplement racheté par la sincérité de l'expression. M. Jobbé possède ce qu'on n'apprend nulle part, un sentiment vrai, un esprit droit; ce qui lui manque, il peut l'apprendre. En étudiant la nature, il verra qu'il ne dessine pas encore d'une manière assez sévère, qu'il n'écrit pas les contours assez nettement; mais il marche dans une bonne voie. Tandis que la plupart des peintres contemporains ne s'attachent qu'à la forme, il s'attache à la pensée. Quand il connaîtra mieux la partie matérielle de son art, il y a lieu d'espérer qu'il ralliera de nombreux

suffrages; les compositions qu'il a exécutées à Saint-Séverin sont quelque chose de mieux que des promesses. On y trouve déjà la preuve d'un esprit exercé qui s'applique à saisir toutes les conditions imposées par le sujet. Il n'y a pas à craindre qu'un artiste animé d'un tel respect pour la pensée produise des œuvres vulgaires. La *Peste de Milan* excite dans l'âme du spectateur un vif sentiment de pitié, et la charité passionnée de saint Charles Borromée donne à cette scène navrante un caractère évangélique. Que M. Jobbé persévère dans la route qu'il a choisie, et nous serons heureux d'appeler sur lui l'attention et la sympathie.

Après avoir étudié la décoration des chapelles de Saint-Séverin, si l'on se demande quelle pensée a présidé à la distribution de ces travaux, on est assez embarrassé. Il est probable que les sujets à traiter ont été indiqués successivement. Sans pouvoir rien affirmer à cet égard, je suis amené à le croire en voyant dans quel ordre sont disposés les épisodes évangéliques et les épisodes historiques. Je ne m'étonne pas de trouver le *baptême du Christ* à l'entrée de l'église; le *mariage de la Vierge* n'a rien d'inattendu après l'*accouchement de sainte Anne; saint Pierre* et *saint Paul* se rattachent naturellement aux scènes que nous venons de voir. *Madeleine répandant des parfums sur les pieds du Christ* nous ramène aux récits évangéliques; *la cène* achève la série commencée. Puis nous voici devant *sainte Geneviève* et les deux *saint Séverin;* nous entrons dans la légende. Est-ce une série qui va se poursuivre? On avait le droit de l'espérer; mais les trois dernières chapelles n'ont rien de légendaire. La communion de saint Jérôme et la peste de Marseille, la mort de saint Louis et la peste de Milan, sont des événemens très réels, dont l'authenticité n'a jamais été mise en question. Il y aurait donc trois parts à faire dans la décoration de l'église : l'Évangile, la légende, l'histoire. Cette division une fois admise, il resterait à expliquer pourquoi saint Jérôme et Belzunce se trouvent l'un en face de l'autre, pourquoi Belzunce est séparé de saint Charles Borromée par saint Louis? De quelque manière qu'on envisage la succession des sujets, il est impossible d'y découvrir un ordre logique, un ordre préconçu. La fondation de la Sainte-Chapelle et la mort de saint Louis ne peuvent avoir qu'une destination, l'expression de la foi, tandis que le dévouement de saint Charles Borromée, de Belzunce, exprime la charité. Pourquoi donc n'a-t-on pas rapproché les compositions qui traduisent la même pensée? Le parti que j'indique était conseillé par le bon sens. *Sainte Geneviève distribuant des aumônes* avait sa place marquée entre l'évêque de Milan et l'évêque de Marseille, car en pareille occasion l'analogie des sentimens a plus d'importance que la chronologie; mais la nécessité

d'un enchaînement logique ne s'est pas présentée à l'esprit de ceux qui distribuent les travaux de peinture murale, ou qui indiquent les sujets à traiter. Il n'y a qu'une manière de comprendre la place assignée aux diverses compositions dont je viens de parler : c'est d'admettre qu'on a commencé par la première chapelle à droite et fini par la première chapelle à gauche, sans se préoccuper des pensées représentées par les personnages mis en scène. Après l'Évangile, que personne ne pouvait exclure, on a songé aux saints, et la discussion s'est engagée. Saint Louis et saint Charles, saint Séverin et sainte Geneviève ont trouvé d'habiles avocats, et, leur droit une fois reconnu, on ne s'est pas inquiété de savoir quelle place on leur donnerait.

Si le morcellement des travaux n'était pas condamné depuis longtemps, la décoration de Saint-Séverin fournirait à ceux qui le déclarent dangereux un argument décisif. Ici en effet, nous ne trouvons pas seulement la diversité des styles, mais la diversité des pensées. A-t-on craint que l'unité n'engendrât la monotonie? On a certainement réussi à conjurer le péril; la variété règne en souveraine absolue, il y a même de l'imprévu, et nous aurions accueilli sans regret une suite de compositions où l'imprévu n'aurait joué aucun rôle. L'histoire de l'église n'est pas toujours d'accord avec les principes de l'Évangile : c'est une vérité qu'il n'est plus permis de mettre en doute. La foi telle que la comprenaient Charles IX et Philippe II s'est traduite en événemens que la peinture murale ne peut aborder dans une chapelle. La France à cet égard ne serait pas aussi tolérante que l'Italie. Si la ville de Paris s'avisait de faire peindre dans une de nos églises le massacre de la Saint-Barthélemy, elle exciterait une indignation universelle, et pourtant George Vasari a représenté la Saint-Barthélemy dans une salle du Vatican, entre la chapelle Sixtine et la chapelle Pauline, et les Romains passent avec indifférence devant cette composition odieuse et vulgaire. Néanmoins, s'il y a dans l'histoire de l'église des sujets dangereux que le bon sens interdit à la peinture, il y a aussi des actions héroïques, de sublimes dévouemens, qui seraient pour la génération nouvelle une leçon très opportune. Quand on entend des hommes à peine parvenus à la virilité parler avec un dédain superbe de tout ce qui n'est pas le bien-être matériel, il ne serait pas inutile de leur rappeler les grandes choses accomplies au nom du droit et de l'abnégation. L'Ancien et le Nouveau-Testament ne doivent pas seuls servir à la décoration de nos églises : l'histoire de la religion peut fournir à la peinture murale des sujets nombreux et variés; mais pour mettre en œuvre, pour traduire par le pinceau les données que nous offre cette histoire, il faudrait savoir d'avance ce qu'on fera, et ne pas

abandonner au hasard la succession des scènes qui seront représentées. La charité de sainte Geneviève et de saint Charles produirait sur les spectateurs une impression plus profonde et plus salutaire, si elle était représentée dans un lieu prévu, si elle avait une place nécessaire dans un ensemble conçu à loisir. Or l'unité que je demande sera toujours un rêve tant qu'on ne renoncera pas au morcellement des travaux.

La ville de Paris avait confié à M. Ary Scheffer une des chapelles les plus importantes de Saint-Eustache, la chapelle de la Vierge. M. Ary Scheffer, après trois ans de réflexion, a renoncé à ce travail. Pour ma part, je le regrette; j'aurais aimé à voir un peintre aimé du public, et qui ne manque pas d'invention, aux prises avec un sujet qui demande une grande sévérité de style. *Marguerite* et *Mignon* ont depuis longtemps popularisé son nom, et le public s'est habitué à croire que ces deux figures sont la preuve irrécusable d'un talent de premier ordre. Sans m'associer complétement à cette pensée, je reconnais dans M. Ary Scheffer un esprit laborieux, trop laborieux peut-être, qui a plus d'une fois trouvé dans la poésie allemande d'heureuses inspirations. *Le Christ consolateur, Saint Augustin et sainte Monique*, ne démontrent pas d'une manière victorieuse l'aptitude de M. Ary Scheffer pour les sujets religieux. Cependant la chapelle de la Vierge, décorée par lui, n'eût pas manqué d'intéresser. En traitant une telle donnée, il eût révélé plus clairement la vraie nature de son talent, que les gens du monde paraissent ignorer. Il cherche obstinément dans la peinture ce que le pinceau ne pourra jamais exprimer. Pour ceux qui prennent la peine de scruter ses intentions, autant du moins que le permet le caractère parfois indécis de ses œuvres, il est hors de doute qu'il veut lutter avec la parole. Il lui arrive de tenter le développement d'une pensée que la plume seule peut aborder. Il rêve, il médite à la manière des poètes, et il demande à sa palette de traduire sa rêverie, sa méditation. Il ne pouvait toucher le but qu'il se proposait. Son vœu ne s'est jamais réalisé, jamais sa volonté ne s'est révélée sous une forme bien précise, et c'est à l'indécision même de son langage qu'il doit peut-être la meilleure partie de sa popularité. Ses plus fervens admirateurs se recrutent parmi ceux qui n'aiment pas assez la peinture pour se contenter d'un tableau où se trouve représentée une action nettement déterminée. A ces esprits pour qui l'étude est une fatigue, il faut des compositions pleines de sous-entendus; ils achèvent à leur guise ce que l'auteur s'est contenté d'ébaucher ou d'esquisser. En face d'une œuvre claire et complète, aux contours purs et sévères, ils se trouveraient dépaysés, leur rêverie ne saurait où se prendre. Ce qui leur plaît dans M. Ary Schef-

fer, c'est précisément le caractère inachevé de ses œuvres, la physionomie souvent énigmatique de ses personnages. Inhabiles à comprendre ce qui est du domaine de la peinture, ils aiment à deviner le sens d'une figure autour de laquelle flottent confusément les souvenirs d'une légende.

La chapelle de la Vierge est échue à M. Couture. Est-ce là un choix heureux? La question est résolue pour ceux qui estiment à leur juste valeur *les Romains de la Décadence*. A quoi se réduit en effet le mérite de ce tableau, qui ne devait pas renouveler, mais fonder l'école française? L'engouement de la foule pour cette composition incohérente et vulgaire était si vif, si verbeux, qu'on s'exposait aux invectives en essayant de le combattre. Aujourd'hui l'admiration est devenue presque tolérante; on peut dire ce qu'on pense de M. Couture sans se voir traité de blasphémateur. Il est permis de ranger l'auteur de *l'Orgie romaine* parmi les peintres qui suppriment dans leurs travaux l'intervention de la pensée. Parler aux yeux sans jamais s'inquiéter de l'intelligence, c'est là tout le secret de M. Couture. Comme les spectateurs sont plus nombreux que les penseurs, le succès de *l'Orgie romaine* ne doit pas nous surprendre. M. Couture ne montre pas un grand discernement dans le choix de ses modèles, mais il ne manque pas d'adresse dans l'exécution d'un morceau, et pour le plus grand nombre c'est un mérite suffisant. Chez les Romains de la décadence, la cruauté se mêlait à la débauche. Le sang répandu dans la salle du festin donnait au vin une saveur plus enivrante, aux courtisanes plus de charme et de puissance. C'est une vérité familière à tous ceux qui ont étudié la société romaine dans Juvénal et dans Suétone. M. Couture s'est bien gardé de mêler la débauche à la cruauté. C'eût été, à son avis du moins, une dépense très inutile d'intelligence. S'élever jusqu'à une telle pensée, à quoi bon? Est-ce que l'ivresse et la débauche ne sont pas sûres d'attirer les regards des oisifs qui cherchent dans la peinture une distraction? Le sang versé au milieu de l'orgie les étonnerait sans les distraire. Il est donc plus sage d'omettre la cruauté. Le calcul n'était pas maladroit, et pendant quelques mois le succès lui a donné raison. En regardant *les Romains de la Décadence*, personne n'était forcé d'interroger ses souvenirs. La composition était d'autant plus claire, d'autant plus facile à comprendre, qu'elle n'exigeait pas la connaissance de l'histoire. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle se plier au goût de la foule. On rencontre encore aujourd'hui quelques panégyristes sincères ou complaisans pour qui M. Couture est le plus habile homme de France; mais le bon sens commence à prendre le dessus, et parmi les spectateurs mêmes qui ne connaissent ni Juvénal ni Suétone, on ne parle pas toujours de *l'Orgie romaine* comme d'une œuvre accomplie.

M. Couture avait trois sujets à traiter, *l'assomption de la Vierge, la Vierge étoile des marins, la Vierge consolatrice des affligés.* Il faut rendre justice à l'auteur de *l'Orgie romaine,* il n'a rien emprunté à l'*Assunta* qui se voit à Venise dans l'académie des beaux-arts; il n'a rien inventé, je le reconnais, mais il n'a rien pris à Titien. L'*assomption,* telle qu'il l'a conçue, est une composition vulgaire qui n'a rien à démêler avec les maîtres d'Italie. Si l'on veut à toute force découvrir dans cette œuvre un côté original, on n'a qu'à porter son attention sur la tête de la Vierge et sur celle de l'enfant qu'elle tient dans ses bras. On remarque en effet dans ces deux têtes une manière toute nouvelle d'interpréter la tradition chrétienne. Les maîtres d'Italie se croyaient obligés de donner à la Vierge-mère et à son fils un caractère divin, ils choisissaient avec un soin jaloux les plus beaux modèles que la nature leur offrait, et, leur choix une fois fait, ils s'efforçaient d'embellir la femme et l'enfant qui posaient devant eux. M. Couture, qui ne relève de personne, a procédé tout autrement : il n'a pas dû chercher longtemps les modèles qu'il a copiés, et j'ai lieu de penser qu'il n'a pas songé un seul instant à corriger les défauts qu'il avait aperçus. Dans son *Assomption,* la Vierge et l'enfant Jésus n'ont rien de divin. Pour trouver autour de soi deux têtes d'un type plus élevé, on n'aurait pas à chercher longtemps. Ce dédain pour la beauté virginale et la beauté enfantine peut à la rigueur s'appeler originalité. Peut-être n'est-ce pas le moyen le plus sûr d'obtenir l'approbation des connaisseurs; mais enfin, en suivant cette méthode, le peintre peut se dire : Je ne serai pas confondu dans la foule, on ne m'accusera pas d'un respect aveugle pour la tradition. M. Couture, je m'empresse de le reconnaître, a prouvé victorieusement son indépendance. Il a sans doute voulu démontrer que la tradition chrétienne, pour imposer la foi, n'a pas besoin d'appeler à son secours la pureté des lignes et la finesse de l'expression. C'est une pensée qu'il ne m'appartient pas de juger, et qui doit être soumise aux théologiens. Quant à la question de peinture, question purement humaine, je crois pouvoir l'aborder, et je suis forcé de ranger la Vierge et l'enfant Jésus de M. Couture parmi les œuvres les plus insignifiantes de l'école française. Si l'on consent à ne se préoccuper ni d'élégance ni d'élévation, si l'on ne cherche dans ces deux têtes que la représentation du modèle vivant, on s'aperçoit qu'elles laissent beaucoup à désirer pour la précision des contours. Malheureusement ce n'est pas le seul reproche que nous devions adresser à cette composition. Les anges qui entourent la Vierge, exécutés avec une adresse que je n'entends pas contester, sont d'une blancheur tellement crue, que le manteau bleu du personnage principal se détache au milieu d'eux

comme une goutte d'indigo dans une jatte de lait. Dans l'*Assunta* de Venise, les anges qui font cortége à Marie et lui ouvrent les cieux sont revêtus d'une lumière dorée. M. Couture, qui s'est donné pour mission de renouveler la peinture, s'est bien gardé de se traîner dans l'ornière de Titien. Après avoir fait à sa manière une femme et un enfant réels, il a voulu faire aussi pour les anges des robes de lin réelles. Cette prodigieuse dépense de blanc de plomb paraît exciter l'admiration d'un grand nombre de spectateurs, et je consentirais à partager leur sentiment, si je pouvais oublier l'importance de l'harmonie; mais il m'est impossible d'accepter une tache bleue sur un fond blanc comme un tour de force digne des plus grands éloges. J'ai la faiblesse de préférer le procédé vulgaire employé par Titien.

La Vierge étoile des marins et *la Vierge consolatrice* sont dépourvues comme *l'Assomption* de tout caractère poétique. Je comprends pourtant qu'on les mette au-dessus de la composition principale, car ces deux données sont moins difficiles à traiter que l'assomption. Une tempête, un naufrage, des enfans malades, des femmes en prière n'exigent pas une aussi grande dépense d'imagination que la Vierge-mère ravie aux cieux. Il n'est pas absolument défendu de concevoir et d'écrire ces deux données dans un style élevé. Pourtant, comme la tempête et le naufrage, la souffrance et la prière appartiennent à la vie réelle, le spectateur est naturellement plus indulgent pour ces deux compositions.

Je ne veux pas négliger de consigner ici une opinion que j'ai recueillie, et dont je n'entends pas m'attribuer l'honneur. J'étais assis derrière le maître-autel de Saint-Eustache, je regardais la chapelle de la Vierge et j'écoutais les paroles échangées autour de moi. Voici ce que j'ai entendu : « A mon avis, disait un de mes voisins, M. Couture a fait preuve d'une grande habileté dans *l'Étoile des marins* et dans *la Vierge consolatrice*. Dans *l'Assomption*, la Vierge est une figure manquée; dans *l'Étoile des marins*, la Vierge est absente; dans *la Vierge consolatrice*, il n'y a qu'une statue de pierre. Il a compris que la Vierge-mère défiait tous les efforts de son pinceau; en rusé compère, il a évité cette figure dans les deux compositions latérales. » Cette forme de jugement me paraît à la fois ingénieuse et sensée. Ainsi, dans la pensée de mon voisin (ce n'est pas moi qui parle), les deux figures les plus heureuses de la chapelle de la Vierge seraient celles que M. Couture a trouvé moyen de supprimer. C'est un nouveau genre de mérite, le mérite par élimination. Je crois que M. Couture vise plus haut et n'acceptera pas l'avis de mon voisin.

Les chapelles de Saint-Eustache, plus nombreuses que celles de Saint-Séverin, offrent moins d'intérêt, et me forceraient à répéter ce

que j'ai dit, si j'essayais d'analyser les peintures qui les décorent. Les artistes chargés de ce travail sont pour la plupart d'anciens pensionnaires de Rome. A voir ce qu'ils ont fait, on ne s'en douterait pas, on ne croirait pas qu'ils ont passé cinq ans en Italie. Les compositions signées de leur nom ont le malheur très grand de n'exciter aucune contradiction. Tout est combiné de façon à n'étonner, à ne mécontenter personne. Le spectateur, en revoyant ce qu'il a vu plusieurs fois, n'éprouve pas le besoin de s'arrêter longtemps. C'est là malheureusement le caractère habituel des ouvrages exécutés par les pensionnaires de Rome. Ils réussissent assez bien à éviter les défauts qui effaroucheraient le goût, et s'abstiennent d'inventer avec une prudence que je ne saurais approuver. En présence de ces compositions faites et refaites avant la naissance des derniers signataires, je me surprends à regretter la présomption et la témérité des peintres qui n'ont rien vu. C'est une belle chose que la mémoire, mais il faut savoir en profiter sans la confondre avec l'imagination. Se souvenir et inventer sont deux facultés profondément diverses, et les pensionnaires de Rome paraissent l'ignorer. Ce qu'ils ont vu les embarrasse, au lieu de les aider. Il serait donc parfaitement inutile de discuter la valeur des compositions dont ils ont décoré les chapelles de Saint-Eustache. Les figures sont en général d'un dessin assez pur. Quant à la partie expressive, elle est à peu près nulle. Pour ne rien risquer, les auteurs se résignent trop souvent à ne rien dire. C'est abuser de la sagesse. Je dirais qu'ils sont habiles, si l'habileté se réduisait au maniement du pinceau; mais à quoi bon connaître tous les mots d'une langue et la manière de les assembler, quand on n'a pas la force de produire une pensée nouvelle, quand on ne trouve pas à exprimer autre chose qu'un souvenir familier au plus grand nombre des spectateurs?

Je dois pourtant appeler l'attention sur la chapelle dédiée à saint Eustache, dont la décoration n'est pas d'un pensionnaire de Rome. Dans cette chapelle, M. Le Hénaff, élève de M. Gleyre, a représenté la conversion et le martyre du saint titulaire avec un grand bonheur d'expression. Sans doute on peut relever dans les figures plus d'un contour qui demanderait plus de pureté; il y a du moins dans ces compositions un caractère personnel. On sent que l'auteur s'est pénétré de l'esprit de la légende et s'est efforcé de la traduire fidèlement. L'étonnement du soldat païen écoutant les paroles mystérieuses qui semblent prononcées par un cerf est rendu avec naïveté. La résignation du soldat converti offrant sa vie en témoignage de sa foi est exprimée dans un style plein de grandeur. Ces deux compositions permettent de croire que M. Le Hénaff est appelé à traiter avec succès les sujets religieux. C'est un nom nouveau, et je suis

heureux d'être des premiers à le signaler. J'espère que l'auteur de cette chapelle ne démentira pas ses débuts.

Les peintures de M. Théodore Chassériau dans l'abside de Saint-Philippe-du-Roule sont très certainement son meilleur ouvrage. Comme choix de tons, comme harmonie de couleurs, c'est une composition qui ne peut manquer de séduire le spectateur. C'est là un mérite que je me plais à signaler. Lors même qu'on arriverait à prouver que le choix des tons est un don naturel qui n'a rien à démêler avec l'étude, et pour ma part je crois la chose difficile à établir, la justice commanderait encore de louer l'aspect harmonieux de cette composition. Je n'aime pas les peintures exécutées par M. Chassériau dans le grand escalier de la cour des comptes. La chapelle décorée par lui à Saint-Merri, et consacrée à sainte Marie-l'Égyptienne, ne me paraît pas conforme aux lois de la peinture religieuse. *Le Calvaire* de Saint-Philippe-du-Roule révèle, chez le jeune artiste qui vient de mourir, le sérieux désir de bien faire, et, chose plus rare, une certaine déférence pour les objections qu'il avait soulevées. Malgré les louanges que ses amis lui prodiguaient, il ne croyait pas avoir touché le but de son art, et s'efforçait de plus en plus de corriger, d'agrandir sa manière. Dans son *Calvaire*, volontairement ou involontairement, peu importe, il se rapproche des Vénitiens, ou du moins il les rappelle, ce qui n'est pas absolument la même chose. Il est impossible de regarder l'abside de Saint-Philippe sans songer à une composition du Tintoret sur le même sujet qui se voit à Venise dans l'école de San-Rocco. Ce n'est pas un des meilleurs ouvrages de ce maître, et sans doute il eût mieux valu choisir un autre modèle, mais on ne peut nier que M. Chassériau n'ait représenté la foule qui assiste au supplice avec une puissance d'imagination qui n'appartient pas aux peintres vulgaires. Si de l'aspect général des groupes on passe à l'étude des figures, on est malheureusement obligé de se montrer plus sévère. Je m'empresse de louer la variété des physionomies, mais je suis obligé de reconnaître que le dessin manque de correction. En songeant à l'escalier de la cour des comptes, à la chapelle de Sainte-Marie-l'Égyptienne, je comprends que M. Chassériau a voulu traiter le Calvaire dans un style élevé; je comprends aussi qu'il n'a pas réalisé son vœu. Il a cherché, il a trouvé le côté pathétique du sujet, il n'a pas réussi à traduire clairement sa pensée. Les personnages, dont le mouvement est presque toujours vrai, manquent d'élégance et de pureté. Préoccupé très justement de la partie expressive, il a trop négligé la partie linéaire, la précision des contours, c'est-à-dire, en d'autres termes, les lois élémentaires de la langue qu'il parlait.

Il y a donc beaucoup à louer et plus d'une figure à blâmer dans *le Calvaire* de Saint-Philippe. C'est une composition qui paraît conçue d'une manière spontanée, dont l'exécution n'a pas un caractère définitif. L'auteur n'a pas médité assez longtemps sur les difficultés qu'il aurait à surmonter, et son travail s'est ressenti de son imprévoyance. Le reproche que j'adresse au *Calvaire* de M. Chassériau est trop souvent mérité par les jeunes peintres d'aujourd'hui. La génération nouvelle s'est habituée à croire que la méditation amoindrit la pensée, que la lenteur dans l'exécution en ternit le charme poétique. M. Chassériau, malgré son ardeur pour le travail, n'avait pu se dérober à la contagion de cette double méprise. Il voulait, pour traduire ce qu'il avait conçu, des moyens rapides, et pour se contenter, il lui arrivait de sauter à pieds joints par-dessus les obstacles qu'il avait aperçus. En suivant cette méthode, il ne pouvait manquer de blesser le goût des esprits délicats. Ceux mêmes qui se plaisaient à reconnaître le caractère ingénieux de ses conceptions se demandaient pourquoi il ne prenait pas la peine de mettre sa pensée au net. C'est aujourd'hui un travers à la mode. On croit prouver sa puissance en indiquant ce qu'on a voulu faire, en négligeant d'exprimer complétement sa volonté. Hélas! ce qu'on donne pour une preuve de puissance n'est que l'oubli de la nature humaine : les plus heureuses facultés ne sauraient effacer les misères de notre nature. Nous vivons dans le temps, et l'œuvre même du génie a besoin du temps pour se produire; à plus forte raison le talent doit-il obéir à cette nécessité. Je veux bien croire que M. Chassériau doutait parfois de lui-même, je le crois d'autant plus facilement qu'il n'a pas toujours suivi la même route; seulement chez lui ce doute n'était pas assez fréquent. Après avoir accepté docilement les doctrines de M. Ingres, il s'était engagé sur les pas de M. Delacroix. *Le Calvaire* de Saint-Philippe, je n'ai pas besoin de le dire, appartient à sa seconde manière. J'ignore combien il a dépensé de journées dans l'achèvement de ce travail. Quel qu'en soit le nombre, j'ose affirmer qu'il l'a mené trop rapidement. Une aussi vaste composition prépare bien des mécomptes à l'esprit le plus prévoyant. Qu'est-ce donc si le peintre, dans la crainte d'amoindrir sa pensée par la méditation, s'est hâté de l'esquisser, et s'il a transcrit sur la muraille sa première conception? Que de figures à corriger, à effacer! que d'erreurs inaperçues dans l'esquisse, et qui se révèlent dans l'exécution définitive! Combien de trous inattendus dans l'espace qui semblait garni! Le regard le plus pénétrant est inhabile à deviner sur un dessin de quelques pouces tous les obstacles qui se présenteront quand les figures prendront les proportions de la nature. *Le Calvaire* de Saint-Philippe, heureusement conçu, harmonieux dans son aspect,

n'est pas ce qu'il aurait pu devenir, si l'auteur, éclairé par des reproches bienveillans, eût consenti à remanier sa pensée, à l'exprimer sous une forme plus précise.

Les peintures murales de Saint-Séverin, de Saint-Eustache et de Saint-Philippe confirment, sur plusieurs points, les craintes que permettait de concevoir le choix des sujets. Cependant le nombre des ouvrages qui méritent des éloges, quoique très limité, suffit pour démontrer que la ville de Paris agit très sagement en multipliant les travaux de ce genre. Quoique parmi les artistes qui ont concouru à la décoration de ces trois églises il s'en trouve plus d'un dont les études ne sont pas encore complètes, il est certain pourtant que la plupart des compositions révèlent un désir sincère d'atteindre au grand style. Si ce vœu ne s'est pas réalisé, nous pouvons espérer qu'il se réalisera lorsqu'il sera donné aux peintres de tenter une nouvelle épreuve. Il est hors de doute que la peinture faite sur place agrandit la manière de ceux mêmes qui, par la nature de leurs facultés, ne semblent pas appelés à l'expression des idées élevées; mais pour exciter chez les artistes une généreuse émulation, il serait de la plus haute importance de ne pas s'en tenir aux hommes de bonne volonté qui aspirent à la renommée, et de s'adresser en même temps à ceux dont le nom est depuis longtemps dans toutes les bouches. Les moins habiles comprendraient alors la nécessité de redoubler leurs efforts, le danger des comparaisons soutiendrait leur courage, et, dans l'ardeur de la lutte, ils deviendraient peut-être des hommes nouveaux.

Toutefois l'adjonction des peintres d'une habileté depuis longtemps éprouvée ne saurait dispenser l'autorité municipale d'introduire dans la décoration de nos églises la prévoyance et l'unité. C'est une vérité banale en apparence qu'il ne faut pas se lasser de répéter : sans unité, sans prévoyance, il n'y a pas moyen d'offrir aux yeux un ensemble satisfaisant, car ensemble et unité signifient une seule et même chose. Le vœu que je forme soulève d'ailleurs une question délicate, une question de hiérarchie et de discipline. Chacun aujourd'hui, à peine entré dans la carrière, veut conquérir une rapide célébrité. Dès qu'un peintre sait mettre une figure debout, il entend ne plus relever de personne; traduire avec son pinceau une pensée qu'il n'a pas conçue lui semble porter atteinte à sa dignité; il croirait déroger en peignant une scène qu'il n'a pas composée. Pour vaincre cette répugnance, pour introduire dans l'exécution des travaux le commandement et l'obéissance, l'histoire de la peinture serait d'un utile secours. Raphaël et Rubens n'ont pas exécuté par eux-mêmes tous les ouvrages signés de leur nom, et parmi leurs auxiliaires plus d'un est arrivé à la célébrité. Pourquoi les peintres de nos jours qui ne sont pas

encore très expérimentés refuseraient-ils de faire ce qu'a fait Jules Romain? à quel danger s'exposeraient-ils en obéissant, en suivant une voie tracée d'avance, au lieu de marcher à l'aventure? Au danger d'apprendre, sous la direction d'un maître habile, peut-être en quelques mois ce qu'ils ne sont pas assurés d'apprendre par eux-mêmes en plusieurs années. L'abnégation que je demande n'a rien d'héroïque, et si elle venait à se naturaliser parmi nous, les plus modestes seraient les premiers à s'applaudir de leur résolution. Sans doute pour prendre place dans l'histoire de l'art il ne faut pas séparer le travail de la main du travail de la pensée; mais avant d'exprimer une idée personnelle, il est indispensable de connaître à fond la langue qu'on veut parler. Or, pour s'initier dans tous les secrets de cette langue, la méthode la plus rapide est à coup sûr de voir comment les maîtres la manient, et de régler l'usage qu'on en fera sur l'usage qu'ils en font. Le dessin est une langue aussi précise que la parole écrite, et de même qu'une connaissance parfaite des lois qui président à l'emploi de la parole écrite est pour le développement de la pensée un puissant auxiliaire, la connaissance parfaite des principes qui dominent l'expression de la forme joue un rôle immense dans la composition d'un tableau. Ce que je dis ici, ce que bien d'autres ont dit avant moi, paraît tellement évident que la contradiction n'est pas à redouter. Et pourtant la plupart des peintres de nos jours se conduisent comme s'ils l'ignoraient. Toute discipline leur est importune. Dès qu'ils manient le crayon et le pinceau de façon à contenter leur famille et leurs amis, ils dédaignent tout travail qu'ils ne signeraient pas. Trop souvent ils demeurent dans l'obscurité pour avoir rêvé une gloire trop facile et trop prochaine; ils s'aperçoivent trop tard que la route dont la longueur les effrayait était la route la plus directe et la plus sûre. La décoration de nos églises et la peinture murale sont une école excellente. Que ceux qui possèdent à la fois la jeunesse et le bon sens se hâtent de mettre l'occasion à profit; qu'ils suivent d'un pas docile les hommes éprouvés par des travaux nombreux, qu'ils acceptent leur autorité sans répugnance; qu'ils consentent à exprimer des pensées qu'ils n'auront pas conçues avec autant de zèle que leurs pensées personnelles : la peinture française prendra bientôt un aspect tout nouveau, la discipline multipliera ses forces.

GUSTAVE PLANCHE.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME

LA FAMILLE ET LES COURTISANS D'AUGUSTE. — TIBÈRE. [1]

Livie, Julie, Antonia. — Sépulture des esclaves et des affranchis de Livie et d'Auguste. — Agrippa, monumens qu'il a construits, le Panthéon. — Pyramide de Cestius. — Virgile, le tombeau du boulanger Virgilius. — Horace à Rome, à Tibur, dans sa villa de la Sabine, sur la voie Appienne. — Ovide, Rome absente. — Tibère, temple de Castor et Pollux, temple de la Concorde. — Le Camp des Prétoriens, Séjan. — Germanicus, Agrippine. — Arc de Drusus. — Tibère et Auguste.

Avant de voir, par Tibère, se continuer Auguste et reparaître Octave, il faut nous arrêter un moment à quelques personnages de la famille d'Auguste, à quelques hommes qui l'ont servi par leurs actes ou par leurs vers, et dont le souvenir ne saurait être séparé du sien, car ils ont aidé à sa grandeur et contribué à sa renommée.

D'abord, dans la famille impériale, nous trouvons Livie, Livie, bien digne d'être l'épouse d'Auguste, car c'était la fausseté en personne : Caligula l'appelait un Ulysse en jupons. Sa vie fut une longue intrigue en faveur de Tibère, son digne fils. Elle est tout entière dans cette réponse qu'elle fit quand on lui demandait comment elle avait conservé son empire sur Auguste : « En étant sage, en me conformant à tous ses désirs, en ne faisant aucune remarque sur sa conduite, en feignant d'ignorer ses infidélités. » Elle fit plus, elle les favorisa. Montaigne a dit d'elle un peu crûment : « Elle seconda les appétits d'Auguste, à son intérêt. » Et Tacite : « Elle combinait ha-

[1] Voyez la livraison du 15 octobre dernier.

bilement la dissimulation de son fils avec l'adresse de son époux. » Livie a quelques traits de Mme de Maintenon. Si celle-ci fonda Saint-Cyr, celle-là s'occupait des jeunes filles pauvres et les mariait. Toutes deux maintinrent leur ascendant, moins, je crois, par l'empire du conseil que par la docilité de l'approbation; je ne les compare point cependant. La complaisance de Mme de Maintenon n'allait pas jusqu'aux maîtresses, et elle n'a jamais été accusée d'avoir empoisonné Louis XIV.

Ce qui fit croire à ce crime de Livie, c'est que, peu de temps avant de mourir, Auguste était allé voir son petit-fils Agrippa dans l'île où il était relégué et avait pleuré avec lui. Livie, déjà soupçonnée d'avoir fait périr Marcellus, avait-elle voulu prévenir les suites d'un raccommodement qui pouvait être funeste aux intérêts de Tibère? Il est vrai qu'elle avait dédié à Auguste vivant un temple de la Concorde, et qu'elle en éleva un à Auguste mort; mais Agrippine en fit autant pour Claude, qu'elle avait empoisonné avec des champignons après qu'il eut témoigné pour Britannicus un retour de tendresse dont s'alarma la mère de Néron. Le monument élevé par Livie n'est donc pas une justification suffisante du crime qui lui fut imputé; l'ambition maternelle dans un cœur comme le sien était capable de tout. Du reste elle fut punie par le fils, qui lui ressemblait, qu'elle ne put parvenir à gouverner comme elle l'espérait, et qui, si le meurtre eut lieu, en profita sans l'en récompenser. On voit à Rome plusieurs statues qui passent pour être celles de Livie. C'est une beauté froide, un visage sans expression, une physionomie composée et tranquille; dans une statue qui est à Saint-Jean-de-Latran, elle a, pour me servir d'une expression vulgaire, l'*air de ne pas y toucher*. D'ailleurs nulle apparence de fausseté : le chef-d'œuvre de la dissimulation est de savoir se dissimuler. On a cru reconnaître Livie dans cette belle statue si sévèrement et si gracieusement drapée qu'on appelle *la Pudicité*. Malgré sa vie sans scandale depuis qu'elle fut la femme d'Auguste, celle qui l'avait épousé enceinte du fait d'un premier époux ne méritait point de personnifier cette vertu; de plus la tête est moderne.

Rome ne possédait pas un portrait de Julie : M. Visconti vient de découvrir à Ostie un buste dans lequel il reconnaît cette fille d'Auguste, fameuse par ses débordemens, que l'empereur lui-même fut accusé d'avoir partagés. Auguste, qui la punit si rigoureusement et montra contre elle une colère où il entrait peut-être autre chose que le courroux paternel, Auguste fit probablement disparaître ses images, ce qui en explique la rareté; mais il est à Rome un lieu qui rappelle les désordres de Julie et où il ne semblerait pas qu'on dût aller les chercher : c'est l'emplacement connu de la tribune aux harangues, dans laquelle elle se plaisait à braver les lois qui y avaient été prononcées contre l'adultère.

On rencontre assez fréquemment dans les musées de Rome la tête de la respectable Antonia, mère de Germanicus. L'air sage et presque dévot d'Antonia est un peu d'une sainte et un peu d'une prude. L'image de l'honnêteté repose, rencontrée dans cette famille où l'honnêteté était si rare.

Le mot *familia* avait en latin le sens qu'il a conservé en italien, de domesticité. La *famille* se composait de tous ceux qui appartenaient au père de famille, qu'ils fussent de son sang ou dans sa dépendance. A ce titre, on doit placer dans la famille impériale cette foule d'affranchis d'Auguste et de Livie dont les urnes remplissaient plusieurs de ces grands sépulcres communs que l'on nommait *columbaria*. Bianchini croit que le nombre des urnes s'élevait à six mille. Sainte-Croix fait remarquer le contraste que présente ce luxe de serviteurs avec la prétention affichée par Auguste de ramener les mœurs à leur sévérité primitive. Il ajoute avec raison : « Quoique Auguste affectât une simplicité républicaine dans son habillement et sa manière de vivre, il avait néanmoins un état de maison comparable à celui d'un despote d'Orient. Les monumens publics suppléent là-dessus au silence de l'histoire. » En effet, les inscriptions sépulcrales des *columbaria* de la voie Appienne montrent, comme disaient les anciens de ces multitudes de serviteurs, un *peuple*, une *armée* d'esclaves et d'affranchis attachés à la personne de l'empereur et de l'impératrice. Il n'est pas d'office qui ne soit représenté, et la division, je ne dirai pas du travail, mais de la servitude, est poussée jusqu'à l'extrême. Il y a des préposés à la garde-robe, à l'argenterie, les uns pour la vaisselle, les autres pour les coupes à boire. Il y en a pour l'habit du matin, pour le vêtement royal, pour les grands vêtemens et pour les habits légers, pour la toilette, pour la chaussure; quelques-uns avaient la charge des statues du palais, d'autres celle des coffres au linge. Quand on entre dans celui de ces sépulcres qui existe encore, quand on lit les inscriptions qu'il renferme et celles qui en proviennent, il semble qu'on est transporté dans l'intérieur de la vie domestique d'Auguste et de Livie, et qu'on voit passer devant soi cette foule obscure qui les servait.

Pour achever l'histoire du règne d'Auguste par les monumens, il faut parler de ceux qui se rapportent à quelques hommes qui s'illustrèrent dans la guerre et dans la littérature. Je les ai désignés par le nom de courtisans; malheureusement ce nom s'applique à tous.

Ce nom ne convient à personne mieux qu'au gendre d'Auguste, Agrippa, qui, en lui rendant les plus grands services, mit toujours un soin extrême à s'effacer devant lui, ne s'attribuant jamais l'honneur de ce qu'il faisait, mais en reportant toujours la gloire au maître, de manière à ne lui causer nul ombrage. C'était chez Agrippa un système. Il disait à ses amis que « la plupart des princes n'ai-

maient pas qu'on leur fût supérieur en rien, que pour cette raison ils se chargeaient volontiers des entreprises dont le succès était facile, et confiaient aux autres ce qui était difficile et incertain; que s'ils étaient forcés de remettre à leurs sujets la conduite d'une affaire qui pouvait réussir, ils en avaient du dépit; que, tout en désirant le succès de l'entreprise, il ne leur plaisait pas qu'on en recueillît l'honneur; qu'en conséquence un homme qui voulait se conserver devait se tirer des difficultés d'une expédition, mais réserver pour le prince le mérite de la réussite. » On voit que la complaisance était la vertu dominante d'Agrippa, qualité du reste fort nécessaire au mari de Julie. Usant de cette dextérité dont il recommandait aux autres l'emploi, il s'illustra assez par les armes pour se créer des titres à l'empire, qu'il ambitionnait d'obtenir un jour, sans mécontenter l'empereur. On ne se douterait pas, en voyant les bustes d'Agrippa, qu'il fut un si parfait courtisan. Son visage a une expression de sévérité farouche qui répond très bien à ce que Pline, parlant de lui, appelle *torvitas*. Agrippa nous paraît, d'après sa mine renfrognée, avoir été un de ces hommes (et il y en a dans tous les temps) sur lesquels on pourrait faire la comédie du *bourru complaisant*. C'est de lui que Velleius Paterculus a dit « qu'il savait obéir à un seul pour commander aux autres, » c'est-à-dire que son caractère était à la fois servile et impérieux, ce qui non plus n'est pas rare : tout le monde a rencontré des Agrippa.

D'après le caractère d'Agrippa, on peut affirmer qu'il n'a jamais donné sérieusement à Auguste le conseil de déposer l'empire, d'autant plus qu'il aspira toujours à lui succéder, à moins que, dans la comédie qu'il voulait jouer, Auguste ne lui ait imposé ce rôle. L'historien Dion Cassius, qui nous donne le discours prononcé en cette occasion par Agrippa, discours que Dion sans doute a composé, fut probablement conduit à admettre ce récit peu vraisemblable par ce qui l'avait fait peut-être inventer, l'air rébarbatif d'Agrippa; cet air a pu tromper les anciens sur son compte, comme nous tromperaient ses bustes, si l'histoire n'était pas là pour les démentir. Tout trompeurs qu'ils sont cependant, ils ont une sorte d'importance historique en faisant comprendre l'erreur des contemporains d'Agrippa à la postérité. Du reste, Agrippa a fait de grandes choses, et aucun citoyen romain n'a laissé de plus grands monumens.

Homme de mer éminent et véritable auteur de la victoire navale qu'Auguste remporta sur Sextus Pompée, seul il fut honoré d'une couronne rostrale. En mémoire de ses exploits maritimes, il bâtit un portique où étaient peintes les aventures des Argonautes, et qui portait leur nom. Ce portique entourait un temple de Neptune auquel on croit avoir appartenu les onze belles colonnes qui forment

aujourd'hui la façade de la douane, appelée (rencontre bizarre!) la douane de mer. Agrippa donna le plus grand soin aux eaux, cette première nécessité des Romains. Durant son édilité, il établit cent cinq fontaines jaillissantes, soixante-dix abreuvoirs, trente châteaux d'eau. Le premier, il créa des bains publics, — on en voit un reste derrière le Panthéon, — et légua un revenu à Auguste pour que le peuple pût se baigner gratis; ceci montre que, dans l'origine, l'état percevait un droit sur les baigneurs. Ce luxe d'eau et d'ablutions, qui était celui des plus pauvres Romains, est bien diminué parmi leurs descendans, et j'ai vu un temps où il n'y avait à Rome pour les étrangers qu'une baignoire. On se faisait inscrire pour avoir son tour. Agrippa amena dans Rome l'eau *virgo,* la meilleure de toutes; on peut s'en convaincre encore aujourd'hui, car l'*acqua vergine* a conservé son excellence comme son nom. C'est elle qui forme la belle nappe de la fontaine de Trevi, ce monument où le rococo est grandiose et où le bizarre touche au sublime. Si l'on descend dans un lavoir obscur du voisinage, on trouve les restes d'un château d'eau qui appartenait à l'aqueduc d'Agrippa. L'architecture sévère du monument antique contraste d'une manière frappante avec le château d'eau de l'école du Bernin. Cette eau s'appelait eau *virgo* parce qu'une jeune fille en avait indiqué la source. Agrippa eut soin de lui donner le nom d'Auguste, et l'appela *aqua Augusta.*

Agrippa avait besoin, pour préparer sa grandeur future, de la faveur populaire en même temps que de celle de l'empereur. Pour obtenir la première, il restaura les monumens et les routes; il fit exécuter un travail immense, la réparation et le nettoyage des égouts de Rome. Lui-même y descendit et les parcourut. Ce fut alors qu'il passa, en bateau, du Tibre sous la *cloaca maxima,* ce que les voyageurs, quand les eaux du fleuve sont basses, peuvent faire, et ont raison de faire encore. Agrippa embellit et orna les *Septa;* on nommait ainsi le bâtiment où se faisaient les élections par tribus. Dans l'origine, c'était une enceinte en bois assez semblable à celles où l'on parque les brebis, ce qui lui avait fait donner le nom d'*Ovilia,* nom rustique comme la Rome primitive elle-même. Au temps du triumvirat, Lépide avait remplacé cette enceinte en bois par une enceinte en pierre. Cicéron, avant lui, avait formé le projet de la couvrir de marbre et de l'entourer d'un portique de mille pas. Agrippa l'orna de statues et de peintures. C'est au moment où les comices populaires, que Tibère allait bientôt détruire, avaient déjà perdu toute importance, que le complaisant Agrippa décorait magnifiquement les *Septa.* Cela faisait partie du manége d'Auguste, et donnait un éclat apparent aux élections, quand les élections ne signifiaient plus rien. Du temps où les *Septa* ressemblaient à une étable, le sort du

monde s'y décidait réellement. Agrippa eut soin de les appeler *Julia* pour complaire à Auguste. Plus tard, lorsque le progrès du despotisme les eut rendus tout à fait inutiles, les *Septa* servirent pour des jeux. En songeant combien les élections étaient peu sérieuses sous Auguste, on ne peut trouver que, depuis Agrippa, ce bâtiment ait beaucoup changé de destination.

Agrippa commença et Auguste acheva la construction du *Diribitorium;* on nommait ainsi le lieu où la paie était donnée aux soldats. C'était un édifice très considérable, le plus vaste qui fût couvert d'un toit, si bien que, le toit ayant été détruit, on ne put le rétablir. Chacun conçoit que sous les empereurs la paie des soldats était une grande affaire et méritait qu'un vaste édifice lui fût consacré. Là était l'essence du gouvernement impérial, et non dans le simulacre d'élections qui avait encore lieu dans les *Septa.* Ceux-ci étaient un vieux monument républicain que l'on replâtrait par hypocrisie. Le *Diribitorium* au contraire était un monument impérial par excellence. Par ces constructions et ces embellissemens, Agrippa savait bien qu'il faisait sa cour à Auguste, car Auguste aimait que l'on bâtit, comme il bâtissait lui-même. C'est pour obéir à ses exhortations que Statilius Taurus éleva le premier amphithéâtre en pierre qu'eussent vu les Romains, modeste précurseur du gigantesque Colysée, et dont l'emplacement est indiqué par une butte formée de ses décombres; Philippus, le temple d'Hercule Musagète, c'est-à-dire *qui conduit les Muses* (en effet les Muses suivaient la Force); Asinius Pollion, l'*atrium* de la Liberté; — il prenait bien son temps pour consacrer un édifice à la Liberté! mais Auguste lui en avait donné l'exemple; — Balbus, le théâtre qui porta son nom; enfin Agrippa, de nombreux édifices.

Le souvenir d'Agrippa est attaché au Panthéon, ce temple admirable que le christianisme a sauvé en le convertissant en église. Jamais il ne fut dédié, comme on le répète toujours, à tous les dieux. Le Panthéon s'appela ainsi, selon Dion Cassius, soit parce qu'il renfermait les statues de Jupiter, de Mars et de plusieurs autres divinités, soit parce que sa voûte imitait la forme du ciel. De même l'architecte qui construisit Sainte-Sophie devait s'écrier un jour : « Il faut que cette église, consacrée à la sagesse éternelle, ressemble au ciel, où elle réside. » Quoi qu'il en soit, ce monument est un magnifique exemple de la servilité d'Agrippa; il y avait placé les statues de César et d'Auguste, et en avait d'abord voulu faire un temple consacré à ces deux hommes, dont l'adulation officielle avait fait deux divinités. Auguste, qui plusieurs fois refusa les honneurs divins, ne pouvait consentir à ce que voulait Agrippa; c'eût été sortir de son rôle de réserve prudente et de modestie affectée. Sans ac-

cepter l'hommage idolâtre de son gendre, il permit seulement qu'on plaçât sous le portique sa statue et celle d'Agrippa lui-même. J'ai remarqué ailleurs (1) avec quelle étourderie un poète érotique du XVIIIe siècle, Bertin, a dit :

..... Et ce beau Panthéon
Où semble errer encor l'ombre d'un peuple libre.

Sans doute sous Auguste le peuple romain était l'ombre d'un peuple libre ; mais le Panthéon ne saurait rappeler, comme semble l'entendre le poète, aucun souvenir de liberté : il rappelle au contraire, on vient de le voir, une flatterie si basse qu'elle ne peut être acceptée.

Seul à Rome, le Panthéon donne au voyageur le plaisir de contempler un édifice antique entièrement intact, sauf les ornemens en bronze, pillés tour à tour par un empereur de Constantinople, Constant II, et par un pape, Urbain VIII. Ce dernier s'est chargé de rappeler dans une inscription à la postérité, comme si elle pouvait l'oublier, qu'il avait commis cette barbarie non-seulement pour élever avec les dépouilles du Panthéon le baldaquin de Saint-Pierre, mais encore, ce qu'on sait moins, pour fondre des canons. A cela près, l'intérieur du Panthéon, comme l'extérieur, est parfaitement conservé, et les édicules placés dans le pourtour du temple forment les chapelles de l'église. Jamais la simplicité ne fut alliée à la grandeur dans une plus heureuse harmonie. Le jour, tombant d'en haut et glissant le long des colonnes et des parois de marbre, porte dans l'âme un sentiment de tranquillité sublime. Vue du dehors, la coupole métallique fait bien comprendre l'expression de Virgile, qui l'avait sous les yeux et peut-être en vue quand il écrivait :

..... Mediâ testudine templi.

En effet, cette coupole surbaissée ressemble tout à fait à la carapace d'une tortue.

Au dehors, le portique, avec ses belles colonnes de granit à bases et à chapiteaux de marbre, est d'un grand style. L'aspect en serait encore plus imposant, si l'élévation du sol n'avait fait disparaître les vingt et une marches par lesquelles on montait au temple, qui gagnerait à être vu de plus bas. Ce n'est pas l'architecture grecque, car c'est le corinthien romain, et l'angle du fronton est plus aigu que ne le serait celui d'un fronton grec; mais c'est l'architecture romaine dans toute sa majesté. Il est évident que la salle ronde existait avant le portique et que celui-ci a été ajouté après coup. On voit

(1) *Portraits de Rome à différens âges.* — *Revue des Deux Mondes*, 1er, 15 juin et 1er juillet 1835.

encore, derrière le fronton actuel, le fronton primitif appliqué sur le mur de la salle elle-même. On a été par là conduit à supposer qu'originairement le Panthéon était une salle des thermes d'Agrippa. Le portique aurait été ajouté quand Agrippa voulut faire de cette salle un temple. Quelques circonstances semblent favoriser cette opinion. Une salle ronde se trouve dans les thermes de Caracalla, placée exactement comme l'eût été, par rapport aux thermes d'Agrippa, celle qui serait devenue le Panthéon; une salle des thermes de Dioclétien, qui ressemble au Panthéon en miniature, est devenue l'église de Saint-Bernard. Cependant plusieurs objections se présentent : si le Panthéon était primitivement une salle de bains, pourquoi les niches et les édicules? A-t-on pu les ajouter après? D'autre part, Dion Cassius distingue le Panthéon des thermes. Ce qui me paraît le plus probable, c'est que le Panthéon fut toujours un temple et que le portique fut ajouté quand, Auguste ayant refusé que sa statue fût érigée à l'intérieur, Agrippa voulut se dédommager de sa flatterie manquée en élevant le portique, sous lequel la statue impériale devait être placée aussi magnifiquement que possible.

Un admirable tombeau de porphyre qu'on voit à Saint-Jean-de-Latran, où il sert de cénotaphe au pape Clément XII, passe pour avoir contenu les cendres d'Agrippa, parce que ce tombeau a été trouvé sous le portique du Panthéon; mais il est impossible qu'il ait eu cette destination, car on sait positivement que les restes d'Agrippa furent déposés, par ordre d'Auguste, dans son propre mausolée.

Si Agrippa ne montrait point dans ses rapports avec Auguste la rudesse empreinte sur ses traits et ne conservait rien pour son propre compte de l'austérité républicaine, il paraît avoir été fort exact dans l'application des lois pénétrées du vieil esprit républicain et qui tendaient à réprimer le luxe immodéré des funérailles. Nous le savons par une inscription trouvée près de la tombe pyramidale de Cestius. Cestius, riche particulier romain, avait prescrit par son testament qu'on enterrât avec lui des étoffes précieuses. Il avait nommé Agrippa son exécuteur testamentaire; mais l'édile, et c'était peut-être Agrippa lui-même, fit appliquer la loi qui interdisait ce faste sépulcral, et les héritiers employèrent la valeur des étoffes, dont l'emploi funéraire était prohibé, à élever au mort deux statues colossales. On croit qu'un pied de bronze conservé au Capitole appartenait à l'une de ces deux statues, dont les piédestaux ont été découverts auprès de la pyramide funèbre.

Cette pyramide, sauf les dimensions, est absolument semblable aux pyramides d'Égypte. Si l'on pouvait encore douter que celles-ci étaient des tombeaux, l'imitation des pyramides égyptiennes dans un tombeau romain serait un argument de plus pour prouver qu'elles

avaient une destination funéraire. La chambre qu'on a trouvée dans le monument de Cestius était décorée de peintures dont quelques-unes ne sont pas encore effacées. C'était la coutume des peuples anciens, notamment des Égyptiens et des Étrusques, de peindre l'intérieur des tombeaux, que l'on fermait ensuite soigneusement. Ces peintures, souvent très considérables, n'étaient que pour le mort et ne devaient jamais être vues par l'œil d'un vivant. Il en était certainement ainsi de celles qui décoraient la chambre sépulcrale de la pyramide de Cestius, car cette chambre n'avait aucune entrée. L'ouverture par laquelle on y pénètre aujourd'hui est moderne. On avait déposé le corps ou les cendres avant de terminer le monument; on acheva ensuite de le bâtir jusqu'au sommet.

Nous sommes ramené à Auguste par un personnage qui eut avec lui des rapports intimes et lui sauva la vie, l'affranchi Musa, son médecin. On croit qu'une statue du Vatican est celle de Musa. Musa guérit Auguste par l'usage des bains froids et des boissons froides : c'était un traitement hydrothérapique. Les bains froids de Musa qui avaient sauvé Auguste, et dont Horace nous apprend que lui-même fit usage, tuèrent le jeune Marcellus, aidés peut-être, il est vrai, par les soins de Livie. La reconnaissance d'Auguste ne fut pas découragée par la mort de son neveu, et il éleva à Musa une statue en bronze auprès de celle d'Esculape. La statue du Vatican dans laquelle on pense reconnaître le médecin d'Auguste ne serait, dans tous les cas, qu'une copie antique de celle-là, car elle est en marbre. Musa, si c'est lui, est représenté en Esculape, ce qui s'accorderait avec l'honneur qu'on lui fit en plaçant son image auprès de celle du dieu.

En parlant d'Auguste, je ne saurais oublier les grands poètes qui l'ont trop immortalisé; mais ce n'est pas à Rome qu'il faut chercher la mémoire de Virgile : ce sont les vertes prairies de Mantoue, les bords sinueux du Mincio,

> ... Tardis ubi flexibus errat
> Mincius....

qui peuvent rappeler le poète des églogues, toutes remplies des souvenirs d'une nature plus fraîche, plus molle, plus ombreuse que la campagne de Rome, même au temps de Virgile; c'est Naples, qui garde, non son tombeau, bien qu'on le montre aux étrangers, ni son laurier, quoiqu'on le replante de temps en temps pour les touristes anglais, mais la tradition populaire, telle que le moyen âge l'a faite, de Virgile savant et magicien, dont l'*école* était sur le rivage où des rochers portent encore le nom de *scuola di Virgilio* (école de Virgile). A Rome, il ne reste nul vestige de l'auteur de l'Énéide; on sait seulement qu'il habitait sur l'Esquilin, près des jardins de Mécène. Ce

voisinage avait attiré les poètes dans ce quartier; Properce y habitait, comme Virgile et probablement Horace.

La légende a commencé de bonne heure pour Virgile. Avant que, dans les fabliaux, on eût fait du grand poète un sorcier malin et quelquefois dupé, dans la *Vie de Virgile* attribuée à Donat, parmi d'autres anecdotes puériles, il en est une dont l'origine pourrait bien se rattacher à un monument retrouvé récemment, le tombeau du boulanger Virgilius. Il y a quelques années, en dégageant la Porte-Majeure d'un ouvrage de fortification qui remontait à Honorius, on découvrit, caché dans la maçonnerie qu'on détruisait, un grand tombeau appartenant à un boulanger nommé Virgilius Eurysacès, qui avait la ferme du pain pour les appariteurs, ainsi que l'apprend une inscription répétée sur les quatre faces du monument. Ce monument bizarre, dans lequel le mort avait fait représenter en de curieux bas-reliefs tout ce qui se rapporte à la préparation, à la confection et à la vente du pain, ce monument, avant qu'il eût disparu dans les constructions d'Honorius, avait dû frapper les yeux du peuple par sa grandeur, sa singularité, sa situation à l'angle que formaient les voies Labicane et Prenestine. Le nom de *Virgilius* plusieurs fois répété avait pu faire croire au vulgaire que c'était le tombeau de Virgile. De là peut-être est venue une historiette ridicule d'après laquelle Auguste aurait envoyé plusieurs fois des pains au poète, et le poète, mécontent d'être ainsi récompensé, aurait dit un jour à l'empereur que sans doute il était fils d'un boulanger. Le peuple, en voyant représentés sur ce qu'il prenait pour le tombeau de Virgile des pains transportés, pesés, distribués, a pu supposer que ces représentations faisaient allusion à un trait de la vie de Virgile et imaginer le conte absurde dont je viens de parler.

Les bustes de Virgile sont, d'après le sage auteur de l'*Iconographie romaine*, Visconti, dénués de toute authenticité; mais il faut convenir que la douceur et la pureté des traits qu'on lui prête conviennent à ce qu'on sait de son caractère aimable et candide, non moins qu'à la pureté de son génie. Si ces portraits n'ont pas été faits d'après lui, on peut les dire ressemblans, car ils ressemblent à son âme et à ses vers. Il en serait de ces bustes comme de celui d'Homère, certainement idéal, mais qui est pour ainsi dire l'effigie de sa poésie sublime.

On n'a pas non plus de buste authentique d'Horace. Son portrait est dans ses œuvres, où il se peint tout entier avec un charmant abandon et sans trop se flatter, pas plus au physique qu'au moral, petit, replet, les yeux chassieux. Une médaille nous prouve qu'il avait une figure fine et spirituelle, comme devait l'être celle de l'auteur des *Satires* et des *Épîtres*, qui forment la partie la plus originale de ses œuvres, celle où il a le plus mis de lui-même. Le souvenir d'Horace est beaucoup plus présent que celui de Virgile à Rome, et surtout

aux environs de Rome. Ses poésies sont pleines d'allusions locales. On ne peut voir le Soracte sans se rappeler le *altâ stet nive candidum Soracte*, le Soracte blanchi par une neige épaisse, tel qu'on s'étonne à tort de ne le voir jamais, oubliant qu'Horace parle du Soracte chargé de neige pour désigner un hiver d'une rigueur extraordinaire dans lequel le Tibre avait gelé; ce qui est très rare, mais cependant s'est vu quelquefois : le Tibre a pris en 1807.

On peut suivre Horace dans les divers quartiers de la grande ville : sur le mont Quirinal, d'où il se plaint d'être obligé de courir à l'extrémité de l'Aventin; au Forum, où il est venu répondre d'un ami, et où il fend avec peine la foule qui l'entoure, lui demandant sa protection auprès de Mécène; dans le *vicus tuscus*, par où, à travers la population peu respectable qui habite le *quartier toscan*, il se rend chez ses libraires, les frères Sosie; enfin dans ces rues de Rome, alors si animées, maintenant si solitaires, où l'on ne rencontre plus tant d'embarras, où l'on n'est pas aussi gêné qu'au temps d'Horace par le transport des pierres et des poutres, où l'on est moins empressé de bâtir. C'est aux embarras de Paris qu'il faudrait transporter cette peinture des embarras de Rome, pour qu'elle fût ressemblante aujourd'hui; mais c'est bien à Rome que l'on retrouverait le mendiant jurant par Sérapis qu'il s'est cassé la jambe : seulement de nos jours le mendiant invoquerait à l'appui de son mensonge le nom de la madone au lieu du nom de Sérapis.

En faisant cette promenade *horatienne*, en allant çà et là avec l'aimable poète à travers les quartiers de Rome qu'il a parcourus et parfois mentionnés dans ses vers, on arrive sur la *voie Sacrée*, où l'on marche peut-être comme lui absorbé dans quelque rêverie frivole.

Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.

Et encore à présent il peut arriver qu'on trouve là un fâcheux, qu'ayant lu son Horace, on lui dise aussi, pour s'en délivrer, qu'on a une affaire sur l'autre rive du Tibre, près des jardins de César, c'est-à-dire vers *Santa-Maria in Trastevere*, et que le fâcheux, comme celui d'Horace, se trouve avoir précisément affaire de ce côté. J'ai pour ma part essayé du moyen employé par le poète pour échapper à un *secatore* de son temps, et cet artifice ne m'a pas mieux réussi qu'à lui.

Bien qu'Horace ait dit un jour : « Capricieux, j'aime Rome à Tibur et Tibur à Rome, » on voit que réellement il se déplaisait dans la vie agitée de la ville, et aimait la paix et la liberté des champs.

O rus, quando te aspiciam!

est un cri parti du cœur. « Tu sais, dit-il à l'intendant de son habitation rustique, démentant l'inconstance dont il s'accusait tout à

l'heure, que, toujours sur ce point d'accord avec moi-même, je quitte à regret la campagne toutes les fois que d'ennuyeuses affaires m'appellent à Rome. » C'est donc à la campagne qu'il faut l'aller chercher, car ce sont les souvenirs et les scènes champêtres qu'il s'est complu à retracer. Celui qui se borne à désigner sans les décrire les différens quartiers de Rome trouve des expressions brièvement, mais vivement pittoresques, quand il s'agit des ombrages de Tibur ou de son habitation de la Sabine.

Je ne saurais mieux indiquer au lecteur comment s'y prend Horace pour donner une idée vraie des lieux qu'en citant quelques lignes de M. Patin, son savant et ingénieux interprète. « Ce n'est pas qu'Horace soit descriptif à la manière des modernes, jamais il ne décrit pour décrire; il n'est jamais long, il s'en faut de tout, ni minutieux dans ses descriptions. Le plus souvent une épithète caractéristique, d'autres fois un petit nombre de circonstances, choisies parmi les plus frappantes, rangées dans l'ordre qui les découvre à une observation rapide, groupées de telle sorte qu'elles révèlent l'idée de l'ensemble, et que le tableau largement ébauché par le poète s'achève dans l'esprit du lecteur, voilà la vraie, la grande description de Virgile et d'Horace. Cette description est chez Horace toute passionnée, animée par un sentiment vrai des scènes qu'elle reproduit, par l'amour de quelques lieux préférés, par le goût de la nature champêtre et de la vie rustique. »

Que de vers charmans dans Horace consacrés à peindre ce Tibur tant aimé, ce délicieux Tivoli dont il est si doux de goûter après lui, je dirai presque avec lui, les impérissables enchantemens! Comment ne pas y murmurer cette ode ravissante dans laquelle, après avoir énuméré les beaux lieux qu'il avait admirés dans son voyage de Grèce, revenant à son cher Tibur, il s'écrie, comme d'autres pourraient le faire : « Rien ne m'a frappé autant que le temple retentissant d'Albunea (1), l'Anio qui tombe, le bois sacré de Tiburnus et les vergers qu'arrosent les eaux vagabondes! »

Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus et uda
Mobilibus pomaria rivis.

Est-il rien de plus gracieux, de plus sonore et de plus frais? Malheureusement il ne reste d'Horace à Tivoli que les cascatelles, dont le murmure semble un écho de ses vers. Les ruines qu'on montre au voyageur comme celles de la maison d'Horace ne lui ont jamais appartenu, bien que déjà du temps de Suétone à Tibur on fît voir aux curieux la maison du poète.

(1) De la sibylle de Tivoli, dont on croit reconnaître, hélas! peut-être à tort, le temple élégant suspendu au-dessus d'un gouffre de verdure, d'ondes et de bruit.

Le véritable pèlerinage à une demeure champêtre d'Horace, c'est celui qu'on peut faire à sa villa de la Sabine. S'il n'y reste de sa maison que des briques et des pierres enfouies à l'endroit où une esplanade en fait reconnaître aujourd'hui l'emplacement, les lieux voisins portent des noms dans lesquels on a pu retrouver les anciens noms. Le village de Mandela, dont Horace était voisin, s'appelle Bardella; la Digentia est devenue la Licenza. Il y a aussi la fontaine d'Oratini, et, tout près des débris de l'habitation, la Colline du Poète, *Colle del Poetello*. Ce pèlerinage, je ne l'ai point fait; je m'engage à l'accomplir. En attendant, j'ai presque vu tous les environs de la villa sabine d'Horace par les dessins de M. Bénouville et les explications de M. Noël Desvergers, qu'on trouve dans le nouvel et charmant *Horace* de M. Didot. Cette villa est celle que Mécène avait donnée à Horace. C'était « ce champ modeste qu'il avait rêvé, avec un jardin, auprès une eau toujours vive et un peu de forêt au-dessus. » La végétation a été changée par la culture, mais les grands traits du paysage subsistent. L'on voit toujours la chaîne de montagnes qui est coupée par une vallée profonde, celle où coule la Licenza. L'abbé Chaupy, à qui revient l'honneur de s'être le premier bien orienté dans ces localités consacrées par le souvenir d'Horace, fait remarquer la justesse de tous les détails de cette description que le poète semble s'excuser de faire si longue, *loquaciter*, et qui est renfermée dans quelques vers. La vallée est en effet étroite et profonde. Il y a au midi une montagne au pied de laquelle on suppose qu'était la maison d'Horace, et cette montagne est tellement placée, dit Chaupy, « que la maison du poète était frappée librement par le soleil la matinée dans son côté droit, mais qu'elle n'en recevait par son flanc gauche que quelques rayons échappés vers le soir. » On voit avec quelle conscience le bon abbé établit l'exactitude de la description horatienne, et prouve le mérite topographique de ces vers charmans et précis :

> Continui montes ni dissocientur opacâ
> Valle, sed ut veniens dextrum latus aspiciet sol,
> Lævum decedens curru fugiente vaporet.

Quand on est à Rome et qu'on aime Horace, on le suit encore plus loin. On se met en route avec lui lorsqu'il part pour Brindes, et on l'accompagne au moins jusqu'à Terracine, à la frontière de l'état romain.

En mettant le pied sur la voie Appienne, Horace la salue comme la *reine des grandes routes*, et encore aujourd'hui nous comprenons son admiration, quand nous la parcourons après lui, marchant entre deux rangées de tombeaux de toutes les formes, de tous les âges, dont les débris attestent la magnificence infiniment variée, dont

quelques-uns sont encore presque intacts, foulant les dalles de lave sur lesquelles sa litière a passé, montant sur les trottoirs qui subsistent, nous retournant sans cesse pour contempler cette double file de ruines qui se prolonge en avant et en arrière, à perte de vue, à travers la campagne immense, inhabitée, silencieuse, traversée par d'autres ruines et terminée par ce mur bleuâtre de montagnes, l'horizon le plus suave et le plus fier qu'il puisse être donné à des yeux humains de contempler.

Nous arrivons ainsi avec Horace à l'Ariccia. Là nous disons comme lui :

Egressum magnâ me excepit Aricia Româ,

enchantés de ces délicieux aspects dont Horace, moins occupé que nous ne le sommes du pittoresque, n'a point parlé. La ville moderne de l'Ariccia s'est perchée, comme il arrive souvent, dans la citadelle de la ville ancienne. De celle-ci il ne subsiste que les débris du temple de Diane et quelques autres dans lesquels M. Pierre Rosa, cet explorateur infatigable et sagace de la campagne romaine, et qui excelle à découvrir les ruines que son aïeul Salvator Rosa aimait à peindre, a cru retrouver les restes de la petite auberge (1) où Horace a logé (*hospitio modico*), et même des vases contenant l'orge destinée aux montures des voyageurs. Arrivés à l'entrée des Marais-Pontins, nous ne pouvons pas faire comme Horace, qui s'embarqua le soir sur un canal pour les traverser; ce canal n'existe plus. Les Marais-Pontins ne sont plus des marais, mais des prairies à demi noyées où croît une végétation luxuriante, où l'on voit les bergers à cheval pousser de leurs longues lances les bœufs enfoncés jusqu'au poitrail dans les grandes herbes. On roule rapidement sur une bonne route qui a remplacé la route antique, souvent envahie par les eaux au temps de Lucain :

Et quà Pomptinas via dividit uda paludes.

Horace préféra le canal à la route de terre, peut-être parce que le chemin était dégradé momentanément. Cette conjecture de M. Desjardins me paraît plausible. « Horace, dit-il, s'embarque le soir sans avoir soupé, se condamnant à ne point dormir pour faire un trajet de cinq lieues auquel il fallut consacrer toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain, en suivant le canal. En admettant comme vraisemblable qu'un épicurien, qui plaçait au nombre des malheurs tout ce qui devait lui imposer quelque gêne, choisît sans motif ce mode fatigant de transport, il est peu probable que les gens d'affaires, les personnes pressées d'arriver, se soumissent par fantaisie aux ennuis d'un pareil trajet. »

(1) Voyez M. Ernest Desjardins, *Voyage d'Horace à Brindes*, p. 13.

Le moment de l'embarquement, la confusion qui s'ensuit, l'entassement des voyageurs dans le *coche* de Terracine, sont peints par Horace avec une amusante vivacité. « Les bateliers et les esclaves se disent des injures. — Aborde ici. — Tu en mets trois cents. Oh!... c'est assez... Pendant qu'on paie sa place et qu'on attelle la mule, une heure se passe. » A entendre ces injures échangées, ces cris, à voir la lenteur avec laquelle on procède et le nombre de voyageurs qu'on empile dans le bateau, on dirait qu'Horace a eu affaire à des Romains d'aujourd'hui. Ce qui suit est encore caractéristique des mœurs du pays, et il n'est pas de voyageur en Italie qui ne se rappelle quelque incident pareil à celui qu'Horace va raconter. « Les cruels moustiques et les grenouilles des marais éloignent de nous le sommeil. Les mariniers et les passagers bien abreuvés chantent à l'envi leur maîtresse absente. Enfin, au moment où les voyageurs fatigués commencent à s'endormir, le conducteur paresseux envoie paître sa mule, attache à une pierre la corde de la barque, et, couché sur le dos, ronfle de grand cœur. Le jour était venu, et nous ne sentions pas le bateau marcher. L'un de nous, à tête vive, s'élance, et d'un bâton de saule laboure la tête et les reins de la mule et du batelier. »

Horace excelle dans les détails familiers. Ce n'est pas un touriste cherchant des *impressions;* il voyage un peu à la manière de Montaigne, nous parlant de ses maux d'yeux comme celui-ci de ce qu'il appelle sa colique. Cependant l'un et l'autre, quand il leur en prend fantaisie, rencontrent des traits qui peignent. Ainsi Horace nous montre par un vers la ville volsque d'Anxur posée sur les rochers blancs qui dominent la moderne Terracine.

Impositum saxis latè candentibus Anxur.

Ce vers n'est-il pas tout un tableau, tracé, comme faisaient les anciens, d'un pinceau sobre et vif?

Mais revenons à Rome. Horace ne nous a pas appris où était sa maison de ville; nous savons seulement qu'elle était sur une hauteur, probablement sur le mont Esquilin, où habitaient Mécène et, non loin de lui, Properce et Virgile. Ce qui est certain, c'est qu'Horace fut enterré dans les jardins de Mécène, gracieuse sépulture qui convenait au poète ami des arbres et des eaux. Elle honore l'homme puissant qui, dans son testament, disait à Auguste : « Souviens-toi de notre Flaccus, » et qui, après avoir accueilli et protégé Horace pendant sa vie, devait encore accueillir et protéger sa cendre quand lui-même ne serait plus. Oui, le souvenir de Mécène mérite d'être associé à celui d'Horace, non pas seulement parce qu'il fut pour lui un protecteur, mais parce qu'il mit de la grâce dans sa protection, encourageant la timidité du jeune homme inconnu qui l'abordait comme

le fils d'un affranchi pouvait aborder le descendant des Lucumons d'Étrurie, et qui bientôt se sentait à l'aise auprès du troisième personnage de l'empire. Après avoir présenté Horace à Auguste, non-seulement Mécène invitait le poète à souper, mais, ce qui est plus aimable, il allait souper chez lui. Bien des riches ont porté ce nom de Mécène pour avoir encouragé les hommes de lettres tout différemment, c'est-à-dire les payant pour leur platitude et se remboursant en impertinence, les invitant à souper au bout de leur table somptueuse, au lieu de faire comme Mécène, qui allait dans la villa modeste d'Horace boire son petit vin de la Sabine. Le vrai Mécène était simple et cordial, quoiqu'il fût riche et en faveur. Y en a-t-il eu beaucoup d'autres comme celui-là (1)?

Ces jardins de Mécène, que consacre la sépulture d'Horace, étaient sur l'Esquilin, alors aussi bien qu'aujourd'hui presque entièrement couvert de jardins. Ils avaient remplacé le cimetière des pauvres, où, comme dans les *campi santi* de nos jours, il n'y avait pour les cadavres des indigens que des fosses communes (2) appelées puits (*puticuli*). Mécène fit disparaître ce lieu infect, où Horace avait mis la scène des affreux enchantemens de Canidie, et le remplaça par ses jardins magnifiques. L'assainissement du quartier y gagna, et Horace put appeler les Esquilies salubres.

La maison de Mécène devait être considérable. En sa qualité de descendant des Étrusques, qui avaient, dit-on, inventé les tours, Mécène en avait fait construire une très élevée; en haut était un belvédère d'où il considérait, dit Horace, la fumée et l'agitation de l'opulente Rome; c'est probablement de là que Néron prit plaisir à la voir brûler (3). En supposant que les jardins de Mécène s'étendissent jusqu'au pied de l'Esquilin, et vinssent, ce qui est assez naturel, rejoindre le quartier élégant des Carines, on peut admettre qu'ils atteignaient le lieu où depuis Titus bâtit ses thermes sur une partie de la Maison-Dorée de Néron. Au-dessous de ces deux étages de constructions impériales, on voit des traces d'une construction plus ancienne attribuée à Mécène : c'est un reste de pavé en mosaïque d'une élégante simplicité, qui par là conviendrait très bien à

(1) Il y en a un de notre temps, sinon pour les poètes, qui n'en ont plus guère besoin, du moins pour les jeunes gens voués à l'érudition : c'est M. le duc de Luynes, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, mais à qui j'aime, dans l'intérêt du bon exemple, à rendre cet hommage public et désintéressé que personne ne démentira.

(2) Le mot est d'Horace :

Hoc miseræ plebi stabat commune sepulcrum.

(3) Quant à l'édifice qui, à Tivoli, porte le nom de maison de Mécène, et dans lequel on a fait servir aux travaux d'une usine une portion des cascatelles chantées par Horace, il est reconnu aujourd'hui que c'était un temple, vraisemblablement un temple d'Hercule.

une époque encore voisine de la république et au goût exquis de Mécène. Horace a peut-être soupé dans cette chambre, ornée d'une mosaïque aussi finement travaillée que ses vers (1).

Il est un poète de ce temps dont le nom ne rappelle pas la protection accordée aux lettres par Auguste, car Auguste fut son persécuteur et son bourreau; il le fit mourir consumé de la fièvre lente de l'exil, le reléguant, lui, l'aimable et brillant Ovide, à l'extrémité du monde romain. Ce n'est pas à Rome, c'est vers la Crimée, ce pays qui a été le tombeau de tant de milliers de Français, qu'il faudrait aller chercher le tombeau d'Ovide, et que les descendans des barbares au milieu desquels il mourut ont nommé, en mémoire de lui, une ville russe *Ovidiopol*. Il y a bien près de Rome le tombeau des Nasons, en un lieu d'où la campagne romaine se présente dans toute sa sauvage et sublime beauté; mais la cendre du plus illustre des Nasons est absente de leur sépulture. Des peintures ornaient ce sépulcre; on a cru y retrouver Ovide dans un poète conduit aux champs élyséens par Mercure, et reconnaître des sujets empruntés à ses *Métamorphoses*. Ce serait un pieux et timide hommage rendu dans l'ombre du tombeau par une noble famille au grand homme malheureux qui fut sa gloire.

Quelle a été la cause du malheur d'Ovide? C'est encore un mystère. On voit par *les Tristes* que deux crimes lui étaient reprochés. L'une des accusations était ridicule : c'était d'avoir écrit *l'Art d'aimer*, d'avoir, comme il le dit spirituellement, enseigné ce que tout le monde sait. Louis XV mettait quelquefois les écrivains à la Bastille, mais il n'a pas imaginé d'envoyer Gentil-Bernard au Canada. D'ailleurs presque tous les poètes contemporains d'Ovide, notamment Horace, Virgile dans ses églogues, avaient écrit des vers plus répréhensibles que ceux d'Ovide, car ce dernier ne chanta que des passions qui peuvent se comprendre. Les vers d'Auguste sur Fulvie sont d'une grossièreté qu'Ovide ne se permit jamais. Le poète banni parle d'un autre tort qu'il confesse, et qui seul a pu être la cause véritable de son exil. Il y revient plusieurs fois, toujours en termes obscurs, s'accusant d'avoir vu ce qu'il ne devait pas voir :

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci?

« Pourquoi ai-je vu quelque chose? pourquoi mes yeux furent-ils

(1) On pourrait objecter à l'extension que je donne aux jardins de Mécène que ces jardins devaient être en dehors de la ville, puisqu'ils remplaçaient un lieu consacré à des sépultures, et qui par conséquent ne pouvait être compris dans l'enceinte des murs de Servius Tullius; mais nous savons par Denys d'Halicarnasse, et les grands débris du mur de Servius trouvés récemment sur l'Aventin ont démontré qu'au commencement de l'empire on ne tenait plus aucun compte de la vieille muraille des rois, qu'elle était cachée et comme perdue au sein des habitations particulières.

coupables? » Il se compare à Actéon. Ce que ses regards ont rencontré sans dessein peut faire rougir, et il doit le cacher :

Et quæcumque adeò possunt afferre pudorem
Illa tegi cæcâ condita nocte decet.

Il faut avouer que ces expressions voilées se rapportent très bien à un amour incestueux d'Auguste pour sa fille Julie dont Ovide aurait été le témoin involontaire. Julie en ce genre était capable de tout, et les mœurs d'Auguste étaient détestables; enfin Caligula disait que sa mère était née de cet inceste. On a supposé qu'il s'agissait d'une aventure entre Julie et Ovide lui-même, mais les aveux et les réticences du poète ne s'accordent point avec une telle supposition; ils s'expliquent parfaitement au contraire dans l'autre hypothèse (1). Ainsi l'inceste impérial, dont Caligula devait donner l'exemple avec ses trois sœurs, aurait commencé sous le toit modeste du sage Auguste. Il n'y a pas certitude, mais il y a probabilité; d'ailleurs ce soupçon flétrissant est dans tous les cas une juste punition du mystère qu'Auguste a laissé planer sur la faute d'Ovide.

Ovide a eu, dans ses *Fastes*, occasion de mentionner plusieurs localités de Rome. Les abords du Palatin, le temple et le portique d'Apollon sont décrits dans une des épîtres qu'Ovide a datées du Pont. Il suppose que son livre, qu'il envoie à Rome, y a trouvé un des amis du poète qui conduit l'enfant de son exil vers la demeure de celui qui a ordonné cet exil. Ces vers, précieux pour la topographie monumentale de Rome, renferment des traits touchans. Le livre parle, il décrit ce qu'il rencontre : le temple de Vesta, qui s'élevait auprès du mont Palatin, sur l'emplacement aujourd'hui occupé par l'église de Saint-Théodore, et non aux bords du Tibre, où on a cru à tort le reconnaître; puis le temple de Jupiter Stator, à la droite de la porte du palais impérial, par conséquent sur le Palatin, non dans le Forum, où sont les trois belles colonnes auxquelles on a donné longtemps le nom de ce temple. Enfin le pauvre livre arrive à la demeure de Jupiter, c'est-à-dire d'Auguste. Je ne puis trouver nulle sévérité, mais j'éprouve une compassion profonde pour les grosses flatteries qu'Ovide adresse à Auguste dans *les Tristes;* ce titre seul me désarme. Je reproche à Ovide d'avoir, à la fin des *Métamorphoses*, quand il était heureux, fait dire par César, changé en étoile, que les exploits d'Auguste étaient supérieurs aux siens, et qu'il se réjouissait d'être surpassé par son fils; mais je n'ai plus le courage de lui rien reprocher dans l'exil, et je suis ému quand, à propos de la couronne de chêne suspendue au-dessus de la porte du

(1) Voltaire semble avoir admis à la fois l'amour d'Ovide et celui d'Auguste pour Julie :

Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers.

palais et offerte à Auguste comme conservateur des citoyens, Ovide s'écrie : « Joins aux citoyens que tu as conservés, ô père très bon, un malheureux qui languit relégué aux extrémités de la terre! »

Puis, poursuivant sa route, le livre avec son guide monte l'escalier du temple d'Apollon, escalier qu'un vers d'Ovide nous prouve avoir été très élevé :

..... Gradibus sublimia celsis
Templa.....

Il voit les statues des Danaïdes, nous apprend que Danaüs était représenté un glaive à la main. Enfin il arrive à la bibliothèque. « Là je cherchais mes frères, dit-il, excepté ceux que leur père voudrait n'avoir pas mis au monde, » c'est-à-dire les quatre livres de *l'Art d'aimer*, cause ou plutôt prétexte de sa ruine. Ce jeune frère veut entrer dans la bibliothèque et prendre place près de ses aînés, mais le gardien du lieu, le *custos*, comme on dit encore à Rome (*custode*), repousse l'étranger et le force à sortir de ce lieu saint. Il gagne alors les temples qui touchent au théâtre voisin, c'est-à-dire tente de pénétrer dans la bibliothèque du portique d'Octavie, placée près du théâtre de Marcellus; mais là encore l'entrée lui est refusée. Tout cela veut dire, ce me semble, que les bibliothèques impériales se fermèrent devant le livre qui contenait les plaintes et les supplications d'Ovide. C'est une dureté de plus d'Auguste envers sa victime.

Le quartier de Rome où l'exilé suivait en pensée la marche timide de son livre, cruellement repoussé, ce quartier était le sien : il logeait près du Capitole; on le voit par la belle élégie où il raconte son départ de Rome. Dans cette triste nuit, la lune éclairait pour lui les temples du Capitole. Ovide y peint sa douleur en traits que les exilés reconnaîtront; il y peint aussi le désespoir de sa femme. Il me semble qu'Ovide n'eût pas osé le faire, s'il avait été trop mauvais époux. On peut admettre qu'il était alors un peu revenu de ses erreurs de jeunesse. La généreuse conduite d'une épouse qui lui resta courageusement dévouée me porte à croire qu'il n'avait eu avec elle que des torts qu'on peut pardonner. Celle qui protégea si noblement les intérêts et l'infortune du banni protége encore sa mémoire. Elle a inspiré à l'auteur léger de *l'Art d'aimer*, mûri par l'âge et le malheur, des vers d'une tendresse grave et pénétrante qui font penser à un sonnet de Pétrarque. « Toi que j'ai laissée jeune lorsque je quittai Rome, tu dois avoir vieilli par mes maux. Oh! fassent les dieux que je te voie telle que tu es devenue, et que je puisse baiser avec tendresse tes joues changées! »

Nous devons au malheur d'Ovide des descriptions de Rome d'un genre particulier, des descriptions que lui dictent l'imagination et le souvenir. « Rome et ma maison m'obsèdent, et le regret des lieux

et tout ce qui reste de moi dans la ville que j'ai perdue... Devant mes regards sont errantes ma maison, Rome, la forme des lieux. »

Ante oculos errant domus, urbs et forma locorum.

Ovide regrette passionnément Rome; il invite sa femme à ne pas le pleurer à l'heure de sa mort, car il est mort le jour où il a quitté sa patrie.

Ainsi malade de l'exil, sa consolation et son tourment étaient de se transporter en esprit à Rome et d'y suivre par la pensée les différentes phases de la journée romaine, de parcourir cette ville bien-aimée, d'en ranimer devant lui l'image, d'en contempler les merveilles. « Voici, dit-il, que les débats du Forum sont terminés; les jeux vont commencer dans le Champ-de-Mars : on lance la balle, on roule le cerceau; puis les trois théâtres s'ouvrent à la multitude, qui remplit les trois forums. » Tantôt Ovide visite en idée sa demeure, depuis si longtemps abandonnée; tantôt, s'élançant à travers les principaux monumens de Rome, il les voit et les montre de loin, comme s'il était réellement au milieu d'eux. « De ma maison je me dirige vers chaque endroit de la belle ville, je vois, je perce tout par les yeux de la pensée, les forums, les temples, les théâtres tapissés de marbre; puis m'apparaît le portique immense s'étendant sur le sol aplani, les gazons du Champ-de-Mars, les beaux jardins qui le dominent, le lac d'Agrippa, les Euripes, l'eau vierge. »

Stagnaque et Euripi virgineusque liquor.

Dans cette énumération, Ovide a eu soin de faire entrer les nouveaux embellissemens de Rome : inutile effort pour désarmer l'inflexible cruauté d'Auguste. Parmi toutes ses réminiscences, on sent l'élan de son âme vers la ville absente. C'est Rome apparaissant à l'exilé avec la vivacité douloureuse du regret.

Il est temps de passer à Tibère. Tibère après Auguste; après le despotisme doux que l'on accepte, le despotisme cruel que l'on subit, c'est la marche naturelle des choses et la justice de Dieu.

Il faut distinguer, entre les monumens auxquels le nom de Tibère est attaché, ceux qui datent de son règne ou du règne d'Auguste. Auguste lui avait permis de dédier plusieurs temples. Il voulait par là, pour complaire à Livie, désigner son fils comme héritier de l'empire. Suétone cite le temple de Castor et Pollux et le temple de la Concorde, Tacite parle du temple de la *Fortuna fortis;* il semble que ce n'était pas la Fortune du courage, mais la Fortune de la ruse que Tibère aurait dû remercier. Que sont les trois belles colonnes qu'on admire à l'angle du Forum? Nulle question n'a été plus controversée en ce qui concerne les antiquités de Rome. Peut-être faut-il y voir un reste du temple de Castor et Pollux, qui était certaine-

ment de ce côté. Une seule chose est certaine, c'est que ces trois colonnes datent du meilleur temps de l'architecture romaine.

Le temple de la Concorde, fondé par Camille à l'occasion de la réconciliation des patriciens et des plébéiens, bien qu'au temps de Tibère on dût le rebâtir, avait duré plus que cette réconciliation, trève passagère à une lutte incessante qui faisait le péril et la grandeur de l'état. Sous Tibère, cette lutte n'existait plus. La concorde à laquelle il dédiait le temple qu'il relevait, c'était l'accord dans la servitude. Le peuple et le sénat ne se querellaient point alors, ils se donnaient la main sous les pieds de Tibère; ils s'embrassaient comme deux cadavres s'embrassent dans la mort, sur un champ de bataille, lieu d'une commune défaite. Du reste, ce temple était d'une grande beauté. On en peut juger par de magnifiques parties de l'entablement conservées aujourd'hui dans le *Tabularium*, dont on a eu l'heureuse idée, le rendant ainsi à sa destination primitive un peu modifiée, de faire le dépôt et comme les archives de l'art romain. On voit aussi sous le portique du musée Capitolin des bases de colonnes du temple de la Concorde d'un travail exquis. En regard de la frise du temple de la Concorde, on a placé dans le *Tabularium* une frise du temple de Vespasien. La différence qui existe entre les deux est sensible. L'architecture était encore belle sous Domitien, à l'époque où l'on achevait de bâtir le Colysée; mais les ornemens, tout admirables qu'ils sont, ont je ne sais quoi de moins large et de moins grand : c'est le style de Juvénal au lieu de celui de Virgile, c'est la prose de Pline le Jeune au lieu de la prose de Tite-Live.

Nous sommes encore sous Auguste, et cependant nous en sommes déjà à Tibère; nous trouvons tout d'abord un exemple de sa dissimulation, héritage d'Auguste. Tibère haïssait son frère Drusus, dont la popularité excitait sa jalousie; mais, en dédiant le temple de la Concorde, il eut soin d'y placer le nom de ce frère à côté du sien (1) : hommage à une concorde fraternelle aussi menteuse que celle des ordres de l'état était dérisoire. En somme, Tibère a peu construit. Avant d'être empereur, il attacha son nom à quelques édifices pour plaire à Auguste. Nous avons vu que plusieurs grands personnages, Agrippa, Balbus, Statilius Taurus, avaient employé ce moyen de lui être agréable. Tibère les imita : mais, une fois arrivé à l'empire, ce prince, qui ne faisait rien d'inutile, et qui, dans son humeur dédaigneuse et mélancolique, ne visait pas à la gloire, n'entreprit qu'un très petit nombre de constructions considérables. Pourtant il ne négligea pas de refaire et d'agrandir la prison Mamertine; ce genre de monument ne pouvait le trouver indifférent. Il avait commencé à réparer le théâtre de Pompée, et, de concert avec Livie, à élever un

(1) Tibère avait fait de même lorsqu'il avait dédié le temple de Castor et Pollux.

temple à Auguste; mais il n'acheva pas : que faisaient à Tibère les souvenirs de la république et même la mémoire d'Auguste? Auguste n'était plus là, et la reconnaissance n'était un mobile bien puissant ni pour Livie ni pour son fils. Tibère, adopté par Auguste comme Auguste l'avait été par César, voulut terminer aussi les monumens que son père adoptif avait commencés; ainsi il acheva le temple de Liber, de Libera et de Cérès, qui était près du *grand cirque* (1).

Le second empereur ne se contentait plus de la maison modeste du fondateur de l'empire; la sienne était plus considérable. Tibère, qui affectait comme Auguste la modération et la simplicité, se permettait cependant déjà plus de magnificence. Il paraît que les ruines de la villa de Tusculum, qu'on dit avoir appartenu à Cicéron, tandis que celle-ci était vraisemblablement plus bas, sont un reste d'une villa de Tibère. Elles rappellent donc de tout autres souvenirs, et les touristes qui pourraient y penser à Cicéron et aux *Tusculanes* doivent se défier de leurs émotions.

Le vrai monument du règne de Tibère, c'est le Camp des Prétoriens, construit sous le tout-puissant ministère de Séjan, chef de cette milice dangereuse. La construction du Camp des Prétoriens est un grand événement dans l'histoire romaine. Le prudent Auguste avait toujours eu soin de ne laisser à Rome que quelques cohortes, qui n'étaient point logées dans un camp; Auguste comprenait le danger d'y établir si près de lui une force armée permanente. Il semble que Tibère était capable de la même prudence; cette fois encore pourtant il laissa faire Séjan, à qui il permettait tout, sauf à le punir de tout en un jour. Or rassembler dans le centre de l'empire les gardes prétoriennes, jusque-là dispersées dans les provinces, c'était une mesure périlleuse pour l'avenir, mais cette mesure convenait à un favori ambitieux que l'avenir ne préoccupait point, et qui peut-être espérait emporter l'empire par un coup de main militaire. Tibère, délivré de Séjan, ne se sentit pas la force de détruire son ouvrage, et il laissa là, à la porte de Rome, une forteresse qui pouvait devenir celle de la sédition. Juste et inévitable punition du despotisme, ceux qui devaient l'appuyer le dominèrent.

Trois des côtés de l'enceinte du Camp des Prétoriens subsistent; cette enceinte doit sa conservation à Aurélien et à Honorius, qui en profitèrent lorsqu'ils élevèrent une muraille autour de la ville. Le mur du Camp des Prétoriens fit partie de cette muraille, qui là forme un carré en saillie en dehors de la ligne des remparts, et dessine

(1) On attribue à ce temple les colonnes antiques encastrées dans les murs de l'église de *Santa Maria in Cosmedin;* mais ces colonnes, à en juger par le style, appartiennent certainement à une époque postérieure. Une partie de la *cella*, que l'on voit derrière l'église et dont l'appareil est très beau, peut être un reste du temple élevé par Tibère.

aux yeux la configuration quadrangulaire d'un camp romain. En suivant l'enceinte de Rome, quand on arrive à l'endroit où elle se continue par le mur du Camp des Prétoriens, on est frappé de la supériorité de construction que présente celui-ci. La partie des murs d'Honorius qui est voisine a été refaite au VIIIe siècle. Le commencement et la fin de l'empire se touchent. On peut apprécier d'un coup d'œil l'état de la civilisation aux deux époques : voilà ce qu'on faisait dans le premier siècle et voilà ce qu'on faisait au VIIIe, après la conquête de l'empire romain par les Barbares. Il faut songer toutefois que cette époque où l'on construisait si bien a amené celle où l'on ne savait plus construire. L'empire qu'avait rêvé César, qu'Auguste établit, que Tibère constitua, était une institution qui, en anéantissant tout ressort moral dans les âmes, en éteignant toute énergie dans les populations asservies, devait préparer et enfin amener l'avénement des Barbares : Tibère tendait la main à Genseric.

Ce camp romain est le mieux conservé de ceux qui nous restent, et peut mieux que nul autre donner une idée de la cité guerrière que les légions emportaient partout avec elles. On aperçoit encore en dedans du mur d'enceinte un assez grand nombre de petites chambres dont les parois sont couvertes de plusieurs couches de stuc successivement superposées, et qui furent ornées de peintures. La disposition du camp montre dans quelle intention il avait été construit; la porte prétorienne, toujours tournée vers l'ennemi, est tournée vers la ville : l'ennemi contre lequel Séjan voulait se défendre, c'était le sénat. Le successeur d'Auguste pensait de même, quand il montra les exercices des prétoriens aux sénateurs pour les effrayer. Tibère se plaisait d'ailleurs aux jeux militaires des soldats. Il y prit part peu de jours avant sa mort; il voulait, en amusant ainsi cette plèbe armée, la détourner de jouer au jeu sanglant de l'empire. On voit encore assez près du Camp des Prétoriens un amphithéâtre destiné aux plaisirs des soldats, et qui fut construit peut-être au temps de Tibère.

Deux endroits à Rome rappellent la mémoire de Séjan : le Camp des Prétoriens, fondé par lui dans un rêve d'ambition, et les Gémonies, où vint aboutir ce rêve. Les Gémonies étaient, comme on sait, un escalier de la prison Mamertine, placé à peu près là où est la rampe par laquelle on monte aujourd'hui du Forum au Capitole. De cet escalier on précipitait les corps de ceux qu'on avait mis à mort dans la prison, et on les laissait gisans et exposés à tous les outrages. Le cadavre de Séjan, traîné par le croc du bourreau, descendit ignominieusement ces degrés, voisins de ceux par où Séjan avait espéré monter au Capitole. Rassemblé tout à côté dans le temple de la Concorde, le sénat le condamna au supplice, comme au même

lieu il avait condamné les complices de Catilina; mais alors les sénateurs étaient entraînés par l'éloquence d'un grand homme, maintenant ils accablaient, sur l'ordre d'un méchant empereur, celui devant lequel ils s'étaient prosternés, s'empressant de réparer par une bassesse une autre bassesse. Ce lâche empressement à se faire les instrumens de la disgrâce d'un homme dont ils avaient encensé la faveur explique comment on ne voit pas dans Rome une statue ou un buste de Séjan, et cependant on avait multiplié ses images à l'infini. Pas une seule n'a été épargnée par le zèle de ceux qui, pour se faire pardonner d'avoir adoré la fortune de Séjan, voulurent abolir sa mémoire.

Sous les mauvais souverains, il arrive souvent que le peuple se passionne pour un prince de leur famille, sur la tête duquel il place les espérances qui le consolent. Tel fut, sous Tibère, Germanicus. Aucun monument à Rome ne rappelle le nom de Germanicus : on sait seulement que ce prince, en qui le peuple romain avait mis son espoir, dédia le temple de l'Espérance. On érigea bien un arc de triomphe à l'occasion de ses victoires en Germanie, mais cet arc de triomphe fut dédié à Tibère. Cette usurpation n'a pas laissé de traces, et quoiqu'on sache qu'il était près du temple de Saturne, jusqu'ici l'on n'a pu en découvrir le moindre vestige (1).

Germanicus avait toutes les qualités de l'âme, — sa vie prouve à quel point il fut doué des plus rares vertus, — et toutes les qualités du corps, — on le sait par le témoignage des historiens, on le voit par ses portraits. C'est une douce et noble figure, qui respire la candeur et la loyauté. Sa loyauté ne fut que trop grande, et l'on voudrait qu'il n'eût pas été si généreusement fidèle à Tibère. Dans le musée de Saint-Jean-de-Latran sont deux statues de Germanicus; l'une d'elles a un geste clément qui rappelle celui de la statue équestre de Marc-Aurèle. Toutes deux, avec une expression différente, offrent quelques traits du profil de Tibère. L'affinité du sang explique cette ressemblance extérieure entre deux hommes dont les âmes n'étaient point de la même famille.

Il est possible que nous possédions le portrait du grand adversaire que vainquit Germanicus, de celui qui avait battu Varus et exterminé ses légions, de ce Germain qui s'appelait Hermann et que les Romains ont nommé Arminius. M. Braun, qui représente si bien à Rome l'érudition germanique, a cru le reconnaître dans un buste qui est au musée du Capitole. Ce n'est pas le buste d'un Romain. Les cheveux sont bouclés, et l'on croit sentir qu'ils sont blonds. Le type

(1) Non plus que d'un autre, également dédié à Tibère et qui s'élevait près du théâtre de Pompée.

allemand est très manifeste. Que peut être cet Allemand, s'il n'est Arminius?

Tous ceux qui ont été à Rome connaissent la belle statue, si souvent reproduite, d'Agrippine assise. C'est l'Agrippine épouse de Germanicus, la mère de celle qui donna le jour à Néron. Je laisse ici parler M. Braun, car je ne saurais mieux rendre l'impression que j'ai ressentie. La comparant à une autre statue d'Agrippine, qui la représente dans les jours de sa splendeur à côté de son glorieux époux, « là, dit-il, nous voyons la *mère des camps*, comme les légions romaines avaient coutume de l'appeler, cette femme résolue, héroïque, qui se plaça en face des soldats fuyant devant les Germains et les força de s'arrêter. Ici, au contraire, nous la contemplons telle que nous pouvons nous la figurer après la mort de Germanicus. Elle semble mise aux fers par le destin, mais sans pouvoir encore renoncer aux pensées superbes dont son âme était remplie aux jours de son bonheur. »

L'énergie assez sombre de la physionomie d'Agrippine convient bien à son naturel altier et violent. Fille d'Agrippa, elle a conservé dans les traits quelque chose de l'air farouche de son père, mais elle n'en eut pas l'âme souple et l'humeur complaisante. Elle montra toujours un caractère ferme et indomptable, *pervicax iræ*, a dit Tacite; elle était fière et ambitieuse. Tibère lui disait : « Ma fille, tu te plains toujours, si tu ne règnes pas. » C'est le mot que Racine a fait adresser par Néron à l'autre Agrippine :

Mais si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.

Jamais en effet statue d'impératrice n'eut l'air plus majestueux et plus dominateur que celle-ci. Agrippine fut magnifique dans son deuil de Germanicus, quand on la vit rapporter les cendres de son époux et s'avancer à travers le Champ-de-Mars, tenant l'urne funèbre, vers la sépulture impériale, où elle la déposa. On n'a pas trouvé dans le mausolée d'Auguste les cippes qui indiquaient la crémation de Germanicus, ou celle de ses deux jeunes fils, Drusus et Néron, que Tibère avait fait mourir de faim après les avoir déclarés ennemis publics. Pourquoi épargna-t-il le troisième, qui s'appelait déjà Caligula?

Dans la cour du Capitole, on remarque une pierre carrée sur laquelle sont sculptées des armoiries du moyen âge; elle est creuse et a servi, il y a quelques siècles, d'étalon pour la mesure légale du grain. Les armoiries sont celles d'un sénateur de la Rome moderne. Cette pierre a porté l'urne funèbre ou a contenu les cendres de l'épouse de Germanicus : c'est ce qu'apprend une inscription qu'on lit encore. Tibère avait ordonné que les restes d'Agrippine fussent

enfouis dans la terre, de sorte qu'on ne pût les retrouver; mais Caligula fit placer dans le mausolée d'Auguste la cendre de sa mère, et ainsi fut trompée cette cruauté qui s'acharnait sur sa victime jusqu'après la mort.

Deux personnages de la famille de Tibère ont porté le nom de Drusus. L'un était son fils et fut empoisonné par Séjan. Il était enclin à la sévérité, *promptum ad asperiora ingenium*, dit Tacite. Son buste, qui est au Capitole, a bien cet air-là. L'autre Drusus était frère de Tibère; celui-ci fut le père de Germanicus et passait pour vouloir rétablir la liberté, ce qui faisait que le peuple l'aimait et que Tibère ne l'aimait point. Un arc de triomphe, érigé en l'honneur de Drusus après ses victoires en Germanie et sa mort, se voit encore non loin de la porte de Saint-Sébastien. On y reconnaît à quelques traits la belle époque architecturale à laquelle il appartient, mais il est mesquin et pauvre dans son ensemble. Certaines parties sont très médiocres; il porte l'empreinte de la négligence. Probablement Tibère soignait mieux les deux arcs de triomphe qu'il s'était élevés à lui-même. L'arc de Drusus n'a pas été terminé, et cependant Tibère a eu le temps de l'achever, puisqu'il avait été commencé avant son règne; mais Tibère ne se pressait point d'honorer des triomphes qui n'étaient pas les siens.

L'historien qui écrit à Rome y rencontre plus rarement Tibère qu'Auguste. Tibère, comme Suétone l'a remarqué avant moi, y a élevé peu de monumens : il avait moins le goût d'édifier, et puis il y a moins vécu. Le lieu que Tibère a marqué et taché de sa mémoire, c'est Caprée, cette île charmante, parure du golfe de Naples. Là sont les ruines de son palais, élevé sur l'emplacement de douze villas; là il vint, avec des astrologues et une troupe infâme, cacher ses hideux désordres et son visage couvert d'une sorte de lèpre. Tacite pense que cette petite île plut à Tibère parce qu'il était difficile d'y aborder. « Il avait la vue, ajoute l'historien, de ce golfe si beau avant que le Vésuve, en s'embrasant, eût changé l'aspect du pays. » Quoi qu'en dise Tacite, malgré les ravages du Vésuve, le golfe de Naples est encore le plus beau lieu du monde, et pour nous, modernes, le volcan même en accroît le charme pittoresque, au lieu de le détruire. Il semble vraiment que Tibère craignait de reparaître et de se montrer, retenu, dit Tacite, par la honte de ses débauches et de ses crimes, car deux fois il s'approcha de Rome sans y rentrer. On le suit s'avançant sur la voie Appienne jusqu'à quelques milles du Capitole, ou venant dans le quartier de la rive gauche du Tibre, ce qu'on appelle aujourd'hui le *Trastevere*, errant parmi les jardins, puis n'ayant pas osé passer un pont et mettre le pied dans la ville, retournant en arrière et s'enfuyant de nouveau dans ses rochers.

Ce ne fut point à Caprée, mais à Misène, près du cap connu de tous les voyageurs en Italie par l'improvisation de Corinne, que se passèrent les derniers momens de la vie de Tibère. Ceci n'est plus de la haute comédie comme la mort d'Auguste, c'est de la tragédie, de la tragédie à la Shakspeare; disons mieux, à la Tacite. Tacite nous fait assister à cette scène terrible, la dernière du sanglant et sombre drame de la vie de Tibère. « La force, le corps défaillaient chez Tibère, pas encore la dissimulation, » dit le grand historien; puis il montre le médecin de l'empereur qui, en le quittant, feint de lui serrer la main avec respect pour oser clandestinement lui tâter le pouls. Tibère s'en aperçoit : offensé qu'on devine les approches de la mort, qu'il veut cacher, il se met à table et y reste plus longtemps que de coutume; mais le médecin a déclaré qu'il ne durerait pas deux jours. Tout se prépare autour de lui pour le moment qui va venir. Bientôt il perd connaissance; on le croit mort. Caligula, entouré d'un cortége qui le félicite, sort pour aller saisir les prémices de l'empire. Tout à coup on vient annoncer que Tibère est revenu à lui. Aussitôt tous tremblent, et chacun de feindre l'ignorance ou la tristesse. Caligula est silencieux, il se croit perdu. Alors Macron (celui qui avait fait tuer Séjan) ordonne d'étouffer le vieillard sous des vêtemens entassés. Ainsi finit Tibère; la fin des tyrans est triste. Revenons à Rome avec le convoi qui y rapporte la cendre impériale dans le mausolée d'Auguste. Ici la comédie reparaît. Le peuple demande à grands cris que le cadavre du vieux tyran soit jeté aux gémonies, précipité dans le Tibre; mais bientôt ce peuple se calme, accepte pour empereur Caligula, qui surpassera Tibère en cruauté, et Caligula prononce l'éloge de Tibère, qu'il avait fait dépêcher parce qu'il ne mourait pas assez vite.

Si les monumens élevés par Tibère sont rares à Rome, ses portraits y sont très nombreux. Tibère, comme Auguste, est beau; ses traits sont fins et nobles; il ressemble singulièrement à Livie. Ses lèvres minces et sèches révèlent seules ce qu'il y avait dans son âme d'astucieux et d'impitoyable; mais, pour avoir une idée vraie de la figure du monstre, il faut couvrir ce beau visage de tumeurs et d'emplâtres. Le portrait de Tibère, tel que nous le donne la sculpture, est achevé par les historiens, qui ont dit ce que l'horreur de l'art antique pour la laideur ne lui aurait point, quand il l'eût osé, permis d'exprimer. Tibère n'a pas l'air plus méchant qu'Auguste, et, à tout prendre, je ne crois pas qu'il l'ait été beaucoup plus. Ces deux hommes étaient moins dissemblables qu'on ne croit. Il y a bien entre eux quelques différences, et celle qui se présente d'abord est tout à l'avantage de Tibère : il fut plus guerrier qu'Auguste.

Deux arcs de triomphe furent érigés à Tibère : l'un, il est vrai, pour

célébrer des victoires qu'il avait remportées, à la manière d'Auguste, par procuration; c'étaient les victoires de Germanicus qui avaient vengé sur les Germains le désastre de Varus, une des grandes éclipses de la gloire de Rome, un nuage dans la splendeur du siècle d'Auguste. Tibère avait sans doute un droit plus personnel à son autre arc de triomphe, et il y eut dans sa vie militaire de quoi le mériter. Arrivé tard à l'empire, Tibère avait conduit longtemps avec honneur les armées romaines contre les peuples de la Germanie, aïeux des destructeurs futurs de Rome, et qui déjà inquiétaient l'Italie. Auguste craignit pour elle après la défaite de Varus. Tibère eut à lutter contre une ligue puissante, que Velleius Paterculus, exagérant peut-être, évalue à huit cent mille hommes. L'historien aussi parle des craintes que l'on conçut pour l'Italie; il n'y avait peut-être pas eu pour elle de plus formidable péril depuis l'irruption des Cimbres et des Teutons. Ainsi commençaient avec l'empire la menace et la terreur de l'invasion barbare; les peuples destinés à le détruire préparaient sa ruine. Libres, les Romains avaient asservi le monde; déjà le monde était vengé par leur servitude, en attendant qu'il le fût tout à fait par l'envahissement qu'elle devait amener.

Une autre différence entre Auguste et Tibère, c'est que le second a commencé comme le premier a fini et a fini comme son prédécesseur avait commencé. Sans doute il vaut mieux se convertir que se pervertir, mais il semble aussi que le vrai caractère des hommes se montre dans leurs commencemens. Octave crut devoir s'amender en vieillissant; Tibère fut pendant cinquante ans un prince honnête que le pouvoir absolu dépravа : on peut choisir. Sauf cette différence, qui est une affaire de dates, l'un a été cruel avant, l'autre après; rien ne me paraît plus analogue au fond que l'âme de ces deux hommes. Tibère eut en partie les qualités qu'on a célébrées chez Auguste, et qui ne suffisent pas pour l'absoudre. Lui aussi aimait les lettres à sa manière. Avant d'être un vieillard monstre, il avait été un enfant prodige, et à l'âge de neuf ans il avait prononcé un discours en l'honneur de son père. Il faisait des vers latins et grecs; il composa une élégie sur la mort de Lucius César, un des petits-fils d'Auguste, objet de sa jalousie et de ses craintes. Le mensonge, qui était son âme, fut sa muse. La poésie de Tibère ne valait probablement pas celle d'Auguste, car il prenait ses modèles chez les poètes alexandrins. Sa prose était affectée. « L'obscurité, dit Suétone, assombrissait son style; *affectatione et morositate nimia obscurabat stylum.* » Son langage était enveloppé comme ses desseins et morose comme son âme. Tibère était pédant, ce que n'était point Auguste. Il s'excusa un jour de se servir du mot grec *monopole*. Autour de lui, on ne rencontre point d'Horace ou de Virgile, mais des rhéteurs

auxquels il faisait agiter des questions puériles : Quelle était la mère d'Hécube? quel nom avait porté Achille quand il était déguisé en fille chez Lycomède? que chantaient les sirènes? Il y a eu d'autres pédans cruels, tels que Jacques Ier et Henri VIII. La bizarrerie des goûts littéraires de Tibère explique comment les lettres fleurirent si peu sous son règne; quand elles reçoivent l'inspiration du pouvoir, elles descendent et dégénèrent avec lui. Sa mémoire en a souffert, il n'a trouvé pour le vanter qu'un médiocre historien, Velleius Paterculus, dont les sottes adulations n'ont pas tenu devant la justice terrible de Tacite.

Du reste, ceux qui admirent tant Auguste pour avoir su pacifier et administrer l'empire qu'il avait asservi doivent reporter une part de leur admiration sur Tibère. Philon le loue de cette paix qu'il donnait au monde, et Dion Cassius interrompt le récit de ses plus atroces cruautés pour faire remarquer qu'il n'était pas fou et administrait très bien. Il affectait la même simplicité extérieure et la même modestie, repoussait également les honneurs divins. Auguste ne voulait pas qu'on l'appelât maître (*dominus*). Tibère faisait mieux et refusait le titre d'*imperator*, se contentant de celui de *prince du sénat;* lui aussi témoignait aux sénateurs un respect ironique et une méprisante confiance. Il transporta les comices du peuple au sénat. Par là l'élection des consuls cessa même d'être une fiction. En tout, Tibère suivit la politique d'Auguste, seulement il la poussa encore plus loin. Auguste avait salarié des magistrats dont les fonctions étaient jusque-là gratuites, Tibère paya les consuls; cependant il conservait quelques-unes des formes de la liberté : *speciem quamdam libertatis induxit*, dit Suétone.

La belle statue de l'*athlète qui s'essuie avec le strigile*, statue qui vient de sortir de terre pour prendre place parmi les ornemens des galeries vaticanes, rappelle un des exemples les plus frappans des jongleries par lesquelles la tyrannie savante de Tibère amusait les Romains d'un semblant de déférence à leurs volontés. Cette statue, ou plus probablement l'original en bronze de Lysippe, dont elle est une copie antique en marbre, ornait un portique attenant au Panthéon, en avant des thermes d'Agrippa. Un jour Tibère, qui était connaisseur, se prit de goût pour ce chef-d'œuvre et le plaça dans l'intérieur de son palais. Au cirque, le peuple murmura et redemanda la statue; Tibère la lui rendit. Ce trait devrait se trouver dans l'histoire d'Auguste.

Pour moi, quand je regardais tour à tour les portraits de ces deux hommes, souvent placés l'un à côté de l'autre dans les musées de Rome, je ne pouvais m'empêcher de les comparer, comme l'histoire m'avait conduit à le faire. Malgré la différence de ces deux visages,

je leur trouvais un air de famille. C'est une question de savoir s'il y eut entre Auguste et Tibère un rapport mystérieux de parenté; en tout cas, ils étaient parens par l'âme : ce qui était inné à tous deux, c'était la cruauté et la duplicité.

Tibère a l'air moins faux qu'Auguste. Il semble qu'une hypocrisie encore perfectionnée lui a permis de mieux dissimuler la noirceur de son âme. Le front et le regard sont plus sereins chez Tibère que chez Auguste. Auguste a, pendant quinze ans, rusé, craint et menti sans cesse. Ce long effort, ces machinations périlleuses ont laissé sur sa physionomie une empreinte ineffaçable d'inquiétude et de menace. Tibère n'a pas eu autant à lutter pour arriver à l'empire : il s'est tenu à l'écart et il a attendu. Le regard d'Auguste, qui tombe obliquement vers la terre, semble y chercher la liberté romaine, cette ennemie vaincue, pour l'écraser. L'œil de Tibère n'a plus besoin de se baisser, l'ennemie n'existe plus, même à l'état de cadavre. Tibère regarde devant lui la route toute tracée qu'il peut suivre plus tranquillement. Le soupçon, qui lui fit commettre tant de meurtres, est pour lui une affreuse prudence, mais n'est plus une nécessité.

Ainsi je m'explique cette sérénité qui étonne sur son front, et qu'on ne voit pas sur celui d'Auguste. Sa perversité est, si l'on veut, plus grande, mais sa situation est plus forte. Le regard sournois d'Auguste révèle un effort contenu et pénible d'hypocrisie; le regard droit et assuré de Tibère montre que l'hypocrisie ne lui coûte rien. Cette distinction faite, j'oserai dire qu'Auguste et Tibère étaient deux hommes de même trempe. C'était au fond le même homme, cet homme qui a reparu, au XVe siècle, sous le nom de Louis XI; seulement Tibère est venu après Auguste. Le despotisme, dont le propre est d'aller empirant toujours, a révélé chez Tibère toute la laideur déguisée sous le masque d'Auguste. La corruption qui était dans le sang a paru au dehors; l'ulcère s'est montré sur le visage. Rome, qui avait salué l'avénement du despotisme avec cet espoir éternellement déçu qui se réveille à chaque état nouveau par lassitude de l'état ancien, Rome s'est aperçue qu'en politique la mort ne préserve pas de la souffrance et qu'on ne gagne rien à tout perdre.

De cette ressemblance même d'Auguste et de Tibère sont nées des réclamations en faveur de celui-ci, victime peu intéressante sans doute, mais réellement victime d'une injustice relative de la postérité. Tibère n'avait pas eu de grands poètes pour faire sa menteuse apothéose, et Tacite l'avait traîné aux gémonies de l'histoire. On a été frappé d'une différence trop grande dans la destinée de ces deux mémoires. On a dit que Tibère avait porté aussi de sages lois, et pendant les premières années de son empire, administré habilement, fait par lui-même des guerres glorieuses; que Tacite et Sué-

tone ne s'accordent pas toujours sur les faits dont ils l'accusent, — comme s'il n'en restait pas assez d'avérés pour le rendre exécrable; — que Tacite n'est pas impartial pour le fils de Livie, parce qu'il parle de Tibère avec horreur, — comme si juger le mal, ce n'était pas le haïr. D'ailleurs les barbaries que racontent froidement Suétone et Dion Cassius égalent celles dont s'indigne Tacite. Enfin on a dit que certains faits rapportés par celui-ci ne sont pas mentionnés par d'autres auteurs, tels que Sénèque ou Pline. On a remarqué par exemple que ces auteurs ne paraissent avoir rien su des hontes de Caprée, que Juvénal ne parle que des devins dont Tibère s'entourait. Je ne trouve point la preuve négative suffisante. Des écrivains, qui n'avaient pas à montrer Tibère tout entier, ont pu laisser dans l'ombre ces turpitudes, quand ce n'eût été que pour ne pas salir leur plume en les retraçant. Je ferai comme eux, et je renverrai le lecteur à Suétone. Suétone sans doute est suspect par son goût pour les anecdotes scandaleuses; mais, en écrivant la vie de Tibère, il n'a point écrit une satire : il énumère ses victoires, il ne dissimule point son art de gouverner les hommes en les avilissant. Suétone n'est pas un pamphlétaire, c'est un curieux. S'il y a un reproche à lui faire, c'est d'être un narrateur trop indifférent. Il n'en est pas de même de Tacite, j'en conviens avec ceux qui ont relevé chez lui quelques intentions perverses de Tibère, supposées parfois sans preuve; mais Tacite jugeait le détail d'après l'ensemble. S'il a prêté à Tibère quelques perversités, c'est bien le cas de dire qu'on ne prête qu'aux riches. Comme les artistes qui veulent faire un portrait historiquement ressemblant, Tacite a mis en relief les traits saillans de son détestable modèle. Ne nous en plaignons point : en chargeant peut-être un peu le criminel, il inspire l'horreur du crime. Dans nos temps modernes, les historiens comme les jurés abusent des circonstances atténuantes : il faut quelquefois les admettre pour arriver à une vue exacte de la réalité; mais que ces rectifications partielles n'aillent point jusqu'à changer la vérité générale de l'histoire, et surtout qu'elles ne soient pas faites seulement dans un sens et ne conduisent point à une apologie de la tyrannie, dont ses fauteurs, certes bien contre l'intention des écrivains dont je parle, pourraient tirer parti. Du reste, j'adopterai jusqu'à un certain point les réclamations qui se sont élevées en faveur de Tibère, si l'on admet les miennes contre l'exagération des louanges accordées à Auguste. On a cherché à relever Tibère en le rapprochant de son prédécesseur. J'accepte le rapprochement, mais je le retourne contre celui-ci. Je veux bien qu'on ait un peu trop maudit le second des césars, mais on a beaucoup trop vanté le premier.

J.-J. Ampère.

DAVID HUME

SA VIE ET SES ÉCRITS

I. *The Life and Correspondence of David Hume from the papers bequeathed to the Royal Society of Edinburgh*, by John Hill Burton; Edinburgh, 2 vol. in-8o. — II. *Brougham's Men of Letters of the times of George III.* — III. *Macaulay's Essays.*

Personne plus que David Hume n'a éprouvé l'inconstance des jugemens humains. Après avoir été mis au rang des esprits qui ont fait le plus d'honneur à l'humanité, on le compte volontiers aujourd'hui parmi les corrupteurs de la raison et les apôtres du mal. Ouvrez les livres publiés en France pendant la seconde moitié du dernier siècle, le nom de Hume est partout synonyme de savoir, de sagesse et de bon sens; de nos jours, il appelle presque invariablement après lui les accusations d'impiété et d'irréligion. Qui a tort, de notre siècle ou du siècle précédent? Si l'on a pu exalter Hume au-delà de ses mérites, ne le rabaisse-t-on pas outre mesure? Quel a été son rôle et quelles étaient ses intentions? En un mot, quel a été au vrai cet homme, qui a exercé sur son temps une incontestable influence? Parce que les encyclopédistes se sont faits ses prôneurs, faut-il nécessairement le confondre avec eux? Philosophe, en faisant toucher au doigt, par une logique inflexible, les conséquences funestes et inévitables de la doctrine de Locke, n'a-t-il pas porté dans les esprits un trouble salutaire et provoqué un grand mouvement spiritualiste, point de départ de la réaction philosophique et religieuse à laquelle a assisté notre époque? Historien, n'a-t-il été, comme on l'écrivait tout récemment, que l'avocat partial d'une cause perdue, et faut-il le compter parmi les adversaires de la liberté politique?

Esprit sagace et investigateur, n'a-t-il pas contribué, par ses écrits, par ses études, par son action personnelle et directe sur quelques écrivains, à l'enfantement d'une science nouvelle qui chaque jour prend une place plus grande dans les études et dans les affaires? Ce sont là les questions que nous ont suggérées les jugemens contradictoires portés sur Hume; mais il nous a semblé que la façon la plus intéressante et peut-être la plus sûre de les résoudre était moins d'étudier des écrits qui sont depuis longtemps entre les mains de tout le monde, et sur lesquels tout a été dit, que d'interroger la vie intime de Hume et l'histoire de son esprit, en assistant pour ainsi dire à la formation de ses idées et au travail de sa pensée. Des publications encore récentes, qui ont mis au jour une partie des papiers de famille de Hume et tout ce qu'on a retrouvé de sa correspondance, nous ont paru fournir les élémens nécessaires pour entreprendre une semblable tâche.

I.

David Hume naquit à Édimbourg en 1711. Il était le plus jeune enfant d'un *laird* écossais, médiocrement partagé des biens de la fortune, mais qui tenait à une des grandes familles du pays. Il devint orphelin avant d'avoir terminé son éducation. Fils cadet, la part qu'il pouvait revendiquer dans l'héritage paternel était loin de lui assurer une existence indépendante. Ses tuteurs voulurent le diriger vers le barreau, où il eût trouvé des protecteurs naturels en son grand-père maternel et en son grand-oncle, qui siégeaient tous les deux dans la première cour de judicature de l'Écosse. Le jeune Hume ne témoigna aucun goût pour l'étude des lois. On le plaça alors dans une des grandes maisons de Bristol, mais le commerce ne parut pas lui convenir davantage. Arrivé à vingt ans, il voulut disposer lui-même de son sort, et réclama sa légitime. Comme elle ne pouvait lui suffire pour subsister en Écosse, il passa en France, où la vie était moins chère, et se rendit à Reims, alors célèbre par son université et les ressources qu'elle offrait aux savans. Les jésuites y avaient un grand collége, et ce fut par les révérends pères que Hume entendit parler de leur établissement de La Flèche, de la riche bibliothèque qu'ils y avaient formée, de la beauté et des agrémens du pays. Il échangea aussitôt le séjour encore trop bruyant et trop coûteux de Reims contre La Flèche, où il passa plusieurs années dans la solitude et le travail.

Si Hume avait successivement abandonné l'étude des lois et celle du commerce, il ne faut chercher le secret de sa conduite ni dans cet orgueil ridicule des lettrés, qui, méconnaissant l'utilité des occupations sérieuses et leur action féconde sur l'esprit, affectent

de mépriser toutes les carrières pratiques, ni même dans cette inaptitude aux affaires qui est quelquefois le partage des beaux esprits, et souvent l'unique source de leurs dédains. Hume, plus tard, fit preuve de capacité dans les fonctions de secrétaire d'ambassade et de sous-secrétaire d'état, et donna lui-même un démenti « à ce préjugé, soigneusement accrédité par les sots, que les gens d'esprit ne sont bons à rien. » En quittant l'Écosse, Hume accomplissait un dessein mûrement médité, et obéissait à une passion sincère et sérieuse pour les études philosophiques. « Je suis venu ici, écrivait-il de France, avec la volonté de poursuivre mes études au milieu d'une retraite absolue, et jusqu'à présent je n'ai qu'à me féliciter de la constance avec laquelle je suis le plan de vie que j'ai adopté. Une frugalité rigide supplée à ce qui me manque du côté de la fortune, et me permet de rester indépendant. Grâce à elle, je n'ai à m'inquiéter de rien qui n'ait un rapport direct avec mes progrès littéraires. »

Cette liberté et ce loisir acquis au prix de son bien-être, le jeune philosophe les voulait consacrer à l'exécution d'un grand projet qui s'était emparé de son esprit. Dans une sorte de confession adressée à son médecin, lorsqu'il craignait d'avoir gravement altéré sa santé par l'excès du travail, Hume a raconté lui-même ce qu'on pourrait appeler son histoire intellectuelle :

« Il faut que vous sachiez que dès ma plus tendre enfance j'ai toujours eu un vif amour pour la lecture et l'étude. Comme en Écosse l'éducation classique, qui ne comprend guère que les langues, finit vers quatorze ou quinze ans, je me trouvai à cet âge abandonné à moi-même pour le choix de mes lectures, et mon goût me porta presque également vers les ouvrages de raisonnement et de philosophie, et vers les poètes et les auteurs élégans. Quiconque connaît ou les philosophes ou les critiques sait qu'il n'y a rien d'établi dans ces deux sciences, et que, même sur les points fondamentaux, elles ne contiennent guère que des sujets de discussions sans fin. En approfondissant ces matières, je sentis naître en moi une certaine audace d'esprit, qui, loin de me disposer à reconnaître aucune autorité, m'excitait à chercher quelque nouveau moyen d'établir la vérité. Après bien des efforts et des réflexions, vers l'âge de dix-huit ans, il me sembla enfin voir s'ouvrir devant moi tout un nouveau champ d'études qui me transporta outre mesure, et, avec l'ardeur naturelle aux jeunes gens, je laissai là tout plaisir et toute affaire pour m'y consacrer entièrement.....

« Je m'avisai qu'on pouvait reprocher à la philosophie morale que nous ont transmise les anciens le même défaut qu'on a reconnu à leur philosophie naturelle, à savoir d'être entièrement hypothétique, et de reposer plus sur l'imagination que sur l'expérience. Chacun a consulté sa fantaisie en bâtissant des systèmes de vertu et de bonheur, sans tenir compte de la nature humaine, de qui doit dépendre toute conclusion philosophique. Ce fut d'elle au contraire que je résolus de faire mon étude principale, et la source d'où découlerait pour moi toute vérité en critique aussi bien qu'en philosophie. Je tiens pour sûr que la plupart des philosophes qui nous ont précédés ont été

emportés au-delà du but par la grandeur de leur génie, et que pour réussir dans cette étude il ne faut guère autre chose que dépouiller tout préjugé soit pour ses opinions, soit pour celles d'autrui. »

Voilà donc le secret de cet exil volontaire. Reprendre en sous-œuvre toutes les recherches des philosophes, assimiler quant à la méthode les études morales aux investigations scientifiques, et arriver par une voie nouvelle à donner à la philosophie un fondement certain, telle est la tâche que Hume s'impose avant d'avoir vingt ans, à l'âge où la plupart des hommes n'ont d'ardeur et souvent de pensées que pour le plaisir. Certes ce n'est point une âme médiocre que celle qui conçut une semblable ambition, et le sacrifice de Hume abandonnant à la fois patrie, amis et carrière, sa persévérance, sa pauvreté studieuse s'ennoblissent encore de l'élévation des motifs qui l'animaient. Ses aveux nous montrent cet esprit si logique possédé dès le début du besoin de se satisfaire complétement. Il faut à Hume la vérité entière; on peut déplorer que cette poursuite de la certitude ne l'ait conduit qu'au scepticisme absolu, mais on doit rendre justice à la sincérité et à la parfaite bonne foi qui éclatent dans toute sa conduite. Hume ne s'ouvrit à personne de son grand dessein, et pendant sept années il l'eut toujours présent à l'esprit, il y ramena toutes ses pensées, ne se délassant de ses recherches opiniâtres que dans le commerce de Cicéron, de Virgile et de Pline. Occupé sans relâche à recueillir les preuves du système qu'il élaborait, essayant, sans se trahir, ses argumens chaque fois qu'une discussion lui en donnait l'occasion, — à La Flèche comme à Reims, dans ses méditations solitaires, dans ses lectures, comme dans ses conversations avec les pères jésuites et les savans, — il n'eut jamais en vue que l'accomplissement de sa tâche : faire pour les sciences morales ce que Bacon avait fait pour les sciences naturelles, appliquer aux faits intellectuels la méthode expérimentale, et arriver par l'expérience et l'induction à des résultats incontestables.

La pensée de Hume se révèle clairement dans le titre qu'il donna à son livre, lorsqu'à l'âge de vingt-six ans il se rendit à Londres pour publier le résultat de ses travaux. Ce premier ouvrage fut intitulé : *Traité de la nature humaine*, et il eut pour sous-titre : « Tentative pour introduire dans les études morales la méthode expérimentale de raisonner. » Il portait d'un bout à l'autre l'empreinte de l'esprit dans lequel il avait été conçu. Le meilleur résumé qu'on en puisse faire est contenu dans la page suivante, où Hume développe les principes qui doivent dominer l'étude de la philosophie, de l'histoire et de la critique, et où il semble répondre à toutes les questions qu'il s'était posées à dix-huit ans. Avertissons toutefois que cette page n'est pas empruntée au *Traité de la nature humaine*, mais aux

Recherches sur l'entendement humain, qui sont le même ouvrage sous une autre forme.

« On s'accorde universellement à reconnaître qu'il existe une grande uniformité dans les actions des hommes chez tous les peuples et à tous les âges, et que la nature humaine demeure toujours la même dans ses principes et ses opérations. Les mêmes motifs produisent toujours les mêmes actions, les mêmes événemens découlent des mêmes causes. L'ambition, l'avarice, l'amour de soi, la vanité, l'amitié, la générosité, le patriotisme, toutes ces passions, entremêlées à des degrés divers et répandues dans la société, ont été depuis le commencement du monde et sont encore la source de toutes les actions et de toutes les entreprises qu'on a pu observer au sein du genre humain. Voulez-vous connaître les sentimens, les inclinations, la conduite des Grecs et des Romains? Étudiez bien le caractère et les actions des Français et des Anglais; vous ne sauriez vous tromper beaucoup en appliquant aux premiers la plupart des observations que vous aurez faites sur les seconds. Le genre humain est si fort le même en tout temps et en tous lieux, que l'histoire ne nous apprend rien de nouveau ni d'étrange sous ce rapport. La principale utilité de l'histoire consiste seulement à mettre au jour les principes constans et universels de la nature humaine, en nous montrant les hommes dans toutes sortes de situations et de circonstances, et en nous fournissant les matériaux qui nous servent à faire nos observations et à connaître les sources régulières des actions et de la conduite de chacun. Ces annales des guerres, des intrigues, des factions, des révolutions, sont autant de collections d'expériences d'après lesquelles le politique ou le philosophe moraliste fixe les principes de la science, de la même façon que le médecin ou le philosophe naturel arrive à connaître la nature des plantes, des minéraux, ou des autres objets extérieurs par les expériences qu'il institue à leur sujet. La terre, l'eau et les autres élémens, étudiés par Aristote et par Hippocrate, ne sont pas plus semblables à ceux qui sont en ce moment soumis à notre observation que les hommes peints par Polybe ou Tacite ne le sont à ceux qui gouvernent aujourd'hui le monde. »

Poursuivant sa pensée, Hume arrive à soutenir qu'un historien est convaincu de fausseté par cela seul qu'il rapporte d'un homme des actions qu'aucun motif humain ne peut expliquer, et il fait le procès à Quinte-Curce pour avoir prêté à Alexandre un courage surnaturel aussi bien que pour lui avoir attribué une force surhumaine. Ainsi pour Hume la vraisemblance devient le *criterium* et la mesure de la vérité. Il y a là un paralogisme évident; Hume ne s'aperçoit pas qu'il renverse lui-même son système par l'application trop rigoureuse qu'il en fait. S'il est incontestable que la nature produit des monstres, pourquoi n'y aurait-il pas aussi des anomalies morales, des exemples de perversité précoce et inexplicable, et par compensation des modèles de dévouement sublime, de désintéressement et de vertu? Tous les martyrs, tous les héros, tous les hommes de génie sont donc, dans des ordres d'idées différens, autant de démentis au

système de Hume. Par une contradiction singulière, le sceptique qui nie l'identité individuelle veut que la collection des individus, l'humanité, soit à toute époque non-seulement semblable à elle-même, mais identique. Il la suppose au moins stationnaire, puisqu'il ne tient pas compte des différences que le degré de civilisation met entre deux peuples ou entre le même peuple à deux époques de son histoire, puisqu'il refuse d'admettre que ce qui en un temps a été impossible puisse devenir possible, et relativement aisé, par le changement des idées et le progrès des lumières.

Cette théorie, qui accuse avant tout chez le philosophe une certaine paresse de l'imagination et l'absence de toute disposition à l'enthousiasme, est curieuse parce qu'elle fait connaître la tournure d'esprit de Hume, et parce qu'elle a été la règle de tous ses travaux en critique, en politique et en histoire : elle n'est pas cependant le côté le plus nouveau et le plus important de sa doctrine. Un tout autre intérêt s'attache aux conséquences que Hume, dans le *Traité de la Nature humaine*, a tirées de la philosophie de Locke. Hume adopte complétement le point de départ du philosophe anglais, à savoir que la sensation est la source de toutes nos connaissances, et même il développe la pensée de Locke avec cette rigueur et cette précision qui font de lui le premier des dialecticiens. « Pour ma part, dit-il, quand j'entre intimement et jusqu'au fond dans ce que j'appelle *moi*, je me heurte toujours à une perception quelconque de froid ou de chaud, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de peine ou de plaisir. Je ne puis jamais à aucun moment saisir mon *moi* sans une perception, et je ne puis jamais rien observer que cette perception. » Partant de ce principe, dont l'apparente évidence et la simplicité devaient naturellement séduire un esprit positif et pratique comme le sien, Hume tourne contre la substance spirituelle, contre l'âme humaine, tous les argumens dont Berkeley s'était déjà servi contre la nature extérieure. De même que Berkeley avait établi que l'existence de la matière est indémontrable, Hume établit à son tour que rien ne peut nous prouver notre propre existence. En effet, si nous ne pouvons rien connaître que par la conscience, et si celle-ci ne nous transmet jamais que des impressions, sur quoi nous fondons-nous pour étendre notre croyance au-delà de ce qui nous est attesté par la conscience, à savoir l'impression pure? Comment de ces phénomènes si fugitifs et si variés pouvons-nous conclure à l'existence d'un esprit qui dure et qui, dans toute sa durée, est identique à lui-même? « Si la substance spirituelle existe, quelle est l'impression qui nous la découvre, et comment cette impression opère-t-elle? Est-ce une impression de sensation ou de réflexion? Est-elle agréable, ou pénible, ou indifférente? Agit-elle continûment ou périodiquement, ou à divers intervalles? Si elle agit

à divers intervalles, quels sont ses temps d'apparition et de retour, et quelle cause la produit? On ne peut répondre à aucune de ces questions. » Non-seulement on ne peut répondre à aucune de ces questions, mais il est même inutile de les poser, attendu que, dans la théorie de Locke, il n'est point de termes qui s'excluent plus complétement que ceux de substance et d'impression, et il est impossible de concevoir une impression de substance. « En effet, comment une impression représenterait-elle une substance, si ce n'est en lui ressemblant? et comment une impression peut-elle ressembler à une substance, puisque, suivant notre philosophie, une impression, loin d'être une substance, n'a aucun de ses caractères? » Mais, s'il n'existe que des impressions, qu'est-ce donc que notre esprit? L'esprit n'est que la succession des phénomènes intérieurs attestés par la conscience. « L'esprit est une espèce de théâtre où chaque perception fait son apparition, passe et repasse, dans un continuel changement... Et que cette métaphore de *théâtre* ne nous abuse pas; c'est la succession de nos perceptions qui constitue notre esprit, et nous n'avons aucune idée, même éloignée et confuse, du théâtre où ces scènes sont représentées. » Pour nous reconnaître au milieu de la multitude des phénomènes, nous les groupons selon les rapports que nous supposons exister entre eux, et de là sont nées dans le langage ces expressions : la cause, le temps, l'espace, la substance, l'âme, Dieu, créations purement arbitraires des métaphysiciens, métaphores traditionnelles inventées et perpétuées pour la commodité du discours. Le prestige de l'habitude nous fait seul attribuer une existence réelle à ces chimères.

Ainsi Hume, qui ne s'était proposé au début que de contrôler la philosophie de Locke et de lui donner un fondement inébranlable dans l'étude des faits moraux et des lois de l'entendement, en est venu, au terme de ses recherches, à nier à la fois l'existence de l'esprit et celle de la matière, et à peupler le monde d'ombres vaines et d'images sans réalité. Il est arrivé à cette conclusion inattendue par une série de déductions rigoureuses dont il est impossible de rompre l'enchaînement ou de contester la justesse. C'est le témoignage que rend à Hume une bouche peu suspecte. Reid, à qui devait appartenir l'honneur de réfuter le nouveau scepticisme, a proclamé en mainte occasion que, si l'on n'arrête Hume au premier pas, il n'est plus possible de renverser un seul point de son argumentation. L'inexorable logique du jeune philosophe, la précision de son langage, la rigueur de ses démonstrations, attestent la puissance et la merveilleuse lucidité de son esprit, et témoignent en même temps des études profondes et du soin consciencieux qui avaient présidé à son premier ouvrage. Une doctrine qui met au rang des chimères

la nature extérieure et jusqu'à l'intelligence de l'homme heurte si violemment l'inébranlable conviction du genre humain, qu'on est toujours tenté de ne voir dans le scepticisme qu'un jeu d'esprit, une gageure soutenue par des prodiges de sophistique. Pourtant ce serait être injuste envers Hume que de lui refuser le mérite d'une opinion sincère et réfléchie, et de confondre sa doctrine avec l'incrédulité railleuse et intempérante des beaux-esprits français ses contemporains. Il n'y avait point chez Hume de parti pris d'être sceptique; il avait accepté, comme tous les hommes de son temps, la philosophie de Locke; seulement son intelligence ferme et nette a fait sortir de cette philosophie les conséquences inévitables que les autres n'y avaient pas aperçues, et alors le scepticisme lui est arrivé comme une conclusion irrésistible. « Où suis-je, et que suis-je? s'écriait-il au début de ses études. A quelles causes dois-je mon existence et à quel état retournerai-je? De qui dois-je rechercher la faveur, et de qui redouter la colère? Quels êtres m'entourent? Sur qui ai-je une influence quelconque, et qui a influence sur moi? Toutes ces questions me confondent, et je commence à me croire dans la plus déplorable condition qu'il soit possible d'imaginer, entouré des plus épaisses ténèbres et entièrement privé de l'usage de tout membre et de toute faculté. »

Ce n'est point là ce ricanement qui n'abandonne jamais les incrédules français, même lorsqu'ils abordent les plus hautes questions; c'est le langage grave et ému d'un esprit sérieux qui comprend toute l'importance des problèmes qu'il agite. Il semble entendre comme un écho de Pline l'Ancien dépeignant à grands traits la misérable condition de l'homme jeté nu sur la terre. Est-ce d'ailleurs la seule trace d'émotion qu'on trouve chez Hume? Mais qui n'a présente à la pensée l'énergique peinture qu'il a faite des conséquences de sa propre doctrine et de la condition de tout sceptique en face de l'opinion du genre humain? C'est le cri d'une âme qu'une conviction courageuse et une ferme volonté soutiennent seules dans la poursuite de la vérité.

« Je suis terrifié et anéanti par cette solitude et ce délaissement où je me trouve placé dans ma philosophie; il me semble que je sois quelque monstre étrange et informe qui, incapable de frayer et de s'unir avec personne, s'est vu expulsé de tout commerce humain, et qu'on laisse entièrement abandonné à lui-même et sans consolation. Volontiers irais-je chercher au milieu de la foule l'abri et la chaleur, mais je ne puis prendre sur moi de me mêler à elle avec une pareille difformité. J'en invite d'autres à venir se joindre à moi, afin que nous fassions bande à part, mais personne ne veut m'entendre. Tout le monde se tient à distance et redoute cette tempête par laquelle je suis battu de tous côtés. Je me suis exposé à l'inimitié de tout ce qui est métaphysicien, logicien, mathématicien et même théologien : com-

ment m'étonnerais-je des insultes qu'il me faudra subir? J'ai proclamé mon incrédulité à l'égard de leurs systèmes; puis-je être surpris qu'ils montrent de la haine pour moi et pour ma personne? Si je regarde au dehors, je ne prévois de tous côtés que discussion, contradiction, colère, calomnie, diffamation. Si je rentre en moi-même, je ne trouve que doute et qu'ignorance. Le monde entier conspire pour me combattre et me contredire; cependant telle est ma faiblesse, que je sens toutes mes opinions perdre de leur force et déchoir quand elles n'ont pas l'appui et l'approbation d'autrui. Je ne puis faire un pas sans hésitation, et chaque réflexion nouvelle me fait redouter quelque erreur ou quelque absurdité dans ma façon de raisonner. »

Veut-on une preuve de plus de ce travail intérieur qui s'accomplit chez Hume dans les studieuses années de sa jeunesse? Les *Dialogues sur la religion naturelle*, destinés à exposer les doutes du philosophe sur l'existence de Dieu et sur le culte dû à la Divinité, ne furent écrits qu'assez tard (vers 1751), et ne furent publiés qu'après la mort de Hume. La pensée première de cet ouvrage est pourtant contemporaine de la conception du *Traité de la nature humaine*. C'est ce que nous apprend une lettre de Hume à son ami Gilbert Elliot, à qui il avait communiqué le manuscrit ou au moins le plan des *Dialogues:* « Vous avez dû voir, écrit-il, par l'échantillon que je vous ai donné, que je fais de Cléanthe (1) le héros du dialogue; tout ce que votre esprit pourra trouver pour fortifier ce côté de la discussion sera le bienvenu pour moi; ce que vous me supposez d'inclination pour le côté opposé s'est glissé en moi contre ma volonté. Il n'y a pas longtemps que j'ai brûlé un vieux cahier écrit avant que j'eusse vingt ans, et qui contenait page par page le progrès graduel de mes idées sur ce sujet. Il débutait par la recherche empressée d'argumens à l'appui de l'opinion générale; des doutes survinrent furtivement et se dissipèrent; ils reparurent, se dissipèrent de nouveau et revinrent encore; ce fut une lutte perpétuelle d'une imagination sans cesse en travail contre l'inclination, peut-être contre la raison. »

Il est bien peu d'hommes dont les opinions se soient formées avec cette maturité et après une recherche aussi consciencieuse de la vérité. De là l'accent de conviction qui respire dans tous les ouvrages de Hume, la netteté et la décision avec lesquelles il exprime sa pensée tout entière, quelque contraire qu'elle soit aux opinions reçues, la rigueur inexorable qui lui fait suivre ses prémisses jusqu'à leurs dernières conséquences, ce ton affirmatif qui l'a fait accuser de dogmatisme, et qui contraste en effet singulièrement avec une philosophie dont l'essence est le doute. Il fallait à Hume et cette sincérité et toute la confiance que donne la jeunesse pour affronter la fièvre de fanatisme et d'intolérance qui possédait alors l'Angle-

(1) C'est Cléanthe qui, dans les *Dialogues*, défend l'existence de Dieu contre Philon.

terre, pour lancer dans le public un livre tel que le *Traité de la nature humaine*. Cette publication lui demanda deux années; commencée en 1737, elle ne fut terminée qu'à la fin de 1739, ou même au commencement de 1740. Hume a dit, dans les courts mémoires qu'il a laissés sur sa vie, que son livre mourut en naissant. Il y a là de sa part excès de modestie ou peut-être excès d'orgueil. Le *Traité de la nature humaine* n'obtint pas sans doute le succès qui accueillit à leur naissance d'autres ouvrages moins importans de Hume; mais il était la première œuvre d'un auteur complétement étranger au monde des lettres, et qui n'appartenait même à aucun des corps savans. Venu d'Oxford ou de Cambridge, le livre de Hume eût fait beaucoup plus de bruit, ne fût-ce qu'en attirant sur l'auteur les censures ecclésiastiques. Tombé d'une plume inconnue, il n'attira l'attention que du petit nombre des esprits curieux que préoccupent les questions philosophiques. Les luttes politiques passionnaient à ce moment tous les esprits, et la guerre avec l'étranger allait se compliquer d'une guerre civile. Néanmoins le livre de Hume fut lu et devint même l'objet de réfutations. Il pénétra jusque dans un paisible presbytère d'Écosse, et Reid a raconté comment la lecture qu'il en fit lui ôta tout repos d'esprit et ébranla profondément la foi implicite qu'il avait ajoutée jusque-là au système de Locke. Le *Traité de la nature humaine* n'eût-il à ce moment trouvé d'autre lecteur que l'humble ministre de New-Machar, c'en était assez pour la gloire de Hume. Ce sera en effet l'honneur de son nom d'avoir mis dans tout leur jour les conséquences funestes de la philosophie de Locke et d'avoir ainsi provoqué les immortels travaux de Reid et de Kant.

Après la publication de son livre, Hume se rendit en Écosse auprès de son frère aîné, qui habitait les terres patrimoniales de la famille, et menait à Ninewells la vie de gentilhomme campagnard; la mère et les sœurs de Hume y résidaient également. Le jeune philosophe passa au milieu des siens plusieurs années, qu'il consacra entièrement à l'étude; il s'occupait à revoir son premier ouvrage et à en préparer un second. Les premiers *Essais moraux et politiques* parurent à Édimbourg en 1741 en un petit volume in-12 qui comprenait les essais sur *la Liberté de la Presse*, sur *les Partis en Angleterre*, sur *l'Indépendance du Parlement*, et, — sous les titres suivans, *l'Épicurien*, *le Stoïcien*, *le Sceptique*, *le Platonicien*, — l'exposé plutôt que l'appréciation de quatre des grands systèmes philosophiques de l'antiquité. Cet ouvrage, qui est un des meilleurs de Hume, fut favorablement accueilli, et dès l'année suivante l'auteur dut en donner une seconde édition, à laquelle il ajouta quelques morceaux. Il ne faut chercher ni dans ce livre ni dans aucun des écrits postérieurs un seul développement nouveau de la philosophie de Hume. Non-

seulement la doctrine de celui-ci est tout entière dans le *Traité de la nature humaine*, mais elle s'y trouve dans tout l'enchaînement de ses preuves et de ses conclusions et sous la forme la plus complète et la plus précise qu'il ait pu lui donner. Arrivé du premier coup à la destruction de toute certitude, au scepticisme absolu, Hume ne pouvait plus faire un seul pas qui ne fût un pas en arrière. Il ne lui restait plus qu'à douter de son propre système. Et de fait Hume était un logicien trop rigoureux pour ne pas apercevoir les conséquences extrêmes de sa doctrine, à savoir qu'il ne pourrait pas se prouver à lui-même son propre scepticisme.

L'impossibilité pour la raison humaine de trouver un point de départ incontestable et par conséquent d'arriver à la certitude, voilà la conclusion dernière à laquelle Hume dut s'arrêter. Une telle conviction amène naturellement à sa suite une grande indifférence pour toute espèce de discussion, sinon pour tout effort de l'esprit, et elle explique merveilleusement un trait du caractère de Hume qui était en contradiction avec sa passion excessive pour la renommée littéraire : nous voulons parler de son insurmontable aversion pour toute polémique. Il accueillait avec une extrême obligeance les réfutations sérieuses que l'on tentait de ses opinions, et sa correspondance avec ses deux plus vaillans contradicteurs, Reid et Campbell, est un modèle de dignité et de courtoisie; mais il refusa toujours de s'engager en des discussions qui ne pouvaient être à ses yeux que des luttes stériles. Ses ennemis eurent beau le harceler, lui porter des défis solennels, l'attaquer par ses endroits les plus sensibles : il se renferma dans un silence obstiné. Une seule fois il fut presque tenté de répondre à Warburton; mais, en y réfléchissant, il trouva que l'irascible prélat avait ébranlé un si petit coin de son édifice, que la solidité du reste n'en était point compromise. La seule vengeance que Hume tira jamais des torrens d'injures que Warburton, Hard et toute une nuée de ministres anglicans et méthodistes imprimèrent contre lui, ce fut un souhait sarcastique : « Que les ecclésiastiques voulussent bien s'en tenir à leur vieille occupation de se houspiller les uns les autres, et laisser les philosophes discuter avec calme, modération et politesse. » Si Hume abandonnait ses ouvrages à leur sort et s'abstenait de les défendre contre la critique, le même principe lui faisait refuser toute discussion orale. Il avait pour amis tous les membres éminens du clergé écossais, et la tentation était grande pour ceux-ci de ramener à la foi un homme qu'ils estimaient singulièrement. Plusieurs y succombèrent, et Blair plus souvent que les autres. Hume, qui vingt fois avait pesé les raisons pour et contre et ne croyait ignorer aucun des argumens de Blair, fut obligé d'interdire à son ami ce sujet de conversation. En lui écrivant au sujet d'un sermon du docteur Campbell sur les miracles, il lui glissa cette

prière : « En voilà assez sur votre ami, qui est certainement un homme plein d'esprit, quoique animé d'un peu trop de zèle pour un philosophe; permettez-moi d'ajouter maintenant un mot pour vous-même. Chaque fois que j'ai eu le plaisir de me trouver en votre compagnie, si la conversation roulait sur quelque question de littérature ou de raisonnement, je vous ai toujours quitté à la fois instruit et charmé; mais quand vous en détourniez le cours vers ce qui fait l'objet de votre profession, malgré vos intentions, sans doute fort amicales, j'avoue que je n'ai jamais éprouvé le moindre plaisir; je me sentais gagné par la fatigue, et vous par l'irritation. Je désirerais donc qu'à l'avenir, lorsque ma bonne fortune me fera vous rencontrer, ces questions fussent entièrement écartées. J'en ai fini depuis longtemps avec toute étude sur ces matières, et je suis devenu incapable d'instruction, tout en reconnaissant que personne n'est plus que vous en état d'instruire. »

Hume défendait avec fermeté la liberté de sa conscience, mais personne aussi ne savait mieux respecter celle d'autrui. Il n'essaya jamais d'imposer à qui que ce soit une seule de ses opinions. A mesure que l'âge calma chez Hume la ferveur philosophique, seule passion de sa jeunesse, il s'habitua de plus en plus à n'envisager ses propres doctrines que comme autant de sujets d'étude proposés aux méditations des gens d'esprit. En appréciant avec cette modestie le résultat et la destinée de ses travaux, Hume se montrait fidèle à l'esprit de son système; en même temps il entrait peut-être dans son fait un peu d'effroi des conséquences de sa philosophie. Cela nous paraît surtout vrai de la maturité de sa vie. Le scepticisme absolu auquel il était forcé d'aboutir satisfaisait sa logique beaucoup plus que son cœur et même que sa raison; il n'en voulut jamais admettre les conséquences pratiques, soit dans sa conduite, qui fut jusqu'au bout honorable et pure, soit dans ses écrits historiques, soit même dans ses principes de morale. Il exprima en mainte occasion le regret d'avoir publié trop tôt son système et de l'avoir développé avec une logique à outrance. Il est certain que dans les *Recherches sur l'entendement humain*, il a affaibli plutôt que fortifié l'enchaînement de ses idées, et en a autant que possible atténué la portée. Son *Traité sur les sentimens moraux* est une infidélité plus complète encore à sa doctrine, car il est impossible de donner un fondement positif à la loi morale lorsqu'on n'admet pas que l'intelligence puisse s'élever au-dessus du doute. De même en religion Hume ne pouvait admettre que l'existence de Dieu fût démontrable : rien ne prouve pourtant qu'il ait refusé d'y croire. Dans plusieurs passages de ses écrits, quand il insiste avec le plus de force sur l'impossibilité où est la raison humaine d'atteindre à la certitude, il semble tout près d'accepter la révélation divine comme source de certaines grandes vérités que

nous ne saurions repousser, quoiqu'il ne nous soit pas possible de les démontrer. Un soir qu'à Paris il soupait chez le baron d'Holbach, on vint à parler de la religion naturelle; Hume déclara que pour sa part il n'avait jamais rencontré d'athée. On sait la réponse de son hôte. « Parbleu, vous avez de la chance; pour la première fois vous en rencontrez dix-sept du même coup. » Hume ne demanda point à être compté comme le dix-huitième. Dix ans auparavant, il se trouvait à Londres lorsque lui arriva la nouvelle de la mort de sa mère; son ami Boyle, frère du comte de Glasgow, témoin de la douleur profonde où le jeta cette perte, exprima le regret qu'il ne pût trouver de consolation dans les croyances chrétiennes sur la destinée des justes et sur la vie future. « Ah! mon ami, dit Hume en sanglotant, je peux bien publier mes spéculations pour occuper les savans et les métaphysiciens; mais ne croyez pas que je sois si loin que vous le supposez de penser comme le reste des hommes. »

On se fera quelque idée des sentimens de Hume sur ce sujet par un passage d'une de ses lettres à son ami Mure, juge-baron de l'échiquier d'Écosse, dans laquelle il expose ses objections contre le culte et contre la prière :

« On doit reconnaître que la nature nous a donné une forte inclination à l'admiration pour tout ce qui est excellent, et à l'amour et à la reconnaissance pour tout ce qui est bienveillant et bienfaisant, et que la Divinité possède ces attributs dans leur plus haute perfection. Cependant je soutiens qu'elle n'est l'objet naturel d'aucune passion, d'aucune affection. Dieu ne tombe ni sous le sens ni sous l'imagination, à peine est-il atteint par l'intelligence : faute de quoi, il est impossible qu'aucune affection s'éveille. Un ancêtre éloigné, qui nous a laissé de grands biens et des titres conquis par son mérite, est un grand bienfaiteur pour nous; cependant il nous est impossible de lui porter aucune affection, parce qu'il nous est inconnu, et cela, quoique nous sachions qu'il était un homme, une créature humaine, ce qui le rapproche beaucoup plus de la portée de notre intelligence qu'un esprit invisible et infini. Un homme peut donc avoir le cœur parfaitement disposé pour tout ce qui est l'objet propre, naturel, de l'affection, amis, bienfaiteurs, patrie, enfans, etc., et cependant il peut, par suite de l'invisibilité et de l'incompréhensibilité de Dieu, ne ressentir pour lui aucune affection. A vrai dire, j'ai bien peur que tous les enthousiastes ne se trompent grossièrement eux-mêmes. L'espérance ou la crainte agite peut-être leur cœur quand ils pensent à Dieu : ou ils le ravalent jusqu'à le faire semblable à eux, et se le rendent ainsi plus facilement compréhensible, ou bien encore ils se gonflent de vanité en s'imaginant être les favoris particuliers de la Divinité, ou au mieux ils sont animés d'une affection artificielle et forcée qui agit par bonds et par sauts, et suit une marche irrégulière et désordonnée. On ne peut demander à personne comme un devoir une semblable affection. Remarquez bien que je n'exclus pas seulement les passions turbulentes, mais aussi les sentimens calmes. Ni les uns ni les autres ne peuvent agir sans l'assistance des sens et de l'imagination, ou au moins sans une connaissance de leur

objet plus complète que celle que nous avons de la Divinité. C'est là le cas de la plupart des hommes, et une infirmité naturelle ne peut jamais être un crime. »

Cette façon d'envisager les rapports de l'homme avec Dieu se rapproche beaucoup des sentimens d'un autre *utilitaire,* de Franklin. On y reconnaît le caractère essentiellement positif de Hume et la nature toute géométrique de son esprit. L'homme qui était insensible à toutes les émotions et à tous les plaisirs que procurent les arts, qui n'avait jamais regardé même le plus beau tableau avec un intérêt réel, pour qui la musique n'était que du bruit, qui avait parcouru l'Italie, la France et l'Allemagne sans admirer un seul de leurs chefs-d'œuvre ni une seule de leurs beautés naturelles, qui ne trouvait que des épigrammes contre l'architecture du moyen âge et contre la chevalerie, devait être inaccessible à toute sensibilité religieuse. Hume le dit lui-même comme on vient de le voir : Dieu ne parlait pas plus à son imagination qu'à ses sens. C'est que personne n'eut jamais une intelligence plus nette, plus déliée, plus pénétrante et en même temps frappée d'une plus incurable stérilité. La faculté divine, le pouvoir créateur, l'imagination lui manquait. Ce fut là la source de toutes les erreurs de Hume : il demeura perpétuellement à mi-chemin de la vérité faute d'être guidé dans ses travaux par cette lumière intérieure qui fait voir au-delà et au-dessus des syllogismes de la logique, et qui n'est pas moins nécessaire au philosophe pour féconder ses recherches qu'au poète pour donner la vie à ses vers.

II.

Les cinq années que Hume passa à Ninewells doivent compter au nombre des plus heureuses de sa vie. Ses relations de famille, ses travaux, sa réputation naissante, l'avaient mis en rapport avec les hommes les plus distingués de l'Écosse, et il entretenait avec eux un commerce assidu de lettres et de visites. L'usage subsistait encore parmi les familles aisées du pays d'envoyer leurs fils faire ou compléter leurs études dans les universités du continent, surtout à Leyde. En parcourant la correspondance de Hume avec ses amis, on est frappé de voir combien était générale alors une connaissance approfondie, non-seulement de l'antiquité, mais des langues italienne et française. C'était donc une société fort lettrée que celle de ces gentilshommes campagnards et de ces ministres de village avec lesquels Hume passait une partie de la belle saison; les distractions de l'esprit étaient les seules qui fussent faciles et assurées dans la solitude du château ou du presbytère, et on s'explique aisément par

ce concours de circonstances la prodigieuse activité littéraire dont un petit pays comme l'Écosse fit preuve à cette époque.

Au nombre des correspondans de Hume était le philosophe Francis Hutcheson, à qui le jeune écrivain soumit en manuscrit la troisième partie de son *Traité de la nature humaine*, celle qui traite de la morale et qui ne parut qu'après les deux autres. Hutcheson à son tour voulut avoir l'avis de Hume sur le traité de philosophie morale qu'il préparait et qu'il publia en latin en 1742. On ne saurait plus gravement différer que Hume et Hutcheson, et pourtant il est impossible d'imaginer rien de plus amical et en même temps de plus noble que la correspondance qu'ils entretinrent à propos d'ouvrages qui les mettaient à la fois en rivalité et en opposition. A côté d'Hutcheson, nommons encore Mure de Caldwell et James Oswald, qui devaient parvenir, le premier à une des grandes charges de judicature de l'Écosse, le second à un rang politique élevé; Reid, le fondateur de l'école philosophique écossaise; le docteur Blair et le docteur Leechman, qui passait pour le rival de Blair dans la chaire; l'historien Robertson et enfin Adam Smith, beaucoup plus jeune que Hume, et que l'on peut regarder à bien des égards comme son élève.

La bibliothèque de l'ordre des avocats à Édimbourg possède une partie des notes prises par Hume sur ses lectures pendant son séjour à Ninewells. Ces notes, d'une extrême brièveté et presque sans aucun ordre, sont néanmoins curieuses à parcourir; elles attestent des lectures immenses et d'une singulière variété; elles montrent aussi que Hume, qui se proposait déjà d'écrire quelque grand ouvrage historique sans avoir encore fait choix de son sujet, s'attachait spécialement à recueillir dans les livres qu'il parcourait, soit anciens, soit modernes, tous les faits qui se rapportent à la législation, à la statistique, à l'économie politique, et qu'il était d'usage alors de regarder comme au-dessous de la dignité de l'histoire. Une grande partie des faits ainsi notés par Hume ont pris place dans quelqu'un de ses écrits; les autres se retrouvent dans le livre d'Adam Smith sur la *Richesse des nations*. Cette particularité légitimerait seule l'espèce de filiation que nous établissons entre Hume et Adam Smith; mais il en est d'autres que l'on pourrait invoquer. Smith avait dix-sept ans lorsque Hume, sur l'invitation d'un ami, lui adressa un exemplaire de son *Traité de la nature humaine*, et commença avec lui une correspondance qui dura toute leur vie. Beaucoup des opinions soutenues dans le grand ouvrage de Smith se trouvent déjà, soit explicitement, soit en germe, dans les *Essais*, et il ne semble pas douteux que Smith ait puisé dans les entretiens de Hume l'idée même de son livre. Toute la correspondance de celui-ci nous le montre empressé à communiquer à ses amis les renseignemens, les faits, les observations qu'il recueille dans ses lectures ou dans ses voyages, et qu'il croit

de nature à les intéresser ou à être utiles à leurs études; ses lettres à Smith attestent l'intérêt tout spécial qu'il prenait aux travaux du jeune penseur qui, sous l'influence de ses écrits et de ses conseils, devait jeter les bases de la science économique.

Si agréable et si laborieuse que fût l'existence de Hume à Ninewells, elle ne l'empêchait point de songer à se créer une position. Il touchait en effet à sa trente-cinquième année, et il avait déjà une certaine réputation, sans avoir pu accroître un revenu que la plus stricte économie ne rendait pas suffisant. Deux fois il se mit sur les rangs pour obtenir une chaire dans une université, d'abord à Glasgow, puis à Édimbourg; deux fois ses efforts et ceux de ses amis furent rendus inutiles par les appréhensions et les scrupules du clergé presbytérien. Hume courait les chances d'une troisième candidature, lorsqu'il reçut une lettre d'un des plus riches pairs du royaume, le marquis d'Annandale, qui l'invitait à venir vivre avec lui en Angleterre. Ce jeune seigneur, dont la tête et la santé commençaient à se déranger, se piquait de littérature, et s'était pris de goût pour Hume à la lecture des *Essais*. Sa famille, désireuse de voir auprès de lui un homme de bon conseil, qui pût prendre quelque empire sur son esprit, fit de vives instances auprès de Hume pour qu'il acceptât l'offre du marquis, et lui assura une rémunération considérable; mais les désagrémens auxquels Hume se vit en butte lui firent bientôt regretter d'avoir échangé son humble indépendance contre les splendeurs d'une habitation seigneuriale, et il ne demeura guère plus d'une année auprès de lord Annandale. Il se préparait à retourner en Écosse, lorsqu'il rencontra à Londres un de ses compatriotes, le général Saint-Clair, qui allait prendre à Portsmouth le commandement d'une expédition destinée au Canada, et qui l'emmena comme secrétaire. Après une croisière infructueuse devant les côtes de Bretagne, l'escadre fut rappelée en Angleterre, et Hume était revenu à Ninewells quand le général Saint-Clair reçut une mission militaire près les cours de Vienne et de Turin, et lui offrit de nouveau de l'accompagner avec un titre officiel. Malgré la nécessité d'endosser l'uniforme militaire, puisqu'il devait avoir le rang d'aide de camp, Hume accepta une offre qui lui fournissait une précieuse occasion de visiter une grande partie du continent, à savoir la Hollande, toute l'Allemagne et le nord de l'Italie. On a conservé, et M. Burton a publié dans son excellent ouvrage, le journal que Hume tint de son voyage, et qui était destiné à son frère. Il s'y montre assez peu sensible aux beautés de la nature et aux chefs-d'œuvre de l'art. En revanche il note soigneusement la nature du sol et ses produits, le degré d'avancement de la culture, la densité de la population, la condition sociale et les mœurs des habitans, la quotité des impôts. La tournure toute pratique de son esprit éclate donc

dans ces notes rapides prises au jour le jour; mais le philosophe se retrouve dans les déductions que Hume tire des faits qu'il remarque. C'était chose peu usitée à cette époque que d'observer de si près le côté matériel de la vie des peuples, et surtout d'en faire découler des conséquences morales : c'est aussi là ce qui fit le grand succès des livres de Hume en France, en leur donnant un air de nouveauté et une sorte d'originalité.

Le rétablissement de la paix en 1748 par le traité d'Aix-la-Chapelle mit fin à la mission du général Saint-Clair, et ramena Hume en Écosse. Dans l'intervalle de ses deux expéditions avec le général, Hume avait préparé une troisième édition des *Essais moraux et politiques*, et il avait refondu son *Traité de la nature humaine*, auquel il avait donné la forme définitive que cet ouvrage a conservée sous le titre de *Recherches sur l'entendement humain*. Ces deux livres parurent pendant que Hume était encore à Turin, et malgré ce qu'il en dit dans le court écrit qu'il a laissé sur sa vie, le succès en fut grand, si l'on tient compte de la gravité des matières qui y étaient traitées et des préoccupations de l'opinion publique au milieu d'une guerre acharnée et au sortir d'une insurrection qui avait failli renverser la maison de Hanovre. On a vu déjà que Hume avait mitigé dans les *Recherches* plusieurs des assertions trop hardies contenues dans le *Traité de la nature humaine*. Il n'avoua plus désormais que cette seconde forme de sa pensée, protestant avec véhémence contre les argumens que l'on pourrait tirer de son premier ouvrage, qu'il condamnait lui-même à l'oubli; mais malgré les adoucissemens qu'il avait apportés dans l'énonciation de ses idées, les *Recherches* lui firent plus de tort dans l'opinion du public religieux que le *Traité de la nature humaine*, parce qu'elles trouvèrent plus de lecteurs, et le chapitre sur la crédibilité des miracles demeura toujours le grand et inexorable grief du clergé protestant contre l'auteur. Les réfutations abondèrent et accrurent le débit du livre.

De retour au sein de sa famille, Hume reprit sa vie studieuse : c'est l'époque la plus féconde de sa carrière littéraire. Il mettait la dernière main aux *Recherches sur les principes de la morale*, qui parurent en 1751; il composait les *Discours politiques*, qui virent le jour en 1752, et il entreprenait les *Dialogues sur la religion naturelle*, qui ne furent publiés qu'après sa mort. Cette liste des ouvrages publiés ou écrits coup sur coup par le même homme ne donne encore qu'une faible idée du travail que Hume s'imposait. On voit par sa correspondance ce qu'un des *discours politiques*, celui qui traite de la densité de la population dans l'antiquité, lui coûta d'efforts. Il se fit un devoir de relire, la plume à la main, tous les auteurs grecs et latins, et il différa la publication de plusieurs mois faute de pouvoir se procurer un Strabon. En dehors de ses travaux personnels, il sur-

veilla l'impression à Édimbourg d'une édition française de l'*Esprit des lois*, qu'il serait curieux de comparer avec les éditions publiées en France, parce qu'elle contient des corrections et des notes fournies à Hume par l'auteur. Cette publication fut en effet pour Hume l'occasion d'entrer en relation avec Montesquieu, à qui il adressa ses ouvrages et avec qui il échangea des lettres pleines de courtoisie.

Les *Recherches sur les principes de la morale* sont le dernier écrit philosophique qui soit sorti de la plume de Hume : elles sont le complément des *Recherches sur l'entendement humain*, mais elles n'en ont pas l'originalité. Quant aux *Discours politiques*, qui contiennent la majeure partie et les plus substantiels des écrits de Hume sur l'économie politique, ils passent aux yeux des Anglais pour son meilleur ouvrage. C'est assurément celui de tous qui eut le succès le plus immédiat et le plus général.

Un grand changement s'accomplit à cette époque dans l'existence de Hume. Ses amis avaient de nouveau essayé en 1751 de le faire entrer à l'université de Glasgow et avaient brigué pour lui la chaire de logique. Ils échouèrent, et Hume ne voulut plus tenter l'aventure; mais comme son frère venait de se marier, il se résolut néanmoins à quitter Ninewells, afin d'avoir une entière liberté. Ses livres lui avaient rapporté quelque argent; il avait fait quelques économies pendant ses deux missions avec le général Saint-Clair; enfin il se trouvait à la tête d'un capital de 1,000 livres sterling; c'était à ses yeux la richesse. Il écrivait à ce sujet à son ami Michel Ramsay : « Je pourrais bien avoir comme tant d'autres la prétention de me plaindre de la fortune, je m'en garderai bien, je serais le premier à me taxer de déraison. Tant que l'intérêt demeurera au taux actuel, j'aurai 50 livres de rentes; ma bibliothèque vaut 100 livres, j'ai du linge en abondance, une garderobe bien montée et près de 100 livres en réserve, avec tout cela de l'ordre, de la frugalité, un grand amour de l'indépendance, une bonne santé, un caractère égal et une passion infatigable pour l'étude. Je dois donc me regarder comme au nombre des heureux et des favorisés, et loin de vouloir tirer de nouveau à la loterie de la vie, il est peu de destinées contre lesquelles je voudrais changer mon sort... Je vais m'établir à Édimbourg, ma sœur compte venir me rejoindre, et comme elle peut ajouter 30 livres à mon revenu, et qu'elle a au même degré que moi l'amour de l'ordre et de la frugalité, nous ne doutons pas de joindre les deux bouts. »

Tout cela est parfaitement sincère : cette existence plus que modeste répondait si bien aux goûts de Hume, qu'elle lui donna réellement toute la félicité qu'il s'en promettait. Au commencement de 1753, il écrivait au docteur Cléphane : « J'éprouve le besoin de triompher un peu à vos yeux, car enfin, ayant atteint la quarantaine, me voici à mon honneur, à l'honneur de la science et de l'époque

actuelle, arrivé à la dignité de maître de maison. Il y a environ sept mois, j'ai pris une maison à moi, et j'y ai installé une famille au grand complet, composée d'un chef qui est moi, et de deux membres subalternes, une bonne et un chat. Ma sœur est venue depuis me rejoindre et demeure avec moi. Avec de l'économie, je trouve que je puis me donner la propreté, la chaleur, la lumière, l'abondance et le contentement. Que voudriez-vous avoir de plus? L'indépendance? Je l'ai au suprême degré. L'honneur? Ce n'est pas là ce qui manque. La grâce? Elle viendra en son temps. Une femme? Ce n'est pas là une des nécessités indispensables de la vie. Des livres? Voilà une de ces nécessités; mais j'en ai plus que je n'en puis employer. Bref, je ne puis trouver aucune des jouissances importantes de la vie que je ne possède plus ou moins, et sans grand effort de philosophie je puis être heureux et satisfait. »

A peine Hume était-il fixé à Édimbourg, qu'un petit succès vint lui procurer une des plus vives satisfactions de sa vie et décida du reste de sa carrière littéraire. Le bibliothécaire de l'ordre des avocats résigna ses fonctions, qui étaient électives; les amis de Hume mirent aussitôt sa candidature en avant. Un pareil choix fit jeter les hauts cris à une partie du clergé qui suscita un concurrent au philosophe; mais malgré tous les efforts des intolérans et après une lutte qui passionna et divisa la ville, Hume fut élu. Dans ses mémoires, il se félicite de cette élection, parce qu'elle mit à sa disposition une riche bibliothèque. « Quant aux appointemens, ajoute-t-il, je n'en recevais que peu ou point. » Les appointemens étaient de 50 livres sterling, c'est-à-dire qu'ils égalaient le revenu personnel de Hume; mais sa modestie lui a fait taire le motif très honorable pour lequel il ne les toucha pas. Au nombre des administrateurs de la bibliothèque se trouvaient des membres de la faculté qui avaient combattu la candidature de Hume, et dont le dépit se traduisit bientôt par de mauvais procédés. Le philosophe fut sur le point de donner sa démission, mais il lui coûtait de renoncer aux facilités de travail que lui procuraient ses fonctions; d'un autre côté, il ne voulait pas que sa persistance pût être attribuée à l'intérêt : il résolut de garder la place en renonçant aux émolumens. Il y avait alors à Édimbourg un aveugle nommé Blacklock qui, à force de persévérance, de courage et de privations, était arrivé à acquérir la connaissance approfondie des langues anciennes et une instruction aussi solide que variée. Blacklock montrait un talent assez remarquable pour la poésie : Hume s'était intéressé à lui, l'avait aidé de ses conseils et de sa bourse, lui avait trouvé un éditeur pour ses vers, avait provoqué des souscriptions en sa faveur, sans réussir à lui assurer des moyens réguliers d'existence. Il abandonna au poète aveugle son traitement de bibliothé-

caire, et c'est en faisant une bonne action qu'il réussit à concilier l'amour des livres et les exigences d'une légitime fierté.

III.

Hume avait terminé tous les travaux qu'il avait entrepris, et cependant la tranquillité et le loisir dont il jouissait, les encouragemens de ses amis, le progrès de sa réputation, enfin ses habitudes laborieuses, tout l'invitait à écrire encore. Plus d'une fois dans sa jeunesse, il avait nourri l'idée de composer quelque grand ouvrage historique : cette pensée lui revint à la vue des ressources considérables que lui offrait pour un travail de ce genre la bibliothèque dont il était le gardien, et la tentation fut d'autant plus irrésistible qu'il n'y avait pas sur le Parnasse anglais, pour employer les expressions de Hume lui-même, de place plus évidemment vacante que celle d'historien. Prendre cette place vacante, doter la littérature de son pays d'un genre d'ouvrage qui lui manquait entièrement et s'assurer dans l'histoire le premier rang, qu'il n'avait pu atteindre dans la philosophie, tel fut le rêve caressé par Hume. Quant à un sujet, aucun pour la nouveauté et pour l'intérêt ne pouvait rivaliser avec l'histoire nationale. Ce fut donc à écrire l'histoire d'Angleterre que Hume s'arrêta : seulement quelle période de cette histoire fallait-il prendre pour point de départ? Contre l'avis d'Adam Smith, Hume se décida pour l'époque des Stuarts. « J'ai commencé par être de votre avis, écrivait-il à Smith, et par croire que la période la plus avantageuse à prendre pour point de départ était l'avénement des Tudors avec Henri VII; mais vous remarquerez que le changement qui s'accomplit alors dans les affaires publiques fut très peu sensible, et que l'influence ne s'en fit voir que bien des années plus tard. C'est sous Jacques Ier que les communes commencèrent à lever la tête, et que s'engagea la lutte entre les priviléges des sujets et la prérogative royale. Le gouvernement, sur lequel ne pesait plus l'énorme autorité de la couronne, montra son vrai caractère, et les factions qui naquirent alors, et dont l'influence se fait encore sentir actuellement, rendent cette période la portion la plus curieuse, la plus intéressante et la plus instructive de notre histoire. Ce sujet me paraît très beau, et je l'embrasse avec beaucoup d'ardeur et de plaisir. »

Hume distribua d'avance sa matière en trois volumes : un pour les deux premiers Stuarts, un pour la république et la restauration, le troisième pour les règnes de Guillaume et d'Anne. Il ne lui semblait pas prudent de descendre plus bas que l'avénement de la maison de Hanovre, et de retracer des luttes dont le souvenir était brûlant

et dont tous les acteurs principaux vivaient encore. Son plan arrêté, Hume se mit à l'œuvre avec l'activité et l'application opiniâtres qu'il apportait dans ses travaux littéraires, et au bout de deux années, en septembre 1754, il publia à Édimbourg le premier volume, qui s'arrête à la mort de Charles Ier. Laissons Hume raconter lui-même l'accueil fait à son livre.

« J'avais, je dois l'avouer, grande confiance dans le succès de cet ouvrage. Je me croyais le seul historien de mon pays qui n'eût tenu aucun compte du pouvoir dominant, de l'intérêt ou de la faveur, de l'influence des préjugés populaires, et comme le sujet était à la portée de tous les esprits, je comptais d'autant plus sur l'approbation universelle. Je fus cruellement désappointé. Ce ne fut qu'un concert de reproches, de blâme et même d'animadversion; Anglais, Écossais et Irlandais, whigs et tories, anglicans et dissidens, incrédules et dévots, patriotes et courtisans se réunirent dans la même fureur contre l'homme qui avait osé verser une larme généreuse sur le sort de Charles Ier et du comte de Strafford. Ce qu'il y eut de plus mortifiant, c'est qu'après la première explosion de colère le livre sembla tomber dans l'oubli. M. Millard m'a dit qu'en douze mois il n'en vendit pas plus de quarante-cinq exemplaires. C'est à peine si j'appris que dans les trois royaumes il y eût un homme un peu considérable par le rang ou par le savoir qui pût supporter mon livre. Je dois en excepter le primat d'Angleterre, le docteur Herring, et le primat d'Irlande, le docteur Stowe, et ces deux exceptions paraîtront singulières. Ces prélats éminens m'écrivirent tous les deux de ne me pas décourager. J'avais cependant perdu courage, je dois l'avouer, et si la guerre à ce moment n'eût éclaté entre la France et l'Angleterre, je me serais certainement retiré dans quelque ville de province en France, j'aurais changé de nom et je n'aurais jamais remis les pieds dans mon pays natal; mais comme cela n'était pas possible, et comme mon second volume était fort avancé, je me résolus à prendre courage et à continuer. »

Un homme d'esprit a soupçonné, non sans raison, qu'il y avait dans ce récit de Hume un peu de malice et beaucoup d'orgueil. Hume, écrivant ses mémoires à la fin de sa vie et lorsque sa réputation était à l'apogée, a un peu chargé le tableau, afin d'établir un contraste plus piquant entre l'accueil fait à son premier volume et l'immense succès que finit par obtenir son histoire. Hume n'avait qu'une passion, mais qui absorbait toute la puissance de son âme : c'était celle de la gloire littéraire. Il avait donc au plus haut degré cette sensibilité maladive qui est le partage de tous les auteurs, et ne réussir qu'à demi ou aux trois quarts lui paraissait un insupportable échec. Si l'on en croyait ses mémoires, tous ses livres seraient tombés à plat : il n'en est aucun pourtant qui n'ait eu plusieurs éditions. Cette fois il fut d'autant plus sensible aux critiques, que son livre lui avait coûté plus de soins et de peines, et que ses espérances avaient été plus grandes; néanmoins il y a beaucoup à rabattre

de ce qu'il dit des mésaventures de son premier volume et de son propre désespoir. Il n'y a point trace dans sa correspondance de son projet de quitter l'Angleterre. On remarquera en outre une contradiction manifeste dans son récit : en admettant que l'*Histoire des Stuarts* se fût moins vendue à Londres qu'en Écosse, où elle était publiée, on ne comprendrait pas qu'il se fût fait autant de bruit autour d'un livre qui ne se vendait et ne se lisait point.

Quant au concert de plaintes que tous les partis firent entendre contre son livre, Hume devait être le dernier à s'en étonner, et on doit croire qu'il jouait la surprise. Il avait compté, pour éveiller la curiosité publique, sur les applications possibles de l'histoire des Stuarts à l'époque où il écrivait et sur l'importance que les questions qu'il touchait conservaient encore pour les divers partis. Malheureusement cet avantage cachait un danger. Un livre qui mettait en jeu la passion politique ne pouvait être lu avec calme. Whigs et tories dataient également du temps des Stuarts; le jugement à porter sur les grands faits de cette époque était le champ de bataille obligé des deux partis; tous deux devaient chercher uniquement dans le livre de Hume des argumens à l'appui de leur cause et répudier l'écrivain qui n'épousait pas complétement leur querelle. N'oublions pas que le premier volume de Hume parut en 1754, c'est-à-dire six ans à peine après la célèbre tentative de Charles-Édouard, alors que la dynastie de Hanovre tremblait encore sur son trône mal affermi, quand une moitié de l'Écosse était en deuil, quand les prisons étaient pleines et que les arrêts de proscription se succédaient tous les jours, quand au sein même des familles la passion politique créait des inimitiés implacables. Pour le tory, Charles Ier était encore un martyr; pour le whig, c'était un grand coupable justement puni de ses crimes. C'était trop demander de la nature humaine que d'espérer à un pareil moment réunir tous les suffrages en ne flattant personne, et rallier à un jugement équitable des opinions si irréconciliables. L'impartialité pouvait sourire à un esprit calme et froid comme celui de Hume, qui, dégagé de tout intérêt et libre de toute passion politique, envisageait le passé avec le coup d'œil du moraliste et du philosophe; mais ce qui souriait à sa raison devait irriter et blesser les autres. Pour avoir essayé de tenir la balance égale entre Charles Ier et le parlement, Hume devait donner prise à l'accusation de jacobitisme : elle ne lui manqua pas.

L'histoire de Hume est demeurée classique en Angleterre, et elle méritait cet honneur. Les faits sont choisis avec discernement et groupés avec art; le récit est clair, rapide et plein d'intérêt; la diction est vive et nette, et d'une merveilleuse souplesse; elle allie tous les tons, depuis la simplicité élégante jusqu'à l'éloquence. Hume a su enchâsser dans son style avec un grand bonheur un certain nombre

des expressions pittoresques et des tours originaux qu'il rencontrait dans les vieux auteurs. Des puristes lui ont reproché quelques gallicismes et quelques tournures écossaises; ce fut cependant l'occupation de sa vieillesse de faire la chasse aux *scotticismes* qui se trouvaient dans ses livres, et sa correspondance nous le montre suppliant continuellement tous ses amis de Londres de lui signaler ces taches originelles, afin qu'il en soit fait justice à la prochaine édition. En somme, s'il n'y a qu'une voix pour louer l'exécution de ce grand ouvrage, sur le fond même des choses des critiques graves ont été élevées contre Hume. Lord Brougham l'a accusé d'avoir composé son histoire avec précipitation; mais le principal argument sur lequel repose ce reproche, c'est qu'il résulte de la correspondance de Hume que le premier volume a été écrit en un peu moins de deux ans, tandis qu'un volume et demi de l'*Histoire d'Écosse* a coûté six ans de travail à Robertson. Sans vouloir appliquer ici la maxime que le temps ne fait rien à l'affaire, on peut répondre que la vraie question à considérer est celle de l'emploi du temps. Robertson était un esprit plus lent que Hume, et il n'était pas, comme celui-ci, libre de toute occupation et de tout soin de famille. Célibataire, sobre, frugal, sans autre passion et sans autre récréation que l'étude, toujours levé avec l'aube, Hume s'enfermait du matin au soir dans sa bibliothèque, ayant sous la main tous les livres dont il avait besoin, et il consacrait uniquement à son histoire une application et une puissance de travail qu'il a été donné à bien peu d'hommes d'égaler. Toute autre pensée que celle de son livre disparaissait de son esprit, sa correspondance même était suspendue; chaque fois qu'il a terminé un volume, on le voit s'accorder quelques jours de repos, et s'excuser auprès de ses plus chers amis d'être demeuré six mois et quelquefois davantage sans répondre à leurs lettres les plus pressantes. « Je regarde comme une bagatelle, écrit-il au docteur Cléphane, d'expédier un volume in-4° en quinze ou dix-huit mois, et je ne suis pas capable d'écrire une lettre tous les deux ans; je m'acharne à entretenir correspondance avec la postérité, dont je ne connais rien, et qui probablement ne s'inquiétera guère de moi, tandis que je me laisse oublier par mes amis, que j'aime et que j'estime. Cependant ce n'est pas sans quelque satisfaction que je puis vous expliquer un silence que je suis le premier à me reprocher, je l'avoue; j'ai conduit mon histoire jusqu'à la mort de Charles Ier. Je compte m'en tenir là quelque temps; je veux relire, réfléchir et corriger; je veux examiner ce qui précède et ce qui suit, et adopter sur toutes les questions l'opinion la plus modérée et la plus raisonnable. » On ne reconnaît là ni le langage ni les habitudes d'un écrivain qui compose avec précipitation.

On a aussi taxé Hume de versatilité : il aurait écrit un premier volume dans un sens tory, afin de lui donner plus de piquant; averti par un échec qu'il faisait fausse route, il aurait donné au second volume une couleur whig, et ce changement de front aurait sauvé l'*Histoire d'Angleterre* du naufrage. Toute la correspondance de Hume est un démenti à cette historiette. Cependant, si Hume n'a point fait au succès de son livre le sacrifice de ses convictions personnelles, a-t-il tenu la balance égale entre les deux opinions rivales, entre les whigs et les tories? Deux écrivains whigs, Jeffrey et M. Macaulay, ont tous deux accusé Hume de partialité. Le plus indulgent des deux, Jeffrey, essaie d'expliquer cette faiblesse par le souvenir des tracasseries que les presbytériens, qui étaient des whigs ardens, ne cessèrent de susciter à Hume. Le biographe de Hume, M. Burton, y veut voir le résultat de cette impulsion naturelle qui porte les caractères indépendans à rompre en visière à la foule et à épouser volontiers les causes vaincues. Il appuie cette opinion sur ce passage des mémoires de Hume : « Bien que je susse que les whigs disposaient souverainement de toutes les places dans la politique et dans les lettres, je m'inquiétais si peu de leurs criailleries insensées, que sur cent endroits où des réflexions ultérieures, des études plus complètes ou des lectures nouvelles m'ont suggéré des corrections pour les règnes des deux premiers Stuarts, tous sans exception sont modifiés au point de vue tory. » Et M. Burton fait remarquer que Hume se vante ici d'une sorte de parti pris qu'il n'a point eu, car plusieurs des corrections de la seconde édition ont été faites dans un sens favorable aux whigs. M. Macaulay, plus sévère, n'hésite point à traiter Hume d'avocat du pouvoir absolu et d'ennemi de la liberté. Cette rigueur ne surprendra aucun de ceux qui ont lu l'histoire plus éloquente qu'impartiale que le savant critique a publiée dans ces dernières années. Ardent et passionné, M. Macaulay juge Hume avec les convictions d'un whig du XVIIIe siècle attardé au XIXe; aussi son appréciation nous paraît-elle manquer d'équité.

Loin d'être un partisan du pouvoir absolu, Hume était lui-même un whig, mais un whig modéré, et qui ne se croyait point tenu à l'intolérance ni à l'injustice. Il avait très nettement exposé ses opinions politiques dès 1742 dans ses premiers essais, spécialement dans ceux qui ont pour titre : *la Liberté de la Presse, les Partis en Angleterre, l'Indépendance du Parlement*. Il les fit connaître plus explicitement encore dans l'essai sur *la Succession protestante*, qui fait partie de la seconde édition des *Essais*, publiée en 1748. Il écrivit à ce sujet à Henry Hume : « Vous n'avez pas encore vu mon essai sur *la Succession protestante;* j'y traite mon sujet avec autant de froideur et d'indifférence que s'il s'agissait de la querelle entre César et Pom-

pée. La conclusion montre que je suis un whig, mais un whig sceptique. » Hume n'épousait point en effet toutes les opinions des whigs du temps, dont la plupart, s'ils avaient été conséquens avec leurs propres théories, ne se seraient arrêtés qu'au républicanisme. Hume était au contraire partisan très décidé de la monarchie, et il ne perd aucune occasion de le montrer. Traversant la Hollande en 1748, aussitôt après la révolution qui y rétablit le pouvoir du prince d'Orange, voici le jugement qu'il consigne dans son journal : « Ce qu'on peut affirmer, c'est que la Hollande était incontestablement ruinée par sa liberté et qu'elle a aujourd'hui une chance d'être sauvée par son prince. Que les républicains, s'ils peuvent, fassent leur profit de cette leçon! »

Ainsi Hume n'était pas jacobite. Entre le maintien des libertés de son pays et la conservation de la dynastie des Stuarts, son choix n'était pas douteux : il adhérait à la révolution de 1688; mais ce n'était pas une raison pour qu'il approuvât complétement l'espèce de servitude dans laquelle la haute aristocratie qui avait appelé Guillaume III tenait systématiquement la royauté, ni pour qu'il méconnût comme historien le rôle que la royauté anglaise avait joué dans le passé. Quand il publia son histoire, la constitution anglaise était fixée : outre l'enseignement éloquent qui résultait de deux révolutions, les dix articles imposés par l'aristocratie whig à l'acceptation de Guillaume d'Orange avaient tranché, contre la royauté, toutes les questions douteuses, et soixante ans de pratique non interrompue avaient consacré définitivement la suprématie du parlement. Transporter un siècle et surtout cent cinquante ans plus tôt cet état de choses, qui n'avait été fondé qu'au prix de luttes si acharnées, vouloir retrouver dans la grande charte la constitution anglaise dans tout son développement, et transformer les rois d'Angleterre en violateurs de la foi jurée, en oppresseurs des libertés publiques, c'eût été méconnaître la vérité historique et voilà ce qu'exigeait l'esprit de parti. Avec son bon sens calme et froid et sa complète absence de passion, Hume ne pouvait juger les actes des Tudors ou des Stuarts d'après les règles politiques applicables à la maison de Hanovre. « Quant à la politique, écrit-il au docteur Cléphane, et au caractère des rois et des grands personnages, je crois que je suis très modéré. Ma façon d'apprécier les *choses* se rapproche plus des principes des whigs, ma façon de peindre les *personnes* est plus conforme aux préjugés des tories; mais la plupart des hommes regardent plus aux personnes qu'au fond des choses, et rien ne le montre mieux que de me voir mis généralement au nombre des tories. » Nous croyons que Hume a résumé en ces quelques mots et la règle de ses jugemens et le meilleur argument qu'on puisse opposer à ses critiques.

Après avoir terminé l'histoire des Stuarts en 1756, Hume entreprit celle des Tudors, qu'il publia en 1759, et le succès de cette seconde partie comme les sollicitations des libraires le déterminèrent à écrire l'histoire de l'Angleterre depuis l'invasion de Jules-César jusqu'à l'avénement de Henri VII. Ce fut l'objet de deux nouveaux volumes in-quarto qui parurent en 1762. C'est la portion de beaucoup la plus faible de l'œuvre de Hume : on peut dire que les matériaux de cette histoire n'existaient pas de son temps, ils gisaient enfouis dans les archives, d'où ils n'ont été tirés qu'il y a un très petit nombre d'années, grâce à la persévérance de quelques érudits et à la libéralité du parlement. Comme œuvre historique, cette partie de l'histoire de Hume n'a pas plus de valeur que n'en ont en France les écrits de Villaret ou de Vély; le mérite du style l'a seul préservée de l'oubli.

Pendant les dix années qui s'écoulèrent de 1752 à 1763, Hume exerça en Écosse une sorte de royauté littéraire. De tous les hommes remarquables que renfermait alors ce petit pays, il était le seul qui eût publié de nombreux ouvrages, et dont la réputation se fût étendue non-seulement à Londres, mais dans toute l'Europe. Le succès de ses livres lui avait valu une certaine aisance, et au bout de quelques années il avait pu échanger son petit appartement de Jack-Land contre une maison comfortable dans James's Court. Bon, serviable, du commerce le plus facile et le plus sûr, respectueux des opinions d'autrui, indulgent à la contradiction, gai et aimant la société autant que le travail, Hume devint bientôt le centre d'un petit cercle d'hommes de lettres qui presque tous ont laissé un nom. C'est merveille de voir sur le pied de quelle intimité ce sceptique, ce hardi spéculateur, si souvent taxé d'irréligion et d'athéisme, vivait avec les membres les plus distingués du clergé écossais, avec des hommes d'une piété exemplaire et même fervente, comme Blair, Leechman, Ferguson et Robertson. Tous respectaient en Hume un adversaire loyal et convaincu qui laissait à la porte de son cabinet les ardeurs de la controverse et les démêlés philosophiques, et ils appréciaient en lui l'ami sincère, l'homme de bon conseil, à qui on ne demandait jamais en vain ni un avis ni un service.

IV.

Hume avait atteint l'âge de cinquante-deux ans. Il avait renoncé à rien écrire sur la philosophie, satisfait de revoir les *Essais* chaque fois qu'une nouvelle édition lui en fournissait l'occasion. S'il promettait parfois de continuer son *Histoire d'Angleterre* jusqu'à l'époque contemporaine, c'était pour ne point désoler son libraire; mais au fond il n'avait aucune envie de ranimer les querelles soulevées par

ses jugemens sur l'époque des Stuarts, et que le temps avait assoupies. Propriétaire d'une maison comfortable, ayant équipage, recherché par tout ce qu'il y avait de considérable en Écosse, ayant assez de crédit à Londres dans le monde littéraire et même dans le monde politique pour être utile à ses amis, il ne pensait plus qu'à jouir de cet *otium cum dignitate* qui convenait si bien à ses habitudes placides et à ses goûts tranquilles. Sa principale préoccupation semblait devoir être l'éducation de ses neveux, qu'il aimait beaucoup, et qui partageaient son temps avec la réunion du *club de la Pincette*, ainsi qu'il appelait plaisamment le petit cercle d'amis au milieu desquels s'écoulait sa vie.

C'est à ce moment qu'il reçut du marquis de Hertford la lettre la moins attendue. Le traité de Paris venait de rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, et le marquis avait été envoyé, avec le titre d'ambassadeur, pour renouer les relations diplomatiques avec la cour de Versailles. Il proposa à Hume de l'accompagner en France pour remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire d'ambassade, promettant de lui en faire obtenir prochainement le titre. Le marquis n'avait jamais vu Hume, il ne le connaissait que de réputation, et, ce qui rendait son offre plus singulière, lui-même passait pour un homme de principes rigides, pour un anglican zélé, très attaché aux principes et aux pratiques de sa religion. Une lettre d'Horace Walpole constate l'étonnement général causé par la résolution du marquis. Gilbert Elliot dit plaisamment à Hume que le choix fait de lui par un homme d'une piété aussi notoire le rendait désormais blanc comme neige, et qu'on pourrait le faire archevêque de Cantorbéry sans soulever la moindre objection. Hume répondit d'abord au marquis par un refus : le commerce des grands avait peu d'attrait pour lui, et il redoutait pour une personne de son âge et de son caractère la vie mondaine et les agrémens de Paris; mais tous ses amis lui répétèrent qu'il avait tort de laisser échapper une si belle et si honorable occasion d'arriver à la fortune, et on lui fit tant d'éloges du marquis et de sa famille, que Hume céda quand lord Hertford renouvela sa proposition. « J'ai beaucoup hésité, écrivit-il à Adam Smith : quoique l'offre fût des plus séduisantes, il me semblait ridicule, à mon âge, de commencer une nouvelle carrière et de me poser comme un aspirant à la fortune; mais j'ai réfléchi que j'avais en quelque sorte abjuré toute occupation littéraire, que j'avais résolu de consacrer uniquement le reste de ma vie à me divertir, que je ne pouvais imaginer de passe-temps plus agréable que le voyage qui m'était proposé, surtout avec un homme du caractère de lord Hertford, et qu'il serait aisé d'ôter à mon acceptation tout air de dépendance. Pour ces raisons, et sur le conseil de tous les amis que j'ai consultés, j'ai fini par accepter les offres du marquis. »

Aux raisons que Hume énumère et qui pesèrent sur sa résolution, nous croyons qu'on peut ajouter, sans lui faire tort, la certitude d'un bon accueil dans la capitale des lettres et le désir de juger par lui-même de sa réputation sur le continent. Peu de Français de distinction visitaient l'Angleterre sans chercher à entrer en relation avec l'auteur des *Essais;* de grandes dames, comme la comtesse de Boufflers, s'étaient mises de vive force au nombre des correspondantes de Hume, et il recevait continuellement de France des lettres remplies des témoignages de la plus vive admiration. Son ami d'enfance, André Stuart, qui vivait à Paris, écrivait en décembre 1762 à un ami commun, sir William Johnstone : « Quand vous aurez occasion de voir David Hume, dites-lui qu'il est en si grande vénération ici, qu'il faut qu'il soit à l'abri de toutes les passions pour ne pas prendre immédiatement la poste et ne pas venir à Paris. Dans presque toutes les maisons que je fréquente, une des premières questions qu'on me fasse est celle-ci : Connaissez-vous M. Hume que nous admirons tant? Je dînais hier chez Helvétius, où ce même M. Hume fit les frais de la conversation. » On peut croire sans calomnier Hume ni sa philosophie que l'idée de savourer en personne cet encens qui ne lui arrivait qu'indirectement et de se trouver en contact avec ce que la France comptait d'éminent dans la politique et dans les lettres exerça une grande séduction sur son esprit. Cependant, malgré la perspective d'un brillant accueil, malgré l'amabilité et l'exquise bonté de lord et de lady Hertford, malgré les avantages pécuniaires attachés à ses fonctions, ce n'était pas sans quelque tristesse que le philosophe pensait à sa maison d'Édimbourg, à ses livres et à ses amis. « Vous dirai-je la vérité? écrivait-il à Adam Smith. Au moment de partir, je regrette la perte de ma tranquillité, de mes loisirs, de ma retraite et de mon indépendance, et ce n'est pas sans un soupir que je regarde derrière moi, ni que je jette les yeux en avant. »

Mais tous les regrets de Hume s'évanouirent devant l'ovation qu'il reçut en France. Depuis dix ans, les écrits de Hume étaient un arsenal où les philosophes puisaient des argumens pour battre en brèche le catholicisme et le pouvoir absolu, et ce qu'on n'eût osé dire sous son nom, on le faisait passer sous le nom du philosophe écossais. De plus, l'économie politique était devenue la science à la mode depuis que tout le monde s'occupait du bonheur du peuple, et rien n'avait été publié en aucune langue de plus neuf, de plus clair, de plus facile à saisir pour toutes les intelligences, que les *Essais* de Hume. Ce petit livre si court et d'une lecture si agréable suffisait à mettre les gens du monde au courant des questions pour lesquelles il était du bel air de se passionner; aussi était-il dans toutes les mains. Ajoutez à cela que la société parisienne, qui a toujours besoin

de brûler son encens sur quelque autel, était à ce moment privée de toute idole : Voltaire, vieux, malade et acariâtre, se refusait à quitter Ferney; Jean-Jacques Rousseau ni Franklin n'étaient pas encore venus à Paris : il y avait donc une place à prendre dans l'admiration des beaux esprits et les adulations des badauds; elle appartint de droit à Hume dès qu'il eut mis le pied sur la terre de France. Il semblait que son arrivée à Paris dût être le point de départ d'une ère nouvelle, et que sa seule présence dût suffire pour consommer le triomphe de la philosophie. Les beaux esprits se pressèrent en foule autour de lui, la ville se l'arracha, la cour renchérit sur la ville. Le roi se montra plein de bienveillance, le dauphin et la dauphine pleins d'amitié; les petits princes, jusqu'au comte d'Artois, qui avait six ans, lui récitèrent des complimens qu'on leur avait appris en son honneur. Mme de Pompadour voulut le voir et lui témoigna une considération toute particulière. La femme du premier ministre, la duchesse de Choiseul, l'accabla de prévenances et sollicita une place dans son amitié. Enfin l'engouement fut si général et si grand, qu'il excita la mauvaise humeur de Grimm, qu'il rendit Horace Walpole jaloux, et qu'il fit prendre Hume en horreur par Mme Du Deffand, parce que le philosophe se montra plus souvent chez Mlle de Lespinasse que chez elle. C'était en effet à qui l'aurait et le pourrait faire connaître à ses amis : sa présence dans un salon y faisait accourir tout ce que la cour comptait de plus brillant. Hume faillit mourir à la peine. Depuis vingt-cinq ans qu'il avait quitté La Flèche, il avait complétement perdu l'habitude de parler français, et il lui fallut trois ou quatre mois pour s'y remettre. Il était donc sans défense contre les flatteries dont on l'accablait, et qu'il subissait, comme il le dit, d'un air quelque peu interdit. « Toute cette nation, écrivait-il à Ferguson, depuis la famille royale jusqu'au dernier échelon, semble avoir pris à cœur de me persuader, par toute espèce de marques d'estime, qu'elle me considère comme un des plus grands génies du monde. Je ne crois pas que Louis XIV lui-même ait jamais eu à endurer pendant trois semaines autant de flatteries. » Quelques jours après, il écrivait encore à Robertson : « Vous me demandez quel est mon genre de vie? Je ne mange que de l'ambroisie, je ne bois que du nectar, je ne respire que l'encens, je ne foule que les fleurs. Tous les hommes et plus encore toutes les femmes que je rencontre croiraient manquer au devoir le plus indispensable en ne m'adressant pas une longue et compendieuse harangue à ma louange. » En effet, et c'est là un trait qui peint bien cette société élégante et étourdie du XVIIIe siècle, Hume devint en peu de temps si fort à la mode, que l'engouement gagna les dames elles-mêmes, et c'était merveille de voir ce grand et gros homme de cinquante-trois ans, à la carrure massive, à l'air épais et lourd, au maintien

gauche et à la parole embarrassée, sans cesse entouré d'un essaim de jolies femmes et en butte à toutes leurs cajoleries. Il n'était point de souper fin ni de fête sans lui. « Toutes les jolies femmes, écrit Grimm, se le sont arraché, et le gros philosophe écossais s'est plu dans leur société. C'est un excellent homme que David Hume! Il est naturellement serein, il entend finement, il dit quelquefois avec sel, quoiqu'il parle généralement assez peu; mais il est lourd, et n'a ni chaleur, ni grâce, ni agrément dans l'esprit, ni rien qui soit propre à s'allier au ramage de ces charmantes petites machines qu'on appelle jolies femmes. Oh! que nous sommes un drôle de peuple! »

Au milieu du tourbillon qui l'emportait, Hume se sentit d'abord dépaysé. « Je suis venu ici trop tard, écrivait-il à ses amis, et je ne suis point à ma place. » Et il se prit à regretter deux ou trois fois par jour son fauteuil et sa maison de James's-Court; mais comme la louange est douce, même aux philosophes, il se fit assez vite à ce perpétuel tribut d'hommages. Il se laissa aller à toutes les séductions qui naissaient sous ses pas, et quand il se fut un peu reconnu, surtout quand il eut retrouvé son français, il se mit à aimer la vie parisienne, qui pour lui n'avait aucune épine; il rêva même par momens de demeurer en France après l'expiration de ses fonctions et de s'y établir. Qu'on ne croie pas cependant que son calme bon sens ait cédé un instant à l'enivrement de la vogue, ni qu'il ait pris plus au sérieux qu'il ne convenait l'engouement dont il était l'objet : il était le premier à plaisanter de ses succès mondains; le commerce des gens de lettres demeura toujours pour lui le principal attrait de Paris. Ceux dont il aimait le mieux la personne et la conversation étaient d'Alembert, Buffon, Marmontel, Diderot, Duclos, Helvétius et le vieux président Hénault; mais il ne se lia d'amitié qu'avec d'Alembert et Turgot. En outre, au milieu des dissipations de la cour ou des exigences de la vie officielle, à Fontainebleau, à Versailles ou à Compiègne, sa correspondance nous le montre toujours fidèle à ses vieilles amitiés, toujours dévoué et toujours serviable, dirigeant de Paris l'éducation de ses neveux, cherchant un traducteur à Robertson ou une pension pour les fils de Gilbert Elliot, accablé de commissions de toute l'Écosse, ne s'en plaignant jamais, et trouvant du temps pour suffire à tout sans négliger ses fonctions. Il importe en effet de constater, à l'honneur de Hume, que par son application, son tact et sa capacité il justifia complétement le choix de lord Hertford; c'était lui qui conduisait toutes les affaires de l'ambassade, qui écrivait toutes les dépêches et tous les rapports. Il se rendit si utile, que le marquis n'eut point de cesse qu'il n'eût obtenu pour Hume le titre et le rang de secrétaire d'ambassade, avec l'assurance d'une pension viagère de 400 livres. Quand lord Hertford fut appelé en 1765 à la vice-royauté d'Irlande, le gouvernement anglais laissa

Hume à Paris avec le titre de chargé d'affaires jusqu'à l'arrivée du duc de Richmond, et le philosophe eut à conduire à fin plusieurs négociations importantes. La correspondance diplomatique de Hume existe encore aux archives du *Foreign-Office;* lord Brougham, qui en a eu communication, en rend le témoignage suivant : « Elle fait beaucoup d'honneur aux talens pratiques de Hume et à sa capacité pour les affaires ; ses dépêches, dont quelques-unes sont fort longues et qui sont presque toutes de sa main, sont écrites avec clarté et habileté. La ligne de conduite qu'il suit vis-à-vis d'un gouvernement plein de ruses et de faux-fuyans atteste autant de fermeté et de mesure que de pénétration et de sagacité. Ses rapports montrent une connaissance parfaite des usages et des traditions diplomatiques, et sont à la fois bien écrits et habilement raisonnés. »

Ces marques de capacité données par Hume dans des fonctions délicates expliquent comment ce philosophe, ce lettré, introduit trois ans auparavant dans la vie politique par ce qu'on appelait le caprice d'un grand seigneur, décrié pour ses opinions et ses écrits par le parti dominant, en butte à la malveillance de tout ce qui se piquait de dévotion, se trouva, après un court passage par les affaires, honoré de la bienveillance du roi George et de l'estime de tous les ministres. A la veille d'échanger son ambassade contre la vice-royauté d'Irlande, lord Hertford vint un jour trouver Hume dans sa chambre pour lui dire qu'il savait que bien des gens par leurs caresses voulaient le retenir en France, mais qu'il espérait que Hume ne se séparerait point de lui, qui l'aimait et l'estimait et avait besoin de son amitié. Cette démarche, si flatteuse et si cordiale, mit fin aux tentations que Hume avait pu éprouver de demeurer en France, et dès qu'il fut déchargé de ses fonctions, il se rendit à Londres. Lord Hertford avait demandé que Hume lui fût donné comme secrétaire d'état en Irlande. Des nécessités ministérielles rendirent cette combinaison impossible; mais le frère du marquis, le général Conway, ayant été appelé au ministère des affaires étrangères, prit Hume auprès de lui comme sous-secrétaire d'état. Hume remplit ces fonctions jusqu'au milieu de 1768, et pendant près de dix-huit mois ce fut lui qui dirigea toute la correspondance diplomatique de l'Angleterre.

Ce fut dans les premiers jours du retour de Hume en Angleterre qu'éclata sa querelle avec Rousseau, qui fit en France beaucoup plus de bruit qu'elle ne méritait, et dont il est indispensable de dire quelques mots. Obligé de quitter l'Allemagne et désireux de se rendre en Angleterre, Rousseau avait obtenu de traverser la France. Il arriva à Paris au moment où Hume allait repartir pour l'Angleterre. Il fut présenté au philosophe anglais, dont on avait déjà à plusieurs reprises réclamé pour lui les bons offices. Hume s'engoua de Rousseau, le pré-

senta partout, et se chargea volontiers de l'emmener en Angleterre et de l'y établir. Il lui trouva en effet chez un de ses amis une résidence à son goût, l'y fit entourer de tout le comfortable possible et obtint en outre pour lui du roi d'Angleterre une pension qui assurait son existence. C'est à ce moment que Rousseau, cédant à l'ennui de la solitude et pris d'un accès de cette folie intermittente qui le conduisit à mettre fin à ses jours, s'enfuit tout à coup de Wooton, se déroba pendant une semaine ou deux à toute recherche, et lança dans le monde la lettre célèbre où il accuse Hume d'être entré dans un grand complot qui avait sa perte et sa mort pour objet. Hume fut d'abord d'avis de laisser sans réponse les attaques de Rousseau; mais on fit valoir auprès de lui les exigences de sa position officielle, on l'alarma sur l'effet que ces attaques pouvaient produire en France, où il avait laissé une si bonne renommée. Hume, inquiet et indécis, consulta ses amis de Paris : tous, même le sage et judicieux Turgot, furent d'avis qu'il était nécessaire de publier une réponse, et Hume fit imprimer sa correspondance avec Rousseau. Ce fut une bonne fortune pour les nombreux ennemis de Rousseau; mais ce fut aussi pour ses partisans un prétexte d'attaquer Hume, et celui-ci regretta plus d'une fois de voir son nom sans cesse mêlé à une polémique acharnée qui finit par fatiguer le public.

Après le renversement du ministère dont il faisait partie, Hume renonça à la politique et retourna en Écosse. Il avait alors cinquante-huit ans, il avait plus de fortune qu'il n'en avait jamais souhaité. Lui, qui s'était cru dans l'aisance le jour où il avait eu 1,000 livres sterling de capital, il avait alors 1,000 livres de revenu. Il avait acquis par son passage aux affaires assez d'influence et de crédit pour être utile aux siens; sa réputation était à l'apogée. Il lui fallait presque chaque année donner une édition de ses ouvrages. Il était accablé de marques de considération et d'estime par tout ce qu'il y avait d'éminent en Angleterre et sur le continent : il se résolut sans peine à passer dans un repos plein d'honneur et au milieu de ses amis le reste de ses jours. Il revint à Édimbourg, dont il était désormais un des plus riches habitans, s'y fit bâtir une maison, y prit équipage et ne songea plus qu'à réunir autour de lui les compagnons de sa laborieuse virilité, pour leur faire apprécier, comme il l'écrivait plaisamment à Gilbert Elliot, la supériorité de sa cuisine et sa parfaite compétence en fait de soupe à la reine, de ragout de mouton et de vieux bordeaux. C'est au sein de ce cercle de vieux amis, entre de gais repas et de savantes conversations, que s'écoulèrent les sept dernières années de la vie de Hume. Il n'écrivit plus rien, sauf les quelques pages intitulées *Notes sur ma Vie*, qu'il dicta quelque temps avant sa mort, pour être mises en tête d'une édition de ses

œuvres; mais il conserva jusqu'au bout ses habitudes studieuses, lisant et surtout relisant une grande partie de la journée. Il eut toutes les douceurs d'une heureuse vieillesse, car ses neveux, qu'il aimait comme ses enfans, répondirent dignement aux soins qu'il prenait de leur éducation, et il ne connut aucune de ces infirmités qui affligent et rendent souvent si pénible le déclin de la vie. Un an seulement avant de mourir, il éprouva les premiers symptômes du mal auquel il devait succomber : son extrême embonpoint disparut peu à peu et fit place à une maigreur excessive; ses forces s'affaiblirent graduellement, mais sans qu'il éprouvât aucune souffrance. Il put en quelque sorte calculer le jour où la vie lui manquerait, et il s'éteignit au printemps de 1776, au retour d'un voyage à Bath, sans avoir fait entendre une plainte, sans que sa gaieté, sa bonne humeur, son égalité d'âme se fussent un seul instant démenties, consolant tous ses proches et tous ses amis, et comme familiarisé de longue main avec la mort.

Par son testament, Hume donnait toute sa fortune à ses neveux; il léguait 200 livres à d'Alembert, autant à Ferguson et autant à Adam Smith, qu'il instituait son exécuteur testamentaire. Il laissait en même temps les instructions les plus précises et les plus péremptoires pour la publication aussi prompte que possible de ses *Dialogues sur la religion naturelle*. Cet ouvrage était composé depuis près de trente ans : les amis de Hume avaient mis à profit les tracasseries que lui avaient suscitées les fanatiques du clergé presbytérien et les tentatives faites à deux ou trois reprises pour le traduire devant les cours ecclésiastiques d'Écosse; ils avaient obtenu de lui qu'il ne publiât pas ces *Dialogues*. Dans les dernières années de la vie de Hume, Blair et Smith insistèrent très vivement pour qu'il les supprimât tout à fait : Hume non-seulement s'y refusa, mais prit toutes les précautions nécessaires pour prévenir la suppression d'un ouvrage dont la pensée remontait aux jours de sa jeunesse, et pour en rendre la publication inévitable. On retrouve là cette ténacité d'idées et cette fidélité à ses opinions qui étaient un des traits de son caractère. Il ne voulait point que le monde ignorât quels avaient été ses doutes ou ses convictions sur la plus grave question qui puisse occuper l'esprit humain : il voulait qu'on pût le juger lui-même en connaissance de cause et suivant ses mérites.

Dans un portrait anonyme qu'on suppose avoir été écrit ou revu par lui, se trouvent deux traits qui s'appliquent incontestablement à lui, et qui nous paraissent donner la clé de toute sa conduite. « Sa plume est hardie, dit le portrait, sa parole prudente, ses actions presque timides, » et un peu plus loin : « Philosophe et nul espoir d'arriver à la vérité. » Hume passe à bon droit pour un des écrivains

les plus hardis qui aient traité les matières philosophiques, et pour apprécier la franchise de ses opinions, il faut se rappeler en quel temps, dans quel pays, en face de quelles passions il écrivait. Il est certain qu'il ne recule devant aucune des conclusions auxquelles l'amène la logique, quelque contraire qu'elle puisse être aux opinions reçues, et à quelque conséquence qu'elle doive conduire. Il n'hésite point à faire table rase de toutes les croyances du genre humain. Mais à quelle conclusion le ramènent invariablement toutes ses recherches? A cette conclusion uniforme : non pas que la vérité n'existe point, mais qu'elle n'est point démontrable, qu'il n'y a rien de démontrable pour notre esprit. C'est cette impossibilité d'arriver à une certitude quelconque qui a conduit Pascal et tant d'autres esprits ardens et enthousiastes à chercher dans une lumière extérieure et divine le point d'appui qu'ils ne pouvaient trouver dans la raison humaine, et leur a fait embrasser la révélation comme un refuge. Plus froid et plus conséquent, Hume n'est point sorti du scepticisme; mais il s'est demandé si l'impossibilité où il était de se rien démontrer à lui-même lui donnait le droit de détruire la certitude qui existait à tort ou à raison dans l'esprit d'autrui, et la réponse ne pouvait être que négative. Le scepticisme exclut toute propagande, et de là chez Hume ce respect des croyances d'autrui, cette tolérance pour toutes les opinions; de là la prudence de ses paroles et de sa conduite. Ce n'est pas en effet qu'il appréhendât rien pour lui-même : toute sa vie le montre au-dessus d'une pareille timidité et incapable de retrancher une seule ligne par crainte des tracas ou des périls que ses écrits pouvaient lui attirer; ce qu'il redoutait, c'étaient les conséquences que ses doctrines pouvaient avoir pour les autres. Sa véritable crainte était d'ébranler ou de détruire la conviction d'autrui; il ne voulait pas avoir charge d'âmes. Il devenait bien plus timide encore quand il s'agissait de proposer à lui-même ou aux autres une règle de conduite. On ne bâtit pas sur le sable, et il lui était impossible de trouver le moindre fondement à la morale. De quel droit s'écarter alors de la tradition perpétuelle du genre humain? comment ne pas respecter ce que toutes les générations ont respecté? comment ne pas se conformer à ce qu'un témoignage universel proclame être la loi de ce monde, à savoir la pratique du devoir et de la vertu? Et cet homme qui n'avait aucune des croyances du chrétien en eut toujours la vie et en montra toutes les vertus.

C'est cette pureté de la vie de Hume qui, aux yeux de tout juge équitable, doit l'absoudre des reproches souvent adressés à sa mémoire. Il est à regretter sans doute que cette belle et ferme intelligence n'ait pas mis au service de la vérité cette sagacité merveilleuse, cette netteté incomparable, cette dialectique serrée, cette

logique puissante, qui n'ont servi que la cause du doute; mais il n'est pas donné à tout homme d'arriver à la vérité : tout ce qu'on peut demander, c'est qu'il la cherche avec bonne foi. Hume a fait plus que de chercher la vérité avec bonne foi, il l'a cherchée avec passion et de toutes les forces de son esprit. Il a été toute sa vie un homme sincèrement et profondément convaincu, et s'il s'est arrêté au seuil de la foi, c'est qu'une voix irrésistible lui criait qu'il ne pouvait aller plus loin sans tromper et lui-même et les autres. C'est la sincérité des opinions de Hume qui a fait que tant de membres du clergé protestant, tant de pieux et fervens chrétiens, en regrettant de le voir demeurer dans l'erreur, n'ont accusé la perversité ni de son esprit ni de son cœur et ont aimé et respecté l'homme en déplorant l'aveuglement du philosophe. Les travaux de Hume d'ailleurs n'ont point été inutiles au triomphe de la vérité : les erreurs qu'il a terrassées ne se sont point relevées des coups qu'il leur a portés, et en faisant voir à quelles attaques étaient exposés les principes en apparence les plus incontestables, il a fait connaître le péril et attiré dans la lice de nouveaux défenseurs qui ont fermé les brèches par où ce redoutable athlète avait passé.

Nous croyons avoir suffisamment indiqué ce qui manquait à Hume pour être un esprit du premier ordre. On ne peut le mettre au nombre de ces hommes privilégiés qui ont marqué leur passage par quelque grande découverte ou par l'établissement d'une vérité nouvelle, et dont les noms sont autant de dates dans l'histoire de l'humanité. En philosophie, Hume a été et il demeure un critique incomparable : il a déblayé le terrain où Reid et Kant ont semé. Comme historien, il ne vit plus que par le mérite du style, le mérite, il est vrai, le plus durable de tous. C'est peut-être comme économiste que sa gloire est la plus entière et a chance de grandir. En effet presqu'un siècle s'est écoulé depuis que Hume déposait la plume et renonçait à écrire; de longues et savantes discussions ont divisé les esprits les plus laborieux et les plus sagaces, des livres sans nombre ont été publiés sur toutes les branches de l'économie politique : il n'est cependant aucune vérité admise de nos jours dans la science qui ne se rencontre dans les écrits ou la correspondance de Hume, en sorte que ce grand esprit se trouve encore aujourd'hui avoir dit, avant tous ses disciples, le dernier mot de chaque question. Notre civilisation, si éprise du bien-être matériel, si tristement dédaigneuse des jouissances de l'esprit, pourra donc oublier le métaphysicien et l'historien : elle gardera forcément un souvenir reconnaissant au père de l'économie politique.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

LA POKRITKA

Il n'est pas de ville russe qui n'ait son *gostinoï-dvor*, sa *cour des hôtes*, si l'on veut traduire littéralement ces deux mots, qui en réalité désignent une sorte de bazar (1). Imaginez un bâtiment carré dont les galeries massives, à voûtes en arcades, encadrent un espace ouvert destiné à recevoir les ballots de marchandises envoyés aux débitans. Sous les galeries voûtées sont les boutiques, et l'on peut, en s'y promenant à l'abri de la pluie ou de la neige, étudier tout à l'aise les mœurs de ces marchands barbus, de ces *sidéletz*, qui forment une classe si intéressante de la nation russe. Devant chaque boutique, un gros chat, ordinairement de race sibérienne, cligne ses yeux verts et se prélasse avec coquetterie dans sa belle fourrure, d'un gris argenté. De beaux jeunes gens, à la figure ouverte et intelligente, sont à l'affût des promeneurs, qu'ils poursuivent chapeau bas, en vantant à tue-tête leurs marchandises et en offrant de les céder à vil prix. Le plus souvent toutefois le soin d'attirer les acheteurs est laissé à des enfans, qui font ainsi leur apprentissage commercial, et ils sont charmans en vérité, ces petits espiègles aux yeux caressans et au malin sourire. Vers midi surtout, le *gostinoï-dvor* présente un spectacle singulièrement animé. C'est le moment où les colporteurs de vivres viennent y faire leur ronde quotidienne. Comme leurs confrères de Constantinople, ils portent de larges plateaux at-

(1) C'est à tort qu'on attribue aux *gostinoï-dvor* une origine mongole. Le terme d'*hôtes* ou de *visiteurs* s'appliquait, dans l'ancienne Russie, aux marchands étrangers domiciliés ou de passage. Les Mongols étaient trop essentiellement nomades pour être commerçans, et l'époque de la fondation des *gostinoï-dvor* doit coïncider avec le développement du commerce de Novgorod.

tachés à leurs épaules par des bretelles de cuir et recouverts d'un linge blanc. Sur ces tables mouvantes se dressent des pyramides de pâtés fumans, de pains et de gâteaux de toute espèce. Chacun a son cri particulier, tantôt grave, tantôt aigu. Pâtés et gâteaux forment le repas des *sidéletz*, accompagnés de quelques gorgées d'eau-de-vie et de copieuses libations d'un grog mousseux que colportent d'autres marchands dont la ceinture de cuir est toujours garnie d'un bataillon de verres. C'est vraiment un joyeux tableau que celui du *gostinoï-dvor* à cette heure de récréation et d'oubli. Il y a là un reflet des mœurs de l'Orient, et l'on se sent transporté, par-delà les souvenirs des Mongols, dans les temps les plus reculés de l'histoire. Puis, qu'un beau jour d'hiver se lève, quelle gaieté dans tous ces groupes, que le besoin d'exercice convie à mille jeux, à de folles courses, à des luttes sur la neige, où les enfans figurent seuls d'abord, et où bientôt se mêlent tous les marchands, hommes faits et vieillards! Quiconque a étudié de près le peuple russe reconnaîtra dans cette insouciance enfantine, qui persiste à tous les âges, un des traits curieux du caractère national, et il sera forcé d'avouer que la vieille Russie n'a guère laissé au milieu de la Russie nouvelle de monumens plus dignes d'attention que les *gostinoï-dvor*.

Est-ce à dire cependant que le *gostinoï-dvor* soit l'unique foyer de la vie populaire? Le village, qu'on ne l'oublie pas, est un autre théâtre où il faut l'observer, quand on veut la connaître dans sa physionomie tour à tour gracieuse et austère. L'histoire que nous voudrions raconter, et qui remonte à peu d'années, nous mènera du *gostinoï-dvor* au village. En montrant les différences qui séparent ces deux sphères, où s'exerce principalement l'activité des classes inférieures de la population russe, elle montrera peut-être aussi la difficulté qu'il y a pour l'homme du village à devenir l'homme du *gostinoï-dvor*, le danger même que court le paysan à quitter son *isba* pour se transporter parmi les *sidéletz*.

L'hiver de 1846 tirait à sa fin, le *gostinoï-dvor* de Saint-Pétersbourg présentait le spectacle curieux et animé dont nous avons indiqué quelques traits. Sur le devant d'une boutique était assis un jeune homme d'une trentaine d'années, dont une épaisse chevelure brune encadrait la figure ouverte, quoique soucieuse. Il tenait un livre à la main, et sa lecture semblait l'attrister profondément, car il poussait de fréquens soupirs. Son voisin, garçon jovial tout blond et tout rose, avait remarqué l'émotion du jeune marchand. — Tu as l'air triste comme si tu venais d'un enterrement, lui dit-il. Que lis-tu là de si intéressant, Savelief?

— *La Pauvre Lise* (1).

(1) *Bednaja Lisa*, nouvelle de Karamsine qui a longtemps été très populaire en Russie.

— Cette vieille histoire?

— Une histoire toujours neuve, tant qu'il y aura des séducteurs pour tromper les jeunes filles.

— Je te comprends, frère; mais tu ferais mieux de lire autre chose que de revenir sans cesse sur un malheur auquel tu ne peux porter remède.

En ce moment, un charmant petit lutin en cheveux blonds accourut tout essoufflé, et, se hissant sur la pointe des pieds jusqu'à l'oreille de Savelief, il lui dit : — Elle arrive! elle arrive! Vois-tu son traîneau? Il va s'arrêter devant nous.

Un élégant équipage arrivait en effet, attelé de deux chevaux lancés au trot qui, retenus devant la boutique par le poignet vigoureux du cocher, s'arrêtèrent en piaffant et en soulevant des tourbillons de neige. Le voisin de Savelief s'éloigna discrètement. Une jeune femme sortit du traîneau. Elle était enveloppée d'une pelisse doublée de magnifiques fourrures, et sa toilette eût été irréprochable, si quelques détails, entre autres un chapeau trop chargé de plumes, n'eussent accusé un luxe quelque peu déplacé à cette heure matinale. La jeune femme entra précipitamment dans la boutique et se jeta sur le banc que Savelief venait de quitter. Le petit garçon la regardait d'un air curieux et timide, la main dans celle du *sidéletz*, qui, les yeux baissés et fronçant les sourcils, se tenait droit devant elle.

— Micha, Micha, dit-elle en relevant son voile et en tendant les bras à l'enfant, ne reconnais-tu pas ta sœur Lisaveta?

D'un bond, l'enfant fut dans ses bras : elle le dévora de caresses et baisa ses boucles blondes en les arrosant de larmes, puis, tirant de son manchon un élégant cornet, elle versa les bonbons qu'il contenait dans le pan du *caftan* de Micha; mais l'enfant semblait regarder ces friandises avec plus de curiosité que d'envie. — C'est très beau, sœur, dit-il, mais j'aime mieux les coqs et les poules en pain d'épice qu'on vend là au coin; cela me rappelle les pains d'épice de Staradoub.

— Tu aimes donc bien ton village? dit en pleurant Lisaveta. Oh! oui, aime-le, pense à Staradoub. Pourquoi l'avons-nous quitté? Eh bien! voici de l'argent, achète ce qui te plaît.

Elle avait mis une pièce d'or dans la main de l'enfant. — De l'or! dit Micha à Savelief; vois, ma sœur Lisaveta m'a donné de l'or.

— Tu ne dois prendre ni or ni argent de qui que ce soit, répondit gravement Savelief, et l'enfant remit à contre-cœur la brillante pièce dans la bourse de sa sœur, qui baissa la tête.

— Je comprends, dit Lisaveta en étouffant un sanglot, c'est de moi que Micha ne doit rien recevoir; mais réponds, Savelief, comment se porte mon père? Est-il toujours inexorable?

— Votre père, Lisaveta, est un homme de l'ancienne foi; vous

savez qu'il a été surnommé le *stroggi* (le sévère). Il est de ceux qui disent : « Si ton bras est pour toi un sujet de scandale, coupe-le; si c'est ton œil, arrache ton œil. »

— Ainsi aucune espèce de pardon? repartit la jeune femme, dont le beau visage, empreint d'un mélange de tristesse et de candeur, semblait plutôt exprimer les chagrins passagers de l'enfance que les douleurs d'une Madeleine repentante.

— Vous savez, madame, à quel prix vous pouvez gagner le pardon de votre père...

Lisaveta ne répondit pas; des sanglots de plus en plus pressés gonflaient sa poitrine. — Prenez garde, reprit Savelief avec le même accent de froideur et de sévérité, le *gostinoï-dvor* commence à se remplir de chalands, il est temps de partir.

La jeune femme se leva et rabaissa son voile; puis, serrant l'enfant dans ses bras : — Laissez-moi le promener pendant une heure, dit-elle d'un ton suppliant.

— Je suis fâché de vous refuser, mais votre père ne me pardonnerait jamais d'avoir accordé une telle permission.

— Ni pièce d'or ni promenade? dit le petit Micha d'un air boudeur; c'est trop dur!

— Vous voyez, Lisaveta Pavlovna, à quoi vous m'exposez? reprit Savelief. Cet enfant me trouve dur; je désobéis cependant à votre père en vous laissant l'embrasser.

— Vous avez raison, mon père m'a maudite; vous avez raison, Savelief, l'enfant ne doit pas venir avec moi...

— Non, non, Lisaveta, s'écria le *sidéletz*, ton père a révoqué sa malédiction; il prie pour ton salut.

— Que Dieu te bénisse pour ces paroles, Savelief! Si mon père prie pour moi, il m'aime, il me pardonnera un jour...

Un silence pénible se fit alors entre le marchand et la jeune femme, qui couvrait toujours son jeune frère de baisers et de larmes. La foule cependant s'amassait dans le bazar; il fallut partir, et le traîneau, où Lisaveta dut remonter seule, emporté par son ardent attelage, eut bientôt disparu dans une nuée de cette poussière neigeuse de l'hiver qui fait briller au soleil comme des atomes de diamant.

Qu'est-ce que Lisaveta? Qu'est-ce que Savelief? Pourquoi cette visite furtive, cette froideur du jeune marchand, ces ordres impitoyables qu'il est forcé d'exécuter? C'est ce que je dois expliquer avant de continuer mon récit.

Lisaveta était la fille d'un *starovère* du village de Staradoub, dans le gouvernement de Tchernigof. Les *starovères* ou *starovertsi* forment une secte bien connue en Russie pour la rigidité de ses principes. En 1659, lorsque le patriarche Nikon, frappé des erreurs qui

s'étaient glissées dans les livres canoniques de l'église russe, fit publier un nouveau texte, revu par de savans moines d'après les manuscrits du Mont-Athos, une partie de la population prétendit rester fidèle aux anciens manuscrits, quelque défectueux qu'ils fussent. Ainsi naquit la secte des *starovères*, qui se recruta surtout parmi le peuple, et à laquelle on ne peut reprocher qu'un attachement trop exclusif aux anciennes formes, aux anciens usages de la Russie. Aussi le gouvernement se montre-t-il encore aujourd'hui très tolérant pour les *starovères*, leur permettant de faire le signe de la croix à leur guise et ne s'enquérant même pas d'où ils tirent les beaux exemplaires de leurs anciens livres, qui, si la rumeur publique ne ment pas, sont copiés dans des couvens de femmes de leur secte, soigneusement cachés dans les forêts vierges du nord de l'empire (1). Le père de Lisaveta était donc un starovère et en même temps un des plus riches paysans de Staradoub, où l'on ne parlait qu'avec respect de Paul, surnommé le Sévère. Un parent qui voulait se retirer du commerce ayant offert de lui céder sa boutique au *gostinoï-dvor* de Saint-Pétersbourg, Paul s'était laissé tenter; il était venu s'établir à la ville avec sa fille Lisaveta, âgée de quinze ans, et son fils Micha, qui pouvait en avoir huit. Il avait de plus engagé à son service le jeune homme que nous connaissons sous le nom de Savelief, et dont il avait l'intention de faire son gendre. Tout alla à merveille pendant une année. La boutique prospérait sous la surveillance de Savelief; le starovère, suppléé par son futur gendre, trouvait le temps de voyager pour les affaires de son commerce. Lisaveta seule regrettait Staradoub; elle gardait tristement le logis, situé dans un quartier reculé de la ville. A Staradoub, toutes ses heures étaient remplies par les soins du ménage, et le soir elle avait pour se délasser les danses sous les arbres en été, les *posidelki* (veillées) en hiver, les courses dans les bois en automne. A Saint-Pétersbourg, rien de tout cela, et c'est assise près de la fenêtre, devant un métier à broder, que la jeune paysanne passait de longues journées à travailler silencieusement. Qu'arriva-t-il? Je ne veux le dire qu'en quelques mots. Les promenades d'un bel officier sous les fenêtres de Lisaveta, des rendez-vous imprudemment donnés, une promesse de mariage, puis un enlèvement, des démarches inutiles faites au nom du starovère par Savelief pour pénétrer chez le séducteur, dont on avait retrouvé la trace, le désespoir du vieux paysan, sa résolution de quitter Saint-Pétersbourg et de retourner vivre à Staradoub, résolution presque aussitôt accomplie que formée, tels sont les incidens, trop faciles à

(1) Outre les *starovères*, on compte en Russie d'autres sectes moins inoffensives, les *doukobortsi* (lutteurs de l'esprit), les *scoptsi* (eunuques), etc. Ces sectes ne sont pas, comme les premières, tolérées par le gouvernement.

prévoir, qui vinrent en peu de mois apporter le trouble et le découragement là où régnait naguère une activité joyeuse. Avant le départ du starovère toutefois, Savelief avait réussi enfin à s'introduire chez la jeune fille, déjà négligée par son séducteur. Il lui avait apporté de la part de son père non une invitation à venir le rejoindre, mais des conseils, des exhortations pieuses, et l'assurance qu'avant sa mort il la rappellerait près de lui, si la faute commise avait été expiée par un sincère repentir, par une vie d'isolement supportée avec courage. La jeune fille s'était inclinée sous le dur avertissement dont Savelief avait fidèlement reproduit les termes; elle avait demandé seulement la faveur de venir de temps en temps voir son jeune frère au *gostinoï-dvor*. Savelief avait consenti à ces entrevues sous sa propre responsabilité, car l'autorisation du starovère lui eût été certainement refusée. Le vieillard, ayant appris que sa fille avait promis de faire oublier sa faute par une vie d'expiation, était parti calme et résigné. Dès le lendemain de ce départ, les visites de Lisaveta au *gostinoï-dvor* avaient commencé, et c'était la cinquième ou sixième fois qu'elle venait au bazar, quand eut lieu la petite scène qui ouvre cette histoire.

Peu de jours après l'entrevue si péniblement terminée, on vit Lisaveta reparaître au bazar; mais elle n'était plus dans son joli traîneau aux deux chevaux fringans : une modeste voiture de louage l'avait remplacé. Plus d'une fois encore elle revint, et toujours on remarquait une plus grande simplicité dans son costume, une plus grande altération dans ses traits. Enfin, par une belle matinée de printemps, c'est à pied qu'elle se rendit au *gostinoï-dvor*. Au lieu de sa pelisse en zibeline, elle ne portait plus qu'une robe usée. Ce jour-là elle s'arrêta plus longtemps que de coutume à causer avec son jeune frère et avec Savelief; il y avait dans ses manières quelque chose de calme et de solennel qui annonçait une résolution irrévocablement prise. Cette visite fut la dernière qu'elle fit à la boutique de Savelief, et quelques mots qui pouvaient passer pour un adieu firent comprendre au jeune marchand que Lisaveta se préparait à quitter Saint-Pétersbourg.

Ce n'était plus en effet à Saint-Pétersbourg qu'il eût fallu chercher Lisaveta le lendemain même de sa dernière apparition au bazar, c'était sur la route du village habité par son père. Le printemps était arrivé; il avait ramené ces longues journées sans nuit qui le caractérisent en Russie. Quelques jours de soleil avaient fait germer les boutons et épanouir les feuilles. Les routes étaient brûlantes et poudreuses, mais plus poudreuse et plus brûlante qu'aucune autre était la chaussée qui se dirige de Saint-Pétersbourg vers le gouvernement de Tchernigof et traverse le beau village de Staradoub. Une jeune femme s'y traînait cependant, pâle, épuisée de fatigue. Arrivée

à un petit bois qui précède le village, elle s'arrêta un moment. Des bruits bien connus parvenaient jusqu'à elle : frémissemens de feuillage, chants d'oiseaux, murmures d'eaux courantes. Elle fit quelques pas encore, et d'autres bruits également familiers frappèrent son oreille : c'étaient les chants des moissonneurs revenant du travail, les cris des enfans, les hurlemens plaintifs des chiens de garde. La jeune fille continua de marcher, elle entra dans le village. Un ravin le séparait en deux parties égales, et sur les bords du ravin s'élevait une belle *isba*, une *isba* double à volets verts, dont la palissade en bois, soigneusement entretenue, entourait une cour spacieuse et un grand verger. Comment arriva-t-elle jusqu'à cette palissade et devant la porte cochère de la rustique habitation? Il lui fallut tantôt s'asseoir sur une borne, tantôt s'appuyer à un mur. Enfin elle arriva. Un chien s'élança sur elle, et se courba aussitôt sous sa main caressante. — Polkane! avait-elle dit. Le fidèle animal l'avait reconnue et l'entourait de ses pattes comme pour l'embrasser. Elle leva les yeux; sa petite chambre de jeune fille, sa *svetelka*, était éclairée. Devant l'endroit où était placé le *kivot*, l'armoire aux saintes images, on distinguait une ombre : c'était le *starovère* qui priait pour sa fille. Ce qui suivit ce moment d'émotion profonde, comment le décrire? La jeune femme avait soulevé le marteau de la porte, des pas pesans avaient ébranlé l'escalier, le chien hurlait d'impatience; quelques instans après, Lisaveta était dans cette *svetelka* dont le souvenir avait tant de fois troublé ses rêves. Son père, debout devant elle, la regardait sans colère. Un moment tout entre eux fut oublié, il semblait qu'aucun triste souvenir n'occupât ces deux âmes : le père avait retrouvé sa fille, et rien ne devait plus les séparer.

Comment Lisaveta cependant expierait-elle sa faute, que tout le village de Staradoub ignorait encore, mais qui, aux yeux du père, attendait sa punition? Les tristesses de Saint-Pétersbourg n'étaient pour elle qu'une première épreuve. Au village, elle allait éprouver avec quelle implacable sévérité les paysans russes jugent certaines fautes, et combien se maintiennent vivaces dans quelques parties de l'empire le sentiment des devoirs, le culte des vertus domestiques.

Le père de Lisaveta était profondément imbu de l'esprit de la secte à laquelle il appartenait : il avait la sévérité puritaine et surtout l'orgueil d'un vrai starovère. Il était de plus ambitieux. Il avait rêvé pour sa fille un bel avenir. Savelief, l'orphelin de l'un de ses plus anciens amis, devait être son époux. Ce jeune homme lui avait donné des preuves d'intelligence qui justifiaient ce choix. — Entreprenant, quoique prudent, mon gendre, s'était dit le starovère, fera vite son chemin. Il sera marchand de la première *guilde*, syndic de la corporation peut-être; il aura la médaille d'or, et qui sait à quel rang

pourront un jour s'élever mes petits-enfans? — Tel était le beau rêve qu'avait détruit Lisaveta. Et ce n'était rien encore qu'un si cruel mécompte! La perte de sa fortune eût trouvé le vieillard résigné, mais la honte, mais l'ignominie! Ne plus oser regarder en face ses voisins! Lui qu'on avait élu chef des anciens de la commune, lui qui avait toujours dénoncé sans miséricorde les fautes les plus légères, où se cacherait-il maintenant, et de quel front subirait-il les propos qui allaient l'assaillir? En l'absence de Lisaveta, il avait pu éviter toute allusion à ses affaires domestiques; maintenant qu'elle était de retour, pouvait-il laisser ignorer sa faute, faire passer sa fille pour veuve? Non, la vérité avant tout. Un starovère ne ment pas. Une fois cette résolution prise, le vieux paysan se promit de l'exécuter courageusement.

Lisaveta se retrouvait néanmoins sous le toit paternel. Elle croyait avoir obtenu le pardon de son père, elle était certaine d'avoir recouvré sa tendresse. Peu habituée à des caresses expansives, elle ne vit pas ou ne voulut pas voir le nuage qui obscurcissait le front du vieillard. Pendant quelques jours d'ailleurs, sa santé affaiblie la retint dans une inaction complète. Au bout d'une semaine enfin, elle se sentit assez forte pour reprendre ses occupations ordinaires. Elle se leva donc, et, debout devant sa petite glace artistement brodée à jour, elle se mit à tresser, selon la mode villageoise, la longue natte de son épaisse chevelure. Lissant ses cheveux blonds devant cette petite glace témoin des innocentes vanités d'autrefois, elle oubliait qu'elle avait perdu le droit d'orner sa tresse de rubans et de garder la tête découverte. Elle entendit son père monter à sa chambre, et courut au-devant de lui. Elle se portait bien, disait-elle, et voulait redevenir sa bonne ménagère. — C'est bien, répondit froidement le vieillard; mais cette parure est inutile. Si par ce mensonge, ajouta-t-il en soulevant la natte soigneusement tressée, tu veux te faire passer pour ce que tu n'es plus, ne compte pas sur ton père pour tolérer cet artifice. — Lisaveta devint rouge. — Père, dit-elle, je ne veux tromper personne; seulement je ne pensais pas à ce que je faisais. Oh! mon Dieu, que devenir? — Il faut avoir le courage de se repentir, ma fille, reprit le starovère. Voici la clé du coffre de ta mère; tu y trouveras ses habits et ses coiffes, le *kokochnik* brodé de perles qui la parait les jours de fête, les simples *pavoinik* qu'elle portait les jours de travail (1). Prends le plus modeste de ces *pavoinik*, et puisse son âme te pardonner d'avoir devancé le jour où tu aurais eu le droit de porter légitimement sa coiffure! — O père, dit la jeune fille, le village, et les voisines, et les compagnes! que

(1) *Kokochnik*, espèce de diadème; — *pavoinik*, bonnet retenu par un mouchoir noué autour de la tête.

leur dirai-je quand elles me demanderont si je suis veuve ou mariée? — Chez nos voisins de la Petite-Russie, quand une fille commet la faute que tu as commise, elle porte une coiffe de mariée et s'appelle *pokritka* (couverte). L'usage est bon, il faut t'y conformer.

Le lendemain, pendant que Lisaveta était occupée à ranger sa chambrette, elle entendit la porte de la maison s'ouvrir, puis se refermer au bout de quelques minutes. Des pas et une voix qu'elle crut reconnaître résonnèrent sous sa fenêtre. Elle s'y précipita pour voir si elle ne s'était pas trompée. C'était en effet son amie et sa parente Paracha qui s'en allait à pas lents. Elle l'appela. — Paracha, Paracha, pourquoi t'en vas-tu sans m'avoir embrassée?... Attends, je vais descendre. — Paracha se retourna, lui tendit les bras, et, jetant son tablier sur sa tête, s'enfuit en pleurant. — O père! dit Lisaveta au vieillard, qu'elle trouva dans la chambre commune, pourquoi ne lui avoir pas permis de me voir? — Parce que Paracha est une pauvre fille qui n'a d'autre dot que sa réputation; nous devons empêcher qu'elle ne la compromette par son affection pour toi.

Et cependant Paul-le-Sévère aimait sa pauvre enfant. Il l'aimait même avec un redoublement de tendresse. Son cœur de père saignait en la voyant se soumettre patiente et résignée aux humiliations qu'il croyait devoir lui infliger, et son courage fléchissait en surprenant sur ce jeune visage les traces des pleurs que la *pokritka* ne cessait de verser. Il la prenait alors dans ses bras, la serrait en silence contre son cœur, et sa rude nature se fondait en amour et en compassion.

Nous avons dit que le village ou le bourg de Staradoub était partagé par un ravin. Comme tous les villages de la Grande-Russie, il était traversé par une seule rue aboutissant à ce ravin et coupée sur un de ses côtés par une espèce de place où diverses échopes étalaient des fruits, des pains d'épices, des *boulki* (petits pains blancs) et de menus objets de mercerie. Vis-à-vis de ces échopes, la galanterie des jeunes gens avait élevé des *katcheli* (1) (balançoires) composées d'une longue planche suspendue par des cordes à deux forts poteaux, et servant à balancer une dizaine de jeunes filles à la fois. Tandis qu'une partie de la jeunesse se livrait en chantant à tue-tête à cet exercice, véritable passion de tout bon paysan russe, tandis que l'autre, en attendant son tour, formait des chœurs qui défilaient en cadence ou des rondes au milieu desquelles s'exécutaient des danses et des jeux, les mères et les aïeules, assises sur des amas de planches, suivaient des yeux les joueurs. Là se tenait le conciliabule féminin du village, là se décidaient les opinions, là se faisaient et

(1) Ce mot, — comme plusieurs autres, tels que *gousli*, espèce de harpe couchée ou psaltérion, — n'a pas de singulier dans la langue russe.

se défaisaient les réputations. Pour le moment, l'arrivée de Lisaveta était l'événement du jour, et les commères ne savaient à quelle cause attribuer son obstination à garder la maison et à ne se montrer à personne.

— Nous qui l'avons vue naître! disait Vlassievna la meunière.

— Que voulez-vous! répliquait Sidorovna la boulangère; c'est riche maintenant, cela a passé près d'un an dans la grande ville, et ma sœur, qui y est établie, me disait, la dernière fois qu'elle était ici, qu'on se souciait fort peu à *Piter* (1) de nous autres gens du village : la petite est devenue fière!

Une indignation générale accueillit ces paroles. — Fière de quoi, fière de qui? dit la grosse femme du *golova* (bourgmestre). Paul-le-Sévère est riche et considéré, c'est un homme de l'ancienne foi qui craint Dieu et ne ménage pas le prochain, c'est vrai; mais malgré tous ses mérites il n'est pas le seul starovère qui craigne Dieu. Et quant à la fortune, sans se vanter, on en connaît qui ont autant de ruches dans le bois et autant de barques sur la Desna (2) sans qu'ils en soient plus fiers.

— Si la veuve Varvara était ici, nous saurions bientôt à quoi nous en tenir, répliqua la boulangère. Celle-là sait, voit et entend tout.

En ce moment même, Varvara passa devant le groupe. On l'arrêta, on la questionna. — Je vais de ce pas chez le cousin Paul, répondit-elle, et vous ne serez pas longtemps à attendre des nouvelles.

Moins d'un quart d'heure après, Varvara se retrouvait au milieu du conciliabule féminin, toujours réuni sur la place. Avec ce singulier sentiment des convenances qui caractérise le peuple russe, les villageoises se taisaient, elles retenaient pour ainsi dire leurs questions, tandis que Varvara, dont l'instinct médisant brûlait de se satisfaire, ne négligeait rien pour les provoquer. — Sainte Vierge, qui l'eût dit? la fille de Paul-le-Sévère! Qui pourra se dire préservé du péché? Mais non, je ne vous dirai rien cette fois, voisines. La pauvre Varvara sait garder un secret. Quelle honte cependant! Que dira la marraine de Lisaveta, qui passe pour une sainte? Je m'applaudis de n'avoir pas été consultée sur l'éducation de la petite. Allons, voilà le soleil qui baisse. Il est temps de retourner à la cabane. Paracha, Paracha, viens çà, ma fille; viens puiser de l'eau et aider ta mère à traire sa pauvre vache. Nous n'avons pas, comme ta cousine Lisaveta, une servante pour nous aider; nous sommes pauvres, nous, mais du moins tu peux orner ta tresse de rubans, et ta mère n'a pas à rougir en t'embrassant.

(1) C'est ainsi que les paysans appellent Pétersbourg.

(2) Rivière affluente du Dniepr, et qui forme une des voies commerciales du gouvernement de Tchernigof.

— Comment, voisine! il serait donc vrai que la fille du Sévère porte une coiffe sur la tête sans avoir d'anneau de mariage au doigt? dit la grosse femme du bourgmestre.

— Ne m'interrogez pas, mes bonnes voisines. J'ai le cœur trop gros pour vous répondre, et d'ailleurs ces nouvelles-là ne sont pas longtemps à s'ébruiter; bientôt les moineaux en parleront sur les toits.

— La Varvara est une méchante femme, dit une des villageoises, quand la veuve se fut éloignée. Elle en a toujours voulu à Lisaveta d'être plus jolie et plus riche que sa fille. Malgré tous les bienfaits dont Paul l'a comblée, elle ne lui pardonne pas de l'avoir souvent vertement réprimandée, et cela devant témoins, sur sa mauvaise langue et ses méchans propos.

— Cependant, dit une autre paysanne, la chose est suspecte; jusqu'à ce qu'elle s'éclaircisse, il faudra nous tenir à l'écart et ordonner à nos filles de ne plus frayer avec la petite.

— Sans doute, dit la boulangère. Ma sœur, qui est établie à Piter, m'a toujours dit qu'il s'y commettait toute sorte d'abominations; on y vend même de la viande en plein carême! Maintenant que j'y songe, la saison des champignons approchant, elle va m'écrire pour faire ses commandes, et sans doute elle ne manquera pas de me dire pourquoi la fille de Paul est revenue seule et à pied au village.

La boulangère n'avait eu que trop raison de compter sur sa sœur. La lettre qu'elle attendait vint à l'époque ordinaire, contenant sur Lisaveta toute sorte de tristes détails, empruntés aux causeries du *gostinoï-dvor*. Ce fut le coup de grâce, et le malheureux père ne tarda pas à comprendre que la faute de sa fille était connue et réprouvée de tous. Dès-lors il eut soin d'éviter ces assemblées de la commune où jadis sa voix était si prépondérante (1), et quand il était sommé de s'y rendre, une irascibilité qu'il ne pouvait réprimer lui ôtait ce sang-froid, ce jugement droit et lucide pour lesquels il avait été renommé.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées déjà depuis le retour de Lisaveta à Staradoub. Un soir, le père et la fille étaient assis l'un auprès de l'autre dans le verger; ils écoutaient tristement les bruits du village, car les éclats de rire, les chants joyeux, les cris des enfans et le craquement monotone des *katcheli* (balançoires) parvenaient distinctement jusqu'à eux. Lisaveta demanda timidement au starovère la permission d'aller le lendemain matin voir sa marraine. — Je n'ai pas osé le faire jusqu'à présent, dit-elle en baissant les yeux, et pourtant la sainte femme a été comme une mère pour moi et m'a toujours comblée de bontés.

(1) Dans les villages des serfs de la couronne, les paysans russes s'assemblent, sous la présidence du bourgmestre, pour répartir les corvées et les contributions.

On trouve souvent dans les villages russes de ces personnages qu'entoure une sorte d'auréole mystique, et qui passent pour être en rapport avec l'esprit de Dieu. A Staradoub, la marraine de Lisaveta était regardée comme une sainte; on ne parlait d'elle qu'avec une crainte respectueuse. Sa dévotion ascétique, ses fréquentes extases, justifiaient la réputation qu'on lui avait faite. A peine la fille du starovère eut-elle prononcé le nom de sa marraine, que le front du vieillard s'éclaircit. Il lui sembla reconnaître dans le désir exprimé par Lisaveta une inspiration du ciel. — Ne remettons pas à demain ce qui peut se faire aujourd'hui, dit-il; allons tout de suite là où nous appelle le Seigneur.

A quelques centaines de pas du village, l'église de Staradoub, bel édifice en briques entouré d'un mur d'enclos à hauteur d'appui, couronne une petite colline. Adossée contre l'église, une chétive *isba* dresse son humble toit à peine à la hauteur du mur d'enceinte. Cette demeure, composée d'une seule chambre divisée en deux parties, a été de tout temps réservée à la *prosvirnitsa;* c'est ainsi que dans les villes et villages russes on appelle une boulangère spécialement attachée à l'église, et chargée de confectionner les petits pains qui servent à la communion des fidèles. A l'époque où se passe notre récit, l'emploi de *prosvirnitsa* était précisément confié à la marraine de Lisaveta. Née dans le village, elle l'avait quitté au sortir de l'enfance pour habiter un des couvens de la secte des starovères. Mariée ensuite par la volonté de son père, elle avait suivi son époux dans un gouvernement éloigné. Ayant perdu successivement son mari et son fils unique, elle était revenue vivre à Staradoub près de sa parente, la mère de Lisaveta. Pendant longtemps, elle avait concentré toute son affection sur la femme du starovère et sur ses deux enfans; puis, la mère de Lisaveta étant morte jeune, elle avait désiré vivre dans la retraite, et l'emploi de *prosvirnitsa* lui avait permis de consacrer à la prière et à la méditation les jours qu'il lui restait à passer sur la terre. La recluse, car c'est ainsi qu'on la nommait dans le village, était vantée non-seulement pour sa piété, mais pour ses connaissances médicales. On venait de tous les environs visiter la cellule d'où elle ne sortait jamais, et les malades, les affligés en rapportaient toujours d'utiles conseils ou de précieuses consolations.

La cabane de la *prosvirnitsa* n'était séparée du petit bois voisin du village que par un modeste enclos où la veuve cultivait quelques simples, et où des abeilles bourdonnaient autour d'une couple de ruches. La recluse pouvait donc respirer les senteurs de la forêt sans quitter son jardin. Elle passait presque toutes ses soirées assise sur un banc rustique, le chapelet à la main et les yeux fixés au ciel.

C'est dans cette attitude méditative que la trouvèrent Paul et sa fille, rassérénés eux-mêmes par quelques instans de marche à travers la campagne silencieuse. Presqu'au moment d'entrer dans l'enclos, Lisaveta se tourna vers son père et lui demanda la permission de parler à sa marraine sans témoins. Le vieillard croyait qu'en ce moment le ciel inspirait sa fille; il n'eut garde de refuser, et resta assis sur le gazon de la forêt, tandis que Lisaveta entrait chez la recluse. Au bout d'une demi-heure, la jeune femme vint retrouver son père. La recluse priait Paul de venir chez elle le lendemain après la messe : elle voulait passer la nuit en méditation avant de lui donner un conseil.

Le lendemain, Paul se trouva au rendez-vous indiqué. La conversation entre le starovère et la recluse fut longue. Les principes de Nastasia n'étaient ni moins précis ni moins austères que ceux du vieillard, mais une ardente charité les tempérait. — Ce n'était pas la solitude, c'était le travail qu'il fallait à sa filleule, dit-elle, et par travail elle entendait celui qui fatigue le corps et repose l'esprit. — Toi aussi, dit-elle gravement à Paul, toi aussi tu as commis des fautes, et c'est également par le travail qu'il faut les effacer. Ta fille a péché par ignorance et faiblesse, tu as péché envers elle par négligence en la livrant seule et sans guide aux tentations d'une grande ville; tu as péché envers ton prochain par orgueil, tu as péché envers Dieu par la révolte et le murmure. Paul-le-Sévère, sache mériter un autre nom. Puisse-t-on un jour t'appeler Paul-le-Miséricordieux! Pars, rends-toi à Saint-Pétersbourg, vends ta boutique pour te préparer à reprendre la vie laborieuse du paysan, humilie-toi devant tes frères. Quant à Lisaveta, je la prends chez moi, non comme la fille d'un riche marchand, mais comme une servante. Je me réserve de fixer le terme de ton retour, et je veux que tu trouves l'expiation accomplie.

Ainsi fut fait. Au bout de quelques jours, le vieillard avait quitté Staradoub après avoir franchement et ouvertement exposé les motifs de son départ aux anciens du village. Sa fille en même temps s'installait chez sa marraine et commençait vaillamment l'apprentissage d'une vie nouvelle.

Que se passait-il cependant au *gostinoï-dvor* de Saint-Pétersbourg, dont le vieux starovère avait repris le chemin? Ai-je besoin de dire que Savelief était plus triste que jamais? Son unique joie était de procurer quelques distractions au frère chéri de sa bien-aimée. Le dimanche, il louait une petite embarcation et remontait avec son élève le cours de la Néva jusqu'au-delà des fabriques d'Alexandrofski. Dès qu'ils avaient atteint quelque plage solitaire, où l'enfant pouvait courir et sauter, ils débarquaient. Puis, pendant que Micha prenait ses

ébats, Savelief, couché sur l'herbe, s'abandonnait à ces espérances, à ces beaux rêves que l'amour, même malheureux, ne se laisse jamais enlever. Il revoyait alors Staradoub, il revoyait Lisaveta consolée et pardonnée, lui rendant affection pour affection. On peut imaginer avec quelle émotion profonde Savelief accueillit le starovère, qui venait lui annoncer son intention de liquider son commerce et de quitter Saint-Pétersbourg pour entreprendre un voyage dont il n'indiquait pas le but. Ce but, que pouvait-il être, en dépit de mille circuits et de mille obstacles, si ce n'est la paisible habitation de Staradoub?

La recluse avait de son côté tenu fidèlement sa promesse; elle n'épargnait pas sa filleule. Tantôt Lisaveta allait au bois ramasser des broussailles ou récolter des noisettes, le *kaisov* (panier d'écorce d'arbre) sur le dos, tantôt il lui fallait porter de lourds fardeaux et réunir les provisions d'hiver; mais la plus rude des épreuves imposées à Lisaveta était une course de chaque jour à la fontaine du village, d'où elle rapportait l'eau nécessaire aux besoins du ménage. Elle y rencontrait les voisines, et la tante Varvara avait toujours quelque propos injurieux à lui adresser. Aussi avait-elle supplié sa marraine de la laisser aller dans la forêt puiser l'eau à une fontaine beaucoup plus rapprochée de l'*isba*. — Non, ma colombe, avait répondu la marraine; tu iras au puits malgré les voisines. Si Dieu permet à la tante Varvara d'aiguiser sa langue à tes dépens, c'est que tu es encore trop sensible aux traits qu'elle te décoche. Un jour viendra où tu les sentiras aussi peu que l'oiseau sent les gouttes de pluie qui tombent sur son plumage. Alors elle cessera d'elle-même de te molester.

Si c'était par calcul que la veuve mettait ainsi Lisaveta en contact avec la population du village, ce calcul était juste. En la voyant si patiente et si douce, les voisines en vinrent à se sentir émues devant cette jeunesse flétrie et laborieuse que n'éclairait aucun rayon de joie. D'abord on lui adressa un sourire, puis des paroles amicales, et un jour même Paracha lui serra la main à la dérobée en lui disant : Courage!

Un dimanche, le conclave féminin de Staradoub était comme d'habitude réuni sur la place, quand la meunière vint lui communiquer une grande nouvelle qu'elle avait reçue de Saint-Pétersbourg. Paul-le-Sévère avait vendu sa boutique du *gostinoï-dvor;* il était parti avec Micha et Savelief, sans qu'on sût le but de leur voyage. En même temps un riche marchand de bestiaux venait de s'établir à Staradoub, et de louer pour deux ans la maison du starovère. — Hé! hé! dit aigrement à ce propos la tante Varvara, la misère frappe à toutes les portes. — Cette réflexion maligne produisit un effet bien

contraire à celui qu'elle en attendait. La pensée de la ruine du starovère ne fit qu'augmenter l'intérêt qu'inspirait sa fille, et la meunière, s'étant rendue le lendemain chez la recluse pour la consulter sur la maladie d'un parent, crut devoir lui faire des représentations sur le rude travail qu'elle imposait à Lisaveta. — Le travail n'a encore tué personne, répondit la recluse. Vois d'ailleurs ma filleule; depuis qu'elle est chez moi, n'a-t-elle pas grandi d'un *verchok* (pouce), et ses joues ne sont-elles pas fraîches comme la fleur de l'églantier? — Elle a bonne mine, c'est vrai, répliqua la meunière; mais une *pokritka* trouvera-t-elle jamais un homme qui veuille l'épouser? — Celui qui donne aux lis leur blancheur et aux roses leur éclat a ses raisons pour rendre à cette pauvre fille sa fraîcheur et sa beauté.

La recluse n'avait pas reculé devant une lourde tâche, mais Dieu la récompensait de son courage. Chaque jour, le sentiment du devoir, l'idée de l'expiation à subir, l'espoir d'un avenir meilleur, rapprochaient la *pokritka* de la sainte, la jeune fille flétrie de la femme respectée. Entre ces deux êtres, qui s'étaient rencontrés par des routes si différentes, un singulier accord s'était établi, et sous l'influence de la recluse tous les souvenirs qui troublaient le cœur de Lisaveta s'étaient évanouis un à un. Il n'y avait plus de place dans cette âme régénérée que pour les douces affections de l'enfance. C'était son père, c'était Micha, c'était le bon et sage Savelief qui l'occupaient tout entière.

A la fin de l'hiver de 1848, pendant lequel cette transformation morale s'était accomplie, Lisaveta était prête pour l'épreuve suprême qui forme le dénoûment naturel de ce récit. L'année 1848, si désastreuse pour l'Europe, n'épargna pas entièrement la Russie. Un fléau la visita, qui parut à toutes les populations de l'empire un châtiment infligé par la colère divine (1). Le moment où le bruit de l'invasion du choléra se répandait dans l'empire coïncidait avec la Saint-Jean, époque de la foire annuelle de Staradoub. Les rumeurs sinistres occupèrent bien un peu le conclave féminin de la place du village, mais l'ardeur de la population à célébrer sa fête annuelle n'en fut pas ralentie.

De tout temps, la foire de Staradoub avait été justement célèbre. Elle se tenait sur un champ qui touchait au village, et dès la veille deux rangées de boutiques recouvertes en grosse toile à voile, à l'instar des bazars dans les petites villes d'Orient, étalaient leurs ri-

(1) C'est ainsi que les paysans russes expliquèrent l'épidémie cholérique. Des dimanches mal fêtés, certaines négligences dans les devoirs à rendre aux saintes images, etc., tels étaient les motifs qui leur semblaient appeler sur la Russie la colère du Dieu tout puissant.

chesses. C'étaient des calicots imprimés, de beaux *pavoinik*, des *poviaski* (bandeaux de jeunes filles), avec les rubans éclatans destinés à orner leurs longues tresses. A côté d'étoffes de soie et de laine pour *douchagreika* (1), on pouvait voir ces vêtemens tout confectionnés avec leurs boutons et leurs ganses en or. Les jeunes filles se promenaient deux à deux, se tenant par le bout du mouchoir et jetant des regards de convoitise sur toute cette élégance villageoise. Les mères allaient et venaient parmi les tas de poteries, d'ustensiles en bois, en grès et en faïence. Le juif intelligent, industrieux et rusé, se glissait partout dans sa longue soutane, offrant sa marchandise de pacotille et s'enquérant d'un trafic plus sérieux et plus lucratif. Les *tsiganes* (bohémiens) ne manquaient pas à la fête avec leurs chevaux fourbus et poussifs, leurs forges ambulantes et leurs femmes aux yeux noirs, aux dents blanches et aux cheveux ébouriffés.

A la Saint-Jean de 1848, on remarquait cependant une sorte d'inquiétude parmi les apprêts de la foire de Staradoub. On s'examinait avec défiance, et le mot *zdorovo* (porte-toi bien), ce *salem* des Russes, était plus vivement accentué que d'ordinaire. On se disait tout bas que tel voisin était malade, que tel autre était mort, en s'empressant d'ajouter que ce n'était pas du choléra. Et pourtant déjà les anciens de la commune avaient reçu des autorités de Tchernigof, chef-lieu du gouvernement, l'ordre de se tenir en mesure de fournir des renseignemens au cas où l'épidémie se déclarerait à Staradoub. On avait même ordonné qu'une des maisons les plus spacieuses de l'endroit fût organisée en hôpital. Le médecin du district, en grande tenue, uniforme et épée au côté, s'était arrêté chez le bourgmestre pour surveiller l'exécution de cette mesure, et après un copieux déjeuner lui avait remis un flacon contenant des *gouttes souveraines contre le mal.*

La veille de la Saint-Jean, Lisaveta se sentit plus triste que d'habitude. Elle se rappelait les foires des années précédentes. Combien alors elle était heureuse et insouciante! Elle rêvait à la fête plusieurs semaines d'avance, et la veille du grand jour le starovère lui remettait l'argent nécessaire pour les achats de la maison, en y ajoutant de quoi satisfaire ses fantaisies de jeune fille. Comme elle se levait de bonne heure le lendemain! Quel plaisir d'aller avec Paracha cueillir au bois des fleurs tout humides de rosée pour parer leurs *poviaski!* Et le tumulte de la foire, les boutiques, les musiciens ambulans, que de francs rires les saluaient! Quel contraste avec ces heures d'insouciance! Une vie de travail et de pénitence s'ouvrait maintenant devant elle. Elle pleurait, elle tremblait presque devant

(1) Espèce de mantelet doublé de fourrure.

ce sinistre avenir. Qu'on lui pardonne, elle n'avait pas vingt ans.

Pendant que Lisaveta s'absorbait dans une douloureuse rêverie, sa marraine, assise près d'elle, regardait le ciel avec inquiétude. Les derniers rayons du soleil embrasaient d'un éclat inaccoutumé la cime des vieux chênes. L'*aurore du soir* (c'est le nom donné par les Russes au coucher du soleil) étalait à l'horizon des clartés sinistres comme les flammes d'un incendie. Du côté des prairies, de lourdes vapeurs s'élevaient, brouillards d'automne égarés à la fin d'une journée de printemps. Que signifiaient ces lueurs étranges et ces exhalaisons impures? La recluse avait vu la première épidémie; à ces signes redoutables, elle pressentait la seconde. — Rentrons, dit-elle à Lisaveta, et que Dieu nous trouve meilleurs le jour où il lui plaira de nous frapper!

La nuit fut mauvaise pour les deux femmes. La jeunesse avec ses rêves et ses souvenirs empêcha le sommeil de l'une; l'autre veilla debout devant les images, priant les saints. L'une, la plus jeune, s'endormit vers le matin d'un lourd sommeil; l'autre n'attendit que l'appel de la cloche pour renouveler dans l'église du village ses ferventes oraisons. Toutes les deux se tinrent renfermées chez elles pendant une journée néfaste, dont la gaieté et le bruit inauguraient l'explosion définitive de l'épidémie à Staradoub. Et cependant on achetait et on vendait, chrétiens, juifs et tsiganes poursuivaient leur négoce, marchandant les tonneaux de miel et les blocs de cire, qui forment une des branches principales de l'industrie de ce riche village. Des troupeaux de bœufs et de moutons, qui étaient arrivés pendant la nuit, avaient changé de maîtres. Les *chinki* (cabarets) étaient pleins, les jeunes filles défilaient les yeux baissés devant les jeunes gens qui les examinaient le chapeau sur l'oreille; à la faveur de la musique et de la danse, on s'approchait plus librement, et les *svakhi* (1) étaient fort occupées à faire valoir auprès des parens leurs différens protégés. La foule serrée autour des boutiques pouvait à peine se mouvoir, et jamais, disait-on, foire n'avait été aussi animée et aussi productive. Seulement le soir de cette bruyante journée, quand le bourgmestre se mit en devoir de faire la tournée du village, il trouva l'hôpital improvisé plein de malades étrangers à la commune, et pendant toute la nuit, au lieu des feux de la Saint-Jean qu'on allumait d'ordinaire, on voyait briller dans les demeures des pauvres et des riches des lumières sinistres comme des cierges funèbres. En approchant de ces fenêtres éclairées, on aurait pu entendre les gémissemens des malades et le râle des agonisans. Quant à la fiole miraculeuse du médecin du district, le bourgmestre

(1) Négociatrices de mariages.

l'avait gardée pour son usage et celui de sa majestueuse épouse.

Le lendemain matin, la porte de la *prosvirnitsa* était assaillie de femmes qui venaient lui demander des conseils et des remèdes. Comme la recluse était trop infirme pour se rendre elle-même chez les malades, ce fut Lisaveta qui demanda avec instance et obtint la permission de la remplacer. La première auprès de laquelle la *pokritka* eut à remplir ses pénibles fonctions fut l'envieuse Varvara. Faut-il raconter tous les douloureux spectacles qu'eut à contempler la fille du starovère, depuis l'agonie de cette malheureuse femme jusqu'aux mille scènes douloureuses où elle intervint comme consolatrice, tantôt sous le toit du riche, tantôt sous le chaume du pauvre? Bornons-nous à dire que nulle part on ne reprocha à la *pokritka* sa coiffure fermée, et personne ne chercha sur cette main secourable l'anneau de mariage absent.

Un mois se passa pour Lisaveta en des luttes vaillamment supportées, en des fatigues, en des travaux incessans. Enfin une diminution sensible de l'épidémie sembla ouvrir à la jeune femme une perspective moins sombre et lui promettre, avec le repos, la reconnaissance d'une population jusqu'alors indifférente ou hostile. Le jour même où cet espoir s'offrait à Lisaveta, elle traversa la place où se tenait autrefois le conciliabule féminin dont nous avons reproduit quelques causeries. Le soleil baissait quand elle passa sur cette place redoutable. Quelques rares matrones pâles et défaites y siégeaient seules, et ce fut un murmure de bénédictions qui l'accueillit. Au moment d'entrer dans la cabane de la recluse, après s'être dérobée aux remerciemens des matrones, elle s'arrêta pour respirer la fraîche brise qui lui apportait les salubres senteurs de la forêt. Il y avait du calme et du repos dans l'air, et les étoiles, apparaissant une à une sur le firmament, semblaient la caresser de leurs regards étincelans. Cependant, en entrant dans l'*isba*, elle fut frappée du silence solennel qui y régnait. La première chambre était vide; elle passa dans le réduit, qui n'en était séparé que par une cloison, espérant y trouver sa marraine debout devant les images. Elle la vit en effet prosternée le front sur le plancher. Inquiète de son immobilité, elle voulut la relever. L'âme de la sainte femme avait quitté la terre, et son corps inerte et glacé échappa aux bras trop faibles de Lisaveta. — Morte! s'écria la *pokritka*, morte! mon unique amie, mon seul soutien! — Appuyant alors sa tête sur cette poitrine où le seul cœur qui l'eût comprise avait cessé de battre, la jeune femme ferma les yeux et pensa mourir.

Quand elle revint à elle, elle s'imagina avoir été transportée dans le paradis de ses rêves. Elle se vit dans sa chambrette, entourée de tous les objets familiers à sa vue. Un air doux et frais entrait par la

fenêtre ouverte, et la lumière d'un éclatant soleil était adoucie par les rameaux verts du vieux poirier planté devant l'habitation. En face d'elle, assise sur le plancher, Paracha sommeillait la tête appuyée sur le bord du lit, et il lui sembla reconnaître dans la voix qui agaçait le vieux chien Polkane celle de son frère Micha. — C'est encore un rêve, se dit-elle en refermant les yeux. J'en ai tant fait pendant cette longue nuit; j'ai même rêvé que mon père m'emportait en me serrant dans ses bras, comme il le fit le jour de mon retour.

Ce n'était pas un rêve cependant : le starovère avait liquidé ses affaires et vendu sa boutique du *gostinoï-dvor;* il s'était établi avec son fils et Savelief dans le bourg de Krementchug, où il avait recommencé son négoce à nouveaux frais. Des affaires l'ayant conduit dans l'intérieur de la Russie au moment où le choléra éclatait à Staradoub, la lettre par laquelle la recluse le rappelait lui parvint trop tard, et il n'arriva chez la sainte femme que pour relever sa fille, tombée mourante sur le corps de sa marraine. Le locataire de la maison de Paul-le-Sévère s'étant dédit du bail à cause de l'épidémie, le starovère y fit transporter son enfant évanouie. Le délire s'était pour longtemps emparé de Lisaveta, et déjà l'automne était revenu assainir l'air, quand la jeune femme se réveilla dans sa *svetelka* de son long et fiévreux sommeil.

Si la présence de Paracha au chevet de son lit lui prouvait que son expiation avait été acceptée par les hommes, le calme de sa conscience lui disait que Dieu avait accueilli et agréé son repentir. Aussi les forces et la santé lui revinrent-elles rapidement. Elle remarquait pourtant un vide au cercle de la famille : son jeune frère, en lui parlant à toute occasion de Savelief, ne se doutait pas de la joie, mêlée de regrets amers, qu'il lui causait. Paul-le-Sévère s'était demandé plus d'une fois si la transformation morale promise par la recluse s'était accomplie. Il lui fut bientôt impossible d'en douter. Chacun s'empressait de lui demander des nouvelles du bon ange de Staradoub, et toutes les matrones de l'endroit se relayaient à l'envi l'une de l'autre pour la veiller et la soigner. — Tiens, lui dit un des anciens du village en voyant Lisaveta pâle et faible encore, assise à la place d'honneur, au milieu du conclave autrefois hostile, entre la meunière et la boulangère, tiens, frère, tu sais que je suis un homme dur à ramener et qui tient à ses opinions plus qu'il ne le devrait peut-être : eh bien! si j'avais un fils à établir, je te ferais demander pour lui comme une grâce, par la meilleure *svakha* du pays, la main de ta fille, et cela sans dot encore.

Le visage du vieillard rayonna. — Frère, dit-il en lui serrant la main, crois-tu vraiment et sur ton honneur que je puisse l'accorder

à un honnête homme? Tu sais, Savelief l'a aimée avant son malheur et l'aime encore malgré toutes les humiliations dont elle a été abreuvée?

Je touche à la fin de cette histoire, qui a peut-être montré dans leur vrai jour quelques-unes des vertus du paysan russe, et aussi quelques-uns de ses défauts. Ai-je besoin d'ajouter que Lisaveta épousa le fidèle *sidéletz*, non sans hésiter cependant et non sans se dire indigne d'un si grand bonheur? Le mariage eut lieu sans bruit à Krementchug, et les jeunes gens revinrent se fixer dans la maison paternelle pour ne plus la quitter. Le bourgmestre étant mort du choléra, Paul fut unanimement élu à sa place, et vit à cette occasion son surnom de *Sévère* se changer en celui de *Miséricordieux*. Micha reçut une bonne et solide éducation; il devint un négociant connu pour sa probité et l'étendue de ses entreprises, aussi prudentes qu'heureuses.

Tous les ans, un mois après la Saint-Jean, la famille du starovère se réunit sur la tombe de Nastasia, enterrée dans l'enclos de l'église, tout près de l'humble retraite où la *prosvirnitsa* avait pratiqué pendant tant d'années une dévotion si ascétique unie à une charité non moins tendre qu'éclairée. Cette année encore, celui qui eût visité Staradoub à l'époque choisie pour cette pieuse solennité eût pu trouver les principaux personnages de ce récit groupés autour de la croix de pierre qui surmonte la tombe de la recluse. On eût remarqué le vieux starovère, grave et calme au milieu de ses petits-enfans, et près de lui Lisaveta appuyée au bras de Savelief. Si on eût suivi la famille de Paul-le-Miséricordieux jusqu'en sa demeure, un de ces somptueux repas funéraires, restes ineffaçables du paganisme en Russie, eût offert un curieux contraste avec les hommages rendus le matin à la sainte veuve. On eût vu, au milieu de la table en chêne qu'entouraient, avec le clergé de l'endroit, les parens et les amis de la famille, s'élever la fumée odorante d'un immense *koutjah*, plat composé du riz le plus blanc cuit à l'eau avec des raisins secs et arrosé de lait d'amandes; on eût aimé à suivre la bonne ménagère dans la cour ouverte à tout venant, et où un essaim de mendians recevait de sa main charitable les débris du festin. On n'eût enfin pas entendu sans émotion la formule du toast porté à la fin du repas par le plus ancien des convives : « Repos éternel à l'âme de la sainte recluse! longue vie aux maîtres de céans, au père et à la fille, à ceux qui savent honorer les morts et donner de salutaires exemples aux vivans! »

E. DE BAGRÉEF-SPÉRANSKI.

LE ROMAN
DE LA VIE DES NOIRS
EN AMÉRIQUE

DRED, by Mrs Harriet Beecher Stowe.

Les peuples, comme les individus, subissent la loi de l'expiation, et portent la peine des crimes qu'ils commettent ou qu'ils permettent. Ce que l'Irlande a si longtemps été pour l'Angleterre, l'esclavage l'est aujourd'hui pour l'Amérique; c'est le mal qui porte avec lui-même son châtiment. La question de l'esclavage est maintenant devenue pour les États-Unis un élément incessant de guerre civile, en attendant la guerre servile. De même que l'homme est venu au monde avec la tache du péché originel, ainsi la république américaine est née avec le cancer de l'esclavage, qui n'a fait que se développer et menace d'envahir le corps entier. Les plus grands hommes, les plus grands citoyens de l'Union, comprenant bien qu'ils ne pouvaient guérir cette plaie, ont cherché à la restreindre, à la cerner, à la parquer dans la partie malade. Vains efforts! la gangrène ne peut pas s'arrêter; il est de sa nature de s'étendre, c'est la tache d'huile. La question de l'esclavage, longtemps étouffée sous la patriotique conspiration du silence, se fait jour maintenant par toutes les voies de la presse, de la tribune et de la chaire. Il fut un temps où la seule menace d'une rupture possible de l'Union aurait suffi pour faire taire toute discussion; ce temps n'est plus, et les états libres, qui depuis

cinquante ans se sont laissé mener eux-mêmes comme des esclaves avec cette terreur superstitieuse, commencent à se lasser de leur servitude.

Pour la première fois, l'élection présidentielle va être débattue sur le terrain de l'abolitionisme. Cette lutte fatale, dans le sens ancien du mot, que les premiers citoyens de l'Union avaient toujours voulu éviter, devant laquelle ils avaient toujours reculé et qu'ils avaient réussi à ajourner de transaction en transaction, devra finir par éclater. *Magna est veritas, et prævalebit.* Il lui faudra du temps néanmoins; ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain que la justice prévaudra. Selon toute apparence, il y aura encore des transactions, ce qu'on appelle dans la langue du pays des *compromis*. Les états du sud, c'est-à-dire les états à esclaves, ne sont rien par le nombre; il y a aux États-Unis vingt-six millions d'habitans, et quelque chose comme un demi-million de propriétaires d'esclaves. Leur force n'est donc pas là; elle est dans la terreur qu'inspire à tout patriote américain l'idée d'une séparation de la république en deux. Les hommes du sud savent cela; ils exercent sur la majorité l'empire que peut exercer sur tout l'équipage d'un vaisseau un seul homme assis sur la soute aux poudres avec une allumette. Il est bien vrai que si l'Union se coupait en deux, et si les cinq cent mille blancs qui règnent sur plus de trois millions d'esclaves étaient réduits à leurs seules forces, le sud serait la première victime immolée sur l'autel de la vengeance; mais le nord en éprouverait aussi une secousse terrible. A part même la question patriotique et politique, la question d'intérêt y est aussi pour beaucoup. L'industrie du nord est alimentée par le coton du sud, et en même temps toutes les industries du sud, les chemins de fer, les navires, les améliorations des terres, tout est fait avec le capital des hommes du nord, qui seuls sont laborieux et producteurs. Le sud joue donc une partie de lansquenet dans laquelle est engagée non-seulement sa propre fortune, mais aussi la moitié de celle de ses voisins, et il a l'avantage qu'ont dans une société régulière les individus toujours prêts à se casser le cou.

Jusqu'à présent, tous les compromis ont été faits par les états libres. Les états à esclaves ne veulent jamais transiger, et ils ont raison au point de vue de la logique et de l'intérêt. Il n'y a pas de réforme possible dans l'esclavage; la seule, c'est la fin, c'est la mort; il n'y a pas de milieu entre l'esclavage tel qu'il est et l'abolition complète. Il en est des états à esclaves comme de certains états d'Europe, d'Italie, par exemple; leur demander de se réformer, c'est leur demander de se tuer. Sans doute, les choses humaines ne se gouvernent pas avec l'absolu, mais aussi il y a des vérités absolues avec lesquelles il n'y a point de transaction imaginable. L'esclavage est

en lui-même un crime; il ne peut pas être corrigé, il ne peut et ne doit être que détruit. Les maîtres le savent bien, et ils sont dans la logique quand ils rejettent tout compromis, toute réforme. L'esclave ne doit être qu'une brute, une chose, un meuble; le jour où il saurait lire, écrire, penser, parler, le jour où la société lui reconnaîtrait une âme comme aux blancs, ce serait la fin de l'esclavage.

Mais c'est aussi pourquoi l'absolu est vrai et nécessaire du côté des abolitionistes comme du côté des propriétaires d'esclaves. On accuse souvent les abolitionistes de compromettre leur cause par l'exagération de leurs doctrines; on a dit cela, dans tous les temps, de tous ceux qui ont défendu la justice et haï l'iniquité. On a dit cela du premier roman de Mme Stowe, *l'Oncle Tom,* on le dira peut-être aussi du second : c'est à nos yeux un de ses plus beaux titres.

On se souvient de l'émotion profonde, mêlée de surprise, que causa l'apparition de *l'Oncle Tom.* L'auteur avait cette fois à lutter contre une grande difficulté, un premier et immense succès; nous doutons que *Dred* soit appelé à la réception triomphale qui fut faite à son prédécesseur. Il est toujours périlleux d'avoir à traiter deux fois le même sujet; mais Mme Stowe n'avait pas le choix. Ses livres ne sont pas seulement des livres, ce sont des actes. *L'Oncle Tom* a plus fait pour la cause de la liberté des noirs que n'auraient pu faire des centaines de volumes ou de sermons; ce roman biblique a été populaire même en France, où l'on ne connaît pas la Bible. *Dred* est un second coup de marteau frappé sur la même cloche, rendant un peu le même son, mais un son qui fait encore vibrer tous les cœurs libres.

On voit que dans la composition et la conclusion de son livre, Mme Stowe a été pressée par le temps. *Dred* est une brochure politique à l'adresse de la prochaine élection présidentielle, et par conséquent l'auteur n'avait pas un moment à perdre. Du reste, cette précipitation, qui aurait pu nuire à un roman reposant sur une intrigue bien nouée, avait de moins graves conséquences pour celui de Mme Stowe, qui, comme le premier, est une série de tableaux vivans plutôt qu'un drame régulier et suivi. Enfin il y a dans ce livre une création qui suffirait à elle seule pour mettre Mme Stowe au rang des écrivains du premier ordre; c'est celle du vieux nègre Tiff, qui, s'il n'a point la grandeur un peu trop idéale de l'oncle Tom, est plus vrai, plus humain, et au moins aussi touchant. Nous ne connaissons d'égal au nègre Tiff que le Caleb de Walter Scott.

Notre principal objet sera de reproduire ici les traits généraux des personnages que Mme Stowe met en scène, et dont l'histoire porte avec elle sa propre morale.

Les Gordon sont d'une des vieilles familles de la Virginie, de cette

race des premiers colons qui va s'éteignant de jour en jour. Après avoir, pendant plusieurs générations, vécu dans l'opulence, ils ont vu leur fortune se fondre progressivement par l'oisiveté et l'incurie, et le dernier, le colonel Gordon, ne laisse à sa fille qu'une propriété encore considérable, mais obérée. La jeune fille, qui jamais n'eut un caprice qui ne fût pas satisfait, et qui ignore absolument la valeur et la nature de l'argent, continue de vivre sans souci du lendemain. Son père, avec sa plantation, lui a légué une propriété aussi précieuse, un esclave dans lequel il avait une entière confiance, et qu'il savait dévoué aux intérêts de sa jeune maîtresse : c'est le mulâtre Harry, un des principaux personnages de cette histoire. Comme la *précédence* doit appartenir au blanc, disons d'abord que le colonel a aussi laissé un fils, Tom Gordon, auquel il a eu soin de soustraire la tutelle de sa sœur. Tom Gordon est le pendant du planteur Legree de *l'Oncle Tom;* c'est lui qui est chargé de personnifier tous les vices du propriétaire d'esclaves; il est le personnage odieux du roman. Intelligent, audacieux, entreprenant, avec des qualités naturelles perverties par la licence effrénée laissée à ses passions, il est perdu par la double ivresse de la toute-puissance et des liqueurs fortes. Jaloux de sa sœur, il l'est plus encore du mulâtre Harry, auquel il a voué une inimitié mortelle.

L'auteur a voulu faire de Harry un nouvel exemple des monstrueux désordres que l'esclavage introduit dans les familles. Harry est le fils du colonel Gordon par une mulâtresse, mais naturellement il n'a aucune existence légale. Le secret de sa naissance n'est connu que de lui, bien qu'il soit soupçonné par plusieurs, surtout par Tom, dont la haine en redouble. Laissons l'auteur introduire ce troisième membre de la famille.

« Harry était le fils de son maître, et avait hérité en grande partie du caractère et de la constitution de son père, adoucis par la bonne et tendre nature de la belle mulâtresse qui était sa mère. C'est à cette circonstance qu'il avait dû de recevoir une éducation très supérieure à celle des gens de sa classe. Il avait aussi accompagné son maître comme domestique pendant un voyage en Europe, ce qui avait beaucoup étendu son cercle d'observation, et ce tact qui paraît rendre particulièrement les sangs mêlés si aptes à saisir les plus beaux côtés de la vie de convention avait été si bien exercé et développé chez lui, qu'il eût été difficile de rencontrer dans aucune société un homme plus agréable et plus comme il faut. En laissant cet homme, qui était son propre fils, dans les liens de l'esclavage, le colonel Gordon avait obéi à sa tendresse passionnée pour sa fille. «Devenu libre, se disait-il, il trouverait beaucoup d'issues ouvertes devant lui, et alors il pourrait être tenté de laisser la plantation en d'autres mains et d'aller chercher fortune pour lui-même. » C'est pourquoi il avait résolu de le laisser lié indissoluble-ment pour un certain nombre d'années, comptant que son attachement pour

Nina lui rendrait cette servitude supportable. Doué de beaucoup de jugement, de fermeté et de connaissance de la nature humaine, Harry avait trouvé le moyen d'acquérir un grand ascendant sur tous les esclaves de la plantation, et soit la crainte, soit l'amitié lui avait assuré une obéissance générale... S'il n'avait pas eu une forte dose de cette prévoyance réfléchie qu'il tenait de sa filiation écossaise, il aurait pu être complétement heureux, et oublier jusqu'à l'existence des chaînes dont il ne sentait jamais le poids. C'était seulement en présence de Tom Gordon, le fils légal du colonel, qu'il retrouvait la réalité de son état d'esclave. Dès l'enfance, il y avait eu entre les deux frères une profonde inimitié, qui n'avait fait qu'augmenter avec les années, et comme à chaque fois que le jeune homme revenait à la maison Harry se trouvait exposé à des insultes et à de mauvais traitemens, auxquels sa condition sans défense l'empêchait de répondre, il avait résolu de ne jamais se marier et de ne jamais se donner une famille jusqu'à ce qu'il fût devenu le maître de sa destinée; mais les charmes d'une jolie quarteronne française avaient triomphé des lois de la prudence. »

Cette jolie quarteronne s'appelait Lisette. Elle était l'esclave d'une créole française des environs et demeurait sur la limite des deux plantations. Les esclaves ont, comme on sait, la faculté de joindre à leur travail obligatoire un travail volontaire dont le produit leur appartient, et c'est ainsi que quelques-uns parviennent à se racheter. Harry était charpentier de son état : il avait déjà plusieurs fois amassé quelques centaines de dollars, précieuse réserve pour l'avenir; mais plusieurs fois aussi il les avait sacrifiés pour payer les dettes que faisaient sa maîtresse et sa sœur. C'est ce qu'il venait encore de faire le jour où nous le trouvons racontant ses chagrins à sa femme. Sa maîtresse est la meilleure créature du monde, mais elle n'entend rien à l'argent; elle revient de New-York avec une masse de mémoires à payer, et Harry ne sait comment y faire face. La terre se détériore d'année en année, et ne rend plus comme autrefois; les esclaves suivent l'exemple de leur maîtresse, et la maison marche à l'envers. Et pourtant il faut que miss Nina mène toujours le même train, parce que l'honneur de la famille l'exige, et qu'il faut bien que les Gordon vivent comme des Gordon. C'est l'histoire de beaucoup de vieilles familles. Harry se consolerait des sacrifices qu'il fait, si sa sœur devait toujours rester sa maîtresse; mais elle se mariera, et alors son mari devient le maître, il peut vendre Harry ou refuser de le laisser se racheter; il n'y a point de contrat valable entre le maître et l'esclave; l'esclave est une chose et non une personne, il n'a point d'existence civile. Quand Lisette demande à son mari pourquoi il est si dévoué à sa maîtresse, Harry lui dit :

« Lisette, je vais te dire un secret, que tu ne diras à personne. Nina Gordon est ma sœur... Oui, tu as beau ouvrir de grands yeux, dit-il en se levant involontairement, je suis le premier fils du colonel Gordon! Je veux me donner le plaisir de le dire une fois, si ce dont être la dernière.

« — Harry, qui te l'a dit?

« — Lui-même me l'a dit; il me l'a dit quand il était mourant, et il m'a chargé de veiller sur elle, et je l'ai fait. Je ne l'ai jamais dit à miss Nina; je ne le lui dirais pour rien au monde. Cela ne la ferait pas m'aimer, et cela

pourrait tourner contre moi. J'ai vu plus d'un homme vendu pour la seule raison qu'il ressemblait trop à son père, ou à ses frères et sœurs... »

Harry n'est pas le seul enfant d'esclave du colonel Gordon; il a une sœur, qui a été donnée avec sa mère à une tante de Nina. Elle était jeune, belle, bien élevée aussi; le fils de sa maîtresse l'a voulue et l'a prise. George Stuart, son maître, soigné par elle pendant la peste, se prend de reconnaissance pour la jeune esclave, et s'en va l'épouser dans un état libre, ne pouvant l'affranchir dans le sien sans violer les lois. Il meurt et lui laisse ses biens dans le Mississipi, mais les lois ne reconnaissent point non plus ce testament. Cette sœur de Harry se retrouvera plus tard.

Cette fausse et horrible position des esclaves fils de leurs maîtres ne recevant les dons de l'éducation que pour en être les victimes, et à qui on ouvre cruellement les portes de la vie sociale sans jamais les y laisser pénétrer, est très bien rendue dans ce que dit l'esclave Harry :

« — Mon orgueil, dit-il, sera de donner la plantation en bon état au mari de miss Nina; mais si tu savais, Lisette, ce que cela me coûte de peine! le mal que j'ai à tirer quelque travail de ces êtres! les détours que je suis obligé de prendre pour obtenir d'eux quelque chose, pour les faire travailler! Ils me détestent, ils sont jaloux de moi. Je suis comme la chauve-souris de la fable, ni oiseau ni quadrupède. Que de fois j'ai souhaité de n'être qu'un bon et honnête nègre noir! Alors je saurais ce que je suis; mais je ne suis ni une chose ni une autre. Je suis tout juste assez près de la condition du blanc pour y jeter un regard, pour en jouir, et pour désirer tout ce que je vois... Puis, la manière dont j'ai été élevé ne fait que rendre les choses pires. Vois-tu, quand les pères de gens comme nous ont quelque peu d'amour pour nous, ce n'est pas le même amour qu'ils ont pour leurs enfans blancs. Ils sont à moitié honteux de nous, ils sont honteux de montrer leur amour, s'ils en ont; puis il leur prend une espèce de remords et de pitié dont ils croient s'acquitter en nous gâtant. Et alors ils nous accablent de cadeaux et de gâteries; ils s'amusent avec nous tant que nous sommes enfans, et jouent de toutes nos passions comme sur des instrumens. Si nous montrons du talent ou de l'intelligence, on dit à côté de nous : « Quel dommage, n'est-ce pas? » ou bien : « Il a trop d'esprit pour sa position. » Et avec cela nous avons tout le sang de la famille, tout l'orgueil de la famille, et qu'en pouvons-nous faire? Ainsi je sens que je suis un Gordon, je sens au fond du cœur que je ressemble au colonel Gordon, je le sais, et c'est encore une des raisons pour lesquelles Tom Gordon me hait. Mais ce qu'il y a de plus dur que tout, c'est d'avoir une sœur comme miss Nina, savoir qu'elle est ma sœur, et n'oser jamais lui en dire un mot. Quand elle joue ou plaisante avec moi, elle ne sait pas quelquefois ce que je souffre, car j'ai des yeux, j'ai une intelligence; je puis me comparer avec Tom Gordon. Je sais qu'il n'a jamais voulu rien apprendre à aucune école, et je sais que quand ses maîtres voulaient m'apprendre quelque chose, j'allais plus vite que lui. Et il faut qu'il ait tout le respect, toute la position sociale! Et combien de fois miss Nina ne me dit-elle pas, pour justifier son indulgence envers lui : « Oh! vous savez, Harry, c'est le seul frère que j'aie en ce monde! » C'est trop... »

On n'a pas encore fait connaissance avec cette Nina qui pourtant ouvre

le premier chapitre. Nina Gordon a dix-huit ans; orpheline de bonne heure, elle a été élevée en enfant gâté et en maîtresse absolue au milieu des esclaves, puis son oncle l'a envoyée passer quelque temps à New-York pour y voir le monde. C'est à son retour de New-York que nous la trouvons causant avec Harry à qui elle rapporte beaucoup de mémoires à payer, et à qui elle raconte qu'elle est, selon l'expression anglaise et américaine, *engagée* à trois amoureux à la fois. Nous avons dit les liens secrets qui unissent Harry à Nina, et cet avertissement n'était peut-être pas inutile pour faire admettre la familiarité des deux personnages. La jeune fille est occupée à déballer ses caisses, à chercher ses notes, à essayer tous ses chapeaux, et elle dit à Harry :

« — Tiens, c'est le jour que j'avais ce chapeau-là, à l'opéra, que je me suis engagée.

« — Engagée, miss Nina?

« — Mais certainement, pourquoi pas?

« — Cela me paraît si sérieux, miss Nina!

« — Sérieux, ha! ha! ha! dit la jolie créature en s'asseyant sur un des bras du canapé et faisant voltiger son chapeau. Après cela, c'était sérieux pour lui; je l'ai rendu sérieux, je vous assure.

« — Mais est-ce bien vrai, miss Nina? Êtes-vous réellement engagée?

« — Mais je vous dis que oui, à trois à la fois, et je veux rester comme cela jusqu'à ce qu'un des trois me convienne le mieux; encore il est bien possible que je n'en prenne aucun des trois... Je les ai pris à l'essai, vous savez... Il y a M. Carson, un vieux garçon riche, d'une politesse désespérante, un de ces petits hommes tirés à quatre épingles qui ont toujours des cols si éclatans, des bottes si luisantes et des sous-pieds si tendus! Il est riche, et je lui ai absolument tourné la tête. Il n'a pas voulu m'entendre lui dire non, alors je lui ai dit oui pour avoir la paix; puis il est très commode pour l'opéra, pour les concerts, et tout cela...

« Le second, c'est George Emmons. C'est un de ces hommes à l'eau de rose, vous savez, qui ressemblent à du sucre candi et qui ont l'air bons à manger. C'est un avocat de bonne famille; on en dit beaucoup de bien, et ainsi de suite. On dit qu'il a des moyens; je n'en suis pas juge. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'ennuie à mort; il me demande toujours si j'ai lu ceci ou cela; il me marque des pages dans des livres que je ne lis jamais. Il est du genre sentimental, écrit des lettres romanesques sur du papier rose, et toute sorte de choses comme cela.

« — Et le troisième?

« — Le troisième, eh bien! voyez-vous, je ne l'aime pas, mais pas du tout. C'est un être insupportable; il n'est pas beau, il est fier comme Lucifer, et je ne sais réellement pas comment il s'y est pris pour me faire m'engager. Ça été par accident. Il est véritablement bon cependant, trop bon pour moi, voilà le fait; mais j'ai un peu peur de lui.

« — Et son nom?

« — Il s'appelle Clayton, Edward Clayton pour vous servir. C'est du genre fier, avec des yeux profonds, qui ont l'air d'être dans une cave, et des cheveux d'un noir! et un regard triste, tout à fait byronien. Il est grand, un

peu dégingandé; il a des dents superbes; sa bouche, ma foi, sa bouche, quand il sourit, est tout à fait séduisante; puis il ne ressemble pas à tout le monde. Il est excellent, mais il ne sait pas s'habiller, il porte d'affreuses chaussures; puis il n'est pas poli, il ne se précipite pas pour ramasser votre fil ou vos ciseaux..... Ce n'est pas du tout un homme à femmes. Il en résulte que, comme monsieur ne veut pas faire la cour aux filles, ce sont les filles qui font la cour à monsieur; c'est toujours comme cela... C'est pourquoi, voyez-vous, j'ai voulu voir ce que j'en ferais. Je n'ai pas voulu lui faire la cour, je l'ai fait enrager, je me suis moquée de lui, je l'ai mis dans de magnifiques rages; il s'est mis à dire des impertinences de moi, et moi de lui encore plus; nous nous sommes querellés dans les règles. Alors j'ai pris un air contrit, et je suis gracieusement descendue dans la vallée de la pénitence, comme nous autres sorcières savons le faire; la chose a très bien pris, et a mis monsieur sur ses deux genoux avant qu'il sût bien au juste ce qu'il faisait. Eh bien! je ne sais pas trop ce que c'était, mais il s'est mis à parler si sérieusement et si vivement, qu'il m'a positivement fait pleurer, l'affreux être, et je lui ai fait toute sorte de promesses, certainement beaucoup plus que je ne m'en rappelle.

« — Est-ce que vous êtes en correspondance avec tous ces amoureux, miss Nina?

« — Certainement. N'est-ce pas que c'est drôle? Leurs lettres ne peuvent pas parler. Autrement, quand elles viendraient toutes ensemble dans la malle, c'est cela qui ferait un gribouillage!

« — Miss Nina, je crois que vous avez donné votre cœur au troisième.

« — Quelle bêtise, Harry! Je n'ai pas de cœur. Je me moque d'eux tous comme de ça. Tout ce que je veux, c'est m'amuser. Quant à l'amour et tout ce qui s'ensuit, je crois que je n'en suis pas capable. Je serais horriblement fatiguée d'eux au bout de six semaines; je n'ai jamais aimé ce qui dure. »

« ..... Là-dessus, elle mit sa malle sens dessus dessous et en fit jaillir un flot de bracelets, de billets doux, de grammaires françaises, de crayons, le tout mêlé à des bonbons de toute espèce et à tous les colifichets d'une pensionnaire. — Tenez, sur mon âme, dit-elle, voilà les mémoires que vous demandez. Tenez, attrapez. — Et elle lui jeta un paquet de papiers.

« — Mais, miss Nina, cela n'a pas l'air de mémoires.

« — Ah! miséricorde! ce sont des lettres d'amour alors. Il faut pourtant que ces mémoires soient quelque part... Ah! dans cette boîte à bonbons... Gare votre tête, Harry. — Et elle lui jeta une boîte d'où sortit une profusion de papiers chiffonnés. — Les voilà tous, excepté un, que j'ai pris hier pour mes papillottes. Voyons, n'ayez pas l'air si sinistre, j'ai gardé les morceaux, les voilà..... »

Puisque nous en sommes à Nina, donnons son portrait, tracé par son amoureux, son véritable et seul amoureux sérieux. Voici comme il la décrit à un de ses amis :

«Nina Gordon est une coquette, c'est vrai, un enfant gâté si vous voulez. Ce n'est pas du tout le genre de personne qui m'aurait semblé devoir prendre de l'empire sur moi. Elle n'a ni éducation, ni lecture, ni habitude de réfléchir; mais après tout elle a en elle un certain ton, un certain timbre, comme on

dit en français, qui me va. Il y a en elle un mélange d'énergie, d'individualité, de finesse, qui la rend, tout inculte qu'elle est, plus piquante et plus attrayante qu'aucune femme que j'aie jamais rencontrée. Elle ne lit jamais; il n'y a presque pas moyen de la faire lire; mais tâchez de la tenir seulement cinq minutes, et elle vous étonnera par la fraîcheur et la vérité de ses jugemens littéraires. Et ainsi de son jugement sur toutes choses, si elle peut s'arrêter assez longtemps pour en dire son opinion. Quant à son cœur, je crois qu'il n'est pas encore éveillé. Elle n'a vécu que dans le monde de la sensation, qui a tant d'abondance et de vie chez elle, que le reste dort. Ce n'est que deux ou trois fois que j'ai vu un éclair de la nature intérieure jaillir par ses yeux et par l'intonation de sa voix. Et je crois, je suis sûr, que je suis la seule personne de ce monde qui l'ait jamais fait vibrer. Je ne suis pas sûr qu'elle m'aime maintenant, mais je suis sûr qu'elle m'aimera un jour...»

Edward Clayton, le jeune premier du livre, est un héros un peu trop vertueux et un raisonneur un peu trop protestant pour pouvoir être bien passionné. Il y a en lui trop de Grandison. La seule chose qui rachète la monotonie de sa sagesse, c'est sa faiblesse pour la petite Nina. En général, il n'y a rien de tel que ces jeunes gens bien rangés et bien réfléchis pour se laisser prendre au miroir à alouettes de la coquetterie. Aussi ce pauvre Clayton a-t-il beaucoup de peine à justifier son choix auprès de lui-même, comme auprès de sa famille et de ses amis. Après beaucoup de raisonnemens, il trouve le meilleur de tous, qui est de confesser qu'il est amoureux, et qu'il n'y peut rien. C'est avec sa sœur qu'il a le plus de mal. Anne Clayton est une fille d'un grand sens et de beaucoup de jugement; elle a autant d'admiration que de vénération pour son frère, qui est pour elle l'idéal que lui-même poursuit : aussi Clayton éprouve-t-il un certain embarras à lui apprendre son attachement pour Nina. Il sait que toutes les apparences sont contre lui, et, selon la remarque très fine et très juste de l'auteur, « les personnes d'une nature délicate et impressionnable n'aiment point la fatigue d'avoir à expliquer ce qui est instinctif. » Le grave Clayton en est donc réduit à faire l'apologie de la coquetterie, cette arme défensive des femmes, à dire qu'il ne veut pas prendre une femme, comme une feuille de papier buvard, pour absorber et reproduire toutes ses paroles et toutes ses idées, et il termine en disant à sa sœur : « Nina a juste ce qui me manque... Je vis en dedans, je théorise, je suis hypocondriaque, souvent maladif. La vivacité et le trait de sa nature me donneront ce que je n'ai pas. Elle me réveille, elle m'échauffe, et la rapidité de son instinct vaut souvent mieux que ma raison. En somme, je révère cette enfant malgré toutes ses fautes. »

Clayton est un de ces jeunes gens comme on en rencontre dans le monde quelques-uns, pas beaucoup, à qui l'habitude de l'idéal rend

la vie réelle très difficile. C'est ainsi que le type imaginaire qu'il s'est formé de l'homme religieux ou de l'homme politique le rend également impropre à la pratique d'aucune profession ou d'aucun ministère. Lisez ces fragmens d'une conversation qu'il a avec un de ses amis d'enfance :

« — Et que vas-tu faire de toi, Russell?

« — Je vais me mettre à plaider, me faire ma place, et puis alors en avant pour Washington. Je veux être président, comme tout autre aventurier des États-Unis. Pourquoi pas aussi bien qu'un autre?

« — Pourquoi pas en effet, si tu en as envie, si tu veux travailler dur et le payer son prix? Quant à moi, j'aimerais autant passer ma vie à me promener sur le tranchant du sabre qui, dit-on, sert de pont au paradis de Mahomet... Je sais que je ne serai jamais un homme à réussite. De la manière dont vont les choses dans notre pays, il faut ou que j'abaisse le niveau de mes idées de droit et d'honneur, ou que je renonce au succès. Je ne connais pas une carrière où la fraude, la tromperie et le charlatanisme ne soient pas essentiels au succès, pas une où un homme puisse avoir pour premier but la vertu. Satan est à toutes les entrées, et dit : « Je te donnerai toutes ces choses, si tu veux m'adorer. »

« — Alors, pourquoi n'entres-tu pas dans le clergé tout de suite, pour mettre la chaire et une grosse bible entre toi et le diable?

« — J'ai peur de le retrouver là encore. Je ne pourrais pas acquérir le droit de prêcher dans aucune chaire sans prendre des engagemens qui seraient tôt ou tard une insulte à ma conscience. A la porte de chaque chaire, il me faudra jurer de renfermer la vérité dans une certaine formule, et ma vie, mon succès, mon bonheur, ma réputation, tout reposera là-dessus. Je suis sûr que si je prêchais selon ma conscience, je me ferais chasser de la chaire encore plus vite que du barreau. »

On connaît les principaux personnages blancs de cette histoire, sauf quelques grands parens qui n'appellent pas une mention particulière. Il faut maintenant passer aux noirs. L'auteur les voit naturellement en rose, et, comme c'est le but de son livre, il ne faut pas lui en faire une chicane. Mme Stowe excelle dans la peinture des mœurs domestiques des noirs; on voit qu'elle en a fait une étude familière et attentive. Elle rend à merveille cette espèce de dépendance dans laquelle les maîtres sont de leurs esclaves dans toutes les occasions de la vie commune. Ainsi qu'il arrive toutes les fois qu'on abdique l'usage de ses propres facultés pour ne se servir que celles des autres, ce sont les instrumens qui deviennent les moteurs et les maîtres. La maison de Nina est tenue principalement par une vieille négresse, tante Katy, qui tous les matins, ornée de son turban rose et de son trousseau de clés, vient demander à sa maîtresse ses ordres pour la journée; mais il est bien entendu que la chose est déjà réglée par tante Katy, et que Nina n'a pas plus

d'objections à y faire qu'une reine constitutionnelle à une proposition de son ministère. « C'est, dit Nina, mon premier ministre en jupons, et elle ressemble beaucoup à des premiers ministres, dont j'ai entendu parler dans l'histoire, qui arrivent toujours, n'importe comment, à faire à leur tête. Voilà, par exemple, tante Katy qui vient demander de l'air le plus respectueux « ce que miss Nina veut avoir à dîner : » est-ce que vous croyez qu'elle s'attend le moins du monde à recevoir un ordre? Elle a toujours cinquante objections à faire à ce que je lui propose... Et quand elle m'a prouvé que tout ce que je demande est le comble de l'absurdité, et qu'il n'y a absolument rien à manger dans les environs, me voilà parfaitement remise à ma place. Et quand je me hasarde à dire humblement : « Mais, tante Katy, qu'est-ce que nous allons faire? » c'est alors qu'elle se met à tousser un peu, et qu'elle me déroule tout un programme arrangé par elle dès la veille. Et c'est toujours à recommencer... »

Un meuble non moins curieux de la maison, c'est le cocher; celui-là représente le triomphe de la résistance passive. On l'a surnommé *Old Hundred* à cause de la lenteur de tous ses mouvemens, et il donne une idée si originale et, selon toute apparence, si exacte de son espèce, que nous devons encore ici laisser la parole à Mme Stowe.

« Il avait l'air de considérer la voiture et les chevaux comme une sorte d'arche dont il était le grand-prêtre, et que son devoir était de sauver de toute profanation. Selon lui, toute la plantation et en général le monde entier étaient en état de conspiration permanente contre la voiture et les chevaux de la famille, et lui seul les défendait au péril de sa vie. Son premier objet, le but principal de sa charge, c'était de prouver qu'on ne pouvait pas se servir de la voiture..... Ce genre d'objections avait été la grande étude de sa vie; il en avait toujours une provision. Ou bien la voiture était crottée et il était en train de la laver, ou bien il venait de la laver et ne voulait pas la salir, ou bien il avait ôté la capote pour y faire un point, ou bien il y avait quelque chose aux ressorts, ils avaient été un peu forcés, il demanderait un carrossier un de ces jours. Quant aux chevaux, il avait à leur endroit un trésor de bonnes raisons : les efforts, les foulures, les déferremens, les cailloux dans les sabots, une quantité de maladies pour lesquelles il avait tout un vocabulaire à lui, de sorte qu'il était impossible, d'après toutes les règles connues de l'arithmétique, que la voiture et les chevaux pussent être prêts à servir en même temps.

« Ne soupçonnant pas la grandeur de son entreprise et forte de son autorité, Nina s'avançait en chantant; elle trouva Old Hundred assis tranquillement à la porte de sa case, les yeux à demi ouverts et regardant le soleil à travers la fumée d'une vieille pipe qu'il avait entre les dents. Un grand corbeau, tout noir et borgne, était perché sur son genou avec l'air le plus narquois, et quand il entendit le pas de Nina, il la lorgna avec son œil unique d'un air interrogateur, comme s'il eût été là pour recevoir les visites pendant que son maître faisait la sieste. Entre ce corbeau, qui avait reçu le

sobriquet d'*oncle Jeff*, et son maître, il y avait une liaison des plus étroites, resserrée encore par leur commune impopularité... Dans ses nombreuses disputes, Jeff avait perdu un œil, et il était complétement plumé d'un côté de la tête... Une fois, il avait eu le cou tordu, et il était resté comme cela, ce qui lui donnait toujours l'air de regarder par-dessus son épaule, et ajoutait à la singularité de sa physionomie. *Oncle Jeff* volait avec un zèle et une adresse dignes d'une meilleure cause, et il était d'un prix inestimable pour son maître, parce qu'il était toujours responsable de tout ce qu'on trouvait chez lui qui n'aurait pas dû y être. Quoi qu'on découvrît, des cuillères, des boutons de chemise, des mouchoirs, ou des pipes de voisins, c'était toujours Jeff qui avait à en répondre. Dans ces cas-là, Old Hundred ne manquait jamais de le gronder, et de déclarer « qu'il était capable de ruiner la réputation de toute une maison. » Alors Jeff le regardait par-dessus son épaule en clignant de son œil, comme pour lui dire qu'il savait bien à quoi s'en tenir, et qu'il ne prendrait pas la chose en mauvaise part.

« — Oncle John, dit Nina, faites atteler tout de suite; je veux sortir.

« — Dieu vous bénisse, enfant! Il n'y a pas moyen.

« — Et pourquoi cela?

« — Oh! pas moyen, enfant. Il n'y a ni chevaux ni voiture possibles cette après-midi.

« — Mais je vous dis que je veux sortir tout de suite.

« — Mais, enfant, ce n'est pas possible. Vous ne pouvez pas aller à pied, et quant à aller en voiture, encore moins. Peut-être demain, ou la semaine prochaine...

« — Oncle John, vous faites des contes; je veux la voiture tout de suite.

« — Ce n'est pas possible, bijou, dit Old Hundred avec un accent paternel et compatissant, comme s'il eût parlé à un petit enfant; je vous dis qu'il n'y a pas moyen... Il y a un des chevaux malades; j'ai passé toute la nuit...

« Et pendant que Old Hundred lançait ce petit accident de son invention, le corbeau regardait drôlement Nina comme pour lui dire : — Vous entendez bien ce qu'il vous dit, hein?

« Nina ne savait que faire et se mordait les lèvres, et Old Hundred eut l'air de retomber dans un profond sommeil.

« — Je suis sûre, dit Nina, que les chevaux peuvent sortir; j'y vais voir.

« — Mais, mon enfant, mon bijou, vous ne pouvez pas. Les portes sont fermées, et j'ai les clés dans ma poche; sans cela, ces pauvres bêtes seraient déjà mortes quarante fois pour une. En vérité, je crois que tout le monde est après elles... Voyez-vous, miss Nina, votre papa me disait toujours : « Oncle John, vous savez mieux que moi ce qu'il faut à ces bêtes; je vous les recommande, oncle John; prenez-en soin, ne les laissez pas tuer. » Or, miss Nina, je suis toujours les instructions du colonel. Oh! quand il fait beau et que les routes sont bonnes, j'aime à faire trotter mes bêtes; cela, c'est raisonnable. Mais voyez un peu les routes aujourd'hui; il y a deux pieds de boue, puis il y a un pont défoncé; il y a un homme qui s'y est noyé l'autre jour, c'est un fait... D'ailleurs il va pleuvoir, j'ai senti cela à mes cors toute la matinée; puis Jeff est comme un beau diable, et il est toujours comme cela quand il va pleuvoir. Jamais cela ne m'a trompé... »

Nina a beau faire et se mettre en colère, elle parle à visage de bois; Old Hundred ne répond plus, se remet à fumer, et paraît plongé dans une profonde rêverie; de guerre lasse, sa maîtresse s'en va.

Comme échantillon plus noble de l'espèce, Mme Stowe présente Milly, une négresse qui appartient à la tante de Nina. C'est elle qui personnifie la beauté, la bonté, la grandeur d'âme de sa race; c'est elle qui souffre, saigne et pardonne en invoquant l'Évangile. Elle est d'une famille de rois d'Afrique, d'une race qui n'avait pas encore été abâtardie par l'esclavage; il ne lui manque pour cadre que la magnifique et brûlante nature de sa patrie. Les passions bouillonnent dans son sein avec une ardeur tropicale; mais ce qui domine en elle, c'est le courage et la générosité, et un respect natif d'elle-même qui la rend incorruptible et fait de sa parole un serment sacré.

Ce n'est point sans une intention morale que Mme Stowe place ainsi cette esclave sur un piédestal et fait d'elle une héroïne, car de ses vertus mêmes découleront ses plus grands maux, et sa valeur divine ne fera qu'ajouter à sa valeur vénale. Les maîtres se disputeront ce meuble précieux, et son âme sera mise aux enchères comme son corps. Non-seulement elle portera elle-même la peine de sa vertu, mais, chose plus horrible, elle en sera encore punie dans ses enfans, et leur transmettra comme une malédiction ce crime d'un nouveau genre. Une pareille mère aura des enfans qui lui ressembleront, qui seront des articles cotés très haut sur les marchés. Milly, comme Harry, avait d'abord juré de ne pas se marier; puis comme lui bientôt elle avait cédé. Quatorze enfans étaient nés de son mariage; elle les avait tous élevés, et tous, l'un après l'autre, lui avaient été arrachés pour être vendus à de nouveaux maîtres. « La première fois, dit l'auteur, elle avait montré la férocité d'une lionne; mais, frappée coup sur coup, elle avait fini par acquérir une sorte de sombre insensibilité; puis l'esprit chrétien était entré, comme cela arrive souvent pour l'esclave, par les fentes d'un cœur brisé. Ces exemples de piété que l'on rencontre quelquefois chez les esclaves, et qui dépassent la mesure ordinaire des esprits les plus cultivés, sont en général le résultat de malheurs et de douleurs si absolument accablans, qu'ils ne laissent d'autre ressource que Dieu. Pour une âme qui est ainsi ravie jusqu'aux régions supérieures de la piété, combien de milliers sont rejetées et anéanties dans un abrutissement mortel! »

Telle était Milly, que nous retrouverons plus tard. Nous voudrions arriver au personnage principal de toute cette galerie blanche et noire, au vieux nègre Tiff. Quelques mots suffiront pour mettre au courant de l'histoire et de la position du vieux Tiff. Il était esclave

dans une des familles les plus anciennes et les plus considérables de la Virginie, qui avait fini par tomber presque dans la pauvreté. La fille de la maison s'était, à l'âge de quinze ans, laissé enlever par un aventurier; ses parens l'avaient reniée, et elle n'avait emporté avec elle de la maison de ses ancêtres qu'un vieux nègre qui déplorait sa mésalliance autant qu'eût pu le faire le chef de la famille, mais qui était fanatiquement et religieusement dévoué à la fille des Peyton. La jeune femme avait parcouru rapidement toute l'échelle de la misère et de l'abandon; son mari la quittait pendant des mois entiers pour aller courir les grands chemins et les tavernes, et c'étaient peut-être les intervalles les moins malheureux de sa vie. Au milieu de toutes ses épreuves, elle n'avait été soutenue, consolée, nourrie, que par son vieil esclave. Tiff avait été sa providence et celle de ses petits enfans.

« Tiff s'était même humilié au point de reconnaître pour son maître un homme qu'il regardait comme d'une position très inférieure à la sienne, car, tout nègre et tout biscornu qu'il fût, il était profondément convaincu que le sang des Peyton coulait dans ses veines, et que l'honneur des Peyton était confié à sa garde. Sa maîtresse était une Peyton, ses enfans étaient des Peyton, et même le petit paquet enveloppé de flanelle qui dormait dans le berceau était un Peyton; quant à lui, il était Tiff Peyton... Le mari, il le regardait avec une sorte de mépris poli et protecteur. Il lui voulait du bien, il se croyait obligé de pallier sa conduite autant que possible; mais il y avait des momens d'abandon où Tiff, levant solennellement ses lunettes, se prenait à dire que, dans son opinion personnelle, « il n'y avait rien à attendre de « gens de cette classe... »

« Tiff était un de ces bons vieux êtres qui restent en si bonne intelligence avec la nature entière, que jamais ils ne manquent de la nourriture première. Le poisson allait toujours au-devant de l'hameçon de Tiff, quand il ne mordait jamais aux autres; les poules pondaient toujours exprès pour lui, et lui caquetaient à l'oreille l'endroit où elles avaient mis leurs œufs. Pour lui, les dindons glougoutaient et se pavanaient, et pour lui ils produisaient des couvées de poussins dodus. Toutes les espèces de gibier, depuis l'écureuil jusqu'au lapin, avaient l'air de venir avec un vrai plaisir se jeter dans ses piéges, de sorte que là où tout autre serait mort de faim, Tiff jetait les yeux autour de lui avec une calme satisfaction, regardant la nature entière comme son garde-manger, dans lequel ses provisions n'avaient des habits de fourrure et ne marchaient sur quatre pattes que pour l'unique fin de se conserver jusqu'à ce qu'il fût prêt à les consommer. Aussi Cripps (le mari de sa maîtresse) ne revenait-il jamais à la maison sans s'attendre à y trouver quelque bon morceau, même lorsqu'il venait de boire son dernier dollar à la taverne. Cela arrangeait Cripps. Il trouvait que Tiff faisait son devoir, et de temps en temps il lui apportait quelque misérable objet de pacotille en témoignage de son estime. Les lunettes qui faisaient le principal ornement de Tiff lui étaient venues de cette façon; les verres étaient tout simplement du

verre à vitre, mais heureusement Tiff ne doutait pas qu'ils ne fussent du plus fort numéro, et plus heureusement encore ses excellens yeux les lui rendaient parfaitement inutiles. C'était seulement chez Tiff une faiblesse aristocratique. Des lunettes lui paraissaient être, n'importe comment, l'apanage d'un *gentleman*, et convenir particulièrement à quelqu'un qui avait été « élevé dans une des premières familles de la Virginie. » Elles lui paraissaient d'autant plus indispensables, qu'il joignait à sa besogne habituelle une quantité de petits talens de femme. Tiff savait tricoter un bas comme personne, tailler des habits d'enfant et des tabliers ; il savait coudre, il savait raccommoder, et faisait tout cela de l'air du monde le plus heureux.

« Malgré les nombreuses tribulations qui lui étaient échues en partage, Tiff était en somme un joyeux être. Il avait en lui une onctueuse, une élastique abondance de nature, une exubérante plénitude de vie, que l'adversité la plus constante ne faisait que ramener à une température modérée. Il était dans les meilleurs termes avec lui-même; il avait de l'affection pour lui, de la confiance en lui, et quand personne ne s'en chargeait, il se tapait lui-même sur l'épaule, se disant : « Tiff, tu es un bon diable, un brave garçon, et je t'aime bien. » Presque toujours il était en cours de monologue avec lui-même, tantôt se mettant à chanter joyeusement, tantôt à rire silencieusement. Dans ses bons jours, Tiff riait beaucoup. Il riait quand ses pois poussaient, il riait quand le soleil luisait après la pluie, il riait de cinquante choses dont on n'aurait jamais eu l'idée de rire ; cela lui allait. Dans les mauvais jours, Tiff se parlait à lui-même, et trouvait là un conseiller qui gardait profondément ses secrets. »

C'est dans une cabane misérable que nous trouvons la fille des Peyton ; elle est malade, mourante; elle n'a auprès d'elle que son vieux nègre, qui la soigne, qui nourrit et berce les enfans, fait la cuisine, fait le ménage, raccommode les hardes.

« Tiff commençait à grisonner. Sa figure présentait un des plus laids échantillons de l'espèce nègre, et eût été décidément hideuse, si elle n'avait été rachetée par l'expression de bonté et de bonne humeur qui la faisait rayonner. Il était d'un noir d'ébène, avec un large nez retroussé, une bouche énorme bordée de lèvres épaisses, et étalant des dents qu'un requin aurait enviées. La seule chose qu'il eût de bien était de grands yeux noirs, qui pour le moment étaient cachés par une énorme paire de lunettes d'argent, placées très bas sur son nez, et à travers lesquelles il regardait un bas d'enfant qu'il tricotait. A ses pieds était un petit berceau fait dans un bloc d'acacia, garni de morceaux de flanelle, et dans lequel dormait un petit enfant. Un autre enfant, d'environ trois ans, était assis sur son genou. La taille du vieux nègre était courbée, et il portait sur ses épaules une espèce de châle de flanelle rouge, arrangé comme l'aurait fait une vieille femme. Deux ou trois aiguilles avec du gros fil noir étaient piquées sur son épaule, et, pendant qu'il tricotait, il chantait et parlait tour à tour avec le petit enfant qui était sur son genou : « Voyons, Tedd, mon petit homme, tiens-toi tranquille; maman est malade, sœur est allée chercher de la médecine. Voyons, Tiff va chanter pour son petit homme :

Christ est né à Béthléem,
Christ est né à Béthléem
Et a été mis dans une étable. »

La scène qui se passe dans cette cabane est des plus touchantes. Tiff fait le feu, fait manger l'enfant, arrange le lit, donne à boire à la malade, qu'il soutient sur son bras, et quand celle-ci s'écrie : « ô mon brave Tiff! mon vieux fidèle Tiff! que deviendrais-je sans toi? » le vieux nègre éclate en sanglots et noie ses grandes lunettes dans des flots de larmes. Alors arrive le mari, de retour d'une de ses courses à travers le pays. Il entre dans la chambre en tapageur et respirant l'alcool; il ne se doute pas des regards furibonds que le vieux Tiff lui jette à travers ses lunettes; il mange tout le souper que Tiff avait préparé pour sa maîtresse, veut faire prendre du whiskey au petit garçon et de l'élixir à la mourante, puis finit par se jeter sur le lit et s'endormir d'un sommeil bruyant.

« Tiff, qui promenait le petit enfant dans ses bras, vint alors près du lit et s'assit. « Miss Suzanne, dit-il, cela ne sert à rien de vouloir lui parler. Je ne veux rien dire d'irrespectueux, miss Sue, mais voyez-vous, ceux qui ne sont pas nés comme il faut, on ne peut pas leur demander les mêmes sentimens qu'à nous autres qui sommes des vieilles familles. Ne vous tourmentez pas, laissez faire le vieux Tiff. Il vient toujours à bout de tout ce qu'il veut, le vieux Tiff. Ha ! ha ! ha ! miss Fanny fait déjà ses lettres, et je dirai à monsieur de lui acheter des livres. Et puis il y a une demoiselle qui vient d'arriver à la Grande-Plantation, et qui a fait son éducation à New-York; j'irai la voir pour la consulter et pour faire aller les enfans à l'église, et toutes ces choses-là... Voyez-vous, miss Sue, moi aussi je suis en route pour la terre de Canaan, et certainement je n'irai pas sans emmener les enfans avec moi. Les enfans avec Tiff, et Tiff avec les enfans, je ne sors pas de là... »

Cependant cette nuit est la dernière de la malheureuse femme. Le vieux Tiff ne tient plus dans ses larges mains que les mains froides d'une morte; il pousse des cris déchirans qui éveillent son maître, et, voyant qu'il n'y a rien à faire de lui, il se prépare à aller à la Grande-Plantation, chez Nina Gordon, afin de faire ensevelir décemment sa maîtresse.

« Tiff passa par-dessus ce qu'il avait de vêtemens une grande redingote de laine avec de longues basques et d'énormes boutons qu'il ne revêtait que dans les occasions solennelles. S'arrêtant sur la porte avant de sortir, il regarda Cripps du haut en bas, avec un air de mépris mêlé de pitié, et lui dit : « Je m'en vais, monsieur, et je reviendrai le plus tôt possible. Faites-moi le plaisir de vous conduire décemment, tâchez de renoncer au whiskey une fois dans votre vie, pensez à la mort, au jugement dernier, à l'éternité... Faites une fois comme si vous aviez un peu de ça en vous, comme devrait faire un homme qui a épousé une fille de la meilleure famille de la Virginie. Pensez à votre fin dernière; votre pauvre vieille âme ne s'en trouvera pas plus mal. N'éveillez pas les enfans avant que je revienne, ils auront toujours le temps d'apprendre la souffrance. »

« Cripps écoutait cette allocution d'un air stupide et abasourdi, regardant tantôt le lit, tantôt le vieillard... »

Tiff s'en alla donc à la Grande-Plantation, chez Nina, qui, en voyant arriver cette singulière figure, eut peine à ne pas rire; mais Tiff lui dit : « Il y a eu un deuil dans notre maison; pauvre miss Sue, ma jeune maîtresse, elle est retournée chez elle... C'était une Peyton de Virginie! Grande famille, ces Peyton! Elle a fait un mariage malheureux, comme font quelquefois les filles, ajouta Tiff d'un air mystérieux. Un homme de rien; la pauvre créature a bien souffert. Moi, je suis Tiff, Tiff Peyton, pour vous servir. J'ai été élevé en Virginie, dans la grande maison Peyton. Et quand miss Sue a épousé cet homme, sa famille n'a plus voulu la voir... Mais moi j'ai dit que je la suivrais jusqu'à la mort, et c'est ce que j'ai fait... »

Nina envoya Milly rendre les derniers devoirs à la morte, et elle-même alla visiter les enfans; elle promit à Tiff de venir à l'enterrement, et le vieux Tiff lui dit :

« Dieu vous bénisse! miss Gordon. Vous êtes trop bonne. Mon cœur se brisait en pensant que personne ne s'inquiétait de ma jeune maîtresse. Puis voyez-vous, miss Nina, continua-t-il à voix basse à propos du deuil, il ne s'agit pas de cet homme, il ne compte pas; mais ma maîtresse était une Peyton, et je suis un Peyton aussi, et j'ai naturellement une responsabilité qu'on ne peut pas attendre de lui. J'ai ôté les rubans du chapeau de mis Fanny, et j'y ai mis du crêpe noir que Milly m'a donné; puis j'ai mis un crêpe sur le chapeau de master Teddy; je voulais en mettre sur le mien, mais il n'y en avait pas assez. Vous savez, miss Nina, les vieux serviteurs dans toutes les familles portent des crêpes. Si vous vouliez seulement jeter un coup d'œil sur mon ouvrage? Tenez, voilà le chapeau de miss Fanny. Après cela, nous ne sommes pas une modiste... »

Cependant Clayton et Carson, l'autre prétendu de Nina, arrivent tous les deux à la fois pour lui faire visite. Il s'ensuit une série de petites scènes comme on en rencontre dans tous les romans de l'ancien monde, et par-dessus lesquelles nous passons. M. Carson reçoit un congé gracieux et le prend très gracieusement; il n'en continue pas moins à être un aimable vieux garçon. Malheureusement la paix de la plantation va être troublée par un nouvel arrivant; c'est Tom Gordon, le frère de Nina, qui vient s'y installer en maître, remet à leur place les esclaves trop émancipés, épouvante sa sœur et menace de loger une balle dans la tête de Harry. Nina, pour éviter le sang, veut éloigner son esclave, son frère naturel, et l'envoyer en campagne. Au moment où elle lui donne ses instructions, survient Lisette, la femme de Harry. Tom Gordon la voit, la trouve jolie, et prend avec elle les privautés du maître, et alors Harry dit à Nina :

« — Regardez, miss Nina; voyez-vous ma femme et votre frère?...

« — Sur mon âme, monsieur, dit Tom en s'adressant à Harry de l'air le plus insultant, nous vous devons beaucoup de reconnaissance pour avoir amené ici ce joli petit article de fantaisie.

« — Ma femme n'appartient pas à cette maison, dit Harry en tâchant de rester calme; elle est à la maîtresse d'une plantation voisine.

« — Ah! merci du renseignement. Il peut me prendre la fantaisie de l'acheter, et je suis bien aise de savoir à qui elle est. J'avais besoin d'un joli petit objet de ce genre. Elle tient bien une maison, n'est-ce pas, Harry? Elle

fait bien les chemises? Combien croyez-vous qu'on me la ferait payer? Je vais aller voir sa maîtresse.

« Pendant cette cruelle harangue, les mains de Harry tremblaient et se tordaient, et il regardait tantôt Nina, tantôt son bourreau. Il était d'une pâleur mortelle, ses lèvres même étaient blanches; il ne répondait pas, restait les bras croisés et fixait ses grands yeux bleus sur Tom. Comme il arrive quelquefois dans les momens de grand emportement, les traits rigides de son visage reproduisirent une si vive ressemblance du colonel Gordon, que Nina en fut frappée. Tom Gordon le fut aussi, cela ne fit qu'augmenter sa rage, et il jaillit de ses yeux un éclair de haine épouvantable. Les deux frères ressemblaient à deux nuages chargés de foudre et prêts à se jeter l'un sur l'autre... »

Voilà la morale de la famille telle que la fait l'esclavage. Tom Gordon, poursuivant son idée, demande son cheval pour aller chez la maîtresse de Lisette et acheter la femme de son frère. Nina cherche à calmer Harry, et il lui répond d'une voix qui la fait trembler :

« — Je pourrai vous servir, vous, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, mais je hais tous les autres. Je hais votre pays, je hais vos lois... Je m'oublie, dites-vous? Ah! oui, je suis de la race qui n'a jamais le droit de faire le mal. On peut nous enfoncer des épingles et des couteaux dans la chair, essuyer ses bottes sur nous, nous cracher au visage; il faut que nous soyons aimables, il faut que nous soyons des modèles de patience chrétienne. Je vous dis que votre père aurait mieux fait de m'envoyer aux champs avec les derniers des nègres que de me donner de l'éducation et de me laisser sous le talon de tout homme blanc qui voudra marcher sur moi.

« Nina se souvint d'avoir vu son père dans des transports de colère, et fut encore frappée de sa ressemblance avec la figure bouleversée qui était devant elle.

« — Harry, dit-elle, songez à ce que vous dites. Si vous m'aimez, tenez-vous tranquille.

« — Si je vous aime!... Mais vous avez toujours tenu mon cœur dans votre main. Sans vous, il y a longtemps que je me serais frayé mon chemin jusqu'au nord, ou bien j'aurais trouvé mon tombeau sur la route.

« — Eh bien! Harry, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, je vous donnerai la liberté. Allez maintenant.

« Harry porta la main de sa maîtresse à ses lèvres, et il disparut. »

Nina devance son frère, et va elle-même acheter Lisette à sa maîtresse; mais c'est Clayton qui lui prête l'argent nécessaire, car sa propre fortune est très aventurée, et celle de sa tante, qui demeure chez elle, vient d'être tout à fait perdue. On sait que cette tante est la propriétaire de la négresse Milly, et pour tirer meilleur parti de sa chose, elle va la louer à des étrangers. C'est alors que Milly, avant de quitter Nina, lui raconte son histoire, et comment de douleur en douleur, de sacrifice en sacrifice, elle est arrivée à devenir chrétienne et à s'anéantir en Dieu. L'histoire est longue, navrante, déchirante. Milly a été élevée avec la mère de Nina et ses tantes, et dans l'intimité de la famille, comme le sont souvent les esclaves. Un

jour elle entend qu'on parle d'elle, de son âge, de sa tournure, de sa santé, comme on l'aurait fait d'une bête amenée sur le marché. On dit à sa maîtresse : « Pourquoi ne mariez-vous pas Milly? Il faut lui donner un mari, les enfans de cette fille-là vaudront leur pesant d'or. Il y a de ces femmes-là qui en ont jusqu'à une vingtaine; c'est une fortune. Les enfans de Milly, vous pourriez les vendre l'un après l'autre, selon le besoin, aussi sûrement que vous feriez une traite sur votre banquier. » Voilà ce que Milly entend sans le vouloir, et ce jour-là elle se jure à elle-même de ne jamais se marier; mais comme elle est toujours bien traitée dans la maison, et comme sa maîtresse lui promet de ne point la séparer d'elle, elle se laisse persuader, et d'année en année la voilà entourée d'enfans. Sa maîtresse n'a point le cœur mauvais, elle est aussi bonne qu'on peut l'être dans son espèce; seulement de temps à autre elle a besoin d'argent, et elle vend un des enfans de Milly sans penser faire grand mal. La première fois l'esclave entre dans une telle exaltation et un tel désespoir, que sa maîtresse, étonnée elle-même du mal qu'elle a fait, lui promet de ne plus vendre de ses enfans; mais ne faut-il pas payer les frais de la maison? Treize des enfans de Milly sont ainsi arrachés successivement à leur mère: ils vont Dieu seul sait où, et on n'en entendra plus parler. Il en restait un quatorzième, un petit garçon que la maîtresse de Milly lui laisse pour la faire vivre. L'enfant croît en force et en beauté, il reçoit une éducation au-dessus de son état d'esclave, fatal présent dont il sera puni. Un jour Milly, en rentrant, trouve sa maîtresse comptant des rouleaux de dollars; l'enfant a été vendu. C'est Milly qui parle.

« Je sentis quelque chose qui me prenait au gosier, j'allai à ma maîtresse, je lui mis les mains sur les épaules, et je lui dis : « Miss Harriet, vous avez vendu treize de mes enfans, et vous m'aviez promis de me laisser celui-là. Est-ce là ce que vous appelez être une chrétienne?... Voilà comme vous me traitez après avoir vendu tous mes enfans pour élever les vôtres!... »

« Milly court donc après son fils, mais en route elle apprend qu'il vient d'être tué. Son nouveau maître l'a frappé, il s'est révolté, et une balle dans le cœur a fait justice de l'esclave.

« On avait creusé un trou dans la terre et on l'avait mis là. Rien sur lui, rien autour, pas de cercueil, enterré comme un chien. On m'apporta sa veste; j'y vis un trou, marqué comme avec un emporte-pièce, et duquel coulait encore son sang. Je ne dis pas une parole; je pris la veste, et je retournai droit à la maison. Je montai à la chambre de ma maîtresse, elle était habillée pour aller à l'église et était là assise à lire la Bible. Je la lui mis sous la figure, cette veste. « Regardez bien ce trou! lui dis-je, regardez bien ce sang! Mon garçon est tué; c'est vous qui l'avez tué! Que son sang retombe sur vous et sur vos enfans! O Seigneur, qui êtes dans les cieux, entendez-moi, et rendez-lui le double! »

« Nina tira un souffle profond de sa poitrine, comme si elle étouffait.

Milly, dans l'entraînement de sa narration, s'était redressée, ses grands yeux noirs tout ouverts, ses bras robustes étendus en avant, et sa puissante poitrine bondissant sous la violence de son émotion. Elle ressemblait à une statue en marbre noir de Némésis dans un transport de fureur. Elle resta ainsi quelques minutes, puis ses muscles se détendirent, ses yeux s'adoucirent peu à peu, et elle regarda tendrement, mais gravement Nina.

« C'étaient d'affreuses paroles, enfant ; mais dans ce temps-là j'étais en Égypte, j'étais dans le désert de Sinaï. J'avais entendu le son de la trompette et le bruit des voix, mais je n'avais pas vu le Seigneur..... Je cherchais le Seigneur, je voulais lui dire : « Voyez ce que cette femme a fait... » Et le monde allait toujours de même, et ces chrétiens qui disaient tous qu'ils allaient au ciel se conduisaient toujours de même. Oh! comme j'ai cherché le Seigneur! que de nuits j'ai passées dans les bois, la face contre terre, à l'appeler, et il ne venait pas. »

Et Milly raconte qu'un jour elle va à une de ces réunions appelées *camps meetings*, où des missionnaires font des prédications en plein air. La nuit vient, on allume les feux, et elle entend un missionnaire raconter la passion, le chemin de la croix, le couronnement d'épines, la mort de Jésus-Christ, et elle se sent frappée par la grâce :

« C'est ainsi, dit-elle, que je fus vaincue par l'agneau, car si ç'avait été un lion, j'aurais résisté; mais l'agneau fut le plus fort. Quand je revins à moi, j'étais comme un enfant. Je n'avais pas parlé à ma maîtresse depuis la mort d'Alfred. Elle était malade, dans sa chambre, et dépérissant, parce que son fils s'était enivré et l'avait maltraitée. Je lui dis : Miss Harriet, j'ai vu le Seigneur ; je vous pardonne, je vous aime de tout mon cœur, comme fait le Seigneur. — Oh! mon bijou, il fallait voir cette femme pleurer... Après cela, il n'y eut plus rien de mauvais entre nous ; nous fûmes deux sœurs en Jésus-Christ. Elle portait mes peines, je portais les siennes. Et ces peines étaient lourdes, car un jour on lui rapporta le cadavre de son fils... Je me rappelai que j'avais autrefois demandé au Seigneur de lui rendre le double; mais je ne pensais plus comme cela maintenant, et si j'avais pu rendre la vie au pauvre jeune homme, je l'aurais fait. Elle en mourut... Elle lutta encore longtemps, et toutes les nuits elle criait : Milly! Milly! reste avec moi. Je l'aimais comme mon âme; enfin le Seigneur la délivra, et je couchai son corps comme si c'eût été celui d'un de mes enfans. Je pris sa pauvre main, elle était encore chaude, mais elle était sans vie, et je me dis : Est-il possible, pauvre être, que j'aie eu tant de haine contre toi! « Ah! mon enfant, il ne faut haïr personne; Dieu nous aime tous! »

Milly tient le même langage à Harry, qui est tourmenté du besoin de la vengeance. Tom Gordon, par un simple caprice, et comme exercice de son pouvoir absolu, vient de lui couper la figure à coups de cravache. En passant dans les bois, Harry a rencontré l'homme qui donne son nom à ce livre, le nègre proscrit, *Dred*. Milly l'engage à ne pas écouter le tentateur et à ne pas entretenir des projets de révolte. « Vois-tu, mon enfant, lui dit-elle, il faudrait traverser une mer de sang. Tu ne voudrais pas perdre miss Nina. Si cela com-

mence, ils n'épargneront personne; ne lâchez point le tigre, car rien ne pourra plus l'arrêter! »

C'est la première fois que Dred est en scène, et que nous le voyons sortir de sa retraite, les *dismal swamps*, ou les marais maudits, ce qui est la meilleure traduction qui ait été faite du mot. Les *swamps* sont des marécages qui bornent à l'est les états du sud. La nature y est dans un désordre si exubérant, que les hommes ont renoncé à la dompter, et ces espaces abandonnés sont le refuge et l'antre des nègres fugitifs. C'est la difficulté de les y poursuivre qui a donné naissance à une industrie toute particulière aux États-Unis, celle des chiens dressés à la chasse du nègre. Cette chasse est une profession, tout comme le barreau, le clergé et autres carrières libérales.

Dred, qui donne son nom au livre, est un nègre de proportions surnaturelles. Il est destiné à représenter le type idéal de la race; il est d'un noir d'ébène et poli comme le marbre, de formes herculéennes, et habitué à vivre de sauterelles, comme saint Jean dans le désert. Saint Jean, le précurseur, est en effet le modèle dont il se rapproche le plus; il en a la grandeur sauvage et l'enthousiasme exalté. L'auteur a rattaché son héros à un épisode de l'histoire des États-Unis, à la conspiration des esclaves de la Caroline du sud. Cette conspiration était menée par un homme de couleur appelé Vesey, qui, ayant gagné 7 ou 8,000 francs dans une loterie, avait acheté sa liberté. Cinq des principaux conjurés furent découverts, jugés et exécutés; ils moururent en silence et emportèrent avec eux les noms de leurs complices; mais cet éclair jeté dans les profondeurs et dans les souterrains de l'esclavage porta une telle terreur parmi les maîtres, qu'il fut un instant question de proclamer l'émancipation des noirs.

L'auteur a fait de Dred le fils de Vesey. Le jeune esclave avait assisté à l'exécution de son père, et, dit le récit, « ce souvenir était tombé dans les profondeurs de son âme comme une pierre tombe dans le fond d'un sombre lac des montagnes. » Dred, après avoir passé pendant quelques années de maître en maître, brisa sa chaîne et se réfugia dans les *swamps*, n'emportant avec lui qu'une Bible, héritage de son père. Ce livre fut son seul trésor, presque sa seule nourriture; il y puisa l'esprit surnaturel et divinatoire et l'ivresse apocalyptique.

Dred était donc devenu pour les noirs une espèce de prophète et de libérateur. Il s'était créé dans les marécages des asiles impénétrables où il recueillait les fugitifs; il avait des intelligences secrètes avec toutes les plantations de la frontière, et il était le chef tacitement reconnu de tous les proscrits.

Tout à l'heure il vient de se placer sur le passage de Harry et lui a soufflé à l'oreille l'esprit de sang et de vengeance. On le retrouve au *camp meeting*, dont l'auteur fait une description qui est un tableau de mœurs des plus originaux. Il n'y a que les grandes prédications du moyen âge, celles par exemple qui précédaient les croisades, qui puissent donner une idée de ces assemblages tumultueux. C'est une grande fête pour les noirs, qui s'y rendent dans toutes leurs toilettes et dans tous leurs atours. On y voit venir tous les personnages de notre histoire, et, le premier de tous, le vieux Tiff avec ses enfans.

« La voiture de Tiff était un article des plus complexes, et en grande partie construite par lui. Le coffre était une longue boîte d'emballage; les roues juraient les unes avec les autres, ayant toutes été rapportées en différens voyages par Cripps; des cercles de tonneau, couverts par du calicot, formaient les rideaux, et il y avait un peu de paille pour tout siége. L'unique cheval, maigre et borgne, était attelé avec de vieilles cordes, et cependant pas un millionnaire au monde n'aurait été heureux de son moelleux carrosse comme Tiff l'était de son équipage. C'était l'œuvre de ses mains, le chéri de son cœur, les délices de ses yeux. Sans doute il avait ses faiblesses comme toutes les choses préférées de ce monde. Les roues se détachaient de temps en temps, et les traits cassaient; mais en pareil cas Tiff était toujours prêt : il sautait hors du chariot et se mettait à l'ouvrage avec un tel entrain, qu'on aurait dit que les accidens le lui rendaient encore plus cher. Le voilà devant la porte de la case, et Tiff, et Fanny, et Teddy, tout affairés, y mettent leurs paquets... Tiff, malgré la chaleur du jour, avait mis sa grande redingote, ses autres vêtemens étant dans un état de trop grande détérioration pour être compatibles avec l'honneur de la famille; son chapeau blanc portait encore la bande de crêpe... Son département des vivres était fait pour provoquer les appétits les plus blasés : poulets, lapins, laitues, oignons, radis, petits pois. « Voyez-vous, enfans, disait-il, vous allez vivre comme des princes. Et à propos, ayez soin de me donner des ordres carrément; ayez soin qu'on vous entende, car enfin à quoi cela vous sert-il d'avoir un nègre, si personne ne s'en aperçoit? »

« Au tournant de la route, Tiff aperçut la voiture des Gordon, conduite par Old Hundred dans son plus beau costume, avec des gants blancs et du galon doré à son chapeau. Si jamais l'aiguillon de l'amertume fut près de toucher le cœur de Tiff, ce fut à ce moment; mais il se consola fièrement en se disant qu'en dépit des apparences sa famille n'en était pas moins ancienne et honorable. C'est pourquoi, prenant son plus grand air, il appliqua un coup de fouet supplémentaire à sa bête, comme pour dire : Je m'en moque; mais comme si le malheur s'en mêlait, le cheval, donnant une secousse, cassa un des brancards, qui traîna honteusement par terre. A ce moment arriva le carrosse des Gordon : « Qu'on me prenne à mener un vieux sabot pareil! dit Old Hundred avec mépris; cela se casse à chaque pas. Si ce n'est pas là un meuble de pauvres diables de blancs ruinés, je n'en ai jamais vu!

« — Qu'est-ce qu'il y a? dit Nina en mettant la tête à la portière.. Ah!

Tiff; bonjour, mon garçon. Pouvons-nous vous aider? John, descendez et aidez-le un peu.

« — Pardon, miss Nina, dit Old Hundred; mais les chevaux sont très vifs ce matin, je ne puis les quitter une minute.

« — Dieu vous bénisse, miss Nina! dit Tiff, rendu à sa bonne humeur habituelle; ce n'est rien : il s'est cassé à un très bon endroit cette fois; je l'aurai racommodé en une minute.»

« Et ainsi fit-il avec une pierre et un gros clou. « Dites-moi, ajouta Nina, comment vont la petite miss Fanny et les enfans? » Miss Fanny! Si Nina avait comblé Tiff de présens, elle n'aurait pas pu lui faire le plaisir inexprimable que lui firent ces deux mots. Il s'inclina jusqu'à terre sous le poids de la joie, et répondit que miss Fanny et les enfans allaient bien... »

Old Hundred est l'ennemi et le persécuteur de ce bon Tiff, et rien n'est amusant comme les querelles de ces deux vieux nègres. Ce sont des traits de nature. Voici Old Hundred qui dit à sa femme :

« — Vous m'étonnez, Rose. Vous la cuisinière des Gordon, vous vous familiarisez comme cela avec des nègres de blancs ruinés!

« Si l'insulte ne s'était adressée qu'à lui personnellement, le vieux Tiff se serait probablement mis à rire aussi joyeusement qu'il le faisait quand il était pris par une averse; mais l'allusion à la famille l'alluma comme une torche, et ses yeux brillèrent à travers ses grandes lunettes comme des éclairs à travers des fenêtres.

« — Va, va, dit-il, tu parles de ce que tu ne connais pas. Qu'est-ce que tu connais aux vieilles familles de la Virginie? C'est cela le vieux tronc! Vos familles de la Caroline en viennent toutes. Les Gordon sont une bonne famille, je n'ai rien à dire contre les Gordon; mais où donc as-tu été élevé pour n'avoir pas entendu parler des Peyton? Sais-tu que le vieux général Peyton avait six chevaux noirs à sa voiture comme un roi, des chevaux qui avaient des queues longues comme mon bras! Tu n'en as jamais vu comme cela dans ta vie...

« — Bon Dieu! dit Old Hundred, comme ces vieux nègres font des contes! Ils font toujours des histoires sur leurs familles. Cela me fait dresser les cheveux d'entendre ces vieux nègres; ils sont si menteurs!

« — Ceux qui mentent te volent ton bien, n'est-ce pas? dit Tiff; mais je te préviens que ceux qui diront un mot contre les Peyton auront affaire à moi.

« — Ces enfans-là, des Peyton! mais ce sont des Cripps, et qui a jamais entendu parler des Cripps? Qu'on ne m'en parle pas; ce sont de pauvres diables de blancs; cela peut se voir rien qu'à les regarder.

« — Vas-tu te taire? dit Tiff. En vérité, je crois que tu n'es pas né chez les Gordon, car tu n'as pas les moindres manières. Je suppose que tu n'es qu'un vieux nègre d'occasion que le colonel Gordon aura pris par-dessus le marché d'une de ces familles du Tennessée qui sont toujours paniers percés. C'est de la plus mauvaise drogue de nègres. Les vrais nègres Gordon sont tous des *ladies* et des *gentlemen*, tous jusqu'au dernier, dit le vieux Tiff, qui, en véritable orateur, mettait l'auditoire de son côté.

« Une acclamation générale accueillit le compliment, et Tiff, à l'abri de ces applaudissemens, se retira en triomphe. »

La journée de prédication en plein air est, avons-nous dit, un tableau de mœurs très curieux, ce qui ne veut pas dire qu'il soit très édifiant. Les révérends y montent sur des tréteaux qui ressemblent un peu trop à ceux des saltimbanques, et les fidèles y manifestent une exaltation qui participe un peu de l'ivresse. Nous avons une certaine peine à concilier avec la sévérité et la simplicité protestantes l'indulgence que l'auteur montre pour ce genre de dévotion. Ce n'est pas la peine de se moquer des miracles italiens et de la religion italienne, si l'on est prêt à justifier les convulsionnaires par l'unique raison qu'ils sont noirs. Il est vrai que Mme Stowe dit que cette religion convient à une race demi-barbare; mais c'est comme si elle disait que c'est bon pour des nègres, ce qui n'est ni très flatteur pour eux ni très encourageant pour leurs défenseurs.

Un jour Milly arrive chancelante et ensanglantée à la plantation Gordon. Le maître auquel on l'avait louée lui a tiré un coup de carabine : Clayton lui fait un procès qu'il plaide lui-même et qu'il gagne; mais il y a appel, et cet appel est porté précisément devant la cour que préside son père. Le juge Clayton est un homme honorable et respecté, le premier à déplorer les abus de l'esclavage; mais il est chargé d'appliquer la loi, et la loi est formelle. La loi consacre le pouvoir absolu du maître. L'auteur a mis ici dans la bouche du juge Clayton un jugement célèbre qui fait jurisprudence dans les états à esclaves, et c'est une législation d'autant plus féroce qu'elle est appuyée sur une irréfragable logique. Ici ce n'est plus du roman, ce n'est qu'un procès-verbal; dans cette simplicité cruelle de la loi, il n'y en a pas moins le plus affreux des drames.

Encore une application de la loi. On a vu qu'il y avait une sœur de Harry, esclave comme lui, que son maître avait affranchie et épousée avant de mourir. Ce maître était le cousin de Tom et de Nina; Tom Gordon fait attaquer son testament; les juges déclarent nul l'acte d'émancipation de la femme et des enfans, et ils redeviennent esclaves, et esclaves de Tom. Ainsi la loi s'oppose même à la volonté du maître quand elle est humaine, parce que cette humanité peut mettre en péril la cause de la communauté. Cora Gordon, rentrée sous l'horrible domination de son frère, arrache ses deux enfans à l'esclavage en les tuant de sa main. Traduite devant la cour, elle dit :

« — Vous voulez savoir qui a tué ces enfans? Eh bien! je vous le dirai, c'est moi. Oui, c'est moi,... oh! que je suis heureuse de l'avoir fait! Savez-vous pourquoi je les ai tués? parce que je les aimais, parce que je les aimais tant que je suis allée jusqu'à donner mon âme pour sauver la leur. J'ai entendu dire autour de moi que j'étais folle, dans un accès de délire, et n'avais pas su ce que je faisais. C'est une erreur, j'étais de sang-froid, j'ai su ce que je

faisais, et je bénis Dieu de l'avoir fait. Je suis née l'esclave de mon propre père. Votre fier et vieux sang de Virginie coule dans mes veines comme dans les veines de la moitié des créatures que vous fouettez et que vous vendez. J'ai été la femme légitime d'un homme d'honneur qui a fait ce qu'il a pu pour éluder vos lois cruelles et me rendre libre. Mes enfans étaient nés pour être libres, ils ont été élevés libres, jusqu'au jour où le fils de mon père nous a intenté un procès et nous a refaits esclaves. Les juges, les jurés l'ont aidé; toutes vos lois, tous vos fonctionnaires l'ont aidé à ravir à la veuve et aux orphelins leurs droits. Le juge a dit que mon fils, étant un esclave, n'avait pas plus le droit de posséder que n'en a la bête de somme, et nous avons été réunis entre les mains de Tom Gordon. Ce qu'est cet homme, je ne le dirai pas, cela ne peut pas s'exprimer. Au jugement dernier, Dieu le dira... Demain on devait me séparer de mes enfans. Mon fils était esclave pour la vie. Ma fille...

« Ici elle regarda l'auditoire avec une expression qui en disait plus que toutes les paroles.

« Alors je les ai laissé dire leurs prières, et pendant leur sommeil je les ai envoyés dans les pâturages célestes. On dit que j'ai fait un crime. Soit, je consens à perdre mon âme pour sauver les leurs. Je m'inquiète peu de ce qui m'arrivera; mais eux, ils sont sauvés! Et maintenant, mères qui m'entendez, si une seule d'entre vous, sachant ce que c'est que l'esclavage, n'eût pas fait comme moi, c'est qu'elle n'aime pas ses enfans comme j'aimais les miens... »

Selon toute apparence, Mme Stowe a dû terminer prématurément son livre. Comme si elle ne savait plus que faire de ses personnages, elle les expédie tout à coup dans l'autre monde avec une rapidité des plus commodes. C'est un véritable massacre des innocens ou un cinquième acte de mélodrame. L'invasion du choléra vient fort à propos pour enlever cette pauvre Nina, et Clayton n'arrive que pour recueillir son dernier soupir. Elle meurt sans avoir pu donner à Harry sa liberté, et Tom Gordon règne en maître. Harry n'a plus rien à ménager, et il dit à l'homme d'affaires de son frère, qui est un ancien de l'église : « Voyez-vous, c'est fini. Vingt ans de service fidèle et dévoué sont perdus; moi, ma femme, mes enfans à naître, nous sommes les esclaves d'un misérable... Vous vous appelez des hommes religieux, et vous défendez une pareille tyrannie! O serpens! race de vipères! comment comptez-vous échapper à la damnation de l'enfer? C'est vous qui gardez les habits de ceux qui lapidaient Étienne; vous encouragez le vol, le brigandage, l'adultère, et vous le savez. Vous êtes pires que ces misérables eux-mêmes, car ils ne prétendent point justifier leurs méfaits... Gare à vous!... Les Philistins se sont joués de Samson, ils lui ont crevé les yeux, mais un jour il a fait crouler leur temple sur leurs têtes... Gare à vous!... Le jour viendra: la mesure sera comblée, et on vous rendra le double, c'est moi qui vous le dis... »

Au moment où Harry parle encore, Tom paraît et le frappe à coups redoublés. L'esclave révolté terrasse son maître, saute sur un cheval, et va rejoindre Dred dans les marais. Ces marécages deviennent successivement le lieu de refuge et de Milly, et de Tiff, et de ses enfans. Ce pauvre Tiff est poussé à cette extrémité par un dernier trait de son maître, qui ramène au logis une nouvelle femme. Tiff se sauve la nuit, emportant Fanny et Tedd; le dernier petit enfant était mort du choléra. Il appelle cela « sa fuite en Égypte. »

La fin du livre est très-inférieure au commencement, et ne paraît être qu'une suite d'articles de controverse à peine cousus les uns aux autres. Quelques chapitres sont aussi des « illustrations » de faits récens; ainsi l'histoire de Clayton frappé à coups de canne par Tom Gordon et laissé pour mort sur la place est évidemment la répétition de ce qui s'est passé très-réellement, il y a quelques mois, dans la salle même du Congrès. Tout le monde se souvient du traitement appliqué par un jeune législateur de la Caroline au plus éloquent défenseur de l'émancipation, M. Sumner, qui a été en danger de mort et n'est pas encore rétabli. Du reste, les épisodes de *Dred*, comme ceux de *l'Oncle Tom*, ne sont généralement que des faits réels dramatisés.

Le livre, comme roman, était à peu près clos après la mort de Nina, qui avait commencé le cataclysme. Dred lui-même, blessé dans une de ses courses, revient mourir dans le marais comme un lion dans son antre; il prend de son sang et le jette en l'air avec ces paroles d'un prophète : « O terre! terre! terre! ne recouvre pas mon sang! » et il expire en disant : « Que le Dieu de leurs pères soit juge entre nous!... » Forcé de s'expatrier par ses concitoyens, qui le poursuivent comme un perturbateur de l'ordre établi, Clayton va se fixer au Canada. Les esclaves réfugiés dans les marais parviennent à s'échapper et à s'embarquer, et nous retrouvons heureusement et comfortablement installés à New-York le bon vieux Tiff, Tiff Peyton, avec miss Fanny et Teddy, qui viennent de recueillir un héritage inespéré. Tiff a dans ses vieux jours la consolation de voir la fortune des Peyton rendue à sa primitive splendeur, et la toile tombe sur ce modèle des nègres orné d'une paire de lunettes d'or.

On voit que la composition de *Dred* est assez incorrecte et assez informe; mais ce qui en rachète toutes les imperfections, c'est ce souffle d'une âme ardente et généreuse et cette sainte haine de la tyrannie qui y respirent à chaque page.

JOHN LEMOINNE.

LOUIS XIV

ET SES HISTORIENS

Le XVIIe siècle est devenu de nos jours une source inépuisable d'études et d'observations, et c'est vers une société presque en tout point opposée à la nôtre que se portent avec persévérance nos prédilections et nos recherches. Rien d'étonnant, à tout prendre, dans ce contraste entre les réalités au sein desquelles nous vivons et les dispositions qui nous conduisent à nous en dégager par la pensée pour pénétrer dans des régions différentes. Enfans d'une inquiète démocratie, incertains de leurs destinées et vacillans dans leurs croyances, les hommes du XIXe siècle se reposent avec une sorte de bonheur dans la contemplation d'une époque qui, possédant les biens qui leur manquent, acceptait la règle d'une puissante hiérarchie dans les rangs et d'une forte discipline dans les idées et dans les lettres. Si les excès de la liberté politique ont conduit aux résultats que chacun connaît, les excès de la liberté littéraire n'ont pas moins contribué à déterminer un retour vers des hommes qui, sans repousser aucune entrave, produisaient tant en faisant si peu de bruit.

Ce retour s'est révélé par de nombreux travaux sur l'état de la société française au XVIIe siècle et plus encore par l'empressement avec lequel a été accueillie la publication de tous les documens inédits relatifs au gouvernement du roi Louis XIV. La voie ouverte avec tant d'éclat par la publication des *Négociations relatives à la succession d'Espagne* a été heureusement poursuivie par M. Depping pour la collection des correspondances relatives aux affaires inté-

rieures du royaume (1), et c'est en groupant les faits principaux constatés par cette grande enquête rétrospective que M. Cherruel a composé son *Histoire administrative de la France sous Louis XIV*. A son tour, M. Clément a donné sur le gouvernement de ce prince un écrit substantiel dont le tort principal est d'être une esquisse plutôt qu'un tableau (2).

Les personnages de ce temps n'ont pas moins occupé que les choses. Sans parler de ces œuvres achevées qui ont eu l'heureux don d'improviser des immortalités charmantes, on connaît et les travaux de M. Walckenaër sur Mme de Sévigné et l'*Histoire de madame de Maintenon* par M. le duc de Noailles. S'il est juste de faire dans le succès de ces écrits une large part au talent des écrivains, il faut surtout en attribuer la fortune aux dispositions générales du public. Le siècle de Louis XIV a détrôné le moyen âge; c'est le seul temps pour lequel il n'y ait aujourd'hui à redouter ni longueurs, ni redites. On a eu l'heureuse idée de publier les *Mémoires* de Cosnac, qui, par la première duchesse d'Orléans, touchent aux parties les plus émouvantes du règne, et la correspondance complète de la princesse palatine, deuxième duchesse d'Orléans, cette rude Allemande demeurée cinquante ans, sur les marches du trône, pleinement étrangère à la France. Le même intérêt s'attache aux *Mémoires* de l'abbé Ledieu sur Bossuet, qui nous sont enfin donnés dans leur précieuse intégrité. La popularité de Saint-Simon (3), entré de plein saut dans la gloire comme un ancien, a été l'une des causes en même temps que l'un des symptômes de ce mouvement des esprits auxquels le nom d'engouement ne messiérait peut-être pas. Comment lui dénier ce caractère, lorsque de hardis éditeurs ne craignent pas d'imprimer en quatorze gros volumes le *journal* de Dangeau? N'est-ce pas là une entreprise qui ne saurait s'expliquer que par une confiance sans limites dans la faveur promise en ce moment à tout ce qui touche au règne de Louis XIV?

La nouvelle direction politique prise en France par l'opinion depuis quelques années a singulièrement contribué d'ailleurs à favoriser cette réhabilitation de l'établissement monarchique du grand roi, contre lequel le libéralisme de Lémontey aiguisait, il y a trente ans, les traits de son amère satire. Le règne de Louis XIV marque le point

(1) *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV entre le cabinet du roi et les secrétaires d'état*, etc., recueillie et mise en ordre par G.-B. Depping.

(2) *Le Gouvernement de Louis XIV, l'Administration, les Finances et le Commerce de 1683 à 1689*, par Pierre Clément; 1 vol. in-8°. Guillaumin.

(3) On publie aussi en ce moment une édition vraiment nouvelle, rectifiée sur les manuscrits, des *Mémoires du duc de Saint-Simon*, qui jettera un meilleur jour sur les hommes du siècle de Louis XIV. — 20 vol. in-8°, chez Hachette.

culminant de la puissance absolue; c'est le moment où pour la première fois la nation se fit homme en renonçant à toute participation, même indirecte, au pouvoir, et jusqu'à tout contrôle à exercer sur les actes de l'administration par les cours de justice. Lors donc qu'on est fermement convaincu que ce fut là un abandon déplorable, et qu'aucune époque ne fournit de preuve plus éclatante du danger de ces grandes abdications que le long règne qui précéda la régence, si glorieux d'ailleurs qu'il ait été, on est conduit par devoir autant que par goût à étudier ce gouvernement dans ses institutions, cette politique dans ses maximes, et cette brillante société dans l'intimité de sa vie morale. J'estime qu'aucun travail ne fut jamais plus opportun, et je crois que s'il était accompli, nul ne serait peut-être plus utile. L'appréciation de quelques publications contemporaines me fournira pour l'esquisser une occasion que je n'hésite pas à saisir. Je voudrais placer les actes de ce règne en face des opinions contradictoires qu'ils ont provoquées depuis le duc de Saint-Simon jusqu'au marquis de Dangeau, depuis Voltaire jusqu'à Lémontey, et rechercher pourquoi la nation fut conduite, durant la vie du même prince, d'une longue succession de victoires à une suite non interrompue de désastres, changement qui ne fut pas moins sensible dans l'ordre des idées que dans celui des faits, puisque la France vit succéder tout à coup à l'ère la plus féconde de son histoire intellectuelle des jours stériles en génie, en vertus et presque en courage.

I.

Ce qui saisit en effet tout d'abord l'attention des esprits sérieux, c'est l'opposition presque complète qui se rencontre entre les deux moitiés du grand règne. En négligeant la régence d'Anne d'Autriche et l'administration du cardinal Mazarin pour s'en tenir au gouvernement effectif de Louis XIV, qui s'ouvre en 1661, on ne peut manquer d'être frappé de ce fait, que tout réussit à ce monarque tant qu'il opère dans ses conseils ou sur les champs de bataille avec les hommes formés dans la période précédente, tandis que tout échoue misérablement sitôt qu'il agit avec ceux qu'il a formés lui-même et qui sont nés à l'ombre de son trône. L'année 1690 est à peu près la limite qui sépare ces deux générations et ces deux fortunes, si profondément diverses. Ajoutons tout de suite que c'est vers la même époque que s'arrête aussi le magnifique mouvement d'où sont issues tant d'œuvres immortelles, et que s'ouvre, durant les vingt-cinq dernières années de la vie du monarque, cette période à peu près nulle pour la pensée et pour l'art, toute pleine des querelles, à la fois dangereuses et mesquines, qui ne tardèrent pas à précipiter la nation

dans un abîme de corruption et de scepticisme. En rappelant les faits principaux de l'époque, ce contraste deviendra plus sensible, et les causes se dessineront sous l'éclat même des effets.

Lorsque le royal élève de Mazarin prit les rênes du gouvernement, il ne rencontra devant lui aucune résistance. On peut dire qu'il vit ses plus hardis desseins accomplis aussitôt que formés, et que l'Europe s'inclina sous sa superbe volonté aussi facilement que la France. En proclamant l'identification de l'état avec sa personne, Louis XIV ne faisait que tirer une dernière conséquence des idées qui tendaient à prévaloir depuis un siècle, il ne faisait qu'achever l'œuvre de ses prédécesseurs. Après la ligue, et surtout après la fronde, la France était profondément découragée de la vanité de ses efforts pour conquérir et organiser un régime de garanties politiques, découragement qui, tout malheureux qu'il fût en lui-même, se comprend fort bien d'ailleurs, puisque ces efforts n'avaient jamais abouti qu'à servir, aux dépens de l'indépendance nationale, d'égoïstes cupidités. La bourgeoisie, qui avait été l'âme de la ligue, l'aristocratie, qui avait imaginé la fronde pour y chercher des profits et des distractions, ne surent faire sortir de cette double crise la consécration d'aucun principe destiné à sauvegarder les droits des générations à venir; ni l'une ni l'autre n'hésita à solliciter le secours des Espagnols, au risque de rencontrer dans ceux-ci des maîtres plutôt que des auxiliaires. Ce fut surtout par cette disposition constante à provoquer l'intervention étrangère que les diverses factions se perdirent en France, et qu'elles y rendirent le peuple profondément et à toujours monarchique. Celui-ci comprit en effet, avec son admirable instinct, que dans ce déchaînement de passions imprévoyantes ou cupides la vieille royauté de Hugues Capet et de saint Louis, de Charles V et de Louis XI, avait seule la force et la volonté de préserver l'unité territoriale, qui avait été son honneur et son ouvrage.

Jamais la nation n'eut la conscience de ce service aussi complétement qu'après les tristes avortemens qui signalèrent la minorité de Louis XIV. En abdiquant alors la liberté dont elle avait embrassé l'ombre, la France se rejeta dans la dictature avec un entraînement irrésistible, ne conservant plus qu'une seule pensée, celle de rendre cette abdication féconde et cette dictature glorieuse. Ainsi Louis XIV tira sa principale force des souvenirs de la fronde, qui durant trente années pesèrent à beaucoup de ses contemporains comme un remords et à tous comme une honte et comme un péril.

Tandis que le mouvement naturel des idées et des choses mettait le royaume à la merci du jeune monarque, l'état des cabinets étrangers était tel qu'aucune résistance ne fut possible devant l'élan de

la France identifiée avec son roi. De la grande monarchie de Charles-Quint il ne subsistait plus que deux moitiés faciles à attaquer sur tous les points, et pour chacune desquelles la solidarité dynastique créait des dangers que leur isolement territorial les mettait dans l'impossibilité de conjurer. Le traité de Westphalie avait introduit dans la constitution de l'empire un balancement d'influences politiques et religieuses qui, en annulant le pouvoir impérial, livrait l'Autriche sur le Rhin aux entreprises de la France, pendant que les insurrections sans cesse renaissantes en Hongrie et les agressions continues des Turcs mettaient chaque jour son existence en question sur les bords du Danube et de la Drave.

L'Espagne, épuisée d'hommes et de capitaux au milieu de ses richesses métalliques et par l'effet de ces richesses même, était une proie non moins facile à dévorer. Un gouvernement inepte y avait tari toutes les sources de la puissance nationale, et cette glorieuse monarchie n'avait conservé de sa grandeur que la ruineuse obligation de se défendre simultanément sur les Pyrénées et dans les Pays-Bas, aux extrémités de l'Italie et dans toute l'étendue du Nouveau-Monde. Enfin la bonne fortune de Louis XIV avait fait coïncider avec son avénement au pouvoir la restauration d'une dynastie étroitement associée à la sienne par la religion et par le sang, et qui durant trente années se fit en Angleterre l'auxiliaire secrète ou avouée de la cour de Versailles, pour en obtenir un concours que ses périls comme ses fautes lui rendirent à la fois nécessaire et fatal. Ce règne commença donc au moment où les principaux cabinets étaient affaiblis et menacés, et lorsque l'état intérieur de l'Angleterre rendait toute coalition européenne impossible; il s'ouvrit dans des circonstances qui présentaient à l'ambition des tentations à peu près irrésistibles, tant la prostration était sensible au dehors, tant la confiance était grande au dedans. Il n'y eut pas une entreprise qui avortât, il ne s'éleva pas une prétention qui ne fût accueillie ou imposée, aussi longtemps du moins que dura une situation amenée par les événemens ou par les siècles, et dont Louis XIV profita sans l'avoir créée.

Ce prince commença par exiger pour ses ambassadeurs des hommages inaccoutumés, et prétendit à un droit de suprématie qu'il se tint prêt à défendre par les armes. A Rome, il accabla le chef de la chrétienté d'humiliations moins honteuses pour la faiblesse qui les subit que pour la force qui les impose; à Madrid, il notifia en pleine paix sa résolution de s'emparer sans délai d'une portion de ces provinces belgiques dont la réunion à la France avait été l'idée fixe de Mazarin. L'attitude toujours pleine de déférence de la cour d'Espagne ne fournissant nulle occasion plausible de rupture, on

avisa un droit de dévolution ouvert depuis longtemps au profit de l'infante Marie-Thérèse par la mort de la reine sa mère, sans que personne en eût jusqu'alors soupçonné l'existence, droit obscur découvert par un légiste dans la poussière d'un greffe, qui ne s'était jamais appliqué qu'en matière civile, et dont on n'hésita pas à se servir, à défaut d'un autre titre, pour changer l'état territorial de l'Europe. Une armée commandée par le maréchal de Turenne reçut mission d'aller faire triompher ces argumens de procureur, et le roi, faisant en 1667 ses premières armes sous la direction de ce grand homme, vit tomber en quelques semaines devant lui les principales places des Pays-Bas, les faibles résistances de l'Espagne n'ayant eu d'autre résultat que d'ajouter la gloire au succès. L'année suivante, la Franche-Comté fut conquise en quinze jours en présence de toute la cour, cortége ordinaire du jeune monarque dans ces faciles expéditions où les émotions de la guerre se mêlaient à toutes les splendeurs du luxe et à toutes les ivresses du plaisir. Bientôt la paix d'Aix-la-Chapelle vint consacrer le succès des armes de Louis XIV, en lui laissant la conviction dangereuse, quoiqu'alors fondée, que sa volonté était en Europe la seule mesure de sa puissance.

Au milieu des sollicitudes universelles excitées par des conquêtes si peu disputées et par des prétentions chaque jour plus menaçantes, un seul état avait encore la volonté et se croyait la force de défendre avec le droit international l'équilibre établi par les traités. Les provinces-unies de Hollande, qu'une lutte acharnée contre l'Espagne avait rattachées si longtemps aux intérêts français et que Louis XIV avait eues d'abord pour alliées, ne tardèrent pas à comprendre que la réunion alors imminente des Pays-Bas espagnols à la puissante monarchie qui les convoitait mettrait bientôt leur propre indépendance en péril : aussi, sans prendre une attitude directement hostile contre la France, travaillèrent-elles à réunir les cabinets dans un concert qui, sans être d'abord redoutable, fut un premier obstacle opposé à la marche triomphale de Louis XIV. S'emparant du rôle déserté en Angleterre par Charles II, la Hollande s'efforça de rallier les gouvernemens incertains en ranimant dans toute l'Europe le sentiment de l'indépendance.

Une pareille attitude ne peut être prise par un peuple libre sans que l'opinion publique surexcitée ne se produise bientôt sous des formes passionnées et quelquefois injurieuses. Au danger de contrarier Louis XIV dans ses desseins en l'arrêtant au milieu de sa course comme Josué arrêta le soleil, la Hollande ajouta donc celui, plus sérieux encore, de le blesser dans sa personne. Les inspirations de la vengeance ne tardèrent pas à l'emporter sur celles de la politi-

que : le fier monarque conçut la pensée de rendre à la mer et aux tempêtes cette terre où l'on osait discuter sa gloire, en l'inondant à la fois par ses armées et par les flots. On sait quelle fut la fin de la guerre de 1672, où la victoire même fut stérile malgré les hyperboles des poètes, et ne releva pas le monarque des torts qu'il s'était donnés contre les intérêts de la France et contre les intérêts plus permanens de la justice. Quoique la fortune demeurât longtemps encore fidèle à Louis XIV et qu'elle ne commençât à chanceler que dans la guerre du Palatinat, on peut dire que ce monarque ne se releva jamais de son agression contre une ancienne alliée, car cette agression compléta son isolement en Europe, et cet isolement ne lui fut pas moins funeste qu'à Napoléon. La tentative de 1672, toujours présente aux cabinets et aux peuples comme une menace et un odieux souvenir, fut le principe des inimitiés implacables qui empoisonnèrent la fin de sa carrière; elle fut l'origine au moins indirecte de la plupart des embarras qui suivirent, et préparèrent l'heure où l'Europe devait passer de la terreur à la haine, du découragement aux résolutions désespérées.

Durant cette prestigieuse période, Louis XIV ne triomphait pas moins par ses négociations que par ses armes, et la paix de Nimègue n'était qu'une victoire de plus. Ce traité d'ailleurs était du nombre de ceux qui ne sont au fond que des trêves imposées par les exigences du vainqueur à l'impuissance momentanée du vaincu. L'étendue même des concessions consenties à Nimègue par les deux branches de la maison d'Autriche avait donné au roi de France la mesure d'une faiblesse qui s'abrita vainement sous la foi des traités. En pleine paix, des chambres de réunion formées à Metz et à Brisach bouleversèrent de fond en comble le vieil empire germanique, et les arrêts de ses magistrats ne donnèrent pas à la France moins de villes que les victoires de ses armées. Pendant ce temps, l'Europe consternée regardait faire, n'opposant que de vaines protestations à ces abus de la force servie par la fortune. Ni l'Autriche, qui voyait les Turcs sous les murs de Vienne, ni l'Espagne, dont le père Nithard, confesseur de la reine, et don Juan d'Autriche, bâtard du roi, se disputaient à main armée la possession, ni l'Angleterre, enchaînée par son roi à une politique qu'elle détestait, ne pouvaient alors opposer d'obstacle à une puissance qui n'avait à redouter que l'enivrement du succès, et la lente, mais certaine accumulation de ses fautes.

Les hommes que Louis XIV trouva sous sa main lorsqu'il commença à gouverner par lui-même furent d'ailleurs les instrumens principaux d'une supériorité qui ne fut pas moins éclatante dans les lettres que dans les armes. C'est ici que l'on touche à la racine même de toutes les grandeurs de ce temps et qu'il faut constater la

rare fortune d'un pouvoir auquel il fut donné de se servir pour sa gloire de tous les grands esprits fécondés par les agitations de la période antérieure, en même temps qu'il profita pour son omnipotence de l'extrême lassitude provoquée par ces agitations elles-mêmes. Si la fronde fut stérile dans ses résultats politiques, les vingt années qui s'étendirent de la mort de Louis XIII à celle du cardinal Mazarin peuvent être en effet comptées au nombre des périodes durant lesquelles l'esprit humain reçut l'impulsion la plus vive. Tandis que Descartes s'efforçait de scruter les abîmes de l'être et de la pensée, le jansénisme remuait audacieusement les plus formidables mystères de la conscience. L'âme dans l'intimité de ses opérations, la spontanéité de ses mouvemens et le secret de ses destinées, Dieu lui-même dans son essence devinrent l'objet incessant et presque exclusif de toutes les recherches, de toutes les disputes, et à bien dire des conversations les plus familières. Les écoles se transformèrent en partis, et chacun se groupa autour de doctrines souvent fort peu comprises sans nul doute, mais qui maintenaient toujours l'esprit humain dans ces régions élevées d'où se déroulent au loin les horizons éternels. Pendant que l'esprit de secte s'échauffait sous l'ardente parole des Arnauld et les traits amers de Pascal, et que la controverse obligée avec les protestans, alors admis à la plénitude de tous leurs droits civils, contraignait les docteurs catholiques à lutter avec leurs adversaires de savoir et de talent, l'église, sous la direction d'un glorieux épiscopat, était travaillée jusqu'au fond de ses entrailles par l'esprit des Vincent de Paul et des François de Sales, des Bérulle, des Condren et des Olier. Corneille apportait sur la scène agrandie d'héroïques inspirations, applaudies par la noble jeunesse qui venait de vaincre à Rocroy et s'apprêtait à vaincre à Fribourg. Racine et Molière grandissaient à l'ombre de sa gloire, observant de près cette société alors si pleine de vie, de passions et de contrastes, et leur esprit s'épanouissait sous la grandeur des problèmes posés dans les salons comme dans les écoles, et qu'agitaient chaque jour tant de puissantes voix.

Toutes les forces intellectuelles avaient un culte, des croyans, pour ne pas dire des sectaires; elles se voyaient honorées jusque dans leurs exubérances, mais ces exagérations passagères n'ôtaient rien à la durable fécondité des résultats, et si loin que fussent parfois de la vérité Port-Royal ou l'hôtel de Rambouillet, leur influence sur la société contemporaine n'en fut pas moins précieuse. La génération d'Anne d'Autriche vécut donc dans un respect universel de la pensée et du talent, respect qui donna lieu sans doute à des engouemens fort ridicules, mais dont l'effet ne fut pas moins d'ouvrir un large sillon dans le domaine de l'art et de la poésie. Voiture

et Chapelain, Racan et Scudéry étaient de méchans écrivains; mais l'importance du rôle attribué à ces beaux esprits, les longs débats que provoquaient les plus tristes sonnets ou les plus médiocres romans, imprimèrent à l'esprit national une impulsion qui porta bientôt après d'admirables fruits, et ce sont ces usurpateurs de renommée qui ont suscité nos plus grands hommes.

Il n'en fut guère autrement dans l'ordre politique. Une crise qui commença par l'apothéose du vieux Broussel pour finir par les compromis pécuniaires du cardinal Mazarin peut à bon droit n'être pas prise au sérieux par la postérité; mais cette crise imprima cependant à tous les esprits une impulsion qu'aucune autre n'a surpassée. Pendant qu'elle faisait agiter dans les carrefours les plus hardis problèmes, elle ouvrait devant tous les ambitieux, depuis le magistrat sur son siége jusqu'au général à la tête des armées, des perspectives éclatantes. La fronde remua toutes les idées en même temps que toutes les passions, et si elle trompa les espérances de la nation, ce ne fut pas sans en avoir labouré profondément toutes les couches. Peut-être la nature, dans la mystérieuse économie de ses lois, ne fait-elle d'ailleurs naître les grands hommes que de pères fortement trempés par les luttes de la vie : la génération qui s'épanouit avec tant d'éclat après la ligue parut en effet avoir hérité d'une sorte de virilité religieuse, à laquelle elle joignit pour son propre compte le culte de l'esprit dans ses plus exquises délicatesses.

Le génie politique et militaire se développa sous le souffle puissant qui animait les lettres. Turenne et Condé, Colbert et Lyonne ne portèrent pas à un moindre degré que nos grands écrivains ce cachet de maturité dans l'abondance et de bon sens dans le génie qu'un merveilleux concours de circonstances avait préparé depuis deux siècles. Les agitations de l'état et celles de l'intelligence humaine durant la minorité de Louis XIV eurent donc ce rare privilége de tout féconder, même en demeurant stériles. Ce fut en vivant de la vie ardente des partis et en courant tous les hasards que les ministres et les généraux de la première époque de Louis XIV acquirent sur tous les généraux européens cette supériorité qui fit la fortune du règne, fortune viagère comme leur génie, et qui changea soudainement lorsque d'autres hommes, élevés dans une atmosphère différente, eurent pris la direction des affaires publiques.

Dès l'année 1690, qui signale les premières difficultés rencontrées par le roi dans ses conceptions politiques et ses opérations militaires, tous ces illustres personnages avaient cessé d'être à la tête de son armée et dans ses conseils, et Louvois lui-même était à la veille de disparaître. Le seul heureux désormais entre les généraux de

Louis XIV était un dernier survivant de la fronde, le maréchal de Luxembourg, qui, sous le nom de Montmorency-Bouteville, avait suivi le grand Condé dans toutes les épreuves de sa vie. A la même date, tous les écrivains auxquels se rattache l'honneur du grand siècle avaient, sinon cessé de vivre, du moins presque complétement cessé d'écrire. Le génie semblait avoir disparu avec les excitations et les souvenirs de la jeunesse chez ces hommes d'un caractère pourtant si calme et si fort.

Corneille n'était plus que l'ombre de lui-même au moment où s'ouvrit pour Racine la carrière de ses succès, qui ne dura guère que dix années, car elle commença avec *Andromaque*, donnée en 1667, et se termina à bien dire avec *Phèdre*, jouée en 1677. Tout le monde sait que *Esther* et *Athalie*, représentées à Saint-Cyr en 1689 et 1691, furent en quelque sorte arrachées aux répugnances de Racine, lassé de la poésie et presque de la gloire, et qui, dans la seconde période de sa vie, ne fut plus qu'un médiocre historiographe travaillant sur commande de Mme de Maintenon (1) et portant au fond de son cœur l'impression du regard sous lequel il devait mourir. Molière fournit sa carrière de 1660 à 1673, n'ayant guère connu et observé que les mœurs de la société façonnée par la régence et par Mazarin, à laquelle appartiennent visiblement les types de ses principales comédies. Le même espace embrasse la presque totalité des œuvres de Boileau, car si l'auteur des *Satires* et du *Lutrin* vécut encore de longues années dans la solitude d'Auteuil, son existence, toute de souvenirs et de regrets, était demeurée à peu près étrangère au monde nouveau formé sous l'influence personnelle de Louis XIV vieillissant et sous la forte discipline de son règne. On peut en dire autant de La Bruyère, qui publia en 1687 ses *Caractères*, tableaux animés des temps de sa jeunesse, dont Versailles dans sa monotonie solennelle et Marly dans son exclusivisme jaloux effaçaient chaque jour les saillies et les couleurs. La Fontaine, né en 1621, avait atteint la maturité de son âge et de son talent lors de la disgrâce du surintendant Fouquet, premier acte du gouvernement personnel de Louis XIV, qui valut au grand fabuliste l'honneur d'une indépendance que l'ère nouvelle ne devait pas voir se reproduire. Bossuet,

(1) « Mme de Maintenon, pour divertir ses petites filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, que l'on a tiré de sa poésie, où il était inimitable, pour en faire, à son malheur et à celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très imitable. Elle ordonna au poète de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux, car à l'heure qu'il est, hors de la piété point de salut à la cour aussi bien que dans l'autre monde. Comme Racine est aussi bon acteur qu'auteur, il instruisit les petites filles. On fit un joli théâtre et des changemens. Tout cela composa un divertissement fort agréable pour les petites filles de Mme de Maintenon. » (Mme de La Fayette, *Mémoires de la cour de France*, année 1689.)

quelque harmonie qu'il y eût entre ses doctrines personnelles et les maximes royales, quelque profonde empreinte qu'il eût reçue de la majesté de ce gouvernement toujours obéi comme celui de Dieu même, Bossuet précepteur du dauphin et sévère conseiller du jeune monarque, produisit beaucoup plus de chefs-d'œuvre que l'évêque de Meaux au comble de la gloire et de la puissance, mais partageant avec Mme de Maintenon la direction de l'église de France. Ses *Oraisons funèbres*, la plupart de ses sermons, ses magnifiques travaux pour l'éducation de son royal élève sont de la première période de sa vie, à laquelle il faut rapporter aussi ses grandes œuvres de controverse avec les protestans, dont l'*Histoire des Variations* vint clore la liste en 1688. Le reste de sa carrière est rempli par une polémique parfois ardente et parfois subtile, et par la vaste correspondance où se trahissent trop souvent ses tristesses, ses inquiétudes et ses déceptions. Le talent de Fléchier, qui avait atteint son apogée dès la mort de Turenne, ne jeta plus que de rares éclairs durant le reste de sa vie, fort longue encore. Enfin personne n'ignore que Fénelon, dont la laborieuse jeunesse avait été si féconde, n'eut guère, sur le siége de Cambrai, où il monta en 1693, d'autre souci que celui de se défendre contre la colère royale, que sa soumission ne désarma pas plus que son silence.

Ainsi s'écoulèrent dans un épuisement à peu près complet les vingt-cinq dernières années de ce règne, auquel n'avait manqué aucune gloire. Les grandes renommées étaient déjà frappées par la mort ou s'enveloppaient dans le silence. Le génie disparut donc avec la fortune, lorsque Louis XIV, ayant épuisé tous les hommes de la génération précédente, ne trouva plus pour lutter contre les périls amoncelés par sa politique que les hommes formés par son propre gouvernement et choisis par lui-même dans leur obscurité. Alors la France fut aussi pauvre qu'elle avait été riche, car si l'on excepte la personne même du roi, toujours admirable de calme et de force, on chercherait vainement quelque grandeur dans les tristes années qui virent passer à la tête des armées Villeroy, Tallard et La Feuillade, pendant que Chamillart, Voysin et Desmarets entraient aux conseils du monarque.

II.

Les temps qui précèdent la paix de Ryswick, et que remplit la guerre du Palatinat, paraissent dans la carrière de Louis XIV une période de transition entre l'époque des triomphes et celle des désastres. Si le traité de 1697 n'affecta pas d'une manière sensible la puissance territoriale de la France, il donna la preuve de son épui-

sement, et laissa pressentir la lassitude qui devait prendre par la suite le caractère du découragement et presque du désespoir. Dans la lutte générale où s'engagea ce prince à l'occasion de l'électorat de Cologne, la victoire ne déserta pas précisément le drapeau qu'elle avait si longtemps suivi, et il fut donné au maréchal de Luxembourg, vainqueur à Steinkerke et à Nerwinde, de conserver les traditions glorieuses de la grande génération à laquelle il appartenait encore. Déjà cependant les généraux de cour choisis parmi les hommes que le prince prétendait avoir façonnés de sa propre main, déjà les hommes élevés dans l'énervante atmosphère du cabinet de Mme de Maintenon prenaient la direction des armées; ils exécutaient, sans initiative et avec une docilité constamment malheureuse, les plans que le roi se complaisait à dresser lui-même jusque dans leurs plus minutieux détails. S'inquiétant moins de triompher sur le champ de bataille que de réussir à la cour, ils étalaient de plus en plus leur insuffisance en face d'une coalition à laquelle la révolution de 1688 en Angleterre venait enfin de donner un chef tout rempli de ces passions qui changent le cours de la fortune.

Dans ce déclin peu apparent, quoique très véritable, le roi s'efforçait de masquer des embarras dont il avait d'ailleurs parfaite conscience par un redoublement de pompes et de profusions et par une rigidité plus grande encore dans l'étiquette imposée à tous, et dont il était le premier esclave. Les fantaisies de Marly succédaient aux magnificences de Versailles; on voulait vaincre les fleuves comme on avait vaincu les cabinets, et les vétérans de Condé allaient périr de fatigue et de maladie au camp de Maintenon pour changer le cours de l'Eure, en engageant une lutte opiniâtre dans laquelle la nature finit par triompher des caprices de la toute-puissance. Si le roi, engagé dans les liens d'un attachement régulier, bien que secret, commença dès-lors à transformer sa vie, et s'il fit succéder aux plaisirs bruyans de sa jeunesse une gravité presque morose, cela ne changea rien aux prodigalités dont il s'était fait un système et un besoin, et qui avaient fini par devenir la ressource nécessaire et comme la manne quotidienne d'une cour obérée.

Pendant que les obstacles s'accumulaient à tous les points de l'horizon, le roi perdait successivement les puissans esprits dont le concours avait si bien servi les débuts de son règne. Colbert n'était plus là pour suffire, par l'habileté de ses mesures administratives, aux doubles charges de la guerre et de la paix; Louvois venait de mourir, emportant avec lui le secret des grandes combinaisons stratégiques et laissant pour héritage à son maître, avec les malédictions de ses sujets protestans, la périlleuse responsabilité d'un système de guerre où la dévastation et l'incendie n'eurent pas même

la triste excuse de l'utilité. Les temps étaient passés où l'on avait pu être injuste et superbe impunément; il fallait désormais compter avec tous les ennemis qu'on s'était faits et payer le prix de chacune de ses fautes. La révocation de l'édit de Nantes, envisagée par les conseillers de Louis XIV comme une sorte de complément de l'unité administrative du royaume, avait été prononcée dans la pleine confiance qu'il suffirait au roi d'interdire l'exercice des cultes différens du sien pour se voir ponctuellement obéi en cette matière comme en toute autre : aussi l'édit de 1685 avait-il suscité des périls d'autant plus graves, qu'ils n'avaient pas même été soupçonnés. Cette mesure, prise sans prévoyance comme sans motif, avait tout à coup jeté une perturbation profonde dans l'administration du royaume et couvert l'Allemagne et l'Angleterre d'hommes exaspérés, qui ne tardèrent pas à imprimer le caractère d'une guerre religieuse à celle que poursuivaient alors les cabinets pour résister à la suprématie française.

Porté au trône de la Grande-Bretagne par une révolution qui fut une sorte de réponse à l'édit de 1685, Guillaume d'Orange devint, de 1688 au dernier jour de sa vie, l'inspirateur et le chef d'une coalition qui n'avait échoué durant vingt-cinq ans que parce que l'Angleterre n'y avait pas pris ou gardé sa place. Ce prince, dévoré de haine autant que d'ambition, dut donc surtout à la déplorable mesure prise par Louis XIV le grand rôle qu'il avait vainement recherché depuis sa jeunesse, de tentative en tentative et de défaite en défaite. L'Angleterre exaltée par l'esprit de faction, les puissances du Nord, la Hollande et une moitié de l'Allemagne échauffées ou par les passions protestantes ou par le ressentiment de leurs propres injures, l'Autriche enfin délivrée des Turcs et respirant plus librement du côté de la Hongrie, telles furent les forces dont la main de Louis XIV avait elle-même assemblé le faisceau, et qui ne tardèrent pas à mettre la France à une épreuve sous laquelle elle fut bien près de succomber.

Lorsque les résultats nécessaires de sa politique se furent nettement dessinés, ce prince n'hésita point, il est vrai, à répudier des projets dont il pénétrait alors le danger et la vanité; mais cette transformation dans les idées du monarque, qui fut assurément très sincère, avait le tort d'être tardive, malheur irréparable en politique. Aussi la modération de Louis XIV à Ryswick et dans toutes les phases de la guerre de la succession d'Espagne ne désarma-t-elle aucun ressentiment et n'empêcha-t-elle pas des cours trop longtemps humiliées d'appliquer à leur tour avec une rigueur impitoyable les maximes de droit public proclamées par la France pour rompre, selon le cours de ses intérêts, les stipulations jurées aux Pyrénées,

à Aix-la-Chapelle et à Nimègue. Les violences consommées depuis 1667 contre l'Europe, et depuis 1685 contre une partie des sujets français, firent donc de la guerre l'état en quelque sorte normal du monde, situation terrible dans laquelle les traités les plus solennels ne sont plus que des armistices destinés à préparer une vengeance plus sûre et des réparations plus complètes. Louis XIV avait fini par donner contre lui à l'Europe la plupart des avantages dont il avait profité lui-même au début de son règne. La confiance en l'avenir avait passé à la coalition; celle-ci se sentait forte et compacte en présence de la France appauvrie, qui allait bientôt perdre cent mille hommes dans l'horrible guerre des Cévennes. Le roi avait été bien plus complétement l'artisan de son malheur qu'il n'avait été dans d'autres temps celui de sa fortune : le cours des siècles avait préparé sa gloire, et sa politique personnelle provoquait ses désastres. Aussi vers l'époque qui marque la limite entre les deux générations et les deux fortunes, au lendemain de cette révolution d'Angleterre qui renversa par sa base tout l'édifice de sa suprématie extérieure et qui lui fut d'autant plus sensible qu'elle était comme le contre-coup de sa politique, Louis XIV paraît-il profondément absorbé par les perspectives nouvelles qui s'ouvrent de toutes parts et bien plus encore par la responsabilité directe qui commence à peser sur lui.

« Le roi paraît triste, dit Mme de La Fayette dans un très remarquable tableau de l'état de la cour à la fin de 1688 : premièrement, il est fort occupé, et de choses désagréables, car le temps qu'auparavant il passait à régler ses bâtimens et ses fontaines, il le fallait employer à trouver les moyens de soutenir tout ce qui allait tomber sur lui. L'Allemagne fondait tout entière, car il n'a aucun prince dans ses intérêts, et il n'en a ménagé aucun. Les Hollandais, on leur avait déclaré la guerre; les Suédois, qui avaient été nos amis de tout temps, étaient devenus nos ennemis; l'Espagne ne conservera la neutralité que jusqu'au temps où nous serons bien embarrassés. Nos côtes sont fort mal en ordre : M. de Louvois, qui a la plus grande part au gouvernement, n'a pas trouvé cela de son district; il savait l'union qu'il y avait entre le roi et le roi Jacques, et Dieu seul pouvait prévoir que l'Angleterre serait en trois semaines soumise au prince d'Orange... Le dedans du royaume n'inquiète pas moins le roi... Il y a beaucoup de nouveaux convertis gémissant sous le poids de la force, mais qui n'ont ni le courage de quitter le royaume ni la volonté d'être catholiques. Ils voient l'événement d'Angleterre et reçoivent chaque jour des lettres de leurs frères réfugiés qui les flattent de se voir délivrés de la persécution dans l'année 1689. Quand ils songent que tout le monde est contre le roi, ils ne doutent point du tout qu'il ne succombe, et outre les nouveaux convertis, il y a

beaucoup d'autres gens mal contens dans le royaume qui se joindraient à eux, si la fortune penchait plus du côté des ennemis que du nôtre. Le roi voit tout cela aussi bien qu'un autre, et l'on serait inquiet à moins (1). »

Ces observations judicieuses et hardies émanent d'une femme qui, quelques années auparavant, reproduisait naïvement l'impression profonde que causaient à la France les miracles continus du règne. Ils n'étaient plus, ces temps de fêtes qui avaient semblé continuer les brillantes traditions des Valois, et qu'animait un dernier souffle de l'esprit chevaleresque. Au sein même de sa cour et dans le secret de l'intimité, on commençait à juger le demi-dieu, que Mme de Sévigné trouvait naguère aussi grand dans ses menuets que dans ses victoires, et pour la statue duquel le maréchal de La Feuillade avait établi des cérémonies inconnues dans l'univers depuis les apothéoses impériales. Si cette modification dans le sentiment public n'apparaît point dans l'historiographie officielle, elle est très marquée dans la dernière partie des *Mémoires* de Mme de La Fayette, bien plus encore dans ceux du marquis de La Fare; elle est même sensible dans les écrits des hommes les plus constamment élevés ou soutenus par la volonté de Louis XIV et l'influence de Mme de Maintenon, tels que les maréchaux de Noailles et de Villars. C'est là surtout qu'il faut la chercher dans son origine la moins suspecte, avant d'aborder le grand acte d'accusation dressé par Saint-Simon, qui s'ouvre vers l'année 1691, au moment même où entrent en scène les hommes formés par les maximes et la politique personnelle du roi, et où, à la grande joie du prince, ils remplacent aux conseils et dans les armées leurs illustres prédécesseurs, moissonnés par la mort.

Le libre jugement qu'exprime une femme d'un esprit aussi droit que son cœur est d'autant plus important à noter, que Mme de La Fayette ne survécut pas longtemps, et qu'elle ne vit aucun des désastres où s'engloutit la fortune de la France. Elle écrivait quinze ans avant les malheurs de Hochstett, de Ramillies, de Malplaquet et de Turin, et elle n'eut donc pas la douleur de voir ce temps où, par ordre de Chamillart, les chefs de nos armées refusaient la bataille au prince Eugène et à Marlborough chaque fois que les soldats français n'étaient pas au moins deux contre un, et où ceux-ci, moins démoralisés par leurs malheurs que par le défaut de confiance, considéraient comme la plus heureuse compensation de leurs défaites la captivité de leurs tristes généraux.

Mais si ces grandes épreuves se firent attendre, on peut dire qu'elles étaient à peu près inévitables du jour où la ligue d'Augs-

(1) *Mémoires de la cour de France*, collection Petitot, t. LXV, p. 45.

bourg, que les traités de paix ne devaient plus dissoudre, eut été cimentée par la révolution d'Angleterre. Malgré la haute rectitude de son esprit, Louis XIV avait été conduit à lier en effet son sort au succès d'une œuvre qui, grâce à Dieu, sera toujours d'un succès définitif impossible dans quelque siècle qu'on l'entreprenne : c'est celle qui consiste à enchaîner la liberté de l'Europe et à violenter la conscience humaine.

Ce prince succomba comme Napoléon, par les mêmes causes et devant les mêmes obstacles; mais il eut sur le conquérant l'immense avantage de mourir corrigé, et disposé, si les ressentimens accumulés contre lui le lui avaient permis, à renoncer loyalement à la politique qui finit par faire mettre en question jusqu'à l'existence même de la France dans la crise suprême qu'ouvrirent pour l'un et pour l'autre les affaires d'Espagne. Il eut cet autre avantage d'avoir pleinement raison contre ses ennemis et de devoir ses plus grands malheurs à une cause dans laquelle il représentait le droit, la liberté et la justice. Lorsque Louis XIV accepta le testament qui, se fondant sur la nullité radicale des renonciations souscrites par les infantes, appelait le duc d'Anjou à recueillir l'intégrité de la monarchie espagnole comme le plus proche héritier des rois catholiques, le roi de France fit un acte irréprochable en politique comme en morale, car personne n'ignore qu'une autre conduite n'aurait pas prévenu la guerre avec l'Autriche. Or mieux valait, après tout, avoir la guerre pour sauver un grand peuple que pour l'anéantir en trompant sa confiance. D'ailleurs le lustre passager que donnait à la maison de Bourbon l'adjonction d'une couronne indépendante servait beaucoup moins l'ambition de Louis XIV que n'aurait fait le projet de démembrement territorial secrètement préparé avec la Hollande et l'Angleterre. Ce prince défendait donc une cause où les intérêts de son honneur étaient plus engagés que ceux de sa puissance dans la guerre fatale où la France épuisée dut étayer toute la faiblesse de la vaste monarchie dont elle avait assumé la tutelle. Cependant ni le bon droit de Louis XIV, ni le vœu de l'Espagne presque unanime, ni la constante modération du vieux monarque dans toutes les phases de cette longue lutte qui fut l'honneur véritable de sa vie, ni ses offres réitérées de transaction, ne parvinrent à désarmer des ressentimens qui s'adressaient plus au roi qu'à la France, et dans lesquels les humiliations du passé tenaient une bien plus large place que les sollicitudes de l'avenir. C'est qu'en matière de gouvernement il n'est pas une erreur qui n'aboutisse à une expiation d'autant plus rude qu'elle a été plus ajournée. Un malheur très ordinaire aux hommes d'état, c'est de ne pouvoir réparer leurs fautes, lors même qu'ils en ont l'entière bonne volonté. Telle fut la destinée de Louis XIV, et c'est cette lutte sans

espoir contre les obstacles accumulés par lui-même qui imprime une si lamentable grandeur à la dernière période de son règne.

Ce ne fut pas seulement au dehors que Louis XIV rencontra des barrières insurmontables, même à ses plus sincères repentirs, dans l'accumulation des colères et des haines : ce fut la France qui manqua au monarque à la phase la plus critique de sa vie. Les forces morales qui en étaient naguère l'ornement s'étaient éteintes ou affaiblies avec la population et la richesse, avec la victoire et le succès, à ce point que la nation personnifiée dans son chef parut atteinte de sa propre vieillesse, mais sans posséder l'énergie qui chez Louis XIV faisait au roi surmonter l'homme.

Lorsqu'on pénètre dans l'intimité de ce gouvernement concentré aux mains d'un prince qui, tout jaloux qu'il soit de son autorité, est d'ordinaire asservi par les médiocrités qu'il a choisies dans la pleine confiance de les dominer; quand on voit Louis XIV, confiné dans le cabinet de Mme de Maintenon entre Chamillart et Voysin, entre les pères de La Chaise et Tellier, déployer jusqu'à son dernier jour, dans des querelles d'école dont il ne comprend pas le premier mot, l'ardeur, la passion, l'activité personnelle qu'il mettait naguère au service de son ambition et de son orgueil, il semble que la France soit sur le point d'étouffer dans l'étroit horizon dont les limites sont marquées par Port-Royal, Saint-Sulpice et Saint-Cyr. Dépouillée du prestige de la jeunesse et du bonheur, l'omnipotence royale, exercée sur la génération née à l'ombre de ses maximes, avait conduit la nation vers l'impuissance militaire signalée par l'impéritie des généraux et le découragement universel des armées. Cette omnipotence, passée des lois dans les mœurs et des théories dans les faits, avait provoqué dans les caractères et dans les intelligences une prostration dont les monumens des dernières années du règne portent tous des traces sensibles, soit que l'on recherche celles-ci dans les œuvres mêmes du temps, ou qu'on les demande aux sinistres confidences de Fénelon sur l'avenir de la France, au patriotique désespoir de Catinat mourant, soit même qu'on les relève dans la mélancolique correspondance de la femme habile qui fut l'Égérie de ce gouvernement aux abois.

III.

Quels autres fruits pouvait produire après cinquante ans la vie stérile et claquemurée à laquelle le roi avait condamné dans Versailles et dans Marly les seules classes qui, ayant accès près de sa personne et de son gouvernement, formaient alors la partie politique de la nation? Le peuple proprement dit ne comptait que pour

la milice, pour les tailles et pour la gabelle, car si des désordres suivis de répressions sanglantes éclatèrent assez souvent dans les provinces, ces soulèvemens, résultats non concertés de souffrances temporairement intolérables, ne se rattachaient à aucune vue de résistance à l'autorité du monarque. L'opposition n'existait pas plus dans le pays qu'à la cour. On sait qu'une seule conspiration, celle du chevalier de Rohan et de Latréaumont, éclata durant ce règne plus que semi-séculaire, conspiration qui fournit au roman plus qu'à l'histoire une page écrite avec le sang de quelques étourdis entraînés par les souvenirs des deux régences précédentes, offrant ainsi une preuve nouvelle du péril que courent dans tous les temps les Épiménides politiques. La bourgeoisie n'avait d'autre souci que d'augmenter sa fortune et de grandir sa position, en achetant les charges nombreuses dont les besoins du trésor provoquaient sans cesse la création. La magistrature, par laquelle les classes bourgeoises se rattachaient de loin aux intérêts d'état, avait perdu, avec le droit de remontrance, ses dernières attributions politiques. Irréprochables dans leurs mœurs, toujours éminens par leur savoir, les magistrats de Louis XIV avaient d'ailleurs subi à un degré fort sensible l'influence énervante du temps, car bien loin d'arrêter jamais le monarque dans l'entraînement de ses passions, ses parlemens en furent, il faut bien le reconnaître, les instrumens les plus soumis et les plus empressés. Ils ne surent rien refuser au roi, depuis la légitimation des bâtards adultérins jusqu'au droit de successibilité à la couronne, et si le premier président de Harlay ne fut pas le vil courtisan dépeint par Saint-Simon, il fut bien moins encore le magistrat austère dont sa maison avait en d'autres temps fourni le plus parfait modèle.

La noblesse provinciale avait perdu depuis la création des intendances la presque totalité de ses attributions administratives; il ne lui restait plus guère, même dans les pays d'états, que le droit de figurer périodiquement dans la comédie du don gratuit. Impuissante à défendre ses intérêts collectifs, sans aucune sorte d'influence sur le gouvernement, qui n'avait à compter qu'avec les familles installées à Versailles et chaque jour enrichies par les libéralités du prince, la noblesse des provinces n'avait d'autre perspective, dans l'éloignement où on la maintenait de toutes les carrières lucratives, que de verser son sang dans les armées et sur les vaisseaux du roi, pour rentrer un jour au manoir paternel avec un patrimoine réduit, la croix de Saint-Louis et une pension de 600 livres. Toute la vie publique de la France était donc, au pied de la lettre, concentrée dans deux cents familles au plus, en position de fournir exclusivement au roi les grands officiers de sa couronne, les serviteurs di-

rects de sa personne, les chefs de ses armées et les membres de son conseil.

Ce monde, déjà si restreint quant au nombre, se composait de trois catégories principales qui, tout en s'efforçant de se confondre, se jalousaient profondément. C'étaient d'abord les anciennes maisons princières ou vraiment seigneuriales, qui avaient depuis plusieurs siècles quitté leur existence féodale pour vivre à Paris à la suite du suzerain; c'était la classe beaucoup plus nombreuse des courtisans proprement dits, élevés par le service domestique ou par la faveur personnelle de la royauté, et dont l'importance remontait rarement au-delà des derniers Valois, qui, dans leurs capricieuses fantaisies, avaient prodigué à des favoris de la plus humble origine les premières dignités de l'état; c'étaient en dernier lieu les familles ministérielles issues de secrétaires d'état tenant leur charge à titre à peu près héréditaire, et qui, malgré les dédains des grands seigneurs, tendaient de plus en plus à se confondre avec eux.

Cette catégorie d'hommes, élevés par la pratique des affaires et liés au sort de la monarchie par des titres plus importans que des services de vénerie ou d'équitation, aurait pu prendre dans un milieu moins frivole, dans une atmosphère moins infectée de la contagion d'une élégante servilité, les traditions d'un véritable patriciat politique; mais la plupart des fils de secrétaires d'état ne virent dans leurs hautes fonctions qu'un moyen de faire oublier la nouveauté de leur origine, et n'eurent d'autre souci que de se confondre, à force de prodigalités, avec les gens de cour placés à leur merci par les besoins de la fortune et les intérêts de l'ambition. Les fils et les neveux de Colbert, de Le Tellier, de Phélypeaux, de Fouquet lui-même et de Desmarets, transformés en marquis de Seignelay, de Barbézieux, de Bellisle, en comtes de Pontchartrain, de Maurepas, ou de Maillebois, perdirent pour la plupart, avec leurs nouveaux titres, le goût et jusqu'au respect de la vie modeste et laborieuse qui les leur avait procurés. De la sorte ces dénominations éclatantes, qui dans un pays constitué comme l'Angleterre ont l'avantage de vieillir les jeunes renommées en élevant la valeur personnelle au niveau de la naissance, eurent sous l'ancien régime ce seul et déplorable résultat d'abaisser les ministres au niveau des courtisans, sans donner aucunement à ces derniers le goût de devenir à leur tour des hommes d'état. Seignelay et Barbézieux, fils et successeurs de Colbert et de Louvois, et qui l'un et l'autre avaient hérité de certaines qualités éminentes, hâtèrent par leurs dissipations et leurs excès la fin d'une carrière ministérielle dont l'éclat les touchait bien plus que l'importance, parce que leurs fonctions administratives les humiliaient au lieu de les honorer. Ainsi demeura stérile, sous la mortelle in-

fluence des mœurs, la principale pépinière où il fût donné à l'ancienne monarchie de recruter un personnel de gouvernement.

Si dissemblables qu'elles fussent par leur origine, ces diverses catégories entouraient le monarque et semblaient former un rempart entre lui et la France. Elles vivaient d'une même pensée, celle de s'ancrer le plus fortement possible sur le terrain de la cour, le seul sur lequel poussassent les fortunes; elles n'avaient qu'un but, celui de complaire au roi en faisant en quelque sorte le siége de sa personne à force de souplesse et surtout d'assiduité; elles n'entretenaient qu'une espérance, celle de suffire par les libéralités royales aux dépenses que commandaient les goûts et quelquefois les injonctions du monarque.

Cette noblesse, devenue l'unique intermédiaire entre le pouvoir et la nation, se trouvait placée dans une position sans exemple en aucun pays et en aucun siècle, car, par un privilége de sa toute-puissance, la royauté était parvenue à la parquer tout entière dans son propre palais. On vit en effet tous les hommes qui, à des titres divers, comptaient alors pour quelque chose dans le gouvernement de la France devenir, sinon les commensaux, du moins les hôtes du monarque; on les vit demeurer à ses côtés sans s'en écarter, à bien dire, un seul jour, en enchaînant leur vie à celle du prince dans la plus complète abdication de leur liberté privée. Depuis longtemps sans doute les rois de France avaient déployé tantôt la force, tantôt l'habileté, pour attirer à Paris leurs grands feudataires, et cette politique leur avait été commandée par le soin de consommer l'œuvre de l'unité nationale; mais en paraissant devant les rois à l'hôtel Saint-Paul ou au Louvre, en faisant même plus tard leur cour à Louis XIII ou à la régente au Palais-Royal et à Saint-Germain, les grands du royaume n'avaient point renoncé à la coutume d'habiter leurs propres demeures, et bien moins encore au droit de passer une bonne partie de leur temps au centre de leur antique influence, dans les bruyantes distractions de la vie seigneuriale. Louis XIV changea tout cela en construisant le gigantesque palais de Versailles, car pour être vraiment de la cour il fallut y vivre, et quiconque n'y résidait pas n'y était pas même compté.

Obtenir un logement dans l'immense phalanstère élevé par la royauté mal avisée, y vivre à l'étroit dans un méchant entresol ou dans les combles devint le point de mire de toutes les ambitions, le bonheur souvent refusé aux descendans des races les plus illustres. On peut voir, par l'exemple du duc de Saint-Simon, de quel coup il sentit sa vie frappée lorsqu'il perdit à Versailles le logement attribué au maréchal de Lorge, son beau-père. Chaque page des mémoires de Dangeau ou du marquis de Sourches constate que l'obtention d'un galetas au palais était la condition préalable de toute carrière im-

portante dans les armées, dans le gouvernement et jusque dans l'église.

Cette faveur coûtait bien cher d'ailleurs, et le roi n'entendait dispenser personne d'en payer strictement le prix. Un établissement à Versailles impliquait en effet une dépendance continue à laquelle rien ne pouvait vous faire échapper jusqu'au dernier jour de votre vie. Les hommes attachés à cette brillante glèbe n'obtenaient et ne demandaient jamais dispense de la quitter; il fallait demeurer été comme hiver à la cour, puisque ni les jouissances de la propriété, ni les devoirs de la famille, ni les soins mêmes de la santé ne dispensaient d'une assiduité qui était le premier mérite aux yeux du prince, et qui parfois tenait lieu de tous les autres. Saint-Simon assure que le duc de La Rochefoucauld, qui, malgré sa longue cécité, conserva jusqu'à sa mort la faveur de son maître, la dut surtout à ce que durant quarante ans il avait à peine découché vingt nuits de Versailles. Pour les familles de la cour, point de résidence habituelle à Paris, où elles se montraient à peine, point de salons pour y recueillir et y concentrer le mouvement d'esprit d'une grande capitale, point de vie domestique dans l'ampleur de ses aisances et la douce liberté de ses allures; jamais de séjour dans ses terres pour y maintenir son patronage, ou y suivre, loin de l'œil du pouvoir, le cours de ses plaisirs ou celui de ses affaires. Les intérêts agricoles ne touchent personne, et les provinces n'existent pas plus que les champs pour les hôtes de Versailles, qui ne les traversent que pour se rendre en poste à l'armée ou pour venir reprendre à la cour leurs quartiers d'hiver; les gouverneurs titulaires de celles-ci n'ont pas même la pensée d'y paraître, et les gouvernemens ne comptent que pour les appointemens qu'ils rapportent.

Vers les premières années du XVIIIe siècle, la cour est parvenue à anéantir à la fois Paris et la France. Pour la haute noblesse, qui y réside en permanence, Versailles et Marly sont devenus les limites de l'horizon. Chasser avec le roi, le suivre dans ses jardins et dans la visite de ses fontaines, jouer gros jeu deux fois la semaine à l'*appartement*, se montrer chaque jour au lever et au coucher du monarque, passer en silence pendant qu'il prend ses repas, comme des soldats à une revue, obtenir pour prix de son exactitude une désignation pour les voyages de Marly et quelques *privances* de Mme de Maintenon, ce sont là les devoirs et les récompenses de cette captivité dorée, dont tous les jours se suivent et se ressemblent, et qui seule aurait suffi pour tarir à leurs sources la grandeur et l'intelligence de la nation.

Les avantages retirés par l'aristocratie de cette hermétique séquestration ne lui furent pas moins funestes que l'isolement auquel elle se condamna pour les obtenir. Chaque année, même durant les plus

cruelles épreuves de la guerre, s'élevait, au moyen de ces *ordonnances du comptant* dont M. Pierre Clément a si bien expliqué le mécanisme dans son *Histoire de Colbert*, le chiffre de ces libéralités royales quotidiennement consignées par Dangeau avec une naïve admiration : lamentable budget, qui, à titre de pensions fixes ou de dons extraordinaires, sous le masque de loteries magnifiques, par l'effet de la vente anticipée des charges et l'étrange expédient des *brevets de retenue*, portait à un taux presque incroyable les sommes que les obsessions de quelques familles arrachaient à la complaisance calculée du monarque. Vivre des bienfaits du roi avait fini par devenir pour la noblesse de cour une habitude dont l'une des conséquences les moins prévues, mais certainement les mieux constatées, fut de lui faire pleinement négliger, avec le soin des intérêts locaux qui fonde le patronage, la gestion de ses propriétés patrimoniales, de telle sorte que cette noblesse se trouva conduite à dissiper en quelque façon par honneur dans les profusions du luxe et surtout du jeu des sommes souvent supérieures à celles qu'elle obtenait par l'importunité ou par l'intrigue. Au commencement du XVIIIe siècle, l'esprit de dissipation avait été engendré par l'esprit de servilité, comme l'impiété le fut par l'hypocrisie.

Dans un monde tout occupé du soin de se faire payer la rançon de sa propre indépendance, il ne pouvait être question ni de contrôler le pouvoir ni moins encore d'en changer le mécanisme, quelque secret jugement que l'on portât sur ses actes. Personne ne paraissait entrevoir d'ailleurs les conséquences auxquelles devaient conduire cette abdication de tout un grand peuple ne vivant plus que de la vie d'un homme, et ce défaut absolu d'institutions et de garanties qui, même en matière judiciaire, n'avait pour contrepoids que l'honnêteté personnelle du prince. Personne n'aspirait ni à remettre la noblesse en communication avec le pays ni à délivrer la royauté d'une responsabilité terrible, devenue son unique et trop manifeste péril. Fénelon seul avait quelques idées de cette nature; encore le petit nombre de ses écrits politiques porte-t-il bien moins le caractère de la critique que celui de l'utopie, et le précepteur du duc de Bourgogne aspire plutôt à transformer le roi qu'à modifier la royauté. Enfin, parmi les plus grands et les plus libres esprits de ce siècle, celui qui a sculpté en bosse la longue galerie de ses contemporains et marqué cette société d'une empreinte immortelle n'a pas même la pensée qu'une participation régulière au pouvoir administratif et politique soit nécessaire pour faire vivre et bien plus encore pour relever une aristocratie. En signalant tant de maux sous lesquels la France succombe, Saint-Simon ne propose guère autre chose pour les guérir que de réviser le cérémonial et de rendre à quelques ducs le pas et les honneurs usurpés par les bâtards et

par les princes étrangers. L'inégalité comique qui se rencontre entre la grandeur des colères et la frivolité habituelle des causes qui les motivent, la disproportion constante entre la profondeur des plaies et l'inefficacité des remèdes n'est pas seulement le caractère principal de son œuvre; c'est encore l'un des signes les plus éclatans de la stérilité de la pensée et de l'anéantissement de tout esprit public dans ce monde, quand on le confine tout entier dans l'isolement d'un palais. Ce n'est pas incidemment toutefois qu'il faut toucher à une telle question : je me propose de l'aborder bientôt avec tous les développemens qu'elle comporte, car, dans une série d'études sur les historiens de Louis XIV, on ne s'étonnera point si je réserve à Saint-Simon la première place.

Le petit nombre d'esprits supérieurs élevés dans cette société qui allait passer sans transition des débats sur la bulle *unigenitus* aux débordemens de la régence avaient l'instinct de leur propre abaissement et des prochaines épreuves de la France, mais aucun ne pénétrait la cause véritable de cette universelle prostration, nul ne comprenait qu'une aristocratie réduite à des honneurs sans pouvoirs devient une caste inutile et bientôt odieuse, et que des services journellement rendus au pays sont nécessaires pour faire accepter des distinctions contre lesquelles se soulèvent les plus indomptables penchans de la nature humaine. On vivait dans le vide sans aspirer à reprendre des racines au sein de la nation, sans concevoir à peine un regret ou un soupçon de les avoir perdues. Quelque fréquente qu'eût été l'intervention nationale dans le gouvernement du pays durant les trois derniers siècles, le souvenir en était tellement oblitéré parmi les plus prévoyans, qu'aucun n'allait même jusqu'à soupçonner qu'il pourrait se présenter des circonstances où cette intervention devrait être réclamée. Chose à peine croyable si elle n'était si authentiquement attestée : ce fut l'Europe qui, à l'étonnement de toutes les classes de la société, crut avoir intérêt à rappeler à la France, aux derniers momens du règne de Louis XIV, qu'elle s'appartenait encore à elle-même, et ne s'était pas livrée aussi pleinement qu'elle le prétendait au caprice et au bon plaisir du souverain. Tout le monde sait que, pour donner plus de force aux doubles renonciations souscrites pour les couronnes de France et d'Espagne et pour engager la nation dans les stipulations de l'acte diplomatique qui allait enfin rendre la paix au monde, plusieurs des plénipotentiaires d'Utrecht réclamèrent avec une vive insistance le concours des états-généraux du royaume, et qu'ils ne reculèrent que devant l'impossibilité d'amener le roi à une extrémité qui lui était odieuse, et devant la tâche presque ridicule de faire revivre au profit de l'étranger une institution oubliée par le pays.

Le pouvoir illimité du monarque devint donc la religion de la

France; cette idée fut le moule dans lequel Louis XIV avait jeté la génération qui allait lui survivre. Jamais épreuve ne fut plus solennelle, et jamais non plus elle ne s'opéra dans un milieu plus favorable, car l'idée-mère du règne était acceptée par tout le monde, et il ne se rencontra en aucun siècle de prince plus convaincu de son droit et plus désireux d'en bien user, plus servi par la fortune et mieux doué par la nature. Louis XIV demeura grand longtemps après que son règne eut perdu toutes ses grandeurs, sa personnalité paraissant encore combler le vide que son système de gouvernement avait fait autour de lui. Celle-ci ne fléchit jamais ni sous l'entraînement des plaisirs ni sous le poids du malheur; elle ne se transforma ni avec l'âge, ni avec la santé, ni avec la fortune; il fut aussi calme et aussi fier devant la mort que devant la gloire.

Doué d'un tempérament robuste que n'épuisèrent ni les excès de la jeunesse ni les fatigues de la guerre et du travail, ce prince eut dans ses habitudes plus de persévérance encore que dans ses maximes, et ses rapports avec ses ministres comme avec ses courtisans demeurèrent sur le même pied du premier au dernier jour de son règne. Cette vie, à laquelle était suspendue celle de tout un peuple, avait une régularité monotone et presque mécanique. Jusque dans les plus minutieux détails, Louis XIV se dispensait moins encore des devoirs personnels qu'il n'en dispensait les autres. Dans les *Mémoires* de l'abbé de Choisy, les *Lettres* de Mme de Sévigné et les autres monumens de la première époque, son existence n'est guère différente de ce qu'elle nous apparaît dans les écrits de Saint-Simon, de Dangeau, et dans les lettres de Mme de Maintenon, qui commencent aux approches de la vieillesse royale. L'amant de la duchesse de La Vallière et de la marquise de Montespan subit sans doute vers 1685, quand la mort de la reine lui permit de contracter des liens légitimes, une transformation morale profonde, et lorsque quelques années plus tard Louis XIV, cessant de paraître à la tête de ses armées, s'enferma dans un palais que tous les coups du sort allaient bientôt frapper, cet horizon, naguère si brillant, dut se teindre et se voiler de tristesse; mais le coloris du tableau change avec les années sans que les traits principaux soient altérés; le programme de la cour se modifie bien moins que la politique du règne. C'est toujours la même activité dans le même cercle, la même stérilité dans un labeur incessant, la même dépense de forces pour ne rien embrasser et ne rien connaître au-delà du monde artificiel qu'on s'est fait et dans lequel on se claquemure. Levé vers huit heures, le roi s'habille en public, s'enferme avec ses ministres jusqu'à midi et demi, sort en cortége de ses appartemens pour assister à la messe et dîne en présence de sa cour immobile, dont son œil voit et compte jusqu'aux personnes les plus obscures. A l'issue du

dîner, il passe au conseil, où chaque jour de la semaine a une assignation qui ne varie jamais. Les lundis et mercredis, conseil d'état; les mardis et samedis, conseil des finances; les vendredis sont consacrés au conseil de conscience avec l'archevêque de Paris et successivement avec les pères de La Chaise et Tellier; le roi travaille en outre trois fois la semaine en particulier avec les secrétaires d'état de la guerre et de la marine. A l'issue de son travail, il sort avec sa cour soit pour la chasse, soit pour se promener dans ses jardins; le soir, il passe un moment chez la reine; puis, après la mort de celle-ci, chez les deux princesses qui portèrent l'une après l'autre le titre de dauphines. Il entre de là, selon les dates, ou chez Mme de Montespan ou chez Mme de Maintenon. Enfin, lorsqu'à partir de 1686 toute la cour est associée au secret de sa vie domestique, Louis XIV mande ses ministres et les généraux de ses armées chez la femme qui, durant vingt-cinq années, fut plus reine de France que ne l'avait jamais été l'infante d'Espagne : il travaille avec elle en croyant ne travailler que devant elle, entend quelquefois de la musique, soupe et se retire vers une heure du matin, et cette accablante journée finit par le petit coucher, où chacun, remplissant les fonctions que lui assigne l'étiquette, devenue la seule constitution de l'état, présente le bougeoir au roi, ou ferme les rideaux de son lit après qu'il a fait sa prière en public et sacramentellement donné le bonsoir à la nombreuse assistance.

Tel est le joug que porte résolûment et de bonne grâce le maître absolu de la première monarchie du monde. Strict pour lui-même, Louis XIV se croit le droit de se montrer non moins strict pour autrui, et malheur à quiconque paraît inexact ou lassé dans cette dispensation quotidienne des mêmes services, des mêmes respects et des mêmes plaisirs! On pardonnerait plutôt à Villeroy la surprise de Crémone et à Tallard le désastre d'Hochstett qu'une omission des devoirs personnels dont l'accomplissement se confond dans la pensée du monarque avec le culte même de la monarchie. Quiconque vit à la cour n'a ni le droit de s'en dispenser ni même celui d'être malade. La duchesse de Bourgogne devra jusqu'à son dernier souffle tenir le salon du roi; la duchesse de Berry, grosse de neuf mois, recevra l'ordre de suivre la cour à Fontainebleau, au risque d'accoucher en chemin, et Mme de Maintenon traînera, en compensation de ses grandeurs, une vie d'exigences qu'il faudrait nommer tyranniques, si une respectueuse tendresse n'avait point allégé le poids de cette lourde chaîne. Chez Louis XIV, le roi avait absorbé l'homme, et son cœur s'était figé sous sa couronne.

Devenu la loi vivante dans l'ordre politique et presque dans l'ordre religieux, le prince se trouva naturellement conduit à envisager comme criminelle toute tentative pour devenir ou pour demeu-

rer quelque chose par soi-même en présence de celui qui était tout. Ce fut d'abord à sa famille qu'il fit l'application de cette théorie de l'effacement commune à tous les despotismes, et qui consiste à supprimer les forces pour prévenir les résistances. Jamais la maison royale ne tint moins de place que sous Louis XIV, car ses membres perdirent à peu près complétement dans la seconde partie de ce règne la plus belle prérogative des gentilshommes, celle de verser leur sang pour la France. Le roi éprouvait des répugnances presque invincibles à leur permettre de paraître à la tête de ses armées après qu'il eut cessé de s'y montrer lui-même. Élevé par le cardinal Mazarin dans la pensée alors fort naturelle de prévenir le retour des complications du règne précédent, le premier soin de Louis XIV fut d'ôter toute influence, pour ne pas dire toute considération, aux princes du sang. Cette préoccupation se révèle à toutes les pages de ses conseils au dauphin, où il établit que « les fils de France ne doivent jamais, pour la sûreté de l'état, avoir d'autre retraite que la cour et le cœur de leur aîné (1). »

Monsieur, doué d'une valeur brillante, acheva dans les mœurs de l'Orient une vie que la politique de son frère rendit infâme lorsqu'il ne voulait que la rendre inutile. Le duc d'Orléans, son fils, excusa tous ses désordres par l'union humiliante imposée à sa jeunesse et par l'oisiveté dans laquelle la volonté royale avait laissé se pervertir d'admirables facultés. Le prince de Conti, qui dans les champs de la Hongrie avait retrouvé les traditions héroïques de sa race, inspira toujours à Louis XIV des antipathies qui s'étendirent aux divers rejetons de sa branche. La qualité de prince du sang était devenue un titre d'exclusion pour tout emploi militaire, comme pour toute influence à la cour. Les légitimés seuls voguaient à pleines voiles vers la fortune, parce que la royauté n'avait pas à les craindre dans leur néant, et que leurs insolentes grandeurs les transformaient au contraire en témoins vivans de sa toute-puissance.

Un tel système ne pouvait manquer de porter partout ses fruits. Louis XIV le pressentit dans les angoisses de ses derniers jours, lorsque sa main mourante bénit le dernier rejeton de sa race. Il laissait en effet son trône en l'air au milieu d'une famille divisée contre elle-même et sans prestige dans l'opinion, race militaire que les camps ne connaissaient plus et qui avait dû passer sa jeunesse à ménager Mme de Maintenon ou Mlle Chouin, réputées dispensatrices de toutes les fortunes dans le présent ou dans l'avenir. Aucune force ne protégeait plus cette royauté symbolisée par un berceau et qui semblait finir avec le roi lui-même, de telle sorte que lorsque la main de la mort se fut appesantie sur toute la descendance légitime de

(1) *Mémoires du roi Louis XIV*, année 1666, tome Ier.

Louis XIV, il dut transmettre l'exercice intégral d'une puissance qu'il laissait sans limite à un prince dont son système politique avait concouru à dégrader le caractère, et que les calomnies fort peu blâmées de sa cour avaient transformé en empoisonneur.

Les appréhensions qui conduisirent Louis XIV à rabaisser l'importance des princes du sang ne pouvaient le dominer relativement à ses ministres. Cependant les mêmes tendances et les mêmes dispositions d'esprit se reproduisent visiblement dans le choix des médiocrités complaisantes auxquelles il remit le soin des affaires publiques après que le cours des années lui eut enlevé le grand personnel de gouvernement dont l'avait entouré Mazarin. A Lyonne, à Colbert et au chancelier Le Tellier, on vit succéder Louvois, Seignelay, Le Peletier, Boucherat, qui marquèrent la transition entre les deux parties du règne, entre les jours des triomphes et ceux des grandes calamités. La même observation se présente pour les armées, où l'on voit succéder à Condé et à Turenne des généraux formés à leur école, mais d'un mérite très inférieur, les Luxembourg, les Vendôme, les Villars, les de Lorge, les Créqui, que suivront les Villeroy, les Tallard, les Lafeuillade et les Marchin, appelés à inscrire des noms tristement célèbres à côté de ceux de Crécy et d'Azincourt.

Mais la décadence militaire fut précédée par la décadence politique, comme l'effet l'est toujours par la cause. Le roi avait éprouvé une satisfaction sur laquelle concordent tous les historiens en voyant mourir subitement le marquis de Louvois, dont l'importance personnelle était quelquefois une gêne et toujours une souffrance pour le monarque. Sans regarder comme prouvé avec Saint-Simon qu'un ordre fût déjà signé pour le conduire à la Bastille et pour lui préparer le sort de Fouquet, il n'est pas contestable que Louvois mourut à la veille d'une disgrâce et détesté de son maître. Chamillart inspirait de tout autres sentimens. Son adresse au billard avait appelé depuis longtemps sur lui l'attention de Louis XIV, et au sein des plus redoutables complications extérieures il fut choisi comme un instrument honnête et docile, qui recevrait l'impulsion du prince sans prétendre jamais imprimer la sienne. Après que Chamillart a disparu non sous le poids de ses fautes, mais sous une intrigue de la duchesse de Bourgogne et de Mme de Maintenon, celle-ci pousse au ministère de la guerre Voysin, intendant de province que les empressemens de sa femme ont recommandé à l'épouse du monarque durant un voyage en Flandre. Desmarets, naguère flétri pour son improbité, occupe le ministère des finances, car dans les situations extrêmes il faut des hommes compromis; enfin Pontchartrain fils tient le portefeuille de la marine et ne résiste que par une complaisance sans limite à une réprobation universelle.

Tels furent les hommes entre les mains desquels vint s'achever

le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie. Cinquante années d'un pouvoir absolu non moins consacré par les mœurs que par les lois aboutirent à former ce conseil qui aurait achevé la France, si le ciel n'avait fait sortir son salut d'une révolution inespérée dans la politique anglaise, et si au milieu de ces médiocrités il ne s'était par hasard rencontré un dernier neveu de Colbert pour saisir l'ancre de miséricorde que jetait à Louis XIV son implacable ennemie. Sans être un grand ministre, sans être même un grand esprit, ce que les temps ne comportaient plus, M. de Torcy possédait les qualités les plus précieuses pour sauver une nation en détresse, car il était doué d'une patience que ne décourageait aucun affront et d'une habileté qui profitait de toutes les chances. On sait comment un caprice de la reine Anne délivra la France, qui, dans l'épuisement de toutes ses ressources et la prostration générale des esprits et des cœurs, n'avait plus à opposer aux agressions de l'Europe que la magnanimité de son souverain.

La mémoire de ce règne devra demeurer éternelle, puisque la France lui doit, avec l'extension de ses frontières, la fixation de sa langue et la domination intellectuelle du monde; mais, sans avoir le goût des partis pris en histoire non plus qu'en politique, j'affirme que les événemens qui en remplissent le cours conduiront tous les esprits sincères à la plus éclatante condamnation du système politique qui triompha sous Louis XIV, et qui prépara si tristement sous son successeur la chute même de la monarchie. Ce système fut jugé par l'état moral et matériel de la France en 1715, au moment où tomba avec son roi la dernière grandeur qu'elle contînt dans son sein; il fut jugé lorsque les déréglemens de la régence succédèrent à d'hypocrites démonstrations, que l'on quitta les dévotions de Saint-Cyr pour courir aux tripots de la rue Quincampoix, et que la nation passa sans transition des disputes du jansénisme à tous les délires du lucre et de l'impiété.

C'est bien moins par les choses accomplies que par les hommes et les idées qu'elles laissent après elles qu'il faut apprécier les diverses époques, et je tiendrais l'histoire écrite à ce point de vue-là comme beaucoup plus juste et certainement aussi comme beaucoup plus utile. Les grands actes s'opèrent souvent par des instrumens formés sous des influences très contraires à celles qui les mettent en œuvre; ils se déroulent alors comme le résultat fatal d'impulsions antérieures, et on les voit profiter à qui n'aurait pu les produire. Les hommes et les idées au contraire sont les fruits propres du temps et comme les témoins vivans des institutions qui les ont façonnés. Ce sont ces témoins-là que chaque gouvernement et chaque époque traînent après soi devant la postérité, et par eux celle-ci statue en dernier ressort sur la valeur des doctrines et des influences qui pré-

valurent. Appliquée au règne de Louis XIV, cette épreuve légitimerait des réserves graves, car si ce temps vit le génie national atteindre sa plus parfaite maturité et s'épanouir dans tout son éclat, il reçut certainement plus de germes précieux de la génération qui le précéda qu'il n'en transmit à la génération qui dut le suivre. Louis XIV a recueilli bien plus qu'il n'a semé, et si les gerbes groupées comme des trophées autour de sa personne ont mûri à l'éclat de son règne, comment méconnaître que ce prince a épuisé le sol qui venait de fournir des moissons si abondantes?

Rien dans le siècle d'Auguste ni dans celui des Médicis ne semble assurément comparable au foyer qui de 1660 à 1688 s'illumine tout à coup et concentre les étincelles jaillies depuis deux siècles du choc de toutes les croyances et de toutes les passions. Entouré des esprits immortels qui font cortége à sa gloire, Louis XIV a dans l'histoire des lettres un rôle qui appartient à lui seul. Cependant lorsque des jours de cette radieuse jeunesse, où la victoire lassait jusqu'au zèle des poètes, on arrive à ces temps tout remplis de calamités domestiques et nationales, quand des controverses misérables, échauffées et entretenues par les intérêts les plus vulgaires, sont devenues la seule pâture des esprits, l'affaire principale des pouvoirs, quand l'incrédulité se prépare à monter sur le trône déserté par la religion et par le génie, et que la France, après avoir imploré dix ans la paix, est réduite à l'obtenir de la soudaine fantaisie d'une reine étrangère, il est impossible de ne pas voir que cette société, où le roi est devenu un soudan, l'église une institution politique, l'aristocratie une caste de l'Inde, et la cour une sorte de vaste khan inaccessible à la nation, reposait sur un principe exactement contraire à celui qui avait fait de la France la tête et le bras de l'Occident.

Cette impression sera, je ne crains pas de le prédire, celle que laisseront définitivement les nombreux travaux entrepris ou édités de nos jours sur Louis XIV, travaux qui, par une étrange coïncidence, s'appliquent pour la plupart à la dernière partie du règne. Des témoignages réunis et non suspects de Saint-Simon, de Dangeau, de Mme de Maintenon et de la duchesse d'Orléans sortira l'apologie la plus solide et certainement la plus inattendue de la liberté politique et religieuse et des idées principales que nous défendons aujourd'hui, de telle sorte qu'en dehors de tout esprit de parti, notre temps reviendra, par une étude plus complète des faits et une plus solide critique, à un point de vue peu différent de celui où se plaçait au milieu des luttes de la restauration l'auteur plus acerbe qu'injuste de l'*Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*.

LOUIS DE CARNÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre 1856.

Il y a dans l'ensemble des affaires de l'Europe un certain nombre de questions qui depuis la paix de Paris se déroulent parallèlement et créent un état indéfinissable de trouble et d'inquiétude. Ces questions n'ont point l'importance souveraine de celle qui n'a pu être tranchée que par la guerre il y a deux ans; elles se rattachent aux dernières complications européennes, et elles pèsent depuis quelques mois sur la conscience publique, moins peut-être par leur gravité propre que par les divergences dont elles sont l'occasion, par tout ce travail de récriminations et de sourdes dissidences qu'elles mettent à nu. Elles obsèdent, comme toutes les querelles qui ne sont que secondaires d'abord, et qui peuvent devenir très sérieuses quand on les laisse se prolonger et s'envenimer. Involontairement on se dit que la paix a été signée à Paris, il est vrai, mais qu'elle ne sera ni complète ni durable tant que ces germes de conflits subsisteront, tant que la politique restera livrée à ces contradictions, à ces incohérences, qui font en ce moment des affaires de l'Europe l'écheveau le plus embrouillé que la dextérité des hommes d'état ait eu jamais à démêler. Partout et à tous les points de vue, la politique semble traverser aujourd'hui une phase critique. A Naples, les négociations suivies depuis quelque temps par la France et par l'Angleterre viennent de finir, sinon par une rupture complète, du moins par une suspension de rapports diplomatiques. A Constantinople, l'exécution du traité du 30 mars se complique de toute sorte d'incidens obscurs et d'antagonismes pénibles : obstination de la Russie à épiloguer sur les conditions de la paix, résistance de l'Autriche, qui ne veut point quitter les principautés tant que la Russie n'aura point rempli ses obligations, résistance de l'Angleterre, qui semble peu disposée aussi à rappeler ses vaisseaux de la Mer-Noire, démission momentanée du ministère ottoman, qui, appuyé par la France, réclame la retraite de toutes les forces étrangères des possessions turques. Si on revient vers l'Occident et vers un autre ordre d'affaires, on trouve la Prusse preoc-

cupée de ses droits sur Neuchâtel et prête à soumettre cet embarrassant litige à la diète de Francfort. En Espagne, c'est une crise organique qui s'est déclarée par un changement de ministère dont les conséquences se déroulent chaque jour en laissant apercevoir une situation pleine de troubles. Enfin à toutes ces questions, qui impliquent tant d'intérêts divers, viennent se mêler un peu dans tous les pays des difficultés économiques et financières, des questions de subsistances, qui touchent à tous les ressorts de l'existence intérieure, et qui n'ont point assurément le dernier rang dans cet ensemble de symptômes contemporains.

Plus que jamais aujourd'hui, la politique générale se résume, par la force des circonstances, dans deux faits principaux qui montrent sous une double face la situation diplomatique de l'Europe. Ces deux faits sont la suspension des rapports de la France et de l'Angleterre avec Naples et les débats suscités en Orient par l'exécution définitive du traité du 30 mars. La question napolitaine, on ne l'a point oublié, est née dans le congrès de Paris. Les plénipotentiaires, au moment de signer la paix, ont eu la pensée de la rendre plus durable en écartant les causes de perturbation qui pouvaient la mettre à de nouvelles et prochaines épreuves. Ils ont tourné les yeux vers l'Italie, toujours livrée à une fermentation secrète qu'on pouvait croire entretenue par un système outré de réaction. De là l'intervention de la France et de l'Angleterre auprès du cabinet des Deux-Siciles, de là cette négociation qui s'est poursuivie pendant quelques mois, et dont on peut maintenant préciser le sens, dont on peut voir le dénoûment par les pièces diplomatiques qui viennent d'être mises au jour aussi bien que par les explications officielles du *Moniteur*. Si la négociation n'est point là tout entière, elle y est du moins essentiellement; le reste est du domaine des communications verbales entre les cabinets.

Que réclamait-on du roi de Naples? On lui demandait d'user de clémence, d'adoucir les rigueurs d'une administration qui semblait plus propre à irriter qu'à désarmer les passions révolutionnaires, de réformer quelques parties de la législation criminelle. L'Angleterre ajoutait, dit-on, quelques insinuations au sujet d'une réforme de la législation commerciale. Le roi de Naples se montrait plus blessé qu'éclairé de ces suggestions, dans lesquelles il voyait une atteinte directe portée à son indépendance, et il répondait dans le premier moment avec une vivacité qu'il a consenti à tempérer depuis. Si l'on se souvient des démarches pleines de mystère de l'Autriche, des voyages de ses diplomates, de ses interventions officieuses pour empêcher un choc entre les deux puissances occidentales et le gouvernement napolitain, il est facile de voir maintenant ce qu'a produit tout ce travail, qui aurait pu sans nul doute être plus efficace. L'Autriche a obtenu que le roi de Naples adoucît la vivacité d'une première dépêche écrite par son ministre des affaires étrangères, M. Carafa; mais, comme sous une forme moins vive la résistance était la même, la France et l'Angleterre se trouvaient placées dans l'alternative de subir la petite humiliation d'un échec diplomatique ou de faire ce qu'elles ont fait, c'est-à-dire de retirer leurs légations de Naples. Voici donc l'état véritable de la question : les ministres français et anglais sont rappelés, et ont déjà quitté le royaume des Deux-Siciles. Cela n'implique point de démonstrations immédiates d'hostilité. Seulement, pour la protection de leurs

nationaux respectifs, la France a son escadre à Toulon, l'Angleterre a ses vaisseaux à Malte, et, dans cette attitude, les deux puissances peuvent attendre que d'autres conseils aient prévalu dans l'esprit du gouvernement napolitain. De son côté, le roi de Naples ne paraît point devoir répondre au rappel des ministres de la France et de l'Angleterre par une mesure semblable. Ses représentans à Paris et à Londres, le marquis d'Antonini et le prince Carini, ne quittent point leur poste; ils ne le quitteraient que s'ils recevaient leurs passeports, et on n'en est point là encore sans doute. Comme on le voit, c'est jusqu'ici une situation intermédiaire entre une rupture plus complète et le rétablissement toujours possible de relations plus régulières.

Maintenant quelle peut être l'issue d'une querelle ainsi engagée? En considérant bien, peut-être ne serait-il point impossible de trouver les élémens d'une solution équitable. En définitive, lorsqu'elles ont conseillé ensemble une politique plus libérale, la France et l'Angleterre n'ont point eu évidemment la pensée de se substituer aux prérogatives souveraines du roi de Naples dans l'administration intérieure de ses états. Elles n'ont pu avoir cette pensée, parce que ce n'était point leur droit, parce que si une puissance pouvait dicter un système de gouvernement au royaume des Deux-Siciles, placé sous le régime absolu, elle pourrait exercer une pression du même genre sur d'autres pays régis par des institutions différentes. Ce serait la force prise pour arbitre des relations internationales. La France et l'Angleterre n'ont pu avoir qu'une pensée, c'est de préserver la paix générale, menacée par l'incandescence permanente de l'Italie, et en ceci elles exerçaient un droit. Sans doute le terrain des interventions morales est difficile et glissant. On peut rester en-deçà du but qu'on se proposait, ou se laisser entraîner au-delà des limites qu'on ne voulait pas franchir. Qui peut résoudre aujourd'hui cette question délicate et périlleuse? La solution est dans les mains du roi de Naples. La pression étrangère n'est plus un prétexte à invoquer. La France et l'Angleterre sont absentes des Deux-Siciles. Leurs vaisseaux n'ont point paru encore dans les eaux italiennes et sont retenus au rivage. Le souverain napolitain reste donc seul, dans son indépendance. Pourquoi ne ferait-il pas spontanément ce qu'on lui a demandé? Pourquoi ne promulguerait-il pas une amnistie et ne mettrait-il pas en liberté cet infortuné Poërio, qui subit le sort des malfaiteurs pour n'avoir point voulu demander une grâce? Tout n'est point à faire sans doute dans l'administration napolitaine. Les finances sont assez prospères, la législation civile est une inspiration des lois françaises; rien ne serait plus facile que de maintenir ce qui est bien et de réformer les parties défectueuses de l'organisation publique, d'assurer les garanties de la justice, de laisser circuler une certaine vie intellectuelle parmi les classes éclairées. On a dit qu'en dehors de la dernière circulaire du prince Gortchakof, véritable pièce d'apparat, il existait une dépêche russe qui pressait le gouvernement napolitain d'entrer dans la voie des améliorations. Si la dépêche n'existe pas, l'empereur Alexandre paraît du moins avoir conseillé cette politique au roi de Naples. Ce serait là en effet le meilleur dénoûment aujourd'hui, le seul qui fût conforme à tous les intérêts, parce qu'il préserverait l'Europe d'un danger sérieux, et qu'il créerait une situation meilleure pour le royaume de Naples lui-même. S'il n'en est point ainsi, le refroidissement survenu entre les deux puissances et le cabinet des Deux-Siciles deviendra inévitablement

une rupture complète. La rupture peut conduire à un éclat, et si l'éclat n'est point sans dangers pour l'Europe, il est plus dangereux encore assurément pour le roi Ferdinand II. La résistance obstinée du gouvernement napolitain peut contraindre la France à prendre un rôle plus actif là où elle aurait voulu rester modératrice.

C'est là un des côtés de la situation de l'Europe. Ici la France et l'Angleterre agissent en commun. En est-il de même en Orient, dans toutes ces questions qui touchent à l'exécution du traité de paix avec la Russie? Voilà plus de six mois que la paix a été conclue; des commissions ont été nommées pour régler les difficultés secondaires laissées en suspens par le congrès; des communications incessantes ont eu lieu entre les gouvernemens. Une seule chose semble démontrée jusqu'ici, c'est que plus on va, plus la confusion s'accroît. Nous assistons pour le moment à l'une des plus curieuses phases diplomatiques des affaires d'Orient. C'est une mêlée d'efforts contraires, un fractionnement de toutes les politiques, une campagne indépendante et singulièrement désordonnée de toutes les fantaisies, ou pour mieux dire de tous les intérêts. De quoi s'agit-il donc? Il y a deux jours à peine, expirait le délai de six mois laissé à toutes les forces étrangères pour quitter le territoire de la Turquie et pour effacer la dernière trace de la guerre; mais d'une part la Russie a élevé des contestations relativement à l'exécution pratique de certaines clauses du traité de paix, notamment au sujet de la possession de l'île des Serpens et de la rectification des frontières de la Bessarabie : ces contestations ont suspendu l'œuvre de la délimitation. D'un autre côté, l'Autriche se fondant sur ce que la Russie ne remplit pas ses engagemens et se retranche dans des subterfuges inacceptables, l'Autriche à son tour refuse de se retirer des principautés tant que le cabinet de Pétersbourg n'aura point renoncé à ses prétentions sur l'île des Serpens et sur la ville de Bolgrad. Le gouvernement autrichien a certes déployé depuis deux ans une souplesse et une obstination qui n'ont point été sans succès. Si dans la lutte qui a partagé l'Europe il a fait, comme on le dit, des sacrifices dont il ne veut pas perdre le fruit, on conviendra qu'il a prudemment ménagé ses forces, qu'il n'a point été le premier à se porter à la défense de l'intérêt européen, et si quelqu'un a réussi à faire sa part de butin en se risquant le moins possible, c'est à coup sûr le cabinet de Vienne. L'Autriche s'est vengée terriblement du secours que lui avait donné l'empereur Nicolas, elle a contribué, pour sa part, à éloigner la Russie du Bas-Danube, à briser le protectorat des tsars dans la Moldavie et la Valachie; elle a obtenu tous ces avantages, très réels, très personnels pour elle, sans compromettre ses soldats dans une escarmouche, sans tirer un coup de fusil, même pour retenir les Russes qui allaient se battre en Crimée. Cependant à la fin de tout il se trouve que les puissances qui ont porté le poids de la guerre ont rappelé leurs armées depuis trois mois, tandis que l'Autriche est dans les principautés et refuse d'en sortir.

Quels sont les prétextes invoqués par le cabinet de Vienne en présence des dispositions impératives du traité de paix, qui place désormais les principautés sous la protection collective de l'Europe, qui interdit toute ingérence particulière et prescrit dans un délai déterminé la retraite de toutes les troupes étrangères? De prétexte de droit, il ne peut pas y en avoir. Ni la convention de 1854 entre l'Autriche et la Turquie, ni le traité général signé

à Paris le 30 mars 1856 n'autorisent la présence prolongée des soldats autrichiens sur le Bas-Danube. Le cabinet de Vienne n'a qu'un motif, c'est que la Russie persiste jusqu'ici malencontreusement à disputer l'île des Serpens et Bolgrad. Or il est bien évident que ces divergences sur des points secondaires n'affaiblissent point la portée des engagemens généraux pris par les gouvernemens entre eux, et que s'il y a des difficultés, elles sont du ressort non d'une puissance particulière, mais de l'autorité collective des cabinets réunis en conférence. Si les soldats autrichiens sont légitimement dans les principautés, pourquoi l'armée française ne serait-elle point encore à Sébastopol? Pourquoi les Russes eux-mêmes ne seraient-ils point à Kars jusqu'au règlement définitif des frontières d'Asie? L'Autriche, ce nous semble, a un peu le tort de continuer la guerre en temps de paix, après avoir été beaucoup plus pacifique quand la guerre sévissait. Malheureusement le cabinet de Vienne a trouvé un secours inattendu en Angleterre. Après quelques tergiversations, les journaux anglais ont oublié leurs rudes diatribes contre la politique de l'empire allemand. Ils ont soutenu les prétentions de l'Autriche. Ils ont d'autant plus aisément défendu cette cause nouvelle, que la présence des soldats autrichiens sur le Bas-Danube autorisait la présence des vaisseaux anglais dans la Mer-Noire, et on a eu l'édifiant spectacle de deux puissances se justifiant mutuellement de la violation des engagemens pris, parce qu'elles accomplissaient en commun cette violation.

Il restait un point à éclaircir. L'occupation des principautés par l'Autriche continuait-elle de l'aveu de la Turquie? C'est cette question qui s'agite aujourd'hui à Constantinople, et qui vient de produire une crise ministérielle, résultat inévitable d'un choc d'influences rivales. La Turquie, a-t-on dit à Vienne, acquiesce entièrement aux vues de l'Autriche, elle ne demande pas mieux que de voir les impériaux dans les principautés. — La Turquie, a-t-on dit à Paris, réclame la libération définitive de son territoire. — Les deux assertions ont pu être vraies successivement ou alternativement, c'est-à-dire que chacun agissait et parlait dans le sens de ses désirs en se promettant la victoire, qui ne pouvait cependant rester qu'à un seul. Au fond, il paraît certain que depuis quelques jours déjà le cabinet ottoman avait préparé une communication diplomatique, réclamant, conformément au traité, l'évacuation définitive des domaines de la Turquie par les forces étrangères. Bientôt cependant la diplomatie se mettait à l'œuvre pour essayer de neutraliser le coup, et elle parvenait à placer le grand-visir, Aali-Pacha, et le ministre des affaires étrangères, Fuad-Pacha, dans la nécessité de donner leur démission. C'était donc une sorte de triomphe de la politique favorable à l'occupation. Les efforts réunis de l'internonce d'Autriche, M. de Prokesch, et du représentant de l'Angleterre, lord Stratford de Redcliffe, avaient presque réussi; seulement le triomphe a été éphémère. Le sultan a refusé la démission de ses ministres, et leur a de nouveau témoigné sa confiance en les maintenant à leur poste, et la victoire est restée à la politique appuyée par la France, qui tend à la libération du territoire turc. La dernière crise ministérielle de Constantinople met en regard ces deux faits, la présence des Autrichiens sur le Bas-Danube et l'expiration du délai dans lequel doit s'opérer l'évacuation du territoire ottoman par les troupes étrangères. Telle est aujourd'hui la situation.

Ainsi à Naples la France et l'Angleterre agissent de concert; en Orient, elles se divisent et marchent dans un sens contraire. Ce n'est pas tout; les journaux de Londres représentaient récemment l'affaire de Naples comme une épée dont la pointe était dirigée contre le cœur des maîtres de la Lombardie, et à Constantinople l'Angleterre se retrouve en parfait accord avec l'Autriche. La Turquie elle-même, tiraillée en tout sens, va de l'un à l'autre, écoutant la France lorsqu'il s'agit de réclamer la retraite des Autrichiens, et se tournant vers l'Autriche pour empêcher la réunion des principautés. Disons le vrai, ce qui est le plus frappant dans toutes ces affaires, qui suivent un cours si singulier depuis quelque temps, c'est moins peut-être la gravité des questions elles-mêmes que toutes ces contradictions de conduite, ces déréglemens, ces incohérences qui dénotent une perturbation générale dans toutes les relations. Lorsque la guerre d'Orient a éclaté, il est devenu manifeste qu'une ère nouvelle se préparait. Cette guerre a placé les hommes d'état en présence des grands intérêts européens, elle a brisé des alliances surannées qui pesaient sur toutes les situations, et, en rendant aux gouvernemens leur liberté, leur indépendance, elle leur permettait de former de nouveaux liens; mais qu'est-il arrivé? Au lieu de chercher dans cette situation exceptionnelle les élémens de combinaisons meilleures et durables, chacun semble songer avant tout à un intérêt personnel assez étroit. Les journaux de Vienne ne l'ont point caché, l'Autriche veut d'abord faire régner sa prépondérance politique et commerciale sur le Bas-Danube. La presse anglaise également n'a point dissimulé que pour l'Angleterre il n'y avait que l'intérêt britannique, et il y a eu un jour où elle a expliqué aux commerçans de la Cité de Londres comment on n'allait point à Naples uniquement dans une pensée de philanthropie et de réforme libérale. De là le malaise qui est passé dans toutes les relations. Cela veut-il dire que la guerre soit près de renaître et que nous soyons au bord d'un volcan, ainsi que vient de le dire le fils de l'illustre Robert Peel dans un *meeting* où il a raconté le voyage qu'il vient de faire en Russie? On pourrait peut-être y arriver avec l'esprit qui perce dans le discours de sir Robert Peel : il n'en sera point ainsi sans doute; seulement dans les difficultés actuelles il y a un enseignement fait pour frapper les esprits réfléchis en France et en Angleterre. Ces difficultés en définitive tiennent en grande partie aux divergences vraies ou supposées des deux pays. L'Angleterre peut bien céder à quelque velléité de rapprochement avec l'Autriche, mais il y a loin de là encore à une alliance plus intime, qui serait sans doute fort impopulaire au-delà du détroit. De même la France peut bien être sensible aux amabilités et aux soins de la Russie; elle ne saurait s'y tromper cependant, et elle ne se méprend pas sur la valeur de démonstrations calculées. La véritable alliance aujourd'hui, celle qui est la garantie de l'Europe, c'est l'alliance de la France et de l'Angleterre. Si on pouvait avoir un doute, il n'y aurait qu'à observer d'où viennent les efforts pour désunir les deux pays, où conduisent les refroidissemens passagers. La confusion de la politique européenne fait toute la force de la Russie dans la résistance qu'elle a opposée jusqu'ici à la stricte application des clauses de la paix relatives à la délimitation des frontières. La est le mal, et le remède est dans l'alliance des deux puissances occidentales libéralement conçue et sincèrement pratiquée.

Nous n'avons malheureusement point à signaler la fin des perturbations qui se sont produites depuis cinq semaines dans les marchés financiers et commerciaux de l'Europe. L'Allemagne, où le désordre s'était d'abord révélé, semble à la vérité se remettre un peu : le taux de l'intérêt a baissé de 9 à 7 pour 100 à Hambourg, il est revenu à 6 pour 100 à Francfort : mais en France il n'y a pas encore d'amélioration sensible, car les causes de la gêne dont y souffrent les affaires n'ont point cessé d'agir. Nous sommes donc toujours réduits à en étudier l'influence.

Parmi ces causes, la plus directe, celle qui agit le plus immédiatement sur les esprits et sur le mouvement du crédit, est l'exportation du numéraire. Or la France n'en a point fini encore avec les exportations métalliques. Nous avons été obligés d'envoyer cette année des métaux précieux au dehors pour deux motifs : pour payer les déficits de notre production agricole, et pour opérer les versemens appelés par des entreprises étrangères que le capital français a commanditées. Sur le premier point, il nous reste encore à faire à l'étranger des paiemens considérables; le commerce marseillais estime par exemple à 20 ou 25 millions les sommes qu'il devra envoyer, pendant le mois de novembre, en Egypte, seulement pour y acquitter ses achats de blé. Quant aux obligations contractées à l'étranger par le capital français, elles pèseront sur nous jusqu'au milieu de l'année prochaine. L'homme d'état habile et hardi qui a entrepris de réorganiser les finances autrichiennes, M. de Bruck, n'aura pas peu contribué sur ce point à créer et à prolonger nos embarras. Le plan de M. de Bruck a été exposé, il y a un an, avec beaucoup d'intelligence et non sans une certaine grandeur, dans une brochure qu'a déjà signalée la *Revue* (1). Depuis son arrivée au ministère, M. de Bruck a voulu faire concourir le développement de l'industrie autrichienne, par la création d'institutions de crédit et la construction accélérée des chemins de fer, à un grand résultat : la reprise des paiemens en espèces dans l'empire. M. de Bruck veut avoir la gloire de dégager enfin le crédit autrichien de l'anarchie et de la honte du papier-monnaie. Après avoir fondé les établissemens de crédit qui lui paraissaient nécessaires, après avoir aliéné à l'industrie privée des lignes considérables de chemins de fer et des portions importantes du domaine de la couronne, M. de Bruck a cru le moment venu d'atteindre son grand but, la restauration de la circulation métallique. Le gouvernement autrichien a donc exigé que les versemens fussent précipités sur le capital des entreprises récemment créées ou aliénées. De là les appels de fonds réitérés qu'adressent à leurs actionnaires les grandes et récentes affaires constituées en Autriche à l'aide du capital étranger. M. de Bruck espère avoir réuni ainsi toutes ses ressources vers le mois de juillet 1857. S'il réussit dans son projet, qu'il a conduit, suivant nous, avec une brusquerie téméraire, le rétablissement des finances autrichiennes sera dû en grande partie au capital français. Dans tous les cas, les exigences de M. de Bruck nous auront coûté des embarras qui se prolongeront jusqu'au milieu de 1857.

La bonne tenue de l'Angleterre au milieu de cette crise ne se dément point, et nous permet d'espérer que le continent en sortira sans complications plus

(1) Voyez l'étude sur les *finances autrichiennes*, livraison du 15 juillet 1856.

graves. L'avantage que possède en ce moment le marché financier anglais par rapport aux marchés du continent est facile à expliquer. L'Angleterre a pour ainsi dire terminé les grandes entreprises qui constituent ce qu'on pourrait appeler l'installation de l'industrie, et qui engagent les capitaux dans les placemens fixes. Le capital disponible de l'Angleterre est donc aujourd'hui presque tout entier employé aux opérations immédiatement reproductrices du commerce et de l'industrie. De là l'élasticité et la rapidité de développement commercial dont témoignent surtout cette année les exportations de l'Angleterre, qui dépasseront de plus de cinq cents millions de francs celles de l'année dernière; de là aussi la solidité actuelle du crédit anglais. En France et sur le continent, les choses sont loin d'être aussi avancées. Il n'y a que peu d'années que nous nous appliquons à donner à notre industrie les grandes voies de communication et la puissante installation que réclament les progrès économiques du monde. De là l'absorption de notre capital disponible dans des entreprises qui l'immobilisent et ne sont rémunératrices qu'après avoir traversé, au milieu de chances aléatoires, un long espace de temps. Telle est la cause la plus réelle des embarras présens. Nous avons converti notre capital circulant en capital fixe dans une proportion et avec une rapidité plus grandes que la prudence ne le conseillait: il y a là un dérangement d'équilibre que le temps seul et notre modération pourront réparer. Une chose au moins peut nous consoler, sinon nous justifier : c'est qu'au prix des souffrances passagères du présent, nous aurons travaillé à la richesse et à la prospérité de l'avenir; l'exemple de l'Angleterre, qui est sortie victorieusement de plus d'une épreuve semblable, en fait foi.

La politique espagnole ne marche pas comme toutes les politiques : elle va par revirements soudains, par soubresauts et par coups de théâtre. Qui eût dit, il y a six mois seulement, que la situation de la Péninsule allait entièrement changer de face, que tout ce qui s'était fait depuis deux ans allait être abrogé et écarté comme un mauvais rêve, que le général Narvaez, alors à demi exilé, était sur le point de redevenir premier ministre, et que ce dernier changement surtout s'accomplirait au milieu du silence et de la tranquillité du pays? C'est là cependant l'histoire la plus actuelle, la plus incontestable. Le ministère du général O'Donnell a été brusquement précipité du faîte où il se croyait encore solidement assis; le général Narvaez est à la tête du conseil, lorsque, peu de jours auparavant, il ne savait pas s'il lui serait permis de rentrer à Madrid. C'est le lendemain d'un bal donné par la reine à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance que la crise a éclaté, et c'est au sein même de la fête qu'est survenue la péripétie qui a précipité le dénoûment. On a dit que la chute du cabinet O'Donnell-Rios-Rosas était due à un dissentiment entre Isabelle II et ses ministres au sujet de la suspension complète et absolue de la loi de désamortissement. Si nous ne nous trompons, cela n'est pas tout à fait exact. La suspension de la loi de désamortissement a été un prétexte trouvé après coup pour donner une couleur politique à l'événement, pour abriter aussi la prérogative royale. Le fait est que, la veille encore, le ministère se confiait plus que jamais dans sa fortune et se croyait inébranlable. Il se trompait pour plusieurs causes : d'abord parce qu'il était travaillé par des divisions intérieures propres à énerver son

initiative dans le moment où il eût été le plus nécessaire d'agir avec décision, ensuite parce que, malgré ses services, le général O'Donnell, aux yeux de beaucoup de personnes, portait encore la tache de Vicalvaro; enfin parce que le cabinet avait désormais en face de lui le personnage éminent qui est aujourd'hui à la tête du pouvoir, le général Narvaez, arrivé depuis peu à Madrid, et qu'il est toujours dangereux d'avoir si près de soi un compétiteur qui ne demande pas mieux que de mettre au service du trône de grandes qualités souvent éprouvées. Si le duc de Valence n'agissait point par lui-même, ses amis agissaient pour lui. A leurs yeux, l'étape du ministère O'Donnell était finie, il fallait en commencer une autre.

Sur ces entrefaites arrivait le bal donné par la reine, le 10 octobre dernier, pour l'anniversaire de sa naissance. Le matin même, Isabelle se montrait très bienveillante pour ses ministres, aucun nuage n'apparaissait encore à l'horizon. Le soir, la scène changeait considérablement. Les prévenances royales allaient chercher le général Narvaez dans la foule des invités du palais. Le général O'Donnell ne tarda pas à s'en apercevoir, et s'en inquiéta au point d'en parler à la reine, qui ne fit que s'en divertir et reprit ses entretiens avec le duc de Valence. Dès ce moment, le ministère était frappé à mort. Le lendemain en effet, le président du conseil se présentait au palais pour offrir sa démission à la reine, qui ne fit point de réponse. Isabelle hésitait visiblement; elle ne finit par se décider que dans la nuit suivante, et elle mandait aussitôt le général Narvaez pour le charger de former un cabinet. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans cet instant on s'adressait au ministre des travaux publics, M. Collado, pour avoir la démission de ses collègues et la sienne. Un personnage du palais, le comte d'Oñate, fut chargé de cet office. M. Collado, trouvant sans doute qu'il était trop matin, voulut attendre le jour. Peu d'heures après, le comte d'Oñate allait, par ordre de la reine, chez le général O'Donnell lui-même pour l'inviter à porter sa démission dans la journée, ce qui fut accompli. C'est alors qu'intervenait l'affaire de la loi de désamortissement pour colorer une retraite qui s'expliquait par toute sorte de motifs, excepté par celui-là. Ainsi disparaissait le cabinet du général O'Donnell. On connaît aujourd'hui les membres du nouveau ministère, qui n'ont pas tous une égale importance. Au reste, tout se résume ici dans un nom, celui du général Narvaez, appelé de nouveau à régir les destinées de l'Espagne et à replacer son pays dans les conditions d'un ordre régulier.

Mais comment le général Narvaez réussira-t-il dans cette tâche laborieuse? Jetons un voile, si l'on veut, sur l'origine du cabinet actuel de Madrid, écartons ces détails personnels qui occupent pourtant une si grande place dans la politique espagnole; il reste un gouvernement animé de l'esprit le plus conservateur. Le nouveau ministère n'en est point à manifester sa pensée et ses tendances; il a repris l'œuvre du dernier cabinet, il l'a remaniée, refondue et appropriée à son système. C'est ainsi qu'en consacrant le rétablissement de la constitution de 1845, il a supprimé l'acte additionnel proposé par M. Rios-Rosas. Les lois de 1845 sur les municipalités et les conseils provinciaux ont été remises en vigueur. La loi de désamortissement a été définitivement suspendue. Le concordat avec le saint-siége a retrouvé toute son autorité. Le ministère ne s'est point borné à ces mesures générales; il a

confirmé les récompenses et les grades militaires accordés par la reine dans l'intervalle du 28 juin au 18 juillet 1854, c'est-à-dire dans les quelques jours où le cabinet du comte de San-Luis luttait contre la révolution. En un mot, on pourrait dire que le nouveau ministère vise sans détour à replacer l'Espagne dans la situation où elle était avant l'insurrection de 1854. Dans une certaine mesure, cette politique n'a rien de surprenant, elle est la conséquence forcée des événemens; mais le danger serait de ne point s'arrêter à la limite au-delà de laquelle la réaction ne serait plus qu'une aventure. Le ministère saura-t-il trouver cette limite et s'y fixer? Voilà la question. Il est certes entouré de plus d'une difficulté. Son origine même pèse sur son existence; sa composition ne fait pas une grande part aux hommes considérables du parti constitutionnel modéré. Si l'on remarque en outre que le cabinet est né d'un acte d'omnipotence de la reine, il est bien clair qu'il reste soumis aux variations de la volonté royale. Or c'est là peut-être le fait le plus grave de l'état actuel de l'Espagne. Dans tous les cas, la situation de la Péninsule ne retrouvera un caractère complétement régulier que le jour où le ministère aura convoqué les cortès et où le régime constitutionnel aura repris son empire.

Sans être aussi profondément troublée, sans passer par ces brusques secousses qui dérangent toutes les perspectives et déjouent toutes les prévisions, la Hollande ne laisse point de ressentir parfois ce qu'il y a de laborieux dans la vie politique. Il y a un mois, la session législative s'est ouverte à La Haye; c'était un événement qui ne manquait point de gravité dans les circonstances actuelles : l'ouverture de cette session trouvait en présence une chambre renouvelée par l'élection et un cabinet qui n'avait point subi encore l'épreuve parlementaire, qui était même venu au monde dans des conditions assez peu favorables. Dès sa naissance, le nouveau ministère hollandais, soupçonné de porter au pouvoir une pensée de réaction, excitait une émotion générale. Les élections avaient lieu sur ces entrefaites, et elles ne faisaient qu'offrir une issue aux instincts du pays, elles fortifiaient le parti libéral. La gravité de la situation naissait donc de cet antagonisme latent entre un ministère mis en suspicion dès son avénement et une majorité parlementaire au sein de laquelle dominait un libéralisme modéré. Le roi s'efforçait, il est vrai, dans son discours d'ouverture d'adoucir ces dissentimens des partis : il faisait appel à la concorde et invoquait les inspirations de cet esprit national de 1830 en l'honneur duquel on venait d'ériger un monument à La Haye; mais comme en définitive ce discours royal laissait planer une certaine obscurité sur les vues du cabinet, qui n'avait pu s'expliquer encore ni sur son origine ni sur sa politique, les méfiances restaient entières; elles persistaient d'autant plus que le roi dans son discours passait sous silence la loi fondamentale. Ces méfiances n'ont point tardé à se faire jour : elles ont éclaté d'abord dans le choix des candidats pour la présidence de la seconde chambre et ensuite dans la discussion de l'adresse. Là les partis se sont trouvés en présence et ont donné la mesure de leurs forces. Si le ministère hollandais n'a point succombé jusqu'ici, c'est qu'évidemment il tient peu de compte des mésaventures parlementaires.

Le président de la seconde chambre est nommé par le roi sur une liste de trois candidats désignés par la chambre elle-même. Les trois candidats

choisis, MM. van Goltstein, Strens et van Bosse, étaient tous des hommes dévoués aux principes constitutionnels; deux d'entre eux ont même fait partie, il y a quelques années, de l'administration libérale de M. Thorbecke. Le candidat ministériel, M. van Rappard, a été exclu de la liste. Le roi a donc été obligé de choisir parmi les candidats qui lui étaient présentés. Il a nommé M. van Goltstein, et le premier acte de celui-ci, qui appartient d'ailleurs à l'opinion libérale la plus modérée, a été de se prononcer contre toute velléité de réaction, de placer sa présidence et les travaux de la chambre sous l'autorité de la constitution. Dans les conjonctures du moment, cette démonstration était significative et préparait la prochaine discussion de l'adresse. Lorsque cette discussion s'est ouverte, la lutte a été des plus vives en effet. L'adresse de la seconde chambre a eu une véritable portée politique par les termes dans lesquels elle a été conçue et par les débats auxquels elle a donné lieu. Ce n'était plus, comme il est d'usage, une simple paraphrase du discours de la couronne. La chambre hollandaise a mis une extrême netteté dans son langage, abordant toutes les questions, surtout celle de l'enseignement, qui est le grand objet de litige entre les partis, et repoussant d'avance toute solution qui ne serait point conforme aux principes de liberté et de tolérance proclamés par la constitution. Le président de la commission de l'adresse, M. van Zuylen van Nyevelt, n'a point hésité à déclarer qu'il y avait nécessité de parler au roi avec tout le respect possible, mais sans détour, après les événemens des derniers mois, lorsqu'on avait vu surgir tout à coup un cabinet dont rien n'expliquait la présence au pouvoir, et qui n'avait d'autre caractère jusqu'ici que d'être une protestation contre l'esprit de la majorité de la chambre.

L'adresse était très franche : les partisans du gouvernement l'ont trouvée un peu factieuse; ils y ont vu de la froideur envers le roi, une méfiance systématique envers le cabinet. Le ministre de la justice, M. van der Bruggen, a cherché à expliquer la crise du mois de juillet; il a défendu le cabinet de toute velléité réactionnaire en protestant de son respect pour la loi fondamentale. Ces déclarations plus tranquillisantes n'ont point empêché l'adoption de l'adresse après quelques modifications légères qui ont pu en adoucir les termes sans en altérer le sens. Le cabinet ne s'est pas montré très difficile; il s'est contenté de la simple assurance que la chambre examinerait les projets qui lui seraient soumis. Au surplus, l'opposition était dirigée moins contre les ministres eux-mêmes que contre le parti ultra-protestant. M. Groen van Prinsterer, considéré comme l'instigateur de la dernière crise, comme le conseiller et le protecteur du nouveau cabinet, M. van Prinsterer a lutté sans beaucoup de succès pour faire prévaloir certains amendemens, et il a essuyé de vives répliques lorsqu'il a cherché à intimider la chambre en faisant apparaître derrière la représentation légale du pays l'image du peuple, ce qui peut paraître singulier, venant du chef d'un parti qui, entre ses qualifications diverses, prend celle d'anti-révolutionnaire.

On voit les rapports dans lesquels restent le parlement et le ministère à La Haye après la discussion de l'adresse. Ces rapports sont visiblement froids et dépourvus de toute sécurité. La loi de l'enseignement, toujours réclamée et plusieurs fois élaborée, a été la cause de la crise ministérielle du mois de juillet dernier; elle sera encore d'ici à peu l'inévitable champ de bataille. Si le

ministère est résolu à ne pas plier devant l'esprit ultra-protestant et à rester fidèle aux prescriptions libérales de la constitution, on peut se demander pourquoi il existe, pourquoi il est venu supplanter un cabinet qui professait cette politique. S'il se laisse pousser par les passions religieuses dans une voie de réaction, il rencontrera sans doute une vigoureuse résistance chez tous les libéraux comme chez les catholiques néerlandais. C'est une lutte périlleuse à engager. A travers toutes ces diversions de la politique, la Hollande vient de perdre un homme d'un nom populaire, le poète national Tollens, qui était presque octogénaire, et qui avait conservé jusqu'à ses derniers momens toute la fraîcheur de son esprit. Tollens vient de s'éteindre à Ryswick, village historique près de La Haye. Sa carrière poétique embrasse plus d'un demi-siècle; il s'est inspiré surtout de scènes de la famille, de la vie maritime de la Hollande, des coutumes nationales. Ses vers sont d'une gracieuse pureté et ont une grande netteté d'expression. Chaque famille a pour ainsi dire recueilli et goûté ses poésies. Tollens s'est trouvé sans effort le poète aimé d'un pays dont il a chanté les mœurs, les sites et les glorieux souvenirs, et sans effort aussi il a obtenu un succès qui ne s'évanouit point avec lui.

Nous continuons d'assister en observateurs plus surpris qu'amusés et plus attristés que surpris au spectacle des saturnales qui accompagnent l'élection présidentielle aux États-Unis. L'issue de la lutte ne paraît plus douteuse. La Pensylvanie est, comme on sait, la clé de voûte de l'Union américaine. Sa position géographique entre les états du nord et les états du sud et son influence politique font de cet état l'arbitre du combat que se livrent les deux grandes sections de la république. Le vote de la Pensylvanie est le présage presque assuré du résultat de la lutte électorale. C'est le 4 novembre que les héritiers de la colonie fondée par William Penn nommeront les électeurs présidentiels; mais d'autres élections, celles des fonctionnaires de l'état, qui viennent d'avoir lieu, indiquent assez quelle sera la fortune de la journée du 4 novembre. Ces élections ont donné une grande majorité aux candidats démocrates. La Pensylvanie se prononcera donc pour M. Buchanan, et déjà la presse anglaise commence à calculer l'influence que son avénement présidentiel peut avoir sur la politique générale. Si l'on consulte d'un côté les antécédens de M. Buchanan, de l'autre les tendances actuelles du sud allié au parti démocratique, il est difficile de tirer un horoscope heureux de la présidence qui se prépare. M. Buchanan, rompu à toutes les manœuvres du parti démocratique, le plus discipliné et le moins scrupuleux des partis américains, s'est fait surtout remarquer jusqu'à présent par la souplesse de ses doctrines et la ductilité de sa conduite. Il sera l'instrument, non le chef de son parti. Lorsque le parti démocratique lança son manifeste électoral sur la plate-forme de Cincinnati, M. Buchanan accepta sa candidature et la caractérisa par cette singulière déclaration : « Représentant du grand parti démocratique, je ne suis plus James Buchanan; je dois conformer ma conduite à cette plate-forme, sans y ajouter ou en retrancher une planche. » Cette ridicule profession de servilisme fut exploitée à bon droit par les adversaires de M. Buchanan, qui ne l'appelaient plus que James B. *Platform*. C'est donc dans les doctrines du parti qui l'a adopté qu'il faudrait aller chercher des indications sur la politique de M. Buchanan; mais en vérité les plus éner-

giques de ses partisans, les électeurs du sud, les hommes de l'esclavage, sont arrivés à un tel point de délire, qu'il est impossible de croire que M. Buchanan président se puisse résoudre à se servir de semblables passions. La presse des états du sud soutient l'esclavage avec un emportement et un cynisme qui déshonorent l'Union américaine. « *Société libre!* s'écriait récemment un journal de l'Alabama, organe du parti de M. Buchanan, ces mots seuls nous font mal au cœur! Qu'est-ce autre chose, une *société libre*, qu'une agglomération de sales ouvriers et de théoriciens lunatiques? La classe dominante que l'on rencontre dans une telle société se compose d'ouvriers et de fermiers qui, malgré tous leurs efforts pour s'élever à une certaine politesse, seraient une compagnie à peine décente pour les domestiques d'un *gentleman* du sud. Voilà la société libre que les hordes du nord cherchent à imposer au Kansas. » Veut-on encore un échantillon de ces sauvages polémiques? « Nous l'avons souvent demandé au nord, écrivait un journal de la Virginie dévoué à M. Buchanan, l'expérience de la liberté universelle n'a-t-elle pas échoué? Nous répétons donc que la politique et l'humanité interdisent également que l'on étende les plaies de la société libre à des populations nouvelles et aux générations qui s'élèvent. Deux formes de société différentes ne peuvent exister simultanément entre hommes civilisés. Si la société libre est contre nature, immorale, anti-chrétienne, il faut qu'elle tombe et qu'elle cède à la société à esclaves, système social aussi ancien que le monde, aussi universel que l'humanité. » Un ancien sénateur de la Louisiane, M. Downs, dans un discours publié par un journal de Washington, comparait le sort des ouvriers pauvres du nord au sort des esclaves du sud, et prétendait naturellement que l'esclavage est une condition préférable au paupérisme des pays libres. Aussi ce courageux logicien demandait-il en ces termes que les familles tombées dans la pauvreté fussent admises aux félicités de l'esclavage. « Vendez les chefs de ces familles, disait-il; que notre législature décide par une loi que quiconque prendra les parens et aura soin d'eux et de leur progéniture, les nourrira, les vêtira et les logera, aura droit à leurs services. Et que la même loi décrète que quiconque aura ainsi acquis ces pauvres gens sera tenu d'en avoir soin tant qu'ils vivront. » Les hommes de notre génération ont été abreuvés de bien des déceptions, nous avons vu dans notre vieille Europe répudier bien des principes qui nous semblaient éternellement acquis à l'honneur et au bonheur de la civilisation; nous pensions être blasés sur l'insolence des réactions auxquelles notre triste époque est condamnée : nous ne nous attendions pas, nous l'avouons, à voir de nos jours le parti de l'esclavage passer de la défensive à une offensive effrontée, s'arroger une mission de propagande, faire servir l'idiome même de la liberté, la langue anglaise, à exprimer de tels blasphèmes, et, pour couvrir de tels attentats, arborer le drapeau de la démocratie!

Le monde contemporain mène une existence si prodigieusement active, il marche avec une telle précipitation, qu'on a quelque peine à le suivre, à embrasser ses mouvemens. Sur tous les points à la fois, la vie apparaît dans la variété de ses phénomènes et de ses complications; des questions de toute sorte se nouent et se dénouent sans cesse; les intérêts de la diplomatie se mêlent aux révolutions intérieures des peuples. Les affaires de finances, de

commerce ou d'industrie ont leur place à côté des affaires morales; les races diverses s'agitent, et chacune va où son instinct l'appelle, chacune se fait une destinée à part; les événemens de la veille sont déjà de l'histoire, et les faits du jour éclatent à l'improviste. Classer cette immensité de faits et démêler ce qui ne cesse point d'être exact, ce qui est l'histoire véritable des peuples, leurs travaux, leurs efforts, leurs progrès ou leurs défaillances, tel est, comme on sait, l'objet de l'*Annuaire des Deux Mondes*, qui paraît tous les ans et qui paraît une fois encore en ce moment. Ce nouveau volume, qui est le sixième, expose l'histoire de l'année 1855-1856. Depuis qu'il a été créé, l'*Annuaire* a eu à raconter bien des événemens d'une nature diverse. Il a pu constater la fin et les tristes résultats des révolutions dernières de l'Europe, puis est venue la guerre avec ses péripéties aussi nombreuses qu'éclatantes; mais ce sont là des faits exceptionnels qui ne peuvent se reproduire fréquemment. Le récit exact de tels faits, la connaissance précise des mouvemens diplomatiques ne sont pas le seul intérêt de l'*Annuaire;* ils lui donnent pour cette année une valeur particulière, ils ne sont pas sa raison d'être permanente. D'habitude on ne connaît l'histoire contemporaine que par des impressions fugitives et superficielles; on croit trop la connaître par ce qu'on en voit chaque jour, et c'est ce qui fait que souvent on ne la connaît pas assez. Un événement survient dans un pays, un parti monte au pouvoir, une crise financière ou industrielle éclate, une question diplomatique surgit : comment s'expliquent ces faits? à quels antécédens se rattachent-ils? quelle est même l'organisation des peuples, leur situation politique, morale, matérielle, périodiquement constatée? C'est ce que l'*Annuaire* s'efforce de préciser en condensant des notions exactes dans le récit des scènes contemporaines. Cette année encore, les élémens n'ont point manqué pour une telle œuvre. Entre les grandes puissances, c'est toujours la même question qui s'agite, cette question à laquelle se rattachent les opérations de la guerre, les fluctuations de la diplomatie, le traité avec la Suède, les négociations du congrès de Paris, et la paix enfin comme couronnement de deux ans d'efforts. Ici c'est le développement intérieur de la France qui reparaît dans ce qu'il a de réel et de silencieux. Là c'est l'Espagne et sa révolution. Un des chapitres les plus curieux est celui qui traite des communions religieuses de la Prusse, de leur organisation et de leurs tendances. Dans le Nouveau-Monde, on a le double spectacle des accroissemens ininterrompus des Etats-Unis et des convulsives faiblesses des républiques espagnoles. Nulle part le mouvement ne s'arrête dans le bien ou dans le mal; cette année marque simplement une étape de plus. Par une singularité qu'il faut noter, cette œuvre, au moment où elle finit, laisse une multitude de questions pendantes, des différends diplomatiques en Europe, une reconstitution pénible en Espagne, une élection présidentielle qui se prépare aux Etats-Unis, partout enfin des luttes à dénouer et des efforts à renouveler sans cesse. L'histoire des peuples est là, et elle recommence toujours. CH. DE MAZADE.

Il existe à Londres depuis quelques années une imprimerie russe. Le fondateur de l'établissement est un écrivain déjà célèbre en Russie, et dont la *Revue* s'est occupée. Le but de M. Hertzen était de publier les ouvrages qui ne pouvaient être mis au jour dans l'empire même. Deux périodes sont

à distinguer dans la destinée de l'imprimerie russe de Londres : l'une, assez stérile, a précédé la guerre; l'autre, qui promet d'être féconde, s'est ouverte depuis la paix du 30 mars. A la première correspond surtout *l'Étoile polaire*, recueil ainsi intitulé en souvenir d'un écrit périodique qui paraissait sous le même titre en Russie avant l'insurrection du 14 décembre 1825. Nous ne voulons pas nous occuper ici des publications de M. Hertzen antérieures à la paix; mais le recueil récemment fondé, et qui représente le mouvement des esprits en Russie dans sa période la plus actuelle, nous paraît mériter quelque attention. Il s'agit des *Paroles de Russie* (*Golossa iz Rossii*), dont la première livraison vient de paraître.

Remarquons d'abord que si la littérature clandestine a été de tout temps assez répandue en Russie, les manuscrits russes imprimés à Londres et réunis sous le titre de *Golossa iz Rossii* n'appartiennent point à cette catégorie d'ouvrages insignifians ou indignes d'intérêt qui l'a jusqu'à ce jour défrayée. Ce sont en grande partie des mémoires dont l'empereur Nicolas et les princes de la famille impériale avaient eu connaissance, et quelques-uns avaient même été accueillis par eux avec une attention bienveillante. Le premier volume des *Paroles de Russie* s'ouvre par une préface dans laquelle M. Hertzen se déclare prêt à n'exclure de son recueil aucune opinion; le premier article publié est une lettre adressée à l'éditeur par un *Russe libéral*. Ce Russe contredit M. Hertzen, c'est donc là un notable témoignage d'impartialité donné par l'éditeur. Il ne peut lui pardonner, par exemple, d'avoir affirmé que *les états occidentaux sont en pleine décadence*. Le *Russe libéral*, comme tous les hommes de son parti, a compris que son pays n'est point de force à se mesurer avec les peuples occidentaux les armes à la main : c'est sur le terrain des réformes civiles et pacifiques qu'il convient d'entrer en lutte. Qu'on ne croie point cependant que le *Russe libéral* soit un révolutionnaire : il ne s'agit point d'imposer des réformes par la force au gouvernement. La Russie a été châtiée durement par l'empereur Nicolas, comme si l'esprit révolutionnaire l'eût infectée; mais c'est une erreur; elle a été traitée comme en France on traitait le compagnon du dauphin, elle a expié les fautes de l'Europe. M. Hertzen est donc bien averti sur les dispositions des libéraux russes, et il fera bien de leur tenir un autre langage.

Un plaidoyer en faveur de la liberté de la presse suit la lettre du *Russe libéral*. L'argumentation est ici bien conduite, et l'affranchissement de la pensée a trouvé dans l'auteur un habile avocat. La livraison se termine par un travail important, *le dernier Règne jugé à haute voix*. Le jugement porté sur l'empereur Nicolas est bien sévère. C'est à la politique des deux derniers règnes que la Russie devrait l'embarras dans lequel elle se trouve. On remarque surtout dans ce travail d'intéressantes pages sur le régime bureaucratique. Le nombre des fonctionnaires, nous dit l'auteur, augmente journellement en Russie. Sur 11,000 paquets reçus en moyenne par jour à la poste de Saint-Pétersbourg, 6,000 relèvent du gouvernement. On peut donc estimer à 2,190,000 environ par an le nombre des paquets que mettent en circulation les diverses administrations du pays. Les bureaux des ministères communiquent d'ailleurs entre eux sans recourir à la poste; c'est pourquoi on évalue généralement à 5 millions au moins le total des paquets au timbre de l'état qui sont apportés annuellement à Pétersbourg. Cependant le gouvernement

continue à créer des bureaux à tout propos, et souvent il en résulte des embarras assez étranges. Lorsque la chaussée de Pétersbourg à Moscou fut achevée, on s'empressa d'y établir, de distance en distance, des bureaux chargés de percevoir une taxe imposée sur les voitures et destinée à l'entretien de la route. La mesure était excellente, mais au bout de quelque temps on s'aperçut que la nouvelle administration absorbait toute la recette. L'auteur ajoute qu'il en est souvent de même dans les fabriques du gouvernement. Le motif qui engage le gouvernement russe à multiplier ainsi les administrations spéciales est facile à comprendre : il pense qu'elles se surveilleront mutuellement; mais l'expérience prouve qu'au lieu de se contrôler entre eux tous, les employés russes se soutiennent, de sorte qu'il devient presque impossible de constater leurs méfaits. Les funestes résultats de ce système ont été maintes fois signalés; contentons-nous de les rappeler en passant. C'est surtout en Russie que les besoins et les vœux des classes inférieures sont méconnus; les épais bataillons de fonctionnaires qui entourent le souverain arrêtent tout au passage; ils élèvent autour de lui un mur infranchissable. Ce système est-il au moins propre à assurer l'exécution des ordonnances impériales? Nullement; il n'y a point de pays où les règlemens soient plus facilement éludés. On a remarqué en outre avec raison que les fonctionnaires russes du dernier rang, étant généralement fort mal rétribués, sont de véritables prolétaires; ils vivent au jour le jour et nourrissent des dispositions qui ne sont point sans danger pour la sûreté de l'état. Enfin les sacrifices que leurs rapines imposent au peuple s'accroissent naturellement de jour en jour, et les paysans commencent à s'en plaindre hautement. Lorsque le comte Kisséléf organisa les domaines de la couronne sur un nouveau pied, il augmenta considérablement le nombre des fonctionnaires préposés à l'administration des villages. Peu de temps après, un inspecteur envoyé par le gouvernement demanda aux paysans qu'il avait convoqués s'ils étaient contens : «—Oui sans doute, lui répondit finement un vieillard. La nouvelle organisation a diminué nos charges. Autrefois nous étions obligés de nous rendre au bureau du district avec un mouton sur le dos. Maintenant nous y conduisons un troupeau tout entier; c'est moins fatigant. »

Reste maintenant à se demander quelle est la portée du recueil de M. Hertzen et quel en est réellement l'esprit. Si l'impression que nous laisse notre lecture est exacte, les *Paroles de Russie* tendraient à provoquer par des réformes, plutôt que par les moyens révolutionnaires, l'abolition des mesures qui ont entravé jusqu'à ce jour le développement moral et matériel de la Russie. En dehors même de l'intérêt politique qui s'y attache, c'est un symptôme bon à noter que ce libre mouvement intellectuel dont des publications russes sortant des presses étrangères nous apportent le témoignage. En Allemagne aussi, des imprimeries russes fonctionnent avec activité depuis quelque temps, et des poèmes de Lermontof, *le Démon* entre autres, ont pu être, grâce à elles, lus pour la première fois tels que les avait conçus le poète. Tous ceux qui voudraient voir la Russie concilier son développement avec le maintien de la paix générale doivent applaudir à ce réveil des intelligences si propre à seconder une politique réparatrice. H. DELAVEAU.

V. DE MARS.

LE JOURNAL
D'UN MISSIONNAIRE
AU TEXAS

LA MISSION DE BROWNSVILLE ET LES FRONTIÈRES MEXICAINES.

Après un premier séjour en Amérique (1), j'étais revenu en France; mais les pays lointains où j'avais couru tant d'aventures et supporté tant de fatigues avaient gardé leur attrait sur mon âme. Je ne pouvais songer à ces pauvres colons du Texas, avec lesquels j'avais vécu deux ans, que j'avais guidés par mes exhortations, éclairés et soutenus par les secours de la religion, et à qui j'avais la conscience d'avoir été utile dans la mesure de mes forces, je ne pouvais, dis-je, songer à eux sans éprouver quelque envie d'aller les rejoindre pour achever une tâche que je regardais comme sacrée. Je me décidai à repartir et quittai la France le 7 mars 1851. Je ne devais pas retourner à Castroville; l'évêque de Galveston me donna une nouvelle mission sur les frontières occidentales du Texas, tracées par le cours du Rio-del-Norte, appelé plus communément Rio-Grande, qui descend des Montagnes-Rocheuses pour se jeter dans le golfe du Mexique. Malgré mon ignorance de la langue espagnole, que parlent la plupart des catholiques de ces contrées, je dus céder aux pieuses exigences du vénérable évêque, et le 11 mai je m'embar-

(1) Voyez ce premier récit dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin.

quai à Galveston pour me rendre par le golfe du Mexique à Brownsville, ma future résidence, située sur le Rio-Grande et non loin de son embouchure.

La mission que je venais d'accepter était très étendue. Autour de Brownsville, sur un rayon de soixante milles, habitait une population très compacte, et à trois cents milles au nord il y avait plusieurs villes, plusieurs établissemens considérables que je devais visiter : je n'avais pas à m'écarter du fleuve, mais je devais le remonter aussi loin que possible. Ce n'étaient plus, comme dans ma première mission, les Allemands et les Alsaciens qui formaient la majorité des catholiques confiés à mes soins; j'avais surtout affaire aux Mexicains, qui composent le fond de la population sur ce sol annexé récemment aux états de l'Union. Dans ma première mission, les vices que j'avais eu à combattre étaient principalement la cupidité, la méchanceté, l'ivrognerie; dans la seconde, j'allais me trouver au milieu d'hommes ignorans, superstitieux, nonchalans, enclins à l'immoralité. Je n'aurais plus l'indigence et la famine pour compagnes inséparables; mais à chaque instant mon cœur devait se briser à la vue des vices et de l'indifférence incurable de mes nouveaux paroissiens. Que de peine pour jeter dans ces âmes, je ne dirai pas des élémens religieux, mais seulement un peu d'ordre, de raison et de morale! Je savais cependant qu'ils étaient doux, débonnaires, faciles à persuader, et j'entrepris ma tâche avec courage. J'avais d'abord à les connaître, à étudier leurs mœurs, puis à les guider par des conseils, et, s'il se pouvait, par de bons exemples.

I.

Le bateau qui m'amenait de Galveston nous débarqua dans une île. Les côtes du Texas sont protégées sur toute leur étendue par une ceinture non interrompue d'îles sablonneuses très étroites et de longueur inégale, et comme entre elles et le littoral la mer est très peu profonde, les navires sont obligés de s'y arrêter; le transport des passagers et des marchandises sur le continent se fait par des chaloupes et des bateaux légers. C'est à Point-Isabella qu'on aborde, ville maussade où l'on ne voit que des *arrieros* ou charretiers mexicains, dont les grossiers véhicules, traînés par des bœufs, attendent les marchandises pour les transporter à Brownsville. Deux voitures attelées de quatre chevaux étaient destinées aux voyageurs. La route de Point-Isabella à Brownsville traverse plusieurs endroits devenus célèbres par les succès du général Taylor sur les troupes mexicaines : un de mes compagnons de voyage, le directeur de la banque de Brownsville, me les indiqua. C'était un homme d'un esprit remar-

quable et de manières distinguées. Quoiqu'épiscopalien, il se lia avec moi d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. A peine arrivé à Brownsville, il me ménagea par de chaudes recommandations un excellent accueil dans la société aisée de la ville, et les premières difficultés du séjour se trouvèrent aplanies.

Pendant la guerre de l'indépendance, le colonel américain Brown construisit un fort en face de Matamoros, ville mexicaine; il fut tué et enterré dans ce fort, qui portait son nom. Autour de ce formidable tombeau s'établirent des marchands français et américains, et Brownsville fut fondée. Quand j'arrivai, la ville comptait à peine quatre années d'existence, et déjà sa population était de cinq ou six mille âmes. La position de Brownsville est excellente pour le commerce de transit; placée sur la limite du Texas, elle expédie les marchandises pour toutes les villes mexicaines de l'est et du nord. Elle est située vers le 97e degré de longitude ouest, et vers le 25e degré de latitude nord, à trente-cinq milles environ du golfe du Mexique. Les eaux jaunâtres du Rio-Grande baignent les jardins de la ville. Le sol est formé d'un sable fin et blanc, qui, par le vent du nord, s'élève en tourbillons si épais, que l'atmosphère devient obscure, et la circulation dans les rues impraticable. En revanche, la pluie, qui dans ces régions fait tomber brusquement d'énormes masses d'eau, change en quelques instans les rues en rivières où se plongent vaillamment les pieds des passans, des chevaux et du bétail. Aux environs, la terre est fertile et la végétation d'une richesse tropicale. On ne trouve ni pacaniers ni sapins, les chênes même sont rares, mais partout le dattier, le palmier-éventail, l'ébénier, l'aloès, les fougères colossales, les cactus de toute sorte; dans les bois, des lianes, des plantes odorantes, mille fleurs aux couleurs brillantes, aux formes singulières, aux parfums enivrans, et au-dessus de cette magnifique fécondité un ciel éternellement pur, un soleil éternellement éclatant.

L'église de Brownsville s'élevait en face du fort Brown, au milieu d'un vaste terrain inculte et sans clôture. Elle était en planches et formait un carré long capable de contenir deux ou trois cents personnes; le clocher ressemblait à une cage. L'irrégularité de l'ensemble était dissimulée à l'intérieur par des tapisseries de coton que je fis peindre par la suite. La cure faisait corps avec l'église; c'était un carré divisé en quatre petites chambres, dont une servait de sacristie. Je n'y trouvai pas trace de meubles et fus forcé, la première nuit, de coucher sur le plancher. Le lendemain, un jeune officier de la garnison me donna un pliant, des draps, une couverture et des chaises, et m'offrit sa table et sa bourse. J'avais grand besoin de ses bons offices. Cet officier s'appelait M. Garresché, il était d'origine française et excellent catholique.

L'aspect de la ville est assez agréable et riant. Quelques établissemens sont en brique; la plupart des maisons sont en planches, mais de forme élégante, et entourées de jardins. Les façades donnent sur la voie publique; elles se cachent à demi derrière les lilas de Chine, les saules, les acacias. Les rues sont larges et tracées à angle droit. Il n'en a pas toujours été ainsi. Dans le principe, chaque colon plantait sa cabane où bon lui semblait. Quand le développement de la ville nécessita l'organisation d'une municipalité, celle-ci signala son entrée en fonctions en ordonnant l'alignement des rues; le shérif, homme d'action assez peu accommodant, fut chargé de l'exécution du décret. Il publia que sous huit jours toutes les maisons devraient être sur l'alignement tracé par l'arpenteur municipal; celles qui ne se seraient pas dérangées assez vite seraient détruites sans rémission. On connaissait le caractère du shérif, on savait que sa menace n'était pas vaine, et pendant une semaine toutes les maisons furent en branle, les unes avançant, les autres reculant au moyen de grands rouleaux sur lesquels elles glissaient. Le terrain était inégal et sablonneux; à chaque instant, des maisons allant ou venant, se rencontraient; arrêtées dans leur acheminement, elles s'accumulaient sur le même point, la circulation était obstruée, et, comme le shérif ne plaisantait pas et qu'il fallait arriver à temps, il s'ensuivait des cris, des disputes et des collisions. Cependant presque toutes les maisons en planches furent alignées au terme fixé. Quant aux cabanes de roseaux et de branches d'arbres, elles n'avaient pu bouger, et elles furent abattues impitoyablement par le shérif, accompagné d'une vingtaine d'hommes armés de haches.

A Brownsville, comme sur toutes les frontières texiennes, comme dans tous les états nouveaux de l'Union, la population présente les mélanges les plus bizarres et les plus variables. On ne saurait faire un tableau complet d'une société aussi diverse et aussi mobile; la description sera vraie à un certain moment et dans certaine localité; à quelque temps ou à quelques lieues de là, elle devient fausse. Non-seulement c'est un assemblage confus d'hommes de toutes nations, Mexicains, Espagnols, Français, Anglo-Saxons ou autres; mais à côté de personnes qui se font remarquer par leur éducation, leurs connaissances, leur intelligence et leur caractère honorable, se trouve ce que les États-Unis y ont jeté de leur écume, des banqueroutiers, des repris de justice, d'anciens volontaires de la guerre de l'indépendance, qui sont venus chercher, dans un pays où n'existait, à proprement dire, aucun pouvoir judicaire constitué, les aventures et les profits illicites. Les grandes villes de l'Union possèdent une police quelconque; mais sur les frontières des nouveaux états la loi a peu d'empire, et il n'y a pas de force armée pour la faire respecter. Avant

l'organisation municipale, la loi de Lynch était en pleine vigueur à Brownsville; c'était pour les habitans le seul moyen de pourvoir à leur sûreté. Les jugemens du peuple avaient un mérite, l'impartialité; mais ils avaient un défaut, la précipitation. On pendait l'homme qui en avait blessé un autre, sans s'informer si la blessure était grave ou légère. Un soir, dans un *fandango*, un Américain à moitié ivre frappa un Mexicain d'un coup de couteau dans le ventre; il se sauva du côté de Rio-Grande, mais on le rattrapa comme il venait de se jeter à l'eau. On le garrotta, et le lendemain la population s'assembla dans un carrefour pour prononcer le jugement. Un homme (le futur shérif), sans préambule ni précaution oratoire, cria : « Que ceux qui votent la mort passent de mon côté! » Un hourrah épouvantable accueillit cette proposition d'un laconisme sauvage; le prévenu fut condamné à l'unanimité. On le mena sur une charrette à l'abattoir; la potence n'était pas encore construite. La charrette s'arrêta sous les poteaux qui servent à hisser les bœufs qu'on doit écorcher. Le futur shérif saisit la corde et se mit en devoir de faire le nœud. Il paraît qu'il s'y prenait maladroitement, car le condamné, qui n'avait pas les mains liées, lui dit : « Laissez-moi faire; vous ne connaissez pas votre métier. » Il fit le nœud, se le passa autour du cou, et dit : « Messieurs, écoutez un bon conseil; si vous désirez n'avoir jamais la corde au cou, ne vous enivrez pas, c'est l'ivresse qui m'a mis sur cette charrette. J'ai une dernière grâce à vous demander : ne mettez pas mon nom dans les journaux, que ma mère ignore le plus longtemps possible le sort de son fils. » Il cria aux chevaux de marcher, et pendant quelques minutes le corps se balança suspendu.

Plus tard, ces exécutions, qui restèrent assez fréquentes, prirent un caractère plus solennel; le condamné était assisté par un ministre de sa religion. La barbarie pourtant ne perdit pas tous ses droits. Un jour on pendit à la fois et sur la même potence deux Mexicains et un Américain. Les amis de l'Américain l'avaient enivré pour adoucir ses derniers momens, et il marcha à l'échafaud en chancelant, en chantonnant, un cigare à la bouche. Il était accompagné d'un ministre presbytérien; un ministre catholique assistait les Mexicains. Les cordes furent arrangées, et les condamnés placés sur la planche fatale. Alors le prêtre catholique se mit à genoux et invita l'assemblée à prier pour ces malheureux. La prière finie, le ministre presbytérien fit un long discours dont les condamnés durent attendre la fin avant que la planche fatale, en faisant la bascule, les jetât dans l'éternité. Pour moi, je ne pouvais supporter qu'on prolongeât par les délais ces horribles tortures, et je refusai toujours de prendre un rôle dans ces affreuses tragédies.

Pour réprimer les malfaiteurs, les habitans de Brownsville n'avaient

pas hésité à confier l'autorité à des gens de hart et de corde dont les antécédens étaient de nature à intimider les plus récalcitrans. Si l'on avait pendu tous ceux qui méritaient la corde, on aurait commencé par les autorités, suivies d'un bon nombre de juges, d'avocats, de docteurs; le shérif de Brownsville eût été pendu le premier. C'était un homme d'une haute stature, aux proportions herculéennes; sa figure avinée était impassible et sauvage. Lorsqu'il partait à la poursuite d'un malfaiteur, on n'était pas sûr qu'il le ramènerait, mais on était sûr que le malfaiteur ne reviendrait pas. Un jour qu'il avait couru après un voleur, le marchand volé lui demanda à son retour s'il l'avait trouvé. « Oui, répondit froidement le shérif. Je n'ai pu l'amener; mais c'est égal, il ne volera plus. » Bientôt après, on découvrit dans un *chaparal* (grand bosquet) le cadavre du voleur avec une balle dans le cœur. Les honnêtes gens ne pouvaient du moins trouver un justicier plus énergique.

La prison de Brownsville était une petite cabane de planches, en face de l'église, et entourée d'une haie de broussailles. Quoique tous les prisonniers fussent enchaînés, les évasions n'étaient pas rares. Pour les rendre moins nombreuses, le shérif confia la garde des prisonniers à deux *blood-hounds*, espèce de *bull-dogs* d'une férocité proverbiale dont les Américains se servirent contre les Indiens dans la guerre de la Floride. La nuit, on les mettait en liberté dans l'enceinte de la prison. Plusieurs fois, comme je revenais de visiter les prisonniers malades, ils franchirent la haie, me poursuivirent, et je ne dus mon salut qu'à la rapidité de ma fuite. J'allai trouver le shérif, lui demandant d'attacher ses chiens quand je devrais rentrer la nuit, ou du moins de les empêcher de s'échapper sur la voie publique. Il rit beaucoup. Alors je lui dis : « Mon cher shérif, je ne me sauverai plus; la première fois que vos chiens m'attaqueront, je les tuerai tout net. — Ah! ah! vraiment? » Et il s'éloigna en riant d'un air incrédule et narquois. Quelques jours après, j'étais appelé vers onze heures du soir au chevet d'un moribond; j'y allai, mon pistolet dans ma poche et mon assommoir (*life preserver*) à la main. Les chiens m'assaillirent; en deux secondes, j'avais brisé le crâne de l'un, qui mourut sur le coup, et la mâchoire de l'autre, qui s'enfuit en hurlant. Le lendemain matin, le shérif arriva chez moi furieux, avec un fouet qu'il n'avait pas l'intention de laisser inutile. « C'est vous qui avez assommé mes chiens? — Oui. » Il leva son fouet; mais je tirai mon pistolet et le lui appliquai sur la poitrine : « Shérif, si vous tenez à votre vie, traitez-moi en *gentleman*. » Son fouet lui tomba des mains, sa colère s'apaisa : il essaya de sourire. « Voyons, shérif, lui dis-je, restons amis. — De grand cœur, répondit-il en me serrant vigoureusement la main. Ah! vous êtes un homme... Je suis content

de vous. Si quelqu'un par hasard vous manquait de respect, il aurait affaire à moi, soyez-en sûr. Diable! vous êtes plus décidé que je ne pensais. Pour vous chercher querelle, il faut prendre ses précautions. — Cher shérif, répliquai-je, votre courage, soit dit entre nous, est très grand devant les poltrons; mais ne me rangez pas dans cette catégorie : j'ai la main ferme et l'œil sûr. » De ce jour le shérif fut mon ami.

La magistrature est loin de donner à la sécurité publique des garanties suffisantes. Si l'inculpé est Américain, on l'incarcère rarement; quand ce serait le plus méchant garnement de la ville, on le laisse libre sans lui demander d'autre caution qu'une somme d'argent qu'il lui suffit de promettre et qu'il ne paie jamais. Si le crime a eu trop d'éclat pour rester impuni, on condamne le coupable à un emprisonnement dont la durée est dérisoire, et souvent même on lui donne les moyens de quitter la ville. Cette impudente partialité est la meilleure justification de la loi de Lynch; c'est ce qui l'a répandue et mise en vigueur dans tous les états nouveaux de l'Union. Quant aux Allemands et surtout aux Irlandais et aux Mexicains, la loi civile leur est appliquée dans toute sa rigueur, même si la faute est plus probable que prouvée. On sent la haine de caste et de religion, excitée encore par un sentiment de lâche cruauté contre les faibles. J'ai vu à Brownsville des Mexicains que le shérif meurtrissait à coups de nerf de bœuf. On ne voulait pas se donner la peine de les mettre en prison et s'imposer la dépense de les nourrir jusqu'au jugement; en les prenant, on les frappait horriblement, et on les renvoyait sans les juger. Au reste, les Mexicains et les timides sont les seuls qui aient la simplicité de s'adresser à un tribunal; les Américains et les Européens se passent de l'intervention des magistrats, et les officiers de justice ne les dérangent pas dans leurs disputes, où ils seraient mal reçus.

Les tribunaux cependant ne manquent pas au Texas. Les uns sont à demeure et à époques fixes, d'autres sont ambulans et servent de cours d'appel aux premiers. Au-dessus d'eux se trouve un tribunal plus important, qui envoie tous les ans un juge suprême dans les chefs-lieux de comté du Texas. Celui qui venait à Brownsville n'était ni trop malhonnête ni trop déraisonnable; il jugeait même assez convenablement dans les rares momens où il n'était pas ivre. Je le rencontrai un jour dans une buvette (*bar-room*), entouré d'Américains qui célébraient sa bienvenue le verre en main, et je l'entendis porter ce toast d'une langue épaissie : « A la santé de la justice modifiée selon les circonstances! » L'auditoire le couvrit d'applaudissemens. Après ce succès, il alla comme il put à la cour, pour rendre sa justice « modifiée selon les circonstances. »

Les questions de propriété étaient à Brownsville une source féconde de disputes et de procès. Au Texas, surtout vers les frontières, quand on veut acquérir un terrain, le parti le plus court et le plus simple, sinon le plus légitime, est d'en choisir un à sa guise et de s'y installer. Les Américains du Kentucky et de l'est des États-Unis qui viennent au Texas ne connaissent pas d'autre façon de devenir propriétaires. Au besoin, le pistolet, le *bowie-knife* (couteau) et la carabine feront valoir leurs droits. Il faut avouer du reste que rien ne serait plus difficile que de se procurer des titres dont la valeur ne fût pas contestable. Ceux dont l'origine est espagnole sont les meilleurs, mais ils ne sont guère respectés. Après l'annexion du Texas aux États-Unis, des spéculateurs réunirent des titres espagnols, pour vendre, soit aux États-Unis, soit même en Europe, d'immenses terrains qu'ils n'avaient pas même vus, et qui étaient depuis longtemps occupés. De plus, le gouvernement américain distribua trois cent vingt acres de terre aux arrivans et six cent quarante aux maîtres d'école, ministres et colons mariés établis au Texas avant 1847. Après la guerre contre le Mexique, il fit une nouvelle distribution de terres aux volontaires et aux soldats; mais, comme les registres de l'état civil avaient toujours été fort mal tenus, il arriva que, parmi ces terres distribuées et considérées comme vagues, un grand nombre avaient de légitimes possesseurs, d'autres étaient situées en des endroits inhabitables. Alors les nouveau-venus se répandirent dans tout le pays, s'établissant où bon leur semblait.

Quand on voit la façon dont les juges texiens sont élus, on ne s'étonne pas que l'équité ne soit pas considérée par eux comme un devoir. Vers la fin de mon séjour, un grand procès éclata : il ne s'agissait de rien moins que de savoir à qui appartenait le terrain sur lequel la ville est bâtie. Ce procès devait venir au tribunal après l'élection des nouveaux juges. La validité des titres était une question secondaire dans une affaire si importante; tout dépendait du nombre d'hommes déclarés pour ou contre l'une des deux parties qui seraient élus juges; aussi de part et d'autre tous les moyens furent employés. On dressa des tables dans les rues, on les couvrit de bouteilles de whiskey, on en servait un verre à quiconque voulait prendre un bulletin portant les noms de tel ou tel candidat. Ceux qui n'avaient pas leur opinion faite prenaient des billets et buvaient dans les deux camps. Les deux partis adoptèrent chacun une couleur, l'un le rouge, l'autre le bleu: tout le monde portait au chapeau ou à la boutonnière un ruban bleu ou rouge; on en attachait à la crinière des chevaux et à la queue des chiens, on en distribuait même à ceux qui venaient du Mexique pour leur commerce, et qui se souciaient aussi peu des uns que des autres. On alla jusqu'à faire venir une immense

quantité de chapeaux en feuilles de palmier, que l'on ornait des couleurs caractéristiques, et que l'on donnait gratuitement à ceux qui acceptaient des bulletins. Puis vinrent les processions bleues et rouges; c'était entre les deux partis une émulation à qui promènerait par la ville la procession la plus longue. Comme résultat, on rencontrait chaque soir dans les rues bon nombre d'électeurs ivres ou meurtris, et souvent on reconnaissait parmi eux les futurs magistrats pour lesquels tant de bruit se faisait, tant de bouteilles se vidaient.

Il va sans dire que les candidats n'avaient besoin d'aucun titre spécial pour se présenter au choix des électeurs. Aux États-Unis, les examens, les diplômes, les certificats de capacité sont inconnus. Chacun peut à tout moment quitter le commerce pour devenir juge, médecin, ou même ministre de la religion. Si sa nouvelle profession n'est pas assez lucrative ou lui déplaît, il l'abandonne pour une autre, quelquefois il en exerce plusieurs à la fois. Lorsqu'il entre en fonctions, il étudie tant bien que mal quelque ouvrage élémentaire et facile, et il se croit suffisamment instruit, illusion qui est certes plus dangereuse qu'une naïve ignorance. Le docteur *yankee* qui représentait à Brownsville la science médicale eut à faire, à l'époque de la guerre contre le Mexique, l'amputation d'une jambe. Il ne savait comment s'y prendre. Il saisit la scie d'un boucher, et avec une ingénuité horrible il se mit à scier cette jambe comme un morceau de bois. Le patient mourut au milieu même de cet atroce supplice. Quand Brownsville fut fondée, notre docteur avait trouvé bon un moment de se faire portefaix, métier lucratif alors, mais très fatigant; aussi reprit-il bientôt sa profession de médecin. Il tua tant de monde et si vite, qu'il dut y renoncer encore. A force d'intrigue et d'audace, il réussit à se faire nommer représentant au congrès d'Austin. La session finie, il revint à Brownsville, et, ne pouvant vaincre son funeste penchant pour son premier état, il se refit docteur après avoir lu rapidement quelques livres de médecine. Pour une femme qui mourait de phthisie, il ordonna une forte dose d'acide sulfurique, *afin de brûler les tubercules pulmonaires*. Deux jours après, j'enterrai la pauvre femme. Pour une maladie d'intestins, il ordonna des injections de *cire d'Espagne fondue*. On riait de ses remèdes, les malades seuls n'en riaient pas; malgré tout, il était à la mode.

Si l'on était libre dans le choix des professions, on l'était moins dans l'expression des opinions politiques. Lors de l'invasion de Cuba, les agitateurs multipliaient les démonstrations, poussaient aux enrôlemens; il y eut à Brownsville de nombreux *meetings* où l'on invitait tous les Américains. Quelques-uns essayèrent de parler contre la légitimité de cette invasion; vingt pistolets se dirigèrent contre leur tête pour les forcer à se taire. Quant à l'égalité, le goût en est moins

prononcé qu'on ne pense. Prenez au hasard sur un *steamer* ou dans une rue dix hommes, et demandez à chacun ce qu'il est. Il sera capitaine, major, colonel, général, juge, *esquire*, docteur (Dieu sait de quoi); aucun ne sera un simple citoyen.

Les mœurs américaines à Brownsville n'occupaient pas toute mon attention. A côté des *Yankees*, il y avait là, je l'ai dit, une population mexicaine assez nombreuse. La plupart des Mexicains, même parmi ceux des villes, sont d'origine indienne ou indo-mexicaine. Ils sont de taille moyenne; leurs traits sont en général réguliers, quelquefois distingués et nobles, leurs yeux grands et vifs, leurs cheveux noirs, longs, touffus et durs, leur peau foncée, leurs dents très blanches, leurs mains et leurs pieds assez petits. Les principales passions du Mexicain sont les chevaux, le jeu et la danse. Les combats de taureaux et de coqs font leur joie. Parmi les *toreadores* amateurs se trouvent même des femmes, qui savent tuer le taureau avec grâce et hardiesse; j'en ai vu trois à Matamoros qu'un nombre raisonnable de taureaux vaillamment renversés avait rendues presque célèbres.

Pour me faire une idée de la vie mexicaine, j'avais voulu visiter Matamoros, ville située dans le Mexique, en face de Brownsville. Mon ministère pouvait un jour ou l'autre me créer des relations avec ses habitans, parmi lesquels se trouvent des négocians français. Matamoros est peu éloigné du fleuve; quelques coups d'aviron vous transportent sur l'autre rive, où s'élève une baraque qui sert d'abri aux douaniers et à quelques soldats. Ces soldats, vêtus de brun, à figures rondes et sans barbe, ont l'aspect peu guerrier; ils dorment presque toute la journée sous un bosquet de palma-christi planté près de la baraque. Sur cet échantillon de l'armée mexicaine, je jugeai que les succès remportés par les Américains n'avaient rien de surprenant. Plusieurs voitures stationnaient en cet endroit; en quelques minutes, deux chevaux légers et fougueux nous firent franchir le kilomètre qui sépare la douane de la ville et nous arrêtèrent sur la Plaza-Mayor. Cette place est un carré parfait orné d'un jardin et entouré d'une double rangée de grands lilas de Chine qui sert de promenade. Les maisons sont d'une architecture simple, en briques rouges, à un seul étage orné d'un large balcon. Le toit est plat et forme une terrasse qui sert de séchoir plutôt qu'aux réunions de famille. Derrière les maisons s'étendent des jardins plus ou moins vastes où croissent les orangers, les grenadiers, les pêchers, les palmiers, les figuiers. Pendant le jour, tout semble désert, les magasins sont à demi fermés, chacun reste chez soi; mais aux premiers sons de l'*Angelus*, un peu avant le coucher du soleil, les fenêtres et les portes s'ouvrent, les rues se remplissent, les dames paraissent sur

les balcons en robes de mousseline claire, la Plaza-Mayor se peuple de promeneurs qui flânent, causent, rient et fument jusqu'à minuit. Tout s'anime, tout retentit d'éclats de rire ou de paroles joyeuses; le riche sur son balcon, le pauvre sur le seuil de sa cabane sont également heureux de vivre et de secouer le repos du jour. Les conversations roulent généralement sur la poésie, la religion même, sur l'amour, les chevaux, la musique et la danse; la médisance et la politique n'occupent guère ce peuple voluptueux, favorisé du climat le plus doux et de la nature la plus riche du monde.

Sur les deux rives du Rio-Grande, les Mexicains qui n'habitent pas les villes et qui ne sont pas marchands sont des *rancheros;* on appelle *rancho* soit une ferme, soit un assemblage de fermes. Les Mexicains des campagnes égalent en indolence les Mexicains des villes. Je n'ai jamais su comment pouvait vivre un *ranchero.* Il n'use du travail qu'avec une extrême réserve; un rien l'accable, il ne comprend l'activité qu'en vue du plaisir. Du reste, il est très frugal; sous ce ciel doux et tiède, on peut coucher où l'on veut, en plein air, à l'ombre d'un figuier ou d'un mesquite, plus agréablement que sous un toit. Il se nourrit de café, de chocolat, de *tortillas,* petits pains plats faits de farine de maïs et cuits sur la cendre ou sur des pierres chaudes, et de *tassajo*, viande de bœuf séchée au soleil et coupée en lanières, qui se conserve longtemps. Les riches *rancheros* se permettent le riz, les épices, la viande d'agneau cuite avec des raisins secs, quelquefois même le *tamales,* mets favori des Mexicains, mélange de viande, de légumes, d'épices et de fruits secs, qui est roulé en forme de cigare et cuit dans une feuille de maïs. Quand le *ranchero* ne se repose pas ou ne joue pas, il monte à cheval et court dans les plaines et les bois pour surveiller ses troupeaux, visiter ses amis, acheter des provisions, pour se rendre à une fête, à un baptême, à un mariage, où il dansera le *fandango.* Le cheval est son compagnon et son orgueil. S'il se contente d'une méchante cabane pour lui, il couvre d'ornemens d'argent la selle et la bride de sa monture. S'il est malpropre chez lui, il se pare, dès qu'il monte à cheval, de ses plus beaux habits. Alors il met son chapeau à larges bords doublé de vert, garni d'une ganse d'argent; alors il met une chemise blanche et brodée et son pantalon de velours bleu aux larges bandes de velours noir, dont les ouvertures laissent paraître un large caleçon blanc; il ceint son écharpe de crêpe de Chine rouge ou bleue, et il attache à ses pieds d'énormes éperons d'argent.

Ce qui caractérise le Mexicain des campagnes, c'est une extrême mansuétude, une insouciance poussée jusqu'à la débonnaireté. On remarque aussi chez lui un sentiment assez vif des beautés de la nature. Par une belle nuit d'été, comme j'étais couché dans mon ha-

mac sous une galerie de planches et de lianes que j'avais établie contre le bâtiment de la cure, Isidore, vieux soldat mexicain que j'employais à toute sorte de services, tour à tour domestique, sacristain ou cuisinier, vint s'asseoir près de mon hamac, et, tout en poussant nonchalamment dans les airs la fumée de sa cigarette, il se mit à faire tout haut, sans s'inquiéter si je dormais ou non, un monologue sur les magnificences de la terre et du ciel. Il décrivait la douceur de la température, la pureté de l'atmosphère, la splendeur pâle des étoiles, le silence de la plaine doucement éclairée, les grandes ombres des palmiers et leurs grandes feuilles qui semblent la nuit porter des fruits de feu. Il adressa la parole à la *veuve* (oiseau de paradis) dont on entendait le cri plaintif, et qu'on voyait voltiger; il lui demanda où elle allait, et pourquoi, pauvre oiseau, elle ne dormait pas sous l'ombre épaisse des ébéniers. « Mystère de Dieu! » ajouta-t-il, et il s'enfonça dans une silencieuse rêverie.

Le *far-niente* et l'apathie, voilà ce qui reste chez les populations que soumit jadis Fernand Cortez. J'eus l'honneur de bénir le mariage de la dernière descendante de la royale famille de Montézuma, qui épousait un riche propriétaire de l'état de Cohahuila. Elle avait vingt-quatre ans; ses traits étaient fort beaux, très réguliers, nobles et doux; sa démarche était aisée et un peu nonchalante; l'antique gloire de sa race paraissait dans toute sa personne. Je l'interrogeai sur sa position, elle me dit qu'elle était orpheline, sans parens au degré même le plus éloigné, et qu'elle n'avait eu pour tous biens que des terres dans le Texas. Ces terres étaient vastes, il est vrai, mais, depuis l'annexion du Texas aux États-Unis, ses droits de propriété avaient été diversement contestés et attaqués; on lui avait offert d'acheter ses titres pour 6,000 piastres, et, comme elle craignait d'être dépouillée entièrement, elle avait accepté cette faible somme. Elle faisait un mariage d'amour. Telle est la simple histoire de l'héritière d'un grand nom, du dernier rejeton de ce puissant monarque dont les immenses trésors avaient tenté la cupidité cruelle des conquérans espagnols et inondé l'Europe. Elle alla avec son mari continuer dans l'obscurité son existence ignorée, mais sans doute paisible et heureuse.

II.

Un mois après mon arrivée à Brownsville, comme je commençais à parler convenablement l'espagnol, j'entrepris un voyage de reconnaissance parmi les populations disséminées sur les deux rives du fleuve. Je devais pousser vers le nord jusqu'à un petit établissement nommé Alamo. De Brownsville jusqu'à ce point, il y a plus de

trois cents milles. Je m'embarquai sur le bateau à vapeur *le Comanche*. Le Rio-Grande fait mille détours; quelquefois, au moment des grandes eaux, les sables déplacés lui tracent un nouveau lit, et les bras qui se détachent ainsi de la rivière deviennent des lacs longs et arrondis, dont l'aspect est souvent gracieux; on les appelle des *ressacas*. Après deux ou trois jours de navigation à travers une immense et plate vallée, notre bateau vint à s'engraver si bien, qu'aucun effort ne put le dégager. Chacun débarqua et fut obligé de continuer sa route par terre. Cet accident modifia singulièrement mon itinéraire; pour aller à Alamo par terre, je devais faire plus de chemin dans le Mexique que dans le Texas. Cette partie des frontières texiennes est dépourvue de routes; dans le Mexique au contraire, on trouve les anciennes routes espagnoles, de sorte qu'à chaque instant, entre deux *ranchos* texiens, le chemin le plus court et le seul possible est de traverser le Rio-Grande, de voyager dans le Mexique, puis de traverser encore le fleuve près du *rancho* où l'on veut arriver. Nous trouvâmes, les autres passagers et moi, des chevaux dans un établissement de commerce américain. J'allais faire encore un de ces voyages à cheval auxquels je m'étais accoutumé durant ma première mission; mais je devais rencontrer moins de fatigues et de dangers.

Nous nous dirigeâmes d'abord sur la bourgade mexicaine de Reynosa. Toutes ces petites villes des frontières offrent peu d'intérêt. L'église de Reynosa est en pierre; c'est un carré long, orné d'une tour carrée. Quelques maisons sont bâties, comme au temps de Fernand Cortez, avec des *adaubes*, larges briques séchées au soleil; le reste se compose de cabanes faites de roseaux et de branches d'arbres. Nous poursuivîmes notre route malgré un soleil accablant. Le chemin était tantôt bordé d'arbres odorans et de lianes parfumées, tantôt il passait sur une terre aride et nue ou sur des terrains calcaires n'ayant pour toute végétation que des cactus ou des plantes épineuses sans feuilles. Mes compagnons étaient des marchands juifs, méthodistes ou *free thinkers* (libres penseurs). Je ne pouvais éviter quelqu'une de ces discussions religieuses si aimées en Amérique, mais la chaleur nous rendait si inertes, que le débat ne fut vigoureusement soutenu par personne. Nous soupirions après la fraîcheur du soir. Enfin les arbres se colorèrent d'une teinte rougeâtre, les ombres s'alongèrent vers l'orient, les feuilles se balancèrent mollement sous la brise naissante. Le chant du coq et les mugissemens des troupeaux annoncèrent un *rancho*. Nous étions à Reynosa-Vieja : c'est une vaste place carrée sur les côtés de laquelle s'alignent les cabanes des principaux habitans. A chaque angle aboutit un chemin tapissé d'une herbe touffue. Les environs sont bien cultivés, et la population de

ce vaste *rancho* vit dans l'aisance. En ce moment, les hommes et les bestiaux prenaient le frais çà et là sous les arbres des chemins ou des cours.

Le lendemain, nous arrivâmes au *rancho* Davis, situé sur les bords du Rio-Grande, qui est à cet endroit large et profond. Le fleuve vient de recevoir le tribut de plusieurs rivières, le Rio de San-Juan, le Rio-Alamo, le Salado grossi lui-même par le Rio-Sabinas, qui descend des montagnes de la Sierra-Madre. Le *rancho* Davis est plus connu maintenant sous le nom de Rio-Grande-City; c'est un vaste assemblage de magasins américains et de cabanes mexicaines. La contrebande se pratique là sur la plus large échelle : le gouvernement mexicain ne peut entretenir beaucoup de soldats ni de douaniers, et les produits des États-Unis ont un écoulement très facile au Mexique; aussi les marchands américains du *rancho* Davis réalisent-ils d'énormes bénéfices.

Je partis seul pour me rendre à Roma, établissement américain situé plus au nord. Le chemin qui y mène serpente entre le Rio-Grande et une chaîne de collines qui va rejoindre les ramifications des Montagnes-Rocheuses. A cette latitude, les plaines du Texas occidental disparaissent; le terrain est accidenté, mais le caractère en est triste. Les mesquites, les arbousiers, les caroubiers et l'innombrable famille des cactus deviennent la seule parure de ces monticules pierreux et arides. Parfois on marche sur un roc blanc qui reflète les rayons du soleil et brûle les yeux. Si par hasard une plante essaie de pousser dans quelque sinuosité où se trouve un peu de bonne terre, le soleil ne tarde pas à la faire mourir sur pied. En revanche, quand il se rencontre un ravin, un filet d'eau, un terrain humide, la végétation déploie une vigueur et une richesse incomparables. Dans quelques-uns de ces ravins, j'ai vu de gigantesques polypodiums, aspleniums et autres espèces de fougères que les longues sécheresses rendent très rares au Texas. Un silence profond règne dans ce désert; c'est à peine si l'on entend parfois un chant d'oiseau, un rugissement de bête fauve. Le seul être vivant que je rencontrai me donna du moins un mouvement de joie : c'était, faut-il le dire? un serpent à sonnettes. Je n'en avais pas vu encore depuis mon retour; je me rappelai Castroville, et je suivis mon chemin tout rêveur.

Roma est peuplée de marchands juifs et de quelques Mexicains. C'est un pêle-mêle de cabanes de pierres et de bois, de huttes de roseaux et de boue, jetées çà et là sur un mamelon moitié nu, moitié boisé. Il n'y a pas trace de rue. De Roma je me rendis à l'Alamo et à Mier, accompagné du shérif de Roma, jeune homme aimable et cordial. La route, en montant sur les sommets des collines, ouvrit

devant nos yeux une perspective d'une immense étendue. A l'est, les plaines sans bornes du Texas se perdaient dans les vapeurs de l'horizon; à l'ouest se dressaient les montagnes bleues de la Sierra-Madre, leurs masses énormes et leurs cimes fantastiques; au nord, les collines sur lesquelles nous cheminions se perdaient dans un demi-cercle de pics lointains; de toutes parts, nos regards se plongeaient dans un océan de lumière. Dans un *rancho* voisin de Roma, j'eus l'occasion de célébrer un mariage. L'épousée devait partir le jour même pour l'habitation de son mari, qui demeurait à une distance de plus de cinquante milles. Pendant la cérémonie, la mère et les parens se mirent à pleurer; les filles d'honneur et leurs amies se mirent bientôt également de la partie, et la mariée s'évanouit enfin, ainsi que sa mère. De ma vie je n'avais vu pareille désolation. Les Mexicaines ont les larmes faciles. Quand la mort visite une cabane, toutes les femmes des environs viennent gémir autour du cadavre et s'arracher les cheveux en poussant des cris aigus. Dans tous les temps, chez tous les peuples primitifs ou peu cultivés, on retrouve ces bruyantes manifestations de la douleur.

L'Alamo est un petit village américain de date récente, qui tire son nom de la rivière mexicaine la plus voisine. Il est très bien situé, et le séjour en doit être agréable. D'un côté, le Rio-Grande arrose les jardins; de l'autre, de gigantesques sycomores, entrelaçant leurs branches, forment au-dessus des maisons un vaste dôme de feuillage qui les protége paternellement contre les ardeurs du soleil. Nous traversâmes le Rio-Grande, et à la chute du jour nous étions à Mier. Mier ne le cède pas à l'Alamo; c'est une petite ville blanche, gracieusement assise sur des masses de rochers, et qui découpe sur l'azur du ciel la silhouette de son église, de ses palmiers et de ses aloès. Elle a gardé sa physionomie mexicaine; on voit que la race anglo-saxonne n'a point passé là. Nous eûmes peine à arriver jusqu'au centre ou plutôt au sommet de la ville; il nous fallait monter des escaliers creusés dans le roc, et nos chevaux ne se tirèrent pas sans quelques risques d'une pareille escalade. Le curé nous fit le meilleur accueil, nous offrit tout de suite la cigarette, le chocolat et les gâteaux obligés, et me donna même un de ces colliers de perles que portent les prêtres au Mexique. Il voulait aussi me faire présent d'un cerf et d'un petit âne. On pense bien que je refusai. Ce refus étonna beaucoup le curé. Je lui expliquai la peine que j'aurais à franchir une distance de plus de trois cents milles, menant à la fois un cheval, un petit âne et un cerf; je lui représentai tous les dangers que courraient ces chers animaux, s'il m'arrivait quelque aventure. La crainte que son cerf et son petit âne n'éprouvassent quelques souffrances par les chemins décida le bon curé à ne pas

insister. Je fis quelques visites, mais comme j'étais obligé à chacune de fumer une cigarette et d'avaler une tasse de chocolat, je dus en régler le nombre d'après les convenances de mon estomac. Puis je revins à Roma avec le jeune shérif, qui me témoigna toujours la plus cordiale amitié. Chaque jour m'apportait une nouvelle preuve que le missionnaire français, dans ces pays, se concilie aisément la sympathie d'une multitude de juifs et de protestans, s'il leur montre un peu de confiance et de franchise, et s'il demeure inflexible dans l'accomplissement de ses devoirs. Étant à bout de ressources, je résolus de retourner à Brownsville et fis mes adieux au shérif. Pauvre jeune homme! il devait plus tard périr assassiné dans l'exercice de ses fonctions.

En le quittant, je m'égarai. Pour regagner le vrai chemin, j'entrai hardiment dans un fourré, en dépit des épines et au prix de quelques écorchures et de quelques lambeaux de vêtemens laissés aux branches d'acacia ou de mesquite. Je luttais depuis une heure et j'avais fait à peine un demi-mille, quand tout à coup je me trouvai devant neuf Indiens; trois étaient des femmes, les six autres étaient armés de flèches. Je saisis mes pistolets et criai : Arrêtez! Ils s'arrêtèrent comme des soldats à la voix de leur capitaine. Un d'eux s'approcha et me parla en mexicain; le son de cette langue me fit un vif plaisir. Je respirai, reconnaissant que j'avais affaire à des Indiens *manzos* (doux). « Où allez-vous? » demandai-je. L'Indien me dit qu'ils chassaient et que le manque de gibier sur la frontière mexicaine les avait poussés dans le Texas. « Moi, dis-je, je suis chef de la prière sur les bords des Grandes-Eaux; je suis venu dans l'intérieur pour visiter les adorateurs du Grand-Esprit, et je retourne dans ma cabane. » Il me regarda tout surpris. « Pourquoi, dit-il, le chef de la prière ne prend-il pas le grand sentier qui est près de lui? Le chemin des grandes herbes est difficile. » Je n'osais dire que je m'étais égaré, de peur qu'il ne leur prît envie de me tuer pour avoir mon cheval et mes armes. « C'est vrai, répliquai-je, le chemin des grandes herbes est difficile, mais le souffle du Grand-Esprit y agite les feuilles des arbres; il rafraîchit le front des visages pâles, et les branches des mesquites empêchent les feux du ciel de nuire au voyageur. » Pendant cet entretien, les autres Indiens s'étaient insensiblement rapprochés, et le plus vieux d'entre eux me demanda du tabac. Je n'avais ni argent ni tabac; je le leur dis, et les quittai à la hâte en leur souhaitant bonne chasse. Je songeais cependant qu'ils m'avaient dit que le grand sentier était près de moi; par grand sentier, ils entendaient sans doute la grand'route. Je me dirigeai à gauche, et en effet je me retrouvai bientôt dans le vrai chemin, qui me conduisit, après une marche pénible, à la ville mexicaine de Camargo.

Camargo ressemble à toutes les villes de ces frontières; on les dirait bâties sur un plan unique par un seul architecte. Le digne curé, pauvrement logé dans une cabane établie sur des pieux fichés en terre et faite de planches dont les jointures étaient bouchées avec de la terre glaise, me logea du samedi au lundi. Le dimanche, j'assistai à sa messe. La musique sacrée était exécutée par une grosse caisse, un trombone, deux clarinettes et plusieurs violons; du reste, ils faisaient de leur mieux, et cet orchestre singulier ne produisait pas un trop mauvais effet dans cette vieille et simple église. Une surprise plus grande m'était réservée. Pendant l'élévation, on se mit à jouer *la Marseillaise*. En un pareil lieu, en un pareil moment, le choix de l'air était bizarre. Il est vrai que dans toute l'Amérique *la Marseillaise* est chantée à la fureur, souvent dans les salons on m'a prié d'entonner l'hymne révolutionnaire; peut-être même, dans l'église de Camargo, l'a-t-on joué ce jour-là en mon honneur.

Parti de Camargo le lundi avec un guide, je cheminais depuis deux heures au grand trot, quand j'entendis galoper derrière nous un grand nombre de chevaux : c'était une cinquantaine de cavaliers, hommes et femmes, en habits de fête. Ils passèrent près de nous à toute bride; les uns poussaient des cris aigus, les autres chantaient des airs de *fandango;* c'était comme une bande de fous échappés ou d'Indiens endimanchés. « Ils vont, me dit mon guide, à la noce où nous sommes invités. » J'ignorais cette invitation, mais je consentis à m'y rendre, désirant voir une noce dans un *rancho*. Vers dix heures du matin, nous étions arrivés. A peine étais-je installé dans une cabane dont le propriétaire était parent de mon guide, que l'on m'apporta de toutes parts des images, des médailles, des chapelets à bénir. Pour chaque bénédiction, le propriétaire de l'objet choisit un parrain et une marraine qui deviennent *compadre* et *commadre de benedicion* avec lui et le prêtre, de sorte qu'au bout d'une heure j'étais apparenté avec tout le *rancho*. Le Mexicain des frontières aime à multiplier ces liens spirituels; aussi pendant ses pérégrinations est-il sûr de rencontrer dans le plus petit *rancho* quelque parent ou quelque ami de ses parens. Alors il ne reçoit pas précisément l'hospitalité, il la prend sans la demander, comme une chose due, et il s'installe comme chez lui. Après deux ans de ministère sur les bords du Rio-Grande, mes parens se comptaient par milliers parmi les *rancheros* et les citadins; je ne reconnaissais pas toujours celui qui me saluait par ces mots : *Senor compadre don Emanuelito!*

A midi, on fit le repas de noce. Je regrettai bientôt la curiosité qui m'avait fait venir. A plusieurs reprises, il fallut goûter d'une sauce horrible faite de graisse de bœuf, de poivre et de piment. Cette graisse de bœuf avait un goût de suif qui me soulevait le cœur. A la

fin du repas, on fit circuler une dame-jeanne pleine de whiskey; pour le coup, je refusai et demandai de l'eau : j'avais une soif inextinguible. Après le dîner, on fit la sieste. A quatre heures, je partis avec mon guide, non sans avoir dit adieu à tous mes nouveaux parens, ce qui me prit un si long temps, que nous ne pûmes arriver que fort tard à Reynosa-Vieja. Tout le monde était couché; pourtant une parente de mon guide me prêta un matelas que j'étendis sur la grand'place. J'étais profondément endormi, quand à une heure du matin mon guide me secoua avec une obstination dont je ne pus triompher. Il me donnait mille raisons pour me convaincre de la nécessité de partir au milieu de la nuit, et m'obséda si bien, que je finis par me lever. Pour abréger la route, nous passâmes par un bois épais d'acacias. N'y voyant goutte, je me heurtais à chaque instant; les épines mettaient en sang mes mains et ma figure. Je me promettais bien de ne plus voyager de nuit, comme si le pauvre missionnaire pouvait choisir son temps, et comme s'il n'était pas obligé, quand le devoir l'appelle, de marcher sans se plaindre. Cependant l'aurore, en se levant, chassa tous mes ennuis. Une odeur pénétrante se répandit dans les bois; la vanille, le patchouli, le jasmin, l'ébénier et des milliers de lianes embaumées chargeaient de parfums la brise matinale. La voix bruyante des cardinaux, le roucoulement langoureux des tourterelles, le gémissement triste et doux de l'oiseau bleu, le chant de l'oiseau de paradis et du moqueur jetaient dans les airs un pêle-mêle charmant de notes éclatantes et plaintives. Une fine rosée répandait sur les feuilles des plantes et des arbres mille perles où la lumière se brisait en rayons brillans. Ce réveil de la nature portait dans mon âme un sentiment de bonheur indéfini et vague que je n'aurais échangé contre aucune joie du monde, et qui élevait ma pensée vers le ciel.

Je trouvai le curé de Reynosa en conférence avec un certain Antonio Rodriguez, renommé, ainsi que son frère, pour sa force herculéenne. On me raconta qu'un jour Antonio, pour prouver sa vigueur, prit une mule par les jambes de derrière, et que, malgré les cris et les coups de fouet des spectateurs, la bête ne put avancer d'un pas. La célébrité des deux frères servait à la police locale. Quand un cheval était perdu ou volé, on répandait le bruit que les deux Rodriguez étaient chargés de le retrouver, et l'animal rentrait bientôt à l'écurie.

Les quelques jours qui suivirent ne se passèrent pas sans accidens. Je ne pouvais trouver de cheval; les Mexicains fêtaient la *Santiago;* ils étaient dispersés avec leurs chevaux dans les *ranchos* les plus importans. Je ne découvris, après de longues recherches, que deux poneys, et je me décidai alors à me rendre chez un cer-

tain Ignacio Garcia de ma connaissance, qui sans doute me procurerait des chevaux. A peine étions-nous engagés dans un sentier fort étroit, qui cheminait à travers un bois très épais et semblable aux forêts vierges de la Louisiane, que des torrens de pluie tout à fait inattendus nous percèrent jusqu'aux os, inondèrent le sentier et le parsemèrent de véritables mares où nos chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux. Le bois devenait de plus en plus touffu et serré, il arrondissait au-dessus de nos têtes, en forme de voûte, ses branches vigoureuses, que l'orage faisait craquer d'une manière effroyable. Mon guide m'avoua alors qu'il s'était égaré. « Marchons toujours, lui dis-je, nous rencontrerons peut-être quelqu'un qui nous remettra dans le chemin. » L'orage s'apaisa presque aussi vite qu'il était venu, et nous arrivâmes au bord d'une prairie au-dessus de laquelle brillait un arc-en-ciel étincelant. Un troupeau de vaches et de chèvres paissait, gardé par un cavalier entièrement nu. Ses cheveux longs et hérissés, sa peau brune, son fusil, lui donnaient un air sauvage et terrible. Cependant, quand je lui demandai s'il connaissait le *rancho* de don Ignacio Garcia, il fit un signe de tête affirmatif et m'indiqua simplement du doigt un sentier qui y conduisait. Ce sentier faisait des tours et des détours pareils aux replis convulsifs d'un reptile blessé, et décrivait de droite et de gauche entre les arbres des circuits si fréquens, qu'il fallait sans cesse tirer la bride et tracer de petits demi-cercles. Après une demi-heure d'évolutions, je vois se dresser un énorme serpent à sonnettes; mon cheval épouvanté se jette à droite, je donne de la tête contre une grosse branche si violemment que je tombe par terre sans connaissance; si je n'avais eu un épais chapeau de feuilles de palmier, au lieu d'être étourdi, j'étais tué. Mon cheval s'échappa: mon guide, qui était assez loin derrière moi, passa par-dessus mon corps, emporté par sa bête, également effrayée. Mon étourdissement passé, je repris ma route à pied, maudissant cette fois les serpens à sonnettes. Au bout d'un mille, je trouvai mon guide qui, devenu maître de son cheval et ayant rattrapé le mien, revenait à ma rencontre, et j'aperçus une ferme inconnue, qui était, selon lui, la ferme que nous cherchions. Je vis bien qu'il y avait quelque erreur. Une vieille femme était assise sur la porte d'une cabane, fumant sa cigarette. « Est-ce ici, lui dis-je, le *rancho* de don Ignacio Garcia? — Oui, mais il est parti pour la fête. — Y a-t-il plusieurs Ignacio Garcia dans les environs? — Oh! il y en a beaucoup. » J'avais été trompé par une similitude de nom. « Avez-vous des chevaux? — Il n'y en aura qu'après la fête. — Avez-vous de quoi manger? Je n'ai rien pris depuis hier. — Non, señor, je viens de manger la dernière tortilla. — Pouvez-vous du moins nous faire du feu? — Hélas! je n'ai pas de bois, et les cannes de maïs qui sont dans la basse-cour sont

trop mouillées pour pouvoir s'allumer. » Nous étions si fatigués, la nuit était si obscure, qu'il nous était impossible de rebrousser chemin; désespérant de trouver une place sèche pour me coucher, je m'étendis dans une mauvaise charrette. Mes habits étaient collés sur mon corps, mes dents claquaient, j'avais les membres rompus par ma course et par ma chûte; je ne pus dormir. Nous nous levâmes de bonne heure et pûmes enfin regagner Reynosa.

Le curé de Reynosa parvint à me procurer un cheval, mais il ne trouva pas de guide; force donc me fut d'aller seul à l'aventure sans autre indication que le cours des astres. Le pays était plat, mais les arbres et les pâturages avaient été disposés par la nature avec une gracieuse coquetterie. C'était tantôt un coin de forêt, tantôt une petite prairie verte ou fleurie, tantôt un champ de maïs aux épis dorés ou de cannes à sucre aux feuilles lancéolées, tantôt une *ressaca* où se baignaient des canards sauvages, des grues et des hérons. Le chemin était bon, seulement il disparaissait de temps en temps sous l'herbe; quelquefois il était couvert d'arbustes, ailleurs il était même labouré et cultivé. Depuis que le Mexique a renversé le gouvernement espagnol, la république n'a rien fait pour les routes, et si elle ne finit par s'en occuper, les communications deviendront impossibles.

J'arrivai, me dirigeant toujours vers Brownsville, à un *rancho* où se réunissaient de nombreux cavaliers, les uns en habits de fête et joyeux, les autres déguenillés et de mauvaise mine. Ce *rancho,* nommé la Palma, est presque une petite ville; sa population est d'environ un millier d'âmes. Ce jour-là, il s'y trouvait plus de trois mille personnes venues de tous les environs pour la fête de Santiago. La Palma n'a pas de grande place comme les autres villes ou *ranchos* de ces contrées, mais elle est coupée par une rue d'une largeur démesurée. C'était dans cette rue qu'avaient lieu les courses et les danses. Je m'assis sur le seuil de la cabane où je devais loger, et, en attendant le dîner, je considérai les réjouissances publiques. La plupart des *rancheros* montaient de superbes chevaux: les selles et les brides étaient rehaussées d'argent; deux chevaux avaient même pour brides des chaînes d'argent massif. Après les courses, les cavaliers se promenèrent par groupes serrés, en se donnant le bras et en chantant avec accompagnement de mandolines et d'accordéons. Quelques-uns s'amusaient à prendre une femme en croupe, à partir au galop jusqu'au bout de la rue pour revenir déposer leur fardeau, et recommencer avec d'autres à tour de rôle. Vers le soir cependant, les chevaux furent attachés aux arbres du *rancho*, quelques lanternes furent pendues aux branches, on disposa des bancs en forme de carré long; les *rancheras*, parées de leurs plus

beaux atours et sans mantilles, vinrent y prendre place; les hommes se groupèrent derrière elles. Deux violons, deux clarinettes et une grosse caisse se mirent à jouer un air de *fandango*, et le bal commença. A ce moment, le dîner se trouva prêt, ce qui me dispensa de voir le reste; mais pendant toute la nuit la grosse caisse, les éclats de rire, les bruyantes exclamations m'empêchèrent de fermer l'œil. Un des danseurs profita des ténèbres pour commettre quelques vols; il fut pris en flagrant délit, jugé, et, comme punition, attaché à un arbre pour le reste de la nuit. Il s'endormit, et pendant son sommeil un de ses juges lui vola ses souliers.

Le lendemain, les principaux habitans du *rancho* vinrent me prier de rester quelque temps auprès d'eux pour établir une mission, bénir un cimetière, arranger une chapelle, organiser des prières publiques, baptiser et faire des mariages; mais la Palma, se trouvant dans le Mexique, ne faisait pas partie de ma juridiction : il m'eût fallu la permission expresse du gouverneur ecclésiastique de Monterey; je promis de la demander. Je retournai alors au Texas, traversant le Rio-Grande à Galveston, petit *rancho* où je déjeunai chez un *compadre de bautismo*. Je chargeai un *ranchero* qui se rendait le lendemain à Reynosa d'y ramener mon cheval, j'en pris un autre qui n'avait ni selle ni bride, mais que je harnachai avec des cordes, et je partis pour Brownsville. Quatre *rancheros* faisaient route avec moi; leur nombre s'accrut beaucoup le long du chemin, et je rentrai à Brownsville avec un cortége imposant. Le soleil m'avait noirci la figure; ma barbe et mes cheveux avaient atteint une longueur démesurée, mes vêtemens étaient en lambeaux, j'étais rompu et malade de fatigue. Cependant j'étais satisfait de ce voyage, qui m'avait fait connaître les mœurs, le caractère de ces populations abandonnées à elles-mêmes, plus nombreuses que je n'avais pensé, et tellement privées de secours spirituels, que, sur les deux frontières, j'avais trouvé non-seulement des familles, mais des *ranchos* entiers où un prêtre n'avait pas paru depuis vingt et même trente ans, où l'on s'étonnait de me voir fait comme le reste des hommes. Je conçus de grands projets pour leur amélioration matérielle et morale; malheureusement les projets sont plus faciles à concevoir qu'à réaliser.

III.

Dans mes conversations avec les *rancheros*, j'avais reconnu que le manque d'éducation religieuse vouait leurs esprits à la superstition, et qu'il n'y avait pas de chose quelque peu singulière qui ne leur parût surnaturelle et merveilleuse. Tout ce qui avait quelque

ombre de mystère, tout ce qui se faisait par des pratiques adroites ou secrètes les frappait d'un étonnement craintif. Ils se contentaient de croire que les choses surprenantes étaient inexplicables, sans faire le moindre effort pour en pénétrer les causes, souvent faciles à saisir. Je dois dire pour leur excuse que, dans ces vastes pays incomplétement explorés et fort peu gouvernés, on rencontre presque à chaque pas des faits étranges et extraordinaires : les uns viennent de la méchanceté artificieuse des hommes, les autres sont des phénomènes naturels peu connus; d'autres enfin se rattachent à l'idolâtrie des anciens habitans.

Un Européen demeurant à Matamoros avait séduit une jeune Mexicaine et lui avait promis de l'épouser. Au moment du mariage, il hésita et finit par se rétracter. Les parens de la jeune fille ne témoignèrent aucun ressentiment; ils continuèrent des relations amicales avec le séducteur, qui se persuada bientôt que la chose était pardonnée. Un jour on l'invita à dîner; à la fin du repas, des vertiges, d'affreuses douleurs de tête le prirent; il s'écria qu'il était empoisonné, se sauva et courut se jeter dans le Rio-Grande, devant Brownsville. A cet endroit, il y a toujours des passans, des promeneurs et des *barilleros* (porteurs d'eau); on le tira de l'eau : sa vie fut sauve, mais sa raison était perdue. Recueilli par un Français, il remplissait sa maison de cris de terreur; chaque personne qu'il voyait était pour lui un empoisonneur, il ne voulait prendre aucune espèce de nourriture. Il s'échappa, se jeta de nouveau dans le Rio-Grande et en fut encore retiré vivant. C'est alors qu'une femme de couleur, ayant vécu longtemps en Louisiane, déclara que cette folie offrait tous les caractères de celle que provoque l'absorption de liquides, drogues ou parfums connus seulement de la secte des vaudoux. Elle raconta que sa mère était devenue subitement folle après avoir visité une maison de vaudoux; elle assura que si l'on pouvait décider ce malheureux à contracter le mariage projeté et rompu, sa folie cesserait. En effet, après une visite que fit ce jeune homme chez les parens de celle qu'il avait abandonnée, la raison lui revint, et le mariage fut célébré quelques jours après.

Je me rappelais avoir vu sur un bateau à vapeur une lithographie représentant une danse de vaudoux. C'étaient des nègres et des blancs des deux sexes entièrement nus formant un rond en se donnant la main et gambadant joyeusement au milieu de serpens venimeux qui s'enroulaient autour de leurs jambes. Trouvant l'occasion d'apprendre quelque chose sur cette secte singulière, dont l'immoralité surpasse celle des mormons et dont la puissance mystérieuse éclate par de funestes effets, j'interrogeai cette femme originaire de la Louisiane. « Un jour, me dit-elle, ma mère reçut un

billet qui l'engageait à se rendre à minuit, dans une maison qu'on indiquait, pour une affaire très grave et très importante. Le signataire du billet paraissait si bien informé, que ma mère résolut d'aller au rendez-vous. Elle n'osa pas avertir de cette démarche ses deux enfans ni sa négresse; mais la négresse, ayant remarqué la tristesse et la préoccupation qui s'étaient empreintes sur le visage de ma mère à la lecture de cette lettre, voulut en savoir la cause; n'osant lui faire de questions, elle attendit son départ pour prendre la lettre dans la poche de sa robe, et me pria de la lire tout haut. Le contenu n'avait rien d'extraordinaire; mais quand je lus l'adresse de la maison, la négresse s'écria : « Oh! maîtresse, il va peut-être arriver un grand malheur; votre mère a été dans une maison de vaudoux! » Je partis aussitôt avec elle, nous trouvâmes la maison; elle était basse et n'avait qu'un rez-de-chaussée. La porte n'était pas fermée à clé; nous entrons. Hélas! monsieur, ma mère était étendue sans connaissance sur le plancher au milieu d'un triple cercle de cendres noires. Une personne voilée et vêtue de noir sortit de la chambre par une porte de derrière. Que s'était-il passé? Je ne l'ai jamais su. Je pris ma mère entre mes bras, et, aidée de la négresse, la portai dans la rue. La fraîcheur de la nuit lui rendit l'usage de ses sens; mais elle était folle, elle n'a jamais recouvré sa raison. »

La secte des vaudoux, originaire d'Afrique selon toute apparence, est très répandue parmi les nègres des États-Unis et des Antilles. Quel est son but véritable? On n'a pu encore s'en rendre compte, mais ce qu'on sait bien, c'est que les vaudoux ont pour mobiles l'intérêt, la cupidité, la vengeance. Ils possèdent des secrets importans sur les propriétés de quelques plantes plus ou moins inconnues; ils font des parfums ou des poisons dont les effets sont très divers : les uns tuent lentement, d'autres comme la foudre; d'autres attaquent la raison à différens degrés ou la détruisent absolument. Ils connaissent aussi des antidotes particuliers. Beaucoup de créoles, de blancs, de gens de couleur, font partie de cette secte; quelques-uns même occupent dans la société d'assez hautes positions. Ce serait une curieuse étude (1) que de pénétrer le mystère dont s'entourent les vaudoux, mais il est aussi difficile que dangereux de se mêler de leurs affaires. Voici ce qu'on m'a affirmé touchant quelques-unes de leurs cérémonies, qui se célébraient souvent à Brownsville dans une maison isolée, entourée d'une barrière de planches, n'ayant qu'un étage très bas. Une grande chambre occupait la maison presque entière. Au fond, du côté du midi, s'élevait un autel recouvert de pièces

(1) Voyez, sur le culte vaudoux à Haïti, *l'Empereur Soulouque et son empire*, par M. G. d'Alaux, dans la *Revue* du 15 décembre 1850.

de laine; cet autel était creux et tout rempli de serpens à sonnettes, de congos et autres reptiles venimeux qui en sortaient pendant la danse. Les vaudoux se déshabillent sans doute dans un vestiaire du rez-de-chaussée, car ils sont complétement nus lorsqu'ils entrent par la porte située à gauche de l'autel. Alors ils se mettent en rond en se prenant par la main; un nègre se place au milieu du cercle, fait brûler sur une cassolette une matière qui répand dans l'appartement une fumée épaisse et blanche, se baisse vers le plancher, probablement pour tracer des signes cabalistiques, prend sur l'autel cinq serpens à sonnettes, et s'en entoure les membres et le cou. La ronde se met aussitôt en mouvement, et toute la compagnie, le nègre compris, tourne et gambade pendant un temps considérable. Enfin on éteint les lumières, et le bruit cesse quand arrive l'obscurité. Cette secte inspire une telle frayeur aux gens de couleur et aux nègres qui n'en font pas partie, qu'il est impossible de les décider à prendre des informations personnelles sur ces pratiques mystérieuses. Ce qu'ils en disent est si extraordinaire, qu'on ne peut y ajouter foi. J'ai rencontré plusieurs fois à la Nouvelle-Orléans, dans les rues éloignées du faubourg Trémé, des boîtes de fer-blanc pleines d'huile où se trouvait une pierre carrée dont la grosseur variait avec les boîtes. Elles étaient placées sur le seuil de quelques maisons. Je ne pus de longtemps trouver quelqu'un qui m'expliquât ce que ces boîtes faisaient là; ce n'est que pendant ma dernière année de séjour au Texas que j'appris que c'était un spécifique contre les maléfices des vaudoux. Du reste, dans le Texas, les vaudoux sont peu nombreux, et leur secte y reste à peu près inaperçue, à moins qu'un fait singulier, comme la folie momentanée de l'Européen de Matamoros, ne vienne tout à coup d'une façon sinistre en rappeler l'existence.

Ce qui me frappa le plus, c'était l'indifférence de la police, qui est la même dans tous les pays où se trouvent des vaudoux. Ce ne peut être ignorance, ce que j'ai raconté n'est pas si secret que la police puisse n'en rien savoir. Pourquoi tolère-t-elle ces orgies, ces actes arbitraires et cruels? Serait-ce qu'elle a peur des vaudoux? Son apathie est la même à l'égard d'une autre espèce de gens qui pullulent dans les *ranchos* des frontières texiennes et mexicaines, je veux dire les sorcières. Il ne se passait pas de semaine où de pauvres gens ne se plaignissent de mauvais sorts jetés sur eux, sur leurs terres et leurs bestiaux. La sorcière la plus célèbre et la plus redoutée parmi les *rancheros* habitait le Ramireno, à une lieue de Brownsville. Sachant les passes magnétiques et connaissant les propriétés des plantes, elle surprenait les colons par ses prestiges et ses guérisons, ou les épouvantait par des artifices nuisibles. Elle était

entourée d'un respect superstitieux. J'essayai de diminuer son crédit sur ces faibles imaginations en expliquant aux *rancheros,* dans des conversations familières, les moyens dont elle se servait, mais je réussissais mal. Le plus simple était de leur donner le conseil d'éviter la rencontre des soi-disant sorciers, de n'avoir aucun rapport avec eux, et de vivre en bons chrétiens, leur rappelant cette parole de l'Écriture : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » Je sommai en même temps la sorcière de changer de métier, la menaçant, si elle se permettait de faire du mal, de provoquer une enquête et d'avertir les juges de Brownsville.

Il circule aussi dans les campagnes de cette partie du Texas des traditions ou des récits sur des secrets d'histoire naturelle. On apprend des choses qui étonnent, mais qu'il serait aussi déraisonnable de nier sans preuve que d'admettre sans examen. Un jour je me rendais, sous la conduite d'un *peon* (espèce d'esclave blanc), dans un *rancho* où mourait une pauvre femme. Ces *peones* sont presque tous réduits à l'esclavage par la misère, la paresse ou le jeu. Leur servitude n'est pas héréditaire, elle est même rarement viagère. Le *peon* s'engage pour un certain nombre d'années, pendant lesquelles il doit travailler à la terre, soigner les bestiaux, faire les commissions. De son côté, le maître doit subvenir à ses besoins, quelquefois même il lui donne un petit salaire. Dans les pays que j'habitais, la condition de l'esclave blanc n'est pas malheureuse; elle est très différente de celle des nègres. En général, il mange avec son maître et porte des vêtemens presque semblables : il est difficile au premier abord de distinguer l'un de l'autre. Il jouit d'une grande liberté, et son travail est modéré, quelquefois nul. C'est le jeu particulièrement qui multiplie les *peones.* Cette passion atteint dans ces pays une fureur inouie; quand on a perdu tout ce qu'on possède, même sa chemise, on joue sa liberté pour cinq, dix ans, ou plus, quelquefois pour toute sa vie. Je vis deux Mexicains jouant aux cartes sur le sable; l'un avait perdu jusqu'à sa chemise, que l'autre tenait roulée entre ses jambes, et il se dépouillait de son caleçon pour le jouer. Je n'attendis pas la fin, mais peut-être dix minutes après y avait-il un *peone* de plus.

Celui qui me conduisait était d'humeur poétique et conteuse. Il chanta longtemps des complaintes amoureuses de sa composition. Nous arrivâmes sur les bords d'une grande *ressaca,* d'une eau limpide et transparente. Elle formait un ovale régulier que bordaient, comme un cadre, des palmiers, des ébéniers, des chênes-verts et des sycomores; des lianes les unissaient entre eux par de gracieuses guirlandes. Un talus couvert de verdure, de fougères et de fleurs descendait du pied des arbres jusque dans l'eau, où se baignait une multitude d'oiseaux aquatiques. Au loin, on voyait des cerfs et des

bêtes fauves qui se désaltéraient. Au milieu du lac s'élevait une île boisée. Ce spectacle était enchanteur; je fis part de mon ravissement à mon *peon*. « Oh! me dit-il, si vous alliez du côté de la Rivière-Rouge, vous verriez des sites plus beaux que celui-ci. — Il y a donc près d'ici une Rivière-Rouge? — Oui, elle est très curieuse, surtout au *passo del gigante*. C'est un gué qu'on appelle ainsi à cause des ossemens de géans qui y sont enterrés. J'ai vu de ces ossemens qui avaient de douze à quatorze pieds de long; mais on a enlevé tous ceux que l'eau avait mis à découvert, et la terre est si dure que la pioche ne peut l'entamer. Du reste, si les curiosités du pays vous intéressent, je pourrai vous raconter des histoires extraordinaires, car don Ignacio Garcia a beaucoup marché dans les vallées solitaires et appris bien des choses que ses compatriotes ignorent. — Quel est-il, ce don Ignacio Garcia? — *Caramba!* señor don Emmanuel, vous ne comprenez pas que c'est moi? — Eh bien! señor don Ignacio, racontez-moi vos voyages et vos découvertes. — A une condition, c'est que vous me garderez le secret tant que vous serez au Mexique. — Je vous le promets. — D'abord je vous jure que tout ce que je vous dirai est vrai, comme il est vrai que Notre-Dame de Guadalupe est la bonne patronne des Mexicains. — Je vous crois, mais commencez. — Il y a, reprit gravement don Ignacio, dans l'état de Tamaulipas une vallée peu connue où l'on trouve des fourmis d'une grosseur extraordinaire qui font du miel, et ce miel est d'une saveur plus agréable que celui des abeilles sauvages, qui est pourtant le meilleur du monde. Ces fourmis semblent à demi enterrées dans le sol, d'autres fourmis de la même famille les nourrissent dès qu'elles se mettent à produire le miel; ce miel se forme dans une vésicule adhérente à la fourmi; quand la vésicule est pleine, la fourmi meurt.»

J'interrompis ici don Ignacio pour lui dire que j'avais vu à Matamoros un *gentleman* américain, nommé Langstroth, qui conservait dans un vase de terre quelques-unes de ces vésicules. Elles ont la grosseur et la forme d'un grain de raisin; le miel a la couleur et la transparence d'une belle topaze du Brésil; quant à la fourmi, elle reste dans la vésicule, comme enterrée dans son propre ouvrage; elle a l'apparence d'une grosse fourmi ordinaire.

Don Ignacio m'avait promis cependant des révélations inattendues. Voyant que j'en savais sur les fourmis à miel autant que lui, il réfléchit un peu, et commença un nouveau récit que cette fois je n'interrompis pas. « Il y a dix ans, — c'était à l'époque où je gardais les troupeaux de doña Trinidad Flores, — comme j'étais à la poursuite d'un *mustang* (cheval sauvage), je pénétrai dans une gorge très étroite du pays de Nuevo-Leon. Ce n'étaient à droite et à gauche que rochers amoncelés, comme après l'éboulement d'une montagne.

En fait d'arbres, je ne vis qu'un plaquemine (espèce de néflier) qui végétât dans ce chaos. Je voulus l'atteindre pour me reposer sous son ombre et me rafraîchir avec ses fruits noirs et doux. En grimpant le long d'un tapis de mousse, je fis rouler des pierres que la mousse recouvrait, et qui en roulant me montrèrent l'entrée d'une espèce de grotte profonde et basse. Je me décidai à y entrer. Au bout de vingt pas, je fus arrêté par un mur; je tâtai et reconnus que les pierres n'étaient pas cimentées : en moins de cinq minutes, elles furent à bas. Alors m'apparut une grande chambre très élevée, éclairée par une fente de rocher. Au fond se dressait un autel carré en pierres polies; celle de dessus était d'un seul bloc. Sur l'autel reposait un morceau d'or pur et massif; il était carré, long d'un pied sur chaque face et épais de deux pouces. Contre le mur, au-dessus de l'autel, grimaçait une figure affreuse faite d'une terre rouge et dure; le corps se cachait dans un faisceau de maïs où se trouvaient sept épis en or et beaucoup de feuilles en argent devenu noir. Près de la figure, on voyait un vêtement en plumes rouges, jaunes et bleues, dont la forme rappelait la chasuble de nos prêtres. Le premier ébahissement passé, je mis le morceau d'or dans mon mouchoir, les sept épis dans mes poches, et laissai les feuilles d'argent, qui étaient trop minces pour avoir grande valeur. Je refermai avec soin les deux entrées de la grotte et allai enterrer mon trésor dans un lieu écarté. J'en vendis une partie à Monterey, rachetai ma liberté, et fus à San-Luis-de-Potosi pour vendre le reste. Quoique les orfèvres m'aient volé, je crois, ils me donnèrent encore deux talègres d'or (1). J'avais de quoi acheter un beau *rancho*, le faire cultiver et m'enrichir; mais j'aimais le jeu et les voyages, et ne pus rester tranquille. Après avoir envoyé à ma mère trois talègres d'argent, je fis l'acquisition d'un magnifique cheval avec une bride et une selle toutes couvertes d'argent, et je fis une excursion d'agrément à Mexico, à Puebla, à Guadalajara. Je jouais beaucoup partout où je passais, et fis si bien qu'au bout d'un an j'étais à peu près ruiné. L'idée me vint alors de faire une visite à ma mère. En traversant l'état de Zacatecas, je m'arrêtai à Saltillo, chez un de mes *compères de baptême*, Indien du côté de sa mère. Il était vieux et malade. Un jour il me prit à part et me dit : « Je veux vous confier un secret important qui n'est connu que de deux Indiens et de moi; comme il doit être le bénéfice d'un seul, aucun de nous n'en a fait usage, mais j'ai peur que les deux Indiens ne le divulguent à quelqu'un avant de mourir; je suis malade et sans enfans, je vous le confie. Vous comprenez quelles précautions il vous faudra prendre si vous voulez vous en servir; autrement vous

(1) La talègre d'or vaut seize mille piastres, celle d'argent en vaut mille.

courrez de grands dangers. Sellons nos chevaux, je vais vous révéler cela. »

« Nous partîmes pour les montagnes et courûmes toute la journée. Après nous être reposés le soir, nous reprîmes notre course la nuit, « car, disait mon compère, il ne faut pas que nous soyons aperçus de l'un des Indiens, qui demeure près de l'endroit où je vous mène. » Nous gagnâmes à travers les ténèbres l'entrée d'une vallée étroite; les chevaux furent laissés là, et alors commença l'ascension d'une colline très escarpée sur laquelle je distinguai, malgré l'obscurité, des cactus et des pitas. Nous grimpions depuis un quart d'heure, quand mon compère s'arrêta, cueillit trois feuilles sur trois plantes de même espèce et me dit : « Prends ces trois feuilles, don Ignacio, garde-les avec soin; lorsqu'elles sont séchées, broyées et mises dans le creuset, leur seule présence sépare à l'instant l'or et l'argent de tout alliage. » Je serrai les feuilles dans ma poitrine, comprenant toute l'importance de ce secret, et nous repartîmes. Je gravai dans ma tête certaines indications pour reconnaître cette bienheureuse vallée, et, quand vint le jour, je regardai à la dérobée ces trois feuilles. Jamais je n'en avais vu de pareilles : elles étaient longues comme des feuilles de tabac, et recouvertes d'un poil blanc qui les rendait au toucher aussi douces que du velours. Pour exploiter cette découverte, je me rendis aux mines d'argent dans les montagnes du Mexique. Je m'adressai à un des plus riches propriétaires de mines, dont la probité était connue, et lui offris de le conduire à l'endroit fortuné pour quatre talègres d'or. Il y consentit, mais à la condition de faire un essai préalable sur les trois feuilles que j'apportais. L'expérience réussit parfaitement. L'emploi d'un procédé si simple devait introduire dans l'exploitation des mines une économie considérable; aussi, sans tarder d'un seul jour, le propriétaire et moi partîmes pour Saltillo. Nous y entrâmes de nuit pour ne pas éveiller l'attention de mon compère. Je retrouvai bien la vallée, mais quel fut mon désappointement, quand je ne pus découvrir la moindre feuille de l'espèce désirée! Nous parcourûmes la vallée en tous sens; peine inutile, et pourtant c'était bien là. Il fallut s'en revenir tout tristes et tout désespérés. Le propriétaire regretta vivement de n'avoir pas gardé une des trois feuilles, qu'il aurait pu envoyer à un botaniste de Mexico pour en connaître le nom et avoir quelques renseignemens sur les endroits où elles poussent. Quant à moi, j'achetai, avec le peu d'argent qui me restait, des bœufs et deux charrettes pour faire le transport des marchandises de Matamoros à Monterey. Par malheur, le jeu me fit perdre tout mon gain, puis mes charrettes, puis mes bœufs. Je me fis *barillero* à Brownsville, ensuite *peon*. Maintenant je suis corrigé de ma fatale passion, je me conduis bien, je travaille

beaucoup; mon maître va me rendre ma liberté et me donner en mariage une de ses filles dont je suis amoureux. Je vivrai tranquille au *rancho;* je vous promets d'y bâtir une chapelle, et d'y installer un cimetière. »

— Voilà, lui dis-je, de bonnes résolutions; espérons qu'elles seront durables, et que des habitudes laborieuses et sages vous apporteront une fortune égale à celle que vous avez trouvée par hasard et si mal dissipée. Quant à votre grotte, j'ai ouï conter au curé de Matamoros, qui est né à Guadalajara, une aventure qu'il aurait eue dans l'état de Guanaxuato, et qui se rattache à la vôtre par des ressemblances singulières. D'autres données, se joignant à celles-ci, me font croire que les anciens Mexicains ne se bornaient pas aux sacrifices humains, publiquement célébrés sur ces immenses pyramides tronquées dont on rencontre encore des ruines si imposantes. Les Indiens avaient sans doute des sacrifices particuliers qui se consommaient en des endroits isolés et mystérieux comme celui que vous avez découvert.

En somme, ces récits singuliers ont pour fâcheux effet d'entretenir la superstition chez ces peuples indolens, qui sont en outre plongés dans une profonde ignorance. Je ne trouvai dans les *ranchos* qu'un prétendu savant : il était petit, habillé de noir, avec un chapeau rond et bas qui lui donnait l'air d'un maître d'école; il avait une haute opinion de lui-même et ne doutait pas de son savoir, parce qu'il avait quelques vieux livres français qu'il croyait latins. Il me dit avec orgueil qu'il possédait la *Théologie* de l'*apôtre* saint Thomas. Je ne voulus pas lui faire tort dans l'esprit de ceux qui étaient là en lui apprenant que l'apôtre et le théologien étaient deux hommes très distincts; je me contentai de lui demander le livre; il m'apporta un traité de médecine française. C'était là sa *Summa theologica.* Pourtant le brave homme paraissait de bonne foi; il s'imaginait comprendre ce qu'il ne savait pas même lire.

En fait de médecine, les femmes des *ranchos* ont une confiance particulière dans les propriétés curatives du *lait de chrétienne*, comme elles disent. Un jour que je venais administrer les sacremens à une femme frappée d'un coup d'apoplexie, je trouvai près d'elle une autre femme qui se pressait le sein, recueillait le lait dans une cuiller et le versait sur les lèvres de la mourante. Mieux vaut encore le système Raspail, qui est assez répandu dans le pays.

Quant à la religion, les *rancheros* n'en avaient que des notions vagues et des souvenirs obscurcis. Ils ne connaissaient que deux sacremens, le baptême et le mariage, et encore se passaient-ils trop souvent du second. Le mariage se divisait en deux cérémonies distinctes : l'une n'avait que la valeur de nos fiançailles et s'appelait

las tomadas de las manos, l'autre était l'acte définitif nommé *velacion*. A cette cérémonie, les futurs époux sont enveloppés d'un voile, et le prêtre récite sur eux des prières. Les parens et les témoins portent des cierges allumés nommés *vela*, du nom même de la cérémonie, *velacion*. Puis le marié dépose sur un plat des pièces de monnaie; le prêtre les bénit et les rend au marié, qui les donne à l'épouse, comme prix de sa liberté. En réalité, c'est la dernière cérémonie qui est regardée comme le vrai sacrement. Souvent des personnes dûment mariées m'ont demandé de les marier à d'autres, sous prétexte qu'elles n'avaient été unies que par *la prise de mains*.

Avant la guerre de l'indépendance mexicaine, les *rancheros* recevaient assez régulièrement la visite des missionnaires espagnols; mais le petit nombre des missionnaires et les énormes distances rendaient ces visites rares et courtes. Ils ne pouvaient donner que l'instruction la plus élémentaire en l'appropriant à leur intelligence, et frapper leurs sens par la forme du culte plutôt que leurs esprits par les enseignemens. Quand les missionnaires espagnols cessèrent de venir, tout ce qui tenait au dogme et à la morale s'obscurcit; l'ignorance, les passions, la nonchalance, eurent bientôt fait oublier les leçons des missionnaires, et les pratiques extérieures revinrent comme par un penchant naturel vers l'idolâtrie et la superstition. L'aspect de cette décadence religieuse ne me découragea pas : je comptais que Dieu bénirait mes efforts, comme il l'avait fait dans ma première mission à Castroville; mais la tâche était considérable.

L'évêque de Galveston m'avait envoyé un confrère. C'était un Irlandais d'une piété exemplaire et d'un zèle infatigable; par malheur, il n'était plus assez jeune pour supporter le climat du Mexique et les fatigues de notre ministère; à chaque instant, ses forces le trahissaient. Peu de temps après son arrivée, il fut malade d'une fièvre violente qui l'obligea à garder le lit. Je dus partager mes occupations, déjà bien nombreuses, entre les soins qu'exigeait l'état de mon confrère et ceux que réclamaient de tous côtés nos paroissiens. Un dimanche, j'étais allé prêcher et officier à dix milles de Brownsville, au *rancho* de Santa-Rita; j'étais revenu à la ville, souffrant et fatigué, pour y dire la grand'messe selon mon habitude. J'eus peine à la terminer, j'avertis l'assemblée qu'une subite indisposition me mettait dans l'impossibilité de faire l'instruction ordinaire, et je n'étais pas rentré dans la sacristie, que je perdis connaissance. Je repris mes sens sur un lit, entouré de personnes compatissantes et empressées. A ce moment, Isidore m'apporta des lettres de France; je les lui pris des mains : hélas! elles m'annonçaient la mort de trois membres de ma famille. La douleur m'ôta la force de pleurer; une fièvre violente se déclara. Un jeune et pauvre Irlandais nommé Phillip abandonna

ses affaires avec une abnégation touchante pour aider Isidore et nous soigner, mon confrère et moi, tous deux gisans, tous deux à demi morts. Au bout de douze jours cependant, je revenais à la santé. mais Phillip, pour se soustraire à notre reconnaissance, était allé à la Nouvelle-Orléans. J'eus du moins la joie de le revoir plus tard dans cette ville.

Pour surcroît, de nombreuses maladies sévirent parmi la population féminine des frontières. Mes fatigues étaient inouies, et pourtant je ne suffisais pas à la peine, car ma paroisse proprement dite avait une étendue de trente à quarante lieues et contenait près de trente-cinq mille âmes. Je ne pouvais me rendre dans les *ranchos*, villes et villages situés à une certaine distance, qu'à des époques déterminées, de sorte que les malheureux qui mouraient avant ou après l'une de ces époques étaient privés des derniers sacremens. Cependant je multipliais mes courses autant que je pouvais; j'étais souvent à cheval toute la nuit, je prenais à peine le temps de manger, et quelquefois je m'égarais.

J'eus souvent l'idée de bâtir des églises dans les principaux établissemens des bords du fleuve, entre autres à Rio-Grande-City. Quand je consultais les habitans, protestans et catholiques m'offraient avec empressement leur concours et leur argent. Une église augmente immédiatement l'importance d'un établissement. A Rio-Grande-City, l'église aurait attiré un grand nombre de Mexicains de Camargo et des frontières qui avaient envie de s'y transporter pour y trouver des denrées peu coûteuses et une existence plus facile, mais qui redoutaient la licence qui y règne : peu de moralité, beaucoup d'arbitraire, point de secours religieux. Je fis le plan de l'édifice, je calculai les frais de construction; mais, quand il fallut commencer, je ne trouvai personne qui se chargeât d'aucune responsabilité. Je ne pouvais m'absenter de Brownsville pour prendre sur moi ce fardeau, et je dus ajourner indéfiniment l'exécution de ce projet.

Les grandes solennités religieuses étaient la fête de Notre-Dame de Guadalupe, patronne des Mexicains, Noël et Pâques. A la fête de Notre-Dame, les *rancheros* se rassemblaient dans la chapelle après la nuit tombée, on y chantait en chœur les litanies de la sainte Vierge et les vêpres, puis on faisait une procession aux flambeaux. De jeunes filles vêtues de blanc portaient, sur un brancard recouvert de draperies, de fleurs et de rubans, un tableau représentant la patronne des Mexicains; elles étaient suivies de musiciens jouant du violon et de la mandoline; je venais après les musiciens, et le peuple marchait derrière moi. Nous portions tous à la main des cierges allumés ou des lanternes, et nous récitions le rosaire à haute voix. Lorsque nous passions devant une cabane, la procession était saluée par des

coups de fusil, des pétards et des fusées. Après la cérémonie venaient les amusemens : on se battait pendant une heure avec des pétards inoffensifs qu'on se jetait avec force éclats de rire, et, comme il n'y a pas de fête, même religieuse, qui ne finisse nécessairement en ce pays par un *fandango*, on établissait la salle de bal dans un endroit où l'herbe était rare. Dans une énorme marmite bouillait du café qu'on distribuait gratuitement, et les danses commençaient. A ce moment, le prêtre allait se coucher.

La veille de Noël, on représente dans les *ranchos* la naissance de Notre-Seigneur. Trois *rancheros* jouent le rôle des rois mages et récitent des vers mystiques, d'autres sont les bergers et entonnent des hymnes, les plus jolies *rancheras* font les anges et chantent des cantiques. Je ne retrouvai pas sans plaisir l'usage des *mystères*, jadis si répandu en Europe. Le vendredi-saint, dans les endroits qui possèdent une église, on métamorphose le chœur en une montagne de verdure au sommet de laquelle se trouve voilé le saint-sacrement. On adosse contre cette montagne des arbres naturels, des grottes de mousse et de fougère dans lesquelles sont cachés des bergers qui imitent sur des galoubets de saule les lamentations des saintes femmes de Jérusalem pleurant la mort du Sauveur du monde. Les notes plaintives et douces de ces instrumens répandent dans l'âme la tristesse et la mélancolie; on ne saurait les entendre sans être profondément touché. Le jour de Pâques, une foule de catholiques de tout âge, de tout sexe, de toute nation, s'approchaient de la sainte table (combien parmi eux ne l'avaient pas fait depuis des années!), et recevaient le sacrement avec recueillement et ferveur. Dieu me récompensait largement de mes travaux.

J'avais acheté au Mexique et placé dans l'église de Brownsville un orgue qui devait donner plus de solennité à nos cérémonies et guider la voix de nos chantres et de nos choristes. J'eus d'abord un grand désappointement quand je m'aperçus que Brownsville ne possédait qu'un organiste, lequel était employé par les épiscopaliens. Par bonheur, j'étais lié avec le ministre épiscopalien, jeune homme instruit et libéral qui n'avait pas de haine contre le catholicisme. Il eut pitié de ma situation, et comme mon office et le sien se faisaient à la même heure, il me proposa d'avancer l'heure de ma messe, s'engageant à reculer celle de son service religieux : de la sorte, l'organiste put venir jouer successivement dans l'église et dans le temple. J'y gagnai aussi de voir mon auditoire se grossir de protestans et même de juifs; le ministre épiscopalien lui-même assista plusieurs fois à mes sermons. Je m'efforçais de détruire par mes prédications les préjugés aveugles que conservaient les Américains contre nos doctrines et nos personnes. Mes paroles portaient déjà

quelque fruit, quand, au mois de septembre 1851, j'eus enfin l'occasion de joindre l'exemple aux préceptes. Dans cette conjoncture, Dieu me donna la force de ne pas faillir à mon devoir.

IV.

Le commerce du coton écru ou *manta* est de première importance sur les frontières mexicaines. Le gouvernement mexicain, pour développer la fabrication de cet article, en avait concédé le monopole à cinquante-cinq négocians, la plupart Anglais et Espagnols. Le nombre des personnes qu'occupe cette industrie s'élève à 214,500, et depuis l'établissement du monopole jusqu'à 1850, c'est-à-dire pendant dix-sept ans, les fabriques ont fourni plus de quinze millions de pièces de cotonnade. Voulant protéger cette branche de l'industrie nationale, le gouvernement mexicain avait frappé les tissus étrangers de droits d'entrée si élevés qu'ils équivalaient à une prohibition. C'eût été un coup mortel pour le commerce des frontières texiennes, si la contrebande n'avait pris des proportions colossales sur toute la ligne du Rio-Grande, très insuffisamment gardée par quelques douzaines de douaniers. Cependant les négocians de Brownsville et ceux de Matamoros souffraient également de cet état de choses, parce que le commerce de transit, se faisant par contrebande, s'étendait le long des rives du fleuve, au lieu de se concentrer dans ces deux villes. Ils se concertèrent pour provoquer un mouvement populaire contre le monopole et chargèrent le général Carvajal de révolutionner les états de Tamaulipas et de Nuevo-Leon. Le général Carvajal était un Mexicain courageux et entreprenant, bon soldat, je crois, plutôt que bon capitaine. Il avait été élevé dans un collége de jésuites aux États-Unis. Sa taille était médiocre, mais bien prise; ses traits réguliers, ses yeux vifs exprimaient à la fois la finesse et l'énergie. Durant la guerre entre le Mexique et les États-Unis, son rôle avait été équivoque. Depuis quelque temps, il nourrissait le projet de soulever les états mexicains des frontières, soit pour forcer le gouvernement à des réformes administratives, soit pour former une petite république indépendante du Mexique, qui eût pris le nom de *république de la Sierra-Madre.*

Le général Avalos, commandant des forces mexicaines de Nuevo-Leon, Tamaulipas et Cohahuila, eut vent de ce qui se préparait. Carvajal se trouvant à Camargo, il envoya une compagnie de lanciers pour l'arrêter; mais celui-ci, averti, s'échappa avant leur arrivée et se rendit à Rio-Grande-City, d'où il s'entendit avec des négocians de Brownsville pour avoir de l'argent, des munitions, et organiser

l'insurrection. On promit 25 piastres par mois à quiconque s'enrôlerait; une foule d'aventuriers américains, qui avaient guerroyé en 1846 et 1847, furent attirés par l'espoir du pillage et l'amour de l'inconnu; cent ou deux cents Mexicains mécontens se joignirent à cette troupe. Carvajal marcha sur Camargo, qui, faute de soldats, fut prise sans coup férir; mais il perdit un temps précieux, attendant sans doute l'effet des promesses des négocians de Matamoros. Ceux-ci cependant changeaient de système; ils invitèrent Avalos à un grand déjeuner, où l'on discuta sur les mesures à prendre contre Carvajal. Il fut démontré que les troupes du gouvernement étaient trop peu nombreuses, qu'il fallait immédiatement mettre sur pied la garde nationale et se procurer des fusils et de l'argent. Les négocians, peu disposés à des contributions personnelles, conseillèrent au général de permettre l'entrée de la cotonnade américaine, en la grevant seulement d'un droit léger, dont une partie serait consacrée à la répression du mouvement insurrectionnel, et l'autre entrerait dans les poches mêmes d'Avalos. Cette perspective sourit au général, qui décréta d'urgence la réforme proposée, en dépit du directeur des douanes. On amusait par des promesses Carvajal, qui s'arrêta à Reynosa comme il avait fait à Camargo, et pendant plus de huit jours des balles de *manta* traversèrent le Rio-Grande en si grande quantité, qu'on en estime la valeur à plus d'un demi-million de piastres. Les petits marchands des frontières, se trouvant lésés, avertirent Carvajal, qui, furieux, brûla quelques-uns de ces convois. Malheureusement les marchandises avaient été vendues au comptant par les négocians américains à des marchands de l'intérieur du Mexique, et ce furent ceux-ci qui perdirent.

Carvajal se porta enfin sur Matamoros. Les autorités de la ville, quoiqu'ayant fait tous leurs préparatifs militaires, se rendirent en députation auprès de lui pour connaître ses intentions particulières et le prier de renvoyer ses soldats américains, affirmant que tout s'arrangerait pour le mieux, si rien dans son entourage ne marquait une intervention étrangère blessante pour l'amour-propre national. Carvajal refusa. Le lendemain, il s'installa avec une troupe de cinquante hommes environ dans le fort Paredes. Ce fort, très rapproché de la ville, se composait de quelques talus élevés en 1844 pour protéger Matamoros. L'unique canon possédé par les Américains tonna immédiatement. Le second jour, Carvajal alla s'emparer, on ne sait pourquoi, de la cabane des douaniers placée en face de Brownsville. Les habitans de Matamoros lâchèrent sur lui quelques boulets mal dirigés, qui vinrent éclater sur l'autre bord, à Brownsville, et chassèrent les curieux. Carvajal se décida alors à pénétrer dans Matamoros. Bientôt la fusillade retentit dans toutes les rues de

cette ville. Le général Avalos fut blessé et transporté dans sa maison; quelques combattans et quelques curieux furent tués. A ce moment, la panique était si grande, que Carvajal n'aurait eu qu'à pousser un peu ses soldats pour se rendre maître de la ville; mais ceux-ci, au lieu de s'avancer vers la Plaza-Mayor, centre de la défense, prirent le parti plus prudent de se cacher dans les maisons et de cheminer lentement en pratiquant des ouvertures dans les murs intérieurs. Les assiégés, se rassurant, braquèrent leurs canons sur les maisons où étaient les assiégeans, et les forcèrent de déguerpir. A la nuit, Carvajal ordonna à ses troupes de rentrer au fort Paredes. Ce fut une lourde faute. Les assiégés se hâtèrent d'établir de hautes barricades avec des balles de *manta* et de couvrir leurs toits de sacs de terre derrière lesquels les soldats d'Avalos s'abritèrent pour tirer soit dans les rues, soit dans les cours, quand Carvajal essaya de rentrer.

J'avais passé la nuit à donner les secours de la religion aux blessés de l'armée de Carvajal, qu'on transportait du côté de Brownsville dans un hôpital provisoire. Quand le jour parut, pensant qu'il y avait à Matamoros beaucoup de blessés des deux partis, et que le curé mexicain ne pourrait suffire à la tâche, je traversai le Rio-Grande, je m'emparai d'un mauvais cheval abandonné près de la cabane déserte des douaniers, et le mis au galop, espérant par une allure rapide échapper plus aisément aux balles des assiégeans et des assiégés, car je devais passer entre les deux feux. Je pénétrai sans mésaventure dans la grande rue qui conduit à la place, mais je trouvai en face de moi une forte barricade, et des coups de fusil retentirent de toutes parts sans que je visse personne; cependant, grâce à la maladresse des tireurs, j'arrivai sans être atteint à vingt pas de la barricade. Là, trente fusils me couchèrent en joue; je tirai brusquement la bride de mon cheval, et deux violens coups d'éperon le firent se cabrer. Un feu de peloton retentit; je ne fus pas blessé, mais le pauvre animal qui me servait de bouclier avait reçu trois balles, et il tomba. Avant que les fusils fussent rechargés, je courus à la barricade, le capitaine qui la commandait me reconnut et fut très mortifié. « Pourquoi diable venir sans drapeau blanc? — J'ignorais qu'on en eût besoin quand on est seul et sans armes. Je viens confesser les mourans. Où est le curé? — Vous ne pouvez le voir. On se bat dans sa rue. — Où est l'hôpital? — Ici près. » J'y courus, mais je fus bien étonné en n'y trouvant que quatre blessés. On s'était battu pendant vingt-quatre heures, on avait tiré plusieurs centaines de coups de canon et brûlé plus de vingt mille cartouches : le résultat était quelques morts et quelques blessés. Dieu merci, les maisons avaient plus de mal que les hommes. Jugeant ma présence peu nécessaire, je retournai à Brownsville, où l'on me croyait mort.

Le soir même, Carvajal me fit appeler pour me prier d'aller visiter à Matamoros, dans un endroit caché, des blessés de son armée qui ne pouvaient être transportés à Brownsville, soit que leurs blessures fussent trop graves, soit qu'ils fussent des déserteurs de l'armée des États-Unis. Le lendemain, je partis à pied, pour plus de précaution, avec un guide mexicain qu'il me donna. Arrivé à la rue du Commerce, j'entendis une forte détonation, un sifflement aigu; une maison de briques s'écroula. Mon guide tomba, un boulet lui avait emporté le ventre et la cuisse. Je portai mon malheureux guide dans une rue voisine, je frappai aux maisons pour trouver quelqu'un qui le soignât; tous ceux qui ne se battaient pas avaient fui à Brownsville. Je ne savais plus que faire, ignorant l'endroit où on avait recueilli les blessés de l'armée de Carvajal. Heureusement un officier américain qui passait me l'indiqua. Je trouvai une méchante cabane où gisaient six hommes mortellement blessés. Un docteur irlandais les soignait. Je le priai d'aller voir mon pauvre guide, et j'exhortai les blessés, dont cinq moururent quelques minutes après.

En retournant au fort Paredes, je rencontrai cent cavaliers de Carvajal qui allaient se battre, près du cimetière, contre cent lanciers d'Avalos. Les deux partis se rencontrèrent, s'examinèrent, et chacun retourna chez soi, tout fier de ce que l'autre n'avait pas osé l'attaquer.

Le siége dura douze jours; outre la fusillade, le seul événement fut l'incendie de plusieurs maisons, dont on accusa les Américains. Carvajal se retira sur la nouvelle que Canalès venait au secours de Matamoros à la tête d'un millier d'hommes. Canalès avait été chef de bande dans la guerre de 1846 et 1847; on l'accusait d'avoir tantôt combattu, tantôt imité les *guerilleros*, en pillant avec impartialité, à la tête de voleurs et d'assassins, les convois mexicains et les convois américains. Il avait, dit-on, une fille qui maniait vaillamment la lance et qui commanda quelques expéditions. Lors du traité de Guadalupe-Hidalgo, la tête de Canalès fut mise à prix par le gouvernement mexicain, mais il parvint à se justifier et même à se faire mettre dans le cadre des généraux mexicains en activité de service. Il détestait à la fois, pour des raisons personnelles, Carvajal et Avalos; il aurait voulu trouver Avalos en fuite et mettre en fuite Carvajal. Aussi était-il venu fort doucement pour laisser à Avalos le temps d'être battu; le trouvant victorieux, il fut de fort mauvaise humeur.

Le gouvernement mexicain gratifia la ville de Matamoros du titre de « ville héroïque. » Les habitans de Brownsville vinrent en foule contempler les désastres de la guerre et de l'incendie. Carvajal s'était retiré à Rio-Grande-City. Il voulut rentrer dans le Mexique,

mais Canalès l'attendait sur la route de Camargo, et ses soldats, cachés dans un *chaparal*, criblèrent de coups de fusil l'armée de Carvajal à son passage. Le capitaine Nuñez, qui commandait les Mexicains de Carvajal, s'écria : « Nous sommes trahis! sauve qui peut! » On prétend que c'est lui qui trahissait. Quatre-vingts de ses Mexicains se sauvèrent; les Américains de la bande s'engagèrent dans le *chaparal*, et la fusillade dura jusqu'à la nuit sans faire grand mal. Carvajal, jugeant qu'il n'avait pas assez de troupes, se replia sur le Texas; Canalès, craignant d'être surpris pendant la nuit, se retira de l'autre côté du San-Juan, qui passe près de Camargo. Un espion avertit de cette retraite inattendue Carvajal, qui revint sur Camargo, voulant y entrer avant le jour. En même temps les habitans de Camargo annonçaient à Canalès que Carvajal s'était retiré dans le Texas, et Canalès, enhardi, marcha aussi vers Camargo, où les deux armées se trouvèrent en présence, fort étonnées de se rencontrer à force de s'éviter. La lutte fut sanglante cette fois. Carvajal, manquant de munitions, dut céder, et Canalès publia que sa retraite de la veille avait été un mouvement stratégique. Ainsi se termina la guerre.

Les prisonniers que le parti d'Avalos avait faits ne furent pas considérés comme prisonniers de guerre, mais comme traîtres et assassins; en conséquence ils furent jugés au bout de quelques mois et condamnés à être fusillés. L'exécution devait avoir lieu trois jours après la condamnation. Je fus chargé de préparer ces malheureux à la mort. Ils étaient gardés dans une chambre de la caserne des lanciers convertie en chapelle, et je n'y entrai point sans une vive émotion. A la vue de mon costume de prêtre français, ils se jetèrent dans mes bras avec de poignantes démonstrations de douleur et de reconnaissance. Un jeune Irlandais de vingt-deux ans se suspendait à mon cou en pleurant, en criant : « Ma mère, ma sœur, je ne vous verrai plus! » Catholiques et protestans me serraient les mains. Leur désespoir me fendait le cœur; au lieu de les consoler, je me mis à pleurer avec eux. Ce ne fut qu'après de violens efforts que je parvins à me dominer, et que je pus les exhorter à mettre en règle leur conscience avant de paraître devant le juge éternel. Les prisonniers américains étaient peu résignés; ils s'écriaient que le jugement s'était fait cruellement attendre, et qu'il était injuste. Je leur rappelai les incendies et les meurtres qu'ils avaient commis dans une ville innocente, sans autre but que le pillage, et les engageai à invoquer la miséricorde divine. Je leur donnai des livres de piété, et promis de demander pour eux un adoucissement de la peine, en leur recommandant de ne pas concevoir de trompeuses espérances. Ils me dirent qu'ils avaient plusieurs fois écrit à leur consul, mais qu'ils n'avaient

pas reçu de réponse. Je me rendis chez les consuls anglais et français, qui firent une démarche auprès du général Avalos. J'allai le voir moi-même. C'est un homme petit, gros, au teint olivâtre; sa barbe noire, ses yeux vifs et méchans lui donnent un air de férocité. Son père était Mexicain, sa mère Indienne; on voit que le sang du sauvage coule dans ses veines. Avec des manières polies, affables et parfaites, il est dur, faux, vindicatif. Comme il restait sourd à mes prières, je crus devoir lui rappeler un fait que je tenais de bonne source. « Je vais, lui dis-je, vous raconter une histoire. Une ville du Mexique fut attaquée par une bande d'aventuriers; le général, au commencement de l'action, fut blessé sur la grande place. On le porta chez lui; mais, craignant que les aventuriers, s'ils étaient vainqueurs, ne le prissent et ne le pendissent, il abandonna ses troupes et se fit transporter clandestinement dans une cabane éloignée. Un curé de ma connaissance apprit le fait. Il aurait pu révéler aux assiégeans la cachette du général; le général pris, la guerre était finie. Cependant, comme il y allait pour le général non-seulement de la mort, mais de l'honneur, le curé garda son secret. Si vous ne vous montrez pas aujourd'hui aussi clément que lui, il publiera demain ce récit dans les journaux. » Avalos pâlit, ses yeux lancèrent des éclairs sinistres; mais comme je ne tremblais pas, il me crut armé et répondit : « C'est bon; l'exécution sera suspendue jusqu'à ce que j'aie reçu des ordres de Mexico. »

Quand je portai cette bonne nouvelle aux prisonniers, ils m'embrassèrent avec transport, et l'espoir de vivre se réveilla en eux avec une vivacité qui m'inquiétait; je ne me sentais pas sûr du succès, et je rédigeai à la hâte, avec l'aide du curé de Matamoros, une pétition qui circula parmi les dames de la ville, et qui demandait au général Arista, président de la république, la vie des condamnés. Je voulus même profiter de ce sursis pour organiser une tentative d'évasion. Avec un peu d'argent, le projet pouvait s'exécuter; mais je ne trouvai parmi les compatriotes des prisonniers américains qu'inertie, imbécillité et menaces stupides contre Avalos. Sur ces entrefaites, le capitaine Nuñez, accusé par les Américains, pria secrètement Avalos, pour sauver sa vie, de le faire prisonnier, et vint se faire incarcérer à Matamoros. Avalos, qui ne l'aimait pas, ne se contenta pas de le prendre; il le fit passer devant un conseil de guerre et condamner à mort. Le jour même, Nuñez se sauva et se réfugia à Brownsville, où sa condamnation, prononcée par des Mexicains, le réhabilita. Cette évasion de Nuñez m'ôta tout espoir d'assurer la fuite des condamnés; elle avait dû rendre la surveillance plus active et les précautions plus nombreuses.

Ordre arriva enfin de Mexico de fusiller les condamnés. C'était un samedi, et l'exécution fut fixée au lundi. Je n'avais pu sauver ces

malheureux, et il ne me restait plus qu'à m'acquitter, avec l'aide d'un excellent prêtre mexicain, don Raphaël, de la terrible mission de les assister à ce moment suprême. La chambre qui leur servait de prison fut de nouveau convertie en chapelle; on construisit un autel avec une table. Les journaux de la Nouvelle-Orléans ont dit que j'avais essayé, pour faire évader les prisonniers, de pratiquer un trou dans le mur en me cachant sous l'autel. C'eût été impossible; les draperies de l'autel furent constamment tenues relevées, j'étais entre deux sentinelles, et deux compagnies de lanciers, le mousquet au poing, se tenaient l'une en face de la porte, l'autre derrière le mur où s'adossait l'autel. Je me bornai à accomplir mes graves devoirs.

Le lendemain dimanche, à quatre heures du soir, le saint viatique fut porté aux prisonniers catholiques. Les rues où il passa étaient jonchées de rameaux et de verdure, des draperies flottaient aux fenêtres. Le cortége quitta l'église, précédé d'une musique militaire qui jouait des airs funèbres, et le peuple suivait en priant à haute voix. En les entendant approcher, mon cœur se serra, je me sentis défaillir; les prisonniers, agenouillés près de moi, pleuraient et priaient avec moi. Don Raphaël entra, portant le saint-sacrement; ils se jetèrent au-devant de lui, et saisirent la pyxide, demandant grâce d'une voix déchirante; ils se calmèrent avec peine; les prières pour les agonisans furent récitées, et les condamnés catholiques reçurent la communion. Une demi-heure après eut lieu la collation de la mort. Aucun de nous ne put manger. Les uns, roulant des yeux hagards, murmuraient des mots sans suite; d'autres restaient muets, le regard attaché à la terre. De temps en temps, un des plus jeunes laissait échapper un sanglot sourd et violent, ou poussait un cri en se tordant les mains. Vers deux heures du matin, quelques condamnés témoignèrent le désir de se reposer un instant; j'arrangeai nos habits en forme de coussins où ils placèrent leur tête. L'exécution était pour sept heures. Au lever du jour, je me rendis à l'église, voulant dire une messe pour les condamnés; mais l'église était fermée, je dus aller chercher les clés chez le curé. Là, j'appris que l'heure fatale était avancée. Je revins en toute hâte à la prison; il était déjà trop tard. Je courus au lieu du supplice; comme j'approchais, j'entendis une horrible décharge, puis une seconde. Ils étaient morts!

On plaça les cadavres sur le tombereau qui devait les porter au cimetière. Seul, à pied, recevant la pluie qui tombait en abondance, je marchai derrière la charrette qui dégouttait de sang. Le cimetière était éloigné de deux milles; quand j'arrivai, toutes ces émotions m'avaient brisé, je ne pouvais plus me soutenir; je n'eus pas même la force de m'agenouiller et de prier sur leur tombe entr'ouverte.

Auprès des émotions de cette nuit, qu'étaient toutes les fatigues des jours précédens? Quand je fus de retour à Brownsville, une foule d'habitans vinrent me questionner sur tous ces événemens. Leur curiosité m'irritait. « Qu'avez-vous fait pendant six mois, disais-je aux Américains, pour vos compatriotes prisonniers? qu'avez-vous fait pour les sauver, ou du moins pour adoucir leur sort? C'est un catholique, un prêtre français, qui seul est allé les voir. » Sensibles à ces reproches, ils voulurent se venger d'Avalos; ils le pendirent en effigie, ainsi que Manchaca, auditeur de guerre, son conseiller. La potence fut dressée sur la rive, en face de Matamoros; les deux mannequins furent promenés pendant trois jours sur des ânes, suivis d'une mascarade de circonstance et d'un affreux tintamarre; le troisième jour, on les pendit avec de grands applaudissemens.

Avalos avait pu voir son effigie se balancer au gré du vent. Il se fâcha, et l'on sentit bientôt les effets de sa colère. Une bande d'Indiens, venant du Mexique, fit tout à coup de grands ravages sur les rives texiennes du Rio-Grande, depuis Galveston jusqu'à Santa-Rita. Le bateau à vapeur *le Comanche* fut attaqué plusieurs fois, comme il remontait à Rio-Grande-City. Chaque jour, on apprenait de nouveaux assassinats. On rassembla à la hâte quarante hommes de bonne volonté, qui marchèrent contre les Indiens sous le commandement d'un *Yankee* d'une force herculéenne, mais d'une bravoure douteuse. A la première rencontre, les quarante volontaires prirent la fuite. On sut cependant quelle était la main qui poussait les Indiens. Les autorités américaines firent à Avalos de vertes remontrances et de sérieuses menaces. Avalos dut envoyer un bataillon contre les Indiens, qui se rendirent sans coup férir et se laissèrent mener à Matamoros. On leur assigna près de la ville un champ où ils s'installèrent tranquillement. C'étaient les gens les plus doux du monde. Ils étaient d'une grande stature, avaient le teint cuivré et rougeâtre. Chaque famille portait un tatouage différent. Ils n'avaient qu'une serviette pour tout vêtement. J'ai vu leurs enfans âgés de huit ou dix ans percer d'une flèche une pomme placée à cinquante pas, quelques-uns touchaient même à cette distance de petites pièces de monnaie. Au bout de plusieurs mois, on leur permit de s'en retourner, et personne depuis n'en a entendu parler.

Au mois d'août 1852, Matamoros reçut la visite d'un haut fonctionnaire du gouvernement mexicain, don Emmanuel Robbles, ministre de la guerre et de la marine. Il venait se rendre compte des besoins militaires des frontières. Comme j'avais formé un projet pour l'amélioration morale de ces mêmes contrées, je me fis présenter à lui par le consul mexicain de Brownsville. Je lui dis que j'avais trouvé sur les rives du Rio-Grande une population considérable, peu

connue des statisticiens, qui, étant abandonnée à elle-même, perdait peu à peu le souvenir de sa religion et de sa nationalité. Les enfans étaient envoyés aux États-Unis pour y recevoir une éducation préjudiciable à leurs sentimens religieux. J'offris d'aller à Rome soumettre la question au cardinal de la Propagande, et lui demander de diviser ces frontières en missions régulières et distinctes, desservies par des prêtres actifs, zélés, assez nombreux pour fonder des colléges et y donner l'instruction. « Que deviendra le Mexique, lui disais-je, en face de ces *Yankees* envahisseurs qui lui ont déjà pris le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie, si vous ne fortifiez pas chez les Mexicains le sentiment qui leur tient lieu de patriotisme, le sentiment religieux? Le Mexique possède encore les provinces les plus riches et les plus belles du monde, et la religion catholique lui est une grande force pour résister aux Américains; il ne se laissera jamais gouverner par un peuple protestant. Les États-Unis ont une plaie hideuse qui les ronge, l'esclavage, mal intérieur qui creuse cet arbre trop immense pour résister aux tempêtes, et les tempêtes soufflent violemment dans l'Amérique du Nord. Les jours de lutte et de malheur peuvent revenir. Les hommes intelligens et fiers se lèveront alors : faites en sorte que l'éducation religieuse les ait rendus nombreux, en élargissant les facultés intellectuelles de chacun, en donnant à tous une sérieuse notion de leurs devoirs de chrétiens et de citoyens, en leur faisant sentir, par une connaissance plus exacte des principes de l'Évangile et de la morale, toute la dignité de l'homme, en leur apprenant à rendre non-seulement ce qu'ils doivent à Dieu, mais aussi ce qu'ils doivent à César, c'est-à-dire au pays. »

Don Emmanuel Robbles me donna des lettres de recommandation pour le ministre mexicain à Rome, et le général Arista y joignit une lettre signée de lui. A ce moment, j'étais hors d'état de continuer mes fonctions; les spasmes nerveux, les évanouissemens, les crachemens de sang ne me permettaient plus la moindre fatigue. Trois prêtres des *oblats de Marie* devaient me remplacer au mois de septembre; je partis au moment de leur arrivée, et je touchai bientôt les rives de France. Après quelques jours passés dans ma patrie, je me rendis à Rome. Mon plan fut approuvé, mais je ne pus y donner aucune suite. Les infirmités me retinrent longtemps sous le beau ciel d'Italie; puis la science médicale déclara que ma carrière active était terminée, terminée, hélas! à l'âge où la plupart de mes confrères, plus robustes ou plus prudens, ont à peine commencé la leur. Et maintenant, aux heures de solitude, les souvenirs du passé se groupent tristement devant ma pensée, comme des tableaux toujours présens, mais qui s'éloignent peu à peu pour ne plus revenir.

E. Domenech.

LE

CARACTÈRE ANGLAIS

JUGÉ PAR UN AMÉRICAIN

English Traits, by Ralph Waldo Emerson, 1856.

Un des faits que les philosophes sont unanimes à reconnaître, c'est l'existence d'un certain être métaphysique qui s'appelle caractère national. Chaque nation possède une âme générale qui se dégage des individus composant cette nation, qui circule et plane invisible, intangible, et qui cependant dénote sa présence par des actes matériels. Est-ce une abstraction ou une réalité? L'une et l'autre à la fois, serait-on tenté de dire. Vous pourriez passer en revue la moitié des habitans d'un pays sans rencontrer en eux les signes caractéristiques de l'âme nationale, et tout à coup elle se révèle à vous à l'improviste par quelque signe fugitif : un mot, un geste, l'expression d'une répugnance, la vibration d'un accent passionné, la démarche d'un passant; mais à peine l'avez-vous aperçue, que déjà elle s'est enfuie. Le caractère d'une nation est une chose que l'on sent plutôt qu'on ne la voit, une chose qui tient le milieu entre une conception de l'esprit et une réalité matérielle, qui est impersonnelle et qui agit cependant par les individus, qui n'existerait pas sans la nation, et qui en est pour ainsi dire indépendante. Quand on réfléchit sur ce qu'on appelle caractère national, on n'est plus

tenté de railler les querelles des nominalistes et des réalistes, et l'on se pose involontairement leur vieille question : est-ce un mot, un simple *flatus vocis?* est-ce un être existant par lui-même? Cette question en entraîne infailliblement une autre plus importante : ce caractère national est-il une pure généralisation, un résumé collectif, une synthèse embrassant *à posteriori* toute une série de faits, ou bien existe-t-il dès l'origine et se trouve-t-il *à priori* chez les nations? Est-ce une force simple, une monade active qui, féconde par elle-même, crée un ordre particulier de faits, ou bien se forme-t-il par agrégation et affinité lente et successive d'actes accomplis dans un milieu déterminé pendant un certain laps de temps? Chacun peut répondre à cette question, selon qu'il penche vers la croyance à un plan divin d'après lequel une tâche particulière aurait été assignée à chaque peuple, ou selon qu'il considère l'histoire comme un enchaînement de faits empiriques se poussant les uns les autres par le simple effet de rapports de succession dus à un hasard fatal. Les deux opinions sont peut-être également vraies, car le caractère des nations se présente à la fois comme force créatrice et comme forme ou revêtement des actes créés; mais la plus digne d'attention est celle qui considère le caractère national comme existant *à priori*.

S'il est difficile de déterminer l'essence de cette âme nationale, demi-abstraction, demi-réalité, il est bien plus difficile encore de décrire ses traits. La vie a une logique qui n'est pas celle de nos pédantesques méthodes; elle aime la simplicité, mais une simplicité féconde et non mathématique; elle aime les contrastes, ses combinaisons sont infinies, d'un même principe elle sait faire jaillir des conséquences contradictoires. Aussi est-il très difficile de déterminer rigoureusement quels sont les traits principaux d'un caractère national, sans s'exposer à recevoir un démenti formel de quelque fait inattendu ou ignoré. Les exceptions sont même quelquefois tellement nombreuses, qu'elles dépassent la règle générale. « Parlez tant que vous voudrez de peuples et de siècles auxquels le don de la poésie a été refusé, disait naguère un des plus subtils analystes de ce temps-ci, et un jour il plaira à la nature de faire naître Pindare en Béotie et André Chénier au XVIIIe siècle. » Il en est de même de tout caractère national. Déclarez, par exemple, que l'esprit anglais est pratique avant tout, prosaïque par conséquent et amoureux de l'utile : on vous répondra qu'il serait presque aussi vrai de dire que l'esprit anglais est essentiellement poétique, car les plus grands hommes de l'Angleterre ne sont pas James Watt et Arkwright. Le peuple anglais est doué d'une grande force de volonté, c'est là un fait généralement reconnu; mais un observateur qui n'est pas préoccupé de se conformer aux opinions reçues remarque bien vite que la force d'imagination est pour le

moins aussi grande chez ce peuple que la force de la volonté. Les Anglais ont le goût pratique de l'agriculture, et ils poussent ce goût jusqu'à ses dernières limites; mais ils ont aussi un naïf et sauvage amour de la nature, qui ne se trouve à ce degré chez aucune autre nation. Ils sont très durs, très froids, et cependant ils ont une timidité d'enfant, une tendresse de femme qui se révèlent parfois de la manière la plus charmante et la plus inattendue. Ils sont grands voyageurs, cosmopolites d'habitude, et en même temps essentiellement sédentaires, faits pour la vie domestique; leur corps est partout, si nous pouvons parler ainsi, leur âme reste toujours anglaise. Ils ont des préjugés cruels, un pharisaïsme inique, et pourtant aucun peuple ne possède un tel amour de la justice, et dans aucun pays il ne se commet moins d'iniquités. Ce sont de véritables hommes libres, d'une indépendance farouche, et néanmoins ils sont plus soumis, plus obéissans que s'ils avaient été élevés toute leur vie sous un absolutisme paternel ou selon le code des jésuites du Paraguay. Leur égoïsme est devenu proverbial, ils sont avides, rapaces, *absorbans*, oui, mais ils sont capables aussi des affections les plus passionnées et de dévouemens à outrance. Leur gouvernement, leurs lois, leurs mœurs sont enveloppés de formes surannées, et offrent encore à l'univers comme un musée vivant du moyen âge; ils n'en sont pas moins le peuple moderne par excellence. Arrangez comme il vous plaira toutes ces contradictions. L'embarras est grand quand on essaie de ramener à l'unité tant de phénomènes opposés; on risque de se laisser égarer par les détails, d'observer trop minutieusement, de se laisser séduire par trop de faits passagers et sans importance fondamentale. Le sagace et subtil Emerson n'a pas échappé lui-même à ces dangers; son livre sur le caractère anglais abonde en pensées fines et en détails presque tous vrais, qu'il est allé chercher jusque dans les profondeurs de l'âme anglaise, mais qui ne sont que des détails. La question principale : pourquoi l'Angleterre est-elle ce qu'elle est, et en vertu de quelle qualité? que représente-t-elle dans le monde? question qui seule pouvait ramener à l'unité tous ces détails ingénieux, se sent partout, mais n'est formulée nulle part. Le livre d'Emerson a une logique secrète qui suppose que le lecteur est d'avance d'accord avec lui sur les points fondamentaux, et que la controverse ne peut rouler que sur des détails : il n'a pas de logique visible et méthodique. Il semble s'adresser spécialement à un public d'Anglo-Saxons qui n'ont pas besoin qu'on leur apprenne le rôle qu'ils jouent dans le monde, et qui connaissent, par l'instinct du sang, les qualités propres à leur race; aussi est-il plus capable de faire rêver que d'instruire réellement.

Nous essaierons, à l'aide de ce guide subtil et à la lumière de ces

milliers de pensées rapides comme l'éclair, de trouver notre route dans ce dédale du caractère anglais. Si nombreuses que soient les voûtes, les cavernes, les passages secrets, un plan cependant a présidé à cette architecture morale compliquée, un plan simple à l'origine, et que les événemens, le cours du temps, les caprices et les passions des hommes ont surchargé, augmenté, embelli ou faussé. C'est ce plan primitif qu'il s'agit de découvrir.

Ici se présente de nouveau cette question : le caractère d'un peuple est-il préexistant à sa civilisation, ou se forme-t-il à mesure que cette civilisation se déroule? En d'autres termes, l'histoire d'un peuple est-elle le développement constant, logique de cet esprit rudimentaire si profondément caché dans les mystères de l'organisme humain, du sang et de la race, et plus profondément caché encore dans les secrets desseins de la Providence divine, par laquelle toutes les destinées des peuples furent à l'avance réglées? Voyons si nous pourrons retrouver cette semence de l'âme anglaise; Emerson va nous aider dans cette recherche.

« Le *Heimskringla* ou les *sagas des rois de Norvége* recueillies par Snorro Sturleson sont l'Iliade et l'Odyssée de l'histoire anglaise. Les portraits des rois norvégiens, comme ceux d'Homère, sont vigoureusement tranchés et empreints d'une forte individualité. Les *sagas* nous décrivent une république monarchique comme celle de Sparte. Le gouvernement disparaît devant l'importance des citoyens. Il n'y a pas en Norvége des masses asiatiques et persanes qui combattent et périssent pour agrandir un roi. Les acteurs sont des possesseurs de terres, des fermiers, dont chacun est nommé et décrit personnellement comme étant l'ami et le compagnon du roi. Une population très limitée confère à chaque individu cette haute importance. Les individus sont souvent décrits comme étant des personnes extrêmement belles, trait qui rapproche encore davantage cette vieille histoire de la moderne race anglaise. Chez eux prédomine le solide intérêt matériel, si cher à l'intelligence anglaise, et qui est pour elle comme le lien logique qui associe l'idée de mérite au fait de la possession territoriale. Les héros des *sagas* ne sont pas les chevaliers de l'Europe méridionale. Aucune vapeur de la France ou de l'Espagne ne les a corrompus. Ce sont de *substantiels* fermiers que la rigueur des temps force à défendre leurs propriétés. Ils ont des armes dont ils se servent non pour accomplir des actes chevaleresques, mais pour défendre leurs champs. Ce sont des hommes très avancés dans les arts de l'agriculture, vivant d'une manière amphibie sur une rude côte, et tirant leur nourriture à demi de la terre, à demi de la mer. Ils ont des troupeaux de vaches, de l'orge, du blé, du lard, du beurre et des fromages. Ils pêchent dans le *fiord*, ils chassent le daim. Le roi, parmi ces fermiers, a un pouvoir très variable, et qui quelquefois n'excède pas l'autorité d'un shérif. Le roi y est maintenu beaucoup à la façon dont les paysans de nos districts de campagne maintiennent chez eux le maître d'école; pendant l'hiver, il vit ici une semaine, là une autre, passe dans la ferme voisine la quinzaine suivante, et ainsi de suite chez tous les fermiers tour à tour. C'est ce que le roi

appelle aller en quartier chez ses hôtes, et c'était là l'unique manière dont un pauvre roi d'une pauvre terre pouvait vivre, lui et les compagnons qui formaient sa suite, lorsqu'il était obligé de quitter sa propre ferme pour aller, à travers son royaume, rassembler les redevances de ses sujets.

« Ces gens du Nord sont d'excellentes personnes après tout, pleines de bon sens et de fermeté, d'un sage conseil et d'une grande promptitude d'action. Ils ont une singulière propension à l'homicide. La principale fin de l'homme pour eux est de tuer et d'être tué : rames, faux, harpons, leviers, pioches, fourches, sont des instrumens qu'ils apprécient principalement à cause de l'aimable facilité qu'ils offrent pour l'assassinat. Deux rois, après leur dîner, vont se divertir en se passant leur épée à travers le corps, comme firent Yngve et Alf. Deux autres rois, sortant un matin à cheval pour une promenade d'agrément et ne trouvant aucune arme à leur portée, vont saisir, faute de mieux, les mors de leurs chevaux et s'en serviront pour se casser mutuellement la tête, comme firent Alric et Eric. La vue d'une corde, d'une courroie, d'un cordon leur met immédiatement en tête la pensée de pendre quelqu'un, un mari, une femme, surtout un roi. Un fermier, s'il n'a qu'une fourche, s'en servira pour embrocher le roi Dag. Le roi Ingiald trouve extrêmement plaisant de brûler dans une salle une demi-douzaine de rois après les avoir enivrés. Jamais pauvre gentilhomme obéré ne fut plus las de la vie, n'eut désir plus furieux d'en être débarrassé que l'homme du Nord. Si sa mauvaise étoile lui refuse la chance d'une querelle, le hasard le servira d'une autre manière; il sera comfortablement transpercé des cornes d'un taureau, comme Egil, ou bien il se tuera en glissant sur un sillon comme l'agricole roi Onund. Odin mourut dans son lit, en Suède; mais c'était un proverbe traditionnel, qu'il était déplorable de mourir de vieillesse. Le roi Hake de Suède frappe d'estoc et de taille dans un combat aussi longtemps qu'il peut tenir, puis ordonne que son vaisseau de guerre, chargé des cadavres de ses hommes et de leurs armes, soit mis en mer, toutes voiles déployées. Resté seul, il met le feu à du bois goudronné, et se couche heureux sur le pont. Le vent souffla de la terre, chassant le vaisseau qui fuyait en répandant des jets de flammes, entre les îles, au milieu de l'Océan, et ce fut là la digne fin du roi Hake. »

Vous ne reconnaissez point là, n'est-il pas vrai, l'Angleterre moderne, avec sa légalité, ses libertés constitutionnelles, ses universités, son église épiscopale, ses hommes d'état et ses poètes? Et cependant elle est là tout entière pour qui sait bien voir; pas un seul trait n'y manque. Seulement, grâce aux leçons du temps et à une culture continue, cette férocité anarchique est devenue indépendance indomptable, cette violence a été tempérée par le respect des droits d'autrui; cette nature active et libre a appris à s'exprimer par des moyens plus nobles que des combats à coups de fourche. L'analyse des *sagas* nous révèle le rudiment de l'âme anglaise, et, cet élément une fois reconnu, il est facile d'en suivre à travers l'histoire les lents et successifs développemens. Dans cette sauvage population de pirates et de fermiers, nous avons l'origine de la constitution et de la

liberté anglaise, si vainement cherchée dans des chartes et des parchemins qui eux-mêmes étaient un effet et non une cause; nous avons l'origine de son gigantesque commerce, de ses colonies, de sa merveilleuse agriculture. Elle dormait tout entière chez ces barbares, cette Angleterre moderne, objet d'étonnement pour toutes les nations. Conquête de l'Inde, esprit pratique, vif sentiment de la réalité, génie de Shakspeare, furieux et homicides poèmes de Byron, rudes *geomen*, impérieux gentilshommes, tout cela se retrouve au fond des descriptions des vieilles *sagas* norvégiennes, tout jusqu'à cette beauté physique, à cette fleur de carnation, célèbre dès le VIIe siècle, dont nous admirons aujourd'hui l'éblouissant épanouissement, et qui dénote une race vierge, chaste et rustique.

L'Angleterre représente essentiellement la civilisation barbare, la civilisation dont le germe était enfoui au fond de l'âme germanique. Partout ailleurs, les barbares ont plutôt châtié le monde qu'ils ne l'ont refait à leur image, mais là ils ont mis leur empreinte. Cette île n'a été peuplée que de barbares, et, par une sorte de dessein providentiel, des pires de tous les barbares. Lorsque les Saxons abordèrent dans l'île, ils y trouvèrent une population de Celtes, non pas de Celtes romanisés, façonnés à la servitude, instruits aux arts de la civilisation, dont les ancêtres avaient rempli les rangs de la fameuse légion de *l'Alouette*, et dont les frères avaient occupé les charges de patrices et de consuls, mais de Celtes absolument sauvages, sur lesquels Rome n'avait jamais pu mordre, parmi lesquels elle n'avait laissé aucune marque de sa puissance. La barbarie autochthone fut vaincue par la barbarie envahissante, et quelle barbarie! Les Germains qui avaient envahi l'empire, Goths, Franks et Bourguignons, ces Germains, si aisément vaincus par le spectacle de Rome agonisante, si aisément convertis et baptisés, si vite circonvenus par les évêques et les moines, étaient des prodiges d'humanité, et avaient une aptitude merveilleuse à la civilisation, si on les compare à ces hommes sortis des bruyères du Holstein et des sables du Jutland. Ils continuèrent dans leur nouvelle patrie les exercices homicides qui leur étaient familiers, et fondèrent une sauvage heptarchie. Une mer de barbarie était destinée providentiellement à recouvrir l'Angleterre, et, le flot chassant le flot, l'invasion dura six siècles. A peine une faible lueur de civilisation commençait-elle à poindre, à peine quelques monastères étaient-ils fondés, que le vent du nord souffla cette flamme et que la nuit recommença. La Scandinavie épuisa libéralement ses veines pour couvrir l'île privilégiée de pirates et de meurtriers (1). On eût dit que la Providence, mécontente

(1) A propos des invasions danoises, Emerson fait la remarque que cette longue émigration semble avoir tari d'hommes et de génie les états scandinaves, qui depuis n'ont été que des états secondaires. Cette remarque, vraie peut-être pour le Danemark, est

du mélange de civilisation et de barbarie qui s'était si rapidement accompli sur le continent, voulût cette fois préserver la barbarie de tout contact avec la civilisation. Dans l'étroite arène de l'Angleterre, ces races sœurs et ennemies se combattirent jusqu'à extinction, se mêlèrent enfin et se fondirent l'une dans l'autre, non par des actes de sympathie et de bienveillance réciproque, mais à force de violences et d'exactions, d'impôts du *danegeld* et de massacres de la Saint-Brice. Lorsque le combat eut duré assez longtemps, les survivans se relevèrent et consentirent enfin à vivre à peu près en paix. L'abondance du sang qui avait coulé, en épuisant la vigueur virile, avait aussi épuisé les haines. C'est ainsi que, depuis le jour où ces deux frères à demi fabuleux, Hengist et Horsa, abordèrent sur les côtes de la Grande-Bretagne jusqu'au jour où le duc Guillaume mit fin à cette anarchie, et confisqua au profit de ses compagnons cette exubérance de forces viriles, la barbarie régna sans contrôle, son niveau restant presque toujours la même et ne baissant que par degrés insensibles. Elle se modifiait cependant, non sous l'influence, il est vrai, de forces civilisatrices, mais en s'épuisant elle-même, en se saignant *à blanc*. Ce dépouillement du tempérament barbare se faisait néanmoins avec tant de lenteur, qu'il y en avait pour plusieurs siècles, si la conquête normande n'était survenue.

Le résultat de cette persistance de la barbarie a été une civilisation entièrement originale. Privés des secours que les Germains trouvèrent dans les débris de la société romaine, les Saxons durent tout tirer d'eux-mêmes. Sur le continent existait un dualisme bizarre qui n'exista jamais en Angleterre : la civilisation d'une part, la nature barbare de l'autre. La civilisation était extérieure à l'homme, et se trouvait pour ainsi dire opposée à la nature. L'homme faisait effort pour se l'assimiler, la transporter en lui; il ne la tirait pas de lui-même. De là la complication ou plutôt le gâchis confus des premiers siècles qui suivirent la conquête, ces imitations maladroites de Rome, ces puériles singeries de grandes choses mal comprises, et cette corruption réciproque de la civilisation romaine par la barbarie, des instincts barbares par la civilisation. Plus heureux que les Germains du continent, les Saxons, ne trouvant rien à imiter, organisèrent leurs institutions d'après les institutions de leur pays natal et leurs instincts d'indépendance. Magistratures locales, divisions de l'Angleterre en comtés, jugement par jury, ont leur origine dans cette époque lointaine, et toutes ces institutions purent s'établir sans voir se dresser devant elles des souvenirs de droit romain et des tradi-

Europe pour la Suède, qui, si elle n'est pas un état de premier ordre, a joué plusieurs fois dans l'histoire le rôle de puissance de premier ordre. L'émigration barbare n'a certainement pas appauvri de génie la patrie de Gustave-Adolphe et de Charles XII.

tions ennemies; mais ce que les Saxons conservèrent surtout pur de tout mélange, ce furent leurs instincts barbares, leur amour du combat, leur dédain de la vie.

Emerson s'emporte contre les Normands, il les appelle voleurs et pirates. Qu'étaient donc les Danois et les Saxons qu'ils vinrent soumettre? Nous croyons au contraire que la conquête accéléra la marche de cette civilisation qui avait tant de peine à percer l'épaisse couche de barbarie qui recouvrait son germe vigoureux. Il y en avait encore, sans Guillaume et ses compagnons, pour des siècles d'anarchie sanglante. La conquête fut très dure, mais elle se fit dans les meilleures conditions et amena les meilleurs résultats. Elle se fit par des hommes de même origine que les vaincus et doués des mêmes instincts. Au fond, les Normands n'apportaient pas avec eux une nouvelle civilisation; il n'apportaient qu'un degré supérieur de culture. Le *self-government* leur était cher aussi bien qu'aux Saxons; seulement, placés dans des conditions plus favorables, ils en faisaient une meilleure application. L'indépendance personnelle, au lieu de se traduire chez eux par de violens assassinats, se traduisait par des actes chevaleresques et par des conquêtes de royaumes. On a beaucoup parlé d'un élément latin qui aurait été introduit en Angleterre par les Normands; mais le seul élément latin qu'ils y aient réellement importé, c'est leur langage. Pour tout le reste, mœurs et institutions, ils ne firent que modifier la forme sans altérer en rien la substance première. Ils n'abolirent pas ces instincts de combat que nous avons signalés, mais ils leur donnèrent un but; ils régularisèrent l'esprit d'anarchie et tracèrent des limites à l'indépendance personnelle. Ce fut toujours le *self-government*, mais mieux interprété. Ce sont les Normands qui ont fait cesser la stérilité des instincts saxons et les ont rendus fertiles; leur épée, en s'enfonçant comme une charrue bienfaisante dans ce sol vigoureux, l'a débarrassé des ronces et des bruyères sauvages qu'il avait produites jusqu'alors, et en a fait jaillir les riches moissons qu'il recelait. Ce que l'Anglais moderne a fait pour sa terre natale, la conquête normande le fit pour la nature saxonne : Emerson remarque très bien qu'en Angleterre rien n'est tel qu'il fut d'abord; on a transporté la terre fertile, on a utilisé le roc, on a sondé les gués de toutes les rivières. Les lois sur la chasse et le couvre-feu, les dures lois protectrices de la vie des Normands, la tyrannie féodale, furent en quelque sorte les instrumens d'agriculture qui façonnèrent le peuple farouche des vaincus.

Ainsi en Angleterre nulle contradiction dans les faits. Saxons, Danois, Normands, toutes ces populations successives suivent un même courant historique. Les Saxons et les Scandinaves représentent les instincts et les institutions barbares, les Normands représentent le

perfectionnement de ces mêmes instincts et de ces mêmes institutions; tous personnifient à des degrés divers le même esprit, l'esprit germanique, et le même principe, la liberté individuelle. Les races n'ont pas été croisées; les alliances accomplies n'ont jamais dépassé un certain degré de parenté; mariages et querelles ont été des mariages et des querelles de famille : c'est dans ce fait physiologique d'un sang pur de tout mélange violent, et dans ce fait moral d'une âme pure de toute éducation antipathique à ses goûts et à ses habitudes, qu'il faut chercher l'origine de la civilisation anglaise.

Ces instincts n'ont pas disparu, ils se sont transformés : de pirates et de guerriers, les Anglais sont devenus colonisateurs et commerçans; mais aujourd'hui comme autrefois la même exubérante activité, la même absorbante énergie, se font remarquer chez eux. Le voyageur qui descend Cheapside ou le Strand, au spectacle de ces milliers de voitures pressées les unes contre les autres et guidées par des cochers en haillons plus habiles que ne le furent jamais les coureurs des jeux olympiques, au spectacle de cette foule qui se rue plutôt qu'elle ne marche, de ces passans au pas précipité et à l'air affairé, ce voyageur, s'il a quelque imagination, ne peut s'empêcher de penser aux mêlées meurtrières et aux annales sanglantes du passé. Pour l'Anglais moderne comme pour le vieux Scandinave, la vie est toujours un combat; les champs de bataille seuls ont changé. Dans les hautes classes de la société, ainsi que le remarque fort bien Emerson, le raffinement de la civilisation ne fait que donner à cette énergie native une force de plus; le charme des manières rend la victoire plus sûre encore, la résistance plus inutile, et les personnes plus formidables. Du haut en bas de l'échelle sociale, ils sont physiquement vigoureux et ont un goût prononcé pour les exercices physiques. « Les Anglais ont une énergie constitutionnelle plus grande que celle d'aucun autre peuple, dit Emerson. Ils pensent, avec Henri IV, que les exercices virils sont le fondement de cette élévation d'esprit qui donne à un homme son ascendant sur un autre homme, ou avec les Arabes que les jours passés à la chasse ne comptent pas dans le cours de la vie. Ils boxent, courent, chassent, montent à cheval, nagent, ramen et naviguent d'un pôle à l'autre. Ils boivent et mangent à outrance, vivent librement au grand air, et mettent un intervalle de solide sommeil entre leurs journées. Ils marchent et vont à cheval le plus vite qu'ils peuvent, la tête penchée en avant, comme s'ils étaient pressés par quelque affaire urgente. Les Français disent que les Anglais marchent toujours droit devant eux dans les rues, comme des chiens atteints de folie. Hommes et femmes marchent avec un empressement frénétique. Aussitôt qu'ils ont la force de tenir un fusil, la chasse est l'art

d'agrément de tout Anglais de condition. C'est le plus vorace peuple de proie qui ait jamais existé. Chaque saison ramène l'aristocratie à la campagne pour chasser et pêcher. Les plus vigoureux sortent de l'île et s'en vont en Europe, en Amérique, en Asie, en Afrique, en Australie, pour se livrer avec fureur à toutes les variétés de la chasse, chasse au fusil, chasse au piége, au harpon, au *lasso*, chasses au moyen du chien, du cheval, de l'éléphant, du dromadaire. Ils ont écrit les livres de chasse de toutes les contrées, ainsi que le témoignent les écrits de Hawker, de Scroop, de Murray, de Herbert, de Maxwell, de Cumming et d'une infinité de voyageurs. » Cette fureur d'action, qui survit souvent à l'âge de l'action, se traduit par des luttes d'une variété de formes infinies. Tout tourne à la lutte en Angleterre, même les occupations paisibles. Les Anglais forgent le fer, construisent des manufactures, défrichent, émigrent, comme ils chassent et voyagent.

Emerson, qui a si excellemment jugé cette faculté d'activité, aurait pu pousser beaucoup plus loin son analyse. Toute la vie intellectuelle de l'Angleterre se ressent de cet instinct dominant. Ce n'est pas un peuple contemplateur ni même méditatif, dans le vrai sens du mot; c'est un peuple imaginatif. Tout ce qui peut imprimer une secousse à ses nerfs, tout ce qui lui procure une sensation nouvelle, il le recherche avec avidité. Il aime la nature comme il aime une longue course et un bain rafraîchissant au bout de cette course. Son intelligence est peu spéculative, et il sent tout corporellement. Son tempérament est, pour ainsi dire, plus intellectuel que son âme. De là la magie propre à ses poètes, et qui n'appartient à aucun autre peuple. Les poètes anglais ne décrivent pas la nature comme de didactiques académiciens, ils ne la célèbrent pas comme des admirateurs et des *dilettanti;* encore moins la contemplent-ils pieusement, comme de mystiques brahmanes, d'un œil religieux. Elle ne leur inspire ni piété, ni amour désintéressé, elle ne leur inspire que des désirs de possession. Amans violens et hardis, ils portent la main sur elle, s'enivrent de sa lumière, se roulent dans ses fleurs et se relèvent le corps imprégné de ses parfums. De cet amour actif, excessif, de cette prise de possession réelle de la nature, dérivent toutes les qualités propres aux poètes anglais : le luxe des images, l'impression vive, âcre, pénétrante du plaisir ressenti, les frissons nerveux, les spasmes du cœur, les cris d'enthousiasme et de douleur, en un mot toutes les émotions vivantes et toutes les chastes voluptés que peut faire éprouver la nature à un homme énergiquement doué. Cette ardeur active, entreprenante, cet amour passionné, sincère, absorbant de la nature, qui repoussent toute idée de méditation, d'état passif, sont le grand caractère des poètes anglais, depuis Shakspeare et les contemporains d'Élisabeth jusqu'à Byron et à Shel-

ley. Les plus doux et les plus pieux, tels que Cowper et Wordsworth, sont eux-mêmes bien loin d'en être exempts.

Les anciens croyaient que le cerveau était un animal; mais cette hypothèse est une réalité pour le peuple anglais. On peut dire sans métaphore que son cerveau a des pieds et des mains. Oubliez toutes les expressions figuratives ou métaphysiques, les ailes de l'âme, le vol de la pensée, l'ubiquité de l'esprit : l'âme des Anglais ne vole pas, elle marche; elle n'est pas supérieure à l'espace, elle habite un lieu. « Les Anglais, dit Emerson, sont terrestres et de la terre, *they are of the earth, earthy.* » Rien n'est plus juste. Leur intelligence se meut comme un être animé; elle ne comprend que ce qu'elle a saisi, elle ne voit que ce qui est devant elle. Lorsqu'elle veut voir plus loin, elle s'ingénie à inventer des instrumens d'optique, comme nous en inventons pour aider la faiblesse de notre vue physique; mais ce que cette intelligence a vu ainsi, elle en garde le souvenir fidèle, et ce qu'elle a saisi, sa main vigoureuse ne le laisse plus échapper. Les Anglais, au lieu de se laisser dominer par les idées, les dominent ou les évitent : ils en font des objets de propriété, et les travaillent comme ils travaillent le fer et les métaux, corrigeant un détail, perfectionnant un rouage, ajoutant un ressort avec une opiniâtreté infatigable. Leurs spéculations métaphysiques sont toutes spéciales, et sont vigoureuses plus qu'élevées; elles s'appliquent exclusivement à la science terrestre comme celles de Bacon, ou au gouvernement politique comme celles de Hobbes, ou à un point fermement circonscrit de la science comme celles de Locke; mais ce n'est pas dans la métaphysique que leur intelligence triomphe. Là où elle se plaît, c'est dans le domaine des faits. Son élément, c'est la lutte. Donnez-lui une correspondance de journal à rédiger, un pamphlet à écrire, une discussion parlementaire à soutenir, une institution à défendre, un cabinet à attaquer, alors vous la verrez déployer une ardeur extraordinaire. La véritable vie intellectuelle des Anglais, c'est la politique et la controverse, et encore la politique et la controverse sous une forme pratique, personnelle, sur laquelle leurs dents puissent mordre, et contre laquelle leurs poings puissent frapper. Ils sont d'assez médiocres théoriciens politiques et de mauvais généralisateurs : ils n'ont pas inventé le système des droits de l'homme, et ce sont des étrangers, Montesquieu et Delolme, qui ont écrit la théorie de leur constitution; mais qu'il s'agisse de savoir si le *ship money* a été illégalement imposé, quelles sont les limites du pouvoir de dispense, ou si le principe de l'échelle mobile est préférable au principe de la liberté absolue dans le commerce des céréales, et ils vont se battre pendant des années. Ils n'ont pas dans la théologie et la critique religieuse l'esprit généralisateur des Allemands; mais qu'on vienne à rechercher si le baptême doit être ou non con-

féré avec le signe de la croix, ou quelle est l'attitude la plus convenable pour recevoir l'eucharistie, et en voilà pour des siècles de controverse. Toujours le combat, la lutte active.

Ainsi, dans les mœurs et dans les habitudes de l'Anglais, dans sa vie intellectuelle, et même dans les manifestations les plus élevées du génie national, se retrouvent les qualités natives propres aux races barbares. La civilisation les a transformées et les a appliquées à des objets dignes d'être conquis, à un but digne d'être poursuivi. Nous ne les reconnaissons plus aujourd'hui sous cette forme que leur ont donnée le christianisme et la richesse; mais lorsque par hasard le voile de la civilisation se déchire, nous apercevons leurs traits terribles. Dans les classes supérieures de la société, parmi les hommes d'un âge mûr et d'un esprit cultivé, ce n'est qu'à force de gratter l'Anglais qu'on retrouve le Saxon, pour employer l'expression énergique que Napoléon appliquait aux Russes; mais dans les classes populaires, chez les hommes dont l'âge n'a pas encore amorti le tempérament, dans les manifestations des mauvais penchans de notre nature, cette vigueur barbare se découvre absolument à nu, sans souci de se dissimuler.

« Cette nation, dit Emerson, a une nature épaisse, âcre, animale, que n'ont pu adoucir des siècles de christianisme et de civilisation. Alfieri disait que les crimes de l'Italie étaient une preuve de la supériorité de la race. On pourrait dire de l'Angleterre que c'est une montre qui se meut sur un pivot de diamant. Les Anglais non cultivés sont un peuple brutal. Les crimes mémorables inscrits dans leurs registres judiciaires ne laissent rien à désirer pour la froide méchanceté. Cher au cœur anglais est un beau combat, bien soutenu. La brutalité des mœurs dans les classes inférieures se révèle par la boxe, les combats d'ours et de coqs, l'amour des exécutions publiques, et par cette prompte disposition au pugilat dans les rues qui est un spectacle si délicieux pour les Anglais de toute condition. Les gens du marché ont la lâcheté en horreur. — Nous devons d'abord faire un peu manœuvrer nos poings, disent-ils; nous sommes tous habiles avec nos poings. — Les écoles publiques sont accusées d'être des tanières de brutalité, et sont chéries du peuple à cause de cela. Les tortures infligées au souffre-douleur des écoles publiques sont une confirmation de ce fait. Medwin, dans la biographie de Shelley, rapporte qu'à l'école militaire ils roulèrent un jeune homme dans la neige, et, l'ayant laissé ainsi dans sa chambre tandis qu'ils allaient à l'église, l'estropièrent pour toute sa vie. Ils ont gardé la coutume de la presse maritime, la punition du fouet pour la marine, l'armée et les écoles publiques. Telle est la férocité de la discipline militaire, qu'un soldat condamné au fouet demande souvent que sa sentence soit changée en une sentence de mort. La peine du fouet, bannie de toutes les armées de l'Europe occidentale, est conservée en Angleterre de par l'autorité du duc de Wellington. Le droit du mari à vendre sa femme s'est perpétué jusqu'à nos jours. Sir Samuel Romilly disait des statuts criminels de l'Angleterre : « J'ai examiné les codes criminels de toutes les nations, le nôtre est le pire; il est digne d'anthro-

pophages. » Dans la dernière session, la chambre des communes a dû écouter des histoires de flagellations et de tortures pratiquées dans les prisons. »

Emerson aurait pu ajouter que cette férocité se révèle encore dans l'aspect général de la société anglaise, qui a quelque chose de ténébreux et de sinistre. Les curiosités de l'Angleterre ne sont pas les spectacles, les lieux publics, les offices religieux, le parlement, ni même ces courses et ces chasses à outrance, principaux divertissemens de la société anglaise : non, les curiosités véritables de ce pays singulier sont beaucoup moins gaies et beaucoup plus repoussantes. Les Anglais sont riches en institutions et en établissemens sinistres. Les prisons, le *tread mill*, les *workhouses*, les *ragged schools*, sont au nombre des principales originalités du pays. La portion la plus riche et la plus intéressante de leur littérature contemporaine est celle qui concerne les populations malfaisantes et les classes d'habitude abandonnées. Combien y a-t-il de mendians et de voleurs dans la métropole? Combien y a-t-il de filles qui foulent chaque soir les pavés de Londres? Les mendians anglais qui couchent sur le seuil des portes sont-ils plus malheureux que les Irlandais qui logent dans les étables à cochons? Telles sont quelques-unes des aimables questions auxquelles répond cette littérature. Les lieux de plaisir de l'Angleterre partagent cet aspect hideux, et sont faits pour inspirer tout autre chose que le plaisir. Quelle différence entre les lieux publics où s'assemblent les gaies populations méridionales et ces palais du *gin* où s'enivrent quotidiennement les pauvres de l'Angleterre, ces tavernes étouffantes, infectes, où les petites classes moyennes vont s'entasser le soir, sous prétexte de divertissement, comme des harengs dans une caque! Lord Wellington disait avec dédain des populations méridionales : « Ces gens-là n'ont pas de maison. » Rien n'est plus vrai; en revanche elles savent vivre au grand air. L'Anglais, animal domestique, possède une maison; mais lorsque, pour une raison ou pour une autre, le *home* lui est refusé, nulle bête fauve n'a d'habitudes plus farouches. Ces aspects sinistres de la société anglaise, ces particularités du crime et du vice, ont été omis par Emerson, qui, avec sa dignité de *gentleman*, s'est dispensé de marcher dans cette boue; mais ils doivent être signalés, car, mieux que la boxe et les combats d'ours, ils portent témoignage de cette nature *épaisse et animale* que la civilisation n'a pu encore réduire.

C'est trop insister cependant sur ce côté sombre de la société anglaise. Nous aimons mieux chercher ailleurs des preuves plus humaines de la thèse que nous avons adoptée. Emerson, avec sa pénétration habituelle, en indique deux sur lesquelles il est regrettable qu'il n'ait pas insisté davantage, la beauté physique et l'amour de

la campagne. La grande beauté des Anglais doit tout au sang et à la race, et rien à la civilisation. Dès les premiers âges, ils étaient renommés pour leur beauté. Le pape saint Grégoire, au commencement du VIIe siècle, rencontra dans les rues de Rome de jeunes captifs anglais d'une beauté si merveilleuse, qu'il les bénit avec cette jolie parole : *Non Angli, sed angeli.* Après la conquête, cette beauté saxonne émerveillait les Normands eux-mêmes. Au XIIIe siècle, le vif et spirituel empereur Frédéric II de Hohenstauffen, énumérant dans de charmans vers provençaux les belles choses terrestres qui avaient enchanté ses sens, citait les mains et la chair des Anglais : *La man e cara de Anglés.* Certains peuples développent leur beauté en même temps que leur civilisation; la race anglaise au contraire a été belle de tout temps. Ainsi, au XVIe siècle, les portraits des personnages français, hommes et femmes, nous frappent décidément par leur laideur relative, un certain tâtonnement maladroit de la nature, un dégrossissement laborieux. L'impression qui reste est celle d'une chrysalide qui a brisé à demi sa coque et qui se dépouille de sa robe grossière. La beauté française dut attendre encore cent ans avant d'arriver à l'expression parfaite d'elle-même (1); mais la beauté anglaise ne tient pas à cette influence spiritualiste, c'est une beauté qui tient à la race, au sang. Son caractère est essentiellement barbare. Emerson dit, à propos de la culture intellectuelle des Anglais et de leur penchant à rapporter les choses les plus idéales aux objets les plus familiers, qu'ils ressemblent à des fermiers qui viendraient d'apprendre à lire. Il en est de leur beauté comme de leur culture morale : on dirait des fermiers et des forestiers qui sont tout récemment sortis de leurs cabanes, que l'air des villes n'a pas encore eu le temps de flétrir, et dont le sang et les chairs sont encore empreints des salutaires influences des bois, des montagnes et de la mer. Cette beauté rustique et sauvage a tout le charme et toute la fraîcheur des objets naturels. C'est un fait proverbial qu'en Italie les pêcheurs et les paysans ont tous un air de princes dépossédés, et ce fait est cité comme une preuve de l'antiquité de la civilisation dans ce pays. De même qu'en Italie l'aspect aristocratique est commun à toutes les classes, en Angleterre cette beauté rustique et populaire se rencontre du haut en bas de l'échelle sociale. La force musculaire des Anglais, leur vigoureux profil, l'éclat de leur teint, le calme impénétrable de leurs regards, la gaucherie de leurs mou-

(1) Et encore, au risque de scandaliser les admirateurs fanatiques du siècle de Louis XIV, on peut soutenir que ce n'est pas au XVIIe, mais au XVIIIe siècle qu'ont apparu les vrais caractères de la beauté française, qui sont la gentillesse, la grâce, le mouvement et la vivacité. La beauté des personnages illustres du règne de Louis XIV frappe par son caractère individuel plutôt que par son caractère national. Au XVIIIe siècle au contraire, le caractère national apparaît finement marqué sur toutes les physionomies.

vemens, ne reportent pas l'esprit vers les temps écoulés, et ne racontent aucune histoire : la société n'a pas laissé son empreinte sur ces visages. Cette beauté intéresse par elle-même et n'éveille jamais la curiosité. Les accidens de la vie ne participent, dirait-on, en rien à sa formation, et il arrive rarement qu'on ait l'idée d'y chercher leurs traces. De telles personnes semblent faites pour la vie calme et saine des forêts et des champs, et c'est là aussi la vie qu'elles préfèrent. Rustique est leur beauté, rustiques sont leurs habitudes. Aussitôt qu'il le peut, l'Anglais s'enfuit loin de la ville. L'opposition qui existe en Italie et en France entre la population et la vie des villes et la population et la vie des campagnes, opposition malheureuse, et qui a eu tant de tristes résultats historiques, n'existe pas en Angleterre. Le vrai séjour de l'Anglais, c'est la campagne. L'aristocratie y séjourne toute l'année; les riches commerçans de la Cité, leurs affaires finies, vont retrouver chaque soir leurs familles, qui habitent souvent à plusieurs lieues de Londres. Malgré l'extension du commerce et des manufactures, la vie rustique et les populations agricoles sont encore les fondemens des mœurs et de l'édifice social de l'Angleterre.

Le caractère de leur patriotisme est sous le même rapport extrêmement remarquable. Les Anglais n'ont aucune idée de la patrie dans l'acception latine de ce mot. Pour le Français, la patrie c'est le sol même, le sol, qu'on n'emporte pas à la semelle de ses souliers. L'amour du paysan français pour la terre est plus qu'un amour, c'est une religion. Tous les habitans d'un village français se trouveraient, par miracle, transportés loin de leur pays, qu'ils sécheraient d'ennui, quoique réunis ensemble et parlant la même langue. Entre la terre et l'homme, il existe chez nous des relations morales; la terre n'est pas un objet d'exploitation, c'est un être animé. Nos codes, en faisant consister la propriété dans un lien moral qui unit le possesseur à la chose possédée, ont fait plus que définir un droit; ils ont exprimé un des sentimens les plus profonds du cœur français. La patrie pour le Français, c'est donc le sol natal; en dehors de ce sentiment, il ne conçoit rien qu'un certain cosmopolitisme vague et qu'une certaine idée universelle d'humanité. Tout autre est le patriotisme anglais. L'Anglais n'a d'amour pour sa terre qu'en proportion de ce qu'elle lui rend; elle n'est rien pour lui qu'un moyen de richesse et d'activité, il l'occupe féodalement, et comme par droit de conquête. Quant au sol natal, il n'a pour lui aucune superstition. Le patriotisme anglais consiste dans le fanatisme du sang. Ce qui réunit les Anglais, ce n'est pas la terre, c'est la race. Leur patrie n'est pas circonscrite, par conséquent elle est partout où se parle la langue anglaise, où se trouvent des hommes de race anglaise. C'est là ce qui explique la facilité avec laquelle voyagent et émigrent les Anglais de

toute condition. Un tel peuple n'aurait jamais adopté pour symbole de sa domination l'immobile Capitole. Il semblerait au premier abord que ce sentiment de la race dût être moins fort que celui qui provient de l'attachement au sol, et cependant il n'en est rien. L'orgueil du sang établit entre les Anglais de diverses classes une franc-maçonnerie occulte qui se traduit par une solidarité étroite et forte. Ils se soutiennent mutuellement dans les grandes et petites choses avec une âpreté qui quelquefois frise l'injustice et l'abus de la force. C'est surtout dans leurs relations avec l'étranger que cette solidarité apparaît sous son aspect révoltant; ils n'ont aucune pitié pour son ignorance des usages nationaux, aucune justice pour ses réclamations; l'étranger est, dirait-on, en dehors de la loi anglaise. C'est une opinion reçue sur le continent qu'un procès engagé en Angleterre se terminera toujours au détriment de l'étranger. « Ils se soutiennent tous comme larrons en foire, » disait un artisan qui revenait d'Angleterre, avec la naïveté d'un homme qui ne sait pas raffiner sur ses impressions. Or ce patriotisme à la fois très matériel et très moral est précisément propre à toutes les races germaniques. Cette patrie qui coule dans le sang est la seule qu'elles possèdent. Seulement l'orgueil de la race a été poussé par les Anglais plus loin que par aucun peuple, à l'exception des Juifs. Les autres peuples, à mesure qu'ils se civilisent, perdent rapidement le souvenir de leur origine et sont réunis par des liens plus souples et moins matériels; un Français ignore parfaitement qu'il est d'origine celtique, mais le dernier mendiant anglais sait qu'il est Anglo-Saxon, et il s'en vante. Dans ce patriotisme, nous retrouvons encore l'esprit barbare, exclusif de leurs ancêtres, cet esprit de race qui jadis poussa les Saxons à refouler et à massacrer les Celtes plutôt qu'à se fondre avec eux, qui a depuis si bien réussi à dépeupler et à subjuguer l'Irlande sans conquérir autre chose que ses haines, qui tient les populations de l'Inde si bien séparées des colons anglais, qu'il n'est pas à craindre que leur commerce ait pour résultat de créer un nouveau peuple, qui a diminué enfin d'une manière si sensible le nombre des indigènes d'Amérique et d'Australie.

A propos de ce patriotisme, disons, en manière de parenthèse, que l'orgueil national anglais n'est guère moins insupportable pour un esprit bien fait que la vanité nationale des Français. Si le patriotisme français a pour effet inévitable d'agacer les nerfs, le patriotisme anglais vous étourdit comme une solide migraine. Il entre une forte dose de pédantisme dans la manière dont ce peuple exprime sa satisfaction nationale. La vanité du Français ne s'applique presque jamais qu'à son histoire passée; avec lui, on a du moins cette ressource qu'il dira sans se gêner tout le mal possible de l'état présent de son pays; il va calomnier sans se faire prier ses concitoyens et son gouver-

nement. Avec l'Anglais, cette compensation vous est refusée; il vous faut avaler l'éloge de *notre* gigantesque commerce, de *notre* puissante marine, de *notre* immense crédit public! Chaque jour, l'Angleterre se chante un dithyrambe à elle-même. «Nous sommes un grand peuple» est le refrain obligé de ses journalistes et de ses orateurs. Ce patriotisme pourrait à bon droit s'appeler parfois de l'insolence, s'il n'était exprimé avec une naïveté qui désarme. Emerson raconte à ce sujet qu'une dame anglaise sur le Rhin, entendant un Allemand désigner comme étrangers les voyageurs avec qui il se trouvait, s'écria: « Non, nous ne sommes pas étrangers, nous sommes Anglais; c'est vous qui êtes des étrangers. » Décidément tous les peuples se valent en fait de sottise nationale : la Russie seule, malgré son esprit d'envahissement, avait fait exception; mais depuis que, selon l'expression d'un de ses ministres, elle se *recueille*, il est impossible de dire quels résultats auront ses méditations.

« Nous ne sommes pas des étrangers, nous sommes des Anglais. » Le mot de cette dame anglaise peut nous faire rire; cependant, tout ridicule qu'il est, il exprime un fait : les Anglais sont des citoyens du monde. Grâce au caractère particulier de leur patriotisme tel que nous l'avons expliqué, ils n'ont d'autre patrie que leur communauté d'origine. Swedenborg prétendait que l'homme était composé de petits hommes; chaque Anglais est une petite Angleterre. Il emporte l'île tout entière en lui, avec ses préjugés, ses mœurs et ses institutions: le missionnaire vend des culottes et du calicot aux sauvages: le commerçant distribue des bibles et enseigne la parole de vérité. Le Français, en dehors de son pays, ne représente rien que lui-même, son caractère et ses goûts individuels; l'Anglais représente toute une race; il ne s'assimile pas aux autres peuples, il s'impose. Quand vous vous demanderez pourquoi l'Angleterre a échappé à ces révolutions subversives qui arment les classes les unes contre les autres, pensez à cette franc-maçonnerie du sang qui unit les plus pauvres mendians aux plus grands lords; elle établit une unité de sentimens et une unité d'action autrement fortes que toutes les centralisations et toutes les machines administratives. L'orgueil de race efface toutes les distinctions et crée une fraternité indissoluble, pareille à celle de ces guerriers germains qui se faisaient lier les uns aux autres pour vaincre ou pour mourir ensemble.

S'ils sont envahisseurs par nature et despotiques pour tout ce qui est en dehors d'eux, au moins ils ne le cachent pas, et ils l'avouent à visage découvert. Leur grande vertu est la véracité, cette qualité admirable des populations barbares de la Germanie. A cet amour même de la vérité est uni un sentiment pratique qui ressemble beaucoup à la véracité, le sentiment de la réalité. L'Anglais ne sait mentir d'aucune manière, ni par égoïsme, ni par imagination, ni par poli-

tique. Les peuples du Midi se sont fait une habitude poétique du mensonge; ils mentent par plaisanterie, par besoin d'imagination, par excès de sociabilité, et s'enivrent de leur propre mensonge. Le Français ment aussi, beaucoup par politesse, quelquefois par bonté naturelle, le plus souvent par esprit de résistance. Le mensonge est chez nous une arme de défense personnelle qui nous sert à écarter notre voisin et à l'éconduire dans les formes, de manière à ne lui laisser aucun prétexte de nous nuire. Certaines nations du Nord, qui semblent avoir compris instinctivement tout le parti qu'on pouvait tirer des vices humains en leur donnant une forme aimable, mentent par intérêt et calcul, non plus d'une manière passive, comme le Français, mais agressivement, et dans une intention despotique. L'Anglais ne ment pas, ni pour attaquer ni pour se défendre, et le silence est son unique méthode de taire la vérité. Quand il essaie de mentir, il le fait avec une gaucherie qui indique que le mensonge est une arme dont il ne sait pas se servir. Il peut être cruel, injuste, égoïste, mais dans ses vices il n'entre pas la moindre ombre de déloyauté. — L'Anglais, dit fort bien Emerson, n'est pas du bois dont on fait l'assassin politique, l'inquisiteur, le conspirateur, l'affilié de sociétés secrètes, aimables emplois de l'activité humaine qui impliquent tous des habitudes de dissimulation ténébreuse et le mépris de la vérité. — S'il lui faut choisir entre l'impolitesse et le mensonge, il choisit franchement l'impolitesse. Sa franchise va si loin, qu'elle est quelquefois agressive : il vous jette à la face de grosses vérités, même quand il n'y a aucune raison de les énoncer. Cet amour de la vérité est le fond du génie de beaucoup de leurs grands hommes. Ils sont très nombreux, les hommes célèbres de l'Angleterre qui nous enseignent cette leçon morale, qu'on peut être grand sans avoir beaucoup de génie. Le docteur Johnson et le duc de Wellington sont de beaux types de ces hommes qui, sans avoir reçu de grands dons de la nature, et avec des facultés ordinaires, ont conquis la gloire, cette déesse qui aime les privilégiés, à force de rectitude et de franchise. L'histoire anglaise est pleine de traits de franchise qui dépassent ceux qu'on peut trouver dans les annales des autres peuples. Il y a peu d'exemples de courage moral plus beaux que celui de l'évêque Latimer, qui, un jour de réception officielle du haut clergé anglican par le roi, présenta à Henry VIII une copie de la Bible, avec une marque à ce passage : « Dieu jugera les adultères et les souteneurs de courtisanes. » C'est cette invariable véracité et cette solide franchise qui ont établi la renommée du commerce anglais et la sûreté de son crédit public. L'Angleterre est assise sur la véracité et la bonne foi, et cette véracité est pour elle une nécessité autant qu'un instinct, car, du jour où elle mentirait, l'imposant édifice s'écroulerait de lui-même.

En toutes choses, les Anglais aiment la réalité, qui est la forme extérieure de la vérité, et ne se paient pas d'apparences et de chimères. Ils ont été accusés d'être matérialistes; mais leur matérialisme n'est, à tout prendre, que la protestation d'hommes qui n'aiment pas à être dupes et à se nourrir de fumée. Ils ne veulent pas, selon l'énergique parole de l'apôtre, boire de la cymbale et manger du tâmbour. Ils croient plus aux faits qu'aux paroles, non-seulement pour les autres, mais pour eux-mêmes. Ils n'ont aucune bonne opinion d'eux-mêmes tant qu'ils n'ont pas fait quelque chose, et ils ne deviennent invincibles que dès qu'ils sont sûrs d'eux-mêmes. C'est un proverbe saxon qui se retrouve au fond de toute leur histoire, qu'un homme ne connaît jamais sa force véritable que lorsqu'il l'a essayée. Ils n'ont aucun des critériums délicats du tact, de l'esprit de finesse, de l'intuition, pour pénétrer le mérite latent d'un homme avant qu'il se soit révélé. Ces facultés d'appréciation féminines ne conviennent pas à cette race virile; ils n'ont d'autre moyen d'appréciation que les actes et les œuvres accomplis, mais alors la supériorité de leur jugement se révèle, ainsi que leur grand esprit de justice. Chaque chose est estimée pour ce qu'elle vaut, depuis le talent d'un boxeur jusqu'à la correspondance d'un journal. Ils savent exactement proportionner la récompense au mérite intrinsèque de chaque œuvre produite; telle chose doit se payer par de l'argent, telle autre par de l'estime, celle-ci par de la popularité, celle-là par une pairie. Ils ne surenchérissent, ni ne marchandent sur rien. Il est difficile de tromper et d'abuser longtemps des hommes d'un pareil bon sens, car ils veulent voir partout un exact équilibre entre les paroles et les actes, une exacte appropriation des moyens à la fin. Ils ne sacrifient pas à l'apparence, à la vanité; ils ne cèdent qu'à la nécessité. Leur achitecture n'est pas établie sur des règles géométriques et des principes esthétiques : elle est déterminée par les nécessités de la vie. La maison est construite pour son habitant et conformément à sa manière de vivre. Il en est de même de tous les détails de la vie. Le costume tire son élégance de la juste application du vêtement à l'usage auquel il est destiné; il est toujours élégant, selon eux, s'il remplit les conditions d'aisance, de commodité, de chaleur, en vue desquelles il a été confectionné. Cet attachement passionné à la réalité a été très bien saisi et très vivement rendu par Emerson : « Ils aiment la réalité dans la richesse, le pouvoir, l'hospitalité, et apprennent difficilement à se contenter de l'apparence... Ils n'ont pas un grand goût pour les ornemens; mais s'ils portent des bijoux, il faut que ce soient des bijoux. On lit dans le vieux Fuller qu'une dame au temps d'Élisabeth aurait autant aimé avaler un mensonge que de porter de fausses pierres précieuses et des pendans de fausses perles. Ils ont une préférence et comme une sorte d'appétit terrestre

pour la propriété territoriale, préférence qui est, dit-on, caractéristique de toutes les races germaniques. Ils construisent leurs maisons en pierres; leurs édifices publics et privés sont également massifs et durables. Ceux qui comparent leurs vaisseaux, leurs maisons, leurs édifices publics avec nos vaisseaux, nos maisons, nos édifices publics d'Amérique, disent communément qu'ils dépensent une livre sterling là où nous dépensons un dollar. Les simples et riches vêtemens, les simples et riches équipages, l'extrême simplicité et l'extrême richesse de leurs demeures et de leurs ameublemens portent témoignage de la véracité anglaise. »

Comme toutes les choses de ce monde, cet amour de la réalité a son revers, et c'est à une altération de ce vigoureux sentiment qu'il faut rapporter le grand péché intellectuel de l'Angleterre : l'importance exagérée donnée à la richesse. La richesse est en effet, à prendre les choses d'un point de vue étroit et matériel, la plus solide réalité de ce monde; c'est en outre un moyen commode d'apprécier la valeur d'un homme et de mesurer sa situation sociale. Le sentiment de la dépendance à laquelle la pauvreté soumet l'homme augmente encore chez cette indépendante nation l'admiration de la richesse. Les Anglais semblent penser avec les anciens que la pauvreté fait perdre à l'homme la moitié de sa valeur, ils chantent avec Aristophane les mérites du dieu Plutus, et avec Pindare les vertus du vainqueur du *turf*, possesseur des splendides équipages et des riches coupes d'or. Ils sont, sous ce rapport, aussi païens et aussi anti-chrétiens que possible. Ils semblent n'avoir jamais eu même le sentiment lointain de cette indépendance dans la pauvreté qui a été le partage de races plus délicates. Emerson cite un mot de Nelson qui fait frémir : « Le manque de fortune est un crime que je ne peux pas pardonner. » — « La pauvreté est infâme en Angleterre, » disait Sidney Smith. N'en déplaise à Nelson et à Sidney Smith, ce n'est pas la pauvreté qui est infâme, c'est cet abominable culte de Mammon. Ce respect de la richesse est plus qu'un défaut, c'est un crime; c'est la grande corruption que les Anglais ont jetée dans le monde; ils ont infecté de cette fausse idée, inconnue avant eux, toutes les autres nations. Dieu seul sait quel châtiment il tient en réserve pour punir cet attentat contre l'humanité; ce qui est certain, c'est que les Anglais paieront leur coupable idolâtrie, comme les autres peuples ont payé toutes les corruptions dont ils ont donné l'exemple aux nations et qu'ils ont rendues enviables.

L'esprit conservateur de l'Angleterre tient de très près à ce sentiment de la réalité. L'intelligence de l'Anglais est mal à l'aise dans les théories, et ne conçoit bien une idée que lorsqu'elle est revêtue d'un corps. Le fait et l'idée sont pour lui identiques; aussitôt que la substance matérielle disparaît, il n'existe plus rien que le vague.

De là l'attachement qu'il a pour ses institutions, de là aussi la timidité avec laquelle il dirige ses attaques contre les préjugés dont il reconnaît l'influence malfaisante. Il peut ne pas aimer l'aristocratie; mais comment gouvernera-t-on, lorsqu'une fois l'aristocratie aura disparu? Il peut ne pas aimer l'église; mais comment le peuple priera-t-il si l'église est une fois renversée? Voilà la crainte qui arrête la main de tout ardent Anglais, et qui tempère ses passions politiques. En outre les institutions établies ont pour un peuple pratique comme le peuple anglais un avantage inappréciable; elles donnent à l'homme la mesure du devoir qu'il doit accomplir et les instrumens nécessaires pour l'accomplir. Prenons un exemple, l'église anglicane si l'on veut. Emerson met finement le doigt sur toutes les plaies religieuses de l'Angleterre; il montre bien le caractère illogique de l'institution anglicane, la dépeint abandonnée par tous les esprits pensans et minée par le germanisme. Sans se laisser abuser par la phraséologie religieuse, il déclare tout net que la religion des Anglais dans la haute société n'est que le complément d'une bonne éducation. Cela est vrai, et cependant combien d'hommes excellens en dehors de l'église et dans l'église même qui, connaissant ces défauts aussi bien qu'Emerson lui-même, s'attachent obstinément au *credo* anglican! La raison en est simple; l'édifice a beau être défectueux, il offre un abri. L'homme le plus pieux, le plus animé de dispositions chrétiennes, verra son ardeur se répandre en fumée, s'il n'appartient pas à une institution fixe. Laissé seul avec la conscience de son devoir, il se trouvera fort embarrassé; à force d'être général, son devoir n'aura rien de direct ni de pratique. Les instrumens lui feront défaut pour l'accomplir. Comment commencer et par quoi finir? C'est là le grand vice de tous les esprits solitaires; les outils leur manquent, et sinon le but élevé et lointain, au moins le but direct et temporel. De telles choses ne sont pas à craindre avec un épiscopat et un *credo* établi, les moyens et les buts d'activité abondent : missions, prédications, culte, enseignement, l'individu n'a que l'embarras du choix. Les Anglais ne résistent pas aux faits, et comme ils ne se font jamais prier pour reconnaître le mérite d'une œuvre quelconque, il s'ensuit que les institutions, quelles qu'elles soient, sont presque inébranlables dans ce pays, car il est rare qu'il y ait une institution qui n'ait pas en elle une parcelle de bien unie à beaucoup de mal. Comment remplacerons-nous le bien qui est mêlé à cet alliage. Tel est le raisonnement invariable de l'intelligence anglaise. Le radical le plus obstiné, le plus ardent pour les intérêts des classes moyennes, ne songe pas à détrôner l'aristocratie, au moins de ses postes officiels de représentation extérieure. Il voudrait avoir le pouvoir réel, celui de l'argent, et laisser à l'aristocratie le pouvoir du rang et des manières, qu'il ne songe pas à lui contester. Le charme personnel, l'attrait des

manières, privilége incontestable des classes élevées, sont un des grands ascendans de l'aristocratie sur le peuple. Emerson fait, au sujet des relations entre les différentes classes en Angleterre, une remarque excellente. « Un Anglais, dit-il, ne montre aucune pitié pour ceux qui sont au-dessous de lui dans l'échelle sociale : en revanche toute tolérance de la part de son supérieur le surprend et lui fait perdre de la bonne opinion qu'il avait de lui. » Ce trait admirable a été saisi au vif dans le coin le plus caché du cœur anglais. Ainsi l'esprit conservateur de l'Angleterre s'explique par ce sentiment de la réalité; les institutions n'y sont pas estimées pour leur valeur philosophique, mais comme mesure, méthode et moyen d'activité.

Le sentiment de la réalité fait le fond de toute la littérature anglaise, et dans ses conceptions les plus fantasques elle ne s'en écarte jamais. Les génies et les lutins de Shakspeare n'ont qu'une idéalité relative. Ils ont des goûts, des préférences, des aptitudes spéciales; ce ne sont pas des êtres surnaturels, ce sont les habitans invisibles du monde naturel. Les personnages allégoriques de John Bunyan ne sont pas des abstractions, ce sont des êtres en chair et en os, qui dorment, mangent et boivent. Dans le récit de ses voyages, le capitaine Gulliver n'oublie jamais de nous dire combien son navire filait de nœuds à l'heure, quelles étaient les directions de l'aiguille aimantée, quelles plantes fleurissaient à Lilliput ou à Brobdingnac. Le génie de Foë, de Richardson, de Fielding, de Goldsmith, pour prendre toutes les variétés possibles du talent anglais, consiste dans la précision avec laquelle chaque trait est gravé, dans l'art d'accuser chaque individualité, et de présenter chaque fait particulier à son tour avec toute son importance. La force poétique anglaise consiste, non dans une rêverie calme et sereine de l'âme, mais dans l'expression vive, crue, vibrante de l'impression reçue; l'émotion remplace la contemplation. Emerson est bien sévère en général pour la littérature anglaise; il lui reproche de n'être pas assez générale, en un mot, de n'être pas platonique : singulier reproche, qui n'est pas d'ailleurs absolument juste. L'élément spiritualiste existe dans la littérature anglaise, et il sort précisément de cet esprit amoureux de réalité. Les Anglais s'attachent au particulier, cela est vrai, mais ils ne se contentent pas de le décrire didactiquement, ils le pénètrent et le fouillent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé ce qui est intrinsèquement son être. Ils s'attachent avec ardeur à chaque objet jusqu'à ce qu'ils aient saisi et surpris l'âme de cet objet, l'idée sur laquelle il repose. Aussi l'âme des faits et des choses vit-elle dans leurs écrits; elle en sort comme le brillant génie du conte arabe du grossier coffret dans lequel il était enfermé. C'est là certainement un spiritualisme d'un genre particulier; il ne dépasse pas le cercle de la nature, je le veux.

mais il ne doit pas être confondu avec un attachement étroit à la matière. Les écrivains et les poètes anglais ne sont pas des hiérophantes et des brahmanes perdus dans la contemplation de l'immuable et de l'inaccessible : ce sont des magiciens merveilleux, et leur baguette, depuis Shakspeare jusqu'à Scott et Byron, a su évoquer des milliers de figures passionnées, mobiles, que le rayon de la vie a frappées, et dont la mémoire humaine a conservé un souvenir distinct comme de personnes connues et aimées.

Les meilleures qualités ont leur point faible par où le mal peut s'introduire. Si ce solide sentiment de la réalité existait sans contrepoids dans l'âme anglaise, l'esprit matérialiste l'envahirait bientôt, et, la timidité égoïste et conservatrice qu'il engendre aidant, un *statu quo* chinois deviendrait la loi de l'Angleterre. Heureusement, pour maintenir l'équibre entre les deux tendances opposées qui tirent à elles le monde physique comme le monde moral, — le mouvement et le repos, — Dieu a donné aux Anglais, en même temps que le respect des faits extérieurs, une force qui réagit incessamment contre eux, c'est-à-dire un extrême esprit d'indépendance. L'individu isolé se place en dehors de la civilisation tout entière, et s'attribue le droit de la juger. Malgré son apparente soumission, il interroge toutes les institutions, lève le masque de toutes les doctrines, et prononce un verdict, raisonnable ou non, dont il fait sa loi personnelle et dont il ne se départ plus. Quiconque analyse avec soin cette faculté morale que l'on nomme indépendance s'aperçoit bien vite qu'elle n'est que la négation, plutôt instinctive que raisonnée, de tout ce qui est contraire à notre nature, tandis que la soumission peut être à la fois une adhésion instinctive aux choses conformes à notre nature et une adhésion forcée aux choses qui lui sont contraires. L'Anglais, si soumis envers les faits, quand ils répondent à quelque chose qui résonne en lui, ferme impitoyablement ses yeux et ses oreilles devant tout ce qui lui est étranger. Par un singulier bonheur, ses institutions, ses lois, sa religion, se sont trouvées en conformité exacte avec ses instincts. Voilà pourquoi il est si peu enclin aux révolutions; mais si, par un hasard fatal qui a été la malédiction de presque tous les autres peuples, on avait essayé d'exiger son obéissance à des lois qui fussent étrangères à sa nature, des luttes sans fin auraient éclaté, d'autant plus violentes et difficiles qu'il aurait fallu engager le combat, non avec une armée qu'on peut disperser en quelques heures, mais avec chaque individu pris isolément. C'est pourquoi je pense que certains partis s'abusent étrangement quand ils croient qu'on pourrait imposer aux Anglais certaines institutions aussi facilement qu'on les a imposées à d'autres peuples. Le roi ou le ministre qui voudrait forcer l'obéissance de cette nation

en dépit de ses instincts serait obligé de faire ce qu'on fit au siége de Saragosse, où, la ville une fois enlevée, il fallut faire le siége de chaque rue, de chaque maison, de chaque étage.

Le fond de la langue anglaise n'est point celui que supposait Beaumarchais; il se compose de deux monosyllabes, *oui* et *non;* le *oui* ne se fait jamais attendre, et le *non* ne recule jamais. Une fois que l'un ou l'autre de ces monosyllabes est prononcé, les Anglais agissent avec une outrance désormais invariable. Si ce mot prononcé est *oui*, alors vous voyez se produire une obéissance de tous les instans, un amour sans caprices, un dévouement excessif; si c'est *non*, ce sont des haines opiniâtres et irrévocables. Il y a un mot biblique qui revient souvent dans leurs livres et dans leurs discours et qui exprime bien le fond de leur caractère : « Son amour et sa haine étaient tenaces comme le sépulcre et forts comme la mort. »

L'Anglais ne se soumet donc aux faits que proportionnellement pour ainsi dire, et selon qu'ils répondent plus ou moins à ses instincts; mais comme tous les faits qui se produisent dans le milieu ambiant où il respire n'ont rien qui lui soit essentiellement contraire, la soumission se trouve plus forte que la résistance, et l'indépendance anglaise, au lieu d'avoir à s'attaquer à des ennemis véritables, n'a plus qu'à s'attaquer à des détails. De là les délicates nuances de la vie politique et religieuse anglaise, qui sont si difficiles à saisir pour des yeux étrangers habitués aux couleurs tranchées. Les Anglais discutent sur d'imperceptibles détails, et les questions sur lesquelles ils se divisent sont quelquefois tellement subtiles, qu'on peut dire sans paradoxe que chez d'autres peuples elles formeraient au contraire des points de contact. Cas de conscience, querelles de ménage, légers dissentimens domestiques, voilà les ressources qui restent à cet esprit d'indépendance absolue. Ce que l'on appelle sur le continent excentricité anglaise ne provient pas d'autre chose que de cette indépendance qui, n'ayant jamais trouvé autour d'elle un motif puissant de protestation, a pris l'habitude de s'attaquer aux détails. L'Anglais se conforme aux mœurs générales et ne s'en sépare que sur un point presque imperceptible. Plus imperceptible est cette dissidence, et plus l'excentricité paraît étrange. Il faut qu'ils soient dissidens sur quelque point; il faut qu'ils aient un soupirail, quelque étroit qu'il soit, par où leur âme puisse respirer. O bienfaisante nature, voilà donc à quels exercices modestes tu as amené par le cours du temps l'anarchique indépendance et la farouche liberté des anciens pirates scandinaves et des guerriers barbares!

Donc cette concordance des institutions nationales avec les instincts populaires, en gênant l'indépendance sans la détruire, produit ce qu'on appelle excentricité. Empêchée et comme emmaillottée par

des habitudes chéries, et presque malheureuse par trop de bonheur, l'individualité humaine se révèle dans ce pays de la façon la plus bizarre. C'est le pays des idées fixes, des dadas, des *hobbies*. Un homme passe sa vie à demander l'abolition des bourgs pourris, ou une réforme postale, ou l'abolition de certains droits de douane, et il trouve que c'est un emploi suffisant de l'existence. Il ne suit qu'une idée unique, idée qui n'a presque jamais rapport qu'à un fait unique; mais il la suit jusqu'à la mort. L'Angleterre moderne est néanmoins le pays de l'individualité par excellence, le pays où le bienfait de l'individualité s'est étendu au plus grand nombre d'hommes. Certes l'individualité y est plus vigoureuse que grande, et des expressions dédaigneuses et étourdies viennent aux lèvres, quand on compare les Anglais contemporains aux anciens Italiens, par exemple, chez lesquels une vie infinie s'enfermait dans le plus étroit espace possible. Sienne, Lucques, Pise et Florence ont possédé des inividualités telles que n'en possède point l'immense empire britannique; mais en revanche, si les individualités sont moins hautes de taille, elles sont plus nombreuses. On trouverait difficilement un Anglais qui n'eût pas en tête une idée particulière à faire triompher, une invention à produire, un détail à révéler. Si leur personnalité n'est pas plus grande, n'en accusez pas, comme on l'a fait souvent avec injustice et comme Emerson l'a fait lui-même, leur génie et leur caractère; n'en accusez que l'impuissance heureuse où ils sont de s'attaquer à quelque chose de général par suite de l'harmonie extraordinaire qui existe entre les hommes et l'état social. Leur personnalité intime est au contraire tellement forte, qu'elle se fouille sans relâche, se creuse et se tourmente jusqu'à ce qu'elle se soit trouvé une issue pour s'échapper extérieurement et se faire reconnaître.

J'arrive au dernier trait du caractère national, à la véritable pierre de touche qui donne la qualité de l'âme, — le courage. Le courage anglais m'a toujours frappé par ses allures étranges et ses préférences excentriques. Il est absolument barbare et septentrional : on dirait le courage d'hommes qui ont toujours lutté non contre des hommes, mais contre des forces naturelles. On raconte que les Gaulois, dans leurs excursions guerrières, levaient leurs épées en l'air toutes les fois qu'il tonnait : « Si le ciel s'écroule, disaient-ils, nous le soutiendrons avec nos épées. » Voilà le courage français dès l'origine; c'est celui d'hommes qui ne se sont jamais mesuré qu'avec des hommes, et qui traitent les forces de la nature comme un ennemi humain. J'imagine au contraire que les anciens Scandinaves, lorsqu'il tonnait, essayaient non de braver le tonnerre, mais de se faire un abri solide, qu'ils ne se fiaient pas à leurs épées pour combattre l'orage, et que s'ils avaient pu dérober au dieu Thor quelques-

uns de ses marteaux pour le combattre à armes égales, ils l'auraient fait volontiers. Les Anglais traitent les hommes comme ils traiteraient des forces naturelles dont ils ne connaîtraient pas la puissance exacte. Ni le tigre ni le lion ne sont lâches, et cependant ils reculent devant un ennemi inconnu : l'Anglais recule aussi avec la timidité de la bête fauve, jusqu'à ce qu'il ait reconnu son adversaire, rassemblé ses forces et surtout pris son parti. Ce n'est pas par calcul qu'il recule, c'est par un sentiment beaucoup plus honorable, c'est par défiance de lui-même. Il ne se bat que lorsque la fatalité le veut; alors il marche intrépidement à son sort. Aussi ce n'est pas dans ses luttes avec l'homme qu'il est le plus remarquable, c'est dans la lutte avec ce qu'il y a de plus tyrannique et de plus fatal, les forces naturelles. L'héroïsme, très réel pourtant, de l'Anglais sur le champ de bataille est bien dépassé par l'héroïsme du pionnier isolé au sein des forêts et du marin sur l'Océan. Ils se battent bravement avec des ennemis muets, avec des bancs de glace, avec des crocodiles et des alligators, avec des serpens et des tigres. Les annales de leur marine et de leurs colonies contiennent des milliers d'exemples de cet héroïsme presque inconcevable. On dirait d'hommes qui n'ont fait toute leur vie que chasser l'ours blanc du pôle et se battre avec les monstres de la mer. Ce dédain des dangers naturels est leur vrai courage : il avait fait de leurs ancêtres d'étonnans pirates; il a fait d'eux d'étonnans colons et d'extraordinaires marins.

L'Angleterre représente donc la civilisation barbare. Partout ailleurs contrarié, impuissant à s'exprimer sous une forme précise, mal pondéré et trop obéissant à ses instincts pour avoir appris à les gouverner, le génie germanique a trouvé en Angleterre son expression pratique, et a montré ce dont il est capable, non plus dans la vie spéculative, mais dans la vie politique et active. Traditions, institutions, langue, habitudes, caractère, vertus et vices, tout est là profondément germanique. Il est entré de l'alliage latin dans cette civilisation, je le sais; mais cet alliage y est entré dans une proportion très mince, dans la même proportion que le cuivre entre dans nos monnaies d'argent et pour le même but. Il n'a servi qu'à donner à ce génie plus de sonorité et de solidité; il a été la soudure qui a servi à attacher ensemble toutes les pièces de cette civilisation. Un peu de discipline était nécessaire pour que cette indépendance excessive ne devînt pas de l'anarchie; un peu de culture romaine était nécessaire pour que cet esprit sauvage eût honte de lui-même et ne persistât pas dans son ignorant orgueil : la civilisation romaine a fourni cette parcelle de discipline et de culture, et, sous l'influence de ce levain imperceptible, la pâte barbare a fermenté avec une vigueur extrême. Les Anglais n'en sont pas moins restés ce qu'étaient leurs pères, et

ils n'ont fait que développer en mieux leurs qualités et leurs instincts. Leurs pères étaient anarchiques, ils sont libres et indépendans; leurs pères étaient marins et pirates, ils sont marins et commerçans; leurs pères étaient fermiers, pêcheurs, chasseurs, ils sont encore fermiers, pêcheurs et chasseurs; leurs pères voyaient le monde animé par des légions de travailleurs invisibles nommés *trolls* ou nains, ils ont réalisé ce rêve de leurs pères et ont fait de l'Angleterre un royaume de *trolls* étonnamment actifs. Ces barbares scandinaves, si féroces et si sanguinaires, avaient sous cette dureté extérieure un cœur accessible aux sentimens les plus chastes et les plus délicats; ils avaient l'amour du foyer domestique, le respect de la famille. Les Anglais modernes ont conservé ces sentimens, et y ont ajouté tout ce que la civilisation peut y ajouter de délicatesse. La tendresse du cœur anglais étonne par sa douce violence. Le rude Nelson frappé à mort à Trafalgar trouve des accens de douceur familière qui ne semblent pas devoir appartenir à cet implacable haïsseur. Il se retourne vers lord Collingwood : « Embrasse-moi, Hardy, dit-il avec la douceur d'un écolier. Et puis, comme un enfant qui va au lit, dit Emerson, il s'endort du sommeil éternel. » Dans les plus grands traits comme dans les nuances les plus délicates, ils restent essentiellement germaniques.

Voilà le vrai caractère de la nation, l'unité qui réunit en un faisceau toutes ses contradictions. Ce caractère mérite bien qu'on le décrive et le médite, car il représente une civilisation définitive, désormais arrêtée et précise. Il n'a rien de vague, rien qui soit en train de formation et d'élaboration. Le temps pourra y ajouter encore quelques ornemens, mais désormais il existera tel qu'il est. Le nombre de nations qui sont arrivées à être en possession parfaite d'elles-mêmes, à présenter au monde une expression définitive de leur être intime, n'est pas grand. Jusqu'à présent, les âges modernes n'en comptent que deux, l'Angleterre et la France. Chez ces deux peuples seulement se rencontrent nettement dessinés les deux caractères contraires qui se trouvent répandus partout en Europe à l'état de vagues instincts : en Angleterre, l'esprit germanique; en France, l'esprit celtique et latin. Et telle est la raison pour laquelle, malgré tout ce qu'elles ont de contraire et d'ennemi, les deux nations sont invinciblement attirées et repoussées l'une vers l'autre, car elles sont les deux pôles d'un même aimant dont le nom est civilisation. Elles ne *servent* pas seules la civilisation, mais seules elles la représentent nettement, et sous une forme définitive et précise.

ÉMILE MONTÉGUT.

LES

ANGLAIS ET L'INDE

I.

LES FONCTIONNAIRES CIVILS DE L'HONORABLE COMPAGNIE DES INDES.

Quelles que soient les destinées que l'avenir réserve à l'empire anglais de l'Inde, qu'une invasion étrangère, une révolution intérieure, ou plus probablement les désastres d'une guerre européenne viennent arracher, dans les temps futurs, le territoire hindou au sceptre de l'Angleterre, la conquête de la vaste région qui s'étend du cap Comorin aux chaînes de l'Himalaya restera la grande page de l'histoire moderne de la Grande-Bretagne. La série de travaux politiques et militaires auxquels se rattachent les noms de lord Clive, de Warren Hastings, du marquis de Wellesley et du marquis de Dalhousie comptera sans contredit parmi les faits les plus considérables de notre temps et parmi les plus grandes choses qu'une nation ait jamais accomplies. Ce n'est pas tout cependant que de fonder un empire : il s'agit d'en assurer la durée, et ici se présente une suite de faits plus modestes, qu'en dehors de l'Angleterre (1) on a peut-être trop négligés : nous voulons parler du régime même qui est sorti de cette période agitée et brillante, principal objet jusqu'à ce jour de nos études et de notre admiration. Comment s'est créée la puissance anglaise dans l'Inde, c'est ce qu'on sait assez générale-

(1) Parmi les ouvrages les plus utiles à consulter sur les faits dont nous parlons et que nous avons nous-même souvent mis à contribution, il faut citer les souvenirs du colonel Sleeman, les livres de MM. Kaye et Campbell, enfin le *Calcutta Review*, recueil périodique trop peu connu en Europe, où les intérêts de l'Inde sont discutés avec une rare supériorité de connaissances spéciales et de talent.

ment : ne serait-il pas temps de rechercher à quelles conditions elle se maintient? Un long séjour dans l'empire indo-britannique nous facilite peut-être l'examen de cette dernière question. Le service administratif, l'enseignement, le système pénal, les institutions financières, l'armée doivent appeler l'attention de quiconque tient à s'éclairer sur les bases de l'établissement anglo-hindou, sur les réformes qu'on y a déjà introduites, sur celles qu'il réclame encore, et nous serviront successivement de sujets d'étude.

I.

Au-dessus du service administratif, dont il faut s'occuper d'abord, se place, on le sait, l'honorable compagnie, représentée par la cour des directeurs. Les Hindous, race peu habituée aux pouvoirs collectifs, se figurent la compagnie sous les traits d'une vieille dame vivant noblement dans une contrée lointaine, par-delà les mers. Sans discuter les analogies que la cour des directeurs peut présenter avec la fiction native, il convient d'examiner les pouvoirs attribués par la charte de 1833 à cette importante corporation, afin d'apprécier avec plus d'exactitude les divers changemens consacrés par la nouvelle charte de 1853.

Le dernier règlement n'a point modifié les rapports établis en 1833 entre la compagnie et la couronne. Aujourd'hui comme alors, tous les actes du gouvernement de l'Inde sont rendus au nom de la cour des directeurs; mais son pouvoir est plus apparent que réel, et au-dessus d'elle s'élève l'influence prédominante de la couronne et du parlement, représentée par le *board of control*. Le mode de transactions entre ces deux pouvoirs est le suivant : les ordres de la cour des directeurs, rédigés par un comité secret élu dans son sein, sont soumis au *board of control*, qui, en cas de dissentiment, doit renvoyer les ordres au comité en motivant sa désapprobation. Un délai de quatorze jours est alloué à la cour pour faire des remontrances et tenter de modifier l'opinion des conseillers de la couronne; au bout de ce temps, le *board of control* s'assemble pour discuter les explications de la cour et rendre une décision, qui, fût-elle contraire à ses vues, doit être envoyée aux Indes et mise à exécution. On voit que le *board of control* et, par son intermédiaire, la couronne et le parlement exercent une influence péremptoire dans toutes les grandes questions de politique étrangère ou intérieure qui s'agitent dans le domaine indien. De fait, les attributions indépendantes réservées à la cour des directeurs se réduisent aux droits d'élire ou de révoquer le gouverneur-général, et il n'a été fait jusqu'à ce jour qu'une seule fois usage du droit de révocation à l'égard de lord Ellenborough.

L'attention doit moins se porter sur les dispositions communes aux deux chartes que sur celles qui les distinguent l'une de l'autre. Ce n'est donc pas sur les analogies, mais sur les différences, que nous allons insister.

Suivant la charte de 1833, la représentation immédiate de la compagnie des Indes, c'est-à-dire la cour des directeurs, était composée de 30 membres élus à vie parmi les actionnaires qui satisfaisaient à deux conditions : posséder 2,000 liv. sterl. d'actions et avoir résidé deux ans en Angleterre. Dans l'élection des directeurs, 1 vote était attribué au propriétaire de 1,000 livres d'actions, 2 votes pour 3,000 livres, 3 votes pour 6,000 livres, et 4 votes pour 10,000 liv. Les femmes et les filles propriétaires avaient droit de vote. La même charte allouait un salaire annuel de 300 livres à chaque directeur; mais, outre cette rétribution insuffisante de travaux ardus et journaliers, elle réservait exclusivement à la cour, et c'était là le plus beau fleuron de la couronne directoriale, le droit de distribuer les brevets des services civils et militaires de l'Inde. Les hommes éminens qui, il y a près d'un siècle, ont organisé le gouvernement de l'Inde anglaise, ont compris *à priori* que, pour gouverner des hommes aussi étrangers aux idées et aux mœurs de l'Europe que le sont les hommes de l'extrême Orient, il fallait créer des officiers civils et militaires spéciaux, élevés dès leur jeunesse au milieu des populations natives et rompus à leur langage comme à leurs préjugés. Il n'était toutefois pas facile de déterminer le mode de recrutement de l'administration et de l'armée indiennes. Abandonner aux mains du ministère et de la couronne la distribution de ce riche patronage, c'était leur fournir des armes bien puissantes contre l'indépendance des parlemens. Aussi fut-il résolu de confier la feuille dorée des bénéfices de l'Inde aux mains de la cour des directeurs, corps indépendant, par son organisation, du parlement et de la couronne. L'on peut dire que chaque directeur reçoit en moyenne, pour sa part annuelle de patronage, douze commissions militaires et une commission civile. En évaluant les brevets militaires au même taux que les brevets de l'armée de la reine, soit 500 liv. st., et la commission civile à 3,000 liv. st., somme payée, comme il a été prouvé par enquête, dans certaines transactions frauduleuses, on voit que chaque directeur recevait, sinon en espèces, du moins de fait, un salaire annuel d'environ 10,000 l. st. Les règlemens défendaient, il est vrai, aux directeurs de distribuer les places dont ils disposaient autrement que pour le bien du service, et annulaient tout brevet qui aurait été acheté par quelque *valuable consideration*. Ces règlemens furent violés bien des fois sans doute; bien des fois des commissions furent vendues à prix d'argent soit par les directeurs, soit par leurs amis : la chose a été prouvée clairement par des enquêtes, notamment en

1809 et en 1828, où des commissions du service civil émanées des directeurs Thelusson et Prinseps furent annulées par décision de la cour. Néanmoins ces enquêtes sévères ont prouvé que ces transactions frauduleuses n'étaient pas aussi fréquentes que l'on aurait pu le craindre. Parmi les motifs qui ont été mis en avant ces dernières années pour retirer aux directeurs le patronage de l'Inde, l'accusation de faire profit d'argent des brevets à leur disposition n'a été soutenue que par des ennemis injustes et passionnés. C'est avec plus de raison qu'on leur a reproché d'employer les brevets du service indien à solder des services électoraux ou à servir des intérêts de famille (1), et les usages suivis dans l'élection au directorat, qui forcent chaque candidat, quelque illustre que soit son nom, quelque grands que soient ses services, à quêter en personne les suffrages des électeurs, ne se prêtent que trop aux transactions *illicites*.

La nouvelle charte de 1853 a apporté à la constitution de la cour des directeurs les changemens suivans : le nombre des directeurs est réduit de trente à douze, leur salaire annuel élevé de 300 à 500 liv. sterl.; enfin les brevets du service civil de l'Inde doivent être mis désormais au concours public. Que ces réformes portent une atteinte profonde au pouvoir de la cour des directeurs, c'est là ce que l'on ne saurait se dissimuler; que l'on doive en espérer de bons résultats, c'est une question que l'expérience seule pourra résoudre. Beaucoup de bons esprits croient, et nous croyons avec eux, que la loi nouvelle qui régira désormais le recrutement de l'administration anglo-indienne n'est qu'une concession faite à l'esprit démocratique du siècle, et rien de plus. Il est en effet hors de doute, parmi les hommes qui ont quelque expérience de l'Inde, que les recrues doivent se rendre jeunes sur le théâtre de leur vie officielle pour s'initier au langage, aux habitudes, aux préjugés des hommes qu'ils auront un jour à gouverner. Comment donc formuler, pour une limite d'âge

(1) Sans insister sur les fraudes auxquelles a pu donner lieu le mode d'élection au directorat, nous croyons que le reproche adressé aux directeurs d'employer leur patronage à servir des intérêts de famille n'est pas entièrement mérité. La part de commissions attribuée aux véritables ayant-droit, aux jeunes gens dont les pères ont appartenu aux services civils ou militaires de l'Inde, n'a jamais été plus considérable que dans ces dernières années. On peut facilement expliquer la chose sans même croire au progrès des vertus publiques parmi les membres de la cour. Lorsque la compagnie des Indes possédait le monopole du commerce du pays, il était d'un grand intérêt pour les sommités financières de l'Angleterre d'être admis au sein de la cour. Cet intérêt a cessé avec la charte de 1833, qui a affranchi le commerce de l'Inde. Depuis lors, un plus grand nombre d'officiers retirés civils et militaires ont été admis parmi les directeurs, qui ont distribué plus abondamment le patronage de l'Inde parmi les familles anglo-indiennes. Nous appuyons cette opinion de quelques chiffres. Le nombre de brevets accordés par les directeurs aux fils d'anciens officiers de la compagnie, qui, de 1813 à 1833, sur 5,092 commissions était de 404, est de 348 sur les 1,843 commissions distribuées de 1836 à 1853. La proportion s'est donc élevée du douzième au quart.

de dix-sept ou dix-huit ans, un programme d'examen qui puisse donner des gages de capacité future? Sera-ce l'éternel latin ou le sempiternel grec, une double infusion de géométrie, voire de calcul différentiel, qui indiqueront que tel ou tel sujet doit obtenir la préférence des examinateurs, qu'il possédera un jour les aptitudes si diverses indispensables à l'officier civil indien pour les fonctions multiples qu'il doit remplir dans sa carrière? Puisque au reste la compagnie des Indes est entrée à son corps défendant, mais est entrée enfin, dans la voie libérale du recrutement de son administration par examen, il en est un que l'on doit lui recommander instamment d'inscrire sur son programme : c'est l'examen de santé! Sous ces climats débilitans, au milieu de cette vie monotone et triste des stations indiennes, l'énergie morale dépend surtout du bon état des forces physiques. Malheureusement là encore la science divinatoire des examinateurs serait bien souvent mise en défaut, et tel hercule de dix-huit ans, admis par les médecins sur le certificat de ses larges épaules et de ses joues fleuries, viendrait s'étioler dans les plaines du Bengale, tandis qu'un enfant chétif et repoussé comme tel eût acquis sous le climat de l'Inde les dimensions d'un colosse.

Le nouveau règlement qui ouvre à la libre concurrence des examens les commissions civiles de l'Inde ne semble donc, nous le répétons, rien autre chose qu'une concession faite à l'esprit niveleur et anti-héréditaire du jour; nos sympathies ne sont pas avec lui, et nous devons souhaiter que l'Angleterre n'ait pas à déplorer amèrement une mesure qui n'a que les apparences du libéralisme. Le nouveau système a le grand inconvénient de rompre des traditions d'honneur, d'expérience, de dévouement à la chose publique, qui se perpétuaient dans un service en quelque sorte héréditaire, d'entamer, ne fût-ce que d'une pierre, tout au sommet ce merveilleux édifice de l'Inde, dont les bases sont si fragiles. Il a un plus grand inconvénient encore, celui de jeter à trois mille lieues de leur pays, au milieu des tentations de l'oisiveté et de la débauche, des jeunes gens qui ne se rattacheront par aucun lien à la communauté anglo-indienne, et qui ne seront pas soutenus, au grand jour du combat entre les passions de la jeunesse et le devoir, par des affections, des souvenirs de famille, ou les conseils de l'amitié.

La couronne et le *board of control* d'une part, la compagnie et la cour des directeurs de l'autre, tels sont les pouvoirs antagonistes qui se partagent le gouvernement de l'Inde. Viennent ensuite les hauts fonctionnaires qui composent le gouvernement proprement dit, et auxquels se rattachent diverses catégories d'agens qui relèvent de leur autorité.

Tous les pouvoirs de la cour des directeurs dans ses domaines d'outre-mer sont délégués au gouvernement suprême de l'Inde sié-

geant à Calcutta, et composé du gouverneur-général et des cinq membres du conseil suprême de l'Inde.

Au milieu des grandeurs de ce monde dignes d'exciter l'envie, de tenter les efforts d'un homme vraiment ambitieux que le hasard de la naissance n'a pas placé sur les marches d'un trône, il n'en est pas assurément qui puisse entrer en comparaison avec la position de gouverneur-général de l'Inde anglaise. Tout ce qui peut satisfaire la vanité humaine, l'instinct du pouvoir, le noble désir d'être utile à ses semblables, se trouve réuni dans cette vice-royauté, qui commande à une armée de trois cent mille hommes, gouverne un territoire plus vaste et plus peuplé que le plus grand empire de l'Europe, administre un revenu de plusieurs centaines de millions, et dispose de plus d'emplois richement dotés que ne le fait le tsar de toutes les Russies. Quel plus noble champ d'ailleurs ouvert à toutes les facultés humaines que les intérêts si divers de cet empire où la civilisation du XIXe siècle se trouve incessamment en présence de la barbarie des premiers âges, et dont le chef suprême, après avoir examiné une des questions les plus délicates de l'économie politique, décidé du parcours d'un chemin de fer ou d'un télégraphe électrique, doit souvent à la même table, sur un carré de papier voisin, formuler un code de lois pour des populations plus sauvages que ne l'étaient les Gaulois au temps des druides, donner des ordres pour arrêter l'infanticide, passé dans les mœurs, ou les sacrifices humains!

Les pouvoirs du gouverneur-général sont absolus, et sous sa propre responsabilité il peut prendre toutes les mesures qui lui semblent nécessaires jusqu'à ce qu'il ait reçu les ordres de la cour, ordres auxquels il est tenu d'obéir sous peine de haute trahison. Le conseil suprême n'exerce pas même sur les décisions du gouverneur-général un droit de *veto*, et ses attributions sont clairement définies par la formule officielle des documens indiens, — *le gouverneur-général en son conseil* (*the governor general in council*), et non pas le *gouverneur-général et son conseil* (*the governor general and council*), — qui prouve assez que les résolutions du gouverneur-général sont prises à la connaissance des membres du conseil, mais que leur adhésion n'est pas nécessaire pour qu'elles puissent être mises à exécution. Le conseil suprême depuis plus de vingt ans n'a pas joué un grand rôle dans l'histoire de l'Inde : il est exclusivement recruté dans l'administration ou l'armée de la présidence du Bengale. Chacun de ses membres, quelque utile et brillante qu'ait été sa carrière, ne saurait jouir auprès des autorités métropolitaines, qui jugent en dernier ressort de tout conflit entre les autorités subordonnées, de l'importance personnelle nécessaire pour servir de contre-poids à l'influence d'un gouverneur-général, personnage qui à sa haute position officielle a toujours réuni la double autorité de talens éminens et

d'un nom haut placé dans le *peerage*. Le conseil suprême de l'Inde se compose de trois membres, deux membres civils et un membre militaire. Le commandant en chef de l'armée est de droit membre extraordinaire du conseil. Lorsque des matières législatives sont en discussion, le conseil suprême reçoit l'adjonction d'un membre auxiliaire, sorte de secrétaire-rédacteur avec voix délibérative, choisi parmi les sommités du barreau de Londres, et qui a pour mission de revêtir de la forme technique les actes du gouvernement. Les fonctions de membre du conseil suprême, les plus hautes de la hiérarchie anglo-indienne, ne peuvent être occupées par le même titulaire plus de cinq ans, et reçoivent le magnifique salaire annuel de 8,000 livres sterling.

Le gouvernement suprême discute et résout toutes les grandes questions de politique étrangère et intérieure qui s'élèvent dans les trois présidences. En outre il administre directement cette partie du domaine indien connue sous le nom de *non regulation provinces*. Ce sont généralement des conquêtes de fraîche date dans lesquelles l'état sauvage des habitans demande un gouvernement ferme et presque despotique. L'administration de ces provinces est recrutée par le gouvernement suprême en dehors de la hiérarchie régulière, parmi les officiers civils et militaires, surtout militaires, qui ont une connaissance spéciale des langages et des habitudes du pays (1). Le gouvernement suprême de l'Inde a enfin une surveillance à exercer sur les princes natifs indépendans ou prétendus tels, auprès desquels se trouvent des Mentors diplomatiques chargés de les maintenir dans la crainte de Dieu et de l'honorable compagnie des Indes (2).

(1) Les provinces désignées sous le nom de *non regulation provinces* sont celles de Tennasserim, l'Arracan, le Punjab, Satara, et les acquisitions récemment faites dans le royaume d'Ava.

(2) Voici la liste des pensions servies par le gouvernement suprême aux descendans des dynasties qu'il a dépossédées.

	Pension annuelle.
Le roi de Dehli	150,000 liv. st.
Nabab du Bengale	160,000
Famille du nabab du Bengale	90,000
Nabab du Carnatic	116,540
Famille du nabab du Carnatic	90,000
Rajah de Tingore	118,350
Rajah de Bénarès	143,000
Famille de Tippo-Sahib	63,954
Rajah de Malabar	25,000
Bajeo-Rao, ex-*peishwah*	80,000
Famille de l'ex-*peishwah*	135,000
Autres pensions	314,440
Total	1,486,284 liv. st.

Après le gouverneur et son conseil se placent les cours suprêmes, nommées par la couronne, et qui siégent aux chefs-lieux des trois présidences. Lorsqu'en 1773 le parlement anglais s'occupa de formuler la première constitution indienne, l'autorité absolue que les traités accordaient au gouvernement de la compagnie non-seulement sur la fortune et la vie des natifs, mais encore sur la fortune et la vie de tous leurs concitoyens demeurant dans l'Inde, ne fut pas sans effrayer l'opinion publique. On se prononça fortement en faveur d'une institution judiciaire qui devait avoir pour mission de surveiller les actes arbitraires que pourraient commettre des hommes qui, munis comme les officiers de la compagnie de pouvoirs étendus, ne relevaient que de son autorité. Un vote du parlement autorisa donc la couronne à instituer au sein de chaque présidence une cour de justice, chargée de faire exécuter la loi anglaise dans un rayon défini de territoire, et de plus investie du droit de juridiction criminelle sur tous les sujets anglais (*british born subjects*) résidens dans l'Inde. Cette institution, qui donnait un certain contrôle à la couronne sur les actes des serviteurs de la compagnie, satisfaisait aussi cette passion ardente et obstinée pour la constitution et les lois du pays qui forme un des traits distinctifs du caractère anglais. Enfin elle avait encore l'avantage de réfréner les violences auxquelles pouvaient se livrer envers les natifs des aventuriers de bas étage, comme l'étaient les premiers serviteurs de la compagnie. Malheureusement la lutte ne tarda pas à s'ouvrir entre les juges des cours suprêmes, désireux d'étendre leur juridiction, et les officiers de la compagnie, trop enclins à s'en affranchir, et ce conflit fut bien près de porter un coup mortel à la fortune naissante de l'Angleterre dans l'Inde. Aujourd'hui les attributions des cours suprêmes sont mieux définies; les ambitions, les passions individuelles se sont amorties sous l'action d'un gouvernement régulier, mais le fait anormal résultant de l'institution des tribunaux suprêmes ne subsiste pas moins encore dans toute sa force. Les sujets anglais résidant dans l'intérieur du pays, placés sous la juridiction exclusive de tribunaux qui siégent à quatre et cinq cents lieues de leur domicile, sont de fait indépendans de tout contrôle régulier, et c'est là une lacune de l'organisation anglo-indienne qu'il est important de combler au plus vite. Les juges des cours suprêmes sont investis pour douze ans de leurs fonctions et sont recrutés parmi les légistes les plus éminens du barreau anglais (1).

(1) Le président ou *chief justice* reçoit un salaire annuel de 8,000 livres sterling, et les deux autres membres de la cour 6,000 liv. sterl. Après la période réglementaire de leur temps de service, une pension viagère de 2,000 liv. st. est allouée au *chief justice*. Cette pension se réduit à 1,500 liv. sterl. pour les deux autres juges.

II.

Au-delà des moteurs essentiels du gouvernement de l'Inde, commencent à fonctionner les forces secondaires, et d'abord le corps des agens civils, divisés en trois groupes, — les *agens proprement dits* (*civil service*), — les *agens auxiliaires* et *agens natifs*, — la police.

Les premiers débuts du service civil dans l'Inde furent aussi modestes que les débuts de l'honorable compagnie elle-même. L'idée de la conquête, l'ambition de faire passer sous le joug de l'Angleterre le vaste domaine du Grand-Mogol n'entrait dans aucun cerveau, quelque porté à l'aventure qu'il pût être, et les plans de la compagnie, l'énergie de ses serviteurs ne tendaient qu'à un but, exploiter et agrandir le champ des transactions commerciales. Ainsi au milieu du siècle dernier un gouverneur écrivait dans une dépêche d'adieu, où il résumait les travaux et les services de son administration, que lui et les siens n'avaient jamais cherché qu'à bien placer les marchandises de la compagnie, et que la gloire d'avoir fait de bons marchés avait suffi à son ambition et à celle des agens sous ses ordres.

Le pied modeste sur lequel était alors monté l'établissement de la compagnie dans l'Inde explique ces idées étroites. Il se composait d'un gouverneur à 300 roupies par mois, d'un conseil de neuf ou dix officiers touchant un moindre salaire, et d'un corps de jeunes marchands qui recevaient, pour peser du salpêtre et auner du drap, des gages variant de 19 à 180 roupies par mois. Chaque employé faisait alors le commerce non-seulement pour le compte de la compagnie, mais aussi pour le sien propre, et il est permis de croire que le trésor public n'était pas toujours admis à prendre part aux plus heureuses spéculations, lorsque l'on examine certains règlemens somptuaires de l'époque, par lesquels il est défendu aux jeunes employés de porter des habits brodés, de conduire des équipages à quatre chevaux et d'entretenir des bandes de musiciens.

L'*apprenti* (car les devoirs de sa profession ne permettent pas de donner au débutant d'autre titre) arrivait dans l'Inde à quinze ou seize ans; il recevait pour prix de ses premiers services un salaire de 16 roupies par mois et la jouissance d'un *dustuck* ou permis signé du gouverneur et du secrétaire du conseil. Toutes les marchandises couvertes par ce permis devaient, en vertu des usages établis, entrer dans l'intérieur sans acquitter de droits de douane; aussi l'exploitation de ce privilége formait-elle la part la plus importante du revenu des officiers civils de la compagnie. Dès leur début, pour mettre ce privilége à profit, ils s'associaient avec des *banians* qui leur fournissaient les fonds nécessaires, et au bout de quelques mois

à peine des jeunes gens arrivés dans l'Inde sans aucuns capitaux se trouvaient engagés dans d'énormes spéculations, souvent heureuses, ce qui explique les règlemens somptuaires dont je viens de parler. Les conditions de l'association entre le *banian* et le jeune employé étaient variables : l'apprenti avait droit tantôt au huitième, tantôt au quart, même à la moitié des bénéfices. Bientôt cependant le commerce privé des agens fit un si grand tort aux intérêts de la compagnie, et lui créa de si sérieuses difficultés avec les gouvernemens natifs, que les directeurs durent se préoccuper de mettre un terme aux abus du système des *dustucks*. Leurs ordres, exécutés par des gouverneurs énergiques, furent couronnés de succès, et les agens tombèrent dans la plus profonde détresse. Un homme qui depuis s'est élevé au premier rang de la hiérarchie indienne raconte qu'à ses débuts dans le service civil en 1769, étant attaché comme commis au bureau secret politique, son salaire de 8 roupies par mois ne suffisait pas à payer son loyer, et que souvent il se mettait au lit à huit heures pour ne pas brûler de chandelle. Toutefois ces réformes extrêmes n'eurent qu'un effet passager, les prévaricateurs étaient trop nombreux pour ne pas résister victorieusement à l'énergie des gouverneurs et aux ordres de la cour des directeurs, quelque rigoureux qu'ils fussent. Le commerce des agens n'était pas le seul abus qui fît obstacle au succès de la compagnie. Les princes natifs ne reculaient par exemple devant aucun sacrifice pour acheter le bon vouloir des employés européens : M. Shore, depuis lord Teignmouth, rapporte dans sa correspondance privée qu'étant chargé d'une mission près du nabab de Lucknow, il lui fut offert cinq lacs de roupies et 8,000 *goldmohurs* (1,570,000 francs) pour le dernier mot de certaines négociations, offres magnifiques qu'il refusa (1). Le duc de Wellington, alors sir Arthur Wellesley, lorsqu'il dirigeait les négociations d'un traité de paix entre les princes mahrattes et le nizzam de Hyderabad, reçut un matin la visite du premier ministre de ce dernier, qui lui offrit 100,000 livres sterling pour prix du secret de ses instructions, secret qu'il lui promettait de garder religieusement. « Vous êtes donc capable de tenir un secret? » dit le jeune général. Et sur les protestations emphatiques de son interlocuteur, il se contenta de répondre : « Et moi aussi (*and so I am*). » Mais peu d'hommes étaient capables de pareils traits de probité, et la corruption des employés menaçait de ruiner la fortune naissante de l'Angleterre dans l'Inde, lorsque lord Cornwallis comprit, avec la sagacité d'un homme d'état et la libéralité d'un grand seigneur, que le seul moyen d'attaquer le mal dans sa racine, de donner aux agens la force de résister aux tentations corruptrices qui les environnaient de toutes parts,

(1) Un lac de roupies vaut 100,000 roupies, ou 250,000 francs.

c'était de faire du service de l'Inde le service le mieux rétribué du monde. C'était aussi le moyen d'attirer dans les rangs de la compagnie des jeunes gens d'élite ayant puisé dans des familles honorables des principes solides de moralité, jeunes gens qui en étaient jusque-là restés éloignés. Tels étaient à cette époque les dangers et les privations du voyage, la mauvaise renommée des employés, leurs occupations mesquines et exclusivement commerciales, que la compagnie ne voyait guère arriver dans ses rangs d'autres recrues que des aventuriers décidés à marcher à la fortune, n'importe par quel chemin. Au milieu de ces derniers, de grands hommes d'état se révélèrent sans doute : lord Clive et Warren Hastings, par leur heureuse audace, leur profonde intelligence du caractère natif, commencèrent sur de larges bases l'édifice de la puissance anglaise dans l'Inde; mais ces esprits éminens eux-mêmes, éloignés de l'Angleterre depuis leur enfance, avaient dépouillé en grande partie ces instincts honnêtes, cette haine de la fraude et du mensonge, cette susceptibilité morale, sans lesquels il n'est point d'homme vraiment supérieur dans la société européenne. Aussi, en examinant les actes de leur vie, lorsqu'on en trouve qu'une morale même facile ne peut s'empêcher de réprouver, il faut penser non-seulement au succès qui justifie bien des choses, mais encore au milieu corrompu et corrupteur dans lequel ils avaient vécu dès leur plus tendre jeunesse.

Lorsque le marquis de Cornwallis arriva dans l'Inde, la compagnie n'était plus seulement une association de marchands, et d'autres intérêts que ceux des transactions commerciales devaient préoccuper ses représentans immédiats. En trente ans, les victoires de Clive et de Hastings avaient donné à l'Angleterre dans l'est un empire qui, pour la richesse et l'étendue, ne le cédait en rien aux conquêtes de Cortez et de Pizarre. Il ne s'agissait plus pour les agens civils de la compagnie d'auner du drap, de peser du salpêtre, mais bien de remplir les fonctions les plus ardues qui puissent échoir à l'homme public. Rendre justice à des millions d'hommes différens entre eux de manières et de langages, administrer un système de revenu compliqué dans des districts grands comme des royaumes d'Europe, maintenir l'ordre et l'empire des lois au milieu d'une population corrompue, être à la fois juge, administrateur, financier, diplomate, souvent même soldat, tels étaient les devoirs multiples que les officiers civils de la compagnie avaient à remplir, et de leur intégrité, de leur aptitude, de leur dévouement allait dépendre la fortune de l'Angleterre dans l'Inde. Lord Cornwallis voulut mettre le salaire des employés civils à la hauteur de la mission qu'ils avaient à remplir, et régla sur une échelle vraiment magnifique les émolumens de l'administration indienne. Ces émolumens sont restés les mêmes pendant trente-cinq ans jusqu'aux réductions faites en

1830 par lord William Bentinck. On a du reste beaucoup exagéré ces réductions, qui s'élevèrent en total à 8 lacs de roupies environ. Ainsi le budget du service civil de l'Inde fut réduit de 97 lacs 47,000 roupies à 91 lacs 11,000 roupies, laissant aux employés qui le composent une moyenne de traitement annuel de 1,750 liv. sterl.

Le marquis de Wellesley, à l'administration duquel se rattachent les plus grands faits de l'histoire des Anglais dans l'Inde, compléta les réformes de lord Cornwallis en fondant à Calcutta, le 4 mai 1800, le collége de Fort-William, qui devait servir de pépinière au service civil de l'Inde. Toutefois les dépenses que devaient entraîner les grands projets de l'illustre homme d'état, les proportions magnifiques qu'il avait données sur le papier aux détails de cet établissement, effrayèrent la rigoureuse économie de la cour des directeurs, et le noble lord fut obligé de renoncer au plan d'éducation qu'il avait tracé pour les futurs administrateurs de l'Inde. Le collége de Fort-William fut ouvert, mais dans des conditions restreintes qui n'ont pas changé depuis.

Après avoir tracé ce profil historique du service civil dans l'Inde, nous sommes amené à examiner quelles sont les conditions d'admission et d'éducation pour les jeunes gens qui le recrutent. Comme il a été dit précédemment, le privilége de distribuer les commissions ou *writership* a exclusivement appartenu aux directeurs jusqu'à ces derniers temps : c'est là un des plus beaux fleurons de la couronne directoriale que la nouvelle charte de 1853 leur a enlevé; mais la question de l'admission au concours public une fois résolue par vote du parlement, il a été fort difficile d'établir les conditions de l'examen, et ce n'est qu'après de longues hésitations qu'une commission, composée de MM. Macaulay, Melvill, Jorrest et Lefèvre, est arrivée à tracer un programme très compliqué. Le candidat doit connaître à fond la langue anglaise, l'histoire politique et littéraire du royaume-uni. Il doit, pour les langues anciennes, être préparé aux épreuves qui assurent les plus hautes distinctions honorifiques dans les universités d'Oxford et de Cambridge. En ce qui touche les langues modernes et les sciences, il doit posséder l'italien, l'allemand, le français, le sanscrit, l'arabe, les mathématiques depuis l'arithmétique jusqu'aux plus hautes découvertes de la science moderne, la chimie, la physique, les sciences morales, les élémens de morale et de philosophie et *the inductive method* dont le *Novum Organum* est le manuel, etc. (1). Dans le résumé officiel de ses travaux, la commis-

(1) Les examens doivent être passés par écrit dans les diverses branches du programme, et comptent pour les proportions suivantes dans le chiffre total : littérature anglaise, composition, 500; histoire, 500; littérature générale, 500; grec, 750; latin, 750; français, 375; italien, 375; allemand, 375; mathématiques, 1,000; sciences naturelles, 500; sciences morales, 500; sanscrit, 375; arabe, 375 ; total 6873.

sion, qui espère peu trouver parmi les candidats un nouveau Pic de la Mirandole capable de répondre *de omni re scibili et quibusdam aliis*, prévoit humblement que le chiffre d'excellence ne sera jamais atteint; mais elle explique qu'en formulant ce programme aussi vaste que détaillé, elle a voulu donner des chances aux jeunes gens qui, à des connaissances classiques distinguées, réunissent une certaine habileté dans les sciences mathématiques, ainsi qu'à ceux qui possèdent à un haut degré les sciences naturelles et morales ou les langues européennes.

La nouvelle charte n'a du reste apporté aucune modification à l'éducation des jeunes candidats aux grandeurs de l'administration indienne, et, l'examen subi victorieusement, ils doivent comme par le passé entrer au collége de Haylebury, où ils suivent pendant deux ans les études spéciales qu'exige la profession qu'ils ont embrassée. Le collége de Haylebury est situé à vingt et un milles de Londres, dans le comté de Hertford, et fut fondé il y a trente ans environ, sinon sous l'administration, du moins sous l'inspiration du marquis de Wellesley. Il a déjà été dit, à l'honneur de ce grand homme d'état, que le premier il s'était sérieusement occupé de l'éducation des futurs administrateurs de l'Inde. Le collége d'Haylebury devait n'être, suivant ses plans, que le premier degré d'une éducation qui serait complétée sur les lieux mêmes. L'établissement de Haylebury fut plus heureux que le collége de Fort-William; dans son organisation, la cour des directeurs, sans se laisser arrêter par d'étroites considérations d'économie, suivit presque entièrement les plans originaux du marquis de Wellesley, et l'éducation donnée aux jeunes gens les prépare autant que possible à la carrière qu'ils sont appelés à suivre. Les études des élèves d'Haylebury sont divisées en quatre cours, chaque cours est de six mois et se termine par un examen qui donne l'entrée du cours supérieur (1). Un examen final ouvre aux élèves d'Haylebury les portes du service civil de l'Inde, et dans le cas où ils ne peuvent subir victorieusement cette dernière épreuve, ils reçoivent en compensation un brevet d'officier dans la cavalerie anglo-indienne.

Les élèves, bien que vivant en commun à Haylebury, mènent une

(1) Les études du premier cours portent sur les six premiers livres de géométrie, le grec et le latin, et les élémens du sanscrit, cette tête de Méduse des langues. Celles du deuxième comprennent l'algèbre, l'économie politique, le persan et le sanscrit. Dans le troisième, on aborde la statique, la dynamique, l'histoire, principalement l'histoire de l'Inde depuis la période des brahmes jusqu'aux conquêtes de Warren Hastings; les études de sanscrit et de persan sont continuées, et enfin les élèves commencent à étudier l'hindostani, celle de toutes les langues orientales qui doit leur être le plus utile. Le quatrième cours n'est guère qu'une continuation du troisième; seulement l'étude de l'astronomie remplace celle de la dynamique et de la statique.

existence fort libre, et l'on n'exige d'eux rien autre chose que d'assister matin et soir aux prières dans la chapelle, et à deux ou trois heures de leçons publiques. Le reste du temps est à leur libre disposition. Le principal du collége jouit d'un pouvoir discrétionnaire, et peut infliger toutes les punitions sans contrôle, y compris l'exclusion. Les élèves du collége d'Haylebury paient une pension annuelle de 200 livres sterling, et leur nombre s'élève de quatre-vingt-dix à cent. Ils étaient compris dans les limites d'âge de dix-sept à vingt-trois ans sous l'ancien système, mais ils peuvent aujourd'hui figurer sur les bancs d'Haylebury jusqu'à l'âge respectable de vingt-cinq ans (1).

Après avoir passé l'examen final, le *writer,* c'est là désormais son nom officiel, est dirigé, ses frais de voyage payés, sur celle des trois présidences à laquelle il a été attaché. On comprend facilement que toutes ses études se concentreront désormais sur les langues orientales. Sur le banc du juge, sous la tente du collecteur, dans le *durbar* du prince indien, partout, à chaque instant de sa vie officielle, l'employé du service civil a besoin de pouvoir converser librement avec les natifs; mais quelle diversité d'études, que de travaux préliminaires pour arriver à une connaissance suffisante des idiomes en usage sur cette terre babélique de l'Inde! Dans le Haut-Bengale, c'est le bengali, l'hindostani, l'urdu; dans le Bas-Bengale, le bengali et l'urdu; à Bombay, l'urdu, le mahrate et le guzerati sont également indispensables; enfin, dans la présidence de Madras, il ne s'agit ni plus ni moins, pour l'officier civil, que de posséder le canarèse, le telaya et le tamil.

Après un examen préliminaire, le *writer* est admis parmi les élèves du collége de Fort-William et appelé à choisir la division de la présidence du Bengale dans laquelle il désire servir. Suivant qu'il

(1) Les personnes compétentes, tout en rendant justice au plan d'éducation suivi à Haylebury jusqu'à ces derniers temps, élevaient contre cet établissement quelques objections motivées. Sous l'ancien système, la limite inférieure d'âge étant fixée à dix-sept ans, l'étude du grec, du latin et des mathématiques prenait un temps considérable aux élèves; aussi, parmi les argumens que l'on a pu faire valoir en faveur du système d'admission au concours public, l'un des plus péremptoires a-t-il été que l'on pourrait de cette manière exclure d'Haylebury tous les cours parasites, et consacrer le temps des élèves dès le premier jour aux études spéciales. Le sanscrit de plus joue un rôle trop important dans l'enseignement d'Haylebury. Le sanscrit est, il est vrai, la langue mère de l'Inde, qui la possède à fond à peu de peine à apprendre les langages qui en dérivent; mais un bien petit nombre d'elus réussit à acquérir une connaissance parfaite de ce langage, difficile entre tous. Ajoutons aussi que l'on s'étonne de ne pas voir des cours de jurisprudence anglaise figurer sur le programme d'une institution destinée à former des hommes publics qui pendant la plus grande partie de leur carrière auront à remplir les fonctions de juge. C'est une lacune qu'on a souvent reprochée au collége d'Haylebury, et qui ne saurait subsister longtemps.

se décide pour la division du nord-ouest ou pour celle du sud, ses études sont dirigées sur le persan et l'hindostani, ou sur le bengali et l'urdu. La durée des études au collége de Fort-William est de dix-huit mois; au bout de ce temps, le *writer* doit encore avoir passé quatre examens. Les deux premiers consistent en traductions écrites d'un auteur natif en anglais ou réciproquement. Le troisième, le plus difficile, comprend une série de sentences où se trouvent renfermées des difficultés particulières d'idiome et de grammaire. Dans le quatrième examen enfin, le *writer* doit faire une traduction orale d'auteurs natifs désignés à l'avance.

Les élèves de Fort-William ne sont pas casernés et vivent chez leurs parens ou dans les clubs. A proprement parler, le collége de Fort-William n'existe que de nom, et les élèves ne s'y rendent que pour passer des examens mensuels. C'est hors du collége qu'ils achèvent leurs études, sous la direction d'un professeur natif, ou *mounshee*, qui, moyennant un salaire de 25 roupies par mois, se charge d'exprimer sur les lèvres des *writers* le jus divin des langues orientales. La compagnie leur alloue 300 roupies par mois à partir du jour de leur arrivée dans l'Inde. Autrefois, il y a de cela même à peine quelques années, le genre de vie des élèves du collége de Fort-William était fort extravagant; les traditions de vie joyeuse du bon vieux temps avaient survécu au bon vieux temps lui-même. Bon nombre de *writers* quittaient les bancs chargés de dettes pesantes dont ils portaient le fardeau toute leur vie, si bien qu'il était d'usage que chacun d'eux subît, à sa sortie du collége, un examen auxiliaire, sorte d'examen de conscience, en donnant sur sa parole d'honneur l'état de ses dettes. Cet usage a été, nous le croyons, conservé, quoique le genre de vie des jeunes gens soit beaucoup plus modeste qu'au temps passé, et que leurs dépenses, si elles dépassent les limites de leur traitement, ne fassent pas des vides qu'un secours opportun de la famille ou quelques années d'économie ne puissent facilement remplir.

On vient de suivre le *writer* jusqu'aux premiers pas de sa carrière officielle. Pour apprécier maintenant les devoirs qu'il aura à remplir comme magistrat, collecteur ou juge, il est nécessaire de dire quelques mots de l'état de l'Inde avant la conquête anglaise, et des conditions dans lesquelles cette conquête fut faite. Avant l'invasion mahométane, l'Inde ne jouissait pas, sous une monarchie universelle, d'un âge d'or gouvernemental. Divisée en petits royaumes, subdivisés eux-mêmes en principautés, son histoire ne présente qu'une longue suite de guerres intestines auxquelles la conquête mahométane vint mettre un terme sans assurer au pays des jours plus heureux. Fondé par la violence, l'empire mahométan exerça dans l'Inde un despotisme d'autant plus terrible que les conquérans étaient do-

minés par le fanatisme religieux. L'empire du Mogol était divisé en provinces ou *soubah*, dont le chef ou vice-roi était revêtu, comme délégué de l'empereur, de pouvoirs absolus en toutes choses, sauf en matière d'impôts. Le chiffre des impôts de chaque province était fixé par l'empereur de Dehli, et un officier spécial institué par lui, le *dewan*, avait mission de les percevoir. On comprend tous les vices de ce système. Le *dewan* tirait des populations des sommes plus considérables que celles dont il devait compte à l'empereur, et achetait par des présens le bon vouloir et le silence du vice-roi. De plus, des princes indiens avaient conservé des droits de souveraineté sur des districts considérables, mais cela à la condition de rendre des impôts plus élevés que des officiers mahométans n'auraient pu le faire. Que les populations natives fussent donc passées complétement sous le joug musulman, ou qu'elles eussent conservé des semblans d'indépendance sous des princes indigènes, un système d'exactions coupables, de rapacité effrénée, dominait parmi les gouvernans, et les populations, odieusement pressurées, étaient réduites à la plus déplorable condition. Les jours de grandeur de l'empire de l'Hindostan étaient comptés : miné par la faiblesse des descendans d'Akbar et par la corruption des grands officiers de la couronne, le trône du Grand-Mogol commença à crouler sur ses bases; des dynasties s'improvisèrent au milieu des dissensions intestines; la guerre civile étendit ses ravages dans toutes les provinces de l'empire, et le prince de la veille fut le captif du lendemain. Longtemps encore toutefois le titre d'empereur de l'Hindostan demeura dans la maison de Timour, et ce fut en s'appuyant sur des firmans arrachés à la faiblesse du Grand-Mogol, ou même scellés d'un sceau contrefait, que les nouveaux souverains légitimèrent aux yeux des populations leur autorité usurpée.

Au milieu de ce chaos, l'astre de la compagnie des Indes parut à l'horizon. Fondée uniquement pour favoriser les transactions commerciales entre l'Inde et l'Angleterre, elle avait obtenu du Grand-Mogol le droit d'établir des comptoirs sur le territoire de son empire; mais, au milieu des dissensions intestines qui ravagèrent le pays, chacun des heureux aventuriers que la fortune des armes conduisit au pouvoir suprême se crut en droit de faire subir aux Européens le poids de sa tyrannie et d'extorquer d'eux des sommes souvent considérables. L'instinct de la conservation personnelle poussa la compagnie des Indes à prendre part aux querelles dont les ravages s'étendaient jusqu'aux portes de ses établissemens, et quelques heureux faits de guerre jetèrent, sans plan prémédité à l'avance, les premiers jalons de la route que le char victorieux de l'Angleterre devait si glorieusement parcourir dans l'Inde. C'est un devoir pour l'écrivain de ne pas laisser passer ce fait considérable

inaperçu et de constater que ce fut sous l'empire d'une absolue nécessité, sans idée aucune d'extension de territoire, que la compagnie commença ses travaux militaires. En un mot, ses débuts comme puissance politique dans l'Inde, la conquête des provinces du Bengale, Behan et Orissa, ne furent qu'une juste représaille des horreurs de cette nuit terrible du 20 juin 1759, où 160 Européens périrent asphyxiés dans la prison (*Black-Hole*) où le nabab du Bengale les avait fait enfermer.

Les conditions de la conquête toutefois ne furent pas moins singulières que les circonstances qui l'avaient provoquée. Aux premiers jours, les provinces indiennes ne furent pas cédées à la compagnie d'une manière absolue, et elle n'obtint du Grand-Mogol que les droits qu'il déléguait aux grands officiers de la couronne. Il suit de là qu'à son début comme gouvernement dans l'Inde la compagnie ne crut ni devoir ni pouvoir s'écarter des usages établis, et continua à peu de chose près les systèmes d'administration, de perception d'impôts, de répression criminelle, établis par ses devanciers. Bien que ces usages aient subi de nombreuses modifications, l'action s'en fait encore sentir dans la machine gouvernementale de l'Inde, et pour bien comprendre les devoirs multiples des officiers civils anglo-indiens, il est indispensable de se rappeler qu'ils descendent en droite ligne des délégués de l'empereur de Dehli.

Il est temps de revenir au *writer* sorti après examen heureux du collége de Fort-William, et de le suivre dans ses débuts comme assistant auprès du magistrat d'un district. Autour de lui, on ne parle que les langages natifs, et il doit bon gré mal gré finir par s'y rompre. En principe, l'action de l'assistant est fort restreinte, et ce n'est généralement qu'après deux ans de travaux actifs qu'il est investi de pouvoirs d'une certaine importance. Il faut environ sept ans de service pour arriver du poste d'assistant à celui de magistrat en pied chargé d'un district.

C'est une tâche laborieuse et compliquée que celle d'un magistrat de district (1) dans l'Inde anglaise. Le magistrat répond de tous les détails de l'administration du district qui lui est confié. Il détermine les taxes à l'aide desquelles il est pourvu à la solde de la police

(1) L'on peut tracer le tableau suivant des moyennes de population, étendue, revenu, d'un district dans le domaine de l'honorable compagnie des Indes :

PRÉSIDENCE.	TERRITOIRE D'UN DISTRICT.	POPULATION.	REVENU FONCIER.
	milles carrés.		liv. st.
Bengale.....	3,200	1,000,000	103,000
Provinces nord-ouest.	2,300	730,000	130,000
Madras.....	6,500	800,000	765,000
Bombay.....	4,200	600,000	760,000

Ces chiffres établissent clairement l'importance des devoirs que les employés civils de la compagnie ont à remplir comme magistrats et collecteurs de district.

locale, à l'entretien des routes, des ponts et des travaux de canalisation. Les écoles, les établissemens de bienfaisance, les débits de liqueurs fermentées relèvent directement de son autorité. C'est lui qui prend toutes les mesures nécessaires au maintien du bon ordre dans le district; en cas de crime, il remplit les fonctions de magistrat instructeur. De plus, il est investi de pouvoirs judiciaires, pouvoirs peu étendus toutefois, car il ne peut infliger sans appel qu'une peine maximum de deux mois de prison pour vol et de quinze jours pour violences.

A côté du magistrat se place le collecteur. Les premiers devoirs de ce fonctionnaire sont de percevoir les impôts publics et de tenir les comptes du gouvernement; mais il ne remplit pas ces fonctions en simple receveur de taxe, et, comme agent et représentant du souverain du sol, il possède des pouvoirs très étendus. Les registres de son office contiennent un compte exact et détaillé de toutes les propriétés du district, et toute mutation doit y être inscrite sous peine de nullité de vente. Lorsque les impôts d'un propriétaire ne sont pas acquittés en temps opportun, le collecteur doit s'enquérir des causes de ce retard, et peut accorder un délai ou condamner le débiteur à l'emprisonnement. Il faut toutefois un ordre de l'autorité supérieure pour que les propriétés de ce dernier puissent être mises en vente. Le collecteur administre les biens fonciers du gouvernement, accorde les exemptions d'impôts, les concessions de terres. Les biens des mineurs, des absens, des inhabiles à gérer, sont confiés à ses soins, et il se trouve ainsi en contact intime et journalier avec les personnes et les intérêts des natifs. Certains pouvoirs judiciaires rentrent aussi dans ses attributions : il décide dans les querelles entre les propriétaires et les fermiers, mais il peut être fait appel de ses jugemens devant l'autorité judiciaire. Lors du passage des troupes, c'est encore le collecteur qui veille au soin de leur approvisionnement. Enfin, au chef-lieu de chaque collectorat, sous la surveillance spéciale de cet officier, se trouve une caisse publique contenant le plus souvent des valeurs considérables qui doivent acquitter les dépenses des diverses branches du service public. L'on peut donc dire que tous les intérêts financiers du gouvernement viennent se résumer dans le collecteur, et que toute matière de recette ou de dépense est soumise à son contrôle (1).

(1) Dans les provinces nord-ouest, dans les présidences de Madras et de Bombay, un seul et même officier est investi de la double fonction de magistrat et de collecteur. Il n'en est pas ainsi dans le Bengale, où ces fonctions sont divisées; mais on comprend facilement que dans l'un et l'autre cas un seul homme ne puisse suffire à des devoirs aussi multiples. Dans le Bengale, chaque magistrat de district a près de lui un assistant du service civil, et dans les présidences où un seul et même officier réunit les pouvoirs de collecteur et de magistrat, ce fonctionnaire a sous ses ordres un *deputy magistrate* et *collector*, plus un assistant, tous deux du service civil.

Au-dessus du collecteur, la hiérarchie anglo-indienne place le juge. C'est après dix-huit ou vingt ans de service, c'est-à-dire de trente-huit à quarante ans d'âge, que l'officier civil de la compagnie est appelé à ces hautes et difficiles fonctions. On n'imagine guère quels obstacles le juge indien rencontre dans l'accomplissement de sa mission protectrice. Ce fut en 1772 que Warren Hastings reçut de la cour des directeurs l'ordre de préparer, en se conformant autant que possible aux usages établis, un projet de constitution gouvernementale et judiciaire pour l'Inde. Ces documens servirent de base à la charte octroyée par le parlement à la compagnie en 1773. Sous les empereurs de Dehli, les prescriptions du Coran ne composaient pas exclusivement la législation en vigueur dans le vaste empire de l'Inde. Dans les cas criminels, les *Fouzdary* (1) servaient de guide au juge; dans les affaires civiles où l'une des parties était mahométane, l'on appliquait la loi du Coran, mais si aucun vrai croyant n'était engagé dans l'affaire en litige, le juge appliquait généralement dans sa sentence les prescriptions de la loi hindoue. Le traité de cession signé entre les Anglais et le descendant de Timour ne contenant aucune stipulation en faveur du maintien de la suprématie mahométane, le parlement crut faire à la fois acte de bonne politique et de justice en rétablissant l'égalité devant la loi civile parmi la population native du domaine indien. Il fut donc admis que les Anglais seraient soumis à la loi anglaise. Quant aux natifs, dans les cas où les deux parties appartiendraient à la même religion, on décida que l'affaire serait jugée conformément à la loi de cette croyance; mais si les deux parties professaient des cultes différens, il fut résolu que la sentence serait portée suivant les termes de la loi de la partie défendante. Les difficultés de ce système de législation mixte se révélèrent bientôt; des affaires se présentèrent où un juge imbu des idées libérales de la civilisation européenne ne put sans rougir appliquer une loi qui, comme la loi hindoue, est inspirée du plus violent esprit de fanatisme religieux. Une autre difficulté capitale que rencontrèrent les législateurs anglais chargés de compléter l'édifice légal de l'Inde, ce fut la question de savoir quelle loi serait appliquée à la population nombreuse et flottante des Juifs, Parsis et Arméniens. Aux premiers jours de la conquête, leurs différends étaient jugés tantôt conformément aux prescriptions de la loi anglaise, tantôt conformément aux termes de la loi hindoue ou de la loi mahométane, souvent même enfin d'après les termes de la loi des parties engagées. De là un chaos judiciaire auquel il fut porté remède tout récemment par un décret qui ordonne d'appliquer dans le domaine de l'Inde la loi anglaise aux cas civils où les ayant-

(1) Code criminel établi sous les empereurs de Dehli.

cause n'appartiennent ni à la religion hindoue, ni à la religion musulmane. Ce fut en 1793 que lord Cornwallis réunit en code les diverses ordonnances (*regulations*) promulguées jusqu'à lui, et ce code, complété au jour le jour, forme aujourd'hui la législation criminelle en vigueur dans l'empire de l'Inde. Il faut remarquer toutefois que le gouvernement de la compagnie s'est trouvé à plusieurs reprises en face de crimes extraordinaires, tels que le *thuggisme*, le *suttee*, les *dacoïts*, et que dans l'intérêt de la chose publique, il a dû souvent s'écarter des formes judiciaires consacrées et avoir recours à des moyens sommaires. Encore aujourd'hui l'administration de l'Inde compte des magistrats spéciaux chargés de poursuivre et d'extirper l'abominable secte des thugs. Le code criminel de l'Inde ne saurait être taxé de sévérité, et n'est à vrai dire qu'un mélange des lois natives et des lois anglaises, mélange où les premières ont perdu toute leur cruauté primitive. Il punit le meurtre de la peine capitale ou de la transportation. Le *dacoït*, le faux, le parjure, le crime de la fabrication de fausse monnaie, entraînent au maximum la peine de seize ans de prison. La peine de la marque au front, empruntée des lois natives, fut conservée dans le code anglo-indien jusqu'en 1832, époque où elle en fut rayée par lord William Bentinck. Les punitions corporelles, si elles sont encore tolérées dans le domaine de la compagnie, ne sauraient être appliquées que par exception et presque exclusivement dans les cas où il est désirable de soustraire un condamné trop jeune à la contagion de la geôle.

On voit quelles vastes connaissances un juge indien doit posséder pour être à la hauteur de sa mission. Ce n'est pas assez pour lui d'être maître de la loi hindoue et de la loi musulmane, d'avoir étudié à fond la législation anglaise et le code de la compagnie : il faut encore qu'il soit assez versé dans les idiomes indigènes pour pouvoir, sans l'aide d'un interprète, diriger des débats souvent très compliqués. De plus, le juge de l'Inde n'est pas entouré, comme le juge d'Europe, d'un barreau loyal et éclairé ; le plus souvent les parties sont représentées par des agens ignorans et corrompus qui ne peuvent ou ne veulent, dans bien des cas, exposer en termes clairs l'affaire en litige. Enfin, dernière et plus grave de toutes les difficultés qui hérissent la carrière du juge indien, les habitudes de mensonge des natifs ne lui permettent d'accepter les dépositions des témoins qu'avec la plus grande réserve. L'axiome que toute déposition doit être *à priori* supposée vraie est surtout faux dans l'Inde, et la seule règle de conduite que puisse s'imposer celui qui préside aux débats, c'est que les faits ne mentent pas. Les dimensions que le faux et le parjure atteignent dans l'Inde dépassent toute conception, et jusqu'ici malheureusement il faut reconnaître que les mesures prises par le gouvernement pour porter remède à ce déplorable état de choses

n'ont pas produit grand résultat. Les formes ambiguës et métaphoriques des idiomes natifs, les relations de parent à parent, de maître à domestique, tout semble conspirer à faire du mensonge la loi commune de l'Inde. Une fausse déposition n'entraîne aucun déshonneur pour le parjure dans cette société corrompue; soutenir un mensonge de son serment en plein tribunal est un service mutuel que l'on se rend à charge de revanche entre parens, entre amis, un acte de déférence qu'un maître exige de son serviteur, sans que suborneurs ou subornés attachent la moindre idée de honte à ces transactions coupables.

Un petit fait très authentique donnera une idée assez exacte des habitudes de mensonge de la race indienne et de la difficile position du juge. Il y a quelques années, un riche fermier du *doab* du Gange fut accusé d'avoir tué un Indien dans une rixe : vingt-cinq témoins vinrent affirmer en plein tribunal qu'ils avaient vu l'accusé porter le coup mortel; trente autres établirent un alibi, en attestant sous serment qu'ils l'avaient vu à un village éloigné de vingt-cinq milles à l'instant où le meurtre fut commis. Il n'y a là jusqu'ici qu'un fait qui se reproduit chaque jour dans les tribunaux de l'Inde; mais le plus piquant de l'affaire, c'est que des deux parts il y avait parjure et mensonge. Le fermier n'avait pas commis le meurtre, il ne se trouvait pas, lors de sa perpétration, dans un autre village, mais était, comme il fut prouvé d'une manière irrécusable, dans sa cabane, à quelques pas du théâtre du crime.

Les fraudes ne sont pas au reste moins usitées dans les affaires civiles que dans les affaires criminelles, et malheureusement, il faut le dire, la moralité des Européens qui résident dans l'Inde ne résiste pas toujours à l'influence corruptrice du milieu pestilentiel où ils vivent. Un planteur d'indigo, homme bien élevé et de bonnes manières, vivait à la *station* dans les meilleurs termes avec le magistrat et le juge de son district, laissant à un intendant ou *gomashah* le soin de conduire les affaires d'une factorerie où il ne séjournait pas. Des plaintes contre les abus d'autorité auxquels se livrait le planteur furent portées à plusieurs reprises au magistrat; mais ce dernier, bien convaincu des instincts de droiture de son voisin, n'y accorda d'abord aucune attention. Ces plaintes devinrent cependant si fréquentes et furent accompagnées de circonstances si positives, que l'homme de la loi résolut d'éclairer sa conscience par une sévère investigation. Il s'agissait d'un champ de riz que le planteur avait, disait-on, fait labourer pour y semer de l'indigo, et le *darogah*, chef de la police native, confirmait le fait de son témoignage. Le magistrat vint planter sa tente sur le théâtre du délit présumé, et somma le planteur de se rendre auprès de lui pour s'expliquer sur sa conduite. Celui-ci répondit sans délai à l'appel légal, et, exprimant au magistrat son re-

gret qu'il eût pu prêter l'oreille à de pareilles calomnies, le supplia de consulter les personnes désintéressées dans la question, les natifs par exemple, qui se trouvaient à cet instant dans les champs. Les travailleurs à portée furent aussitôt amenés devant le magistrat, et déclarèrent devant lui que le planteur était un maître cruel, mais que jamais, à leur connaissance, le champ indiqué n'avait été ensemencé en riz par le plaignant. Faut-il ajouter que les natifs qui avaient déposé dans l'affaire avaient été apostés à l'avance par le planteur et payés par lui, comme il s'en vanta, une fois l'affaire terminée, pour témoigner en sa faveur?

On comprend facilement tout ce que des habitudes de mensonge aussi enracinées doivent opposer d'obstacles à la mission du juge, et qu'en présence d'un pareil état de choses, un magistrat du tribunal supérieur de Calcutta ait même pu dire avec raison « qu'il ne ratifiait jamais une sentence capitale, parce qu'une fois l'homme mort, il n'y a pas moyen de revenir sur une condamnation injuste. »

On compte dans le Bengale deux juges environ pour trois districts. Dans la présidence de Bombay, où la hiérarchie judiciaire forme une division distincte de l'administration, chaque juge est assisté d'un ou de plusieurs officiers européens du service civil proprement dit; mais il n'en est pas ainsi dans les autres présidences, où le juge n'a sous ses ordres que des employés natifs. Le juge prononce sur les affaires civiles plutôt en révision qu'en première instance, tous les procès qui lui sont soumis ayant été presque sans exception vidés devant les juges natifs du district. En matière criminelle, la juridiction du juge comprend tous les crimes qui lui sont dénoncés par le magistrat et la révision des sentences prononcées par ce dernier fonctionnaire. Il peut être fait appel, pendant trois mois, des décisions du juge du district à la cour supérieure native (*Sudder Adawlut*) instituée au chef-lieu de chaque présidence, cour composée de quatre magistrats, les fonctionnaires les plus élevés de la hiérarchie judiciaire anglo-indienne.

Le magistrat, le collecteur et le juge forment les rouages principaux de l'administration de la compagnie. Cette vaste machine gouvernementale emploie en outre divers moteurs qu'il faut mentionner. Tels sont les départemens des douanes, du sel, de l'opium, services spéciaux dans lesquels les employés poursuivent leur carrière. Enfin, au sommet de l'échelle administrative, se trouvent dans chaque présidence, les secrétaires des finances, du revenu, des affaires étrangères, sortes de ministres responsables; les membres des *board of revenue, control, finances;* les membres du conseil de chaque présidence; enfin les secrétaires du gouvernement de l'Inde et les membres du conseil suprême, qui résident à Calcutta, chef-lieu du gouvernement.

Ainsi organisé, le service civil de l'Inde se compose de 808 employés. 484 sont attachés à la présidence du Bengale et à la sous-présidence des provinces nord-ouest; 189 relèvent du gouvernement de Madras, 138 de celui de Bombay (1).

Il ne faut pas une longue étude de l'histoire coloniale de l'Angleterre pour arriver à cette conclusion, que l'Inde est la seule de toutes les colonies britanniques qui ait réellement prospéré pendant les cinquante dernières années. Aux Indes-Occidentales, la belle colonie de la Jamaïque descend, comme prospérité commerciale, au niveau de Haïti; l'établissement du Cap, avec ses éternelles guerres contre les Cafres, engloutit sans profit, même sans résultat pacifique, les trésors de la métropole. Dans l'Inde au contraire règne une paix intérieure profonde, et son histoire extérieure n'est qu'une longue série de victoires et de conquêtes. Il est facile d'expliquer ce fait, dont les hommes qui ont administré depuis les premières années du siècle les colonies de la couronne ne sauraient s'enorgueillir. Tandis que dans les bureaux du ministère des colonies les bienfaiteurs des nègres, les réformateurs et les philanthropes couvaient tranquillement leur petit février colonial, la cour des directeurs demeurait un gouvernement fort et obéi, et restait fidèle, malgré les obstacles, aux bonnes vieilles traditions de despotisme colonial, en dehors desquelles il n'est que ruine et anar-

(1) Nous donnerons une idée assez exacte des conditions de l'avancement dans l'administration anglo-indienne en reproduisant la moyenne des années de service pour les officiers des divers grades de la hiérarchie : 25 ans pour les secrétaires du gouvernement suprême, 23 ans pour les secrétaires du gouvernement du Bengale ou d'Agra, 34 ans pour les juges de la cour suprême (*Sudder Adawlut*) de Calcutta, 26 ans pour les juges de la cour suprême d'Agra, 30 ans pour les membres des *board of finances, revenue*, de 57 à 23 ans pour les juges, de 26 à 18 ans pour les collecteurs, de 7 à 19 ans pour les magistrats. L'avancement suit à peu près la même loi dans les présidences de Madras et de Bombay. Voici d'ailleurs la magnifique liste civile répartie entre les employés civils de l'honorable compagnie des Indes (en estimant la roupie à 2 shillings) : gouverneur-général, 25,000 liv. st.; gouverneurs de Madras et de Bombay, 10,000 liv. st.; lieutenans-gouverneurs du Bengale et des provinces nord-ouest, 8,400 liv. st.; membres du conseil suprême de l'Inde, 8,000 liv. st.; membres des conseils de Madras et de Bombay, 6,200 liv. st. Pour les autres grands dignitaires de la hiérarchie indienne, la cour des directeurs a fixé un salaire maximum de 5,200 liv. st., salaire qui est touché par les secrétaires du gouvernement suprême, quelques membres des *board* et certains agens diplomatiques. Les juges des cours d'appel de Calcutta et d'Agra reçoivent 4,200 liv. st. ainsi que certains agens politiques de second ordre; les *commissioners*, 3,500 liv. st.; les juges, 3,000 liv. st ; les magistrats et collecteurs (provinces nord-ouest), 2,700 l. st.; les collecteurs (Bengale), 2,300 liv. st.; les magistrats (Bengale), 1,080 liv.st.; les *joints magistrate* et *deputy collectors* (provinces nord-ouest), de 840 à 1,200 liv. st.; assistans magistrats, 480 liv. st. Les salaires sont un peu moindres dans les présidences de Bombay et de Madras, où les appointemens du juge sont fixés à 2,800 liv. st., ainsi que ceux du *magistrat* et du *collector*. Après vingt-cinq ans de service, dont trois ans de congé (*furlough*), les officiers du service civil peuvent se retirer avec une pension de 1,000 liv. st.

chie. Aussi, de tous les personnages contemporains qui ont été exposés aux attaques de la presse anglaise, il n'en est point qu'on ait plus conspué, plus honni, plus vilipendé, plus chargé de crimes de toute sorte que *Old John Company*, pour désigner sous son nom de guerre l'honorable compagnie des Indes. En ce moment, nous avons sous les yeux un petit pamphlet, véritable modèle du genre *thunderer*, dont nous prendrons la liberté de citer le titre : *Tyranny in India!!... Englishman robbed of the blessing of trial by jury and English criminal Law!! Christianity insulted!!* Le tout, y compris les six points d'admiration, publié à Londres, en 1850, par un auteur qui a modestement gardé l'anonyme.

L'administration indienne a, il faut bien le reconnaître, partagé, malgré ses services, l'impopularité de ses chefs. Le courant des idées démocratiques, si puissant en Angleterre, ne pouvait en effet épargner un service spécial, magnifiquement rétribué, et recruté presque par hérédité dans les mêmes familles. De plus, certains petits faits, insignifians en eux-mêmes, mais dont en somme il faut tenir compte, ont servi à attiser les passions populaires contre le service civil de l'Inde. On peut citer notamment les iniquités scandaleuses qui furent la base de quelques fortunes faites aux premiers jours de la conquête et les allures excentriques de certains Anglo-Indiens revenus en Angleterre aux trois quarts *nababisés*. Après une trentaine d'années passées au milieu de districts sauvages, sans contact aucun avec la société européenne, dans l'exercice d'un pouvoir absolu, le membre du service civil, rentré dans sa patrie vieux et infirme, ne pouvait dépouiller des airs de dignité officielle, des instincts d'autorité suprême, devenus pour lui une seconde nature. Sous le malade retiré aux bains de Cheltenham ou l'habitant d'un modeste cottage des environs de Londres se retrouvait toujours le *don Magnifico* des bords heureux du Gange, le tout-puissant Howdah, esq^re^, agent diplomatique près le nabab de Hattirabad, ou le non moins tout-puissant Currie, esq^re^, collecteur du district de Mourgiepore. Aussi le roman, ce reflet souvent exact des idées et des passions populaires, n'a-t-il jamais représenté l'officier retraité du service civil anglo-indien que sous les espèces d'un squelette artistement revêtu de parchemin, au visage de safran, quinteux, hargneux, maniaque, se nourrissant de toute sorte de mets impossibles, — ici avec un foie gigantesque, là sans foie du tout, — et si les auteurs ont rendu ce disgracieux personnage bon à quelque chose, cela n'a jamais été qu'à doter une nièce vertueuse ou à payer les dettes d'un coquin de neveu. Voici pour le mâle; quant à la femelle, prenez une tranche d'arc-en-ciel que vous décorez convenablement de bracelets de chrysocale, de plumes multicolores, d'agrémens de fil d'argent et de verroterie, soumettez le tout à un régime de quatre repas par jour,

assaisonnés en intermèdes de verres de sherry et de pâtés aux huîtres, et vous avez décrit au physique et au moral, suivant la formule du roman anglais, la femme anglo-indienne, la *bégum*, si on peut emprunter cette expression au langage des clubs de *Regent-Street*. Nous ne contesterons pas la valeur des caractères de nababs et de nababesses du bon vieux temps, tels que Thackeray et mistress Gore les ont représentés, nous sommes même très porté à croire qu'ils ont été pris sur nature; mais ce que nous croyons pouvoir affirmer, c'est que le système de communications fréquentes et rapides qui relie aujourd'hui l'Inde et l'Europe a complétement modifié le genre de vie, les idées, les plans d'avenir des Anglo-Indiens, les Anglo-Indiens eux-mêmes.

Autrefois les officiers de la compagnie, en très grande majorité, acceptaient l'Inde comme une seconde patrie où ils devaient finir leurs jours; l'existence dans l'Inde était magnifique, et, malgré leurs gros traitemens, presque tous les employés civils se trouvaient profondément endettés. Les grandes villes de l'Inde, telle est la tradition du moins, pouvaient lutter, pour les agrémens sociaux, le luxe et les plaisirs, avec les capitales européennes. Aujourd'hui tout cela est changé, grâce à la facilité des communications avec l'Europe, qui entretient chez l'Anglo-Indien l'esprit de famille, l'idée du retour. L'Inde n'est plus qu'une terre d'exil au-delà de laquelle tout employé aperçoit l'Europe, les délices d'un bon climat, les charmes de la vie civilisée; chacun pense à économiser assez d'argent pour pouvoir venir au moins passer en Europe le temps de son *furlough*. Enfin il faut avoir vécu à Calcutta pour savoir combien la vie dans une grande et riche communauté anglaise peut être monotone et ennuyeuse.

Ce nouvel état de choses est-il entièrement favorable à l'*efficience* des services civils et militaires de l'Inde? Nous ne le croirions pas, s'il devait tendre à priver l'administration et l'armée du concours d'hommes d'expérience, versés dans les langages et les habitudes des populations natives. Heureusement pour la compagnie des Indes, les traitemens des employés civils, quelque magnifiques qu'ils soient, ne le sont pas assez pour permettre au plus grand nombre de quitter le service au temps réglementaire. Si les dépenses de la table, des chevaux et du jeu ont considérablement diminué dans l'existence anglo-indienne, il en est d'autres qui ont augmenté dans la même proportion. Au sortir du collége de Fort-William, la première pensée de l'assistant-magistrat est de prendre femme, et les dépenses de la famille, les voyages de la jeune épouse, qui préfère, et cela avec toute raison, le séjour de l'Angleterre à celui de l'Inde, les frais de l'éducation des enfans, tiennent et au-delà, sur le livre de dépense du *civilian*, la place qu'occupaient autrefois les vins de luxe, les courses et le whist. Gros traitemens de l'Inde, motifs de tant d'attaques et d'envie, vous donnez sans doute, sur le pied où toutes

les nécessités de la vie européenne sont montées en ces pays, vous donnez le moyen de pourvoir honorablement aux dépenses d'une famille, mais vous ne donnez rien au-delà. Ce sont pourtant par de rudes et incessans labeurs que l'on vous achète, et si tous ceux qui se récrient contre la riche dotation du service civil pouvaient voir de près la vie d'exil sous un climat délétère, avec ses ennuis profonds, ils envieraient sans doute un peu moins le sort de ceux qui portent ces chaînes pesantes et dorées. Nous n'entendons point nous faire l'apologiste à toute épreuve du service civil de l'honorable compagnie des Indes. Que son éducation soit perfectible, nous n'en doutons pas; que quelques-uns de ses membres aient donné de tristes exemples de corruption et d'incapacité, que d'autres affectent des airs extravagans de Grand-Mogol, on l'admettra sans peine. Nous disons seulement qu'en moyenne comme corps, par son intégrité, ses lumières, son expérience, il est à la hauteur de sa mission, que jamais magistrats plus intègres, collecteurs plus désintéressés, juges plus indépendans, n'ont veillé sur le sort des populations natives, qu'en un mot la très grande majorité du service civil représente dignement dans l'Inde une des nations qui marchent en tête de la civilisation européenne.

Le rôle important que le service civil a joué dans l'histoire de l'Inde ne saurait échapper à l'attention la plus superficielle. Si depuis cinquante ans la race indienne a supporté la domination étrangère sans révolte, presque sans murmure, il faut l'attribuer à la sagesse des règlemens primitifs qui ont organisé l'administration anglo-indienne en un corps spécial, exclusif, dans lequel la loi absolue de l'avancement à l'ancienneté donne des gages certains que le sort des populations ne peut être confié qu'à des officiers parfaitement au courant de leurs préjugés, de leurs habitudes. Là est le secret des succès merveilleux du gouvernement de la compagnie, là est l'écueil où viendra sans doute échouer la fortune anglaise dans l'Inde. Nous ne croyons pas que des baïonnettes européennes soient jamais appelées à arracher ce beau domaine au sceptre de l'Angleterre : un tel drame militaire, s'il doit se jouer un jour, ce dont Dieu garde le monde, aurait d'ailleurs pour théâtre Londres ou l'Égypte; mais nous croyons sincèrement que des mesures d'amélioration, de réforme, l'esprit du mieux, ennemi du bien, sont destinés à faire dans les Indes-Orientales ce qui a déjà été fait et si victorieusement aux Antilles. Or, à notre avis, ce jour sera peu distant de celui où le service civil de l'Inde cessera d'être un corps spécial, où les ministres de la couronne pourront recruter parmi les ambitions déçues de la métropole les officiers de la justice, de l'administration et des finances des trois présidences.

III.

En dehors du service civil proprement dit (*covenanted civil service*), on rencontre trois catégories d'employés, — les officiers de l'armée pourvus d'emplois civils, — le service civil auxiliaire, subdivisé en *uncovenanted civil service* et *native agency*, — enfin la police.

Les règles d'avancement à l'ancienneté, exclusivement en vigueur dans l'armée de l'Inde, ne laissent au gouvernement d'autre moyen de récompenser un officier bien méritant que de l'appeler à un emploi civil qui double souvent et au-delà sa paie militaire, sans priver cet officier de ses chances d'avancement dans l'armée (1). Avant ces derniers temps, les officiers de l'armée étaient nommés aux emplois civils suivant le bon plaisir du gouverneur-général. Le marquis de Dalhousie a fait revivre un vieux règlement fort sage en vertu duquel les militaires ne peuvent être revêtus de fonctions administratives ou diplomatiques qu'après avoir été soumis à des examens sur les idiomes du pays, mesure favorable surtout aux officiers de l'armée de la reine, qui jusqu'ici avaient été tenus en dehors de cette branche fort enviée du service indien. L'avancement de l'officier dans la ligne administrative suit un cours à peu près régulier. Ainsi certains emplois sont affectés à des capitaines, d'autres à des majors, d'autres enfin à des colonels. On ne saurait dire cependant que la loi de l'avancement à l'ancienneté soit exclusivement observée, et l'avancement dépend à la fois de l'habileté, des services du fonctionnaire militaire et de l'influence des patrons qui s'intéressent à sa promotion.

Le service civil auxiliaire comprend, avons-nous dit, deux classes distinctes : le service civil auxiliaire proprement dit (*uncovenanted civil service*) et le service civil natif (*native agency*). Le premier est composé d'Européens venus dans l'Inde pour y chercher fortune et ayant acquis une certaine connaissance des langues et des mœurs du pays; il admet aussi des individus nés dans l'Inde de parens européens, mais tous ses membres professent le christianisme. Le deuxième, recruté parmi les populations indigènes, est de beaucoup le plus nombreux. Appelé à jouer un rôle important dans l'administration du pays, il mérite qu'on en parle avec quelque détail.

La fortune du service civil natif a vu des phases bien diverses depuis l'arrivée des Anglais dans l'Inde, et ses jours de grandeur ont été suivis de bien près par des jours de décadence. Même plusieurs

(1) Le nombre d'emplois ainsi remplis, emplois qui relèvent du gouvernement suprême, est d'environ 200, savoir : officiers employés sous le gouvernement suprême au département de la guerre, 20; emplois diplomatiques, 80; emplois civils dans les provinces de Tennasserim, Arracan, Punjab (*non regulation provinces*), 100.

années après que l'empereur de Dehli eut cédé par traité à la compagnie des Indes le territoire des trois *soubahs*, Bengale, Behar et Orissa, l'administration resta organisée comme elle l'était sous les ministres du nabab. Soit crainte d'irriter les populations par des changemens violens, soit ignorance de l'état de la contrée, de ses ressources et de ses besoins, le gouvernement de la compagnie ne fit acte d'intervention que dans la perception des impôts, et des fonctionnaires natifs continuèrent à vendre la justice et à pressurer les populations sans que ses agens, occupés du soin de leurs propres affaires, accordassent quelque attention aux violences administratives qui se multipliaient autour d'eux. Aux premiers jours, la conquête anglaise n'apporta donc pas aux populations natives le bienfait d'un gouvernement juste et éclairé, et ne fit que continuer les traditions du despotisme brutal sous lequel elles avaient gémi pendant des siècles; mais les vices de ce système, qui ne donnait ni ordre au pays, ni revenu certain à la compagnie, étaient trop apparens pour échapper longtemps à l'attention de la cour des directeurs, et on résolut bientôt de confier exclusivement à des officiers européens l'administration des conquêtes indiennes. Warren Hastings fut le premier des gouverneurs-généraux qui entra résolûment dans cette voie nouvelle et appela des Européens à des postes administratifs de haut pouvoir et de grande responsabilité. La modicité des salaires alloués par la compagnie à ses agens était toutefois telle que ce fut là une des difficultés principales de son administration. « Qui serait satisfait, écrivait-il en 1765, d'un salaire de 4 ou 5,000 roupies à Calcutta, lorsqu'en vivant dans l'intérieur on peut réaliser facilement chaque année un, deux et même trois lacs de roupies, comme plusieurs personnes l'ont fait à ma connaissance? » Après Warren Hastings, ses successeurs continuèrent pendant vingt ans les mesures d'épuration que lord Cornwallis compléta en constituant le service civil dans des proportions qu'il a presque intégralement conservées depuis, et en excluant les natifs de tout emploi considérable soit par l'importance de ses attributions, soit même par le chiffre de ses émolumens. Le traitement le plus élevé auquel les natifs purent atteindre sous le nouvel ordre de choses fut fixé à 100 roupies par mois.

L'on tombait sans doute ainsi dans l'excès opposé; mais pour apprécier sainement ces mesures radicales, il faut se rendre compte de toutes les difficultés auxquelles était en proie à ses débuts le gouvernement de la compagnie, qui, entouré de princes ennemis, ne pouvait compter ni sur la probité, ni sur le dévouement de ses propres serviteurs natifs. En confiant toutes les branches du pouvoir à des Européens élevés à son service, soumis à son seul contrôle, la cour des directeurs ne faisait que subir la loi d'une implacable

nécessité. Il est plus que probable en effet que si les choses fussent restées comme elles étaient aux jours qui suivirent la conquête, n'eût-on pas eu recours au moyen extrême de l'exclusion des natifs de tout emploi important, les premières années de ce siècle eussent été témoins de la fin de la domination anglaise dans l'Inde. Il y a toutefois dans le fait d'un pays gouverné par une poignée d'étrangers à l'exclusion des indigènes quelque chose de si anormal, un abus de la force si apparent, que dès 1792 les natifs avaient trouvé des défenseurs qui faisaient valoir dans le parlement leurs droits naturels à prendre part active dans l'administration des trois présidences. Cependant les périls de la situation, la fragilité des bases sur lesquelles reposait l'empire de l'Inde étaient trop connus des autorités suprêmes pour qu'elles pussent se laisser aller à une mesure, juste sans doute, mais pleine de dangers. On attendit sagement, pour faire entrer une part importante de l'élément natif dans l'administration de l'Inde, que le temps eût affermi l'édifice de la conquête. Ce progrès ne s'accomplit que lentement et peu à peu suivant les exigences du service. En 1792, les *munsiffs* ou juges natifs n'étaient appelés à juger que les affaires civiles dans lesquelles il ne s'agissait pas d'une somme de plus de 50 roupies. Les limites de la compétence des *sudders ameen* (*munsiffs* de 1re classe) furent étendues successivement aux affaires de 100, de 500 roupies, et enfin en 1827 une décision du gouvernement suprême soumit à leur juridiction les affaires d'une valeur de 1,000 roupies. Cette extension de pouvoirs accordée aux officiers indigènes de justice ne fut pas, il est vrai, suivie d'un accroissement proportionnel de leurs émolumens, qui demeurèrent dans les limites étroites que lord Cornwallis leur avait imposées. Il y avait là sans doute une injustice criante, un acte de parcimonie indigne d'un gouvernement éclairé : comment pouvait-on espérer que le juge natif ne succombât point aux tentations qui l'entouraient de toutes parts, lorsque son salaire était à peine suffisant pour le mettre au-dessus du besoin? Il était réservé à lord William Bentinck, à l'administration duquel se rattachent tant de réformes utiles, de mettre un terme à cet état de choses; en 1831, il promulgua une série de mesures ayant pour but d'associer les natifs à l'administration du pays et de mettre leurs émolumens sur un pied suffisant. La juridiction des *munsiffs* fut étendue, et leur traitement élevé; on créa le poste de *principal sudder ameen*, qui fut revêtu de toutes les attributions accordées précédemment au juge du service civil. Le poste de *deputy collector* fut institué en faveur des officiers natifs des finances. Enfin, dans presque toutes les branches du service, les salaires et les pouvoirs des employés indigènes furent considérablement augmentés. Depuis lors jusqu'à nos jours, cette politique libé-

rale a été suivie par tous les gouverneurs-généraux sans déviation. Les exigences du service, les intérêts du budget de l'Inde, ont sans doute contribué à faire entrer l'élément natif en plus large proportion dans l'administration anglo-indienne, mais il serait injuste de nier que le désir de propager l'éducation dans la population indigène n'ait encouragé le gouvernement à prendre ces mesures empreintes d'un sage esprit de progrès. La question de l'éducation des natifs est en effet, il faut le reconnaître, une de celles dont le gouvernement anglais s'est occupé avec le plus d'ardeur depuis vingt ans, et en faveur de laquelle il a fait les plus grands sacrifices. Or cette éducation que le natif reçoit de l'étranger, loin d'être un bienfait, n'est-elle pas un outrage de plus, si au sortir du collége il ne voit s'ouvrir devant lui aucune carrière où il puisse utiliser ses études? La question de l'éducation des natifs et celle de leur admission dans les fonctions publiques se trouvent étroitement liées l'une à l'autre. Tandis que les colléges doivent préparer au gouvernement des agens honnêtes et habiles, l'espoir d'assurer à leurs enfans des positions avantageuses au service de l'état doit engager, surtout dans une société où il n'est d'autre rang que le rang officiel, bon nombre de parens à confier leurs enfans dès leur jeunesse aux écoles publiques. Cette intime corrélation n'échappa point à la pénétration de lord Hardinge, et en 1844, dans un document remarquable par la profondeur des vues, il émit l'idée de n'admettre dans les fonctions publiques que les jeunes gens élevés dans les colléges et de n'appeler même aux emplois les plus infimes que des hommes ayant reçu une certaine éducation. Pour arriver à ce but, on institua à Calcutta et dans les provinces des comités qui devaient chaque année examiner les candidats, sortis tous des institutions publiques, et choisir parmi eux les recrues de l'administration anglo-indienne. Les résultats que l'on pouvait espérer de ce nouvel état de choses n'ont point été réalisés : soit que le programme des examens ait été mal formulé, soit tout autre motif, le nombre des candidats n'a jamais répondu aux besoins du service, et les règlemens rédigés sous l'influence de lord Hardinge sont presque dès leur naissance tombés en désuétude. On ne saurait contester toutefois ce qu'ils ont d'avantageux et d'équitable, et il faudra vraisemblablement y revenir un jour dans l'intérêt du gouvernement lui-même.

Pour donner une idée exacte des fonctions publiques attribuées aux natifs sous le gouvernement de la compagnie, et dont les titulaires doivent posséder des connaissances libérales, il suffira d'indiquer le nombre des employés indigènes supérieurs admis à servir dans les départemens de la justice, de l'intérieur et des finances pour le Bengale, les provinces nord-ouest et le Punjab. Le chiffre total de

ces fonctionnaires est de 1,850 (1); les plus importans parmi eux tiennent leur brevet du gouvernement suprême. Les *munsiffs* sont nommés par les juges de la cour d'appel de la présidence à laquelle ils appartiennent; mais avant d'être appelés aux fonctions judiciaires, ils doivent avoir reçu un certificat de capacité qui leur est délivré après examen par des juges compétens. Les *theseeldars*, les employés des douanes, du sel, de l'opium, reçoivent leur nomination des chefs de ces divers services, qui sont responsables des actes de leurs subordonnés, et peuvent, en cas d'incapacité ou de mauvaise conduite, les démettre de leurs fonctions. Les règlemens qui prescrivaient de n'admettre dans les emplois publics que des natifs élevés dans les colléges, éprouvés par un examen, sont tombés en désuétude, comme nous l'avons dit, aussitôt après avoir été promulgués. En l'absence d'épreuves préliminaires, les fonctionnaires sont choisis aujourd'hui parmi les familles qui ont été attachées depuis longues années à la fortune de l'Angleterre dans l'Inde, familles qui appartiennent presque toutes à la religion mahométane, car les musulmans se rapprochent beaucoup plus que les Hindous des Européens par leurs idées et leurs manières. On rencontre toutefois aujourd'hui des Hindous appartenant aux castes des marchands et des écrivains, gens fort intelligens, très aptes aux affaires, et qui seront appelés bientôt sans doute aux plus hauts grades de l'administration native.

Les officiers natifs dont il vient d'être question composent l'état-major de l'armée administrative, mais il est dans ses rangs une multitude de soldats dont il nous reste à parler. Nous ne saurions donner une meilleure idée de la position de ces serviteurs infimes de l'état qu'en énumérant sommairement le personnel des bureaux d'un magistrat, ainsi que celui des bureaux d'un collecteur, personnel à peu près uniforme dans tout le domaine indien. En effet, même

(1) Département de la justice. — Juges auxiliaires, *principal sudder ameen, sudder ameen, munsiffs* 600
Département de l'intérieur. — *Assistans magistrate*, assistans collecteurs, etc 250
Département des finances. — Officiers du revenu (*theseeldars*) 800
Départemens du sel, des douanes, de l'opium 200

Total 1,850

Ces diverses fonctions sont ainsi rétribuées :

Juges auxiliaires, *principal sudder ameen, sudder ameen, munsifs*	de 120 à 1,200	liv. st.	par an.
Assistans magistrats, assistans collecteurs	de 300 à 800	—	—
Officiers du revenu (*theseeldars*)	de 100 à 300	—	—
Employés des départemens du sel, de l'opium, des douanes	de 100 à 1,200	—	—

dans les présidences où un seul officier remplit les doubles fonctions de magistrat et de collecteur, les deux départemens demeurent entièrement séparés. Les bureaux d'un magistrat de district se composent d'un chef de bureau (*sheristadar*) qui a sous sa direction les commis et répond de la bonne tenue des registres, d'un shérif (*nazir*) qui garde les accusés et fait exécuter les sentences rendues, d'un greffier qui conserve les documens judiciaires. Viennent ensuite dix ou douze commis qui prennent les dépositions des témoins, tiennent la correspondance, et une vingtaine de garçons de bureau (*chuprassees*), chargés de faire la police des audiences, de porter les messages du magistrat, etc. Les bureaux du collectorat sont à peu près organisés sur le même pied (1); ils comptent de plus un département spécial, avec une demi-douzaine de commis qui tiennent les comptes du trésor public en anglais. C'est au reste en cette langue que le magistrat et le collecteur correspondent avec l'autorité supérieure. A ce personnel administratif il faut joindre celui des sous-agences du revenu, disséminées dans le pays, et dont il se trouve douze ou quinze par district, un nombre considérable d'employés attachés aux départemens spéciaux de la police, du sel, de l'opium, des douanes, si bien que l'on peut représenter par les chiffres suivans les diverses classes d'employés qui appartiennent au service public dans le Bengale, les provinces nord-ouest, les provinces d'Assam, de Tennasserim.

(1) Les choses de l'Inde sont si peu connues en Europe, que l'on nous excusera sans doute de passer ici rapidement en revue le personnel des bureaux d'un collecteur. Ces bureaux sont au nombre de sept. Les deux premiers forment une sorte de secrétariat, le troisième est celui du trésor; le quatrième exécute les ordres judiciaires; le cinquième dirige les affaires de peu d'importance qui ne demandent qu'une décision sommaire du collecteur; le sixième garde les archives; le septième est le *bureau anglais*. Or dans le premier bureau nous trouvons sept employés, le chef (*sheristadar*) à 50 roupies par mois, le secrétaire ou lecteur (*meer-moonshee*) à 40 r., deux gardiens de papiers à 20 et 15 r., trois assistans à 10 r. Dans le second bureau figure un teneur de comptes (*head muhureer*) recevant 19 r. par mois, deux assistans du teneur de comptes à 15 r., un employé chargé de préparer les *warrants* à 10 r., un gardien du registre des propriétés (*tonjee noris*) à 19 r., deux assistans du *tonjee novis* à 10 r., un employé chargé de garder les correspondances à 17 r. Le bureau du trésor compte un chef de la comptabilité à 60 r. par mois, un gardien du registre des reçus à 8 r., un assistant de ce gardien à 6 r., un employé pour la tenue des comptes du timbre et des papiers de la compagnie à 8 r., un autre qui enregistre les billets de banque à 8 r., deux employés qui examinent les roupies et reçoivent chacun 7 r. par mois. Le bureau d'exécution des ordres judiciaires se compose d'un *nazir* (shérif) à 10 r. par mois, et de son assistant à 7 r.; le bureau des petites affaires, d'un directeur à 40 r. et de deux assistans à 10 r. Les archives comptent deux gardiens à 30 r., deux premiers assistans à 10 r., deux sous-assistans à 7 r. 1/2. Dans le bureau anglais, nous trouvons un chef de bureau à 62 r., un commis pour la tenue des comptes à 41 r., un commis pour l'enregistrement des lettres à 35 r., un commis assistant à 30 r. et deux copistes à 20 r.

Employés du service civil.	405
Officiers de l'armée pourvus d'emplois civils, service civil auxiliaire.	1,543
Employés natifs hindous et musulmans.	45,538 (1)

Il nous reste, pour donner un résumé à peu près exact de la machine gouvernementale anglo-indienne, à dire quelques mots de l'organisation de la police dans les domaines de la compagnie : administration incomplète, impuissante, vicieuse, qui, de l'avis de tous les hommes compétens, est la honte du gouvernement comme la plaie du pays, et demande les plus radicales réformes.

Il se commet dans le Bengale, en moyenne annuelle, soixante mille attentats contre les personnes ou les propriétés; mais la terreur qu'inspire la police est telle qu'une grande partie des crimes restent inconnus de l'autorité. En effet les natifs s'abstiennent souvent et (faut-il le dire?) avec raison de poursuivre celui qui les a volés ou maltraités, uniquement pour échapper aux dangers du contact avec la police, même comme partie plaignante.

Montrer quelle est l'organisation de la police dans le Bengale, ce sera préciser l'état de cette administration dans l'Inde entière : les trente-deux districts de la présidence sont divisés en 469 *thanahs*, tous dirigés par un *darogah*, officier supérieur. Chaque thanah varie en étendue de 100 à 800 milles carrés, et renferme une population moyenne de 80,000 âmes. Le darogah a sous ses ordres deux officiers et une quinzaine d'agens inférieurs, *burkundazes*, qu'il faut distinguer des *chonkeedars* de village, employés d'une sorte de police irrégulière dont nous aurons à parler plus loin. Les *darogahs* sont divisés en trois classes, qui reçoivent 50, 75 et 100 roupies par mois. Les officiers subalternes de police touchent un salaire de 7 roupies, et les *burkundazes* 4 roupies seulement. Les employés de la police n'appartiennent pas tous à une même caste ou à une même croyance, ils sont pris indifféremment dans les rangs de la population chrétienne, musulmane ou hindoue.

A la première nouvelle d'un crime, il est du devoir du *darogah* de se rendre au lieu désigné, de recevoir les dépositions de la partie

(1) Quelques chiffres compléteront ces détails en faisant connaître le nombre des employés natifs en 1849 et le taux des traitemens répartis entre eux à cette époque. Depuis l'année où on les a recueillis, ces chiffres ont peu varié. L'administration indienne comptait alors dans ses rangs 24,118 employés touchant par mois de 2 à 4 roupies, — 11,417 de 4 à 8, — 3,504 de 8 à 12, — 1,767 de 12 à 16, — 618 de 20 à 25, — 613 de 25 à 30, — 572 de 31 à 40, — 722 de 41 à 50, — 153 de 51 à 60, — 86 de 61 à 70, — 177 de 71 à 80, — 20 de 81 à 90, — 357 de 91 à 100, — 37 de 101 à 125, — 98 de 130 à 150, — 22 de 156 à 200, — 41 de 209 à 250, — 13 de 260 à 300, — 39 de 310 à 350, — 32 à 400, — 11 à 450, — 1 à 500, — 9 à 600, — 1 à 750, — 1 à 1,200.

plaignante et des témoins, et de diriger vers le magistrat du district les documens de son enquête et la personne de l'accusé. L'imagination la plus noire ne saurait rêver les révoltantes iniquités qui accompagnent ces premiers procédés judiciaires : le parjure pratiqué dans des proportions heureusement inconnues en dehors de cette terre classique du mensonge; l'accusé sur lequel pèsent les plus fortes charges relâché le plus souvent lorsqu'il peut satisfaire la cupidité du darogah et de ses subordonnés; maisons livrées au pillage, innocens soumis sciemment à de véritables tortures qui doivent leur arracher des aveux; enfin des hommes amenés, à prix d'argent, à s'accuser d'un crime qu'ils n'ont pas commis, et qui entraîne la peine capitale! Un pareil tableau semble dépasser de beaucoup les limites du vraisemblable; ce n'est toutefois qu'une reproduction affaiblie de ce qui se passe presque journellement dans l'Inde. Nous prendrons la liberté de citer un exemple à l'appui de nos observations, exemple que nous n'emprunterons pas aux légendes hindoues, comme on pourrait le croire, mais bien aux annales du *Sudder Adawlut* du Bengale, à la rumeur publique, car il est connu de tous.

Un darogah avait donné avis d'un crime au magistrat du district, en ajoutant que les plus actives recherches n'avaient pu le mettre sur les traces de l'auteur du forfait. Le magistrat, qui soupçonnait la probité de son subordonné, lui annonça que si dans dix jours les auteurs du crime n'étaient pas découverts, il serait suspendu de ses fonctions. Aucun résultat n'ayant été obtenu au terme du délai, la menace fut mise à exécution, et le darogah remplacé temporairement par un officier inférieur dont le magistrat stimula le zèle en lui promettant la place du darogah destitué, au cas où il découvrirait les coupables. Le nouveau fonctionnaire ne fut pas plus heureux que son prédécesseur; mais plutôt que de renoncer à la place promise à son ambition, il fit offrir une récompense de 100 roupies à quiconque voudrait s'avouer coupable du meurtre en question. Deux êtres à apparence humaine, en vérité nous ne pouvons pas dire deux hommes, se présentèrent pour accepter les conditions de ce marché, dont, vu la concurrence, la prime fut réduite de moitié. Immédiatement l'officier de police inventa une histoire en harmonie avec les dépositions des témoins; les deux individus firent leurs aveux devant les habitans les plus considérables du village, et les procès-verbaux de l'enquête et les accusés furent dirigés vers le magistrat, qui en récompense appela sans délai son délégué infidèle aux fonctions du darogah destitué. Comme il avait été convenu dans les conditions du marché que les accusés renouvelleraient leurs aveux en présence du magistrat, ils racontèrent fidèlement de nouveau devant ce dernier les détails du crime imaginaire; puis,

croyant alors avoir rempli honnêtement tous les termes du contrat, ils ne comparurent devant le juge du district que pour nier leurs aveux précédens, et affirmer qu'ils n'avaient fait autre chose que d'apposer leur signature à des papiers écrits par les principaux du village et dont ils ne connaissaient pas le contenu, ignorance que de nombreux témoins pouvaient affirmer. Ces témoins, dont ils avaient sans doute d'avance payé le concours, furent appelés aux assises; mais soit qu'ils eussent été achetés à un prix supérieur par le darogah, soit qu'ils fussent intimidés, ils confirmèrent purement et simplement les faits de l'enquête, ajoutant qu'ils avaient entendu l'aveu du crime sortir de la bouche des accusés. Une condamnation capitale termina le procès. Ce fut seulement alors que les condamnés avouèrent leur transaction avec le darogah, et purent, heureusement pour eux, donner la preuve qu'au moment du meurtre ils étaient renfermés dans la prison du district.

Ce ne sont pas là, nous le répétons, des histoires faites à plaisir : quiconque a vécu dans l'Inde les reconnaîtra pour exactes; quiconque réfléchira qu'au Bengale le prix courant d'un faux témoignage est d'un ana (17 centimes!) comprendra facilement que, ne fût-il pas vrai, notre récit est au moins très vraisemblable. Voici du reste les opinions qu'un Hindou dont le nom est arrivé jusqu'en Europe, et qui se distinguait parmi ses compatriotes par ses lumières, ses idées libérales, son goût pour toutes les choses de la civilisation européenne; voici, disons-nous, les opinions que Dwarkanauth Tagore exprimait, il y a plus de dix ans, au sujet de la police anglo-indienne devant le comité d'enquête de Londres; ces opinions, il les exprimerait sans doute encore aujourd'hui : « Je pense que du darogah au péon le plus infime tout l'établissement de la police est gangrené, et que l'on ne saurait obtenir justice dans un seul cas sans acheter à prix d'argent la protection de ses officiers. Lorsqu'un magistrat prend une affaire des mains du darogah, la partie même qui a le bon droit de son côté doit payer le bon vouloir de cet agent, et comme les deux adversaires s'efforcent par des présens d'obtenir sa protection, il arrive le plus souvent que les conclusions du rapport donnent gain de cause à celui qui a déboursé les plus grosses sommes sans tenir nul compte des intérêts de la justice. Si un officier inférieur de la police est envoyé dans un village pour faire une enquête, l'intendant du *zémindar* lève immédiatement une taxe à son profit sur les habitans, et cette coutume est établie de si longue date, qu'elle s'exerce comme un droit, sans provoquer les moindres réclamations. Le darogah et ses agens, lancés à la poursuite des auteurs d'un *dacoït* (crime de vol à main armée), saisissent au hasard innocens et coupables dans les villages qu'ils

parcourent, et souvent relâchent les individus les plus compromis lorsqu'ils peuvent payer une rançon suffisante. » A la question suivante qui lui fut posée : « Les résidens européens de l'Inde ont-ils recours pour protéger leurs intérêts en litige à ces moyens frauduleux ? » — Dwarkanauth Tagore répondit franchement : « Oui, je suis obligé d'avoir recours à ces moyens frauduleux, et les résidens européens de l'Inde doivent faire comme moi. »

Le colonel Sleeman, qui a dirigé avec tant de succès les mesures destinées à extirper l'abominable secte des *thugs*, parle en ces termes de la police anglo-indienne (1) : « Lorsque des officiers de police ne peuvent découvrir l'auteur d'un crime, ils n'hésitent pas à arrêter des innocens, et ils leur arrachent des aveux par de véritables tortures. Ont-il été gagnés par les coupables, et veulent-ils qu'un crime reste inconnu de l'autorité supérieure, ils imposent silence par des menaces aux parties plaignantes, et chose extraordinaire, tant est grande la terreur qu'inspire la police, ces menées criminelles trouvent sur le lieu même de l'attentat des complices tout disposés à les favoriser. C'est en effet une chose ruineuse pour les pauvres natifs que d'être appelés à venir porter témoignage à la station du district, souvent fort éloignée de leur village. Aussi a-t-on vu souvent des parties plaignantes contraintes par leurs voisins à acheter d'un officier de police la faveur de retirer la plainte qu'elles avaient déposée entre ses mains. »

Ces jugemens portés sur la police indienne par deux hommes auxquels personne ne saurait contester une profonde connaissance des choses de l'Inde s'appliquent à la police placée sous le contrôle direct du gouvernement. Il est toutefois dans les domaines de l'honorable compagnie un autre établissement de police emprunté aux traditions des gouvernemens natifs, établissement plus vicieux encore que celui dont on a dû tracer un si déplorable tableau.

Sous les empereurs de Dehli, les *zémindars* ou grands propriétaires exerçaient une autorité absolue dans leurs domaines. Pour percevoir les rentes et les impôts de la terre, maintenir l'ordre, attaquer leurs voisins ou se défendre contre eux, ces sortes de seigneurs féodaux entretenaient des bandes de coupe-jarrets dans lesquels ils trouvaient des instrumens aveugles de tyrannie, et qui, le plus souvent mal payés par leurs maîtres, vivaient à discrétion aux dépens des populations natives. Aux premiers jours de la conquête anglaise, on modifia cet état de choses, et les zémindars furent rendus responsables des crimes et attentats commis dans leurs domaines, mesure préventive dont le côté vicieux ne tarda pas à se révéler. L'on

(1) Dans son ouvrage intitulé *Rambles and Recollections*.

encourageait ainsi en effet les zémindars à donner asile à des bandes de voleurs qui, respectant les territoires de leurs patrons, où ils trouvaient un sûr asile, allaient ravager les districts voisins et revenaient partager avec eux les produits de leurs rapines. Il fallut donc revenir sur ces dispositions légales et faire rentrer les zémindars sous la loi commune, en les rendant responsables seulement des crimes auxquels ils auraient participé. Les modifications apportées par le nouveau système dans les pouvoirs attribués aux zémindars furent plus apparentes que réelles; les agens de la police native (*chowkeedars*), nommés désormais par les habitans de chaque village, et par conséquent sous l'influence du zémindar, restèrent de fait les âmes damnées de ce dernier et les complices obéissans de toutes ses iniquités.

L'intérêt de l'avenir, ce respect immuable des traditions qui caractérise à un si haut degré la race indienne, contribuent également à conserver aux zémindars du jour présent, chez les hommes de la police irrégulière, le même dévouement aveugle que les zémindars des siècles passés trouvaient dans leurs ancêtres. Le personnel de cette branche parasite de l'administration anglo-indienne est trente fois plus nombreux que celui de la police régulière; il se trouve beaucoup plus que cette dernière en contact direct, immédiat avec les populations. C'est le plus souvent par son intermédiaire que l'autorité supérieure est instruite des outrages faits aux lois. En un mot, on peut sans exagération résumer l'état actuel des choses en disant que la police entière de l'Inde est entre les mains des grands propriétaires. Qu'un attentat soit commis, ce sont les hommes de la police irrégulière, ces véritables agens du zémindar, qui en donnent avis aux représentans de l'autorité, et le peu qui a été dit de la lèpre morale dont la race indienne est couverte doit faire comprendre que, dans ces dénonciations premières, la cause des haines et des vengeances du maître est servie avec bien plus de zèle que la cause de la justice et de la vérité. Les agens inférieurs n'hésitent pas en effet à diriger les soupçons de la police régulière sur quiconque a encouru le déplaisir du despote au petit pied dont ils mangent le sel, si l'on peut emprunter ici la métaphore orientale consacrée. Il suit de là que l'établissement de la police régulière, vicieux comme il l'est dans tous ses rouages, doit, pour arriver en matière criminelle à la connaissance de la vérité, non-seulement combattre les ruses et les mensonges des coupables, mais encore les ruses et les mensonges d'un établissement nombreux et rival qui fonctionne à ses côtés. Voici au reste en quels termes M. Halliday, l'un des membres les plus éminens de la hiérarchie anglo-indienne, appréciait les services du corps de la police auxiliaire : « Cette force de

170,000 hommes, levée en vertu d'une coutume impérissable aussi longtemps que le nom de *chowkeedar* de village existera, se recrute parmi les classes les plus viles, les plus méprisées de la population. Les chowkeedars de village coûtent légalement aux populations 6) lacs par an, sans compter ce qu'ils s'attribuent par des moyens frauduleux, et ne sont cependant soumis à aucun autre contrôle que celui d'une communauté de village faible et ignorante, dont ils sont tantôt les tyrans, tantôt les esclaves. Voleurs par esprit de caste, par habitudes, par relations, ces agens indépendans d'un système régulier de police sont sans organisation hiérarchique, dépravés par instinct, en un mot pires qu'inutiles. »

Dans les diverses opinions que nous venons d'émettre, nous nous sommes efforcé de dépouiller tout esprit de parti, tout esprit même de nationalité. Notre histoire est assez riche en grandes pages pour qu'un homme qui s'honore du titre de Français puisse rendre justice à ce merveilleux édifice que l'habileté des hommes d'état de l'Angleterre et la bravoure de ses soldats ont élevé dans l'est. Des sentimens privés ont sans doute à réclamer une part d'influence dans la faveur que nous avons témoignée à ces institutions protectrices qui semblent devoir assurer un long avenir à la puissance anglaise dans l'Inde. Ainsi des sympathies bien naturelles pour une nation dont nous avons foulé le sol pendant de longues années, dans les rangs de laquelle nous comptons de sincères amitiés, encore mieux peut-être la triste expérience des dangers qu'appellent sur les nations ces réformateurs à jet continu qui les conduisent au bord de l'abîme quand ils ne les y précipitent pas, — ces considérations expliquent assez pourquoi nous ne nous sommes pas mis à la remorque des grandes phrases consacrées, sonores et creuses, que les réformateurs en question inscrivent à grand fracas sur leurs drapeaux, et qui au mieux ne signifient rien, entre autres celle-ci : « L'Inde doit être gouvernée par l'Inde et pour l'Inde, et non pas par l'Angleterre et pour l'Angleterre. » Ami sincère d'un progrès libéral et intelligent, si dans la question indienne nous devions prendre une devise, nous choisirions plutôt ces nobles paroles, prononcées par l'illustre marquis de Wellesley aux premières années du siècle : « L'Inde doit être gouvernée d'un palais avec le sceptre d'un homme d'état, et non pas d'un comptoir avec une aune de marchand. »

L'importance du domaine de l'Inde pour l'Angleterre ne saurait échapper à la plus superficielle étude des sources et des agens de la fortune britannique. Si l'Angleterre a échappé aux crises révolutionnaires qui ont bouleversé depuis cent ans les divers états de l'Europe, c'est sans contredit parce qu'elle a pu verser dans ses domaines

de l'est cette classe vraiment dangereuse des sociétés modernes, les hommes d'éducation qui, écrasés par la trop grande concurrence des professions libérales, ne peuvent se faire en Europe leur part de soleil. Aussi, devant cette question si vitale pour l'Angleterre : assurer l'avenir des cadets de famille, *to provide for the younger sons*, nous nous sentons inhabile à prendre en main la cause des natifs, à réclamer en leur faveur ces droits naturels dont la domination étrangère les dépouille, à conseiller en un mot le suicide à nos voisins d'outre-mer, en les engageant à mettre en pratique la devise de l'Inde gouvernée par l'Inde et pour l'Inde. Il y a sans doute dans ce fait d'une population exclue systématiquement de tous les hauts emplois de l'administration, d'une armée commandée exclusivement par des étrangers, un état de choses anormal, un abus de la force, une injustice réelle; mais il y a au-dessus de tout cela l'intérêt du salut public, une question de vie ou de mort pour l'Angleterre : *to be or not to be!* L'injustice est d'ailleurs plus apparente que réelle : sauf des exceptions infinitésimales, il faut le reconnaître, on ne saurait rencontrer des natifs capables de remplir dignement de hauts emplois. Eussent-ils même l'énergie, les pouvoirs intellectuels nécessaires, ils seraient dépourvus de cet amour de la vérité, de ce culte du devoir, de cet instinct du point d'honneur, aussi nécessaires au magistrat qu'à l'officier. Ce sont là sentimens inconnus à la race indienne; quiconque a la moindre expérience de ses mœurs l'avouera sans hésiter. En présence de ces faits, comment donc conseiller à l'Angleterre d'ouvrir les hauts grades de son armée ou les rangs du service civil aux hommes de l'Inde?

Il est d'autres faits encore que l'on ne saurait passer sous silence. Les événemens des vingt dernières années, années pleines d'épreuves, de succès mêlés de revers, ont donné une juste idée de la fragilité des bases sur lesquelles repose la puissance anglaise dans l'Inde. Pendant les désastres de Caboul, les campagnes incertaines du Punjab, on a pu facilement se convaincre que les sympathies populaires de l'Inde étaient avec les Afghans et les Sicks, et non pas du côté des Anglais. C'est en vain que la conquête anglaise a tiré l'Inde de l'abîme des guerres civiles et des révolutions, que sous son influence la fortune publique a augmenté dans des proportions prodigieuses : tous les bienfaits d'un gouvernement régulier, la liberté individuelle, la sécurité parfaite de la propriété, les grands travaux publics qui sillonnent aujourd'hui le pays, n'ont inspiré aux populations ni affection ni reconnaissance. Pour elles, l'Anglais a été, il est et sera toujours le maître, sinon l'ennemi!

En pesant mûrement ces diverses et toutes puissantes considérations, on est amené à juger moins sévèrement les mesures d'exclusion

qui ferment aux natifs les hauts grades de l'armée et de l'administration, on en vient à conclure que des raisons spécieuses d'humanité et de justice ne doivent pas conduire au suicide la compagnie des Indes et l'Angleterre avec elle; mais ce que l'Angleterre doit à son honneur, au rang élevé qu'elle occupera dans l'histoire moderne, c'est de donner aux peuples qui subissent ses lois une police honnête, une justice sérieuse, dont les arrêts puissent braver l'examen le plus rigoureux. Le sombre tableau que nous avons dû tracer, sur documens authentiques, de ces deux branches de l'administration anglo-indienne prouve assez tout ce qu'il y a de progrès à faire dans cette voie. N'est-ce pas là une mille et unième consécration de l'éternelle histoire de la paille et de la poutre que de voir un peuple qui se fait avec tant d'ardeur le champion des opprimés, qui a eu tant de *meetings* pour la Hongrie ou la Pologne, tant de *speeches* contre sa majesté l'empereur d'Autriche ou le tsar de toutes les Russies, rester muet devant les iniquités qui se commettent journellement dans l'Inde, et qui ont pour complices, complices involontaires sans doute, des magistrats anglais? Il ne s'agit pas ici de ces larrons politiques qui empruntent le masque de la liberté et du patriotisme pour arriver à la fortune et au pouvoir, mais de l'abus le plus odieux de l'autorité dans des cas vulgaires qui n'intéressent en rien la sûreté de l'état, d'aveux arrachés au milieu des tortures, d'innocens gémissant dans les cachots, de familles injustement flétries, de cette justice élémentaire et sacrée que le fort doit au faible, le gouvernant au gouverné. Nous savons que le remède au déplorable état de choses que nous avons dû constater n'est pas aisé à découvrir. Nous avons pu juger par nous-même combien il y avait d'illusions dans l'espérance que la propagation des lumières de l'Europe et de la foi chrétienne rectifierait le sens moral des populations indiennes. Sans doute il serait facile d'améliorer la situation en donnant au gouvernement de l'Inde, par une augmentation considérable du personnel européen, les moyens de surveiller d'une manière plus active et plus efficace les actes de la police indigène. L'administration indienne compte dans ses rangs des hommes éminens; espérons qu'ils sauront pourvoir à ces difficultés pratiques. Nous avons seulement voulu indiquer le champ d'abus qu'une nation libérale comme l'Angleterre ne saurait laisser subsister plus longtemps sans forfaire à son honneur, et que, dans son intérêt bien compris, dans l'intérêt de la justice, de l'humanité, de tout ce qu'il y a de sacré en ce monde, elle doit labourer jusqu'à ce que le dernier brin d'ivraie ait passé sous le soc de la réforme.

M^er^ Fridolin.

LE

THÉATRE CONTEMPORAIN

EN ITALIE

Une des grandes préoccupations de l'Italie a toujours été de se créer une littérature dramatique digne de rivaliser avec celle des pays voisins. Aujourd'hui encore cette préoccupation se manifeste par des efforts multipliés. Ces tentatives marquent-elles un progrès ou un affaissement? La question a été vivement débattue par les Italiens dans ces dernières années, et, pour y répondre, je crois nécessaire non-seulement d'interroger les œuvres actuelles, mais de remonter dans le passé, de rechercher si à toutes les époques de son histoire le théâtre en Italie n'a pas présenté une suite de bizarres contrastes, passant avec une rapidité singulière de la vie au sommeil et de la puissance à la faiblesse. Dans le cas où la situation présente nous offrirait quelques symptômes de défaillance, nous aurions ainsi le droit de ne pas perdre confiance dans les destinées d'une scène déjà soumise à tant de vicissitudes. Ce retour sur un passé qui après tout n'est pas sans gloire aura d'ailleurs l'avantage de nous rappeler que la comédie *in-promptu*, si souvent et quelquefois si finement appréciée, n'est pas tout l'art dramatique dans le beau pays *ove 'l si suona*, et que l'Italie a aussi son théâtre classique et régulier dont quelques pages peuvent suffire à résumer l'histoire.

Un mot encore à ce sujet. Les Italiens contestent volontiers à la critique française le droit de les juger; ils prétendent qu'on les connaît peu et qu'on ne les comprend pas. Si quelques jugemens de la presse française ont pu motiver leur irritation, ils n'autorisent nullement un excès de susceptibilité qui irait jusqu'à méconnaître les

droits de la critique, et si j'use de ces droits moi-même avec une sévérité que quelques personnes en Italie trouveront excessive, je crois inutile d'affirmer que cette sévérité n'est point une preuve de malveillance. Nul plus que moi n'applaudit aux efforts des descendans de Dante et de l'Arioste pour se montrer dignes de leurs pères et rajeunir leur antique gloire; mais pourquoi leur laisser de dangereuses illusions sur la portée de ces efforts? S'il ne s'agissait que d'assister à la fin d'un grand peuple, on pourrait, pour tempérer l'amertume de ses derniers momens, lui donner du bout des lèvres des éloges sans conséquence. Grâce à Dieu, l'Italie n'en est point là : il faut donc lui dire la vérité sans ménagemens et sans détours. Elle ne peut qu'y gagner.

I.

Quelles sont les véritables origines du théâtre italien? Cette question est restée assez obscure. Suivant quelques-uns, il ne remonterait pas au-delà des siècles barbares du moyen âge; mais la plupart de ceux qui en ont écrit l'histoire, tenant à lui trouver des titres de noblesse, ont cru le reconnaître dans le théâtre de l'ancienne Rome. Un seul fait est établi cependant par Apulée, Vossius, Diomède, Cassiodore, de même que par les fouilles qui nous ont livré des statuettes représentant divers personnages du théâtre ancien : c'est la continuité de la comédie populaire, héritière des Atellanes. Pour passer de ce genre à la comédie écrite et sérieuse, imitée de Plaute et de Térence, il ne fallut rien moins que la première renaissance, s'il est permis de nommer ainsi l'époque où la découverte des manuscrits réveilla le goût des lettres antiques. Encore l'imitation ne fut-elle pas immédiate. Il ne suffisait pas de le vouloir, il fallait le temps de rompre de vieilles habitudes et de s'en créer de nouvelles. Riccoboni affirme que la vraie comédie italienne dut reparaître vers le commencement du XIVe siècle; il y a lieu de croire qu'il se trompe de cent ans environ : la première pièce régulière dont il soit question dans l'histoire du théâtre italien, *la Floriana*, n'a pas été imprimée avant l'année 1523, et ce n'est qu'en étudiant avec soin la langue, le style, le rhythme de cet ouvrage, que les meilleurs juges ont pu le rapporter aux premières années du siècle précédent.

Quoi qu'il en soit de ces commencemens tardifs, cent ans plus tard, l'art dramatique avait fait en Italie de sensibles progrès. Ceux qui le représentent alors, ce sont l'Arioste, le Trissin, le cardinal Bibbiena et Machiavel, dont *la Mandragore*, un chef-d'œuvre dans un genre peu avouable, est la seule comédie de ce temps qu'on lise encore aujourd'hui. Dès-lors néanmoins commencent ces singulières vicissitudes dont nous avons parlé. L'Arioste et Machiavel ont pour

successeurs Firenzuola, Salviati, Domenichi, Lorenzino des Médicis, d'Ambra, tous écrivains presque inconnus de nos jours, et à coup sûr fort inférieurs à leurs devanciers. Leurs comédies, estimées de leur vivant, seraient depuis longtemps tout à fait oubliées, si elles n'étaient écrites dans le plus pur italien et conservées à ce titre comme *textes de langue*.

La tragédie, quoiqu'elle eût dans l'Italie ancienne des modèles moins populaires et moins aimables que Plaute et Térence, se releva vers le même temps, grâce surtout aux efforts du Trissin et de Ruccellai. Les auteurs tragiques se conformèrent scrupuleusement aux règles traditionnelles : ils n'écrivirent qu'en vers, et même n'eurent garde d'oublier les chœurs. On ne trouve parmi eux ni un Machiavel, ni un Arioste. Leur médiocrité crut se faire admirer en renchérissant sur les atrocités que le théâtre ancien avait données en spectacle. Le parricide n'était plus l'exception, mais en quelque sorte la règle. On ne craignait pas d'apporter sur la scène des urnes qui contenaient les membres des personnages massacrés, et de les montrer tout sanglans à la foule assemblée. On reconnaît là l'exagération méridionale. Chez nous, plus rassis et plus calmes, le goût des horreurs n'est venu qu'à la suite d'une grande lassitude et d'un besoin de fortes émotions que des scènes délicates ne pouvaient plus satisfaire. Les Italiens, presque du premier coup, prirent plaisir à d'affreux spectacles. Égayés outre mesure par la comédie improvisée, ils se trouvaient bien du contraste. Ainsi auteurs, acteurs, spectateurs furent entraînés bien au-delà de ce que le goût permet; ils s'encouragèrent les uns les autres à marcher dans cette voie. Ce fut bien pis encore lorsque, après les victoires de Charles-Quint, les Espagnols se furent établis en Italie. Les Italiens apprirent d'eux à connaître et même à aimer le théâtre espagnol, qui ajoutait à l'exagération des conceptions dramatiques la constante hyperbole, l'enflure inouie du langage. Si du moins leur influence n'avait pas duré plus longtemps que leur séjour! Malheureusement ils laissèrent à leurs hôtes le goût des mauvaises tragédies et tragi-comédies dont se composait leur répertoire, et ils amenèrent en grande partie la décadence littéraire de l'Italie, si sensible au XVIIe siècle.

Alors tout sembla perdu. Il ne se produisait plus aucun ouvrage digne d'estime ou même d'attention; le public avait perdu l'intelligence des œuvres sérieuses; bientôt il enveloppa dans la proscription dont il frappait les rares et mauvaises pièces des contemporains les comédies et les tragédies estimables qui avaient réussi auprès des générations précédentes. C'était, à ce qu'on pouvait croire, la fin de la littérature dramatique : heureusement les choses ne vont pas ainsi en Italie, et de l'excès du mal sortit le remède. Dans les dernières années du XVIIe siècle, un acteur romain, Pierre

Cotta, dit Celio, connu pour ses goûts studieux, s'étant mis à la tête d'une troupe de comédiens, osa le premier, non toutefois sans de grandes précautions oratoires, remettre au théâtre et faire *réciter* fidèlement quelques ouvrages d'un mérite incontesté, entre autres le *Pastor fido* de Guarini, l'*Aminta* du Tasse, et même quelques tragédies françaises, comme *Rodogune* et *Iphigénie*. Il n'obtint toutefois qu'un succès douteux. Les chefs-d'œuvre des classiques italiens furent froidement accueillis; ceux des classiques français soulevèrent une réprobation générale. Avides de mouvement, cherchant partout l'action extérieure et sensible, les spectateurs se plaignaient de ne trouver dans Corneille et Racine que d'interminables discours. Celio découragé se retira. Il n'avait pas, à vrai dire, tout à fait échoué dans son entreprise. Ce n'était pas en vain que l'harmonieux langage de Guarini et du Tasse avait caressé des oreilles italiennes, si bien faites pour l'apprécier. Une réforme s'opéra insensiblement dans le goût public, bien incomplète sans doute, mais suffisante pour qu'un homme de bonne volonté pût bientôt reprendre l'œuvre de Celio avec plus de chances de succès.

C'est à Riccoboni qu'appartient l'honneur d'avoir continué cette tentative. Il était acteur, acteur habile et estimé, de plus *capo-comico* ou chef d'une compagnie dramatique. Son nom de guerre, celui sous lequel il fut surtout connu de son vivant, était Lelio. Sur le conseil de Scipion Maffei, il reprit d'abord avec précaution quelques anciennes tragédies. C'était habile, car, à tout prendre, la tragédie pouvait vivre à côté de la comédie improvisée sans lui nuire et sans lui porter ombrage. Il n'en fallut pas moins dix ans pour acclimater de nouveau en Italie les meilleurs ouvrages tragiques qu'on eût vus s'y produire; à la fin, ces ouvrages furent assez bien accueillis pour que Riccoboni osât en présenter quelques-uns de nouveaux, entre autres la *Mérope* de Maffei, qu'on eût sifflée auparavant, et qui obtint le plus éclatant succès. Quant à la comédie, l'entreprise, tout aussi laborieuse, n'eut pas les mêmes résultats. Ne pouvant obtenir d'aucun écrivain en renom quelques nouveautés pour son théâtre, Riccoboni se fit auteur, quoique avec une réserve qui donne une plus haute idée de sa prudence que de son imagination. Il se borna à imiter le théâtre français, composant des pots-pourris, allongeant de petites pièces, de deux souvent n'en faisant qu'une, combinant par exemple *le Chevalier à la mode* avec *l'Homme à bonnes fortunes*, pour répondre au goût italien, qui demandait sur la scène de l'action à outrance. Ce travail d'ailleurs n'avait rien de littéraire, car, forcé par les nécessités du métier de jouer à l'impromptu, Riccoboni n'écrivait que des canevas, à la réserve de quelques bouts de scène qu'il faisait réciter mot à mot. C'est dans ce système qu'il donna, entre autres ouvrages, *le Menteur*, *la Princesse d'Élide* et *Psyché*.

Malgré tant d'efforts et de sacrifices, Riccoboni ne parvint pas à rétablir la comédie régulière à côté de la comédie improvisée. L'ignorance, qui était alors extrême et s'étendait jusqu'à la littérature nationale, lui opposa des obstacles insurmontables. Il finit, lui aussi, par se décourager : une curieuse aventure lui fit, comme on dit vulgairement, jeter le manche après la cognée. Ayant résolu de faire représenter une pièce écrite d'un bout à l'autre et sans personnages masqués, il fit choix de *la Scolastica*, le meilleur ouvrage dramatique de l'Arioste, espérant que le nom de l'auteur et l'origine italienne de l'ouvrage seraient pour un parterre italien un double attrait. Du reste, il avait retouché plusieurs scènes pour les mettre en harmonie avec les mœurs du temps. Nous jugerions aujourd'hui qu'il faut représenter les œuvres anciennes dans leur originalité native, ou ne pas les représenter du tout; à cette époque, une telle condescendance était probablement nécessaire, elle n'eut d'ailleurs aucune influence sur le résultat de l'entreprise. Comme Riccoboni l'avait pensé, le nom de l'Arioste attira la foule. Malheureusement tout ce monde ignorait que le grand poète eût écrit des comédies, on s'attendait à une pièce tirée du *Roland furieux;* quand on ne vit paraître sur la scène aucun des personnages si connus de cette immortelle épopée de la chevalerie, on murmura, on se fâcha, on ne voulut rien entendre, et il fallut baisser le rideau avant la fin du quatrième acte. Aussitôt Riccoboni fit ses préparatifs pour quitter l'Italie : il se rendit à Paris, où il joua, non sans succès, en compagnie du fameux Dominique. Il écrivit quelques ouvrages en français, entre autres l'*Histoire du théâtre italien,* et s'honora d'illustres amitiés. La célèbre Mme Riccoboni fut la femme de son fils.

Au fond, malgré sa plaisante mésaventure, ses efforts n'avaient pas été infructueux. La tragédie était de nouveau en honneur, et l'introduction, à quelque titre que ce fût, des comédies françaises sur les scènes d'Italie devait, avant qu'il fût longtemps, provoquer une féconde imitation. En attendant, le talent dramatique allait se réfugier, pour quelques années, sous l'aile de la musique, où certes on ne se serait pas avisé de le chercher. Faut-il parler ici de ce Métastase, de qui Voltaire disait que certaines scènes de ses ouvrages étaient dignes de Corneille quand il n'est pas déclamateur, et de Racine quand il n'est pas faible? C'est pousser un peu loin l'éloge; pourtant Rousseau, La Harpe, Schlegel ne sont guère moins favorables à ce brillant rival de Quinault. Sans doute ses héros sont mignards, délicats, fades et doucereux : ils disent tout tendrement, jusqu'à *je vous hais;* mais chez Métastase la route de Tendre mène au royaume du pathétique, où il règne en maître. C'est quelque chose que d'avoir conservé sa valeur personnelle malgré les exigences du

compositeur, et d'avoir su mettre de la poésie et de l'art où tant d'autres ne mettent que du métier. Qu'on oublie un moment la destination des drames lyriques de Métastase : à les prendre pour des tragédies, on les trouverait encore infiniment supérieurs à tout ce qui les précède, si l'on excepte la *Mérope* de Maffei. Ce dernier est dans la véritable voie de l'art. C'est un précurseur. Ce qu'il vaut, il n'est permis à personne de l'ignorer après les critiques célèbres de Voltaire. Il est poète, quelquefois trop naïf dans les situations les plus dramatiques; mais ce qui lui a surtout manqué, c'est de savoir se borner et ne chercher la gloire que par un seul chemin. Maffei voulut être militaire, historien, journaliste, en même temps que poète, il dissémina ses forces et ne put se placer au premier rang dans aucune de ces carrières. Ainsi se trouva retardée par sa faute la réforme de la tragédie, qu'il aurait pu accomplir. La comédie prit les devans : elle se personnifiait alors en deux ou trois hommes, Goldoni, Gozzi, et, si l'on veut, l'abbé Chiari.

Écartons d'abord ce dernier. Assurément il ne manque ni de facilité ni de savoir-faire, mais il n'est guère qu'un improvisateur. Il mettait puérilement sa gloire à refaire chaque pièce nouvelle de Goldoni dans les trois jours qui en suivaient la représentation. A la prose il substituait les vers, à l'étude minutieuse de la société la fantasmagorie d'inventions invraisemblables qui plaisait encore, et il faisait jouer ces comédies ainsi transformées devant un public qu'une pareille lutte amusait. Il eut donc les succès qu'en Italie on ne refuse guère aux improvisateurs, mais il leur dut de ne jamais devenir un écrivain. Son style, plein d'afféterie et de mollesse, est languissant, terne et sans vie; ses personnages s'entretiennent avec une froideur mortelle, si bien qu'aujourd'hui l'on saurait à peine son nom, s'il n'avait été en tiers dans la grande querelle de Goldoni et de Gozzi.

On sait ce que fut cette querelle. Depuis trop longtemps la comédie improvisée régnait sans rivale pour qu'un mouvement en faveur de la comédie écrite et régulière tardât à éclater. Goldoni eut l'honneur de donner le signal. Dans le cours de sa vie aventureuse, il avait formé le projet de renouer la tradition comique de Machiavel et de l'Arioste, en s'inspirant de Molière pour les corriger et les compléter. Il apportait à son œuvre des qualités réelles. C'était un esprit froid et posé, observateur et méditatif; seulement, comme il manquait de profondeur et d'élévation, il étudia la nature humaine dans ce qu'elle a d'apparent, au lieu d'en creuser et d'en reproduire les caractères éternels. Ce qu'il peint, ce sont les mœurs italiennes de son temps. Empruntés à cette réalité qui peut quelquefois n'être pas vraisemblable, ses personnages, s'ils nous étonnent par leur singularité exceptionnelle, n'en sont pas moins des copies fidèles et

souvent piquantes d'originaux pris dans la société du XVIIIe siècle. On comprend par là même pourquoi ses tableaux ont perdu de leur prix : nous ne pouvons plus en vérifier l'exactitude. Goldoni ne mérite donc pas, tant s'en faut, d'être appelé le Molière italien. Sans parler de la distance infinie qui sépare le génie d'un talent de second ordre, et qui devrait interdire toute comparaison, il n'y a entre ces deux comiques presque rien de semblable. L'habileté de Goldoni éclate surtout dans l'art d'amener le dénoûment avec un naturel parfait et sans effort. C'est là ce qui occupe le moins Molière. Goldoni manque de comique et de gaieté. S'il rit quelquefois, c'est par hasard et dans des scènes éparses qui ne suffisent pas pour animer un long ouvrage, encore moins un répertoire comme le sien. Il manque de correction, d'élégance, de distinction dans le style; il écrit mal la langue nationale et n'est à l'aise que dans le dialecte vénitien. Il est bourgeois, petit bourgeois même, et croit que, pour peindre fidèlement les hommes, il faut leur faire parler leur véritable langage dans toute son incorrection, dans toute sa platitude : erreur capitale, qui substituerait le métier à l'art et la photographie à la peinture. Entre écrire comme on parle et faire parler les gens comme on écrit, il y a un juste milieu dont Molière a donné l'incomparable modèle. Qu'y a-t-il donc de commun entre ces deux hommes? Si Goldoni a des maîtres dans la littérature française, il faut les chercher au XVIIIe siècle. Il demande, je le reconnais, l'inspiration à Molière, mais c'est de Le Sage, de Sedaine, de Diderot, qu'il la reçoit. Moins philosophe dans la forme et moins raisonneur, il écrit comme eux gravement. S'il garde quelque avantage, c'est qu'en cherchant à prouver il n'oublie pas de peindre, et qu'il a par instans quelques éclairs de comique et de gaieté, compensation bien insuffisante à ce qui lui manque du côté du style.

Mais nous en parlons bien à notre aise. En plein XVIIIe siècle, les écrivains dramatiques n'avaient guère en Italie le loisir de s'arrêter à l'élégance ou à l'idéal. C'était déjà une réforme assez hardie que de substituer aux canevas de la *commedia dell' arte* des pièces écrites d'un bout à l'autre, et de ne laisser aux comédiens que la tâche de débiter l'esprit d'autrui. C'était chose plus grave encore de substituer l'observation et l'étude à la fantaisie, car l'observation semble répugner au génie italien. Demandez-lui d'exécuter à l'instant un brillant caprice lyrique, d'inventer une histoire poétique, merveilleuse, invraisemblable, il y a chance que vous soyez satisfait; mais faut-il descendre dans la rue, s'arrêter au coin des carrefours pour étudier les mœurs populaires, s'asseoir au foyer d'un ami pour y surprendre mille détails de la comédie humaine, s'il y parvient, ce ne sera pas sans faire violence à ses instincts les plus naturels. La gêne paraîtra dans la composition, dans le langage, et le novateur

ne réussira qu'à la condition de lutter contre ces instincts d'abord, puis contre le public, dont il contrarie les habitudes, contre les auteurs, dont il inquiète la paresse, enfin contre les acteurs, qu'il contraint à faire, au milieu de leurs succès, une seconde et chanceuse éducation. Goldoni eut donc à soutenir l'effort d'une opposition furieuse qui éclata de toutes parts. Nous l'avons vue puérile et personnelle dans l'abbé Chiari; elle fut plus sérieuse et surtout plus généreuse chez Carlo Gozzi.

Gozzi s'était déjà signalé par des pièces de pure fantaisie, où l'on admirait, à défaut d'observation et d'étude, un style éclatant, une imagination gracieuse et hardie. Encore ne prenait-il pas toujours la peine d'écrire. Souvent, après avoir, dans un de ses drames, passé capricieusement, à l'exemple de Shakspeare, de la prose aux vers et des vers à la prose, il n'est pas rare de le voir indiquer par un simple canevas, dans une autre partie du même ouvrage, les jeux de scène aux acteurs. Il avait si bien réussi dans ce genre bizarre, qu'il combattait un peu *pro domo sua* quand il défendait la comédie improvisée; pourtant il est juste de dire qu'il fut surtout poussé par le désir de sauver d'une misère inévitable la compagnie dramatique de l'arlequin Sacchi, auquel il était sincèrement attaché. Après les premières pièces de Goldoni, non-seulement Gozzi persévéra dans la voie où il avait rencontré de brillans succès, mais encore, dans des préfaces merveilleusement écrites et cruelles pour ses adversaires, il défendit avec énergie la comédie plus ou moins improvisée. Il lui promit une longue durée, si longue, dit-il, qu'il n'est permis à personne d'en prévoir la fin. C'était là une prophétie téméraire, à la veille du jour où la comédie *in-promptu* devait se voir réduite à n'être plus qu'un divertissement populaire. C'était prendre la vive et dernière lueur de la lampe expirante pour un éclat durable et régulier. Au reste, Gozzi ne paraît pas avoir eu le jugement bien sûr. On vient de le voir commettre une erreur de fait et de goût assez grave. Voici qui passe tout le reste : il ose prétendre que Destouches, Boissy et les autres, formant ce qu'il appelle l'école de Molière, ont produit des œuvres incomparablement supérieures à celles du maître, bien que le faux goût des Français persiste à leur préférer celui-ci. Goldoni n'a jamais rien écrit de pareil.

Le triomphe du rival de Gozzi est incontesté aujourd'hui. Par malheur, il se fit attendre. L'injustice de ses concitoyens découragea Goldoni. Comme Riccoboni, il prit le chemin de la France. A Paris, la ville et la cour s'attachèrent à lui faire oublier ses mécomptes par les applaudissemens et les faveurs dont elles le comblèrent. C'est à Paris qu'il écrivit en français et fit jouer sa meilleure comédie, *le Bourru bienfaisant*, où il aborde enfin la vraie comédie de caractère et se montre l'émule des meilleurs héritiers de Molière.

Après sa mort, son nom repassa triomphalement les Alpes, et de nos jours le mouvement national qui pousse la péninsule à exhumer toutes ses gloires l'a fait placer sur un piédestal peut-être trop élevé. On joue ses comédies, on joue la même douze fois de suite dans des villes, — à Florence par exemple, — où la police défend de représenter, sans une autorisation expresse, deux fois le même ouvrage. Qui songerait maintenant à remettre au théâtre les plus charmantes pièces de Gozzi?

Alfieri, à qui il était réservé de réformer la tragédie, eut moins d'obstacles à surmonter. On a dit bien souvent qu'il l'avait importée en Italie, et Ginguené, malgré sa profonde connaissance de la littérature italienne, semble s'être fait l'écho de cette opinion. Ainsi vont les choses : on ne tient nul compte de ceux qui déblaient la route, mais seulement de celui qui atteint le but. Maffei lui-même, malgré son talent incontestable, disparaît dans l'holocauste de renommées offert au génie nouveau. Ce n'est pas à dire qu'Alfieri ne fut que l'Améric Vespuce de la tragédie. S'il n'y avait rien à découvrir, il y avait à réformer; le mérite de ce grand écrivain fut de se montrer, dans ses réformes, plus radical et plus intelligent que ses prédécesseurs. On le sait : dès les premiers temps, la tragédie italienne avait suivi avec une servilité extraordinaire les règles les plus extérieures de l'art ancien; Alfieri ne fit que pousser plus loin l'imitation et s'inspirer de l'esprit plutôt que de la lettre. Ce qui donne une apparence de nouveauté à son théâtre, c'est que Corneille et Racine avaient fait oublier les précédens tragiques italiens. Sur les principales scènes d'Italie, on jouait *Iphigénie* ou *Rodogune*, et non la *Sofonisba* du Trissin, la *Rosmonda* de Ruccellai, l'*Aristodeme* de Dottori. Cependant, si le rôle pris par Alfieri a moins de nouveauté qu'on ne le dit d'ordinaire, l'heureuse alliance de la pensée réformatrice et d'un rare talent d'exécution ne permet pas d'en diminuer l'importance. Il sut imiter l'antique plus fidèlement que personne, rester simple et sévère sans manquer d'intérêt, enfermer, sans trop de sécheresse, les éternelles maximes de la politique et de la philosophie dans des vers concis et énergiques, transformer sa langue maternelle, lui ôter ces allures efféminées qu'elle affectait avant lui, et que ceux-là seuls qui la pratiquent peu lui reprochent encore aujourd'hui, contribuer enfin plus que personne à donner au caractère italien une virilité qu'il devient chaque jour plus injuste de lui contester. Ginguené l'a dit avec raison : si l'on va plus loin qu'Alfieri, ce ne sera jamais qu'en marchant sur ses traces. Il aurait pu ajouter qu'on peut s'inspirer d'un poète et suivre cependant une voie différente. Telle fut l'imitation libre, indépendante en quelque sorte, des écrivains dramatiques qui ouvrirent le XIXe siècle.

Ce sont des noms glorieux dans l'histoire littéraire de l'Italie que

ceux de Monti, de Pindemonte, de Niccolini, de Pellico, de Manzoni: mais s'ils imitent le maître, ils ont de trop libres allures pour former une école tragique. Chez les deux premiers seulement, on trouve une certaine fidélité de disciples. Leur principal mérite est de se rapprocher de la vérité historique, en attendant que d'autres apprennent l'art de donner à l'histoire cette couleur vivante sans laquelle elle n'est que lettre morte. Les deux tragédies de Manzoni sont en réalité des drames, mieux faits pour la lecture que pour la scène, comme on l'a bien vu toutes les fois que d'imprudens amis les y ont risqués; mais enfin il est évident que le génie moderne commence à s'affranchir du joug des traditions. Les héros de l'écrivain lombard ne sont plus des Romains comme ceux de Monti, des Flamands ou des Écossais comme ceux de Pindemonte; ce sont des Italiens, les Adelchi, Carmagnola, qu'on pourrait prendre, avec un peu de bonne volonté, pour des champions de la cause nationale. Son style, merveilleusement poétique, n'a rien de la raideur, de la sécheresse d'Alfieri; il nous charme au point de nous faire illusion sur la valeur dramatique de ces deux ouvrages.

Silvio Pellico, dans son théâtre, voulait suivre la même voie: ses forces le trahirent. Ceux-là seuls qui avaient attendu pour le lire qu'une troupe italienne vînt jouer sous nos yeux son *chef-d'œuvre* ont pu s'étonner de la faible valeur de *Françoise de Rimini*. Depuis 1819, époque où l'ouvrage fit son apparition sur la scène, on a eu le temps de le juger. Silvio est absolument dépourvu de qualités dramatiques. Il manque d'étude, de variété dans le style et dans les caractères, de mouvement, de force dans l'action. S'il nous touche, c'est par hasard, et parce qu'il a rencontré dans la vie intime quelque sentiment tendre et délicat. Niccolini du moins mérite sa réputation. Il a eu la singulière destinée de suivre deux maîtres en sa vie. Dans la première moitié de sa carrière, il s'inspire exclusivement d'Alfieri et des Grecs, et par son énergie comme par sa simplicité il n'est pas indigne de ses modèles. Dans la seconde, séparée de la première par dix ans d'intervalle, il suit la voie nouvelle, indiquée plutôt que tracée par Manzoni, et il laisse loin derrière lui cet habile écrivain, moins heureux au théâtre que dans le roman. Ses premiers succès ne l'empêchent point de changer de manière. Scrupuleux observateur des règles antiques, il n'hésite pas à admettre la liberté que le romantisme avait introduite au théâtre, et il s'attache à la rendre compatible avec les exigences scéniques, trop négligées par la plupart de ses devanciers. Aussi ses meilleurs ouvrages, *Foscarini*, *Arnaldo de Brescia*, ont pu être joués et sont devenus populaires. Comme Manzoni, il est patriote, mais il l'est autrement que lui. Loin de tout subordonner à l'église, il n'en espère rien; il la regarde même comme le principal obstacle à l'affran-

chissement, à l'émancipation de l'Italie, et lui déclare ouvertement la guerre. C'est contre la papauté qu'il écrivit son *Arnaldo*, et ses sentimens n'ont jamais varié, même au milieu des transports d'enthousiasme qu'excitèrent les premiers actes de Pie IX. *Aut aliquis latet error*. Puis, quand les événemens lui ont donné raison, désolé de n'avoir pas eu tort, il s'est enseveli dans la solitude et le silence, trop tôt pour nous sans doute, mais trop tard pour que sa renommée pût en souffrir.

Ceux qui l'ont suivi dans la carrière dramatique ne sauraient lui être comparés. Faut-il nommer M. Battaglia, le plus habile, M. Revere, le plus distingué de tous, M. Brofferio, qui n'aurait pas d'égal, si l'esprit pouvait suffire, MM. Turotti, César della Valle (duc de Ventignano), et Marenco, dont le public français connaît aujourd'hui la *Pia dei Tolomei*, tous écrivains de talent, mais médiocrement doués des qualités par lesquelles on réussit au théâtre? Il leur manque à tous ce je ne sais quoi qui permet de distinguer l'art du métier, l'inspiration d'une banale habileté; il leur manque la notion claire et précise de ce qu'ils doivent peindre, l'intelligence de cette vérité humaine qui est la même sous toutes les formes, en tous les temps, sous tous les climats.

La comédie a été moins heureuse au début de ce siècle. Goldoni était mort en 1792. Ses successeurs, s'il en a eu, ne sont guère que des collatéraux. Après le succès, tout français à l'origine, du *Bourru bienfaisant* et de tant d'autres œuvres remarquables ou estimables, la comédie écrite et régulière restait seule possible pour les classes éclairées de la société. Cependant le goût pour l'impromptu était si tenace, que les prétendus héritiers de Goldoni y revinrent autant qu'ils le purent. Ils en conservèrent les allures, le ton, tout enfin, excepté l'improvisation. Ainsi procédèrent Federici, Sografi, surtout Giraud, dont l'esprit est aussi français que le nom, et qui nous rappelle par ses ouvrages, toutes proportions gardées, les ingénieuses fantaisies de M. de Musset. Joignez à ces écrivains le baron Cosenza, Napolitain dont la fécondité est le principal mérite; Genoino, un abbé, un Berquin manqué; Albert Nota, Piémontais, réputation surfaite, auteur de comédies sages, mais froides; Brofferio, toujours amusant, mais trop superficiel, et quelques autres qu'on me permettra de passer sous silence : voilà ce que nous offre la comédie jusqu'à ces dernières années. Évidemment elle a, dans les premières années du siècle, cédé le pas à la tragédie ou au drame tragique; mais une période commence, qui semble promettre le triomphe aux vaincus. L'équilibre se rétablirait donc un moment entre les deux tendances dramatiques qui sollicitent tour à tour l'Italie.

II.

Ce qui distingue l'ère nouvelle dans laquelle paraît entrer le théâtre italien, c'est le nombre considérable des œuvres qui s'y produisent. Les désastres de 1849 auraient dû, ce semble, achever d'abattre ce malheureux peuple : ils n'ont fait qu'accroître son ardeur. Dans l'excès même de sa misère il puise de nouvelles forces, ou du moins la suprême espérance des vaincus. Ainsi à Florence, la saison du carnaval en 1855 a vu éclore trois comédies, quatorze drames, une tragédie, huit pochades, sans compter les importations. Cette activité, fût-elle impuissante, serait encore méritoire, car tout conspire à détourner du théâtre les jeunes talens. Le public d'abord : il ne respecte pas les droits de la fiction, il croit à outrance à la réalité. Les Italiens s'obstinent à voir dans les personnages d'une comédie des portraits, des caricatures de leurs amis, de leurs parens ou d'eux-mêmes, comme au temps d'Aristophane. Un auteur ne peut faire choix d'un nom vulgaire, indiquer, pour plus de précision, la rue où est censé loger tel personnage imaginaire, sans qu'on aille vérifier l'exactitude de ses assertions, sans qu'on lui reproche des allusions dont il n'a pas eu la pensée. De là des démentis, des insultes, des provocations. Comment ce naïf et bizarre travers n'a-t-il pas été déjà mis à la scène ou ridiculisé par le roman? Ce serait le meilleur moyen de corriger des spectateurs dont les susceptibilités puériles et les tendances réalistes chassent la vérité du théâtre. Il y a là un bon sujet de comédie.

Ce n'est pas tout encore, puisque nous parlons des difficultés toutes matérielles que rencontre le théâtre en Italie, il faut signaler les exigences des habitués qui louent les loges pour une saison.

Il *leur* faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Les directeurs n'ont garde de mécontenter les auditeurs qui leur assurent presque seuls des recettes; chaque ouvrage est condamné ainsi à ne faire qu'un petit nombre d'apparitions, et l'on comprend avec quelle répugnance les *impresarii* montent des pièces nouvelles qui nécessitent des frais de mise en scène et les obligent à payer des droits d'auteur (1). Les gouvernemens, il est vrai, se croient tenus d'encourager le développement de la littérature nationale et proposent des primes pour les meilleurs ouvrages mis au théâtre, ou, ce qui est plus économique, ils contraignent les entrepreneurs dra-

(1) Ce n'est pas que ces droits d'auteur soient ruineux, car on assure que, dans certaines parties de l'Italie, ils n'excèdent jamais 400 francs, si la pièce est représentée pour la première fois, et 17 francs s'il s'agit d'une reprise; mais quoi! pour 15 francs n'a-t-on pas une traduction présentable d'une pièce française?

matiques à représenter chaque année un certain nombre d'ouvrages nouveaux; mais, assurés d'y perdre, ces entrepreneurs n'obéissent qu'à leur corps défendant et lésinent sur tout, sur les décors, sur les costumes, sur les répétitions, sur les droits d'auteur. Je ne dirai pas que de là vient la chute des pièces représentées; il faut avouer du moins que ces conditions si difficiles expliquent en partie le découragement des auteurs, et par suite la faiblesse des ouvrages. Et ces embarras atteignent jusqu'aux écrivains les plus connus et les plus appréciés. Croirait-on que le baron Cosenza, comparé par les Napolitains à M. Scribe pour sa fécondité, son talent et ses succès, fut obligé de renoncer aux théâtres ordinaires et d'en faire construire un dans son propre palais, où il fit jouer, je me trompe, où il joua lui-même, en compagnie de sa femme et de quelques amis, les nombreuses pièces qu'il composait?

Des conditions toutes particulières sont faites, on le voit, aux auteurs dramatiques en Italie. Dans les autres pays, chaque théâtre a son genre, qui se maintient en dépit des changemens de direction. Au-delà des Alpes, un théâtre n'est qu'une salle occupée tour à tour par diverses troupes de comédiens nomades qui ne séjournent guère dans une ville plus d'une saison. Le *Théâtre Alfieri* ou *du Cocomero* (Florence), *Gerbino* ou *Carignan* (Turin), la *compagnie Dondini*, la *compagnie Righetti*, la *compagnie Salvini*, selon les expressions usitées et compréhensibles en Italie (1), n'ont qu'une analogie bien lointaine avec notre Théâtre-Français. Encore ces expressions n'impliquent-elles aucun genre; chacune de ces troupes dramatiques les aborde tous. Si Florence et Turin semblent conserver ou acquérir une sorte de prééminence, c'est que l'une se souvient d'avoir été l'Italie, et que dans l'autre règne la liberté. Soumises du reste aux usages italiens, elles permettent rarement qu'un ouvrage paraisse plusieurs fois à la scène, et elles ne sont guère pour les compagnies de comédiens qu'une sorte d'hôtellerie. On comprend à quel point de telles mœurs sont funestes à l'art : il n'y a pas, à proprement parler, de scène qui fasse autorité; chaque écrivain fait jouer ses pièces sur le théâtre de la ville qu'il habite; il attend pour cela qu'il passe une troupe à sa convenance, et il lui faut quelquefois attendre longtemps. La nécessité d'être nomades dispense en effet les *capi-comici* d'avoir un répertoire

(1) Cependant à Naples, au *Teatro Nuovo*, et quelquefois à Turin, au théâtre Carignan, il y a une troupe sédentaire; mais l'influence du nonchalant public napolitain sur les destinées de l'art est à peu près nulle, et à Turin le titre de compagnie royale accordé de temps à autre à telle ou telle troupe de comédiens est purement honorifique : sous prétexte de vacances, ceux qui la composent passent la moitié de l'année à courir les autres villes de l'Italie. C'est ainsi que Mme Ristori, pensionnaire pendant plusieurs années de la compagnie royale de Turin, profitait de ses mois de congé, qui étaient en même temps ceux de son directeur et de ses camarades, pour donner avec eux à Florence et à Rome des représentations qui ont contribué pour une bonne part à sa célébrité en Italie.

varié, une mise en scène convenable, une troupe complète et satisfaisante; il leur suffit de quelques pièces à effet et d'un acteur hors ligne : l'intermittence des plaisirs dramatiques rend le public facile à contenter. De leur côté, les comédiens n'ont pas besoin de travailler : la brièveté de leur séjour fait paraître supportables les plus insuffisans d'entre eux, et les chefs-d'œuvre classiques qui demanderaient surtout de longues études préparatoires affrontent rarement l'indifférence générale. Pour que la représentation en soit possible, il faut une scène privilégiée, riche de ces traditions qui survivent aux hommes, et font la précieuse identité d'un théâtre, alors même que le personnel s'est entièrement renouvelé. Il faut que l'état, par ses encouragemens, permette aux comédiens de songer moins au métier qu'à l'art, et ne réserve pas exclusivement sa faveur aux scènes lyriques. En définitive, réduction du nombre des théâtres, compagnies dramatiques sédentaires, études sérieuses de la part des acteurs, goût sévère et intelligent du public, protection éclairée et généreuse des gouvernemens, voilà, si je ne metrompe, les conditions du progrès pour le théâtre en Italie, les moyens d'attirer, d'inspirer les hommes de talent. En attendant, les auteurs dramatiques d'au-delà des monts doivent être armés en guerre et avoir sur la poitrine ce triple airain dont parle Horace pour ne pas quitter le champ de bataille dès la première heure du combat.

L'estime qu'on accorde à leur courage, leurs œuvres la méritent-elles au même degré? Ici je ne ferai point une réponse collective qui serait une collective injustice : il faut séparer soigneusement les trois genres, tragédie, drame, comédie.

Il n'est pas de pays qui ait gardé plus sincèrement que l'Italie le culte de la tragédie. Les moindres élucubrations en ce genre trouvent le chemin de la scène, et le groupe des poètes tragiques en Italie ressemble fort à une armée. Ne tenons compte ici que des succès. Nommerai-je MM. Rubieri, Cocchetti, Franceschi, Ricciardi, Pieri, Marenco fils, Tomignani, pseudonyme sous lequel se cache un nom de femme, et la pléiade complétement ignorée des tragiques napolitains? Parmi les écrivains que l'opinion place au premier rang en Italie, plusieurs sont doués de quelque talent réel : on ne peut leur contester l'élégance ou l'énergie du style, la noblesse des sentimens, quelquefois même une certaine habileté scénique; mais il manque à tous la vie et l'originalité. Ils ont les meilleures intentions du monde, ils fouillent soigneusement l'histoire moderne pour y trouver des sujets propres à captiver l'attention de la foule; le drame seul reste en chemin : il ne sort de leurs veilles qu'une tragédie vieille avant de naître, tant elle ressemble à ses sœurs aînées. Ou bien si le poète, homme de cœur comme MM. Ricciardi et Rubieri, se laisse emporter par ses sentimens patriotiques, il sent bien

que son œuvre n'ira pas au théâtre, et ainsi la tragédie, condamnée à l'avance, n'est plus qu'un exercice littéraire, à peine l'ombre de ce qu'elle aurait pu être avec un rayon de liberté.

Malgré les efforts persévérans des poètes, il est hors de doute que le public italien n'accueille plus la tragédie qu'avec une extrême froideur. S'il accourt encore quelquefois, c'est qu'un acteur d'élite s'est chargé de l'interpréter. Que cet acteur parte, la foule se retire, et de nouveau le désert se fait au théâtre, même quand une administration plus soucieuse de sa dignité que de ses intérêts s'avise de maintenir au répertoire les plus incontestables chefs-d'œuvre tragiques. Si le goût public ne peut sans aberration étendre cette aversion pour la tragédie jusqu'aux chefs-d'œuvre, n'a-t-on pas quelque raison de s'attaquer au genre? Une forme nouvelle se présente, une forme qui répond mieux au goût des spectateurs et peut-être aussi aux exigences de notre temps : c'est le drame. L'exemple de Niccolini n'a trouvé malheureusement que peu d'imitateurs. Au lieu de continuer ses nobles tentatives, la plupart des dramaturges italiens tournent les yeux vers les pièces qu'on applaudit sur nos boulevards. Il y a aujourd'hui en Italie comme en France d'honnêtes gens qui font tout consister dans la composition et l'arrangement, et à qui il manque, entre autres choses, de savoir composer et arranger. Du reste, nul souci littéraire : voulant faire du drame, ils font du mélodrame. Je tairais volontiers leurs noms, si je ne craignais d'être accusé d'ignorance, et peut-être de voir ériger en grands hommes ceux que j'aurais omis; mais quand j'aurai dit que les drames de MM. Vollo, Daneo, Poggiali, Saredo, Monticini, Chiossone (l'auteur de cette *Suonatrice d'Arpa* que les amis de l'Italie ont eu le regret de voir représenter à Paris), Ivaldi, Depaoli, Bensi, Mattei, Oddone, Codebo, Uda Baylle, Ch. Jouhaud, dit Napoléon Giotti, etc., ont été joués avec plus ou moins de succès, qu'ajouterai-je, sinon que la sévérité envers quelques-uns n'a été que justice, et que les bravos qui ont accueilli les autres ne peuvent être pris que comme un encouragement?

De louables efforts ont été faits sans doute pour relever le drame du discrédit que tant d'essais malheureux font peser sur lui. Je voudrais fixer un instant l'attention du lecteur sur deux ouvrages dont les auteurs me paraissent recommandables, l'un par le soin qu'il apporte au choix et à l'étude de son sujet, l'autre par la forme poétique dont il a su revêtir sa pensée. Le premier de ces deux drames est intitulé : *Emma Liona, ou les martyrs de Naples*. L'auteur, M. David Lévi, a voulu faire une œuvre de parti, et la crudité avec laquelle il exprime ses opinions a dû rendre la représentation si difficile, qu'il a fort mauvaise grâce à se plaindre de la censure. En 1851, la censure, maintenue uniquement pour les œu-

vres dramatiques comme dans les pays les plus libres, avait cessé d'être redoutable à Turin, et si elle a supprimé, pour les convenances de la scène, mainte phrase trop ardente, maint personnage dont le portrait peu flatté eût pu brouiller le gouvernement piémontais avec l'Angleterre, les Deux-Siciles, les états du pape, qui donc, excepté M. Lévi, songerait à l'en blâmer? Au reste, à cet égard, nous n'en sommes point réduit aux conjectures : après avoir cédé, pour que son drame parût au théâtre, à la raison du plus fort et cette fois du plus sage, M. Lévi le publie dans son intégrité native, et nous permet de constater que les rigueurs de la censure n'ont rien eu d'exagéré. On aurait peine à comprendre, par exemple, qu'elle eût laissé passer la phrase suivante, qui termine l'ouvrage : « O peuples de l'Italie future! je vous lègue un seul mot en mourant : Quand votre heure sera venue, soyez inexorables! »

Quoique médiocrement écrit, le drame de M. Lévi retrouve à la lecture les conditions d'intérêt qu'il devait perdre nécessairement au théâtre. Puisque M. Lévi voulait plaider la cause des peuples opprimés, on doit reconnaître qu'il a fait son siége assez habilement. Quoi de plus propre à prouver sa thèse que cette fin héroïque de la république parthénopéenne en 1799? L'insuffisance des chefs républicains en tant qu'hommes politiques ne saurait être contestée; mais aux prises avec les plus terribles difficultés, abandonnés de la France, qui avait alors assez à faire de se défendre elle-même, ils surent rester honnêtes, combattre en braves et bien mourir. Qui ne connaît au contraire la lamentable histoire de cette capitulation aussitôt violée que signée, de ces intrigues honteuses et sanglantes de la courtisane Emma Liona, devenue lady Hamilton, femme d'ambassadeur, maîtresse de Nelson, amie et complice de la reine Caroline? Qui ne se rappelle ces trente mille patriotes jetés dans les prisons de Naples, cet amiral pendu à la grande vergue du vaisseau de Nelson, ces échafauds où périrent les meilleurs citoyens? C'étaient de telles horreurs qui arrachaient au secrétaire de Nelson et au généreux Fox des paroles vengeresses que l'histoire a conservées, et que M. Lévi met un peu audacieusement sur d'autres lèvres. M. Lévi a eu raison de penser que tout l'intérêt était ici pour les victimes, quelles que fussent les opinions du lecteur. A défaut des trois unités d'Aristote, il y a du moins dans son drame l'unité d'intérêt.

Il s'en faut cependant qu'il y ait dans l'exécution autant d'habileté que dans le choix du sujet. Si l'auteur d'*Emma Liona* connaît l'histoire et la reproduit avec cette fidélité respectueuse dont peu d'Italiens osent s'affranchir, il ne sait pas assez y mêler la fiction et l'imprévu, sans lesquels le drame manque de péripéties et se traîne languissant. A vrai dire, il a mis l'histoire en dialogue. Je ne songerais pas à l'en

blâmer, s'il n'avait destiné son ouvrage à la scène. Plusieurs écrivains français ont raconté dans ce système certains épisodes historiques, et leur récit y a gagné de l'animation et de la variété; mais ils se sont bien gardés de risquer ces essais au théâtre. Les dissertations politiques de M. Lévi, militaires, philosophiques même, n'y peuvent faire que mauvaise figure, et la représentation de son drame serait insoutenable, si ces hors-d'œuvre, exprimés d'ailleurs avec beaucoup de force, n'étaient rachetés par des tableaux saisissans et pleins de vie. N'y a-t-il pas autant de mouvement que de vérité, par exemple, dans toutes les scènes où les lazzaroni paraissent avec leurs sanguinaires caprices, avec leurs mobiles impressions? Nous ne citerons que celle-ci :

« UNE FOULE DE LAZZARONI. — Vive le roi et la sainte foi!

« PREMIER LAZZARONE. — Courage! le feu va s'éteindre! Alimentez! soufflez, soufflez; du bois, des os de jacobins!

« DEUXIÈME LAZZARONE. — Voyez! voyez! Duecce et Mammone traînent un autre corbeau tout encapuchonné... (On amène un moine couvert de sa cape et chargé de liens.)

« PREMIER LAZZARONE. — Jetons-le vif ici dedans, tout vif.

« DEUXIÈME LAZZARONE. — Non, il faut le voir auparavant à la potence, et d'abord la bastonnade!

« UNE FOULE DE LAZZARONI. — Oui, oui, la bastonnade.

« DUECCE. — Amis, avant tout, silence! Vous êtes gens de bien, honnêtes, amis de l'ordre?

« UNE FOULE DE LAZZARONI. — Oui, honnêtes et amis de l'ordre.

« DUECCE. — Alors procédons au jugement des accusés avec régularité et surtout selon la légalité. Examinons avec soin le procès, puis, si c'est votre avis, nous pendrons avec ordre et modération.

« PREMIER LAZZARONE. — Sois le juge, toi. — Vive saint Janvier! Sois le juge!

« DEUXIÈME LAZZARONE. — A bas saint Janvier et ceux qui l'invoquent! Il est devenu jacobin, saint Janvier! Nous l'avons destitué.

« LA FOULE. — Mort à qui l'invoque! à bas saint Janvier!

« PREMIER LAZZARONE. — Pardon, la langue m'a fourché. Le cheval tombe, quoiqu'il ait quatre jambes; le prêtre se trompe en disant la messe; ne puis-je me tromper, moi aussi? Vive saint Antoine!

« DEUXIÈME LAZZARONE. — Vive saint Antoine! Sois le juge, toi.

« DUECCE (Il jette un chiffon sur sa tête et s'assied gravement sur une planche). — Voici ma robe, ma toque et mon capuchon. Voici la barre. Faites avancer l'accusé. Qui es-tu? (Le moine ne répond pas.) As-tu donc porté ta langue à la boucherie? Mais non, tu l'as encore dans la bouche, si je m'en souviens bien. Allons, réponds.

« LE MOINE. — Je ne répondrai que devant Dieu.

« DUECCE. — Tu répondras devant Belzébuth, vers qui je t'expédierai dans un instant. Je dirai, moi, pour ceux qui ne le reconnaissent pas, je dirai qui il est.

« TOUS. — Dis, dis.

« DUECCE. — Ce coquin-là, c'est... frère Bennoni.

« TOUS. — Au feu! jetons-le au feu!

« DUECCE. — Il prêchait l'égalité au nom de saint François; maintenant il faut qu'il subisse le châtiment de quelque grand saint... De qui, voyons... Laissez-moi y penser... Donnez le calendrier... Ah! le supplice de saint Jean-Baptiste. Qu'on lui sépare la tête du cou; puis élevez-la en l'air sur vos fourches, et nous verrons si, du haut de cette chaire-là, il continuera à croasser. Allez. (On emmène le moine. Arrivent d'autres lazzaroni qui conduisent un boucher, et portent des cordes.)

« UN LAZZARONE. — Celui-ci, c'est Christophe le boucher. Sa maison était marquée de trois croix rouges. Nous entrons, et voici le paquet de cordes que nous trouvons sous nos pieds.

« DUECCE. — Ah! chien! Tu étais de la conspiration, dis? tu en étais? Tu voulais avec des cordes étrangler les pauvres lazzaroni! Mais saint Antoine a révélé ta trame infernale au cardinal, et ces cordes...

« LE BOUCHER. — Je vous jure que c'était pour le service de l'abattoir.

« DUECCE. — Et moi, je te jure qu'elles vont servir à t'étrangler.

« TOUS. — A la potence! à la potence! (On l'entraîne.) »

Malheureusement ces scènes animées et vraies sont elles-mêmes des hors-d'œuvre, ou du moins elles ne contribuent en rien au développement de l'action dramatique. A ce reproche M. Lévi répondrait, j'imagine, qu'il n'a pas voulu détourner l'attention des malheurs publics pour les reporter sur l'infortune privée de tel ou tel de ses personnages, et que ce que nous prenons pour des hors-d'œuvre, c'est le drame même. Cette réponse ne saurait le justifier entièrement. L'intérêt ne peut pas toujours être collectif; il faut que le spectateur puisse s'attacher à l'un des principaux personnages et le suivre, sans trop de distractions, dans toutes les vicissitudes de sa fortune pendant le temps que dure l'action. C'est à cause de lui qu'on s'intéresse à ceux qui l'entourent, et suivant une loi de l'esprit humain qui est en même temps une règle dramatique, nous passons ainsi du particulier au général. Sans cela, l'auteur a beau faire, il nous laisse froids, sinon indifférens. Or c'est là encore un défaut de l'ouvrage qui nous occupe. Emma Liona fait horreur malgré les circonstances atténuantes que M. Lévi prétend trouver dans les malheurs qui ont affligé son enfance. Qu'on lui pardonne ses nuits de débauche et cette facilité honteuse qui la pousse des bras d'un palefrenier dans ceux d'un roi, en passant par tous les degrés de l'échelle sociale, j'y consens; mais comment excuser l'emploi qu'elle fait de sa beauté flétrie pour perdre son pays et servir de royales fureurs? Qu'importe qu'elle ait aimé sincèrement le chef patriote Caraffa, qu'elle ait même été sa maîtresse, puisque telle est sa seule manière d'aimer? qu'importent ses projets de vengeance pour un abandon mérité, et ses remords tardifs pour une catastrophe qu'elle a causée? Non, l'intérêt ne peut s'attacher à cette femme; il répugne même de la

voir aux côtés de son ancien amant près de mourir, rivalisant de soins et de tendresses avec l'épouse légitime de ce malheureux, une noble figure que M. Lévi a eu le tort de trop laisser dans l'ombre. Par de tels repentirs, on se réhabilite moins qu'on ne souille les autres.

Si M. Lévi manque sous plus d'un rapport aux règles élémentaires du drame, s'il ne satisfait pas toujours notre goût, il parvient souvent à nous émouvoir. Il comprend surtout et rend bien tous les sentimens énergiques. Ainsi la vengeance et la vanité parlent un langage vrai par la bouche de ce Vincent Speciale, assassin et forçat que la clémence intéressée de Ferdinand avait fait homme libre et juge suprême des vaincus. Écoutons-le au moment où va comparaître devant lui le fils de sa victime, dont les justes poursuites l'avaient fait jadis envoyer au bagne :

« Seul avec Caraffa! Que de souvenirs ce nom éveille en moi! Il y a vingt ans, je me trouvai, seul aussi, avec son père. Il faisait nuit comme à présent, et mon poignard régla nos comptes... Maintenant je vais être seul avec son fils, et un mot de moi suffit pour lui ôter la vie! Seul avec Caraffa! Combien je l'ai désiré, ce moment! Que de fois je t'ai invoquée, ô vengeance, au milieu des angoisses d'un procès, des tourmens du cachot et du bagne! Lève-toi maintenant terrible et complète. Le comte Della Rua Caraffa est à mes pieds; que je fasse un signe, il n'est plus que poussière! Mais un instant encore... Avant lui doivent disparaître les dernières traces du sang versé; lui-même il faut qu'il lave les taches dont m'a souillé le sang de son père. Il faut absolument que je les aie, ces papiers! Une fois détruits, quelle différence y a-t-il entre moi et les autres hommes? Un peu d'eau et tout disparaît; il ne reste plus rien, pas la moindre tache rouge! Tout est muet, religieusement muet. Les morts ne parlent pas, non plus que mon cœur. Oh! il me les faut, ces papiers!... Puis le père, le fils, les témoins, les preuves, les juges, le souvenir de ce temps, tout disparaîtra. Il ne restera plus que moi, moi Vincent Speciale, juge suprême!... Speciale, Speciale..., que ne puis-je aussi changer de nom! Changer tout! effacer tout! Mais non; on dira Speciale et Nelson, Speciale et Ferdinand, comme on disait autrefois Speciale et Pancligrana le galérien. Mettons notre nom là, dans l'histoire, là, près du trône. Qu'il reste comme une tache, mais qu'il reste! Comme une tache? Et pourquoi? Après tout, ce n'est pas moi qui ai violé la capitulation, ce n'est pas moi qui ai pendu Caracciolo! Je me venge, j'obéis, je me défends. Mais ce Nelson, mais ce roi qui me donnent la main sur le seuil des galères! Ah! je m'élève, et vous vous abaissez! »

Un mot complétera la physionomie de ce caractère; il peint bien l'homme et le pays. Speciale charge Duecce, ce Duecce qu'on a vu présider au jugement grotesque et horrible de frère Bennoni, d'aller à Castellamare et de jeter dans la poudrière un tison enflammé. « Oui, tout sautera en l'air, dit le lazzarone; mais moi, excellence? — Toi? le cardinal y a pourvu. Prends cette médaille; c'est celle

qui sauva Daniel de la fournaise ardente. Juge si elle ne suffira pas à te sauver! Et puis elle est bénite par le cardinal. — Puisqu'il en est ainsi, reprend Duecce, je m'en rapporte à vous, et vive la sainte foi! »

Tous les coupables ont leur châtiment dans ce drame, sinon sur l'échafaud, que réhabilitent pour un moment les nobles victimes qu'on y fait monter, du moins devant la morale et la conscience. A Ferdinand, à Caroline, l'apparition menaçante du cadavre de Caracciolo, que les flots rejettent et portent sous leurs yeux; à Speciale, la crainte de ne pouvoir *être un homme comme un autre;* au cardinal, la honte de cette capitulation violée, fruit inattendu, désavoué de ses œuvres sanglantes; à Nelson enfin, le mépris de ses subordonnés. Voyons encore cette scène, si complète dans sa brièveté. Un capitaine et un commodore de l'escadre anglaise se présentent devant l'amiral. A ses côtés est Emma Liona.

« NELSON. — Bonjour, capitaine. Commodore, vous venez de Naples? Quelles nouvelles?

« LE CAPITAINE. — De tristes nouvelles.

« NELSON. — Parlez. La radieuse sérénité du ciel suffira bientôt à dissiper toute trace de soucis.

« LE COMMODORE. — Pût-elle effacer pareillement toute trace de crime!

« LE CAPITAINE. — Lord amiral, nous venons vous demander notre congé.

« NELSON. — Comment! vous voulez nous quitter? Tous les deux?

« LE CAPITAINE, LE COMMODORE. — Tous les deux.

« NELSON, souriant. — Naples n'est pas loin de Capoue. Aurait-elle été funeste à mes vaillans officiers?

« LE CAPITAINE, gravement. — Nous avons suivi votre flotte à travers les glaces du pôle et les tempêtes de l'Atlantique. Entre les balles et les orages, à Copenhague comme à Aboukir, nous étions heureux et fiers d'être à vos côtés. Ici, c'est autre chose. Nous désirons nous retirer.

« NELSON. — Mais nous sommes entourés d'ennemis! Naples même...

« LE CAPITAINE. — Naples est tranquille. Nous en avons parcouru les rues sombres comme le désert, nous avons vu ses palais muets comme la tombe. De ce silence funèbre, que rompent seuls de temps en temps les gémissemens d'un peuple trahi, il ne s'élève qu'une voix, un cri de malédiction contre l'Angleterre qui l'a livré.

« NELSON. — Taisez-vous, taisez-vous.

« LE CAPITAINE. — A quoi bon me taire, si un peuple tout entier parle, si les cadavres parlent, si bientôt il n'est bruit d'autre chose en Europe? Ce n'était pas assez : un vieux guerrier qui a donné dans nos rangs des preuves merveilleuses de sa bravoure, le vénérable prince Caracciolo, est venu se remettre entre nos mains, se confier à la parole de ses anciens compagnons d'armes, et nous, nous l'avons livré honteusement à ses bourreaux!

« NELSON. — Il a été jugé.

« LE CAPITAINE. — Assassiné. Les juges n'ont rien trouvé à lui reprocher. Oh! que de telles infamies retombent sur les coupables et non sur notre pa-

trie! De tout temps Albion a été le boulevard de la liberté; Dieu la plaça comme sur un rocher immobile, entre deux mondes, pour répandre les germes de la liberté dans les deux hémisphères. De l'Afrique à l'Océanie, un de nos vaisseaux a-t-il jamais jeté l'ancre sur quelque rivage sans y déposer des germes féconds? Partout où aborde un de nos colons, ne fait-il pas souche d'hommes libres? Et ici, au cœur de l'Europe, en pleine civilisation, nous nous couvririons d'infamie pour servir le plus stupide des rois!

« NELSON. — Audacieux! oubliez-vous qui vous êtes et à qui vous parlez?

« LE CAPITAINE. — Je me rappelle que les fils de la vieille et libre Angleterre ont sucé avec le lait la foi du serment, l'amour de la justice, le respect des vaincus. Beaucoup de sang va couler; qu'il retombe sur qui de droit, mais point sur le nom honoré de l'Angleterre!

« NELSON. — C'est peut-être le sang anglais qui va couler?

« LE CAPITAINE. — Non, mais c'est l'honneur anglais qui coule par tous les pores.

« NELSON. — Les lois de la guerre ne me permettent pas de vous donner votre congé.

« LE CAPITAINE. — Il y a des lois en Angleterre, et sur quelque plage que ce soit, sur quelque mer qu'il se trouve, l'Anglais est libre.

« NELSON. — Ici, la loi, c'est moi.

« LE COMMODORE. — Amiral, il y a encore une tribune libre en Angleterre, et au-dessus de cette tribune, au-dessus de cette majorité vendue à Pitt, il y a l'opinion publique.

« NELSON. — Allez. Vous recevrez mes ordres. »

Peut-être trouvera-t-on que ces deux officiers sont, par leur langage, sinon par leurs sentimens, plus Italiens qu'Anglais: en tout cas, il faut se rappeler que Fox n'était pas le seul à protester en Angleterre contre la politique de Pitt; sa voix éloquente trouvait de l'écho dans la chambre des communes et au dehors. Il est à regretter que M. Lévi se soit créé comme à plaisir d'insurmontables difficultés en cherchant le sujet d'un drame dans l'histoire politique. Se placer sur ce terrain, c'est renoncer aux œuvres durables pour dresser des machines de guerre d'un effet bien douteux, puisqu'il faut d'ordinaire qu'avant de servir à la lutte, elles passent par les mains de l'ennemi. Il est à regretter aussi que cette disposition belliqueuse soit générale en Italie, dans la vie active comme dans les lettres, au théâtre comme dans le roman. Combien ne serait-il pas plus profitable d'étudier les mœurs nationales, d'en faire ressortir le côté faible, et de s'attacher à perfectionner les hommes, au lieu de les pousser à la vengeance! Mais les Italiens hésitent à entrer dans cette voie. Ceux de leurs dramaturges qui ne font pas de politique font de l'histoire, comme M. Alcide Oliari dans sa *Beatrice Cenci*. M. Oliari est fort jeune encore, et, si je ne me trompe, *Beatrice Cenci* est son œuvre de début. Ce drame n'a pas subi, que je sache, l'épreuve de la scène, sans qu'il y ait à cela d'autres raisons que

celles qui en ont si longtemps tenu éloignés les proverbes de M. de Musset: sa *Beatrice* s'est produite récemment dans un des recueils les plus estimés de l'Italie, sous le patronage honorable et avec une préface de M. D. Capellina, professeur à l'université de Turin. Si ce drame atteste beaucoup d'inexpérience, il y en a peu, parmi ceux qui ont vu le jour pendant ces dernières années, de plus recommandables par la vigueur et la pureté du style. Nous ne parlerons pas de la conception même. On connaît cette triste histoire des Cenci et toutes les difficultés que doit surmonter le poète qui veut appeler l'intérêt sur l'étrange personnage de Beatrice. M. Oliari a eu le tort, en traitant ce sujet, de se souvenir d'un emphatique roman de M. Guerrazzi plus que du beau drame de Shelley; mais il y a dans la forme vigoureuse et châtiée de ce drame l'indice d'un retour à la voie ouverte par Niccolini, la seule où le drame italien puisse rencontrer des succès sérieux, pourvu seulement qu'il ne limite pas son cercle d'études au terrain un peu étroit de l'histoire nationale.

III.

Plus heureuse que la tragédie et le drame, la comédie semble aujourd'hui être en progrès. Pendant longtemps, elle avait sommeillé, un peu, il faut le dire, sous l'influence du caractère italien. La comédie vit en effet des travers et des ridicules de l'espèce humaine, et les Italiens, comme on l'a dit justement, sont peu choqués des ridicules : ils ne les tiennent que pour des manières d'être fâcheuses et n'y trouvent point sujet de rire. De là cette absence presque absolue de comique et de gaieté dans leurs comédies. Sérieuse, digne et froide, si la comédie italienne intéresse, c'est par le sentiment, à la façon du drame; si elle mérite d'être étudiée, c'est que les auteurs ont observé et reproduit les mœurs de leur pays, mais cette observation est toujours grave, sans malice, sans ironie, sans spontanéité, sans bonne humeur. Pourquoi donc abandonner cet heureux tour comique à la comédie improvisée, qu'on aurait pu si facilement supplanter en s'appropriant ce qu'elle a de vivant et d'animé? Un demi-siècle après Goldoni, à peine la comédie régulière ose-t-elle croire à son droit d'exister, et dans tous les cas elle se regarde comme un genre tellement secondaire, que sur cette terre de poètes il n'est pas, que je sache, un seul auteur qui en ait osé écrire une d'un bout à l'autre en vers.

Je le répète cependant, si le progrès est quelque part au théâtre italien, c'est dans la comédie. Tributaires, durant de longues années, de nos écrivains en renom, les Italiens, à l'heure du réveil, ont voulu secouer, à défaut du joug politique, le joug littéraire qui

commençait à leur peser. C'est pourquoi ils ont fait tout à coup le plus froid accueil aux pièces traduites du français, qui, la veille encore, avaient toutes leurs préférences, et réservé leurs applaudissemens pour les œuvres nationales, quelle qu'en fût la faiblesse. Ces encouragemens intelligens devaient porter et ont porté leurs fruits. Sûrs désormais de n'être plus dédaignés, de jeunes écrivains se sont mis avec ardeur au travail, et quelques-unes de leurs œuvres ont obtenu un incontestable succès. Que cette réaction ait été excessive, que les nouvelles comédies soient fort loin, par leur mérite réel, de justifier les éloges dont une critique partiale les a comblées, cela ne saurait être contesté; mais elles ont du moins en général un caractère de vitalité qui manque au drame historique, et qui explique le jugement favorable et presque unanime des Italiens. Demandez-leur quels écrivains représentent chez eux le drame : l'un nommera M. Battaglia, un autre M. Revere, un troisième M. Brofferio; mais s'il s'agit d'auteurs comiques, ils tomberont d'accord pour désigner MM. Martini, Vollo, Gherardi del Testa et Ferrari.

Sur ces quatre noms, j'écarte tout d'abord les deux derniers. De toutes les comédies que M. Ferrari (de Modène) a composées, une seule, *Goldoni e le sue sedici commedie*, a obtenu un grand et incontestable succès. De bons juges affirment que cet ouvrage est de beaucoup le meilleur qui ait paru depuis longtemps sur les scènes de l'Italie, et je ne demanderais pas mieux que de les croire sur parole; mais M. Ferrari paraît avoir craint que sa comédie ne produisît pas à la lecture autant d'effet qu'à la représentation, et il ne l'a point fait imprimer. Quant aux autres ouvrages de M. Ferrari, ils ont été loin d'obtenir la même faveur; qui sait même si le succès de *Goldoni e le sue sedici commedie* ne provient pas en grande partie des sentimens patriotiques et italiens dont s'inspire l'auteur? Des raisons d'un ordre différent m'engagent à ne pas parler non plus de M. Gherardi del Testa. Je sais tout ce qu'on peut dire à l'éloge de ce jeune écrivain. Volontaire de la campagne de Lombardie, il a vaillamment payé sa dette à son pays et rapporté du champ de bataille une glorieuse blessure; auteur dramatique, il a fait preuve, dans ses nombreux ouvrages, d'un esprit vif et pétillant, plein de gaieté et d'entrain; malheureusement il échappe à la critique, ne s'étant jamais élevé jusqu'à la comédie. Formé à l'école de nos vaudevillistes, il les imite, peut-être sans le savoir; dans tous les cas, il ne devrait pas profiter de ce que l'usage en Italie ne permet pas les couplets pour afficher des prétentions littéraires que démentent ses intrigues légères et sans portée, invraisemblables ou rebattues, et son style, vraiment trop négligé.

M. Martini n'est entré que tard dans la carrière des lettres. Jusqu'à ces dernières années, on n'avait vu en lui qu'un employé supé-

rieur de je ne sais quel ministère à Florence et un habitué des plus brillans salons; mais, doué d'un vif esprit d'observation, il avait mis à profit le temps qu'il consacrait au monde, étudiant sans but d'abord, comme par plaisir, les mœurs, les caractères, les travers des originaux qui posaient devant lui; puis un beau jour l'idée lui est venue de peindre cette société qu'il connaissait à merveille, et il s'est mis à l'œuvre. Le principal mérite de ces peintures, au dire des Italiens, c'est une parfaite exactitude. Jamais le portrait ne dégénère en caricature, ce qui témoigne assurément d'une certaine puissance. Seulement, s'il s'interdit la charge, M. Martini se prive trop souvent du comique, que le génie sait presque toujours en séparer. Ses comédies sont donc de consciencieuses études, trop peu animées: elles sont infiniment moins gaies que celles de Goldoni, qui, lui-même, n'a que d'assez rares accès de gaieté. Si parfois elles attachent, c'est par je ne sais quel intérêt romanesque qui s'y glisse. Le style est élégant, de bonne compagnie, également éloigné de l'afféterie et du trivial, mais dépourvu d'élévation, d'imprévu, d'originalité. M. Martini a de commun avec Goldoni une sorte d'embarras à entrer en matière. Ses intrigues sont banales, ses personnages peu variés; c'est par la vérité de quelques portraits qu'il rachète ces défauts.

La Femme de quarante ans, de M. Martini, remet sous nos yeux un type complaisamment étudié par MM. de Balzac et Charles de Bernard. Le tort de ce personnage, c'est de nous offrir une énigme qui pique médiocrement la curiosité. La Malvina de M. Martini n'est guère autre chose. A-t-elle un amant ou simplement un ami de cœur? La question pourrait sembler indiscrète, si nous n'assistions à des scènes intimes qui devraient, ce semble, déchirer le voile. Or il n'en est rien. Tout indique des relations qui ne laissent rien à désirer, le despotisme de la femme, le tutoiement, et surtout la lassitude du jeune homme; mais d'autre part, à entendre cette beauté sur le retour, il n'y a place dans son cœur que pour les sentimens les plus purs! Après tout, ce manque de clarté est peut-être un reste de pudeur. La pièce est-elle amusante? C'est tout ce qu'on demande aujourd'hui. Répondre par l'affirmative, ce serait trop dire peut-être; au moins *la Femme de quarante ans* intéresse comme un drame romanesque qui finit sans catastrophe tragique. Elle est, si je ne me trompe, non pas le meilleur ouvrage de M. Martini, mais le plus agréable à la lecture et peut-être à la représentation. J'en voudrais donner une idée et faire connaître, par une courte citation, cette prestigieuse créature dont tout le monde s'affolle malgré son incontestable maturité. Voyons-la donc en tête à tête avec l'ami de cœur, qui cherche un prétexte pour rompre et contracter un bon mariage.

« MALVINA. — Mon ami, je vous ai fait attendre. J'en suis fâchée.

« FRÉDÉRIC. — Oh! je ne prétends pas...

« MALVINA. — Qu'est-ce? qu'avez-vous?

« FRÉDÉRIC. — Moi? rien.

« MALVINA. — Comment, rien? Croyez-vous que je ne vous connaisse pas? Vous êtes troublé, vous venez plus tard qu'à l'ordinaire. Que vous arrive-t-il?

« FRÉDÉRIC. — Rien, je vous assure.

« MALVINA. — Mais alors...

« FRÉDÉRIC. — Combien y a-t-il que vous n'avez vu mon cousin Achille?

« MALVINA. — Qu'a donc votre cousin à voir dans tout ceci?

« FRÉDÉRIC. — Madame, il n'a que trop à y voir. Vous savez qu'il y a cinq ans que je vous aime?

« MALVINA. — Eh bien!

« FRÉDÉRIC. — Eh bien! je m'aperçois que depuis quelque temps vous n'êtes plus la même pour moi, mon amour...

« MALVINA. — Mais que dites-vous là?

« FRÉDÉRIC. — Je n'ai pas le droit de me plaindre. Vous êtes femme d'esprit, tout le monde le sait, et mon caractère maussade...

« MALVINA. — Pas un mot de plus. Vous me récitez un discours préparé, et vous le récitez mal. Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites. Épargnez-moi donc ces préambules inutiles, et dites-moi tout de suite ce que vous avez à me dire.

« FRÉDÉRIC. — J'ai à vous dire que je n'ai ni le droit, ni la prétention de vous imposer des amis, ni d'exclure aucun de ceux qu'il vous plaît d'accueillir; mais je puis bien désirer de ne pas lutter inutilement, au prix de grands sacrifices d'amour-propre, contre ceux qui savent se faire préférer, non parce qu'ils ont plus d'amour, mais parce qu'ils ont plus d'esprit que moi.

« MALVINA. — Et quel est mon préféré, malheureux?

« FRÉDÉRIC. — Ne craignez rien, je ne me plains pas. J'aime infiniment mon rival, je reconnais moi-même sa supériorité, et je vous donne raison. Je vous dis seulement...

« MALVINA. — Frédéric, finissons. De quoi s'agit-il?

« FRÉDÉRIC, montrant la carte de visite d'Achille, qu'il a trouvée en entrant et qu'il tient à la main. — Mais... il me semble...

« MALVINA. — Que vous semble-t-il? (Elle lui arrache la carte.) Eh bien?

« FRÉDÉRIC, s'animant. — Eh bien! mon cousin vous plaît. Vous avez raison, vous dis-je. Vous vous donnez beaucoup de mal pour me témoigner encore un sentiment que vous n'éprouvez plus; ainsi nous souffrons tous les deux inutilement. Ce n'est pas la première fois que je vous le dis. J'ai regret de vous perdre, oui, sincèrement; mais qu'y faire? Je saurai me vaincre.

« MALVINA. — Et cela, tout cela pour une carte de visite?

« FRÉDÉRIC. — Non, tout cela n'est pas pour une carte de visite; mais vous savez que je suis jaloux d'Achille, et cependant Achille est ici à tout instant. J'en souffre, vous le voyez, je vous l'ai dit encore hier au soir; vous m'avez promis,... et pourtant il revient ce matin.

« MALVINA. — Eh bien?

« FRÉDÉRIC. — Eh bien! s'il persiste, c'est que vous encouragez ses espérances.

« MALVINA. — Ah! je les encourage, quand cette carte même vous prouve qu'il a voulu me voir et que je ne l'ai pas reçu!

« FRÉDÉRIC, à part. — Ah! mon Dieu! c'est vrai.

« MALVINA. — Frédéric, venez ici; asseyez-vous un moment. Je vous ai dit que votre discours était préparé et que vous le récitiez mal. Êtes-vous venu jouer la comédie? Ce serait indigne de vous et de moi. Laissez donc toute feinte et parlez-moi franchement. J'ai trop souffert dans la vie pour n'être pas accoutumée à la douleur. Celle-ci, je l'attends depuis longtemps. Vous vous mariez, Frédéric?

« FRÉDÉRIC. — Moi?

« MALVINA. — Allons, soyez sincère. Cela devait arriver un jour. J'espérais que ce serait plus tard, mais j'y suis préparée.

« FRÉDÉRIC, à part. — Pauvre Malvina! (haut.) Non, ma chère, je vous assure. Peut-être mon oncle le désirerait-il, et si je devais suivre ses conseils...

« MALVINA. — Quelle est votre fiancée?

« FRÉDÉRIC. — Mais quand je vous dis...

« MALVINA. — Non, je veux le savoir. Ce n'est de ma part ni curiosité, ni jalousie; c'est affection, affection profonde. Frédéric, dis-moi quelle est ta fiancée, car j'ai besoin que tu sois heureux. Je n'ai eu que des chagrins dans ma vie. Sacrifiée très jeune à un homme qui avait trente ans de plus que moi, le mariage m'a semblé une profanation de l'amour. Mon mari était pourtant un honnête homme; mais son cœur, naturellement froid, desséché par de longues études sur le droit criminel... Mon Dieu! jamais une parole d'affection qui fît écho dans mon âme. Plus tard, je crus avoir trouvé un homme qui savait aimer. Il était franc, généreux, sensible... Je m'étais trompée. Bientôt vint l'occasion de le mettre à l'épreuve; l'épreuve tua l'illusion et coûta du sang. Le peu d'années qui s'écoulèrent ensuite jusqu'à la mort de mon mari furent des siècles d'amertume et de douleur.

« FRÉDÉRIC. — Je le sais, je ne le sais que trop.

« MALVINA. — Que savez-vous? Heureux âge de présomption! Le temps t'apprendra la science de la douleur, et alors tu comprendras ce que souffre une femme qui ne sait où reposer son cœur vide de toute tendre affection, une femme qui trouve un maître froid et sévère en celui qu'on lui impose pour époux, une femme qui n'a pas de fils sur qui exercer son infinie puissance d'aimer. Mais non, jamais, jamais! les hommes ne le comprendront jamais.

« FRÉDÉRIC. — Écoutez-moi, mon amie. J'ai peut-être eu tort de vous reprocher les assiduités de mon cousin; mais vous devez voir par là tout le prix que j'attache à votre amitié. Maintenant, croyez-le, vous vous alarmez à tort.

« MALVINA. — Quelle est donc ta fiancée, Frédéric?

« FRÉDÉRIC. — Je vous jure...

« MALVINA. — Pourquoi veux-tu m'en faire un mystère? Crois-tu donc que je veuille t'adresser des reproches? Crois-tu que je ne sois pas prête depuis longtemps à perdre ma dernière illusion? Crois-tu que je n'aie pas le courage de me sacrifier à ton bonheur?

« FRÉDÉRIC. — Malvina, mon bonheur est ici, près de vous; je n'en veux pas d'autre. Mon oncle voudrait me marier, cela est vrai, vous le savez; mais.....

« MALVINA. — Il t'a proposé une femme?

« FRÉDÉRIC. — Non...

« MALVINA. — Ne me trompe pas.

« FRÉDÉRIC. — Non, mais il répète toujours les mêmes choses. Il est riche, il n'est plus jeune, il voudrait voir l'emploi de sa succession arrêtée. C'est là son thème favori; mais enfin j'ai le droit de prendre du temps : il s'agit de l'affaire la plus importante de la vie. Qui sait?...

« MALVINA. — Alors attends. Si notre amitié suffit encore quelque temps à ton bonheur, attends. Quand le jour sera venu, tu pourras... Moi, mon rôle dans le monde sera fini.

« FRÉDÉRIC. — Viendrez-vous ce soir à la fête de mon oncle?

« MALVINA. — Oh! non, certainement. Le bruit des fêtes ne m'attire plus depuis longtemps. Il me reste encore pour quelques jours les joies de l'intimité,... et puis... »

Cependant Malvina se ravise. Le désir d'éclipser sa rivale, de ramener son amant, son ami à ses pieds, la conduit à cette fête dont elle est bientôt la reine. Elle triomphe avec autant de bon goût que d'éclat, mais elle dédaigne de profiter de sa victoire, et elle part pour ne pas profiter d'une surprise du cœur, laissant Frédéric au désespoir. Il faut reconnaître que cette femme qui sacrifie, ne fût-ce que momentanément, la paix d'un être aimé au vain désir de ne pas paraître vaincue, est bien étudiée et prise sur nature. On regrette seulement que les autres personnages ne soient guère là que pour lui donner la réplique, que certains détails de cette comédie touchent de bien près au gros drame, et que les autres soient plutôt des propos de salon sténographiés avec soin que des conversations dignes de la scène par leur intérêt, leur originalité ou leur élévation.

Le Misanthrope en société, qui a suivi de près *la Femme de quarante ans*, n'a pas rencontré moins de faveur. Cet ouvrage ne me paraît pas cependant avoir tenu les promesses du précédent. Rien de plus fâcheux que ce titre, car il rappelle le chef-d'œuvre de Molière; rien de plus faux, car Maurice, le héros de la pièce, n'est point un misanthrope, mais tout simplement un jeune élégant malheureux en amour, et qui, dans le premier feu de sa douleur, voit la vie en noir. Peut-on du moins s'intéresser à cette banale infortune? L'action est à peine indiquée; on ne voit guère pendant cinq longs actes qu'interminables dissertations sur l'amour et la galanterie; on a peine à comprendre quelle vengeance Maurice prépare et savoure à l'avance : s'il en parle, c'est toujours à mots couverts, et elle n'aboutit pas. Ici, comme dans *la Femme de quarante ans*, il faut louer une certaine simplicité dans l'intrigue; mais rien ne nous attache et ne nous fait désirer de savoir la fin.

Le Chevalier d'industrie, le troisième ouvrage de M. Martini, est supérieur à ses aînés par la nouveauté et la vérité du caractère principal. Ce n'est point un être imaginaire que cet élégant sur le retour,

que ce fripon émérite couvert de chaînes d'or, de bagues, d'épingles et de tout l'appareil d'un luxe suspect, affectant la grandeur dans les manières, la délicatesse dans les goûts, prodiguant à propos une fortune d'emprunt, tranchant du grand seigneur, et tellement identifié avec son rôle, que les plus graves complications troublent à peine sa présence d'esprit et son sang-froid. C'est ainsi qu'il faut être quand on veut exploiter largement la crédulité publique. Pourquoi M. Martini nous gâte-t-il une donnée intéressante, un caractère jusque-là bien présenté, en attribuant à M. le baron de Newdork (un baron citoyen des États-Unis!) je ne sais quel vol grossier et vulgaire qui devrait répugner aux habitudes élégantes de cet exquis chevalier d'industrie? En vain l'auteur allègue-t-il pour sa défense que son héros est sur le point de prendre la fuite, et qu'il n'a plus rien à ménager, pas même sa réputation; la vulgarité doit lui répugner pour elle-même. Il y a des gens chez qui tout est élégant, même le vice et le crime. On passerait plus volontiers sur ce défaut, si M. Martini avait moins sacrifié les personnages secondaires au caractère principal, dont il semble s'occuper exclusivement, s'il avait surtout fait preuve de plus d'imagination. Malheureusement des femmes éhontées, des dupes sans esprit, qui s'agitent, mais que personne ne mène, pas même l'auteur, une action trop lente dans les deux premiers actes, trop précipitée dans les deux derniers, des procédés scéniques qui sont devenus un lieu commun du métier, voilà les défauts qui ont compromis le succès de cet ouvrage ailleurs qu'à Florence.

Si la plus récente comédie de M. Martini, *le Mari et l'Amant*, a obtenu en Toscane les applaudissemens qu'on ne refuse guère à un nom connu, personne ne s'en est dissimulé l'infériorité. Elle reflète trop d'ailleurs les mœurs françaises pour avoir ce mérite d'observation italienne qui recommande ses aînées, et elle est trop visiblement imitée d'*Une Chaîne*, de M. Scribe, pour qu'on en puisse louer l'invention. Elle a aussi l'inconvénient d'être un plaidoyer plutôt qu'une peinture. La cause du moins est-elle soutenable? L'auteur prétend que la femme séduite n'est pas responsable de sa faute, ce qui revient à dire qu'il y a des hommes irrésistibles, ou que la complicité figure à tort au code pénal. Cette morale est de la force de celle que M. Martini tire lui-même de son *Chevalier d'industrie*. « Femmes, dit-il par l'organe du sage de la pièce, préférez les Italiens aux étrangers. » Quoi donc? N'y aurait-il pas de fripons en Italie? J'aime à croire que M. Martini saura justifier sa réputation par des travaux plus complets. Qu'il s'attache à penser par lui-même, à créer quelque chose, car l'observation n'est pas tout au théâtre, et jusqu'à présent l'on ne peut voir en lui, si j'ose le dire, qu'un miroir intelligent.

Si du moins, comme on l'assure, il est un miroir fidèle, si son

théâtre est un portrait exact de la bonne société italienne, que faut-il penser de cette société? En quoi diffère-t-elle de la société française? Les ressemblances, je l'avoue, me frappent plus que les différences : même frivolité, même puérilité, même vanité des deux côtés des Alpes. A entendre causer cette jeunesse dorée de Florence, à voir ces femmes insignifiantes ou légères, on se croirait à Tortoni ou dans un de nos salons, quelquefois aussi, faut-il le dire? dans ce demi-monde dont on fatigue nos yeux et nos oreilles depuis trop longtemps. Que cette ressemblance ne soit qu'apparente, je le crois très fermement; mais n'est-ce pas trop que cette liberté dont jouissent les veuves d'aimer à la face du ciel qui bon leur semble, et de rester honorables, si volages qu'elles soient, pourvu qu'elles s'interdisent le cumul et les amours intéressés? Cette familiarité caractéristique, ces mœurs peu sévères sont reproduites dans les comédies de M. Martini avec une crudité de couleurs que les demi-teintes du langage tempèrent à peine, et avec une fidélité de pinceau que je me garderais bien de louer, si les Florentins eux-mêmes n'avaient été les premiers à la célébrer et à se reconnaître.

Pendant que M. Martini poursuit à Florence le cours de ses faciles succès, un écrivain piémontais essaie de lui disputer le premier rang sur la scène italienne. Pour que cette ambition paraisse légitime, il faut juger M. Joseph Vollo sur son dernier ouvrage, car ni ses deux drames en vers, *Foscari* et *Mahomet II*, ni ses deux précédentes comédies, *le Génie vendu* et *la Brasseuse*, ne semblaient l'appeler à de bien hautes destinées. Assurément les uns et les autres témoignaient d'un esprit inventif et fécond; mais l'oubli des conditions du théâtre et même du plus simple bon sens marque la place de ces ouvrages parmi les essais trop nombreux qui naissent aujourd'hui pour mourir demain. Il n'en est pas tout à fait ainsi de la comédie intitulée *les Journaux*, qui a fait connaître M. Vollo sous un nouvel aspect. Ceux-là même qui se sont montrés le plus opposés à cette œuvre n'en ont pas dissimulé l'importance, et du choc des opinions au parterre et dans la presse est résultée pour l'auteur une célébrité qu'il serait puéril de contester. Le gouvernement sarde lui a accordé l'un des prix fondés pour récompenser les meilleurs ouvrages dramatiques représentés à Turin; la presse périodique au contraire a déclaré que la faveur ministérielle s'était égarée, et que la dernière comédie de M. Vollo ne soutenait pas l'examen. A qui donner raison, du gouvernement ou des journaux? C'est ce qu'il n'est pas sans intérêt d'examiner.

Frappé des abus qu'entraîne l'établissement de la presse périodique, tout récent en Piémont, et des dangers que, d'après son opinion, ces excès font courir à la liberté, M. Vollo a mis les journaux, les journalistes et leurs patrons sur la scène, et, à vrai dire, il ne

les a pas flattés. De là grande colère de certaines feuilles qui ont cru être plus particulièrement attaquées. M. Vollo s'est vu aussitôt poursuivi, condamné au nom des principes les plus contraires; mais toutes ces critiques étaient trop intéressées pour inspirer une grande confiance, d'ailleurs elles ont souvent porté à faux. Ce n'est pas à dire que l'auteur fût invulnérable : il est certain que les excès de la presse sont trop naturels dans les premiers temps qui en suivent l'établissement pour qu'il soit équitable de les lui imputer à crime. Que n'opposait-on à la vigoureuse, mais intempestive sortie de M. Vollo cette fine réflexion de Benjamin Constant! « On laisse, dit-il, quelques jours de liberté à la presse. Inexpérimentée, elle en abuse. On la supprime, lorsque le bon sens public et son propre intérêt allaient lui apprendre à se modérer. La voilà esclave. Elle devient forte, elle éclate, elle est libre, et les mêmes abus inévitables amènent les mêmes restrictions imprudentes. » En réalité, la comédie de M. Vollo n'a point la portée politique et sociale à laquelle elle semble prétendre : elle ne prouve rien contre les journaux, car la satire est trop violente; elle ne les rendra pas odieux, car personne ne s'y trompera; elle ne les corrigera pas, car aucun d'eux ne voudra se reconnaître dans un portrait ainsi chargé. Prenons cet ouvrage pour ce qu'il est, non pour ce qu'il veut être; n'y voyons qu'une étude exceptionnelle, que l'histoire d'un homme de cœur fortuitement réduit par la misère à vendre sa plume, et souffrant plus qu'on ne peut dire des mille intrigues qui s'agitent et se croisent autour de lui, jusqu'à ce qu'enfin, par un coup d'éclat, il ait reconquis son honneur et sa liberté. On prendra intérêt à cette peinture, on y reconnaîtra une part de vérité, on concevra qu'une récompense ait été donnée à l'auteur. A titre d'exception, le journaliste Wolfang n'est pas invraisemblable, et les personnages qui l'entourent, le ministre, le député, sa femme, sont des types bien observés et vivement rendus. L'un gouverne par les petits moyens, par l'intrigue et même par la corruption; l'autre cherche à se faire un marchepied de sa propre bassesse, et sa digne compagne ne songe, en se mêlant aux affaires publiques, qu'à assouvir ses passions surannées et à augmenter son capital. Sont-ce là encore des exceptions? J'y consens; mais ces exceptions-là, nous les avons connues, et je crains bien que, si elles confirment la règle, ce ne soit pas dans le sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot. Il est clair que, dans un naïf esprit d'opposition, M. Vollo a voulu peindre les mœurs constitutionnelles du Piémont, son pays; seulement les nécessités de la représentation, les exigences de la police, l'ont conduit à placer la scène *dans la capitale d'un état allemand*, — il ne s'explique pas avec plus de clarté sur le lieu de l'action, — et à donner à ses personnages des noms ridicules ou impossibles pour des oreilles et des bouches italiennes. Encore

s'est-il trouvé que ses précautions n'étaient pas suffisantes. La censure a fait du ministre un gouverneur, du député un conseiller aulique: elle a exigé que la phraséologie constitutionnelle fût remplacée par les termes en usage sous le régime absolu. Elle eût pu sans danger se montrer moins chatouilleuse. M. Vollo, lui, a fait preuve de sens en ne marchandant pas les concessions, sauf, quand il imprimerait sa pièce, à rétablir le texte dans son intégrité. En homme d'esprit, il avait compris que ce qui déplaisait à Turin ferait le succès de l'ouvrage dans les autres états de l'Italie.

Voici d'ailleurs une scène assez vivement traitée qui fera connaître la manière de M. Vollo. Wolfang s'est aperçu que le député baron de Rossembourg, qui donne au journal la haute impulsion politique, le pousse dans les eaux du ministère, quoiqu'il eût été convenu qu'on ferait une opposition modérée, mais ferme. Wolfang est de si mauvaise humeur, qu'il renvoie brutalement Emma, sa femme bien-aimée, pour rester seul avec le baron.

« LE BARON, regardant les deux époux avec son lorgnon. — Ah! ah! des scènes conjugales, des scènes intimes! Je connais cela depuis longtemps. Venons à nos affaires. J'espère que ce terrible accès de mauvaise humeur ne retombera pas sur moi?

« WOLFANG. — Ma mauvaise humeur, c'est précisément vous qui l'avez causée!

« LE BARON. — Ah bah!

« WOLFANG. — Elle est née dans l'antichambre du ministre, et l'impatience d'attendre l'a encore assombrie.

« LE BARON. — Expliquez-vous promptement, car votre femme a raison, il est l'heure d'aller dîner.

« WOLFANG. — Deux mots seulement. Répondez. Me suis-je engagé avec vous à écrire une feuille ministérielle?

« LE BARON. — Ta, ta, ta! De quoi avez-vous à vous plaindre?

« WOLFANG. — Je me plains de ce que mes articles subissent une mystérieuse censure, et paraissent mutilés, remaniés, méconnaissables.

« LE BARON. — Une bagatelle! une misère! Mutilés! remaniés! méconnaissables! Nous protesterons contre le typographe. Vous avez raison, un million de fois raison.

« WOLFANG. — Eh! non, monsieur...

« LE BARON. — Comment! auriez-vous tort?

« WOLFANG. — Je dis qu'il ne s'agit pas de fautes d'impression, mais de modifications opérées par une main mystérieuse dans mes articles.

« LE BARON. — Ah! ah! je comprends maintenant. Il se pourrait... Des maiseries, des misères, des choses de rien... Je comprends la susceptibilité de l'auteur; mais, je le répète, maiseries, misères, choses de rien, quelques phrases qu'on mutile, quelques coupures par manque d'espace, quelques variantes de forme, toutes choses auxquelles un rédacteur doit se résigner pour que le journal ait de l'unité.

« WOLFANG. — J'ai accepté un programme, non une révision; mais en ad-

mettant que les modifications fussent sans importance, pourquoi n'ai-je pas été consulté? pourquoi?...

« LE BARON. — Oh! ici, vous avez un million de fois raison, et plus encore. D'un côté il y a eu manque de tact. Il fallait, je le comprends maintenant, vous parler avec franchise, et je le ferai désormais après cette ouverture dont vous m'honorez; mais d'un autre côté le respect pour le talent, la crainte d'une délicatesse mal appréciée... Vous comprenez bien... Je ne sais si vous me comprenez bien.

« WOLFANG. — Pour comprendre, il me reste à connaître la main mystérieuse...

« LE BARON. — Ah! je vais vous le dire à l'instant. Le conseil de direction...

« WOLFANG. — Dont le chef secret est peut-être... le ministre?

« LE BARON. — Le ministre? Impossible, il n'en est rien. Calomnie, c'est une calomnie. Je voudrais bien voir! Notre journal est, vive Dieu! un journal d'opposition,... polie, convenable, avec des gants, mais enfin d'opposition;... le dernier anneau de l'opposition, si vous voulez, qui unit l'opinion publique au pouvoir.

« WOLFANG. — Unir? c'est enchaîner que vous voulez dire, enchaîner comme le forçat. Une opposition qu'on voit et qu'on ne voit pas, homœopathie, prestidigitation. Appelez-la opposition concertée, *ad usum delphini*, opposition ministérielle.

« LE BARON. — Non, de par tous les diables, non, et mille fois non. Le ministre n'a rien à voir, si ce n'est comme Pilate, dans notre *credo* politique.

« WOLFANG, lui montrant des épreuves. — Et pourquoi alors a-t-il quelque chose à voir dans mes articles?

« LE BARON. (Après un long silence, il se jette sur le sopha, éclate de rire, et se tient le ventre.) — Ah! ah! ah! bravo, Wolfang! vive Wolfang! bravo! bravissimo! Je vois que vous êtes bien informé, que vous avez compris; je vois qu'il fallait venir à vous franchement, que vous avez plus d'intelligence et de pratique du monde que je ne le soupçonnais. Bravo! bravo! Voyons, excusez-moi si je vous ai fait le tort involontaire de me tromper en vous tâtant le pouls, de vous croire les nerfs susceptibles, le cerveau sujet aux congestions, un de ces pauvres estomacs de papier mâché qui se resserrent à la moindre bouchée et qui ne s'ouvrent à l'appétit que grâce aux pastilles d'ipécacuanha. Que parlé-je d'ipécacuanha? De quelque drogue que soient les pilules, il faut les dorer, et l'appétit ne manque pas, n'est-il pas vrai? Bravo! bravo! vous avez conduit l'affaire de manière à faire honneur à un agent de change. M'amener en un clin d'œil et par des voies détournées au point où vous me voulez, me forcer à une explication, à jouer cartes sur table, et cela avec cette réputation d'intégrité sentimentale, avec cet air émouvant d'un Caton politique! ah! ah! Le revers de la médaille... Moi, avec la réputation d'avoir la manche large, je ne songe qu'à l'intérêt, je suis un bonhomme d'une ignorance classique; vous, sévère, désintéressé, fin matois, romantique... ah! ah! ah! Et tous deux une femme charmante à nos côtés! ah! ah! ah! Là, là, touchons-nous la main; tu m'as mis dans le sac, mais tu l'as fait avec tant de grâce que tu mérites un bon sac de thalers...

« WOLFANG. (A part.) — Je suffoque; mais il faut feindre d'être aussi rusé qu'ils le supposent pour sortir du mauvais pas où je suis engagé.

« LE BARON. — Vous ne répondez pas? (Il lui offre du tabac.) Ah! ah! ah!

« WOLFANG. (Il prend du tabac et rit avec affectation.) — Ah! ah! ah! Ainsi nous sommes d'accord?

« LE BARON. — Parfaitement. Il n'est plus besoin d'explications.

« WOLFANG. — Non, non. J'aurai au contraire besoin d'éclaircissemens plus particuliers, et même d'une espèce de programme secret, car je sais bien que les journaux qui émanent du pouvoir sont faits pour diriger l'opinion, pour constituer et discipliner le parti de la majorité, et surtout pour troubler le sens politique, préoccuper les lecteurs et les abonnés des autres journaux, de manière à leur rendre la vie impossible. Jusque-là, rien de mieux : l'écrivain ministériel est comme l'écrivain à la solde de l'opposition, du parti qui aspire au pouvoir; mais quelquefois, je suppose, il y a d'autres intérêts spéciaux et secrets à servir, quelquefois...

« LE BARON. — Quel coup d'œil! quelle forte tête! que de tact! Assurément il y a d'autres intérêts. Par exemple, un ministre a la passion du jeu; mais comme il n'est pas séant qu'il joue, si ce n'est quelques parties d'écarté entre une valse et une mazurka, à une soirée diplomatique, pendant le carnaval... pour se divertir,... il joue... sur les fonds publics.

« WOLFANG. — Ah! (A part.) Voilà précisément ce que je voulais savoir.

« LE BARON. — Sans doute... en société, et sous le nom d'un autre...

« WOLFANG. — Qui se fait directeur d'un journal...

« LE BARON. — Et du télégraphe électrique...

« WOLFANG. — Pour opérer sur les nouvelles... vraies...

« LE BARON. — Ou fausses...

« WOLFANG. — La hausse...

« LE BARON. — Ou la baisse des valeurs...

« WOLFANG. (A part.) — Je suis perdu. Je désespère de rester honnête dans un pareil monde. (Haut.) Ainsi...

« LE BARON. — Ainsi nous nous entendons. On élèvera le chiffre de vos appointemens, les gratifications ne vous manqueront pas, non plus que les moyens d'employer votre influence. »

Cette scène ne manque pas de franchise et de réalité; mais pourquoi voir en tout le mauvais côté et prendre pour un mal hideux l'inconvénient inséparable du bien? C'est que M. Vollo, doué d'ailleurs d'une certaine faculté d'observation, se laisse trop emporter par l'impétuosité de son esprit. Il est en tout l'opposé de M. Martini : chez lui, c'est l'imagination qui joue le principal rôle. Peut-être cependant s'aide-t-il aussi trop souvent de sa mémoire : j'imagine qu'il croit inventer quand il ne fait que se souvenir; mais il abuse des réminiscences, et il se souvient fréquemment de ce qui ne mériterait pas d'être retenu. Son dénouement, scène de bal masqué où Wolfang arrache tous les masques et dit à chacun son fait, est visiblement emprunté à un vaudeville qui a fait quelque bruit il y a plusieurs années. Au début, il y a tel récit du journaliste Esprit qui nous remet en mémoire des monologues bien connus. Est-ce ainsi, je le demande, qu'on fait une comédie sérieuse? Ces réserves faites, il y aurait de l'injus-

tice à méconnaître les qualités qui, malgré tant de défauts, donnent de la vie au dernier ouvrage de M. Vollo. Que M. Vollo s'attache à concevoir un sujet plus simplement et surtout plus nettement, qu'il évite les longueurs, qu'il se défie de sa mémoire, qu'il écrive enfin d'un style plus clair, plus précis, plus châtié : il n'a pas moins à faire s'il veut répondre aux espérances de ses amis. Jusqu'ici a il fait du bruit, j'allais dire du scandale; des efforts persévérans et bien dirigés peuvent seuls lui assurer une solide et durable réputation.

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur les auteurs dramatiques que l'opinion met au premier rang en Italie. Je me crois dès-lors dispensé de parler en détail de ceux que le public a moins remarqués, Mme Zauli-Sajani, MM. Liverani, Bensi, Guala, Villa, Sabatini, Gattinelli, Fambri-Salmini, Bellotti-Bon. Ai-je besoin de faire remarquer que tous les auteurs comiques de l'Italie vivent et écrivent dans les états du nord et du centre de l'Italie, c'est-à-dire à Florence, à Modène, à Turin, à Milan ou à Venise? Dans les états de l'église, la comédie populaire a seule la parole. Quant aux Napolitains, malheureusement pour eux ils peuvent écrire, on les y encourage même: mais MM. Cuciniello, Mastriani, Ricci, qui tiennent la plume en ce moment, n'auront pas même, on peut le leur prédire, le succès relatif de l'abbé Genoino, du baron Cosenza, du duc de Ventignano, leurs devanciers immédiats. On a beau parler des entraves que le gouvernement et les mœurs du pays mettent à toute publicité : il n'en est pas moins vrai qu'avec la passion unitaire qui domine aujourd'hui en Italie, un auteur célèbre à Naples, s'il avait un mérite réel, ne demeurerait pas ignoré dans le reste de la péninsule.

Telle est donc l'histoire, telle est la situation présente du théâtre italien. Si l'on cherche dans le passé ce que pourra être l'avenir, on reconnaîtra que l'art dramatique traverse en ce moment, chez nos voisins, une de ces crises d'où il est déjà sorti plus d'une fois transformé. Attendons la phase nouvelle qui s'annonce, et gardons-nous, pour quelques jours d'engourdissement, de nier la force vitale. Non, cette nation italienne, si heureusement douée, ne manque pas du génie dramatique. La gloire d'Alfieri et de Goldoni protesterait au besoin contre cet injuste arrêt de l'opinion en France. Sans doute Alfieri descendrait du premier rang dans la patrie de Shakspeare, de Goethe ou de Corneille, et Goldoni, trop rabaissé peut-être hors de l'Italie, est trop exalté par des concitoyens intéressés à sa gloire; mais ils occupent tous les deux une place considérable dans l'histoire de l'art. Quant au peuple ingénieux qui comprend si bien leurs chefs-d'œuvre, que de son sein naissent à toutes les époques d'illustres ou d'habiles acteurs pour les interpréter, comment serait-il incapable de suivre la trace des maîtres? Que manque-t-il à l'Italie pour s'élever de l'interprétation à la création? N'a-t-elle pas

les plus rares aptitudes? ne possède-t-elle pas une langue poétique incomparable, une prose formée par des classiques immortels? Ce qu'il lui faut, c'est un peu de confiance en elle-même et de calme dans les esprits.

Si la tragédie doit triompher quelque part de l'éloignement qu'ont pour elle presque toutes les nations modernes, ce sera sûrement en Italie, puisque aujourd'hui encore elle y tente tout le monde: mais que les hommes sérieux se hâtent moins de chausser le cothurne, et se défient davantage de la facilité qu'on a dans leur pays à faire des vers médiocres. Qu'ils sachent aussi étendre le domaine de l'art. Au lieu d'engager une lutte impossible contre la simplicité du génie grec, la tragédie doit désormais puiser aux mêmes sources que le drame historique. Comme le drame, elle peut s'inspirer des épisodes héroïques de l'histoire nationale, de ces titres de noblesse des peuples qu'il est bon et moral de remettre quelquefois au grand jour. Il est à souhaiter aussi que les efforts des poètes italiens se tournent vers le drame de mœurs. Ce qu'il y a de grave, d'émouvant dans la vie privée n'est pas indigne du théâtre; pourquoi refuserait-on d'en tirer des enseignemens moins relevés peut-être, mais tout aussi efficaces que ceux de l'histoire? Jusqu'à ce jour cependant, les Italiens, peu curieux de ce genre, ne s'y sont distingués ni par la qualité de leurs œuvres, ni par le nombre. Les préoccupations politiques, la difficulté de pénétrer dans la vie intime, leur impatience, si peu faite pour l'observation, leur malheureuse habitude de mêler à la réalité les souvenirs de leurs lectures les moins avouables, tout semble les en détourner.

Grâce aux études sérieuses de quelques écrivains, la comédie semble entrer dans une meilleure voie, quoiqu'elle ait encore fort à faire. Craignant de compromettre sa dignité par quelque ressemblance avec la comédie improvisée, son heureuse rivale, elle affecte une gravité, une froideur qui ne lui conviennent point, et renonce au mouvement, à la saillie, à l'imprévu, à toutes les qualités, en un mot, qui ont perpétué le succès des théâtres populaires, malgré la victoire théorique de Goldoni. Le divorce est complet : c'est là une erreur regrettable. De l'heureuse et nécessaire alliance de la comédie écrite et de la comédie populaire dépend en partie l'avenir.

Pour mériter tout à fait l'estime et les applaudissemens auxquels ils aspirent, les auteurs comiques auraient encore autre chose à faire. On a le droit de leur demander des peintures plus originales et plus morales. Ce n'est pas nous faire connaître la vie italienne que de représenter au théâtre les mœurs de ce pays dans ce qu'elles ont de moins particulier. Il y a pour tous les peuples un fonds commun de pensées, de sentimens et de manières d'être : c'est au philo-

sophe, au moraliste, à l'historien qu'il appartient de signaler ces rapports: le poète doit s'attacher surtout aux différences, aux traits caractéristiques, et c'est ce dont les auteurs dramatiques italiens ne semblent pas assez pénétrés. Comme nous, comme tout autre peuple, nos voisins ont des défauts, des travers nationaux qu'il est superflu d'indiquer ici; voilà les plaies que je voudrais voir sonder avec précision et fermeté, car elles sont pour beaucoup dans leur impuissance. Si l'on faisait ressortir en même temps les aimables, les solides qualités qui les distinguent, leur théâtre, plus instructif pour eux, n'en deviendrait que plus intéressant pour nous. En général, il manque aussi de moralité. Ce n'est pas à dire qu'il faille bannir le vice de la scène; mais il ne faut pas qu'il y règne seul. Le contraste, nécessaire pour l'agrément, ne l'est pas moins pour que de l'action ressorte un enseignement final. Sans aller, n'en déplaise à Rousseau, jusqu'à condamner *l'Avare* de Molière comme une pièce immorale, parce que le fils d'Harpagon est un impertinent, la critique peut désirer que la comédie au-delà des Alpes se préoccupe un peu plus de l'esprit philosophique et raisonneur de notre temps, qu'elle applique plus résolûment l'invention des caractères et les combinaisons de l'intrigue à la démonstration d'une vérité morale.

Que les auteurs comiques en Italie se pénètrent bien de ce double devoir du poète dramatique, et ils parviendront sans doute à faire applaudir des productions moins incomplètes; ils comprendront aussi que la prose n'est pas le langage nécessaire du poète comique. L'exemple de Plaute, de Térence, de Molière aussi, prouve ce que la pensée gagne de relief et de précision à s'exprimer en vers. Quelques essais en ce genre auraient encore pour les Italiens un autre avantage. Ils les forceraient en quelque sorte à rapprocher leur langue poétique de la prose et à créer un genre intermédiaire qui leur manque, le vers comique, si je puis m'exprimer ainsi. Il leur manque pour le théâtre quelque chose de semblable à l'iambique de Térence, à l'alexandrin de Molière. Il y a là pour le vrai talent, en Italie, une veine neuve et féconde à exploiter. La timidité, la routine, la haine de la fatigue et la crainte de l'inconnu seront-ils pour nos voisins des obstacles insurmontables au progrès, au développement de leur littérature dramatique? Ne nous hâtons pas de désespérer. Puisqu'ils ont conscience de leur mal, puisqu'ils multiplient les efforts pour le combattre, rien n'est perdu. Il est permis de dire des lettres italiennes ce que Sénèque disait de la fortune : *Ad imum delatus es? Nunc est resurgendi locus.* Vous êtes à terre? C'est donc le moment de vous relever.

F.-T. Perrens.

LA

MARINE DE L'AUTRICHE

CALAMOTA. — TRIESTE. — POLA.

Vincuntur facta vetusta novis.
(FORTUNATUS.)

I.

L'Adriatique était, à la fin du xve siècle, le principal foyer du commerce et de la navigation de l'Europe. Venise y régnait : son port était l'entrepôt des marchandises précieuses du Levant et de l'Inde, le rendez-vous et le bazar universel; rien de riche, d'élégant, d'exquis ne se produisait qui ne dût aller à Venise, et rien n'était prisé que ce qui en venait. Les découvertes de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance portèrent un coup mortel à cette suprématie. Le centre de gravité du monde commerçant fut déplacé; les marines de l'Occident se précipitèrent avec une indomptable énergie vers des régions mystérieuses où leur audace entrevoyait des gloires et des fortunes sans mesure; l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la France, la Hollande creusèrent des ports, lancèrent des flottes, fondèrent des colonies au-delà des mers. L'établissement maritime de Venise ne pouvait garder longtemps la première place à côté de rivaux qui grandissaient si vite. Il rétrograda tandis qu'ils avançaient; la république tomba de chute en chute sous les pieds des armées qui se disputaient l'Italie, et la navigation de l'Adriatique s'éteignit pres-

que inaperçue au milieu des événemens qui marquèrent la fin du XVIIIe siècle et le commencement du nôtre.

Cette navigation, Napoléon voulut la relever. Il prétendit la constituer sur des bases nouvelles, et de dominatrice exclusive qu'elle avait été, la rendre solidaire de la liberté universelle des mers. Ne choisissant plus ses alliances et devenue ville du royaume d'Italie, Venise fut destinée à être, avec Anvers, Cherbourg, Brest, Toulon, Gênes, Corfou, l'une des places d'armes de la ligue continentale qui se formait pour la conquête de ce droit d'égalité entre tous les pavillons auquel les Anglais ont eux-mêmes fini par souscrire. Napoléon envoya dans ce dessein nos plus habiles ingénieurs à Venise; ils relevèrent l'arsenal, et l'étendue en fut portée à 25 hectares, dont 11 de surface d'eau; les chantiers de construction reprirent leur ancienne activité; le matériel flottant fut rétabli, les fortifications furent complétées, et des projets d'avenir qui seront quelque jour consultés avec fruit furent étudiés. Malheureusement les observations qui furent recueillies sur l'atterrage mirent en évidence des vices qui n'étaient jusque-là que soupçonnés : il fut constaté qu'excellent pour les anciennes galères, il n'avait point la profondeur d'eau requise pour le flottage des vaisseaux de ligne, et que, hors des jours où le concours des vents du sud et des marées des syzygies exhausse le niveau des eaux dans le fond de l'Adriatique, les frégates elles-mêmes n'atteignaient le port qu'en s'allégeant de leur artillerie. Or il n'est de ports de guerre que ceux où les escadres manœuvrent avec sécurité, se déploient à l'aise pour l'attaque ou pour la défense, et se replient en ordre, quand il le faut, dans des abris sûrs. Ces conditions n'étaient point remplies par l'atterrage de Venise. Il fallut donc chercher une ligne plus militaire, et, sans se laisser séduire par les avantages d'une place qui ne peut être forcée ni par terre ni par mer, se résigner à faire de ces bassins, que d'invincibles difficultés naturelles condamnaient au désarmement, le port de commerce de la plus belle vallée du monde.

Un autre élément de puissance navale non moins nécessaire manquait d'ailleurs à Venise depuis qu'elle avait été dépouillée, au profit de l'Autriche, de ses provinces d'Istrie et de Dalmatie : elle n'était plus en état de fournir des équipages à ses flottes. De l'embouchure de l'Isonzo, limite de l'Italie, à Ravenne, la côte n'a d'autres matelots que les gondoliers de Venise et les pêcheurs des lagunes, race timide et peu nombreuse, sur le concours isolé de laquelle il serait impossible de fonder une marine militaire de quelque valeur.

Strabon remarquait que la côte d'Illyrie et les îles adjacentes présentent de tous côtés de bons ports, qu'au contraire la côte opposée d'Italie en est dépourvue, et pendant la guerre civile dans la-

quelle expira la république romaine, on voit Pompée former avec facilité en Grèce, en Épire, en Illyrie des flottes nombreuses, tandis que César, maître de l'Italie, n'y réunit qu'avec des peines inimaginables un nombre de navires insuffisant pour transporter ses soldats. La différence de vocation des populations n'a pas plus changé que la configuration et l'état météorologique des côtes; les deux rives de l'Adriatique sont habitées par des races d'hommes qui leur ressemblent :

La terra. . . . . .
Simili a se gli abitator produce.

Avec leurs dentelures profondes, les roches sauvages de leurs îles, les écueils dont elles sont ici parsemées, les admirables abris qu'elles offrent plus loin, les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie sont la première officine d'hommes de mer qui soit au monde, et ces hommes aux membres vigoureux, au cœur intrépide, se trempent tous les jours dans les orages de l'Adriatique. C'est avec raison qu'Horace appelle cette mer *inquiète;* seulement il est injuste envers le vent du sud, quand il l'accuse d'être celui qui la trouble le plus. Le grand perturbateur de l'Adriatique s'appelle aujourd'hui la *bora*, nom dans lequel on retrouve celui de Borée, et la rose des vents du port de Trieste le fait souffler de l'est-nord-est. La *bora* s'élève presque toujours inopinément; sans l'avertir, elle assaille le matelot inexpérimenté, le renverse, le roule, et brise ses agrès. Elle dure souvent des semaines entières. L'espace compris entre les bouches de Cattaro et la pointe méridionale de l'Istrie est le domaine de ses plus grandes violences. Le Dalmate, accoutumé dès l'enfance à la braver, s'endurcit à son souffle et méprise les tempêtes vulgaires, qui mollissent auprès de celles de son pays. Ainsi l'air, la mer et la terre concourent à dresser le robuste et sobre matelot de cette côte.

Lorsqu'à la fin du xe siècle, les Vénitiens s'emparèrent, à force de persévérance, de ruse et d'audace, de cette pépinière de marins, ils savaient que l'empire du golfe ne peut appartenir qu'à ceux qui la possèdent. Les raisons qui déterminèrent leurs efforts devaient frapper Napoléon : il était évident que la position nécessaire à l'accomplissement de ses desseins ne pouvait être prise que sur la rive orientale de l'Adriatique, et ce fut à obtenir le droit d'en disposer que tendirent toutes ses combinaisons. Les provinces illyriennes lui furent définitivement acquises par le traité de Vienne du 29 octobre 1809; mais elles étaient occupées par nos troupes depuis la campagne d'Austerlitz, et, dans sa prévoyante impatience, Napoléon avait usé du droit de la guerre pour préparer les bienfaits et les grands travaux de la paix.

En 1806, M. Beautemps-Beaupré, secondé par plusieurs ingénieurs hydrographes de la marine, reçut la mission de rechercher,

sur les côtes d'Istrie et de Dalmatie, l'emplacement le plus propre à devenir le pivot des opérations navales à exécuter dans l'Adriatique. Il explora dans cette campagne toute la côte orientale de l'Istrie et fit lever les cartes de tous les atterrages propres à recevoir des bâtimens de guerre; il s'arrêta surtout à celui de Pola, dont nous aurons à parler plus loin. Le havre de Pola avait été dans l'antiquité, pendant les guerres d'Illyrie et de Pannonie, le centre des mouvemens des flottes romaines, et, après la conquête de ces provinces, le siége d'une station navale chargée de la police de la partie septentrionale de l'Adriatique. Décrié plutôt que délaissé par les Vénitiens, qui ne voulaient ni provoquer les tentatives de leurs ennemis ni placer hors du sein de leur ville la base de leur établissement militaire, il passait pour inaccessible aux bâtimens de guerre, à cause d'une prétendue barre sous-marine qui leur en aurait interdit l'entrée. M. Beautemps-Beaupré restitua ses qualités nautiques au port de guerre des Romains, et démontra qu'il satisfaisait à toutes les exigences des marines modernes. Peut-être cependant était-il possible de trouver mieux encore, si ce n'était pour les aménagemens intérieurs, du moins pour la position stratégique. Napoléon trouvait Pola trop reculé vers le fond du golfe pour un port militaire; il voulait qu'on se rapprochât de Corfou et de Brindes pour mieux couvrir la côte d'Italie et les provinces illyriennes elles-mêmes : les bouches de Cattaro, situées au sud-est de Raguse, presque en face du mont Gargan, lui semblaient si bien réunir toutes les conditions de son programme, qu'il se plaignait qu'on n'eût pas commencé par l'exploration de ce golfe. Il attendit néanmoins, pour prendre une résolution définitive, l'achèvement des études dont la côte de Dalmatie devait être l'objet, et le résultat des campagnes de 1808 et 1809 fit voir combien cette réserve avait été sage.

Parti de Zara avec les matériaux hydrographiques recueillis dans les deux campagnes, M. Beautemps-Beaupré arriva le 5 août 1809 à Vienne; c'était un mois après la bataille de Wagram. Napoléon trouvait à Schœnbrunn du temps pour réorganiser son armée, pour surveiller les affaires intérieures de l'empire, pour diriger les négociations de la paix et pour préparer la constitution des établissemens maritimes sur lesquels l'expédition de lord Chatam contre Anvers venait de rappeler péniblement son attention. Il retint M. Beautemps-Beaupré jusqu'à la fin du mois, l'appela plusieurs fois près de lui, et, les cartes sous les yeux, lui fit rendre compte de l'ensemble et des détails de sa mission. Il se convainquit qu'il manquait aux bouches de Cattaro, pour être avec leurs trois bassins successifs le meilleur port du monde, la possibilité d'entrée et de sortie par tous les temps, et lorsque le savant hydrographe lui remit le résumé des défauts stratégiques de ce beau golfe, « il est bien regrettable, dit-il, que

je n'aie pas vu vos travaux avant les engagemens que j'ai pris : ils auraient beaucoup réduit les sacrifices que m'ont coûtés mes erreurs sur la valeur de cette position. »

Ce mécompte avait une compensation dans la découverte du canal de Calamota. Qu'on ne regarde point comme trop ambitieux ce terme de *découverte* appliqué à la manifestation de grands avantages méconnus ou négligés. Le canal de Calamota s'appuie, sur une longueur de 36 kilomètres, à la côte de Dalmatie, et sa largeur moyenne est de 1,400 mètres : la surface en est par conséquent de 5,000 hectares. Sa branche septentrionale pénètre dans la presqu'île de Sabioncello jusqu'à Stagno, et sa branche méridionale s'avance en arrière de Raguse, de manière à placer cette ville dans une presqu'île : entre les deux pointes qui masquent les extrémités du canal se présentent quatre îles laissant entre elles des passes sûres, mais faciles à défendre. Les navires atteignent ou quittent cette enceinte par tous les vents, et ils y trouvent un repos toujours assuré sur un mouillage partout tenace et profond. Ce vaste bassin offre pour l'emplacement d'un arsenal plusieurs positions qui, excellentes partout ailleurs, s'effacent ici devant la rivière d'Ombla, long canal de deux ou trois cents mètres de large que la nature a creusé comme pour cacher derrière la côte de Raguse un port militaire inexpugnable. Cette rivière n'est autre chose qu'une de ces sources énormes qui surgissent de distance en distance sur les côtes de la Dalmatie. Ses eaux refoulent au loin les eaux salées, et les navires y mouillent quand ils veulent s'abreuver. Dès que Napoléon eut considéré les avantages du canal de Calamota, il n'hésita pas, et son choix fut fixé. M. Beautemps-Beaupré n'avait qu'une seule objection contre cette détermination : c'était le voisinage trop rapproché de la frontière turque et l'insuffisance du territoire annexé à l'établissement. Napoléon, souriant, le pria de s'en rapporter à lui sur cette partie de la question. Il ne lui était pas réservé de la résoudre, et la frontière a conservé l'ancienne bizarrerie de sa délimitation. Au lieu de marcher, vis-à-vis de l'île de Calamota, parallèlement à la côte, elle se dirige par un double repli vers la mer, de manière à intercaler dans le territoire autrichien une épaisseur d'environ deux lieues de territoire ottoman. La petite république de Raguse, jadis maîtresse de cette langue de terre, l'a cédée à la Porte pour se mettre à l'abri des vexations et des violences auxquelles l'assujettissait le contact des possessions vénitiennes. Les Turcs acceptèrent cette offre pour le plaisir de se rendre désagréables aux Vénitiens, qu'ils détestaient, mais ils n'en ont pas tiré d'autre parti, et le quai naturel qu'ils possèdent sur le canal de Calamota est désert. Ils comprendront sans doute par la suite de quel immense avantage peut être pour l'Hertzégovine et la Bosnie ce jour ouvert sur l'Adriatique : on ne saurait le payer trop cher, si l'on n'en était

pas en possession. Mettre ces vastes provinces en communication facile avec la mer, y faire déboucher leurs produits, c'est le moyen de les policer, de les vivifier, de les enrichir. Le commerce de la Méditerranée est intéressé à ce que les Turcs apprennent qu'il dépend d'eux d'élever sur ces bords délaissés une ville florissante, il l'est d'autant plus qu'un de ses premiers besoins est celui des bois de construction, et qu'en arrière du canal, les Turcs possèdent des forêts dont l'avilissement se transformerait par l'ouverture de cette voie en une énorme valeur. La Porte doit d'ailleurs prévoir que l'exploitation de ce tronçon de son rivage peut un jour faciliter entre elle et l'Autriche des échanges de territoire réciproquement profitables.

Nos ingénieurs hydrographes ont été les premiers à reconnaître les mérites du canal de Calamota; ils n'ont pas été les seuls. Les Anglais demandaient, il y a quelques années, à l'Autriche l'autorisation d'y former, pour la commodité de la navigation à vapeur, des dépôts de houille qu'on eût entourés d'une simple chemise pour les mettre à couvert des entreprises des voleurs. Un peu plus tard, l'empereur Nicolas imaginait des combinaisons en vertu desquelles il aurait pris pied sur le canal, et qui passaient à Vienne pour être le but réel du voyage de deux jeunes princes de sa famille. Les Russes, interposés sur l'Adriatique, comme ils l'étaient déjà sur le Bas-Danube, entre l'Autriche et la Turquie, auraient alors tenu le couteau sur les flancs de l'un et de l'autre pays. Heureusement pour la France et pour l'Angleterre, ces projets ont échoué; elles auraient pu sans cela se voir quelque jour obligées d'aller renverser sur le canal de Calamota une autre Sébastopol.

Les côtes d'Illyrie conservent pour témoins directs des vues de Napoléon sur l'Adriatique les travaux hydrographiques de nos ingénieurs, les routes que fit percer le maréchal Marmont tant pour ouvrir la Carniole et la Carinthie au commerce de Trieste que pour lier entre eux le port de Raguse et l'établissement militaire de Calamota, les vestiges épars de quelques années d'une administration intelligente et probe, mais surtout la fin du morcellement des territoires et la réunion sous un même pouvoir de ce qui n'a qu'un même intérêt. C'est sur cette base que la puissance de la paix et du commerce, bien supérieure à celle de Napoléon, accomplit aujourd'hui librement l'œuvre qu'il croyait ne pouvoir achever qu'à force de victoires : le monde a marché, et la navigation de l'Adriatique devient plus florissante qu'elle ne l'eût jamais été sous son sceptre. Malgré la malheureuse impossibilité que Napoléon s'était faite de se fier à l'Autriche, ce fut une des grandes erreurs de sa politique que de lui enlever les provinces illyriennes. L'accès de l'Adriatique était aussi nécessaire à ce grand empire que l'est à la France celui des eaux de

la Manche; il ne pouvait pas nous pardonner de le lui interdire, et cette séquestration tournait contre nous des intérêts faits pour être solidaires des nôtres. D'un autre côté, réduire l'aire commerciale du port de Trieste à l'étendue de l'Illyrie, laisser des lignes de douanes s'interposer entre ses quais et des débouchés aussi immédiats que l'Autriche et la Hongrie, c'était attaquer la navigation dans sa sève. Les traités de 1814 ont renoué dans cette partie de l'empire d'Autriche les liens naturels que les violences de la politique avaient rompus, et ils ont consolidé, dans tout ce qu'elle avait de grand et de généreux, l'œuvre de Napoléon. Il est temps d'examiner quels ont été pour la marine marchande et pour la marine militaire de l'Autriche les effets de cette double influence, et de les considérer à Trieste et à Pola, dans les deux métropoles navales où se concentre aujourd'hui leur action.

II.

Les anciens attribuaient la fondation de Trieste, nommée par eux Tergeste, aux Argonautes, et pour expliquer cette illustre origine, quelques-uns de leurs géographes ont supposé l'existence d'une branche du Danube qui, se jetant au fond de l'Adriatique, y aurait amené les ravisseurs de la toison d'or. Pline, en réfutant cette erreur d'hydrographie, l'attribue à ce qu'en effet la nef *Argo* a débouché par un fleuve dans la mer non loin de Tergeste, *quoniam Argo navis flumine in mare Adriaticum descendit non procul Tergeste*. Seulement il avoue qu'on ne sait pas bien quel est ce fleuve : on ne l'a point encore retrouvé, et les érudits qui tiennent à faire descendre les Triestains des héros de la Colchide sont obligés d'admettre que les barques de Jason ont été transportées par terre de la Save à l'Adriatique. Cette proposition n'a rien d'exorbitant : ces barques devaient être fort petites; les Normands du IXe siècle ont plus d'une fois fait voyager les leurs de cette manière, et les Argonautes ont certainement été d'aussi bons pirates que qui que ce soit. On leur fait également honneur de la fondation de Pola. Ainsi les deux meilleures positions du fond de l'Adriatique pour le commerce et pour la guerre auraient été déterminées trois mille ans avant nous.

Sans repousser absolument la tradition qui attribue aux Argonautes une telle sûreté de coup d'œil, il n'est pas à croire que les anciens eussent compris tous les avantages de la situation de Trieste. Strabon ne mentionne *Tergeste* que comme un bourg dépendant des *Carni*, peuple dont la Carniole a pris le nom, et si Pline, Ptolémée et Pomponius Méla lui donnent le titre de colonie romaine, cela ne suffit pas pour établir qu'elle eut de leur temps une grande importance. Il est d'ailleurs évident, pour quiconque considère avec un

peu d'attention l'allure de la côte d'Istrie, que Trieste n'était qu'une impasse avant le percement des montagnes qui bornent son horizon. Jusque-là les avantages maritimes de sa position étaient frappés de stérilité par les obstacles auxquels ils correspondaient du côté de la terre. Les assises méridionales des Alpes carniques plongent leur pied dans les eaux du port de Trieste et dressent leurs escarpes monotones aux portes de la ville; aucune coupure n'en rompt l'uniformité, n'en facilite l'ascension. En arrière de ce rempart formidable, il faut franchir une longue succession de crêtes arides pour atteindre les affluens du Danube, et le bassin de ce grand fleuve ne devient de nos jours l'inépuisable champ d'exploitation du commerce de Trieste que grâce à des perfectionnemens de communication dont nos aïeux n'avaient pas l'idée. La grandeur de cette ville est donc une création de l'art moderne, et si l'histoire de son passé contenait moins d'enseignemens sur l'avenir de l'Autriche, de l'Italie, et même sur la politique de la France, elle n'aurait pas d'autre intérêt que celui qui s'est de tout temps attaché aux humbles commencemens des grandes choses.

Il n'est pas certain que Trieste ait fait cause commune avec les villes de l'Istrie et de la Dalmatie que leurs malheurs et leur lassitude placèrent au xe siècle sous le joug de la république de Venise; mais elle était sous le joug en 1274, car elle se trouva en tête de l'insurrection de sa province. Le souvenir des châtimens cruels que lui valut le mauvais succès de cette tentative n'empêcha pas un nouveau soulèvement d'éclater en 1367. Les Vénitiens furent chassés, les secours de la Carniole appelés, et la place fut mise en état de défense avec une telle vigueur, que lorsque les troupes et les galères de la république se présentèrent, croyant y rentrer sans coup férir, elles eurent un siége régulier à entreprendre. Au bout d'un an de combats, elles n'avaient fait aucun progrès, et les vaillans assiégés ayant offert au duc d'Autriche, Léopold, la souveraineté de leur territoire, s'il voulait les délivrer, ce prince vint attaquer les Vénitiens dans leurs lignes. Ceux-ci lui résistèrent, et, déjà refroidi par les coups qu'il avait reçus, la seigneurie acheva, par une offre de 75,000 ducats, de le décider à se tenir tranquille. Battu et content, il reprit le chemin de Vienne et fit une déclaration de neutralité. Les Triestains, restés seuls, continuèrent pendant une année encore une lutte inégale; mais enfin, réduits par la famine, ils se rendirent en 1369. Les principaux d'entre eux furent mis à mort après la capitulation, et les Vénitiens construisirent, pour contenir la ville, une citadelle qui la dominait.

Onze années s'étaient à peine écoulées, et la république de Venise se voyait, par la reprise de Chioggia sur les Génois, au terme de la lutte sanglante qu'elle soutenait contre eux, lorsque leur amiral,

Matteo Maruffo, qui n'avait pu débloquer ses compatriotes avec sa flotte, reçut de puissans renforts et s'empara, sur la côte orientale de l'Adriatique, de Trieste et de plusieurs autres villes. Trieste fut cédée par les Génois au patriarche d'Aquilée, le plus irréconciliable, mais non le plus puissant ennemi de Venise; puis des mains du patriarche, elle passa, à la condition, qui fut fort mal tenue, de diverses redevances envers le pavillon de Saint-Marc, sous le protectorat de l'empereur Frédéric III. Confiante dans cet appui, elle tenta, par une sorte de prescience de ses futures destinées, de contester à Venise la souveraineté de l'Adriatique et de devenir l'entrepôt principal du commerce de l'Allemagne avec la Méditerranée. La république de Venise avait plus d'une fois fait la guerre pour de moindres atteintes à ses intérêts : elle fit investir Trieste par terre et par mer; mais la résistance des habitans donna aux troupes impériales le temps d'arriver. Une guerre affreuse était imminente; l'habile et prompte intervention du pape Paul II en prévint l'explosion, et la paix fut rétablie par le traité de 1463 au prix de quelques sacrifices imposés à l'ambition des Triestains. Entre autres clauses singulières, il leur était interdit, sous peine de mort, de faire le commerce et le transport du sel, dont les Vénitiens s'arrogeaient le monopole.

La guerre de 1508 fut plus heureuse pour Venise. Ses troupes, appuyées par un corps d'armée français, battirent dans le Frioul, le Milanais et le Vicentin celles de l'empereur Maximilien Ier. Sous l'impression de ces avantages et malgré les représentations de Louis XII, Trieste fut attaquée à la fois par terre et par mer. Prise au dépourvu, elle capitula; mais ce nouvel asservissement ne fut pas de longue durée. A peine les événemens dont il était la conséquence étaient-ils accomplis, que la ligue de Cambrai, contractée entre le roi de France, l'empereur et le pape, mit la république à deux doigts de sa perte; l'instant en sembla marqué par la bataille d'Agnadel, gagnée le 9 mai 1509 par Louis XII en personne; quelques jours après, les débris des armées vénitiennes étaient refoulés au bord des lagunes de Mestre. Une si belle occasion ne pouvait pas être perdue. Les Triestains chassèrent des maîtres détestés : ils abattirent cette fois pour jamais le pavillon de Saint-Marc, et à la paix de Noyon (13 mai 1516), leur territoire fut définitivement attribué à l'empereur. — Pendant les deux siècles qui suivirent, aucun événement important ne vint affecter leur condition. Attachés à la fortune de l'Autriche, il leur appartenait d'entrer les premiers dans toutes les voies qu'elle s'ouvrirait du côté de la mer. Le règne de l'empereur Charles VI devait être pour eux l'aurore d'une nouvelle ère.

Ce monarque possédait de son chef le royaume de Naples, et le traité de Rastadt avait ajouté en 1714 l'île de Sardaigne à ses états; il avait donc à multiplier les relations entre de vastes provinces ma-

ritimes réunies sous son sceptre. D'un autre côté, les victoires du prince Eugène sur les Turcs lui donnaient sur la Porte-Ottomane un ascendant dont le résultat le plus naturel et le plus utile devait être l'établissement d'un commerce fructueux entre les états héréditaires d'une part et de l'autre l'Archipel, l'Égypte, Constantinople et la Mer-Noire. Avec tant de motifs et tant de moyens d'entreprendre, il était impossible qu'un gouvernement puissant résistât à ses intérêts les plus pressans, les plus légitimes, et s'arrêtât devant un aussi méprisable obstacle que la prétendue souveraineté de la république de Venise sur les eaux de l'Adriatique. L'Autriche se sentait faite pour devenir puissance maritime; elle entrevoyait sans doute l'élargissement futur de l'accès de ses possessions sur la mer, et pour apprécier le moyen d'atteindre ce but, l'empereur Charles VI parcourut en 1728 les provinces méridionales de l'empire. — Voici en quels termes un chroniqueur contemporain, qui recevait à Paris des communications du département des affaires étrangères (1), s'exprimait sur ce voyage :

« L'empereur arriva à Trieste le 9 septembre; MM. Cornaro et Pierre Capello, qui s'y étaient rendus en qualité d'ambassadeurs extraordinaires de la république de Venise, y firent leur entrée publique le lendemain; le 11, ils eurent audience de l'empereur, et après une seconde audience ils en partirent le 14 avec une suite de plus de deux cents gentilshommes qui leur avaient fait cortége. L'empereur était parti dès le 13 pour Fiume, mais il ne s'y arrêta qu'autant qu'il le fallait pour s'assurer de la vérité de ce qu'on lui avait dit de ce port : il reprit ensuite le chemin de Gratz.

« Sa majesté impériale a fait ce voyage principalement pour connaître par elle-même l'état des pays de sa domination entre Vienne et Trieste, afin d'y établir solidement un commerce avantageux à ses sujets. Il y a depuis quelque temps à Vienne une *compagnie orientale* qui tire les marchandises du Levant par la Mer-Noire : on a trouvé qu'elles coûtaient moins par cette voie qu'en les achetant des négocians de Hollande ou de la Mer-Baltique qui vont dans les échelles du Levant. Cependant ce commerce a paru sujet à plusieurs inconvéniens, car, outre qu'il faut remonter le Danube, qui est une rivière très dangereuse, on y est exposé aux avanies des Turcs, gens sur la bonne foi desquels on ne doit pas trop compter, et qui depuis peu se sont avisés d'établir de nouveaux péages en divers endroits. Ces raisons, jointes à la nécessité qu'il y a d'ouvrir une communication facile entre les pays héréditaires de la maison d'Autriche, afin que le commerce y puisse fleurir, ont fait penser qu'il vaudrait beaucoup mieux faire venir les marchandises du Levant à Trieste et à Fiume, si de là on trouvait un moyen de les distribuer dans les provinces voisines : les productions de ces provinces pourraient en même temps être mises dans le commerce, et celles qu'on y retiendrait seraient employées avec le temps en des manufactures qui enrichiraient les habitans.

(1) *La Clef des cabinets des princes, journal historique sur les matières du temps*, petit in-12, Paris 1728, t. XXIV.

C'est ainsi qu'on a raisonné à Vienne, et c'est pour favoriser l'exécution de ce projet que l'empereur a parcouru ces différens pays.

« On ne peut pas encore juger du succès de ces desseins; on peut seulement remarquer que les directeurs de la *compagnie orientale* s'en tiennent si assurés, qu'ils y ont affecté une somme considérable d'argent. Suivant quelques avis, on a résolu d'employer à aplanir les chemins cinq régimens qui ont actuellement leurs quartiers dans la Moravie et la Bohême; d'autres assurent qu'à l'avenir ce sera de Trieste que le roi d'Espagne tirera tout le vif-argent nécessaire pour les galions. »

Ce qui frappe d'abord dans ce récit, c'est le contraste qui règne entre la pompe déployée par l'ambassade extraordinaire qui vint de Venise complimenter l'empereur et le spectacle, profondément triste pour des Vénitiens, auquel elle avait mission d'assister. Que venait-elle saluer à Trieste, si ce n'était le premier essai des forces d'une cité rivale de Venise et la fondation des batteries qu'on élevait pour la ruine de ses propres murailles? La présence des envoyés et chacun de leurs sourires étaient autant de diagnostics de la caducité de la république, et quelques-uns des plus jeunes d'entre eux devaient vivre assez pour assister à sa chute.

Dans cette visite, l'empereur Charles VI dota la ville de Trieste d'une de ces grandes foires dont la périodicité accoutume le commerce à prendre les voies dans lesquelles il marchera plus tard tous les jours : il décréta la construction d'un nouveau port et l'ouverture des routes de Trieste à Vienne par Gratz, et à Carlstadt par Fiume. Il fit quelque chose de plus significatif en établissant, sous la protection de puissantes batteries, dans le havre de Buccari des chantiers de construction pour les bâtimens de guerre. Ce bassin gît au fond du golfe du Quarnero, à 10 kilomètres au sud de Fiume; il offre une nappe d'eau de 5,500 mètres de longueur sur 800 de largeur moyenne, communique avec la mer par un goulet de 200 mètres à peine d'ouverture, et l'on y pouvait défier toutes les forces des Vénitiens. En 1710, l'empereur décréta la franchise du port de Trieste. On peut aujourd'hui contester les avantages généraux de l'institution des ports francs : n'en eût-elle pas eu d'autres, dans les circonstances où cette application en fut faite, que d'attirer sur la côte d'Istrie quelques-uns des navires que rebutait la fiscalité inquisitoriale des douanes de Venise, l'effet en aurait été excellent. La république voulut répondre en 1736 à cette espèce de défi par l'affranchissement d'un quartier de son port; mais ce remède fut impuissant, et l'on y renonça après quelques années d'une expérience infructueuse.

L'impératrice Marie-Thérèse continua l'ouvrage de son père; elle agrandit le port de Trieste, construisit la citadelle, et le plan publié en 1771 par l'ingénieur français Bellin montre en quel état la ville était à cette époque. Elle était devenue la patrie d'adoption d'un

grand nombre d'étrangers industrieux auxquels on ne demandait compte ni de leurs croyances ni de leurs opinions, et son commerce faisait d'année en année des progrès sûrs, s'ils n'étaient pas toujours rapides. La révolution française éclata. La commotion qu'elle donna à l'Europe entière ne fut nulle part si violente qu'en Italie et en Autriche, et Trieste faillit en ressentir un des plus terribles contre-coups.

« Sire, écrivait de Milan, le 12 novembre 1796, le général Bonaparte à l'empereur François II, l'Europe veut la paix. Cette guerre désastreuse dure depuis trop longtemps. J'ai l'honneur de prévenir votre majesté que si elle n'envoie pas des plénipotentiaires à Paris pour entamer des négociations de paix, le directoire m'ordonne de combler le port de Trieste et de ruiner tous les établissemens de votre majesté sur l'Adriatique. Jusqu'ici j'ai été retenu dans l'exécution de ce plan par l'espérance de ne pas accroître le nombre des victimes innocentes de la guerre. Je désire que votre majesté soit sensible aux malheurs qui menacent ses sujets et rende le repos et la tranquillité au monde. » Ce langage fut compris. L'empereur, évacuant Vienne à la lueur lointaine de nos armes, souscrivit enfin aux préliminaires de la paix, et le 30 avril suivant le vainqueur d'Arcole transportait son quartier-général à Trieste, non pour y rien détruire, mais pour consommer l'anéantissement du gouvernement vénitien et placer sous la domination de l'Autriche tout ce que Venise possédait, en-deçà de Corfou, de côtes sur l'Adriatique. Ce fut l'objet du traité de Campo-Formio (16 avril 1797), traité qui ne fut, il est vrai, jamais complétement exécuté, mais qui n'en est pas moins le fondement de la grandeur maritime de Trieste, puisque les côtes, auparavant morcelées, de l'Istrie et de la Dalmatie n'ont pas cessé depuis d'être régies par les mêmes lois et réunies sous les mêmes bannières. L'œuvre de Charles VI et de Marie-Thérèse était incomplète et vacillante tant que le littoral de Trieste et celui de Fiume présentaient à peine ensemble une étendue de 50 kilomètres; ce qu'il importait d'établir, c'était l'unité du territoire, et pour élever l'établissement maritime, il fallait en élargir la base.

Il serait superflu de revenir sur les circonstances de l'occupation française, et il vaut mieux considérer les transformations qu'ont éprouvées, depuis 1728 jusqu'à nos jours, la ville et l'atterrage de Trieste.

Au moment de la visite de Charles VI, le port de Trieste n'était pas autre chose qu'une plage à courbure déprimée, bornée au nord par le pied des Alpes, au sud par la pointe Saint-André, et vers le milieu de laquelle s'ouvrait une darse de 36 ares de superficie. Cette darse, dont la dimension donne la mesure du mouvement maritime des temps antérieurs, est maintenant encadrée dans la place du

Grand-Marché, et elle ne reçoit plus que des bateaux employés au transport du poisson, des légumes et du bois de chauffage. Au-dessus d'un si modeste bassin, l'ancienne ville, entourée d'une muraille garnie de tours, comprenait une quinzaine d'hectares et quatre milliers à peine d'habitans. Elle s'est maintenue dans cet amas confus de maisons obscures, de rues étroites et grimpantes qui est interposé entre les nouveaux quartiers. Aujourd'hui même elle est plus remarquable que jamais par la densité de la foule qui s'y meut. L'empereur Charles VI ordonna la construction du grand môle, qui, s'enracinant à la pointe Saint-André, projette à près de 500 mètres au nord une large plate-forme, portant au centre un phare et sur son périmètre une ceinture de bouches à feu. Un lazaret, indice irrécusable des projets de commerce avec le Levant, fut établi sur remblai dans l'angle rentrant du môle, et réuni par un quai de 900 mètres à la petite darse; on aligna entre le quai et le pied de la colline de Chiarbotta les rues spacieuses de la *Ville-Neuve;* le revers extérieur de la darse fut couvert d'une batterie croisant à la distance de 800 mètres ses feux avec ceux des canons du phare, et Trieste monta d'un degré dans les rangs des villes maritimes.

Au nord de la vieille ville et de la petite darse régnait un vaste espace occupé par des salines : l'impératrice Marie-Thérèse y fit ébaucher un quai égal à celui de Charles VI, et pour attirer le commerce sur ce terrain, on y creusa, perpendiculairement au quai, un canal maritime de 300 mètres de long. Le canal est devenu le principal point de chargement et de déchargement des navires, et le marais salant est aujourd'hui le plus beau quartier de la ville. Ce quartier fut d'abord appelé *Città Teresa;* personne ne lui donne plus ce nom, et quand on a récemment bâti, sur le prolongement de l'axe du canal, une église dont la façade lui sert de perspective, on ne l'a point placée sous l'invocation de la patronne de l'héroïne de l'Autriche.

Le lazaret de Charles VI a depuis été converti en arsenal, et le service de santé s'est transféré dans une nouvelle darse, construite pour le recevoir à 1,500 mètres au nord du phare. 1,500 mètres, telle est la dimension de l'ouverture d'un port dont le pourtour n'a pas, en dedans de ces points extrêmes, au-delà de 3 kilomètres. Le port de Trieste ressemble ainsi à une plage battue en plein par les vents d'ouest, et, dans des circonstances climatériques ordinaires, le séjour n'en serait pas tenable. Ici heureusement il ne souffle pas de vents violens des côtes d'Italie, et personne ne craint de voir les navires jetés à la côte. On a d'ailleurs remédié aux inconvéniens de la position par un système de travaux que ses résultats recommandent à l'attention des ingénieurs. Des môles perpendiculaires aux quais s'y enracinent de distance en distance et s'avancent vers le

large : les lames se rompent sur leurs musoirs, s'étalent et s'amortissent dans les espaces intermédiaires, et la houle y est toujours supportable. Ces môles suppléent à l'insuffisance des quais; le couronnement en est large comme des rues; les navires s'y amarrent, et les marchandises peuvent y circuler. Ces constructions s'allongent quand les besoins du commerce le requièrent. Comme elles peuvent encore être poussées assez loin avant d'atteindre des profondeurs d'eau devant lesquelles il faudrait s'arrêter, il n'est pas probable que ce moyen économique d'agrandir le port de Trieste soit abandonné de si tôt. La première application du système des môles perpendiculaires n'est pas récente : portée sur le plan de 1771, elle appartient au règne de Charles VI ou à celui de Marie-Thérèse, et l'avantage en est aujourd'hui constaté par une épreuve d'une centaine d'années. Il est superflu de remarquer que ce qui est excellent sur la côte d'Istrie pourrait ne pas avoir partout ailleurs le même succès : un ouvrage à la mer n'est bon ou mauvais que par rapport aux circonstances locales dans lesquelles il est placé.

Quand les troupes françaises se sont retirées, en 1814, des provinces illyriennes, la population de Trieste était de 23,000 âmes. Au recensement de 1850, la ville et son territoire, c'est-à-dire la surface de 9,228 hectares qui, placée en dehors de la ligne des douanes, jouit de la franchise du port, comprenaient 76,953 habitans, presque tous agglomérés dans les quartiers voisins de la mer, où des salaires élevés retiennent tout ce qui vit d'un travail manuel. Cette circonstance ralentit le défrichement des terres en pente qui s'étendent près des portes de la ville, et qui sont réputées très propres à la culture de la vigne. Que la population de Trieste ait plus que triplé en trente-six ans, cela explique suffisamment l'air de jeunesse des constructions : hors du vieux quartier, tout est neuf dans la ville; ses larges rues tirées au cordeau sont magnifiquement pavées en dalles de calcaire jurassique, et les aspects de la mer et des montagnes, en donnant à chaque avenue une perspective différente, corrigent la monotonie de la régularité intérieure. Les villes des anciens l'emportaient de beaucoup sur les nôtres : la vie en commun y était le fond des mœurs, et l'architecture en reproduisait sous des formes multipliées les exigences : il n'y a parmi nous de lieu d'assemblée universelle que l'église; le peuple ne va ni au théâtre ni à la bourse. Les arts, dont les productions causent à l'esprit un plaisir mêlé d'admiration, n'ont point encore fait élection de domicile à Trieste, et, pour y goûter ce double sentiment, il faut aller sur le port, où l'œuvre de l'homme, complétant celle de la nature, donne à toute heure le spectacle le plus grandiose et le plus animé.

Dans l'affluence des navires qui s'amarrent aux quais de Trieste, il est impossible de n'en pas remarquer qui, signalés par un pavillon

uniforme, mus par la vapeur, manquent rarement d'être accueillis à l'arrivée et salués au départ par une foule bienveillante. Ils sont chargés des voyageurs et des correspondances de toutes les échelles de l'Adriatique et du Levant; il n'est pas de négociant dans la ville qui n'ait un intérêt dans leurs cargaisons, et l'étranger juge, à l'empressement dont ils sont l'objet, qu'un sentiment d'orgueil national les suit et les protége dans leurs courses lointaines. Si jamais entreprise hardie avec sagesse a poussé dans des voies larges et sûres le commerce d'une ville maritime, c'est le *Lloyd autrichien* de Trieste. Fondé par des Anglais qui n'en surent tirer que des pertes, il passa en 1836 entre les mains d'une compagnie triestaine qui, sous l'énergique direction du baron de Bruck, aujourd'hui ministre des finances de l'empire, s'est fortifiée à chacun des pas qu'elle a faits. Les débuts de cette entreprise, qui couvre les mers du Levant de ses navires, ont été humbles. Un bâtiment à vapeur appelé *l'Archiduchesse Sophie*, nom de bon augure par la rare élévation d'esprit qu'il rappelle, commença par faire un service de quinzaine entre Trieste et Venise; le service fut bientôt hebdomadaire, puis il eut lieu deux fois par semaine, puis il devint quotidien. Cette marche ascendante d'une première tentative invitait un public peu familier avec les effets infaillibles du perfectionnement des communications à suivre avec confiance des hommes qui lisaient dans un avenir encore obscur pour lui. Le Lloyd consolida d'abord, par l'exploitation de services qu'aucune concurrence ne pouvait lui disputer, la base sur laquelle devaient s'élever plus tard des opérations plus chanceuses. Ses navires rattachèrent, dans leurs courses régulières, les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie à leur port métropolitain; Pirano, Rovigno, Fiume, Zara, Raguse étonnées, communiquèrent à jours fixes avec Trieste. Bientôt après, la Romagne, les Marches, l'Albanie, l'Épire, furent desservies. La Grèce, avec Nauplie, le Pirée, Chalcis, suivit de près. Les bâtimens du Lloyd ne sortaient pas de l'Adriatique, que déjà l'Archipel, Salonique, Smyrne, Beyrouth, Ptolémaïs, Alexandrie, sollicitaient leur admission dans le réseau qui commençait à se former. Enfin le Lloyd pénétra dans la Propontide et la Mer-Noire, et prit, sous les yeux de la Porte et de la Russie, possession des lignes de Constantinople à Sinope, à Trébizonde, à Varna, à Ibraïla, à Galatz. Ainsi la compagnie s'organise d'abord sur le littoral de l'Autriche; elle ne s'étend sur la Méditerranée ultérieure que quand elle se sent affermie dans l'Adriatique, et tranquille sur la Mer-Noire, nous la verrons bientôt aspirer à s'élancer, par le percement de l'isthme de Suez, dans la Mer-Rouge.

La compagnie du Lloyd a fait en 1854 (1) un examen rétrospectif

(1) *Vintesimo primo congresso generale della società di navigazione a vapore dell' Lloyd austriaco tenuta in Trieste il 31 maggio 1854.*

de l'ensemble de ses opérations. On voit dans ce document instructif que, pour répondre aux exigences du mouvement imprimé, le capital social d'un million de florins (1) formé en 1836 a été successivement élevé par des émissions d'actions ou des emprunts : en 1838, à 1,500,000 florins; en 1839, à 2,000,000 de florins; en 1845, à 3,000,000 de florins, chiffre qui s'est maintenu à peu près en 1849. En 1850, le capital du Lloyd était porté à 3,500,000 flor.; en 1851, à 3,837,000 florins; en 1852, à 7,000,000 de florins; en 1853, à 8,000,000 de florins. Au moment même où elle se rendait ce compte de la rapide extension de ses services, la compagnie était contrainte, par la nécessité de pourvoir à des accroissemens immédiats, à émettre 6000 nouvelles actions de 500 florins et à faire un emprunt de deux millions. Elle portait ainsi son actif à 13 millions de florins 33,800,000 fr.) (2).

(1) Le florin d'Autriche pèse 14 gr. 032, le titre est de 0,833, et il vaut 2 fr. 60 cent.; mais les métaux précieux ont si complétement *évacué* depuis huit ans les états autrichiens, que le *florin argent* n'est plus qu'une monnaie de compte. Il est remplacé dans la circulation par du papier, dont le fractionnement est poussé jusqu'au coupon de 10 kreutzers ou de 43 centimes de valeur nominale. Ce papier perd tantôt plus, tantôt moins; le cours en a flotté pendant l'année 1855 entre 128 1/2 et 109 pour 100 d'argent, et l'on comprend combien les variations journalières dont il est affecté apportent de perturbations dans les moindres opérations du commerce. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher comment un grand empire est tombé dans un état financier si étrange. Remarquons seulement que le commerce de Trieste, ressentant vivement le contre-coup de ces vicissitudes, en a d'autant plus de mérite à s'être développé.

(2) Le rapprochement entre l'actif et les opérations de la compagnie à sa première année et en 1853 donne une idée exacte du prodigieux accroissement des relations du port de Trieste pendant le court espace de dix-sept ans. En voici les résumés pour ces deux époques :

	1836-37.	1853.
Fonds social et emprunts	1,000,000 florins.	8,000,000 florins.
Nombre de bateaux à vapeur	7 bateaux.	47 bateaux.
Force en chevaux	630 chevaux.	7,990 chevaux.
Tonnage disponible	1,974 tonneaux.	23,665 tonneaux.
Valeur des bateaux à vapeur	798,824 florins.	8,010,000 florins.
Nombre de voyages	87	1,465
— de milles parcourus	43,652	776,415
— de passagers transportés	7,967	331,688
Numéraire transporté	3,934,269 florins.	59,528,125 florins.
Nombre de dépêches transportées	35,205	748,936
— de colis de marchandises	5,752	565,508
Poids en quintaux de 55 kilog	9,613 tonneaux.	1,017,618 tonneaux.
Totaux des produits	193,660 florins.	3,624,156 florins.
Total des dépenses (diverses comp.)	232,267 Id.	3,611,156 Id.
Dans cette période de dix-sept ans, les bateaux du Lloyd ont parcouru		5,148,095 milles,
ce qui équivaut à 239 fois le tour du globe.		
Ils ont transporté (passagers)		4,461,113
(Lettres)		4,398,885
(Quintaux de marchandises)		4,184,064
Le total des dépenses a été de		25,147,403 florins.
Celui des recettes de		26,032,451 florins.
Et il en est résulté la formation d'un fonds de réserve de		885,068 florins.

Le Lloyd est en lui-même une entreprise commerciale d'une haute importance : il en acquiert une beaucoup plus élevée quand on considère les progrès qu'il fait faire au commerce général et l'activité qu'impriment à l'industrie, à l'agriculture, les moyens de transport et d'échange qu'il leur fournit. Pour apprécier sous ce point de vue les services qu'il rend, on a essayé de calculer le montant des valeurs qu'il a transportées de 1836 à 1853. Les marchandises, consistant principalement en soies, en étoffes élégantes de laine ou de coton, et pour le reste en objets assez précieux pour supporter le fret par bateaux à vapeur, ont été portées à 300 florins par quintal d'Autriche (à peu près 1,000 fr. par quintal métrique), et les bagages des voyageurs à 10 florins (26 fr.) par paquet. A ce compte, le Lloyd a transporté, dans les dix-sept années :

En marchandises.....	1,255,219,200 florins.
En bagages.....	84,847,930
En numéraire.....	461,113,767
Total.....	1,801,180,897 florins.
Soit.....	4,683,070,332 francs.

Le lecteur ne trouvera point ces chiffres trop arides, s'il veut bien y chercher la mesure des services que le Lloyd de Trieste a rendus, dans le bassin de la Méditerranée orientale, à la civilisation, et, l'on peut ajouter, au bonheur de l'espèce humaine. Chacune des relations qu'il a nouées sur des rivages inhospitaliers y a déposé quelque germe de justice; chaque ballot qu'il a transporté a fait circuler le travail et la vie dans les veines de familles pour qui ces labeurs sont un acheminement vers une liberté relative; chacun des voyageurs qu'il a conduits sur les côtes de l'Europe, de l'Asie ou de l'Afrique, s'est défait sur la route de quelques préjugés, a acquis ou répandu des idées nouvelles, et, quoique plusieurs aient pu rapporter des choses qu'il vaudrait mieux ne pas savoir, toute compensation faite, les résultats sont très-profitables. Il est certain en définitive que l'action modeste, mais continue, de cette association de négocians sur les affaires du Levant a été, depuis quelques années, infiniment plus efficace et tout aussi honorable que celle de la diplomatie autrichienne.

Pendant six ans, il est triste de le dire, la caisse du Lloyd ne s'est ouverte devant ses actionnaires que pour recevoir leurs versemens, et la satisfaction de travailler à l'accomplissement d'une noble tâche a été leur unique récompense. Peut-être ces titres généreux à la reconnaissance de l'humanité n'étaient-ils pas tout ce qu'ils ambitionnaient :

> Pluravère suis non respondere favorem
> Speratum meritis!.....

Leur éternel honneur n'en sera pas moins de ne s'être jamais découragés en présence des mécomptes qui accueillaient leurs débuts, de ne s'être pas contentés d'opposer la persévérance à la mauvaise fortune, mais d'avoir marché en avant quand bien d'autres eussent reculé, d'avoir enfin vaincu par la foi dans leur œuvre les milliers d'obstacles qui se dressaient sur leur route. Ces mauvais jours sont passés, et l'on n'a point à déplorer qu'une association dont les exemples peuvent être si féconds n'ait réalisé que des pertes. Les actionnaires se sont partagé, de 1842 à 1852, 1,752,920 florins de dividendes, et 320,000 en 1853.

Chaque année de l'existence du Lloyd est marquée par une nouvelle entreprise. Le 28 juin 1853, un de ses bateaux à vapeur, suivi de sept bâtimens de la flottille impériale de l'Adriatique loués à l'administration de la marine, pénétrait pour la première fois dans le Pô, et à la fin de l'année ces huit *steamers* parcouraient le fleuve, traînant à la remorque 75 chalands. Dès le mois de septembre, ils remontaient dans le Lac-Majeur, et le pavillon de Trieste y flottait sur les stations de Sesto-Calende (Lombardie), d'Arona (Piémont), de Locarno (Suisse). Milan est maintenant approvisionné de denrées coloniales par Trieste, et c'est vainement pour l'Italie que des chemins de fer mettent Venise et Gênes aux portes de la cité lombarde. Le Lloyd autrichien a justifié ainsi sa fière devise, que *quand le Lloyd cesse d'avancer, il rétrograde.* Les circonstances l'élèvent aujourd'hui du rang d'établissement commercial à celui d'établissement politique. Il faudrait être frappé d'un étrange aveuglement pour ne pas apercevoir la base que ses succès toujours croissans donnent, dans l'Archipel, le Bosphore et la Mer-Noire, aux entreprises de la politique de l'Autriche. Des bouches de Cattaro à celles du Nil, des côtes de la Thessalie à Trébizonde et aux frontières de la Bessarabie, la Porte-Ottomane n'a pas aujourd'hui un port où le commerce n'ait plus à attendre du Lloyd autrichien que d'elle-même. Ainsi délaissés par ceux qui devraient les comprendre et les protéger, les intérêts locaux entrent, à l'abri d'une bannière étrangère, dans un tissu dont la trame devient indestructible; une véritable dépossession d'influence s'opère silencieusement, à l'insu de ceux qui doivent en souffrir, quelquefois de ceux même qui s'en font les instrumens; puis vient un jour fatal où les gouvernemens endormis s'aperçoivent qu'un ambassadeur étranger a plus de crédit sur leurs sujets que leurs propres ministres, et sentent s'affaisser sous eux leurs appuis les plus nécessaires. Si la Porte veut conjurer ce danger, qu'elle étudie comment s'est formé le Lloyd de Trieste et quelle protection active il a trouvée dans le cabinet de Vienne. Serait-il donc si difficile de faire rayonner autour de Constantinople les

navires d'un Lloyd ottoman? Un Lloyd ne sauvera pas à lui seul la Turquie; mais quand elle en provoquera la création, ce sera signe qu'elle est sur la voie d'autres moyens de salut.

Les mystères de la franchise du port et les habitudes connues des douanes autrichiennes ne permettent guère d'accepter aveuglément les appréciations périodiques qu'on a faites de la valeur des marchandises sur lesquelles roule le commerce de Trieste, et ceux qui la connaissent le mieux se garderaient bien de la dire; mais le mouvement de la navigation correspond assez exactement dans une ville maritime avec celui des affaires qui s'y traitent. Nous prendrons pour base de nos évaluations la dernière période décennale (1). A comparer les trois premières années de cette période aux trois dernières, on voit le mouvement moyen passer de 973,220 tonneaux à 1,631,664, c'est-à-dire s'accroître dans un si court espace de temps de 68 pour 100. Le port de Marseille lui-même est très loin d'avoir fait un pareil progrès. La prospérité du port de Trieste est d'autant plus sûrement assise que ses relations avec les ports autrichiens sont plus multipliées : la moyenne du mouvement purement national a été, pendant les années 1846, 1847 et 1848, de 416,709 tonneaux, et celle des années 1853, 1854 et 1855 a été de 854,758 tonneaux. Elle a plus que doublé. Si l'on cherche dans les six années postérieures à 1849 quelles ont été les parts respectives du pavillon autrichien et des pavillons étrangers dans le mouvement total, on voit que le premier a couvert 6,206,316 tonneaux, et les derniers 2,981,928 seulement : les accroissemens signalés plus haut reviennent presque tous au pavillon national; les autres n'y ont qu'une faible part. Le commerce avec la Grèce, l'Égypte, l'Archipel, le Levant et la Mer-Noire, a presque doublé dans les mêmes termes; il s'est élevé de 257,741 tonneaux à 496,394. Des faits si éclatans n'ont pas besoin pour être compris d'être appuyés par des justifications de détail.

Le commerce et la navigation de Trieste approchent-ils du moins de cet état d'équilibre où ils ne seront plus affectés que par les va-

(1) Pour cette période, le mouvement du port de Trieste se résume dans le tableau suivant :

		ENTRÉES ET SORTIES RÉUNIES.			
Années	1846	16,782	navires.	985,514	tonneaux.
—	1847	17,321	—	1,007,331	—
—	1848	17,812	—	926,815	—
—	1849	20,553	—	1,269,258	—
—	1850	21,124	—	1,323,796	—
—	1851	24,101	—	1,408,802	—
—	1852	27,931	—	1,556,652	—
—	1853	29,317	—	1,675,886	—
—	1854	26,556	—	1,730,911	—
—	1855	21,081	—	1,489,197	—

riations ordinaires des besoins et des ressources des pays desservis, et ne feront plus qu'en suivre les progrès réguliers? Pour le supposer, il faudrait fermer les yeux sur la situation économique des états autrichiens, sur l'imperfection de leurs voies de transport, n'avoir pas vu ces populations vêtues de peaux de mouton, qui portent encore le costume des Daces représentés à Rome sur les enroulemens de la colonne Trajane. A mesure que l'Autriche mettra ses communications au niveau de celles des autres états allemands (et il lui reste beaucoup à faire pour cela), le commerce de Trieste pénétrera dans son sein par irruptions aussi rapides que puissantes. Il suffit, pour entrevoir l'échelle sur laquelle s'opéreront ces invasions, de se rappeler qu'au sud de Vienne le pays est encore alimenté de denrées coloniales par Amsterdam et par Hambourg, et que les ateliers où l'on sale pour la marine les porcs de la Basse-Hongrie se trouvent sur les bords de la Mer du Nord. Un revirement complet ne peut manquer d'être imminent dans des relations si singulièrement établies, et peut-être n'attend-il, pour se dessiner, que la jonction du chemin de fer de Vienne avec le port de Trieste. Cette voie ne sera pas, à son début, moins animée que notre chemin de Lyon à la Méditerranée; elle aura un bien plus vaste champ d'exploitation quand l'embranchement de Cilly à Pesth lui donnera pour tributaire la moitié de la Hongrie, et chacun des véhicules qui s'élanceront sur ses rails entendra répondre à son appel les flottes de l'Adriatique. Cet état de choses sera le point de départ d'une progression dont il serait difficile de préciser le terme. Le royaume lombard-vénitien tient de sa configuration géographique des voies d'approvisionnement qui lui sont propres, et la Rivière de Gênes, l'atterrage de Venise, sont ses débouchés les plus naturels; mais la masse compacte des provinces autrichiennes qui forment au nord des Alpes et à l'est du golfe le corps de l'empire ne saurait avoir de rapports faciles avec la mer que par Trieste. La population de ces provinces est de 30,966,000 âmes, c'est-à-dire qu'elle équivaut à celle de la France, en 1821; leur superficie étant de 60,398,000 hectares, est de 7,357,000 hectares supérieure à la nôtre, et nous ne pouvons pas nous flatter de l'emporter par la fertilité naturelle du sol. Trieste doit donc être un jour pour l'empire d'Autriche ce que sont pour la France Marseille, Bordeaux, Nantes et Le Havre réunis, et peut-être ne faut-il que remonter de quelques années dans le passé de ces villes pour calculer, par la plus élémentaire des opérations, l'avenir prochain de la nouvelle métropole de l'Adriatique. La chambre de commerce de Trieste, avec sa supériorité d'intelligence habituelle, s'associait, en 1847, à une compagnie française pour l'étude des conditions du percement de l'isthme de Suez; elle faisait en même temps explorer, par un missionnaire aussi clairvoyant que

laborieux, les côtes de la Mer-Rouge, les mers de l'Inde et de la Chine, et elle n'a pas cessé depuis d'avoir les yeux tournés vers ces régions lointaines. Quand la grande voie entre le nord et le midi de l'ancien monde sera ouverte, Trieste sera, par la Mer-Rouge, aussi près du tropique du Cancer que du détroit de Gibraltar: une navigation de 9,000 kilomètres, au lieu de 33,000, conduira de son port au détroit de la Sonde; ses navires n'auront qu'à marcher en droite ligne pour atteindre les contrées équinoxiales et se plonger dans les climats dont les populations ont le plus d'échanges à faire avec l'Europe.

Si des personnes préparées par l'observation réfléchie des faits accomplis à la venue de faits plus considérables encore lisent ces pages à Trieste même, sur les crêtes de la Chiarbotta, elles ne seront point surprises de la hardiesse de ces prévisions; mais en voyant le port qui gît à leurs pieds encombré de navires et l'étroite plaine adjacente couverte de maisons, elles pourront se demander où trouveraient à se placer une population quadruple et d'autres flottes marchandes. Leur inquiétude ne sera pas longue: en se tournant vers le sud, leurs regards tomberont sur la belle anse de Muggia; peut-être calculeront-elles qu'une digue moitié moindre que celle de Cherbourg la convertirait en port, et que le creusement d'une tranchée capable de donner passage à un canal qui la réunirait au port actuel fournirait les remblais nécessaires pour transformer, comme à New-York, les hauts-fonds du rivage en quartiers populeux. La nouvelle ville s'épanouirait au soleil du midi, et sur son horizon la mer ne refléterait que des collines verdoyantes.

Le développement de la navigation autrichienne réclamait depuis longtemps une protection efficace; elle ne pourrait pas rester désarmée dans le voisinage de Corfou. C'est ce qui a déterminé la création d'établissemens militaires dont nous allons maintenant essayer de faire connaître les bases.

III.

Au moment de la révolution de 1848, l'arsenal de Venise était encore le seul dépôt des forces navales de l'Autriche; mais les améliorations qu'il avait reçues sous le règne de Napoléon ne l'avaient point mis en état d'admettre un matériel naval capable de se mesurer avec les vaisseaux de ligne de notre temps, et cette condition d'infériorité le condamnait comme établissement militaire. La translation de l'arsenal aurait été dès 1808 une mesure judicieuse; à plus forte raison, l'aurait-elle été quarante ans plus tard. La révolution étouffée, au lieu de chercher dans l'exécution du projet le bien de l'état et celui de la marine, on a voulu lui donner le carac-

tère d'un châtiment, et le châtiment doit toujours être prompt. Les Autrichiens se sont donc empressés de retirer de Venise toute la partie de l'établissement militaire qu'ils ont pu loger à Trieste. École navale, observatoire, travaux hydrographiques, matériel flottant, parc d'artillerie, tout ce qui pouvait se déplacer immédiatement a quitté la côte d'Italie. Les chantiers de construction, les grands magasins sont restés en arrière, et le port de guerre disloqué a paru coupé en deux par l'Adriatique. La colère est mauvaise conseillère, et celle qui a inspiré cette précipitation a fait bien plus de tort à l'Autriche qu'à Venise. Des services dont la force et l'économie dépendent de leur unité ont été épars pendant plusieurs années; ce qui se serait fait à peu de frais et bien s'est fait mal et chèrement; la malencontreuse étape de l'établissement militaire dans le port le moins préparé pour le recevoir a grevé les finances obérées des dépenses de deux installations au lieu d'une. Enfin, si l'Autriche se fût brouillée avec une puissance maritime, fût-ce l'Union américaine, Trieste aurait eu la chance d'être brûlée en qualité de ville de guerre. — Le bon sens le plus vulgaire prescrivait de laisser l'arsenal à Venise jusqu'à l'appropriation de son emplacement définitif, et d'opérer ensuite la translation d'un seul jet; l'état se serait de la sorte épargné les pertes qu'il a essuyées et les dangers auxquels il a exposé une de ses plus précieuses possessions. Aujourd'hui que le temps des vengeances semble passé, on promet au port de Venise de lui laisser pour consolation la construction des bâtimens de flottille et des petites machines à vapeur; mais l'odeur de moisissure et l'air d'abandon de l'arsenal démentent des paroles irréfléchies, si elles sont sincères. Des demi-mesures très préjudiciables aux services militaires qu'il s'agit de constituer le seraient encore davantage, en empêchant des combinaisons nouvelles, aux anciens intérêts qu'on croirait ménager. Venise ne perdra rien à la suppression de son arsenal, pourvu que cette suppression soit si complète que les darses militaires se transforment en docks de commerce, et les magasins d'agrès des doges en entrepôts de marchandises.

Les bons ports de commerce sont en général dans les angles rentrans des côtes, et si la marine militaire n'a pas d'autre destination que de couvrir des rivages menacés et d'être à portée de prendre l'offensive contre l'ennemi qui tient le large, les positions avancées sont les seules qui lui conviennent. Celle de Trieste est aussi mal choisie pour la marine militaire qu'elle est avantageuse à la marine marchande. Le contact des deux marines, quand l'une est trop puissante pour ne pas être complétement subordonnée à l'autre, n'engendre jamais d'ailleurs qu'une gêne extrême pour chacune d'elles, et l'inconvénient est d'autant plus grand à Trieste, que l'espace à partager entre l'établissement militaire et l'établissement commercial

est insuffisant pour un seul des deux. Aussi, dès que la direction des affaires navales de l'Autriche a été dans des mains intelligentes, la translation de l'établissement militaire dans des lieux appropriés à sa destination a été résolue; elle était prescrite par les intérêts politiques et commerciaux les plus pressans du pays, et ce point établi, il ne restait de discutable que le choix de l'emplacement.

Napoléon, après avoir reconnu l'insuffisance de Venise et avoir fait explorer toutes les positions militaires de l'Adriatique, avait fini, on le sait, par arrêter ses vues sur le canal de Calamota, et M. Beautemps-Beaupré avait été presque le seul dépositaire de sa pensée. Il importe peu de rechercher si elle était ou non connue des conseils de l'Autriche au moment où ils eurent à prendre une décision. Il siégeait dans ces conseils un prince d'une rare sûreté de coup d'œil, qui avait exploré dans ses moindres détails le canal de Calamota, et auquel aucun des avantages éminens de cette position n'avait échappé. Néanmoins des circonstances que pouvait négliger Napoléon, maître de Corfou, de Brindes, de Naples, de Livourne, de Gênes, de Toulon, armant, du pied des Pyrénées à l'embouchure de l'Elbe, des escadres qu'il aurait au besoin appelées dans la Méditerranée, devaient être considérées à Vienne sous d'autres points de vue que le sien. Fonder vers l'extrémité de l'étroite lisière que l'Autriche possède entre l'Hertzégovine et l'Adriatique un port de guerre qui ne pourrait être secouru par terre qu'en exposant, pendant une marche de plus de trois cent trente kilomètres, le flanc à l'ennemi, irriter par l'aspect de ce grand établissement les convoitises de l'ami médiocrement scrupuleux en fait de stations navales qui occupe Corfou, pouvait paraître en Autriche une excessive témérité. Le but qu'on voulait atteindre était d'ailleurs moins haut placé que celui de Napoléon : il s'agissait pour le conquérant de la libération des mers; le cabinet de Vienne voulait sauvegarder les intérêts autrichiens, rien de plus. La position de Pola, appuyée sur les provinces de l'empire les plus affectionnées à la maison de Lorraine, protégée par la configuration du territoire adjacent, dangereuse à attaquer, facile à secourir, couvre mieux qu'aucune autre les établissemens situés au fond du golfe. Elle fut préférée à celle dont le mérite était de se mieux prêter à des entreprises trop hardies, et ce fut avec raison.

Un intérêt de premier ordre à considérer dans la fondation d'un port militaire, c'est la facilité des approvisionnemens en matériaux de construction, en combustible, en vivres de bord, et sous ce triple rapport le havre de Pola laisse peu de chose à désirer. Il tirera de la presqu'île d'Istrie elle-même, et notamment de la forêt de Montona, qui en ombrage le centre, des bois de chêne auxquels on ne connaît, même à Naples, rien de supérieur en force, en souplesse

et en durée. La Carniole, la Carinthie, la Styrie, lui en offriront de moins bons, mais en quantités indéfinies. Ces provinces ne sont guère moins riches en bois de mâture qu'en bois de carénage : les pentes des Alpes carniques ne sont pas revêtues de forêts de sapins seulement; le pin y garnit d'immenses étendues, et il a pour voisin une espèce de mélèze qui, quoique moins serrée et moins élastique que celle des Alpes du Dauphiné, résiste suffisamment à la violence des coups de vent de l'Adriatique. Ces bois font déjà le principal tonnage d'exportation de Trieste : l'achèvement du chemin de fer de Vienne à l'Adriatique est à la veille d'en faciliter le transport, et il donne les plus fortes raisons de veiller à l'aménagement de richesses forestières qui doivent au voisinage de la mer une immense valeur. Les fers et les aciers de la Styrie et de la Carinthie prendront les mêmes voies que les bois pour arriver au même but. — Les chanvres d'Ancône sont recherchés pour leur nerf et leur durée dans tout le bassin de la Méditerranée : ils n'auront pas de débouché plus commode que l'arsenal de Pola.

Le combustible est fourni à la marine autrichienne par les houillères d'Angleterre et par celles de Sebenico, sur la côte de Dalmatie. Le charbon de celles-ci est des plus médiocres, mais elles sont à peine fouillées, et il n'y a point à désespérer d'y trouver des couches préférables à celles qui se sont présentées les premières à l'exploitation. Le réseau des lignes de fer qui doivent rattacher le territoire hongrois à l'Adriatique donnera d'ailleurs la possibilité de livrer en temps de guerre à la marine autrichienne des houilles supérieures à celles du littoral, et équivalentes à celles que lui refuserait l'Angleterre.

Aucune des positions maritimes de l'Europe n'est aussi favorisée que celle de Pola pour l'abondance et la qualité des vivres de bord, cette base de la vigueur et de la santé des équipages. Toutes les productions de la formation calcaire qui constitue le territoire de l'ancienne Illyrie sont remarquables par la fermeté de leur contexture et la persistance de leur saveur; cette double qualité est inestimable pour les voyages de long cours et la navigation sous le soleil du midi. Les vins de la côte, quoique fort mal fabriqués, se maintiennent parfaitement à la mer, et si le sol du littoral se refuse à la production de ces masses de beurre salé que l'Irlande et la Normandie livrent aux flottes de l'Angleterre et de la France, l'huile en tient lieu : le matelot dalmate ne connaît pas d'autre assaisonnement, et à défaut d'herbages, l'Istrie a des forêts d'oliviers. Les grains de la Hongrie, éminemment propres à la fabrication des farines d'armement, n'attendent que la soudure de quelques lignes de chemins de fer pour venir alimenter des minoteries construites sur les bords de l'Adriatique, et, si puissantes que deviennent ces usines, elles ne

demanderont jamais à la culture qu'une faible partie de ce qu'elle est en état de produire. La richesse en bétail de la vallée du Danube est connue, et son exubérance va chercher des débouchés jusque dans les ateliers de salaison de Hambourg : les troupeaux de porcs de la Servie et de la Basse-Hongrie remontent, à la remorque de bateaux à vapeur, le Danube jusqu'à Presbourg, y prennent les chemins de fer du nord, et leur chair transformée nourrit les équipages des mers septentrionales et revient même souvent dans la Méditerranée. Il ne faut, pour attirer ces troupeaux sur l'Adriatique et les faire suivre par les innombrables bœufs de la Hongrie, que l'ouverture de quelques communications nouvelles et la fondation de quelques établissemens de salaison sur les bords de cette mer. Trieste, Fiume, des dentelures à peine connues des navigateurs étrangers, qui s'ouvrent sur la côte d'Istrie au pied de petites villes qui n'en connaissent pas les avantages, s'offrent à l'envi pour le siége d'industries si nécessaires à la marine.

Des bases d'approvisionnement si larges et si solides ne sont qu'une partie des conditions de l'établissement maritime, et sans le personnel nécessaire pour donner à ce matériel de la vie et du mouvement, il attendrait sa valeur d'un commerce d'exportation dont les véhicules seraient fournis par les nations étrangères; mais le littoral autrichien n'en est pas réduit là : ses ressources en hommes sont au moins au niveau de ses ressources en matériel. De l'embouchure de l'Isonzo, où finit l'Italie, à l'extrémité du district de Cattaro, où commence la côte de Turquie, la distance en ligne droite est de 600 kilomètres; mais le nombre et la profondeur des dentelures de ce rivage, la multitude des îles qui le couvrent, du fond du golfe de Quarnero à la latitude de Raguse, présentent une longueur développée de côte presque triple de celle de notre cinquième arrondissement maritime, qui, des Pyrénées au Var et la Corse comprise, est de 1,043 kilomètres. On peut dire à juste titre de ces rivages, comme Strabon du territoire de Marseille, que les bras et les esprits y sont plutôt tournés du côté de la mer que du côté de la terre. Un sol rocailleux partout ailleurs qu'en Istrie, une culture de fruits de bruche intermittente et peu productive, une mer poissonneuse, contraignent l'homme à chercher sa subsistance dans la navigation. Tout le monde est marin sur la côte orientale et dans les îles de l'Adriatique; les femmes même y manient l'aviron, et peut-être n'est-il pas au bord de la mer de curés qui ne sachent à la pêche commander la manœuvre à leurs paroissiens.

Les physiologistes ont souvent observé que les goûts et les aptitudes se transmettent avec le sang dans certaines classes d'hommes. L'industrie connaît des races d'ouvriers, et quand ces races se sont

caractérisées par l'application de plusieurs générations successives à des natures spéciales de travaux, on y naît tisserand, forgeron, mineur. Cette prédestination professionnelle n'est nulle part si marquée que dans le métier de matelot. Un Dalmate conçoit à peine qu'on en fasse d'autre; il semble, comme les oiseaux aquatiques, ne venir au monde que pour prendre la mer. Ses ancêtres ont de tout temps vécu de la piraterie quand ils l'ont pu, de la pêche et de la navigation quand la vie aventureuse vers laquelle les entraînaient leurs prédilections leur a été interdite. Les populations maritimes n'ont jamais considéré la course, avec les violences qui l'accompagnent, comme une industrie honteuse; les corsaires sont leurs héros, et leurs exploits sont parmi elles les sujets de prédilection des légendes et des chants populaires. Les populations du littoral étroit de l'Autriche, sans examiner beaucoup si c'est le sang des oppresseurs ou des opprimés qui coule dans leurs veines, s'honorent de descendre de ces terribles forbans de la Narenta qui désolaient depuis cent soixante ans le commerce de Venise, lorsqu'à la fin du xe siècle le doge Urseolo réussit, en plusieurs expéditions sanglantes, à les écraser dans leur repaire. Venise, avec toutes ses forces, ne serait point parvenue à détruire les Narentins, si ces pirates, en portant la dévastation sur les côtes et les îles de leur voisinage, n'en avaient ameuté contre eux les habitans, et ne les avaient donnés pour auxiliaires à la république.

Plus tard, ces mêmes parages retentirent des coups des uscoques, dont l'histoire n'est pas, à la morale près, moins émouvante que les romans de chevalerie. Ces flibustiers de l'Adriatique n'appartenaient, pas plus que par la suite ceux des Antilles, à une nationalité déterminée. Leur nom est en dalmate l'équivalent de *réfugié*. Le premier noyau de leur peuplade se forma d'abord de Croates, d'Illyriens, d'Albanais, exaspérés par les invasions et les cruautés des Turcs sur leur territoire. La vengeance fut leur premier cri de ralliement. Réunis, au commencement du xvie siècle, à Clissa, sous la protection intéressée d'un seigneur hongrois avec lequel ils partageaient leur butin, ils en remontrèrent bientôt, en fait de brigandage, à leurs oppresseurs, et il fallut aux armées turques un siége d'un an pour arracher Clissa à cette poignée d'hommes. Ferdinand d'Autriche les recueillit alors sournoisement à Segna, au bord de la partie la plus orageuse de l'Adriatique, à l'abri d'un dédale d'îles et de passes semées d'écueils, où la hardiesse et l'habileté sont aujourd'hui même impuissantes à pénétrer sans la connaissance minutieuse des lieux. C'est de là que l'Autriche, sans jamais avouer les uscoques et feignant même quelquefois de les châtier, avait le contentement de livrer, sans se compromettre, à la dévastation le ter-

ritoire turc et le commerce vénitien. Les uscoques apprirent bien vite, à l'aspect de la mer, que leurs expéditions par terre n'étaient qu'une duperie. Montés sur une multitude de barques armées, ils enlevèrent les bâtimens ottomans jusque dans les rades et dans les ports. Ils respectèrent d'abord les pavillons chrétiens; mais la Porte ayant requis la république de Venise, qui se prétendait souveraine de l'Adriatique, d'en faire la police, celle-ci, après de longs pourparlers avec l'Autriche, qui finit par la laisser faire, attaqua les uscoques, et fit pendre aux vergues de ses galères tout ce qui lui tomba sous la main. La guerre fut alors ouvertement déclarée, et la richesse des proies qu'offrait le commerce de Venise aidant, Segna devint le refuge de tout ce qu'il y avait de malfaiteurs ou de révoltés dans les provinces limitrophes d'Autriche, de Turquie, et sur le territoire vénitien même. Cette association de brigands croissait ainsi en nombre aussi bien qu'en audace. Les femmes qu'elle enlevait devenaient bientôt ses complices les plus animées, et, joignant la raillerie à la violence, les ravisseurs des filles des îles vénitiennes revenaient en force réclamer les dots qu'ils prétendaient dues à leurs épouses. La fécondité de ces femmes menaçait l'avenir de la perpétuité des fléaux du présent. Souvent les pirates déconcertaient leurs ennemis et leurs victimes par des prodiges d'audace, d'adresse et de cruauté. Tantôt ils se dérobaient, par les plus affreuses tempêtes, aux croisières établies contre eux; tantôt, leurs barques ne suffisant pas pour contenir le butin fait sur les Turcs, ils se tiraient d'embarras en s'emparant de vive force de tous les navires du port vénitien de Sebenico; une autre fois, en 1606, les équipages de trois de leurs barques massacraient celui d'une frégate vénitienne richement chargée; plus tard, dans un des abris de l'île Pago, ils enlevaient à l'abordage une galère commandée par le patricien Christophe Venier, jetaient à la mer, après le combat, l'équipage et les passagers, et tranchaient la tête sur le rivage aux officiers faits prisonniers. Si le blocus se resserrait, ils se rejetaient par terre sur l'Istrie vénitienne, pillaient Pola et d'autres villes, et ne lâchaient leur proie qu'en incendiant ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Les Turcs et les Vénitiens envoyaient vainement des troupes et des escadres devant Segna. Les uscoques avaient aussi bien qu'eux une diplomatie et des alliances patentes ou dissimulées. Il est triste de reconnaître que dans cette lutte de la force organisée contre le brigandage la population des îles était souvent du côté des uscoques. Soit qu'ils payassent quelquefois au lieu de prendre, soit qu'ils ne fussent pas toujours dépourvus de générosité envers les faibles, leurs voisins les laissaient rarement manquer de vivres ou d'utiles avis; leurs ennemis eux-mêmes, toujours jaloux les uns des autres, leur

servaient souvent d'auxiliaires, et les Turcs ne voulaient pas plus de Vénitiens à Segna que les Vénitiens n'y voulaient de Turcs. Ce qui servait surtout les uscoques, c'était le patronage cauteleux de l'Autriche : elle ne manquait jamais de désavouer leurs entreprises, faisait même couper de temps en temps quelques têtes; mais elle défendait comme sien le territoire qu'ils occupaient. Si elle se chargeait de les châtier, on remarquait que les coups de canon tirés sur les pirates par les batteries de côte autrichiennes ne les atteignaient jamais. Quand les marchands vénitiens allaient porter leurs plaintes à la cour de Vienne, ils reconnaissaient avec découragement dans les ameublemens des ministres et jusque dans les parures de leurs femmes des étoffes et des objets précieux pillés sur leurs navires. Si les déprédations des uscoques devenaient trop compromettantes, l'Autriche leur infligeait à son profit des amendes qui ressemblaient malheureusement beaucoup à des parts de pillage; elle tolérait volontiers qu'on exposât un jour sur la place de Saint-Marc soixante têtes d'uscoques, mais celle de l'infortuné Christophe Venier fut, parmi les trophées des pirates de Segna, le seul qu'elle fit jamais restituer. Les uscoques ne se montrèrent pas toujours aussi reconnaissans qu'ils auraient dû l'être de ces procédés, témoin le jour où ils mirent en pièces un gouverneur autrichien qui avait pris au sérieux la mission de les réprimer, et celui où, les troupes impériales ayant saisi et conduit à Fiume toutes leurs barques, ils allèrent les y chercher sous le feu de la garnison, et enlevèrent en outre, par forme de dommages-intérêts, tout le matériel naval du port. Enfin la dispersion des uscoques fut en 1617 une des conditions du traité de Madrid, et l'Autriche sut la réaliser dès qu'elle y fut contrainte. Ils se fondirent, comme une troupe qu'on licencie, dans la masse des autres habitans des provinces illyriennes, et depuis il n'a plus été question d'eux. Tels étaient au XVIe siècle les descendans de ces rudes Illyriens dont Strabon dit que de toutes les populations soumises à la domination de Rome, c'était la plus réfractaire, et que Scipion Nasica, leur vainqueur, ne sut contenir qu'en leur interdisant la culture pour ne leur permettre que le pâturage.

Quand des populations capables de déployer une pareille énergie sont une fois disciplinées, leurs vices se changent en vertus. Les Romains, que nous admirons, avaient de véritables uscoques pour ancêtres. Lorsque sous Napoléon on encadra dans les compagnies de haut-bord ces matelots illyriens habitués à jouer avec les orages, les équipages qu'ils fournirent à plusieurs vaisseaux de l'escadre d'évolution de l'amiral Émériau devinrent l'objet de l'admiration de la flotte. L'Autriche possède dans leurs neveux des matelots qui pour-

ront avoir des égaux, mais non des maîtres sur la Méditerranée : la première guerre où elle sera engagée apprendra au monde si elle peut leur donner des officiers dignes de les commander.

L'administration autrichienne a jusqu'à présent calqué ses institutions maritimes sur celles de l'armée de terre : elle appelle un capitaine de vaisseau *colonel*, un capitaine de frégate *lieutenant-colonel*, un capitaine de corvette *major*, et beaucoup des officiers de sa jeune escadre ont fait leur apprentissage dans les troupes à pied ou à cheval. C'était une nécessité d'une première formation, et une école navale, organisée sous les yeux de l'archiduc Maximilien, donne aujourd'hui à l'état-major de la flotte des élémens mieux préparés. Les équipages ne se recrutent pas en Autriche comme en France et en Angleterre : la population maritime n'y est point une sorte de réservoir dans lequel l'état puise ou reverse des matelots, suivant les besoins respectifs de la guerre et du commerce. On lève les matelots absolument comme des soldats. Seulement les populations de l'Istrie, de l'Illyrie et de la Dalmatie sont, en raison de leur familiarité avec la mer, spécialement affectées au service de la marine, et leurs conscrits lui doivent, comme ceux de l'intérieur de l'empire à l'armée de terre, huit années de leur existence. Il suit de là que les cadres de l'armée de mer autrichienne n'ont point l'élasticité dont on se trouve si bien dans d'autres pays, et sont exposés par les conditions de l'éducation des hommes de mer, tantôt à tenir embarqués des matelots inutiles, tantôt à manquer d'un effectif nécessaire.

Il ne suffit pas de constater la valeur personnelle des marins dont dispose l'Autriche, il faut encore en connaître le nombre, et les conjectures que nous pouvons faire à cet égard doivent approcher beaucoup de la vérité. L'administration autrichienne ne s'est point livrée, que nous sachions, sur la force de son personnel naval, à des recherches que n'exige point la pratique du mode de recrutement adopté. L'administration française, pendant le peu de temps qu'elle a géré les affaires des provinces illyriennes, a eu des motifs d'être plus curieuse : elle a voulu faire à cette contrée l'application du système des classes, et le dénombrement préparatoire qui a précédé en 1813 l'établissement des contrôles nominaux de l'inscription maritime a signalé dans ces parages l'existence de 43,500 matelots ou ouvriers de vaisseau, savoir :

Au quartier de Trieste.....	12,000
—— de Fiume.....	6,000
—— de Zara.....	9,500
—— de Spalatro.....	5,000
—— de Raguse.....	8,500
—— de Cattaro.....	2,500

Cet effectif équivalait au tiers de celui des côtes de l'ancienne France

à cette époque. Si ce rapport s'est maintenu, les côtes autrichiennes situées à l'est de l'Isonzo doivent présenter au moins 55,000 marins : l'inscription maritime de France accusait au 1er janvier dernier un effectif de 168,942 hommes pour le littoral entier. Le matériel naval des deux pays offre un terme de comparaison non moins digne de confiance, car on n'entretient pas plus de navires qu'on n'en peut armer. Nous possédions, à la fin de 1855, 14,200 navires de commerce, jaugeant 784,636 tonneaux, et les états de la marine autrichienne portent 9,735 navires, jaugeant 316,286 tonneaux. En éliminant de ces derniers nombres ce qui appartient à la côte d'Italie, en tenant compte de quelques différences dans la manière de mesurer le tonnage, on arriverait à un rapport peu différent du tiers. Il est même probable que le chiffre de 55,000 hommes est un *minimum*.

Telles sont, en personnel et en matériel, les bases de l'établissement militaire que fonde l'Autriche en face de l'embouchure du Pô, en avant de Trieste et de Venise, à la pointe de la vaste presqu'île qui se détache, sous la forme d'un bastion, du fond de l'Adriatique, à la tête de ce long chapelet d'îles hérissées de rochers derrière lequel se cache la côte de Dalmatie.

Le territoire de Pola appartient à la remarquable formation de calcaire caverneux dans les profondeurs de laquelle on descend près d'Adelsberg et de Pisino, et il semble que la place du havre ait été faite par un immense écroulement souterrain; les rivages en sont presque verticaux sur beaucoup de points; les plus grands bâtimens s'y amarrent, et les îles des Oliviers et de Saint-André, qui sont peut-être des piliers restés debout, participent à cet avantage. Ce beau bassin s'ouvre au milieu de terres doucement inclinées au versant du nord, assez brusquement relevées du côté du sud; l'étendue en est de cinq cents hectares; il communique avec la mer par une passe recourbée ouverte à l'ouest, et dont la moindre largeur est de 700 mètres. A gauche de l'entrée, les îles Brioni couvrent, dans le canal de Fasana, qui les sépare de la côte, une rade extérieure de douze cents hectares. Au sud, le havre de Veruda, excellent pour les bâtimens légers, pénètre la pointe de la presqu'île de ses dentelures aiguës. En remontant vers Trieste, la côte offre les abris et les atterrages de Rovigno, de Lemo, de Parenzo, de Porto-Quieto, d'Omago, de Pirano, qui doivent tout à la nature, et à plusieurs desquels l'art peut apporter de notables améliorations. En descendant vers les bouches de Cattaro, on passe devant l'entrée du golfe orageux du Quarnero, après quoi les abris excellens et faciles à défendre se multiplient dans les canaux qui serpentent en arrière des îles.

Cette réunion d'avantages stratégiques a fait de Pola en différens temps le siége des principales forces navales de l'Adriatique, le but d'ambitions intelligentes, ou le théâtre de combats sanglans. La né-

cessité de contenir les riverains toujours frémissans de l'ancienne mer Liburnienne y avait fixé une station navale des Romains. Ce fut à Pola que le doge Urseolo s'établit en 997 pour organiser la partie de l'Istrie qui venait de se soumettre à la république de Venise. Le havre dégarni devint en 1192 l'objet des attaques des Pisans, qui s'en emparèrent pour en être bientôt expulsés. Les débris de la flotte génoise battue en 1378 devant Anzio s'étaient réfugiés dans l'Adriatique, et, successivement renforcés par des galères du ponant, ils vinrent, sous le commandement de Lucien Doria, défier la flotte vénitienne devant Pola. Le combat fut un des plus sanglans de cette lutte acharnée; Venise y perdit 15 galères et 1,900 marins, dont 24 patriciens, et l'amiral génois Matteo Maruffo s'établit l'année suivante dans le havre. La ville fut dans la suite fort délaissée, car il suffit en 1602 de cent cinquante uscoques pour la saccager, et les Vénitiens ne les en chassèrent qu'en les en laissant emporter les dépouilles. Soit que la république entrât dès-lors, par le délaissement de ses provinces, dans une période de décadence plus marquée, soit qu'elle craignît de provoquer par des améliorations imprudentes des convoitises redoutables, elle ne fit rien depuis cette époque pour relever Pola. L'antiquaire anglais sir George Wheler y trouva en 1675 sept cents habitans, et cette population n'était pas augmentée au milieu du XVIIIe siècle. Les Vénitiens, écrivait Bellin en 1771, envoient un gouverneur à Pola, et ils y tiennent pour toute garnison une quinzaine de soldats qui craignent plus la famine que la guerre. Nos ingénieurs hydrographes ne comptèrent en 1806 que 635 habitans, dont 40 cultivateurs, dans la ville; la campagne était déserte.

La population de Pola s'est de tout temps attachée à la rive méridionale du havre, et cette persistance est fondée sur des circonstances qui ne varient pas : la seule eau douce que possède la contrée sort de terre de ce côté en assez grande abondance pour former une belle aiguade, le relief du terrain y prête de singulières facilités à la défense, et l'atterrage n'est nulle part meilleur. La population que l'attrait de ces lieux y avait fixée devait être très considérable, à en juger par le cirque qu'elle avait construit pour ses fêtes. Ce majestueux monument, assis à 50 mètres de la mer, sur la pente d'une colline, montre deux rangs superposés de hautes arcades couronnées par un étage à fenêtres carrées (1). Les assises intérieures en ont

(1) Le cirque de Pola a 133^m 15 sur son grand axe, 107^m 58 sur le petit, 29^m 58 de hauteur. J'emprunte ces mesures à l'architecte anglais Allason, qui le visitait quarante ans avant moi. Le nombre des arcades du cirque est de 72 à chaque rang. D'après les déterminations marquées sur divers débris par des lignes creuses, chaque spectateur occupait sur les gradins un espace de 0^m 36. Des noms propres gravés sur quelques places sont sans doute ceux des familles dont elles étaient la propriété. Les arènes de

été presque entièrement enlevées, et l'on en reconnaît les matériaux dans la puissante enceinte de la ville du moyen âge. Différent en cela du cirque de Vérone, celui de Pola n'a conservé que son enveloppe extérieure; mais cette enveloppe est intacte, elle a pour cadre une colline sauvage, un ciel étincelant, une mer azurée, et soit que les eaux immobiles du bassin réfléchissent son image sous le soleil de midi, soit que les rayons obliques de la lune ou les feux allumés dans l'arène par les pâtres du voisinage en illuminent la nuit les portiques, on est tenté de rendre grâce aux barbares qui, en évidant ce gigantesque ovale, en ont doublé la magnificence par des jeux d'ombre et de lumière que l'art n'avait point prévus. Le cirque devait contenir plus de 25,000 spectateurs, et c'est fort au-delà de ce qu'a jamais pu compter d'habitans la ville vénitienne. Les murailles de Pola enceignent une surface de 19 hectares et demi, dont un quart est occupé par les escarpes d'une acropole couronnée par un fort : il reste ainsi pour les habitations une surface inférieure aux trois cinquièmes de celle du jardin des Tuileries. Ce rapprochement suffirait, à défaut d'autres preuves, pour montrer que les constructeurs de l'enceinte n'ont pas été les contemporains des constructeurs du cirque. S'il en était autrement, les deux contenances se rapporteraient l'une à l'autre, et c'est, quoi qu'on en ait dit, du moyen âge et non de l'antiquité que les épaisses murailles de Pola sont l'ouvrage.

L'amphithéâtre n'est pas le seul vestige de la grandeur romaine que conserve la ville de Pola : l'arc de Sergius et la porte géminée d'Hercule appartiennent, par la pureté de leurs proportions et le fini de leurs détails, aux meilleurs temps de l'architecture romaine. L'ancien forum, dont une partie est couverte de bâtimens et l'autre réduite à la prosaïque condition de place du marché, était décoré des façades des temples de Diane et d'Auguste. Dans le premier, transformé en hôtel de ville, un joli portique vénitien a remplacé celui des Romains, probablement écroulé. Le second sert, en attendant un musée, de magasin aux débris antiques qu'on déterre alentour : la correcte élégance de son portique corinthien rappelle la Maison-Carrée de Nîmes. Les Grecs, plus habiles que les Romains à placer leurs monumens, auraient donné ce temple pour couronnement à l'acropole, sur laquelle flotte aujourd'hui, au sommet d'un mât vé-

Nîmes, qui, plus visitées, peuvent servir ici de terme de comparaison, ont 60 arcades, 131m 60 de grand axe, 103 de petit, et 21m 45 de hauteur. Celles de Pola ont donc un peu plus de surface et beaucoup plus d'élévation. On a calculé que les assises de Nîmes pouvaient recevoir 24,000 spectateurs : à Pola, la surface horizontale disponible était à peu près la même; mais l'étage supérieur y procurait un espace supplémentaire qui manquait à Nîmes.

nitien, la bannière de l'Autriche, et quand les yeux se seraient levés de la mer sur la terre, la pensée se serait reportée vers Athènes et le Parthénon.

Employés aux travaux et à la garde du nouvel arsenal, les marins et les soldats qui encombrent actuellement le vieux Pola n'y sont que des hôtes passagers; son enceinte est destinée par la force des choses à la résidence de la population civile, dont la contiguité est indispensable à l'existence de tout établissement militaire. En outre des exigences communes, un arsenal maritime a les besoins d'un atelier et d'un entrepôt, et le commerce libre est seul en état de pourvoir à son approvisionnement complet. C'est en raison de ces nécessités que de nombreuses industries privées se groupent, pour concourir au service de l'état, dans les ports de guerre d'Angleterre et de France, et que l'adjonction d'un port de commerce en est partout le complément le plus nécessaire. La place du port de commerce est toute trouvée à Pola, et la construction d'un quai le long de la vieille ville est tout ce qu'exige l'installation de l'établissement commercial. En arrière de l'arsenal et du champ des manœuvres des bâtimens de guerre, voisin des terres sur lesquelles s'étendra désormais la culture, il prospérera sous le commandement de l'acropole, et la tour carrée, imitée de celle de la place Saint-Marc, que les Vénitiens ont élevée en face de la basilique moderne sous le prétexte dérisoire de convoquer les assemblées populaires, ne sera pas plus dangereuse sous la monarchie absolue qu'elle ne l'a été sous le despotisme républicain.

Le seul ennemi sérieux qu'ait à vaincre l'établissement militaire autrichien est l'insalubrité proverbiale du séjour de Pola. Les fièvres d'automne y sont endémiques, et, quoique rarement mortelles, elles affectent gravement l'énergie et la capacité de travail de la population. On n'a point oublié qu'en 1378, au plus fort de la guerre contre les Génois, trente galères vénitiennes vinrent hiverner à Pola, et que les équipages furent tellement réduits par les maladies, qu'à la rentrée en campagne il ne restait d'hommes valides que pour l'armement de six galères. Le fait est si bien accepté, qu'on n'a jamais examiné si ce désastre n'aurait point tenu à des causes passagères ou étrangères à la localité. Combien n'avons-nous pas, dans les guerres de nos jours, d'exemples d'armées apportant avec elles le typhus dans les campemens les plus salubres! D'après des observations recueillies sur les lieux, l'épidémie de Pola est pendant cinq années en état de croissance et pendant les cinq années suivantes en état de décroissance, et dans la dernière de ses décades climatériques, l'année 1854 a été celle du minimum d'insalubrité. Une périodicité si fâcheuse serait pour un lieu de rassemblement de troupes et de départ d'ex-

péditions navales la pire des conditions, et la réalité de ce danger suffirait pour neutraliser tous les avantages hydrographiques du havre de Pola. Cette question était trop intimement liée au but des explorations de M. Beautemps-Beaupré pour échapper à sa judicieuse sagacité, et il l'a étudiée avec le soin qu'elle méritait.

La constitution géologique du terrain dans lequel est ouvert le havre est des plus rassurantes pour la salubrité. C'est un calcaire fendillé, semblable à celui du mont Pharon de Toulon, dans lequel les eaux du ciel s'infiltrent à mesure qu'elles tombent; elles ne s'arrêtent point à la surface, et ce drainage naturel, bien autrement efficace que celui qu'opère la main des hommes, exclurait, quand la déclivité du sol serait moindre, le danger des exhalaisons. Des vents frais du nord et de l'est purifient d'ailleurs journellement l'atmosphère, et la mer est de trois côtés si voisine, qu'on s'attend à respirer à Pola le même air que sur le pont d'un vaisseau. Un médecin chargé en 1798 par le gouvernement autrichien d'étudier les causes de l'insalubrité de Pola l'attribuait à l'exploitation du *saldame*, sable destiné aux verreries de Venise, et à l'usage des eaux de l'abondante fontaine des bains romains qui coule sur le rivage entre la ville et le cirque. L'innocuité de la carrière de sable a bientôt été constatée, et quant à la fontaine, qui donne par vingt-quatre heures 75,000 hectolitres d'eau dans les temps ordinaires et 43,000 dans les sécheresses, M. Beautemps-Beaupré, après avoir fait faire deux analyses rigoureuses de ses eaux et s'en être lui-même abreuvé, l'a déclarée excellente; cet élément important d'un établissement maritime est à Pola aussi satisfaisant que possible. Le savant hydrographe a conclu, de l'exploration attentive des lieux, que l'insalubrité reprochée à Pola n'affectait point le havre, ne s'étendait pas hors des murs de la ville, et que dans son enceinte elle n'avait pas d'autre cause que l'excessive malpropreté des habitations, la stagnation de l'air et des eaux fétides dans des rues sans pavé. A ces causes d'infection, qui se maintiennent sous les yeux de l'administration autrichienne et qui disparaîtront quand elle le voudra, notre illustre compatriote ajoutait la misère et l'inertie de la population; elles étaient telles qu'avant l'affluence produite par les travaux de l'arsenal, la journée de terrassier se payait de 16 à 24 kreutzers en papier, c'est-à-dire de 40 à 60 centimes. Il est probable que le régime alimentaire de ces malheureux était pour beaucoup dans leur état de débilité; l'abondance du poisson dans le bassin les détournait de la culture pour la pêche, et ils ne vivaient presque pas d'autre chose. On remarque déjà que les troupes autrichiennes, qui sont bien nourries, n'éprouvent aucun malaise à Pola, et leur hôpital était presque désert à la fin de l'automne de 1854. On peut conclure de ces don-

nées que l'insalubrité de Pola ne survivra pas à son dépeuplement.

L'arsenal se développera à l'ouest et à la suite de la ville, sur une surface plane ménagée dans la coupure des coteaux adjacens et sur les remblais formés avec leurs débris. Les quais auront plus d'un kilomètre de longueur; les magasins d'agrès, de munitions navales, les parcs d'artillerie seront, comme dans les ports de Hollande, échelonnés le lông du bord dans un ordre correspondant à celui des opérations de l'armement et du désarmement des navires. En se halant le long des quais, le vaisseau recevra successivement sa mâture, son gréement, son artillerie, ses vivres, et au retour il les déposera, en marchant en sens inverse, dans les mêmes magasins. Les frégates et les transports qui servent sur rade de casernes aux troupes, les nombreux terrassiers barraqués sur les travaux, les ouvriers d'artillerie et du génie établis partout où s'est trouvé un abri, répandent une singulière animation sur ces bords naguère déserts, et en promenant ses regards sur le bassin et sur les friches silencieuses dont il est entouré, on embrasse du même coup d'œil le passé et l'avenir de Pola. Déjà des bureaux sont installés, un hôpital provisoire et des chantiers de réparation sont ouverts, une enceinte est préparée pour l'arsenal, de très-belles casernes s'achèvent, un approvisionnement d'agrès et de projectiles est réuni, et si l'on ne prévoit pas l'époque où les élémens encore épars à Trieste et à Venise seront coordonnés à Pola, les embarras financiers d'une paix armée presque aussi dispendieuse qu'une guerre ouverte suffisent pour l'expliquer.

Les habitudes de circonspection du gouvernement autrichien ont déterminé l'ordre de priorité qui règne dans les opérations de la fondation du port de Pola. Celles qui se rapportent de près ou de loin aux constructions navales n'y prennent rang qu'après les travaux de défense dirigés par le génie militaire, et l'on prétend ne confier le matériel naval qu'à des murailles assez fortes pour en répondre. Le système de défense comprendra d'abord la fortification et l'armement des deux îles qui s'élèvent dans le havre : l'une, croisant ses feux avec ceux des batteries latérales qui borderont le goulet, en rendra l'entrée excessivement périlleuse, si ce n'est impossible, pour un ennemi; l'autre rasera toute la surface de la rade avec ses boulets. On entend en outre rejeter la ligne des feux de l'assiégeant par terre assez loin pour que le havre entier soit en dehors de leur portée. On établit à cet effet, sur l'arête du versant des eaux du bassin, un cordon de tours maximiliennes reliées entre elles par d'épaisses courtines, de sorte qu'indépendamment de la longue distance qui séparera cette enceinte des parties vulnérables de l'arsenal, le bassin lui-même ne sera pas vu du dehors. Plusieurs tours sont

déjà construites, et l'enceinte fortifiée n'aura pas moins de douze kilomètres de développement. Le système d'opposer à l'ennemi des lignes droites ou des courbes très aplaties a sur celui des anciennes enceintes à angles plus ou moins aigus des avantages dont les fortifications de Paris offrent une remarquable réunion, et dont M. de Todtleben a donné la preuve à Sébastopol; mais il a l'inconvénient d'exiger le concours d'une garnison extrêmement nombreuse, et les circonstances qui en font la force quand cette condition est remplie deviennent, quand elle ne l'est pas, autant de chances de malheur. Le manque absolu d'eau douce aux abords de la grande enceinte de Pola n'est pas la moindre des difficultés qu'aurait à surmonter un assiégeant.

L'établissement de Pola ne peut guère revenir à moins de 60 millions de francs, mais il n'a pas besoin d'être achevé pour rendre de très grands services à la marine autrichienne. Cette création honorera à jamais le règne de l'empereur François-Joseph. Pour la conduire à bien, il l'a placée au-dessus des entraves et des lenteurs désespérantes que la puissance des bureaux impose dans son pays aux entreprises les plus simples. Une volonté énergique au service d'une pensée intelligente se manifeste partout dans l'ensemble et dans les détails des travaux de Pola; tout y marche avec ordre, avec rapidité, sans confusion, sans pertes de temps : un pouvoir qui n'a de limite que celle des crédits financiers y est en contact immédiat avec les difficultés qu'il est chargé de résoudre, et dispose de tout avec autant de promptitude que de sagesse. Cette réunion des lumières, de l'esprit de suite et de l'autorité sur une même tête rapprochera beaucoup pour l'Aurtiche l'acquisition d'une marine militaire dont la force sera dans un juste rapport avec les besoins et les ressources de son littoral. Gouverner c'est choisir, a dit Louis XIV. C'est ce qu'a fait l'empereur François-Joseph quand il a voulu constituer sa marine, et il a eu le rare bonheur de trouver dans sa propre famille le plus digne dépositaire de sa confiance que lui pût offrir son empire.

La renaissance maritime qui s'opère dans l'Adriatique au milieu de circonstances dont l'ancien monde est profondément ému paraît de nature à modifier l'équilibre de l'Europe, et elle a droit à la plus sérieuse attention. La force navale de l'Adriatique est tout entière sur la côte orientale, et néanmoins, tant que les provinces illyriennes sont restées isolées, dans un état presque barbare, la civilisation, qui régnait sur la rive opposée, a pu les soumettre et s'en faire un instrument de domination. Leurs populations intrépides n'ont jamais cessé, sous les Romains comme sous les Vénitiens, de protester contre l'abus dont elles étaient les victimes, et elles ont rare-

ment tenu compte de leur faiblesse relative, quand l'occasion s'est offerte de se lever en armes contre leurs oppresseurs. Associées aux anciennes possessions autrichiennes, elles se fondent aujourd'hui dans la seule assimilation que comporte la position qu'elles occupent sur le globe : la puissance des relations qui enlacent le bassin du Danube et la côte de l'Adriatique prouve clairement en effet que, de ces deux régions, la seconde n'est pas moins intéressée à appartenir à l'Autriche que l'Autriche ne l'est à la posséder. Entrée, après des siècles de méprises et de mécomptes, en possession de ses débouchés naturels, la navigation de l'Adriatique s'asseoit aujourd'hui sur des bases plus larges et plus sûres qu'elle n'en eut jamais.

Comment expliquer sans cela l'accroissement graduel de Trieste, et les irruptions par lesquelles son commerce répond à chaque amélioration qui se produit en Autriche ou en Hongrie? Un port qui n'était au commencement du XVIIIe siècle qu'une crique inaperçue sur une côte rocailleuse acquiert en quarante années de progrès, dont le premier mérite est de n'être que la conséquence naturelle d'un état de choses immuable, un tonnage double de celui de Bordeaux, égal à celui du Havre : que lui manque-t-il donc pour atteindre et dépasser celui de Marseille (1)? Si l'on veut prévoir son avenir, il suffit de considérer l'étendue et la richesse naturelle de l'empire dont l'exploitation lui est invinciblement dévolue, et de se souvenir que l'activité du mouvement maritime s'accroît avec celle du mouvement territorial auquel il correspond : on pourra, sans présomption, conclure qu'avant un siècle la population de Trieste sera peu différente de celle de Vienne.

Ces progrès de la marine marchande imposent à l'Autriche la nécessité de prendre parmi les puissances navales le rang que lui assignent la force actuelle de sa population maritime et les ressources futures de ses finances. Des hommes et de l'argent, ce sont là les bases de la marine militaire. Si, comme l'indiquent le mouvement de la navigation de l'Adriatique, les recherches faites en 1813 et la comparaison du matériel naval de la France et de l'Autriche, le personnel maritime de cette dernière puissance est de 55,000 marins, elle peut, quand elle le voudra, quadrupler sa flotte, qui consiste aujourd'hui en 6 frégates, 5 corvettes, 7 bricks, 6 goëlettes, 16 bâtimens à vapeur, 63 bâtimens de flottille, et qui porte en tout 850 pièces de canon. Ces forces n'occuperaient, en se réunissant, qu'une partie du havre de Pola, et les dimensions des travaux entrepris pour la fondation de cet établissement seraient bien mal calculées, si la

(1) Le mouvement du port de Bordeaux a été en 1855 de 873,509 tonneaux, et celui du Havre de 1,675,980 tonneaux, et ces chiffres sont un peu supérieurs à la moyenne décennale. A Marseille, le mouvement a été de 3,051,931 tonneaux.

cour de Vienne n'était pas résolue à donner à sa marine une extension qu'on n'avait pas prévue jusqu'ici. L'Autriche sait d'autant mieux ce qu'elle y gagnera, que la guerre d'Orient vient de prouver ce que les effets de la navigation à vapeur et les perfectionnemens récens de l'artillerie faisaient soupçonner à tous les hommes clairvoyans; elle a vu que le rôle de la marine est changé, et qu'elle devra principalement désormais combiner son action avec celle des forces de terre, les transporter sur les points stratégiques où se décident les grandes questions. Son armée étendrait ainsi beaucoup la sphère de son influence, et l'infériorité relative de sa marine serait rachetée par cette association.

Les faits que nous venons d'exposer doivent tout d'abord éveiller l'émulation de la France. Lorsqu'elle ne possède sur la Méditerranée que 29,994 marins et 181,312 tonneaux de matériel, et qu'une puissance militaire peu éloignée marche rapidement au déploiement d'une force navale au moins double, il est temps pour elle d'élargir les bases de sa navigation sur cette mer : elle en a les moyens dans un ensemble de travaux recommandés depuis Vauban pour les côtes de Provence et de Languedoc, ainsi que dans les travaux analogues que réclament la Corse et l'Algérie. Quoi que nous fassions cependant, l'installation dans l'Adriatique d'une marine militaire capable de faire pencher, dans les circonstances graves, la balance du côté vers lequel elle se portera, est un événement européen des plus considérables. La réaction s'en fera surtout sentir dans le bassin de la Méditerranée, à l'avantage ou au détriment des nations riveraines, suivant les directions que prendra la politique de l'Autriche. Sans se laisser aller à un optimisme exagéré, on peut juger que l'avenir de la chancellerie de Vienne ne ressemblera pas toujours à son passé, et on a quelques raisons d'espérer que le résultat final méritera l'approbation de l'humanité. Il est du moins certain que le déplacement qui s'opère, sous l'influence de la navigation, dans les forces et les intérêts des meilleures provinces de l'empire y modifiera bien des vues et bien des ambitions. Déjà, dans beaucoup de questions économiques, on ne sait si Trieste est sous le vasselage de Vienne, ou Vienne sous celui de Trieste, et on se préoccupait fort, il y a deux ans, dans ces deux villes, d'une proposition de neutralisation de la Méditerranée tout entière que méditait M. de Bruck, aujourd'hui si bien placé pour faire adopter ses vues. Pour peu que ces tendances se prononcent davantage, la politique de l'Autriche pourra finir par ressembler beaucoup à la politique de tout le monde.

J.-J. Baude.

PIERRE DE VILLERGLÉ

Vers le commencement du mois de novembre 185., le comte Pierre de Villerglé possédait l'une des écuries les plus belles et les mieux composées qu'on pût voir dans le faubourg Saint-Honoré : son cheval favori, *Calembour*, avait gagné le prix du Jockey-Club aux courses du printemps. Le comte occupait un vaste appartement au rez-de-chaussée d'un magnifique hôtel bâti par un fermier-général rue de Miromesnil. Il passait pour très riche, et l'était réellement, bien qu'il eût écorné son patrimoine d'un demi-million pour se mettre sur un pied convenable dans le beau monde de Paris. M. de Villerglé était d'une bonne noblesse de province : l'écusson de sa famille, issue de l'Anjou, figurait dans la salle héraldique des croisades au musée de Versailles. A tous ces avantages, il joignait une santé à l'épreuve de toutes les veilles et de toutes les intempéries. A trente-quatre ans, âge où nous le rencontrons dans la vie, il était grand, maigre et brun, avec des traits irréguliers, une forêt de cheveux noirs, de belles dents, et quelque chose de déterminé dans la physionomie qui n'était point déplaisant. Il avait la voix sonore et le geste un peu brusque. Quelques vieilles dames du faubourg Saint-Germain, auxquelles il était attaché par des liens de parenté éloignée, et qui avaient traversé la cour de Louis XVIII, où se retrouvaient, mais effacés déjà, comme un écho et un reflet des mœurs élégantes et polies de Trianon, disaient de leur petit-neveu qu'il n'avait pas tout à fait les manières d'un grand seigneur. C'était, il est vrai, moins sa faute que celle du temps où il vivait. Si Pierre n'était pas un gentilhomme dans le vieux sens du mot, c'était un véritable et parfait *gentleman*. On ne pouvait voir en lui ni un aigle, ni même un esprit d'élite; mais tel qu'il était, brave à toute épreuve,

avec un cœur droit et loyal, Pierre donnait la main à bien des gens qui ne le valaient pas.

Au moment où notre récit commence, Pierre venait de rentrer chez lui. Il pouvait être neuf heures du matin. Par un mouvement machinal, il chercha un flambeau sur la cheminée et se mit à rire en voyant un clair rayon de soleil qui passait par une fente de la persienne et pétillait sur le tapis. Il ouvrit la fenêtre, et la lumière pénétra à flots dans sa chambre. La pendule sonna, et Pierre pensa que l'heure était peut-être venue de se mettre au lit. Il jeta un cigare qu'il avait à la bouche, se coucha et tira les rideaux; mais le sommeil ne vint pas. Pierre avait beau changer de position et s'obstiner à tenir les yeux fermés, rien n'y faisait. L'impatience le prit, il se leva. Un grand feu flambait dans la cheminée; il poussa un fauteuil tout auprès, s'y jeta et alluma un second cigare. Tout en fumant, il récapitula dans sa pensée tout ce qu'il avait fait depuis la veille. Jamais journée n'avait été plus bruyamment employée. Le matin, il avait suivi une chasse à courre dans la forêt de Saint-Germain : le cerf s'était fait battre trois heures; son briska l'avait ramené à Paris, et il avait assisté à une poule d'essai à Longchamp. Un poulain sur lequel il comptait beaucoup avait perdu; une pouliche, sur laquelle il ne comptait pas, avait gagné. Il avait dîné au club, et vers huit heures il s'était rendu à l'Opéra, où il avait encouragé de ses applaudissemens la rentrée d'une danseuse qui avait quelques bontés pour lui. Pendant la soirée, on avait causé politique et chorégraphie. L'Autriche avait été fort mal menée dans cette conversation, et il avait été décidé d'un commun accord qu'on ne pouvait pas regretter Fanny Elssler quand on avait la Rosati. Vers minuit, Pierre s'était trouvé, lui sixième, à souper au Café-Anglais. Le souper fini, on avait taillé un baccarat, et Pierre avait gagné quatre cents louis. A trois heures, il saluait sa protégée à la porte de la maison qu'elle habitait rue de Provence, et au lieu de prendre le chemin de son hôtel, il avait repris le chemin du club. On y jouait encore, et il joua. La chance lui fut de nouveau favorable; il ne voulut pas se lever avant que ses adversaires fussent las de perdre, et six heures sonnaient quand tomba la dernière carte. Les joueurs avaient grand'faim, on leur apporta des viandes froides, et ils déjeunèrent. Les bougies brûlaient encore que le jour était venu. On se sépara en se donnant rendez-vous à la porte Maillot pour un pari qui avait surgi entre deux convives, et un coupé, dont le cheval dormait à moitié, avait ramené Pierre rue de Miromesnil.

Cette revue faite, Pierre n'y trouva pas grand plaisir. Toutes ces courses, toutes ces chasses, tous ces paris, tous ces jeux, tous ces soupers, il les connaissait par cœur. C'était comme une route dont

il avait franchi chaque étape plus de cent fois. Malheureusement il ne voyait pas de terme à ce voyage, et il ne pouvait se défendre d'un secret effroi à la pensée de recommencer encore et pour longtemps un chemin si souvent parcouru. Il lui semblait que chaque jour était d'une déplorable monotonie malgré l'apparente activité d'une existence toute pleine de bruit. Il éprouvait quelque chose comme un ennui profond, sans savoir d'où provenait cet ennui et sans voir surtout par quels moyens il en combattrait les lassitudes et les abattemens. Il ne lui manquait rien, et cependant tout lui faisait défaut. Il voyait devant lui une longue série de fêtes et de distractions dont le retour périodique ne lui paraissait pas de nature à l'égayer beaucoup, et il ne savait que faire pour échapper à cette quotidienne tyrannie. Était-il donc condamné à la subir toujours? « Si je m'amuse encore trois ans comme ça, murmura-t-il, c'est à périr. » Ses yeux tombèrent sur la cheminée, où l'on voyait un paquet de billets de banque et quelques poignées de pièces d'or qu'il y avait posés en rentrant. C'était là le plus clair résultat de ses occupations de chaque jour; quelquefois il y en avait plus, quelquefois il y en avait moins. C'était le flux et le reflux. Quant au plaisir ou au chagrin qu'il en retirait, c'était la moindre des choses.

Remontant ainsi la pente de ses souvenirs et de ses impressions, Pierre se rappela que l'an dernier, à pareille époque, la personne dont il entourait la carrière dramatique de soins et de bouquets se nommait Augustine. A présent, elle avait nom Aglaé. Il n'y voyait pas d'autre différence. Était-ce bien la peine de changer? Mais la mode le voulait, et il fallait obéir à la mode. — C'est bien maussade! reprit Pierre en secouant la cendre de son cigare. Un jour il avait surpris chez cette Augustine, vers laquelle sa pensée le reportait, un ami intime dont la présence ne s'expliquait pas ou s'expliquait trop bien. La jeune femme se cacha le visage entre les mains. « Ah! dit-elle, je vois bien que vous ne me pardonnerez jamais! — Monsieur le comte, s'écria son ami, je suis à votre disposition. » Pierre aurait bien voulu se fâcher, mais le cœur n'y était pas, et tous ses efforts ne réussirent point à le mettre en colère. « Si c'est pour dîner avec moi que vous vous mettez à ma disposition, dit-il à son ami, la circonstance est heureuse; j'ai justement quatre personnes qui m'attendent au Café de Paris. Vous ferez la cinquième : touchez là. » Cette réponse indiquait assez la réplique qu'il fit à la belle. Elle fut du dîner.

Pierre n'eut pas besoin de descendre bien avant dans son cœur pour reconnaître que dans une circonstance pareille il agirait avec Aglaé comme il avait agi avec Augustine. Il en éprouva une sorte de tristesse. « A quoi bon alors? » reprit-il.

Ce n'était pas la première fois que Pierre se surprenait dans une semblable disposition d'esprit. Déjà, à plusieurs reprises, il avait senti une sorte de malaise, un embarras, une fatigue dont les effets devenaient de plus en plus profonds à mesure qu'ils étaient plus fréquens. Il en cherchait la cause et ne la trouvait pas. Les amis auxquels il avait parlé de ce malaise avaient haussé les épaules. — Allons souper, disaient ceux-là. — Jouons, disaient ceux-ci. Et il soupait, et il jouait, et il n'était pas guéri. L'écurie et les chevaux non plus n'étaient pas un remède; quant à l'Opéra, où il allait consciencieusement trois fois par semaine, il ne lui apportait aucun soulagement.

Il ne faudrait pas conclure de tout cela que Pierre fût un homme blasé, ou qu'il eût perdu ses illusions; il aimait ce qu'il aimait, le hasard voulait seulement qu'il n'aimât pas ce qu'il faisait. Pour des illusions, il n'en avait jamais eu; il ne connaissait pas la chose, s'il connaissait le mot. Pierre était entré dans la vie par une porte droite, et il n'avait pas donné dans le travers de la mélancolie. L'influence de son frère aîné, qui était un homme d'un grand sens et d'une grande fermeté, avait décidé de son admission à l'école de Saumur malgré l'opposition forcenée d'un oncle, le marquis de Grisolle, qui ne comprenait pas qu'un fils des Villerglé servît le gouvernement de juillet, et voulait que la famille entière se retirât héroïquement dans ses terres. La chose faite, le marquis n'entretint plus qu'un rare commerce de lettres avec sa sœur, la comtesse de Villerglé, et laissa son neveu passer, en qualité de sous-lieutenant, au 4e hussards, alors en garnison à Fontainebleau. Un peu plus tard, le jeune Pierre fut envoyé sur sa demande en Algérie, et il eut bientôt l'occasion de noircir son épaulette toute neuve dans les rangs du 1er chasseurs d'Afrique. Il prit part à toutes les expéditions où ce brave régiment se trouva mêlé pendant une période de dix années, et assista à la bataille de l'Isly. Il était alors capitaine et avait la croix. Il ne faisait que de rares apparitions à Paris, où son plus long séjour, après une blessure qui lui valut un congé de convalescence, ne fut pas de plus de six semaines. Il était en passe d'être nommé chef d'escadron, lorsque la révolution de février éclata. Cette révolution coïncida malheureusement avec la mort de son frère aîné, qui lui laissait une fortune considérable, et dans lequel Pierre s'était habitué à voir un guide et un conseiller. Le marquis de Grisolle en profita pour revenir à la charge, et, tout en se réjouissant d'une catastrophe qui donnait satisfaction à ses longues rancunes, il lui montra la société livrée à des clubistes qui allaient tout mettre à sac. Il lui fit voir, partant pour l'Afrique et armés de pouvoirs extraordinaires, des généraux de faubourgs, frères cadets des Santerre et des Ronsin de

la première république. Un Villerglé voudrait-il courber son épée devant de pareils émissaires? M. de Grisolle écrivit tant de lettres et fit si bien, que Pierre envoya sa démission au ministère de la guerre et revint à Paris, où tout d'abord le nom de sa famille et le souvenir de son frère le firent accueillir dans le meilleur monde. Le soin de recueillir la succession qui venait de lui échoir et de mettre toutes ses affaires en ordre occupa ses premiers loisirs. Quand l'empire des mœurs et des vieilles habitudes eut apaisé la tourmente révolutionnaire, il monta sa maison et ses écuries, et bientôt il devint l'un des hôtes les plus zélés de Chantilly et de La Marche. Il y avait cinq ou six ans que cela durait, quand Pierre se laissa aller un matin à cette rêverie dont nous venons de suivre la pente avec lui.

Il regarda par la fenêtre et vit dans le jardin un ouvrier qui réparait un vieux mur dégradé. Le pauvre homme, à cheval sur le faîte, travaillait de bon cœur et chantait à tue-tête.

— Est-il heureux! dit Pierre; il n'ira pas au Bois, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais!

Il se retourna et donna un coup de poing sur un meuble qui était près de là. Ce coup de poing fit tomber un paquet de lettres que son domestique avait posées sur ce meuble. Pierre en ramassa une au hasard et l'ouvrit. La lettre était de son régisseur, et lui apprenait qu'une maison qu'il avait du côté de Dives, en Normandie, menaçait ruine. Les murailles étaient crevassées, et il pleuvait au travers du toit. Il fallait bien huit ou dix mille francs pour mettre la maison en état, et le régisseur n'osait pas prendre sur lui une dépense aussi considérable. Cette maison, qu'on appelait dans le pays la Capucine, rappelait de bons souvenirs à Pierre. Pendant quelques années, à l'époque des vacances, il allait y rejoindre sa mère et son frère, qui s'y rendaient à cause du voisinage de M. de Grisolle. C'étaient alors de grandes parties de pêche et de chasse où il trouvait un plaisir extrême. Que de courses en bateau! que de promenades sur les falaises! Il revit la mer comme dans un rêve, — la mer, les dunes, le lourd clocher de Dives, les pommiers si souvent mis au pillage, la rivière et le canot qui obéissait si lestement à la rame, les marais d'où s'envolait la bécassine, les pêcheurs et leurs filets, — et il se sentit chaud au visage. — Si je rendais visite à la Capucine? se dit-il.

Une heure après et sans chercher le temps de dire adieu à personne, Pierre avait pris le chemin de fer du Havre. Un paquebot le conduisit à Trouville, d'où un méchant cabriolet le mena tout droit à Dives. Son domestique était tout ahuri et se donnait au diable pour comprendre le motif de ce départ si brusque. — Certainement ce n'est pas à cause de Mlle Aglaé... Qu'est-ce donc? se disait-il. — Quand il

arriva à la Capucine, où personne ne l'attendait, Pierre eut quelque peine à se pouvoir loger. La maison était mal assise sur ses fondemens. Il fit porter ses malles dans un pavillon qui dépendait du corps de logis principal : le pavillon n'était pas grand, et il était assez mal meublé; mais Pierre déclara qu'il s'y trouvait à merveille et s'y installa. Son domestique grelottait rien qu'en entendant souffler le vent par les portes mal fermées. Le régisseur voulait qu'on mît au pillage toutes les auberges du pays pour préparer le dîner de M. le comte. Pierre se fit apporter une omelette, un jambon, un pot de cidre, dîna de fort bon appétit, se coucha et dormit les poings fermés dans un lit à baldaquin dont les draps étaient de toile bise et les rideaux de serge.

Au point du jour, il ouvrit les volets. La vue était magnifique. La rivière coulait à une portée de fusil dans la prairie et tombait dans la mer, au pied d'une grande falaise dont les tons noirs et fauves se mariaient avec les teintes vertes de l'Océan. A gauche, la tour carrée et l'église trapue de Dives dominaient le bourg, dont les maisons basses étaient entourées d'une ceinture de vergers. Des collines à demi boisées fermaient ce côté de l'horizon, où l'on voyait, par une échancrure, le commencement de la vallée d'Auge. Tout en face, les dunes échelonnaient leurs mamelons, derrière lesquels on entendait battre la mer. De ce côté-là, on distinguait le clocher neuf de Cabourg et les cabanes de pêcheurs dispersées le long des prés. Le ciel était rempli de nuées grises, le vent soufflait avec violence : Pierre sortit pour voir la mer.

Trois jours après son arrivée à Dives, tout le monde dans le pays savait que M. le comte de Villerglé était à la Capucine. Une bande d'ouvriers, maçons, menuisiers, couvreurs, s'était emparée de la vieille maison et se hâtait de la mettre en état de résister à tous les ouragans de l'hiver. On avait cru d'abord, et le régisseur tout le premier, que Pierre ne comptait pas rester plus d'une semaine à la Capucine; mais quand on apprit qu'il avait fait arranger le pavillon de fond en comble et nettoyer une écurie pour des chevaux qu'il attendait de Paris, on comprit que son intention était d'y demeurer quelque temps. Le fait est que Pierre se plaisait chaque jour davantage dans cette solitude. Il partait dès le matin, vêtu d'un épais caban, et battait la campagne dans tous les sens, un jour sur la grève, le lendemain dans la vallée. Il retrouvait un à un tous les sentiers qu'il avait jadis parcourus, et c'étaient pour lui comme des découvertes nouvelles. Le vent ni la pluie ne le pouvaient arrêter. Quand la bise balayait la grande plage qui longe les dunes de Cabourg, il se promenait pendant de longues heures, aspirant avec délices l'écume salée qui volait au-dessus du flot. S'il avait un fusil,

il tirait des mouettes ou des cormorans; s'il n'en avait pas, il allumait un cigare et regardait les vagues. Le bruit de la mer lui faisait oublier l'Opéra. Souvent il montait en bateau et s'essayait à manier, comme autrefois, la voile et l'aviron. Quelques-uns des pêcheurs avec lesquels il avait fait ses premières excursions dans la haute mer étaient alors mariés et pères d'une demi-douzaine de marmots. Il avait renouvelé connaissance avec eux, et s'amusait à tendre des lignes de fond comme au temps où il était écolier. Quand son domestique le voyait revenir tout trempé par une bourrasque, il croyait de bonne foi que son maître était devenu fou. — Eh! Baptiste, disait Pierre, jette une bourrée au feu et va chercher une bouteille de vin vieux... Le curé dîne avec moi.

Toutes les lettres que Pierre recevait de Paris étaient systématiquement empilées sur un coin de la cheminée, et jamais il n'en ouvrait aucune, quelle qu'en fût d'ailleurs l'écriture. Il craignait trop d'y trouver quelque chose qui l'aurait engagé à retourner à Paris. Les enveloppes les plus fines et la cire la plus parfumée ne pouvaient rien contre cette frayeur que lui inspiraient le bois de Boulogne, le foyer de l'Opéra et les boulevards. Pierre ne savait pas s'il était heureux à Dives, mais tout au moins savait-il qu'il ne s'ennuyait plus.

Le marquis de Grisolle, qui habitait un vaste château du côté de Caen, fut bientôt informé de l'arrivée de M. de Villerglé à la Capucine. Il le pressa de venir passer quelques jours chez lui, et il mit tant d'insistance dans son invitation, que Pierre dut céder. La présence d'un jeune homme qui a fait une certaine figure à Paris ne manque jamais de produire une véritable sensation dans une ville de province. Pierre, qu'on savait en outre maître d'une fortune bien assise au soleil, excita partout un vif sentiment de curiosité. M. de Grisolle donna quelques grands dîners à cette occasion, et ses salons furent pleins. Pierre fut l'objet d'un empressement dont les témoignages excessifs l'offusquèrent un peu. Quelques dames qui avaient des filles à marier déclarèrent qu'il était tout à fait charmant, et les invitations ne lui manquèrent pas. Il en accepta d'abord deux ou trois; mais quand il vit que de dîners en dîners et de visites en visites son oncle le condamnait à faire le tour du département, il prétexta une affaire urgente, et prit la fuite. Il n'avait pas quitté Paris pour devenir le lion du Calvados. Cette fuite soudaine diminua les éloges dont le concert s'élevait autour de lui, et la critique se réveilla.

Pierre n'avait pas de parti bien arrêté. Les premiers froids venaient de se faire sentir, et il était poursuivi dans sa retraite par les lettres de son oncle, qui s'était mis en tête de lui faire épouser une

héritière du pays. Baptiste espérait que ces menaces et le vent du nord chasseraient son maître de la Capucine.

Un matin qu'il faisait fort doux pour la saison, Pierre se promenait à cheval. En passant du côté de la fontaine de Brécourt, il entendit par-dessus une haie les sons d'un piano. Ces sons partaient d'une maison tapissée de rosiers blancs et tout entourée de gros pommiers. Les fenêtres de cette maison, tournée du côté du midi, étaient ouvertes, et un vent léger en agitait les rideaux. Pierre écouta et reconnut une saltarelle de Rossini. Il lui parut même qu'elle n'était pas mal exécutée. Comme il se dressait sur ses étriers pour regarder par-dessus la haie, le piano se tut, et une voix fraîche lui cria d'entrer. Au même instant, une jeune fille parut à l'une des croisées du rez-de-chaussée, et le salua d'un petit signe de tête amical.

— Très bien! dit M. de Villerglé; mais la porte, où est-elle?

La jeune fille descendit lestement les degrés du perron et lui montra une porte à claire-voie qui était de l'autre côté du jardin. — Bonjour, compère, lui dit-elle aussitôt qu'il eut mis pied à terre.

Pierre se retourna tout étonné. — Compère! reprit-il.

La jolie Normande, qui tenait le cheval par la bride, haussa les épaules gaiement. — Ah! mon Dieu! dit-elle, que vous avez peu de mémoire! Cette maison, ces gros pommiers, ce puits là-bas, et ce noyer dans le coin avec un banc de bois, tout cela ne vous dit rien?... Regardez-moi donc bien en face.

M. de Villerglé avait devant lui une jeune fille avenante et fraîche dont le visage souriant lui montrait deux rangées de dents blanches et des joues roses qu'éclairaient deux grands yeux bruns tout pétillans de malice et de gaieté. Il avait bien un vague souvenir d'avoir vu quelque part des traits à peu près semblables à ceux-ci; mais où et quand? C'est ce qu'il ne savait pas.

— Je suis donc bien changée? reprit sa compagne.

Tout à coup Pierre poussa un cri : — Ah! dit-il, Louise, ma petite commère!

— Enfin ce n'est pas malheureux! Eh! oui, Louise Morand... Ah! c'est bien moi, reprit-elle... Je suis un peu grandie, n'est-ce pas?...

— Pardine, ma commère, il faut que je vous embrasse, s'écria Pierre. Êtes-vous grande! êtes-vous belle!

Louise rougit très fort. — Embrassez-moi tant que vous voudrez, mais prenez garde à mes violettes; vous en avez déjà écrasé quatre ou cinq, dit-elle.

Après que Louise eut confié le cheval à une fille qui ramassait des herbes dans le jardin, Pierre lui prit le bras.

— Çà! dit-il, pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir à la Capucine?

— Dame! pourquoi monsieur de Villerglé n'est-il pas venu me voir au Buisson? répondit-elle.

— Savais-je seulement que vous étiez au pays?

— Voilà justement ce que je vous reproche; il fallait vous en souvenir.

— Un petit mot est vite écrit!

— Une visite est bientôt faite!

— Si bien que si le hasard ne m'avait pas conduit de ce côté, jamais je n'aurais eu de vos nouvelles?

— C'est votre faute; pourquoi ne m'avez-vous pas reconnue l'autre jour à l'église? J'avais une robe neuve, et j'ai toussé en passant près de vous.

— Oh! je laisse une petite fille, et je retrouve une femme. Tout le monde tousse, et la robe n'est pas un signalement.

— Tiens! c'est un écolier qui part, et c'est un millionnaire qui revient. Pouvais-je me jeter à votre tête?

Louise avait réplique à tout. — Bon! j'ai tort, répliqua M. de Villerglé; me pardonnez-vous?

— C'est déjà fait, dit Louise. Et maintenant que la paix est signée, parlons de nos affaires. Quelqu'un qui vous a vu autrefois à Paris m'a dit que vous aviez un bel uniforme. Vous n'êtes donc plus officier?

Pierre raconta en quelques mots sa vie. Quant à l'histoire de Louise, elle n'était ni bien longue ni bien accidentée. Son père, professeur de rhétorique au collége de Caen, avait quitté l'enseignement depuis quelques années, et s'était retiré à Dives, où il vivait du produit d'une petite métairie et de quelques économies qu'il avait faites pendant sa laborieuse carrière. Il avait la goutte, et passait la meilleure partie de son temps à traduire de vieux auteurs latins qu'il avait traduits cent fois. Louise prenait soin de la maison, et faisait de la musique à ses momens perdus.

— Il me semble que vous ne jouez pas mal du piano, dit Pierre.

— Bah! répliqua-t-elle, j'ai les doigts rouillés par l'aiguille et le dé.

Elle fit faire le tour de son petit domaine à M. de Villerglé. — Cet herbage est à nous, reprit-elle, ainsi que les trois vaches que vous y voyez. Là est un champ qui nous a donné beaucoup de pommes de terre. Nous avons encore un enclos et un bout de pré sur la colline... Faut-il que vous soyez ingrat! comment n'avez-vous pas reconnu les gros pommiers qui vous ont donné tant de pommes?

— Le Buisson a fait peau neuve, les murailles, qui étaient noires, ont été recrépies à la chaux, et au lieu des volets de bois gris, voilà de belles persiennes vertes!

— C'est mon père qui a eu cette idée-là... Il y a eu pour cent écus d'embellissemens.

Louise conduisit Pierre sur le banc qui était sous le noyer et d'où la vue s'étendait sur la plaine. — Voulez-vous une poire? dit-elle; j'en ai de fort belles.

Elle partit en courant, et revint un moment après avec une assiette couverte de fruits. — Prenez, reprit-elle, la Capucine n'en produit pas de meilleures.

— A propos, dit Pierre en avalant un quartier de la poire que venait d'éplucher Louise, qu'est devenu notre filleul?

— Dominique? Ah! ne m'en parlez pas! Je ne me doutais guère, alors que je tenais ce petit homme sur les fonts baptismaux, qu'il deviendrait un pareil garnement.

— Eh bon Dieu! qu'a-t-il donc fait?

— Pas grand' chose, si vous voulez, mais rien de bon. Il braconne du matin au soir. Pas un lapin qui soit en sûreté avec lui!

— Quel âge a-t-il donc?

— Seize ans, pardine! C'était en 1839 que j'étais votre commère... je n'étais pas plus haute que ça, et vous étiez déjà un grand garçon.

— Attendez! Ce Dominique n'est-il pas un gros joufflu qui a des cheveux blonds tout frisés qui lui tombent sur les yeux? Sa tête est comme une broussaille.

— Précisément. Oh! le travail ne le maigrit pas!

— Eh bien! mon garde l'a arrêté ce matin au moment où il ramassait un lièvre pris au collet. Ah! le petit drôle est mon filleul?

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il y ait encore un lièvre chez vous. Quand je lui fais des observations : — C'est bon, marraine, me dit-il; M. de Villerglé et moi nous sommes de vieux amis. — Et le lendemain il recommence.

Pierre se mit à rire. — Bon! dit-il, je donnerai ordre qu'on m'amène Dominique.

Vers le soir, M. de Villerglé pensa à retourner à la Capucine et demanda son cheval. — Je ne vous retiens pas à dîner, dit Louise, vous voyez que mon père n'y est pas; il est allé au marché de Troarn pour vendre deux bœufs, et je ne sais pas quand il rentrera... Mais demain, si vous voulez, je vous promets un poulet rôti et des beignets de ma façon.

— J'accepte les beignets, dit Pierre, et il partit.

A dater de ce jour-là, les relations de la Capucine et du Buisson devinrent quotidiennes. On rencontrait presque tous les matins M. de Villerglé sur la route de Brécourt. Louise, comme la plupart des Normandes élevées à la campagne, savait monter à cheval, et le père Morand lui permettait de faire de longues promenades avec son ancien élève. Ce père Morand était une espèce de vieux philosophe qui se comparait volontiers aux sages de la Grèce. Parce que l'âge et les

infirmités l'avaient obligé de renoncer à son emploi, il disait qu'il avait fui la corruption des villes pour cultiver en paix dans la campagne les belles-lettres et la vertu. Il affectait un langage austère dont le tour et les maximes trahissaient un homme habitué à faire de Tacite et de Sénèque sa lecture favorite. En sa qualité de républicain, il méprisait les richesses et grondait sa servante pour un peu de crême répandue. Au fond, c'était un bon homme qui ne vivait que pour sa fille. La première glace rompue et le maître de la Capucine ayant rendu aux hôtes du Buisson le dîner qu'il en avait reçu, le vieux professeur ouvrit à Pierre sa porte à deux battans, et ne put résister au plaisir de dire en parlant de lui : — C'est mon élève, le comte de Villerglé !..

Vers le milieu du mois de janvier, Baptiste acquit la certitude que son maître ne quitterait pas de si tôt la Normandie. On meubla la Capucine, dont les réparations étaient terminées, et Pierre fit venir deux voitures de Paris. Dominique était à son service. Le lendemain de sa conversation avec Louise, il avait fait venir le petit gars, qui n'avait point bronché en sa présence. Il tortillait son bonnet de laine entre ses doigts et riait à demi en regardant son parrain d'un air déterminé.

— Çà, parrain, lui dit Dominique, je m'attendais bien à ce que vous me feriez appeler, mais si c'est pour me faire des sermons, foi de Normand, c'est inutile.

— Il faut pourtant que ça finisse, répondit M. de Villerglé.

— Je n'en sais rien... c'est plus fort que moi... Quand je vois une bête, je cours dessus... Si j'avais ma tête au bout du bras, je crois bien qu'elle partirait comme une pierre.

Cet air de résolution et cette franchise ne déplurent pas à M. de Villerglé. La mine éveillée de ce braconnier imberbe lui revenait aussi. — Écoute, dit-il à Dominique, si tu me promets de te bien conduire et de ne plus tendre de collets, je te donnerai un fusil. Tu te promèneras çà et là dans mes terres; si tu rencontres des lapins, je ne te défends pas de les tuer, et à vingt ans tu seras garde.

Les yeux de Dominique brillèrent. — Un fusil à deux coups? dit-il.

— Oui.

— Dame! parrain, ne plus braconner, c'est dur; c'est un fameux plaisir, allez, que d'attendre le passage d'un lièvre quand il sort du bois, de tendre un piége dans la coulée et de voir au petit jour si la bête est prise. Le cœur vous bat drôlement..... On a un œil sur le collet et un œil dans la plaine pour voir si le garde ne vient pas... Mais puisque vous y tenez et que vous êtes mon parrain, eh bien ! soit, j'y consens.

Pierre vit bien, à la quantité extraordinaire de lapins qu'on ap-

portait à la Capucine, que Dominique se promenait consciencieusement sur ses terres.

Lorsque M. de Villerglé avait pris le parti de se dérober par la fuite aux invitations de la société aristocratique de Caen, il avait promis à M. de Grisolle de retourner le voir à son château; il ne pouvait à présent se décider à tenir sa promesse. Un jour il en était empêché par une visite à faire au haras de Dozulé, où l'on procédait à une vente d'étalons, une autre fois il avait une entorse; mais rien par exemple ne retardait la visite qu'il faisait chaque jour et souvent deux fois par jour à ses amis du Buisson. Dominique, qui comprenait les choses sans qu'on lui en parlât, disait de tous ces prétextes que sa marraine les tenait dans sa main. Le soir, quand Pierre suivait les bords de la Dives pour rentrer à la Capucine, il comparait quelquefois par la pensée la vie qu'il menait dans cette retraite à celle qui si longtemps l'avait agité à Paris, et il s'étonnait du repos qu'il y trouvait. C'était même plus que du repos, c'était un profond apaisement, une quiétude parfaite, que ne troublait même pas l'ombre d'un regret. Le lansquenet, l'Opéra, la Maison d'Or, tout ce tumulte et ce bruit des jours passés lui semblaient autant de chimères auxquelles le réveil l'avait fait échapper. Quelque chose cependant lui manquait encore, mais il ne pouvait pas dire quoi; il croyait que c'était l'habitude.

Un jour après la messe, où Louise avait voulu que son compère allât chaque dimanche, M. de Villerglé entendit une bonne femme qui parlait du mariage de Mlle Morand. — C'est une affaire conclue, disait la bonne femme. Pierre la regarda et n'osa pas l'interroger. Il rentra pour déjeuner et trouva tout mauvais. Il avisa Dominique, qui s'en allait son fusil sur l'épaule, et lui ordonna de rester à la maison; il était fatigué, disait-il, de l'entendre brûler sa poudre aux mouettes. Il alluma un cigare, et le cigare ne brûla pas. Tout marchait de travers ce jour-là. Certainement Pierre n'avait rien à voir au mariage de sa commère, qui avait bien le droit de donner son cœur au premier venu; mais enfin il aurait été poli de l'en prévenir. — Je vais le lui dire, murmura-t-il.

Il sauta sur un cheval et courut au grand galop vers le Buisson. Quand il fut à l'angle du chemin derrière lequel on voyait la maisonnette, il s'arrêta court. Le cœur lui battait un peu. Louise vint au-devant de lui. — Voilà une heure que je vous attends! dit-elle. Et notre promenade?

Pierre s'excusa; il avait eu dix lettres à écrire, puis il avait craint de la déranger.

— Moi! reprit-elle, vous savez bien que le dimanche tout est en ordre à la maison avant midi.

Elle noua les brides de son chapeau, jeta son châle sur ses épaules, et sortit. Pierre marchait derrière elle d'un air bourru. Il coupait les branches à coups de houssine.

— Çà! dit Louise, qu'avez-vous donc ? On dirait que vous mâchez des épines.

— Dame! répondit Pierre, ce n'est pas que je vous en veuille, mais enfin vous auriez bien pu me dire que vous alliez vous marier.

Louise partit d'un éclat de rire. — Et qui vous a conté cette belle nouvelle? dit-elle alors.

— Ce n'est donc pas vrai? s'écria Pierre.

— Mais, mon pauvre compère, m'est avis que le premier à qui je demanderais conseil, si je devais me marier, c'est vous.

— Oh bien! je ne vous le conseillerai pas de si tôt; n'êtes-vous pas heureuse ainsi?

Pierre se souvint de Dominique, qu'il avait laissé à la maison fort triste sur un banc. — Bon! pensa-t-il, demain je lui ferai cadeau d'une belle poire à poudre.

Il avait pris le bras de Louise sans y penser. — Eh! reprit-elle, il faudra pourtant bien que ça finisse par là; mon père se fait vieux, je vais sur mes vingt-deux ans, je ne peux pas rester seule au Buisson.

— Bon, dit Pierre, vous avez le temps.

Quand il revint à la Capucine, Pierre ne trouvait plus que de bons cigares dans son étui. — Eh! eh! dit-il à Dominique, qui rôdait devant la maison, j'ai vu tantôt un lièvre qui sortait du petit bois de chênes du côté du père Marteau... Va te mettre à l'affût, tu l'auras.

Le père Morand eut un accès de goutte. Il avait beau citer les anciens et parler de Zénon, on voyait qu'il souffrait beaucoup. Il maugréait parfois comme un païen, et sa philosophie avait des impatiences terribles. Louise avait pour lui mille tendresses et mille soins; elle était active, gaie, complaisante, et ne le quittait pas d'une minute. Elle lisait à voix haute ses auteurs favoris et prenait des notes sous sa dictée. Un peu de pâleur était le seul indice qu'on eût de sa fatigue. Son humeur n'en était ni moins prévenante, ni moins enjouée. Pierre lui tenait fidèle compagnie. Un soir que le père Morand avait été comme un dogue à la chaîne, Pierre prit la main de Louise en s'en allant. — Je vous admire, dit-il.

— Oh! c'est mon enfant, répondit-elle.

Après qu'il avait passé la journée au Buisson, Pierre, pour se délasser, prenait un fusil et allait avec Dominique se mettre à l'affût des canards sauvages. Les lettres qu'on lui écrivait de Paris continuaient à s'empiler sur sa cheminée; mais, aguerri déjà, il en ouvrait

au hasard quelques-unes et s'étonnait qu'on pût s'intéresser aux débuts d'une danseuse nouvelle et aux luttes de quatre chevaux anglais courant sur une pelouse.

Lorsque la convalescence du père Morand fut en bonne voie, Pierre et Louise recommencèrent leurs promenades. Un matin qu'ils suivaient un sentier dans la vallée de Beuzeval, M. de Villerglé demanda à Louise si elle était toujours décidée à se marier.

— Décidée? répondit Louise, est-ce qu'on sait? Encore faut-il bien être deux, pour que la chose soit possible,

— Eh bien! commère, le mari est trouvé, c'est moi.

Louise regarda Pierre et se mit à rire.

— Ce n'est pas sérieux, ce que vous me dites là! reprit-elle.

— Mais si!... c'est très sérieux... Si vous m'acceptez, pardine! vous serez ma femme dans huit jours.

— Comme vous y allez... Vous m'aimez donc?

— Apparemment.

— Mais, compère, vous ne m'en avez jamais rien dit.

— Il fallait bien attendre que ce fût venu pour vous en parler.

— C'est tout de même singulier, reprit Louise, une fille comme moi et un monsieur comme vous.

— Ce monsieur trouve le pays charmant, et de grand cœur il y passera sa vie avec vous. Est-ce dit? J'ai juré de ne plus remettre les pieds dans Paris... Vous êtes d'une humeur qui me plaît, et je suis fait aux manières du bonhomme Morand. Si ça vous va, donnez-moi la main.

— Dame! répondit Louise, la chose pourrait certainement s'arranger;... mais il y a Roger.

— Quel Roger?

— Un beau garçon qui m'aimait beaucoup et à qui je le rendais un peu... Il est parti.

— Ah! et où est-il?

— Si loin, que ce n'est pas lui qui dansera à la noce! Ce Roger, — un beau et brave garçon, soit dit sans vous fâcher, compère, — était capitaine au long cours. Le premier navire qu'il a commandé a péri, le second tout de même. C'est en Amérique qu'il a fait naufrage.

— Bon! il est mort.

— Pauvre Roger! que c'est méchant!... Les dernières nouvelles que nous en avons eues étaient datées de La Havane. Depuis lors il ne nous a plus écrit. Je crois bien qu'il m'a oubliée.

— Et vous? reprit Pierre d'une voix un peu tremblante, y pensez-vous toujours, et ne vous consolerez-vous pas de l'avoir perdu?

— J'y pense comme à un ami qu'on regrette de ne plus voir. Quant à ne jamais me consoler, c'est beaucoup dire.

— Cela étant, je ne vois rien qui s'oppose à notre mariage.

— Je vois bien, mon compère, que vous parlez sérieusement, et quoique je n'eusse jamais pensé à devenir comtesse, il faut que je vous réponde. J'ai pour vous une bonne amitié, bien sincère et bien vraie : j'ai appris à vous aimer depuis que vous êtes revenu au pays; mais si vous demandez quelque chose de plus, je suis votre servante et vous tire ma révérence.

— Le reste viendra avec le temps.

— Je le désire, et ferai de mon mieux pour que cela vienne. Je ne vous promets pas de ne jamais plus penser à Roger, comme cela m'arrive toutes les fois que le vent souffle. La mer est si terrible!... Cela dit, ma confession est faite. Mon père me presse de faire un choix. Deux ou trois jeunes gens du pays m'ont demandée, un fermier de Varaville, qui a quelque bien, et le premier clerc du notaire de Touques. L'un ne me convient pas plus que l'autre. Vous, c'est différent, je vous connais. Donc allez voir mon père, et s'il dit oui, vous n'aurez plus qu'à me mener à l'église.

Le soir même, M. de Villerglé causa avec le père Morand. M. de Villerglé avait contre lui sa noblesse, ce qui choquait les principes du vieux professeur. Il avait un titre, des parchemins, et les anciens ne connaissaient pas ces choses-là. Cependant, comme la philosophie voulait qu'on s'accommodât des imperfections humaines, le bonhomme donna son consentement. Pierre embrassa Louise sur les deux joues : — Pardieu! ma commère, il n'y a plus moyen de s'en dédire, vous voilà ma femme! dit-il avec ravissement.

La nuit était magnifique, et il prit par le plus long pour rentrer chez lui. Il lui semblait qu'il avait vingt ans. — Bon! dit-il, j'aurai beaucoup d'enfans, et j'élèverai des bœufs.

Pierre avait fait venir, on le sait, deux voitures de Paris. Il en mit une à la disposition de Louise. Dès le lendemain, on les vit ensemble à Dozulé, où c'était jour de foire, et, à partir de ce moment-là, ils ne cessèrent pas de se montrer partout, bras dessus bras dessous. On savait que la noce devait se faire après le carême. Une voisine qui avait connu le capitaine au long cours hocha la tête et fit la moue : — Les hirondelles sont parties... Adieu, Roger, dit-elle.

Ces courses, ces emplettes, ces promenades, ces arrangemens intérieurs qui bouleversaient la Capucine, toute cette pastorale plaisait fort à M. de Villerglé. Il se souvenait de Paris et riait de tout son cœur. — Je voudrais bien voir la figure que je ferais si j'étais à l'Opéra, disait-il, et qu'on vînt m'apprendre que je me marie avec une petite Normande de Cabourg! — Toute cette joie était partagée par la famille Morand; seulement Louise se montrait moins gaie qu'on n'aurait pu le supposer, faisant un mariage qui était bien au-

dessus de tout ce qu'elle pouvait espérer. Quant au professeur, il ne parlait jamais de Pierre qu'en disant : « Mon gendre M. le comte! » Ce dernier mot semblait même ne pouvoir sortir de sa bouche, tant il était gros. Un soir, M. de Villerglé le surprit en train de feuilleter de gros volumes et des liasses de vieilles chartes sur lesquels il prenait des notes. — Eh! eh! dit le professeur, les Villerglé étaient aux croisades, mais il y avait un Morand dans l'armée de Guillaume le Bâtard!

Les bans allaient être publiés, lorsqu'un matin Pierre vit arriver Louise à la Capucine. Elle était fort pâle et tout effarée : — Qu'y a-t-il? s'écria Pierre.

— Ah! dit-elle, il y a que Roger est arrivé.

M. de Villerglé se sentit pâlir. — Eh bien! dit-il, il s'en ira comme il est venu.

— Ah! le pauvre garçon, il est si malheureux!

— Vous l'aimez encore!

— Pardine! je l'ai bien senti en le voyant.

C'était le premier cri, le cri parti du cœur. Pierre en fut bouleversé. Louise se sentit émue à la vue du chagrin qu'elle avait causé. — Il ne faut pas que cela vous désole, reprit-elle, on n'est pas maître de ces premiers mouvemens; mais vous avez ma parole, et je la tiendrai..... C'est toujours votre femme qui vous parle.

Deux larmes s'échappèrent des yeux de Louise.

— Mais enfin d'où vient-il? s'écria Pierre.

— Vous savez qu'il était à La Havane, où il cherchait à s'employer. Il avait perdu à peu près tout ce qu'il avait, et n'osait plus nous écrire. Enfin il trouve à s'embarquer sur une goëlette qui allait à la Nouvelle-Orléans; la goëlette est rencontrée par un ouragan et périt : un navire ramène Roger à Honfleur. A peine débarqué, il apprend que je vais me marier. C'est au temps où courait ce bruit dont vous m'avez parlé : il s'agissait de vous et non d'un autre comme vous l'avez cru. Voilà mon Roger qui perd la tête; il quitte Honfleur, et vient à Dives pour me faire ses adieux. Au moment d'entrer au Buisson, le courage lui manque, et il s'en allait sans m'avoir vue, quand je l'aperçois... Je l'ai appelé, il s'est arrêté, et j'ai couru à lui. Est-il changé, mon Dieu!

Louise pleurait en achevant. — Vous ne m'en voulez pas, reprit-elle, il partira demain, et je sens bien que je ne le verrai plus!

— Et s'il ne part pas?

— Ça ne m'empêchera pas d'être votre femme.

Pierre prit la main de Louise. — Bon, dit-il, je verrai Roger.

M. de Villerglé ne savait pas encore ce qu'il ferait. Il sentait bien qu'il aimait Louise, mais quelque chose lui disait qu'il ne pour-

rait pas la disputer à Roger. Roger était pauvre et malheureux, il avait donc tous les avantages. Cependant Pierre comprenait bien aussi qu'il n'aurait pas le courage de la céder sans luttes. Il ramena Louise au Buisson, et s'enferma avec le père Morand.

Le père Morand n'était pas troublé par l'arrivée inattendue de Roger; il ne voyait rien là qui fût de nature à modifier ses résolutions. Il avait tendu la main cordialement au capitaine, l'avait prié de vider un verre de cidre avec lui, et c'était tout. Si Roger voulait rester pour la signature du contrat, c'était bien; s'il voulait s'en aller, on lui souhaiterait bon voyage, après quoi le curé chanterait la messe. Quant aux craintes que Pierre laissait entrevoir, un homme habitué à vivre en compagnie des Grecs et des Romains pouvait-il se laisser attendrir par les larmes? Si Louise était assez folle pour aimer encore Roger, c'était un détail, et elle épouserait M. de Villerglé.

— Épouser une fille contre son gré! dit Pierre, quel diable de cœur me croit-on!

Quand il quitta le Buisson, Louise avait les yeux rouges. — Bon! dit-il, vous allez voir que ce sera à moi de vous consoler!

Le lendemain, il se promena de tous côtés jusqu'à ce qu'il eût rencontré Roger. — Ma foi, monsieur, puisque le hasard nous a conduits l'un vers l'autre, dit-il, vous plaît-il que nous causions cinq minutes?

Roger y consentit de grand cœur. En le cherchant, Pierre n'avait pas de projet bien déterminé. Il était poussé par une sorte d'instinct. Selon que l'entretien tournerait, il voulait lui offrir de se battre au pistolet à dix pas pour en finir, ou de partir sur un beau trois-mâts dont il le prierait d'accepter la cargaison.

M. de Villerglé avait passé deux ans au collége de Caen en compagnie de Roger; il le reconnut au premier coup d'œil. Il avait devant lui un jeune homme blond, de bonne mine, qui avait l'air doux et triste.

— Ah! c'est vous! dit-il, c'est étonnant que ce nom de Roger ne m'ait rien rappelé! Il paraît donc que vous aimez Louise?

— Pourquoi me parler d'une chose qui ne peut me mener à rien? répondit Roger. J'imagine que vous êtes assez généreux, tout le bonheur étant à vous, pour ne pas vous railler de mon chagrin.

— Dieu m'en garde! j'aime trop Mlle Morand pour ne pas comprendre tout ce que vous devez éprouver.

Pierre alluma un cigare et prit un sentier qui menait sur les dunes. Il aspirait violemment la fumée et donnait de grands coups de talon dans le sable.

— Çà, reprit-il, quoique je sois votre rival, ne voyez pas en moi

un ennemi... Parlez-moi donc comme si nous étions encore au collége de Caen. Pourquoi n'avez-vous pas écrit à Louise depuis plus de six mois?

— Eh! le pouvais-je? Rien ne me réussit. Il suffit que je mette le pied sur un navire pour qu'il périsse. C'est un miracle que je sois arrivé à Honfleur. J'avais entrepris tous ces voyages dans l'espérance de gagner quelque argent. Quand je me suis vu sans ressources, le courage s'en est allé. Le vieux père Morand aurait pu croire que je demandais la main de Louise pour le bien qu'elle a. Il sait compter, le père Morand, malgré les belles phrases qu'il tire de ses livres. Quand on m'a dit que Louise allait se marier, je me suis mis en route pour Dives sans savoir ce que je faisais; mes jambes allaient comme d'elles-mêmes. Je voulais la voir une dernière fois et puis m'embarquer. Cette fois le naufrage eût été le bienvenu.

— Et vous n'avez pas pensé à me tuer? dit Pierre.

— Moi! et de quel droit l'aurais-je fait? Pourquoi me soupçonnez-vous capable d'une si méchante action? Savais-je seulement si Louise vous aimait? Fallait-il la punir par un malheur de l'affection qu'elle m'avait montrée? Dieu m'est témoin que je n'y ai jamais songé. C'est bien assez que je sois malheureux sans que Louise partage ma mauvaise fortune. Avec vous, elle n'aura rien à désirer... Je m'en irai tranquille de ce côté-là.

— Mais enfin depuis quand l'aimez-vous, pour tant l'aimer?

— Depuis toujours... Cela a commencé quand elle était toute petite. Tenez, il vous souvient du jour où elle fut marraine de Dominique. Elle avait sept ans : je la vois encore avec sa robe blanche. Moi j'avais à peu près votre âge. J'éprouvai je ne sais quel horrible mouvement de jalousie, quand je vous vis à côté d'elle dans l'église... J'avais une envie folle de sauter sur vous. Depuis lors ça n'a fait qu'augmenter. Mon Dieu! j'ai été jeune comme tant d'autres, j'ai couru le monde, et Louise n'était pas auprès de moi; mais je pensais à elle, et je vivais dans l'espoir qu'elle serait un jour ma femme. A présent c'est fini.

— Qui sait? dit Pierre en serrant la main de Roger.

Pierre se promena sur le bord de la mer une partie de la nuit. Il ne pouvait séparer Louise de Roger par la pensée, et il se sentait horriblement triste. — Ah! disait-il, si c'est là ce qu'on appelle l'amour, je m'en souviendrai.

Comme il rentrait au petit jour à la Capucine, il rencontra Dominique qui fredonnait, son fusil sous le bras. Depuis que le mariage de Louise avec M. de Villerglé avait été décidé, Dominique portait un habit de garde dont il se montrait très fier. — Eh! monsieur, cria-t-il, à quand la noce?

Pierre ne répondit pas et courut dans sa chambre, le cœur serré. Il tomba sur un fauteuil, le visage couvert de larmes. — Est-ce bête? dit-il, je pleure comme un enfant!

Mais Pierre n'était pas homme à pleurer longtemps. Il frappa du pied violemment. — Ce n'est pas le moment de larmoyer, dit-il, il faut agir et faire son devoir. — Là-dessus il sortit et marcha droit devant lui, comme un soldat qui va au feu. Bientôt après il était au Buisson. Louise vint à sa rencontre. — J'ai prié toute la nuit, dit-elle; je viens d'écrire à Roger... Il quittera le pays.

— Vous êtes un brave cœur, répondit Pierre; mais cette lettre est-elle partie?

— Il y a une heure.

— Et le père Morand est-il là?

— Oui... il règle ses comptes pour le mois.

— Bon!... j'ai à lui parler... Attendez-moi dans le jardin.

Pierre poussa la porte et s'assit auprès du vieux professeur, qui essuya proprement sa plume.

— Bonjour, mon cher comte. Prenez-vous quelque chose ce matin? dit le philosophe.

— Allons droit au but, répliqua M. de Villerglé. J'ai beaucoup réfléchi depuis trois jours... Ce mariage que nous avons projeté vous paraît-il possible?

— Et quel empêchement y voyez-vous, s'il vous plaît?

— J'en vois un, et cela suffit : votre fille aime Roger.

— Le capitaine! la belle affaire! Est-ce que je ne suis pas le père Morand! s'écria le professeur en frappant du poing sur un livre. Il y a dans l'histoire de nobles exemples dont je saurai m'inspirer, et, comme Brutus...

— Il ne s'agit point de Brutus, et nous sommes en Normandie, s'écria Pierre à son tour. Laissons Rome en paix, et pensons à votre fille. Je n'ai pas le droit de la rendre malheureuse pour une parole qu'elle m'a donnée!

— C'est-à-dire que vous reprenez la vôtre. On m'avait bien dit que M. le marquis de Grisolle vous ménageait une riche héritière, Mlle de Fourquigny... A présent vous méprisez notre alliance... Voilà qui est tout à fait d'un gentilhomme.

Pierre sauta sur ses pieds. — Mordieu! dit-il, si vous n'étiez pas le père Morand!...

Il fit quatre ou cinq pas dans la chambre et se rassit. — Bon! reprit-il, fâchez-vous; moi je ne me fâche pas... Souvenez-vous bien seulement que le mariage et moi nous sommes brouillés à tout jamais.

— On verra, murmura le professeur.

— En attendant, continua Pierre, Louise est là qui pleure. Il faut se dépêcher... Qu'avez-vous à objecter contre Roger?...

— Un beau mari qui perd tous les navires qu'on lui confie!

— Il ne naviguera plus.

— Et qui n'a ni sou ni maille!

— Ça me regarde.

— La belle alliance qu'un M. Roger! d'où ça vient-il?

— Pardine! d'Honfleur, comme je viens de Paris!

Le père Morand murmurait encore, mais il était ébranlé. Pierre sortit un instant. — Allez chercher Roger, dit-il à Louise.

Louise se sauva à toutes jambes. Pierre la suivit un instant des yeux et retourna auprès du père Morand, un peu triste. — A-t-elle couru! se dit-il. Il contint son émotion et recommença bravement à discuter la question du mariage. Après une heure de conversation, la victoire lui resta. — A la bonne heure, et voilà qui est parlé, reprit M. de Villerglé après qu'il eut arraché le consentement du père Morand, votre fille restera près de vous, et vous serez choyé par vos deux enfans. Je me charge de la dot, et, grâce à Roger, il y aura toujours du vin vieux dans le cellier.

— A la bonne heure, dit le philosophe, il faut bien qu'un père fasse quelque chose pour ses enfans.

Pierre entendit marcher sous les fenêtres et reconnut le pas léger de Louise; quelqu'un l'accompagnait. Le cœur lui battit un peu. Il quitta le père Morand et descendit dans le jardin. — Louise, dit-il, vous pouvez prendre le bras de Roger : c'est votre mari.

Louise devint toute blanche et sauta au cou de Roger.

— Ah! mon Dieu! est-ce bien possible? dit-elle.

Le bonheur l'avait transfigurée. En la voyant si belle et si tendre, Pierre ne put s'empêcher de faire un retour sur lui-même et de penser à tout ce qu'il avait perdu. Il se tourna et cacha sa tête entre ses mains.

— Ah! dit Louise en courant vers lui, que je suis égoïste!

— Non, vous êtes heureuse! répondit Pierre.

M. de Villerglé retourna chez lui dans la soirée. La Capucine lui parut un désert. A présent que le mariage de Louise et de Roger était arrangé, qu'allait-il faire? Les choses où il avait trouvé le plus de plaisir le laissaient triste. Ces mêmes sentiers qu'il avait parcourus avec tant de charme lui semblaient mornes; il se promenait comme une âme en peine, et la plage ne le retenait pas plus que la forêt. Louise n'était plus là pour égayer sa promenade. Sa voix et son sourire, il les avait perdus. Il se sentait redevenu tel qu'il était au moment où il avait pris si brusquement la résolution de quitter Paris. Cet état d'abattement ne cessait que lorsqu'il avait à s'oc-

cuper de Louise et de Roger, à qui il voulait constituer une petite fortune. Il leur destinait la Capucine et toutes ses dépendances. Prévenue de ses intentions, Louise eut la délicatesse d'accepter sans hésiter. — Nous vous devons trop pour vous rien refuser, lui dit-elle. Elle était quelquefois attristée du chagrin où elle le voyait, et lui témoignait sa reconnaissance et son affection de mille manières. — Pourquoi ne resteriez-vous pas avec nous? lui dit-elle un jour; le pays vous plaît, et on vous y aimera de tout son cœur.

Élever des bœufs, c'était bien avec Louise, mais Louise donnée à un autre, le pays ne plaisait plus tant à M. de Villerglé. — Faudra-t-il donc que je retourne à Paris et que je recommence à parier? se disait Pierre. Il enviait le sort de Dominique, qui battait les halliers en chantant. Les jours lui paraissaient interminables; il en portait les vingt-quatre heures comme un pauvre sa besace. Au plus fort de cet ennui, un soir qu'il était au Buisson, lisant un journal, il poussa un cri : — Suis-je bête ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce? demanda Louise.

Mais Pierre ne l'écoutait pas. Il prit son chapeau et sortit en courant. — Demain, vous aurez de mes nouvelles, dit-il. Aussitôt qu'il fut à la Capucine, il donna ordre à Baptiste de préparer sa voiture et d'y mettre sa malle.

— Au point du jour nous partons, dit-il.

Au moment où Pierre quitta le Buisson, Louise ramassa le journal qu'il avait laissé tomber. Roger le parcourut. — Je n'y vois rien, dit-il. Louise, qui lisait par dessus son épaule, soupira et posa le doigt sur un passage du journal où l'on rendait compte d'un combat qui avait eu lieu en Afrique. — Ah! dit-elle, si j'en crois mes pressentimens, nous ne reverrons pas M. de Villerglé de longtemps. — Le lendemain, au petit jour, poussée par un instinct secret, elle courut à la Capucine. Il faisait un froid vif, et le brouillard couvrait la campagne. Au travers de la brume, elle entendit le roulement d'une voiture qui fuyait sur la route de Trouville. Elle voulut s'élancer dans cette direction, mais la voiture passa rapidement sans que personne la vît. Elle étendit les bras et resta appuyée contre un arbre, le cœur serré. — Il est parti, et il ne m'a pas embrassée! dit-elle.

C'était bien en effet la voiture de M. de Villerglé. Quand il fut parvenu au sommet de cette côte d'où la vue s'étend sur la vallée d'Auge et découvre un vaste et beau paysage que la mer borne à l'horizon, Pierre fit arrêter le postillon et descendit. Le vent avait chassé le brouillard, on voyait au loin la tour de Dives et la rivière qui brillait aux rayons du soleil levant; une maison blanche se montrait derrière un bouquet d'arbres d'où s'échappait un mince filet de fumée. Ses yeux se mouillèrent en la regardant. Il resta quelques mi-

nutes à cette place, jetant les yeux de tous côtés et les ramenant toujours vers cette maison où si souvent Louise l'avait attendu. On aurait dit qu'il en voulait emporter l'image dans son cœur. Le postillon fit claquer son fouet, et les chevaux battirent du pied. Ce bruit arracha Pierre à sa muette et longue contemplation. Il sauta dans la voiture. — En route! dit-il brusquement. — Les chevaux partirent, et un moment après, un coude du chemin lui cacha la maison et la mer.

A quelque temps de là, un soir, à la Capucine, où elle s'était établie avec Roger, Louise reçut une lettre timbrée de Constantine.

— Une lettre de Pierre! dit-elle en battant des mains. Elle l'ouvrit à la hâte, et voici ce qu'elle lut :

« Ma chère petite commère,

« Vous doutiez-vous que j'étais en Afrique, à six cents lieues de vous, dans un affreux coin de terre, chez les Kabyles? C'est une idée qui m'a pris subitement un soir que j'étais au Buisson, quand j'ai poussé ce fameux cri qui vous a tant étonnée. L'idée venue, je suis parti sans vous dire adieu; j'aurais craint de vous laisser voir tout mon chagrin... Vous étiez si heureuse!

« Qu'aurais-je fait au pays? Votre présence aurait-elle comblé le vide immense où m'avait jeté votre perte? Assurément non! Vous m'aviez désaccoutumé de la solitude. Fallait-il retourner dans cet hôtel de la rue Miromesnil où l'ennui avait failli m'étouffer? Qu'avais-je fait pour mériter une si triste fin? C'est alors que la lecture d'un journal m'a tout à coup rappelé l'Algérie et la vie d'autrefois. J'ai senti comme le souffle de la guerre passer sur mon visage, mon sang a coulé plus vite, et j'ai revu comme dans un rêve, passant avec la rapidité de la foudre, mes vieux chasseurs à cheval, les clairons, les drapeaux, les fanfares et tous ces régimens hâlés qui faisaient ma famille au temps jadis. L'odeur de la poudre venait de me monter à la tête! Quelques heures après, j'étais au Havre, et le chemin de fer me ramenait à Paris. Le ministre, chez qui je suis tombé comme une bombe, a bien voulu me rendre mes épaulettes. On parlait d'une expédition, et j'ai laissé là mes amis pour courir à mes soldats.

« J'étais à peine débarqué, que l'expédition s'est mise en marche. J'ai senti l'odeur connue des lentisques, j'ai vu les spahis courant comme des chèvres sur les collines; cette agitation, cette activité, ce premier tumulte du départ me rappelaient mille souvenirs qui fouettaient mon sang... j'avais la poitrine gonflée. Ah! quelle joie, chère commère! Il faisait un temps superbe. Les baïonnettes étincelaient au soleil, et l'on entendait partout le long frémissement des

bataillons qui marchent. Avec quels transports n'écoutais-je pas tous ces bruits! Mon escadron était à l'avant-garde. Dès les premières montagnes, les balles nous ont salués. Mon cheval s'est mis à piaffer... Le clairon a sonné la charge, et nous sommes partis!.. Ah! je ne m'ennuyais plus! je crois même que je vous ai un peu oubliée, commère.

« Le soir nous avons bivouaqué sur un plateau. Le temps s'est gâté, et il s'est mis à pleuvoir. Je me suis endormi en regardant l'ombre des sentinelles qui se promenaient le long des feux. Quand je me suis réveillé, j'avais les pieds dans l'eau et la tête sur un caillou... Jamais je n'ai passé de meilleure nuit. Le front me cuisait un peu. Le yatagan d'un Arabe avait coupé le cuir de mon képi. A Paris je croirais que je suis blessé, ici c'est une égratignure. Dominique est avec moi. Rien n'a pu le déterminer à me quitter. Dominique a eu le bras éraflé par une balle.

« Si vous me demandez quand nous nous retrouverons, je n'aurai rien à vous répondre. Que sais-je? Qu'irais-je faire en Normandie? Vous revoir? Eh! mon Dieu, votre souvenir est trop près de moi pour que j'y joigne encore votre présence! Vous n'êtes pas malheureuse, n'est-ce pas? Donc je reste au régiment. Et puis que vous dirai-je? je me sens bon à quelque chose, utile à mon pays; cela me relève à mes propres yeux et rachète l'oisiveté ridicule où j'ai vécu trop longtemps. Le marquis de Grisolle, mon oncle, peut me déshériter à présent,... je n'ai plus besoin de fortune.

« Le soir, au coin du feu, quand vous serez seule, pensez à moi. On ne sait pas ce qui peut arriver. Votre pensée me rendra peut-être visite au moment où je dirai adieu à tout ce que j'aime ici-bas, et tout, c'est vous. Il me semble que je sentirrai cette pensée s'arrêter sur moi, et mon dernier souffle vous en remerciera.

« N'allez pas croire au moins que je sois malade; c'est la mort d'un camarade qui vient de rendre l'âme qui m'a fait écrire ces quatre lignes. Le pauvre garçon arrivait de France; une balle l'a jeté par terre ce matin. Quant à moi, commère, je me porte comme un chêne; n'ayez donc pas peur.

« Adieu, chère Louise, votre vieux compère vous embrasse et envoie une poignée de main à Roger. Je retiens votre premier enfant; je veux être son parrain. Tâchez que ce soit un garçon, nous l'appellerons Pierre, et j'en ferai un capitaine. »

La lettre finie, Louise s'essuya les yeux et posa sa tête sur l'épaule de Roger. — Que Dieu le protége! c'est lui qui nous a faits ce que nous sommes, dit-elle.

AMÉDÉE ACHARD.

LE POÈTE

HISTORIEN LITTÉRAIRE

M. de Lamartine définit quelque part la critique d'une manière assez peu bienveillante, et pourtant, si j'ai bonne mémoire, il n'a pas trop à s'en plaindre. Depuis trente-six ans, il a toujours été choyé par la critique. Les *Méditations*, les *Harmonies*, *Jocelyn*, n'ont recueilli que des éloges, et c'était justice. Si *la Chute d'un Ange* et le *Voyage en Orient* n'ont pas rencontré la même sympathie, ce n'est pas la faute de la critique, mais la faute du poète, et le poète ne devrait pas l'oublier. Si l'*Histoire des Girondins*, l'*Histoire de la Restauration*, l'*Histoire de l'Empire ottoman*, l'*Histoire de la Russie*, n'ont pas été acceptées comme des prodiges d'érudition, M. de Lamartine doit savoir pourquoi. L'opinion publique s'est prononcée spontanément, et la critique n'a pas eu besoin d'intervenir. M. de Lamartine apprend et enseigne en quelques mois ce qui demanderait aux esprits les plus pénétrans plusieurs années d'études; ce que MM. de Hammer et Schnitzler ont amassé péniblement, il prétend l'acquérir sans peine, et il s'étonnerait de l'indifférence des lecteurs! Chacun sait qu'il ne sait pas, qu'il n'a pas eu le temps d'apprendre, et il trouve de mauvais goût qu'on dédaigne ses livres d'histoire comme des romans destinés à distraire les oisifs! Enfant gâté du public et de la presse, il se fâche contre ceux qui l'ont toujours traité avec une extrême indulgence. En vérité, c'est de l'ingratitude. Il a peut-être oublié maintenant les termes dont il s'est servi pour définir la critique; mais ceux qui ont voué leur vie à l'analyse des œuvres de l'intelligence ne peuvent les oublier. Il y a dans cette

définition une rancune mal déguisée dont nous devons tenir compte. « Cette puissance des impuissans, » c'est ainsi que M. de Lamartine qualifie la critique. Heureusement la critique ne ressemble pas à la démocratie dont parle avec tant d'éloquence M. de Pontmartin : si elle concevait des ressentimens, elle ne voudrait pas *les venger*. Il n'appartient qu'aux écrivains gentilshommes de rêver de telles vengeances. Les écrivains roturiers se contentent de venger des injures (1). Or la définition donnée par M. de Lamartine n'a rien d'injurieux. C'est une boutade de poète en colère parfaitement inoffensive, et qui peut tout au plus amener le sourire sur les lèvres.

D'ailleurs M. de Lamartine a pris soin lui-même de réfuter sa définition d'une manière victorieuse. Ceux qui avaient pu le croire sur parole pensaient sans doute que les poètes n'avaient qu'à tenter la critique pour révéler sur-le-champ et sans effort leur puissance souveraine dans ce domaine nouveau. Le jugement que vient de porter M. de Lamartine sur l'ensemble de la littérature française doit leur prouver qu'ils se sont trompés. La puissance des impuissans n'est pas si facile à conquérir que les poètes se plaisent à l'affirmer. Pour donner son avis, ce qui est sans doute un bien maigre lot, il faut encore prendre la peine d'étudier les hommes et les choses dont on parle; mais un pareil souci n'est pas digne d'un vrai poète, et M. de Lamartine s'est évertué à nous le prouver. Son érudition ne l'embarrasse pas. Il y a dans le développement de sa pensée une franchise, une liberté qui n'ont rien à démêler avec le doute. Voilà ce qui s'appelle prouver sa puissance. Les petits esprits qui n'ont jamais rien inventé, qui ont dépensé toute leur vie à chercher la raison du sentiment qu'ils expriment, se croient obligés de connaître les hommes dont ils parlent. M. de Lamartine inaugure dans la critique un système tout nouveau. Il parle sans hésiter des hommes et des choses dont il a entendu parler. Quel admirable entrain, quelle verve d'imprévoyance, quelle magnificence d'oubli! Il ne s'inquiète pas de savoir si la seconde page contredit la première; à quoi bon? Un pareil souci n'appartient qu'aux impuissans; les poètes devinent tout, et n'ont besoin de rien apprendre; étudier, réfléchir, hésiter, comparer, sont des nécessités misérables que les poètes ne connaissent pas. Ils savent parce qu'ils veulent savoir, et la volonté leur tient lieu d'étude. Précieux privilége que je leur envie! Malheureusement j'ai la faiblesse de croire que pour parler il faut savoir, que pour savoir il faut étudier. Cette croyance naïve ne s'accorde pas avec la fécondité : quand on se laisse arrêter par de telles minuties, il n'y a pas moyen

(1) S'ils n'aiment mieux les dédaigner en les estimant juste ce qu'ils estimaient les obséquiosités et les flatteries de la veille.

de lutter avec la plume facile de Scudéri, et M. de Lamartine, pour humilier les impuissans, tient à produire bon an mal an quelques milliers de pages. Nous autres gens de peu, nous sommes confondus. Nous ne pouvons lutter avec lui. Nous voulons savoir pourquoi nous parlons, et nous hésitons avant de parler. M. de Lamartine n'hésite jamais. Quelques esprits chagrins se permettront de relever çà et là, dans les jugemens qu'il prononce, quelques erreurs de chronologie; ils ont grand tort, et je les plains, c'est la manière la plus sûre de trahir leur impuissance. Les poètes ne relèvent pas de la chronologie; ils parlent, chacun le sait, la langue des dieux, et vivent dans l'éternité. Nous autres petits esprits, qui ne parlons que la langue humaine, nous prenons la peine d'apprendre dans quel temps, dans quel lieu les événemens se sont accomplis. Les écrivains qui vivent dans l'éternité ne s'occupent jamais de ces menus détails, et j'avoue qu'ils ont bien raison; ils profitent de leur privilége.

Tout irait bien jusque-là, si les admirateurs de M. de Lamartine, parmi lesquels je tiens à me ranger, ne poussaient leur indulgence un peu trop loin. Ils ne permettent pas qu'on relève les erreurs du poète devenu critique. Il est vrai qu'il a choisi la critique, personne ne l'ignore, comme un pis-aller, comme un délassement. Il juge les vivans et les morts, parce qu'il n'est plus en humeur d'inventer. C'est une manière ingénieuse de justifier la définition de la critique. Il ne peut plus inventer, et il veut juger. Cette démonstration ne me paraît pas victorieuse. On ne m'accusera pas de dénigrement, je l'espère du moins. Personne n'admire plus que moi les *Méditations* et les *Harmonies*, j'ose même dire que personne ne les a jamais louées avec plus d'empressement; mais quand je vois M. de Lamartine s'aventurer sur le terrain de la critique, je regrette sa crédulité. Je me rappelle involontairement l'anecdote de ce grand seigneur du siècle dernier à qui l'on demandait s'il savait jouer du violon et qui répondait : « Je n'ai jamais essayé. » M. de Lamartine, qui a dépensé les plus belles années de sa vie dans l'expression de ses joies et de ses douleurs personnelles, et qui, dans ce domaine étranger à l'étude, a conquis une gloire retentissante et légitime, s'est avisé un beau matin de toucher à l'histoire littéraire, non pas pour l'étudier, fi donc! mais pour la raconter, ou plutôt pour la deviner. Hélas! la divination est un art perdu, tout dégénère; les plus puissans, comme les plus infimes, sont aujourd'hui obligés de s'informer avant de parler. L'âge d'or est passé depuis longtemps, nous sommes aujourd'hui dans le siècle de fer. On a beau parler la langue des dieux, bon gré mal gré, il faut accepter cette cruelle nécessité. Adam, de qui les poètes ne relèvent pas, puisqu'ils sont de race

divine, puisque chacun les prend pour des anges sur la terre. Adam dans le paradis terrestre nommait chaque chose et chaque créature par son nom, et pourtant il n'avait appris aucune langue. Les poètes veulent aujourd'hui faire pour l'histoire ce qu'Adam faisait pour la création. Leur prétention est de tout deviner. Quand ils se trompent, c'est pure étourderie, ce n'est jamais ignorance. C'est du moins l'opinion de leurs plus fermes admirateurs. Ils ne peuvent ignorer, puisqu'ils sont doués de la science intuitive. Ils ont tout au plus oublié. Ils sont si loin du ciel, leur première patrie, que les défaillances de leur mémoire ne doivent pas nous étonner. Leur patrie nouvelle, la patrie que l'exil leur impose, est si pleine de misères, que leur nature s'appauvrit à leur insu. Ils oublient, parce qu'ils ne sont pas au milieu de leurs pairs. Ainsi, quand on se permet de leur dire qu'ils se trompent, on commet une impardonnable bevue. On les accuse de paresse, d'ignorance, on ne devrait s'en prendre qu'à leur mémoire. Ignorer, oublier sont deux choses qu'il n'est pas permis de confondre. L'ignorance est purement humaine, l'oubli ne doit pas nous étonner de la part des créatures divines. Quand il plaît à M. de Lamartine de raconter à sa manière l'histoire de la littérature française, nous aurions mauvaise grâce à lui demander pourquoi il traite les documens dont l'autorité n'a jamais été contestée avec un sans-façon qui blesse les hommes studieux. Les poètes ne sont pas faits pour écouter, encore moins pour accueillir de telles questions. Que leur parole s'accorde ou ne s'accorde pas avec les faits accomplis, peu importe. Notre premier, notre plus impérieux devoir est d'entendre leur parole avec respect.

Les conseils que je donne ici au lecteur ne m'appartiennent pas. Je ne suis qu'un écho, je répète humblement ce que disent en toute occasion les admirateurs de M. de Lamartine, non pas les admirateurs éclairés, mais ceux qui confondent la dévotion avec la superstition. Je crains pourtant, et pourquoi ne le dirais-je pas? qu'ils ne discréditent leur idole en lui attribuant de trop nombreux priviléges. La divinité des poètes n'est peut-être pas aujourd'hui un argument sans réplique. On veut bien ne pas la révoquer en doute, pourvu qu'ils se contentent de chanter ou de pleurer. Dès qu'ils désertent l'ode et l'élégie, et s'aventurent dans le champ de l'histoire, on écoute ce qu'ils disent comme des paroles purement humaines, et le doute commence, doute impie, je l'avoue, mais enfin doute avéré. Je crois donc que les admirateurs superstitieux de M. de Lamartine agiraient sagement en lui conseillant l'étude de l'histoire politique et littéraire, si toutefois il peut s'y résigner. S'ils continuent à l'encourager dans le dédain des faits accomplis, ils lui rendront, sans le vouloir, un très mauvais service. Les esprits sceptiques, et le

nombre en est grand parmi nous, se méprendront sur le sens de cette indulgence. Ils croiront qu'on veut tout lui pardonner, comme à un enfant, et ce n'est pas là sans doute ce qu'on espère. Les amis du poète proscrivent la contradiction comme une impiété. Les sceptiques ne les prendront pas au mot, et se diront peut-être : « Nous avions tort en effet de juger les caprices d'un enfant comme des œuvres viriles. Il ne sait pas l'histoire, il ne l'a jamais étudiée, mais il lui plaît d'en parler. A quoi bon le troubler dans cette innocente fantaisie? Ses méprises ne peuvent égarer personne. Ceux qui veulent connaître le passé savent d'avance qu'ils ne doivent pas consulter ses livres. Il est donc parfaitement inutile d'en discuter la valeur. » J'ai lieu de penser que les admirateurs superstitieux de M. de Lamartine n'ont pas prévu les conséquences de leurs invectives. Ils accusent de méchanceté, de perfidie, d'ingratitude ceux qui se permettent de ne pas approuver toutes les pages signées de son nom. Ne feraient-ils pas mieux de ranger M. de Lamartine parmi les écrivains de race humaine et de lui indiquer les bévues qu'il commet, pour épargner aux sceptiques le triste soin de les signaler? En lisant les éloges qui lui sont prodigués, je me rappelle involontairement la fable de *l'Ours et l'Amateur de Jardins*. Ses panégyristes l'assomment en voulant le défendre. Dans ces hymnes ferventes, il n'y a pas une strophe qui ne soit un pavé : « Vous l'accusez d'ignorer, s'écrient-ils d'une voix irritée, pourquoi lui reprocher son ignorance? Admirez plutôt la magnificence de ses pensées. Ceux qui savent le passé n'auraient jamais trouvé ce qu'il trouve. » Ainsi leurs louanges mêmes sont un aveu. Ils le condamnent en croyant le glorifier. S'ils avaient relu La Fontaine, ils n'auraient jamais risqué ces paroles imprudentes.

M. de Lamartine nous avait promis un *cours familier de littérature*, et ceux qui croient à la puissance divinatrice des poètes attendaient ses leçons avec impatience. Il n'a pas à se plaindre du public, chacune de ses pages est accueillie par la foule avec une respectueuse déférence. Il raconte ses premiers succès de collége, et l'on applaudit. Il retrouve dans un vieux tiroir oublié ou bien il refait une description du printemps, et l'on bat des mains, on admire la précocité de son génie, on se demande comment un écolier de douze ans a pu choisir des images si bien assorties, disposer si habilement des paroles si harmonieuses : personne ne songe à discuter l'authenticité de cette trouvaille inattendue. Il plaît à M. de Lamartine de faire une excursion dans l'Inde, et chacun s'empresse de le suivre dans ce lointain voyage. Malheureusement, en commençant son *cours familier de littérature*, il n'avait aucun plan préconçu. Sous sa plume dévorante, l'épopée indienne s'est bientôt consumée, et nous voici,

par un détour un peu long, ramenés à la littérature française. Les premières pages du *cours familier* traitaient de l'origine des langues, et si l'auteur n'a pas jeté un jour nouveau sur cette question difficile, il faut avouer du moins qu'il en a parlé avec une hardiesse héroïque. Il tranche toutes les difficultés par la révélation, et sur ce terrain la philologie ne peut engager la discussion. Aujourd'hui nous sommes bien loin de l'origine des langues, bien loin de l'épopée indienne; nous sommes en France, au milieu des hommes que nous avons connus et dont le nom retentissait à nos oreilles quand nous étions encore assis sur les bancs du collége. Il nous est donc permis de contrôler les jugemens que prononce M. de Lamartine. Il n'y a ni témérité ni présomption à discuter ce qu'il affirme, à combattre les croyances qu'il professe. Pour le suivre sur ce terrain qui nous est familier, l'érudition et la sagacité de Court de Gébelin ne sont pas de première nécessité : c'est la bonne foi qui doit jouer le premier rôle; mais au moment de parler, je me trouve arrêté par une difficulté singulière, par un obstacle inattendu. Comment discuter l'enseignement littéraire de M. de Lamartine? L'enseignement lui paraît sans doute chose trop futile pour occuper ses loisirs. Le cours familier qu'il nous a promis est une suite d'extraits entremêlés de récits très nombreux. Je n'ai rien à dire des extraits, qui sont en général choisis avec discernement, mais dont le choix ne demande pas de grands efforts d'intelligence. Quant aux récits, dont quelques-uns ne manquent pas de charme, nous pouvons tout au plus les accepter comme une distraction. Avec la meilleure volonté du monde, le plus habile ne réussirait pas à y découvrir une leçon. M. de Lamartine ne possède pas l'esprit didactique; loin de moi la pensée de lui en faire un reproche. Son plus grand bonheur, si je dois me prononcer d'après son *cours familier*, est de raconter non pas les événemens publics, mais sa vie personnelle. Les moindres épisodes de son enfance ou de sa jeunesse ont à ses yeux une immense importance. Il n'y a pas dans ses souvenirs une journée indifférente. Tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a rêvé, tout ce qu'il a vu prend sous sa plume les proportions d'un événement. Il reprend dans son *cours familier* son auto-biographie. Nous avons lu avec plaisir ses *Confidences*, surtout les premières, et nous trouvons qu'il en atténue l'effet en les prolongeant.

Nous ne tenons pas à savoir pourquoi M. de Lamartine parle de Chateaubriand avec une admiration embarrassée, et parfois même avec amertume; mais nous avions le droit d'attendre un jugement sur un écrivain qui tient une si grande place dans l'histoire littéraire de notre temps, et au lieu d'un jugement M. de Lamartine nous offre un récit dont la puérilité se joue de toute vraisemblance. Le

jeune écolier du collége de Belley désirait ardemment voir l'auteur de *René*. Lui parler, il n'y songeait pas, ses vœux n'allaient pas si loin. Accompagné d'un camarade animé du même désir, il s'aventure dans le bois d'Aulnay. Il savait confusément que Chateaubriand s'était retiré dans la Vallée-aux-Loups. Demander sa maison, à quoi bon? Il y a dans les murs où respire un homme de génie quelque chose de particulier qui ne se définit pas, mais qui se devine. Le futur auteur des *Méditations poétiques* ne s'y trompe pas. La maison de Chateaubriand est fermée. Comment apercevoir le grand écrivain? Les deux écoliers de Belley grimpent sur un arbre. A cheval sur une maîtresse branche, ils attendent patiemment que Chateaubriand paraisse. Il paraît enfin, il descend de son perron, il ouvre la porte du jardin. O bonheur inespéré! c'est bien lui. Il ne dément pas son portrait; grosse tête et jambes grêles, il n'y a pas à se méprendre. Socrate jouait aux osselets : Chateaubriand joue avec son chat. Quelle joie pour les deux écoliers de surprendre le génie dans ce passe-temps familier! Le chantre de Velléda, d'Eudore et de Cymodocée jette à son chat qui le suit hors de son jardin des boulettes de pain, et le chat court après les boulettes. N'est-ce pas là un souvenir plein d'intérêt? Nous apprenons par la même occasion que les deux écoliers, avant d'apercevoir le grand homme, ont déchiré leurs habits en grimpant sur la crête d'un mur couvert de tessons de bouteille. C'est en écrivant de telles pages que M. de Lamartine veut initier ses lecteurs à l'histoire littéraire de notre pays.

Je voudrais n'avoir pas à citer d'autres anecdotes de la même valeur; mais il faut garder le silence, ou dire sa pensée tout entière. Quand il s'agit d'un écrivain dont la renommée repose sur des titres légitimes, les ménagemens seraient pure faiblesse. Nous ne pouvons oublier les *Méditations* et les *Harmonies*, qui placent M. de Lamartine au premier rang de nos poètes. Nous aurions voulu le voir demeurer dans le rôle qui lui a donné la gloire. Puisqu'il recommence à tout propos le récit de sa jeunesse, nous sommes obligé de noter dans cette narration les pages puériles, qui malheureusement sont trop nombreuses. On se demande comment un écrivain parvenu à la maturité peut écrire de pareils enfantillages. Nous aimerions mieux nous trouver en face de pensées sérieuses, mais il ne dépend pas de nous d'élever le débat. M. de Lamartine raconte avec emphase les détails les plus futiles sans réussir à exciter dans l'âme du lecteur une émotion, même passagère. Il désirait, comme son ami Auguste Bernard, voir Mme de Staël. De la part d'un écolier, c'était sans doute un désir très naturel; mais le moyen imaginé pour contenter ce désir est presque aussi ingénieux que l'expédition de la Vallée-aux-Loups. Pour apercevoir Mme de Staël, les deux amis passent

une journée entière dans un fossé sur la route de Nyons à Coppet. Leur courage est dignement récompensé; il leur est enfin donné d'entrevoir la moderne Sapho à travers la poussière soulevée par les roues de son carrosse : bonheur précieux que M. de Lamartine célèbre dignement! Cette nouvelle personnification le frappe d'un *second respect* pour la fécondité intellectuelle de son siècle. Ces dernières paroles, qu'on pourrait trouver étranges, ne m'appartiennent pas : l'arithmétique appliquée à l'admiration est une invention aussi aimable que hardie, que je n'entends pas revendiquer. M. de Lamartine, par ses relations de famille, aurait pu facilement pénétrer dans le salon de Mme de Staël comme dans le salon de Chateaubriand; mais s'il eût employé de tels moyens, toute sa jeunesse se fût décolorée, il serait descendu au rang de personnage prosaïque. Voir Chateaubriand du haut d'un châtaignier, Mme de Staël du fond d'un fossé, à la bonne heure! voilà qui est poétique. Un homme qui débute ainsi dans la vie se détache vigoureusement sur le fond monotone de notre société; il ne fait rien comme tout le monde, chacun sent qu'il est réservé aux plus grandes choses. Il y a trente-six ans, quand je lisais pour la première fois les *Méditations poétiques*, je m'étais contenté prosaïquement d'emprunter le livre à un de mes camarades. Si je m'étais caché dans un fossé sur la route que devait suivre M. de Lamartine, si j'avais épié son passage pour lui demander un exemplaire de ses *Méditations*, qui sait ce que je serais devenu? Il est probable que ma vie tout entière se fût ressentie de ce premier début, la renommée m'aurait témoigné plus d'indulgence; mais je suis demeuré platement dans les conditions prosaïques de la vie ordinaire. Je n'ai guetté ni M. de Lamartine ni Chateaubriand. J'ai lu ce qu'ils ont écrit sans grimper sur les châtaigniers pour les apercevoir, et me voilà Gros-Jean comme devant. Que la jeunesse médite cet enseignement!

La manière dont M. de Lamartine aperçoit lord Byron est plus ingénieuse encore que l'expédition de la Vallée-aux-Loups et la journée passée dans un fossé sur la route de Nyons à Coppet. L'orage gronde, la foudre sillonne la nue; l'amant désolé que nous avons connu dans les *Pages de la Vingtième année* sous le nom de Raphaël s'est réfugié dans une grotte au bord du lac du Bourget, entre un vieux mendiant et un petit berger. La pluie tombe par torrens. Que c'est beau! Tout à coup un cri se fait entendre, un cri de détresse. Une barque paraît sur la cime des vagues écumeuses, une barque armée de quatre vigoureux rameurs. Une rame vient de se briser; l'abîme va les engloutir. Sur l'avant de la barque, Raphaël aperçoit un beau jeune homme, immobile, intrépide et souriant, mais si beau, si beau, que pour voir son pareil il faut s'adresser aux contes de

fées. Tout naturellement Raphaël interroge le vieux mendiant, qui connaît tous les gens du pays et les étrangers qui viennent promener leur ennui dans les montagnes de la Suisse et de la Savoie. Le mendiant ne sait pas le nom de l'intrépide navigateur, mais il peut du moins vanter sa bienfaisance et traiter sévèrement ceux qui parlent de sa méchanceté. Quoiqu'il écorche un peu le nom de lord Byron, Raphaël réussit pourtant à le deviner. Il n'a fait qu'entrevoir le poète anglais pendant quelques minutes, à la lueur des éclairs, mais cette rapide apparition a suffi pour graver son image dans la mémoire du voyageur. Que dites-vous de cet épisode? Peut-on rêver une rencontre plus poétique entre l'auteur des *Méditations* et l'auteur du *Corsaire?* Quelle admirable réunion de circonstances imprévues! Puis vient l'éloge du visage entrevu tout à l'heure sur l'avant de la barque livrée à toute la fureur des vents, car j'omettais de dire que le gouvernail s'était brisé en même temps qu'une rame. A ce propos, M. de Lamartine cite un passage de Moore, qui sans doute est mal traduit, puisqu'il n'offre aucun sens, et un passage de Beyle, dont il écrit le nom, par méprise ou par étourderie, comme celui de l'auteur du *Dictionnaire historique et critique*. Après le panégyrique des yeux et de la bouche, nous avons le panégyrique du menton, qui paraît jouer un rôle immense dans l'harmonie souveraine de ce poétique visage. Mais la phrase la plus étonnante est celle qui s'applique à la beauté du front : le front de lord Byron était plus haut que large, et cette singularité s'explique d'autant plus facilement, qu'il rasait ses tempes et ramenait ses cheveux sur son front. L'explication, je l'avoue, n'explique pas grand'chose. Pour arriver à louer Byron en termes si étranges, ce n'était pas la peine de s'abriter sous un rocher, entre un mendiant et un berger, pendant une terrible tempête. La pompe de l'exorde ajoute encore à la puérilité de la narration.

Il y a dans les souvenirs de M. de Lamartine une confusion que nous avons peine à comprendre, qui étonne tous les témoins des choses qu'il raconte. Les événemens les plus récens, les rencontres de la veille prennent dans sa mémoire un caractère inattendu, qui peut convenir au roman, mais dont l'histoire littéraire ne s'accommode pas. En lisant les pages signées de son nom qu'il nous donne pour un cours de littérature, les hommes qui ont franchi les années de la jeunesse marchent de surprise en surprise, et se demandent à bon droit s'ils rêvent ou s'ils veillent. Sa première entrevue avec Victor Hugo semble écrite par un étranger qui n'aurait jamais connu l'auteur des *Orientales*, qui ne saurait rien de sa famille. On dirait qu'il s'agit d'un épisode des temps héroïques, sur lesquels les historiens les mieux informés peuvent varier sans manquer à la bonne foi.

Chateaubriand, en parlant de Victor Hugo, l'appelait l'enfant sublime. Le duc de Rohan, qui plus tard fut archevêque de Besançon, conduit M. de Lamartine chez Victor Hugo, dont le nom commençait à grandir. Or tous ceux qui ont connu Victor Hugo savent très bien qu'il était le plus jeune fils du général Hugo. L'aîné de la famille était Abel Hugo, le second fils s'appelait Eugène; *le Conservateur littéraire*, publié sous la restauration, était signé tour à tour par les trois fils du général. Cependant M. de Lamartine, en racontant sa première entrevue avec Victor Hugo, intervertit l'ordre des naissances avec un sans-façon qui serait à peine excusable chez un étranger. Savoir ce que je rappelle n'est certainement pas un mérite; mais à quoi bon dénaturer les faits? Comment ne s'est-il pas trouvé près de M. de Lamartine un ami assez hardi pour lui dire qu'il se trompait? Le narrateur aperçoit deux enfans blonds et sourians sur les genoux de leur mère, Abel et Eugène, les aînés de Victor; il pénètre dans un cabinet d'étude et se trouve en face du poète adolescent, dont les tempes sont couvertes de la moiteur du génie. C'est à lui qu'appartiennent ces dernières paroles. Il ne comprend pas le poète sans les frissons de la pythonisse. L'intelligence d'Eugène Hugo, qui avait jeté de vifs éclairs dans *le Conservateur littéraire*, s'est de bonne heure obscurcie, et son nom n'est demeuré que dans la mémoire de ses amis. Quelques pages sur André Chénier attestent chez lui un sentiment très fin de la beauté poétique. Abel Hugo, mort il y a quelques années, a publié sous la restauration quelques pièces traduites du *Romancero*. Comment donc M. de Lamartine a-t-il pu voir sur les genoux de leur mère Abel et Eugène Hugo, tandis que leur plus jeune frère, déjà parvenu à l'adolescence, portait sur ses tempes la moiteur du génie? Ceux qui ne savent pas avec quelle facilité l'auteur des *Méditations poétiques* dénature les faits familiers à tout le monde pourraient se demander s'il a jamais connu Victor Hugo.

Selon son habitude, M. de Lamartine n'assigne aucune date à l'entrevue qu'il raconte, mais il caractérise l'entretien engagé entre l'enfant sublime et le chantre d'Elvire en termes qui ne se recommandent pas précisément par la modestie. Les deux poètes parlaient entre eux comme deux exilés du ciel qui se retrouvent sur la terre. Nous savons depuis longtemps que la poésie est la langue des dieux : c'est une vérité consacrée qu'on apprend sur les bancs du collége; mais je crois qu'il serait de bon goût, quand on a l'honneur de parler soi-même la langue divine, de ne pas traiter la terre avec un dédain si superbe. Il y a de certains éloges qu'on ne doit pas s'adresser, qu'il vaut mieux attendre. On est de race divine, on n'en dit rien, et tout le monde vous en sait gré. Les premiers vers de Victor Hugo ont été publiés en 1822, c'est-à-dire deux ans après les *Méditations*

poétiques. Il serait donc intéressant de connaître la date de cette entrevue où la moiteur du génie joue un rôle si important. Malheureusement M. de Lamartine a négligé de nous dire en quelle année le duc de Rohan le conduisit chez Victor Hugo. Le visiteur est né onze ans avant l'exilé du ciel qui s'entretenait avec lui des misères de cette terre d'épreuves, il est donc probable qu'il a dû lui parler avec une autorité un peu plus que fraternelle; mais à cet égard le récit est muet, nous ne savons rien de cet entretien, sinon qu'ils appelaient le ciel leur patrie et la terre un lieu d'exil.

Que M. de Lamartine ignore l'histoire de l'Europe, je ne m'en étonne pas : les émotions de sa vie ne lui ont pas laissé le temps de l'étudier. Qu'il oublie les journées mêmes dont sa vie est faite, voilà ce qui sera pour moi un perpétuel sujet de surprise. Et ce qui m'étonne encore davantage, c'est que personne ne relève, en marge de ses épreuves, les méprises qu'il prodigue presque à chaque page. Victor Hugo n'est pas un homme des temps fabuleux; pourquoi faire de lui l'aîné de sa famille? Quand on voit le narrateur se fourvoyer à ce point en recueillant ses souvenirs personnels, quelle confiance peut-on accorder à ses récits historiques? La connaissance du passé exige des études laborieuses, la vie des nations ne se laisse pas deviner; mais ignorer sa propre vie, parler de ses contemporains, de ceux qu'on a coudoyés, comme si on ne les avait jamais rencontrés, voilà qui me confond. Il y a des écrivains qui n'inventent rien et qui croient inventer en transcrivant leurs souvenirs. M. de Lamartine invente à son insu. C'est une erreur que nous devons condamner même dans un *cours familier de littérature*. Une mémoire plus fidèle, une plus grande simplicité de langage seraient le meilleur moyen d'enchaîner l'attention du lecteur. Les erreurs que je relève, et que chacun aperçoit, éveillent une défiance trop légitime.

J'avais déjà lu dans les *Confidences* de M. de Lamartine une anecdote que j'aurais voulu ne pas retrouver dans le *Cours familier de littérature*. Nous avons tous admiré dans notre jeunesse l'ode adressée à M. de Bonald, et qui s'appelle *le Génie*. Nous prenions pour sincères les sentimens exprimés dans cette pièce lyrique. Nous apprenons aujourd'hui pour la seconde fois que l'auteur, en écrivant ces vers, dont le rhythme et la mélodie nous ont charmés, ne consultait pas ses souvenirs personnels, et se faisait l'écho des salons. Il ne connaissait pas une page de M. de Bonald; il avait entendu parler de la *Législation primitive*, et les éloges recueillis au passage lui suffisaient pour composer une ode. C'est peut-être un procédé usité parmi les poètes, je n'en sais rien : usité ou non, il n'est pas prudent de le révéler. Célébrer le génie sur ouï-dire, et le confesser, n'est pas le moyen le plus sûr d'établir l'autorité morale de la poésie. C'est là

une espiéglerie dont on peut se vanter entre initiés, mais qu'il n'est pas sage de confier aux profanes. Dire à toute une génération, aujourd'hui parvenue à la virilité : « Ce que vous avez pris pour une émotion vraie n'était qu'un jeu d'esprit; j'ai assemblé en strophes harmonieuses des paroles qui n'avaient pour moi qu'une valeur musicale, » en vérité, c'est pousser trop loin le dédain de ses lecteurs. Après un pareil aveu, l'auteur aurait mauvaise grâce à dire que la critique le traite avec irrévérence. Parmi les juges les plus sceptiques, jamais un seul n'eût songé à porter contre M. de Lamartine une telle accusation. Chacun prenait les premières méditations poétiques pour des pages empreintes d'une émotion réelle, et voici que M. de Lamartine vient nous détromper. Nous étions dupes de son habileté. J'ai besoin de croire que toutes les pièces de son premier recueil n'ont pas été composées dans les mêmes conditions que l'ode adressée à M. de Bonald. Si des aveux du même genre venaient à se multiplier, la poésie ne serait plus une œuvre d'imagination, mais une œuvre de mensonge. En relisant cette confession renouvelée, dont l'auteur du *Cours familier de littérature* pouvait très bien se dispenser, je me suis demandé quel motif le poussait à cette cruelle franchise, cruelle pour lui-même, bien entendu, et je n'ai pas réussi à le deviner. Est-ce humilité, repentir, ou bien est-ce un caprice de vanité? A-t-il cru qu'en nous contant cette supercherie, il nous donnerait une preuve éclatante de sa supériorité? Quelle que soit la vraie cause de sa conduite, je pense qu'il s'est fourvoyé. Orgueil ou repentir, peu importe : il valait mieux nous laisser notre croyance. Puisqu'il avait célébré en vers harmonieux la *Législation primitive*, il devait respecter notre confiance comme une partie de sa gloire. Nous aurions pardonné au poète d'avoir pris dans sa jeunesse un sophiste pour un philosophe, quoique en 1820 il fût en âge de se renseigner. Quand nous le voyons, trente-six ans plus tard, donner son enthousiasme comme une niche ingénieuse qu'il s'est plu à nous jouer, et parler pourtant de la *Législation primitive* en homme qui ne la connaît guère, notre étonnement se change en dépit. En appliquant les doctrines de M. de Bonald, nous n'aurions pas un gouvernement dont les ministres seraient nommés par Dieu! Je crois bien que M. de Lamartine, aujourd'hui comme en 1820, en parle sur ouï-dire.

A propos de l'ode adressée à M. de Lamennais, l'auteur des *Méditations poétiques* ne confesse aucune supercherie. Nous devrions penser qu'il parle pertinemment de l'*Essai sur l'Indifférence*. Cependant le doute s'éveille en nous quand nous lisons dans le *Cours familier de littérature* que depuis Jean-Jacques Rousseau jusqu'à l'auteur d'*Indiana* jamais style pareil ne s'était vu. La parenté lit-

téraire de Lamennais et de Jean-Jacques n'est contestée par personne; mais l'*Essai sur l'Indifférence* a précédé *Indiana* de plusieurs années, et le second terme de comparaison manque de justesse. Si nous en croyons les pages publiées cette année, le disciple de Rousseau, qui défendait l'autorité de l'église dans la langue du vicaire savoyard, après avoir lu les premiers vers de M. de Lamartine, se serait écrié comme Archimède : *Eurêka*. Et notez que l'abbé Lamennais, en poussant cette exclamation, avait le coude appuyé sur son oreiller! Qu'il ait exprimé son admiration en grec ou en français, peu nous importe. Ce que nous devons constater d'après le témoignage de M. de Lamartine, c'est qu'en répétant le cri du géomètre de Syracuse, il voyait dans l'auteur des *Méditations* un défenseur de l'église. Qu'eût-il pensé de l'ode du jeune poète en lisant ce que nous venons de lire? Il avait étudié tour à tour Bossuet et Rousseau, et plus d'une page de l'*Essai sur l'Indifférence* rappelle l'*Histoire des Variations*, tandis que la page suivante réveille le souvenir de l'*Émile;* mais eût-il pardonné à son panégyriste de placer l'*Essai sur l'Indifférence* après *Indiana?* Il est au moins permis d'en douter. Les éloges que M. de Lamartine donne aujourd'hui à l'abbé Lamennais ne s'accordent pas précisément avec l'ode publiée en 1820, et ne paraissent pas inspirés par une lecture très attentive de ses œuvres. De quelque manière en effet qu'on juge les variations politiques et religieuses de cet illustre écrivain, qu'on le plaigne ou qu'on l'approuve, qu'on lui attribue la connaissance de la vérité au début ou à la fin de sa vie littéraire, on a peine à comprendre la manière dont M. de Lamartine le baptise. Grand agitateur de style! C'est un étrange panégyrique. Ou les termes ne signifient rien, ou bien ils signifient que l'abbé Lamennais a passé sa vie à remuer des mots. C'était bien la peine de s'écrier : *Eurêka*, pour obtenir après sa mort un éloge aussi énigmatique. Agitateur de style, autant vaut dire rhéteur. S'il est arrivé à l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* de déclamer comme Rousseau, on ne peut contester la puissance de sa dialectique, et je crois qu'il a souvent remué des idées. En étudiant les pages signées de son nom, on est amené à penser qu'il n'a jamais été assez franchement théologien pour répudier la philosophie, ni assez franchement philosophe pour répudier la théologie; mais l'éloge que lui accorde M. de Lamartine est bien voisin de l'ingratitude.

M. de Lamartine essaie de tracer le portrait de Balzac, et j'avoue que les premières lignes ont excité en moi une vive curiosité. Entre l'auteur des *Méditations poétiques* et l'auteur de *la Comédie humaine*, l'abîme est si profond, que je me demandais comment le poète lyrique avait pu toucher à de telles œuvres. Hélas! ma curiosité a été

cruellement déçue. Pour tracer le portrait qui m'avait alléché, le poète n'a pas eu besoin de regarder son modèle. C'est une œuvre de fantaisie dans le sens le plus réel du mot. Il est vrai que, pour simplifier sa tâche, le peintre s'est dispensé de nommer les récits sur lesquels il donne son jugement. J'avais peine à me figurer M. de Lamartine lisant *César Birotteau*, *le Lys dans la Vallée*, ou *la Peau de Chagrin*. J'avais raison. Je ne crois pas maintenant qu'il ait jeté les yeux sur une seule page de ces récits très peu lyriques. Il fait pour Balzac ce qu'il avait fait pour M. de Bonald; il parle de lui sur ouï-dire. Par un caprice singulier, en même temps qu'il exalte *la Comédie humaine*, il traite la personne de l'auteur, ou du moins l'extérieur de la personne, avec une sévérité railleuse à laquelle je ne m'attendais pas. Il parle de ses vêtemens trop courts et trop étroits. Il va même, et c'est une hardiesse étrange pour ceux qui ont connu Balzac, jusqu'à lui donner des bas bleus. Il est vrai que le romancier était parfois négligé dans sa tenue, mais il avait de grandes prétentions à l'élégance, et s'efforçait de prendre place parmi les lions quand il allait dans le monde. Il préférait les bottes vernies aux bas bleus, et je ne sais pas pourquoi M. de Lamartine se plaît à le représenter comme un collégien que sa famille aurait laissé grandir sans renouveler son costume. Quant au jugement prononcé sur la valeur littéraire de Balzac, il a de quoi nous étonner. Nous apprenons aujourd'hui pour la première fois que l'auteur de *la Comédie humaine* est supérieur à Molière par la fécondité : s'il demeure au-dessous de lui, il ne doit s'en prendre qu'à l'imperfection de son style. Voilà ce qui s'appelle un portrait vraiment original, une découverte inattendue; jamais personne ne se fût avisé de ce rapprochement singulier. Il était réservé à l'auteur des *Méditations poétiques* de placer Molière en regard de Balzac, et d'assigner à Molière le second rang dans l'ordre intellectuel. C'est ainsi que M. de Lamartine écrit l'histoire!

A-t-il voulu témoigner de la bienveillance à M. Sainte-Beuve? Vraiment je n'en sais rien. Il fait de lui un Protée merveilleux dont toutes les métamorphoses défient la sagacité des plus hardis prophètes; mais après avoir dit que sa conversation ravissait Mme Récamier, qu'il luttait de charme et d'imprévu avec Chateaubriand, il ajoute qu'il a étudié les grands hommes à la loupe, il fait de lui l'inventeur d'une sorte d'entomologie littéraire. Si j'étais à la place de M. Sainte-Beuve, j'hésiterais avant de remercier. Cet éloge est mêlé de tant d'égratignures, qu'on peut le relire deux fois sans deviner l'intention du panégyriste. L'auteur des *Consolations*, plus pénétrant que moi, plus familier avec les réticences, les demi-mots et les sous-entendus, sait sans doute à quoi s'en tenir.

Pour M. Alfred de Vigny, le pinceau de M. de Lamartine n'est pas moins capricieux. Le nouvel historien littéraire, qui veut bien descendre parmi ceux qu'il avait si cruellement condamnés, caractérise le talent de l'auteur d'*Éloa* en termes que les critiques ordinaires, je veux dire ceux qui ne possèdent que la puissance des impuissans, n'auraient jamais imaginés. Il le place sur un isoloir pour le préserver du coudoiement de la foule. Il fait de lui une espèce de Siméon Stylite, immobile et majestueux. Est-ce un éloge, est-ce une épigramme? J'abandonne aux critiques de nos jours le soin de se prononcer. Mais d'abord M. de Lamartine sait-il bien ce que c'est qu'un isoloir? On enseigne aux écoliers qu'un corps électrisé placé sur un isoloir est préservé de toute communication avec le réservoir commun, avec la terre que nous habitons. M. de Lamartine a-t-il pensé aux conséquences qu'on pourrait tirer de cette comparaison scientifique? En vérité je n'ose le croire, car, sans se piquer de malice, le lecteur pourrait se dire : M. Alfred de Vigny est un homme à part, tellement à part, que la foule ne prend aucun souci de sa parole, et dans ce cas l'épigramme ne serait pas d'accord avec la raison. M. de Lamartine, pour compléter le portrait, ajoute que le Moïse du poète rappelle le Moïse de Michel-Ange. Je veux croire que l'auteur a visité l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, et connaît le tombeau de Jules II; mais je m'épuise en efforts inutiles pour trouver un point de comparaison entre l'œuvre du statuaire et l'œuvre du poète. Je crains que M. de Lamartine n'ait choisi le nom de Michel-Ange au hasard comme un nom sonore qui devait embellir sa période.

Ceux qui connaissent l'histoire littéraire de notre temps se rappellent sans doute un échange d'épîtres entre M. Alfred de Musset et M. de Lamartine. L'auteur de *Rolla*, après avoir témoigné sa profonde et légitime admiration pour l'amant d'Elvire, laissait échapper un soupir de découragement, et le poète dont les tempes commençaient à se dépouiller traitait son jeune ami avec une sévérité paternelle. Aujourd'hui voici que l'amant d'Elvire essaie de caractériser le talent de M. Alfred de Musset comme pourrait le faire un critique étranger au commerce des muses. Il parle en prose, et nous avons le droit de le juger comme un simple prosateur; mais les hommes habitués à parler la langue des dieux s'avisent de bien des choses que les profanes ne trouveraient pas. Au témoignage de M. de Lamartine, M. Alfred de Musset applique les couleurs du Corrége sur les contours de l'Albane. C'est pour l'Albane un grand honneur, pour Corrége un sujet d'étonnement. C'est à peu près comme si l'on disait : les vers de Racine sur la pensée de Florian. Il est impossible d'imaginer un rapprochement plus imprévu. Décidément je commence à croire que la plus sûre manière de révéler sa puissance est

de ne rien étudier. On garde une plus grande liberté d'allure, on n'est pas arrêté à chaque pas par des souvenirs importuns. Les critiques ordinaires qui connaissent le Corrége et l'Albane n'oseraient les rapprocher. M. de Lamartine, qui sans doute les ignore tous deux, ne montre pas tant de timidité. Nous pouvons maintenant nommer les aïeux de M. Alfred de Musset; c'est une découverte inattendue.

Pour compléter le tableau de la littérature contemporaine, M. de Lamartine parle avec une prédilection marquée des orateurs qui ont illustré la tribune française. On pouvait, on devait croire qu'il se trouverait plus à l'aise sur ce nouveau terrain, car personne n'a jamais mis en doute le talent oratoire du nouvel historien de notre littérature. Malheureusement le désir d'écrire des mots à effet l'a entraîné bien loin de la vérité. En parlant de la restauration, il avait déjà essayé le portrait de Royer-Collard, et ses plus fervens admirateurs sont obligés d'avouer qu'il n'avait pas réussi. Il revient à cette grande figure, et j'ai le regret de dire que la seconde tentative n'est pas plus heureuse que la première. Il voit dans Royer-Collard un homme philosophe par nature, orateur par réflexion, et il ajoute que les discours de l'orateur philosophe ne se comprenaient qu'à la seconde, et souvent même qu'à la troisième lecture; aveu que nous devons enregistrer, mais qui ne révèle pas chez l'historien une grande puissance d'attention, car les discours de Royer-Collard se recommandent tout à la fois par l'élévation des idées et la clarté du langage. Il est vrai qu'il ne se complaît pas dans les lieux communs, mais ce n'est pas une raison suffisante pour l'accuser d'obscurité. Sous la plume de notre historien, M. Lainé devient une figure antique, non pas de celles qui se trouvent dans Plutarque, mais une figure détachée d'une page de Tacite. M. de Lamartine a choisi Tacite pour son parrain et donne à entendre en toute occasion qu'il le préfère à tous les autres modèles. C'est de sa part une admiration bien désintéressée, puisqu'il n'a jamais imité la concision de son parrain. A l'égard de M. de Serres, l'admiration de M. de Lamartine se conçoit plus aisément, si l'on consent à prendre au sérieux la définition du modèle. M. de Serres serait le plus lyrique de tous nos orateurs, et M. de Lamartine veut être avant tout un orateur lyrique. Au premier aspect, cette définition est inoffensive; mais si l'on prend la peine de l'approfondir, on ne tarde pas à découvrir qu'elle proscrit l'étude technique des questions. Un orateur lyrique méprise les chiffres ou les assouplit. Tout ce qui touche à la matière l'effarouche, comme la boue effarouche l'hermine. Il craindrait de souiller sa pensée en descendant jusqu'aux vulgaires intérêts dont se compose trop souvent la vie des nations. Pour lui, vivre c'est planer;

fouler la terre, c'est déroger. Cette définition ne s'accorde pas précisément avec les discours de M. de Serres; mais qu'importe? C'est un caprice de peintre qui a du moins le charme de l'imprévu, et d'ailleurs ce caprice se comprend d'autant mieux que M. de Lamartine, secrétaire d'ambassade à Naples, en congé à Paris, était chargé d'initier M. de Serres, nommé ambassadeur, aux récentes révolutions d'Italie.

Après les portraits de MM. Lainé et de Serres, je n'ai pas grand'chose à mentionner. Les signes imaginés par le peintre pour caractériser ses modèles sont tellement indécis, qu'ils demeurent à peu près inutiles. M. Thiers, dont la voix n'est ni mélodieuse ni sonore, discute les questions et tient à mettre l'auditoire au fait. M. de Lamartine l'admire avec une sorte d'étonnement : ce n'est pas là ce que j'appellerai un trait indécis; mais en parlant de M. Guizot, de M. Barrot, il n'est pas tout à fait aussi clair. M. Guizot est caractérisé par son nom. Quant à M. Barrot, il représente l'universalité. Est-ce une ironie, est-ce un compliment? Pour ma part, je n'en sais rien, mais j'avouerai humblement que M. Barrot ne s'était pas révélé à moi comme un esprit encyclopédique. J'ai toujours rendu justice à l'élévation de son talent. Quant à l'universalité de son intelligence, je n'ai pas été assez pénétrant pour la découvrir. Il m'a semblé qu'il disposait d'un certain nombre de principes assez vrais, assez libéraux, mais qu'il éprouvait quelque embarras quand la discussion l'amenait sur le terrain des faits. Me suis-je trompé? La raison et la vérité sont-elles du côté de M. de Lamartine? Ce n'est pas à moi qu'il appartient de le décider.

Je ne veux pas insister cependant sur l'histoire de la tribune française, car on m'accuserait à bon droit d'abuser de l'évidence. Le peintre a mis tant de fantaisie dans ses portraits, que les modèles sont difficiles à reconnaître. Il me paraît plus expédient d'appeler l'attention du lecteur sur quelques figures du siècle dernier dessinées en traits hardis et nouveaux. On pensait jusqu'à présent que le style de Jean-Jacques Rousseau était plus laborieux que celui de Voltaire. M. de Lamartine est d'un autre avis. Il voit dans Voltaire le grand *monétisateur* de l'esprit humain. Nous ne le chicanerons pas pour un barbarisme de plus ou de moins : il est habitué à ne reculer devant aucune témérité; quand la langue lui résiste, il la meurtrit sans pitié; mais il fait de Rousseau un écrivain spontané, et vraiment on est tenté de croire qu'il n'a jamais lu une page de l'*Émile* ou de *la Nouvelle Héloïse*. Chose étrange, après avoir vanté le style de Jean-Jacques comme naturel et involontaire, il le compare au style de Platon. Or les lecteurs du *Phédon* ou du *Timée* n'ont jamais pensé que Platon fût un écrivain spontané. Il était réservé à M. de Lamar-

tine d'en faire un esprit naïf. C'est abuser des priviléges du génie. Il paraît que Jean-Jacques a inondé l'Europe de ses romans. Quelle découverte! les ignorans croyaient jusqu'à présent qu'il n'avait écrit qu'un seul roman, *la Nouvelle Héloïse*. Ce n'était pas assez pour inonder l'Europe. Quelle erreur! Jean-Jacques Rousseau, pendant trente ans, a chanté le *ranz* des vaches à la France étonnée et charmée. Pour *la Nouvelle Héloïse*, passe encore, il ne faut pas se montrer trop sévère; mais l'*Émile*, mais *les Confessions*, mais *le Contrat social*, comment les ramener au *ranz* des vaches? Et le *Discours sur les sciences*, et le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, est-ce encore le *ranz* des vaches? Qui diable se serait avisé de cette merveilleuse comparaison? Un projet de constitution pour la Pologne, une lettre à l'archevêque de Paris, toujours le *ranz* des vaches! Quelle mélodie! C'est à désespérer tous les musiciens. Il faut voir cependant comme M. de Lamartine juge les prosateurs qui ont précédé Rousseau. Il les tance vertement. Fénelon, prose molle; Bossuet, prose brusque. On croyait que Fénelon, en écrivant les *Aventures de Télémaque*, avait abusé du souvenir de l'Odyssée, mais on se plaisait à reconnaître l'élégance de son style : autre bévue que nous devons enregistrer; l'élégance n'est que de la mollesse. Nous pensions que les *Oraisons funèbres* et le *Discours sur l'Histoire universelle* pouvaient se comparer, pour l'abondance et la majesté, aux plus belles pages de Cicéron : que nous étions mal informés! Le seul mérite de Bossuet, c'est la brusquerie. Quant à Buffon, il est trop majestueux, et décrit les mœurs des animaux sans témoigner la moindre sensibilité. M. de Lamartine n'hésite pas à le baptiser du nom d'athée. Le mot est dur, mais l'ombre de Buffon pourra se consoler en songeant au *ranz* des vaches chanté pendant trente ans par Jean-Jacques Rousseau; puis il a préparé la langue de la science pour Herschel et Audubon, un astronome et un naturaliste qui ne s'en doutaient pas. Le portrait de Buffon est un des plus curieux que nous puissions citer, car l'écrivain français se trouve avoir préparé *dans un autre idiome* la langue d'un astronome et d'un naturaliste. Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin dans le domaine de l'invention.

L'éloge donné à M. Michelet ne manque pas non plus d'originalité. Shakspeare de l'histoire! Reste à savoir si la science historique et l'art dramatique s'accommodent de cette alliance. M. Cousin aurait enseigné à la France la philosophie de l'enthousiasme; malheureusement on attendait de lui le mot de Dieu, et il n'aurait dit que des demi-mots. Si l'Ecosse et l'Allemagne lisent le portrait de M. Cousin, elles s'étonneront quelque peu, j'imagine. Reid, Dugald Stewart, Hamilton, ne sont pas précisément des enthousiastes. Leibnitz et Kant, Fichte, Schelling, Hegel, ne sont guère connus sous cette dé-

nomination. Parmi les cinq noms que je viens de rappeler, il y en a trois au moins qui ont toujours signifié la science la plus austère, et je n'ai pas besoin de les désigner; mais M. de Lamartine ne s'inquiète pas de ces menus détails.

Sa conversation avec M. de Talleyrand donnerait à penser que le diplomate vieilli dans les négociations, qui avait connu Mirabeau, voyait dans l'auteur des *Méditations poétiques* l'héritier de ce grand nom. Je ne voudrais pas prendre sur moi de contester l'authenticité du récit. Je me demande seulement si le narrateur, dont je ne révoque pas en doute la parfaite sincérité, n'est pas dupe d'une raillerie.

Plus d'un lecteur, je ne l'ignore pas, me trouvera bien sévère pour M. de Lamartine, et se demandera pourquoi j'épluche avec tant d'attention des pages improvisées. Je prévois le reproche, et ne suis pas embarrassé pour le réfuter. Je n'ai jamais considéré la science comme une obligation. Il y a d'heureuses natures qui peuvent conquérir la renommée sans pâlir sur les livres, et je n'hésite pas à ranger M. de Lamartine parmi ces natures privilégiées. Les *Méditations*, les *Harmonies* et *Jocelyn*, qui n'ont rien à démêler avec l'étude, sont d'admirables ouvrages, que j'ai loués en toute occasion de manière à prouver que personne n'estime plus haut que moi le génie lyrique de l'auteur; mais les esprits que le ciel a traités avec le plus de générosité ne peuvent se dérober à la condition commune, à la nécessité d'étudier, dès qu'ils veulent parler d'histoire et de philosophie. Maitres souverains de leur pensée, affranchis de toute lecture, tant qu'ils demeurent dans le domaine de leurs impressions personnelles, tant qu'ils parlent de leurs espérances, de leurs regrets, ils trébuchent à chaque pas, s'il leur prend fantaisie de se mêler à la discussion. Ils ne savent pas et dédaignent d'étudier. Soit paresse, soit présomption, ils essaient de tout deviner, et ne devinent rien. Des esprits très ordinaires, je le veux bien, moins richement doués, j'y consens, mais qui ont vécu dans le commerce des livres, qui connaissent le passé, qui le connaissent d'une manière précise, qui n'ont jamais essayé de le deviner, s'attribuent le droit de relever leurs bévues, et là-dessus les courtisans se récrient. Les hommes de génie ne relèvent pas de la loi commune. Quand ils se trompent, il faut s'incliner devant leur méprise, car il y a dans leur méprise même une part de vérité que le vulgaire ne saisit pas. J'avouerai que cette prétention me semble exorbitante. Que les hommes de génie ignorent l'histoire et la philosophie, qu'ils dédaignent l'étude et se nourrissent des pensées que leur suggère la vie réelle et présente sans les renouveler, sans les agrandir par le spectacle de la vie des nations pendant les siècles évanouis, c'est un droit que je ne veux pas leur disputer; mais qu'ils s'abstiennent de parler

des choses qu'ils ignorent, ou s'ils méconnaissent les conseils de la prudence la plus vulgaire, qu'ils se résignent de bonne grâce au contrôle de l'opinion.

Les courtisans littéraires de M. de Lamartine, qui se comptent par centaines, ne l'entendent pas ainsi. Ils renoncent à soutenir qu'il connaît les choses dont il parle, mais ils trouvent de très mauvais goût qu'on se permette de relever ses méprises. Pour se dérober au reproche d'impiété, la critique devrait se taire et s'agenouiller. Si cette prétention était accueillie, les idées les plus fausses deviendraient bientôt la monnaie courante de la conversation. Pour témoigner son respect à M. de Lamartine, la génération nouvelle serait obligée d'accepter comme vraies toutes les affirmations qu'il lui plaît de signer de son nom, c'est-à-dire que l'adulation et le mensonge prendraient le gouvernement de notre littérature. Il ne dépend pas de nous d'empêcher l'avénement d'un tel régime et d'assurer la domination de la franchise; mais il nous est du moins permis de protester. Le *Cours familier de littérature*, nous tenons à le dire, est un des livres les plus puérils qui aient paru depuis longtemps, un livre qui n'enseigne rien aux ignorans, et ne réveille aucun souvenir dans les esprits à demi éclairés. Est-ce un livre amusant? Les plus frivoles n'oseraient l'affirmer. Ce confus entassement de noms célèbres ne donne pas même aux désœuvrés une heure de distraction. Inutile à ceux qui veulent s'instruire, sonore et enfantin pour ceux qui savent, ce livre singulier à force de puérilité n'a pas de raison d'être. Si M. de Lamartine était entouré d'amis sincères, il renoncerait à le continuer. Il n'y a pas une page de son *Cours familier* qui n'amoindrisse sa renommée poétique. Tous les beaux vers qui ont ému notre jeunesse se confondent à notre insu avec ces périodes pompeuses, et la frivolité de l'historien rejaillit sur l'auteur des *Méditations*. Si la science n'est pas faite pour M. de Lamartine, qu'il ne touche pas à la science, c'est le parti le plus sage. S'il ne veut étudier ni l'histoire, ni la philosophie, qu'il ne compromette pas son nom dans ces *causeries* sans portée où s'escriment aujourd'hui trop d'esprits vulgaires; qu'il ne donne pas pour une série de leçons des souvenirs ramassés au hasard, qui sont la négation évidente de tout enseignement. Voilà ce que disent tout bas les amis dévoués qu'il n'a jamais rencontrés; voilà ce qu'il faut lui dire tout haut. C'est la meilleure manière de lui témoigner l'admiration qu'il a méritée par les œuvres de sa jeunesse et de sa virilité, qu'il s'applique à déconcerter par les œuvres de son âge mûr.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1856.

Il est des instans véritablement curieux dans la vie des nations. La politique se remplit d'indécisions et d'obscurités au sein desquelles les esprits flottent sans savoir exactement où ils vont arriver. Cherche-t-on à surmonter les impressions mauvaises pour croire absolument à l'invariable durée de la paix? Aussitôt on aperçoit partout des luttes, des mésintelligences, des froissemens, qui dénotent des troubles étranges et une tension extrême dans tous les rapports. Admet-on plutôt la possibilité de la guerre comme le triste résultat de ces dissonances qui éclatent partout? Alors on pèse dans la même balance les périls d'une rupture violente et les difficultés relativement fort secondaires qui inspirent ces doutes, on rapproche l'effet de la cause, et on se dit que des peuples sensés, que des gouvernemens éclairés et alliés ne peuvent se laisser aller à une telle extrémité pour quelques divergences d'opinion ou de conduite. Il y a trois ans, au commencement de la crise orientale, on disait un jour que la guerre était inévitable et qu'elle était impossible. Elle était inévitable en effet, parce que la marche des choses conduisait fatalement, et depuis de longues années, à un choc décisif. Elle paraissait impossible, parce que tous les intérêts matériels conspiraient à l'écarter, parce que, depuis près d'un demi-siècle, on semblait avoir perdu l'habitude des grandes luttes militaires, parce qu'enfin les gouvernemens, à peine convalescens de leurs commotions, auraient pu avoir assez de leurs affaires intérieures. Le temps s'est chargé de concilier ces contradictions. Il faudrait dire aujourd'hui que la guerre n'est ni inévitable, ni surtout impossible, et c'est à cause de cela sans doute qu'elle ne naîtra pas de dissidences passagères.

Il n'est pas moins vrai que quinze jours viennent de s'écouler, et que toutes ces questions qui tiennent l'Europe dans une si singulière perplexité depuis quelque temps sont encore très loin d'être résolues. Ce sont quinze

jours de plus passés en discussions stériles sur les affaires de Naples, sur l'occupation des principautés danubiennes et de la Mer-Noire, sur la situation de Bolgrad, sur le traité de Paris, sur l'alliance de la France et de l'Angleterre, et sur la crise ministérielle qui s'est enfin dénouée à Constantinople par l'avénement de Rechid-Pacha. Ces diverses questions qui se mêlent et sont les élémens de cette grande énigme qu'on appelle la politique européenne n'ont pas à tous les instans une égale importance. On ne peut dire assurément aujourd'hui que les affaires de Naples soient réglées, ni même près d'être réglées. Par une singulière coïncidence cependant, au moment où les journaux anglais pressent les cabinets de Londres et de Paris d'envoyer leurs passeports aux ministres du roi des Deux-Siciles, en présentant le fait comme accompli à l'égard du prince Carini, il se trouve que la question napolitaine semble perdre de sa gravité. Le roi Ferdinand a mis une certaine habileté à choisir son heure pour placer sous une protection spéciale les intérêts français et anglais pendant l'absence de nos légations. Si c'était là le prélude d'actes intelligens, de réformes intérieures, en un mot d'une politique plus conforme aux suggestions de l'Europe, ce serait évidemment le pas le plus décisif vers une solution, et c'est peut-être l'attente d'une solution de ce genre qui fait que la question napolitaine s'efface un peu momentanément.

L'intérêt se concentre donc plus particulièrement aujourd'hui dans les affaires d'Orient et dans tous ces litiges obscurs qu'a fait naître l'application du traité de Paris. Rigoureusement, matériellement, il n'est point douteux que la Russie, dans les difficultés qu'elle soulève au sujet de la délimitation de la Bessarabie, a pour elle le texte formel du traité du 30 mars, tandis que l'esprit de cette convention solennelle détruit ses prétentions. Or la Russie se réfugie dans le texte, et elle persiste d'autant plus dans son interprétation, que, même en admettant la démarcation à laquelle elle se rattache, et qui lui laisse Bolgrad, le grand objet de la querelle, elle perd quarante et une colonies bulgares sur un nombre total de quatre-vingt-deux, fondées par elle dans ces contrées. L'Autriche et l'Angleterre s'arment au contraire de l'esprit du traité pour refuser à la Russie la position de Bolgrad, comme pouvant donner accès sur le Danube, et tant que le traité n'aura point reçu, sous ce rapport, une exécution conforme à leurs vues, elles refusent de quitter l'une les principautés, l'autre la Mer-Noire.

Il y a là évidemment un ensemble de faits irréguliers dont la durée indéfinie suspendrait une menace permanente sur la paix de l'Europe. Qui réglera ces différends? A quel titre les puissances alliées pendant la guerre peuvent-elles agir aujourd'hui? On a tout d'abord fait appel à bien des considérations pour légitimer l'occupation des principautés par l'Autriche et la présence des vaisseaux anglais dans l'Euxin. Depuis quelque temps, on invoque le traité particulier signé le 15 avril 1856 entre la France, l'Angleterre et l'Autriche. Or que dit ce traité? Il stipule de la part des trois puissances une garantie plus étroite et solidaire des conventions du 30 mars et de l'intégrité de l'empire ottoman. La France, l'Angleterre et l'Autriche s'engagent à considérer comme un cas de guerre toute infraction au traité général. Il découle de là une question essentielle, celle de savoir avant tout s'il y a réellement

une violation du traité; dans ce cas seulement, la garantie solidaire devient effective, et alors les trois puissances s'engagent à concerter leur action, à s'entendre avec la Sublime-Porte sur les mesures devenues nécessaires. Prétendre, comme on l'a fait, que chacune des puissances signataires peut engager les autres par son interprétation, ou exercer sa garantie individuelle, est tout simplement une diplomatie de fantaisie. Le traité du 30 mars est violé, dit-on, par la résistance de la Russie. C'est là justement la question. Le cabinet de Pétersbourg affirme au contraire qu'il n'a nul dessein de se soustraire à ses obligations, qu'il se borne à interpréter un texte. La France, sans soutenir les prétentions de la Russie, et sans vouloir participer aux actes d'occupation de l'Autriche et de l'Angleterre, voit simplement une obscurité à éclaircir, une contradiction à effacer. De là la politique des diverses puissances. La Russie persiste jusqu'à ce moment dans son refus d'abandonner Bolgrad; l'Autriche et l'Angleterre persistent à rester dans les principautés et dans la Mer-Noire; la France demande que tout le monde observe le droit, que les puissances fixent diplomatiquement le sens du traité qu'elles ont signé, et que l'occupation étrangère cesse de peser sur la Turquie.

C'est dans cet intervalle qu'une crise ministérielle est survenue à Constantinople, c'est-à-dire dans le pays le plus intéressé à voir disparaître ce dernier vestige de la guerre, l'occupation. On connaît les péripéties de cette crise, qui a commencé par la démission du grand-vizir, Aali-Pacha, et du ministre des affaires étrangères, Fuad-Pacha, qui s'est apaisée un moment, pour se réveiller bientôt et se terminer en définitive par l'avénement de Rechid-Pacha. Le nœud de la crise ministérielle de Constantinople est visiblement dans les rivalités qui ont un instant mis aux prises la diplomatie française, représentée par M. Thouvenel, et la diplomatie anglaise ou autrichienne, et dans les efforts tentés récemment pour amener la Turquie à prendre un parti au sujet de l'occupation prolongée de son territoire. L'explication plausible de la retraite définitive d'Aali-Pacha, c'est que le grand-vizir s'est senti embarrassé entre des avis contraires et également pressans. En apparence, ce revirement semblerait indiquer que la diplomatie française a dû céder à l'influence de lord Stratford de Redcliffe, qui favorisait l'avénement de Rechid-Pacha. Le fait est pourtant plus apparent que réel, et il ne faudrait pas en exagérer l'importance pour plusieurs motifs. D'abord la France soutenait à Constantinople, non un ministère, mais une politique, et il n'est nullement prouvé que le nouveau grand-vizir soit hostile à cette politique, qu'il soit disposé à accepter le cachet par trop britannique que lord Redcliffe veut lui imposer. Rechid-Pacha, dont la situation semble d'ailleurs assez difficile, n'est point un ennemi de la France. Sa politique consistera sans doute moins à subir de compromettantes solidarités qu'à temporiser, à éviter les froissemens et à se ménager tous les appuis. En outre, les affaires de la France à Constantinople sont entre des mains assez intelligentes et assez fermes pour être toujours maintenues au-dessus des oscillations ministérielles qui peuvent se succéder en Turquie. Considérée en elle-même, la crise qui vient d'avoir lieu à Constantinople ne modifie donc nullement la situation des choses. Cette situation reste ce qu'elle était, avec Rechid-Pacha de plus et des différends diplomatiques qui subsistent sans s'aggraver et sans se dénouer.

Mais il faut aller au cœur de ces affaires, en les dépouillant de ce qu'elles ont de local et d'oriental. Les difficultés actuelles, les inquiétudes qui traversent par moment les esprits, ne naissent point, on en conviendra aisément, de l'importance qu'il peut y avoir à donner quelques lieues de territoire contesté à la Russie ou à la Moldavie. Elles tiennent uniquement à ce fait, que la France, l'Angleterre et l'Autriche se sont trouvées en désaccord sur la manière d'entendre, d'assurer l'exécution d'un des articles du traité de paix, et que ces divergences de vues, en se prolongeant, risquent de dégénérer en antagonismes de politiques et de situations propres à affaiblir les alliances qui existent, à modifier par conséquent les conditions de la politique générale. Là est le nœud véritable de la question. Or, en observant ces situations et ces politiques, qui se sont dessinées sous des aspects divers depuis la paix, en consultant les intérêts, les convenances, de l'Autriche, de la France et de l'Angleterre, il est permis de se demander si, dans ces dissonances de conduite qu'on remarque, il y a les élémens d'une rupture possible, et si en définitive la difficulté qui a été le point de départ de cette crise vaut les embarras qu'elle cause. Est-ce l'Autriche, qui, pour faire prévaloir une interprétation particulière d'un traité collectif, peut pousser les choses jusqu'à un éclat dangereux? Le cabinet de Vienne a sans nul doute des intérêts considérables sur le Danube; il les défend avec une énergie patiente et souple. Tout ce qu'il pourra faire pour réaliser ses vues sur le Danube, il le fera; mais l'Autriche a plus d'un intérêt, le vaste corps de l'empire allemand a aussi plus d'une plaie douloureuse, et l'Italie est de ce nombre. Si donc l'Autriche multiplie ses efforts et saisit toutes les occasions pour asseoir sa prépondérance sur le Bas-Danube, elle n'ira pas cependant jusqu'au point où elle serait entièrement séparée de la France, où elle se trouverait placée entre notre pays, dont elle n'aurait rien à attendre en Italie, et la Russie, dont elle aurait tout à redouter. C'est son intérêt qui la rattache à l'Occident et à la paix. D'ailleurs est-il bien certain que l'Autriche, par une rupture, ne servît pas les secrets désirs de la Russie, en offrant au cabinet de Pétersbourg une occasion d'exercer des représailles et de chercher à regagner un ascendant militaire qui a été quelque peu diminué? C'est ce qui doit faire douter que l'Autriche ait réellement l'intention de dépasser certaines limites dans sa politique en Orient, et s'il en est ainsi, on ne voit pas d'où peut venir la menace d'un conflit continental, la France et l'Autriche ayant d'ailleurs la même pensée et le même objet, qui est d'assurer l'exécution des conventions de paix. Il y a simplement cette différence, que l'Autriche s'est engagée dans une voie qui pourrait la conduire là où elle ne voudrait point aller, tandis que la France s'est placée dès l'abord sur le terrain diplomatique, où toutes les questions aujourd'hui pendantes doivent être résolues.

Reste l'alliance de la France et de l'Angleterre, dont les dernières crises diplomatiques sont l'épreuve. Est-ce néanmoins dans cet obscur défilé qu'ira échouer cette grande alliance? Sans doute, depuis que la paix a été signée, on a pu noter dans la conduite des deux pays certaines discordances, des alternatives d'intimité ou de refroidissement, en un mot mille nuances, tenant à des considérations propres, à des circonstances passagères, quel-

quefois aussi à des intérêts étrangers à la diplomatie. L'Angleterre, on ne l'ignore pas, n'a point été complétement satisfaite dans son orgueil par le traité qui a mis fin à la guerre. Au moment où la paix est venue, elle comptait sur des succès éclatans, et en se résignant à déposer les armes, elle a tenu d'autant plus à tirer tout le parti possible de la situation nouvelle qui était créée. Depuis ce moment, d'où sont venues les divergences avec la France? L'Angleterre a pu désirer parfois donner à ses interventions un caractère plus décidé et moins retenu, notamment en Italie. Alliée de la France, elle n'a point vu peut-être sans une certaine humeur quelques apparences de rapprochement entre le gouvernement français et la Russie. Il est évident que le cabinet anglais ne s'est point départi d'une rigueur qui était dans son droit, tandis que la France, ainsi que le disait récemment l'empereur en recevant M. de Kisséléf, s'est préoccupée « d'adoucir par de bons procédés tout ce que la stricte exécution de certaines conditions pouvait avoir de rigoureux. » L'humeur britannique ne s'est point sans doute adoucie, lorsqu'on a su à Londres qu'un traité de commerce était négocié entre la France et la Russie. Enfin, comme un intérêt mercantile se mêle à tout au-delà du détroit, si l'Angleterre avait espéré que le retour de la paix permettrait à la France d'entrer dans la voie de la liberté commerciale, elle a été détrompée par l'ajournement du projet qui prononçait la levée des prohibitions.

L'impression laissée par quelques-uns de ces faits a pu n'être point étrangère aux déterminations qui sont survenues. Toujours est-il que pendant ce temps l'Angleterre se tournait vers l'Autriche et appuyait sa politique en Orient. Elle insistait pour la plus rigoureuse interprétation du traité de paix relativement à la délimitation de la Bessarabie; elle maintenait ses vaisseaux dans la Mer-Noire. Dans tout cela, on voit bien des différences d'opinion et de conduite, comme nous le disions, on aperçoit des momens d'épreuve dans la pratique de l'alliance; mais où remarque-t-on les signes d'une incompatibilité d'intérêts entre les deux pays? L'Angleterre, à coup sûr, n'est pas plus portée que la France à provoquer la guerre, et la France autant que l'Angleterre désire l'exécution des stipulations inscrites dans le traité de Paris. Lord Palmerston, dans un discours qu'il a prononcé récemment à Manchester, n'allait point au-delà de cette exécution stricte des conventions de paix. Il en résulte que si des inquiétudes ou des froissemens passagers peuvent parfois jeter quelque froideur entre les deux pays et diviser leur action, les intérêts fondamentaux les rapprochent. Au moment où la crise semble s'aggraver, on sent le besoin de faire un effort pour rétablir la communauté de vues et de politique. Par malheur, lorsque cet effort est tenté par les gouvernemens, il survient tout à coup un maladroit discoureur qui pense sans doute devancer l'avenir en faisant quelque sortie contre l'Angleterre. Le procès du gouvernement anglais est dressé en bonne forme, le réquisitoire produit de l'effet, et se répand en Europe. Seulement le gouvernement est réduit le lendemain à reconnaître qu'il peut avoir des auxiliaires plus compromettans qu'habiles, et à rappeler qu'envenimer les querelles, ce n'est point aider à les résoudre. C'est là le fait à constater depuis quelque temps : un travail évident s'accomplit pour réta-

blir dans l'action des gouvernemens une solidarité qui eût empêché les difficultés actuelles de naître, si elle eût toujours existé complétement. Les symptômes de ce travail sont partout, principalement dans les manifestations les plus récentes des gouvernemens, et ces symptômes sont autant de garanties de la durée de la paix.

Parmi les nuages qui passent sur l'Europe, au milieu de toutes ces affaires qui se déroulent, changent souvent d'aspect et laissent leur trace dans la politique générale, ne faut-il pas compter ces difficultés qui se rattachent incessamment à l'existence de Neuchâtel? C'est un débat qui attend depuis longtemps une solution; il est un exemple de plus des contradictions qui peuvent éclater parfois entre le droit public ancien et les faits nouveaux. On connaît cette histoire d'un petit pays qui se trouve être à la fois une principauté prussienne et un canton helvétique. Ce sont les traités de 1815 qui consacraient les droits de souveraineté du roi de Prusse; une révolution en 1848 détruisait l'œuvre du congrès de Vienne, et brisait le dernier lien entre Neuchâtel et la Prusse, en rattachant définitivement et exclusivement la principauté à la confédération helvétique. Depuis cette époque, le gouvernement prussien n'a cessé de protester, et la Suisse n'a cessé de repousser les protestations venues de Potsdam. Les faits ont suivi leur cours, tandis que le cabinet de Berlin avait le soin de placer ses titres de souveraineté sous la sauvegarde diplomatique des cinq grandes puissances, qui ne pouvaient s'empêcher de reconnaître les droits de la Prusse dans un protocole signé à Londres en 1852. Tel était encore l'état des choses, lorsque la dernière échauffourée tentée par le parti royaliste à Neuchâtel est venue faire revivre la question et lui donner une certaine importance. La Prusse a protesté de nouveau contre les changemens opérés dans la constitution de Neuchâtel, et le gouvernement de la confédération helvétique a refusé une fois de plus d'admettre ces protestations; mais le cabinet de Berlin ne s'est point arrêté là : il s'est adressé de nouveau aux grandes puissances, comme il l'avait fait déjà en 1852, et en même temps il a soumis la question à la diète de Francfort. La diète a répondu en reconnaissant d'abord les droits du roi de Prusse et en adhérant à la proposition d'une démarche diplomatique auprès du gouvernement suisse, pour obtenir la mise en liberté des insurgés royalistes qui sont sous le coup d'une instruction judiciaire.

C'est là d'ailleurs une démarche dans laquelle la Prusse semble devoir être appuyée par les autres cabinets, et elle devra avoir d'autant plus de poids auprès de la confédération. Qu'on le remarque bien, ce n'est point précisément un acte de clémence, une grâce, qu'on réclame de la Suisse; c'est en quelque sorte un préliminaire nécessaire de toute négociation. Or la Suisse, qui a déjà protesté contre la nécessité d'un accord quelconque avec la Prusse au sujet de Neuchâtel, admettra-t-elle une proposition qui semblerait reconnaître jusqu'à un certain point les droits revendiqués par le cabinet de Berlin? D'un autre côté, la Prusse elle-même, en reprenant en main cette affaire, veut-elle en venir réellement et simplement à une transaction honorable? C'est là évidemment une de ces questions compliquées qui ne peuvent se résoudre que dans un sentiment mutuel d'équité et de conciliation. En définitive, au point de vue international, Neuchâtel conserve toujours le double

caractère d'une principauté prussienne et d'un canton suisse; ces deux caractères se confondent et se limitent alternativement. C'est là le droit; mais en même temps est survenu un fait nouveau passé dans les habitudes, consacré par des votes publics, reconnu en quelque façon par tout le monde, c'est l'assimilation complète de la principauté à la confédération helvétique. Entre la suzeraineté de la Prusse tombée en désuétude et le fait nouveau doit intervenir une transaction à laquelle les deux pays se prêteront sans doute, et que les cabinets ne peuvent que favoriser. Si la Suisse se refusait à un accord, ou si la Prusse prétendait pousser jusqu'au bout la revendication d'un droit qu'on reconnaît plus volontiers en théorie qu'en fait, on ne peut se dissimuler que la question de Neuchâtel, sortant tout à coup de la demi-obscurité où elle est restée jusqu'ici, pourrait devenir un élément sérieux de complication dans la politique générale.

Les affaires d'Espagne n'ont qu'un rapport bien indirect avec les perplexités actuelles de l'Europe; elles ne s'y rattachent que comme un épisode de cette histoire éternelle des révolutions, — histoire assez éloquente par elle-même, puisque dans cette voie des révolutions un pays peut finir par s'égarer et ne plus savoir exactement où il va. La Péninsule en est là pour l'instant, ce nous semble. Elle est arrivée à ce point où elle se sent obsédée des souvenirs maussades d'une révolution, où elle s'inquiète des menaces d'une réaction immodérée, et où elle éprouve une peine extrême à retrouver sa vraie route, la route largement et franchement constitutionnelle. Il y a trois ans, un ministère présidé par le général Narvaez aurait eu sans doute un grand ascendant; il eût été considéré comme une garantie pour la royauté et pour les opinions sagement libérales. Ce ministère a fini par venir au monde après deux années d'évolutions fort imprévues; malheureusement la situation de la Péninsule reste pleine de mystères, l'existence même du cabinet est exposée à mille hasards. On ne peut se le dissimuler, le ministère espagnol a pour le moment à lutter contre toute sorte de difficultés qui tiennent principalement à l'incohérence des partis, au fractionnement des opinions et à ces jeux d'influences qui compliquent les situations au-delà des Pyrénées encore plus que partout ailleurs. Avec l'apparence de la force, c'est-à-dire avec le pouvoir extérieur de tout faire, le ministère est faible pourtant, parce qu'il manque de point d'appui.

Les partisans du dernier cabinet et du général O'Donnell, qui ne sont point sans avoir rendu quelques services, ne peuvent pardonner au général Narvaez le large système de révocation et d'exclusion qu'il pratique à leur égard, qu'il a pratiqué surtout à l'égard des chefs militaires dits *vicalvaristes*, dont pas un n'est resté debout; un nouveau journal vient même de paraître à Madrid pour recommencer la guerre et harceler le gouvernement au nom de cette fraction, qui représente certaines influences militaires et un libéralisme mitigé. D'un autre côté, en abolissant à peu près tout ce qui s'est fait depuis deux ans, en rendant à la royauté et au clergé leurs prérogatives, en suspendant d'une façon absolue la loi de désamortissement, le ministère a pu satisfaire les hommes de la nuance conservatrice la plus prononcée; il n'a ni leur concours actif ni leurs sympathies secrètes. M. Bravo Murillo s'est borné jusqu'ici à ne vouloir opposer aucun obstacle au gouvernement, sans faire cause

commune avec le cabinet. Le général Pezuela, qui a déjà refusé une des hautes charges de l'armée, et dont le nom a été mêlé à beaucoup de bruits depuis quelque temps, vient de publier une lettre qui a eu un certain retentissement à Madrid, et qui ressemble en effet à un manifeste. Le général Pezuela, qui est, comme on sait, le frère du marquis de Viluma, a senti le besoin de décliner toute solidarité avec les opinions purement absolutistes; il se prononce pour ce qu'il appelle un système *vraiment* représentatif. Seulement quel est ce système? Selon les vues de ce parti, qui n'est point sans influence aujourd'hui, la représentation nationale devrait être prise dans la noblesse, dans le clergé, dans le haut commerce, parmi les grands propriétaires et les hommes notables par leur intelligence ou leur industrie; elle se composerait de deux chambres, dont l'une serait élue par le pays : ce serait à peu près un retour vers les réformes projetées en 1852. Dans tous les cas, il y a là un élément d'opposition contre le gouvernement actuel.

Il résulte de ces divers faits une situation politique des plus confuses et assez critique, aggravée encore par la pénurie des finances et par la question des subsistances, qui s'offre au gouvernement sous un aspect presque redoutable. Quel eût été le moyen le plus efficace pour se mettre au-dessus de ces dangers et dissiper toutes ces incertitudes? C'eût été sans contredit la réunion des cortès; mais c'est là encore une des difficultés du moment. Le général Narvaez, bien que d'accord avec M. Pidal, avec M. Seijas Lozano, pour ne plus ajourner la convocation des chambres, a rencontré la résistance de ses autres collègues, d'autant plus portés à éloigner cette mesure qu'ils ont cru peut-être flatter un penchant de la reine. Tout est donc provisoire encore au-delà des Pyrénées, malgré les actes en apparence si décisifs qui se sont succédé depuis un mois. Il y a au pouvoir un chef énergique, obligé de faire face à tous les périls et à tous les piéges; il n'y a point jusqu'ici de régime régulier en Espagne, même après la résurrection complète de la législation politique de 1845, à laquelle on vient d'ajouter le rétablissement des anciennes lois sur la presse. Cette situation est grave assurément pour la Péninsule, pour le ministère formé il y a un mois, et elle ne l'est pas moins pour la royauté elle-même, placée aujourd'hui dans des conditions exceptionnelles. La reine Isabelle, à ce qu'on rapporte, a plusieurs fois saisi l'occasion, depuis quelque temps, d'ouvrir ses pensées : elle disait que jusqu'ici elle n'avait pu se faire connaître, qu'elle avait toujours obéi à quelque influence, mais que dès ce moment elle voulait suivre ses inspirations et ne gouverner que par elle-même. Elle peut beaucoup effectivement aujourd'hui. Si on cherche le sens des dernières commotions de l'Espagne, il est là. Les événemens n'ont point tourné au profit d'un parti, d'un homme, comme le général O'Donnell ou le général Narvaez; ils ont tourné au profit de la reine. C'est le résultat d'une révolution qui a prétendu faire vivre la royauté d'humiliations dans un pays essentiellement monarchique. On s'explique aujourd'hui comment on a pu si aisément supprimer tout ce qui s'est fait depuis deux ans et rétablir tout ce qui existait avant 1854. Le pouvoir royal est resté provisoirement le seul maître; mais si la révolution a fatigué le peuple espagnol par son impuissance et sa turbulence, ce serait, d'un autre côté, une étrange erreur, d'oublier les causes qui l'ont produite, qui l'ont facilitée.

Au fond, le pays ne veut ni des excès de la révolution ni des abus et des perturbations d'un autre genre qui ont conduit à la crise de 1854. Si la souveraine de l'Espagne a pu s'y méprendre et se laisser aller parfois au plaisir de se sentir reine, c'est-à-dire de jouer avec le feu, elle ne peut plus s'y tromper désormais. C'est dans le régime constitutionnel qu'est sa sécurité, c'est par lui qu'elle peut vaincre sans efforts les petites intrigues qui se sont agitées récemment non loin d'elle, et qui ne tendaient à rien moins qu'à la dépouiller de la couronne au moyen d'un mariage entre la princesse des Asturies, qui a cinq ans à peine, et un fils de l'infant don Juan, frère du comte de Montemolin. Toutes les fois qu'on aura l'air d'incliner vers l'absolutisme à Madrid, ces projets ou d'autres du même genre renaîtront inévitablement; dès qu'on se rapprochera du système constitutionnel, ils disparaîtront au grand jour. L'intérêt de l'Espagne et l'intérêt de la reine elle-même exigent donc également que la vie constitutionnelle reprenne son cours, et se substitue à ces petites combinaisons qui se croisent dans l'ombre, n'ayant d'autre effet que d'affaiblir tous les pouvoirs, de propager l'incertitude et de décourager le pays. Quant au parti conservateur espagnol, il doit songer qu'il donne aujourd'hui la mesure de sa virilité et de sa consistance. Qu'on remarque bien que rien n'est fait encore à Madrid, que tout est en suspens, c'est-à-dire que rien n'est définitif, et c'est en face de cette situation, lorsqu'une faveur de la fortune lui jette le pouvoir entre les mains, que le parti modéré se présente morcelé, subdivisé en mille nuances! Deux choses sont essentielles au-delà des Pyrénées : la première, c'est que le pouvoir ministériel sorte des conditions précaires où il est encore aujourd'hui, qu'il se recompose si cela est nécessaire, qu'il réunisse les hommes les plus capables, les plus intelligens, ou qu'il puisse du moins compter sur leur appui; la seconde, c'est que les cortès soient prochainement convoquées. Jusque-là, la crise politique continuera en Espagne, et l'existence du pays sera à la merci d'un incident imprévu.

CH. DE MAZADE.

POÉSIES

TRADUITES DE HENRI HEINE.

Le Livre des Chants est une des œuvres de Henri Heine que la France connaît le moins. Dans les traductions qu'on va lire, on s'est essayé à reproduire quelques-uns des plus gracieux motifs de ce premier recueil du poète. Cette tentative nous a paru se recommander par un sentiment vrai des qualités de l'original allemand. On ne s'étonnera point de voir quelques chants de jeunesse d'Henri Heine publiés dans un recueil à qui l'auteur d'*Atta Troll* a tant de fois communiqué les œuvres de sa maturité.

I.

A MA MÈRE.

Je porte haut le front, je suis fier, orgueilleux,
Et devant les plus grands je montre de l'audace,
A ce point que le roi, me regardant en face,
Ne pourrait me contraindre à détourner les yeux.

Mais, je veux te le dire, un sentiment pieux
Domine ma superbe, ô mère, et me terrasse
En ta sainte présence; il ne reste plus trace
De ce ressort qui fait escalader les cieux.

Suis-je alors accablé, sans bien m'en rendre compte,
Par ton puissant esprit qui tout pénètre, et monte
Et se perd dans le sein du Dieu qui l'a formé?

Ou n'est-ce pas plutôt la triste souvenance
D'avoir blessé ton cœur en mainte circonstance,
Ton cœur inépuisable et qui m'a tant aimé?

II.

LA TRESSE BLONDE.

A l'heure amollissante où l'âme poétique
Remue en soupirant les cendres du passé,
Le soir, un souvenir vainement repoussé
Redouble autour de moi l'ombre mélancolique.

Je revois comme au fond d'un miroir fantastique
Ma maîtresse aux yeux bleus. Son beau sein oppressé
Soulève un corset rose étroitement lacé :
Elle est silencieuse; elle coud et s'applique.

Mais, se levant soudain, de ses longs cheveux d'or
Elle coupe une tresse, — admirable trésor, —
Me le donne et me dit : Que ce soit notre chaîne!

Mon bonheur m'effraya! — Méphisto l'a troublé :
Il m'a mis cette tresse au cou, s'est attelé
A ce char de triomphe, et depuis il me traîne.

III.

NI HAINE NI AMOUR.

J'ai connu plus d'une inhumaine
Parmi les filles d'alentour;
J'ai beaucoup souffert de leur haine
Et plus encor de leur amour.

Elles ont dans ma coupe pleine
Versé du poison chaque jour;
C'était tantôt poison de haine,
C'était tantôt poison d'amour.

Mais celle qui m'a fait la peine
La plus déchirante, à son tour,
N'a jamais eu pour moi de haine,
N'a jamais eu pour moi d'amour.

IV.

LE MESSAGE.

Allons, mon écuyer, en selle!
Plus rapide que l'ouragan,
Cours au château du roi Duncan
Pour me quérir une nouvelle!

Parmi les chevaux glisse-toi,
Et dis au valet d'écurie :
« Quelle est celle qui se marie,
Des deux filles de votre roi? »

Et s'il te répond : « C'est la brune, »
Viens vite, et me le fais savoir;
Si : « La blonde, » reviens ce soir,
Au pas, en regardant la lune.

Entre en passant chez le cordier,
Prends une corde et me l'apporte;
Ouvre bien doucement la porte,
Et ne dis rien, mon écuyer!

V.

LE SOUHAIT.

Jeune fille aux lèvres roses,
Au regard limpide et doux,
Toujours, plus qu'à toutes choses,
Mon enfant, je pense à vous.

En ces longs soirs de décembre,
Je voudrais me reposer
Dans votre petite chambre,
Auprès de vous, et causer.

Saintement je voudrais prendre
Votre main chère aux douleurs,
La baiser et vous la rendre
Tout humide de mes pleurs.

VI.

UN SECRET.

Les gens graves l'ont pris très haut,
Ils m'ont traité de fou, d'infâme,
Mais ils n'ont point dit un seul mot
De ce qui me déchire l'âme.

Ils ont fait bien des embarras,
Ils ont gémi, sur ma parole;
Je suis un misérable, hélas!
Et tu les crois, petite folle!

Mais ils n'ont pas su, par bonheur,
La pire chose et la plus bête :
Celle-là, je l'ai dans mon cœur,
Et je la garde bien secrète.

VII.

LE FOND DU COEUR.

Ainsi que dans la mer, dans les flots en courroux
De la lune tremble l'image,
Tandis qu'au firmament l'astre paisible et doux,
Suivant sa loi, fait son voyage,

Ainsi, tandis que toi tu vas sur la hauteur
Calme et tendant au but suprême,
Ta douce image, enfant, tremble au fond de mon cœur :
C'est que mon cœur tremble lui-même!

VIII.

LE RÊVE.

J'ai vu ma bien-aimée en rêve :
Une épouvantable douleur
Avait arrêté toute sève,
Avait desséché toute fleur.

Elle avait un enfant débile
Sur le bras, un autre à la main;
Son regard, sa marche inhabile,
Criaient la misère et la faim.

Comme elle traversait la place,
J'accourus, la tristesse au cœur
(La pitié fit fondre la glace),
Et je lui dis avec douceur :

« Tu souffres, ta vie est amère,
Viens dans ma maison, prends ma main;
Mon labeur suffira, j'espère,
A te donner un peu de pain.

« J'aimerai d'un amour extrême
Ces petits enfans, mais pourtant
Plus que toutes choses toi-même,
Ma chère et malheureuse enfant!

« Je garderai bien enfermée
Ma faiblesse; mais si tu meurs,
J'irai, ma douce bien-aimée,
Sur ta tombe verser des pleurs. »

IX.

DÉPART.

Je regardais, l'âme attendrie,
Notre sillon dans le flot bleu.
« Adieu, disais-je, ô ma patrie!
Mon navire est rapide, adieu! »

La maison de ma bien-aimée
Se trouvait sur notre chemin;
J'espérais!... O vaine fumée!
Pas même un signe de la main!

Cessez de couler, ô mes larmes!
Séchez-vous, que je puisse y voir;
Et toi, mon cœur, cherche des armes
Contre l'immense désespoir!

X.

LE CERCUEIL.

Vieilles chansons et rêves creux,
Tout ce fatras jaune et poudreux
(Triste et stérile offrande!),
Mes amis, je lui veux ouvrir
Une tombe; allez me quérir
La bière la plus grande.

Car je ne dois point mettre seul
Mon pauvre esprit dans le linceul;
J'ai le dessein d'y coudre
Autre chose encore, et partant
Il me faut un cercueil plus grand
Que d'Heidelberg le foudre.

A me procurer un brancard
Employez, amis, tout votre art,
Toute votre science :
Il me faut un brancard plus long
Et plus solide que le pont,
Que le pont de Mayence.

Puis faites-moi venir céans
Douze porteurs, douze géans,
N'épargnez point l'étoffe!
Il me les faut plus vigoureux
Qu'à Cologne le bienheureux,
Bienheureux saint Christophe.

C'est pour emporter le cercueil,
Et le jeter, énorme écueil,
Dans la mer; qu'il y tombe!
Ce lieu n'est pas indifférent,
Car il faut qu'un cercueil si grand
Ait une vaste tombe.

Or savez-vous pourquoi je veux
Un cercueil aussi spacieux?
Dites, que vous en semble? —
C'est que je projette en ce jour
D'y placer aussi mon amour
Et ma douleur ensemble.

P. VRIGNAULT.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS LA RESTAURATION, exposé critique et historique, par M. Édouard Schmidt-Weissenfels (1). — M. Schmidt-Weissenfels a habité Paris, il aime la France et s'intéresse à ses destinées. Après y avoir assisté en spectateur intelligent aux derniers mouvemens de l'esprit public, il a eu le désir de compléter ses impressions par l'étude de la période antérieure, et il a été amené à écrire une histoire de notre littérature depuis la restauration jusqu'en 1856. De là deux parties très distinctes dans l'ouvrage de M. Schmidt-Weissenfels : tant qu'il parle de ce qu'il a vu, il est souvent exact, et ses jugemens, dictés par une conscience droite, sont exprimés d'une façon piquante; lorsqu'il parle de la restauration et des premières années du règne de Louis-Philippe, il tombe dans les plus singulières méprises. Ce que je dis là s'applique à ses appréciations générales; quant aux détails, aux portraits, aux rapports des écrivains entre eux, le livre, d'un bout à l'autre, fourmille d'erreurs.

Écrire l'histoire contemporaine n'est pas une tâche facile. Lessing disait que le seul historien vraiment digne de ce nom était celui qui s'attaquait hardiment à l'histoire de son siècle. L'étymologie (ἱστωρ, témoin) donne rai-

(1) *Frankreich's moderne Literatur seit der Restauration historisch und critisch dargestellt*, von Eduard Schmidt-Weissenfels; 2 vol. Berlin 1856.

son à Lessing, et l'exemple des grands historiens de l'antiquité confirme sa théorie; Hérodote et Thucydide, Xénophon et Polybe, Salluste et Tacite ont raconté leur époque. Si le titre d'historien doit être réservé de préférence, non pas aux investigateurs du passé, mais aux écrivains qui furent les témoins et les juges de leur temps, combien de qualités sont nécessaires à celui qui brigue une telle place! Quelle élévation de pensées pour dominer l'ensemble des faits! quelle sûreté de jugement pour garder les proportions exactes et mettre chaque chose en son lieu! Il faut surtout savoir choisir; tel événement doit être mis en lumière, tel autre rejeté dans l'ombre. Accorder la même importance à tous les épisodes, c'est rédiger un catalogue, ce n'est pas composer un tableau. M. Schmidt-Weissenfels a-t-il bien réfléchi à toutes ces conditions de son sujet? Je ne le pense pas. Il est plein de bonne volonté, il est animé des intentions les plus honnêtes, il a du savoir et de l'esprit, mais son œuvre n'est pas suffisamment méditée. Il confond les écoles, il brouille les rangs, ou bien il établit des rapprochemens impossibles. Les noms les plus dissemblables sont associés de vive force, des parallèles inattendus produisent une confusion inouie.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.

Le tableau de la poésie lyrique serait un des meilleurs de l'ouvrage, si l'auteur n'avait trop multiplié les noms propres; à côté de MM. de Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset, on est tout surpris de rencontrer des noms parfaitement inconnus de ce côté-ci du Rhin. Le second volume, qui traite de l'histoire, de la philosophie et de la presse, est bien préférable au premier. J'aurais encore à y relever d'étranges bévues; je pourrais demander à l'auteur quels rapports il aperçoit entre les doctrinaires de la restauration et les socialistes de 1848; j'aurais bien des jugemens à redresser, mais il faudrait, pour être juste, signaler des aperçus ingénieux, des portraits dessinés avec soin, et surtout une inspiration généreuse qui réjouit l'âme du lecteur. M. Schmidt-Weissenfels est digne d'entendre des conseils sincères. Nous aurions mal répondu aux éloges qu'il nous donne, si nous lui avions déguisé la vérité. Cet ouvrage, qui est, si je ne me trompe, le début de l'écrivain, atteste une juvénile exaltation; M. Schmidt a foi dans les destinées du XIXe siècle, il aime son époque et voudrait la diriger vers le bien. Qu'il se défie donc des à-peu-près, qu'il s'accoutume à voir les choses avec netteté; il refera un jour ce livre, et saura en tirer des enseignemens salutaires. Je me fie pour cela à l'écrivain qui prononce en terminant ces ardentes paroles sur les devoirs de la presse : « Si nous voulons le triomphe de la dignité humaine, n'oublions pas que la presse est le temple d'où sortira un jour la royauté de l'esprit. Purifions-le donc, chassons-en les vendeurs, les trafiquans, les âmes basses et vulgaires. Qu'elle soit la citadelle de notre foi, une cathédrale de marbre et d'or, un autel d'où retentiront les paroles saintes, et que serviront des gens de cœur! » C'est à nous que s'adressent ces exhortations; ne sont-elles pas un éloquent témoignage de la sympathie cordiale avec laquelle l'Allemagne suit le développement de la France?

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.

DANTE ALIGHIERI

ET LA

LITTÉRATURE DANTESQUE

EN EUROPE

A la fin du XIIIe siècle, dans la plus turbulente des républiques italiennes, un poète, nourri de philosophie, de théologie, de mystiques rêveries amoureuses, est jeté brusquement au milieu des luttes de son pays. Passionné pour le bien, il s'efforce de voir clair dans la mêlée; mais comment découvrir le vrai chemin à travers tant de rivalités aux prises? Ce ne sont pas des principes qui se combattent, ce sont des haines de famille qui éclatent au sein d'un même parti. Florence est « un navire sans pilote battu par la tempête horrible. » Pour s'attacher à un point fixe au milieu de ces perpétuelles secousses, il conçoit un idéal de l'ordre universel. De la politique confuse de sa cité natale, il s'élève à la politique de la chrétienté tout entière. Poète, il était devenu citoyen; le citoyen se transforme en une sorte de législateur philosophique et mystique, et c'est à la lumière de son idée qu'il va débrouiller le chaos de l'Italie. Qui le suivra? Personne. Son impartialité le condamne à l'isolement. Il est seul, il sait qu'il doit être seul, et cette solitude ne l'effraie pas. Comme on lui offre une ambassade auprès du pape, il jette ces mots à la face de ses concitoyens : « Si je pars, qui reste? si je reste, qui part? » Ce serait de l'arrogance dans une autre bouche; c'est chez lui la conscience de son rôle. Le jour où il sera banni de son

pays, il sera seul encore parmi ses compagnons d'exil. Les hommes qu'on a chassés de Florence avec lui sont aussi méprisables que ceux qui l'ont chassé. Sa prédication est trop haute, son idéal est trop pur; pour la cité qu'il imagine, il n'y a plus de place sur cette terre. Alors, errant de ville en ville, mendiant sa vie morceau à morceau, comme il l'a dit énergiquement de l'un des personnages de son œuvre, *mendicando sua vita a frusto a frusto*, il se réfugie dans la cité que lui construira la poésie. Toutes les études, tous les rêves qui ont agité son esprit, vont prendre un corps et une âme dans une œuvre étrange, compliquée, mystérieuse, qu'il publiera simplement sous le titre de *Commedia*, et que la chrétienté, ravie d'enthousiasme, appellera bientôt *la Divine Comédie*.

Ce n'est pas seulement à travers son siècle que Dante a passé solitaire et superbe; malgré le cri d'admiration qui a salué en Europe la première apparition de son poème, on peut dire que la même destinée l'attendait au-delà du tombeau. Florence n'avait pas compris l'idéal de l'amant de Béatrice; la postérité, pendant des siècles, a fait comme les contemporains de Dante; ceux-là même qui l'admiraient le plus ne l'entendaient qu'à demi. Que de commentaires sur *la Divine Comédie* depuis le XIVe siècle! Il y a vingt ans, la pensée générale du poème pouvait être considérée comme une énigme; aujourd'hui, malgré des travaux de premier ordre, elle est encore un sujet de controverse.

Ce serait une curieuse histoire que celle des commentateurs de Dante; on saisirait sans peine dans leurs explications l'esprit particulier de chaque époque. Le XIVe siècle et le commencement du XVe produisent des gloses naïves où la biographie, la linguistique et la capricieuse recherche des allégories s'entremêlent au hasard. Au premier rang sont les commentateurs contemporains, les deux fils de Dante, Pietro et Jacopo (1), l'écrivain anonyme à qui l'on doit *l'Ottimo Comento* (2), le franciscain Accorso de Bonfantini, le chanoine

(1) Le commentaire qui porte le nom de Pietro paraît lui être faussement attribué. L'abbé Dionisi, dans ses *Aneddoti*, a élevé de très fortes objections contre l'authenticité de ce texte. Il est certain toutefois que Pietro, comme son frère Jacopo, a expliqué l'œuvre de son père.

(2) De tous les commentaires primitifs, l'un des plus intéressans est *l'Ottimo*, qu'on appelle aussi *Il buono*, ou bien encore *l'Antico Comento*. On ne sait quel en est l'auteur, mais il est certain qu'il avait connu Dante : Benvenuto d'Imola lui a fait de nombreux emprunts. *L'Ottimo Comento* a été publié pour la première fois en 1827 à Pise par les soins de M. Alessandro Torri. On peut consulter sur *l'Ottimo Comento* un article du *North American Review* (Boston, octobre 1839), une étude de M. Colomb de Batines dans les *Studi inediti su Dante* (Florence 1846), et surtout les intéressantes recherches de M. Charles Witte, *Quando e da chi sia composto l'Ottimo Comento a Dante. Lettera al sign. Seymour Kirkup pittore inglese a Firenze*, di Carlo Witte (Leipzig 1847).

Micchino da Mezzano, le carme Riccardo, et les six interprètes (deux théologiens, deux philosophes et deux lettrés de Florence), à qui Jean Visconti, archevêque et seigneur de Milan, demanda en 1350 l'explication de la trilogie dantesque. Tous ces commentaires ne pouvaient être connus que des lettrés; mais voici l'heure où Dante va être expliqué au public italien dans les chaires des églises. Florence donne l'exemple de cette institution; par un décret du 9 août 1373, elle accorde un traitement annuel de 100 ducats d'or au savant qui sera chargé de traduire pour la foule les enseignemens de *la Divine Comédie*. Boccace, avec Pétrarque son maître, est le plus célèbre écrivain du XIVe siècle, c'est à lui que ce ministère est confié; il hésite, mais bientôt, vaincu par les instances de la cité, il ouvre son cours le 3 octobre de cette même année dans l'église San-Stefano. Malheureusement Boccace n'était plus jeune, il avait plus de soixante ans, et sa santé était ébranlée par le travail; il meurt deux ans après, n'ayant fait qu'un petit nombre de leçons et commenté que les dix-sept premiers chants de *l'Enfer*. Boccace mort, maints érudits se disputent l'honneur de continuer son œuvre. Il y a déjà sur pied toute une phalange de rapsodes. Dante appartient à l'Italie entière, et tandis que le chroniqueur Philippe Villani et plus tard le grand philologue Francesco Filelfo s'asseoient dans la chaire de Boccace, Bartolo da Buti à Pise, Gabriello Squaro à Venise, Philippe de Reggio à Plaisance, surtout Benvenuto d'Imola à Bologne, expliquent aussi devant la foule la poétique encyclopédie du Florentin. Ce mouvement d'études occupait tellement les esprits, que le bruit s'en répandit bientôt dans les autres contrées de l'Europe. Ce fut à l'occasion du concile de Constance, au commencement du siècle suivant. Deux évêques anglais qui siégeaient au concile, Nicole Bubwich et Robert Halm, demandèrent à Jean de Serravalle, évêque et prince de Fermo, de leur donner une traduction latine de *la Divine Comédie* avec des explications et des notes. L'évêque de Fermo se mit à l'œuvre le 1er février 1416, et impatient de répondre au désir des deux prélats anglais, il eut tout terminé le 16 février de l'année suivante. Ne vous étonnez pas qu'il leur demande grâce pour tout ce qu'il y a de rustique dans son latin et de maladroit dans sa traduction (*de rusticana latinitate, incomptaque et inepta translatione*) : le temps qui lui a été accordé, dit-il, ne suffisait guère à une telle tâche. La plupart des commentateurs de cette période auraient besoin de la même excuse. De Boccace à Serravalle l'intelligence du grand poème italien a-t-elle fait des progrès? Non certes. Ce qu'il y a de plus curieux chez tous ces commentateurs, ce sont les renseignemens biographiques : encore tout près de l'époque de Dante, ils ont pu recueillir la tradition, et leur témoignage est précieux sur

maintes questions de détail (1). Quant à l'interprétation du poème, ce n'est guère autre chose qu'un amas de subtilités pédantesques. On peut répéter hardiment la phrase dédaigneuse de Tiraboschi, applicable aussi, il faut bien le dire, à plus d'un commentaire de Dante au XIXe siècle : *E chi sa quanti pensieri hanno essi attribuiti à Dante, che a lui non erano mai passati pel capo* (2) !

Avec la seconde moitié du XVe siècle, une période nouvelle commence pour les interprètes de *la Divine Comédie*. Dans cet essor d'inspirations platoniques qui signala vers cette époque la vie littéraire de Florence, l'œuvre de Dante offrait une riche matière à la pensée. Deux hommes surtout représentent cette direction plus haute, j'ai nommé Cristoforo Landino et Alessandro Vellutello. Dante était si supérieur au moyen âge, que le moyen âge ne l'avait pas compris; ce fut la renaissance, inspirée par Platon, qui la première souleva un coin du voile et pénétra dans la grande âme d'Alighieri. On a étudié Dante de nos jours avec bien autrement de vigueur et de précision; pour certaines parties de l'interprétation philosophique et religieuse, Landino sera toujours consulté avec fruit. Tout récemment encore, un des hommes qui admirent le mieux *la Divine Comédie* et la *Vie nouvelle*, l'historien Schlosser proclamait les sentimens d'édification religieuse qu'a entretenus chez lui la lecture de Cristoforo Landino (3). Il associe à cette louange le commentaire d'Alessandro Vellutello, qui appartient au commencement du XVIe siècle et qu'anime le même platonisme chrétien dégagé des subtilités scolastiques. Pour qui connaît la sévérité grondeuse de M. Schlosser, un tel hommage est un événement dont l'histoire littéraire doit conserver le souvenir; en lisant ces confidences du vieil historien libéral, j'ai mieux apprécié le caractère de cette seconde période des commentateurs dantesques. Cette période est aussi celle de Machiavel, de Michel-Ange et de Galilée. Machiavel n'a fait sur Dante que des remarques de philologie; Michel-Ange, qui le connaissait si bien, s'est borné à lui adresser des sonnets enthousiastes; Galilée, âgé de vingt-quatre ans, lisait deux dissertations devant l'académie de Pise pour défendre contre Girolamo Benivieni la cosmographie de *la Divina Commedia* (4). Ces détails-là n'ont qu'un intérêt de curiosité; mais, à voir la pieuse tendresse du jeune

(1) C'est sur ces naïfs commentateurs que s'appuient les premiers biographes de Dante, Giannozzo Manetti, Mario Filelfo et surtout Leonardo Bruni d'Arezzo, le grand philologue, qui mérita d'être enterré dans l'église Santa-Croce entre Dante et Galilée.

(2) Voyez Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, lib. III, c. 2, § XI.

(3) *Dante. Studien*, von F.-Chr. Schlosser, 1 vol., Leipzig et Heidelberg 1855.

(4) Un écrivain italien vient d'appeler l'attention sur cet épisode de l'histoire littéraire. Voyez *Studi sulla Divina Commedia di Galileo Galilei, Vincenzo Borghini ed altri; publicati per cura ed opera di Ottavio Gigli*, 1 vol., Florence 1855.

Galilée, à voir aussi le respect de Michel-Ange et de Machiavel pour *il padre Alighieri*, comment méconnaître ce qu'ils lui doivent au milieu de leurs travaux et de leurs luttes? Tous les trois, par la passion qui les possède et par la consécration de la douleur, ce sont les vivans commentaires du grand gibelin.

Malheureusement l'esprit académique, dès le XVIe siècle, s'est substitué à cette mâle étude du maître. L'heure est venue où Dante ne sera plus qu'une matière à dissertation. Que le cardinal Bembo trace un élégant parallèle entre Dante et Pétrarque, rien de mieux; mais la question urgente, à ce qu'il paraît, c'est de savoir si Dante est supérieur à Homère, si Homère est supérieur à Dante, et là-dessus voici des in-folio à remplir toute une bibliothèque. Mazzoni et Bulgarini sont aux prises; ils plaident devant le tribunal d'un Aristote apocryphe, comme Petit-Jean et l'Intimé devant Perrin Dandin. Mazzoni défend l'œuvre du poète, Bulgarini démontre victorieusement qu'elle pèche contre toutes les règles d'Aristote, et le public des académies applaudit à la sentence. Qui oserait dire, en plein XVIe siècle, *qu'Aristote n'a pas d'autorité céans?* Déclamation, pédantisme, puérilité, même chose sous trois noms divers. Les commentateurs du XVIIe siècle ne s'attachent plus qu'aux menus détails de *la Divine Comédie* et ne paraissent pas soupçonner la grandeur de l'ensemble. C'est la dévotion machinale qui succède à la piété vraie. Peu à peu cependant, accaparé par les académies, le citoyen de Florence est perdu pour le peuple. Guichardin raconte que, désirant lire le poème d'Alighieri, il dut chercher longtemps dans la Romagne avant d'en trouver un exemplaire. C'est presque la même chose après la fastidieuse littérature du XVIIe siècle; vainement quelques esprits supérieurs, Gravina, Vico, Varano, ont-ils assigné au poète de *la Divine Comédie* la place souveraine qui lui est due, l'Italie ne le connaît guère que de nom, et elle semble d'abord plus surprise qu'émue lorsque trois jésuites, le père Venturi, le père Zaccaria et le père Bettinelli, dans la première période du XVIIIe siècle, dressent contre *la Divine Comédie* tout un acte d'accusation théologique et littéraire. Venturi signale les hérésies de Dante (1732); Bettinelli et Zaccaria, avec un ton de persiflage qui enchantait Voltaire, lui refusent tout talent poétique. Heureux incident qui réveille le patriotisme! les plus belles éditions de Dante sont publiées après le commentaire de Venturi; il suffit de rappeler l'édition de Zatta (Venise, 1757) dédiée à la tsarine Élisabeth. Excités par ces attaques, Muratori et le docte abbé Méhus, qui s'appliquent à éclairer les premiers siècles de la littérature italienne, semblent redoubler d'ardeur; Muratori publie quelques-uns des principaux commentaires de *la Divine Comédie*, Méhus publie les œuvres inédites de Léonard d'Arezzo et de Giannozzo Ma-

netti, les meilleurs biographes de Dante. Ce n'est pas tout; la révolution française a réveillé les âmes engourdies; une école s'organise, qui ranime les souvenirs littéraires du passé pour y puiser des encouragemens et des forces. Dante sera le chef, le seigneur, le maître : *tu duca, tu signore e tu maestro*. Catholique ou libre penseur, chacun le glorifiera à son point de vue. Déjà, deux siècles auparavant, l'honnête Vincent Borghini, dans sa *Difesa di Dante come cattolico*, l'avait justifié du reproche d'hérésie; le franciscain Lombardi reprend ses argumens, et, les tournant contre le père Venturi, réfute les assertions du jésuite (1791). Lombardi ne sera pas seul à défendre le poète national; citons, dans un autre camp, Alfieri, Monti, Ugo Foscolo, Rossetti, qui nous amènent au seuil d'un âge nouveau et qui ont aujourd'hui de si vaillans successeurs. Lombardi avait justifié l'orthodoxie de Dante, au risque de méconnaître l'audace de son génie; Foscolo et Rossetti, interprétant à faux cette audace, transforment le fier gibelin en un précurseur des révolutions modernes. Désormais le problème est posé, les commentaires purement érudits n'ont plus qu'un intérêt de second ordre : il s'agit de mettre à nu l'âme du poète.

Tant de travaux si divers avaient tour à tour entretenu ou relevé le souvenir de Dante; il s'en fallait bien cependant qu'on se fît une idée précise de son inspiration et de son génie. Notre siècle, avec son mélange d'enthousiasme et de critique, a-t-il expliqué cette mystérieuse figure? Méconnu de ses contemporains, défiguré par des interprètes scolastiques, apprécié d'une manière incomplète par ceux-là même qui l'avaient le plus aimé, Dante nous apparaît-il aujourd'hui avec l'auréole immortelle? Oui, je le crois; nous possédons le poète; le politique nous a livré ses secrets; l'homme tout entier est devant nous dans sa complexe et laborieuse grandeur. Tandis que ce travail de cinq siècles s'accomplissait en Italie, la France, l'Angleterre et l'Allemagne étaient restées à peu près étrangères au débat; elles ont pris aujourd'hui le premier rang, et Dante, grâce à leurs études, est entré dans le domaine commun de la poésie européenne. Chez nous, la traduction *en rimes françaises* de Balthazar Grangier (1591), malgré ses grâces naïves et l'intérêt qui s'y attache, n'était guère de nature à populariser le grand Florentin. Notre XVIIe siècle a ignoré Dante, le XVIIIe s'en est moqué par la bouche de Voltaire, et Rivarol le premier, à la veille de la révolution, a deviné l'originalité de son style, la puissance de son vers, de *ce vers qui se tient debout par la seule force du substantif et du verbe, sans le concours d'une seule épithète*. En Angleterre, les deux évêques qui avaient rapporté du concile de Constance la traduction latine de Serravalle ne semblent pas l'avoir répandue dans leur pays; à part quelques imitations de Chau-

cer au XIVe siècle, de Milton au XVIIe, on ne trouve pas la trace d'Alighieri sur la terre de Shakspeare jusqu'à l'époque récente encore où le moyen âge y est devenu comme chez nous l'objet de maintes investigations. L'Allemagne a commencé plus tard que la France à s'occuper du poème de Dante; si le traité *de Monarchia* y est publié et traduit en 1559 et en 1566, la première mention de *la Divine Comédie* n'apparaît qu'au XVIIe siècle, dans une note d'un drame de Gryphius, *Papinien mourant*, où le XIIe chant de *l'Enfer* est traduit en partie. Vers le milieu du XVIIIe siècle, l'ardent novateur Jacques Bodmer demande aux écrivains de son temps une interprétation de *la Divine Comédie;* mais les esprits sont mal préparés à cette tâche, les exhortations du critique ne produisent que les médiocres ébauches de Meinhard et de Bachenschwanz, et il faut attendre les fragmens de Dante si bien traduits par Wilhelm Schlegel (1795) pour voir s'ouvrir ce mouvement d'études qui ne se ralentit pas depuis soixante ans. L'exemple de Schlegel inspire de studieux disciples; en même temps que Gries, l'infatigable représentant des littératures romanes en Allemagne, reproduit de si belles copies d'Arioste, de Tasse et de Calderon, M. Kannegiesser donne à ses compatriotes la première traduction sérieuse de *la Divine Comédie* (1809).

C'est donc à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe que les contrées savantes de l'Europe s'associent au long travail de l'Italie sur la trilogie dantesque. On dirait qu'un concours s'est ouvert : chaque peuple y apporte les qualités qui le distinguent. Tandis que l'Italie cherche dans ces études des inspirations patriotiques, la France, avec M. Fauriel et M. Villemain, y déploie sa netteté d'esprit, son goût de la beauté littéraire, et l'Allemagne, sous l'influence de Schlegel, sa laborieuse érudition. Il ne faut pas oublier l'Angleterre; elle a provoqué les études d'Ugo Foscolo, elle a accueilli et encouragé Rossetti, elle a elle-même des critiques (M. Barlow, par exemple) qui, en examinant le texte de Dante, ont rivalisé d'exactitude avec les érudits d'Allemagne (1); enfin elle a donné des traductions qui, pour la fidélité, la force et la souplesse, sont peut-être supérieures à tout ce qu'ont produit les autres pays de l'Europe. N'est-ce pas d'elle aussi que nous viennent ces pages où l'un des penseurs les plus originaux de notre époque a pénétré si vivement dans le cœur d'Alighieri? Thomas Carlyle a placé le Florentin dans ce petit groupe de héros qui représentent pour lui l'histoire entière du monde; entre

(1) Je signalerai entre autres un écrit de M. Barlow sur le 59e vers du Ve chant de *l'Inferno, Remarks on the reading of the fifty-ninth of the fifth canto of the Inferno*, 1850. L'importante discussion soulevée en 1836, à propos de ce vers, par M. l'abbé Federici à Milan, et qui a tant occupé les critiques d'Italie et d'Allemagne, a été résumée close par M. Barlow.

les prophètes et les prêtres, le poète de *la Divine Comédie* est dessiné et peint en traits de flamme (1).

Je voudrais résumer les plus récens travaux de cette *littérature de Dante*, comme on dit au-delà du Rhin. Il y a eu depuis trente ans maints résultats considérables; j'essaierai de les dégager avec précision et de les mettre en lumière. Bien que réduite à cette période, la matière est immense; je m'attacherai aux points essentiels. En Italie, M. Cesare Balbo, M. Arrivabene, M. Troya, M. Fraticelli; en Allemagne, M. Charles Witte, M. Franz Wegele, M. Émile Ruth, l'historien Schlosser, et le prince qui occupe aujourd'hui le trône du royaume de Saxe; en Angleterre, M. Thomas Carlyle, M. Cary, M. Barlow; en France, M. Fauriel, M. Villemain, M. Ampère, M. Ozanam, M. Lamennais, sans compter des traducteurs habiles, voilà les hommes qui ont pénétré le plus avant dans l'intelligence du vieil Alighieri. Je n'ai pas cité le nom d'un commentateur qui, en renouvelant à un point de vue tout opposé l'erreur de Rossetti, a fait de Dante un socialiste. Cet épisode, en un tel tableau, n'est pourtant pas aussi bouffon qu'il paraît l'être, et le livre de M. Aroux, en dépit de l'auteur, nous aidera à mieux faire comprendre la saine et puissante originalité du Florentin. J'entre en matière sans plus tarder. Au milieu de tant d'explications, à travers ces conjectures hasardeuses et ces découvertes précises, deux sujets distincts fournissent une division naturelle à notre étude : d'abord la vie de Dante, sa vie politique, morale, littéraire, et dans cette vie si tourmentée, ses *opere minori*, qui sont le commentaire de ses pensées et la préparation de son œuvre; puis cette œuvre elle-même, le poème qui résume, qui transfigure magnifiquement le drame réel et mystique de sa vie, *la Divina Commedia*.

I.

L'enfance et la jeunesse de Dante n'offraient pas aux commentateurs de difficultés spéciales. Les renseignemens fournis au XIVe et au XVe siècle par Boccace, par Jean Villani, par Léonard d'Arezzo, et résumés au XVIIIe par Pelli, forment le fond de toutes les biographies modernes. Le grand événement de ces juvéniles années, c'est la rencontre du fils de donna Bella, âgé de neuf ans à peine, avec cette gracieuse enfant, Béatrice Portinari, qui sera un jour dans la vision du poète le symbole de l'amour, l'archange de la contemplation. Boccace raconte l'histoire en chroniqueur, Dante, en sa *Vita*

(1) Voyez le livre intitulé *On Heroes, hero-worship, and the heroic in history*, by Thomas Carlyle.

nuova, la raconte en poète. Les biographes italiens et français de nos jours, M. Cesare Balbo, M. Fauriel, M. Ozanam, ne font guère que reproduire sur cette période les documens primitifs; les biographes allemands vont plus loin, ils veulent savoir quelles ont été les études de Dante et quelle préparation a ouvert cette riche intelligence. Une des meilleures biographies que nous ayons de l'auteur de la *Vita nuova*, c'est bien certainement celle de M. Auguste Kopisch (1). En quelques traits précis, M. Kopisch reconstruit pour nous la société italienne vers 1265, il groupe les événemens dont le contre-coup dut frapper l'imagination du poète enfant, il le suit dans les écoles ecclésiastiques et nous dit quelle nourriture il y reçut. Initié de bonne heure à toutes les sciences qui formaient le *trivium* et le *quadrivium*, Dante avait pratiqué aussi les beaux-arts; il nous apprend lui-même qu'il savait manier le crayon. Ami du peintre Giotto et du musicien Casella, élève de Brunetto Latini, son ardente jeunesse s'était ouverte à toutes les inspirations, à toutes les connaissances d'une époque où une sorte d'ambition encyclopédique animait les esprits supérieurs. Celui que la vue de Béatrice ravissait déjà dans les mystiques régions étudiait l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle avec cette curiosité émerveillée qui est un des caractères du moyen âge. Quand il dut prendre rang dans l'une des catégories du peuple, célèbre déjà par ses *canzoni*, il se fit inscrire parmi les médecins et les pharmaciens de la cité. M. Kopisch et tout récemment M. Franz Wegele (2), professeur à l'université d'Iéna, racontent ces choses avec beaucoup de précision. Ce ne sont pas des conjectures, les témoignages abondent, et Pelli en avait déjà signalé quelques-uns; il fallait les choisir avec art, il fallait les recueillir dans les œuvres de Dante, dans la *Vita nuova*, dans le *Convito*, dans un vers passé inaperçu; les deux écrivains allemands l'ont fait d'une main sûre et discrète, et le tableau est charmant. Ajoutez-y le portrait de Brunetto Latini, tracé par Fauriel (3), vous aurez tout ce qu'on peut rassembler de plus certain sur l'enfance du poète; les encyclopédies du *Trésor* et du *Tesoretto* sont en définitive le poétique résumé des richesses où l'enfant a puisé à pleines mains. Merveilleuse destinée de ces deux livres! Le *Trésor* est dédié à saint Louis, le *Tesoretto* a été le manuel de Dante.

De plus grandes questions vont se présenter; Dante était-il guelfe ou gibelin? A peine âgé de vingt-quatre ans, encore tout enivré de ses mystiques rêves et de sa poésie amoureuse, le voilà jeté au mi-

(1) M. Kopisch a publié sa *Vie de Dante* à la fin de sa traduction de *la Divine Comédie*. Voyez *Die Goettliche Comoedie des Dante Alighieri. Metrische Uebersetzung... mit Erlauterungen, Abhandlungen*, 1 vol., Berlin 1842.

(2) *Dante's Leben und Werke*, von Franz Wegele, 1 vol.; Iéna 1852.

(3) Dans le tome XX de l'*Histoire littéraire de la France*.

lieu des guerres civiles de Florence. Sa famille était guelfe. Guelfe par naissance avant d'avoir pu réfléchir aux intérêts de l'Italie, il assiste à la bataille de Campaldino, où furent défaits les gibelins (1289), et il paraît qu'il y tient bien sa place, car Léonard d'Arezzo, qui avait lu ses lettres manuscrites, en cite une où l'amant de Béatrice parle naïvement de ses accès de terreur et de joie au milieu de la mêlée. Ces émotions du combat n'ont rien de commun avec les angoisses morales d'un partisan convaincu. Dante était guelfe par occasion. Quand il commença à réfléchir sur la misérable situation de son pays, il vit aussitôt combien il avait eu tort d'attaquer les doctrines des gibelins. A quelle époque s'accomplit chez lui cette transformation décisive?

C'est ici que je rencontre les travaux d'un homme qui a éclairé de la plus vive lumière la vie morale et spirituelle de Dante. M. Charles Witte, professeur de droit à l'université de Halle, est certainement de tous les *dantophiles* de notre âge le plus fidèle à sa religion. Les autres, les plus dévoués, M. Fauriel, M. Ozanam, M. Ampère, M. Cesare Balbo, le roi de Saxe, ont eu maintes distractions littéraires; Dante a été pour eux un magnifique épisode dans l'histoire de la pensée humaine, mais ils ne se sont pas refusé d'autres études et d'autres joies. M. Witte s'est enfermé dans les œuvres d'Alighieri comme un moine dans sa cellule. *Cella continuata dulcescit,* a dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ;* à force de rester dans sa cellule, on y trouve une douceur infinie. Voilà trente ans que M. Charles Witte habite la sienne, et elle lui est devenue si douce qu'il n'en sortira plus. Si vous le visitez à l'université de Halle, il vous montrera sa bibliothèque dont Alighieri seul a fait les frais; toutes les éditions de ses œuvres depuis l'édition de 1472, toutes les traductions de *la Divine Comédie*, traductions latines, françaises, espagnoles, anglaises, allemandes, danoises, hébraïques, tous les commentateurs depuis *l'Ottimo* et Boccace jusqu'au livre publié hier à Florence ou à Paris, à Venise ou à Berlin, en un mot toute la littérature dantesque a été rassemblée là par M. Witte avec l'exactitude d'un savant et la piété d'un lévite. On dirait le sanctuaire du vieux poète. M. Witte est si profondément initié à tous les arcanes de Dante, qu'il a fini par prendre plaisir aux détails les plus minces. Une période, un vers, un mot lui fourniraient un texte inépuisable. Il s'occupe en ce moment à confronter, à collationner les principaux manuscrits de *la Divine Comédie*, et savez-vous ce qu'il en fait? Il les groupe comme des productions de la nature en familles, en genres et en espèces. Ce sont là, si l'on veut, les enfantillages de la piété; mais M. Witte ne s'est pas toujours amusé à de pareilles minuties, ses premiers travaux révèlent un critique supérieur, et personne, je le répète, n'a saisi comme lui le lien logique et lumineux de la pen-

sée du poète à travers ses fluctuations apparentes. Le système de M. Witte est adopté aujourd'hui par les premiers *romanistes* de l'Allemagne (1); M. Auguste Kopisch, M. Franz Wegele, M. Schlosser lui-même sont entrés dans la voie qu'il a ouverte. Plusieurs critiques italiens, M. Picchioni, M. Giuliani, d'autres encore, ont accueilli avidement les vues du professeur de Halle et les ont propagées parmi les lettrés de la péninsule. Il y a là tout un événement littéraire. Qu'a donc fait M. Witte? Avant Fauriel et Ozanam, M. Witte a prouvé que les *Opere minori* de Dante, la *Vita nuova* et le *Convito*, étaient l'introduction de *la Divine Comédie*, et que ces trois ouvrages, à y regarder de près, composent un tout. Fauriel deux ou trois années après M. Witte (2), dans son cours de 1833, a soumis aussi la *Vita nuova* et le *Convito* à sa judicieuse critique, mais Fauriel s'attache surtout à y trouver la préparation intellectuelle du poète. S'il ne s'agit que de démêler dans ces ouvrages la nature complexe de l'inspiration d'Alighieri, son mélange d'enthousiasme et de subtilité, ces combinaisons géométriques, astronomiques, si étrangement associées aux extases de l'amour, il n'y a rien à ajouter aux dissertations de Fauriel. Ce n'est pas là cependant, aux yeux de M. Charles Witte, le seul intérêt que présentent les *Opere minori;* la *Vita nuova* et le *Convito* unis à *la Divine Comédie* sont pour lui une série de mémoires intimes où le poète nous raconte le travail intérieur de son génie et la transformation de ses croyances.

Avant les études de M. Witte, tout était obscur dans les opinions d'Alighieri. Était-il sincère quand il se battait sous le drapeau des guelfes? Obéissait-il à sa conviction ou à d'implacables rancunes quand il passait dans le camp des gibelins? Autant de questions insolubles. L'explication la plus simple, c'est que Dante, exilé de sa patrie, s'était fait gibelin par vengeance. Coriolan était passé aux Volsques, et il n'y avait pas de Véturie pour le fléchir. Singulière violence chez un homme si maître de sa pensée et si assuré dans ses principes! Comment des admirateurs d'Alighieri n'ont-ils pas vu qu'une telle explication ruinait l'autorité de sa parole? Je regrette de la trouver chez les plus illustres critiques de la France et de l'Italie, chez ceux-là surtout qui ont le mieux compris la sublimité de ses con-

(1) Un seul, M. Émile Ruth, après avoir paru suivre M. Witte dans son *Histoire de la Poésie italienne* (2 vol., Leipzig 1844), a contredit amèrement son système dans ses *Études sur Dante Alighieri* (1 vol., Tubingue 1853). Il est évident néanmoins que M. Ruth, tout en se séparant de M. Witte, profite encore de ses indications.

(2) M. Witte a exposé son système en 1824 dans un recueil littéraire intitulé *Hermès;* il l'a repris et développé quelques années après dans un livre intitulé *Ueber Dante* (Breslau 1831), et plus récemment encore dans l'excellent commentaire qu'il a joint aux poésies lyriques de Dante traduites par M. Kannegiesser. *Dante Alighieri's lyrische Gedichte, ubersetzt und erklärt,* von K.-L. Kannegiesser und Karl Witte, 2 vol., Leipzig 1842.

ceptions poétiques. M. Fauriel, M. Villemain, M. Ampère, M. Ozanam, répètent l'un après l'autre que Dante se fit gibelin par vengeance. M. Villemain donne à cette explication un tour éloquent qui la relève et qui sauve la dignité du citoyen : « Guelfe, proscrit par les guelfes, il se fit gibelin. Je ne sais pas s'il a bien fait, mais ces esprits ardens, élevés, vont toujours d'un extrême à l'autre. Leur inconstance même vient de leur énergie. Ne leur demandez pas les vertus modérées et la résignation à l'injure. » M. Cesare Balbo, malgré son enthousiasme pour le grand poète, bien qu'il le place sans hésiter au-dessus d'Homère et de Shakspeare, est moins disposé que M. Villemain à excuser ce changement de rôle; tantôt il reproche à Dante sa capricieuse nature, tantôt, comme pour atténuer l'accusation, il ose affirmer que Dante a été gibelin sans le savoir et en protestant toujours qu'il ne l'était pas (1). Étrange apologie, qui ressemble à une insulte! Si cette explication est vraie, voilà Dante dépouillé de toute une partie de sa gloire. Il ne reste plus de lui qu'une imagination forte, un peintre tour à tour lugubre et suave; mais où est le lien qui enchaîne ces conceptions si diverses? Où est la lumière supérieure qui éclaire l'édifice du poète? L'unité de sa pensée est détruite, la sublimité de son inspiration s'évanouit. Avec une élévation de vues vraiment digne du sujet, avec une force morale qui honore l'homme autant que le critique, M. Charles Witte a retrouvé la pensée de Dante; c'est là son œuvre. D'autres sont venus et ont complété ses indications. Je citerai au premier rang M. Wegele, qui, dans *la Vie et les Œuvres de Dante*, s'est attaché surtout à recomposer l'histoire intérieure du grand poète florentin. MM. Witte et Wegele ont obtenu d'importans résultats; les voici en peu de mots. Dante n'a pas attendu sa sentence d'exil pour devenir gibelin. Que voulaient les guelfes, que voulaient les gibelins dans ces dernières années du XIIIe siècle? Le sens de ces grandes querelles avait singulièrement changé depuis la chute des Hohenstaufen. On n'était plus au temps où les guelfes, en défendant le saint-siége, luttaient pour l'indépendance de l'Italie; les gibelins avaient cessé aussi d'être les représentans de la liberté civile opposée à la théocratie romaine. Ces principes ne passionnaient plus les âmes; des rivalités de famille, des haines de ville à ville et de faction à faction avaient remplacé les luttes où nous apparaissent ces tragiques figures, Grégoire VII et Henri IV, Frédéric II et la ligue lombarde. Si Dante n'eût jamais porté ses regards au-delà des rives de l'Arno, nul doute qu'il eût pu rester dans ce parti guelfe où l'avait placé le hasard. Les guelfes dominaient à Florence; agités par des divisions intestines, ils s'étaient partagés en deux camps, et *noirs* et *blancs* se

(1) *Non credeva esserlo, e professava non esserlo.* — C. Balbo, *Vita di Dante*, lib. II, cap. II.

disputaient le gouvernement de la république. Les noirs, c'était l'aristocratie; les blancs, c'était le parti populaire. Figurez-vous Dante enchaîné, comme les Florentins de son temps, dans les mesquines préoccupations d'une lutte qui n'intéresse que la cité; il restera à Florence, il sera le soldat d'un drapeau, il deviendra le chef d'une faction, et vainqueur ou vaincu, il aura derrière lui toute une armée; ce sera un Corso Donati ou un Farinata. Mais non, au-delà de Florence, il a vu l'Italie. A peine inscrit sur la liste des citoyens actifs, sa science et son génie, plus encore que le rang de sa famille, l'ont désigné pour les fonctions les plus hautes. Il a trente ans, et déjà on le charge d'ambassades importantes; il est envoyé à Sienne, à Venise, à Padoue, à Rome enfin, auprès du pape Boniface VIII. Ces missions l'initient aux affaires italiennes; il voit de près les intrigues des grands, la servilité des petits, et tout dévoué qu'il est à Florence, le spectacle de tant de misères touche bien autrement son grand cœur. De la politique particulière de sa ville, Dante, une fois mêlé aux choses publiques, devait s'élever d'un vol d'aigle à la conception d'une politique générale. Comment rétablir l'ordre à Florence, si un ordre supérieur ne règne pas de la Sicile aux Alpes?

Il y a donc, selon Alighieri, un ordre supérieur, universel, institué par Dieu même, un ordre qu'il faut réaliser ici-bas, afin que l'humanité puisse accomplir sa mission. Quel est cet ordre? A quelle époque le poète en a-t-il conçu l'idée? En deux mots, voilà le problème. Si nous trouvons une réponse exacte à ces questions, nous aurons substitué le Dante réel, vivant, à cette figure indécise que se disputent les commentateurs.

C'est seulement dans la dernière année du XIIIe siècle que Dante a commencé de prendre part à l'administration de Florence. Il avait alors trente-cinq ans. De 1290 à 1300, Dante s'associe peu à peu aux intérêts publics; il se fait inscrire comme citoyen, il est envoyé en mission auprès de plusieurs cours italiennes, il devient de jour en jour un homme considérable. L'an 1300, il est nommé prieur, c'est-à-dire un des six magistrats suprêmes qui gouvernaient la république. Ces dix années ont été soigneusement étudiées par les érudits de France et d'Italie. Les travaux littéraires du poète, sa publication de la *Vita nuova*, ses ambassades, son voyage à Paris, tout cela a été exploré en détail et raconté avec précision, mais sans qu'on y ait rien vu de particulier pour le développement de sa pensée. Aux yeux de M. Witte et de M. Wegele, c'est la période décisive de sa vie. Deux événemens s'y produisent dans l'âme du poète, une transformation religieuse et une transformation politique. La *Vita nuova* nous révèle l'une, l'autre est manifeste dans le *De Monarchia*.

La *Vie nouvelle* a été composée avant 1292, selon M. Fauriel, en

1290, selon M. Delécluze (1). M. Wegele affirme, et sur bonnes preuves, qu'elle n'a été écrite que vers l'année 1300. Les dates sont précieuses ici. La *Vie nouvelle* est précisément le résumé de ces dix années qui nous occupent, le symbolique récit de ce travail intérieur retrouvé par la sagacité allemande. Qu'est-ce que la *Vie nouvelle* pour la plupart des érudits modernes? Une plainte à l'occasion de la mort de Béatrice. M. Witte et M. Wegele, à l'aide de maintes indications fournies par l'histoire de l'époque, y ont découvert la confession même de Dante sur une crise profonde que traversa son âme. Le poète, en ces pages tour à tour si bizarres et si gracieusement mystiques, nous parle d'une jeune dame qui essaya de le consoler après la mort de Béatrice. Elle était belle, noble, sage, et elle venait à lui, dit-il, pour rendre quelque repos à sa vie. Partagé d'abord entre l'attrait que cette dame lui inspire et le souvenir de Béatrice, il se laisse aller bientôt au charme de ces consolations, jusqu'à l'heure où Béatrice lui apparaît vêtue de rouge, dans l'éclat de son enfance radieuse, telle enfin qu'il l'avait aperçue en sa première extase. Ce souvenir des ferventes années le ramène à l'amour véritable; ces sonnets et ces *canzoni* qu'il avait consacrés pendant quelque temps à la dame des consolations moins hautes, il les rend à l'âme sublime qui est devenue le flambeau de sa vie, et, récompensé de ce retour par une vision extraordinaire, il s'écrie : « Les choses dont j'ai été témoin m'ont fait prendre la résolution de ne plus rien dire de cette bienheureuse jusqu'à ce que je puisse parler d'elle plus dignement. » Cet épisode, trop peu remarqué jusqu'ici, signifie, selon MM. Witte et Wegele, l'affaiblissement de la foi dans l'âme de Dante, son ardeur à interroger la philosophie, et finalement, après bien des combats, son retour à la religion de son enfance. Racontée brièvement dans les dernières pages de la *Vita nuova*, la lutte dont nous parlons paraît avoir agité sa jeunesse, et ce n'est que vers l'année 1300 que Dante a pu jeter son cri de victoire. C'est aussi à l'année 1300 qu'il assigne le pèlerinage retracé dans son poème : *la Divine Comédie* est la continuation immédiate de la *Vita nuova*. Ainsi ces mots, *vita nuova*, ne signifient pas *souvenirs d'enfance, souvenirs de jeunesse, vita juvenilis*, comme le veulent quelques commentateurs modernes, entre autres M. Pietro Fraticelli (2) et M. Émile Ruth; ils signifient, et avec une exactitude parfaite, la vie nouvelle, la vie fortifiée par l'épreuve et illuminée de clartés plus pures.

La découverte de M. Witte résout incidemment une question jus-

(1) Voyez la traduction de la *Vita nuova* par M. Delécluze et l'introduction qui la précède.

(2) Voyez les dissertations de M. Fraticelli dans les *Opere minori di Dante*, 3 vol.; Florence 1834-1840. — M. Emile Ruth, dans son *Histoire de la Poésie italienne* et dans ses *Études sur Dante*, adopte complètement l'opinion du critique italien.

que-là fort obscure. Tant qu'on ne voyait dans la *Vita nuova* que le tableau des enfantines amours du poète, tant qu'on n'y avait pas découvert ces luttes de l'âge viril, la lutte de la philosophie qui s'éveille et de la foi du moyen âge, on ne pouvait raisonnablement traduire *vita nuova* par *vie nouvelle*. *Vita nuova*, dans ce système d'interprétation, c'était la vie au moment où elle s'ouvre comme une fleur, à l'âge où elle est toute neuve et toute fraîche, et si l'on préférait absolument la traduction littérale, il fallait expliquer du moins dans quel sens particulier on l'employait. La Fontaine a dit :

> Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
> Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle.

La *saison nouvelle* dont parle le fabuliste, c'est le printemps de l'existence, il n'y a pas de doute possible sur ce gracieux vers. Les traducteurs de Dante qui employaient les mots *vie nouvelle* auraient dû aussi faire en sorte que cette traduction ne produisît pas d'équivoque, c'est-à-dire qu'elle signifiât le premier épanouissement de la vie, et non pas la vie renouvelée et transformée. Faute de cette précaution, ils manquaient de logique dans leur système, et tombaient sous le coup des critiques de M. Fraticelli. J'ai peine à comprendre qu'un esprit aussi ingénieux, aussi pénétrant que Fauriel, n'ait pas été averti par cette contradiction. Je m'étonne aussi que M. Delécluze, dans sa traduction d'ailleurs si estimable, ait conservé un titre dont le sens n'a aucun rapport avec l'œuvre telle qu'il l'interprète. Le dernier traducteur anglais, M. J. Garrow, a été plus conséquent; décidé à ne voir aucune allégorie dans le livre de Dante, mais seulement un récit des extases de son enfance, il traduit simplement *early life*.

Dégageons des formes symboliques la scène qui couronne la *Vita nuova*. Dante, après la mort de Béatrice et avant d'être élu prieur de Florence, c'est-à-dire de 1290 à 1300, cherche une consolation à sa douleur en même temps qu'un emploi à son activité dans l'étude de la philosophie. A une époque où la raison s'essayait déjà à secouer le joug de la foi, où les plus libres esprits se produisaient à côté de saint Thomas d'Aquin, où des réformateurs audacieux, un Joachim de Flores, un Jean d'Olive, un Guillaume de Saint-Amour, s'élevaient du sein même de l'église, où des discussions à outrance passionnaient les écoles, où Simon de Tournay, après avoir prouvé la divinité du Christ devant un immense auditoire, enivré tout à coup de sa logique, s'écriait : « Petit Jésus, petit Jésus, autant j'ai exalté ta loi, autant je la rabaisserais, si je voulais! » à une époque enfin où l'auteur de l'*Imitation*, fatigué de tout ce bruit, jetait ce vœu du fond de son âme : « Que tous les docteurs se taisent, ô mon Dieu! parlez-moi tout seul; » à une telle époque, Dante, avec son

esprit subtil et son impétueuse avidité, avait-il pu ne s'abandonner qu'à demi aux entraînemens de la science? Nous savons qu'il vint à Paris (1), qu'il parut dans le champ-clos de la scolastique et y soutint une lutte mémorable. Des recherches récentes nous ont appris que son maître, Siger de Brabant, celui qu'il retrouve plus tard dans le paradis, avait été obligé de se défendre contre des accusations d'hérésie (2). Dante avait-il su s'arrêter à temps? N'avait-il pas senti s'ébranler les principes de ses premières croyances? Il est difficile de ne pas admettre ce fait, lorsqu'on lit les dernières pages de la *Vita nuova* à la lumière de la critique et de l'histoire; mais Dante, avide d'amour, visité sans cesse par les extases de sa jeunesse, ne trouva pas dans la science le repos qu'il y cherchait. Sa foi reparut bientôt; il la vit revenir, dit-il, sous les traits de Béatrice enfant, montrant bien que Béatrice n'est plus ici la jeune femme de vingt-six ans dont il pleura si tendrement la mort, mais le symbole de son amour et de sa foi avant que nulle étude étrangère n'en eût altéré la candeur.

Voilà la crise que l'esprit de Dante a subie, et dont il a laissé la trace dans les dernières pages de la *Vita nuova*. Croit-on que ce soit seulement une conjecture? Aux argumens de M. Wegele je pourrais en ajouter un qui me semble décisif : le fils même du poète, Jacopo Dante, nous parle en son commentaire de toute une période de désordre qui troubla la vie de son père, et il la place avant l'année 1300. Mais laissons là les preuves extérieures, c'est Dante seul qui va nous répondre. On sait que le *Convito* est comme la suite de la *Vita nuova;* ouvrez-le, vous y verrez sous la forme la plus claire l'explication que nous venons de résumer. Cette dame qui l'avait consolé après la mort de Béatrice, il déclare expressément que c'est la philosophie. Quand il écrit la *Vita nuova*, à peine échappé au péril, il en parle en termes discrets, comme un homme qui craint de rouvrir une blessure mal fermée; dans le *Convito*, au contraire, il en décrit les phases; ce n'est plus un nuage qui a voilé un instant l'âme du poète, c'est toute une crise intérieure où il s'est longtemps débattu.

Une crise semblable s'opère dans ses opinions politiques. En même temps qu'il retournait de la philosophie à la foi de sa jeunesse, il remontait aussi de l'inquiète politique de son temps à la politique traditionnelle du moyen âge. La grande idée politique du moyen âge,

(1) Boccace place ce voyage de Dante à Paris dans la période qui suit son bannissement de Florence. Jean de Serravalle, plus exact sur bien des points, affirme que Dante visita Paris avant l'année 1300. M. Ozanam soutient cette dernière opinion et la confirme par des preuves décisives. M. Wegele ajoute aux argumens de M. Ozanam des argumens nouveaux tirés de *la Divine Comédie*. Voyez aussi le chapitre intitulé *Dante a Parigi* dans le *Secolo di Dante* de M. Ferdinando Arrivabene, 2 vol., Florence 1830.

(2) Voyez l'article *Siger de Brabant*, de M. Victor Leclerc, dans le tome XXI de l'*Histoire littéraire de la France*.

c'est l'unité du monde chrétien, le pape gouvernant tous les évêchés de l'église universelle, l'empereur dominant tous les royaumes. Le XIe et le XIIe siècle ont beau nous montrer l'empereur et le pape engagés dans une lutte formidable, il s'agit dans cette lutte de régler les rapports des deux puissances, non pas de supprimer l'une ou l'autre. De là cette merveilleuse communauté de sentimens et d'idées qui est le signe distinctif de ce temps-là. Jusqu'à la fin du XIIe siècle, il n'y a en Europe qu'une langue et qu'une littérature; mais ce majestueux édifice, plus idéal que réel, ne pouvait durer. L'esprit humain, en se développant, se trouvait à l'étroit et faisait éclater de toutes parts, comme une fragile enveloppe, les liens de cette unité impossible. De ce fond indistinct appelé la chrétienté, les nations s'élançaient; chacune d'elles tour à tour s'élevait à la conscience de son être et se créait un idiome. Préparés obscurément dans les siècles qui précèdent, les nationalités et les idiomes modernes apparaissent enfin au XIIIe siècle avec une juvénile énergie; l'unité spirituelle pourra encore se maintenir quelques siècles, l'unité temporelle est détruite à jamais, et les derniers représentans sérieux du saint-empire, les Hohenstaufen, succombent tragiquement sur l'échafaud de Conradin, frappés par le frère de saint Louis. Quel sera cependant l'ordre nouveau? Nul n'en sait rien encore. Au milieu d'une société qui s'organise, le désordre et l'incertitude sont tristes, si on les compare à l'unité qui vient de disparaître; c'est alors qu'on voit des esprits puissans essayer de relever l'édifice. Tel fut le gibelinisme de Dante, bien différent de celui qui s'agitait sous ses yeux dans les républiques italiennes. Les gibelins de son temps, comme les guelfes eux-mêmes, n'étaient qu'une faction intéressée; Dante voulait construire la cité dont les siècles précédens avaient poursuivi en vain l'idéal.

Mais comment prouver que Dante avait conçu ce système avant d'être chassé de Florence? Comment prouver que ce fut chez lui un libre développement de sa pensée, et non une théorie vengeresse inspirée par l'outrage? Un récent travail de M. Charles Witte me paraît décisif sur ce point. On croyait jusqu'ici que le *De Monarchia*, où le système politique de Dante est complétement exposé, avait été écrit par lui pendant l'exil; le critique allemand a prouvé (1) que c'est une des premières œuvres de Dante, une œuvre qui appartient à la période de la *Vita nuova*. Parmi tous les écrits du poète florentin, il en est deux seulement où il ne parle pas de son exil. Dans le *Convito*, dans le traité *de Vulgari eloquentia*, dans les trois *cantiques* de *la Divine Comédie*, comme dans ces nombreuses lettres politiques

(1) Dans les *Blaetter fur literarische Unterhaltung*, 4 juin 1853.

inspirées par les événemens de l'Italie de 1302 à 1321, le poète exilé laisse éclater des cris de douleur et des imprécations. Comment admettre qu'en exposant cette grande théorie politique, en défendant les droits de l'empire contre les usurpations du saint-siége, il n'eût fait aucune allusion à son rôle personnel dans de tels débats?

M. Witte ajoute ici maintes preuves de détail qui devront dissiper tous les doutes; pour moi, j'avoue que ce seul argument me suffit, et que la démonstration est péremptoire à mes yeux. Si le *De Monarchia* eût été composé par Dante après son bannissement de Florence, on y lirait à chaque ligne les colères qui soulevaient son cœur. N'oubliez pas qu'il se met en scène dans tout ce qu'il écrit, qu'il est tout entier dans chacune de ses pages, et un tel homme, du fond de son exil, a pu écrire un long manifeste sur le droit de l'empire sans que le ressentiment du proscrit y éclate! Quelle occasion cependant pour jeter aux Florentins ces foudroyantes apostrophes dont il avait le secret! Non; il est calme, il expose, il enseigne; c'est Dante avant son exil, avant son priorat, à l'époque de ses méditations studieuses. Entre deux ambassades peut-être, frappé des misères de l'Italie et du triste état de la chrétienté tout entière, il cherche le remède au mal. Son âme ardente et tendre était revenue déjà à l'idéal religieux du catholicisme; sa pensée politique suit la même route, il s'attache à cette grande unité qu'avaient rêvée les âges précédens et dont le monde s'éloignait chaque jour. Il croit au pape et à l'empereur; il croit au droit religieux de l'un, au droit temporel de l'autre, et les considérant tous deux comme les ministres immédiats du roi des rois, il veut que leurs domaines demeurent toujours distincts et inviolables. Si le pape envahit le domaine de l'empereur, si l'empereur usurpe le droit du pape, tous deux ont mérité l'enfer, où les plongera la justice du poète. On s'étonnera un jour de voir guelfes et gibelins précipités pêle-mêle dans les cercles horribles : cette impartialité était facile à l'homme qui dès le début s'était placé si haut.

Ne parlez donc plus de rancunes, de passions capricieuses; Dante a construit sa théorie dans le silence de l'étude. Cette conception idéale de la politique s'affermit plus tard chez le poète, elle prend des proportions immenses, lumineuses, et se transforme en une philosophie de l'histoire au nom de laquelle *la Divine Comédie* prononcera ses redoutables jugemens, mais elle existe déjà dans la pensée du poète avant qu'il prenne part au gouvernement de la république. Le *De Monarchia* est écrit avant l'année 1300. Aussi voyez-le à l'œuvre lorsqu'il est nommé prieur et que le 15 juin 1300 il prend possession du pouvoir. Supérieur à tous les partis, il soulèvera bien des haines. Les *noirs* ont insulté les *blancs* dans les rues de la ville; Dante bannit le chef des *noirs*, celui que tous les chroniqueurs con-

temporains appellent le Catilina de Florence, le féroce Corso Donati, mais en même temps, afin d'assurer la paix de la cité, il bannit le personnage le plus considérable du parti des *blancs*, l'ami et le confident de sa jeunesse, le poète Guido Cavalcanti. Est-ce là le fait d'un homme qui n'a pas encore de principes arrêtés? est-ce là un guelfe qui bientôt sera gibelin? Je reconnais au contraire l'auteur du *De Monarchia*, le futur poète du *Paradis* et de *l'Enfer*. Il considère ses fonctions comme un sacerdoce, il est le théoricien et le prêtre d'un *credo* politique et religieux, prêtre inflexible, théoricien altier qui ne sait pas faire de concessions aux laïques. Ce sont les termes mêmes par lesquels un chroniqueur du temps (1) nous peint cette physionomie rigide : *A guisa di philosopho mal gratioso non bene sapeva conversare con laici.*

M. Ozanam avait déjà soupçonné ce fait, que M. Wegele a mis dans tout son jour. Il traite spécialement la question : Dante fut-il guelfe ou gibelin? et il conclut qu'il ne fut ni gibelin ni guelfe selon le sens que ces deux mots avaient au XIIIe siècle. Malheureusement toute cette discussion est un peu vague, l'auteur se contente d'une demi-vérité. Il fallait reconnaître que Dante a été gibelin, mais en ajoutant aussitôt qu'il ne l'a jamais été à la manière des hommes de son époque. Gibelin désintéressé, il est le législateur conséquent des doctrines du moyen âge. C'est au nom de l'Évangile qu'il refuse au saint-siége le gouvernement temporel de la chrétienté; Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas comparu devant les représentans de l'empereur? Si c'est de Jésus-Christ que l'église tient son droit, le saint-empire du moyen âge a reçu le sien de cet empire romain devant lequel a comparu Jésus-Christ. L'établissement de l'empire est une œuvre directe de Dieu aussi bien que l'incarnation de Jésus. Bien plus, l'empire était indispensable à l'accomplissement du grand mystère par lequel un Dieu fait homme a racheté la faute d'Adam: comment cela? Le voici, et cette explication vous montrera le philosophe et le casuiste du moyen âge poussant jusqu'aux plus étranges subtilités la passion de la logique. Jésus-Christ devait mourir pour sauver l'humanité tout entière; il fallait donc que sa sentence fût prononcée par une autorité à laquelle le monde entier était soumis. Supposez le Christ condamné à mort par une juridiction particulière, il ne mourra pas au nom de l'humanité, frappé par elle et pour elle. Les décrets de Dieu ont réglé les choses autrement; lorsque Pilate jugeait le Christ, il était le délégué de l'empereur Tibère, la sentence était valable pour le monde, le sang divin était versé pour toute l'humanité, la rédemption put s'accomplir (2) ! Ces naïfs et au-

(1) Giovanni Villani, *Istorie*, lib. VIII, c. 134.

(2) Voyez, sur cette singulière argumentation, tout le livre II du traité *De Monarchia*, si brillamment résumé dans le discours de l'empereur Justinien au 6e chant du

dacieux argumens contenaient pour Alighieri toute la charte sociale. Le roi Jean de Saxe, qui s'est appliqué, comme M. Ozanam, à montrer les rapports de Dante avec les grands docteurs scolastiques, a bien mieux compris que l'écrivain français l'enchaînement des idées politiques du poète : il signale avec raison le *gibelinisme idéal* d'Alighieri. Notons ce mot; c'est la formule exacte des opinions du poète et le résumé de toutes ces controverses.

Cette rectification si importante, due principalement à la sagacité de M. Charles Witte, est-elle favorable ou nuisible à la gloire d'Alighieri? Il est incontestable que le caractère du poète y acquiert une grandeur nouvelle : Dante est justifié une fois pour toutes de l'accusation d'inconstance et de fureurs intéressées qui pesait encore sur sa mémoire; mais si la grandeur morale du poète est mise dans tout son jour, n'est-ce pas aux dépens de son intelligence politique et sociale? En prêchant comme un dogme la soumission au saint-empire romain, n'était-il pas en lutte avec l'esprit de son siècle, qui était aussi l'esprit de l'avenir? Cette vieille unité, dont le saint-empire était le symbole, n'était plus qu'un rêve évanoui. Les nations se constituaient partout comme des personnes distinctes, l'ère moderne s'annonçait; ne faut-il pas avouer que Dante a méconnu ce travail de son époque? C'est la conclusion de M. Wegele, bien qu'il n'en fasse pas un reproche au glorieux poète : « On voit souvent, dit-il, à la fin des grandes périodes de l'histoire, de puissantes intelligences s'attacher à l'esprit d'une société qui va mourir et s'efforcer de lui porter secours. Tel fut Dante. Il ne pouvait sauver le moyen âge; mais il lui a élevé un monument colossal et tel que l'histoire n'en offre pas un second dans une situation analogue. » Thomas Carlyle a

Paradis. En expliquant ce discours de Justinien, le roi de Saxe a jeté la plus vive lumière sur le système politique de Dante. Voici le titre de l'ouvrage du roi de Saxe, publié par lui sous le pseudonyme de Philaléthès : *Dante Alighieri's Goettliche Comœdie, metrisch übertragen und mit kritischen und historischen Erlaeuterungen versehen*, von Philaléthès, 3 vol. in-4°, Leipzig et Dresde 1849. — Au sujet des opinions politiques de Dante, il faut citer aussi le livre de l'abbé Troya, *Del Veltro allegorico di Dante*, 1 vol., Florence 1826. On sait qu'au premier chant de *l'Enfer* Virgile prédit à Dante que la louve de la forêt sera chassée un jour par un lévrier, *veltro*. Quel est ce *veltro allegorico?* Est-ce un des princes gibelins de l'Italie? N'est-ce pas plutôt l'empereur d'Allemagne? Cette dernière opinion paraît la plus probable. L'abbé Troya croit que le *veltro* de Dante est le vaillant vicaire impérial de Gênes, Uguccione della Fabiola, qui soutint énergiquement l'empereur Henri de Luxembourg. C'est une erreur aujourd'hui démontrée; mais le livre de l'abbé Troya n'en est pas moins une œuvre excellente; il est plein de faits nouveaux, de détails précieux, et présente un tableau complet de la politique italienne à l'époque d'Alighieri. L'opinion de l'abbé Troya sur le *veltro allegorico* a été adoptée d'ailleurs, avant les rectifications de la critique allemande, par des écrivains d'élite; M. Cesare Balbo s'est rangé à son avis. L'ouvrage de l'abbé Troya, le *Secolo di Dante*, de M. Ferdinando Arrivabene, et la *Vita di Dante*, de Cesare Balbo, sont, depuis le commentaire d'Ugo Foscolo, les meilleures études qu'ait produites en Italie la littérature dantesque.

marqué en traits de feu ce caractère du poète; le mysticisme et la colère, une colère toute sainte, un mysticisme d'une incomparable douceur, voilà, selon le philosophe anglais, l'inspiration d'Alighieri. Au seul examen du portrait de Dante attribué à Giotto, Carlyle voit en lui un homme qui proteste de toutes les forces de son être, qui se bat contre un monde, qui ne se rendra jamais, *the face of one wholly in protest, and life-long unsurrendering battle, against the world.* Et avec cela, ajoute-il, quelle tendresse chez le poète de *l'Enfer*, naïve comme les caresses d'un enfant, profonde comme le cœur d'une mère! Dante, pour Carlyle, c'est une âme adorablement suave, une âme tout éthérée, à l'aspect sombre, sinistre, implacable. Par là même il est l'exacte image du moyen âge. Sans lui, le moyen âge se serait évanoui à jamais, et nous n'aurions entendu ni le chant de ses joies ni le cri de ses douleurs. Il est, à lui seul, la voix de dix siècles muets, *voice of ten silent centuries.*

Cette justification, si belle qu'elle soit, ne suffit pas encore. En même temps qu'Alighieri, par sa conception de la papauté et de l'empire, s'attachait à relever l'idéal du passé, il était un de ceux qui, par mille hardiesses et mille innovations de détails, préparaient énergiquement l'avenir. Les pages éblouissantes de Carlyle sur l'âme du poète florentin, les recherches de M. Wegele sur sa politique universelle ont besoin d'être complétées par le chapitre que M. Ozanam intitule *analogie de la philosophie de Dante avec la philosophie moderne.* M. Wegele ne voit chez Alighieri que le législateur politique et mystique du moyen âge; M. Ozanam a osé glorifier en lui un des plus hardis précurseurs des sociétés nouvelles. M. Ozanam a raison; supérieur à tous les personnages de son temps, l'auteur du *Convito* et du *De Monarchia* s'élève aussi au-dessus de son propre système. Sa théorie semble ramener les hommes vers le passé; la manière dont il l'entend et la pratique les entraîne vers l'avenir. Ses principes et sa vie sont pleins de contradictions sublimes. Ce même homme qui veut fonder l'unité des peuples chrétiens sous le sceptre du saint-empire, voyez-le façonner la langue italienne avec un zèle opiniâtre et donner par là le premier signal aux littératures modernes, c'est-à-dire aux nationalités qui s'éveillent. Il est patricien, et, devançant l'esprit de son époque, il expose les principes, il exprime les vœux les plus démocratiques. Il prêche, comme le dit très bien M. Wegele, ce *royaume de Dieu sur la terre* que le moyen âge a si vainement poursuivi, et cependant, à l'heure même où il essaie de soumettre la société à une théocratie, il sépare l'église de l'état avec une inflexible hardiesse et proclame les droits de la liberté civile. Enfin de toutes les contradictions, ou pour mieux dire de toutes les complications de son génie, voici certainement la plus frappante : il semble abandonner la cause de l'indépendance italienne, il a les regards tournés

vers les empereurs d'Allemagne, à tel point que l'un de ses plus respectueux biographes, M. Cesare Balbo, l'accuse de sentimens que le patriotisme réprouve; personne pourtant n'a conçu une idée plus haute de l'Italie, personne n'a plus contribué à la glorification du peuple romain et des étonnantes destinées que l'histoire lui a faites. Avec ce goût des symboles et cette liberté d'interprétation particulière à son époque, il mêle sans cesse les destinées de Rome et les traditions bibliques; il affirme que ces deux histoires se déroulent parallèlement : Énée, dit-il, a abordé au Latium l'année même où David devenait roi d'Israël. De la race de David devait sortir la Vierge sainte, mère du Sauveur des hommes; les fils d'Énée devaient conquérir le monde et préparer ainsi cette unité des peuples nécessaire au triomphe du christianisme. Bossuet a signalé aussi la domination romaine comme *un des plus puissans moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile;* Auguste, sans le savoir, fraie le chemin à la religion de l'avenir; *tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.* Ces grandes vues que l'évêque de Meaux emprunte à saint Jean, Dante les avait développées avant lui, et ce que Bossuet exprime au nom de la philosophie religieuse, Dante le proclame tout ensemble avec l'accent de la foi et l'orgueil du sentiment national. Avec quel amour il parle de la *gloriosa Roma,* de la *dolce terra latina!* Ce saint-empire, héritier des césars, peu lui importe qu'il soit devenu allemand, il n'y voit que les continuateurs de Rome, et si Virgile est son guide, c'est que Virgile a chanté Auguste. Idées bizarres, contradictions naïves, mais sous ce vêtement scolastique on sent battre le cœur du grand patriote italien. Gardons-nous donc bien de condamner trop vite son système, et surtout ne disons pas avec M. Wegele que Dante était une nature germanique plutôt que romane. C'est la manie des critiques d'outre-Rhin d'apercevoir partout l'influence de leur race; ici, en vérité, la prétention est trop plaisante. Dante a beau dire de lui-même *florentinus natione, non moribus*, quel esprit a été plus italien? quel enfant de Florence a été plus dévoué à sa mère? Ses invectives les plus cruelles prouvent l'ardeur de son amour. Au fond de l'enfer, dans les vallées du purgatoire, dans les splendeurs du paradis, Florence est toujours présente à sa pensée : on dirait qu'elle est l'héroïne de ce poème consacré à la peinture de l'invisible.

Voilà, ce me semble, grâce aux travaux de la critique moderne, la figure d'Alighieri assez nettement dessinée à nos yeux. Maintenant suivez-le en exil de 1302 jusqu'à sa mort, et ces vingt années de souffrance vont vous apparaître dans leur sainte majesté. Les recherches de MM. Kopisch, Fauriel, Balbo, Arrivabene, éclairées par les découvertes de MM. Charles Witte et Wegele, en reçoivent une nouvelle valeur. Les voyages du poète proscrit, son rôle auprès des

différentes cours italiennes, le séjour qu'il fait alternativement chez des guelfes et des gibelins, tout s'explique, tout se comprend. L'unité de son inspiration une fois retrouvée, l'histoire de son âme n'a plus de secrets pour nous.

Cette dernière partie de la vie du poète, soigneusement étudiée par M. Fauriel et M. Kopisch, laissait peu de chose à faire à M. Wegele; l'habile historien y a néanmoins ajouté tout un chapitre qui mérite d'être signalé pour la nouveauté et l'importance des résultats. Lorsque Henri de Luxembourg descend en Italie et que Dante, par ses manifestes, l'excite à marcher contre Florence, tous les commentateurs italiens et ceux qui parmi nous se sont inspirés de leurs travaux se sentent saisis d'indignation et de douleur. L'esprit guelfe, au bout de cinq cents ans, semble se réveiller tout à coup chez de pacifiques érudits. « Lettre à jamais déplorable! » s'écrie un éloquent écrivain, et, malgré son culte pour Dante, M. Ozanam verrait là *une tache pour sa mémoire*, si quelques années après (1314) Dante n'eût effacé, dit-il, ces tristes pages en recommandant aux cardinaux le choix d'un cardinal italien. Est-ce bien là ce Dante que nous ont révélé les derniers travaux de la critique? Quoi! gibelin et guelfe tour à tour, Allemand aujourd'hui, Italien demain, il sera toujours le jouet de ses passions! Un examen plus attentif aurait donné le sens exact de ces péripéties. Henri de Luxembourg joue un rôle considérable dans la vie de Dante, et on a peine à comprendre que tant de commentateurs aient négligé de placer cette singulière physionomie dans le jour qui lui convient. Dante et Henri, le poète et l'empereur, sont les deux derniers représentans d'une même idée. L'inspiration est chevaleresque chez l'un, théologique chez l'autre; au fond, c'est le même système, et pour comprendre Alighieri et son époque, il est indispensable de confronter ces deux figures.

Qu'était-ce donc que Henri de Luxembourg? Le saint-empire romain avait été frappé de mort vers le milieu du XIIIe siècle. Pouvoir à la fois réel et idéal, il avait besoin de la foi des peuples pour se maintenir; vaincu par les armes et compromis aux yeux de la chrétienté par les violences de Frédéric II, il était tombé avec les empereurs souabes. On croyait impossible qu'un empereur eût jamais l'idée de repasser les Alpes. Les gibelins n'avaient plus d'illusions à ce sujet, les guelfes n'avaient plus de craintes. Cette disparition de l'empereur fut pour ainsi dire proclamée solennellement par le pape Boniface VIII l'année même du grand jubilé. Un historien rapporte qu'un jour, en présence de la foule, il parut aux portes de Saint-Pierre, la couronne impériale sur la tête et précédé de deux gardes qui portaient devant lui deux épées nues; le peuple fit silence, et le pape s'écria : « Vous voyez ces deux épées; je suis le pape et je suis

l'empereur (1) ! » C'est en effet le moment où la longue lutte du sacerdoce et de l'empire semble à jamais terminée; mais la mort de Boniface VIII amena des incidens inattendus. Son successeur immédiat, Benoît XI, qui régna à peine quelques mois, fut remplacé par un pontife à qui les ruses de Philippe-le-Bel avaient donné le saint-siége. C'était un Gascon, *il Guasco*, comme Dante l'appelle. Fils d'un gentilhomme languedocien, dévoué à la politique du roi de France, Clément V, qui venait d'établir le saint-siége à Avignon, ignorait absolument la situation de l'Italie, et ne se souciait guère, à ce qu'il semble, de s'y faire initier. Guelfes, gibelins, ces mots n'avaient pas de sens pour lui; il se borna à prêcher la concorde. C'était là toute une révolution. De Grégoire VII à Boniface VIII, les papes avaient toujours été les chefs suprêmes de l'armée guelfe; or tout à coup, sous Clément V, la politique du saint-siége est changée, et ces alliés de trois cents ans, la papauté et les guelfes, sont devenus étrangers l'un à l'autre. Il n'y avait qu'un adversaire commun qui pût les rapprocher. Cet adversaire parut bientôt, mais il vint d'un pays auquel on ne songeait plus : ce ne fut ni la France ni l'Italie qui le suscitèrent, ce fut l'Allemagne.

Après la mort de l'empereur Albert d'Autriche, le 1er mai 1308, Henri, comte de Luxembourg, avait été élu empereur à Francfort. C'était un esprit ardent, chevaleresque, sans aucun sentiment politique, un brillant rêveur que sa fortune éblouit, et qui, à peine monté sur le trône, songea à revendiquer le rôle et les droits du saint-empire. Ce n'était pas une ambition terrestre qui le poussait; il ne voulait pas entrer en lutte avec le saint-siége comme les empereurs souabes. Il ne demandait qu'à reparaître en Italie, à y reprendre, dans l'intérêt de la chrétienté, cette suzeraineté traditionnelle qui était un droit et un devoir de l'empire; il demandait à être l'empereur comme le pape était le pape. Descendre en Italie et se faire couronner à Rome par Clément V, tel était le rêve de Henri. Il était de si bonne foi, qu'il demanda l'autorisation au pape, et le pape était si indifférent aux querelles des gibelins et des guelfes, qu'il accorda l'autorisation sans se faire prier. Au mois d'août 1309, Henri reçoit à Heilbronn la réponse de Clément V, et aussitôt il se dispose à partir. Grand émoi dans toute l'Italie. Les gibelins, presque partout proscrits, se croient déjà sûrs d'une revanche; les guelfes irrités se préparent à une résistance opiniâtre, car les partis ne voient ici que leurs intérêts en jeu, et cet idéal pacifique, qui remplissait l'âme

(1) Vitalgius, *Corpus juris publici*. Voyez la préface dans l'édition de Pfaffinger; Gotha 1793. — Dante ne fait-il pas allusion à cette scène quand il fait dire à Marc Lombard au XVIe chant du *Purgatoire* : « Le glaive a été uni au bâton pastoral; ainsi joints de vive force, ils devaient mal s'accorder? »

de Henri, n'est plus qu'un dogme abrogé dont personne ne se souvient. Un seul homme, au milieu de la transformation des esprits, s'associe aux rêves de l'empereur, — un homme qui, par toute une suite de déductions théologiques, comme Henri par un sentiment de chevalerie impériale, a reconstruit dans sa pensée la majestueuse unité du monde chrétien. Quel est cet homme? Le proscrit de Florence. Henri de Luxembourg, c'est l'utopie de Dante qui prend un corps, c'est le rédempteur de l'Italie qu'il invoquait dans le *Convito* et le *De Monarchia*, c'est l'homme qu'il placera dans les plus radieuses gloires du paradis, et qu'il appellera le grand Henri, *l'alto Arrigo*.

Le chapitre où M. Wegele expose en détail tous ces faits est l'un des meilleurs de son livre. Qu'on interroge après cela les manifestes de Dante, ses exhortations à l'Italie, ses adresses à l'empereur, tous ces écrits impatiens qui ont si fort embarrassé ou indigné les commentateurs, tout s'explique et se justifie. Les erreurs de Dante ne sont plus des fautes contre le patriotisme, ce sont les rêves sublimes d'un illuminé. Son esprit peut se tromper, son caractère nous apparaît plus grand. Quels rêves! quelle passion! quelle éloquence! Tout son cœur est en feu; si vous ne connaissez pas les détails de cette période, vous ne connaissez pas Dante. D'abord il s'adresse à l'Italie tout entière pour lui révéler l'importance des événemens qui se préparent. On dirait un tribun, mais un tribun à la fois populaire et sacré. Il commence comme un hymne : « *Ecco ora il tempo accettabile... il nuovo di comincia a spandere la sua luce.* Levez-vous, rois et ducs, seigneuries et républiques; sortez enfin de vos ténèbres. Le fiancé de l'Italie, la joie du siècle, la gloire du peuple, le césar héritier des césars vient au-devant de sa fiancée! l'ordre éternel le veut ainsi. » Et le poète résume en traits rapides toute cette philosophie de l'histoire dont nous parlions tout à l'heure. La glorification de Rome et de son empire est le premier argument qu'il emploie en faveur de Henri de Luxembourg. Dante tout entier est là. Il est si confiant, qu'il voit déjà l'empereur s'accorder avec le pape pour établir enfin le règne de Dieu sur la terre. C'est le rêve de Henri, c'est aussi le rêve de Dante; il l'exprime à la fin de sa lettre avec une candeur incomparable. Maintenant, que le rêve de l'empereur et du poète vienne se briser contre la réalité, que l'empereur, bien accueilli d'abord à Turin, entende gronder la colère des villes guelfes, qu'une émeute éclate à Milan, que Lodi, Crémone, Brescia, soulevées par les agens de Florence, se dressent tout armées pour arrêter cette marche triomphale, vous comprendrez la fureur de Dante. Florence se révolte contre les décrets de Dieu, elle brise cette grande unité de la monarchie italienne annoncée par Énée, préparée par les Scipions, célébrée par Virgile, consacrée par Jésus-Christ! C'est le reproche qu'il lui adresse dans une lettre datée des rives de l'Arno, et

avec quelle force, avec quelle indignation souveraine! Cependant, au lieu de marcher sur Florence, Henri perd son temps et fatigue son armée à réduire des ennemis subalternes. Aussitôt on dirait que le poète prend le commandement, il trace le plan de campagne; c'est à Florence seulement que sera frappée de mort la rébellion impie. Il faut l'entendre alors quand il lance l'anathème à ces factieux qui combattent contre Dieu même. Le génie sacerdotal de Dante fait explosion dans une invective formidable. Florence, c'est le monstre hideux qui désole la chrétienté, c'est le serpent qui mord les entrailles de sa mère, c'est Myrrha l'incestueuse qui brûle d'amour pour son père Cinyras... Les injures s'accumulent avec des commentaires qui en redoublent la violence. Les guelfes florentins répondent à l'insulte du poète par une nouvelle sentence d'exil. Quant à Henri, comme un illuminé qu'il est, il ignore toujours la situation et s'avance au hasard. Le voilà à Gênes, puis à Pise, s'attachant à des formalités d'étiquette, négociant avec le roi Robert de Naples, comptant sur son droit plus que sur son épée, et finalement abusé par Robert, qui le brouille aussi avec le pape. Il va s'embarquer à Gênes pour attaquer Robert dans son royaume, mais la maladie l'arrête à Buon-Convento, et il meurt, emportant avec lui tout un monde d'illusions (1).

La stupeur des gibelins, les cris de triomphe du parti guelfe, disent assez ce que l'empereur Henri, malgré ses fautes politiques, aurait pu accomplir en Italie. Tandis que son armée se hâtait de repasser les monts, les gibelins se dispersaient de toutes parts, et les guelfes, comme s'ils eussent échappé à une ruine certaine, s'abandonnaient à des transports de joie. On vit des populations entières s'habiller de vêtemens neufs, marquant par là leur retour à la vie. Ainsi mourut le dernier représentant du saint-empire, et une vie nouvelle en effet commençait pour les populations italiennes, une vie de liberté et d'orages qui devait les ramener plus d'une fois sous ce joug de l'étranger qu'elles subissent encore aujourd'hui. On a pu croire que l'unité italienne, fondée au XIVe siècle par le prince que Dante invoquait, eût protégé ce pays contre les dangers de l'avenir : bien que cette pensée soit la justification du système reproché au grand poète, il est impossible de regretter l'issue de ces événemens. Le sentiment national était né, et un peuple qui a conscience de lui-même ne doit rien accepter des mains d'un conquérant. Les bienfaisans projets de Henri VII, les espérances patriotiques de Dante appartenaient à un autre âge.

Dante fut-il converti aux idées nouvelles par la chute de ses illu-

(1) Je lis dans l'abbé Troya que Lucas de Leyde a fait un tableau tiré de la vie d'Alighieri; le peintre a choisi le moment où le proscrit apprend la mort de Henri de Luxembourg. Voyez *Veltro allegorico*, p. 136.

sions et la joie de l'Italie? Non, sa foi était trop profonde, de telles âmes ne se convertissent pas. Il reprit le bâton de pèlerin, et pendant dix années (1311-1321), errant de ville en ville, accueilli tour à tour chez des gibelins et chez des guelfes, indifférent aux opinions de ses hôtes, car il habitait toujours une sphère supérieure aux partis, il s'obstina à *espérer contre toute espérance*. Il croyait invinciblement à la venue d'un rédempteur. Il se préparait à rentrer à Florence avec la consécration de la gloire; il voyait en imagination le jour où sa patrie, ramenée dans les voies de Dieu, couronnerait de lauriers l'auteur de *ce poème auquel le ciel et la terre avaient mis la main*. En attendant cette réparation et ce triomphe, il se glorifiait lui-même dans la cité divine. Cette couronne impériale, cette mitre du souverain pontife, qu'il voulait voir présider ensemble à la cité terrestre, Virgile les lui remettait au seuil du paradis, pour qu'il en fût le gardien. Ce sont les derniers mots que le poète latin lui adresse: « Je te donne la couronne et la mitre. » Il mourut sans voir se réaliser sa chimère; mais avant de descendre au tombeau il avait placé au plus haut de l'empyrée, au sein de cette rose radieuse qu'illuminent les regards de Dieu, l'âme auguste de ce grand Henri qui *était venu réformer l'Italie avant que l'Italie fût prête;* il avait annoncé que *le Gascon*, le pape qui avait trompé l'empereur, Clément V, serait précipité dans le gouffre des simoniaques, et qu'en y tombant il ferait plonger plus au fond le violent usurpateur du glaive, le pape Boniface VIII! Dante pouvait répéter fièrement à sa dernière heure l'éloge que lui adresse son aïeul Cacciaguida, au dix-septième chant du *Paradis :* « Il te sera beau un jour d'être demeuré seul, et d'avoir été ton propre parti à toi-même :

A te fia bello
Aver ti fatta parte per te stesso. »

II.

Une fois le caractère de Dante bien connu, une fois sa doctrine politique et morale établie avec précision, *la Divine Comédie* ne nous offre plus de mystères. Chaque détail, éclairé d'une lumière subite, révèle l'unité logique de l'ensemble. Rappelons-nous le *credo* religieux et politique du poète, il contient en germe tous les symboles de son œuvre. Cet *Enfer* qui a englouti tant de commentateurs, ce *Purgatoire* et ce *Paradis*, où l'on a vu tant de contradictions insolubles, vont dérouler à vos regards de lumineuses visions.

Quelle est l'idée fondamentale de *la Divine Comédie?* On répond ordinairement : C'est un grand symbole, le voyage d'une imagination extatique à travers les mondes invisibles. Réponse superficielle et banale. Derrière les voiles du symbole, sous la peinture de ce mys-

tique pèlerinage, il y a une pensée première, principe et substance du poème. Dante lui-même, dans cette curieuse lettre où il a dédié *le Paradis* à Can Grande della Scala, a posé le problème et fait entrevoir la solution. « Le sens de cette œuvre, dit-il, n'est pas simple, mais multiple. Il y a d'abord le sens littéral, il y a ensuite le sens caché sous la lettre. » Puis, en vrai disciple des docteurs de son temps, il signale encore un sens allégorique, un sens moral, un sens *anagogique*. Vous croyez qu'il n'y a ici qu'un seul poème; en voici quatre ou cinq, selon la manière de lire. Soyons plus justes envers Dante que Dante ne l'a été lui-même; gardons-nous de prendre au mot ces allégories faites après coup; n'oublions pas qu'il a dit ailleurs : « Lorsque l'amour m'inspire, je note, et sur le mode qu'il me dicte au dedans, je vais le répandant au dehors. » Aussi bien, dans sa lettre à Can Grande, après avoir payé tribut à la manie allégorique de son temps, il s'écrie soudain, condamnant ces vaines recherches et revenant à la vérité : « Laissons là ces investigations subtiles et disons simplement : Le but de cette œuvre, le but de l'ensemble et de chaque partie, c'est d'arracher les vivans à leur misère et de les conduire à la félicité. » Les explications de la critique moderne nous donnent le véritable sens de cette phrase. *La Divine Comédie* est un tableau de la chrétienté et un jugement solennel des générations au nom de la philosophie religieuse et politique du poète. Ceux qui ont violé l'ordre spirituel et l'ordre temporel sont plongés dans l'enfer; le purgatoire et le paradis appartiennent à ceux qui ont servi l'empire et l'église. Et cet enfer, ce purgatoire et ce paradis ne sont pas seulement dans les régions que parcourt le sublime visionnaire, ils sont dans ce monde. L'enfer est à Rome, sous le règne des papes simoniaques; le paradis est dans le cœur des hommes restés fidèles à la loi providentielle de l'empire et à la loi plus haute encore de Jésus crucifié. Au plus fort de son extase, Dante a toujours les yeux sur le monde; du seuil des royaumes invisibles, il s'adresse à la terre, il apostrophe la chrétienté; son poème est une prédication. Voilà le sens de ces mots inscrits dans la dédicace à Can Grande : *Removere viventes in hac vita de statu miseriæ et perducere ad statum felicitatis* (1).

A cette explication, donnée par Dante lui-même, M. Wegele en ajoute une autre que Dante ne pouvait nous révéler. *La Divine Comédie*, selon l'historien allemand, en même temps qu'elle est une prédication du gibelinisme idéal, contient aussi l'exposé symbolique des différentes phases par lesquelles a passé l'âme du poète. Cette

(1) Vincent Borghini, dans son *Introduzione al Poema di Dante per l'allegoria* et dans sa *Difesa di Dante come cattolico*, insiste sur ce point, mais il ne voit là qu'un sermon de morale ordinaire; il n'entend rien à la philosophie de l'histoire qui domine toute *la Divine Comédie*.

histoire spirituelle de Dante est indiquée par fragmens dans ses productions antérieures. Ici, la peinture est complète. L'amour, la science, la politique, la religion, ont occupé tour à tour cette souveraine intelligence. Les ravissemens de l'amour illuminent la *Vie nouvelle*, la science remplit le *Convito*, la politique est le sujet du *De Monarchia*, et la religion, mêlée à toutes ces choses, les éclaire de ses rayons. Dans *la Divine Comédie*, religion, politique, philosophie, amour, sont réunis dans une synthèse harmonieuse. Ce travail qui s'est fait instinctivement dans son âme, Dante n'en avait pas le secret; c'était à la critique de le mettre en lumière, et MM. Witte et Wegele ont rempli cette tâche avec une précision magistrale. Le poème d'Alighieri, dans son inspiration première, est donc à la fois le tableau des différentes phases qu'a traversées son génie, et le jugement de la chrétienté tout entière, au nom de cet ordre providentiel construit par sa pensée.

Deux grandes figures remplissent *la Divine Comédie*. A travers ce peuple innombrable que Dante anime de son souffle, au milieu de ces damnés gigantesques, au milieu de ces doux pénitens qui marchent vers le ciel, et de ces mystiques élus qui nagent dans la lumière incréée, Virgile et Béatrice dominent l'immense tableau. Qu'est-ce que Virgile? et qu'est-ce que Béatrice? Tous les commentateurs avant le XIXe siècle répondaient assez vaguement : Virgile est la raison humaine, Béatrice est la théologie. Regardons-y de plus près : ces formules banales contenaient un sens précis, et la critique moderne l'a retrouvé.

Virgile apparaît le premier, envoyé par Béatrice. A moitié du chemin de la vie, l'année même où le grand jubilé rassemble à Rome des milliers de pèlerins, l'année où un siècle nouveau commence, date propice au symbolique pèlerinage, le poète s'est égaré dans une forêt sinistre. Il arrive au pied d'une montagne dont la cime est illuminée par le soleil; il va gravir la pente, heureux de fuir ce lieu désolé, quand tout à coup une panthère agile, souple, tachetée, puis un lion terrible et bientôt une louve famélique aux flancs maigres et haletans, lui barrent la route et le font reculer vers les lieux-bas. Alors un homme, un sauveur apparaît : c'est Virgile. Pour sauver Dante, le poète de Mantoue va le conduire vers les royaumes éternels. Cette panthère, ce lion, cette louve, ce sont la luxure, l'orgueil et la cupidité, les trois fléaux du cœur de l'homme, qui ont entraîné Dante hors de la voie du bien; ce sont aussi les plaies de la chrétienté corrompue (1). Dante se peint lui-même en nous pei-

(1) A cette explication morale universellement admise depuis les premiers commentateurs, un écrivain italien, le comte Giovanni Marchetti, a essayé de substituer une explication historique. La panthère serait la démocratie florentine, cette démocratie terrible, mais mobile, capricieuse, et que Dante ne désespère pas de plier à ses desseins;

gnant son siècle; il retourne à Dieu et il veut y ramener le monde chrétien par la contemplation de l'ordre providentiel. Béatrice a envoyé Virgile à son secours; Virgile commence la guérison, Béatrice l'achèvera. Que représentent donc encore une fois Virgile et Béatrice?

On voit circuler et se croiser à travers la littérature du moyen âge deux traditions très différentes sur Virgile, la tradition populaire et la tradition savante. D'après la tradition populaire, Virgile est le premier des nécromans. Poésie, science, vertu magique, toutes ces choses se confondent, dès le début de l'époque barbare, dans des imaginations naïvement effarouchées. Transmis par les derniers siècles du monde antique à des générations ignorantes et avides, ce nom de Virgile éveillait l'idée de ce qu'il y avait de plus grand ici-bas; le peuple attribua au poète la science des forces secrètes de la nature et le pouvoir de les gouverner à son gré. Toutes les légendes des premiers siècles du christianisme, recueillies en partie dans les *Gesta Romanorum*, nous montrent le chantre de Didon et d'Aristée émerveillant les humains par des prodiges. Des légendes du peuple, ce type singulier passe dans les poèmes chevaleresques; Wolfram d'Eschembach le consacre dans le *Parceval*, et pour l'auteur inconnu de *la Guerre de la Wartbourg*, Virgile de Naples est l'émule de Basian de Constantinople et de Flagétanis de Bagdad (1). La tradition savante est plus digne de ce suave génie; elle en fait un des précurseurs du christianisme. Le chant de Pollion fournissait un texte magnifique à cette transfiguration du poète. Déjà l'empereur Constantin, dans son *Discours à l'assemblée des fidèles*, avait expliqué longuement le rôle de Virgile, en qui il reconnaissait un prophète de Jésus. Tout le moyen âge est plein de cette idée. Une tradition très répandue, et dont les traces subsistent encore à Mantoue, prétendait que saint Paul, passant à Naples, était allé saluer le tom-

le lion serait Charles de Valois, appelé en Italie par le pape Boniface VIII, et la louve affamée l'église romaine. C'est en 1819 que le comte Marchetti a proposé ce système, et pendant une vingtaine d'années son opinion a fait fortune. Rossetti, dans son commentaire (1822), la reproduisit avec éclat; Fauriel, en 1833, la développait encore d'une manière ingénieuse à la Faculté des Lettres de Paris. Il semble même, à lire les leçons imprimées, que Fauriel présente cette interprétation comme une conjecture qui lui appartient; mais il faut se rappeler que ces leçons ont été publiées après la mort de l'ingénieux érudit : il y manque évidemment, sur ce point et sur bien d'autres, des explications qu'il n'aurait pas omises. Le système du comte Marchetti, développé par Rossetti et Fauriel, avait surtout réussi auprès des savans de la péninsule; combattu cependant par M. Charles Witte en Allemagne, par MM. Parenti et Pianciani en Italie, il fut peu à peu abandonné. La plupart des récens commentateurs à Florence et à Rome, MM. Poeta, Giuliani, Picchioni, Bianchi, Torricelli, se sont rangés à l'avis de M. Charles Witte.

(1) Voyez *der Sangerkrieg uf Wartburc*, publié par M. Ettmüller. Ilmenau 1830, p. 72.

beau du poète, et qu'il s'était écrié les yeux en larmes : « Pourquoi ne t'ai-je pas trouvé vivant, ô le plus grand des poètes? Combien j'eusse été heureux de faire de toi un chrétien (1) ! » Ce que n'avait pu saint Paul, le moyen âge l'a fait; il a associé Virgile à l'histoire du christianisme. *Le Mystère de saint Martial de Limoges*, écrit au XIe siècle, montre le poète de Mantoue siégeant au milieu des prophètes et annonçant avec eux la venue du Rédempteur. Faut-il énumérer ici toutes les preuves de cette transfiguration chrétienne du *dolce poeta*, comme l'appelle Alighieri? Ce sujet est aujourd'hui un des lieux communs de l'érudition moderne (2). Ces brèves indications suffisent pour rappeler ce qu'était Virgile aux yeux des hommes du moyen âge : un intermédiaire naturel entre l'ancien monde et le monde nouveau.

Dante emprunte quelque chose aux deux traditions dont je viens de parler. Lorsque son guide, au neuvième chant de *l'Enfer*, lui raconte qu'une fois déjà il est descendu dans le cercle de Judas, grâce aux incantations de la magicienne Éricto, n'est-ce pas là le Virgile de la légende populaire mêlé au souvenir d'un épisode de Lucain? et le Virgile précurseur du christianisme n'apparaît-il pas à chaque page de *l'Enfer* et du *Purgatoire?* Mais ces emprunts ne suffisent point au poète; il va transformer la tradition à sa manière pour la faire entrer dans la symétrie de son œuvre. Le Virgile de *la Divine Comédie*, c'est surtout le chantre de l'empire romain. Il est né sous César, il a chanté Auguste, voilà ses titres aux yeux d'Alighieri; bien plus, cet empire qu'a célébré le Mantouan apparaît dans ses poèmes comme le couronnement de toute l'histoire de Rome. Le chantre d'Auguste est aussi le chantre du peuple romain et de ses triomphantes destinées; il a glorifié en vers immortels cette nation royale, *populum late regem*, née pour le gouvernement de l'univers. Toute la philosophie de l'histoire du *Convito* et du *De Monarchia* a ses fondemens dans *l'Énéide*.

M. Rossetti, dans son commentaire, est le premier, je crois, qui ait conçu ainsi le Virgile dantesque; M. Émile Ruth a repris cette

(1) Aujourd'hui encore à Mantoue, le jour de la Saint-Paul, on chante pendant la messe un hymne dont voici une strophe :

Ad Maronis mausoleum
Ductus, fudit super eum
Piæ rorem lacrymæ :
Quem te, inquit, reddidissem,
Si te vivum invenissem,
Poetarum maxime!

(2) MM. Joseph Goerres, Genthe, Valentin Schmidt, George Zappert, en Allemagne, ont rassemblé avec soin tous les témoignages de cette transformation. — Sur Virgile précurseur du christianisme, il y a un intéressant travail de M. Rossignol, *Virgile et Constantin le Grand*.

théorie et l'a développée avec une lumineuse évidence. Il a suivi pas à pas le guide de Dante à travers *l'Enfer* et *le Purgatoire;* il a noté ses paroles, ses gestes, sa physionomie, et chaque incident lui a fourni une preuve nouvelle. Citons un seul exemple : Virgile et Dante viennent d'entrer dans le cercle des simoniaques, et le guide conduit son compagnon tout droit au bord du trou hideux où se lamente le pape Nicolas III. Lorsque Dante a écouté ses cris, il prend la parole à son tour : « Je ne sais, dit-il, si je fus trop emporté, mais je lui répondis en ces termes... » Et ici commence la terrible invective contre la corruption de l'église, invective qui enchante Virgile, car un sourire de joie s'épanouit sur ses lèvres, et Dante ajoute aussitôt : « Je crois que je dus plaire à mon guide (*credo ben ch' al mio duca piacesse*). » Comparez maintenant cette scène à une autre scène non moins grande, l'entrée des deux pèlerins dans le cercle des hérétiques. Des milliers de damnés sont couchés dans des tombeaux infects au milieu d'une puanteur insupportable : voici le terrible Farinata, voici Cavalcante de' Cavalcanti, voici l'empereur Frédéric II et le cardinal Ubertini. La conversation s'engage; Dante et Farinata sont aux prises, et les paroles se croisent comme des épées. Où est Virgile pour soutenir son compagnon? Virgile n'est plus là; indifférent à la punition des hérétiques, il a continué sa route. Un tel contraste a un sens; pourquoi, d'un côté, cette approbation des invectives de Dante? de l'autre, pourquoi cette parfaite indifférence? C'est que les simoniaques sont les ennemis de l'empereur, tandis que les hérétiques troublent l'ordre spirituel. Virgile prend parti quand il s'agit de l'empire; il n'a pas le droit de s'intéresser aux destinées de l'église. Virgile est donc le théoricien de l'empire, le représentant de l'ordre établi sur la terre par les décrets divins.

Voyez quelle symétrie dans la contexture du poème! Si le chantre d'Énée est le représentant de l'ordre providentiel ici-bas, il y a pour Dante un autre guide qui lui révélera l'ordre céleste. Partout, dans *la Divine Comédie*, vous retrouvez ce grand dualisme qui embrasse l'univers. Les deux cités dont parle saint Augustin sont sans cesse présentes à la pensée de l'auteur; la cité de Dieu éclaire la cité de l'homme, et Béatrice explique Virgile. Nous rencontrons ici les belles recherches de M. Ozanam et du roi de Saxe, Jean Ier. De tous les interprètes de Dante, M. Ozanam et le roi régnant de Saxe sont certainement ceux qui ont répandu la plus vive lumière sur le personnage de Béatrice. On sait qu'en étudiant Alighieri avec une piété si tendre, M. Ozanam n'a pas prétendu mesurer tout entière l'inspiration du poète. Qui ne reculerait devant une pareille tâche? Théologien, philosophe, moraliste, historien, politique, et avec tout cela artiste incomparable, Dante est pour un esprit qui pense un sujet de méditations sans fin; chacun peut choisir dans son poème un cercle

lumineux ou sombre qui contient des trésors. M. Ozanam avait choisi le théologien philosophe, le disciple de Siger de Brabant et de saint Thomas d'Aquin. Il aurait pu, je l'avoue, exposer d'une façon plus exacte le rôle politique de Dante; il aurait pu s'attacher au poète et nous expliquer en artiste les bizarreries, la variété, la grandeur de son imagination; il ne l'a pas voulu. Ébloui par la doctrine *qui se cache sous le voile des vers étranges*, il n'a vu que l'émule des docteurs du XIIIe siècle. On sent qu'il prend plaisir à retrouver dans une phrase, dans une image, les formules de saint Thomas et de Richard de Saint-Victor. Toutes les figures si nettement dessinées par Dante s'effacent dans le commentaire de M. Ozanam pour ne laisser briller que la pensée pure. Une seule a trouvé grâce devant le procédé de l'interprète, c'est Béatrice. Avec quel bonheur il se dédommage ici des inconvéniens de sa méthode! Aucun des commentateurs italiens ne peut lui être comparé sur ce point. Fraticelli, Ponta, Torricelli (1), s'amusent longuement à l'explication des détails allégoriques, tandis que M. Ozanam est en extase, comme Dante lui-même, devant le radieux symbole. Parmi les précédens interprètes, les uns étudiaient dans Béatrice une pure abstraction théologique, les autres ne voulaient voir que la fille de Portinari, cette belle enfant vêtue de sa robe rouge, tant admirée par Dante âgé de neuf ans, et morte seize années plus tard dans tout l'éclat de sa jeunesse. Un des maîtres de M. Ozanam, Fauriel, appartenait à ce dernier groupe. Impatienté de voir cette vivante figure réduite à une personnification de la théologie, l'excellent Fauriel, un peu vif cette fois contre les commentateurs scolastiques, les déclare tout simplement « stupides. » Tout érudit qu'il était, Fauriel avait un vif sentiment de la poésie; la Béatrice poétique, à ses yeux, c'est la Béatrice de Florence, la jeune femme que le poète a aimée. Il demande si les petits garçons de neuf ans sont amoureux de la théologie; il se demande aussi ce que serait devenue Béatrice si elle n'eût été qu'une allégorie, et il répond sans hésiter : Elle serait demeurée dans la poussière du moyen âge, comme tant d'autres créations « incontestablement théologiques (2). » L'éloquent successeur de Fauriel à la Faculté des Lettres de Paris soutient la thèse contraire. Sans répondre aux argumens de Fauriel qu'il pouvait ne pas connaître, il cite maintes pa-

(1) On peut consulter sur tous ces travaux italiens un curieux ouvrage de M. Picci, *Della Letteratura dantesca contemporanea*, Milan 1846.

(2) Ce sont surtout des commentateurs italiens qui ont voulu faire de Béatrice une pure allégorie; l'abbé Dionisi, au commencement de ce siècle, avait poussé ce système à ses dernières limites. Un des premiers qui aient combattu l'erreur de Dionisi est l'auteur du *Secolo di Dante*, M. Ferdinand Arrivabene, dans son livre intitulé *Gli Amori di Dante e di Beatrice tolti d'allegoria*, etc..., 1 vol., Mantoue 1823.

roles de la Béatrice de Dante où éclate manifestement un caractère supérieur à l'humanité, et il se demande à son tour si ce sont là les attributs d'une jeune femme de vingt-six ans. M. Ozanam a raison; il a raison surtout, lorsque, évitant ici les abstractions dont il ne s'est pas toujours suffisamment abstenu, il maintient à la fois le caractère humain et le caractère mystique du personnage, et nous fait assister à cette transfiguration de l'amour.

Le roi Jean a fait de même. Plus complet que M. Ozanam dans son appréciation de Dante, interrogeant dans *la Divine Comédie* le poète et l'historien en même temps que le théologien philosophe, il a cependant une préférence marquée pour le disciple de saint Thomas d'Aquin. Il a étudié à fond la théologie du XIIe et du XIIIe siècle; il connaît, il cite tous les passages des docteurs qui ont inspiré Alighieri. Bien que son livre ne ressemble pas à celui de M. Ozanam, il est évident qu'une même pensée les anime. L'auguste écrivain qui se cache sous le nom de Philaléthès n'a pas toujours réussi dans sa traduction de la *Commedia*, il est souvent pâle, diffus, languissant: son commentaire est l'un des plus savans et des plus originaux qu'on ait écrits. Or Béatrice, en ce commentaire, apparaît toute resplendissante de clartés. Certes rien ne dispense de lire le texte même de Dante; c'est là qu'il faut voir la *donna* du poète, unie encore à l'humanité dans les derniers chants du *Purgatoire*, s'épurer peu à peu, s'illuminer, puis, devenant plus belle de cercle en cercle, s'asseoir enfin sur les trônes de la sainte hiérarchie, et « se faire une couronne en réfléchissant les éternels rayons. » Le commentaire du roi Jean ajoute pourtant quelque chose, si on l'ose dire, à ces merveilleuses peintures. L'interprète s'efface, ce sont les maîtres du poète qui prennent la parole. Tous ces docteurs dont Béatrice résume l'enseignement viennent lui rendre témoignage, et les rapprochemens sont si heureux, les citations si bien choisies, que la glose de l'érudit devient une œuvre d'art (1). Je regrette seulement que Philaléthès reconnaisse dans Béatrice le symbole exact de la *gratia perficiens*; laissons là cette théologie imprudente : la grâce, c'est Dieu même,

(1) Cinq ans après la publication de ce beau commentaire, le prince Jean est devenu roi de Saxe. C'est le 9 août 1854 que la mort de son frère, le roi Frédéric-Auguste, causée par une chute de voiture, l'appela subitement sur le trône. Le roi Jean est resté ce qu'il était, *il più illustre dei frai cultori di Dante*, comme l'appelle M. Charles Witte. Chaque année, le jour de sa fête, M. Witte lui dédie quelque étude de philologie dantesque, en italien ou en allemand. L'un des plus distingués parmi ces *frères servans* dont parle M. Witte, le vénérable M. Blanc, professeur à l'université de Halle et docteur en théologie, avait publié déjà sous le patronage du prince un livre d'une rare valeur, le *Vocabolario dantesco ou Dictionnaire critique et raisonné de la Divine Comédie*, 1 vol., Leipzig 1852. Le nom du roi Jean est inséparable désormais des noms de Dante et de Béatrice. Il y a quelques années, le prince était gravement malade, et se désolant de ne pouvoir mettre la dernière main à son commentaire du *Paradis*; un écrivain du nord de l'Allemagne, M. Victor Strauss, composa à cette occasion de gra-

et la femme que Dante a aimée, si haut qu'elle s'envole dans sa transfiguration idéale, ne peut se confondre avec l'essence première. Pourquoi vouloir être plus précis que le poète? Disons simplement : Béatrice, c'est l'amour, l'amour ramené à sa source, l'amour divin, sans lequel toute la science des docteurs est une lettre morte. Les principes de l'école, en passant par sa bouche, acquièrent une vertu nouvelle. Et c'est ainsi que Béatrice complète l'œuvre de Virgile. Virgile enseigne l'ordre temporel, Béatrice enseigne l'ordre spirituel. Le plus noble des poètes glorifie les droits de l'empire; les droits de l'église sont glorifiés par une âme qui n'est qu'amour. Double leçon inscrite à chaque page du poème : l'empire conseillé par la sagesse, l'église inspirée par l'amour, voilà le rêve de Dante.

Comment s'étonner après cela de la liberté du poète? Sa doctrine embrasse tous les devoirs de l'homme ici-bas. Du haut de ce faîte où il siége comme un juge, il distribue la récompense et le châtiment avec une certitude redoutable. On a cru voir des contradictions dans les sentences du justicier, on a été surpris de trouver des gibelins dans son enfer, et l'on a dit : « Il a tracé cette peinture étant guelfe, cette autre étant gibelin. » Rien de plus faux : devant sa théorie politique et religieuse, telle que la critique moderne l'a retrouvée, toutes les contradictions s'évanouissent. Farinata et Frédéric II sont couchés dans les sépulcres des hérétiques au nom de la même loi qui plonge Nicolas III et Boniface VIII dans le gouffre des simoniaques. Si l'on veut apprécier la justice de Dante, il faut le comparer aux autres écrivains qui ont prétendu s'attribuer les mêmes fonctions. Fauriel et Auguste Kopisch, Charles Labitte et Ozanam, ont pris plaisir à rechercher ces visions de l'enfer et du ciel qui ont précédé *la Divine Comédie;* quelle différence entre ces tableaux et le poème de Dante! Là, des satires incohérentes, des condamnations prononcées au hasard, selon l'humeur et la fantaisie de l'écrivain; ici, l'échelle des fautes et des crimes d'après un plan philosophique. Ce plan est si net, qu'un des récens commentateurs a pu recomposer avec *l'Enfer* et *le Purgatoire* le code pénal d'Alighieri, code complet,

cieuses strophes où il invoquait Béatrice et la conjurait de rendre la santé au plus dévoué de ses fidèles. Béatrice écoute la requête; elle envoie Dante auprès du prince Jean, comme autrefois Virgile auprès de Dante, et le poète dévoile au commentateur les mystères de son œuvre. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans cette pieuse communauté littéraire, dans cette réunion de *frai cultori*, où des hommes tels que Schlosser, Wegele, Charles Witte, sont associés à l'un des souverains de l'Allemagne? — Citons encore un fait qui prouve que le roi Jean est depuis longtemps apprécié en Italie. L'abbé dalla Piazza, de Vicence, avait consacré une partie de sa vie à traduire en vers latins *la Divine Comédie*. Il mourut en 1844 sans avoir pu imprimer son travail, et il exprima le vœu que cette publication fût faite dans le royaume de Saxe. M. Charles Witte a accompli le vœu du studieux abbé; il a publié sa traduction à Leipzig, et l'a dédiée au roi Jean.

où se retrouvent à la fois le droit romain, le droit canon et le droit germanique du moyen âge. C'est M. Wegele qui a eu cette idée. Il est fâcheux que le docte historien compromette ici la valeur de ses recherches en voulant prouver que le droit germanique tient plus de place dans *la Divine Comédie* que le droit canon et le droit romain. C'est précisément le contraire qui est vrai; l'originalité du droit germanique en matière pénale est de punir la faute pour la faute elle-même, tandis que le droit romain se préoccupe surtout des crimes commis contre l'état, et le droit canon, des infractions aux lois de l'église. Dante, avec son inflexible logique, réserve ses plus cruels châtimens aux ennemis de l'église et de l'empire; il rend des arrêts de justice sociale plutôt qu'il n'applique les lois de la morale privée. Comment M. Wegele a-t-il méconnu ici le système du poète après l'avoir si bien mis en lumière? Ajoutons seulement, pour être tout à fait exact, que l'esprit évangélique apparaît sans cesse dans les sentences d'Alighieri. Sa libre distribution des châtimens est le triomphe de la justice chrétienne. La conscience du coupable est mise à nu, et plus il était placé haut dans la hiérarchie des pouvoirs, plus lourde pèse sur lui la responsabilité de ses œuvres. Point de ménagemens pour les grands de ce monde! « Combien se tiennent là-haut pour de grands rois, qui seront couchés comme des porcs dans ce bourbier, ne laissant d'eux-mêmes que d'horribles mépris! »

Le tableau tracé par Alighieri contient tout un peuple innombrable. Ce sont à chaque cercle, et dans chaque partie de chaque cercle, des multitudes qui fourmillent. Les Grecs avaient un mot effrayant pour désigner les morts, ils disaient : *les plus nombreux*, οἱ πλειονες, mettant ainsi en présence les habitans actuels de la terre et toutes les générations dévorées par les siècles. Ces πλειονες des Grecs apparaissent sur tous les points de l'immense peinture. Tantôt, rangés à la file comme un troupeau de grues, ils sont emportés par *un vent noir* et roulent dans un tourbillon sans fin; tantôt ils tombent du ciel dans l'abîme, drus et serrés comme les gouttes de la pluie. Au milieu de ces foules sans nom, Dante a placé des personnages distincts; quels sont ces personnages? à quels temps, à quel pays les a-t-il empruntés? pourquoi ceux-ci et non pas d'autres? questions curieuses, et qui, étudiées avec attention, éclairent la pensée du poète. L'ancienne critique nous faisait connaître les acteurs à mesure qu'ils entraient en scène; les commentateurs modernes ont eu l'idée de les distribuer par groupes. Il semble, à première vue, que ces figures soient rassemblées au hasard; tous les rangs, tous les siècles sont confondus; hommes des âges antiques et contemporains de Dante, païens et chrétiens, juifs et mahométans, se heurtent dans la mêlée. Prenez garde, il y a là un plan obstinément suivi; le symétrique dessin de l'architecte se révèle encore dans cet effrayant désordre.

Or, si vous y regardez de près, vous verrez bientôt que tous les personnages de *la Divine Comédie* ont été choisis et distribués de manière à représenter trois choses distinctes, quoique intimement unies, — tantôt la théorie générale du poète, sa conception de la société universelle, son système de l'empire et de l'église, — tantôt la morale proprement dite, abstraction faite de l'ordre politique et religieux, — tantôt enfin l'histoire contemporaine, c'est-à-dire les affaires d'Italie, les destinées de Florence. Dans *l'Enfer*, les sentences sont prononcées au nom de l'ordre universel et des affaires d'Italie; les personnages pris dans l'histoire moderne représentent surtout ces deux choses. Ce sont les hérétiques comme Farinata, Cavalcante, Frédéric II, et ce cardinal Ubaldini, qui ne croyait pas à l'existence de l'âme; ce sont les violens, l'orgueilleux et implacable Argenti, Vanni Fucci, qui violait les églises, le comte de Montefeltro, qui fut l'instrument des colères de Boniface VIII; ce sont les faussaires comme l'alchimiste Capocchio et maître Adam, le faux monnoyeur; ce sont les traîtres Cancellieri, Marcheroni, Camiccione de' Pazzi, Bocca, Becchiera, Ugolin, Tebadello et Branca d'Oria. Si le poète emprunte des types aux fables païennes ou à l'histoire antique, ces types représenteront exclusivement la violation de l'ordre universel. C'est ainsi que le géant Capanée symbolise pour les temps primitifs la révolte de l'homme contre le ciel; c'est ainsi que Sextus Pompée est jeté dans l'enfer pour avoir combattu César; enfin c'est ainsi que Brutus et Cassius, traîtres envers l'empire et meurtriers de César, sont associés dans la gueule même de Satan à l'homme qui a trahi Jésus. La théorie de la double cité est si bien établie chez Dante, qu'il y enferme en quelque sorte l'histoire entière du genre humain. Ce dessein de l'auteur n'éclate-t-il pas d'une façon bien originale, lorsqu'il fait de Mahomet non pas le fondateur d'une religion, mais un sectaire issu du christianisme? Hors de l'église catholique et hors du saint-empire, à ses yeux, il n'existe rien. Il s'occupe aussi des fautes contre la morale; mais quoi qu'en dise M. Wegele, ces fautes, qui ne troublent ni l'empire ni l'église, ne jouent qu'un rôle secondaire dans *la Divine Comédie*. Ces damnés, moins coupables que les autres, occupent les premiers cercles, Dante leur parle avec attendrissement, il est ému de leur infortune; il *tombe comme un corps mort* au récit de Francesca, et Virgile lui-même lui apprend quelle distance énorme les sépare de ceux qui ont attenté à l'ordre providentiel du monde.

Dans *le Purgatoire* au contraire, et c'est là un des traits caractéristiques de ce jugement dernier, il n'y a point de pécheurs, un seul excepté, qui aient violé l'ordre politique ou religieux; ces fautes-là sont trop graves aux yeux d'Alighieri pour que celui qui les a commises puisse en purifier son âme. Le pécheur politique à qui Dante

a fait grâce, c'est Charles d'Anjou, le frère de saint Louis, dont Jean Villani a raconté la fin pieuse et repentante. Tous les autres habitans du purgatoire ont péché seulement contre la morale individuelle; ce sont les négligens, les envieux, les orgueilleux, les gourmands, les luxurieux et ceux qui ont cédé à la colère. Aussi voit-on beaucoup moins de noms propres dans *le Purgatoire* que dans *l'Enfer;* il y en a moins encore dans *le Paradis*, consacré tout entier aux docteurs, à Béatrice, à la Vierge et à la sainte Trinité. Les deux derniers noms qui apparaissent au milieu de ces splendeurs résument la constante inspiration du poète; les traîtres à l'empire et à l'église terminaient le tableau de l'abîme, saint Bernard et Henri de Luxembourg sont placés au haut des cieux : saint Bernard, qui représente la vie spirituelle dans sa pureté parfaite; Henri de Luxembourg, chez qui Dante s'obstinait à voir l'idéal du saint-empire.

Mais quoi! ce poème est donc marqué d'un bout à l'autre à l'effigie de César! L'idée de l'empire nous y obsède sans cesse! Toutes les fois que l'empire et l'église sont mis en parallèle, c'est l'empire qui a le beau rôle! Voici plusieurs papes dans l'enfer, Nicolas III, Célestin V, Boniface VIII, Clément V, sans compter ceux que l'auteur y entasse pêle-mêle avec les cardinaux et les clercs, et, pour faire pendant à cette procession lugubre, admirez le cortége des empereurs dans le paradis, Trajan, Constantin, Justinien et l'*alto Arrigo!* Je sais ce qu'on peut répondre : Dante combattait le pouvoir temporel de l'église à une époque où ce pouvoir dominait le monde; une fois son principe établi, ne fallait-il pas qu'il soutînt l'empire ébranlé, et qu'il fût impitoyable aux pontifes ambitieux? Les seuls papes qu'il place au paradis (notez qu'il se contente de les nommer et se garde bien de les mettre en scène), ce sont les pontifes des premiers temps, Lin, Clet, Calixte, Urbain, c'est-à-dire ceux qui ont gouverné l'église avant *la fatale donation de Constantin* (1). Cette donation, à laquelle Dante croyait ainsi que tout le moyen âge, avait corrompu pour lui l'église entière. Fidèle à la logique passionnée de son système, il fait deux parts dans l'histoire de l'église : d'un côté sont les humbles pontifes antérieurs à Constantin, de l'autre les prêtres superbes à qui Constantin a légué l'empire d'Occident, et avec lui toutes les tentations de la richesse. Mais en attaquant à tort

(1) Ahi! Constantin, di quanto mal fu matre
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco patre.

Inf., XIX, 115. Le grand poète gibelin de l'Allemagne, Walther de Vogelweide, a jeté un cri semblable. On dirait que Dante traduit ces vers de Walther : « L'empereur Constantin prodigua au siége de Rome plus de dons que je ne saurais le dire; il lui donna l'epée, la croix et la couronne. A cette vue, un ange cria à haute voix : Malheur! malheur! trois fois malheur!... La chrétienté était resplendissante de beauté, et maintenant un poison se glisse dans ses veines... Ces dons feront bien du mal au monde! »

ou à raison cette église dominatrice, Dante n'incline-t-il pas trop de l'autre côté? Rassurons-nous : l'adversaire de la théocratie pontificale n'est pas disposé à sacrifier la liberté. Parmi les personnages du poème, remarquez ces deux figures; elles vous révéleront la secrète pensée d'Alighieri. L'une appartient à l'enfer, c'est Curion, le lieutenant de César, l'homme qui lui conseilla de passer le Rubicon. Il est dans l'*épouvantable neuvième fosse*, et un démon lui a coupé la langue, à lui qui fut si hardi à parler, *ch'a dicer fu cosi ardito!* L'autre au contraire a reçu, quoique païen, une grâce miraculeuse; c'est Caton, le dernier défenseur de la liberté romaine, à qui Dieu a confié le gouvernement du purgatoire. Pourquoi ce châtiment infligé à un compagnon de César? pourquoi cet honneur vraiment extraordinaire conféré au suicidé d'Utique? Les commentateurs ne savent que répondre; presque tous se taisent sur le compte de Curion. Quant à Caton, il représente, selon quelques-uns, la faculté de vouloir, et le commandement suprême qu'il exerce sur les âmes pénitentes indique qu'il faut un immense eff rt pour conquérir le ciel. S'il n'y avait là cependant qu'un symbole de morale chrétienne, l'exemple d'un suicidé serait singulièrement choisi, et l'on comprend que M. Ozanam, scandalisé d'une telle invention, n'essaie pas de la défendre. Il ne faut pas croire non plus que ce soit seulement un souvenir du beau vers de Virgile :

Secretosque pios, his dantem jura Catonem.

N'est-ce pas plutôt que le hardi poète a voulu placer ici un correctif, ou du moins une explication de sa théorie de l'empire? Dante est dévoué au saint-empire, mais il a horreur du despotisme. Voilà le sens de ces deux figures et de la place qu'elles occupent. Caton, comme Virgile, est un des maîtres de Dante; dans le *Convito*, dans le *De Monarchia*, à l'endroit même où il soutient si ardemment le droit des héritiers des césars, il parle du *cœur très saint de Caton* en termes magnifiques. Il n'y a pas là de contradiction; l'empire, aux yeux d'Alighieri, c'est le gardien de la paix, le patron des états (1), ce n'est pas le maître absolu qui imposerait au monde une tyrannique unité. Il le dit expressément dans le *De Monarchia* : « Si je parle de l'autorité d'un prince unique, il ne faut pas croire que ce prince puisse faire la loi aux communes; les nations et les cités ont des droits qui leur sont propres et qui exigent des institutions diffé-

(1) Dante cite à ce propos l'éloquent passage où Cicéron glorifie la politique du sénat et voit dans les victoires de Rome, non pas une domination, mais un patronage exercé sur le monde. « Regum, populorum, nationum portus erat et refugium senatus... Itaque illud patrocinium orbis terræ verius quam imperium poterat nominari. » *De Officiis*, lib. II, c. 8. On sait combien cette apologie est contraire à l'histoire, mais la citation que Dante en fait ici révèle assez clairement quelle espèce d'autorité il voudrait attribuer à l'empereur.

rentes. » L'historien Schlosser, dans ses récentes *Études*, a donc raison de résumer ainsi la question : « L'autorité que Dante assigne à l'empereur est assez semblable à celle que le président de Washington exerce sur la démocratie américaine. Il s'était créé un gouvernement idéal qui devait être réalisé cinq cents ans plus tard, et qui devait l'être précisément dans cet hémisphère opposé au nôtre, où *la Divine Comédie* a placé le paradis terrestre. » Comprenez-vous maintenant l'opprobre du complice de César et la gloire de Caton d'Utique? Ces deux personnages semblent nous dire : Ne vous méprenez pas sur le dessein du poète; l'autorité suprême qu'il invoque n'est pas la tyrannie qui se joue des lois, l'ordre providentiel qu'il glorifie n'est pas l'anéantissement de la liberté.

Ces appréciations historiques de *la Divine Comédie*, ces analyses si exactes de la pensée de l'auteur aideront à mieux faire comprendre la force et la beauté de son imagination. Éclairé par l'histoire, son génie se présente à nous sous maints aspects nouveaux. Dante est en lutte avec son siècle; de là la sombre majesté de sa pensée et cette désolation que le paradis même ne saurait guérir. Quand il trace l'inscription terrible *per me si va tra la perduta gente*, êtes-vous sûr qu'il ne la place pas sur le seuil de l'âge qui commence? Cet enfer où il rencontre tant de milliers d'âmes, c'est son époque elle-même égarée hors des voies du moyen âge. Il y marche par des chemins ténébreux, il s'enfonce dans la nuit à travers des précipices; le vent siffle, la nature gémit, et dans les endroits où le poète adoucit sa colère, on se rappelle ce douloureux passage de la *Vita nuova :* « Les étoiles étaient si pâles, qu'on eût dit qu'elles pleuraient les morts. » Avide de lumière, il sort de la nuit, il parcourt les vallées du purgatoire, cherchant les hommes qui n'ont pas complétement failli, et qui croient encore à un meilleur avenir; mais quel changement! Il n'a plus autour de lui un peuple innombrable. Les sentiers du bien sont à moitié déserts. Il ne lui reste plus qu'à se réfugier dans cette cité divine à laquelle le monde a renoncé. O joies du ciel! que vous êtes douces à ce cœur ulcéré! Si douces que vous soyez pourtant, vous ne pouvez le détacher des choses de ce monde. Dante a beau faire, il ne ressemble pas au moine qui secoue au seuil de sa cellule la poussière de ses sandales; du sein du paradis, il a les yeux sur Florence, épiant si une lueur d'en haut va éclairer sa malheureuse patrie. Hélas! la nuit est plus noire que jamais sur les villes d'Italie, et saint Pierre, regardant le Vatican où siége un pontife coupable, s'écrie : Ma place, ma place, ma place est vacante devant le fils de Dieu!

Il luogo mio,
Il luogo mio, il luogo mio, che vaca
Nella presenza del figliuol di Dio.

Que de scènes, que de paysages, que de portraits inspirés par cette unique pensée et développés avec une variété incomparable! On ne tient compte ordinairement que d'un petit nombre d'épisodes empruntés à *l'Enfer*, grave erreur dont Thomas Carlyle a fait justice. L'intérêt de ces visions ardentes, l'intérêt du *Purgatoire* et du *Paradis*, aussi bien que de *l'Enfer*, c'est la passion du poète qui y éclate sous maintes formes; il y a là une âme qui souffre, qui prie, qui jette des éclairs. Ne la perdons pas de vue, et nous comprendrons mieux la sublimité de ses conceptions. Satires impitoyables et mystiques ravissemens, tout prend alors une signification plus précise. L'harmonie de son œuvre, retrouvée par la critique, donne une valeur inattendue à toutes les parties qui la composent.

Mais ne nous trompons-nous pas? Dante est-il bien le poète de l'empire et de l'église? Son poème est-il bien l'expression des rêves du moyen âge? Cet homme dont nous admirons la franchise, quelqu'un l'a accusé d'un perpétuel mensonge. Déjà l'exilé Rossetti avait cru découvrir dans ses tercets tout un système d'allégories dirigées contre le catholicisme (1). Rossetti, égaré par la passion, considérait Alighieri comme un des précurseurs de la réforme. C'est bien mieux aujourd'hui; Dante est un franc-maçon. Il parle un langage intelligible seulement aux initiés. Vous avez cru lire l'œuvre d'un chrétien hardi qui juge les papes et les cardinaux, les empereurs et les peuples au nom de la loi du Christ; vous êtes tombés en extase devant le manuel de la franc-maçonnerie au XIVe siècle. En face de l'église du Christ s'agite dans l'ombre une église hérétique, manichéenne, à la fois mystique et sensuelle, la monstrueuse église des Albigeois; Dante, qui couche Frédéric II dans le cimetière infect des hérétiques, Dante est *pasteur de l'église albigeoise dans la ville de Florence*. Vous demanderez les preuves de cette accusation; l'auteur de ce beau système a un procédé bien simple : il ne prouve pas, il affirme. Assis sur un tribunal infaillible, il fait des révélations et prononce des oracles. Pour apprécier Dante, il a lu tous les livres de franc-maçonnerie, et, préparé de la sorte, il retrouve à chaque vers les diableries dont il a meublé sa cervelle. Virgile dit : « Je suis Lombard. » O impudence! le Virgile dantesque proclame lui-même ses accointances avec les Albigeois de la Lombardie : *Habemus confitentem reum*. Toutes les argumentations sont de cette force. Est-ce une gageure? est-ce une bouffonnerie? Non, la chose est sérieuse. M. Aroux a fait beaucoup de recherches sur la littérature italienne; mais sa monomanie le suit partout, et ce qu'il a lu, il l'a lu de tra-

(1) Rossetti a été réfuté ici même par M. Delécluze (15 février 1834) et par M. Wilhelm Schlegel (15 août 1836). Il l'a été à Rome par un savant jésuite, le père Pianciani. Voyez *Raggionamento del P. G.-B. Pianciani della compagnia di Gesu contro le disquisizioni del Rossetti sullo spirito della Divina Commedia*. Rome 1840.

vers. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il veut absolument que nous lisions comme lui. Après avoir fait un réquisitoire contre Dante révolutionnaire et socialiste, il a fait une traduction de *la Divine Comédie* (et quelle traduction, bon Dieu!) avec des notes qui travestissent chaque scène. Ce n'était pas encore assez : il a composé un dictionnaire de Dante où tous les mots employés par le poète prennent un sens diabolique. L'auteur dit *le pain des anges;* lisez *la doctrine sectaire.* Il dit *Béatrice;* lisez *la foi sectaire.* Il dit *le souverain bien;* lisez *le Dieu sectaire.* A l'aide de ce léger changement, vous comprendrez *la Divine Comédie.* Dante décrit un arbre paré de feuilles et de fleurs, c'est un Albigeois; un arbre mort, c'est un catholique. Il peint une forêt, il parle de l'hiver, du froid, de la nuit, de la mort; autant d'injures contre le catholicisme. Il cite le nom du seigneur de Vérone, Can Grande della Scala; vous croyez qu'il parle de son ami et de son hôte? Détrompez-vous; il est question du khan des Tartares, le chef mystérieux des Albigeois et des francs-maçons orientaux. Tout est bon pour accabler le malheureux poète; l'indignation de l'accusateur est armée de calembours. C'est un terrible homme que M. Aroux, et sachez que ce n'est là pour lui qu'un exercice d'essai. Une fois Dante exécuté, il pratiquera la même opération sur ses complices. Pétrarque, Boccace, Arioste, Tasse, Raphaël, Michel-Ange, sont déjà condamnés, et plus d'un écrivain ecclésiastique placé au rang des saints sera dépouillé de la céleste auréole. Aux menaces générales de M. Aroux et à certaine note de son livre, je crois comprendre que saint Bernard, atteint et convaincu d'avoir rédigé la règle des templiers, va subir de rudes assauts. La piété de M. Aroux est une piété fière qui ne veut pas être dupe. Sauve qui peut! Je ne sais, en vérité, quelle renommée assez sainte résisterait à son système. Supplions ce grand catholique d'épargner au moins saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, et saint Jean l'évangéliste.

Je n'aurais pas pris la peine de discuter l'ouvrage de M. Aroux, si je n'y avais vu un symptôme des déviations de la pensée catholique chez ceux-là même qui s'en font les champions. Depuis la révolution accomplie par Luther, il s'est introduit dans le catholicisme un singulier esprit de défiance. La franchise, la liberté de la foi, ce que Bossuet appelle si bien la grâce de l'ancien peuple semble avoir disparu de l'église. Écarté un instant par l'école cartésienne du XVIIe siècle, cet esprit pusillanime a bientôt repris le dessus; c'est lui que nous voyons aujourd'hui proscrire toute pensée libre et propager le scepticisme en attaquant la raison. A entendre certains apologistes du XIXe siècle, il semble que le catholicisme soit un édifice ébranlé et qu'une parole trop hardie en ferait crouler les voûtes. La violence des prétendus défenseurs de l'église ne dissimule pas la pusillanimité de leur foi. Ajoutez à cela ce romantisme religieux qui

s'est créé un moyen âge de fantaisie, un moyen âge tout rempli de séraphiques douceurs, vous comprendrez quel effroi doivent causer à des imaginations préparées de la sorte les témérités des hommes du XIIIe siècle. Je prends un exemple : un littérateur naïf, M. Aroux ou tout autre, vient d'étudier le moyen âge chez l'historien de sainte Élisabeth, et le XIIIe siècle tout entier lui est apparu comme un sanctuaire embaumé de prières et d'encens. Maintenant, qu'il ose regarder en face, non pas une miniature fardée, mais la réalité vivante; qu'il lise la biographie de Jean d'Olive, ou de Jean de Parme, ou de Guillaume de Saint-Amour; qu'il entende saint Bernard, dans le traité *de la Considération*, admonester le pape Eugène IV, qu'il l'entende, dans ses sermons, flétrir la corruption des couvens, de quelle horreur ne sera-t-il pas saisi? Ces figures si hardies, saint Dominique, saint François d'Assise, le rempliront de frayeur. Saint Thomas d'Aquin lui-même prononcera sur l'autorité de la raison des paroles qui le scandaliseront. Où donc est ce moyen âge qu'on lui avait dépeint, où donc cette longue rêverie si doucement bercée par les anges? Irrité de son désappointement, notre homme ne trouvera plus que des impiétés là où il espérait découvrir des trésors. Voilà l'histoire de M. Aroux. Il a demandé à Dante la religion formaliste du XIXe siècle, et, ne comprenant rien à la liberté de sa foi, il a vu dans le poète de Béatrice et de saint Bernard le chef d'une insurrection contre le christianisme.

Timides croyans de nos jours, chrétiens que la liberté scandalise et que la philosophie effraie, ne lisez pas les œuvres du moyen âge: leurs naïves hardiesses ne sont pas faites pour vous; lisez-les, au contraire, si vous êtes curieux de savoir ce qu'était la libre vie d'une conscience chrétienne. Dante est un des représentans les plus hardis de cette liberté sainte. Ce n'était pas une hérésie au XIIIe siècle de condamner à l'enfer des pontifes prévaricateurs; ces grandes âmes avaient des franchises dont elles profitaient résolûment. Parce qu'un Dante catholique serait impossible à l'heure qu'il est, ne méconnaissez pas le catholicisme d'Alighieri; prenez garde de calomnier le grand justicier du moyen âge.

III.

J'ai indiqué les principaux résultats de la critique moderne sur la vie et les œuvres de Dante Alighieri. La meilleure part, on l'a vu, appartient aux écrivains de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. L'étude des détails biographiques a été surtout représentée par les héritiers de Landino et de Lombardi; des ouvrages comme le *Veltro allegorico* de l'abbé Troya, le *Secolo di Dante* de M. Ferdinand Arrivabene, la *Commedia di Dante Alighieri illustrata* d'Ugo Foscolo, la

Vita di Dante de Cesare Balbo, sont les plus complets qu'on puisse désirer pour connaître la vie extérieure du poète et tous les personnages qui remplissent ses tableaux. Cette recherche des détails devient trop minutieuse chez des écrivains comme Ponta, Giuliani et Torricelli; on doit signaler cet écueil à l'érudition italienne. Un laborieux Français devenu Florentin par amour de *la Divine Comédie*, M. Colomb de Batines, a été l'un des plus zélés ouvriers qui aient travaillé à cette restauration de Dante : il a consacré sa vie à une *Bibliographie dantesque* (1). Plusieurs savans, Volpi, Torri, Picci, Fraticelli, avaient déjà entrepris cette tâche sans pouvoir triompher des difficultés qu'elle présente; M. Colomb de Batines y a réussi. A part quelques erreurs signalées par M. Charles Witte dans son travail sur *l'Ottimo Comento*, la *Bibliografia dantesca* de notre compatriote est une œuvre d'une valeur inestimable.

La France, si bien représentée aux bords de l'Arno par l'érudition de M. Colomb de Batines, peut citer en ce concours tout un groupe de critiques supérieurs. J'ai déjà mentionné MM. Villemain, Fauriel et Ozanam; ajoutons à leurs travaux le *Voyage dantesque* de M. Ampère, que les lecteurs de la *Revue* n'ont certainement pas oublié. Si l'étude souvent minutieuse des détails est le domaine des Italiens, l'appréciation des beautés poétiques a été le triomphe de nos compatriotes. M. Villemain expliquant à grands traits l'imagination du Florentin, M. Ampère cherchant dans les lieux qu'il habita les inspirations de ce peintre si expressif et si sincère, n'ont été égalés par aucun des critiques de l'Europe. Je retrouve ce caractère dans nos meilleures traductions de *la Divine Comédie*. Quelques fragmens trop peu nombreux de M. Antoni Deschamps avaient donné l'exemple d'une fidélité énergique et hardie; après lui, M. Sainte-Beuve, dans ses *Consolations*, rendit avec grâce un des plus suaves passages de la *Vita nuova*, et l'auteur de *Marie*, dans une prose sobre, nette, tour à tour énergique et charmante, suivit le vol du poète depuis les *malebolge* de *l'Enfer* jusqu'aux constellations du *Paradis*. Les traductions plus récentes, malgré des erreurs de système, attestent aussi cette même préoccupation du beau. La traduction de M. Lamennais

(1) M. le vicomte Paul Colomb de Batines habitait Florence depuis longues années; il y est mort le 14 janvier 1855, entouré de l'estime générale. La France doit un souvenir à l'homme modeste et laborieux qui a si dignement soutenu l'honneur de l'érudition française au milieu des savans de l'Italie. Outre cette *Bibliografia dantesca*, qui est le monument de sa vie, il a publié un grand nombre de mémoires et d'études dans les *Studi inediti su Dante* (Florence 1846), dans les *Ricordi filologici e letterari* (Pistoia 1847), dans l'*Etruria* (Florence 1851-1852), dans l'*Archivio storico italiano* (Florence), dans le *Calendario Pratese*, etc. On lui doit aussi une bibliographie du théâtre italien aux xve et xvie siècles, *Bibliografia delle antiche rappresentazione italiane sacre e profane stampate nei secoli* xv *e* xvi (Florence 1852). Sa *Bibliografia dantesca* a été publiée à Prato en deux gros volumes in-4°, 1845-1846.

est bien loin d'être irréprochable. Tantôt littérale jusqu'à la barbarie, tantôt s'éloignant du texte sans nécessité, on dirait une ébauche à laquelle l'auteur n'a pu donner la dernière main. Les contre-sens même n'y manquent pas, et d'inexplicables étourderies viennent souvent arrêter le lecteur (1). Il faut reconnaître pourtant à travers ces fautes un amour passionné du modèle. Là même où l'interprète est obscur et nous force de recourir au texte, on sent qu'il a voulu rendre la physionomie du poète empreinte dans les coupures, les ellipses et les brusques mouvemens de son langage. Lamennais a prouvé qu'il avait bien compris l'ensemble des inspirations dantesques; si son introduction manque parfois de netteté, s'il paraît incliner çà et là vers le système de Rossetti, il conclut cependant que Dante, ennemi implacable du pouvoir temporel des papes, était demeuré sincèrement catholique. Son analyse de *la Divine Comédie* étincelle de beautés du premier ordre; personne n'avait expliqué aussi poétiquement le dixième chant de *l'Enfer*, la scène de Farinata et de Cavalcanti. Lire ainsi, c'est créer; cette page seule révèle un grand artiste. M. Louis Ratisbonne et M. Mesnard obéissent dans leurs traductions à un système tout différent; les vers de M. Ratisbonne, comme la prose de M. Mesnard, visent trop à l'élégance, et ne reproduisent pas l'allure du Florentin. Ces tentatives, si incomplètes qu'elles soient, révèlent pourtant d'heureux symptômes. Si quelqu'un se rappelle la traduction de M. Artaud de Montor, qu'il compare à ce style ridicule la simplicité de M. Mesnard; tout en regrettant que le studieux magistrat n'ait pas déployé plus de force et de hardiesse, il verra dans ces estimables pages le progrès du goût public. Encore une fois, ces traductions n'infirment pas le jugement que j'ai porté; c'est par le sentiment de l'art et de la beauté poétique que la France a marqué sa place dans ce concours.

L'Allemagne y brille aussi au premier rang par les qualités qui

(1) Ici il affaiblit le sens et le détruit, comme dans le beau discours de Cacciaguida; Dante se fait dire par son aïeul : Il te sera beau d'avoir été ton parti à toi seul. Lamennais traduit : *D'être resté seul à part.* Que devient cette forte image, *aver li fatta parte per te stesso?* Là, dans le discours de Hugues Capet, il commet un contre-sens manifeste qui exagère encore les violences du poète gibelin; au lieu des *os consacrés* des rois de France, *le sacrate ossa*, il écrit : *La race exécrable.* Quelquefois, par une singulière inadvertance, il adopte un sens dans le texte et un autre sens dans la traduction; ainsi, au chant XX du *Purgatoire*, le texte de Lamennais porte ces mots : *E tra nuovi ladroni esser anciso*, et il traduit : *Entre deux voleurs vivans*, comme s'il y avait *tra duo vivi*. Presque toujours il suit le texte pas à pas, à tel point que pour un Français les vers italiens sont souvent plus intelligibles que la prose du traducteur; puis tout à coup, là où il est indispensable de s'attacher au modèle, il s'éloigne de lui sans motif. Lorsque Dante dit : *Ricordarsi del tempo felice*, il faut un goût singulier de l'inversion pour traduire *du temps heureux se ressouvenir*, et lorsque Dante écrit simplement : *Ciascun suo nemico era cristiano*, est-il urgent d'employer cette locution étrange : *Etaient chrétiens tous ses ennemis?*

lui sont propres; elle a reconstruit le système de Dante et retrouvé l'unité de cette grande âme. Si Dante est bien compris aujourd'hui, c'est à elle qu'il faut en rapporter l'honneur. Les traductions de Streckfuss, de Kannegiesser, au commencement de ce siècle, plus récemment celles de M. Auguste Kopisch et du roi de Saxe, donneraient lieu, si on les examinait en détail, à plus d'un reproche sérieux; les travaux des historiens, les découvertes de MM. Charles Witte, Franz Wegele, Émile Ruth, les patientes études du roi Jean, sont de véritables conquêtes pour la science.

Au contraire, c'est par des traductions du premier ordre que la littérature britannique s'est distinguée dans cette lutte. M. Simpson est un érudit estimable, M. Barlow a étudié le texte de Dante avec la finesse d'un Italien et la conscience d'un Allemand; mais comment comparer leurs travaux un peu maigres à la traduction de *la Divine Comédie*, par M. Henri Cary, à celles de Thomas Carlyle et de M. Cailey? La traduction de M. Cary est consacrée par le succès, celle de Carlyle révèle un rare sentiment du style dantesque (1). Le travail de M. Cailey n'est pas moins remarquable. M. Cailey est un négociant que les intérêts de son commerce ont confiné longtemps dans un port de la Russie septentrionale. Pour se consoler dans sa solitude, pour retrouver le soleil au milieu des glaces et des brumes, il a fait amitié avec Dante; une passion sincère anime son talent. La langue anglaise avec sa précision et sa force se prêtait merveilleusement à l'interprétation du vieux maître; M. Cailey a mis à profit toutes ses ressources. J'ai déjà signalé, comme une œuvre à part, le livre de Thomas Carlyle sur les héros et ses belles pages sur Alighieri; Emerson, dans ses *Representative Men*, ne donne pas de place à Dante, bien qu'il le cite souvent et qu'il sache l'apprécier; parmi les types qu'il met en scène, un seul, Platon, est emprunté au monde antique, tous les autres appartiennent à l'ère moderne; le moyen âge n'est pas représenté dans ce tableau. L'auteur de *Hero Worship* est plus juste, sa galerie est plus complète; le poète catholique y tient dignement son rang à côté de Luther et de Shakspeare.

Si l'Allemagne et la France, l'Angleterre et l'Italie, maintiennent ici leur supériorité littéraire, il est d'autres pays qui ne doivent pas être oubliés. Je ne parle pas de l'Espagne, Dante y avait pénétré de bonne heure (2); mais l'inquisition, plus sévère que l'église romaine,

(1) La traduction de Carlyle, publiée en 1849, ne contient que *l'Enfer*. M. Cailey avait publié *l'Enfer* en 1851; *le Purgatoire* et *le Paradis* ont paru dernièrement. — On doit aussi une traduction de *l'Enfer* à M. Brookshank (1854) et une traduction complète de *la Divine Comédie* à M. Pollock (1854). L'œuvre de M. Cary a précédé toutes celles que je viens de citer. La 4e édition est de 1844.

(2) Deux traductions de *la Divine Comédie* paraissent en 1428, l'une en catalan par

se hâta de jeter l'interdit sur l'œuvre du poète de Florence. Cet interdit n'a pas été levé par la curiosité et le libéralisme de nos jours. L'Espagne avait trop à faire avec sa propre littérature. Avant de réveiller le souvenir de Dante, ne fallait-il pas tirer de l'oubli les œuvres nationales, depuis le *poème du Cid* jusqu'aux drames de Calderon? Mais voici un incident assez inattendu : la littérature scandinave, et, chose plus curieuse encore, la Russie elle-même, viennent de produire sur Dante des travaux d'un incontestable mérite. Ici, c'est une traduction danoise de *l'Enfer* par M. Molbech (Copenhague 1851), traduction en vers où la *terza rima* du Florentin est employée, m'assure-t-on, avec une habileté rare, et triomphe de maintes difficultés (1); là, ce sont les études italiennes (*Italienska studier*, Upsal 1853) d'un écrivain suédois, M. Wilhelm Bottiger. M. Bottiger étudie surtout les origines de la poésie italienne, et il a inséré dans son livre une traduction suédoise des dix premiers chants de *la Divine Comédie*. Même travail en Russie, et plus remarquable encore. Déjà en 1843 M. Vandinia avait publié à Saint-Pétersbourg une version en prose des trente-trois chants de *l'Inferno;* M. Dmitri Min a eu l'ambition de les reproduire en vers, et son œuvre a été accueillie avec éloges par les critiques du Nord. On vante surtout les dissertations qui l'accompagnent. M. Dmitri Min a largement mis à profit les travaux des Allemands; il emprunte beaucoup d'idées à M. Wegele, à M. Witte, à M. Ruth, au roi Jean, mais il y ajoute aussi des vues qui lui sont propres. Signalons enfin, au-delà de l'Océan, une traduction des dix premiers chants de *l'Enfer* par M. Parsons (Boston 1843). Les états scandinaves, la Russie et l'Amérique en sont au point où nous en étions nous-mêmes il y a un demi-siècle : on n'y lit encore que *l'Enfer*. Dante n'est pas un de ces poètes qui peuvent être pénétrés du premier coup. L'historien Schlosser a lu neuf fois *la Divine Comédie* avant d'y trouver un vrai plaisir; aujourd'hui il la lit avec enthousiasme, comme un bréviaire de morale religieuse, et il commente *le Paradis* dans de gracieuses lettres à un ami. Il faut cette volonté persévérante pour forcer la porte du sanctuaire. L'initiation a commencé pour l'Amérique, la Russie et les peuples scandinaves. Ce travail sera mené à bien, et Dante achèvera ses conquêtes.

l'enfer, l'autre en castillan par don Enrique de Villena. Un siècle après, Pero Fernandez de Villegas, archidiacre de Burgos, entreprenait aussi le même travail; *l'Enfer* seul a été publié (Burgos 1515, in-fol.).

(1) On doit aussi à M. Molbech un drame en vers dont Alighieri est le héros : *Dante* (Copenhague 1852). L'action se passe sous le *priorat* du poète et se termine par son bannissement. L'œuvre de M. Molbech est peu dramatique, mais à défaut d'invention elle est pleine de sentimens élevés et témoigne d'une connaissance approfondie du sujet.

Ce retour universel à l'étude de *la Divine Comédie* est un symptôme que nous recueillons avec joie. Il semble, au premier abord, qu'une œuvre comme celle de Dante ne doive intéresser désormais que la curiosité des érudits; sa cosmographie est détruite, ses mystiques étoiles se sont évanouies devant la science de Newton. Suspect aux catholiques timorés, car l'église a canonisé un pape qu'il avait jeté dans l'enfer, il ne l'est pas moins aux esprits indépendans pour sa théorie de la puissance impériale. *Quelle langue commune pouvons-nous parler? et qu'y a-t-il entre lui et nous?* Grave erreur : sous l'appareil condamné de ses fictions, au milieu des préjugés d'un autre âge, il y a là une inspiration immortelle, la passion de la justice. Ce poète qu'on a tant étudié au point de vue de l'histoire et de l'art, il reste à l'interroger encore au nom de la morale militante. Il y a plus d'un rapport entre Pascal et Dante : tant que durera l'humanité, les *Pensées* de Pascal, et surtout sa théorie des trois ordres, seront la nourriture des âmes fières; tant que les lois de la suprême justice ne seront pas exécutées sur la terre, *la Divine Comédie* offrira à ceux qui souffrent de sublimes consolations. Aujourd'hui particulièrement je comprends trop pourquoi Dante peut devenir un des poètes favoris de notre XIXe siècle. Dante était seul au milieu des factions qui déchiraient sa patrie; supérieur aux luttes de son temps, ne voyant partout que fraude, convoitise, faiblesse, servilité, c'est-à-dire toutes les formes de l'intérêt, il s'était réfugié dans la cité idéale construite par son génie. Nous aussi nous sommes mal à l'aise dans ce monde, et nous apercevons au-dessus des partis dévoyés l'éternelle morale qui nous offre un asile. C'est là que sont les ressources de l'avenir; c'est là qu'il faut dépouiller le vieil homme pour créer l'homme nouveau. Au milieu de ses extases, Alighieri était une intelligence pratique; il ne séparait pas la vie active de la contemplation; il ne s'est jamais détaché de la terre et de la réalité. Faisons comme lui. Soyons notre parti à nous seuls, recomposons en silence l'élite généreuse dont l'humanité a besoin. Ayons notre enfer et notre paradis en nous-mêmes, punissons et récompensons les hommes au tribunal secret de notre conscience; sachons aimer, et puisqu'il le faut aussi en ce triste monde, sachons haïr! Sachons aimer le bien, sachons haïr le mal! Entretenons en un mot cette force spirituelle, cette passion du bien, cette soif de justice, qui est à travers les siècles le signe ineffaçable du grand gibelin. C'est le meilleur moyen d'obéir à l'inscription de *Santa-Croce : Onorate l'altissimo poeta.*

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

NEWTON

SA VIE, SES ÉCRITS ET SES DÉCOUVERTES

I. *Memoirs of the Life, Writings and Discoveries of sir Isaac Newton*, by sir David Brewster, 2 vol. in-8°. Edinburgh 1855. — II. *Correspondence of sir Isaac Newton and professor Cotes*, edited by J. Edleston, London and Cambridge 1850. — III. *Analytical View of sir Isaac Newton's Principles*, by Henry lord Brougham and J. Routh, 1 vol. in-8°, London 1855, etc.

I.

Newton est né dans le comté de Lincoln, à Woolsthorpe, près de Colsterworth, le 25 décembre 1642. Il est mort à Kensington, en 1727, après une vie de quatre-vingt-cinq ans, illustrée par les plus grandes découvertes. Rien n'est plus célèbre que son nom, rien n'est moins connu que sa vie. Il n'est pas de livre de physique, d'analyse, de géométrie, de philosophie ou d'astronomie, où ce nom ne se trouve à chaque page, mais les détails de ses découvertes, les événemens de son existence, sont inconnus, surtout dans notre pays. Les documens pourtant ne manquent pas, et, si l'on veut s'en donner la peine, on peut connaître avec certitude les incidens les plus puérils de sa biographie. En France, Voltaire et Fontenelle au XVIIIe siècle, M. Biot plus récemment, ont commenté ses ouvrages et raconté sa vie. En Angleterre, sir David Brewster avait dès 1831 publié un volume sur lui, et il en publie deux nouveaux. On a imprimé dans des recueils divers les œuvres que Newton a laissées inédites, les lettres qu'il a reçues ou écrites; ses notes même, ses agendas et ses livres de dépenses n'ont pas échappé à la publicité.

Tous ceux de ses contemporains qui l'ont approché ont décrit sa personne et sa conversation avec le soin et l'admiration que doit inspirer un homme dont un Anglais, Halley, a pu dire : *Nec propius fas est mortali attingere divos,* sans qu'aucune nation rivale ait réclamé. Aujourd'hui encore il n'est pas un biographe qui ne parle de lui avec toute la partialité d'un contemporain et d'un ami.

En France pourtant, cette biographie est peu connue malgré l'éloge de Fontenelle. Réduits à ne plus pouvoir nier la grandeur des découvertes de Newton et la vérité de sa philosophie, nous semblons nous consoler en médisant de sa personne. M. Biot lui-même (1) a contesté souvent la nécessité de connaître la vie du héros qu'il a célébré, et il est parfois entré en controverse avec sir David Brewster, le plus instruit, le plus récent et le plus habile de ses panégyristes. Il pense d'ailleurs en général que les grands hommes perdent à être bien connus, que, surtout pour les mathématiciens, pour ceux dont les études sont abstraites, la vérité sur leur personne n'est ni intéressante ni utile. Le public semble avoir pensé comme lui, et il est admis que la biographie de Newton ne peut pas être intéressante, sans doute parce qu'on n'y trouve pas la passion exigée pour la tragédie, et dont les deux tentatives de Racine et de Voltaire n'ont pu nous apprendre à nous passer. Quant à l'inutilité, je l'accorde, et la vie des savans est d'ordinaire peu instructive; les événemens qui l'ont signalée aident rarement à comprendre mieux leurs découvertes, et ne peuvent conduire à en faire de nouvelles. A quoi sert de savoir que la chute d'une pomme a mis Newton sur la voie de la gravitation? Un tel exemple ne peut être utile à personne, et Newton, n'eût-il jamais vu de pommier, n'aurait probablement pas moins découvert la cause du mouvement des astres. Chaque inventeur a des procédés d'esprit différens, et, par cela même qu'il est inventeur, n'emprunte rien à personne. Quant à la manière de vivre, l'étude n'en peut avoir non plus de grands résultats pratiques, car les idées, les goûts, les habitudes des grands hommes n'ont jamais été les mêmes. Il serait difficile de décider en ce sens quel est le caractère du génie, et de choisir entre la sagesse proverbiale de Newton et les passions de Bichat. En ce genre, il n'y a pas de modèles, et si l'on n'avait que le désir d'être utile, il faudrait négliger la biogra-

(1) M. Biot a mis presque autant de soin que Voltaire à répandre la gloire de Newton, et ses travaux sont faits pour décourager les tentatives nouvelles. Outre un article étendu dans la *Biographie universelle* (t. XXXI, p. 127), il a publié dans le *Journal des Savans* des réflexions sur tout ce qui a paru depuis vingt ans en Angleterre d'ouvrages inédits, de correspondances, de biographies de Newton. Ces nombreux articles, dont le recueil serait un excellent ouvrage, n'ont jamais été réunis. On les trouve dans les cahiers d'avril, mai et juin 1832, de mars, avril et novembre 1836, de mars, avril, mai, juin, juillet 1852, d'octobre et de novembre 1855.

phie des hommes d'esprit, et ne raconter que les actions des grands citoyens.

Cependant, si l'utilité est médiocre, l'intérêt de curiosité est grand selon nous, et le livre de sir David Brewster est attachant, bien qu'un peu diffus, et quoique l'auteur soit toujours monté sur le ton du panégyrique. Il y a même quelque chose de singulier à le voir s'efforcer d'être vrai, tout en voulant être toujours admiratif, et chercher à faire de Newton l'homme le meilleur et le plus juste de la terre, tout en citant de lui les lettres les plus vives et quelquefois les plus injurieuses pour ses adversaires. Il le représente à chaque page comme la douceur, la modestie, la candeur même, et à côté il imprime des documens qui le montrent passionné, défendant avec ardeur, avec injustice parfois, la priorité de ses découvertes et la vérité d'une admirable philosophie. Rien de tout cela n'est très-blâmable en effet, et l'amour de la gloire, la passion de la renommée, le sentiment de la supériorité, ne sont pas chez Newton des sentimens coupables. Un Anglais peut bien les reconnaître chez lui, de même que les Français savent les démêler chez Voltaire. Une sorte de patriotisme s'émeut trop facilement chez M. Brewster, qui a accusé injustement les Français du désir de déprécier un étranger, sans penser que les honnêtes gens, les libéraux de tous les pays, auront toujours du patriotisme au service de l'Angleterre.

Comme bien des hommes destinés à une longue vie, Newton naquit petit, faible et maladif. Son père, d'origine écossaise, s'appelait comme lui Isaac Newton et mourut peu de temps après son mariage avec Hannah Ayscough, deux mois avant la naissance de son fils. Il laissait à sa famille une ferme d'une étendue médiocre qu'avait achetée son père en 1623 et qui rapportait 50 livres (1250 fr.), et une petite maison qui existe encore. Cette propriété est située dans le comté de Lincoln, à six milles au sud de Grantham, dans ce pays qu'on appelle, à cause du climat, le Montpellier de l'Angleterre. Newton y passa sa première enfance sous la garde de son oncle James Ayscough et de sa tante, car sa mère se remaria en 1645 au révérend Barnabas Smith, recteur de Northwitham, où elle le suivit. L'oncle et la tante de Newton s'établirent donc à Woolsthorpe, d'où ils l'envoyaient aux écoles de Skillington et de Stoke. C'est là qu'il apprit à lire, à écrire et à compter. A l'âge de douze ans, il fut mis à l'école publique de Grantham, tenue par un homme instruit, M. Stokes, et comme la distance était plus grande, il logea à la ville chez M. Clark, pharmacien dans High-Street, et dont le petit-fils exerçait encore au même endroit en 1727, l'année de la mort de Newton. On dit que jusque-là il avait montré d'assez grandes dispositions à apprendre, mais, les études devenant apparemment plus difficiles, il passa bientôt pour un

élève médiocre. Son plus réel talent était la boxe, où il excellait, et comme le caractère patient et doux que ses panégyristes ont su trouver en lui ne perçait pas encore, il donna souvent des preuves de sa supériorité en ce genre. Un autre talent s'était montré dès sa jeunesse avant son voyage à Grantham, c'est l'habileté dans toutes les parties de la mécanique pratique, habileté que l'on a reconnue chez tous les mathématiciens, chez Leibnitz par exemple. On montre encore, ou du moins l'on a longtemps montré à Woolsthorpe, un moulin à vent, une voiture se dirigeant elle-même, une horloge à eau, etc., que Newton construisit dans son enfance, lorsque ses goûts, un peu solitaires et taciturnes, l'éloignaient de ses camarades. Il fit même sur les cerfs-volans et sur le point où la ficelle doit être attachée, sur la rapidité du vent et la manière d'en mesurer la force, des expériences que l'on a décrites avec soin et où l'on sait voir des signes précurseurs de son génie futur, sans songer que ces goûts et ces talens se rencontrent chez la plupart des enfans et sont accompagnés, chez Newton même, d'une passion pour le dessin, pour la peinture et pour les vers, qu'il faisait fort bien, au dire de son neveu, M. Conduitt. Et pourtant il accusait plus tard son ami lord Pembroke, le protecteur éclairé des arts en Angleterre, d'avoir du goût pour les poupées de pierre (*stone dolls*), et dans son âge mûr il pensait sur les poètes et la poésie comme Malebranche.

Newton ne logeait pas seul dans la maison de M. Clark, et, durant les sept années qu'il y passa, il vit souvent et distingua parmi les locataires une jeune personne, miss Storey, sœur d'un médecin de Buckminster et fille de la seconde femme de M. Clark. Elle était de deux ou trois ans plus jeune que lui, et l'on fait des descriptions charmantes de sa beauté et de ses talens. Newton préférait, assure-t-on, sa société à celle des jeunes garçons de son âge, et longtemps après, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après deux mariages, elle avouait au docteur Stukely que Newton l'avait aimée et que des raisons de fortune, insurmontables pour tous deux, les avaient seules empêchés d'être l'un à l'autre. Elle s'était mariée malgré elle, pour obéir à ses parens inquiets, et s'était consolée; mais Newton ne l'oublia point. Toute sa vie il la visita quand il put, et l'aida souvent de ses conseils comme de son argent. La fidélité, plus que la sécheresse, serait donc la cause de la longue indifférence qu'on a reprochée à Newton; il faudrait renoncer à nier, comme on l'a trop fait, le cœur des mathématiciens, et admettre l'alliance si naturelle d'une passion vive et d'une raison sûre.

Quoi qu'il en soit, Newton, âgé alors de quinze ans, avait terminé ses études à Grantham. Il revint à Woolsthorpe, où il retrouva sa mère. M. Smith était mort en 1656, et Mme Smith était revenue dans

la maison de son fils aîné, en lui amenant ses trois enfans, Mary, Benjamin et Hannah. Newton n'avait pas, malgré ses essais de mécanique, montré de vocation bien précise, et sa mère n'eut pas d'abord grand'peine à le décider à s'occuper de la ferme comme son père et son aïeul. Il s'en tira fort mal, par incapacité et par négligence. Les moutons qu'il prétendait garder se perdaient, et les denrées étaient vendues au-dessous du cours. Lorsqu'il allait à Grantham porter du blé, il était plus souvent chez M. Clark qu'au marché, et le goût des livres commençant, la passion des mécaniques, des cerfs-volans et des cadrans solaires augmentant, tout alla de mal en pis. Il fit même vers cette époque, le jour de la mort de Cromwell, une expérience sur la force du vent que ses camarades et sa famille eurent raison d'admirer. Enfin peu à peu ses goûts élevés se dessinèrent; un de ses oncles, M. Ayscough, le vit résoudre facilement un problème de géométrie, et sa mère se décida à compléter son éducation. M. Ayscough avait été élevé à Cambridge, et Newton partit en 1659 ou 1660 muni de lettres de recommandation pour les professeurs de *Trinity-College*, l'un des meilleurs établissemens de ces deux villes originales, consacrées uniquement à la littérature et à la science, et auxquelles l'Angleterre doit une partie de sa grandeur.

Il est impossible de suivre Newton dans tous les détails de sa vie à l'université. Il n'y a rien à ajouter sur ce point aux deux volumes de sir David Brewster, qui a compulsé tant de documens, découvert tant de manuscrits. La biographie qui nous occupe satisfait amplement à la plus exigeante curiosité. Elle contient pourtant peu de renseignemens sur les études de Newton, et il était peut-être impossible d'en réunir, car je crois que les études de l'université étaient et sont encore peu réglées et peu divisées, et les programmes des examens moins précis et moins limités qu'ils ne le sont dans nos établissemens. On est assez libre de s'occuper quand et comment on veut, et l'on examine les élèves autant sur leur capacité que sur leur instruction. Nous ne savons pas non plus très exactement quels étaient ses amis, si Newton à cette époque aimait la société ou la solitude, si dès-lors ses camarades et ses maîtres devinaient une supériorité qui devait être si précoce. Cependant, si on ne sait pas tout cela, c'est qu'il est impossible de le savoir, car sir David a tout étudié, et il a même publié des carnets de notes et de dépenses qui, s'ils étaient complets, pourraient donner quelques indications sur les progrès de son esprit et de sa raison. Ainsi, tandis que ses dépenses ne portent d'abord que sur des marmelades, des gâteaux, des oranges, etc., peu à peu on voit des livres y prendre place. Il avait déjà lu l'*Optique* de Kepler, la *Logique* de Sanderson, un livre sur l'astrologie judiciaire, etc. Enfin il connut Euclide, et l'on ra-

conte qu'ayant lu ses deux ou trois premiers théorèmes, ils lui parurent si simples, que l'énoncé seul lui apprenait la démonstration. M. Biot doute fort de cette histoire, et il a raison; pourtant il est certain que Newton dit plus tard lui-même au docteur Pemberton qu'il avait dans sa jeunesse négligé et méprisé Euclide et les géomètres. Son vrai maître fut Descartes. Il commença l'étude des mathématiques par celle de l'algèbre, et il y devint dès le premier moment fort habile. Quoiqu'on ait trouvé ces mots écrits de sa main : *Error, error, non est geom.*, en marge d'un exemplaire de la *Géométrie* de Descartes, il est certain qu'il fut initié à ses études favorites par celui dont il devait plus tard renverser les théories.

Il n'y eut presque pas d'intervalle entre le moment où Newton prit le goût des mathématiques, celui où il les sut, et celui où il fit des découvertes. Après Descartes, il avait acheté Schooten et Wallis. Bientôt aussi son professeur, le docteur Barrow, lui apprit, dans un examen, à connaître et à admirer Euclide. Ce changement d'opinion fut si radical, qu'un des amis de son âge mûr a raconté et que tous les biographes ont répété que Newton souriait rarement, mais qu'il n'avait ri aux éclats qu'une seule fois, en entendant quelqu'un demander : « A quoi peut servir Euclide? » Après cet examen, qui lui ouvrit les yeux et qui se place vers 1664, il eut le grade de bachelier ès-arts. Jusque-là, il n'était encore qu'étudiant, et c'était l'usage à Cambridge que les nouveaux élèves, tout en se préparant à l'examen, fussent employés dans le collége même à des travaux manuels. Newton y avait pris part comme tous les jeunes gens de son âge. Dès-lors il fut plus libre de travailler suivant ses goûts. Les résultats ne se firent pas attendre, et dès 1664 il fit une découverte mathématique importante. Peu après, car toutes ses découvertes ont un caractère de simultanéité remarquable, et elles se pressent dans les années de sa jeunesse, peu après, dis-je, en 1665, la peste ayant envahi Cambridge, les élèves étaient licenciés; Newton, réfugié à Woolsthorpe et couché sous un arbre, songeait un jour aux causes des mouvemens des astres et à celles de la pesanteur. Une pomme tomba sur lui. Il était alors, paraît-il, moins philosophe que le paysan de La Fontaine, et au lieu de se plaindre du poids ou de se féliciter de la légèreté du fruit, il réfléchit que, quelle que fût la hauteur de l'arbre, la pomme tomberait toujours, et qu'en supposant un pommier dont les branches s'élèveraient jusqu'à la lune, ses fruits seraient encore attirés vers le sol, que cette force qui attirait les pierres, les fruits, etc., vers la terre, pouvait donc être la même que celle qui retenait la lune dans son orbite et l'empêchait de s'échapper par la tangente, comme une pierre s'échappe d'une fronde. Tous les phénomènes de gravité pouvaient donc être des phénomènes d'at-

traction et les cas particuliers d'une force agissant sur les astres eux-mêmes, qui pouvaient tendre vers le soleil, comme une pomme est attirée vers la terre. Quelque vague que fût cette idée, il essaya pourtant de la vérifier; mais, trompé par une fausse mesure de la distance de la terre à la lune, il y renonça pour le moment. Le pommier était encore debout en 1814; un orage le renversa en 1820, mais on en a conservé le bois, qui est aujourd'hui entre les mains de M. Turnor.

La peste avait duré peu de temps, et les étudians étaient revenus à Cambridge. Newton commençait. Quoiqu'il ne publiât rien, et qu'alors même qu'il n'était pas trop jeune pour découvrir, il ait dit qu'il attendait l'âge d'occuper le public, ses maîtres devinaient peu à peu son génie. Les mathématiques l'occupèrent d'abord exclusivement; mais bientôt, ayant lu la *Dioptrique* de Descartes et l'*Optique* de Gregory, il acheta un prisme et fit quelques expériences sur la lumière. Le professeur Barrow, qui publia ses leçons à la même époque, parle de lui dans une préface, et le remercie de ses conseils. Ce mélange de mathématiques et d'optique le conduisit bientôt à l'étude des surfaces réfléchissantes et de la meilleure construction des miroirs de télescope. La chimie le captivait aussi parfois, et il n'en abandonna jamais l'étude pendant sa vie entière. Enfin en 1667 il fut élu *minor fellow;* en 1668, il prit ses degrés de maître ès-arts, et en 1669 il fut nommé à la chaire lucasienne d'optique (1). Toutes ces études diverses étaient interrompues par les travaux nécessaires à ses examens et par quelques lectures dont on voit l'énumération sur ses carnets de dépenses. C'est ainsi qu'il lisait alors Bacon, dont il fit toujours peu de cas, l'*Histoire de la Société royale de Londres*, etc. Les livres n'étaient pas ses principales acquisitions, et l'énumération des volumes achetés est accompagnée sur ses agendas de listes de produits chimiques, de métaux pour les télescopes, d'oxyde de zinc pour polir les miroirs, de prismes, etc. Ainsi il était occupé à la fois de mathématiques, d'optique et d'alchimie, et cette dernière science le préoccupait à un tel point, que dans une lettre écrite à un de ses amis, M. Aston, qui abandonnait Cambridge pour voyager sur le continent, il parle sérieusement du grand œuvre et des alchimistes. Voici cette lettre qu'on a conservée : elle est curieuse par un mélange de bon sens et d'idées fausses, de raison et d'illusions que pouvait produire la vie solitaire et sauvage d'un grand esprit.

(1) Fondée en 1663, par Henri Lucas, membre du parlement. Le premier titulaire fut Barrow, le second Newton.

« Trinity-College, Cambridge, 18 mai 1669.

« Monsieur, depuis que votre lettre m'a permis de vous dire librement ma pensée sur ce qui peut vous être utile dans votre voyage, je me sens plus à l'aise pour vous donner mes conseils. Je poserai d'abord quelques règles générales, que sans doute vous connaissez déjà pour la plupart; mais si l'une d'elles vous est nouvelle, elle fera passer le reste; si aucune, je serai plus puni de vous avoir écrit que vous de m'avoir lu.

« Lorsque vous serez dans une société nouvelle pour vous, 1° observez les caractères. 2° Réglez votre conduite et vos opinions en conséquence, et de cette façon vous aurez avec eux des communications plus libres. 3° Soyez plus questionneur qu'affirmatif, et interrogez sans discuter, car vous voyagez pour vous instruire, et non pour enseigner. En même temps vous persuaderez à vos interlocuteurs que vous avez pour eux une plus grande estime, et vous les disposerez davantage à vous communiquer ce qu'ils savent, car rien n'amène plus vite le manque d'égards et les querelles que le ton péremptoire. Vous trouverez peu ou point d'avantages à paraître plus sage ou moins ignorant que votre société. 4° Ne critiquez jamais une chose, si mauvaise qu'elle soit, ou du moins faites-le modérément, de crainte d'être obligé inopinément à quelque rétractation désagréable. Il est plus prudent de louer une chose au-delà de sa valeur que de la blâmer autant qu'elle le mérite, car les louanges trouvent souvent moins d'opposition ou du moins ne sont pas aussi généralement mal prises par les personnes qui ne pensent pas comme vous que les critiques, et jamais vous n'obtiendrez plus vite la faveur des gens qu'en paraissant approuver et recommander ce qu'ils aiment. Prenez garde seulement de le faire par voie de comparaison. 5° Si vous êtes insulté, il vaut mieux en pays étranger passer l'injure sous silence et la prendre en plaisanterie, même aux dépens du point d'honneur, que de chercher à se venger, car dans le premier cas votre réputation n'aura rien perdu en Angleterre quand vous y reviendrez, ou que vous irez dans une autre société qui n'aura jamais entendu parler de la querelle; mais dans le second vous pourrez porter des marques de la dispute tant que vous vivrez, si même vous en sortez vivant...

« A ces remarques, je puis ajouter quelques sujets de recherches ou d'observations qui me viennent en ce moment à l'esprit. Par exemple, observez : 1° la politique, la richesse, les affaires publiques de chaque nation, autant que le peut un voyageur solitaire; 2° leurs impositions sur toute espèce de personnes, de trafics ou de denrées; 3° leurs lois et leurs usages qui diffèrent des nôtres; 4° leur commerce et leurs arts, en quoi ils sont supérieurs ou inférieurs à l'Angleterre; 5° leurs fortifications qui se trouveront sur votre chemin, leur nature, leur force, leurs avantages pour la défense, et toutes les choses militaires qui en vaudraient la peine; 6° le pouvoir et le respect qu'on accorde aux nobles et aux magistrats des divers rangs. 7° Ce ne sera pas un temps mal employé que de faire un catalogue des noms et des qualités des hommes les plus distingués d'un pays par la sagesse, l'instruction ou l'estime publique. 8° Observez les vaisseaux, la manière de les construire et de les diriger. 9° Observez les produits naturels de chaque en-

droit, spécialement les mines, la manière de les exploiter, d'extraire le minerai ou le métal et de les raffiner. Et si vous assistez aux transformations d'un métal en un autre, comme celle du fer en cuivre ou en mercure, ou d'un sel soit en un autre sel, soit en un corps insipide, etc., ce sera chose à noter de préférence à toute autre, car il n'y a pas d'expérience qui puisse jeter autant de lumière sur la philosophie et profiter autant (*the most luciferous and lucriferous*). 10° Observez aussi le prix des alimens et de tous les objets.....

« Quant aux détails, voici ce que je vous demande : 1° sachez si à Schemnitz, en Hongrie (là où sont des mines d'or, de cuivre, de fer, de vitriol, d'antimoine, etc.), on change le fer en cuivre en le dissolvant dans une eau vitriolée que l'on trouve dans les crevasses des roches de la mine, puis en exposant cette solution sirupeuse à un feu ardent. Par le refroidissement, on a du cuivre. On dit que la même chose se fait en d'autres lieux dont j'ai oublié les noms, peut-être en Italie, car, il y a vingt ou trente ans, on faisait venir de là un certain vitriol (appelé vitriol romain), ayant de plus grandes vertus que ce que nous employons aujourd'hui sous ce nom, et nous ne pouvons plus nous procurer ce vitriol, sans doute parce qu'on trouve plus de profit à l'employer à la transmutation du fer en cuivre qu'à le vendre pur. 2° Sachez encore si en Hongrie, en Sclavonie, en Bohême, près de la ville d'Eila ou dans les montagnes de Bohême voisines de la Silésie, coulent des rivières aurifères. Peut-être cet or est-il dissous par une eau corrosive telle que l'*eau régale* (*aqua regis*), et la solution est entraînée par un courant qui a traversé les mines. Voyez si le procédé de mettre du mercure dans les rivières, de laisser l'or s'amalgamer, puis de traiter le mélange par le plomb jusqu'à ce que l'or reste pur, est secret encore, ou s'il est ouvertement pratiqué. 3° On a inventé dernièrement en Hollande un moulin pour aplanir les verres et, je pense aussi, pour les polir. Peut-être serait-il utile de le voir. 4° Il y a en Hollande un certain Borry que le pape avait fait mettre en prison afin de lui extorquer quelques secrets de grande importance (à ce que j'ai ouï dire) pour l'art de guérir et de faire fortune; mais il est enfin en Hollande, où on lui a donné un garde. Je crois qu'il est habillé ordinairement en vert. Informez-vous de lui, je vous en prie, et sachez si ses talens ont été utiles aux Hollandais. Vous pouvez aussi chercher à savoir si les Hollandais ont quelques moyens de préserver leurs vaisseaux des vers dans leurs voyages aux Indes, si les horloges à pendules servent à trouver la longitude...

« Je suis très fatigué, et ne m'arrête pas à de longs complimens; je vous souhaite seulement un bon voyage, et Dieu soit avec vous.

« ISAAC NEWTON. »

On ne reconnaîtrait guère dans ce donneur de conseils un peu puérils sur la manière de vivre dans le monde, dans cet admirateur des adeptes de Raymond Lulle et du grand Albert, le philosophe le plus pratique et le plus logique des temps modernes et par conséquent de tous les temps, le plus exact des mathématiciens et

des physiciens, celui dont les découvertes précises sur la lumière ont pu faire dire à Pope qu'après tant de siècles de ténèbres,

Dieu dit : « Que Newton soit. » Et la lumière fut (1).

Et pourtant à cette époque, en 1669, Newton avait sinon achevé, du moins entrevu ses plus grandes découvertes. Il avait imaginé et employé le calcul des fluxions, d'où découle le calcul différentiel; il avait assimilé la pesanteur à la force qui fait mouvoir les astres, inventé un télescope, perfectionné les miroirs paraboliques et décomposé la lumière. Il avait alors vingt-sept ans.

II.

« La philosophie, c'est-à-dire la science de la nature, a dit Galilée, est écrite dans ce livre immense qui se tient continuellement ouvert devant nos yeux (je veux dire l'univers); mais il ne peut être compris si l'on n'en entend auparavant la langue, et si l'on ne connaît les caractères avec lesquels il est écrit. Il est écrit dans la langue mathématique, et les caractères sont les triangles, les cercles, et les autres figures de la géométrie, sans lesquelles il est impossible d'en entendre humainement le langage. » Newton pensait ainsi, et ses premiers essais sont des découvertes mathématiques. Dès 1666, il avait trouvé la *méthode des fluxions*, qui fut pour lui toute sa vie un précieux instrument. Malheureusement la première des sciences, qui fut longtemps la seule science, est aussi celle qu'il est le plus difficile de comprendre sans la savoir et d'expliquer sans l'exposer. La botanique, la zoologie, la chimie, portent sur des objets qui sont journellement sous nos yeux, et quand on en entend parler, on sait aussitôt de quoi il s'agit. L'algèbre au contraire et l'analyse sont des sciences qui considèrent des quantités de nature abstraite, et ces quantités n'existent que parce qu'on les a nommées. Elles sont une création pure, dont les adeptes seuls connaissent les êtres, et l'enchaînement de ces êtres et des idées est tel qu'on n'en peut presque rien faire comprendre sans expliquer le tout. Le monde pourrait aller comme il va sans que les mathématiques existassent pour nous, et l'esprit humain aurait pu être ainsi fait, qu'il ne sentît pas le besoin de les inventer. Au contraire, le besoin ou la curiosité seule nous oblige à tenter de classer les animaux et les plantes, d'expliquer les phénomènes naturels et d'analyser les êtres qui nous entourent. Les mathématiques ont été créées *à priori*, sans que rien

(1) Nature and Nature's laws lay hid in night
God said « Let Newton be, » and all was Light.

dans le monde matériel en pût donner une idée sensible. Rien dans la création n'est comparable aux êtres dont elles s'occupent ni aux idées qu'elles combinent. Vouloir expliquer à des lecteurs qui n'ont pas approfondi les mathématiques les découvertes de Newton dans ce domaine, les nouveaux êtres qu'il a formés, les procédés par lesquels il a permis à ses successeurs d'en trouver de nouveaux encore, ce serait une prétention analogue à celle de Locke lorsqu'il décrivait à un aveugle les effets des couleurs. Ajoutons aussi que la plus grande qualité des mathématiques étant leur exactitude et la précision des déductions, les *à peu près* ne seraient pas supportables, s'ils étaient possibles. Sur une pareille route, nos lecteurs seraient probablement aussi peu en état de nous suivre que nous serions inhabile à les guider.

Si toutefois nous passons sous silence les travaux mathématiques de Newton, ce n'est pas qu'il faille les dédaigner : ils sont les fondemens inébranlables de la philosophie naturelle, et c'est à eux qu'il doit d'avoir donné à toutes ses découvertes le caractère de la certitude. Tous les savans ont fait des théories, et toutes les théories ont été renversées. C'est souvent l'impartialité seule qui porte à admirer les découvertes des anciens : on tient compte des difficultés qu'ils ont rencontrées à imaginer même leurs erreurs. Newton, appuyé sur l'expérience et les mathématiques, n'a jamais enseigné que la vérité, et si l'on a ajouté à ses travaux, on les a rarement corrigés. Enfin, fût-il mort à vingt-quatre ans, sans avoir appliqué la méthode des fluxions ni le calcul différentiel qui en dérive, il aurait encore un grand nom. Leibnitz, qui ne peut pas même être soupçonné de justice envers son rival, disait à un souper chez la reine de Prusse que si l'on divisait en deux parties les travaux mathématiques de Newton et ceux de tous les mathématiciens depuis le commencement du monde jusqu'à lui, la part de Newton serait la plus grande.

Newton avait remplacé Barrow, et fut conduit à faire des expériences d'optique. Un prisme acheté à la foire de Stourbridge lui montra bientôt un phénomène singulier. Un rayon de lumière projeté sur une de ses faces ne ressortait pas avec la même direction. Ce phénomène, déjà étudié par Descartes, porte le nom de *réfraction*. Toutes les fois qu'un rayon de lumière passe d'un corps transparent dans un autre d'une densité différente, il est dévié. Tous les jours nous sommes témoins d'effets de ce genre, et il est inutile d'y insister. Ainsi c'est la réfraction qui fait paraître plié un bâton enfoncé dans l'eau, parce que les rayons qui en émanent sont déviés au moment où ils passent de l'eau dans l'air; c'est elle encore qui nous donne de fausses idées sur la situation réelle des astres, parce que leurs rayons, en passant de l'espace vide dans l'atmosphère, ou

même d'une partie de l'atmosphère dans une autre partie d'une différente densité, sont réfractés, c'est-à-dire déviés de la ligne droite, et font avec leur direction primitive un angle qui varie suivant la nature des milieux. Descartes a mesuré les lois de ces variations; seulement ici le phénomène était plus complexe. Non-seulement le rayon projeté sur une feuille de papier, après avoir traversé le prisme, n'était pas en ligne directe avec le rayon primitif, mais sa lumière, au lieu d'être blanche, était diversement colorée, et de plus l'image avait une forme allongée dans un sens et rétrécie dans l'autre, ce qu'aucune des lois connues de la réfraction ne pouvait expliquer. Newton attribua d'abord cet allongement à des différences dans la dureté du verre, il essaya des prismes de nature diverse, les plaça dans des situations variées, et toujours, de quelque côté que fût le cristal, et dans toutes les directions du rayon, la forme de l'image était identique, les couleurs aussi brillantes. L'ordre des rayons colorés est exprimé par ce vers d'un professeur de physique :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

L'image fut reçue par Newton sur un second prisme qui devait réfracter les rayons en sens inverse du premier, et la couleur blanche du rayon primitif reparut. Après avoir écarté la supposition impossible que les rayons des diverses couleurs suivissent dans l'intérieur du prisme des courbes différentes, il fit une dernière expérience, du genre de celles que Bacon appelait *experimenta crucis*, et qui le conduisit à la vérité. Il plaça derrière le prisme réfringent une petite planche percée d'un trou. A travers ce trou, les rayons d'une couleur pouvaient seuls passer à la fois. Il reçut successivement ces rayons sur un second prisme, et mesura la déviation qu'ils éprouvaient, ou, comme on dit, l'angle de réfraction. Jusqu'à lui, on avait cru que cet angle ne pouvait dépendre que de la direction du rayon étudié et de la densité de la substance. Newton vit que les couleurs diverses se réfractent différemment, et de cette série d'expériences il conclut que la lumière blanche, telle qu'elle nous arrive du soleil, est un composé de rayons colorés. Comme ces rayons colorés se réfractent diversement, c'est-à-dire sont différemment déviés, lorsqu'un rayon blanc traverse un prisme, les parties violettes sont dirigées vers un point, les rayons rouges vers un autre, et la lumière est décomposée.

Il découvre à nos yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature,

Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux (1).

Il y a peu d'exemples d'une aussi grande découverte, aussi simplement faite et poussée aussi loin dans ses conséquences, car ce n'est là que le premier terme d'une série innombrable d'expériences dont nous allons retracer les principaux résultats. D'abord un phénomène laissé encore mystérieux malgré les travaux de Descartes, l'arc-en-ciel, était expliqué : la lumière du soleil, en traversant les gouttes d'eau ou la vapeur qui la réfractent, est décomposée, et les couleurs du spectre apparaissent. Newton même a expliqué mathématiquement les raisons de la forme de l'arc-en-ciel et de sa grandeur. On conçoit aussi comment dans les microscopes et les télescopes du temps les images étaient entourées de franges colorées, et n'avaient pas toujours la couleur réelle des objets. Les rayons venant de ces objets étaient diversement réfractés, et les appareils d'optique étaient imparfaits; on prouva même par des démonstrations que ce défaut ne pouvait être corrigé, et on le démontrerait encore si Euler, par une disposition ingénieuse et vulgairement employée aujourd'hui, n'eût rendu achromatiques toutes les lunettes en mettant à profit le mécanisme mieux connu de l'œil des animaux.

La couleur est-elle une propriété des corps, ou, comme dirait un métaphysicien, une modification de notre âme? Depuis le commencement du monde, la discussion était ouverte, et les théories les plus étranges avaient tour à tour prévalu. Aristote pensait qu'un corps est rouge, parce qu'il a en lui une certaine qualité qui le rend rouge, et cette explication a régné plus longtemps que la philosophie d'Aristote. Descartes attribua les couleurs à un certain mélange de lumière et d'ombre, et, sentant que ce mélange ne pouvait jamais produire que de la clarté ou de l'obscurité, il avait ajouté que les corps étaient diversement colorés, parce que les globules tournoyans qu'ils envoient tournent dans des sens divers. Quelques physiciens avaient cru qu'un corps est blanc, parce qu'il réfléchit plus de rayons qu'un corps bleu ou rouge, qui lui-même en réfléchit plus qu'un noir, et que les couleurs les plus brillantes sont celles qui portent aux yeux le plus de rayons; mais un tableau à un jour faible et au grand jour est toujours le même. Éclairez à la lumière électrique un papier vert, il restera vert, quoiqu'il envoie des milliers de rayons, tandis qu'un papier blanc placé près d'une seule bougie sera toujours blanc. Les gens qui n'aimaient pas les hypothèses en revenaient donc toujours à cette opinion des péripatéticiens, qu'un corps est rouge parce qu'il a en lui une certaine qualité qui produit sur nos sens l'effet du rouge,

(1) Épître à Mme Du Chatelet sur *la Philosophie de Newton*.

de même qu'un corps dur produit sur nos doigts la sensation de la dureté, ou chaud, celle de la chaleur. On n'évitait pas pourtant une réflexion embarrassante : dans l'obscurité, nos yeux ne distinguent pas les couleurs. Pourquoi cela? S'ils envoient à la rétine quelque chose de rouge ou de bleu, pourquoi ne l'enverraient-ils pas aussi bien la nuit que le jour? Et cependant, tandis que la lumière du soleil leur donne un admirable éclat et des teintes variées, dans l'obscurité ils sont tous noirs ou gris. La lumière est donc nécessaire pour que nos yeux soient affectés par les couleurs, et Newton, après avoir découvert qu'un rayon blanc, tel qu'il vient du ciel, est composé de rayons colorés que la réfraction peut disjoindre, fut conduit à penser que la réflexion pouvait agir d'une façon analogue et décomposer la lumière. Il pensa, et cette conclusion toute simple est une admirable découverte, que tout corps éclairé ne renvoie pas, ne réfléchit pas toujours tous les rayons qu'il a reçus. Les feuilles des arbres décomposent la lumière, absorbent la plupart des rayons, et ne renvoient que les rayons verts; le minium ne laisse dégager de sa surface que les rayons rouges, mais le minium et les feuilles ne sont eux-mêmes ni rouges ni verts. Un corps n'est coloré qu'autant qu'il est éclairé et qu'il peut décomposer la lumière qu'il reçoit. Ce n'est pas seulement parce que nous ne voyons pas clair que nous ne pouvons distinguer dans l'obscurité les couleurs des corps; dans l'obscurité, la couleur n'existe pas. Une substance peut être lumineuse comme le soleil et la flamme, mais une substance n'est jamais colorée par elle-même. Ses couleurs n'apparaissent que lorsque des rayons de lumière tombent sur sa surface, sont décomposés et en partie absorbés, en partie réfléchis. En entrant avec une lampe dans un lieu obscur, on ne montre pas seulement les couleurs des corps, on les fait naître, et le soleil, en apparaissant à l'horizon, ne nous fait pas seulement voir les couleurs des moissons et des arbres, il les crée. Cela est si vrai, qu'une substance, éclairée par certains rayons de la lumière blanche décomposée, n'aura jamais que la couleur de ses rayons, et perdra celle que lui donnait la lumière blanche. En un mot, et c'est ce qu'une multitude d'expériences démontrent, la couleur n'est pas un accident, une propriété des corps, elle n'existe que dans la lumière même, et dépend de la texture de la substance qui réfléchit les rayons. On n'a pas encore découvert que telle ou telle texture réponde à telle ou telle couleur, mais sans doute l'arrangement des atomes n'y est pas étranger.

Telle est la découverte fondamentale de Newton sur la lumière. Il a vu que toute coloration est produite par une décomposition de la lumière blanche. Cette décomposition peut s'effectuer soit par réfraction comme dans le cas du prisme, soit par réflexion comme dans

le cas de tous les corps colorés opaques. Souvent il y a décomposition à la fois par réfraction et par réflexion. Ainsi ces feuilles d'or, qui sortent des mains des batteurs d'or si minces qu'il en faut dix mille pour une épaisseur d'un millimètre, sont jaunes, et on les voit vertes si on les regarde par transparence. Elles sont, comme on dit, vertes par transmission et jaunes par réflexion. La lumière est décomposée, mais de deux façons différentes, suivant qu'elle traverse ou qu'elle est réfléchie. Les expériences de Newton sur ce genre de phénomènes, sur les lames minces, la mesure du spectre, les combinaisons des couleurs, sont infinies. Nous n'entrerons pas dans les détails, il suffit d'avoir énoncé le principe qui sert de fondement à toute la science de l'optique.

Le nom de Newton fut connu pour la première fois du public, lorsque vers 1671 il présenta un télescope de son invention à la Société royale de Londres. A cette époque, la plupart de ses découvertes étaient achevées ou entrevues; mais il a dit lui-même que jusque-là il ne se croyait pas encore digne d'occuper les savans. Ce télescope, d'un usage incommode, est oublié aujourd'hui; les astronomes d'alors firent cependant grand cas de cet instrument, dont le principe était nouveau : on s'exerça longtemps à l'imiter et à le perfectionner. De tous les travaux de Newton, ce fut peut-être celui qui lui donna le plus de peine, car on voit par ses livres de notes que depuis lontemps il achetait des métaux, des poudres à polir, etc., pour découvrir la meilleure forme et la meilleure composition des miroirs et des lentilles des télescopes catoptriques. L'instrument original, qui fut dès-lors présenté au roi, se voit encore dans la bibliothèque de la Société royale.

Aucun des autres travaux de Newton n'était encore connu, et il est singulier que ni la conversation, ni les lettres, ni les récits de ses élèves, n'eussent divulgué les nouveautés qu'il professait sur l'optique. Barrow pourtant et Collins l'appréciaient et l'aimaient, et quelques savans, sans trop savoir de quoi il s'agissait, prirent intérêt à lui. Le docteur Seth Ward, évêque de Salisbury, qui occupait la chaire savilienne d'astronomie à l'université d'Oxford, et qu'il ne paraît pas avoir connu jusque-là, le présenta à la Société royale, dont il fut nommé membre (*fellow*) au mois de janvier 1672. Aussitôt, pour remercier ses nouveaux collègues et leur montrer qu'il n'était pas indigne de leur choix, il leur envoya la première partie de ses travaux sur l'optique et sur la réfrangibilité variable des rayons qui composent la lumière blanche. Ce travail fut imprimé dans les *Transactions philosophiques*, recueil qui existait déjà depuis quelques années et qui paraissait tous les mois. En même temps il écrivait à Oldenburg, secrétaire de la société : « Ce fut d'abord l'estime que je faisais de la Société royale, comme réunion de juges éclairés et

intègres en matière de science, qui m'encouragea à lui soumettre mon mémoire sur la lumière, qu'elle a si favorablement accueilli. J'avais d'abord regardé comme une grande distinction d'être admis dans un corps aussi honorable; je commence aujourd'hui à en sentir mieux l'avantage, car, veuillez me croire, je ne considère pas seulement comme un devoir de concourir avec les autres membres à l'avancement des connaissances scientifiques, je regarde encore comme un grand privilége qu'au lieu d'exposer des recherches de cette nature à l'irréflexion d'une foule prévenue et curieuse, par qui tant de vérités nouvelles ont été si souvent bafouées ou perdues, je puisse m'adresser librement à une société aussi impartiale et aussi éclairée. »

Malgré la bienveillance que rencontrèrent les premiers essais de Newton auprès de la Société royale, cette compagnie n'était pas alors composée comme elle l'a été souvent depuis deux siècles. Ses membres n'avaient pas encore été instruits par Newton, et la plupart d'entre eux n'étaient guère capables de juger un tel homme et de telles découvertes. Cette bienveillance pour les talens nouveaux, pour les théories nouvelles, est dans le caractère anglais, et chacun met à Londres son patriotisme et sa vanité à admirer ses compatriotes. On consentit, il est vrai, à ouvrir les *Transactions philosophiques* aux attaques contre la théorie nouvelle, mais excepté un ou deux de ses membres, la société était de l'avis de Newton et le protégea toujours contre ses ennemis. Elle a simplement montré dans cette occasion de l'impartialité et de la justice. Les premières objections vinrent d'ailleurs de Cambridge et furent envoyées à Oldenburg par Newton lui-même avec sa réponse. Aussitôt un jésuite français, Ignace Pardies, professeur de mathématiques au collége de Clermont, se joignit aux expérimentateurs de Cambridge, et prétendit comme eux qu'en mélangeant du vert, du rouge, du violet, etc., on n'obtenait jamais qu'une couleur grise et non une couleur blanche; que l'allongement du spectre pourrait fort bien s'expliquer par les lois ordinaires de la réfraction ou par celles de la diffraction, quoique Newton eût démontré mathématiquement le contraire. Puis vint un physicien de Liége, François Linus, qui crut n'avoir vu le spectre que par des temps couverts et nuageux, et qui expliqua pourquoi. On peut voir le détail de toutes ces objections et de toutes les réponses de Newton dans le livre de M. Brewster. Le récit en est intéressant, et les incidens abondent. La polémique est vive et très brillante d'un côté, car Newton employait toutes les forces de son génie à deviner comment ses adversaires ne pouvaient voir ce qu'il voyait lui-même, et comment des phénomènes si manifestes pouvaient échapper à leurs yeux. Parmi ses contradicteurs, il en est un surtout dont il faut s'occuper et qui se montre en toute circonstance l'ennemi le

plus acharné, le rival le plus redoutable du grand physicien anglais.

Deux sortes d'adversaires attendent tout inventeur. Pour les uns, la découverte est fausse; pour les autres, elle n'est pas nouvelle, et il y avait parmi les membres de la Société royale un homme habile qui employa souvent contre Newton le second de ces procédés, procédé bien plus blessant, bien plus irritant que le premier. C'était Robert Hooke, né en 1635, l'un des esprits les plus originaux, les plus variés, les plus inventifs de son temps. Malgré une grande instruction dans toutes les parties des connaissances humaines, il n'aimait pas le travail, et ne savait donner à ses recherches aucune direction, à sa science aucun résultat. Il avait pensé à tout, entrevu tout, inventé tout, mais en toute chose il manquait de précision, et comme, à force de courir d'une idée à une autre, il avait fini par les avoir toutes, ou à peu près, il réclamait comme son bien tout ce que disaient ses confrères, car il se souvenait fort bien d'avoir pensé ce qu'ils pensaient, entrevu l'opinion qu'ils exprimaient; mais il aurait tout aussi aisément revendiqué l'opinion contraire, car il les avait traversées toutes deux. Malgré un amour passionné de la gloire, il ne s'est jamais donné la peine de rien terminer, et n'a laissé presque aucun monument de son esprit. On était alors au milieu d'un grand mouvement scientifique, et chacun s'occupait de physique et de calculs. Hooke avait écrit, parlé, raisonné sur toutes les sciences, et à l'apparition des premières communications de Newton à la Société royale, loin d'y voir une révélation, il se félicita de ce qu'elles confirmaient quelques idées vagues qu'il avait exprimées peu de temps avant, et que, disait-il, il avait commencé de rédiger. Il acceptait toutes les expériences de Newton, et le remerciait d'avoir fourni de nouvelles armes aux partisans d'une théorie de Descartes que lui, Hooke, avait modifiée et adoptée. Quant à la décomposition de la lumière, qui expliquait les couleurs et la forme du spectre, les réflexions et les transmissions des lames minces, il n'y croyait pas, et la considérait comme une supposition gratuite. En un mot, au lieu de voir dans le travail de Newton un récit d'expériences admirablement faites et des conclusions mathématiquement déduites, la tendance de son esprit, obscur et peu précis, ne lui permettait d'y trouver qu'une hypothèse sans importance qui pouvait expliquer des phénomènes curieux tout aussi explicables par une hypothèse différente.

Newton écrivit à Oldenburg une lettre qui fut imprimée dans les *Transactions*. Elle est modérée, et elle prouve que ce sont les propriétés et non la cause de la lumière qu'il a étudiées. Il importe peu que ses expériences confirment ou non une théorie de Descartes ou de Robert Hooke, et on n'a pas le droit de rejeter les unes pour admettre les autres. Toutes ses expériences sont liées entre elles, et les rai-

sonnemens sont logiquement déduits de ce principe alors incontesté, et peu contestable, que la lumière va toujours en ligne droite. Robert Hooke répondit, et un plus grand mathématicien, Huyghens, fit aussi quelques objections qu'on ne devait guère attendre de lui, et dont ceux à qui l'histoire de la science et des discussions scientifiques est un peu familière peuvent seuls ne pas s'étonner. Peu à peu la discussion s'envenima, Hooke mit de la mauvaise foi dans ses réponses, et finit par prétendre qu'il avait des objections excellentes, mais qu'il ne les publierait pas, par pitié pour son adversaire. Newton, découragé, eut un instant l'idée de renoncer à tout travail, puisqu'il avait plus de peine à défendre ses découvertes qu'à les faire, et il songea même à demander une chaire de législation, car sa fortune était médiocre: mais les décisions de ce genre durent peu, et ses chagrins s'évanouirent à l'aspect de nouveaux phénomènes à étudier.

Les expériences qui suivirent furent un peu moins heureuses que les premières, et nous avons exposé ce qu'il a découvert de plus fondamental sur l'optique, la composition de la lumière blanche et la réfrangibilité variable des rayons qui la composent. Là est le point important : pour aller plus loin, il faudrait expliquer comment et en quoi il s'est trompé, quelle excuse a pu avoir un observateur aussi habile, et, pour ne pas laisser des idées fausses sur la science, il faudrait rappeler quels progrès on a faits depuis cent cinquante ans, c'est-à-dire faire un cours d'optique tout entier. Ainsi Newton a cru que tout corps taillé en prisme a la même réfrangibilité et produit un spectre identique, erreur facile à rectifier, s'il avait employé un prisme d'eau. C'est bien ce qu'il a voulu faire; mais pour augmenter le pouvoir réfringent de l'eau, il y avait dissous un sel de plomb, croyant ne pas changer les conditions importantes de l'expérience. On sait aujourd'hui que les sels de plomb ont un pouvoir dispersif remarquable, et une telle dissolution a les propriétés optiques du verre. Il ne vit pas non plus que la forme du spectre et l'ordre même des couleurs ne sont pas invariables. Trompé par une analogie apparente, il crut voir que ces couleurs divisaient l'image en espaces proportionnels aux divisions d'une corde dont les diverses parties rendraient les sons de la gamme avec un *si* un peu trop haut. Frappé de ce rapport singulier entre les perceptions de l'œil et de l'ouïe, il crut pouvoir le rendre exact sans trop s'écarter de l'observation. On sait maintenant que la longueur des espaces colorés dépend non-seulement de la nature du prisme, mais de l'ouverture qui laisse passer le rayon décomposé, et aussi de la grandeur angulaire des corps lumineux. Ainsi en été les images sont plus nettes, parce que le soleil paraît plus petit et que ses rayons n'ont pas la même direc-

tion qu'en hiver. Pour la même raison, des expériences faites hors de la terre donneraient des résultats différens. Dans Mercure, par exemple, la grandeur apparente du soleil est très considérable, le spectre solaire ne doit pas avoir de couleur verte, et les couleurs doivent être ainsi rangées : rouge, orangé, jaune, blanc, bleu et violet. Ce sont là néanmoins de petites erreurs au milieu de découvertes admirables et d'une multitude d'expériences exactes et variées. Un point sur lequel plus de détails sont nécessaires, c'est qu'irrité sans doute des objections de Hooke et de Huyghens, fatigué de se voir opposer toujours le nom de Descartes, Newton finit par communiquer à la Société royale un mémoire sur la nature de la lumière, et cessa d'obéir à son principe : « O physique, préserve-moi de la métaphysique! »

Trois élémens, sous la forme de cubes, furent créés; en tournant sur eux-mêmes au sortir de la main du Créateur, ils se sont brisés; leurs fragmens se sont arrondis en boules et répandus dans l'univers entier. Ces globules, d'une ténuité excessive, ont fini par former une espèce d'atmosphère dont les mouvemens produisent sur nos yeux la sensation de lumière ou de couleur. Le soleil, dans une agitation perpétuelle, excite dans cette atmosphère des vibrations qui, transmises de proche en proche, comme les vibrations de l'air excitées par une cloche, viennent frapper nos yeux, ainsi que celles de l'air frappent les oreilles. Cette matière poussée par le soleil vient presser les yeux, comme un bâton poussé par un bout presse aussitôt l'autre bout, et par conséquent la propagation de la lumière doit être instantanée. Telle est la théorie de Descartes. On sait maintenant que la rapidité de la lumière n'est pas infinie, et on a pu la mesurer. Et pourtant Descartes disait : « J'avoue que je ne sais rien en philosophie, si la lumière du soleil n'est pas transmise à nos yeux en un instant. » Newton et Voltaire étaient assez de cet avis.

L'hypothèse de Descartes, plus ou moins modifiée par Malebranche, Hooke, Huyghens et d'autres, était admise par tous au XVIIe siècle, et lorsque les découvertes de Newton lui étaient contraires, nous avons vu qu'on prenait le parti facile de les nier. Dans l'antiquité, on avait pensé plus simplement que le soleil lançait un nombre infini de particules de sa propre substance qui venaient frapper les yeux des hommes et des animaux soit directement, soit après avoir rejailli, après avoir été réfléchies par les objets qui nous entourent, et suivant sans doute la rapidité du mouvement, peut-être suivant la forme de ces corpuscules, la sensation produite devait porter le nom d'une couleur ou d'une autre. On comparait cet effet à celui que produit l'eau d'une cascade, lorsque par le choc sur le rocher des milliers de gouttelettes s'éparpillent dans l'air et vont frapper tous les objets.

Le premier de ces systèmes est celui des ondulations, le second celui de l'émanation.

A l'hypothèse de Descartes, Newton et ses disciples avaient des objections. D'abord la lumière vient du soleil à la terre en six minutes et demie, donc sa vitesse n'est pas infinie. Si la lumière était un fluide toujours répandu dans l'air, nous verrions clair la nuit, car un corps opaque ne suffirait pas à arrêter la propagation en tous sens du mouvement vibratoire; de même un rayon entrant dans une chambre devrait l'illuminer tout entière et exciter des mouvemens lumineux dans toutes ses parties. Il y a aussi une certaine difficulté à expliquer la propagation en ligne droite. Enfin cette atmosphère remplirait les espaces célestes, et les mouvemens des planètes seraient altérés. Par toutes ces raisons et peut-être aussi pour mettre une théorie d'accord avec ses expériences, Newton combattit l'hypothèse de Descartes et la remplaça par une autre moins heureuse. On admet généralement qu'il a soutenu l'émission, mais dans deux opuscules publiés, je crois, pour la première fois par M. Brewster, il a exposé une théorie qui tient le milieu entre celles que je viens d'indiquer. Pour lui, le soleil émet à chaque instant des parcelles qui se dirigent dans tous les sens avec une vitesse excessive, mais ces parcelles ne frappent pas les yeux : elles mettent en mouvement un milieu plus rare, plus élastique et plus subtil que l'air, et c'est ce milieu dont les agitations produisent sur nos sens l'impression de la lumière.

Cette théorie a, ce me semble, tous les inconvéniens de l'émission, et surtout ceux de l'émanation, dont elle se rapproche davantage. Que deviennent ces milliards de corpuscules lancés à tout instant par la surface entière du soleil? Comment la masse, quelle qu'elle soit, des corps lumineux ne diminue-t-elle pas rapidement? Quels chocs ne doivent pas produire toutes ces particules, tous ces rayons solides, en se heurtant de toutes les façons? Ne doivent-ils pas être sans cesse déviés? Et pourtant nous voyons les objets lumineux là où ils sont. De combien de trous, de pores, de canaux en ligne droite ne seraient pas percés le verre et toutes les substances transparentes, pour que ces petits corps, si agités, si rapides, pussent les traverser sans les briser? Que deviendraient ces agens lumineux depuis tant d'années que la lumière existe? Ne rempliraient-ils pas aussi le ciel, et ne s'opposeraient-ils pas au mouvement régulier des astres? Pour toutes ces raisons, la théorie de Newton a été abandonnée et remplacée par la théorie de Descartes et de Hooke, débarrassée des cubes, des élémens et des tourbillons. Une substance infiniment subtile et élastique remplit le monde entier et pénètre les corps les plus durs, c'est l'éther, et la lumière consiste dans un ébranlement imprimé à cette atmosphère, dont la ténuité est telle qu'elle ne peut

gêner les mouvemens des astres comme l'air ou tout autre gaz. Toute substance qui éclaire fait vibrer cet éther, et le soleil est comparé par Euler à une cloche immense dont les mouvemens transmis par l'éther agissent sur le nerf optique comme les vibrations de l'air agissent sur le nerf auditif, sans que jamais la cloche ni le soleil perdent de leur substance. De même qu'une pierre jetée dans l'eau excite peu d'ondulations quand l'eau est très épaisse, l'air étant plus dense que l'éther, le son va moins vite que la lumière; mais aucune de ces deux vitesses n'est instantanée, et la théorie des mouvemens ondulatoires, comme l'expérience, démontre qu'il existe des étoiles dont la lumière met cent ou mille années à venir jusqu'à nous, de sorte que si un tel astre était détruit, nous ne nous apercevrions de sa disparition que cent ou mille ans plus tard. La lumière de quelques étoiles même n'est pas encore peut-être arrivée jusqu'à nous. Enfin, quand une corde tremble, le son qu'elle produit varie avec la rapidité et l'amplitude de ses tremblemens, et l'on sait qu'un son est à l'octave de l'autre, lorsque le premier a deux fois plus de vibrations que le second. L'éther vibre aussi d'une façon très variable, et ce sont là les différences qui produisent sur nos yeux un effet ou un autre. Au XVIIIe siècle, le père Castel avait fait un clavecin où les couleurs remplaçaient les sons, et il prétendait que des morceaux de drap diversement colorés et combinés pouvaient plaire aux yeux, comme la musique plaît aux oreilles. De leur succession ou de leur ensemble pouvaient aussi naître des effets harmonieux. De nos jours même, un pareil instrument pourrait être construit plus scientifiquement, car on a mesuré les vibrations de l'éther et la longueur des ondes lumineuses. Ainsi l'on sait que pour produire l'*ut* le plus bas de l'orgue, il faut qu'une corde vibre 33 fois par seconde, et 16,896 fois pour l'*ut* le plus élevé du violon. La voix d'homme la plus basse fait pendant le même temps 396 vibrations, tandis que la voix de femme la plus élevée en fait 2,112. De même les vibrations de l'éther sont, par millième de seconde, de 699,000,000 pour le violet, de 622,000,000 pour le bleu, de 477,000,000 pour le rouge. Il faudrait sans doute seulement que ce clavecin oculaire, comme l'avait nommé le père Castel, fût touché avec une grande activité, car nous sommes bien plus rapidement sensibles aux couleurs qu'aux sons, et nous en pouvons voir un très grand nombre à la fois.

Les détails seraient infinis : il doit nous suffire de résumer l'opinion de Newton sur la lumière et de dire pourquoi elle est abandonnée. Les travaux d'Euler, de Young et de Fresnel ont décidé du triomphe de la théorie de Descartes et de Hooke, et ont concilié avec elle les découvertes de Newton lui-même, qui la combattait. Ajoutons pourtant que s'il est clair que l'émission est impossible, les ondulations ne sont pas démontrées. Pour tout physicien qui ne pré-

tend pas à la métaphysique, ce sont là des hypothèses pour expliquer et lier les phénomènes, mais la réalité en est incertaine. Le système admis aujourd'hui, bien qu'un peu plus vraisemblable que l'autre, est lui-même exposé à des objections fondamentales. Ainsi l'on n'explique pas le phénomène de la nuit, c'est-à-dire de l'obscurité produite par un corps opaque. Découvrir les lois des phénomènes et non leur cause, voilà le but de la physique. Newton ne l'a guère oublié qu'en cette circonstance, et il s'en repentit bientôt. Hooke l'attaqua vivement et avec mauvaise foi, l'accusant tantôt de plagiat, tantôt d'erreur. Newton s'irrita, et il est triste pour sa mémoire qu'il ait exprimé souvent en particulier et dans ses lettres familières une opinion opposée à celle qu'il soutenait en public. Dans l'intimité, il reconnaissait les talens et l'instruction de Hooke, et, pour ne pas avoir tort, il le traitait dans ses écrits avec une violence, un dédain, une inimitié qu'Oldenburg, l'ennemi personnel de Hooke, ne manquait jamais d'augmenter. C'est la première fois qu'apparurent dans les lettres de Newton cette vivacité de polémique, cette ténacité, cette ardeur du triomphe où la bonne foi ne domine pas toujours, et que la violence du langage polémique, introduite par les savans des XVe et XVIe siècles et longtemps maintenue dans le monde pensant, peut expliquer, mais n'excuse point. Newton avait dans le caractère deux tendances diverses, et qui paraissent contradictoires : il ne faisait pas grand cas de ses découvertes, ne tenait pas à les publier, et aurait peut-être consenti à mener une vie obscure, occupée, à jouir seul de ses travaux; mais dès qu'une parole de lui était imprimée, il la défendait avec ardeur, il tenait à démontrer qu'elle n'avait été écrite par personne avant lui, qu'elle était vraie et originale. Il était à la fois modeste et irritable : il lui importait peu d'acquérir une grande réputation; mais du moment qu'il se livrait au public, il voulait que cette réputation fût pure et incontestée. Ce n'était pas le désir de la gloire, c'était la passion de la justice.

La querelle de Newton avec Hooke dura plusieurs années, avec des alternatives diverses d'ardeur et de découragement. D'autres causes d'ailleurs venaient accroître les chagrins du savant et les difficultés de sa position : il était pauvre. Un jour même il voulut donner sa démission de membre de la Société royale, ne pouvant, disait-il, payer la cotisation, qui était de deux livres pour l'entrée et d'un shilling par semaine. La société l'en dispensa, et bientôt une ordonnance du roi lui permit de toucher les appointemens de sa place de professeur lucasien, sans qu'il fût obligé d'entrer dans les ordres. Il put donc continuer à faire partie de la société et assister à ses séances. Remarquons en passant ce défaut dans la constitution de la Société royale de Londres : la libre Angleterre est peu libérale pour les savans, puisque Newton, faute d'argent, fut sur le point

de se retirer, et que peu s'en est fallu que son nom manquât à la liste des membres de la plus grande compagnie scientifique de son temps, comme le nom de Molière manque sur les registres de l'Académie française. Notre Académie des Sciences a cette supériorité que chacun y peut aspirer, et que l'honneur d'en être membre n'est pas un impôt payé par les savans. Ce dernier mode a bien aussi ses inconvéniens, et au lieu d'une association qui s'est elle-même fondée et qui ne dépend que d'elle-même, où le pouvoir n'intervient que pour lui donner la personnalité civile d'une corporation, il établit un corps salarié, approuvé, réglementé par l'état, et qui peut devenir à l'occasion une collection de fonctionnaires. On a pourtant trouvé parmi les papiers de Newton un projet détaillé de constitution d'une *société scientifique* pour laquelle l'Académie des Sciences paraît lui avoir servi de modèle. Les Anglais ont songé souvent à des réformes de ce genre, et ce travail a peut-être donné à sir Robert Peel l'idée du *Museum of practical geology*, qu'il a fondé et qu'il destinait, je crois, à réunir cette multitude de sociétés libres qui se disputent les naturalistes et les physiciens distingués de l'Angleterre.

Tout occupé qu'il était de sa polémique avec Hooke, Newton ne négligeait ni la chimie ni l'astronomie. Il passait les journées entières dans son laboratoire, et il a fait sur les combinaisons chimiques un ouvrage qui a été brûlé dans un incendie. Dans une lettre à Nicolas Mercator, écrite en 1675, il a donné les causes de la libration de la lune, c'est-à-dire expliqué pourquoi certaines taches semblent se mouvoir à la surface de la lune. Galilée avait déjà expliqué la libration diurne, et Newton s'est occupé de ce qu'on appelle la libration en longitude. Ce qui est moins scientifique, mais plus curieux, c'est qu'il ne dédaignait pas des occupations moins sublimes, et que, soigneux d'augmenter ses récoltes et son petit revenu, il étudiait l'art de planter les pommiers et de choisir les meilleures espèces de pommes à cidre. On a de lui une lettre à Oldenburg où il traite ces questions en bon jardinier, tandis qu'il lui écrivait sans cesse touchant la lumière, les couleurs, les lames minces, les bulles de savon et leur coloration produite par des réflexions et des réfractions diverses. C'est dans cette correspondance qu'on peut trouver ses théories sur la coloration de certains corps, sur l'utilité de leurs teintes, leur beauté et leur éclat. Sous ce rapport, les études chimiques de Newton ne lui étaient pas inutiles, et il est clair qu'il pensait que la couleur d'un corps ne dépend point de la nature des atomes qui le composent, mais de l'arrangement, du groupement de ces atomes. Si même de son temps la science eût été plus avancée, il aurait pu, par l'étude de la coloration, expliquer quelques phénomènes qui semblent purement chimiques et nous apprendre à reconnaître à l'aspect seul la composition de certains corps et l'arrangement de

leurs atomes. Il aurait peut-être su voir pourquoi des substances, comme la tourmaline, changent de couleur lorsqu'elles sont chauffées ou refroidies, et pourquoi un même corps, entrant dans des combinaisons diverses, se présente sous des aspects différens. Ces divers changemens, les franges colorées, les interférences, l'inflexion, ont aussi successivement attiré l'attention de Newton, et ses expériences sont exposées dans son *Traité d'optique*, publié pour la première fois en entier en 1704. C'est à cet ouvrage qu'il faut renvoyer les lecteurs qui aiment la science, car pour expliquer en quoi il s'est trompé, en quoi il a bien vu, on serait forcé de suivre toute la série de ses travaux et d'arriver à ceux des physiciens plus récens, Young, Fresnel, Arago, M. Biot, M. Brewster et M. de La Provostaye.

Quoique ce *Traité d'optique* ne soit pas hérissé de formules comme les ouvrages modernes, les mathématiques n'y sont pas négligées, et le calcul y vient souvent en aide à l'expérimentateur. L'une de ses applications qu'il faut connaître permit à Newton de conclure de la réfraction la nature de quelques combinaisons chimiques. Il avait remarqué que les forces réfringentes et réfléchissantes des corps sont proportionnelles à leur densité. Il n'y a d'exception, dit-il, que pour les corps *onctueux et sulfureux* (c'est-à-dire ceux qui brûlent comme l'huile et le soufre), lesquels, à densité égale, réfractent ou dévient davantage les rayons de lumière. Il fut donc conduit à étudier la connexion qui existe entre la composition chimique des corps et leurs propriétés optiques. Il vérifia ainsi que pour le cristal de roche, la topaze, le spath d'Islande, l'air, la réfraction est proportionnelle à la densité. Il n'en est pas de même pour l'huile d'olive et de lin, pour la térébenthine, pour le diamant et pour l'eau. Une induction plus hardie que rationnelle lui fit supposer en conséquence que ces deux substances renferment un corps combustible, et en effet tout le monde sait aujourd'hui que le diamant est du charbon et que l'eau contient du gaz hydrogène. Il est intéressant de voir un homme qui mettait la plus grande sévérité dans ses expériences et la plus grande réserve dans ses conjectures ne pas hésiter à suivre les conséquences d'une vérité aussi loin qu'elles pouvaient le conduire, le résultat parût-il tout à fait contraire aux préjugés les plus raisonnables de son temps. Aujourd'hui l'on sait que le pouvoir réfringent dépend plus de la composition chimique des corps que de leur densité, et la conjecture de Newton est expliquée. Ce qui lui fait moins d'honneur, c'est qu'après avoir vu que des cristaux d'une forme particulière, comme le spath d'Islande, ont la propriété de diviser les rayons incidens en deux faisceaux diversement dirigés et réfractés, phénomène connu sous le nom de double réfraction, Newton ne parle pas de Bartholin, qui l'avait étudié avant lui.

Toutes ces théories, toutes ces découvertes ne se firent pas sans

controverse. Il y eut des remarques, des questions, des réclamations de Hooke, qui eut plus d'une fois raison, de Huyghens, du docteur Briggs, professeur au collége de *Corpus Christi* à Cambridge, de Locke, philosophe peu mathématicien, mais grand ami et admirateur de Newton alors que celui-ci faisait son cours d'optique au collége de la Trinité. Longtemps ses idées n'avaient été imprimées que dans les *Transactions philosophiques* sous la forme d'articles ou de lettres à ses adversaires et à ses amis. Il ne les réunit en les corrigeant et les complétant qu'à l'âge de soixante-deux ans. En 1704, étant président de la Société royale, il publia son grand traité d'optique intitulé : *Optiks, or a Treatise on the reflexions, refractions, inflexions, and colours of light.* En 1706, cet ouvrage fut traduit en latin à la prière de Newton par son ami le docteur Samuel Clarke, et on dit qu'il paya la traduction 500 livres (12,500 francs). Une seconde édition fut faite en 1717, et un autre de ses ouvrages sur l'optique fut imprimé après sa mort en 1728. C'est le cours qu'il faisait à Cambridge pendant les années 1669, 1670 et 1671.

La biographie de Newton est peu intéressante depuis le moment où nous l'avons quittée jusqu'à son élection au parlement, en 1695. Toutes ces années se passèrent en travaux de tout genre, et sa seule distraction consistait à venir de Cambridge à Londres, pour assister aux séances de la Société royale, où il n'était pas toujours fort bien traité. On a fait à sir David Brewster un reproche fondé, mais sévère. On s'est plaint que le nouveau biographe de Newton eût séparé en plusieurs classes toutes ses découvertes, et fait disparaître le caractère si remarquable de simultanéité et de mutuelle dépendance qui les distingue. Il est difficile, en racontant une telle vie, d'échapper à ce reproche, et nous ne le tenterons pas. Avant de donner une idée des découvertes astronomiques de Newton, qui ne le cèdent en rien à ses découvertes en optique, et qui sont même le principal fondement de sa gloire, nous rappellerons que, dès 1665, il avait conçu à Woolsthorpe la première idée de la cause du mouvement des planètes, mais qu'une fausse idée de la distance de la lune à la terre l'avait découragé. Dix ans plus tard, Picard ayant mesuré exactement cette distance, Newton recommença ses calculs, et l'on dit qu'il fut tellement troublé par l'espoir du résultat dont il approchait, qu'il fut obligé de prier un de ses amis de les finir. Des observations nombreuses, des calculs divers et compliqués confirmèrent ces premiers indices; les conseils de ses amis, les communications de Flamsteed, astronome royal, surtout les encouragemens de Halley, l'enhardirent, et dans l'été de 1687 fut publié l'ouvrage qui est regardé depuis cent cinquante ans comme le monument le plus considérable de l'esprit humain. Ce livre incomparable est intitulé *Philosophiæ naturalis Principia mathematica.*

III.

Le docteur Bentley, désirant exposer le système du monde sous une forme populaire, et prouver par l'arrangement admirable de l'univers l'existence de Dieu, sa bonté et sa sagesse, voulut lire le livre des *Principes*. Il écrivit donc à Newton pour lui demander quelques instructions, et savoir si, avant d'entreprendre la lecture de ses ouvrages, il était nécessaire de réunir quelques connaissances préliminaires. Newton lui répondit par une liste de quinze à vingt volumes dont chacun ne peut être compris qu'après des études longues et difficiles, et le docteur Bentley se découragea. Un autre jour, lord Halifax le priant de lui expliquer son système sans employer les mathématiques, qu'il ne comprenait point, Newton lui répondit que c'était une chose impossible. Tous ceux qui ont tenté une exposition usuelle des vérités astronomiques ont peu réussi, et Laplace a fait un ouvrage admirable, mais moins clair pour ceux même qui savent calculer que les traités d'astronomie mathématique; quant aux autres, ils ne le comprennent pas. Lord Brougham, qui a publié récemment un volume sur les *Principes*, malgré toute la clarté, la sagacité et la vivacité de son excellent esprit, n'a pas su éviter les formules, et on ne peut songer à recommencer de telles tentatives, car pour être plus heureux il faudrait être plus habile. Le livre des *Principes* a instruit le monde, et depuis cette publication les hommes ne vivent plus dans un univers mystérieux; ils connaissent les forces qui les entraînent dans l'espace. Ce livre pourtant n'est pas précisément une énumération de vérités sublimes qui frappent aussitôt l'esprit par leur clarté autant que par leur grandeur. L'ouvrage se divise en trois parties. Les deux premières ne parlent que des lois du mouvement, d'abord dans l'espace, puis dans un milieu résistant. Ce sont des traités de mécanique qui paraissent ne se rapporter en rien au but de l'ouvrage. Le troisième livre seul expose le système du monde. Il est bien entendu que nous ne parlerons guère que de celui-ci, quoique les deux premiers en soient la base véritable, et lui donnent cette qualité, rare partout, même dans les ouvrages scientifiques, et qui distingue avant toutes choses, il ne faut pas l'oublier, toutes les découvertes de Newton : la certitude.

Un seul homme ne découvre jamais toute une science, ni même une grande vérité. Toutes les découvertes ont été pressenties ou entrevues avant d'être démontrées. Pour avoir une idée juste d'un inventeur, il faut ne pas ignorer ce qu'on avait fait avant lui, et où en était la science qu'il a perfectionnée. Depuis les prêtres égyptiens, depuis Pythagore et Hipparque, les astronomes n'étaient pas restés oisifs, et il est digne de remarque que les hommes étudient les

objets les plus éloignés toujours plus volontiers que ceux avec lesquels ils sont sans cesse en contact. L'anatomie et la physiologie sont les plus récentes des sciences. D'ailleurs, par l'élévation de son but, la grandeur de ses procédés, la certitude, la magnificence et l'utilité de ses résultats, il était naturel que l'astronomie attirât tout d'abord les yeux des hommes; mais quelque intérêt que nous en offre l'étude dans l'antiquité, quelque singulier qu'il soit que les anciens eussent mêlé si peu de superstition et de fables aux phénomènes les plus merveilleux, il ne faut pas admirer outre mesure les astronomes de l'antiquité, ni exagérer leur habileté à déterminer le cours des astres, à prédire les éclipses et à compter les étoiles, dont Hipparque fit le premier catalogue connu dans son observatoire de Rhodes. Tout cela n'est remarquable qu'en raison de l'ignorance qui succéda à cette science imparfaite. En effet, après la chute de l'empire romain, la superstition étendit partout un voile épais. La liberté des recherches fut proscrite, et l'on s'efforça de déraciner la mémoire de l'ancienne philosophie en détruisant ses annales. L'autorité avait usurpé la place de la raison, et le ciel se voila de nouveau. Enfin après quelques tentatives des Sarrasins, notamment aussi après celle du roi de Castille Alphonse X, le jour commença de se faire, et le XVIe siècle fut le siècle de l'astronomie.

Trois hommes sont les représentans de la science à cette époque : Copernic, Kepler et Galilée. Quelques mots sur chacun d'eux montreront l'état de la science lorsque Newton entreprit ses premiers travaux. Copernic, né en Prusse, à Thorn (1472), d'abord médecin comme son père, puis professeur de mathématiques, fut nommé chanoine de la cathédrale d'Ermeland, à Frauenbourg. Là, dans la demeure canoniale, il conçut des doutes, d'abord, je crois, plus théoriques que pratiques, sur le système de Ptolémée. Celui-ci, comme tous les anciens, un peu par une idée naturelle, par une conception incomplète de la grandeur des astres, beaucoup aussi par orgueil humain, avait mis la terre au centre du monde. Les différens aspects de quelques planètes, leur éclat variable, donnèrent à Copernic de premiers doutes. Ainsi Mars a tantôt un éclat incomparable, et tantôt brille comme une étoile secondaire. Si son mouvement était circulaire autour de la terre, sa distance étant invariable à nos yeux, son éclat ne varierait pas. Copernic en conclut qu'une théorie si peu d'accord avec un fait si permanent et si clair ne devait pas être vraie; aidé d'observations nombreuses et de quelques aperçus heureux semés çà et là dans les ouvrages des anciens, il osa dire que la terre n'est pas le centre du monde, le pivot des mouvemens célestes, et il la rangea parmi les planètes. En même temps, de l'importance du soleil, de sa grosseur, des rayons qu'il lance de tous côtés et de la nécessité pour tous les corps célestes d'être éclairés, d'observations

astronomiques enfin, il conclut que cet astre est immuable au centre, et il put expliquer l'alternance du jour et de la nuit, l'éclat variable des planètes, leurs mouvemens, la précession des équinoxes, comme des résultats nécessaires de sa découverte. C'est en 1543 qu'il put la publier (1), sous la protection du cardinal Schomberg, après quarante ans employés à la vérifier et surtout à préparer par ses conversations et sa renommée ses concitoyens et ses collègues à la recevoir sans malveillance et sans persécutions. Il mourut la même année.

Jean Kepler, né en 1571, à Will, dans le Wurtemberg, fit ses études à l'université de Tubingue, où il se distingua. Les découvertes de Copernic, niées par le célèbre astronome danois Tycho-Brahé, trouvèrent en lui dès sa jeunesse un ardent défenseur, et il publia, à l'âge de vingt ans, un petit traité sur le mouvement diurne de la terre. Nommé professeur d'astronomie à Gratz, en Styrie, il se passionna pour les mathématiques et tenta de déterminer la forme, le nombre et le mouvement des planètes. Après des recherches vaines, il fut conduit à penser que les distances des six planètes alors connues étaient réglées par les formes des cinq solides géométriques réguliers, idée ingénieuse, mais fausse. Il y renonça bientôt, et se préparait à continuer ses hypothèses lorsqu'une de ces persécutions qui ont rarement manqué aux astronomes de ce temps le força de chercher un refuge à Prague, auprès de Tycho-Brahé même, qu'il remplaça bientôt en qualité de mathématicien de l'empereur Rodolphe. Il trouva dans l'observatoire de Prague une foule de notes recueillies par son prédécesseur, et il chercha à les mettre d'accord avec le mouvement régulier et circulaire que l'on supposait aux planètes. Jusque-là en effet, il n'était venu à l'esprit de personne de douter que les orbites des planètes fussent circulaires, le cercle étant la plus simple des courbes fermées et la nature étant supposée agir toujours par les procédés les plus simples. On trouvait d'ailleurs que la perfection de ce genre de mouvement était convenable à la nature divine des astres. Une observation faite, je crois, sur Mars montra à Kepler, dans la route supposée circulaire de cette planète, une déviation telle qu'elle ne pouvait provenir d'une erreur d'observation, et il ne tarda pas à reconnaître que toutes les planètes ne demeurent pas à des distances invariables du centre de leurs mouvemens, et que leurs vitesses autour de ce centre ne sont pas constantes. Il chercha une autre courbe qui pouvait rendre compte des faits constatés, et après quelques tentatives, il vit que l'ellipse concordait parfaitement avec ces faits. Le soleil, au lieu d'être au centre d'un cercle décrit par les planètes, était au foyer d'une

(1) Nicolai Copernici Torinensis, *De Revolutionibus orbium cœlestium.*

ellipse. Jusqu'à lui, on avait pensé que toutes les planètes ont un mouvement uniforme; il reconnut que ce mouvement était inégal. Les lois qu'il a découvertes sont le fondement de la mécanique céleste, elles sont connues sous le nom de *lois de Kepler*, et établissent la vitesse de chaque planète à chaque instant, la figure de l'orbite décrit, et enfin une certaine harmonie entre ces divers mouvemens. Cette dernière loi lui coûta dix-sept ans de travaux et d'hypothèses, telles que l'analogie, déjà supposée par Pythagore et par Archimède, et qu'il crut trouver, entre les distances des planètes au soleil et les divisions de la gamme en musique, idée singulière et qu'on n'a jamais pu démontrer. Cependant à une imagination vive et passionnée pour les explications quelque peu mystiques des phénomènes célestes il joignait une rare opiniâtreté que ne rebutaient pas les calculs les plus fastidieux; aussi arriva-t-il à trouver la relation compliquée, trop scientifique pour être même énoncée ici, entre la rapidité des planètes et leur distance au soleil. Il mourut de misère et de faim en 1630.

Galilée, le contemporain de Kepler, avait étudié sans maître dans les livres d'Archimède et d'Euclide. Nommé professeur de mathématiques à Pise, il se distingua de bonne heure par son opposition à la philosophie d'Aristote et son admiration pour Copernic; mais ses dispositions pour la mécanique n'apparurent que vers 1709, à l'âge de quarante-cinq ans. Il commença par des observations télescopiques habiles, puis, appliquant heureusement la géométrie à la théorie du mouvement, il trouva quelques lois inconnues de la mécanique. Il put démontrer ainsi la situation du soleil au centre du monde et son mouvement de rotation sur lui-même. La mécanique avait été négligée, et depuis Archimède ses progrès étaient suspendus. Galilée commença ce qui devait être continué par Newton. Il découvrit les lois du mouvement des corps qui tombent, la direction des projectiles, la résistance et la cohésion des corps solides et le centre de gravité. C'est par lui que fut démontrée cette loi, qui peut être considérée comme le fondement des découvertes de Newton en mécanique, que l'espace parcouru par un corps qui tombe est proportionnel au carré du temps qu'il met à le parcourir, et que tout corps jeté dans une direction qui n'est pas perpendiculaire à l'horizon décrit une parabole. Toutefois Galilée n'avait pas la prudente habileté de Copernic, et le système du monde fut présenté par lui comme une chose démontrée et non comme une hypothèse. Galilée aimait à se faire des élèves et des amis, et l'Italie a toujours été moins tolérante que l'Allemagne : au nom d'Aristote et de la Bible, il fut arrêté, et la protection de princes et de nobles ennemis du saint-siége et de la domination ecclésiastique n'améliora point son sort. Galilée ne haïssait pas non plus la discussion, et il avait lui-même commencé la querelle

en prétendant que les Écritures n'avaient pas été faites pour enseigner aux hommes la science et la philosophie, en réunissant autour de lui ce qu'on pourrait appeler tous les libéraux de son temps. Sa longue persécution a servi sa gloire, et l'on croit vulgairement qu'il a découvert la rotation de la terre et l'immobilité du soleil au centre du monde, tandis qu'il a simplement présenté sur ce point une démonstration du système de Copernic.

Ce court résumé donne une vague idée, mais suffisante pour notre but, de ce qu'on savait du temps de Newton. Copernic avait découvert la preuve du système solaire, Kepler la courbe que décrivent les planètes et les règles de leurs mouvemens; Galilée y avait ajouté des lois importantes sur la chute des corps et le système tout entier des planètes secondaires. Copernic représente l'observation, Kepler le calcul, Galilée la mécanique; mais il n'était jamais ou presque jamais question des causes de tous ces mouvemens harmonieux et éternels. Les uns croyaient à des anges cachés dans les corps célestes et les faisant mouvoir à leur gré, d'autres à une volonté toute-puissante et continue qui ne cessait d'agir sur eux et de les retenir dans leurs orbites, car il ne faut pas oublier qu'il y a deux problèmes à résoudre, celui de la force qui fait mouvoir les planètes, et celui de la force qui les empêche de s'échapper par la tangente. Quelques-uns, Descartes surtout, croyaient à une attraction mutuelle des astres, mais ils ne savaient ni la démontrer ni l'expliquer; d'autres enfin, Borelli peut-être le premier, avaient parlé de la gravité ou pesanteur comme d'une force qui pouvait attirer toutes les planètes vers le centre, et Hooke avait communiqué en 1666 à la Société royale de Londres des expériences sur le pendule et la détermination du poids des corps à des distances diverses de la terre. Rien de tout cela pourtant n'était certain, c'étaient des pressentimens que Newton devait convertir en vérités, car il était à la fois physicien, observateur, mathématicien et philosophe.

Il paraît tout naturel, quand on n'y a pas réfléchi, qu'un corps tombe s'il n'est pas soutenu, et cependant l'inertie de la matière étant admise par tous, rien ne devrait paraître plus singulier. Il n'est pas plus facile de concevoir philosophiquement un corps allant de haut en bas que de le concevoir allant de bas en haut, et si nous trouvons simple ce qui se passe chez nous, la même explication ne peut servir pour les antipodes. Bien plus, on sait qu'il existe une force centrifuge qui tend à faire éloigner du centre tous les objets placés à la surface d'un corps qui tourne. Ainsi, sur une sphère animée d'un mouvement de rotation, on ne peut rien placer; ainsi une pierre dans une fronde tend sans cesse à s'échapper. Il paraîtrait donc naturel que tous les objets terrestres fussent lancés en l'air à tout instant, et avec une violence d'autant plus grande que leur masse est plus

considérable, ou en d'autres termes qu'ils sont plus pesans. Pour les maintenir, l'action constante d'une force inverse est donc nécessaire. Descartes croyait à une matière subtile qui tourbillonnait autour de la terre, et qui, animée elle-même de la force centrifuge, tendait à s'élever et à repousser sur le sol tous les corps solides, de même que l'eau qui pèse de haut en bas tend à repousser en sens inverse les substances qu'on y plonge. D'autres ont cru à une force de magnétisme, quelques-uns à la pression de l'atmosphère, quoique l'air soit si éloigné de produire la gravité, qu'il diminue constamment le poids des corps. Toutes ces théories n'ont pas besoin d'être réfutées. Il saute aux yeux que si l'une d'elles était vraie, les corps qui tombent se dirigeraient vers l'axe de la terre, et non vers le centre. On a mesuré cette force de la pesanteur ou gravité, et on l'a trouvée proportionnelle à la masse des corps : elle agit également sur tous, et si toute matière ne paraît pas tomber avec la même vitesse, cela tient à ce que le vent la soulève parfois lorsqu'elle est légère, ou que l'air la soutient. Dans le vide, la chute de tous les corps est également rapide. Pour tous, l'espace parcouru est le même dans la première seconde, puis s'accroît dans la deuxième, suivant les lois du mouvement uniformément accéléré découvertes par Galilée. A mesure qu'on approche du centre de la terre, cette force augmente; lorsqu'on s'en éloigne, elle diminue, et les expériences démontrent que la pesanteur ou gravité est proportionnelle à la masse des corps et en raison inverse du carré de leur distance au centre de la terre.

Nous avons déjà raconté l'anecdote de la pomme qui, en tombant, fit réfléchir Newton. Ayant remarqué que les corps étaient attirés vers le centre de la terre par une force constante qui dépendait de leur quantité de matière et de leur distance à ce même centre, que la gravité agissait également sur toute matière, qu'elle n'était pas sensiblement moindre sur le sommet des hautes montagnes, qu'elle affectait l'air lui-même comme le démontre le baromètre, il se demanda s'il était possible qu'à une certaine distance de la terre cette force cessât tout à coup. La réponse était facile, et il est remarquable que la plupart du temps, dans les sciences, la difficulté est de poser la question et non de la résoudre. Il conclut donc que le principe de la gravité était un principe général s'étendant jusqu'aux cieux, puisque des superstitions et des préjugés vulgaires pouvaient seuls conduire à penser que la substance des corps célestes fût d'une autre nature que les matières connues, ce qui eût été d'ailleurs en contradiction avec toutes les analyses des aérolithes. Un corps placé dans la lune et la lune elle-même doivent donc peser vers la terre et tendre vers son centre. La cause qui empêche la lune de s'élancer hors de son orbite et lui fait suivre une courbe au lieu de la ligne

droite peut être la gravité, de même qu'un boulet de canon lancé horizontalement se rapproche peu à peu de la terre et décrit une parabole. La lune descend à chaque instant vers la terre en s'écartant de la ligne droite, qui était d'abord la direction de son mouvement, et ce n'est pas là moins évidemment une preuve de l'action de la gravité sur elle que ne le serait sa descente en ligne droite. Supposez en effet un boulet lancé par une machine d'une force suffisante, ce boulet fera le tour de la terre à une distance plus ou moins grande, proportionnelle à la force qui l'aura lancé, mais jamais il n'ira en ligne droite en s'éloignant de la terre, jamais il ne tombera sur elle; il suivra une ligne courbe qui tiendra le milieu entre la direction que lui a donnée la machine, et celle que tend à lui imposer la pesanteur. Cette direction sera, comme on dit en mécanique, la résultante de ces deux forces. Pour rendre la démonstration exacte, il faut prouver que la force qui fait descendre la lune à chaque instant vers la terre est égale à ce que serait la pesanteur dans les mêmes conditions, et c'est ce que fit Newton lorsqu'après s'être trompé une fois sur la distance de la terre à la lune, il trouva dans les observations de Picard une mesure exacte. Il vit ainsi que la puissance qui agit sur la lune et change continuellement son mouvement est dirigée, comme la pesanteur, vers le centre de la terre, et que, comme elle ne décrit pas un cercle, mais une ellipse ou ovale, le mouvement est accéléré lorsqu'elle s'approche de la terre, et retardé quand elle s'éloigne. Nous n'entrons pas dans les calculs, mais on doit comprendre comment ils sont possibles, et comment, étant connus la vitesse d'un corps qui descend à la surface de la terre, la distance de la terre à la lune, la loi suivant laquelle décroît la pesanteur, le chemin parcouru par la lune en un temps donné, on en peut conclure si la force qui agit sur la lune est de même nature que la gravité, et si tout corps porté à la même distance de la terre, jeté dans la même direction et avec la même vitesse que la lune, parcourrait le même orbite. Ces phénomènes sont si semblables en tout, qu'ils doivent procéder de la même cause.

Depuis Copernic, la terre n'était plus au centre du monde, c'était une simple planète. Newton pensa bientôt que cette puissance qui dirige la lune devait diriger la terre elle-même, et que d'une explication si heureuse et si exacte de son mouvement, on pouvait déduire celle de tous les mouvemens curvilignes du système solaire. Le soleil devait agir sur toutes les planètes qui décrivent leurs orbites autour de lui, les attirer suivant les lois trouvées pour la gravité, et la pesanteur devint la gravitation universelle. Newton démontra que les planètes sont accélérées dans leur mouvement à mesure qu'elles s'approchent du soleil et retardées dans la proportion où elles s'en éloignent, que la puissance qui infléchit leur route en une ligne courbe

doit résider dans le soleil, que cette puissance varie toujours de la même manière que la gravité de la lune vers la terre, et qu'une planète doit avoir une rapidité d'autant plus grande qu'elle est plus proche du soleil. Autour des planètes se meuvent des astres plus petits appelés satellites, qui jouent vis-à-vis d'elles le rôle des planètes vis-à-vis du soleil. Newton a vérifié que ces satellites sont maintenus dans leurs orbites par la force de la gravité, et que leurs courbes sont décrites suivant la même loi. Ils sont d'ailleurs entraînés aussi par la gravitation dans un mouvement commun autour du soleil, comme dans un vaisseau toutes les actions mutuelles des corps sont les mêmes que si l'espace était en repos, tandis que tout est entraîné à la fois dans une direction constante. Les irrégularités que l'on observe parfois dans le mouvement des astres tiennent d'ailleurs à toutes ces forces qui agissent dans des sens divers, car une planète est attirée par le soleil, par les autres planètes et par les satellites eux-mêmes; mais les déviations qu'elle éprouve sont très faibles à cause de la force d'attraction du soleil et de sa masse supérieure. Les irrégularités ne sont guère sensibles que dans les mouvemens de Jupiter et de Saturne à cause de leur grandeur. Les comètes elles-mêmes se meuvent en vertu de l'attraction et suivent la courbe décrite par un boulet lancé dans l'espace, une parabole. Quant aux étoiles fixes, elles sont placées à une distance si immense, que leur gravité vers le soleil ne peut avoir sur elles d'effet sensible en plusieurs siècles. La gravité diminue en raison du carré de la distance, et la plus proche de ces étoiles est à une distance qui surpasse plusieurs centaines de mille fois celle de la terre au soleil. La force qui l'attire vers le soleil doit donc être 10 milliards de fois moindre que celle qui attire la terre.

La gravité n'est pas propre aux corps célestes, et de même qu'une pierre lancée gravite vers la terre, la terre gravite vers cette pierre. En un mot, tous les corps s'attirent en raison directe de leur masse, en raison inverse du carré de leur distance. Cette loi d'attraction ne s'applique pas seulement aux corps tout entiers, tels que la terre ou le soleil; chaque particule de matière y est soumise, et c'est ce qui explique comment tous les corps, lorsque leur chute n'est point retardée par le frottement ou la densité de l'air, tombent avec la même rapidité, car il faut dix fois plus de gravité pour faire parcourir à un corps dix fois plus lourd qu'un autre un espace égal dans le même temps. Cette attraction universelle semble ne pas s'exercer sur la terre, parce que les frottemens, la résistance de l'air s'opposent aux mouvemens des corps; mais la théorie et le calcul, qui suffisent pour la démontrer, n'en sont pas les seules preuves. Un physicien anglais, Cavendish, a construit un appareil ingénieux où des boules de pla-

tine et de cuivre très finement suspendues s'attirent mutuellement et oscillent les unes vers les autres. On a pu prouver ainsi que toutes les particules d'un même corps s'attirent mutuellement, et la cohésion de la matière en est le résultat. C'est peut-être même là une des meilleures preuves de l'existence des atomes, c'est-à-dire de ces particules infiniment petites et indivisibles qui composent les corps.

Une objection se présente : l'attraction est proportionnelle à la masse des corps qui s'attirent. Comment Newton put-il mesurer la quantité de matière contenue dans le soleil et les planètes, et vérifier si la loi de la gravitation leur était applicable? Ce problème est plus simple qu'on ne pourrait le croire. En effet, connaissant la masse d'un corps, les lois de la pesanteur, nous pouvons déterminer la rapidité de la chute de ce corps; mais réciproquement, si nous connaissons cette rapidité, nous devons pouvoir déterminer ce poids. Or on sait combien la lune s'écarte de la tangente de son orbite dans un temps donné, c'est-à-dire de combien elle descend vers la terre : il est donc facile d'en déduire sa masse par rapport à notre globe. De même les planètes du premier ordre font leurs révolutions autour du soleil, et il y a des satellites qui tournent autour de Jupiter et de Saturne. En calculant par leurs mouvemens combien une planète du premier ordre s'écarte de sa tangente dans un temps donné, et combien quelques satellites de Jupiter et de Saturne tombent au-dessous de leurs tangentes dans le même temps, nous pouvons déterminer la proportion de la gravité d'une planète du premier ordre vers le soleil, d'un satellite vers sa planète principale, à la gravité de la lune vers la terre. Alors, par la loi générale de la gravité, on calcule les forces qui agiraient sur ces corps à distance égale du soleil, de Jupiter, de Saturne et de la terre, et ces forces donnent la proportion de la matière contenue dans ces différens corps. Un exemple nous fera peut-être mieux comprendre : Mercure fait sa révolution autour du soleil dans un temps plus de trois fois inférieur à celui que met la lune à tourner autour de la terre. Si les orbites de Mercure et de la lune étaient égaux, le soleil attirerait trois fois plus Mercure que la terre n'attire la lune; mais l'orbite de Mercure est environ 140 fois plus grand, c'est-à-dire que cette planète est 140 fois plus éloignée que la lune du centre de son mouvement. Il faut donc encore une force bien plus considérable pour la faire mouvoir; l'attraction exercée par le soleil doit être fort supérieure à celle de la terre, et par conséquent le soleil doit contenir bien plus de matière que la terre. Newton a trouvé ainsi, et à l'aide de calculs infinis, que les quantités de matière contenues dans le soleil, Jupiter, Saturne et la terre sont entre elles comme les nombres 1, $\frac{1}{1067}$, $\frac{1}{3021}$, $\frac{1}{169292}$. De plus, le volume des astres est déterminé par des observations astro-

nomiques, et par conséquent la densité est facile à déduire. Ainsi la terre est plus dense que Jupiter, Jupiter plus dense que Saturne, et le soleil est moins dense que la terre, mais plus dense que les deux autres planètes. Newton est même allé si loin, qu'il put calculer la pesanteur des corps dans le monde entier, et trouva qu'un corps pesait 23 fois plus sur le soleil que sur la terre.

Voilà dans sa généralité, et avec quelques détails nécessaires pour faire comprendre la suite des raisonnemens, l'exposé de la découverte capitale de Newton. Les déductions qu'il en a tirées sont innombrables, et le livre des *Principes* est un exposé fidèle du système du monde, des mouvemens de tous les astres avec leur cause, de leurs irrégularités, de leurs actions mutuelles. La véritable cause des marées, l'attraction de la lune, y est donnée, ainsi que l'explication des orbites et des formes de toutes les planètes, de la figure de la terre et de la précession des équinoxes. Pour exposer tout cela, il faudrait un traité d'astronomie, comme pour parler de toutes les découvertes de Newton sur la lumière, il aurait fallu un traité d'optique. Newton créait une science toutes les fois qu'il observait un phénomène. Il nous a suffi de compléter par quelques données précises les notions vagues que chacun possède sur la gravitation, et de montrer comment avec une seule force, l'impulsion primitive étant donnée, le mouvement elliptique des corps célestes peut durer éternellement. On conçoit d'ailleurs ce que doit être le livre contenant une pareille découverte et écrit par un tel homme, qui remplaçait par une force connue de tous, dont les lois et les effets avaient été cent fois étudiés et observés, ces sphères de cristal des anciens, ces tourbillons incompréhensibles de Descartes, ces anges sans cesse en mouvement que ne rejetait pas Kepler, toutes ces théories enfin qui s'adressaient à l'imagination et non à la raison. Dans le livre des *Principes*, la force qui retient les astres dans leurs orbites et leur fait parcourir sans cesse le même chemin, sous l'action d'une impulsion première, est énoncée et démontrée sans mystères et sans hypothèses; les mouvemens des astres sont expliqués tels qu'ils sont par des calculs longs et compliqués, il est vrai, mais dans lesquels un mathématicien se reconnaît sans peine. Instruits par ce livre, il semble que les hommes n'ont plus le droit de dire ce que pourtant Newton disait lui-même : « Nous sommes des enfans qui ramassent des pierres sur le bord du grand lac de la Vérité. »

PAUL DE RÉMUSAT.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

LES

VASES CHINOIS

ET

LES VASES GRECS

Histoire et Fabrication de la Porcelaine, ouvrage traduit du chinois par M. Stanislas Julien, de l'Institut, 1 vol. in-8°, Paris 1856.

I.

Un peuple a toujours tort de se laisser représenter sous des traits grotesques : les étrangers le prennent au mot, ils jureraient même que l'original est flatté, comme les gens que l'on marie à distance et qui s'étudient sur portrait. Cette réflexion ne m'est point inspirée par les caricatures où les Parisiens sont ravis de se reconnaître, ni par les vaudevilles bouffons où les étrangers observent gravement nos mœurs. Je pense aux Chinois, qui nous envoient à travers les mers leur type répété à l'infini, type plein de finesse, mais ridicule, souriant, maniéré, et surtout contrefait.

Les savans qui veulent décrire les habitans du Céleste-Empire ne consultent point les laques et les porcelaines. Le public ne voit guère de Chinois que sur les vases, il les voit peints par eux-mêmes, il retrouve partout un certain idéal, — une tête ronde, de larges oreilles, une seule mèche de cheveux, des yeux fendus jusqu'aux tempes, une bouche grimaçante, un gros ventre, des gestes propres à exciter le rire, des vêtemens éclatans et vides sous lesquels des formes sans proportions sont à peine indiquées. Cet idéal est peu fait pour toucher la race caucasienne, elle en plaisante, et, pour

le désigner, le Français impitoyable emploie volontiers le nom de *magot*. Les Chinois sont des magots, c'est ce qu'on sait de plus net sur la Chine. Le mot répond à tout et justifie jusqu'à notre ignorance. Qu'importe une civilisation aussi vieille que le monde? qu'importent des institutions dont les siècles n'ont point altéré le respect? qu'importe un génie inventif qui a devancé l'Occident et découvert avant lui la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie? L'histoire de la Chine nous laisse indifférens, ses malheurs mêmes nous égaient. Quand les journaux rapportent que plusieurs milliers de rebelles ont été coupés en trente-deux morceaux, ces atrocités semblent surtout bizarres : pour être notre prochain, un Chinois est trop loin; pour être notre semblable, il est trop laid.

Voilà pourtant ce qu'une nation risque à se peindre trop naïvement. Au lieu de se livrer aux fantaisies maladroites de ses artisans, elle doit demander à l'art de résumer son type, d'en saisir les traits les plus favorables, de lui constituer une beauté que la nature produit rarement dans une lumière complète. La Grèce au contraire a bien compris la nécessité de cette prévoyance, qui répand le respect autour d'une race, de même que les représentations magnifiques soutiennent la majesté des rois. Il n'est point déraisonnable de comparer deux extrêmes qui se touchent par un point. Les Chinois sont aussi éloignés de nous par l'espace que les anciens Grecs par le temps : six mille lieues valent deux mille ans. Ce que Racine disait des Turcs dans sa préface de *Bajazet* n'est plus vrai des Turcs, aujourd'hui que Constantinople est un port européen; mais cela est vrai des Chinois : ils ont pour nous le prestige de l'antiquité, c'est-à-dire de l'inconnu. Or les Grecs ont fabriqué des vases peints avant les Chinois, ils en ont fabriqué pour tous les usages; leur commerce les portait jusque dans les colonies les plus reculées. Déposés dans les tombeaux, ces vases se retrouvent aujourd'hui par milliers; les musées de l'Europe en sont remplis, les particuliers se les disputent au poids de l'or. Cependant ils n'offrent ni la belle pâte, ni les couleurs éclatantes, ni l'émail transparent de la porcelaine chinoise : un peu d'argile rougie par la cuisson, quelques lignes pour tracer les figures et les ornemens, un vernis noir sur les fonds, rien de plus simple que les procédés de l'industrie hellénique. Seulement cette industrie se rattachait à l'art par les liens les plus étroits : de là sa grandeur. Elle empruntait à l'art ses compositions et son style; elle était exercée quelquefois par de véritables artistes, qui signaient leurs œuvres. Les figures sont belles, savamment dessinées, d'une proportion noble. Les dieux, les prêtres, les vieillards appuyés sur leur bâton, les guerriers mourans, les jeunes gens dans le gymnase, les vierges à la fontaine, les enfans poussant leur balle ou leur cerceau, les personnages des scènes familières aussi bien que ceux des tableaux

héroïques, — tous révèlent, malgré la rapidité du pinceau, je ne sais quel instinct de l'idéal ou quelle science des modèles déjà créés qui reproduit sur les vases les plus simples des types admirables, de sorte que, si les antiques des musées venaient à périr, si Pompéi et ses dépouilles recueillies à Naples étaient ensevelies de nouveau par le Vésuve, si nos petits-fils retournaient à la barbarie, les vases seuls suffiraient pour assurer à la nation grecque l'honneur immortel de sa beauté. Ses détracteurs en seraient toujours réduits à ne critiquer que sa perfection trop constante, et Faust, après avoir éprouvé le néant de tout ce que l'homme rêve, souhaiterait encore, pour ivresse suprême, de rappeler Hélène à la vie et d'être son époux.

Telle est la différence de nos impressions sur deux peuples qui ont multiplié à plaisir leurs images, celui-là en se calomniant, celui-ci en se divinisant. Assurément les Chinois sont moins laids, les Grecs étaient moins beaux; mais pourquoi les uns tournent-ils tout en caricature? pourquoi les autres ont-ils su tout ennoblir? Pourquoi l'esprit positif des Chinois se rit-il du lendemain de la vie, tandis que dans leur vanité sublime les Grecs semblent avoir posé sans cesse pour la postérité? Il faut croire à l'inégalité providentielle des races : les degrés de leur beauté marquent peut-être les degrés de leur intelligence. Entre l'angle facial de la race blanche et celui de la race noire, il y a une échelle à laquelle correspondent les dépressions du cerveau : en haut on trouve l'Apollon du Belvédère, en bas le singe. La race jaune n'est qu'au second rang; comment donc avec cette solidarité étroite de l'esprit et du corps, problème qui échappe à l'homme, comment décider si chez elle les types ont plutôt manqué à l'art, ou l'intelligence aux artistes? Un voyageur me racontait qu'étant en Chine, il avait voulu se procurer quelques-unes des peintures aux tons éclatans, aux détails minutieux, qui reproduisent si fidèlement les traits et les costumes des habitans du pays. Il prit un peintre chez lui, convint du prix, fixa une tâche qui devait être accomplie en quinze jours : au bout de treize, tout était terminé. Alors le peintre, interrogé sur l'emploi des dernières journées, offrit au Français de nettoyer sa maison et de balayer sa cour. On eût fort surpris cet honnête homme en lui parlant de la dignité de l'art. En effet, je ne vois chez les Chinois rien qui mérite le nom d'art, dans le sens élevé du mot : je ne vois que de l'industrie. Ne cherchez pas des peintres ou des sculpteurs, il n'y a que des artisans.

Les principes du beau ont une source plus haute que les perceptions des sens. Toutefois, si ce peuple matérialiste voulait s'en tenir à la seule expérience, il pouvait trouver dans l'interprétation de sa propre nature des généralités heureuses, des grâces qui n'attendaient que d'être dégagées, un type digne d'être créé. Cette pensée me retenait arrêté dernièrement devant un petit Chinois de

neuf à dix ans qui fumait, mais non pas encore de l'opium. J'observais sa figure, singulièrement fine, où la ruse se mêlait à l'apathie: la lumière qui se jouait sur les plans n'était que superficielle, parce qu'elle n'était point le reflet intérieur de l'intelligence : cependant c'était de la lumière. La délicatesse des traits, encore féminins, n'était point sans charme; les yeux, relevés et bridés vers les angles, avaient quelque chose de caressant à la fois et de perfide; le nez, court plutôt qu'aplati, empruntait à sa petitesse l'air spirituel qu'ont les satyres et les chèvres; la peau, sans transparence, d'un ton égal et comme doré, avait les qualités harmonieuses que nous prisons tant sur les visages méridionaux. Enfin, d'après un échantillon mis sur mon chemin par le hasard, je croyais démêler les beautés que la race jaune peut offrir aux véritables artistes. Mais pourquoi parler de beautés? Le grand art sait s'en passer, puisqu'il les crée : en imitant librement la nature, il lui imprime son sceau magnifique, qui est le style. Le style transforme les monstres eux-mêmes; il les revêt d'une beauté qui lui est propre. Les Grecs l'ont admirablement prouvé : leur monde fantastique est un divin rêve, tandis que celui des Orientaux est le délire de la difformité. Je voudrais que M. Ingres peignît des Chinois. Alors seulement nous saurions de quel caractère leur laideur est susceptible, et jusqu'à quel point l'art peut les transfigurer.

Quant aux œuvres des Chinois eux-mêmes, elles dénotent parfois un mérite d'exactitude qui ne doit inspirer de jalousie qu'aux photographes. Leurs portraits tant vantés, où les détails du visage sont rendus avec un scrupule inintelligent, où les rides et les poils de la barbe sont comptés au pinceau, où la ressemblance est d'une minutie qui fait rire, quand elle ne dégoûte pas, ce n'est pas de l'art, c'est de l'industrie. La pensée est étrangère à ces tours de force : la main en a tout l'honneur. En vain j'entends de bons juges s'extasier, je ne puis voir là que le chef-d'œuvre d'un artisan, chef-d'œuvre à la façon du moyen âge, dont la naïveté seule nous touche, et qui n'atteste d'autre génie que celui de la patience.

Quelles que soient la fécondité et la souplesse de l'esprit chinois, il manque d'élévation; il ne ressemble en rien à l'intelligence supérieure qui anime les sociétés fondées par la race indo-européenne. Un peuple qui ignore les inspirations fières du spiritualisme, le sentiment de l'infini, l'amour de la beauté qui se poursuit toujours, ne saurait atteindre à une grandeur véritable ni dans les lettres ni dans les arts. Uniquement appliqués à la pratique de la vie, les Chinois ne sortent point du cercle étroit de l'expérience; leur âme n'a pour horizon que l'utile, les jouissances matérielles, les caprices stériles de la fantaisie, de même que le maintien du passé fait toute leur sagesse, et le culte des ancêtres toute leur religion. Aussi l'art n'est-il

pour eux qu'un enchaînement d'inventions techniques et de routine : son but est de satisfaire les besoins, d'ajouter le luxe au bien-être, de contribuer aux splendeurs du commerce; mais la recherche désintéressée des principes, l'étude dans le secret de l'atelier, les douleurs généreuses du génie, le feu sacré que le Prométhée des Grecs dérobait au ciel, il n'y a point de cases pour ces instincts sublimes dans le cerveau d'une peau jaune. L'idéal n'habite point sous un angle de 65 degrés. Ceux qui ont eu l'honneur d'être appelés à Sans-Souci par un roi archéologue se souviennent peut-être d'avoir été servis par un Chinois. Ils étaient deux jadis, pauvres jeunes gens amenés en Allemagne par un Barnum qui exploitait la curiosité publique. Rachetés par Frédéric-Guillaume, ils furent placés dans une université prussienne, auprès de professeurs distingués. Malheureusement ni les lumières de la science ni celles des lettres ne purent pénétrer des natures qui n'étaient point faites pour les concevoir. Ces tristes adeptes finirent par demander grâce au prince : ils descendirent avec joie dans les honteux loisirs de la domesticité. Ils eussent fait merveille sans doute, si on leur eût appris à découper des éventails ou à cultiver des arbres nains. Parmi tant de milliers d'enfans que nos missionnaires en Chine ont sauvés de la mort et élevés à leur guise, qu'ont-ils obtenu, sinon des chrétiens médiocres et des hommes plus médiocres encore? On a bien raison de fermer le Céleste-Empire aux étrangers : le jour où nos idées l'envahiront, il s'affaissera, comme le Mexique et le Pérou se sont affaissés au contact de la civilisation européenne. Ainsi certaines espèces d'animaux disparaissent d'un continent à mesure que l'homme s'y avance. L'antipathie des races (je donne au mot son sens le plus précis) est une loi de la création, et leur mélange est frappé d'impuissance : Babel est la démonstration d'une vérité philosophique.

Il n'y a en Chine, à proprement parler, que des industries, c'est-à-dire des applications professionnelles de l'art; seulement ces industries brillent d'un éclat très-vif, parce que l'art, qu'elles ont absorbé, leur communique à leur insu la délicatesse, l'élégance, le goût de la richesse, et surtout de la décoration. On a remarqué chez les Grecs l'irrésistible rayonnement des arts, qui s'est étendu jusqu'aux fabrications les plus viles. Tous les meubles de Pompéi dénotent un sentiment exquis de la proportion, de la ligne, de la forme; les détails d'ornementation sont empruntés directement aux plus beaux motifs de l'architecture ou de la sculpture. Les ustensiles de ménage participent à ce noble caractère, et je vois d'ici, au palais de Naples, telle écumoire dont Vatel n'eût pas osé se servir, et que le dernier des cuisiniers raillés par Plaute plongeait dans la marmite journellement. Les Chinois peuvent être comparés aux Grecs par ce côté, bien que les deux effets aient eu dans les deux

pays des causes opposées. Tout ce qu'ils fabriquent porte un cachet d'art, superficiel, mais incontestable; leurs métiers les illustrent, et les œuvres de leurs artisans ressemblent parfois à des œuvres d'artiste. Aussi la porcelaine, leur titre principal à notre admiration, donne-t-elle la mesure la plus juste de leur talent naturel pour la peinture. Dans les petites choses, il faut un peu d'instinct et beaucoup de routine : leur habileté à décorer de la pâte de kaolin durcie au feu n'a jamais été surpassée par les fabriques célèbres que leur exemple a suscitées sur notre continent. C'est pourquoi je ne crois point faire un honneur trop grand aux Chinois ni un affront aux Grecs en rapprochant les produits céramiques de l'un et de l'autre peuple, produits qui demeurent inimitables. Leurs oppositions ne sont pas moins curieuses que leurs ressemblances. J'en signalerai quelques traits, instructifs parce qu'ils expriment toujours un principe, soit déclaré, soit latent.

On remarque d'abord que nulle autre part l'art céramique n'a été d'une fécondité plus variée. Les Grecs ont donné aux vases une foule de noms; ils les ont appliqués à des usages plus nombreux encore. Ce que nous faisons en bois et en verre, ils le faisaient souvent en terre cuite, depuis les boîtes de toilette jusqu'aux urnes funéraires, depuis les vases à boire jusqu'aux tonneaux destinés au vin. Le tonneau de Diogène était en terre cuite, et la cave de Diomède, à Pompéi, était pleine d'amphores au pied pointu qui s'appuyaient contre le mur. La sculpture faisait cuire également d'innombrables statuettes en argile, des bas-reliefs, des offrandes que les particuliers consacraient dans les temples, des dieux à bon marché pour leurs demeures ou leurs tombeaux. L'architecture, à son tour, demandait aux potiers le couronnement de ses édifices, les chéneaux, les tuiles, les antéfixes, les acrotères, parfois même les figures qui remplissaient les frontons. Dibutade, un Corinthien, avait trouvé, si l'on en croit les Grecs, cette heureuse application de la plastique. En Chine, est-il besoin de rappeler l'emploi multiplié de la porcelaine? En outre, des statues de toute dimension, qu'il est peut-être téméraire d'appeler des statues, sont ainsi cuites au feu. Quant aux monumens, la Tour de porcelaine nous apprend combien sont considérables les revêtemens qu'ils reçoivent. De cette communauté fortuite d'habitudes résultait une nécessité commune. L'argile comme le kaolin sont des matières d'un ton uniforme; elles appellent la couleur. Les deux peuples eurent recours à la couleur, et ici commence la différence de leurs systèmes.

Sans porter atteinte aux théories spiritualistes qui président à la science du beau, il faut reconnaître que toutes les branches de l'art subissent jusqu'à un certain point l'influence de la matière qu'elles prétendent dompter. Entre la pensée qui façonne et le corps inerte

qui lui résiste, il y a une conciliation secrète. L'architecte ne construit pas avec le bois comme avec la pierre; le sculpteur conçoit d'une autre manière le modèle qui sera exécuté en marbre ou celui qui sera coulé en bronze; le peintre ne peint point sur la toile ainsi qu'il peindrait sur un enduit frais; à plus forte raison, l'industrie sera-t-elle assujettie aux conditions physiques des substances qu'elle emploie. La porcelaine blanche, d'un grain égal, couverte d'un émail luisant, se chargera des couleurs les plus vives, d'une profusion de détails qui ne sauraient jamais assez détruire sa monotonie éclatante. Telles ne sont point les habitudes de nos fabriques européennes, je le sais; aussi n'ont-elles pour excuse que des motifs de netteté ou d'économie, motifs estimables, auxquels le véritable goût se laisse fort peu toucher. La terre cuite au contraire est d'un ton rougeâtre assez triste. Quelle que soit sa finesse, elle n'offre aux couleurs qu'un fond ingrat, grossier même, si on le compare au poli transparent de la porcelaine. La couleur ne peut s'y appliquer sans une épaisseur funeste, et toutes les couleurs n'y conserveraient pas leur valeur. De là un parti de décoration sobre, de là des harmonies austères. Nous sommes accoutumés à prêter aux Orientaux le don de la couleur : il nous semble juste que sous un ciel plus ardent les hommes aient une perception plus intense de la lumière et de ses effets. Van Eyck, Albert Dürer et les maîtres flamands ont peint cependant dans les brumes du Nord; quels artistes de l'Orient les ont égalés pour la splendeur du coloris? Ne considère-t-on que les étoffes, les meubles, les armes, les produits de l'industrie? Si nos œuvres paraissent pâles, ce n'est point par l'indigence des couleurs, c'est par leur richesse trop habilement fondue, par leurs nuances multipliées, par leur timidité, qui craint de heurter le goût. Le rose, le gris, le lilas, mille tons maladifs amortissent l'opposition des couleurs-mères, tandis que les dégradations savantes et le jeu des ombres en éteignent l'éclat. L'Asie au contraire n'emploie qu'un petit nombre de couleurs, mais elle n'aime que les plus vives; elle les pose crûment, par teintes plates, sans modelé, sans reflets, sans clair-obscur; elle tire de leur choc naïf une magnificence qui n'a d'autre règle que la fantaisie : ainsi nous charme la gerbe de fleurs que rassemble au hasard une main villageoise.

Voilà le secret de la supériorité des étoffes de Damas, des tapis de Turquie ou des porcelaines chinoises sur nos merveilles affadies. J'en trouve une preuve singulièrement sensible. Les Chinois fabriquent aujourd'hui des vases d'exportation; initiés à nos procédés et connaissant nos goûts, ils veulent plaire (tant l'amour du gain assouplit les préjugés!), ils veulent plaire *aux démons des mers* : c'est le nom que nous donnent ceux que nous appelons des magots. En peignant les vases qu'ils nous destinent, ils s'efforcent de nous imiter:

ils ont recours aux demi-teintes, aux ombres portées; ils marient moins témérairement les couleurs et parviennent quelquefois à les fondre. Aussitôt leurs porcelaines perdent toute leur beauté : elles pâlissent, leur aspect devient incertain, leur ton faux. Les amateurs ne jettent qu'un regard de dédain sur des œuvres que les ateliers comparent, avec une trivialité expressive, à des macédoines de légumes. D'enlumineurs ils ont voulu se faire peintres, et, peintres maladroits, ils renoncent au mérite de la décoration sans pouvoir atteindre au mérite de l'art. Or les Grecs étaient aussi des Orientaux; enivrés par une belle lumière, épris de la couleur, doués par excellence du génie de la décoration, ils pratiquaient en maîtres les tons crus, les effets simples, les oppositions héroïques. Les ornemens de l'architecture grecque, soit sur le marbre, soit sur la pierre revêtue de stuc, étaient alternativement rouges, bleus, jaunes, verts; l'or seul adoucissait par ses reflets chatoyans la vivacité des contrastes. Les fonds d'or des mosaïques byzantines ne sont que le développement de cette tradition. Pourquoi donc, sur les vases, les Grecs se sont-ils contentés d'appliquer un vernis noir, en laissant aux figures le ton naturel de la terre cuite? Pourquoi ont-ils abandonné assez promptement les habitudes de l'ancien style, qui appliquait çà et là des touches violettes et peignait en blanc le visage, les bras et les pieds nus des femmes? Une semblable contradiction s'explique par la qualité de la matière : sa surface ingrate eût détruit le charme des couleurs. En cela, l'industrie chinoise est infiniment supérieure à la poterie hellénique. Si les Grecs eussent connu la porcelaine, quels chefs-d'œuvre de véritable peinture ne trouverions-nous pas dans leurs tombeaux!

Réduits à ne tracer qu'une silhouette, leurs artistes s'attachèrent uniquement à la beauté du dessin. Les vases grecs n'offrent, à vrai dire, que des dessins où le sujet se détache du fond par une couleur différente : la couleur n'a même point d'autre but; mais combien les compositions sont simples, le style grandiose, les lignes pures, le sentiment exquis! La figure humaine tient la principale place; la nature est comme supprimée. Quelques traits conventionnels indiquent les détails de la scène. La mythologie, ce riant vêtement des idées abstraites, les amours des dieux, l'épopée, l'histoire elle-même, fournissent des sujets illustres, et d'une variété inépuisable. Tout sert de prétexte pour reproduire sans cesse la beauté d'une race qui s'est proclamée divine en créant les dieux à son image.

Sur les vases de la Chine, l'homme n'a pas plus d'importance que les fleurs, les arbres, les animaux; il est rendu avec moins d'exactitude, sans aucun souci des principes du dessin. Pour les Chinois, les accessoires sont le principal : les papillons et les fleurs sont

leur triomphe; ils les copient avec une religion digne des enluminieurs de missels. Ils suspendent dans le vide, au mépris des lois de la perspective, kiosques, arbres, ponts et bateaux; ils gardent toutes les caresses de leur pinceau pour les monstres les plus horribles, minutieux dans les petites choses, négligens dans les grandes, incapables de poursuivre un but plus élevé que les fantaisies d'une imagination puérile. Il serait impossible de rencontrer deux systèmes plus opposés, puisqu'ils atteignent aux deux extrêmes limites de la convention, — l'idéal et la chimère : l'un amoureux de la forme, l'autre de la couleur; celui-là rivalisant de noblesse avec l'art, celui-ci tournant volontiers à la caricature; le premier n'étudiant que l'homme, et répétant les types les plus parfaits, le second ne s'attachant qu'au monde extérieur, plus curieux de couvrir par sa fécondité déréglée la surface entière des vases que de chercher une composition ou sage ou saisissante et belle par la proportion. En un mot, je reconnais d'un côté l'esprit de mesure sans lequel l'art ne rencontre jamais les lois qui le constituent, de l'autre l'esprit d'ostentation qui a toujours été par excellence l'esprit des Asiatiques.

L'appétit naïf des sauvages qui se laissent prendre aux verroteries explique jusqu'à un certain point la passion des Orientaux, qui n'aiment que l'éclat : c'est le même besoin de sensations violentes. La constitution de leurs sociétés a pu développer encore cet instinct. Les rois et quelques seigneurs possèdent toutes les richesses, la multitude n'a rien; aussi le faste s'étale-t-il au milieu de pauvres qui seraient misérables, si un beau climat ne leur rendait les privations plus douces. Les palais immenses, étincelans de couleurs, revêtus de matériaux rares, s'élèvent à côté de huttes qui ne sont que de la boue séchée au soleil ou des roseaux entrelacés. Les trésors des grands regorgent d'ivoire, d'ébène, de lingots, de pierres précieuses, dont ils cherchent en vain l'emploi; ils en chargent leurs vêtemens, leurs armes, jusqu'aux harnais de leurs chevaux, et apparaissent à la multitude, qui s'agenouille sur leur passage, magnifiques à l'égal des dieux. En toutes choses, l'art n'est appelé que pour ajouter à leur prestige; il est leur esclave, et ne vise qu'à éblouir. Il y réussit de telle sorte que le goût sévère des Occidentaux eux-mêmes ne peut résister à ses séductions. Nous convoitons, nous payons à prix d'or les étoffes de la Turquie ou de la Perse, les armes de la Syrie, les cachemires de l'Inde, les porcelaines et les mille babioles de la Chine. Tout brille dans les bazars de l'Orient, même les produits les plus vils, qui, à défaut d'autres qualités, ont du moins l'éclat. On se garde d'examiner de trop près une richesse qui n'est qu'apparente, et qui en impose par l'enchantement de la couleur. La raison n'a rien à démêler avec les sensations; elle abdique, de

peur de détruire leur force; elle se réjouit presque de demeurer confondue en voyant la naïveté d'artisans barbares produire des effets plus puissans que les calculs d'un artiste consommé.

Beaucoup de personnes préféreront les vases chinois aux vases grecs pour décorer leur appartement. Leur goût est juste, car ce ne sont que des meubles. Les vases grecs appartiennent de droit à nos musées, car ce sont des œuvres d'art. Ils inspirent les maîtres dans la sculpture et la peinture, tandis qu'ils attristeraient par leurs tons austères le boudoir d'une petite-maîtresse ou le salon d'un financier. Chez les anciens cependant, ils étaient la parure de la maison avant d'être la parure des tombeaux. L'intérieur élégant des Grecs, l'*atrium* somptueux des Romains, ne craignaient point leur simplicité grave, parce qu'elle était en harmonie avec l'ensemble de la décoration. Les vases s'enlevaient vigoureusement sur les murs, peints d'une seule couleur, qui leur servaient de fond comme à des tableaux. La lumière perpendiculaire qui inondait les portiques faisait valoir les figures rouges, que l'on distinguerait à peine dans nos appartemens sombres, où les tentures contribuent encore à étouffer le jour. Au milieu de la clarté, de l'espace, de la nudité grandiose des demeures antiques, les meubles bariolés eussent été un criant désaccord. Bien plus, les principes qui présidaient à la construction et à l'ornementation des vases répondaient à l'architecture intérieure des appartemens. Ils avaient leur plinthe, leur base, leur attique; les lignes horizontales qui les divisaient en plusieurs zones imitaient les moulures. Il y avait pour les grands vases des frises, des corniches, des couronnemens figurés au pinceau, dont les motifs étaient copiés fidèlement sur l'architecture. Ainsi, dans une civilisation que conduit une raison supérieure, tout se tient, tout se complète; les détails frivoles rentrent eux-mêmes dans un cadre grandiose. Sans ce cadre, ils ont leur beauté propre, mais il la fait mieux ressortir.

Les vases chinois, réunis dans un musée, deviennent bientôt une étude monotone et stérile. Ceux qui ont visité les caves du palais japonais à Dresde ont peut-être ressenti comme moi cette impression. Le seul intérêt devant les couleurs qui tourbillonnent autour du regard, c'est de chercher une classification historique et de reconnaître, selon les époques, le progrès ou la décadence des procédés. Les vases chinois ne gagnent point à être isolés : ils plaisent surtout dans un appartement brillant d'or et de lumières, dans des serres remplies des fleurs les plus variées. Il leur faut un entourage animé, le choc des tons, le reflet des glaces, le jeu des étoffes, en un mot le désordre d'une élégante fantaisie; ils apparaissent dans toute leur valeur à l'étalage d'un marchand de curiosités, parmi les dépouilles des cinq parties du monde, tant il est vrai qu'ils ne sont que des meubles à la création desquels le caprice seul a présidé.

Les Chinois sont épris de leurs porcelaines anciennes, ils aiment les raretés, ils aiment surtout celles qui sont devenues introuvables; cette maladie est de tous les pays. Leur zèle surpasse même celui de nos amateurs, s'il est vrai qu'ils portent à leur bonnet ou à leur cou des tessons informes en guise de pierres précieuses. Ils paient des sommes à peine croyables les contrefaçons des pâtes célèbres. En effet, la finesse, les tons, la transparence, le craquelage de la porcelaine sont tout pour eux. Je doute que les Grecs fussent aussi prodigues, même par passion. S'ils l'étaient, c'est qu'une admirable composition signée de Sosias ou de Pamphée les avait captivés. Par là se dénote encore la différence profonde des deux peuples : l'un s'attache à l'industrie, c'est-à-dire à la matière; l'autre à l'art, c'est-à-dire à la pensée. Les Chinois pensent peu devant leurs vases ornés de fleurs, de dragons, de paysages impossibles, de scènes banales; souvent ces décorations sont dénuées de sens. Les Grecs trouvaient dans leurs monumens céramiques une source féconde de réflexions. Non-seulement ils avaient à deviner les sujets empruntés au monde infini de la mythologie, non-seulement le mérite de l'artiste commandait l'attention pour être discuté, mais sous le mythe se cachait souvent un symbole spirituel ou naïf, doux ou cruel, qui se rapportait aux principaux événemens de la vie. Chacun trouvait chez le potier un souvenir, un présent, une allusion aux choses qui le touchaient de plus près. La naissance d'un enfant, ses jeux, étaient représentés avec une poésie charmante; son éducation dans le gymnase était retracée sous mille formes, tandis que l'autre face du vase lui proposait de glorieux modèles, Castor, Pollux, Hercule. Le vainqueur dans les concours publics trouvait l'image des triomphes les plus divers ennoblie encore par le rapprochement des luttes homériques ou la présence de Minerve. Le poète couronné se réjouissait d'acheter Bacchus entouré de son cortége, Apollon entouré des Muses. Le guerrier, de retour au foyer, contemplait en souriant les combats d'Ajax et d'Achille. La jeune fiancée rêvait au mariage que lui annonçait l'enlèvement d'Orythie, d'Europe ou d'Hélène. Les scènes d'initiation plaisaient à tous ceux qui avaient été admis aux grands mystères; les malheurs d'Ulysse s'adressaient aux hardis navigateurs. Sur les vases destinés aux festins, les satyres et les bacchantes prenaient leurs ébats; les boîtes à parfums présentaient aux femmes la tête de Vénus ou les détails gracieux de sa toilette. Les vases funéraires étaient en plus grand nombre : l'idée de la mort s'y déguisait sous les figures les plus propres à en adoucir l'amertume. Le trépas glorieux des héros était un motif familier, parce que la poésie effaçait par son prestige les tristesses de l'heure dernière. Tantôt Jupiter pesait dans la balance la destinée des mortels, tantôt l'Aurore emportait dans ses

bras le corps de Memnon. L'apothéose d'Hercule, l'enlèvement de Ganymède, étaient des allégories plus consolantes encore; les honneurs funèbres autour du tombeau, Électre et Oreste rendant à Agamemnon de pieux devoirs, rappelaient que l'on vivait toujours dans le cœur de ceux que l'on avait aimés. Enfin l'art ingénieux des Grecs donnait aux thèmes les plus généraux une application particulière. Les fables couvraient la réalité, l'humanité se reconnaissait à travers un monde fantastique, et la puissance de l'intérêt personnel prêtait aux sujets esquissés sur les vases la vie, l'éloquence, l'illusion.

Les Grecs étaient ce que les Chinois n'ont jamais été : des penseurs et des peintres. Ils étaient en outre des sculpteurs, tandis que les Chinois semblent avoir pour génie l'horreur de la forme. Est-il besoin de montrer combien l'art céramique se rattache à la sculpture, et combien le sentiment plastique lui est nécessaire? Que l'on pétrisse l'argile pour en tirer les contours d'une statue ou le galbe d'un vase, il faut le même amour des lignes pures, les mêmes caresses pour la matière, la même volupté au bout des doigts. Je ne prétends point que les Chinois n'aient point inventé de belles formes; c'est parce qu'ils en ont trouvé quelquefois que je suis d'autant plus sévère pour l'ensemble de leurs œuvres. Cette conclusion paraîtrait uniquement bizarre, si je n'essayais de la justifier par quelques développements.

Dix-huit ou vingt siècles avant la découverte de la porcelaine, la Chine fabriquait des vases de bronze, remarquables par le nombre, la variété, la fonte, les ornemens, l'élégance. Dans ce pays, comme dans l'antique Égypte, il faut remonter plusieurs milliers de siècles pour rencontrer la meilleure époque de l'art, car les sociétés sont soumises aux mêmes lois que les individus en vieillissant outre mesure : elles ont beau se rattacher au passé, la décadence les attend. Les plus beaux vases portent les dates de la dynastie des *Chang* (1766-1372 avant Jésus-Christ), de celle des *In* (1372-1122), de celle des *Tchéou* (1122-1248). Leurs formes furent copiées plus tard dans les fabriques de porcelaine. De même la Grèce, avant de façonner l'argile et de la peindre, avait rempli ses temples, ses trésors, ses demeures, de vases en métal. Dans la période féconde, quoique peu connue, qui précède le siècle de Périclès, les artistes les plus célèbres employaient ainsi l'argent et le bronze. Ils exécutaient les cratères magnifiques que les rois de Lydie ou les tyrans de Samos consacraient dans le sanctuaire de Delphes. Corinthe, Délos, Égine, s'enrichissaient par leurs fonderies; l'école de Sparte, trop oubliée par la postérité, préparait dans ses ateliers tel vase immense, chargé d'ornemens et de sculptures, dont le renom s'étendait à l'avance dans le monde grec. Aussi les pirates de Samos se promettaient-ils d'enlever ce royal présent avant qu'il parvînt à Crésus. Tant de chefs-

d'œuvre étaient malheureusement destinés à périr. Les matières précieuses, au lieu de leur assurer une éternelle durée, les signalèrent plus tard à la cupidité des barbares. Les vases chinois eurent un autre sort. Recueillis avec une intelligente sollicitude, ils remplissent le musée impérial de Péking; ils ont été dessinés, décrits, publiés en 1751 dans un grand ouvrage que possède notre bibliothèque de Paris. C'est en parcourant attentivement ces vingt-quatre volumes in-folio qu'on apprécie à sa juste valeur l'instinct plastique des Chinois.

On est frappé tout d'abord par la singulière imagination qui a enfanté des formes innombrables, les plus vulgaires et les plus élégantes, des caprices insensés et des combinaisons heureuses, des monstres hideux et de charmantes arabesques, des contours sans fin et des proportions excellentes. Entre ces deux extrêmes, il y a toute une série de nuances; mais les belles formes sont l'exception. Souvent, quand la décoration est exquise, le galbe du vase est mauvais; s'il est bon, quelque accessoire fâcheux détruit l'effet des lignes : rien n'est plus rare qu'une œuvre irréprochable. Les cornets seuls doivent à la simplicité de leur principe une correction constante. On remarque avec surprise que parfois les Chinois ont trouvé les mêmes types que les Grecs. Tels vases lagènes, telles amphores, tels crathères, seraient dignes de la Grèce, si une moulure sans style, si des anses grotesques ne gâtaient la pureté du contour. Je me hâte cependant d'ajouter que certaines pièces eussent figuré avec honneur dans les ateliers de Corinthe ou d'Athènes. On conçoit qu'une fécondité déréglée, en essayant de tout, rencontrât quelquefois juste. La fantaisie qui tordait la matière et lui demandait l'impossible en faisait jaillir parfois un éclair subit. De même qu'un malade fiévreux prononce dans son délire des mots sublimes sans en avoir conscience, de même les artistes chinois n'avaient pas conscience des beautés qu'ils venaient de créer. Au lieu de s'y attacher, ils couraient plus loin pour retomber dans les formes bizarres et confuses. Ils portent donc leur propre condamnation. Trouver le beau sans le comprendre, un principe vrai sans en arrêter la formule, c'est la pire des cécités morales; en toutes choses, l'infériorité de race se trahit.

Ainsi, malgré des ressemblances fortuites, les Grecs et les Chinois sont arrivés aux résultats les plus opposés dans l'art céramique. Les uns ont appliqué leur science du dessin sans y joindre le charme de la couleur, les autres cherchent le jeu des couleurs sans aucun souci de la science du dessin; les premiers, n'attachant qu'une faible importance à la qualité de la matière, tiraient d'une poignée d'argile des formes admirables; les seconds, insensibles à la perfection des formes, s'efforcent d'obtenir les matières les plus splendides qui éblouissent le regard à la façon des pierres précieuses. C'est pour-

quoi les Grecs ont élevé la fabrication de leurs poteries à la dignité d'art, tandis que les Chinois ont laissé leur porcelaine au premier rang parmi les magnificences de l'industrie.

Il n'est pas nécessaire de rappeler combien ces magnificences ont frappé les Européens, dès que le commerce portugais les eut fait connaître. Délaissées ou reprises selon le goût des diverses époques, elles sont aujourd'hui l'objet d'une passion générale: jamais elle n'ont inspiré de plus dispendieuses folies; c'est pourquoi l'opinion devait accueillir avec faveur le livre du savant sinologue qui nous a révélé l'histoire de la porcelaine en Chine. M. Stanislas Julien, pour qui la langue la plus difficile du monde n'a pas de secrets, a traduit le travail d'un honnête lettré de King-te-tchin. C'est une compilation sèche, sans talent, où des traités plus anciens sont résumés dans l'ordre le moins attrayant qui se puisse imaginer. L'introduction de M. Julien donne heureusement la clé de cette confusion pleine de méthode. Avec une bonne grâce pour laquelle les lecteurs ne trouveront jamais assez d'éloges, le traducteur a multiplié les tables, les résumés, les planches, afin de nous aider à pénétrer dans le minutieux chaos qu'on appelle un livre chinois. Au milieu de ce chaos toutefois, les détails curieux abondent : j'espère le montrer dans la seconde partie de cette étude, en m'attachant plus particulièrement aux vases chinois.

II.

La manufacture impériale de King-te-tchin est un bourg immense, où l'on compte plus d'un million d'habitans. Les maisons entassées, les rues étroites, l'activité bruyante de la foule, les tourbillons de fumée et de flamme qui s'élèvent en divers endroits, tout rappelle l'aspect à la fois triste et animé de nos grandes cités commerçantes. « A l'entrée de la nuit, dit un voyageur, on croit voir une ville tout en feu, ou bien une vaste fournaise qui a plusieurs soupiraux. » Là, malgré la cherté des vivres, se pressent les familles indigentes, parce que les moins robustes trouvent de l'emploi. Il n'est pas jusqu'aux aveugles qui n'y gagnent leur vie à broyer des couleurs. Un seul mandarin gouverne cette ruche populeuse, il y maintient un ordre parfait : ce n'est pas le moindre éloge du caractère chinois.

En 1815, le gouverneur de King-te-tchin était un esprit observateur, curieux de pénétrer les secrets variés de la fabrication; il s'intéressait même à l'histoire d'un art dont l'origine remontait déjà à tant de siècles. C'est pourquoi il engagea le précepteur de son fils à revoir les manuscrits d'un lettré du pays, compilation précieuse, quoique mal rédigée : le mandarin la compare lui-même à une pièce

de bois artistement taillée à laquelle manque la couleur et le vernis; je crois qu'il y manque quelque chose de plus. Cet ouvrage était le résumé d'un certain nombre de publications sur la porcelaine. Il y était question des fabriques disséminées sur tous les points du Céleste-Empire, mais particulièrement de la manufacture de King-te-tchin. Le gouverneur voulut écrire lui-même la préface du livre qu'on allait imprimer. On y reconnaît sans surprise l'exagération d'un courtisan. « Les saints hommes de l'antiquité (1), en inventant et fabriquant des vases, n'ont eu en vue que l'utilité et l'intérêt du peuple, et ils ont pensé que, dans la confection des ustensiles qui lui servent chaque jour pour boire et pour manger, il n'était pas nécessaire de déployer toutes les ressources de l'esprit et du talent; mais depuis que notre auguste empereur comble les ouvriers de bienfaits et rétribue libéralement leur travail sans leur imposer de pénibles fatigues, le peuple vit en paix, et son bien-être s'accroît sans cesse; il travaille avec ardeur, et les vases qui sortent de ses mains ne laissent rien à désirer. La population de King-te-tchin augmente à vue d'œil, et les porcelaines qu'elle produit acquièrent chaque jour plus de finesse et de beauté. Il n'y a personne qui ne fasse tous ses efforts et ne tressaille de joie. »

Le zélé mandarin oublie que ses flatteries seront démenties par les pages qui vont suivre, car les archéologues chinois proclament eux-mêmes que les anciennes fabriques ont élevé l'art à une perfection dont les âges plus récens ont perdu le secret. L'industrie n'a aujourd'hui d'autre ambition que d'imiter les vieux modèles, et elle est loin d'y réussir, tant il est vrai que le progrès et la décadence sont une loi fatale, même chez le peuple qui possède par excellence le respect de la tradition.

Les auteurs chinois s'accordent à placer l'invention de la porcelaine entre l'an 185 avant Jésus-Christ et l'an 87 de l'ère chrétienne. Avant cette époque, la Chine ne connaissait que les vases en terre cuite et en bronze. Telle n'était point l'opinion de savans étrangers qui avaient trouvé des petits flacons en porcelaine dans les tombeaux égyptiens. Les tombeaux remontaient à dix-huit siècles avant notre ère, et, comme les flacons portaient des caractères chinois, Rosellini, Wilkinson, Davis en concluaient que la Chine avait connu la porcelaine dès le temps des Pharaons. M. Stanislas Julien a clairement démontré que les Chinois ont employé successivement six sortes d'écriture dont les dates sont précises. Les signes tracés sur les flacons appartiennent à la quatrième période et furent inventés par un eunuque de l'empereur Youen-ti, de l'an 48 à l'an 33 avant Jésus-

(1) Traduction de M. Stanislas Julien, p. 120.

Christ. En outre, M. Medhurst, interprète du gouvernement anglais à Hong-kong, a reconnu que ces inscriptions étaient des vers extraits de poètes célèbres. « Les fleurs s'ouvrent, et voici une nouvelle année, » dit un vase; « la lune radieuse brille au milieu des pins, » dit un autre. Or les poètes auxquels ces citations sont empruntées vivaient au VIIIe siècle de notre ère. Enfin on peut acheter aujourd'hui dans les magasins chinois des bouteilles exactement semblables : le commerce de la Mer-Rouge les apporte au Caire. M. Mariette, à qui nous devons les fouilles autour du grand sphinx et la découverte du Sérapéum, m'a assuré que les Égyptiens y mettaient de l'antimoine pour peindre les yeux. On devine que les indigènes, pleins de complaisance pour la passion des Européens, garnissent parfois les tombeaux qu'ils veulent leur faire découvrir avec plus de zèle que de discernement. Voyez la révolution que quelques Bédouins ont failli causer dans l'histoire de l'art!

Pendant de longs siècles, le développement de l'art céramique fut assez lent. Les fabriques, qui couvrirent plus tard tant de provinces, étaient peu nombreuses. Attachés aux routines professionnelles, les potiers ne cherchaient que la qualité de la pâte et les teintes les plus heureuses. On ne savait point appliquer des couleurs variées; le critérium suprême de ces tons uniformes était leur harmonie avec la couleur du thé. Dans la porcelaine jaune, le thé paraissait trop brun, dans la porcelaine brune, trop noir; on le trouvait appétissant dans la porcelaine bleue, qui lui donnait un reflet vert. Aussi les empereurs se réservaient-ils exclusivement l'usage des pâtes les plus belles. Telle qualité s'appelait porcelaine *de couleur cachée*, uniquement parce qu'il était interdit aux particuliers de s'en servir. Au Xe siècle, un empereur, quelques jours après son avénement au trône, fut respectueusement prié d'indiquer le modèle des vases destinés à son service. Il écrivit sur le placet : « Qu'à l'avenir on donne aux porcelaines la teinte azurée du ciel après la pluie, tel qu'il apparaît dans les intervalles des nuages! » Les artisans, inspirés par une réponse aussi poétique, créèrent en effet une pâte qui demeura célèbre : « elle était bleue comme le ciel, brillante comme un miroir, mince comme du papier, sonore comme un instrument de musique, d'un lustre et d'une finesse charmante. » — Parfois une légère craquelure en rehaussait le mérite. « Seulement, ajoute l'auteur chinois, la plupart des vases gardaient au pied la terre grossière qui leur avait servi de support pendant la cuisson. » La beauté de cette porcelaine désespéra les imitateurs : on l'appela toujours *le bleu de ciel après la pluie*, et lorsqu'après l'an 1368 on eut cessé d'en fabriquer, les amateurs en recherchaient les moindres fragmens pour orner leur bonnet ou leur chapelet. Aujourd'hui les Chinois répètent, avec l'exagération qui leur est familière, que ces tessons éblouissent les yeux comme

des pierres précieuses, et que les éclairs qui en jaillissent pourraient détourner une flèche.

La pâte blanche fut vraisemblablement la première en honneur. Celle de Ta-i était renommée dès le VIIe siècle. Le poète Thou-fou adressait à un mandarin une pièce de vers ainsi conçue : « A Ta-i, on fabrique de la porcelaine légère et solide. Quand on la frappe, elle rend un ton plaintif comme les coupes en jade. Les tasses blanches de votre seigneurie effacent l'éclat de la neige. Envoyez-moi promptement une de ces tasses dans mon humble cabinet d'étude. » La sommation est peu discrète, mais les poètes prennent bien d'autres licences. Déjà l'on cherchait des parois minces, sonores, transparentes. La tendance naturelle de la céramique est d'arriver en effet à la finesse et à la légèreté. C'est ainsi que les Grecs s'efforcèrent de donner à leur argile, si inférieure au kaolin, l'épaisseur la moins sensible. On gardait à Érythres, en Ionie, les monumens d'une rivalité généreuse entre un maître et son élève, qui s'étaient défiés un jour, chacun se vantant de façonner la coupe la plus mince. Les produits de cette lutte furent conservés par la ville et proposés comme modèles aux générations qui suivirent.

Quand la qualité de la pâte eut atteint une perfection notable, les ouvriers chinois essayèrent de décorer la surface. Les tasses et les écuelles du pays de Thsin étaient toujours d'un blanc pur, mais elles offraient en même temps des poissons en relief ou des veines imitant les rides de l'eau; d'autres étaient ornées de dessins qui ressemblaient à de fins rubans ou plutôt à des pattes de crabe. M. Salvétat, chimiste à la manufacture de Sèvres, remarque avec raison, dans les notes qu'il ajoute à la traduction de M. Stanislas Julien, que ce nom de pattes de crabe peut s'appliquer aux vases *à flammes*, tant prisés des amateurs. On admirait surtout les porcelaines qui portaient des traces de larmes. Parfois l'émail avait l'aspect de graisse figée; la comparaison est peu élégante, mais d'une exactitude toute chinoise. Telle fabrique obtenait des veines semblables à des œufs de poisson, telle autre savait semer des grains de millet et imiter la chair de poule; plus loin, les pièces étaient déclarées charmantes, si leur émail, couvert d'une multitude de boutons, rappelait la peau rugueuse d'une orange. Dès qu'une bizarrerie heureuse était née du hasard, l'industrie de ce peuple imitateur s'efforçait de la perpétuer. Rien ne montre mieux combien les découvertes étaient parfois imprévues que la naïveté des inventeurs eux-mêmes. Un jour les ouvriers du village de Yong-ho fabriquèrent des vases et les mirent au four. Les vases étaient beaux comme du jade, c'est-à-dire comme des pierres précieuses. Un ministre de l'empereur était dans les environs. Craignant que ce miracle n'arrivât à sa connaissance, les ouvriers murèrent aussitôt l'ouverture et s'enfuirent. La

fabrique fut dès-lors abandonnée. La superstition n'était point étrangère à cette terreur, quoique le dieu-martyr de la porcelaine veillât sur ses adorateurs. Potier lui-même, il s'était jeté dans le feu un jour que, faute d'alimens, la flamme défaillante allait faire manquer la cuisson.

Les progrès de la porcelaine blanche aidaient aux progrès de la porcelaine de couleur, puisqu'il suffisait d'appliquer une couleur différente. Rien n'était épargné pour obtenir les tons les plus splendides. On réduisait des cornalines en poudre : quand les Occidentaux eurent poussé leur commerce jusqu'en Chine, on leur payait le bleu de cobalt deux fois son pesant d'or. Les ouvriers en volaient, de même qu'un peintre grec, auquel les couleurs étaient fournies, lavait cent fois son pinceau, afin d'emporter le soir une eau riche en sédimens. Toutefois les empereurs ne se laissaient point décourager. Ils recommandaient avant tout le cobalt qui offrait des points rouges comme du cinabre, ensuite celui qu'émaillaient des étincelles d'argent. L'émail était-il ponctué de bleu ou irisé comme la glace, les vases étaient réservés aux mandarins et s'appelaient *vases des magistrats*. Chaque variété de couleur avait un nom qui en rehaussait la noblesse. Au blanc de clair de lune correspondait le rouge de soleil avant la pluie. Le noir semé de perles jaunes était le privilége de la fabrique de Kien; celle de Kiun avait le secret de l'émail brun comme de l'encre. Les comparaisons les plus inattendues aidaient à distinguer la délicatesse des nuances. Les amateurs ne confondaient point le bleu d'oignon avec le bleu de prune, ni le jaune d'anguille avec le jaune poil de lièvre. Tel violet avait pour type la peau d'aubergine, tel vert la peau de serpent. Je m'arrête, car la subtilité des critiques se portait des assimilations les plus poétiques aux plus triviales.

L'industrie se soutient par les nouveautés. Les Chinois tiraient parti de tout, et tournaient parfois en beautés les défauts mêmes de la fabrication. Lorsque l'émail se refroidit plus vite que la pâte qu'il recouvre, il tressaille, se fend et forme mille réseaux. C'est ce qu'on appelle craquelage. Les artisans s'attachèrent à produire artificiellement ce désordre; remplissant ensuite toutes les veines d'une couleur rouge ou noire, ils obtenaient des dessins aussi charmans que les écailles d'une truite. Les Européens n'admirent pas moins ces accidens heureux, et les paient plus cher qu'une œuvre de talent.

D'un ton vif et uniforme à des ornemens de couleur variée la transition était naturelle. De bonne heure on décora les vases : on y peignait surtout des fleurs bleues. Les fleurs jouent un grand rôle dans la vie des Chinois. Elles sont, avec le vin extrait du riz, leur principale source de jouissances. Elles inspirent leurs poètes; elles

rendent poètes, surtout pendant l'attendrissement d'une légère ivresse, les plus simples lettrés. Une pivoine, un poirier fleuri, bien plus les chatons d'un saule transportent les sensibles Chinois. Leurs comparaisons les plus brillantes sont empruntées aux jardins. La jeune fille est une fleur de pêcher, ses sourcils ressemblent à la feuille du saule printanier, son corps est formé des vapeurs qui s'élèvent le matin sur les arches du pont. Un homme éloquent est la marguerite des haies; ses vers, s'ils ont sept syllabes, s'appellent des rejetons fleuris qui s'élèvent sept à sept; il deviendra à coup sûr une plante des jardins académiques, c'est-à-dire un académicien. Le goût des Chinois pour les fleurs est parfois touchant, parfois puéril; cependant il dénote toujours des âmes douces et qui se contentent d'émotions non cherchées. Leurs poésies et leurs romans trahissent sans cesse ce culte de la nature. M. Théodore Pavie a traduit un conte intitulé *les Pivoines*, dont le héros est un vieillard passionné pour les fleurs. Enlevé par les fées, il devient immortel, parce qu'il a défendu au péril de ses jours un massif de pivoines. Nous ne serons donc point surpris de retrouver dans l'art des Chinois aussi bien que dans leur littérature le reflet de leurs mœurs. Les fleurs tiennent la première place sur leurs vases, de même que la représentation de l'homme tient la place principale sur les vases grecs. Les Hellènes ont fait les dieux à leur image, et les Chinois se jugent volontiers à l'image des fleurs. Si les premiers ont été fort téméraires, les seconds ne sont-ils pas encore plus présomptueux?

Les vases sont donc couverts d'une profusion de fleurs, tantôt imitées, tantôt fantastiques. Leur flore est infinie parce qu'elle est surtout chimérique, et, pour ne s'épuiser jamais, ces créations ne sont pas moins charmantes. Les essais furent longtemps grossiers, à en croire les historiens. Ils ne citent aucune œuvre distinguée dans ce genre avant la dynastie des Song, qui régna de l'an 960 à l'an 1279. Alors même certaines provinces, dont je n'ose citer les noms trop étranges pour nos oreilles, étaient encore arriérées. Quant aux fabriques célèbres, elles savaient non-seulement peindre les fleurs, mais les mouler, les graver en creux, les ciseler en relief. Déjà la convention avait inspiré des types remarquables, et les artisans se plaisaient à reproduire une fleur à grands ramages qu'ils comparaient au phénix volant. Les figures humaines, les scènes de la vie familière, les animaux, les monstres surtout commencent à se mêler au règne végétal. Tous les efforts cependant se dirigent vers l'éclat des couleurs et la finesse du dessin; ni les produits de l'art ni les ouvrages des critiques n'attestent le moindre souci de la forme. Les porcelaines de Tiao étaient vantées, il est vrai, pour la beauté de leur forme sous le règne des Song; mais comme les historiens chi-

nois ne l'expliquent point, qui pourrait deviner ce qu'entend par la beauté des formes un peuple qui n'a jamais eu le sens plastique? On louait, par exemple, les coupes et les tasses fabriquées à Téhoa, parce qu'elles avaient les bords un peu aplatis. Les vases d'un artiste nommé *P'ong* plaisaient parce qu'ils étaient étranglés vers le milieu, ce qui les faisait appeler vases à ceinture comprimée. Ici la forme d'une poire, là celle d'un instrument de musique, séduisaient des esprits accoutumés à mettre le bizarre à la place du beau. Je conçois mieux que l'on goûtât des porcelaines minces comme le papier ou celles qu'on nommait coquilles d'œuf. La légèreté doit être un des problèmes de l'art céramique : les Grecs et les Chinois se sont rencontrés sur ce point; mais ces derniers ne se préoccupent guère que de la finesse, ils s'appliquent aux formes uniquement pour les faire variées, et le besoin de variété les conduit au monstrueux. Leurs critiques sont rarement choqués par la grossièreté des formes, ils le sont plutôt par les inégalités de l'émail. Lorsque l'émail est défectueux, il laisse la porcelaine à nu : alors paraissent ce que les Chinois appellent poétiquement des *sourcils entaillés* et des *os découverts*, accidens qui ne leur inspirent que dégoût.

On peut néanmoins regarder la dynastie des Song comme l'époque du progrès déclaré de l'art céramique. Du xe au XIIIe siècle par conséquent, les fabriques se multiplient, les procédés se perfectionnent. quelques artistes se détachent de la foule des ouvriers. Deux frères, du nom de *Tchang*, deviennent inégalement célèbres, car on distinguait soigneusement leurs œuvres. Celles du *frère aîné* étaient les plus belles : elles étaient extrêmement minces, tantôt couleur de riz, tantôt d'un bleu pâle, et mille veines délicates formaient un réseau d'œufs de poisson. Plus tard on voulut les imiter, sans y réussir. Vers le même temps, les porcelaines de la famille *Chou* furent également de mode : elles étaient ou blanches ou violettes. Le père fabriquait en outre des objets de curiosité, tandis que la fille, de beaucoup plus habile, vendait plusieurs onces d'argent chacun de ses grands vases lagènes. Ainsi le Corinthien Dibutade dut à sa fille l'invention du relief en terre cuite. Elle se nommait Cora. Son fiancé partait : le soir des adieux, elle voulut conserver des traits adorés et grava sa silhouette sur le mur. Le père en leva l'empreinte avec de la terre et la mit au four avec ses vases. Par ces fables gracieuses, les Grecs combattaient le souvenir des enseignemens qu'ils avaient reçus de l'Égypte ou de l'Asie.

Sous la dynastie des empereurs mongols (1260-1328), le mouvement se ralentit. Les souverains n'accordaient plus les mêmes encouragemens à l'industrie; la fabrique impériale de King-te-tchin était elle-même négligée; on la laissait produire, sous le poids d'un

impôt, pour les particuliers. Les empereurs ne demandaient de temps à autre que la porcelaine blanche nécessaire à leur usage. La faiblesse humaine ne se dément dans aucun pays; peut-être, par une réaction naturelle, voyaient-ils d'un œil froid l'art qu'avaient protégé leurs prédécesseurs. On cite toutefois sous leur règne un artisan déjà nommé, *P'ong*, dont le mérite consistait à imiter certains vases anciens et devenus rares.

Les Ming montèrent sur le trône en 1368. Aussitôt la porcelaine fut remise en honneur : les beautés préparées depuis tant de siècles éclatèrent; c'est l'âge de la perfection, j'entends cette perfection relative qui ne peut être en Chine que le raffinement. Les pièces de cette période, qui s'étend jusqu'à la fin du XVIIe siècle et coïncide avec notre renaissance, sont prisées sans mesure par les antiquaires chinois. De même qu'on reconnaît les vases fabriqués sous les Song par des marques peintes sous leur pied, — feuille d'acore, fleur de sésame, poissons, clou en saillie, — de même, sous la dynastie des Ming, des marques auxquelles correspondent des dates précises sont peintes au centre des vases : deux lions poussant une boule (1403-1424), deux canards, symbole de l'amour conjugal (1403-1424), un dragon et un phénix extrêmement petits (1426-1435), une poule et ses poussins (1465-1487), une branche d'arbre à thé (1522-1566), des feuilles de bambou (1573-1619). Les savans chinois citent d'autres marques de fabrique sans en fixer la date : des jeunes gens jouant à la balançoire avec des jeunes filles, un lettré devant des nymphéas, un poète devant un chrysanthème. Je pourrais transcrire leurs noms, mais ceux qui essaieraient de les prononcer m'en sauraient peu de gré.

Il est naturel de voir quelquefois sur les vases un reflet des mœurs du temps : l'industrie suit les lois de la mode, auxquelles l'art lui-même se dérobe rarement. Or qui peut dire quelles causes futiles régissent la mode et égarent un peuple entier? De l'an 1567 à l'an 1572 vécut un empereur fort épris du plaisir. Mon-tsong n'aimait pas seulement le plaisir, il en recherchait les images. Par son ordre, un grand nombre de porcelaines furent couvertes de peintures licencieuses. La contagion fut rapide : pendant plus d'un demi-siècle, jusqu'en 1619, la Chine fut remplie de ces honteux produits. Les bons Chinois avaient trouvé pour les désigner une expression digne de la pudeur anglaise, ils les appelaient *peintures du printemps;* mais les fabricans ne se plaignirent jamais qu'on en achetât moins dans les autres saisons, ce qui met le printemps hors de cause.

Quelque délicat que soit ce sujet, j'en veux cependant dire un mot qui ne fera rougir personne, car l'artiste, aussi bien que le médecin, peut toucher à tout d'un doigt chaste. Nous avons en Europe des pein-

tures libres apportées de la Chine. Elles représentent quelquefois deux personnages qui ne ressemblent que par un seul point à l'Amour et à Psyché, à Mars et à Vénus dans les filets de Vulcain : ai-je besoin de dire que ce point de ressemblance n'est pas la beauté? Mais on trouve le plus souvent un magot entre deux belles; par là nous sommes ramenés aux mœurs de la Chine, ou, pour parler juste, à ses habitudes littéraires. La bigamie n'est point un cas pendable aux yeux des Chinois, ils l'estiment même (on ne saurait pousser plus loin la galanterie) une condition de bonheur parfait; je suppose, bien entendu, que leurs romans sont l'expression sincère de ce qu'ils rêvent. Dans les romans, deux jeunes filles s'aiment tendrement, elles se promettent d'épouser le même mari, afin de ne jamais se quitter. Pendant ce temps, le héros, qui est toujours un jeune bachelier, les rencontre séparément, les aime d'un amour égal, quoique différent. Après mille traverses, les trois amans sont réunis par le même mariage, ils vivent dans une harmonie admirable : Pythagore les eût comparés aux trois côtés d'un triangle équilatéral. Le roman des *Deux Cousines*, traduit par M. Abel Rémusat, est la démonstration la plus remarquable de cette subtile théorie. Le rapport qui existe entre les débauches du pinceau et les créations idéales de la littérature prouve une fois de plus combien les arts et les lettres se tiennent par des liens étroits.

Une autre mode, beaucoup plus innocente, fit fureur dans la première moitié du XVe siècle. On était passionné pour les combats de grillons; les Athéniens le furent bien pour les combats de coqs et de cailles! Les Chinois avaient la patience de dresser leurs grillons, de même que certains spéculateurs européens dressent de petits insectes qu'ils nourrissent de leur sang. De l'an 1426 à l'an 1437, un fabricant nommé *Lo* ornait ses coupes de grillons belliqueux. A la même époque, deux sœurs de la famille *Siéou* surent profiter aussi de l'engouement public; seulement, au lieu de peindre leurs noirs lutteurs, elles les ciselaient dans la pâte. De l'an 1468 à l'an 1487, on signale encore deux ouvriers qui excellaient à représenter une poule avec ses poussins, pleins de vérité et de mouvement. *Kao-than-jin* les peignait sur des jarres, *Ko tchou* sur des tasses à boire. La variété des formes, la finesse du travail, la pureté des couleurs, recommandaient les produits de ces artisans.

Déjà cependant les fabricans de porcelaine cessent de chercher l'originalité; ils s'attachent à imiter les anciens modèles. Le XVIe siècle est le temps de ces patientes contrefaçons; c'est aussi la limite d'une perfection qui tourne insensiblement à la décadence. Un art qui ne regarde que son passé oublie bientôt son avenir. Tous les artisans qui acquirent alors une grande renommée la durent à la fidèle reproduction des anciens vases. On accourait, disent les historiens,

de toutes les parties de l'empire, pour acheter leurs porcelaines, et celles qui copiaient la haute antiquité, c'est-à-dire les vases antérieurs à la dynastie des Song, et celles qui copiaient la moyenne antiquité, c'est-à-dire les vases postérieurs à cette dynastie. Le vénérable *Tsouï* (1522-1566) prétendait continuer les traditions du XVe siècle; *Ngéou* (1573-1619) au contraire se proposait pour modèles les vases du *frère aîné*, les *porcelaines des magistrats*, et celles de Kiun. Un vieillard du nom de *Ou* suivait son exemple (1573-1619). Ses vases eurent une vogue prodigieuse; sous leur pied, il gravait ces mots en guise de signature : *Le religieux Ou qui vit dans la retraite*. Le goût des contrefaçons se répandait dans le public à mesure que l'habileté des imitateurs était plus grande. On achetait au poids de l'or les vases d'un original nommé *Tchéou*, faussaire tellement adroit qu'il trompait les plus fins connaisseurs. Il aimait à porter lui-même ses porcelaines chez les antiquaires, mais en les avertissant, à la différence de nos faussaires européens. Un jour il rendit visite à un personnage considérable qui était président des sacrifices. Il lui demanda la permission d'examiner à loisir un trépied-cassolette très-ancien qu'il savait en sa possession. Il en prit la mesure avec la main, appliqua un papier humide pour lever l'empreinte des veines, et se rendit à King-te-tchin. Six mois après, il reparut : tirant de sa manche un trépied semblable, il l'offrit au président, qui ne pouvait croire que ce fût une copie. Plus tard, un amateur forcené donna 25,000 francs de la pièce fausse, l'obtint, et, plein d'allégresse, s'enfuit avec son trésor.

Ni les Saxons ni les Français n'auraient bonne grâce à critiquer l'imitation littérale qui préside depuis trois siècles à la fabrication des porcelaines chinoises. Meissen et Sèvres ont suivi les mêmes erremens. Les Grecs également reproduisaient avec une prédilection marquée leurs vases d'ancien style. La manufacture impériale de King-te-tchin, en soumettant ses ouvriers à une règle étroite, contribua à éteindre toute initiative. Là, chacun a sa tâche, comme dans nos fabriques d'horlogerie chacun a sa pièce et n'en fait jamais d'autre. L'un grave à la pointe, l'autre émaille; celui-ci esquisse le sujet, son voisin peint une certaine espèce de fleurs, un troisième peint les animaux, un quatrième les nuages et les montagnes; les ornemens sont appliqués par un cinquième. Un vase passe par dix mains avant d'être achevé, et l'intelligence n'a aucune part dans cette œuvre tristement morcelée. Aussi l'imitation est-elle le principal caractère de cette manufacture, qui est au reste de la Chine ce que Sèvres est aux fabriques particulières de la France. L'historien de King-te-tchin a pu consacrer un livre entier à l'énumération des porcelaines qui y sont imitées. On sait tout copier, même les émaux

byzantins, les émaux de Limoges, les vases arabes. On s'est plié à notre goût occidental, et l'on fabrique aussi mal que possible des vases destinés aux *diables des mers*. Il paraît que pour eux c'est toujours assez bon. En cela, les Chinois sont à la hauteur de notre commerce d'exportation; mais j'admire la naïveté de l'auteur chinois, qui, après avoir exposé les règles de la fabrication de la porcelaine, finit par cette réflexion péremptoire : « Du reste, tout le mérite consiste à bien imiter la nature. » Est-il au contraire un art plus éloigné de la nature que l'art chinois? En est-il un plus conventionnel? Et ce sont précisément ces bizarres conventions qui font la beauté de ses meubles et de ses porcelaines! En terminant, je ne saurais en faire un plus grand éloge, mais cet éloge a besoin d'être justifié.

L'industrie est une dépendance de l'art. Elle s'y rattache, elle vit de ses reliefs, elle lui doit souvent sa grandeur; mais il faut qu'elle conserve le caractère qui lui est propre. Les artistes peuvent descendre jusqu'à elle : Raphaël a dessiné des modèles pour les tapisseries d'Arras et les plats de Faenza. Quant à l'artisan, il se perd, s'il prétend créer à la manière des artistes. Vos statuettes sculptées dans le bois par les montagnards de la Suisse, ou dans l'ivoire par les pêcheurs de Dieppe, vos figures de cire, parure des places publiques, vos chevaliers sur les pendules, vos chiens et vos chats brodés sur le canevas, vos paysages sur les papiers peints me font tout simplement horreur. Dès qu'on imite la nature, on fait de l'art, et l'art a des exigences suprêmes. Les essais d'un ouvrier ne peuvent toucher que par leur naïveté, comme les dessins des écoliers sur leur rudiment. A-t-il du talent, qu'il devienne peintre ou sculpteur; veut-il rester dans l'industrie, qu'il ne profane point, par de plates caricatures, les œuvres du Créateur. L'industrie a son domaine privilégié, où elle ne craint plus une comparaison qui l'écrase : ce domaine est sans limites, c'est la fantaisie. Dès-lors elle n'évoque plus les jugemens sévères de notre raison : elle ne peut que satisfaire notre goût et provoquer ses caprices. Peignez sur vos tentures des fleurs impossibles: que les pétales soient vertes, les feuilles rouges, la tige dorée, peu m'importe si les dessins sont légers et les tons harmonieux. Mon regard erre avec plaisir sur un tapis couvert de rinceaux fantastiques; il en suit les enroulemens sans chercher à se les expliquer : la beauté du tissu et la richesse des couleurs suffisent pour le charmer. Travaillez l'ivoire comme une dentelle, faites porter vos meubles par des monstres et des chimères, sculptez sur vos portes et vos cheminées des ornemens dont le type m'échappe, aussi bien que le fil de ses idées échappe à l'homme qui rêve; vous ne parlez plus qu'à mon imagination, toujours prête à vous suivre, et qui n'a d'ailleurs d'autre critique que cet instinct fugitif et variable, cette fleur de sentiment

qu'on appelle le goût : tel meuble est de bon goût, il est de mauvais goût... Voilà la seule formule de mes arrêts, dès que vous ne prétendez plus ressembler à l'art. Encore n'oserai-je insister, parce que l'objet qui m'a déplu plaira peut-être à mon voisin; il plaira même à tous mes voisins, si la mode l'ordonne, la mode, cette sotte qui conduit tant de gens d'esprit.

On conçoit donc par quel secret prestige les porcelaines chinoises ont séduit les Occidentaux à diverses époques et en tous pays. Elles ne se recommandent pas seulement par la finesse de la pâte, par l'éclat des couleurs, par la beauté de l'émail, par la variété des formes, qui touche parfois, hélas! à la difformité. Quoique toutes ces qualités soient le but principal d'une industrie, les vases chinois ont un mérite plus grand encore : ici la décoration est de pure fantaisie. Jamais naturaliste ne parviendra à déchiffrer la flore infinie que le pinceau des Chinois a créée; les monstres et les oiseaux magnifiques s'entremêlent dans le plus grand désordre; les ornemens, au lieu d'être comme les nôtres d'une régularité géométrique, se rient de la règle et du compas; les paysages sont suspendus dans le vide, les ponts et les rivières se perdent dans les nuages, les arbres n'ont jamais existé dans la nature, les personnages eux-mêmes sont traduits d'une façon tellement libre qu'ils n'appartiennent plus à l'humanité. Ils semblent inventés uniquement pour orner les vases et les meubles; la langue française rencontre juste en les appelant, par une locution familière, des *Chinois de paravent*. L'art n'a rien à démêler avec ce monde où l'imitation n'est qu'un jeu, où tout est pour l'effet, où l'on se promène comme à travers un songe. Aussi, dans ce genre, la Chine a-t-elle élevé l'industrie à un degré que nous n'avons jamais pu atteindre. Plus les produits de nos manufactures de porcelaines sont élégans, riches, décorés avec une méthode claire et un art précis, plus ils nous laissent froids. Je ne parle point de ceux que peignent des artistes de profession; ce ne sont plus des vases, ce sont des tableaux sur porcelaine. Néanmoins l'industrie proprement dite s'égare parce qu'elle se croit un art, parce qu'elle copie des fleurs vraies, des animaux vrais, des compositions sages, et met un peu d'or sur de tristes fonds blancs. J'aurais mauvaise grâce à prêcher ma théorie, car chaque peuple a son génie propre. Je regrette seulement, quand je vois nos porcelaines, que nous ne prenions pas quelques leçons des Chinois.

BEULÉ.

FAUST

RÉCIT EN NEUF LETTRES

Entsagen sollst du, sollst entsagen.
(*Faust*, première partie.)

LETTRE PREMIÈRE.

PAUL ALEXANDROVITCH B... A SEMÈNE NIKOLAIEVITCH V...

Village de M..., 6 juin 1850.

Arrivé ici depuis trois jours, mon ami, je m'empresse de t'écrire suivant ma promesse. Il pleut depuis le matin; impossible de sortir, d'ailleurs j'ai un extrême désir de causer avec toi. Me voilà de retour dans mon ancien gîte, que j'avais quitté — il est effrayant d'y songer! — il y a neuf ans. Que de choses se sont passées depuis ce temps! Il me semble en vérité que je ne suis plus le même homme. Comment en douter? Te rappelles-tu ce gothique petit miroir qui se trouve dans mon salon? Il a appartenu à ma grand'mère, et tu te demandais souvent : «Qu'a-t-il vu il y a cent ans?» A peine avais-je mis le pied dans la maison, que je m'en suis approché: mais je n'ai pu me défendre d'une émotion profonde en voyant combien j'étais vieilli. Au reste, tout a vieilli autour de moi. Mon humble logis, déjà bien vieux lors de mon départ, est maintenant dans le plus triste état, et je me demande si quelque jour il ne s'enfoncera pas sous le sol. Ma bonne Vassilievna, la sommelière (tu n'as sans doute point oublié Vassilievna et ses confitures), est d'une maigreur de squelette; lorsqu'elle m'a aperçu, elle n'a point eu la force de pousser une exclamation ni même de pleurer; elle s'est mise à pousser des gémissemens étouffés, à tousser, et enfin elle est tombée tout évanouie sur

une chaise en agitant la main. Le vieux Terenti est mieux conservé : il se tient encore aussi raide qu'autrefois et marche toujours les pieds en dehors, il porte le même pantalon de nankin et les mêmes souliers en cuir de chèvre dont la forme bizarre et le cri te causaient un tel étonnement; mais hélas! ses jambes grêles semblent perdues maintenant au milieu des plis de ce pantalon, et comme ses cheveux ont blanchi ! Lorsqu'il ouvrait la bouche pour me parler et pour donner des ordres dans la pièce voisine, le son de sa voix était à la fois attristant et comique. En revanche, le jardin est considérablement embelli; les acacias, les chèvrefeuilles (tu te souviens que nous en avions planté) sont maintenant devenus de magnifiques arbrisseaux; quant aux allées de tilleuls, tu ne les reconnaîtrais plus. Sous leurs voûtes d'un vert sombre, je respire avec délices un air empreint des plus suaves émanations, et j'aime à voir les rayons du soleil, se jouant à travers leur feuillage, tracer de bizarres dessins sur le sol noir que je n'ai pas fait sabler. Mon chêne favori est maintenant d'une taille respectable; j'ai passé plus d'une heure hier, en plein jour, sur un banc qu'il couvre de son ombre. Je me sentais heureux. Une herbe touffue étalait gaiement autour de moi des milliers de fleurs épanouies; une lumière dorée communiquait à l'ombre même une sorte de transparence. Et le chant des oiseaux! tu n'as pas oublié, j'espère, que je l'adore; j'ai passé quelques momens de muette extase à écouter leur mélodieux concert, depuis le cri lointain du coucou jusqu'aux joyeux coups de sifflet du merle et aux modulations du loriot.

Mais revenons au jardin; il n'est pas le seul qui ait prospéré. Je rencontre à chaque pas de vigoureux jeunes gens qui ne me rappellent en rien les enfans que j'avais quittés. Tu aurais bien de la peine à reconnaître dans le gaillard que je viens de voir ton favori Timochka, dont la constitution délicate te donnait tant d'inquiétude; c'est maintenant un robuste garçon aux larges épaules, un véritable Hercule Farnèse. Je l'ai pris à mon service, car mon ancien valet de chambre aimait beaucoup trop à me faire sentir à quel point il avait profité de son séjour dans la capitale. Quant à mes chiens, je n'en ai plus retrouvé un seul : ils sont tous morts. Le pauvre Nefka a vécu plus longtemps que tous les autres, et pourtant il n'a pas attendu mon retour comme Argos, le fidèle compagnon d'Ulysse. Je me suis établi dans mon ancienne chambre : le soleil y donne en plein, et elle est infestée de mouches; mais cette odeur qui est particulière aux vieilles maisons ne s'y fait pas sentir. Te l'avouerai-je? cette odeur âcre et pénétrante agit fortement sur mon imagination; elle ne me paraît point désagréable; elle m'attriste et me jette dans une sorte de langueur indéfinissable. Comme toi, j'aime les

vieilles commodes aux ornemens de cuivre, les fauteuils blancs aux pieds fourchus et aux dossiers ovales, les lustres de cristal, en un mot le mobilier de nos grands-pères: seulement il m'est tout à fait impossible d'en supporter la vue pendant longtemps. La chambre que j'occupe est meublée avec une grande simplicité; j'y ai conservé une longue et étroite étagère dont les rayons sont couverts de verroteries antiques, et j'ai fait suspendre au mur le portrait de femme entouré d'un cadre noir que tu appelais le portrait de Manon Lescaut. La couleur s'est légèrement assombrie, mais il a peu changé du reste; c'est toujours cette singulière expression de sensibilité et de finesse, ce sourire à la fois triste et insouciant, cette petite main aux doigts effilés qui laisse échapper mollement une rose à demi effeuillée. Les stores qui garnissent la fenêtre font mon bonheur; ils étaient jadis verts, mais le soleil les a jaunis. Les peintures représentent des épisodes du *Solitaire* de M. d'Arlincourt; l'effet est des plus grotesques...

Depuis mon arrivée ici, je me sens beaucoup plus calme. Une apathie complète s'est emparée de moi : aucune occupation ne me tente, personne ne m'attire, et rien ne réveille en moi la pensée; mais je rêve, et tu conviendras que c'est là une occupation comme une autre. Les souvenirs de mon enfance sont venus m'assiéger les premiers... En tout lieu, et quels que fussent les objets sur lesquels je fixais mes regards, ils s'élevaient dans mon esprit avec une netteté, une précision rigoureuse jusque dans les moindres détails. D'autres souvenirs les remplacèrent bientôt, puis d'autres encore, et enfin, enfin je me détournai doucement du passé, et une tristesse pleine de charme succéda à cette évocation. Figure-toi qu'un jour, m'étant assis sur la digue, à l'ombre d'un saule, je me mis tout à coup à pleurer malgré mon âge, et j'aurais probablement pleuré longtemps, si je n'avais été surpris par une paysanne qui me regarda d'abord d'un air curieux, puis détourna les yeux, me fit un profond salut et s'éloigna. J'aimerais à rester dans les mêmes dispositions (aux larmes près, bien entendu) jusqu'au jour de mon départ, vers la fin de septembre, et serais fort contrarié si quelque voisin s'avisait de venir me rendre visite. Cela est heureusement peu probable, d'autant plus qu'ils habitent tous assez loin d'ici. Tu me comprendras, je le sais : comme moi, tu connais par expérience le charme de la solitude; d'ailleurs le repos m'est devenu nécessaire après mes longs voyages.

Et puis je ne crains point l'ennui. J'ai apporté avec moi plusieurs livres et n'en manque point ici. Ma bibliothèque est assez bien garnie. Je l'ai ouverte hier et me suis donné le plaisir d'en passer en revue les volumes poudreux. J'y ai trouvé bien des reliques aux-

quelles je n'avais fait aucune attention autrefois et qui sont fort curieuses : ainsi par exemple une traduction manuscrite de *Candide* qui remonte à plus de soixante-dix ans, des journaux de la même époque, *le Caméléon triomphant* (Mirabeau), *le Paysan perverti*, etc. Plusieurs ouvrages à l'usage des enfans me sont aussi tombés sous la main; les uns m'ont servi à moi-même, d'autres à mon père et quelques-uns à ma grand'mère. Il en est un, — une vieille grammaire française couverte d'une reliure bigarrée, — qui porte en gros caractères l'inscription suivante en français : « Ce livre appartient à Mlle Eudoxie de Lavrine, » et plus bas : « 1741. » Parmi les livres que j'avais apportés avec moi des pays étrangers se trouve aussi un *Faust* de Goethe. Il fut un temps, tu ne le sais peut-être pas, où je savais par cœur toute la première partie de ce poème; j'en étais ravi... Autre temps, autres goûts, et depuis neuf ans il ne m'est plus arrivé, je crois, de l'ouvrir. Avec quelle indicible émotion je m'emparai de ce petit livre, qui m'était si connu! C'était pourtant une mauvaise édition de l'année 1828. Je l'emportai avec moi, et, m'étant jeté sur mon lit, je me mis à le lire. Quel effet produisit sur moi la scène magnifique par laquelle il commence! On voit apparaître le génie de la terre, tu ne l'as pas oublié, et il débute ainsi : « Dans les flots animés, au sein tumultueux de la création... » Ce passage me causa une agitation que je n'avais pas ressentie depuis longtemps; je frissonnai d'admiration. Je me revis en esprit à Berlin, menant la vie d'étudiant : je revis Mlle Clara Stich et Seidelmann dans le rôle de Méphistophélès, j'entendis la musique de Radzivil, et bien d'autres choses... C'est vainement que j'essayai de chasser tous ces souvenirs; ils me poursuivaient, et je fus longtemps à m'endormir.

Tels sont les rêves auxquels s'abandonne dans la solitude un de tes amis qui frise la quarantaine; mais je n'en rougis pas : la honte est encore un sentiment qui appartient à la jeunesse, et je commence à remarquer que je vieillis. Sais-tu pourquoi? Je vais te le dire. Je m'efforce maintenant de grandir à mes propres yeux les émotions agréables que je ressens et à calmer mes douleurs, tandis qu'autrefois c'était tout le contraire : j'entretenais les sentimens pénibles, je veillais sur eux comme un avare sur son trésor, et rougissais d'une explosion de gaieté..... Cependant, malgré toute mon expérience du monde, il me semble, mon cher Horatio, qu'il me reste encore une connaissance à acquérir, et ce *quelque chose* pourrait bien être ce qu'il y a de plus sérieux dans la vie.

En vérité je ne sais plus ce que je te dis. Allons! adieu. Je t'écrirai prochainement. Que fais-tu à Pétersbourg? A propos, Saveli, mon ancien cuisinier me charge de te saluer. Il a beaucoup vieilli

aussi, sans prendre trop d'embonpoint, il est vrai, mais il est devenu un peu grognon. Quant à ses talens culinaires, ils n'ont point varié : il excelle toujours dans la préparation des plats du pays, et ne manque pas de griller les rôtis au point de les changer en morceaux de carton. Mais il est temps de finir. Adieu.

LETTRE DEUXIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 12 juin 1850.

J'ai à te communiquer une nouvelle assez importante, mon cher ami. Écoute-moi attentivement. Hier il me prit fantaisie d'aller faire un tour de promenade avant le dîner, mais non point dans le jardin; je pris la route qui conduit en ville. J'aime à marcher rapidement, mais sans but, sur une grande route qui se déroule à perte de vue. Il semble que l'on se hâte ainsi pour remplir quelque devoir important. Mais j'entends le bruit d'une calèche qui vient à ma rencontre. Ne serait-ce point une visite qui m'arrive? pensai-je avec effroi. Non; le jeune homme à moustaches qui est assis dans cet équipage m'est tout à fait inconnu. Cela me tranquillise. Tout à coup, en passant près de moi, ce personnage se retourne, donne ordre au cocher d'arrêter, soulève poliment sa casquette et prononce mon nom. Je me mets alors à le regarder; cette figure à moustaches ne m'était pas tout à fait inconnue.

— Vous ne me reconnaissez pas? dit-il en sautant à bas de sa calèche.

— Mon Dieu! j'avoue...

— Et moi je vous ai reconnu à l'instant même.

Quelques mots d'explication mirent fin à mon embarras. J'avais devant moi Priemkof, tu t'en souviens, notre ancien camarade à l'université. « Qu'y a-t-il là de si extraordinaire? diras-tu sans doute, mon cher Semène Nikolaïevitch. Priemkof était, si j'ai bonne mémoire, un garçon assez nul, quoiqu'il ne fût ni méchant ni complétement borné. » Tout cela est vrai, mon cher ami, mais la suite de notre conversation te fera peut-être changer d'avis.

— J'ai appris avec bonheur, continua Priemkof, que vous étiez venu vous fixer dans notre voisinage, et je vous prie de croire que je ne suis point le seul à m'en féliciter.

— Permettez-moi de vous demander le nom de la personne qui veut bien...

— C'est ma femme.

— Votre femme?

— Mais oui; c'est une de vos anciennes connaissances.

— Vraiment! Permettez-moi de vous demander son nom.

— Vous n'avez probablement pas oublié Vera Nikolaïevna Eltsof?

— Vera Nikolaïevna! m'écriai-je involontairement.

Tu devines maintenant de quelle grande nouvelle je voulais parler au commencement de cette lettre. Il est cependant fort possible que tout cela ne te surprenne nullement. C'est pourquoi je crois bon de me reporter avec toi vers une époque de ma vie qui malheureusement est déjà bien loin de nous.

Lorsque nous quittâmes l'université en 183.., j'avais vingt-trois ans. Pendant que tu te disposais à entrer au service, moi, comme tu le sais, je me décidai à aller poursuivre mes études à Berlin. Cependant il eût été parfaitement inutile d'y arriver avant le mois d'octobre, et je résolus de passer l'été en Russie, à la campagne, pour goûter une dernière fois le *far niente* avant de me remettre au travail. Que j'aie réalisé ou non cette dernière résolution, peu importe à l'intérêt de mon histoire. Mais où aller passer l'été? me demandai-je. Je ne voulais plus aller dans nos terres; mon père venait de mourir. Aussi acceptai-je avec empressement l'offre que me fit un de mes oncles de venir dans un de ses biens du gouvernement de F... C'était un homme bon et simple qui vivait grandement, dont la maison de campagne était tenue sur un pied seigneurial. Je m'établis chez lui; il avait une nombreuse famille, deux fils et cinq filles. Indépendamment de ces hôtes accoutumés, sa maison ne désemplissait pas de ses voisins, qui venaient lui demander l'hospitalité. Malgré toute cette nombreuse société, je ne tardai pas à m'ennuyer; le genre de vie auquel je me trouvai condamné me paraissait vide et ridicule. Je me préparais déjà à repartir aussitôt après la fête de mon oncle, quand le jour même où on la célébrait je vis pour la première fois Vera Nikolaïevna Eltsof, et je restai.

Cette jeune personne avait alors seize ans, et elle vivait avec sa mère dans un petit bien qui se trouvait à cinq verstes de la campagne de mon oncle. Son père, qui était, à ce que l'on dit, un homme fort remarquable, s'était élevé rapidement jusqu'au rang de colonel, et fût monté sans doute beaucoup plus haut, s'il n'était mort à la chasse victime de l'imprudence d'un ami. Lorsqu'il mourut, Vera Nikolaïevna était encore enfant. La mère de Vera était aussi une femme fort distinguée; elle avait beaucoup de talent et parlait plusieurs langues. Quoiqu'elle fût plus âgée que son mari, il l'avait épousée par amour et sans le consentement de sa famille; il l'avait enlevée. Lorsqu'il mourut, elle en fut inconsolable, et porta le deuil toute sa vie. Vera perdit sa mère, me dit Priemkof, peu de temps après avoir été mariée. Je me rappelle encore fort bien Mme Eltsof; elle avait une physionomie expressive, un peu sombre, des yeux grands,

sévères et comme un peu éteints, le nez droit et fin, une épaisse chevelure grisonnante. Le père de Mme Eltsof s'appelait Ladanof; il avait passé près de quinze ans en Italie. Quant à sa mère, c'était une simple paysanne d'Albano qu'un jeune Transtévérin, jaloux de Ladanof, avait assassinée peu de jours après la naissance de son unique enfant. Cette histoire fit beaucoup de bruit dans le temps. Arrivé en Russie, Ladanof ne sortit plus, non-seulement de sa maison, mais même de son cabinet; il s'y livrait à la chimie, et quelque peu aussi aux sciences cabalistiques. Tous ses voisins le regardaient comme sorcier. Il adorait sa fille et se plaisait à l'instruire, mais il ne lui pardonna jamais sa fuite avec Eltsof; il prédit aux deux époux qu'ils seraient malheureux et mourut sans les revoir. Pendant son veuvage, Mme Eltsof s'était entièrement consacrée à l'éducation de sa fille et voyait fort peu de monde. Lorsque je fis la connaissance de Vera, figure-toi que celle-ci n'avait encore jamais mis le pied dans une ville, elle n'avait même pas visité le chef-lieu du district.

Ce n'était pas au reste la seule différence qui existât entre Vera et nos jeunes compatriotes. La fille de Mme Eltsof avait un cachet tout particulier. Ce qui me frappa d'abord en elle, c'est un air de calme qui était répandu sur toute sa personne et se retrouvait même dans sa manière de parler. Jamais elle ne paraissait préoccupée de quoi que ce soit, jamais elle ne s'agitait; toutes ses réponses étaient pleines de bon sens, elle écoutait avec attention, et rien de plus. L'expression de sa figure indiquait la droiture et la simplicité d'un enfant; elle était un peu froide et nullement pensive. Lorsqu'elle s'animait, ce qui était rare, ses mouvemens de joie étaient peu apparens; mais la pureté de l'innocence, bien plus séduisante que la gaieté, y respirait toujours. Petite de taille, un peu fluette, elle était pourtant bien conformée, et ses traits réunissaient la délicatesse à la régularité; elle avait le front uni, les cheveux d'un roux doré, le nez aquilin comme sa mère et les lèvres assez pleines; une épaisse rangée de cils bordait ses yeux d'un gris tacheté de noir, et dont le regard était un peu trop fixe. Quant à sa voix, elle était d'un timbre aussi pur que celle d'un enfant. Ayant été présenté à sa mère et à elle au bal de mon oncle, je me rendis peu de jours après dans leur bien.

C'était une étrange personne que Mme Eltsof; elle était d'un caractère ferme, opiniâtre et concentré, qui avait sur moi une grande influence; elle m'inspirait du respect, et j'avoue même que je la craignais un peu. Comme elle avait des idées arrêtées sur tout, elle élevait sa fille suivant un certain système qui n'avait du reste rien d'oppressif. Sa fille l'aimait et avait en elle une confiance aveugle. Lorsque Mme Eltsof lui donnait un livre en disant « ne lis point telle

page, » elle pouvait être certaine que sa fille se conformerait à cet ordre, au risque même de sauter la page précédente; mais Mme Eltsof avait aussi comme une autre des idées fixes dont elle ne démordait pas. C'est ainsi, par exemple, qu'elle redoutait comme le feu tout ce qui pouvait agir sur l'imagination. Il en résultait qu'arrivée à l'âge de dix-sept ans, sa fille n'avait encore lu aucun roman, aucune pièce de vers; en revanche, elle était d'une telle force en géographie, en histoire, et même en histoire naturelle, qu'elle pouvait m'en remontrer, à moi qui sortais fraîchement de l'université, et comme tu le sais après y avoir obtenu quelques succès. Un jour je résolus d'entreprendre Mme Eltsof sur ce système d'éducation; ce n'était pas facile, car elle était ordinairement assez taciturne. Elle se borna d'abord à hocher la tête.

— Vous prétendez, me dit-elle enfin, que la lecture des œuvres d'imagination est à la fois agréable et instructive... Je pense, moi, qu'il faut choisir dans la vie entre l'utile et l'agréable, et, le choix fait, ne plus revenir sur sa décision. Comme vous, j'ai cru jadis que ces deux directions pouvaient être réunies; mais je reconnus bientôt que cela nous conduisait à notre perte ou à notre déshonneur.

Je le répète, cette femme était une étrange créature : elle était honnête, fière, et joignait à ces qualités le fanatisme et des préjugés qui lui étaient particuliers. — « Je crains la vie, » me dit-elle un jour, et cela était vrai; elle redoutait effectivement les forces mystérieuses qui composent le fond de la vie, et qui parfois se font jour inopinément. Malheur à celui sur lequel elles se déchaînent ainsi! Mme Eltsof le savait par expérience; rappelle-toi comment elle avait perdu sa mère, son mari et son père... Toutes ces catastrophes étaient bien propres en effet à saisir un esprit encore plus ferme que le sien. Je ne l'ai jamais vue sourire. On eût dit qu'elle avait fermé son cœur à double tour et en avait jeté la clé au fond de l'eau. Il ne lui avait pas été donné probablement de trouver à partager les douleurs qui l'avaient atteinte. De là cette concentration que je remarquais en elle; c'est au point qu'elle contenait même l'affection que lui inspirait sa fille. Jamais elle ne l'embrassa devant moi; jamais elle ne l'appelait autrement que — Vera — tout court.

Peu de personnes venaient la voir; pour moi, j'y allais souvent. Je remarquai qu'elle ne me voyait pas sans satisfaction, et Vera Nikolaïevna me plaisait beaucoup. Nous causions ensemble, nous faisions des promenades... Sa mère ne nous gênait en rien; Vera Nikolaïevna n'aimait point à se trouver éloignée d'elle, et moi-même je n'éprouvais point le désir de me trouver seul avec Vera. Il lui arrivait souvent de penser à haute voix, et pendant la nuit il paraît qu'elle parlait souvent très distinctement en rêve de tout ce qui l'avait frappée dans

la journée. Une fois elle me dit, en me regardant avec attention suivant son habitude et en appuyant légèrement la tête sur sa main : « Il me semble que B... est un homme de bien; mais il est impossible de se fier à lui. » Les rapports qui s'étaient établis entre nous étaient d'une nature tout à fait amicale et paisible : un jour pourtant je crus remarquer au fond de ses yeux clairs quelque chose d'étrange, une nuance de langueur et de tendresse; mais il est fort possible que je me sois trompé.

Cependant le moment de mon départ approchait, et je commençais à y songer sérieusement; mais je le retardais toujours. Quand je pensais à ce moment, je me sentais bouleversé; je ne pouvais me faire à l'idée de me séparer de cette aimable personne, et le séjour de Berlin me paraissait de moins en moins attrayant. Je n'osais m'avouer ce qui se passait en moi; je ne m'en rendais, à vrai dire, aucun compte, tant cela était confus dans mon cœur. Enfin un beau jour je commençai à y voir clair. « Après tout, me dis-je, pourquoi irais-je chercher au loin la vérité? Elle m'échappera toujours. Ne vaut-il pas mieux demeurer ici et me marier? » Et figure-toi que cette idée, l'idée de mariage, ne m'effrayait nullement alors. Au contraire elle me réjouissait. Bien mieux, le jour même je déclarai mes intentions, mais non point à Vera Nikolaïevna, comme j'aurais dû le faire : je m'ouvris à sa mère; elle me regarda fixement.

— Non, me répondit-elle, non, mon ami; partez pour Berlin, afin de vous y former encore un peu. Vous avez des qualités, mais vous n'êtes point le mari qu'il faut à ma fille.

Je baissai la tête en rougissant, et, ce qui te surprendra probablement encore plus, je reconnus en moi-même que Mme Eltsof avait raison. Une semaine après, je partis, et depuis je n'avais revu ni Mme Eltsof ni sa fille.

Je t'ai fait part de toutes ces circonstances sans trop m'étendre sur les détails, parce que je sais que tu n'aimes point les amplifications. Une fois à Berlin, je ne tardai pas à y oublier entièrement Vera Nikolaïevna; mais j'avoue qu'en la retrouvant si inopinément, je me sentis ému : elle était si près de moi, je l'avais pour voisine, j'allais la revoir dans peu de jours; je ne pouvais en revenir. L'image du passé se présenta tout à coup à mes yeux, comme si elle sortait de terre et s'avançait vers moi. Priemkof m'annonça qu'il était venu me trouver tout exprès pour renouveler connaissance avec un ancien ami, et qu'il espérait me voir chez lui très prochainement. Il m'apprit qu'il avait quitté le service militaire avec le grade de lieutenant, et s'était retiré dans une terre située à huit verstes de la mienne; il l'avait achetée et comptait s'y livrer à l'agronomie. Il avait eu trois enfans, mais il ne lui en restait qu'un, une petite fille de cinq ans.

— Et votre femme ne m'a pas oublié? lui demandai-je.

— Non certainement, me répondit-il en hésitant un peu, quoiqu'elle fût alors bien jeune : c'était presque un enfant; mais sa mère vous estimait beaucoup, et vous savez quelle vénération elle a pour sa mère.

Il me rappelait en ce moment les paroles de Mme Eltsof : « Vous ne convenez point à ma fille. » Et regardant Priemkof à la dérobée : — C'est donc *toi*, dis-je en moi-même, le mari qu'il lui fallait?

Priemkof resta plusieurs heures chez moi. C'est un homme prévenant, agréable : il est modeste et paraît la bonté même, il est impossible de ne point l'aimer; mais son esprit ne s'est point développé depuis notre séparation. J'irai très certainement le voir, peut-être même dès demain. Je suis curieux de savoir ce que Vera Nikolaïevna est devenue tout ce temps.

Mais toi, malheureux, tu t'amuses probablement à mes dépens, assis à ton bureau de directeur. Cependant je continuerai à t'écrire, et te ferai part de l'impression qu'elle produira sur moi. Adieu, et à bientôt une nouvelle lettre.

LETTRE TROISIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 16 juin 1850.

Eh bien! mon cher, je me suis rendu chez elle, je l'ai vue; mais avant tout il faut que je te communique une circonstance singulière : tu peux ne point me croire si tu le veux, mais je te déclare qu'elle n'a changé en aucune manière; sa figure et ses formes sont absolument les mêmes... Lorsqu'elle vint à ma rencontre, je faillis pousser un cri; c'est encore la jeune fille de dix-sept ans que j'ai connue autrefois. Ses yeux seulement ne sont plus ceux d'une jeune fille; mais je lui trouve toujours le même calme, la même simplicité; sa voix n'a point changé, elle n'a pas une ride au front; il semble vraiment qu'elle soit restée tout le temps ensevelie quelque part dans la neige. Pourtant elle a maintenant vingt-huit ans, elle a été mère de trois enfans... C'est incompréhensible! Ne pense point d'ailleurs que j'exagère le portrait dans l'intention de l'embellir : au contraire cette étrange faculté de conservation ne me plaît nullement. Une femme de vingt-huit ans, épouse et mère, ne devrait point ressembler à une petite fille; le mariage aurait dû la changer.

Vera m'a accueilli d'une façon très aimable, et Priemkof a paru ravi de me voir; cet excellent homme semble possédé du besoin de s'attacher à quelqu'un. Leur maison est à la fois commode et bien tenue. Vera Nikolaïevna avait un costume de jeune fille; elle était

tout en blanc, moins une ceinture bleue, et une petite chaîne d'or était passée autour de son cou. Sa fille est fort gentille, mais elle ne lui ressemble pas : elle me rappelle sa grand'mère. Dans le salon, au-dessus d'un divan, est pendu le portrait de cette femme étrange, et il est d'une ressemblance frappante. Il m'a sauté aux yeux dès que j'eus mis le pied dans la chambre; il me parut qu'elle me regardait d'un air attentif et sévère. Nous prîmes place et commençâmes à causer de nos anciens souvenirs; mais, tout en parlant, je ne pouvais m'empêcher de jeter les yeux sur la sombre figure de Mme Eltsof. Sa fille s'était précisément assise sur le divan au-dessus duquel le portrait se trouve : c'est sa place de prédilection. Figure-toi mon étonnement! Vera Nikolaïevna n'a encore lu jusqu'à présent aucun roman, aucune pièce de vers, en un mot, comme elle le dit elle-même, aucune œuvre d'imagination. Une pareille indifférence pour les lectures qui élèvent l'esprit m'a mis hors de moi. Chez une femme intelligente et, autant que je puis le supposer, douée d'une grande sensibilité, cela est certainement incompréhensible.

— Ainsi donc, lui ai-je dit, vous êtes bien résolue à ne jamais lire d'ouvrages de ce genre?

— Je ne sais comment cela s'est fait, m'a-t-elle répondu, le temps m'a manqué.

— Vraiment! cela m'étonne. Au moins, dis-je à Priemkof, vous auriez dû y décider votre femme.

— Moi! mais je ne demande pas mieux, me dit-il. — Sa femme l'interrompit presque aussitôt.

— N'en croyez rien, me dit-elle; il a, comme moi, trop peu de goût pour la poésie.

— Pour les vers, reprit-il, oui, j'en conviens; quant aux romans...

— Mais que faites-vous donc? Comment passez-vous vos soirées? lui demandai-je. Vous jouez sans doute aux cartes?

— Quelquefois, me répondit Vera, mais les moyens d'occupation ne nous manquent pas. Nous lisons d'ailleurs; les œuvres poétiques ne sont point les seules qui présentent de l'intérêt.

— Pourquoi avez-vous si mauvaise opinion des poètes?

— Que voulez-vous? dès mon enfance, j'ai été habituée à rejeter toutes les œuvres d'imagination; telle était la volonté de ma mère, et plus je vis, plus je suis frappée de la profonde sagesse de toutes les actions, de tous les préceptes de ma mère.

— Nous ne serons jamais d'accord: je suis persuadé que vous vous sevrez sans aucune raison de la plus pure et la plus douce des consolations. Vous ne vous refusez pas la musique, le dessin; pourquoi donc n'y joignez-vous pas la poésie?

— Je n'ai point de répulsion invincible à cet égard, mais la poésie est encore une inconnue pour moi; voilà tout.

— Eh bien! moi, je me charge de vous la présenter. Votre mère ne vous a sans doute point prescrit de ne jamais ouvrir un volume dont le sujet relève du sentiment ou de l'imagination?

— Non certes; lorsque je me mariai, ma mère me laissa entièrement libre, mais je n'ai jamais pensé à lire un... comment nommez-vous cela?... enfin, n'importe,... un roman.

Je l'écoutais avec une surprise croissante; jamais je ne me serais imaginé pareille chose. Elle continuait à me regarder avec son calme habituel; c'est ainsi que regardent les oiseaux quand ils n'ont pas peur.

— Je vous apporterai un livre, m'écriai-je, et en parlant ainsi je songeais au *Faust* que je venais de retrouver.

Au lieu de me répondre, Vera Nikolaïevna soupira doucement. Puis, reprenant la parole : — Un livre! me dit-elle un peu émue, pourvu qu'il ne soit pas de George Sand!

— Ah! vous avez donc entendu parler de George Sand? Eh bien! quand ce serait un de ses ouvrages, je n'y vois pas grand mal; mais non, rassurez-vous : le livre que je vous apporterai n'est pas d'elle. Vous n'avez pas oublié l'allemand?

— Non; je le comprends encore fort bien.

— Elle le parle comme un Allemand, ajouta Priemkof.

— A merveille! Je vous apporterai... Non, je ne vous dirai pas le titre de cette œuvre admirable.

— Bien! nous verrons cela. En attendant, passons dans le jardin: Natacha est impatiente d'y courir.

Cela dit, elle mit un chapeau de paille rond, vrai chapeau d'enfant, tout à fait semblable à celui de sa fille, si ce n'est qu'il était plus grand, et nous partîmes. Je me tenais à côté d'elle. Lorsque nous fûmes en plein air, à l'ombre des tilleuls, ses traits me parurent encore plus agréables, surtout dans les momens où, se retournant un peu elle rejetait la tête en arrière pour pouvoir me regarder de dessous son chapeau. Si ce n'avait été Priemkof, qui nous suivait, et sa fille, que je voyais sautiller devant nous, j'aurais vraiment cru qu'au lieu de trente-six ans, j'en avais vingt-quatre, comme à l'époque où je me préparais à partir pour Berlin, et cela d'autant mieux que le jardin dans lequel nous nous promenions me rappelait singulièrement celui de la terre de Mme Eltsof. Il me fut impossible de ne point confier cette pensée à ma compagne.

— Tout le monde affirme, me répondit-elle, que j'ai peu changé. Cela est vrai, surtout pour mes goûts et mon caractère en général.

Nous nous trouvions devant un petit kiosque dans le goût chinois. Nous y entrâmes, et je me mis à l'examiner.

— Savez-vous à quoi je pense? lui dis-je; lorsque je reviendrai vous voir, il faudra faire apporter ici une table et quelques chaises.

On est vraiment fort bien dans ce kiosque. C'est ici que je veux vous lire... le *Faust* de Goethe...

— Et quand vous proposez-vous de revenir? reprit-elle d'un air indifférent.

— Après-demain.

— C'est bien, me dit-elle; je donnerai mes ordres.

En ce moment, Natacha, qui était entrée avec nous dans le kiosque, poussa un cri et se rejeta en arrière pâle et toute tremblante. — Ah! maman! s'écria-t-elle d'une voix émue et en montrant quelque chose dans un coin de la chambre, vois cette affreuse araignée!

Vera Nikolaïevna suivit le geste de l'enfant, et aperçut en effet une grosse araignée qui s'avançait lentement sur le mur. — Pourquoi te fait-elle peur? dit-elle. Regarde, elle ne mord pas.

Et, avant que j'eusse le temps d'arrêter son bras, elle saisit la hideuse bête, la laissa courir sur sa main, et la jeta par terre.

— Vous êtes vraiment courageuse! m'écriai-je.

— Comment cela? Je n'ai couru aucun danger; cette araignée n'est point venimeuse.

— Je vois que vous n'avez point oublié votre histoire naturelle. Quant à moi, je n'aurais touché à cette vilaine bête pour rien au monde.

— Je ne courais aucun danger, répéta Vera Nikolaïevna.

La petite Natacha, qui nous regardait en silence, se mit à rire. — Comme elle ressemble à votre mère! dis-je, en montrant l'enfant.

— Oui, me répondit Vera Nikolaïevna avec un sourire de satisfaction, et je m'en réjouis. Dieu veuille que cette ressemblance ne se borne pas aux traits!

On vint nous dire que le dîner était servi, et aussitôt qu'on se fut levé de table, je partis. Demain je leur porte *Faust*, mais si Goethe et moi nous allions faire *fiasco!* Je te décrirai la séance avec détail.

Et maintenant dis-moi un peu ce que tu penses de mon aventure. Tu ne manqueras pas de la trouver fort étrange, et tu supposeras sans doute que mon cœur va s'enflammer. Sottise que tout cela, mon ami! Il est temps de se ranger. Ce n'est point à mon âge que l'on recommence à vivre. D'ailleurs je n'ai jamais eu de goût pour les femmes de ce caractère. Après tout, quelles sont les femmes qui m'aient vraiment plu? Je rougis des idoles que j'ai encensées. Je me félicite de ce voisinage, je me réjouis de pouvoir renouer connaissance avec une personne intelligente, naïve et douce. Quant au reste, tu le sauras quand le moment sera venu.

LETTRE QUATRIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 20 juin 1850.

La lecture en question a eu lieu, mon cher, et voici comment les choses se sont passées. Mais d'abord il faut que je t'annonce... un succès inespéré... un succès... non, ce n'est pas le mot; enfin tu vas en juger.

J'arrivai pour le dîner. Nous étions six à table : M. Priemkof, sa fille, une gouvernante, blême et insignifiante personne, et un vieil Allemand affublé d'un petit frac marron, propret, au menton fraîchement rasé, aux traits doux et placides, au sourire édenté, exhalant une odeur de café à la chicorée, comme tous les vieux Allemands en général. On me le présenta : c'était un certain Schimmel, maître de langue allemande chez le prince X., voisin de mes hôtes. M. Schimmel est, à ce qu'il paraît, dans les bonnes grâces de Vera Nikolaïevna, et elle l'avait invité pour notre lecture. Nous dînâmes tard, et on resta longtemps à table; puis vint la promenade. Le temps était magnifique. Il était tombé le matin une pluie mêlée de vent; mais vers le soir tout était rentré dans le calme. Nous entrâmes tous les deux dans une prairie découverte. Un grand nuage rose s'élevait au-dessus de nous; quelques traînées de vapeurs, légères comme de la fumée, s'y dessinaient par momens; une petite étoile, à la lueur scintillante, se montrait et se cachait tour à tour au bord du nuage, et un peu plus loin le croissant de la lune se détachait sur l'azur rougeâtre du ciel. Je montrai ce nuage à Vera Nikolaïevna. — Oui, me dit-elle, c'est fort beau, mais voyez de ce côté-ci. — Je me retournai; un énorme nuage d'un ton grisâtre et aux flancs bordés de rouge s'étendait comme un voile sur le soleil couchant. On eût dit un volcan dont la cime menaçait le ciel. — Nous aurons de l'orage, dit Priemkof. — Je reviens à mon sujet. J'avais oublié de t'apprendre dans ma dernière lettre que je regrettais d'avoir fait choix de *Faust*. Il me parut que puisqu'il s'agissait de poètes allemands, Schiller aurait été plus convenable. Je redoutais surtout l'effet des premières scènes dans lesquelles Gretchen ne paraît pas, le personnage de Méphistophélès ne me laissait point non plus sans inquiétude; mais je me trouvais sous l'influence de *Faust*, et il m'eût été impossible de lire autre chose avec plaisir. Lorsque la nuit fut tout à fait venue, nous nous dirigeâmes vers le kiosque. Tout y avait été préparé dès la veille. En face de la porte, devant un petit divan, se trouvait une petite table ronde couverte d'un tapis; autour étaient rangés des fauteuils et des chaises, une lampe brûlait sur la table. Je m'assis sur le divan, et je pris le livre. Vera Nikolaïevna alla se placer

un peu plus loin, près de la porte, dans un fauteuil. On pouvait voir distinctement, à la lueur de la lampe, une branche d'acacia qui se balançait à l'entrée du pavillon, et de temps à autre une bouffée d'air y pénétrait. Priemkof s'assit près de moi, et l'Allemand à ses côtés. La gouvernante était restée à la maison avec l'enfant. Je prononçai un petit discours préliminaire dans lequel, rappelant l'ancienne légende du docteur Faust, j'expliquai le caractère de Méphistophélès, et donnai quelques détails sur le rôle qu'avait joué Goethe dans la littérature allemande. Je terminai en priant mes auditeurs de ne pas m'épargner les questions, si quelques passages les arrêtaient. Cela dit, je commençai à lire, sans détacher les yeux du texte. Je n'étais point à mon aise, ma voix tremblait, et j'avais des battemens de cœur. L'Allemand fut le premier qui laissa échapper une marque d'approbation, et lui seul continua à interrompre ainsi de temps en temps le silence. « Étonnant! merveilleux! » répétait-il sans cesse. Parfois il ajoutait : « Voilà qui est profond! » La lecture ennuyait Priemkof, autant que je pus m'en apercevoir. Il nous avait avoué qu'il n'aimait point les vers, et d'ailleurs l'allemand ne lui était pas très familier. Vera Nikolaïevna était immobile; je la regardai deux ou trois fois à la dérobée; elle avait les yeux arrêtés sur moi et paraissait fort attentive. Sa figure me parut pâle. Après la première rencontre de Faust et de Gretchen, elle se pencha un peu en avant, croisa ses bras, et resta dans cette posture jusqu'à la fin. Je sentais que Priemkof devait s'ennuyer à périr, et cette pensée me refroidit un peu d'abord; mais je finis par l'oublier entièrement, et m'animai de plus en plus... Je ne lisais que pour Vera Nikolaïevna; une voix intérieure me disait que la lecture agissait sur elle. Lorsque j'eus fini (je passai les intermèdes et quelques parties de la *nuit sur le Brocken*), lorsque le cri déchirant qui termine la pièce, le cri de Marguerite appelant Heinrich, se fut échappé de mes lèvres, l'Allemand poussa une exclamation d'enthousiasme. — Dieu! que c'est beau! dit-il. Priemkof, qui paraissait non moins satisfait (le pauvre homme!), se leva vivement, poussa un soupir, et se mit à me remercier du plaisir que je lui avais procuré; mais je ne lui répondis pas, je regardai Vera Nikolaïevna... J'attendais qu'elle ouvrît la bouche. Elle se leva, s'avança vers la porte d'un pas chancelant, s'y arrêta quelques instans et entra doucement dans le jardin. Je m'y précipitai; elle avait déjà eu le temps de s'éloigner, et c'est à peine si je pouvais distinguer sa robe blanche à travers les ténèbres.

— Eh bien! lui criai-je, n'êtes-vous point contente?

Elle s'arrêta. — Pouvez-vous me laisser ce livre? me répondit-elle de loin.

— Je vous le donne, Vera Nikolaïevna, si vous le désirez.

— Merci! me répondit-elle, et je la perdis de vue entièrement.

Priemkof et l'Allemand m'avaient rejoint. — Savez-vous qu'il fait étouffant? me dit le premier. Mais où donc est ma femme?

— Je crois qu'elle est rentrée, lui répondis-je.

— L'heure du souper approche, murmura Priemkof, et il ajouta : — Vous êtes un lecteur admirable!

— Je crois, lui dis-je, que *Faust* a plu à Vera Nikolaïevna.

— Sans aucun doute!

Nous rentrâmes.

— Où est ta maîtresse? demanda Priemkof à une caméristé qui vint à notre rencontre.

— Elle vient de passer dans sa chambre à coucher.

Priemkof se dirigea de ce côté. Moi, j'allai me promener sur la terrasse avec Schimmel. L'Allemand leva les yeux vers le ciel, et se mit à lancer des observations sentencieuses sur le nombre des étoiles, en aspirant force prises de tabac. Pour moi, je gardais le silence. Il me semblait que les étoiles me regardaient d'un air sérieux. Au bout de cinq minutes environ, Priemkof parut et nous invita à passer dans la salle à manger. Vera Nikolaïevna y entra bientôt après. Nous prîmes places.

— Regardez donc Verotchka, me dit Priemkof. — Je jetai les yeux sur elle. — Ne lui trouvez-vous rien de particulier? — Je remarquai effectivement que ses traits étaient altérés, mais je ne sais pourquoi je répondis à Priemkof : — Non, je ne remarque rien.

— Ne voyez-vous pas qu'elle a les yeux rouges? continua Priemkof.

Je ne lui répondis pas.

— Figurez-vous qu'étant monté dans sa chambre, reprit le mari, je l'ai trouvée tout en larmes. Il y a bien longtemps que cela ne lui était arrivé. Tenez, la dernière fois qu'elle a pleuré, c'est, je crois, lorsque nous avons perdu notre Sacha. Voilà ce que nous vaut votre *Faust*, ajouta-t-il en souriant.

— Vous voyez donc que j'avais raison, dis-je à Vera Nikolaïevna, lorsque je vous affirmais...

— Je ne m'y attendais pas, me dit-elle en m'interrompant; mais Dieu sait si vous avez raison! Peut-être ma mère me défendait-elle de lire ces sortes de livres précisément parce que...

Elle n'acheva point.

— Parce que? repris-je; continuez, je vous écoute.

— A quoi bon? Je me fais déjà assez de reproches d'avoir pleuré. Au reste, nous reparlerons ensemble de tout cela : il y a beaucoup de choses que je n'ai pas comprises.

— Pourquoi ne m'avez-vous donc pas interrompu?

— J'ai bien compris toutes les paroles, mais...

Elle n'acheva point et resta pensive. En ce moment, un bruit de feuilles s'éleva tout à coup dans le jardin : c'était le vent qui commençait à souffler avec force. Vera Nicolaïevna tressaillit, et se tourna vers une fenêtre qui était ouverte.

— Je vous avais bien prédit que nous aurions de l'orage ! s'écria Priemkof. Verotchka, pourquoi donc avoir peur ?

Elle le regarda sans lui répondre. Quelques faibles éclairs qui brillaient dans le lointain jetèrent un reflet mystérieux sur sa figure.

— C'est toujours ce maudit *Faust!* continua Priemkof; après le souper, il faudra nous coucher tout de suite. N'est-ce pas, monsieur Schimmel?

— Après une fatigue morale, lui répondit le brave homme, le repos physique est aussi utile qu'agréable.

Et il but un verre de madère.

Après le souper, nous nous séparâmes. En quittant Vera Nikolaïevna, je lui serrai la main ; cette main était glacée. Je me rendis dans la chambre qui m'était destinée et restai longtemps à ma fenêtre ; la prédiction de Priemkof s'était accomplie : une pluie violente mêlée de grêle commençait à tomber. J'écoutai les mugissemens du vent, le bruit de la pluie qui battait les arbres, et pendant que je prêtais l'oreille, l'église qui s'élevait dans le voisinage, près d'un étang, m'apparaissait tantôt comme une énorme masse noire qui se détachait sur un fond blanc, tantôt au contraire elle se découpait en blanc sur un fond noir, et disparaissait presque aussitôt au milieu des ténèbres; mais ce spectacle ne m'occupait pas. Je pensais à Vera Nikolaïevna, je pensais à l'impression que *Faust* produirait sur elle quand elle le lirait elle-même, je pensais à ses larmes et à l'attention qu'elle m'avait prêtée...

L'orage avait cessé depuis longtemps, les étoiles scintillaient de nouveau, tout était calme autour de moi : un oiseau dont le chant m'était inconnu répéta à plusieurs reprises un trille varié, et qui résonnait d'une manière étrange au milieu du silence de la nuit. Je ne pouvais me décider à gagner mon lit...

Le lendemain, je fus sur pied de bonne heure; personne n'était encore levé. Je descendis dans le salon et m'arrêtai devant le portrait de Mme Eltsof. Eh bien ! pensai-je avec une secrète satisfaction qui me parut ensuite assez plaisante, je viens de lire à ta fille un des ouvrages que tu lui défendais; mais au même instant je crus remarquer... tu as sans doute observé comme moi que les portraits peints de face ont toujours l'air de braquer les yeux sur le spectateur;... je crus remarquer, dis-je, que la vieille Mme Eltsof me regardait d'un air menaçant. Je me détournai, et, m'étant approché de la fenêtre, j'aperçus Vera Nikolaïevna qui, armée d'une ombrelle, et

la tête garantie par un simple fichu blanc, se promenait seule dans le jardin. J'allai immédiatement la rejoindre et l'abordai en lui souhaitant le bonjour.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, me dit-elle; j'ai mal à la tête, et c'est pour cela que je suis sortie si matin; l'air me fera du bien.

— J'espère, lui dis-je, que vous n'attribuez plus votre malaise à la lecture d'hier?

— Mais si vraiment; je n'ai point l'habitude de ces sortes d'occupations. D'ailleurs il y a dans votre livre des choses qui me tourmentent l'esprit. Il me semble que ma tête est en feu, ajouta-t-elle en portant la main à son front.

— A merveille, repris-je, pourvu toutefois que cette insomnie et ce mal de tête ne vous dégoûtent point de ces lectures! Voilà ce que je crains.

— Vraiment? me répondit-elle en saisissant une branche de jasmin sauvage qui s'avançait sur l'allée. Dieu sait!... Il me semble que lorsqu'on s'est une fois engagé dans cette voie, il est impossible de la quitter.

Cela dit, elle rejeta vivement la branche qu'elle tenait à la main. — Allons nous asseoir dans ce bosquet, continua-t-elle; mais, je vous en prie, ne me reparlez plus de ce livre (elle paraissait craindre de prononcer le nom de Faust) tant que je n'y ramènerai pas la conversation.

Nous entrâmes dans le bosquet, et je m'y assis près d'elle. — Je ne vous parlerai plus de Faust, lui dis-je, mais permettez-moi de vous féliciter; vraiment je vous porte envie.

— Comment cela?

— Mais oui; je me dis qu'avec une nature comme la vôtre vous allez goûter de bien douces jouissances! Il y a bien d'autres poètes que Goethe; vous pourrez lire Shakspeare, Schiller, et même notre Pouchkine. Ne faut-il pas aussi que vous fassiez connaissance avec lui?

Pendant que je lui parlais ainsi, elle se taisait et promenait le pied de son ombrelle dans le sable de l'allée. Ah! mon cher Semène Nikolaïevitch, si tu savais comme je la trouvai jolie en ce moment! Elle était pâle, mais d'une pâleur qui avait quelque chose d'aérien. Le buste un peu incliné en avant, elle paraissait brisée par un combat intérieur, et pourtant une expression de pureté vraiment céleste était répandue sur toute sa personne. Je continuai, je parlai encore longtemps, puis je me tus et restai toujours là près d'elle en la regardant: elle continuait à tracer sur le sable avec son ombrelle des dessins qu'elle effaçait sans lever la tête; mais tout à coup les pas

d'un enfant se firent entendre, et Natacha entra dans le bosquet. Vera Nikolaïevna se redressa, se leva, et, à mon grand étonnement, elle se mit à embrasser sa fille avec une tendresse convulsive..... C'était tout à fait contraire à ses habitudes. Bientôt après parut Priemkof. Quant au méthodique Schimmel, ce vieil enfant, il était parti dès le matin pour donner dans le voisinage je ne sais quelle leçon. Nous rentrâmes pour prendre le thé.

En voilà assez; je commence à me sentir fatigué. Tout cela doit te sembler bien confus et assez ridicule. C'est que moi-même j'avoue que je m'y perds un peu... Je ne sais ce qui se passe en moi, mais je ne me reconnais plus. Il me semble que je vois continuellement une petite chambre aux murs dégarnis, une lampe, une porte ouverte qui laisse pénétrer par momens l'air frais et embaumé d'une belle nuit, et plus loin, près de la porte, une jeune femme attentive, une robe blanche aux plis légers... Tu comprends maintenant pourquoi j'avais eu l'idée de l'épouser. Il paraît qu'avant mon voyage à Berlin j'étais beaucoup moins bête que je ne le croyais. Oui, Semène Nikolaïevitch, ton ami se trouve dans une singulière disposition d'esprit. Je sais bien que tout cela se passera. — Et dans le cas contraire? — Eh bien! cela ne passera pas, et voilà tout. Quoi qu'il arrive, je suis content de moi; d'abord cette soirée de lecture a été tout à fait extraordinaire; en second lieu, si j'ai réveillé cette âme endormie, je n'y vois point de mal, et personne ne me le reprochera. La vieille Eltsof est clouée au mur; elle sera bien obligée de se taire. D'ailleurs elle-même..., toutes les circonstances de sa vie ne me sont point connues; je sais seulement qu'elle a fui le toit de son père. On voit bien que du sang italien coulait dans ses veines. Elle prétendait garantir sa fille; c'est ce que nous verrons.

Je dépose la plume. Quant à toi, impitoyable persifleur, pense de tout cela ce que tu veux, mais ne t'avise point, je te prie, de m'en railler dans tes lettres. Notre amitié ne date point d'hier, et nous nous devons des ménagemens. Adieu.

LETTRE CINQUIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 26 juillet 1850.

J'ai été longtemps sans t'écrire, mon cher Semène Nikolaïevitch, plus d'un mois, à ce qu'il me semble. Je n'avais rien à t'apprendre, et je suis plus paresseux que jamais. Pour être franc, je te confierai que je n'ai guère songé à toi. Sais-tu bien que les suppositions auxquelles tu te livres à mon sujet, dans ta dernière lettre, sont tout à fait fausses ou du moins peu fondées? Tu t'imagines que

je suis épris de Vera Nikolaïevna, c'est une erreur. Il est vrai que nous nous voyons souvent, et qu'elle me plaît infiniment;... mais à qui donc ne plairait-elle pas? Je voudrais bien te voir à ma place. Quelle admirable personne! Elle réunit à la fois une étonnante perspicacité et l'innocence d'un enfant, un merveilleux bon sens et l'instinct du beau idéal: possédée de l'amour de la vérité et de tout ce qui est grand en soi, elle veut tout connaître, les vices comme les ridicules, et pourtant ces penchans divers n'altèrent en rien le charme de son angélique nature... Mais laissons cela. Nous avons beaucoup lu, beaucoup causé ensemble depuis un mois. Les lectures me font éprouver des jouissances que je ne connaissais pas encore. Il me semble vraiment que je voyage dans de nouvelles régions. Rien, il est vrai, ne l'exalte; tout ce qui est manifestation bruyante lui est étranger; elle s'illumine doucement lorsque dans nos lectures quelque passage la touche, et sa figure exprime alors une élévation de sentimens, une bonté,... la bonté même. Vera n'a jamais connu le mensonge; depuis sa plus tendre enfance, elle est habituée à la vérité, et il en résulte que dans la poésie la vérité seule lui semble vraiment belle; elle la découvre immédiatement, comme on découvre une physionomie de sa connaissance, et c'est là une qualité précieuse, un bonheur inappréciable! L'éducation que lui a donnée sa mère mérite sous ce rapport les plus grands éloges. Combien de fois ne me suis-je point dit en voyant Vera : — Oui, Goethe ne s'est point trompé, les natures vraiment bonnes reconnaissent toujours le droit chemin, quelle que soit l'incertitude de leurs efforts! — Une seule chose me contrarie : son mari se met toujours de la partie; mais je t'en supplie, pas de ricanemens; ne flétris point, même par le plus léger soupçon, notre sainte amitié! Il n'est guère plus capable de comprendre la poésie que je ne le suis, moi, de jouer de la flûte, et pourtant il tient à ne point rester en arrière de sa femme; il veut aussi s'éclairer. Au reste il arrive parfois à Vera de me pousser à bout; souvent elle ne veut plus entendre parler de lecture, et cela sans aucun motif; elle se refuse même parfois à toute espèce de conversation, et s'acharne à broder, à s'occuper de Natacha, à parler cuisine avec la sommelière, ou bien encore elle reste là les bras croisés à regarder par la fenêtre... J'ai remarqué que lorsqu'elle est sous l'empire d'une de ces lubies, il ne faut point essayer de l'y arracher; elle revient d'elle-même à nos causeries habituelles et à nos livres. Cela dénote une certaine opiniâtreté, et je ne le trouve point mauvais. Te rappelles-tu combien de fois il nous est arrivé dans notre jeunesse d'entendre une jeune innocente débiter des discours que nous trouvions enchanteurs jusqu'au moment où nous nous apercevions qu'elle n'était en fin de compte que notre propre écho? Il

n'en est point ainsi de Vera; non, elle ne relève que d'elle-même. Jamais elle n'accepte de confiance une opinion quelconque; les autorités n'ont aucune valeur à ses yeux; elle n'aime pas à contredire, mais ne se soumet point. Il nous est arrivé plus d'une fois de raisonner sur *Faust*, et, chose étrange, elle ne me parle jamais de Gretchen; elle se borne à écouter ce que je lui dis. Quant à Méphistophélès, il lui fait peur, non point en sa qualité de diable, mais par « certain côté qui peut se rencontrer chez tous les hommes. » Ce sont ses propres paroles. Je m'étais mis en devoir de lui expliquer que l'on donnait à ce *côté particulier* le nom de réflexion; mais elle ne comprend pas ce mot dans le sens qu'il a en allemand. Elle ne connaît que l'acception qu'on lui donne en français, et elle trouve l'opération qu'il exprime fort raisonnable. La nature de nos relations est vraiment fort étrange! Je puis dire qu'à certains égards j'exerce sur elle une grande autorité : je complète son éducation; mais de mon côté, et sans qu'elle le sache, je subis son influence, et c'est une influence qui m'est très salutaire. Ainsi je lui dois d'avoir découvert depuis peu, dans plusieurs compositions poétiques très célèbres, une foule de passages dont la beauté est purement de convention. Tout ce qui n'excite point son admiration me devient aussitôt suspect. Mon intelligence a déjà beaucoup gagné; elle est devenue plus clairvoyante. Il est impossible de se trouver habituellement en rapport avec elle sans changer.

Qu'en résultera-t-il? me demanderas-tu sans doute. A te dire vrai, je pense qu'il n'en résultera absolument rien. Je passerai fort agréablement le temps jusqu'au mois de septembre, et me mettrai en route. Pendant les premiers mois qui suivront notre séparation, les jours me paraîtront vides et ennuyeux, mais je m'y ferai. Je sais fort bien qu'entre un homme et une jeune femme toute espèce de rapport est chose dangereuse et se transforme insensiblement en relations d'un tout autre genre... C'est pourquoi j'aurai le courage de m'arracher d'ici; cependant nous vivons l'un près de l'autre dans la plus parfaite tranquillité. Une fois seulement nous nous sommes trouvés dans une situation singulière. Je ne sais comment et à propos de quoi, nous lisions *Oneguine* (1), si je ne me trompe, et je lui baisai la main. Ce mouvement la fit un peu reculer, elle me regarda (jamais je n'ai encore rencontré de femme dont le regard approche du sien; il est à la fois réfléchi, attentif et sévère...), une rougeur subite colora ses joues, elle se leva et s'éloigna. Ce jour-là, il ne me fut plus donné de me trouver seul avec elle. Au lieu de m'aborder comme de coutume, elle passa le temps à jouer aux cartes avec son

(1) Roman de Pouchkine.

mari et la gouvernante. Le lendemain matin, elle me proposa d'aller nous promener dans le jardin. Nous le traversâmes dans toute sa longueur jusqu'à l'étang. Arrivés là, elle me dit tout à coup à voix basse et sans me regarder :

— Ne le faites plus à l'avenir, je vous en prie, — et elle se mit à me parler d'autre chose...

Je ne sais si elle remarqua ma confusion.

Je reconnais, du reste, que son image ne me sort pas de l'esprit, et je crois vraiment que si j'ai pris la plume pour t'écrire, c'est afin de pouvoir penser à elle et d'en parler. J'entends d'ici les piétinemens des chevaux qui m'attendent; je vais me rendre chez mes voisins. Mon cocher ne me demande plus où il faut me conduire, lorsque je monte en calèche; il va droit à la campagne de Priemkof. Avant d'y arriver, à deux verstes environ de leur village, la route fait un détour, et on aperçoit subitement leur maison entourée d'un bois de bouleaux. Chaque fois que j'en aperçois les fenêtres dans le lointain, je me sens heureux.

Il faut décidément que je m'arrête pour couper court à toutes les suppositions que tu ne manquerais pas de faire, si je continuais sur ce ton. Je t'en dirai plus long la prochaine fois... Mais qu'aurai-je à t'apprendre? — Adieu. — A propos, jamais elle ne dit adieu tout court, mais bien : — allons, adieu. Cette façon de parler me plaît beaucoup.

P. S. Je ne sais si je te l'ai dit, elle sait que j'avais demandé sa main.

LETTRE SIXIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 10 août.

Avoue-le-moi, tu t'attends à une lettre triomphante ou désespérée... mais tu te trompes; ma lettre ne différera point de toutes celles que je t'ai déjà écrites. Il ne s'est passé rien de nouveau, et, à vrai dire, je ne comprends pas qu'il en puisse être autrement. Nous avons fait dernièrement une promenade en bateau sur l'étang. Je vais te la raconter. Nous étions trois : elle, Schimmel et moi. Je ne sais pourquoi elle invite si souvent ce vieillard. Les X... commencent à lui faire mauvaise mine; ils disent qu'il néglige ses leçons. Du reste, je l'ai trouvé cette fois plus amusant que de coutume. Quant à Priemkof, il ne nous a point accompagnés; il avait mal à la tête. Le temps était beau, quelques traînées de nuages blancs flottaient çà et là sur un ciel d'azur; la nature était admirable, le bruit du feuillage, le son argentin de l'eau qui battait les bords de l'étang, les éclairs fugitifs qui couraient sur les vagues, une fraîcheur délicieuse, le soleil!...

L'Allemand et moi nous prîmes les avirons; mais nous les quittâmes bientôt pour déployer la voile, et le bateau s'avança en coupant l'eau murmurante, qui nous cédait le passage en dessinant derrière nous de larges ondulations d'écume. Elle s'était placée au gouvernail et se mit à diriger le bateau; un mouchoir couvrait sa tête, et les boucles de cheveux qui s'en échappaient s'agitaient doucement dans les airs. Sa main, qu'elle avait posée sur le gouvernail, dirigeait le bateau avec adresse. Elle riait lorsque le vent lui jetait quelques gouttes d'eau à la figure. Je me tenais accroupi près d'elle au fond du bateau; l'Allemand prit sa pipe, alluma son *kanaster*, et se mit à chanter d'une voix de basse assez agréable. Il entonna d'abord l'ancienne chanson allemande : *Jouissez de la vie*, puis un air de *la Flûte enchantée*, puis encore une romance qui a pour titre *l'Alphabet de l'amour*, — *das A B C der Liebe*. On y passe successivement d'une lettre à l'autre, en y ajoutant, bien entendu, toute sorte de sentences plus ou moins plaisantes, et elle se termine par le vers suivant : « Faites un *knicks* (révérence). » Il chanta ce couplet avec sensibilité; mais, en prononçant le mot *knicks*, il cligna amoureusement l'œil gauche d'une façon si plaisante, que Vera se mit à rire et le menaça du doigt... — Oh ! oui ! s'écria Schimmel d'un air important, dans mon temps j'en valais bien un autre ! — Et, vidant sa pipe sur la paume de sa main, il fourra ses doigts dans sa blague. — Lorsque j'étais étudiant, ajouta-t-il, oh ! oh !... L'honnête Allemand n'en dit pas plus long, et replaça sa pipe dans le coin de sa bouche en vrai *crâne*. Vera le pria de chanter une chanson d'étudiant; il entonna *Knaster den Gelben*, mais sembla embarrassé en disant le dernier couplet : il craignait de s'être trop émancipé.

Le vent avait augmenté, les vagues étaient devenues plus fortes, et le bateau s'inclinait; les hirondelles passaient tout près de nous en rasant l'eau. Tout à coup le vent tourna; nous n'eûmes pas le temps de virer de bord; une vague vint se briser contre le bateau et s'y répandit. L'Allemand continua son rôle de crâne; il m'arracha la corde des mains, fit jouer la voile, et me dit : — Voilà comment on fait à Cuxhaven. — Je pense que Vera eut peur, car elle pâlit; mais elle resta silencieuse suivant son habitude, ramassa les plis de sa robe, et posa les pieds sur une des traverses du bateau. Je me rappelai en ce moment un passage de Goethe (il me poursuit depuis quelque temps)... Tu sais bien : « des milliers d'étoiles chancelantes brillent sur les flots. » Lorsque je fus arrivé à ce vers : « mes yeux, pourquoi vous baissez-vous ? » elle releva lentement les siens (j'étais assis au-dessous d'elle, et ses regards tombaient naturellement sur moi), et se mit à regarder au loin en baissant un peu la paupière à cause du vent qui soufflait toujours avec force... En ce moment, quelques gouttes de pluie sautillaient sur l'eau, et je lui proposai

mon paletot; elle le jeta sur ses épaules. Nous gagnâmes le point le plus rapproché du bord, et retournâmes à pied à la maison. Je lui donnai le bras; j'avais besoin de lui parler, mais je me taisais. Cependant je crois lui avoir demandé pourquoi, lorsqu'elle est à la maison, elle se tient toujours sous le portrait de Mme Eltsof, comme un poussin sous l'aile de sa mère. — Votre comparaison est bien juste, me dit-elle, et j'aurais souhaité rester toute ma vie sous sa protection. — Comment! lui répondis-je, vous n'aimeriez pas vivre en liberté? — Elle garda le silence.

Je ne sais vraiment pourquoi je l'ai racontée, cette promenade. Peut-être ai-je été conduit à le faire parce qu'elle restera dans ma mémoire comme un des plus doux instans de mon séjour ici, quoique par le fait elle soit sans aucune importance. Je me sentais si heureux, que plus d'une fois des larmes, oui, des larmes de bonheur mouillèrent mes yeux.

A propos, figure-toi que le lendemain, en passant devant le bosquet, j'entendis tout à coup une voix douce et sonore, une voix de femme qui chantait : *Jouissez de la vie.* Je jetai les yeux de ce côté; c'était Vera. — *Brava!* lui criai-je, je ne savais pas que vous aviez une si belle voix. — Ce compliment la fit rougir, et elle se tut. Plaisanterie à part, je t'assure qu'elle a un soprano très remarquable, et cela probablement sans l'avoir jamais soupçonné. Combien d'autres richesses elle doit encore posséder en secret! Mais elle ne se connaît point elle-même. Dis-le-moi, penses-tu qu'il y ait beaucoup de femmes comme elle au temps où nous vivons?

12 août.

Nous avons eu hier une conversation fort singulière. Nous parlions des apparitions, et, à ma grande surprise, je découvris qu'elle y croyait; elle prétend avoir de bonnes raisons pour cela. Priemkof, qui était là aussi, baissa les yeux, et fit un mouvement de tête, comme pour confirmer les paroles de sa femme. J'avais commencé à la questionner; mais je crus remarquer que ce sujet lui était pénible. Nous nous mîmes à parler de l'imagination, de sa puissance. Je lui contai à ce propos que, dans ma jeunesse, j'avais beaucoup médité sur le bonheur (comme tous ceux qui ne connaissent point la vie, ou qui ne sont point faits pour la connaître), et que je souhaitais alors, entre autres choses, de passer quelque temps à Venise avec une femme aimée. A force d'y penser jour et nuit, j'avais fini par composer dans ma tête un tableau que je pouvais évoquer à volonté; il me suffisait pour cela de fermer les yeux. Voici les détails de la scène : il faisait nuit, la lune versait des flots de lumière d'une blancheur transparente, l'air était embaumé... Et quels végétaux l'embaumaient ainsi? Ne crois point que ce fussent des orangers. Non, c'étaient des plantes

exotiques; j'étais dans une île, sur le rivage de laquelle s'élevait une maison de marbre. La fenêtre était ouverte, une musique ravissante se faisait entendre. D'où venait-elle? Je n'en sais rien; les chambres étaient pleines d'arbrisseaux au feuillage d'un vert foncé, la lueur d'une lampe à demi voilée éclairait cet intérieur. Sur l'appui de l'une des fenêtres était étalé un lourd manteau de soie brodé d'or, et dont un des pans touchait l'eau; deux personnages, lui et elle, étaient accoudés sur ce manteau, et leurs regards se dirigeaient sur Venise, qui s'élevait dans le lointain. Tous ces détails, je les voyais aussi distinctement que s'ils eussent été réellement sous mes yeux. Elle écouta attentivement mes folies, et m'affirma qu'il lui arrivait aussi de se livrer à des rêveries, mais d'un tout autre genre. Ce sont tantôt les déserts de l'Afrique qui se déroulent à ses yeux, et elle les parcourt avec un voyageur, tantôt elle se croit à la recherche de Franklin au milieu des glaces, et elle supporte alors toutes les privations, toutes les misères de cette pénible expédition...

— Tu as trop lu de voyages, lui dit son mari.

— Peut-être bien, lui répondit-elle; mais quand il s'agit de rêves, pourquoi rêver à l'impossible?

— En vérité? lui dis-je, ce pauvre impossible est donc bien coupable à vos yeux?

— Je me suis mal exprimée, reprit-elle. Je voulais dire qu'il me paraissait tout à fait ridicule de se prendre soi-même pour sujet de ses rêveries, de songer à son bonheur. Cela me semble fort inutile; le bonheur n'existe pas; pourquoi le chercher? Il en est du bonheur comme de la santé; lorsqu'on n'y pense pas, c'est qu'on le possède.

Ces paroles me surprirent. Cette femme est une noble créature; oui, n'en doute pas... La conversation changea, et de Venise nous passâmes aux Italiennes. Priemkof sortit; nous restâmes seuls.

— Il coule du sang italien dans vos veines, lui dis-je à ce propos.

— Oui, me répondit-elle. Voulez-vous que je vous montre le portrait de ma grand'mère?

— Certainement, lui dis-je; je le verrai avec plaisir.

Elle entra dans son cabinet et en ressortit bientôt avec un médaillon en or et assez grand. Lorsqu'elle l'eut ouvert, j'y aperçus une délicieuse miniature qui représentait le père de Mme Eltsof et sa femme, la paysanne d'Albano. Je fus frappé de la ressemblance qui existait entre la mère de Vera et l'homme que représentait ce portrait. Seulement la poudre qu'il portait donnait à sa figure plus de dureté : il avait les traits plus marqués et plus fins, et une opiniâtreté sournoise éclatait dans ses petits yeux jaunâtres; mais l'Italienne était ravissante. Elle était voluptueuse et épanouie comme une rose, avec de grands yeux noirs mourans et le sourire du bonheur sur ses lèvres vermeilles. On eût dit que ses narines minces et

dilatées étaient encore agitées par l'émotion d'un baiser, et ses joues colorées respiraient la santé, la jeunesse et une vigueur toute féminine... On devinait que ce front n'avait jamais pensé, et c'était vraiment fort heureux. Le costume qu'elle portait était celui des femmes d'Albano; le peintre (un grand maître) avait placé une grappe de raisin dans ses cheveux noirs comme du jais et nuancés de reflets bleuâtres. Cet ornement bachique était en rapport avec l'expression de sa figure. Sais-tu qui cette femme me rappelle? La Manon Lescaut qui se trouve dans ma chambre. Mais ce qui est vraiment étrange, c'est qu'en regardant ce portrait je me souvins que Vera, malgré le peu de ressemblance que je lui trouvai avec sa grand'mère, avait pourtant quelquefois dans son sourire et son regard quelque chose qui me la rappelait... Oui, je le répète, personne au monde ne connaît ce que cette âme céleste contient de trésors, et Vera l'ignore elle-même.

Un dernier mot; Mme Eltsof confia à sa fille, peu de jours avant son mariage, l'histoire de la paysanne d'Albano, ainsi que sa propre histoire. Ce qui se grava le plus profondément dans l'esprit de Vera, ce sont les dernières années de ce mystérieux Ladanof. Voilà pourquoi sans doute elle croit aux apparitions. Étrange contradiction! comment une âme si pure, comment un esprit si droit peuvent-ils croire à un monde souterrain, rempli de mystères, et en redouter les manifestations?

LETTRE SEPTIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 22 août.

Dix jours se sont écoulés depuis ma dernière lettre... O mon ami, je n'ai pas la force de te le cacher... si tu savais combien je l'aime! Tu dois comprendre tout ce que je souffre en écrivant ce mot fatal! Je ne suis plus un enfant, j'ai franchi la dernière limite de la jeunesse; l'âge où il est si difficile de tromper les autres et si aisé de se tromper soi-même, cet âge heureux est bien loin de moi. Je sais tout, et rien ne m'échappe. Vera est la femme d'un autre; elle aime son mari, je ne l'ignore pas. Quant au sentiment dont je ne suis plus le maître, il ne peut m'apporter que de secrets tourmens et le complet anéantissement de mes forces morales; je ne dois rien attendre, je le sais, et ne désire rien, mais la souffrance que j'endure n'en est point diminuée. J'avais déjà commencé à remarquer, il y a près d'un mois, que mon attachement pour elle augmentait de jour en jour; cela m'inquiétait et me réjouissait tout à la fois... Mais pouvais-je prévoir que je retomberais sous l'empire d'un sentiment qui, comme la jeunesse, s'évanouit ordinairement sans retour? Que dis-je? Jamais, non jamais je n'ai aimé ainsi! Tu sais quelles avaient été mes idoles jusqu'à ce

jour. Ces idoles-là, on les brise sans beaucoup d'effort... Je commence à comprendre maintenant tout l'amour qu'une femme peut inspirer; je rougis de l'avouer, mais c'est ainsi. Oui, j'en rougis... L'amour n'est après tout que de l'égoïsme, et à mon âge l'égoïsme est impardonnable; il n'est plus permis à trente-sept ans de ne vivre que pour soi; il faut se rendre utile, marcher vers un but, remplir un devoir, participer à une œuvre quelconque. C'est ce que j'avais entrepris... Et tout s'est écroulé au premier coup de vent! Je suis là, regardant devant moi sans y rien comprendre; un voile noir couvre mes yeux; mon cœur est oppressé, et je frémis. Comment cela finira-t-il? Jusqu'à présent, c'était loin d'elle que l'ennui et le dé-espoir me torturaient; sa présence calmait ces tourmens à l'instant même... Aujourd'hui elle n'a plus ce pouvoir. Voilà ce qui m'inquiète. O mon ami, combien il est pénible d'avoir à rougir de ses larmes et d'être obligé de les cacher!.. La jeunesse seule a le droit de pleurer.

Il me serait impossible de relire cette lettre; je l'ai écrite malgré moi; elle m'a échappé comme un sanglot. Je ne puis rien y ajouter, je n'ai rien à te confier... Patience; je reviendrai à moi, j'essaierai de dompter mon cœur, et alors tu reconnaîtras ton vieil ami. Aujourd'hui ce n'est pas un homme qui te parle, c'est un enfant.

LETTRE HUITIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

M..., 8 septembre 1850.

Mon cher Semène Nikolaïevitch,

Tu as pris ma dernière lettre beaucoup trop à cœur. Ne sais-tu point que j'ai de tout temps été porté à exagérer les impressions que j'éprouve? C'est chez moi tout à fait involontaire; j'ai une nature féminine. Cela se passera, je l'espère, avec le temps: mais jusqu'à présent, je l'avoue à ma honte, je n'ai pu m'en corriger. Tranquillise-toi donc au plus vite. Je ne nierai point que Vera n'ait fait sur moi une vive impression; mais ce que je puis te certifier, c'est que dans tout cela il n'y a rien d'extraordinaire. Il serait fort inutile que tu vinsses me rejoindre : franchir ainsi sans aucune raison plus de mille verstes, cela me paraît un acte de folie; mais je ne t'en suis pas moins fort reconnaissant, c'est une nouvelle preuve d'amitié que tu viens de me donner, et je ne l'oublierai de ma vie. Ton arrivée ici est d'autant moins nécessaire que je me propose de partir prochainement pour Pétersbourg. Lorsque je serai assis sur ton divan, je te conterai une foule de choses que je ne me sens point disposé à te confier maintenant, dans la crainte de me laisser entraîner de nou-

veau à des bavardages qui n'auraient ni rime ni raison. Je t'écrirai avant mon départ. Ainsi à bientôt.

LETTRE NEUVIÈME.

LE MÊME AU MÊME.

P..., 10 mars 1853.

J'ai bien tardé à te répondre, et je me le reprochais ces jours-ci. Je comprenais que ta dernière lettre n'avait pas été dictée par la curiosité, mais par l'intérêt que tu me portes; cependant j'hésitais toujours, je me demandais s'il fallait suivre ton conseil et remplir ton désir. Mon parti est pris; je vais m'ouvrir à toi sans détour. Je ne sais si, comme tu le supposes, cette confession me soulagera; mais il me semble que je n'ai point le droit de te laisser ignorer ce qui a complétement changé mon existence, je me croirais même coupable... Hélas! je le serais encore bien davantage à l'égard de cette ombre charmante et à jamais regrettable, si je ne confiais point notre douloureux secret au seul cœur que je chérisse encore. Tu es le seul peut-être qui garde en ce monde le souvenir de Vera, et l'opinion que tu t'es formée d'elle est injuste; je ne puis supporter cette pensée. Il ne m'est point permis de te cacher la vérité; tu vas tout savoir. Hélas! peu de mots me suffiront.

Depuis le jour où elle a cessé d'exister, depuis le jour où je me suis fixé dans cette solitude, que j'habiterai jusqu'à la fin de ma vie, plus de deux ans se sont écoulés, et pourtant tous ces tristes détails me sont aussi présens que la réalité même, aussi vifs que les plaies saignantes de mon cœur, aussi amers que mon désespoir... Mais je ne m'apitoierai pas sur mon sort. Il y a des douleurs que les plaintes épuisent en les excitant; la mienne n'est pas de ce nombre. Je commence; écoute-moi.

Tu n'as pas oublié ma dernière lettre, la lettre dans laquelle j'avais cru devoir donner le change à tes inquiétudes et où je t'engageais à ne point quitter Pétersbourg. L'assurance de mon langage avait éveillé ta méfiance; tu n'ajoutas point foi à notre prochaine réunion. Tes soupçons étaient fondés. La veille du jour où je t'écrivais ainsi, j'avais appris que mon amour était partagé.

Mais je le sens, en traçant ces derniers mots, il me sera bien difficile d'achever ce récit. Je vais essayer de rester maître de moi-même, et je jetterai la plume plutôt que de prononcer un mot inutile.

Voici comment j'ai appris que Vera m'aimait. Avant tout, je dois te déclarer (et tu n'en douteras pas) que jusque-là je n'en avais point le moindre soupçon; plusieurs fois seulement je l'avais trouvée dans une disposition rêveuse qui ne lui était pas habituelle. Enfin

un jour, le 7 septembre, jour mémorable pour moi, voici ce qui arriva. Tu sais combien je l'aimais et combien je souffrais. J'errais sans cesse comme une ombre; je ne trouvais de repos nulle part. Je me proposais de rester à la maison, mais je ne pus y tenir et me rendis chez elle. Je la trouvai seule dans son cabinet. Priemkof n'y était pas; il était à la chasse. Lorsque je m'approchai de Vera, elle me regarda fixement et ne répondit point à mon salut. Elle était assise près de la cheminée. Un livre était posé sur ses genoux; je le reconnus à l'instant même, c'était mon *Faust*. Ses traits exprimaient la fatigue. Je m'assis près d'elle. Elle me pria de lui lire la scène où Gretchen demande à Faust s'il croit en Dieu. Je pris le livre et commençai à lire. Lorsque j'eus fini, je jetai les yeux sur Vera. Appuyée contre le dossier de son fauteuil et les bras croisés sur sa poitrine, elle continuait à me regarder. En ce moment, je ne sais pourquoi mon cœur se mit à battre avec plus de force. Quelques mots prononcés avec une solennelle lenteur s'échappèrent enfin de ses lèvres.

— Qu'avez-vous fait de moi? me dit-elle.

— Comment? m'écriai-je tout troublé.

— Oui, qu'avez-vous fait de moi? répéta-t-elle.

— Qu'entendez-vous par là? Vous me reprochez sans doute de vous avoir engagée à lire de pareils ouvrages?

Elle se leva silencieusement comme pour sortir de la chambre. Je la suivis des yeux. Arrivée sur le seuil de la porte, elle s'arrêta et se tourna vers moi :

— Je vous aime, me dit-elle; voilà ce que vous avez fait de moi!

A ces mots, je me sentis chanceler comme pris de vertige...

— Je vous aime, je suis éprise de vous, répéta-t-elle avec calme.

Elle sortit, et ferma la porte. Je n'essaierai point de te décrire l'état dans lequel je me trouvais; je me rappelle que j'allai dans le jardin; je m'y enfonçai dans le bois, m'appuyai contre un arbre, et restai ainsi je ne sais combien de temps. J'étais comme anéanti: mais un sentiment de bien-être indéfinissable traversait mon cœur par momens... Non; je ne te dépeindrai pas ces instans. La voix de Priemkof me tira de cette léthargie : on lui avait envoyé dire que j'étais arrivé; il avait quitté la chasse et me cherchait de tous côtés. Il fut tout surpris de me trouver seul dans le jardin sans chapeau, et me fit rentrer. — Ma femme est dans le salon, me dit-il; allons la rejoindre. — Tu peux t'imaginer le sentiment que j'éprouvai lorsque je mis le pied dans le salon. Vera était assise dans un coin; elle brodait. Je la regardai à la dérobée, et restai longtemps les yeux baissés. A mon grand étonnement, elle paraissait tranquille; rien dans ses paroles et dans le son de sa voix ne trahissait la moindre émotion. Je me décidai enfin à la regarder plus attentivement. Nos yeux se rencontrèrent... Elle rougit un peu et baissa de nouveau la tête

sur son ouvrage. Je continuai à suivre tous ses mouvemens : je crus remarquer qu'elle éprouvait un certain malaise; un sourire triste agitait parfois ses lèvres. Priemkof s'éloigna. Elle releva tout à coup la tête et me demanda sans baisser la voix : — Que comptez-vous faire maintenant?

Cette question me troubla; je répondis précipitamment et d'une voix étouffée que je me proposais d'agir en homme d'honneur, que j'allais m'éloigner, — et cela, ajoutai-je, m'est commandé par la conscience, car je vous aime, Vera Nikolaïevna; vous devez le savoir depuis longtemps.

Elle se courba de nouveau sur son canevas et resta pensive.

— Il faut que j'aie une explication avec vous, me dit-elle; venez ce soir après le thé dans notre petit pavillon, vous savez, où vous m'avez lu *Faust*.

Elle parlait si distinctement que je ne comprends pas comment Priemkof, qui entrait en ce moment dans la chambre, ne l'entendit pas. Le reste de la journée me parut d'une longueur insupportable. Vera promenait par momens ses regards autour d'elle, et semblait se dire : — Suis-je bien éveillée? — Mais on pouvait lire aussi sur sa figure une résolution bien arrêtée. Et moi... moi, je cherchais vainement à me remettre. Vera m'aime! Je retournais sans cesse ses paroles dans ma tête; mais je ne les comprenais pas... je ne me comprenais pas moi-même, et sa conduite me paraissait encore plus incompréhensible. Je ne pouvais croire à un bonheur si inattendu...; je cherchais à me rappeler le passé, et comme elle, je parlais, j'agissais sans en avoir conscience. Après le thé, au moment où je songeais à m'échapper de la maison, elle nous dit qu'elle voulait aller faire un tour de promenade et me pria de l'accompagner. Je me levai, et ayant pris mon chapeau, je la suivis d'un pas mal assuré. Je n'osais lui parler, j'étais oppressé, j'attendais qu'elle prît la parole et s'ouvrît à moi; mais elle continuait à se taire. C'est ainsi que nous arrivâmes au kiosque; nous y entrâmes, mais là, je ne sais comment cela se fit, une puissance invisible m'attira vers elle et la poussa dans mes bras. Les dernières lueurs du jour éclairaient sa tête, mollement rejetée en arrière; un sourire d'ineffable langueur s'épanouissait sur ses lèvres, j'y déposai un baiser; elle y répondit...

Ce fut l'unique baiser que nous devions nous donner. Vera s'arracha tout à coup de mes bras, les yeux égarés, les traits bouleversés par l'effroi... — Retournez-vous, me cria-t-elle d'une voix tremblante. Voyez...

Je me retournai.

— Je ne vois rien, lui répondis-je. Et vous? qu'avez-vous vu?

— Maintenant je ne vois plus rien; mais j'ai vu!... Elle parlait avec peine; sa poitrine était haletante.

— Mais qui donc?

— Ma mère! me répondit-elle avec lenteur et en frissonnant.

A ces mots, un effroi involontaire me fit trembler aussi comme un criminel qui se croit surpris. N'étais-je point un grand criminel en ce moment? — Allons donc! lui dis-je, calmez-vous, dites-moi plutôt...

— Non, au nom du ciel! non! me répondit-elle en portant les mains à sa tête; c'est de la folie... Oui, je deviens folle... Il ne faut point... c'est la mort!.. Adieu...

Je lui tendis la main. — Demeurez encore quelques instans au nom du ciel! lui criai-je dans un transport involontaire; je ne savais ce que je disais et me soutenais à peine. — Au nom du ciel! je ne le supporterai pas... Elle me regarda. — Demain, me dit-elle précipitamment, demain soit; aujourd'hui non. Je vous en supplie, partez aujourd'hui même;... revenez demain soir, par la porte du jardin, près de l'étang. J'y serai; je viendrai vous trouver... Je te jure que je viendrai, ajouta-t-elle avec passion, et elle me jeta un regard plein de tendresse. Je ne manquerai point à ma promesse, je te le jure! Je te confierai tout, mais laisse-moi m'éloigner... Et avant que j'eusse ouvert la bouche pour lui répondre, elle avait disparu.

Complétement épuisé par les émotions de cette journée, je restai en place. J'étais comme ébloui. Je pus enfin jeter les yeux autour de moi; la pièce dans laquelle je me trouvais était sombre, humide, elle avait quelque chose de sinistre. Je me hâtai de sortir et me dirigeai vers la maison. Vera m'attendait sur la terrasse; elle rentra dès qu'elle m'eut aperçu, et monta immédiatement dans sa chambre à coucher. Je partis.

Comment se passèrent les heures qui suivirent cet entretien? La figure couverte de mes deux mains, je revoyais sans cesse son divin sourire; mais, chose étrange, je me souvenais en même temps des paroles de Mme Eltsof, que Vera m'avait rapportées. Elle lui avait dit une fois : « Tu es de ta nature comme la glace; tant qu'elle ne fond pas, elle est aussi ferme qu'une pierre, mais dès qu'elle change d'état, elle disparaît sans laisser de traces... »

Je me rappelai en outre qu'un jour Vera causant avec moi m'avait dit : — Je ne sais faire qu'une seule chose, je sais garder le silence jusqu'au dernier instant. — Je n'avais point compris alors le sens de ses paroles... Mais comment expliquer sa frayeur? me demandai-je... Aurait-elle vraiment cru voir l'ombre de sa mère? Ce que c'est que l'imagination !.. Et je ne pensai plus qu'à notre prochaine entrevue. C'est ce même jour-là que je t'écrivis une lettre si trompeuse.

Le soir venu, je partis, et le soleil n'était pas encore couché, que je me tenais déjà à cinquante pas de la porte du jardin, au milieu d'un bouquet d'arbres qui s'élevaient sur les bords de l'étang. J'avais fait

la route à pied. Je l'avoue à ma honte, un sentiment d'inquiétude s'était emparé de moi; j'avais peur,... mais je ne me reprochais point ma conduite. Tout en restant caché derrière les arbres, je ne quittais pas des yeux la porte du jardin; elle ne s'ouvrait point. Le soleil disparaît entièrement, la nuit vient, le ciel se couvre d'étoiles dont l'éclat augmente de plus en plus; mais j'attends toujours, l'impatience me dévore. Il fait complétement nuit. Je ne pus y tenir plus longtemps, et, sortant de ma retraite, je m'approchai avec précaution de la porte. Je regardai, tout était tranquille dans le jardin. J'appelai Vera à voix basse, je l'appelai une seconde, une troisième fois... Point de réponse. J'attendis encore une demi-heure, une heure entière; la nuit était si obscure, que je ne pouvais presque plus rien distinguer autour de moi. Le désespoir me saisit; je tirai brusquement la porte afin de l'ouvrir d'une fois, et me dirigeai sur la pointe des pieds, comme un voleur, vers la maison. Je m'arrêtai près des peupliers. Presque toutes les fenêtres de la maison étaient éclairées; je voyais des ombres passer et repasser à tout moment dans sa chambre. Cela me surprit; ma montre, que je consultai à la lueur des étoiles, marquait onze heures et demie. Un bruit sourd se fit entendre tout à coup de l'autre côté de la maison; c'était un équipage qui sortait de la cour.

— Quelque voisin qui s'en retourne, pensai-je. Ayant perdu tout espoir de rencontrer Vera, je me glissai hors du jardin, et rentrai chez moi d'un pas rapide. La nuit était chaude, sombre et calme comme une nuit de septembre. Le sentiment de tristesse plutôt que de dépit auquel j'étais en proie se dissipa peu à peu, et lorsque j'arrivai à la maison, j'étais un peu fatigué de la course que je venais de faire; mais le silence qui régnait autour de moi avait complétement calmé mon inquiétude, et j'étais presque gai. J'entrai dans ma chambre à coucher, je renvoyai Timofeï, et me jetai sur mon lit sans me déshabiller pour me livrer à mes réflexions.

Je passai d'abord en revue des souvenirs pleins de charme, mais bientôt un singulier changement s'opéra dans mes idées. Je commençai à ressentir une tristesse croissante, une inquiétude mystérieuse. Je ne pouvais m'en expliquer la cause, mais j'éprouvais la sombre agitation que donne parfois le pressentiment d'un grand malheur; il me semblait qu'une personne dont l'affection m'était précieuse souffrait et m'appelait auprès d'elle. La flamme de la bougie qui brûlait auprès de moi était courte et immobile; les battemens de ma pendule étaient lents et réguliers. J'appuyai ma tête sur ma main, et je plongeai mes regards au milieu du demi-jour qui régnait dans ma chambre solitaire. Je pensai à Vera, et une subite défaillance envahit mon cœur; toutes les circonstances qui m'avaient réjoui me parurent, comme elles l'étaient effectivement, des événe-

mens funestes, un abîme de malheurs sans issue. Cet état de malaise augmentant de plus en plus, je me redressai, et en ce moment je crus entendre de nouveau une voix suppliante qui m'appelait... Je levai la tête en frémissant. Oui, je ne m'étais pas trompé; un cri plaintif se faisait entendre dans le lointain, et, s'étant rapproché peu à peu, il me parut errer derrière les vitres obscures de la chambre. L'effroi me saisit; je sautai de mon lit et ouvris la fenêtre. Le gémissement que j'avais distingué pénétra dans la chambre, et je crus l'entendre voltiger au-dessus de ma tête. La peur m'avait glacé; je prêtai une oreille attentive. Était-ce une orfraie ou tout autre oiseau de nuit qui avait jeté ce cri lugubre? Je ne pouvais m'en rendre compte, mais j'y répondis involontairement : — Vera! Vera! m'écriai-je, est-ce toi qui m'appelles?

Mon domestique Timofeï parut devant moi, stupéfait et à moitié endormi. Sa présence me rappela à moi; je bus un verre d'eau et passai dans la chambre voisine, mais c'est en vain que j'essayai d'y dormir. Mon cœur battait, et ses battemens me tenaient éveillé. D'ailleurs toute idée de bonheur avait fui; je n'osai même plus m'abandonner aux doux rêves que je formais la veille.

Le lendemain, à l'heure du dîner, je montai en voiture pour me rendre chez Priemkof. Il vint à ma rencontre d'un air inquiet. — Ma femme est malade, me dit-il; elle est couchée; j'ai été obligé d'envoyer chercher le docteur hier soir.

— Qu'éprouve-t-elle?

— Je n'y comprends vraiment rien. Hier soir, elle avait voulu faire une promenade dans le jardin; mais elle était rentrée presque aussitôt hors d'elle-même et toute tremblante. Sa caméristé vint me chercher. J'entrai dans sa chambre et lui demandai : « Qu'as-tu donc? » Au lieu de me répondre, elle se coucha, et pendant la nuit elle se mit à délirer. Dieu sait ce qu'elle raconta. Elle parla de vous. La femme de chambre m'a rapporté des choses singulières : elle prétend que Verotchka a vu l'ombre de sa mère dans le jardin, et que celle-ci s'était avancée vers elle les bras ouverts.

Tu devines ce que je dus éprouver pendant que Priemkof me parlait ainsi.

— Tout cela, reprit-il, ce sont, bien entendu, des sottises. Cependant je dois avouer qu'il est déjà arrivé à ma femme des choses vraiment extraordinaires en ce genre.

— Pensez-vous que Vera Nikolaïevna soit sérieusement malade?

— Mais oui, elle est indisposée; la nuit a été mauvaise; maintenant elle est dans un état d'insensibilité complète.

— Qu'a dit le docteur?

— Il m'a dit que la nature de la maladie ne s'était pas encore déclarée. . . . . .

12 mars.

Je ne me sens point le courage de continuer ce récit comme je l'avais commencé, mon ami : cela ranime trop ma douleur. La *nature de la maladie*, pour parler comme le docteur, se déclara, et Vera en mourut. Elle ne survécut pas plus de deux semaines au jour qui avait été fixé pour notre fatal rendez-vous. Je la vis une dernière fois sur son lit de douleur. C'est de tous les souvenirs de ma vie le plus pénible. Le docteur m'avait déjà dit qu'il n'y avait plus d'espoir. La soirée était avancée, tout le monde reposait. Je m'avançai avec précaution de la porte de sa chambre, et je jetai les yeux sur elle. Étendue dans son lit, elle avait les yeux fermés; ses joues amaigries étaient colorées par la fièvre. J'étais là immobile à la contempler, lorsque tout à coup elle ouvrit les yeux et les arrêta sur moi; puis, à mon grand effroi, elle se souleva sur son lit, et, me tendant sa main desséchée, elle me dit :

Que vient-il faire dans ce lieu sacré?
Celui-là... celui qui est là (1).....

Le son de sa voix me parut si effrayant, que je pris la fuite. Pendant toute sa maladie, elle ne cessa presque pas de penser à *Faust*, à sa mère, qu'elle nommait tantôt Marthe, tantôt la mère de Gretchen...

J'ai suivi le corps de Vera au cimetière; mais depuis ce jour j'ai tout abandonné, et je me suis fixé ici pour le reste de ma vie.

Pense maintenant, mon ami, pense à cette femme dont l'existence a été si courte. Comment expliquer, comment concevoir l'intervention des morts dans la vie réelle? Je l'ignore, et personne ne pourra jamais répondre à cette question; mais n'hésite plus à reconnaître que ce n'est point dans un accès de misanthropie que j'ai renoncé au monde. Je ne suis plus celui que tu as connu jadis; je crois maintenant à beaucoup de choses que je traitais autrefois de folies. Depuis ma réclusion volontaire, j'ai beaucoup pensé à cette malheureuse femme, — à cette malheureuse *jeune fille*, allais-je dire, — à son origine, au mystérieux concours de circonstances indépendantes de notre volonté que nous autres aveugles nous nommons le *sort*. Qui sait si chacun des êtres humains qui quitte cette terre n'y laisse point des germes destinés à s'y développer après sa mort? Qui nous dira jamais le lien mystérieux qui unit les destinées de l'homme à celle de ses enfans, à toute sa postérité, et si ses penchans ne réagissent point sur elle comme ses fautes? Inclinons-nous, tous tant que nous sommes, devant l'inconnu.

Oui, Vera est morte et j'ai survécu! Je me rappelle que, lorsque

(1) *Faust*, première partie.

j'étais encore enfant, nous avions à la maison un beau vase d'albâtre transparent; aucune tache n'en altérait l'admirable et virginale blancheur. Un jour, étant resté seul, je remuai le socle sur lequel il était posé;... le vase tomba et se brisa en mille pièces. Je faillis en mourir de peur, et restai immobile devant ces débris. Mon père entra, et, voyant l'accident, il me dit : « Eh bien! qu'as-tu fait là? C'est fini; notre beau vase est perdu à jamais, rien ne pourra nous le rendre. » Ces paroles me désolèrent; je me mis à sangloter, je crus avoir commis un crime.

Je suis devenu un homme, et je viens de briser, avec la légèreté de l'enfance, un vase mille fois plus précieux.

J'ai eu tort de dire, en parlant de moi, que je ne m'attendais pas à un dénoûment aussi inattendu, et que je ne soupçonnais même pas ce qui se passait dans le cœur de Vera. Il est vrai qu'elle a su se taire jusqu'au dernier moment. J'aurais dû fuir dès que je commençai à sentir que je l'aimais, que j'aimais une femme mariée; mais je restai, et dans le désordre dont je fus l'auteur, un être admirable a trouvé sa fin, et c'est avec désespoir que j'envisage les conséquences de ma faute...

Oui, en vérité, Mme Eltsof veillait avec un soin jaloux sur sa fille. Elle la préserva jusqu'à sa mort, et, au premier pas imprudent de celle-ci, elle l'a entraînée avec elle dans la tombe...

Mais il est temps de finir. Je ne t'ai pas conté la centième partie de ce que j'aurais pu t'avouer; il m'a été déjà bien assez pénible de te parler comme je l'ai fait. Que tout ce que j'ai rappelé s'ensevelisse de nouveau au fond de mon cœur. En finissant, j'ajoute que je dois à l'expérience de mes dernières années une seule conviction, c'est que la vie n'est pas un amusement, une simple distraction; elle n'est même point une jouissance, mais une tâche pénible. Le sacrifice, un sacrifice continu, voilà quel en est le sens secret, le mot de l'énigme. Il ne s'agit point de chercher à satisfaire ses désirs, quelque élevés qu'ils puissent être; il s'agit de remplir son devoir. Telle est la tâche que l'homme doit s'imposer. S'il secoue la lourde chaîne du devoir, il ne parviendra jamais à atteindre sans tomber le terme de sa carrière; mais dans notre jeunesse nous croyons aller d'autant plus loin et plus agréablement que nous nous sentons plus libres. Cette erreur est permise à la jeunesse, mais il est honteux de la caresser lorsque la sombre vérité nous a enfin regardés en face.

Adieu. Autrefois j'aurais ajouté : « Sois heureux; » aujourd'hui je te dirai : « Tâche de vivre, c'est moins facile que tu ne le penses. »

IVAN TOURGUENEF.

(Traduit par M. H. DELAVEAU.)

DU

SYSTÈME PROHIBITIF

EN FRANCE

DANS SES RAPPORTS AVEC LES CLASSES OUVRIÈRES

ET AVEC LES INTÉRÊTS BRITANNIQUES

I. *Rapport de M. Mimerel au conseil-général du Nord* (session de 1856) *sur le vœu à émettre au sujet du projet de loi portant retrait des prohibitions.* — II. *Plus de prohibition pour les fils de coton*, par M. Jean Dollfus, Paris 1855.

O fortune propice! faisons des libations aux dieux! La littérature française vient de s'enrichir d'une nouvelle production de M. Mimerel; c'est un rapport au conseil-général du Nord sur le projet de loi portant retrait des prohibitions auquel le corps législatif, au grand étonnement du public, fit le médiocre accueil que l'on connaît. Cette production est d'une haute importance. Ce n'est pas qu'elle ait un grand mérite littéraire : c'est d'un français assez négligé, on y rencontre des phrases qui rappellent cette sorte de latin qu'on nomme le latin de cuisine, et çà et là des métaphores qui feront dresser les cheveux sur la tête à M. Villemain. Le fond de cette œuvre est-il supérieur à la forme? Non, la pensée ne s'y recommande ni par l'élévation ni par la justesse, et la dialectique en est faible; mais qu'importent ici le style et la philosophie? Les autres écrivains de notre temps, ceux-là même qui tiennent le sceptre de la littérature française, que font-ils, à quoi réussissent-ils? Le résultat de toutes leurs veilles est de nous intéresser à Mme de Longueville, à Cromwell ou à la comtesse de Stafford, à Marie Stuart ou à Charles-Quint,

ou de nous faire tressaillir au récit de la soirée de la bataille d'Essling. Qu'est-ce que tout cela auprès des succès de M. Mimerel? Pendant que les plus illustres auteurs barbouillent du papier, il écrit, lui, sur les tables de bronze de l'histoire; tandis que les princes des lettres font le récit des événemens, de sa puissante main il les pétrit et les jette dans le moule. Que dis-je? il répète les prodiges de Josué! Le vaillant capitaine d'Israël, un jour de victoire, dit au soleil de s'arrêter, et il fut obéi. Le chef des prohibitionistes, un jour où son armée était ébranlée par le mouvement général qui porte les peuples à unir leurs intérêts et à resserrer leurs relations commerciales, où la cause de la prohibition semblait perdue sans retour, a signifié à ce mouvement, qu'on eût supposé aussi irrésistible que la marche des astres, qu'il eût à s'arrêter, et le mouvement s'est suspendu : regardez plutôt autour de vous. La levée des prohibitions n'est-elle pas ajournée à cinq ans? Josué fit remonter le Jourdain vers sa source, M. Mimerel oblige le courant de la civilisation d'aller en arrière. Josué, du son de sa trompette, a renversé les murailles de Jéricho : à la voix de M. Mimerel, la muraille de Chine érigée autour de nos frontières, qui croulait de toutes parts, a réparé ses brèches, et la voilà qui, de nouveau solide sur ses fondemens, défie tous les assauts. Auprès de ce pouvoir surnaturel, qu'était celui de nos rois, qui se bornait à guérir un vilain mal au cou? Si M. Mimerel conserve de la modestie, il a un mérite sans égal, et pour tant de vertu stoïque le moins que puisse faire l'Académie française est de venir en corps déposer à ses pieds le prix Montyon.

Rappelons dans quelles circonstances cette œuvre s'est produite. L'industrie française s'était montrée tellement avancée, tellement forte aux deux expositions universelles de Londres et de Paris, et surtout à la dernière, que, de toutes parts, ce ne fut plus qu'une voix contre la prohibition, qui est l'*alpha* et l'*oméga* du tarif des douanes françaises pour les objets manufacturés. La prohibition succombait ainsi, étouffée sous les couronnes décernées à l'industrie nationale. Les prohibitionistes les plus renforcés en avaient fait leur deuil. Si, le lendemain de la distribution solennelle des récompenses, *le Moniteur* avait contenu un décret portant l'abolition de toutes les prohibitions dans un délai d'un an ou de six mois, personne n'en eût été surpris, pas une plainte n'eût été proférée. On fut même généralement étonné alors du silence que gardait le gouvernement, on regrettait qu'il ne profitât pas de l'unanime disposition des esprits; mais tout le monde semblait si bien convaincu ou résigné, que le gouvernement ne voyait pas d'inconvénient à attendre. Il aurait pu procéder par la voie d'un décret, sauf à demander la sanction législative après que l'expérience aurait prononcé et

rassuré les esprits timides. Il en avait parfaitement le droit. Qu'un homme impartial étudie, dans ses origines et dans ses rapports avec les modifications successivement apportées au tarif des douanes, l'art. 34 de la loi du 17 décembre 1814, dont on s'appuie pour prétendre que la loi est le seul instrument avec lequel il soit permis de toucher à la prohibition : il reconnaîtra bien vite que c'est là une disposition désormais caduque. Le gouvernement cependant, par un scrupule honorable en soi, ou par esprit de ménagement, crut convenable d'associer le corps législatif à la mesure, en faisant de la levée des prohibitions l'objet d'une loi. Malheureusement, par l'effet de causes toutes fortuites, le projet de loi fut présenté tardivement, lorsque le corps législatif n'était plus qu'à quelques jours de la clôture de la session. Les intérêts privés qui profitent ou croient profiter de la prohibition tirèrent parti de cette circonstance avec une habileté et une activité qu'on doit admirer, tout en regrettant qu'il en ait été fait un pareil usage. Ils entreprirent de faire vivre la prohibition, que l'on supposait morte, et dont il semblait qu'on ne dût plus s'occuper que pour en célébrer les funérailles. Le ban et l'arrière-ban furent convoqués, ce qui était facile au moyen d'une forte organisation qu'on s'était donnée de longue main, et ils apportèrent avec eux une montagne d'objections. Le projet de loi, qui ne péchait que par excès de circonspection, car en général les droits proposés pour remplacer la prohibition étaient exorbitans, fut sérieusement représenté comme mettant l'industrie nationale en danger. C'est en vain que le gouvernement, par une seconde édition du projet, augmenta encore ces droits démesurés : le corps législatif, entraîné par l'influence prohibitioniste, se sépara sans que le projet fût discuté.

A peu de temps de là, les conseils-généraux des départemens se réunirent. Ils résistèrent beaucoup mieux que le corps législatif aux pressantes démarches du parti prohibitioniste ressuscité. Dans cinq ou six départemens tout au plus, ils se prononcèrent pour la prohibition. La campagne des prohibitionistes cependant ne fut pas stérile : le 17 octobre 1856, *le Moniteur* a parlé, et, tout en maintenant le principe de la levée de toutes les prohibitions, on en ajourne l'application au 1er juillet 1861, ce qui laisse aux prohibitionistes les plus grandes espérances. Parmi les causes de ce revirement, il paraît qu'on doit compter le rapport de M. Mimerel. C'est ainsi un document historique dont il sera parlé dans mille ans d'ici, lorsque quelque Heeren du temps récrira l'*histoire du commerce dans l'antiquité*. A plus forte raison pour l'époque actuelle cette pièce est-elle d'un intérêt considérable.

La thèse que soutiennent les prohibitionistes par l'organe de leur

chef peut se résumer ainsi : la prohibition est le salut de nos populations ouvrières; l'abandon du système prohibitif par la France serait pour l'Angleterre une bonne fortune incomparable, et pour notre patrie un désastre. Chacune de ces propositions appelle une discussion séparée, que je vais essayer.

I. — SI LA PROHIBITION EST LE SALUT DES POPULATIONS OUVRIERES.

Parlons d'abord des classes ouvrières. M. Mimerel ne se lasse pas de dire que si l'on supprime la prohibition, les marchandises étrangères inonderont le marché français, et que du coup nos ateliers seront fermés. Il y a quelque quinze ans qu'on nous répète cette opinion, doublée de toutes les affirmations imaginables; mais ces affirmations sont-elles bien convaincantes? Quelle que soit l'autorité de M. Mimerel, sa parole n'est pas encore parole d'Évangile, et pour s'accréditer, toute théorie, même celle de la prohibition, se produisant sous les auspices des hommes les plus puissans dans l'état, est tenue de s'appuyer sur l'expérience. Or, depuis l'époque où M. Mimerel est entré en campagne dans l'intérêt de la prohibition et l'a proclamée le palladium de l'industrie, ce que personne n'avait fait avant lui, la prohibition a été abolie dans bien des états, en Angleterre d'abord, en Hollande de même, ainsi qu'en Piémont; elle l'a été en Autriche; l'Espagne et la Russie n'en ont plus que des vestiges. La Prusse ne l'a jamais connue, depuis 1814 au moins. Les ateliers de ces peuples sont-ils déserts pour cela? Assurément non; ils sont de plus en plus actifs. La France est hors ligne pour la prohibition : les 19/20es des objets manufacturés sont prohibés par notre tarif; mais enfin il y a bien çà et là quelques articles qui ne sont pas prohibés, — les tissus de soie et de lin par exemple, la filature du lin, et certaines variétés de la filature de la laine. Or la production de ces articles, chez nous, est-elle nulle? N'est-elle pas au contraire considérable et toujours croissante? En France même, depuis 1836, on a levé quelques prohibitions; les industries qui ont perdu cet abri ont-elles succombé? ne sont-elles pas plus florissantes? Il y a un peu plus d'un an, un décret a provisoirement levé la prohibition dont étaient frappés les navires construits à l'étranger, et ces navires ont la faculté d'être francisés moyennant un droit modique. La construction des navires en France en a-t-elle éprouvé du dommage? Il ne faut donc pas dire que la prohibition est la condition de l'existence de nos ateliers. Et pour qu'elle le fût, pendant que les autres nations s'en passent si aisément, il faudrait que nous fussions au plus bas degré de l'échelle.

La prohibition n'est pas le seul moyen de garantir l'industrie na-

tionale de ce qu'il peut y avoir de trop vif dans l'étreinte de la concurrence étrangère. Il y a les droits protecteurs, qui ont leur efficacité apparemment. Quand le gouvernement a voulu abolir la prohibition par ce projet de loi que M. Mimerel a foudroyé, il proposait d'y substituer non pas la liberté commerciale, mais des droits pour la plupart excessifs. En fait, la situation commerciale de la France n'eût pas été modifiée; elle ne l'eût été qu'au point de vue des principes qui servent de fondement aux sociétés policées et civilisées. Les prohibitionistes tiennent au fait et se soucient fort peu des principes d'une civilisation avancée, car ils se jouent volontiers de la liberté du domicile, de la liberté individuelle et de la dignité humaine, puisque les visites domiciliaires, les visites à corps et la dénonciation soldée sont l'escorte obligée de la prohibition, qui est leur idole. Il semble donc qu'ils auraient dû en conscience remercier le gouvernement, au lieu de repousser son projet. Leurs adversaires naturels, les partisans de la liberté du commerce, leur donnaient un exemple qu'il eût été de bon goût de suivre. Suivant les amis de la liberté commerciale en effet, les droits protecteurs eux-mêmes, du moment surtout qu'ils sont élevés, ont de graves inconvéniens, et on ne saurait les admettre que sous la condition qu'ils soient modérés et décroissans, de manière à permettre toujours l'action stimulante de l'industrie étrangère sur les producteurs nationaux; mais tout en trouvant fort exagérés la plupart des droits proposés, les partisans de la liberté du commerce ne combattaient pas le projet de loi. Ils se résignaient à attendre que la pratique de ces droits exorbitans eût éclairé les esprits rebelles. Pourquoi, du côté des protectionistes, n'a-t-on pas imité ces dispositions conciliantes?

On dit : La concurrence étrangère causerait la baisse des prix; cette baisse elle-même amènerait forcément la réduction des salaires; donc il faut absolument, dans l'intérêt des populations, écarter la concurrence étrangère et fermer hermétiquement notre territoire aux produits étrangers; donc il faut perpétuer la muraille de Chine en conservant à jamais la prohibition. Ce raisonnement pèche par la base. Il n'est pas exact de dire que la concurrence étrangère ferait nécessairement baisser le prix des marchandises manufacturées, de manière à en compromettre la production. Un grand nombre d'objets manufacturés sont produits chez nous à aussi bon marché qu'au dehors; ce sont tous les articles que nous exportons. Ils représentent déjà près de 1,100 millions. Si l'auteur du manifeste prohibitioniste voulait bien se reporter au *Tableau du Commerce* de 1855, il y verrait, page XIII, que le montant de nos exportations en produits fabriqués a été de 1 milliard 80 millions : de là il y aurait à défalquer ce qui va dans nos colonies, qui sont des marchés réser-

vés; mais on peut lire, page IX du même document, que les colonies, l'Algérie comprise, ne figurent dans notre commerce extérieur que pour une proportion de 8 pour 100, ce qui laisse un bon milliard au commerce de concurrence. Si ensuite on examine de quoi se compose ce milliard, on reconnaîtra que toutes les grandes catégories de marchandises à peu près y figurent (tableau 10, page XLIII). On y aperçoit en effet les tissus de laine, de coton, de lin et de chanvre, de soie, de fleuret, ainsi que ceux de crin, le papier et ses applications, les ouvrages en métaux, les peaux ouvrées ou simplement tannées, l'orfévrerie, la bijouterie, les modes, l'horlogerie, la coutellerie, les articles multiples de l'industrie parisienne, la parfumerie et les savons, les armes, les plaqués, les fils de coton et de laine, les sucres raffinés, la poterie, les verres et cristaux. C'est en un mot, à peu de chose près, toute l'encyclopédie industrielle, et la plupart de ces articles figurent sur la liste pour de grosses sommes. Je ne parle pas des produits naturels, des denrées agricoles proprement dites, telles que les vins et les spiritueux, les céréales, les laines brutes, la garance, la soie, les bois communs, les œufs, le beurre, les fruits, les graines et fruits oléagineux, le bétail, et d'autres articles semblables qui forment une autre masse d'exportations de 478 millions. La conclusion à tirer de là, c'est que rigoureusement la presque totalité de l'industrie manufacturière de la France, sans parler de l'industrie agricole, pourrait se passer non-seulement de la prohibition, mais même d'un droit protecteur quelconque, car lorsqu'on exporte une marchandise, on va provoquer la concurrence étrangère sur son propre terrain, et c'est la preuve qu'on ne la craint pas.

Autre circonstance qui ressort du *Tableau du Commerce*, et qui vient corroborer cette conclusion : celles de nos industries qui sont protégées par la prohibition sont comprises dans nos exportations pour une somme de quatre cents millions environ.

Si le tarif des douanes était modifié et qu'on en effaçât la prohibition, la baisse des prix, en supposant qu'il s'en manifestât quelqu'une de notable tant qu'on n'aurait pas fixé les droits au point qu'il faut pour que l'industrie française ressente quelque peu l'aiguillon de la concurrence étrangère (et ce n'est pas ce dont il s'agissait dans le projet de loi), — la baisse des prix causerait-elle du préjudice aux ouvriers? Est-il vrai qu'elle entraînerait forcément la baisse des salaires? M. Mimerel soutient que, pour que les prix tombent, il est nécessaire que les salaires soient amoindris. Est-ce juste? n'est-ce pas une autre de ses illusions ou de ses assertions téméraires?

Un moyen bien plus efficace que la diminution des salaires pour obtenir l'abaissement des prix est celui qui consiste à perfectionner

les procédés. M. Mimerel dit lui-même, dans le rapport qui nous occupe, qu'actuellement en France le prix des étoffes est quatre fois moindre qu'en 1816. Si, comme il le prétend, il était impossible aux prix de diminuer sans que les salaires fussent atteints d'autant, les salaires aujourd'hui ne seraient donc que le quart de ce qu'ils étaient il y a quarante ans. Or depuis cette époque les salaires n'ont pas été réduits, ils ont augmenté au contraire. Si le taux des salaires réglait seul le prix des marchandises, l'Angleterre est le pays d'Europe où tous les produits sans exception seraient le plus chers, puisque c'est incomparablement de toute l'Europe la contrée où la main-d'œuvre est au plus haut prix. Le royaume de Naples serait le pays qui produirait au meilleur marché, puisque les salaires y sont avilis. C'est précisément l'inverse de la réalité. L'Angleterre, qui a la main-d'œuvre la plus chère, produit à bon marché la plupart des articles manufacturés; le royaume des Deux-Siciles, où la main-d'œuvre est à vil prix, les produit chèrement. D'où la différence? C'est qu'en Angleterre on emploie les bons procédés, et on a le bon outillage. Dans les Deux-Siciles, on est mal outillé et on emploie des procédés arriérés.

Eh bien! la prohibition et en général les droits protecteurs, lorsqu'ils sont élevés, amortissent l'aiguillon qui oblige les chefs d'industrie à perfectionner les procédés et à s'emparer des perfectionnemens inventés soit à l'intérieur, soit chez les autres peuples. La concurrence étrangère est un stimulant indispensable pour suppléer à ce que la concurrence intérieure peut avoir et a souvent d'insuffisant. En l'absence de la concurrence étrangère, et surtout lorsque celle-ci est anéantie par la prohibition, il se produit des faits du genre de celui qu'a raconté M. Jean Dollfus au sujet de vieux métiers à filer le coton qui dataient de 1810, époque depuis laquelle trois ou quatre générations de métiers de plus en plus parfaits se sont remplacées l'une l'autre. Ces antiques appareils, que M. Jean Dollfus avait fait démonter, gisaient sous un hangar, lorsqu'un habitant des Vosges vint le trouver et lui proposa de les acheter. — Et que voulez-vous faire de ces vieilleries? dit M. Jean Dollfus, je les ai démontées, et j'aurais dû le faire bien plus tôt. Il y a infiniment plus d'avantage à travailler avec les métiers modernes, les métiers renfileurs. — Que vous importe? reprit l'habitant des Vosges; sous le système prohibitif, qui rend le filateur maître du marché quels que soient ses mécanismes, je gagnerai encore de l'argent avec ces métiers. J'en gagnerai d'autant plus que vous me les aurez vendus comme vieux bois et vieux fer. — A l'heure qu'il est, ces gothiques métiers travaillent dans les Vosges. Verrait-on rien de pareil, si nous avions un tarif modéré, au lieu de la prohibition?

Lorsque la concurrence étrangère est écartée par la prohibition ou

par des droits exagérés, il est encore un autre abus que subit le public : c'est que les producteurs nationaux se coalisent pour n'améliorer leurs procédés qu'à leurs heures, ou, en supposant qu'ils les aient améliorés, pour fixer de la façon la plus arbitraire les prix que le public aura à payer. Cette entente cordiale contre la bourse du public consommateur est parfaitement aisée dans les industries qui ne comptent qu'un petit nombre d'ateliers. Elle devient possible dans les autres, sinon facile, aujourd'hui que la tendance aux *fusions* est si fortement prononcée. Par le moyen des comités qui se sont constitués dans la plupart des industries, sous prétexte de la défense du travail national, ce concert entre les producteurs contre l'intérêt public est pratiqué même dans les industries où il existe un grand nombre d'établissemens. On en est venu à ce point, dans quelques-unes, qu'on notifie périodiquement au public qu'il a été convenu, dans une réunion tenue en telle ville, que désormais les prix seraient tels ou tels. Contre de pareils coups d'autorité il n'y a de refuge que dans la concurrence extérieure. Qu'on tempère, s'il le faut, l'action de l'industrie étrangère par des droits, mais du moins qu'on ne laisse pas plus longtemps le public désarmé contre des exigences injustifiables, et à la merci de ces monopoles.

A titre de consommateurs, les populations ouvrières des champs et des villes sont victimes de ces combinaisons, que provoque ou favorise le système prohibitif. Elles sont ainsi dans la même situation que si leurs salaires avaient été diminués. Ce n'est pas tout cependant : il est facile de constater aussi que le régime prohibitif agit directement sur les salaires, pour en empêcher la hausse naturelle ou pour la restreindre.

Pour être dans le vrai en effet, il faudrait renverser le raisonnement de M. Mimerel, et dire : L'amélioration du sort des ouvriers a suivi d'une manière générale le perfectionnement des procédés et des méthodes, il est dans la nature des choses qu'elle le suive encore. Donc, pour procurer à l'ouvrier des conditions d'existence meilleures, il faut donner à l'industrie française un nouveau degré d'avancement. Il faut la placer dans une situation telle qu'elle n'ait plus rien à envier à personne en fait de progrès. A cet effet, il ne manque plus rien à l'industrie française, si ce n'est le stimulant de la concurrence étrangère. Forte comme elle est, c'est un aiguillon dont l'atteinte ne peut la blesser, et dont au surplus rien n'empêche de modérer l'action par des droits qui n'auraient pas besoin d'être élevés. Nous tous donc qui nous préoccupons d'améliorer le sort des ouvriers, provoquons l'intervention, convenablement tempérée, de la concurrence étrangère. Par là, en outre, on fera cesser cette organisation de monopole qui, lors même que les prix de revient ont été fortement diminués par le perfectionnement des procédés, maintient

élevés les prix de vente. Tel est le langage que tiendra, si elle prend la peine d'y réfléchir après avoir examiné les faits, toute personne qui éprouve cette vive sympathie pour les masses populaires que professe sincèrement, je le crois, l'école prohibitioniste, mais dont il lui reste peut-être à administrer la preuve effective.

C'est ici le lieu d'insister sur l'étroite solidarité que je viens de signaler entre le degré d'avancement de l'industrie et les conditions de l'existence des populations. Avec une industrie perfectionnée, c'est-à-dire avec de bonnes machines, un bon outillage et des procédés conformes aux indications progressives de la science, on voit grandir rapidement, de manière à acquérir des proportions extraordinaires, la quantité (à qualité au moins égale) des produits de toute sorte qui correspond à une quantité déterminée de travail humain. Dans les sociétés peu avancées, comme sont les tribus arabes ou les villages de l'intérieur de la Russie, où la mouture du grain se fait de la manière la plus arriérée, c'est-à-dire à bras, le travail d'une personne appliquée à faire de la farine produit de quoi nourrir vingt-cinq bouches environ. Dans les moulins organisés comme nous en voyons beaucoup en France, avec les moteurs inanimés et les mécanismes savans dont l'homme s'assiste, à chaque ouvrier employé correspond la production de trois mille rations.

Voilà donc une industrie où le perfectionnement des procédés a multiplié la puissance productive de l'homme dans le rapport de 25 à 3,000, ou de 1 à 120. Dans l'industrie de la filature du coton, depuis moins de cent ans, par la substitution du métier à filer au rouet, par les améliorations que ce métier a subies, et par la mise en œuvre de plus en plus générale, dans les opérations diverses des arts, des forces naturelles, la progression est dans le rapport de 1 à 300 ou 350. Dans l'industrie de la filature du lin, un changement analogue s'est accompli depuis vingt ans. Des faits de ce genre peuvent s'observer dans toutes les branches de l'industrie. C'est l'honneur des soixante dernières années d'avoir imprimé à ce mouvement une rapidité et une étendue jusqu'alors inconnues. Or cet accroissement de la puissance productive de l'individu est synonyme de l'accroissement de la richesse générale, car la richesse d'une nation ou du moins son revenu annuel, c'est la masse annuelle des produits qu'elle suscite en tout genre. Quand les produits sont plus abondans avec une même quantité de travail, ainsi que je viens de le dire, cette abondance se révèle et se constate par le bon marché, et avec un même salaire en argent le pauvre a une existence meilleure : il est mieux nourri, mieux vêtu, mieux meublé. Avec cette production plus abondante, on peut réserver une part des produits; le montant de cette réserve représente ou plutôt constitue l'épargne annuelle de la nation, et c'est ainsi que se forment des capitaux qui fécondent

encore davantage le travail et provoquent la hausse des salaires. Le taux des salaires en effet est déterminé par le montant des capitaux disponibles rapproché du nombre des ouvriers.

Dans ce mouvement de progrès, qui cependant économise à un si haut degré le travail humain et semble au premier abord devoir en rendre superflue une certaine quantité, les bras des ouvriers trouvent un emploi de plus en plus étendu, et les populations ouvrières peuvent se multiplier sans cesser d'être pleinement occupées. Tout le monde sait, et c'est pourquoi je suis presque honteux de le répéter ici, que les perfectionnemens de l'industrie, l'emploi des machines et des méthodes perfectionnées, au lieu d'enlever du travail aux populations, donnent un débouché de plus en plus large à la main-d'œuvre. C'est un fait d'observation qui traîne dans tous les recueils, qu'il y a cent fois plus de personnes employées dans les imprimeries aujourd'hui qu'il n'y avait de copistes avant l'immortelle découverte de Guttenberg. Antérieurement à l'invention du métier à filer et des autres appareils ingénieux qu'emploie l'industrie du coton, on estimait que la Grande-Bretagne occupait, pour la filature et le tissage de ce textile, 7,900 personnes; vingt ans après, c'était déjà 350,000. Aujourd'hui l'industrie cotonnière, avec ses accessoires, fait travailler dans la Grande-Bretagne quinze cent mille ouvriers peut-être, sinon bien davantage, et les entretient convenablement avec leurs familles. Les chemins de fer, qui semblaient devoir prendre la place des chevaux et supprimer une multitude de rouliers et de messagistes, et à l'égard desquels les propriétaires producteurs de fourrages exprimaient à l'origine de vives alarmes, font vivre aujourd'hui directement ou indirectement deux fois autant de personnes et de bêtes que l'organisation antérieure du transport des marchandises et des hommes. Le secret de cette multiplication du travail et des emplois réside dans l'abaissement de prix que le perfectionnement des procédés fait éprouver aux marchandises et aux services, et dans l'extension qui s'ensuit pour la consommation ou l'usage.

Le but que doivent poursuivre une philanthropie éclairée et une politique populaire digne de ce nom, c'est d'activer et non pas de ralentir ce progrès de l'industrie, qui traîne à sa suite l'abondance, le bon marché, les gros salaires. C'est par là, et non par de creuses paroles sur *nos pauvres ouvriers*, comme je regrette d'en lire dans le nouveau manifeste prohibitioniste, qu'on élèvera le niveau de l'existence des populations, et qu'on leur donnera le bien-être dont elles ont soif, le bien-être qu'elles méritent par leur patience et leur application au travail.

Avec la prohibition, par cela même qu'elle arrête le perfectionne-

ment de l'industrie en paralysant une partie des forces qui doivent l'exciter, on arrête, on le voit, la progression des salaires. Ainsi, soyons franc et appelons les choses par leur nom, les prohibitionistes ont beau se représenter comme les amis exclusifs des ouvriers; ils sont, malgré leur dire et malgré leur volonté, les adversaires systématiques de la cause populaire. Ils se croient les défenseurs du travail national, ils en sont les dangereux ennemis.

Il est un intérêt au contraire que la prohibition sert admirablement, et auquel elle sacrifie l'intérêt public : c'est cet intérêt de monopole auquel j'ai déjà fait allusion. Il existe un certain nombre d'industries, je citerai par exemple la filature du coton et les forges, dont la production est fréquemment insuffisante pour les besoins nationaux. Avec la prohibition ou les droits prohibitifs dont ils jouissent, les producteurs, dans ces deux industries, sont les maîtres absolus du marché. Ils se font payer dans la plupart des circonstances les prix qu'ils veulent. Des établissemens mal situés, mal outillés, mal dirigés, ne laissent pas de prospérer. Ceux qui sont bien placés et ont un bon outillage, ainsi qu'une bonne administration, réalisent (l'expression est d'un de ces messieurs) des *profits impertinens* (1). Les bénéficiaires véritables du régime prohibitioniste ne sont donc pas les populations ouvrières, dont il importe tant, pour le repos et pour l'honneur de notre société, d'améliorer la condition pénible; ce sont quelques catégories de personnes, fort peu nombreuses, qui n'ont aucun droit à jouir d'avantages exceptionnels au détriment de leurs concitoyens, et que le système prohibitioniste érige en une sorte d'aristocratie, levant sur le public des taxes, comme faisaient les seigneurs féodaux. Or apparemment, si la France a secoué la suprématie des Montmorency, des Rohan et des Châtillon, et si elle n'a plus voulu leur payer de redevances, ce n'est pas pour en servir aux maîtres de forges et aux filateurs de coton. Nous vivons sous le principe du droit commun, principe protecteur pour tous, mais égal pour tous. Que les maîtres de forges, les filateurs de

(1) Au sujet des profits qu'a procurés la filature dans ces dernières années, l'honorable M. Jean Dollfus, qui est lui-même un des plus grands filateurs de France, s'exprime en ces termes :

« En 1850, 52 et 53, le bénéfice moyen de la filature des numéros ordinaires pour calicot n'a pas été de moins de 60 centimes par kilogramme.

« En juillet, août et septembre 1850, il a été de 85 cent. par kilog., et de 78 à 80 cent. dans les mêmes mois de l'année 1852, ainsi que dans ceux qui viennent de s'écouler.

« Ces bénéfices de parfois 20 à 25 pour 100 sur les numéros ordinaires ont cependant été loin d'atteindre ceux que, depuis 1850, on réalise sur les filés fins et mi-fins, sur ces derniers surtout. Aussi tous les établissemens susceptibles de produire bien ou mal des filés mi-fins se sont-ils jetés sur ces numéros, qui ont rendu jusqu'à 40 pour 100 de bénéfices nets, c'est-à-dire plus que la façon totale. » (*Plus de Prohibition*, page 13.)

coton, et les autres intérêts que favorise par privilége le système prohibitif, se réclament avec courage et persévérance de ce principe salutaire toutes les fois que leurs droits légitimes seront méconnus, rien de mieux : ce n'est pas nous qui serions les derniers à joindre alors nos faibles efforts aux leurs; mais qu'ils renoncent à l'espoir de faire durer un régime qui est contraire à l'égalité des droits et qui entrave la marche du travail national, sous prétexte de le protéger. Qu'ils cessent de prétendre que ce régime est au profit des ouvriers. En cette matière comme en toute autre, l'intérêt des ouvriers ne sera garanti que par le triomphe du principe d'égalité, par la victoire définitive des idées du droit commun. Et n'est-il pas puéril de soutenir que si l'on implante dans la société un principe d'inégalité, la main qui en recueillera les fruits sera celle du pauvre et du faible?

Les prohibitionistes ont bien prévu qu'on leur demanderait pourquoi ils ne se contentaient pas de droits protecteurs. A cette objection, ils répondent, par l'organe de leur chef, que la prohibition est bien préférable, qu'avec la prohibition on a contre la marchandise étrangère des moyens d'action bien autrement efficaces, la recherche à l'intérieur, c'est-à-dire les visites domiciliaires escortées de la dénonciation soldée, et qui plus est, les visites à corps, par lesquelles on soumet à l'inquisition les parties les plus secrètes du vêtement. A cela, il est vrai, on réplique avec avantage que ce sont précisément ces formes violentes qui rendent odieuse la prohibition, si bien qu'aucun législateur, de sang-froid, n'a voulu l'adopter, qu'en effet elle ne s'est introduite dans notre tarif sur de grandes proportions que deux fois, alors que la passion publique était surexcitée, sous Louis XIV et sous la république française, et que dans ces deux cas elle s'y est établie à titre de mesure de guerre. On représente que les visites à corps et la dénonciation soldée, pour un objet pareil, sont des extrémités que repousse la morale publique; que la liberté du domicile est un des droits sacrés du citoyen chez les peuples civilisés, à ce point que lors même qu'il a été commis un grand crime, comme serait un parricide ou un attentat contre la sûreté de l'état, le code d'instruction criminelle refuse au procureur impérial de procéder aux visites domiciliaires autrement qu'avec l'autorisation préalable et expresse du juge d'instruction. Comment donc peut-il se faire que les visites domiciliaires s'exécutent dans les formes les plus sommaires, sans l'intervention d'une justice protectrice, lorsqu'il ne s'agit que d'un intérêt privé, comme la prétention d'un manufacturier d'écarter absolument la concurrence étrangère? Ces observations, qui pour d'autres auraient quelque poids, n'émeuvent pas nos prohibitionistes; ce qu'il leur faut à tout prix, c'est que la prohibition subsiste, qu'elle soit une

loi fondamentale du pays. Il leur paraît que le monopole d'une catégorie de fabricans qui trouveraient incommode de se tourmenter l'esprit pour égaler l'étranger, ou seulement pour résister à sa concurrence avec la protection d'un droit élevé, est quelque chose de sacré auquel on doit tout sacrifier, même les principes qui sont les garanties d'une société avancée. La répression de toute atteinte à un pareil monopole leur semble importer plus que la poursuite d'un forfait comme le parricide ou la tentative de bouleverser l'état; telle est leur idée. Quant aux visites à corps, auxquelles est sujette la fille ou la femme de chacun de nous lorsqu'elle repasse la frontière, qu'est-ce que cela prouve, sinon que le régime prohibitioniste est l'héritier de certaines prérogatives un peu excessives, il est vrai, des seigneurs féodaux? Mais c'est la démonstration du rang qu'occupe la prohibition parmi les institutions publiques de la France; l'amour-propre des prohibitionistes en est flatté et empêche leur pudeur de s'en alarmer.

Puisque les prohibitionistes ont un si grand effroi de l'industrie étrangère, je prendrai la liberté de leur soumettre une idée. Les risques auxquels on s'expose en introduisant des marchandises étrangères malgré les lois prohibitives, l'ennui de *vivre dans des transes continuelles*, de *toujours voir un douanier dans un acheteur, un dénonciateur dans un employé, un traître dans un concierge*, tout cela n'empêche pas la contrebande, et les administrations publiques ont plusieurs fois déclaré, en France et autrefois en Angleterre, qu'elle avait un tarif d'environ 30 pour 100. Or une augmentation de prix de 30 pour 100, que trouve énorme un consommateur qui la paie, ne paraît aux prohibitionistes qui la reçoivent rien de plus qu'une protection pusillanime, et c'est pourquoi l'on a poussé tant de cris aigus lorsqu'il s'est agi, dans le projet de loi de l'été dernier, de remplacer la prohibition par des droits dont quelques-uns par mégarde n'étaient guère de plus de 30 pour 100. Mais il existe une loi fort bien inscrite au *Bulletin des Lois*, sous la date du *dix-huitième jour du premier mois de l'an II*, en vertu de laquelle *toute personne qui fera importer, importera, introduira, vendra ou achètera, directement ou indirectement, des marchandises manufacturées ou fabriquées en Angleterre, sera punie de vingt ans de fers*. A la bonne heure, voilà une répression efficace. Je ne sache pas que la loi du *dix-huitième jour du premier mois de l'an II* ait jamais été formellement rapportée. Les prohibitionistes seraient donc fondés à en revendiquer la mise en vigueur. Qu'il soit entendu que la peine de vingt ans de fers subsiste contre tout homme qui se sert de rasoirs anglais ou porte un gilet de piqué anglais, ou contre toute femme qui met des bas faits à Manchester; ce sont des délits faciles à constater par des

descentes domiciliaires ou par la visite des toilettes au beau milieu de quelque grand bal, éclat qui a un précédent tout trouvé dans les visites personnelles que les femmes les plus élégantes et les plus raffinées de Paris sont tenues de supporter à la frontière, quelquefois dans un grenier, de la part d'une matrone dont les procédés et les mains ont la délicatesse que comportent des appointemens de 400 francs par an. Si ensuite il est fait quelques exemples, la prime de contrebande sera immédiatement doublée ou triplée, et la prohibition deviendra, comme on le disait autrefois de la charte, une vérité.

Du moment qu'en dehors de la prohibition l'industrie française est *sans possibilité d'existence* (ces expressions se lisent dans le rapport de M. Mimerel), qui pourrait s'étonner de mesures de ce genre? Il faudrait ne pas avoir une étincelle de patriotisme pour blâmer la résurrection de la loi du *dix-huitième jour du premier mois de l'an II* et des procédés au moyen desquels l'application en serait assurée.

M. Mimerel se plaint de ce que le gouvernement ait présenté le projet de loi portant retrait des prohibitions sans avoir procédé à une enquête préalable; mais, on vient de le voir, elle est toute faite, cette enquête, elle est complète dans le *Tableau du Commerce*. Ce document officiel démontre la force de nos ateliers, et il est contre la prohibition même un acte d'accusation. Aussi M. Mimerel n'a-t-il garde de le citer; on dirait qu'il le redoute à l'égal d'une composition libre-échangiste, de quelque ouvrage de Jean-Baptiste Say ou de Bastiat, ou d'un discours de Cobden. On assure que ce volume va être mis à l'index comme dangereux et subversif, et le directeur-général des douanes, qui a commis la faute de le rendre de plus en plus exact, lucide et lisible, est, dit-on, au moment d'être rangé au nombre des suspects, car enfin, c'est incontestable, par cette œuvre si bien élaborée il sert la cause de la liberté du commerce.

L'enquête est encore faite, non moins concluante, sous une autre forme dans le relevé des médailles décernées par les jurys des expositions de Londres et de Paris. A Londres, celles même de nos industries qui sont protégées par la prohibition absolue avaient remporté d'éclatans succès; mais les résultats de l'exposition de Paris sont plus frappans encore, et ils ont l'avantage de se rapporter mieux à la situation présente, puisqu'ils sont d'hier. Prenons pour exemple l'industrie cotonnière, celle de toutes pour laquelle les prohibitionistes ont poussé les plus grandes clameurs. Là, sur 245 médailles, dont 3 grandes médailles d'honneur collectives, 7 médailles d'honneur, 60 médailles de première classe, 175 de seconde classe, la France en a obtenu 136, savoir 1 grande médaille d'honneur collective (pour la ville de Rouen, si ardente aujourd'hui à vouloir qu'on prohibe), 3 médailles d'honneur ou près de la moitié, 38 médailles

de première classe ou près des deux tiers, 94 médailles de seconde classe ou plus de moitié.

II. — CE QUE SERAIENT LES POSITIONS RESPECTIVES DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE ET DE L'INDUSTRIE ANGLAISE, SI LA FRANCE ABANDONNAIT LA PROHIBITION POUR UN TARIF LIBÉRAL.

Un des moyens qu'ont employés les prohibitionistes pour se faire une nombreuse clientèle, et qui atteste en eux la connaissance du cœur humain, est de répéter sans cesse à l'industrie française qu'elle a un ennemi acharné qui a juré sa perte, et qu'eux seuls possèdent le moyen d'en déjouer la rage. Cet ennemi, ils en donnent le signalement :

Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.

C'est un monstre marin, c'est en un mot la *perfide Albion*. Cet ennemi est terrible,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Il est irrésistible, il ne faut pas tenter la lutte, contre lui elle serait sans espoir. Il n'y a qu'à fuir

..... sans s'armer d'un courage inutile,

et qu'à placer entre lui et soi l'obstacle d'une muraille à pic.

Voilà pourquoi les prohibitionistes recommandent de perpétuer la prohibition. On était pourtant plus brave quand on allait à l'assaut des médailles à l'exposition.

S'il est vrai qu'il y ait en France, parmi les classes les plus éclairées, un sentiment unanime et prononcé d'estime et de sympathie pour l'Angleterre, dont en effet la civilisation est tant avancée sous beaucoup d'aspects, on trouve des dispositions différentes parmi les masses populaires et même chez une bonne partie des classes moyennes. Là, les cris de haine tant répétés de 1792 à 1814 ont laissé des souvenirs, et l'Angleterre est réputée encore une irréconciliable ennemie employant tour à tour la violence et l'astuce, contre les maléfices de laquelle il faut constamment être en garde, et dont les bons procédés même sont suspects. Ces mauvais sentimens sont exploités par les prohibitionistes avec une persévérance et un esprit de suite qui les honorent peu, mais qui leur ont réussi. Ils ne se lassent pas de dire que la liberté du commerce est une invention anglaise, qu'elle est recommandée dans un intérêt anglais; ils ont même la charité de répandre des imprimés où il est dit que les personnes qui la réclament sont payées par l'Angleterre. Il y a dix ans, les meneurs de Paris firent imprimer à des myriades d'exemplaires un pla-

card destiné à être affiché dans tous les ateliers de la France, afin d'exciter les populations et d'enflammer les haines nationales. On en adressa des ballots dans les différentes villes de fabriques, et plus d'un de ces envois rencontra d'honorables manufacturiers qui en manifestèrent leur dégoût, et, au lieu d'afficher le placard, le renvoyèrent à ses auteurs (1).

La tactique des prohibitionistes est la même aujourd'hui qu'en 1846. Un des traits principaux du rapport de M. Mimerel est la même pensée, qui était particulièrement en relief dans le placard, qu'il s'agit d'*affamer les Français pour nourrir les Anglais*. Seulement, ce que le placard disait au figuré, M. Mimerel l'entend dans le sens propre. On prendrait littéralement de la bouche de nos ouvriers le pain qu'ils mangent, ce pain fait avec du blé qui a mûri dans les plaines de la Beauce ou de la Normandie, pour le mettre sous la dent des Anglais. La perfide Albion convoite nos céréales et notre viande; pour se les approprier, son plan est fort simple : c'est d'enlever leur travail à nos populations ouvrières, qui aujourd'hui consomment ces denrées, parce que nos agriculteurs alors les lui livreraient pour rien. Telle est la principale raison pour laquelle, dans son machiavélisme, elle s'est proposé de nous faire renoncer à la prohibition! M. Mimerel est au courant de toutes les circonstances de ce noir complot. Le placard de 1846 disait que c'était *un Anglais* qui avait apporté en France la doctrine commerciale dont on attendait la subversion de nos ateliers. M. Mimerel fait plus, il a découvert le nom de l'Anglais qui s'est chargé, en 1856, d'être l'artisan de notre ruine, et il le révèle. C'est *un sieur Mac Grégor, qui pré-*

(1) Voici comment était conçu ce placard :

« *De l'entrée des marchandises anglaises.* — Il ne faut pas être bien malin pour s'apercevoir que dans tout ceci on ne veut que favoriser l'intérêt de l'Angleterre.

« Aussi toute cette belle doctrine est-elle apportée en France par un Anglais.

« Ce qui étonne, c'est qu'il se trouve des Français pour répéter ses leçons.

« Ils semblent ne pas s'apercevoir que par là ils travaillent à ruiner le pays et qu'ils appellent l'Anglais à régner en France.

« Quand donc les chefs de manufacture s'opposent à l'entrée des marchandises anglaises, ils travaillent dans leur intérêt sans doute, mais bien plus encore dans celui de l'ouvrier et dans celui du pays.

« Sans doute aujourd'hui il y a souffrance, le pain est cher; c'est un motif de plus pour protéger le travail, et pour cela il ne faut pas faire entrer les marchandises anglaises.

« Il y a en Angleterre bien plus de misère qu'en France; elle cesserait bientôt, si nous n'empêchions pas les marchandises anglaises d'entrer chez nous. Voilà le fin mot de tout cela.

« Mais, pour nourrir les Anglais, il ne faut pas affamer les Français.

« Celui qui veut une semblable chose n'aime pas son pays, n'aime pas l'ouvrier.

« Aussi l'ouvrier n'aura pas confiance en lui. Il saura bien toujours lui dire que, quand il s'agit des Anglais, chefs et ouvriers en France n'ont qu'un même intérêt, une même pensée, un même cœur. »

tend avoir vu l'empereur à Saint-Cloud, et avoir obtenu de lui la promesse que toutes les prohibitions allaient être levées. Cet agent d'une politique infernale paraît avoir pour complices, sinon pour instigateurs, la chambre de commerce de Manchester et l'*ambassadeur anglais lord Clarendon* (lord Clarendon est plus qu'ambassadeur, il est ministre des affaires étrangères, et c'est une circonstance aggravante). « Les journaux font connaître, dit M. Mimerel, que la chambre de commerce de Manchester s'était rendue près de l'ambassadeur anglais, lord Clarendon, pour le prier de demander et d'obtenir, pour les tissus de l'Angleterre, un accès plus facile sur le marché français. Le noble lord promit; il le fit avec d'autant plus d'empressement, qu'il appréciait à sa valeur la faveur réclamée. »

Heureusement pour nous, M. Mimerel veillait; d'un œil ferme il suivait les pas des conspirateurs. S'il n'a pu empêcher la présentation du projet de loi portant retrait des prohibitions, il a fait mieux, il l'a fait échouer; mais sans lui tout était perdu.

Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle.

Il est pénible d'avoir à le reconnaître, mais c'est incontestable, on a obtenu le succès le plus complet avec ces commérages sur les Anglais. Les populations se sont émues à Rouen et dans deux ou trois autres grandes villes; plusieurs chambres de commerce ont éprouvé de vives inquiétudes ou ont parlé comme si elles en éprouvaient, et le 17 octobre le gouvernement, qui ne voulait pas compromettre la tranquillité publique, a publié par *le Moniteur* la note que l'on connaît, et qui remet au 1er juillet 1861 la levée des prohibitions. M. Mimerel se demande pourquoi ce *frémissement d'opinion, pourquoi cette fièvre d'inquiétude qui agite tout le corps industriel?* Il n'a qu'à relire son rapport pour avoir la réponse à la question qu'il pose. Au même moment où il présentait son rapport au conseil-général du Nord, les mêmes idées qu'il y expose au sujet de l'Angleterre étaient activement propagées parmi les ouvriers. On répandait parmi les populations ce qu'il dit en toutes lettres, que *par le changement de nos lois* (c'est-à-dire par la levée des prohibitions) *nos ouvriers* allaient être *appauvris et désœuvrés* au profit de l'Angleterre. On leur récitait cette fable, qu'il a consignée tout au long dans son rapport, que, dans les pays d'Allemagne où la prohibition n'existe pas, l'ouvrier reçoit un franc pour le même travail qui en vaut quatre à l'ouvrier français. Toutes ces assertions hasardées ont été commentées avec addition d'injures dans différentes brochures qu'on a distribuées aux ouvriers à Lille ou à Rouen. Voilà pourquoi l'opinion a frémi dans ces villes; ce n'est pas pour autre chose. Je tiens quelques-uns de ces écrits à la disposition de M. Mimerel.

En de telles circonstances, il n'est pas hors de propos de dire un

mot du rôle que joue l'Angleterre aujourd'hui dans la rénovation de la politique commerciale du monde civilisé, et des conséquences que pourrait avoir pour elle un changement du tarif des douanes françaises.

Rappelons d'abord que le principe de la liberté commerciale, vers lequel il est évident qu'on gravite de toutes parts en ce moment, n'est pas d'invention anglaise. Notre Turgot le soutenait énergiquement avant la publication de l'immortel ouvrage d'Adam Smith, *la Richesse des nations*. Avant Turgot, Franklin en avait parlé dans ce langage d'une saisissante simplicité qui lui est propre, et si l'on remontait plus avant dans l'histoire, on verrait que, dans plusieurs contrées, des esprits éminens l'avaient recommandé déjà depuis des siècles. Chez nous, les délibérations des états-généraux en avaient retenti, et Jean Bodin demandait la liberté du commerce dans les états de Blois, sous le règne de Henri III.

L'Angleterre est-elle pour quelque chose dans la présentation du projet de loi portant retrait des prohibitions, qui a marqué la fin de la session dernière du corps législatif? Est-ce *un sieur Mac Grégor* qui l'a provoquée, ou bien est-ce la chambre de commerce de Manchester épaulée par lord Clarendon? Pour trouver la réponse à cette question, il suffit de se souvenir de l'impression qu'avaient laissée sur tous les esprits l'exposition universelle de Londres en 1851 et plus encore celle de Paris en 1855. La pensée qu'a eue le gouvernement d'abolir les prohibitions est née des succès prodigieux qu'avait obtenus l'industrie française dans ces solennités. D'un bout à l'autre, le cabinet anglais a été aussi étranger à ce qu'a fait le gouvernement français qu'a pu l'être le roi de Tombouctou. L'administration française a agi de son propre mouvement, elle a voulu effacer du tarif français une disposition violente qui n'y avait été introduite qu'à titre de machine de guerre, dans des temps où la France était à l'état d'hostilité furieuse avec toute l'Europe; elle s'est proposé de suivre l'exemple que les autres peuples nous avaient donné, car le bon sens du reste de l'Europe avait déjà répudié la prohibition. Pour cette amélioration, qui au surplus, dans les termes où elle se produisait, était purement négative au point de vue de l'agrandissement des relations commerciales, le gouvernement français n'avait besoin de l'avis de personne. Il était suffisamment averti par le sentiment qu'il a des hautes convenances de la politique internationale.

Que la chambre de commerce de Manchester ait exprimé au gouvernement de son pays le désir de voir adoucir les incomparables rigueurs de notre législation douanière, et qu'en conséquence le cabinet britannique ait fait quelques communications au gouvernement français, c'est assez douteux, je dirai bientôt pourquoi, mais ce n'est

pas impossible; des faits semblables se passent tous les jours entre les différens états. Combien de fois en France les chambres de commerce n'ont-elles pas pétitionné pour que le gouvernement facilitât l'écoulement des marchandises françaises à l'étranger, et à cet effet demandât des changemens à la législation douanière des autres peuples! et combien de fois les agens de la France à l'étranger n'ont-ils pas été chargés de présenter des observations dans ce sens aux gouvernemens près desquels ils étaient accrédités! En supposant donc que, sur la demande de la chambre de commerce de Manchester, lord Clarendon eût appelé l'attention du gouvernement français sur les exagérations de notre tarif, ce ne serait que la répétition de ce qui se pratique journellement en Europe, et dont la France a offert cent fois l'exemple. Ce n'était pas le lieu de s'émouvoir. M. Mimerel a, je n'en doute pas, la volonté d'être juste envers tout le monde, même envers les Anglais; pourquoi donc, lorsqu'il les fait apparaître, les place-t-il tant à contre-jour? La démarche qu'il attribue au commerce de Manchester n'est pas la seule qui ait été faite dans cette importante cité au sujet des échanges avec la France. On y a, par exemple, formellement sollicité, par une pétition au parlement, la suppression du droit protecteur de 5 à 15 pour 100 dont restent frappées en Angleterre les soieries françaises, et eux-mêmes, les fabricans anglais de soieries, se sont associés à cette démonstration. Cette attitude vis-à-vis de l'industrie française n'est pourtant point celle de gens qui aspirent à affamer la population de nos ateliers, afin que la Beauce, la Normandie et la Bretagne ne soient plus labourées que pour nourrir les ouvriers anglais. Puisque M. Mimerel voulait bien s'occuper de l'éducation des manufacturiers français au sujet des dispositions de l'Angleterre envers eux, et des effets qu'aurait pour l'industrie nationale la levée des prohibitions, il aurait pu leur rappeler un fait sur lequel ils ne sont pas suffisamment édifiés, et qui ne laisserait pas de les éclairer sur leurs devoirs envers leur pays et envers eux-mêmes, à savoir que lorsque le gouvernement anglais avait opéré la grande réforme douanière de 1842 et 1846, il avait non-seulement aboli ce qui restait de prohibitions, mais encore réduit à un taux modique et dans plusieurs cas complétement supprimé les droits sur les marchandises étrangères, sans demander la réciprocité à personne, non par l'effet d'un de ces sentimens d'abnégation irréfléchie dont la politique n'est pas la place naturelle, mais parce qu'il avait considéré ce qui est éminemment vrai dans la situation actuelle des choses parmi les peuples civilisés, que, par elle-même, la liberté du commerce est un grand bien, une source de travail et de richesse pour les états, indépendamment des changemens que l'étranger peut, en retour, apporter à son

tarif. Il aurait ajouté que l'événement avait justifié, au-delà de toute espérance, ces prévisions d'une politique à la fois généreuse et féconde; que depuis que l'Angleterre reçoit avec tant de libéralité les productions des autres peuples, la masse de ses exportations a doublé, ses populations ont plus que jamais du travail et vivent dans un bien-être qui jusqu'alors leur avait été inconnu. Il aurait terminé en leur apprenant que l'opinion protectioniste, très puissante encore en Angleterre à l'époque où sir Robert Peel accomplit la grande réforme, y avait été successivement abandonnée de ses fidèles, et aujourd'hui n'y comptait plus un adhérent, tant les faits ont parlé haut et tant la liberté commerciale s'est trouvée bienfaisante pour ceux-là même qui l'avaient redoutée!

Dire que l'Angleterre a fortement réduit ou supprimé les droits dont naguère étaient frappées chez elle les marchandises étrangères, sans demander la réciprocité à personne, c'est énoncer implicitement cet autre fait, qu'elle a renoncé aux traités de commerce particuliers avec telle ou telle nation, et qu'elle s'est imposé la règle de s'abstenir d'observations à l'adresse des autres gouvernemens touchant leurs tarifs de douanes. Si elle prêche aux autres nations, et en particulier à la France, le principe de la liberté du commerce, ou les mesures préparatoires de ce grand progrès politique et social, comme serait chez nous la levée des prohibitions, ce n'est plus par des notes diplomatiques, c'est, ainsi que lord Palmerston le disait l'autre jour à Liverpool, uniquement par son exemple; c'est par le spectacle éloquent des immenses avantages qu'elle en retire pour le développement de sa richesse et de son travail, pour le bien-être de ses populations et pour sa tranquillité intérieure.

On s'expliquerait le langage de M. Mimerel au sujet de l'Angleterre, s'il fût tombé dans une léthargie profonde, semblable à celle de *la Belle au bois dormant*, il y a quelque soixante ans, sous le directoire, lorsqu'on venait de promulguer la loi du 10 brumaire an v, dont on sait que le titre est : *Loi qui prohibe l'importation et la vente des marchandises anglaises*, lorsque tous les échos répétaient des cris de haine contre *Pitt et Cobourg*, et s'il ne se fût réveillé qu'en 1856, juste au moment de la présentation du projet de loi portant retrait des prohibitions. Mais M. Mimerel n'a pas dormi de l'an v à 1856; il a été mêlé aux affaires de sa patrie. Il connaît l'industrie française, et il en exalte la force, le génie et les ressources dans toutes les occasions, excepté lorsqu'on parle d'apporter une modification aux lois de douanes, car alors, à ses yeux et dans son langage, l'industrie nationale, par un changement à vue, devient la dernière de l'Europe, la plus impuissante, la plus incapable de résister à une épreuve quelconque. Il a été membre du jury international à Lon-

dres dans l'exposition universelle de 1851, à Paris dans celle de 1855. Dans l'un et l'autre de ces deux grands concours, il n'aura pas manqué d'interroger ses collègues au sujet de cette question des douanes qui le préoccupe tant. Il a été en mesure d'acquérir des notions précises sur les effets de la réforme en Angleterre, sur l'opposition violente qu'y avaient faite d'abord certains intérêts des plus considérables, tels que celui des propriétaires fonciers, celui des armateurs maritimes et des constructeurs de navires, celui des exploitans de mines de cuivre, gens très puissans de l'autre côté du détroit, qui prétendaient, comme chez nous les maîtres de forges, que leur industrie était perdue, si on laissait entrer librement le produit des exploitations étrangères. Moyennant des efforts qu'en tout pays on est en droit, non-seulement de demander des producteurs, mais encore de leur commander, ces industries, qui étaient bien autrement menacées par le bill de sir Robert Peel que les manufacturiers ne l'étaient chez nous par le projet de loi portant retrait des prohibitions, se sont placées au-dessus de toute atteinte, et aujourd'hui elles sont les premières à rire de leurs frayeurs passées, les premières à proclamer l'excellence du principe de la liberté commerciale. M. Mimerel a pu constater tout cela par lui-même. Il a pu savoir par les jurés du continent européen que dans tous les pays où le tarif avait été modifié dans le même esprit libéral et progressif, le résultat avait été le même, fort avantageux pour l'intérêt général, inoffensif ou même profitable pour les intérêts des industries qui, au premier abord, avaient pu se croire compromises, à la condition qu'elles fissent ce dont nous sommes tous tenus ici-bas, preuve d'activité et d'intelligence. C'est ce qu'il a pu vérifier pour les filatures de coton du Piémont, par exemple, qui aujourd'hui prospèrent plus que jamais et se félicitent du changement que M. de Cavour a apporté au système commercial de sa patrie.

Même sans prendre aucune information à Londres ou à Paris, M. Mimerel avait un autre moyen de s'édifier, au moins partiellement, sur ce qui s'est passé en Angleterre. Il est membre du conseil-général du Nord; il y est entouré de propriétaires et de manufacturiers qui, profitant de la réforme de sir Robert Peel, expédient leurs produits en Angleterre, et de représentans des ports dont les navires, grâce à l'abolition des anciennes lois sur la navigation par les successeurs de sir Robert Peel, fréquentent les ports anglais. Il ne peut donc ignorer que, par la réforme douanière de sir Robert Peel, la France a obtenu, sans réciprocité, des facilités inespérées pour placer ses marchandises de l'autre côté du détroit, car en Angleterre les droits sur les tissus de laine et sur les tissus de coton ont été complétement supprimés, de même les droits sur le bétail; les droits sur

les blés n'y sont plus que des droits de balance; les droits sur la mercerie, la poterie, la cordonnerie, les bronzes, les modes et en général tous les articles manufacturés y ont été fixés à un taux fort modique, de 10 pour 100 au plus, si bien que le marché britannique, qui, avant les réformes de 1842 à 1846, ne recevait de nos produits que pour une centaine de millions, en a absorbé en 1855 pour 307 millions. Il doit savoir que ce système libéral a été appliqué non pas seulement à la métropole, mais aussi bien aux colonies que l'Angleterre a éparses sur tous les continens et dans tous les parages. Ses collègues au conseil-général du Nord pour les cantons de Dunkerque et de Gravelines ne lui auront pas caché qu'ils trouvaient en Angleterre le même traitement que le pavillon national, qu'ils faisaient, pour l'Angleterre, sans surtaxe, la navigation non-seulement étrangère, mais coloniale, que le cabotage même venait de leur être livré sans aucune différence avec les navires britanniques.

Voilà ce qu'il n'a tenu qu'à M. Mimerel de connaître en détail, ce qu'il n'est pas possible qu'il ignore, lui si grand partisan des enquêtes préalables. Pour tout homme qui n'a pas un prisme devant les yeux, cette conduite n'est pourtant pas celle d'une nation qui machinerait la ruine de nos industries. Certes, en apportant ces grands changemens à sa législation commerciale, l'Angleterre a recherché la satisfaction de ses intérêts propres, et l'événement a prouvé qu'en cela elle avait été bien inspirée; mais on ne peut nier que les mesures qu'elle a adoptées ne soient éminemment favorables aussi aux intérêts français, et ce n'était pas le lieu d'incriminer sa politique. Si jamais un gouvernement a mérité les applaudissemens du monde, c'est celui de l'Angleterre en cette circonstance. Et que diraient donc les prohibitionistes, si les rôles étaient renversés, si c'était le gouvernement français qui eût ouvert, sans demander aucune réciprocité, toute l'étendue de notre territoire aux productions de l'Angleterre affranchies de droits ou tarifées seulement à 10 pour 100? Que diraient-ils même, si ce changement dans notre tarif était limité aux articles dans lesquels il est notoire que nous excellons, les modes, les bronzes, les toiles peintes un peu au-dessus du commun, les articles de Paris, les soieries, les mérinos? Ils feraient déborder le torrent de leurs métaphores; M. Mimerel répèterait, avec un redoublement de solennité, ce qu'il a dit il y a vingt ans quand on a laissé entrer les cotons filés du n° 143 et au-dessus, et il y a trois ans quand on a autorisé l'entrée sous un droit de 30 pour 100 des cotonnettes de Belgique : que la fabrication de tous ces articles est perdue pour la France. Il le dirait, qu'il me permette de l'ajouter, avec tout aussi peu de fondement, car on sait ce qui est advenu de toutes ses prédictions sinistres : la fabrication des fils de coton du n° 143 et au-

dessus a décuplé en France depuis que l'importation en a été autorisée, et quant aux cotonnettes de la Belgique, qui devaient nous inonder, il n'en a été introduit que la quantité la plus insignifiante, moins de cinq quintaux en 1855.

Mais alors que deviennent toutes les allégations sur les machinations de l'Angleterre dont M. Mimerel s'est fait l'organe, et auxquelles il a prêté l'appui de son influence? Ne serait-ce pas quelque chose comme la métaphore familière aux prohibitionistes, qui consiste à dire qu'ils n'ont qu'une ambition, celle d'empêcher la nation de *payer un tribut à l'étranger*, alors qu'ils préconisent un système dont le but est de leur en faire servir un très substantiel à eux-mêmes?

Parmi ces allégations, il en est cependant une encore qui mérite une mention parce qu'elle a été d'un grand effet sur l'imagination des ouvriers et même des chefs d'industrie. Elle consiste à dire qu'après la levée des prohibitions, les Anglais emploieront la puissance de leurs capitaux à nous expédier des masses de marchandises qu'ils nous vendront à perte jusqu'à ce qu'ils aient ruiné nos manufactures. Ce serait un singulier procédé pour s'enrichir, en exploitant notre marché, que de commencer par perdre les centaines et les centaines de millions qu'il faudrait sacrifier pour écraser nos fabriques par l'avilissement des prix. Il ne faut pas de longues réflexions pour comprendre que de la part de l'Angleterre ce serait un faux calcul, car à l'issue de la lutte ce serait un troisième combattant, c'est-à-dire le groupe des autres nations manufacturières, telles que les Allemands, les Belges, les Suisses, les Américains, qui prendrait l'avantage sur les Anglais. Après un pareil effort et un pareil sacrifice, en effet, ceux-ci ne seraient guère moins épuisés que les Français eux-mêmes. Sérieusement, une pareille entreprise est-elle possible? Il n'est pas nécessaire d'être initié aux affaires commerciales pour reconnaître qu'une tentative de ce genre porterait dans ses flancs plusieurs causes de ruine pour ses auteurs. Si l'on voulait subitement développer la fabrication anglaise, et même celle des articles pour lesquels la Grande-Bretagne a le plus de ressources, comme les tissus de coton, de manière à y ajouter la grande masse qu'il en faut à la France, par cela même les prix de revient de ces articles éprouveraient en Angleterre une hausse qui seconderait mal la spéculation à la baisse. Ainsi, premier point, dans la grande spéculation montée pour l'anéantissement de l'industrie française, on aurait à payer cher les marchandises qu'on voudrait nous vendre à vil prix, indépendamment des droits de douanes à acquitter à l'entrée en France, droits qui dans le système du projet de loi combattu par M. Mimerel seraient fort élevés; second point, il faudrait vendre à

perte non pas seulement pour l'approvisionnement du marché français, mais pour la fourniture accoutumée des marchés étrangers et du marché anglais lui-même, car du moment qu'on saurait que les marchandises anglaises se donnent pour rien dans les entrepôts français, c'est dans ces entrepôts que de toutes parts, et de l'Angleterre même, le commerce viendrait les acheter. La somme qui devrait être perdue dans une entreprise érigée sur de semblables bases est tout simplement incalculable.

Faisons cependant une concession. Admettons qu'un projet aussi insensé, hérissé d'autant d'impossibilités, puisse séduire l'esprit pratique et calculateur des manufacturiers britanniques. Voilà donc la spéculation montée; elle va se mettre à opérer; mais rien ne serait plus facile que de la faire manquer avant même qu'elle eût franchi les préliminaires, car un pareil dessein ne peut être mis à exécution sans d'immenses préparatifs, tant pour faire souscrire des uns et des autres la somme énorme qu'il y faudrait sacrifier que pour monter la fabrication sur les proportions qu'exigerait la fourniture, même partielle, d'un marché aussi vaste que la France par-delà ce que fabrique déjà l'Angleterre. La France en serait donc avertie d'avance, et notre gouvernement, qui apparemment ne serait pas le complice de la machination, la ferait aussitôt avorter. Il n'aurait en effet qu'à user du pouvoir qui lui appartient, d'élever le montant des droits de tout ce qu'il faudrait, pour guérir de leur fantaisie ces spéculateurs d'une nouvelle espèce. La faculté dont il est investi va jusqu'à faire intervenir par décret la prohibition même.

Mais où donc M. Mimerel a-t-il aperçu la preuve que le commerce britannique nourrit de semblables pensées? La France exceptée, la prohibition est abolie partout à peu près, et dans plusieurs pays, en Belgique, en Hollande, en Piémont, dans le Zollverein, aux États-Unis, les droits sur la plupart des produits anglais sont plus ou moins modérés. Parmi ces nations, il en est dont l'Angleterre redoute la rivalité politique ou manufacturière pour le moins autant que celle de la France : je citerai les États-Unis. Or s'est-il jamais tenté contre eux rien qui ressemblât, même de loin, à cette conspiration qui inspire tant d'épouvante à M. Mimerel? A qui en a-t-il donc pour prétendre que cette épée de Damoclès serait suspendue sur notre tête du moment que nous aurions aboli la prohibition?

La vérité au sujet des forces respectives de l'industrie française et de l'industrie anglaise, c'est que si la France avait un tarif plus conforme à la raison ainsi qu'aux indications de la vaste expérience qui s'est accomplie depuis dix ou quinze ans chez les autres peuples, il n'est aucune palme qu'elle ne fût assurée d'obtenir sur le marché général du monde, et la *perfide Albion* elle-même aurait alors une

rivale formidable pour la plupart de ses grandes productions. M. Mimerel a fait son roman quand il a supposé que l'Angleterre visait à nous réduire à l'état de producteurs de blé et de viande pour nourrir à bon marché ses populations; il l'a fait, enrichi d'une dose de merveilleux plus forte encore, quand il a cherché à effrayer les manufacturiers français par la perspective d'un complot qui devrait s'organiser en Angleterre, à l'effet de livrer à perte, sur notre marché, des montagnes de produits manufacturés pour écraser nos fabriques. Je demanderai la permission de faire le mien à mon tour. Je supposerai donc que le gouvernement, qui en cela ne serait que le fidèle observateur des immortels principes de 1789, se prononce ouvertement, comme l'ont fait successivement les gouvernemens d'Angleterre, de Piémont, de Suède, de Hollande, pour la liberté du commerce, mais que, pour procéder à l'application avec la mesure et la gradation qu'il convient d'apporter à toute grande manœuvre, il se borne, quant à présent, à l'admission en franchise des matières premières, en donnant une acception étendue à cette dénomination, ainsi que des outils et machines, et qu'il soumette provisoirement les produits manufacturés, particulièrement les tissus, à des droits qui aillent jusqu'à 25 et 30 pour 100, et même au-delà, pour commencer. Remarquons que ce serait revenir à plusieurs égards, pour les matières premières notamment, au tarif du premier empire. Mon hypothèse n'est donc pas précisément chimérique, quoique la note du *Moniteur* du 17 octobre la laisse, quant à présent, fort peu probable. Dans ces conditions nouvelles, quelles seraient les situations respectives de l'industrie française et de l'industrie britannique?

En prenant ces mots les *matières premières* dans un sens large, qui a été accepté par l'administration française dans quelques circonstances, l'immunité s'étendrait aux substances tinctoriales et aux drogues employées dans la teinture, qui sont nombreuses; elle s'appliquerait aussi aux filés de coton ainsi qu'à la fonte et au fer. La conséquence de la libre entrée des filés de coton par exemple, ainsi que des matières nécessaires à la teinture, serait que la France bientôt partagerait, dans une forte proportion, avec l'Angleterre, la fourniture du marché du monde en tulles, en toiles de coton teintes ou imprimées, pour ne rien dire des mousselines et des broderies. Nous fournissons déjà à l'étranger de certaines quantités de ces articles; mais si ces industries avaient la faculté de se procurer des filés de coton aux mêmes conditions que les Anglais, leur puissance d'exportation serait indéfinie. La France y a une supériorité naturelle, celle du goût. Les dessins des tulles français sont meilleurs, de même que ceux de nos cotonnades teintes ou imprimées, et pour ces dernières, la France l'emporte par le choix et l'harmonie des cou-

leurs; mais on a paralysé les avantages naturels de nos tulliers et de nos teinturiers et imprimeurs sur coton en enchérissant d'une manière artificielle, par le tarif des douanes, leur principale matière première, c'est-à-dire les filés de coton, et puis les substances tinctoriales, les rouleaux en cuivre et divers accessoires.

Pareillement, au moyen de la franchise de la fonte et des fers et aciers, nous prendrions une très grande part dans la fourniture du marché général en machines, en outils, en quincaillerie, en coutellerie. Il est de notoriété, parmi les personnes compétentes, que nos machines sont de la construction la plus parfaite, et que nous avons un art particulier pour mettre en œuvre les métaux. La locomotive, qui est la plus difficile de toutes les machines, celle qui requiert le plus de précision et de perfection en tout genre, se fait tout aussi bien en France qu'en Angleterre, sinon mieux. Et s'il y a une différence dans le prix, c'est uniquement que le constructeur français paie la fonte le double, et le fer 40 ou 50 pour 100 en sus. On a pu voir, à l'exposition de Paris, des tuyaux énormes, en fonte, destinés à une distribution d'eau à la ville de Madrid. C'est une maison française qui les avait fondus, et qui avait pu avoir la préférence sur les fondeurs anglais à la faveur d'une disposition assez récente qui fait restituer les droits de douane lorsqu'on exporte des objets fabriqués avec de la fonte ou du fer étrangers. Un de nos constructeurs vient d'obtenir, de préférence aux Anglais, l'entreprise de ponts en tôle sur la Theiss, au fond de la Hongrie. Il supportera plus de frais de transport qu'un constructeur anglais, et les droits de douanes ne lui seront pas remboursés intégralement, parce qu'à la sortie la douane ne tient pas compte du déchet qu'ont éprouvé les matières brutes; mais l'habileté du travail français lui a permis de surmonter ces obstacles. Je pourrais mentionner encore les nombreuses fournitures de métiers à filer et d'autres machines pour le travail du coton ou de la laine que nos ateliers de construction de l'Alsace ont expédiées en Allemagne, en Suisse, en Espagne, en Italie. Toutes ces exportations prendraient de bien autres proportions, si la fonte et le fer ne coûtaient pas plus cher en France que de l'autre côté du détroit, car l'expédient heureux du remboursement des droits sur les fontes et les fers bruts, qui est dû au gouvernement actuel, s'il écarte beaucoup de difficultés, en laisse subsister quelques-unes: non-seulement le remboursement n'est qu'incomplet, mais il est différé, et il n'a lieu que moyennant des formalités assez compliquées auxquelles il est incommode à l'industrie de s'assujettir.

Par ces exemples, que je choisis entre beaucoup d'autres, du tulle, des tissus de coton teints ou imprimés, des machines et ouvrages en fer ou en fonte, il est établi, ce me semble, que les prohibitionistes

sont mal fondés à prétendre qu'ils protégent l'industrie française contre l'industrie britannique. Ils sont au contraire bien positivement les protecteurs efficaces de l'industrie britannique contre la concurrence de l'industrie française. Ils empêchent le travail national de conquérir sur le marché général une partie du terrain qu'y occupent nos voisins d'outre-Manche. C'est une preuve à ajouter à toutes celles qui démontrent déjà qu'avec les systèmes exagérés et absolus, surtout lorsqu'on s'y livre avec emportement et passion, on s'expose à produire tout juste l'effet contraire de ce qu'on s'était promis.

Les prohibitionistes répondent à cette proposition d'affranchir les matières premières, en y comprenant les fontes et fers et les filés de coton, et en y joignant les machines et outils, que ce sera tout simplement sacrifier une industrie française à une autre, qu'on aura servi la cause des fabricans de tulle, de toiles peintes et d'autres articles en coton, mais qu'on aura tué la filature française, que d'une main on aura favorisé la construction des machines et outils, mais que de l'autre on lui aura nui, puisqu'on lui aura suscité à l'intérieur la concurrence anglaise ou belge, et que tout au moins on aura détruit les forges françaises. L'objection n'est pas fondée, elle ressemble à toutes les prédictions sinistres dont M. Mimerel et les autres chefs prohibitionistes n'ont jamais manqué d'accompagner chacune des mesures un peu décisives qui ont modifié le tarif.

Ainsi, pour la filature du coton, ceux de nos établissemens qui sont bien outillés, et la plupart le sont, produisent à très peu près aux mêmes conditions que les *cotton mills* de l'Angleterre, et lorsqu'ils ont un moteur hydraulique, ce qui est le cas pour un bon nombre, la similitude est complète. Si les constructeurs de métiers avaient eu le fer et la fonte aux prix de l'Angleterre, les filatures françaises se seraient montées à moindres frais, et la parité serait plus égale. Ce que je dis ici des filatures résulte des publications de M. Jean Dollfus, qui est filateur lui-même sur une grande échelle, et je ne sache personne dont on puisse mettre les assertions au-dessus de cet honorable témoignage. Notre filature exporte déjà de ses produits, notamment dans le Zollverein et en Suisse : sur ces deux marchés, elle affronte très bien la concurrence des Anglais; pourquoi n'y résisterait-elle pas aussi bien à l'intérieur de la France? A l'égard des machines et ouvrages en fer et en fonte, nos constructeurs ne craindraient point l'Angleterre du moment que les charbons, les fers et les fontes entreraient en franchise de droits : plusieurs des plus notables l'ont déclaré. Reste donc la question des fontes et des fers bruts.

Or la France possède, on le sait bien, des gîtes carbonifères et métalliques qui présentent à peu près des conditions aussi favorables

que le Staffordshire et le pays de Galles. A lui seul, l'Aveyron produira un jour autant de fer ou de fonte que la France entière en a rendu jusqu'à présent, et ce jour à venir serait beaucoup rapproché, si l'on abaissait le tarif de manière à affranchir sous peu ces matières si utiles à toute l'industrie. Qu'il soit déclaré, par exemple, que dès à présent il n'y aura d'autres droits sur les fontes, les fers et les aciers, que ceux qui étaient en vigueur sous le premier empire, et que dans un délai de cinq ans la franchise sera complète : on verra aussitôt nos maîtres de forges, faisant servir à l'utilité publique une partie des énormes profits que le tarif leur a permis de réaliser, se concentrer dans les localités bien pourvues en houille et en minerai, ou agrandir les établissemens qu'ils y possèdent déjà, de manière à retrouver par une plus grande fabrication le même chiffre de bénéfices à peu près qu'ils obtiennent aujourd'hui.

Ce serait d'ailleurs une prétention mal fondée, de la part des filateurs et des maîtres de forges, que de se donner comme occupant dans le travail national la même importance que les industries dont les filés de coton, la fonte ou le fer sont les matières premières. Ces dernières en effet emploient un bien plus grand nombre d'ouvriers. Dans la fabrication des tulles, M. Édouard Mallet, un des hommes les plus versés dans cette matière, a constaté que, pour un ouvrier employé à la filature spéciale destinée à cette industrie, il y avait douze ouvriers tulliers. M. Jean Dollfus a établi dans des publications assez récentes, et en s'appuyant du témoignage des prohibitionistes eux-mêmes, que l'industrie du coton occupait environ 600,000 ouvriers, sur lesquels la filature n'en pouvait réclamer que 60 à 70,000. Si l'on comparait de même le personnel qui se consacre à la production de la fonte et du gros fer aux innombrables professions dans lesquelles ces substances servent de matières premières, on tomberait sur une différence plus marquée encore. Il y a peut-être cinquante ouvriers qui mettent en œuvre le fer et la fonte contre un qui travaille à les produire à l'état brut. Au surplus, la libre entrée des fontes et des fers, de même que celle des filés de coton, ne ralentirait pas en France la fabrication de ces articles; elle l'accélérerait. La filature du coton se développe plus rapidement dans le Zollverein et en Suisse, où les filés anglais ne sont frappés que de droits insignifians, qu'en France, où, jusqu'au n° 143, ils sont prohibés, et où, au-dessus de ce numéro, ils sont frappés de droits *cinquante-trois* fois plus forts. De même la production de la fonte et du fer chez nous est relativement stationnaire à cause de l'élévation des prix. En Angleterre, où les prix sont modérés, elle grandit à vue d'œil. Si l'on ouvre la porte aux fontes et aux fers anglais, il en entrera pour la consommation intérieure tout comme il entre

des filés anglais dans le Zollverein; mais le champ de la consommation acquerra, sous les auspices du bon marché, une extension telle que, malgré cette importation, la production nationale devra être, si elle le veut bien, plus grande qu'aujourd'hui : dans le Zollverein, l'introduction des filés anglais n'empêche pas la filature intérieure de s'accroître fort rapidement.

Les faits que je viens d'indiquer ont trop d'importance pour que je ne me croie pas tenu de les exposer avec quelque détail. Rappelons donc quelle est la grandeur du commerce auquel donnent lieu dans le monde les articles de coton, rappelons ce qu'est pour cet article la fourniture que réclame le marché général, et à laquelle nous ne prenons, quant à présent, par notre faute, qu'une part secondaire. L'Angleterre a exporté en 1855 1 milliard 64 millions de mètres de calicot blanc ou écru, 583 millions de mètres de cotonnades teintes et imprimées, 100 millions de mètres d'autres articles, sans compter une immense quantité de bonneterie, et 65 millions de kilogrammes de coton filé. On estime que c'est une valeur de 879 millions dont 696 pour les tissus, et 183 pour les fils. Avec ce que versent les autres peuples sur le marché général, le montant total excède un milliard. Là-dessus, le contingent de la France est de 75 millions. D'autres peuples moins avancés dans leur industrie conquièrent annuellement une place de plus en plus large dans cette immense fourniture. C'est le Zollverein, ce sont les Suisses et les États-Unis. C'est que les uns et les autres se sont abstenus de donner à leur industrie cotonnière le fatal privilége de la prohibition. Particulièrement à l'égard des filés, non-seulement ils ne prohibent pas, mais ils ont des droits modérés, à peu près nuls en Suisse, et insignifians, surtout pour les qualités un peu fines, dans le Zollverein. La conséquence en est écrite dans leurs tableaux du commerce, car si l'on examine les exportations de ces peuples en tissus de coton, l'on est frappé de la rapidité de la progression qu'elles offrent. Il y a dix ans, le Zollverein en exportait 4 millions de kilogrammes (c'est la moyenne des deux années 1846 et 1847). En 1854, il en a exporté 10,200,000. La Suisse, qui est bien nouvelle dans la carrière, en est à 7,529,000 kilogrammes. Si maintenant on retranche des exportations de la France ce qui est destiné aux marchés réservés, l'Algérie et les colonies, on a le regret de découvrir que, par la quantité au moins, nous sommes au-dessous du Zollverein et même de la Suisse. En effet, la moyenne des deux années 1846-47, déduction faite des colonies, a été de 3,579,000 kilogrammes; c'était, avec un septième en moins, celle du Zollverein. Notre exportation en 1854 a été de 5,350,000, ce n'est plus guère que la moitié du Zollverein. Voilà donc comment le régime prohibitif protége le tra-

vail national! Chez nous, qui soumettons l'industrie cotonnière à ces restrictions et à ces gênes, elle ne développe ses exportations qu'à pas lents; chez les autres, qui laissent pénétrer les filés avec des droits très-modérés, elle voit ses débouchés grandir avec rapidité. Notre industrie du coton est pourtant supérieure à celle du Zollverein, de la Suisse, des États-Unis. Sur ce point, il n'y a qu'une voix en Europe et chez nous-mêmes; mais comment nos ateliers de toiles peintes ou teintes, de tulle ou de mousseline, pourraient-ils beaucoup exporter? Le régime prohibitif les met à la merci de la filature. Pour peu que les affaires soient prospères, celle-ci élève ses prix à un taux exorbitant en comparaison des prix du dehors, et elle ne les abaisse que dans les temps de crises. Nos fabricans de toiles peintes et de tulle, n'ayant ainsi que par accident les filés à un prix raisonnable, sont dans l'impossibilité de nouer des relations suivies sur le marché général, et, malgré l'excellence universellement reconnue de leurs produits, ils ne peuvent jamais avoir qu'une exportation bornée.

Mais, diront les protectionistes, qu'importe, si le travail national est florissant? Oui sans doute, il l'est, mais ce n'est pas la prohibition qui en est la cause, car il l'est moins qu'il ne le serait s'il jouissait d'un régime plus libéral. C'est encore la Suisse et le Zollverein qui vont nous en fournir la preuve. Pour la Suisse, qui ne *protége* pas du tout sa filature, un journal prohibitioniste disait ces jours passés qu'elle avait triplé le nombre de ses broches depuis vingt-cinq ans. Ce n'est point de ce pas que les choses marchent chez nous. Dans le Zollverein, la filature acquiert de très grandes proportions; on en a la mesure par les quantités de coton brut qu'il reçoit. La moyenne des trois années 1841-42-43 était, pour le Zollverein, de 17 millions de kilog.; pour la France, de 57,700,000 kilog. La moyenne des trois années 1852-53-54 (les dernières dont j'aie pu me procurer les chiffres pour le Zollverein) a été pour cette association de 39,180,000; pour la France, de 73 millions. L'accroissement est de 26 pour 100 pour la France, de 129 pour 100 pour le Zollverein. Pendant que nos filatures et les divers ateliers qui emploient les filés obtenaient un supplément de travail représenté par 26, les industries similaires du Zollverein en acquéraient une proportion quintuple.

Les observations que je viens de soumettre au lecteur relativement à l'industrie cotonnière s'appliquent assez exactement à celle du fer. En 1855, l'Angleterre a exporté en fontes, fers et aciers bruts et ouvrés, en machines, quincaillerie et coutellerie, une masse valant 370 millions, et, déduction faite des matières brutes, 192. Il n'y a aucun motif, si ce n'est la cherté des matières, pour que nous ne nous emparions pas d'une partie très notable de ce commerce. En

ce moment, nous n'exportons des articles similaires que pour 18 millions. Que nous ayons la fonte, le fer et l'acier à aussi bas prix que les Anglais, et on verra si nous garderons cette humble position en face des exportations de l'Angleterre.

C'est plus encore cependant au point de vue de l'intérieur qu'il serait utile de supprimer les droits sur les fontes, les fers et les aciers. Si l'on veut avoir une idée du développement que peut acquérir la consommation du fer dans un grand état par le moyen du bon marché, nous n'avons qu'à interroger l'Angleterre; par contre, la France nous montrera comment, lorsque les prix restent élevés, cette consommation est lente à s'étendre. Il y a cinquante ans, lorsque M. Héron de Villefosse écrivit son bel ouvrage de la *Richesse minérale*, il y fit figurer la France pour 238,000 tonnes, et l'Angleterre pour 265. Les deux pays, on le voit, marchaient alors à peu près de pair. Depuis lors, la production du fer en Angleterre a subi une marche prodigieusement rapide. Évaluée en fonte brute, elle s'élève aujourd'hui à plus de 3 millions de tonnes; un quart des produits est exporté, mais il en reste environ 2,400,000 tonnes de fonte brute, ou l'équivalent en fers, pour le marché intérieur. La production de la France a subi une progression bien moins rapide. Aujourd'hui nous en sommes à 800,000 tonnes de fonte à peine. D'où cette différence, sinon de ce que les prix chez nous sont restés trop élevés? Sous l'impulsion de prix modérés, l'emploi de la fonte et du fer en Angleterre s'est étendu à une multitude d'usages; chez nous, par la cause opposée, il s'est peu généralisé. La consommation de l'agriculture française en fer est tout à fait exiguë, et c'est une des causes les plus actives de son infériorité.

Ce fut par un acte essentiellement politique, et sous la pression de certaines influences que je ne veux pas qualifier ici, que le gouvernement de la restauration, en 1814, aggrava démesurément les droits sur les fontes, fers et aciers, en promettant solennellement de les réduire à *une des sessions prochaines*, tant il sentait que la cherté de ces articles était dommageable à l'intérêt public. Au lieu de cela, il les rendit plus lourds, et le gouvernement de 1830 ne les allégea que dans une proportion médiocre. Aujourd'hui, pour les fers en barres, les droits sont à peu près triples de ce qu'ils étaient sous le premier empire. Et quel est le produit net de cette condescendance pour quelques intérêts privés qu'on nous présente comme la protectrice du travail national? Le voici. La fabrication des fers n'a reçu qu'une extension médiocre en comparaison de celle qui aurait eu lieu, si les choses eussent été laissées à leur cours naturel, ou y eussent été ramenées après un petit nombre d'années. Le travail national a perdu la production d'une masse considérable de fers

bruts; il a perdu celle d'une multitude d'objets pour l'exportation; il a perdu la fabrication d'une quantité prodigieuse d'articles pour l'intérieur. Ce sont certes de grandes pertes, et pourtant il en est résulté un dommage plus grand encore : en conséquence de cette protection prétendue, toutes les industries ont été plus mal outillées, le travail national, sous toutes les formes, a été affaibli, mis à la gêne, dépouillé d'un de ses moyens d'action les plus indispensables.

Concluons : c'est par erreur que les prohibitionistes se donnent comme les protecteurs du travail national. Ce qu'ils protégent, c'est bien plutôt le travail étranger contre le travail français. A l'intérieur, s'il est des intérêts dont ils soient la sauvegarde, c'est d'une part celui des bénéficiaires d'un certain nombre de monopoles habilement et puissamment organisés, d'autre part celui des traînards de toutes les industries, je veux dire d'une catégorie particulière de manufacturiers qui se refusent à comprendre ce que pourtant les gouvernemens ne se sont pas lassés de leur déclarer, que lorsqu'on leur avait conféré l'avantage exorbitant de prélever un impôt sur leurs concitoyens, c'était pour un bref délai et à la condition qu'ils se servissent des produits de cette redevance pour se bien établir, se monter de bons appareils, et se mettre au niveau de ce qu'il y avait de mieux dans le monde.

Mais ce que le parti prohibitioniste protége le moins, ce sont les populations ouvrières. Il a beau affecter de se parer des couleurs populaires; il représente les intérêts du grand nombre à peu près comme les grands barons féodaux coalisés pour imposer leurs volontés à l'autorité royale sous Louis XI étaient la *ligue du bien public*, dont ils s'étaient arrogé le nom. Ce n'est pas sans dessein que je choisis ce terme de comparaison. La formule la plus propre à caractériser avec exactitude le système prohibitif est en effet celle-ci, que c'est l'acheminement vers un régime politique et social dont le vrai nom serait la féodalité industrielle. Ce serait en effet un ordre de choses où l'on verrait un certain nombre de grands industriels fortement coalisés non-seulement soumettre le public consommateur aux exigences de leur bon plaisir, mais encore exciter la passion des populations pour les mieux asservir, et dicter des lois au gouvernement, à la façon des grands vassaux d'il y a cinq ou six cents ans. Cette dernière tendance est manifeste depuis l'audacieuse levée de boucliers qui, en 1841, obligea le gouvernement français de renoncer au projet d'union douanière avec la Belgique, et je ne pense pas qu'on puisse soutenir, l'histoire à la main, qu'elle soit allée en s'affaiblissant.

MICHEL CHEVALIER.

L'ABOLITIONISME

ET

L'ÉLECTION DU PRÉSIDENT AUX ÉTATS-UNIS

Pendant près d'un demi-siècle, l'Europe n'a entendu parler des États-Unis que pour apprendre qu'il existait par-delà l'Atlantique une nation libre et tranquille, uniquement adonnée aux arts de la paix, croissant avec une rapidité merveilleuse, offrant le spectacle d'une prospérité sans exemple. Des partis divisés par d'insaisissables nuances, unanimes sur toute question d'honneur ou d'intérêt national, mesurant leurs forces dans les luttes pacifiques du scrutin, acceptant la victoire sans exaltation et la défaite sans murmures, tel était le seul tableau qu'eût à tracer l'historien. Aujourd'hui tout bruit qui vient d'Amérique nous apporte l'écho de querelles acharnées, comme un retentissement lointain de la guerre civile. Journaux du nord et journaux du sud n'échangent que des provocations et des menaces. Au lieu des noms de partis familiers à tous, on rencontre mille désignations bizarres sous lesquelles s'abritent des rancunes personnelles et de misérables rivalités. Le seul trait qui semble commun à toutes les opinions, c'est une égale ardeur à mettre en péril cette union qui fait la force et la grandeur du peuple américain.

Un tel changement ne pouvait manquer de frapper les esprits, et il mérite assurément d'être expliqué. Nous ne croyons pas nous tromper en avançant que, si la compétition des opinions a changé de caractère aux États-Unis au point de créer un danger national, c'est qu'elle a changé aussi de terrain et de nature. Il y a quelques années, en essayant de résumer l'histoire des partis qui divisaient

l'Union américaine, nous étions amenés à cette conclusion (1) : « Les luttes politiques sont définitivement vidées, et les partis les prolongent plutôt par obstination, et pour perpétuer leur propre existence, que dans l'espoir de rien conquérir les uns sur les autres. Des luttes nouvelles se préparent, bien autrement vives et redoutables que les luttes anciennes; les questions territoriales tendent à se substituer définitivement aux questions administratives et politiques. Il y a là en germe toute une série de graves difficultés qui pourront mettre un jour en péril l'existence même de l'Union. » Le changement que nous prévoyions dès-lors est maintenant un fait accompli, et il porte toutes les conséquences que nous lui avions à l'avance attribuées. Le parti whig n'a pas survécu à sa défaite de 1852; le parti démocratique s'est décomposé au lendemain de sa victoire. Tous deux ont aujourd'hui cessé d'exister. De leurs débris sont nées sept ou huit coteries sans force, sans vitalité, incapables, faute de principes arrêtés et d'un but clairement défini, d'exercer une action sur l'opinion publique et de constituer un parti sérieux. Il n'y a plus de divergence aujourd'hui sur l'interprétation à donner à la constitution; les questions financières et commerciales, qui ont été si longtemps le champ de bataille des partis, ont toutes été résolues, et ont cessé depuis longtemps de préoccuper les esprits. Un seul problème est demeuré, toujours écarté par les hommes politiques, toujours reparaissant avec les mêmes périls à sa suite : il s'agit de savoir comment on pourrait faire coexister l'esclavage et la liberté. Rien ne vient plus distraire l'opinion publique de cette pénible recherche. Aucune mesure n'est plus envisagée que dans ses rapports avec l'esclavage. Un état nouveau frappe-t-il à la porte de l'Union? On examine de quel côté il fera pencher la balance. Demande-t-on des fonds et une concession de terres publiques, pour relier les deux océans par un chemin de fer? On cherche à deviner à qui ce chemin profitera davantage, de l'esclavage ou de la liberté. Le président réclame-t-il une augmentation de l'armée? On le somme de dire si les forces fédérales seront employées dans le Kansas pour ou contre les partisans de l'esclavage. Ainsi tout acte du gouvernement, toute démarche des partis ramène inévitablement cette question de l'esclavage, et met aux prises le nord et le sud. L'antagonisme des deux opinions, après avoir fait retentir la presse et la tribune des philippiques les plus passionnées et des provocations les plus menaçantes, se traduit maintenant dans le Kansas par des luttes à main armée, par un commencement de guerre civile. A voir l'ardeur avec laquelle de part et d'autre on s'intéresse à cette lutte, il semble que

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1850, *la Société américaine et les Partis de l'Union*.

la dissolution de l'Union soit inévitable. Nos appréhensions ne vont pas encore aussi loin : nous croyons qu'une trève peut être le résultat de l'élection qui vient d'avoir lieu et d'un changement dans la marche du gouvernement; mais si l'on peut espérer une trève, il est impossible de compter sur l'apaisement complet des passions. Quoi que l'on fasse, la question de l'esclavage est désormais le seul terrain des luttes politiques; elle renaîtra sans cesse, ramenant avec elle la même agitation et les mêmes désordres jusqu'au jour où elle aura été résolue.

Comment les choses en sont-elles arrivées à ce point? quel concours de circonstances a pu faire d'une opinion de morale une opinion politique? comment l'abolitionisme est-il devenu la pierre de touche des candidatures à la présidence, le cri de ralliement d'une moitié des États-Unis contre l'autre? C'est là ce que nous voudrions raconter en remontant aux origines du mouvement abolitioniste.

I.

L'opinion publique dans les états du nord de la confédération américaine a été de tout temps contraire à l'esclavage; mais ce qu'on appelle l'*abolitionisme*, c'est-à-dire la propagande en vue d'arriver à la suppression de la servitude, n'a pris naissance que dans les trente dernières années, et doit son origine aux blessures faites au sentiment religieux. En 1830 et 1831, des conspirations d'esclaves furent découvertes en Virginie et dans les Carolines; elles eurent pour conséquence non-seulement la mise à mort des coupables, mais une aggravation sensible dans le sort de tous les esclaves. De cette époque datent ces lois implacables qui ont interdit à l'esclave toute instruction et jusqu'à l'instruction religieuse, qui ont rendu les affranchissemens presque impossibles. Ces excès de rigueur, et surtout cette législation anti-chrétienne qui sacrifiait l'âme de l'esclave pour assurer le repos du maître, devaient provoquer une réaction : Garrison, Lovejoy et quelques autres levèrent le drapeau de l'abolitionisme. Ils suscitèrent d'effroyables tempêtes dans les états du sud, et il en coûta la vie au malheureux Lovejoy, à qui fut appliquée la loi de Lynch. Les états du sud se défendirent en interdisant l'entrée et la distribution sur leur territoire des journaux et des écrits abolitionistes, en soumettant les malles-postes à des perquisitions rigoureuses, enfin en condamnant au silence, sous peine de la ruine et de l'expulsion, quiconque professait des opinions contraires à l'esclavage. Du reste, l'abolitionisme faisait peu de progrès, même dans les états du nord : à Boston, à New-York, à Philadelphie, ses orateurs étaient hués et lapidés par la populace lorsqu'ils voulaient parler en public. Les presses

des journaux abolitionistes étaient fréquemment brisées, et les journaux eux-mêmes brûlés solennellement : quiconque était seulement soupçonné d'abolitionisme voyait toutes les portes se fermer devant lui, toutes ses relations de société se briser, les liens de famille eux-mêmes se rompre aussitôt. Professer de semblables opinions, c'était appeler de ses vœux la guerre civile, c'était provoquer le renversement de la constitution et la rupture de l'Union; c'était faire acte de mauvais citoyen. L'ancien président J. Quincy Adams fut longtemps le seul homme considérable qui osât se rallier ouvertement à cette cause proscrite : il lui en coûta l'autorité morale et la popularité que lui avaient values de grands services, une rare éloquence, une carrière politique sans tache et une vie irréprochable. Il se vit abreuver d'outrages au sein de la chambre des représentans pour avoir défendu le droit de pétition, illégalement refusé aux abolitionistes. Ceux-ci, ayant voulu se compter aux élections de 1844, firent choix de Birney pour candidat à la présidence; ils ne purent lui donner que 140,000 voix sur plus de 3 millions de votans.

La défaveur qui entourait l'abolitionisme s'explique aisément, et par l'irritation que sa propagande entretenait dans les états du sud, et par les périls qu'il créait ainsi à l'Union. Les deux grands partis qui disposaient des destinées de la confédération se recrutaient également au nord et au sud, et tous deux devaient être animés d'une égale hostilité contre une opinion qui, faisant bon marché des dissidences politiques, jetait dans leur sein des germes féconds de division. Ajoutons que l'abolitionisme était taxé à la fois d'injustice et d'inopportunité. La confédération américaine avait déjà, ou peu s'en faut, la même étendue qu'aujourd'hui, et les services des bateaux à vapeur, les lignes des chemins de fer qui relient actuellement entre elles toutes les parties de cet immense territoire n'existaient point encore : les communications entre le sud et le nord étaient peu rapides et peu fréquentes; les journaux d'un état ne pénétraient jamais dans l'état voisin. Aussi les deux grandes fractions de la société américaine s'ignoraient-elles complétement; les hommes du nord n'avaient aucune idée ni de l'extension qu'avait prise l'esclavage, ni du caractère qu'il avait revêtu, ni des moyens inhumains par lesquels il se consolidait et se perpétuait. Les abolitionistes étaient accusés de calomnies par leurs concitoyens, et quelques-uns d'entre eux contribuaient à fortifier cette opinion par des intempérances de langage comme par les excès d'un zèle imprudent.

Pour que l'opinion pût être éclairée sur les dangers que l'esclavage préparait à la patrie commune, il aurait fallu que les chefs de partis, les hommes éminens dont la nation était habituée à écouter la voix, partageassent les inquiétudes des abolitionistes et se fissent

les échos de leurs craintes. Or les hommes les plus éclairés et les plus sincèrement opposés en principe à l'esclavage étaient dans la plus aveugle et la plus complète sécurité. Jusqu'en 1843, il est vrai, toutes les apparences semblaient leur donner raison. De 1820 à 1840, les progrès du nord avaient été fort supérieurs à ceux du sud, quelque considérables que fussent ceux-ci. La population du nord, qui avait déjà une densité double de celle du sud, s'accroissait aussi beaucoup plus vite. Elle s'était élevée de 5 millions à 9 millions et demi : la population blanche du sud n'avait pu monter que de 2,800,000 âmes à 4 millions et demi; l'accroissement était pour le nord de 40 pour 100 dans chaque période de dix ans, et seulement de 25 pour 100 pour le sud. Le nord n'avait pas moins gagné sous le rapport de la richesse depuis qu'à l'agriculture et au commerce maritime il avait joint l'industrie manufacturière : il avait plus de ports, plus de routes, plus de canaux, plus de chemins de fer que le sud; sa population était plus nombreuse, plus instruite, plus éclairée, et en possession de plus de bien-être. Comment l'esclavage pourrait-il jamais créer un danger sérieux à une nation si favorisée? D'ailleurs la marche ascendante de l'esclavage était définitivement arrêtée : depuis vingt ans, le sud n'avait formé qu'un seul état nouveau, l'Arkansas; la Floride se peuplait lentement, et on pouvait croire qu'elle serait le dernier état à esclaves qui entrerait dans l'Union; l'esclavage, acculé à la mer, se trouverait enfermé dans le cercle infranchissable des états libres, car les planteurs de l'Arkansas avaient atteint le pied des Montagnes-Rocheuses et la frontière mexicaine. Le nord au contraire venait de donner naissance au Michigan; le jour était proche où l'Iowa et le Wisconsin devaient prendre également rang d'états, et de vastes espaces s'étendaient encore devant les pionniers le long de la frontière canadienne. Un petit nombre d'années suffiraient donc pour établir sans retour la suprématie du nord.

D'ailleurs une transformation commençait à s'opérer au sein des états du sud, le plus anciennement colonisés. Dans le Maryland, dans la Virginie, dans une partie du Kentucky, le sol, à qui le planteur demandait tous les ans les mêmes produits, semblait avoir perdu sa fécondité : on voyait chaque année de grands propriétaires renoncer à mettre en culture des terres épuisées et abandonner leurs domaines pour émigrer avec leurs esclaves dans les états riverains du Mississipi. Chez les petits propriétaires, la culture trop épuisante du tabac faisait place aux céréales, et l'esclavage prenait peu à peu les caractères de la domesticité. Les libérations devenaient de plus en plus nombreuses. Ainsi dans le Maryland, en 1840, le nombre des hommes de couleur libres était de 62,000 contre 90,000 esclaves, soit deux cinquièmes de la population noire; en Virginie, il était de 50,000

contre 450,000, soit un dixième. Dans la Caroline du nord elle-même, il était déjà de 23,000 contre 245,000, soit un onzième. Si l'on comparait tous ces chiffres avec ceux du recensement de 1830, il en ressortait un grand progrès accompli en dix ans. Ce n'était pas encore là néanmoins le fait le plus important qui fût constaté par le recensement de 1840. Par le double effet des libérations plus fréquentes et des émigrations vers le Mississipi, la population esclave tendait à diminuer tous les jours sur les bords de l'Atlantique. Ainsi, dans la période de 1830 à 1840, le Maryland avait vu sa population libre s'accroître de 9 pour 100, et sa population noire diminuer de 13 pour 100; dans la Virginie, la population libre s'était accrue de 7 pour 100, la population esclave avait diminué de 5 pour 100. Dans la Caroline du sud, la population esclave, qui, de 1820 à 1830, s'était accrue de 20 pour 100, était, de 1830 à 1840, demeurée absolument stationnaire. Dans la Caroline du sud, après s'être accrue de 23 pour 100 de 1820 à 1830, elle n'avait augmenté que de 3 pour 100 dans les dix années suivantes. Dans le Kentucky même, l'augmentation du nombre des esclaves avait été seulement de 10 pour 100, après avoir été de 30 pour 100 dans la période précédente.

Ainsi l'esclavage était déjà en décroissance dans deux états, et il était stationnaire dans quelques autres, où il ne tarderait pas sans doute à décliner également : partout au contraire la population libre continuait sa marche ascendante, en sorte que la proportion entre les deux races devenait de plus en plus favorable aux blancs. L'esclavage reculait devant la liberté. Cela était surtout vrai de la Virginie. La partie nord-ouest de cet état confine aux Alleghanies, elle se compose d'une série de plateaux qui vont en s'élevant graduellement. Le sol y est d'une grande fertilité, mais la température, moins chaude que dans la plaine, n'y permet pas les cultures tropicales, et toute cette partie de l'état avait été complétement délaissée. Depuis 1830, des émigrans, venus du New-Jersey, du Maryland, de la Pensylvanie surtout, se sont établis sur ces terres dédaignées et y ont introduit la culture des céréales. Tous ces émigrans, sortis du nord, étaient imbus de son esprit; ils n'avaient point d'esclaves et n'en souffraient pas parmi eux, parce que le travail devient avilissant pour l'homme libre partout où l'esclavage pénètre. Il se formait donc en Virginie un noyau de population hostile à la servitude, et dont le développement hâterait la rédemption de cet état. Il en serait sans doute de même tôt ou tard dans la Caroline du nord, où le sol commençait à donner des signes d'épuisement et où de fréquens complots d'esclaves avaient jeté l'inquiétude parmi les planteurs. En présence de tous ces faits rassurans, les hommes les plus considérables du nord se croyaient autorisés à blâmer, comme intempestive,

toute propagande abolitioniste. La constitution ne permettait pas au congrès d'abolir l'esclavage dans les états où il existait : à quoi servait-il d'alarmer et d'irriter une moitié de la confédération? L'esclavage se consumait lui-même; il fallait laisser au temps le soin d'accomplir l'œuvre de libération.

Cet optimisme des hommes du nord n'était pas sans quelque fondement, et il aurait peut-être été justifié par l'événement, si les choses avaient suivi leur cours régulier, si le sud n'avait pas jeté violemment la politique américaine hors de ses voies traditionnelles. Il semblait impossible que le sud sortît du cercle dans lequel l'enfermaient les états libres; il y parvint pourtant, grâce à la complicité du parti démocratique. Ce parti, qui s'était toujours donné comme le défenseur des droits des états, comme l'adversaire de toute extension du pouvoir central, avait dès l'origine trouvé son principal point d'appui dans les états du sud. Ceux-ci, désireux de prévenir toute immixtion du nord dans la question de l'esclavage, se montraient systématiquement hostiles aux droits du congrès fédéral, parce que de là seulement pouvait venir le danger. En revanche, le parti fédéraliste et son héritier, le parti whig, avaient toujours eu dans les états du nord une prépondérance incontestée. Les démocrates se résignaient sans peine à de fréquentes défaites au nord, pourvu qu'avec l'appui du sud ils réussissent à se saisir du gouvernement. Comme les forces du nord et du sud se balançaient exactement dans le sénat, il suffisait aux démocrates de détacher du parti whig tantôt l'un, tantôt l'autre des états du centre ou de l'ouest pour déplacer la majorité : ils n'avaient besoin que de faire élire un représentant sur quatre dans les états du nord pour disposer également de la majorité au sein de la seconde chambre. En échange de la prépondérance qu'ils assuraient au sud, ils obtenaient la disposition de tous les emplois fédéraux. Les faits sont là pour attester le succès de ces calculs : sur quatorze élections présidentielles qui ont eu lieu dans ce siècle, le parti whig n'a réussi que trois fois à faire élire son candidat. Ce jeu de bascule ne réussissait si bien aux chefs du parti démocratique que grâce à l'égalité qui existait entre les forces du nord et du sud. Or, depuis l'adoption du compromis du Missouri (1), il était facile de prévoir que l'équilibre ne tarderait pas à être rompu au profit du nord. Du territoire attribué au sud par ce compromis, on ne pou-

(1) En 1821, M. Clay proposa d'admettre le Missouri dans l'Union, mais à la condition qu'aucun état à esclaves ne pourrait désormais être formé au nord du 36e degré de latitude, hauteur moyenne du cours de l'Ohio, ce qui assurait à la colonisation libre les terres contrées comprises entre le 36e degré, les Montagnes-Rocheuses, le Canada et le Mississipi. Cette transaction, votée par la coalition du parti démocratique avec les états du sud, est connue sous le nom de *compromis du Missouri*.

vait former et on n'a formé en effet que deux états, l'Arkansas et la Floride; quatre ou cinq états libres pouvaient aisément trouver place autour des grands lacs et sur la rive droite du Mississipi. Le parti démocratique comprit qu'il fallait à tout prix maintenir entre les deux fractions de l'Union cette balance qui lui était si profitable, et pour cela ouvrir un débouché à l'esclavage. Aussitôt après l'élection à la présidence du général Jackson en 1828, des ouvertures furent faites mystérieusement au Mexique pour obtenir de lui la cession du Texas. Les menaces et les offres d'argent ayant également échoué, on sait comment les hommes du sud, avec la connivence du pouvoir fédéral, envahirent le Texas, le détachèrent du Mexique, et le transformèrent en un semblant de république indépendante, afin de le faire entrer dans la confédération. Nous ne reviendrons pas sur cette honteuse histoire (1). En avril 1844, tout était consommé; M. Calhoun, le chef du parti de l'esclavage, devenu secrétaire d'état, signait au nom du président Taylor le traité qui annexait le Texas aux États-Unis, et le président soumettait immédiatement ce traité à la rectification du sénat.

Ainsi on avait, en pleine paix, envahi le territoire d'une république amie et alliée; on avait attisé l'insurrection dans une province paisible, et, après avoir frauduleusement détaché cette province de la puissance à laquelle elle appartenait, on se l'appropriait uniquement pour satisfaire les convoitises et les nécessités politiques du sud; on rétablissait de vive force l'esclavage dans un pays où il était aboli depuis quinze ans. Une pareille conduite émut profondément les hommes du nord et leur fit ouvrir les yeux. Les procédés qui avaient servi à mettre la main sur le Texas pouvaient être employés successivement à l'égard de toutes les provinces du Mexique, et il n'y avait pas de raison pour que l'esclavage, aboli par la race espagnole dans ces magnifiques contrées, n'y fût pas rétabli par les successeurs de Washington. Une pareille politique était pleine à la fois de honte et de danger. Les hommes les plus considérables du nord élevèrent la voix pour la flétrir, et les masses, jusqu'alors indifférentes, commencèrent à s'agiter. Channing publia coup sur coup ses admirables philippiques, où il comparait le Texas à la vigne de Naboth; J. Quincy Adams et Daniel Webster firent retentir la Nouvelle-Angleterre de leurs éloquentes admonestations, et le parti whig se présenta à l'élection présidentielle avec les plus grandes chances de succès. Malheureusement les abolitionistes crurent le moment favorable pour une manifestation; ils voulurent avoir leur candidat spécial. Les 140,000 voix qu'ils donnèrent à M. Birney suffirent pour faire

(1) On l'a exposée en détail dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1844.

perdre à M. Clay les deux grands états de New-York et de Pensylvanie, et pour assurer le triomphe du candidat démocratique. L'élection de M. Polk eut pour conséquence immédiate la ratification du traité d'annexion, et par suite la guerre avec le Mexique.

Les hommes du sud ne dissimulaient pas leur conviction, que cette guerre aurait pour résultat de détacher du Mexique quelques-unes de ses provinces : ces espérances imprudentes tournèrent au profit de la liberté. Dans tous les états du nord, l'opinion prit feu à l'idée que le sang américain allait être versé pour la cause de l'esclavage. Une république fille de la liberté, grandie dans la paix, se jetait tout à coup dans une guerre de conquête, et répandait l'or et le sang pour assurer aux planteurs du sud un placement avantageux de leur marchandise humaine! Était-ce là ce qu'avaient rêvé pour l'Amérique les glorieux fondateurs de son indépendance? Washington et Franklin, Hamilton, Jay et Madison auraient-ils écrit ou combattu pour une pareille cause? N'était-ce pas l'oubli de leurs conseils, le démenti de leurs espérances, l'abandon de leurs traditions? Au sein du parti démocratique, beaucoup d'hommes sincères refusèrent de suivre plus loin leurs chefs dans la voie où ceux-ci s'étaient engagés. Il leur parut qu'on pouvait être dans les questions politiques l'allié du sud sans se faire l'instrument de ses convoitises et sans devenir un propagateur de l'esclavage. Que le sud, à ses risques et périls, conservât l'esclavage dans son sein, la constitution l'y autorisait; mais il ne fallait point lui permettre d'employer les forces de la république à propager une institution que le nord regardait à bon droit comme anti-sociale et comme pleine de dangers pour l'avenir. Les abolitionistes avaient le tort de sortir de la constitution, et le congrès fédéral n'aurait pu déférer à leurs demandes sans commettre une véritable usurpation sur les droits des états: mais on pouvait mettre un terme aux progrès de l'esclavage sans violer la constitution, sans toucher aux droits du sud. On vit donc, à côté des abolitionistes, et aux dépens des démocrates aussi bien que des whigs, se former un parti intermédiaire, composé de tous les hommes qui faisaient passer avant les engagemens politiques la nécessité d'arrêter le développement de l'esclavage. Ce parti, qui prit le nom d'*ami de la liberté* (*free-soiler*), acquit en quelques mois un développement considérable, et obtint immédiatement assez de voix dans la chambre des représentans pour y déplacer à son gré la majorité. Répudiant tout commerce avec les abolitionistes purs, il protesta de son respect pour la constitution, de ses intentions de n'intervenir en rien dans les affaires intérieures du sud, mais en même temps il annonça la ferme résolution de ne point souffrir l'admission de nouveaux états à esclaves. La constitution

attribue au congrès le droit de faire des lois pour les territoires, il fallait interdire l'esclavage dans tous les territoires (1), et rendre ainsi impossible dans l'avenir la formation d'aucun état à esclaves. Les *free-soilers* se montrèrent en toute circonstance fidèles à ce programme : chaque fois que l'administration de M. Polk faisait demander au congrès un crédit pour soutenir la guerre commencée contre le Mexique, la chambre des représentans, en votant les bills proposés, y ajoutait, sur la motion de M. Wilmot, représentant de la Pensylvanie, cette clause, que l'esclavage ne pourrait être introduit dans aucune des provinces, états ou territoires que les événemens de la guerre pourraient ajouter aux possessions de l'Union. Cette clause était invariablement rejetée par le sénat; mais chacun des votes de la chambre des représentans était l'occasion d'une lutte orageuse entre les députés du nord et du sud, et provoquait dans tous les états à esclaves une explosion de colère. Les élections de 1848 ne firent que constater les progrès du nouveau parti. Le général Taylor, candidat des whigs, sortit victorieux de la lutte présidentielle, grâce à l'immense popularité dont ses victoires l'avaient entouré; mais il eut moins de voix que n'en avait eu M. Clay dans l'élection précédente, et le candidat des démocrates, le général Cass, put imputer son échec aux nombreuses défections qui avaient affaibli son parti. Les *free-soilers* avaient eu leur candidat spécial en M. Van Buren, et celui-ci, malgré ses origines démocratiques, avait eu dans le Massachusetts plus de voix qu'aucun de ses deux compétiteurs; dans le reste de la Nouvelle-Angleterre et dans l'état de New-York, il avait obtenu une minorité considérable et balancé les voix données au général Cass. Dans presque toutes les législatures provinciales du nord, les *free-soilers* eurent la majorité, et ils revinrent au congrès plus nombreux qu'à aucune des sessions précédentes. Il fallut régler le sort des provinces que la guerre avait données aux États-Unis : les *free-soilers* voulurent interdire l'esclavage dans la Californie et dans le Nouveau-Mexique; le sud annonça tout haut l'intention de rompre l'union, et plusieurs des états à esclaves appelèrent leurs milices sous les armes.

C'est alors que M. Clay intervint entre les adversaires et les partisans de l'esclavage, et leur fit accepter le compromis de 1850. La Californie, qui avait une population suffisante pour prendre immédiatement rang d'état, fut admise dans l'Union avec la constitution que ses habitans s'étaient donnée, et qui interdisait la servitude. Le Nouveau-Mexique fut érigé en territoire, mais on laissa à ses

(1) Pour qu'un état puisse être admis dans l'Union, il faut que le nombre de ses habitans atteigne le minimum fixé par la constitution. Tant que la population demeure inférieure à ce minimum, les établissemens nouveaux portent le nom de *territoires* et sont administrés par les autorités fédérales d'après les lois votées par le congrès.

habitans le soin de trancher les questions relatives à l'esclavage. Enfin une loi reconnut aux propriétaires du sud le droit de poursuivre et de ressaisir dans les états du nord leurs esclaves fugitifs, et leur assura le concours des autorités fédérales. Ce compromis, voté à grand'peine et après les plus orageux débats, n'aurait pas suffi peut-être à apaiser la lutte et à ramener le calme dans les esprits sans le ferme et loyal concours du gouvernement central. M. Millard Fillmore, appelé à la présidence par la mort inopinée du général Taylor, s'acquit en ces jours difficiles les titres les plus sérieux à l'estime et à la reconnaissance de ses concitoyens. Il comprit que le devoir du premier magistrat de la république était de se mettre au-dessus des exigences des partis, de ne prendre conseil que de l'intérêt général. Aussitôt que le compromis eut été voté par le congrès, M. Fillmore s'occupa d'en assurer la pleine et entière exécution. Il sut en faire respecter toutes les dispositions par le nord, auquel sa naissance le rattachait lui-même, aussi bien que par le sud. Des bandes armées étaient parties du Texas pour envahir le Nouveau-Mexique et y introduire de vive force l'esclavage : M. Fillmore donna aux troupes fédérales l'ordre de se mettre en marche vers le territoire menacé, et annonça qu'il saurait défendre par les armes les droits constitutionnels du Nouveau-Mexique : les envahisseurs revinrent aussitôt sur leurs pas. La loi sur les esclaves fugitifs n'avait été acceptée qu'avec une extrême répugnance par les états du nord; des émeutes eurent lieu dans quelques villes quand des propriétaires d'esclaves en réclamèrent l'application. M. Fillmore ne souffrit point qu'on la réduisît à une lettre morte : en une occasion mémorable, il fit entrer dans le Massachusetts les milices d'un état voisin, et des canons furent braqués dans les rues de Boston.

L'énergie de M. Fillmore rallia autour du gouvernement tous les hommes pour qui le maintien de l'Union passait avant toute autre considération. Les hommes modérés de toutes les nuances comprirent que si on laissait les exagérés du nord et du sud mettre à néant le compromis, il n'y avait plus de pacification possible : on allait infailliblement à une lutte au milieu de laquelle le pacte fédéral serait déchiré, et avec la constitution de 1788 périraient l'unité et la grandeur de la nation. Il fallait donc imposer à tous le respect du compromis, et de toutes parts on se mit à l'œuvre avec une ardeur digne d'éloges. Les abolitionistes avaient tenu dans le nord de nombreux *meetings* pour protester contre la loi d'extradition des esclaves fugitifs : on y répondit par d'immenses réunions en l'honneur du compromis. Daniel Webster et les hommes marquans du nord se firent un devoir de paraître et de prendre la parole dans ces réunions. Au sud, on tenait la même conduite, et les hommes qui s'étaient fait le plus remarquer par leur violence dans les luttes des dernières

années étaient les plus empressés à recommander l'oubli du passé. Deux des sénateurs les plus influens du sud, M. Foote du Mississipi et M. Downs de la Louisiane, après avoir maintes fois harangué leurs concitoyens, prolongèrent leur tournée dans les états du centre, et vinrent jusqu'à New-York assister à des *meetings* de conciliation. Le sentiment des dangers sérieux qu'avait courus l'Union, et de la nécessité de maintenir le compromis, exerça une influence décisive dans l'élection présidentielle de 1852.

Les whigs hésitaient entre trois candidats : M. Fillmore, qui se recommandait par la droiture et la fermeté dont il avait fait preuve dans l'exercice du pouvoir; le général Scott, qui avait pour lui l'éclat de ses services militaires et ses grandes qualités personnelles; enfin M. Webster, qui avait pris une part si considérable à l'adoption du compromis, et qui était une des illustrations de la république. M. Fillmore, à qui sa conduite avait valu de légitimes sympathies dans les états du sud, eût rallié les voix de tous les indécis, et provoqué bien des défections au sein même du parti démocratique; mais la fraction du parti whig qui avait épousé la cause de la liberté du sol ne pardonnait pas au président la fermeté avec laquelle il avait fait exécuter la loi d'extradition, demeurée impopulaire dans tout le nord. Cette fraction fit échouer la candidature de M. Fillmore, et le choix de la réunion préparatoire tomba sur le général Scott, dont les opinions bien connues se rapprochaient beaucoup de celles des *free-soilers*. Ce choix amena la dissolution immédiate et sans retour du parti whig. En effet, les whigs des états du sud, après avoir inutilement essayé d'obtenir du général Scott des explications satisfaisantes, refusèrent ouvertement de se rallier à sa candidature; la plupart déclarèrent qu'ils s'abstiendraient de prendre part à l'élection, quelques-uns allèrent plus loin, et annoncèrent l'intention de voter pour le candidat des démocrates, s'il leur offrait quelques garanties. Les whigs du nord se coupèrent en deux fractions, dont une voulut rester fidèle à M. Webster, comme au représentant du compromis. Le général Scott, quoique nominativement le candidat du parti whig, ne fut en réalité que le candidat des *free-soilers*. Cette dissolution du parti whig eut pour conséquence naturelle le triomphe du parti opposé, qui était loin de s'attendre à une pareille bonne fortune. Les démocrates, depuis quatre ans, s'efforçaient péniblement de combler les vides que les *free soilers* avaient faits dans leurs rangs : des rivalités de personnes les divisaient profondément, et dans l'impossibilité de mettre d'accord les amis du général Cass et ceux de M. Buchanan, la convention de Baltimore avait porté son choix sur un homme relativement obscur, sur M. Franklin Pierce, qui avait pris part à la guerre du Mexique. M. Pierce, investi de quelque autorité dans le New-Jersey dont il avait été sénateur, s'était

rallié au compromis, et avait employé toute son influence à le faire accepter par ses concitoyens : ce fut un titre suffisant à la confiance des électeurs. On réimprima les discours qu'il avait prononcés dans quelques réunions : ces discours, à défaut d'éloquence, se recommandaient par la netteté et la précision, ils furent d'autant plus goûtés qu'à l'époque où ils avaient été prononcés, personne, à commencer par M. Pierce, n'avait supposé qu'ils pourraient conduire l'orateur à la présidence. M. Pierce fut donc élevé à la première magistrature par le concours et les sympathies de tous les hommes modérés; son élection parut un gage de réconciliation entre le nord et le sud, et on put croire un instant qu'elle mettrait fin à cette redoutable agitation qui avait failli couper en deux la confédération.

Il en eût été ainsi sans doute, si M. Pierce, comme M. Fillmore trois années auparavant, s'était trouvé à la hauteur de sa position. Il était au contraire destiné à faire voir quel est l'inconvénient de ces transactions qui, pour désarmer des rivalités de personnes, font arriver au pouvoir des hommes médiocres, sans autorité personnelle et sans expérience des affaires. Avec un peu de tact et de décision, M. Pierce aurait compris la nécessité de ne se mettre dans la dépendance d'aucune coterie, et d'adopter une politique nette et vigoureuse. Homme du nord, il lui était plus aisé de contenir les abolitionistes et les *free-soilers;* partisan avoué du compromis, élu comme tel en concurrence avec un *free-soiler*, il ne pouvait être suspect au sud, et il pouvait imposer aux partisans de l'esclavage le respect de la légalité. Une démonstration faite à propos par M. Pierce aurait mis le Kansas à l'abri des entreprises du Missouri, comme une proclamation de M. Fillmore avait préservé le Nouveau-Mexique des envahissemens du Texas. En faisant ainsi plier tous les partis sous l'autorité de la loi et l'ascendant du gouvernement, M. Pierce aurait étouffé tous les germes de division à mesure qu'ils se seraient produits : le calme aurait achevé de renaître dans les esprits, et l'apaisement des passions aurait prévenu le retour des anciens dissentimens. Malheureusement M. Pierce ne comprit ni quelle force morale lui donnait le caractère tout particulier de son élection, ni quels devoirs lui imposaient les circonstances. Doutant de lui-même, effrayé de sa propre inexpérience, reculant dès le premier jour devant l'exercice de son autorité, il ne sut que livrer le pouvoir au parti qui l'avait élu.

II.

La situation demandait des hommes nouveaux qui ne se fussent point compromis dans les luttes du passé, et qui eussent ainsi une entière liberté de mouvemens. M. Pierce appela à lui les chefs des

démocrates, il prit ses ministres en nombre égal dans les deux fractions qui s'étaient fait une guerre acharnée jusqu'au jour de l'élection, et qui ne lui avaient donné leur voix que pour éviter de transiger avec leurs rivaux. On vit donc entrer à la fois dans le ministère des démocrates du nord en communauté d'opinion avec les *free-soilers*, et des démocrates qui avaient épousé toutes les passions et toutes les vues ambitieuses du sud, d'un côté M. Marcy, M. M'Clelland, M. Caleb Cushing, de l'autre M. Jefferson Davis, M. Dudley Mann, M. Dobbin. La division éclata dès le premier jour au sein du cabinet : le président, indécis et incapable de volonté, uniquement préoccupé de ne pas perdre sa popularité personnelle, et suivant avec anxiété les moindres variations de l'opinion, oscillait sans cesse d'un parti à l'autre, sans donner ou du moins sans laisser jamais l'avantage à aucun des deux. Cette conduite, en faisant naître chez tous les hommes un peu considérables du parti démocratique la tentation et l'espoir de prendre une influence prépondérante, eut pour premier résultat de jeter la désunion dans ce parti, qui, au lieu de donner au gouvernement un appui résolu, se divisa en cinq ou six fractions, dévouées avant tout aux prétentions et aux intérêts de leurs chefs. Elle créa en outre à M. Pierce les embarras les plus sérieux. Convaincus qu'il était impossible de faire adopter une politique par le président, et surtout de la lui faire pratiquer, les chefs des divers départemens ministériels et tous les fonctionnaires d'un rang élevé se chargèrent d'avoir une volonté pour lui. Chacun tira à soi une partie du pouvoir et se lança dans les aventures, persuadé qu'il lui suffirait de réussir ou d'obtenir l'approbation populaire pour voir ses actes ratifiés par le chef du gouvernement. Des membres du cabinet se prononcèrent ouvertement pour l'acquisition de Cuba par les négociations ou par la force, et donnèrent une approbation publique aux projets d'envahissement des flibustiers. Le ministre américain au Mexique, M. Gadsden, faillit, de son autorité privée, déclarer la guerre à la confédération mexicaine au sujet de la vallée de Messilla, dont il fit prendre possession, et pour laquelle on finit par accorder une indemnité. M. Wheeler, ministre plénipotentiaire dans l'Amérique centrale, prit sur lui de reconnaître le fantôme de gouvernement improvisé dans le Nicaragua par l'aventurier Walker. Enfin le sous-secrétaire d'état des affaires étrangères, M. Dudley Mann, se mit en opposition ouverte avec son chef immédiat. D'accord avec lui, trois diplomates, les ministres près les cours d'Angleterre, de France et d'Espagne, MM. Buchanan, Mason et Soulé, se réunirent en conférence, et arrêtèrent la ligne de conduite que les États-Unis devaient suivre dans la politique extérieure. Cette abdication complète par le président du pouvoir que la constitution mettait entre ses mains fut un encouragement pour les partisans de l'esclavage, et ceux-ci, après

avoir essayé inutilement d'organiser de nouvelles entreprises contre Cuba, tournèrent d'un autre côté leurs vues envahissantes.

Il était temps pour eux d'aviser. Le sud, au bout de dix ans, se retrouvait dans la situation difficile d'où il était sorti une première fois en imposant à la confédération la conquête du Texas : la terre lui manquait. Le compromis de 1850, en érigeant le Nouveau-Mexique en territoire, avait laissé à ses habitans la faculté d'autoriser ou d'interdire l'esclavage. Il y avait plus de vingt ans que l'esclavage avait été aboli dans le Nouveau-Mexique par la constitution mexicaine, et la population, composée en partie de métis et de sangs-mêlés, avait toujours montré la plus vive répugnance pour le rétablissement de la servitude : sa décision ne pouvait être douteuse du moment qu'on la laissait maîtresse de manifester sa préférence. Le climat du Nouveau-Mexique était d'ailleurs trop froid pour permettre d'introduire dans ces régions montagneuses aucune des cultures pour lesquelles le travail esclave offre des avantages. Les planteurs du sud avaient dû renoncer à s'étendre de ce côté. La nature du sol et la difficulté des communications avaient également arrêté leurs progrès dans le Texas, et ce nouvel état, qui avait donné de si grandes espérances, ne se développait pas assez vite pour qu'il fût de longtemps possible de le diviser en deux. Il était indispensable cependant de créer promptement de nouveaux états à esclaves, si l'on ne voulait voir l'équilibre entre l'esclavage et la liberté rompu pour toujours au préjudice du sud. Depuis l'admission de la Californie, l'Union comptait trente et un états, dont seulement quinze états à esclaves; encore le Delaware, qui ne renferme plus que 10 ou 12,000 esclaves, vote-t-il presque toujours avec les états libres. Le nord avait donc déjà l'avantage; mais l'avenir devait encore augmenter singulièrement la disproportion des forces. Le Nouveau-Mexique allait prochainement réclamer son élévation au rang d'état; l'Orégon se peuplait depuis qu'on était mieux renseigné sur la fertilité et les ressources de son sol; le Minnesota, limitrophe du Wisconsin et érigé en territoire en 1849, se développait avec une grande rapidité, grâce au voisinage du Canada, et les pionniers de l'ouest en avaient déjà dépassé les limites. Enfin en mars 1853 il avait fallu constituer, au nord de l'Orégon, un second territoire sous le nom de Washington. Avant peu d'années, probablement avant 1860, le nord allait donc faire admettre coup sur coup dans l'Union quatre états libres. Le développement du sud semblait au contraire arrêté à jamais; partout l'esclavage rencontrait une barrière infranchissable : ici les états libres, là les flots de l'Océan, ailleurs les montagnes du Nouveau-Mexique. Un seul point, à l'extrémité nord-ouest du territoire occupé par l'esclavage, aurait pu offrir un débouché : les planteurs du Missouri voyaient s'étendre devant eux les fertiles

plaines arrosées par les deux rivières de Kansas et de Nebraska; mais ces plaines avaient été interdites à l'esclavage par le compromis du Missouri, et déjà les pionniers de l'Illinois, ceux de l'Iowa surtout, commençaient à y construire leurs cabanes. Fallait-il qu'une ligne imaginaire, tracée sur les cartes de géographie, vînt arrêter les planteurs du Missouri, et avec eux toute une moitié de l'Union dans leur mouvement d'expansion? De quel droit le congrès de 1821 avait-il statué sur le sort de ces vastes contrées, où pas un Américain n'avait encore pénétré, lorsqu'on décidait arbitrairement de leurs destinées? Les terres fédérales n'étaient-elles pas la propriété de tous les Américains indistinctement? Et parce qu'un citoyen du Missouri et de l'Arkansas était propriétaire d'esclaves, était-il pour cela déchu de sa qualité d'Américain? pouvait-il être exclu du patrimoine commun? Telle est la thèse que le sud se prépara à soutenir.

Les démocrates du nord, en cette occurrence, se firent encore une fois les instrumens de leurs alliés ordinaires et les serviteurs complaisans de l'esclavage. Un de leurs chefs, M. Douglas, qui avait aspiré à la présidence en 1852, et qui comptait se remettre sur les rangs en 1856, vit là une occasion merveilleuse de s'assurer les sympathies du sud. Sénateur pour l'état libre d'Illinois, mais propriétaire d'un grand nombre d'esclaves dans le Missouri, M. Douglas était d'ailleurs personnellement intéressé dans la question. Il présenta un bill pour ériger en deux territoires distincts les établissemens formés sur les bords du Nebraska et sur les bords du Kansas; seulement, par application, disait-il, du principe du compromis de 1850, il demandait qu'on laissât aux habitans des deux futurs territoires le soin de statuer ultérieurement sur la question de l'esclavage. Cette proposition insidieuse était présentée comme un nouvel hommage à la doctrine de la souveraineté des états. La Californie, n'étant encore que simple territoire, s'était donné des lois de son autorité privée, et une de ces lois avait interdit l'esclavage; le congrès n'en avait pas moins admis la Californie dans l'Union avec des lois qu'il aurait eu le droit d'annuler. En même temps il avait laissé aux habitans du Nouveau-Mexique la faculté de statuer sur la question de l'esclavage. Le congrès semblait donc, pour ce qui concerne l'esclavage, avoir renoncé à exercer son pouvoir législatif sur les territoires, et avoir laissé le champ libre à l'initiative des citoyens. Il fallait, relativement aux territoires de Nebraska et de Kansas, s'inspirer de l'esprit qui avait dicté les résolutions de 1850, et laisser les habitans de ces territoires maîtres d'en régler la destinée. Après des débats acharnés dans les deux chambres, le bill présenté par M. Douglas fut voté, grâce à la coalition des démocrates du nord, qui firent cause commune avec les représentans du sud, et le président, qui était personnellement peu favorable à la mesure, n'osa re-

fuser de la sanctionner, de peur de justifier les plaintes que la présence de *free-soilers* dans le cabinet avait provoquées de la part des avocats de l'esclavage

L'adoption du bill causa dans tout le nord une agitation profonde. La faculté laissée aux futurs colons du Kansas et du Nebraska remettait implicitement en question un point que le nord était fondé à regarder comme tranché depuis plus de trente ans. Le compromis du Missouri avait formellement interdit l'esclavage au nord du 36e degré de latitude; reconnaître aux habitans des nouveaux territoires le droit de statuer sur la question de l'esclavage, c'était supposer qu'une poignée de citoyens, ou plutôt d'aspirans citoyens, pouvaient se mettre au-dessus de la volonté formellement exprimée de l'Union tout entière et abroger une décision du congrès. Il était évident pour tout le monde que si les hommes du sud avaient attaché une si grande importance au bill de M. Douglas, c'est qu'un plan était tout prêt pour introduire l'esclavage dans ces contrées, réservées depuis 1821 à la colonisation libre. Les faits, du reste, en donnèrent bientôt la preuve. La plupart des colons établis dans le Kansas y étaient venus des états libres d'Illinois et d'Iowa; un petit nombre seulement sortaient du Missouri. Le gouverneur du territoire, M. Reeder, homme du nord, nommé par l'influence de M. Marcy, passait pour un *free-soiler*. Il convoqua les habitans du territoire à Leavenworth pour les derniers jours de mars 1855, afin qu'ils nommassent une assemblée législative chargée de régler provisoirement les affaires locales, et un délégué chargé de les représenter auprès du gouvernement fédéral. Si on avait laissé les colons voter librement, nul doute que leurs élus n'eussent été animés du même esprit qu'eux-mêmes : l'un des premiers actes de l'assemblée législative eût donc été l'interdiction de l'esclavage. Il fallait prévenir une semblable décision, il fallait que la majorité, dans les futures assemblées, appartînt aux colons venus du Missouri. Pour empêcher toute fraude, M. Reeder, dans sa proclamation, annonçait que tout électeur aurait à déclarer sous serment qu'il était réellement habitant du territoire, et qu'il avait l'intention d'y résider. Pendant que les hommes influens du sud obsédaient le président et lui arrachaient la destitution de M. Reeder, et son remplacement par un partisan de l'esclavage, M. William Shannon, les habitans du Missouri envahissaient purement et simplement le Kansas. Les deux meneurs de cet audacieux coup de main furent un nommé Stringfellow, membre de la chambre basse du Missouri, et, ce qu'on aurait peine à croire, un ancien sénateur, M. Atchison, dont une ville du Missouri porte le nom. Voici le langage que tint Stringfellow dans une réunion publique :

« Quant à ceux qui ont des scrupules de conscience à l'idée de violer les lois de l'état ou de la confédération, le moment est venu pour eux de mettre

de côté de pareils préjugés, aujourd'hui que vos droits et votre propriété sont menacés. Je vous donne à tous, du premier au dernier, le conseil d'envahir tous les districts électoraux du Kansas en dépit de Reeder et de ses vils mirmidons, et de voter à la pointe du couteau et le pistolet en main. Ne faites pas et ne recevez pas quartier : voilà la vraie conduite. C'est assez que l'intérêt de l'esclavage l'exige; c'est là l'arrêt suprême. Quel droit a le gouverneur Reeder de commander à des Missouriens dans le Kansas? Il faut fouler aux pieds sa proclamation et le serment qu'il exige. C'est votre intérêt de le faire. Rappelez-vous que l'esclavage est établi partout où il n'est pas interdit. »

Les conseils de Stringfellow furent suivis à la lettre. Lorsqu'au jour de l'élection les habitans du Kansas se présentèrent pour voter, ils trouvèrent dans tous les districts les bureaux de vote entourés par des bandes armées qui arrêtaient chaque électeur au passage, et ne laissaient arriver jusqu'à l'urne électorale que les partisans de l'esclavage. M. Atchison ne rougit pas de diriger en personne l'exécution de ce honteux complot : il fit plus, il s'en vanta publiquement en des termes d'un incroyable cynisme. Répondant à ceux qui s'étaient permis de critiquer ses hauts faits, il s'exprima ainsi :

« Eh bien! après? Pourquoi donc avait-on réuni les électeurs, et leur demandait-on d'élire une législature chargée d'organiser le territoire? Que vous avais-je conseillé de faire? N'était-ce pas d'aller trouver ces gens-là sur leur propre terrain et de les battre encore une fois à leur propre jeu? Il faisait froid, le temps était affreux, je n'en passai pas moins la frontière bien accompagné. Mon but, en me rendant au Kansas, n'était point de voter moi-même. Je n'avais pas le droit de voter, ou il m'aurait fallu perdre mes droits de citoyen dans le Missouri. Mon but n'était donc point de voter, mais de régler une contestation entre les candidats. Les abolitionistes du nord ont dit et ont même publié à l'étranger qu'Atchison était là le couteau-poignard et le pistolet au poing. Par Dieu! cela est vrai. Je ne suis jamais entré dans le Kansas, je n'ai pas l'intention d'y entrer jamais sans être préparé à la rencontre de pareils animaux. »

Le résultat de telles élections était facile à prévoir. Un journal du Missouri put annoncer à ses lecteurs « qu'il n'y aurait pas dans la législature du Kansas un seul député opposé à l'esclavage, *que le coup de balai avait été complet.* » Cependant les habitans qu'on avait violemment écartés du scrutin refusèrent de reconnaître une législature sortie d'une pareille élection : ils se réunirent à Topeka, et procédèrent à de nouvelles opérations. Celles-ci étaient également illégales faute d'avoir eu lieu sur la convocation du gouverneur. Le Kansas eut ainsi deux législatures qui firent des lois chacune de son côté. La législature élue à Topeka interdit l'esclavage, la législature élue par l'influence d'Atchison et de Stringfellow non-seulement autorisa l'esclavage, mais fit de toute parole et de toute attaque contre

l'esclavage « un délit punissable de deux années de travaux forcés, la chaîne au pied, sur les grand'routes. » Les partisans de l'esclavage voulurent disperser par la force la législature élue à Topeka; les *free-soilers* les accueillirent à coups de fusil. Le nouveau gouverneur, M. William Shannon, après avoir reconnu comme légalement constituée la législature nommée par les Missouriens, réclama le concours des forces fédérales pour dompter une opposition qu'il qualifiait de rébellion. En réalité, la guerre civile venait d'éclater dans le Kansas.

Quand les événemens du Kansas furent connus dans le nord, les états libres firent entendre un même cri d'indignation; tous se sentaient également atteints. Ce n'était pas assez pour le sud de fouler aux pieds ce compromis de 1821, proposé par lui et accepté à regret par le nord, et qui, pendant plus de trente ans, avait été regardé comme un pacte inviolable pour les deux sections de l'Union; voici qu'il opprimait la liberté des citoyens et qu'il entreprenait une guerre de conquête sur le territoire même de la confédération. Pour s'emparer du Texas, on n'avait du moins fait la guerre qu'à des étrangers, et un reflet de gloire avait voilé ce que la cause pour laquelle on combattait avait d'inique et de honteux; pour conquérir le Kansas, c'était le sang américain qu'on répandait à flots par des mains américaines. Où s'arrêterait donc le sud, s'il lui était permis d'imposer l'esclavage par la force aux populations qui le repoussaient, et pourquoi reculerait-il devant l'invasion de l'Illinois ou de l'Iowa plus que devant celle du Kansas? Maintenant que le sud, les armes à la main, avait franchi la limite que lui imposaient et la nature, et des engagemens solennels, et le respect des lois de l'Union, qui pourrait mettre un terme à ses empiétemens? Qui l'empêcherait d'arriver d'usurpation en usurpation jusqu'aux grands lacs, et d'interdire à la colonisation libre les plaines de l'extrême ouest, expressément réservées pour elle le jour où elle avait renoncé à la vallée inférieure du Mississipi? On s'adressait à l'industrie et aux capitaux du nord pour construire la grande voie ferrée du Pacifique, qui devait relier entre eux les deux océans : était-ce par cette route que l'esclavage comptait étendre ses conquêtes sur la liberté? Déjà l'esclavage couvrait un espace plus étendu que celui qui était occupé par les états libres (1) : la superficie des territoires encore à coloniser était supérieure à celle des trente et un états existans; si tous ces territoires étaient dévolus à l'esclavage par le droit de la force, la liberté deviendrait l'exception dans cette république des Washington et des Franklin, et alors se trouverait pleinement justifiée cette audacieuse déclaration d'un

(1) La superficie des états à esclaves est de 857,508 milles carrés, celle des états libres, de 612,500 : en tout 1,464,105. La superficie des territoires non encore colonisés est de 1,497,561 milles carrés.

homme du sud, « que l'esclavage était la base essentielle, la pierre fondamentale des institutions américaines. »

Il n'y avait plus à se faire d'illusions sur l'extinction possible de l'esclavage : le recensement de 1850 avait renversé toutes les espérances que celui de 1840 avait pu faire concevoir. Le nombre des esclaves, qui ne s'était accru que de 23 pour 100 de 1830 à 1840, s'était, dans les dix dernières années, accru de près de 29 pour 100. Partout l'esclavage avait repris sa marche ascendante. Dans le Maryland, de 1830 à 1840, il avait diminué de 12 pour 100; de 1840 à 1850, il s'était accru de 1 pour 100. En Virginie, de 1830 à 1840, il avait décru de 4 et 1 2 pour 100; de 1840 à 1850, il s'était accru de 5 pour 100. Dans la Caroline du nord, de 1830 à 1840, il était demeuré stationnaire; de 1840 à 1850, il s'était accru de 17 pour 100. Dans la Caroline du sud, de 1830 à 1840, il s'était accru seulement de 3 pour 100; de 1840 à 1850, l'accroissement avait été de 18 pour 100. Dans l'Alabama, l'Arkansas, la Georgie, le Tennessee, la proportion de la population blanche à la population noire avait diminué. Tous ces faits étaient autant de sujets d'alarme pour les adversaires de l'esclavage, et ils paraissent bien plus regrettables encore lorsqu'on cherche à se les expliquer. Ils sont la conséquence des changemens qui se sont opérés dans la nature de l'esclavage aux États-Unis. L'élève des esclaves (*negro-breeding*) a pris un très grand développement, elle est devenue une des principales industries de la Virginie et des deux Carolines, qui se chargent d'approvisionner les états riverains du Mississipi. On a maintenant de véritables haras d'esclaves, qu'on donne en louage, et, quant aux *produits*, on trouve toujours à les écouler avantageusement dans la Georgie, le Texas ou l'Alabama. Cette industrie est d'autant plus lucrative que le prix des esclaves a été sans cesse croissant, et elle a pleinement dédommagé la Virginie, la Caroline du sud et le Kentucky du tort que l'appauvrissement du sol avait pu faire à la propriété foncière. La grande culture a continué à décroître dans ces états, mais les propriétaires d'esclaves n'émigrent plus, ils se contentent de renoncer à cultiver le tabac ou le riz, et, au lieu de s'obstiner à demander à la terre des produits qu'elle refuse désormais de porter, ils tournent leurs esclaves vers l'industrie et leur font apprendre des métiers. Ils font ainsi au travail libre une concurrence funeste, et ils finiront bientôt par ôter aux blancs des classes inférieures tout moyen d'existence. Déplorable pour la communauté tout entière, cette spéculation est excellente pour ceux qui l'ont imaginée. Les entrepreneurs qui prennent les esclaves en location se chargent de les nourrir et paient en outre au propriétaire un loyer qui représente souvent 12 et 15 pour 100 du prix d'achat. L'acquisition d'un esclave maçon, charpentier ou charron est considérée comme un des meilleurs placemens qu'on

puisse faire, et la suprême ambition d'un petit bourgeois du sud est d'acheter sur ses économies deux ou trois esclaves artisans, puis de vivre avec le produit de leur travail.

L'esclavage tend donc de plus en plus, dans les états riverains de l'Atlantique, à redevenir ce qu'il était à Rome et dans la Grèce : il tue le travail libre en faisant passer graduellement toutes les industries et tous les métiers aux mains des esclaves, et il commence à diviser déjà la race blanche en deux classes très distinctes : les propriétaires d'esclaves vivant dans l'oisiveté et les prolétaires voués à l'ignorance (1), à la misère et à la dégradation. C'est se méprendre complétement sur le caractère de l'esclavage aux États-Unis que de se figurer les planteurs américains vivant au milieu de vastes domaines et entourés de nombreux esclaves; cela n'est vrai que des états riverains du Mississipi, où l'on cultive la canne à sucre, le riz et le coton. Le nombre total des propriétaires d'esclaves est de 350,000, sur lesquels il n'en est que 7,800 qui aient plus de 50 esclaves. Dans le Kentucky, le Maryland et le Missouri, la proportion des maîtres qui ne possèdent qu'un seul esclave est du quart, elle est du cinquième dans la Virginie et le Tennessee, du sixième dans la Georgie : la proportion des maîtres qui ont de 1 à 4 esclaves varie de la moitié aux deux tiers dans tous les états. Évidemment aucun des esclaves ainsi possédés n'est appliqué aux travaux agricoles; on peut les considérer comme employés à l'intérieur des maisons ou comme des gens de métier donnés en location par leurs propriétaires.

Enfin, pour compléter ce triste tableau, ajoutons que la sévérité des lois qui régissent l'esclavage a été aggravée d'année en année, à tel point que l'on va jusqu'à refuser aux esclaves, non-seulement toute instruction scolaire, mais même l'enseignement religieux. Un journal du sud a osé imprimer à ce sujet ces incroyables paroles : « La meule moudrait-elle mieux le blé, si elle savait qu'elle est meule? Parce qu'une machine est vivante, qu'a-t-elle besoin de savoir autre chose que ce qu'elle est destinée à faire? » Un dernier trait, et ce n'est pas le moins regrettable, est la complète cessation des affranchissemens. Veut-on savoir quel est annuellement le nombre des esclaves affranchis? Dans l'Arkansas, il est d'*un esclave* sur 342,000; dans la Caroline du sud, de 2 sur 385,000; dans la Caroline du nord, de 2 sur 288,000; dans le Texas, de 5 sur 60,000; dans le Mississipi, de 6 sur 310,000. Par un contraste tout à l'honneur de la religion catholique, le nombre des affranchissemens dans le Maryland est annuellement de 500 sur une population esclave de moins de 90,000 âmes.

(1) D'après le recensement de 1850, le nombre des blancs qui ne savent ni lire ni écrire est à peine de 5 sur 1,000 dans la Nouvelle-Angleterre; il varie de 100 à 150 sur 1,000 dans les états à esclaves.

En présence de pareils faits, il n'est pas surprenant qu'un complet revirement d'opinions se soit opéré dans le nord. Autrefois les états libres, enivrés de leur propre prospérité, s'endormaient dans une sécurité trompeuse; ils ignoraient ce qui se passait au sud, et ne voulaient pas croire aux dangers de l'esclavage. Aujourd'hui ils connaissent et l'arbre et ses fruits. Les statisticiens et les économistes ont ouvert les yeux aux classes éclairées; les moralistes et les romanciers ont conquis à la bonne cause les masses populaires. Mme Beecher Stowe avec trois livres, *la Case de l'Oncle Tom*, *la Clé de l'Oncle Tom* et *Dred*, en remuant les âmes par des récits touchans et passionnés, a fait comprendre aux plus ignorans quel est le caractère véritable et indélébile de l'esclavage, et à quel point celui-ci outrage l'humanité; elle a gagné par là plus de voix à la liberté que tous les orateurs du congrès. Le clergé protestant lui-même a paru s'émouvoir et vouloir sortir de son apathie. Les opinions hostiles à l'esclavage gagnaient donc de jour en jour du terrain, lorsque la crise de 1854 vint imprimer une violente secousse aux esprits. Il y a vingt ans, les abolitionistes étaient une infime minorité, luttant contre la réprobation et la défaveur générales; l'invasion du Texas leur donna pour alliés le parti des *free-soilers;* l'invasion du Kansas a rangé le nord tout entier sous la bannière des adversaires de l'esclavage. Les optimistes d'il y a dix ans ont abdiqué leurs espérances, et personne aujourd'hui n'oserait se dire seulement indifférent. Les hommes du sud, par leur langage provocant et par le cynisme de leurs déclarations, ont beaucoup contribué à ce réveil de l'opinion publique dans le nord : ils ont dit tout haut leur secret, et leurs paroles cette fois ne sont point tombées à terre. Il y a douze ans, un député du sud, parlant en faveur de l'annexion du Texas, disait en plein congrès, en désignant les bancs où siégeaient les démocrates du nord : « Je ne crois pas trop m'avancer en disant que les votes de ce côté de la chambre sont acquis d'avance à l'annexion. » Et cette impertinence ne provoquait que les rires ironiques du parti whig. En 1854, M. Douglas, défendant son bill contre M. Sumner, du Massachusetts, s'est écrié : « Nous voulons vous mettre sous nos pieds. » Et cette brutalité grossière soulevait tout le nord d'indignation. Le dernier ouvrage de Mme Stowe, *Dred*, n'en est qu'un long commentaire. Les hommes du sud cependant ne s'en tenaient pas à des paroles, et leur conduite allait dépasser toute mesure.

Le nouveau gouverneur du Kansas, M. William Shannon, avait réclamé l'envoi de troupes fédérales pour réduire les *free-soilers*. Le président était trop lent à prendre un parti au gré des états du sud. La Caroline du sud, la Georgie, le Texas, votèrent des fonds pour l'armement et l'envoi dans le Kansas de détachemens destinés « à assurer le triomphe des lois. » L'Alabama envoya un régiment

tout entier sous les ordres d'un colonel Buford, et au départ de ce régiment les membres du clergé appelèrent les bénédictions célestes sur les armes du sud, pendant que la population saluait les volontaires d'acclamations frénétiques. Le Kansas devint en peu de temps le théâtre d'une véritable guerre de sauvages; on ne se faisait point de quartier de part ni d'autre, et bientôt on n'entendit plus parler que de plantations pillées et détruites, que de villes livrées aux flammes, que de détachemens passés par les armes. Les *free-soilers*, pourchassés comme des bêtes fauves, ne réclamèrent point en vain l'appui de leurs frères; des associations se formèrent dans tout le nord pour leur venir en aide; des *meetings* furent tenus jusque dans les temples, des souscriptions furent ouvertes, des volontaires furent armés et expédiés dans le Kansas pour tenir tête aux bandes du sud.

Cependant on ne pouvait laisser plus longtemps la guerre civile désoler le territoire de l'Union : le Kansas serait devenu bien vite le champ de bataille entre le nord et le sud. Le président fit marcher sur le Kansas toutes les troupes fédérales disponibles, appela aux armes les milices du Kentucky et de l'Illinois, et donna ordre de mettre fin à la lutte par la force et de livrer aux tribunaux quiconque essaierait de résister. De son côté, la chambre des représentans blâma l'indécision, la lenteur et la partialité qui avaient marqué la conduite du président, et, en votant le budget de l'armée, y inséra une clause qui interdisait d'employer les troupes fédérales à établir l'esclavage dans le Kansas. Cette clause ayant été rejetée par le sénat, la chambre rejeta à son tour le budget de l'armée. Elle consentit ensuite à le voter pour ne pas désorganiser un des grands services publics et ne pas livrer les frontières aux incursions des Indiens; mais elle exigea une satisfaction. Une enquête, dirigée par une commission de membres du congrès, avait révélé des faits déplorables: M. William Shannon fut destitué des fonctions de gouverneur du Kansas et remplacé par M. Geary, de qui l'on attendait plus d'impartialité. M. Geary commença par interdire l'entrée du territoire à tout individu en armes; il fit rechercher et saisir les armes et les munitions de guerre qu'on introduisait soit du nord, soit du sud; il fit arrêter et désarmer des détachemens entiers de prétendus émigrans, et jeta en prison, pour les mettre entre les mains de la justice, tous les individus qui lui furent signalés comme coupables de meurtre ou d'incendie. Néanmoins il n'a pu empêcher les assassinats de continuer, et, à la date du 30 août 1856, le gouverneur de l'état d'Iowa, M. Grimes, adressait au président une lettre dans laquelle il exposait que, depuis un an révolu, il recevait journellement des plaintes d'anciens citoyens de l'Iowa établis dans le Kansas, lesquels venaient déclarer sous serment qu'ils n'avaient été protégés par les fonctionnaires fédéraux ni dans leur liberté ni dans leur propriété.

M. Grimes établissait que les états avaient un droit manifeste à prendre des mesures pour protéger leurs anciens citoyens; il réclamait donc officiellement, au nom de l'état qu'il administrait, « qu'on assurât aux anciens citoyens établis dans le Kansas la jouissance de leur propriété, de leur liberté et de leurs droits politiques. » M. Grimes terminait par cette menace : « S'il arrivait que notre réclamation demeurât sans effet, il n'est point douteux, à mon avis, que le moment serait venu d'appliquer le principe posé par M. Madison dans les résolutions de Virginie de 1798; ce serait le devoir des états d'intervenir pour arrêter les progrès du mal dans le territoire du Kansas. » Rien ne pouvait être plus contraire à la constitution que la démarche de M. Grimes et la déclaration qui terminait sa lettre. Il était impossible d'admettre qu'un gouverneur d'état se permît de censurer l'exercice que le président faisait de son pouvoir. S'il était loisible à un état de réunir ses milices et d'intervenir dans les affaires d'un état voisin, le pacte fédéral ne serait qu'une lettre morte, et la guerre civile sortirait de tous les conflits d'opinion. C'est ce que le secrétaire d'état, M. Marcy, fit ressortir dans une réponse amère et hautaine qu'il adressa à M. Grimes, au nom du président, dans les premiers jours d'octobre. La démarche du gouverneur de l'Iowa n'en demeure pas moins un signe manifeste du degré d'exaspération auquel les esprits sont montés; elle montre combien il s'en est peu fallu que l'animosité qui règne aujourd'hui entre les adversaires et les partisans de l'esclavage ne mît aux prises le nord et le sud de la confédération.

Nous avons voulu conduire sans interruption l'histoire du Kansas jusqu'à la date la plus récente; il nous faut revenir sur nos pas pour rapporter un fait qu'il serait impossible de passer sous silence. L'attentat commis sur le sénateur Sumner a eu une influence considérable sur les esprits, parce qu'il a froissé violemment toutes les susceptibilités du nord; chaque démêlé en ravivera désormais le souvenir, et il demeurera un de ces reproches sanglans que les partis ne manquent jamais de se jeter à la face. M. Sumner, sénateur pour le Massachusetts, et M. Seward, sénateur pour New-York, connus tous deux pour appartenir aux *free-soilers*, ont soutenu dans le sénat tout le poids des discussions relatives au Kansas. Dans un discours mémorable, M. Sumner avait fait l'historique de la question, et il avait qualifié avec sévérité, quoique en termes parlementaires, la conduite de M. Atchison, du Missouri, et de M. Butler, de la Caroline du sud. Peu de jours après, comme M. Sumner était demeuré à sa place, après la levée de la séance, pour écrire quelques lettres, un des députés de la Caroline du sud, M. Brooks, s'approcha de lui par derrière, en lui demandant pourquoi il s'était permis d'insulter M. Butler, son parent. M. Sumner se retourna, et, avant qu'il pût répondre,

M. Brooks lui asséna sur la tête un coup de canne qui le renversa sans mouvement. M. Brooks continuait à frapper son adversaire à terre, lorsqu'il fut arrêté et entraîné par les personnes présentes. Cet acte inqualifiable causa une émotion indescriptible : les deux chambres nommèrent une commission d'enquête, et l'explosion de la désapprobation publique fut tellement vive, que M. Brooks se crut obligé de donner sa démission. Néanmoins les journaux de la Caroline du sud furent loin de partager l'indignation générale; ils déclarèrent que tous les abolitionistes méritaient d'être traités comme l'avait été M. Sumner, et ils invitèrent les électeurs à réélire M. Brooks. Celui-ci, dans une lettre publique, déclara qu'il n'accepterait d'être réélu qu'autant que sa nomination impliquerait de la part de ses constituans l'approbation de sa conduite vis-à-vis de M. Sumner. Il fut nommé à l'unanimité : bien plus, une souscription fut ouverte dans l'état pour lui offrir une canne d'honneur, et sur la pomme de cette canne, le comité fit graver les mots : Frappe-le encore (*hit him again*). Ailleurs on lui fit présent de vaisselle plate et de coupes d'argent; des *meetings* lui votèrent des adresses de félicitation, des comités de dames se formèrent pour lui broder des écharpes, des coussins, etc. Cette glorification d'un acte brutal, d'une insulte grossière à la souveraineté d'un état libre dans la personne de son représentant, fut ressentie comme un outrage de plus par la population du Massachusetts et par tous les hommes du nord. Elle a valu au colonel Fremont autant de voix peut-être que les massacres du Kansas.

III.

Le moment était venu en effet pour les partis de désigner leurs candidats à la présidence dans l'élection du 4 novembre 1856. Cette élection avait une importance extrême, car un changement dans l'administration fédérale pouvait avoir pour conséquence de trancher dans le Kansas la lutte en faveur de la liberté. Les délégués des diverses fractions du parti démocratique se réunirent à Cincinnati et parvinrent, après de longues discussions, à se mettre d'accord sur les garanties qu'ils exigeraient des aspirans à la présidence. Trois candidats furent mis en avant : le président en exercice, — M. Douglas, de l'Illinois, — et M. James Buchanan, ancien secrétaire d'état sous M. Polk, et tout récemment encore ministre à Londres. M. Pierce fut écarté immédiatement à cause du discrédit dans lequel il est tombé. Si ses amis avaient même prononcé son nom, c'était dans l'espoir bien faible que les voix de M. Douglas et de M. Buchanan se balanceraient au sein de la convention, et qu'une majorité ne pouvant se former, M. Pierce passerait entre ces deux candidats, comme il avait passé en 1852 entre M. Buchanan et le général Cass. M. Douglas

aurait été le candidat de prédilection du sud, mais après la part qu'il avait prise au bill de Nebraska et Kansas, le choix de son nom aurait eu toutes les apparences d'un défi jeté au nord. Or, les états à esclaves ne disposant entre eux tous que de 120 voix dans le collége électoral, il fallait nécessairement, pour atteindre la majorité, détacher deux des états libres, et parmi ces deux au moins un des trois grands états du centre, le New-York, qui a 35 voix, la Pensylvanie, qui en a 27, ou l'Ohio, qui en a 23. M. Buchanan, très influent dans la Pensylvanie, son état natal, avait donc beaucoup plus de chances de succès que M. Douglas, et ce fut sur lui que tomba le choix de la convention. M. Buchanan appartenait à cette fraction des démocrates qui ont, en toute occasion, voté avec les hommes du sud : son nom ne pouvait être accueilli qu'avec faveur par les partisans de l'esclavage, et de toutes parts on travailla avec ardeur à assurer le succès de son élection.

Les whigs ne donnèrent point signe de vie de tout l'été; ils ne parvenaient pas à réunir les tronçons dispersés de leur parti. Les *know-nothings* se portèrent leurs héritiers. On sait qu'on désigne sous ce nom une sorte de franc-maçonnerie politique qui ne paraît avoir qu'un seul lien commun, — l'aversion pour les étrangers et pour le catholicisme, — et qui se compose en majeure partie des hommes qui veulent changer d'opinion ou qui n'en ont aucune. Les *know-nothings* ont en plusieurs circonstances exercé une influence décisive dans les élections locales, rien n'étant plus commode que de se déclarer *know-nothing*, quand par des motifs personnels on ne voulait pas voter pour le candidat de son parti; mais ils n'avaient point eu jusqu'ici occasion de jouer un rôle dans une élection générale. Pour la première fois ils organisèrent une convention qui porta ses suffrages sur M. Millard Fillmore. Ce choix était propre à réunir les voix des modérés de tous les partis. Nous avons déjà fait connaître quels étaient les titres de M. Fillmore à la confiance de ses concitoyens. Homme du nord, il jouissait dans le sud d'une popularité méritée, et d'un autre côté il offrait aux adversaires de l'esclavage toutes les garanties que ceux-ci pouvaient souhaiter : ils étaient assurés que M. Fillmore ferait respecter la constitution et les lois à l'intérieur, et qu'au dehors il ne lancerait pas la politique américaine dans les aventures. Cependant l'irritation était trop grande dans les états libres, et l'abolitionisme avait fait de trop grands progrès depuis les deux dernières années, pour que le choix de M. Fillmore pût satisfaire les hommes du nord. Il fallait à ceux-ci un choix plus significatif qui marquât leur ferme résolution de mettre un terme aux envahissemens du sud et aux progrès de l'esclavage. Les sentimens qui sont devenus universels au nord ont été exprimés à merveille par un des poètes les plus estimés des États-

Unis, par M. Richard-Henri Dana, dans un *meeting* tenu à Cambridge en l'honneur de M. Sumner, et auquel assistaient toutes les notabilités littéraires et politiques de la Nouvelle-Angleterre :

« Le dernier recensement, a dit M. Dana, a démontré ce que beaucoup avaient avancé, ce que peu de personnes croyaient réellement, à savoir que, sous les apparences d'une république, les États-Unis sont aujourd'hui, et depuis longtemps, gouvernés par une oligarchie. Les états libres comptent aujourd'hui 17 millions d'hommes libres et pas un seul esclave; les états à esclaves comptent 4 millions d'esclaves possédés par 350,000 maîtres. Ce sont ces 350,000 maîtres qui possèdent et le sol et les travailleurs, et ce sont eux qui monopolisent le gouvernement des états à esclaves. Or, pour résumer d'un seul mot toute notre histoire, une question ne s'est jamais élevée au sein du congrès entre l'influence des hommes libres et l'influence des propriétaires d'esclaves, sans que ceux-ci aient eu l'avantage. Nos 17 millions d'hommes libres ont-ils en eux assez de force, assez de vertu pour établir leur égalité politique, pour consommer leur propre affranchissement, pour renouveler la politique nationale et racheter l'honneur du pays, pour faire de la liberté la règle et de l'esclavage l'exception, et pour assurer à la liberté la possession de l'avenir national? »

Le nord ne se propose point de prendre l'offensive : il respectera scrupuleusement les droits des hommes du sud, et laissera ceux-ci maintenir l'esclavage à leurs risques et périls; mais il ne veut plus souffrir que le sud empiète sur le domaine de la liberté et impose l'esclavage à des populations qui le repoussent. Il entend que la politique tout entière de la confédération, les questions de paix et de guerre, les bons rapports avec l'étranger, ne soient plus subordonnés aux intérêts de l'esclavage. Il faut que les États-Unis soient une école de liberté et non de servitude; il faut donc ramener la république dans la voie que lui avaient tracée ses fondateurs. C'est dans cet esprit que les hommes les plus influens de la Nouvelle-Angleterre, puissamment secondés par une fraction considérable du clergé, se sont efforcés de constituer un parti nouveau en réunissant sous une bannière commune les débris du parti whig, les abolitionistes modérés et la masse des *free-soilers*. Ce nouveau parti a pris le nom de *républicain*, et s'est mis aussitôt en quête d'un candidat qui eût une notoriété suffisante et qui ne portât l'attache d'aucun des anciens partis. C'est alors que dans le Vermont et dans le New-Jersey on prononça le nom d'un homme qui appartient au sud par sa naissance et son mariage, et au nord par ses opinions, d'un homme jeune encore, que ses services, son caractère et ses aventures romanesques ont rendu célèbre, le colonel Fremont. L'explorateur qui a conquis la Californie à l'Union, le hardi pionnier qui, au péril de ses jours, a enseigné aux émigrans la route du Pacifique, vit aujourd'hui dans un village de l'état de New-York, après avoir sacrifié à ses opinions

son siége de sénateur pour la Californie. Le nom de M. Fremont réunit aussitôt tous les suffrages, et jamais candidature ne fut accueillie avec une si grande faveur. On nous permettra deux citations qui feront connaître et les opinions du candidat et l'esprit qui avait dicté aux électeurs un pareil choix. Interrogé sur ses sentimens relativement à l'esclavage, M. Fremont avait répondu dans une lettre :

« On a failli à la foi promise en rapportant le compromis du Missouri. Je m'associe de tout cœur à tous les efforts qui ont pour but de remédier aux funestes conséquences de ce manque de foi. Je suis opposé à l'esclavage en principe, et d'après des convictions que des idées depuis longtemps arrêtées n'ont fait que développer et fortifier en moi. Je suis inflexible dans l'opinion qu'il ne faut point toucher à l'esclavage partout où il existe sous la protection de la souveraineté des états; mais je suis aussi inflexiblement opposé à son extension sur le territoire américain en dehors de ses limites actuelles. »

Quand le choix de la convention fut tombé sur lui, il s'exprima ainsi dans la lettre par laquelle il accepta la candidature :

« Si je suis élu à la présidence, j'apporterai dans mes fonctions la sincère détermination de chercher le bien du pays tout entier, et d'employer en vue de ce but unique tout le pouvoir du gouvernement, sans m'occuper des luttes des partis et sans avoir égard aux rivalités territoriales... Je m'efforcerai de gouverner conformément au véritable esprit de la constitution, telle qu'elle était comprise par les grands hommes qui l'ont rédigée et votée, et de façon à préserver à la fois la liberté et l'Union. »

Respect à l'esclavage partout où il existe, résistance insurmontable à ses progrès ultérieurs, ainsi pouvaient se résumer les opinions de M. Fremont et celles des nombreux états qui l'adoptaient pour leur candidat. C'est la doctrine des *free-soilers*. On avait pensé à porter à la présidence un des hommes considérables de l'ancien parti whig, M. Johnston, très populaire dans la Pensylvanie, où son influence personnelle aurait pu contre-balancer celle de M. Buchanan; mais il fallait donner une satisfaction aux *free-soilers* purs : on fit la faute d'écarter M. Johnston et de lui préférer M. W. L. Dayton, du New-Jersey. Les opinions de M. Dayton étaient celles de M. Fremont. Voici en quels termes il accepta la candidature :

« Je déplore les luttes territoriales : je n'ai point contribué dans le passé, je ne contribuerai point dans l'avenir à provoquer de semblables luttes; mais le rappel du compromis du Missouri et par suite l'extension de l'esclavage ne sont pas des questions soulevées par nous. Ce sont des questions qui nous sont imposées, et nous sommes dans le cas de légitime défense. La portion du pays qui soulève de tels débats en doit porter la responsabilité : c'est l'attachement à des intérêts locaux qui a mis à néant les compromis autrefois acceptés et qui cherche à introduire par la force l'esclavage dans le Kansas. »

Le choix de M. Fremont comme candidat du nord provoqua dans tout le sud une explosion de colère. Toute la presse des états à esclaves déclara que l'élection de M. Fremont aurait pour conséquence la rupture immédiate de l'union. Le gouverneur de la Virginie, M. Wise, invita les gouverneurs des autres états du sud à une conférence pour arrêter en commun les mesures à prendre au cas où M. Fremont serait élu, et, pour son compte personnel, il enjoignit aux milices de la Virginie de se tenir prêtes à se rassembler et à prendre les armes au premier signal. Il se trouva des gens pour proposer de marcher sur Washington dès que les résultats de l'élection seraient connus, et de s'emparer du Capitole, des archives et du trésor de la confédération; mais laissons la parole à M. Brooks, qui s'exprima en ces termes à Ninety-Six, dans un *meeting* convoqué en son honneur :

« Je vous le déclare, chers concitoyens, du fond de mon cœur; la seule façon convenable, à mon avis, de répondre à une pareille nomination serait de déchirer la constitution des États-Unis, de la fouler aux pieds, et de former une confédération du sud, dans laquelle n'entreraient que des états à esclaves. (Applaudissemens bruyans et prolongés.) Oui, je vous le répète franchement et sans détour, le sud, à mon avis, n'a qu'une seule chance de salut : c'est de briser les liens qui nous unissent au gouvernement: c'est de séparer le corps vivant de la carcasse morte.

« En attendant, je suis d'avis que le sud vote carrément pour M. Buchanan. Faisons notre devoir jusqu'au bout. Prêtons-nous à l'épreuve que réclament nos amis; si elle échoue, nous n'en serons que mieux fondés à leur demander de se ranger à notre avis. Il faudra tôt ou tard que la lutte s'engage. »

M. Brooks formulait dans toute leur violence les sentimens de la partie la plus ardente des propriétaires d'esclaves. Depuis longtemps, les masses populaires dans les états du sud ne tolèrent plus la moindre dissidence d'opinion sur l'esclavage. Il y a quelques semaines, M. Hedrick, professeur à l'université de la Caroline du nord, a été destitué par un vote unanime du conseil d'administration pour avoir écrit à un journal qu'éclairé sur les conséquences funestes de l'esclavage pour son pays natal, il souhaitait le succès de la candidature de M. Fremont. Dans la Virginie, où certains comtés, peuplés par des émigrans du nord, comptent peu ou point d'esclaves, des tentatives avaient été faites pour organiser des comités électoraux en rapport avec ceux du nord. Ces tentatives furent aussitôt signalées à la vindicte publique, et d'un bout à l'autre du sud, il fut signifié qu'on ne souffrirait aucune démarche, aucune manifestation, aucun vote en faveur de M. Fremont, et que la loi de Lynch serait immédiatement appliquée aux coupables. La liberté du vote était donc supprimée de fait.

Cette candidature, qui provoquait de telles manifestations de la part des masses ignorantes et brutales, n'en inspirait pas moins de sérieuses réflexions à tous les hommes éclairés du sud. Ceux-ci mesuraient avec effroi le chemin que le nord avait parcouru depuis douze ans. En 1844, les abolitionistes ne pouvaient donner que 140,000 voix à M. Birney; en 1848, les *free-soilers*, aidés du nom de M. Van Buren, ne réussissaient qu'à opérer une scission dans les rangs des démocrates du nord, sans emporter le vote d'un seul état; en 1852, ils étaient encore obligés de se couvrir du manteau des whigs, et leur appui devenait fatal au général Scott, qui ne réunissait que 42 votes, quand son ancien lieutenant en obtenait 252. En 1856, au contraire, les *free-soilers* arboraient ouvertement leur drapeau, et le nord se ralliait à leur candidat avec une telle unanimité, que dans la plupart des états libres il était impossible d'engager la lutte contre lui. Cette unanimité du nord n'était pas le résultat d'un engouement passager, mais d'une conviction froide et réfléchie. C'étaient cette fois les hommes les plus considérables par leur position, leurs lumières et leurs services, qui donnaient l'exemple et entraînaient les masses après eux. Qui donc avait accepté de présider le *meeting* tenu à Cambridge en l'honneur de M. Sumner? N'était-ce pas l'ancien président de la cour du New-Hampshire, le président de la première faculté de droit du nord, le jurisconsulte éminent qui avait défendu contre la passion de ses concitoyens la loi sur l'extradition des esclaves fugitifs? Et quelles paroles étaient tombées de la bouche de M. Parker, de cet homme à cheveux blancs, dont toute la vie s'était écoulée dans l'étude et l'application des lois? quels conseils avait-il donnés à ses concitoyens? « Si tous les moyens, avait-il dit, que la constitution nous offre pour faire respecter la liberté qu'elle consacre viennent à faillir, que restera-t-il à faire? Puisse Dieu, en sa merci infinie, détourner de nous un semblable malheur! Mais si la Providence, dans sa sagesse, croit devoir permettre à la violence et à la folie de quelques hommes d'arracher de la constitution les libertés qu'elle nous garantit, et que la loi nous assure, en nous laissant les apparences d'un gouvernement libre au lieu de la réalité que nous avions cru jusqu'ici avoir conquise, ce n'est pas à nous, ce n'est pas ici qu'il convient de dire ce qu'il faudra faire alors. Pour moi personnellement, je suis sans doute connu de la plupart de vous comme un citoyen paisible, raisonnablement conservateur, attaché du fond du cœur à la constitution, et beaucoup trop avancé en âge pour me permettre une vanterie; mais dans les circonstances actuelles on me pardonnera de rappeler qu'un peu du sang de mon père a coulé à Bunker-Hill, au commencement de la révolution, et qu'il me reste encore quelques gouttes du même sang, s'il devenait nécessaire d'en commencer une seconde. »

Si tels sont aujourd'hui les sentimens des magistrats du nord, quels sont ceux du clergé, si puissant encore dans la Nouvelle-Angleterre? Le journal le plus influent et le plus répandu de l'église presbytérienne, après avoir fait à ses coreligionnaires un devoir de conscience de voter pour M. Fremont, sans se préoccuper des conséquences possibles de sa nomination, gourmandait en ces termes les timides et les tièdes :

« Nous ne sommes pas surpris que les hommes timides qui redoutent conflit, ou qui n'ont pas confiance dans la force du lien national qui nous unit, s'effraient et pâlissent aujourd'hui. Nous ne sommes pas surpris non plus des demi-moyens et des échappatoires auxquels on a recours pour différer de quelques jours le combat à mort qui mettra nos principes à une si terrible épreuve, et qui tranchera la question de savoir qui, de l'esclavage ou de la liberté, deviendra l'influence suprême et le pouvoir dirigeant des destinées nationales. C'est une lutte sérieuse, grosse d'orages, fatale et décisive, qui nous menace depuis la naissance de notre gouvernement, qui met en jeu notre existence politique, mais qui, une fois engagée, ne peut plus être évitée jusqu'à ce qu'elle soit décidée. Depuis longues années, dans toutes les sphères et sous toutes les formes, on l'a vue se préparer. Elle s'est étendue à tout : religion, littérature, mœurs sociales, politique, commerce, législation, elle a tout envahi, tout dirigé, tout modifié. Elle est la préoccupation constante et souveraine, le souci dominant de notre pays. Que l'issue en soit favorable ou funeste, l'heure du conflit suprême est venue, et nous ne pouvons pas plus en éviter la responsabilité, le danger et les conséquences, que nous ne pouvons échapper à la providence de Dieu qui nous appelle au combat. Si la question n'est pas tranchée par l'élection actuelle, elle reparaîtra sans cesse, comme l'ombre de Banquo, jusqu'à ce que la politique de notre pays soit fixée, jusqu'à ce qu'on ait décidé une fois pour toutes quel génie inspirera et guidera la république, celui de l'esclavage ou celui de la liberté? »

Quant à la pensée qui anime les masses populaires, interrogeons Mme Beecher Stowe, dont les livres ont été lus si avidement dans tout le nord, et ont exercé une influence si considérable et si manifeste. Voici comment se termine la préface de *Dred*, datée d'août 1856 (1) :

« N'accusons pas les états libres de lâcheté ni d'égoïsme; sachons faire la part de cette généreuse crédulité qui se refusait à juger complétement mal de nos frères, et de cette lenteur à s'irriter qui est le signe caractéristique de ceux à qui l'on a appris à se maîtriser eux-mêmes. Si les hommes du nord n'ont pas encore vengé l'insulte faite à leur sénateur, la violation de la liberté du scrutin, l'incendie de leurs villes, le meurtre de leurs frères et de leurs fils, cela ne signifie pas qu'ils n'ont point ressenti ces outrages. Ce fait montre simplement la force de cette éducation pleine de respect pour

(1) Voyez sur *Dred* la *Revue* du 1er novembre.

les lois, qui est un des priviléges de la vraie liberté, et qui demande la réparation de ses injures, non pas à un recours immédiat à la force, mais à ces voies plus sûres que la constitution a tracées. Si ces voies viennent toutes à manquer, nous n'avons qu'un seul mot à dire : Malheur à l'agresseur quand ceux qui sont lents à la colère viendront à se lever! »

C'est précisément ce calme des hommes du nord et cette lenteur à la colère qui ont le plus alarmé les gens réfléchis. Ils ne se sont pas mépris sur la signification de la candidature du colonel Fremont, sur la nature des sympathies qu'elle rencontrait dans toutes les classes, sur la rapidité merveilleuse et la parfaite régularité avec laquelle le parti républicain avait organisé ses moyens d'action, sur le soin qu'il mettait à éviter toute provocation inutile, toute menace intempestive, toute démonstration inconstitutionnelle. Pour des observateurs intelligens, cette froideur et cette gravité attestaient une détermination inflexible et pleine de périls, sinon dans le présent, au moins dans l'avenir. Alors, pour la première fois, des paroles de conciliation se sont fait entendre au sud. Il s'est trouvé jusque dans la Louisiane des hommes et des journaux pour proposer de revenir sur les dernières décisions du congrès, et de remettre en vigueur le compromis du Missouri. Ceux mêmes qui rejetaient cette idée comme irréalisable avouaient leur désir de désarmer le nord par une concession, de découvrir un moyen terme qui lui donnât satisfaction, et surtout de trouver une candidature qui, sans avoir les dangers de celle de M. Fremont, lui fût moins antipathique que celle de M. Buchanan.

Les hésitations des hommes influens du sud, leurs velléités de conciliation, leurs répugnances à se lancer dans une politique à outrance devinrent bientôt si manifestes, que les derniers représentans des whigs crurent le moment favorable pour reconstituer leur parti. On vit donc tout à coup une convention whig se réunir à Baltimore; elle fit appel, dans une déclaration publique, à tous les hommes modérés et patriotes désireux d'apaiser les haines et de consolider l'union, et, le 19 septembre, elle désigna à leurs suffrages M. Fillmore, déjà candidat des *know-nothings*, « sans adhérer ni s'arrêter aux doctrines particulières du parti qui l'avait déjà choisi. » La candidature de M. Fillmore, ainsi sanctionnée par des hommes presque tous entourés d'une grande considération, reçut aussitôt de nombreuses adhésions dans les états du sud et dans les états du centre. M. Washington Hunt, ancien gouverneur de l'état de New-York, s'y rallia publiquement, et son exemple entraîna un grand nombre de personnages influens. Malheureusement il était trop tard pour que le *parti américain* (ainsi s'intitulaient les adhérens de M. Fillmore) acquît des chances sérieuses de succès; beaucoup de membres de l'ancien parti whig avaient déjà pris des engagemens; beaucoup pen-

sèrent que le seul moyen d'empêcher le succès de M. Fremont était d'assurer à tout prix la majorité à M. Buchanan. Ce n'était pas en quelques semaines qu'on pouvait réunir des moyens d'action suffisans.

La campagne électorale est aujourd'hui terminée. Le 4 novembre 1856, a eu lieu dans tous les états la nomination des électeurs chargés de désigner le président : l'avantage est demeuré à M. Buchanan. La candidature de M. Fillmore a réuni un nombre de voix très considérable dans plusieurs des états du sud, notamment dans la Louisiane et dans la Floride; elle n'a obtenu la majorité que dans un seul, le Maryland. M. Buchanan a eu pour lui tous les autres états à esclaves, deux des états du centre, la Pensylvanie et le New-Jersey, et un état de l'ouest, l'Indiana. Il a réuni ainsi 159 voix, c'est-à-dire 10 voix de plus que la majorité absolue; peut-être y pourra-t-il joindre encore les 4 voix de la Californie. M. Fremont l'a emporté dans douze des états libres, parmi lesquels le New-York et l'Ohio, qui lui ont donné 125 voix. C'est l'élection la plus disputée qu'on ait vue depuis longtemps.

M. Buchanan est donc virtuellement élu, et le 4 mars 1857 il ira prendre possession de la *Maison-Blanche*. Quelles peuvent être les conséquences du choix que vient de faire le peuple américain, et quelle politique adoptera le nouvel élu? Telles sont les questions qu'une irrésistible curiosité met aujourd'hui sur toutes les lèvres. Qu'on nous permette de dire brièvement notre avis. Nous ne croyons pas que l'élection de M. Fremont aurait eu pour conséquence une rupture de l'Union. Les états du sud auraient bruyamment manifesté leurs alarmes et leur colère, des démonstrations séditieuses auraient eu lieu, les harangues incendiaires se seraient succédé tous les jours; mais lorsque les meneurs auraient voulu passer de la menace à l'exécution, ils n'auraient trouvé qu'hésitation et froideur, et le premier homme de cœur qui se serait mis en avant pour prêcher le respect de la constitution et de l'unité nationale aurait en un instant rallié la foule autour de lui. Un des représentans de la Virginie au congrès, M. Botts, homme de caractère et de sens, avait dit dans une réunion que le sud, malgré ses cris, subirait paisiblement l'élection de M. Fremont. Stigmatisé comme traître, pour ce propos, par le gouverneur de la Virginie, qui est un sécessioniste ardent, M. Botts, il n'y a que quelques semaines, n'hésitait pas à maintenir son assertion devant ses électeurs. « Les hommes du nord, disait-il, et M. Fremont le premier, ne veulent porter aucune atteinte à vos droits, ils n'ont aucune envie de se mêler de vos affaires et de vous empêcher d'être maîtres chez vous; le nord veut limiter l'esclavage comme le sud veut l'étendre, chacun est dans son rôle naturel, et ce que chacun a de mieux à faire, c'est de se servir de la constitution et de

n'en point sortir. » Nous avons la conviction que M. Botts n'aurait pas été seul de son avis, le jour où l'on aurait sérieusement proposé aux hommes du sud de déchirer la constitution. Le nord n'a jamais fait entendre de menaces de séparation : au jour fatal, il acceptera la lutte et la soutiendra avec une indomptable énergie, mais il n'en prendra jamais l'initiative. L'élection de M. Buchanan, en rassurant et en apaisant les hommes du sud, sera donc le signal d'une trève momentanée; mais il est essentiel de mettre à profit la durée de cette trève, si l'on ne veut voir l'agitation renaître plus violente et plus terrible.

Le nouvel élu sera-t-il l'instrument docile des passions du sud, comme l'annonçaient ses adversaires, comme sa participation aux fameuses conférences d'Ostende et la servilité avec laquelle il a accepté le programme de Cincinnati autoriseraient à le croire? Le verra-t-on annexer à l'Union et transformer en états à esclaves toutes les républiques de l'Amérique centrale, se faire partout l'allié des flibustiers, mettre violemment la main sur Cuba, et lancer la politique américaine dans les aventures? Nous ne le pensons pas. Autant vaudrait le rendre responsable de toutes les sornettes qu'ont débitées les journaux qui soutenaient sa candidature. Que certaines feuilles de l'Alabama, de la Louisiane, même de la Virginie, demandent le rétablissement de la traite des nègres, soutiennent que l'esclavage des noirs est la condition indispensable de la liberté des blancs, et appellent de leurs vœux le jour où les états du nord rétabliront la servitude; qu'un sénateur de la Louisiane, M. Downs, propose, pour remédier au paupérisme, de réduire en esclavage tous les blancs qui n'ont pas de moyens d'existence assurés : on ne doit voir dans ces déclamations folles que des aberrations individuelles, ou des outrages gratuits au bon sens, dictés par l'emportement de la passion; il serait injuste d'y vouloir trouver le programme du parti démocratique. C'est la honte de la société américaine que de pareilles opinions puissent s'y manifester sans attirer à ceux qui les professent le mépris universel; mais ne faisons pas à une nation civilisée l'injure de croire que de telles idées rencontrent des hommes d'état disposés à les appliquer.

M. Buchanan a débuté dans la vie politique, il y a déjà quarante-quatre ans; il a pris part plusieurs fois au gouvernement, il a exercé les fonctions les plus importantes et s'y est fait une réputation de talent et d'habileté. Comme presque tous les hommes politiques de son pays, il a fait de nombreux sacrifices à l'esprit de parti, et il a donné mainte preuve de cette flexibilité excessive sans laquelle il est impossible de réussir sous le despotisme de la foule comme sous le despotisme d'un seul. Ce qu'on ne peut lui refuser, c'est de l'expé-

rience, du jugement et du bon sens. Sa participation aux conférences d'Ostende a été une manœuvre électorale devant laquelle il a d'autant moins hésité, que, par une incroyable faiblesse, le gouvernement américain en assumait la responsabilité: mais pour avoir mis sa signature à côté de celle de M. Soulé, M. Buchanan ne se croit point obligé d'épouser toutes les idées de ce démagogue cosmopolite. Il ouvrira peut-être des négociations avec l'Espagne pour lui proposer de vendre Cuba aux États-Unis, et, pourvu qu'il ait un certain nombre de dépêches à communiquer au sénat en cas de besoin, il se tiendra pour satisfait et se croira quitte envers ses électeurs.

Quant à l'intérieur, M. Buchanan est trop avisé et trop clairvoyant pour se mettre à la remorque des hommes qui l'ont nommé. Le sud, en le faisant arriver à la présidence, lui a donné tout ce qu'il en pouvait espérer; le sud ne saurait par ses seules forces lui assurer dans le congrès, ni même dans une seule des deux chambres, la majorité nécessaire pour gouverner. Il faudrait donc toujours demander aux démocrates du nord l'appoint indispensable, et cet appoint ne pourrait être obtenu que par des concessions. A servir aveuglément les exigences du sud et à suivre l'exemple de M. Pierce, M. Buchanan ne gagnerait que les embarras, les échecs et la déconsidération qui ont marqué la dernière administration. Nous croyons donc que M. Buchanan prendra l'initiative des concessions au nord, parce qu'il doit voir que le danger le plus à redouter vient aujourd'hui du côté des états libres. Il fera exécuter le bill de Nebraska et Kansas pour ne pas renouveler des débats périlleux; mais il ne favorisera pas le développement de l'esclavage dans le Kansas, il y rétablira à tout prix la tranquillité, et il y fera respecter la liberté des élections. Il laissera en même temps à la colonisation libre toute facilité de s'étendre dans le territoire nord-ouest, afin qu'une prompte prise de possession de sa part prévienne toute contestation ultérieure, et il se confiera au temps pour ramener la modération et le calme dans les esprits. Si cependant, au lieu de tenir cette conduite prudente et de désarmer le légitime ressentiment du nord, M. Buchanan se laissait entraîner par ses engagemens de parti à épouser les querelles du sud, ou à suivre la politique tortueuse et vacillante de M. Pierce, il verrait le nord s'organiser immédiatement en vue de l'élection de 1860; il aurait M. Fremont pour successeur dans la présidence, et le jour des dangers sérieux serait venu pour l'Union américaine.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1856

Verrons-nous prochainement la politique générale du continent changer de face et se simplifier? Ce n'est point sans efforts et sans peine à coup sûr qu'on sera parvenu à toucher ce but auquel tout le monde aspire sans l'apercevoir encore. Quand on regarde l'ensemble de la situation de l'Europe, on voit qu'il y a toujours de grandes et de petites questions, des complications obscures, des faits dénués d'importance en eux-mêmes et souvent aggravés par les commentaires irritans ou confus que les journaux diversifient à l'infini. La seule chose certaine, c'est que l'Europe marche à tâtons à travers tous ces défilés dans lesquels elle s'est engagée un jour où elle croyait sérieusement revenir à la paix. Les gouvernemens sont occupés à retrouver leur direction, à rechercher leurs alliances et à recomposer un terrain où ils puissent concerter une action suivie. La France et l'Angleterre, alliées d'hier et de demain, se divisent, se rapprochent ou s'observent. L'Autriche suit silencieusement son chemin, s'entendant merveilleusement à tirer parti de tout au profit d'un intérêt personnel. La Russie observe de loin ces tiraillemens de l'Occident avec d'autant plus de philosophie qu'elle y trouve un singulier avantage. La Turquie est dans le laborieux enfantement d'un ministère. En attendant, les traités continuent à n'être point observés, et la diplomatie continue à préparer une solution dont les élémens ne laissent point d'être difficiles à rassembler. En un mot, tout se croise et se mêle à la surface des affaires européennes, et sous cette surface multiple, on n'en peut disconvenir, il y a un malaise réel, incontestable, d'autant plus sensible qu'on s'efforce de le cacher, d'autant plus persistant qu'on invoque tous les remèdes, sans les croire bien efficaces. A travers tout, on le voit bien clairement aujourd'hui, depuis que le traité de Paris est devenu un objet de discussion, la question la plus grave n'est pas dans la possession de Bolgrad et de l'île des Serpens par la Russie ou par la Turquie; elle est dans les dissidences qui se sont élevées entre les cabinets et notamment dans les alternatives auxquelles reste incessamment soumise la première, la plus puissante

combinaison politique de ce temps, l'alliance entre la France et l'Angleterre. La seule affaire importante est de savoir si le principe de ces dissidences est de nature à affecter l'union des deux pays, si ces alternatives qu'on a remarquées peuvent dépasser la mesure d'indépendance mutuelle que les deux gouvernemens doivent nécessairement conserver dans leur politique.

Cette question de l'alliance anglo-française est si bien l'affaire du jour, qu'elle est entrée dans toutes les polémiques et dans tous les débats. Tant qu'elle reste sur le terrain des délibérations des cabinets, elle est d'une solution facile sans doute. Les gouvernemens ne se sont pas entendus d'abord sur quelques points relatifs à l'exécution du traité de Paris, et ils ont pris une attitude assez différente; ils se sont rapprochés depuis : c'est ce qui arrivera toujours quand les deux pays, s'élevant au-dessus de rivalités secondaires, ne consulteront que leurs grands intérêts et les devoirs supérieurs de leur position dans le monde. Le résultat est ici la chose essentielle, et un accord définitif entre les deux gouvernemens paraît être redevenu plus que probable. Il n'est pas moins vrai que les journaux anglais auront contribué d'une étrange manière à ce résultat, et qu'ils emploient encore des façons particulières pour le rendre durable. Les journaux anglais, on ne l'ignore pas, jouissent d'une extrême liberté, et en même temps ils ont une inépuisable faculté d'évolution. Hier ils parlaient de la question de Naples comme d'une pointe d'épée qu'ils voulaient enfoncer au cœur de l'Autriche, aujourd'hui ils rudoieront M. Kossuth, qui tient de mauvais discours à Manchester contre la maison de Habsbourg, et ils n'éprouveront aucune surprise si le ministre anglais à Vienne, sir Hamilton Seymour, accompagne, comme on le dit, l'empereur François-Joseph dans le voyage qu'il va faire à Venise et à Milan. Il n'est point jusqu'au Piémont qui n'ait été quelque peu abandonné pour l'hospitalité qu'il donne à Nice à l'impératrice-mère de Russie. Quant à la France, la presse de Londres s'est vigoureusement employée depuis quelques jours à lui inculquer les principes de l'alliance. Cela tient à l'usage de tout bon Anglais de ne voir qu'une seule chose au monde, l'intérêt britannique, de ne ressentir qu'une passion, la passion de la grandeur britannique. Tant qu'on sera d'accord avec cet intérêt et avec cette passion, les journaux anglais ne marchanderont pas la louange et le dithyrambe, ils y mettront même un certain luxe; si on s'arrête un instant, si on refuse d'aller jusqu'au bout, alors la guerre recommence, et le moindre désaccord est signalé comme un abandon de la grande alliance. Que la Perse envoie un ministre à Paris au moment où une armée persane fait le siége d'Hérat, qui inquiète la puissance anglaise dans l'Inde, les journaux britanniques voient presque une trahison dans cette mission, et ils rendent le gouvernement français responsable des mauvais procédés du shah vis-à-vis de l'Angleterre, comme aussi des conséquences funestes qui en pourront résulter. Que la France ait des relations amicales avec la Russie, et aussitôt on recommence un cours d'histoire, on fait passer sous nos yeux les princesses russes voyageant pour capter l'Allemagne, la restauration disparaissant parmi nous, le roi Louis-Philippe proscrit pour avoir eu un moment la pensée d'un rapprochement avec la Russie et avoir méconnu l'alliance anglaise. Les journaux de Londres n'ont rien épargné, et de peur que la France ne l'ignore, l'un d'eux a fini même par un hymne à la suprématie

presque universelle de l'Angleterre, — de cette Angleterre dont on décrit les conquêtes en l'appelant assez bizarrement la première des puissances musulmanes.

A quel propos ces polémiques passionnées et violentes? Parce qu'on n'est pas d'accord sur Bolgrad, parce que le gouvernement français ne voit pas une nécessité de premier ordre dans l'occupation des principautés et de la Mer-Noire. Tout compte fait, il reste prouvé qu'un souverain qui est en mésintelligence avec l'Angleterre, comme le shah de Perse, ne peut envoyer un ambassadeur à Paris; que si la France entend professer une politique indépendante, elle est menacée de catastrophes inévitables; que l'Angleterre a des droits incontestables à la domination universelle, et qu'à ce titre ses interprétations diplomatiques doivent faire loi. Il reste enfin démontré qu'un membre du gouvernement qui soutient simplement et librement un avis, comme l'a fait le ministre des affaires étrangères, M. le comte Walewski, que ce membre du gouvernement doit être éloigné des conseils : c'est là ce qui était demandé il y a quelques jours. Cela n'empêche nullement les journaux anglais de professer une politique d'union et de concorde; seulement ils se servent de singuliers procédés pour cultiver cette union et pour la recommander à la France : on ne peut dire à coup sûr qu'ils la présentent sous son aspect le plus séduisant. Ce serait d'ailleurs une méprise étrange de chercher dans ces excentricités d'une humeur querelleuse la mesure de ce que peut penser ou méditer le gouvernement anglais lui-même, d'y rien voir qui puisse sérieusement porter atteinte au principe de l'alliance. Aujourd'hui comme hier, l'alliance est la même, utile et féconde, cimentée par deux années de lutte commune, assez forte pour braver les bourrasques passagères : elle est nécessaire, et c'est ce qui la fera subsister; mais si elle satisfait à la fois aux intérêts supérieurs des deux pays, il est certain qu'elle ne peut être pratiquée qu'avec une pleine et souveraine indépendance, avec une liberté entière pour les deux gouvernemens de professer des opinions différentes, sans rentrer incessamment dans une guerre de défiances, de soupçons et de récriminations. Parce que l'Angleterre a des vues particulières sur le sens d'un traité, sur des obligations solidairement contractées, sur ce qu'exigent ses propres intérêts, ce n'est pas une raison pour que la France souscrive absolument à ces interprétations et à ces vues. On peut le dire, de notre côté ce serait même une autre façon de compromettre l'alliance que de s'appliquer, comme le font certains journaux français, à suivre trop fidèlement les directions de la pensée anglaise. C'est là l'unique morale à tirer de ce petit épisode de l'histoire contemporaine, plus bruyant que profitable aux questions qui en sont le prétexte.

Au milieu de ces diversions, en effet, que deviennent les affaires elles-mêmes? Elles suivent leur cours, elles marchent, ou plutôt elles ne marchent pas; elles se ressentent de ces dissidences des cabinets dont les polémiques sont l'écho retentissant, et on a le spectacle assez bizarre d'une paix qui existe en fait, mais qui n'a point la consécration du droit, puisque le traité de Paris reste provisoirement suspendu par suite de l'inexécution de quelques-unes des clauses les plus essentielles. Chose singulière! l'Autriche et l'Angleterre, dans la politique qu'elles ont suivie, ont eu évidemment l'intention de se prémunir contre la Russie, de prendre des mesure

contre ses mauvais vouloirs et ses subterfuges. — C'est donc le territoire russe qui est occupé? Les soldats autrichiens sont donc à Bolgrad, ou tout au moins sont-ils sur le point de mettre la main sur ce gage de la soumission du tsar? Nullement. Les vaisseaux anglais sont dans la Mer-Noire, les Autrichiens sont dans les principautés, et jusqu'ici Bolgrad semble suffisamment garanti contre un coup de main par la prudente habileté de l'Autriche : c'est-à-dire que c'est la Russie qu'on veut punir et amener à résipiscence, et c'est l'empire ottoman qui porte le poids de l'occupation! Cette situation pourrait se prolonger sans que la Russie eût beaucoup à en souffrir. Cela seul indique ce qu'il y a dans cette politique de disproportionné entre les moyens et le but. Ce n'est pas seulement de l'occupation matérielle que la Turquie souffre, elle ressent l'influence de ces perturbations dans toute sa constitution, dans toute son existence. On le voit aujourd'hui, le cabinet à la tête duquel a été placé Rechid-Pacha vit dans un état permanent de crise, les péripéties se succèdent. Après avoir quitté d'abord le poste de grand-vizir et être un moment rentré au pouvoir pour se démettre encore, Aali-Pacha avait fini par accepter le ministère des affaires étrangères avec le nouveau grand-vizir. Deux jours après, il se retirait et il était remplacé par Ethem-Pacha, ancien aide-de-camp du sultan, qui se recommande, disent les journaux, par sa connaissance de la langue française! Ces crises successives n'ont qu'une cause, c'est l'incertitude de la situation de l'Orient. En définitive, on ne peut choisir qu'entre ces trois dénoûmens : recommencer la guerre, prolonger l'occupation dans les conditions actuelles, ou recourir à la juridiction d'un congrès. Et comme il ne serait ni sérieux de songer à faire la guerre pour Bolgrad, ni possible de prolonger l'occupation, il ne reste qu'une délibération collective pour préciser le sens des clauses qui ont soulevé ces divergences. L'Angleterre et l'Autriche ont assez longtemps reculé devant cette mesure; elles paraissent aujourd'hui plus près de se rendre à l'évidence de cette nécessité, et si les symptômes ne trompent pas, on pourrait voir, d'ici à quelques semaines, une nouvelle conférence européenne et la fin de l'occupation en Orient.

Il est des pays qui restent étrangers à ces affaires générales de la diplomatie, et où ne s'agitent pas moins les questions les plus graves d'un autre ordre, des questions qui touchent à tous les ressorts de la société civile, religieuse et politique. La Belgique est un de ces pays. La session législative s'est ouverte depuis peu à Bruxelles, et elle a offert aussitôt une arène aux discussions les plus vives, les plus ardentes, sur une des matières les plus élevées et les plus délicates, sur la direction morale de l'instruction publique. Ces débats parlementaires ne sont, à vrai dire, que le couronnement ou plutôt une péripétie nouvelle d'une longue lutte entre l'influence religieuse et ce qu'on peut appeler l'influence laïque. L'enseignement est le champ de bataille. Ces difficultés existent depuis longtemps en Belgique; elles ont pris dans ces derniers mois une gravité nouvelle par suite de l'intervention directe et publique de quelques prélats, notamment des évêques de Gand et de Bruges, qui ont lancé des mandemens où ils mettaient en cause l'enseignement laïque, incriminant des professeurs des universités de l'état et condamnant leurs doctrines. Si les évêques belges s'étaient bornés à signaler le péril de certains principes, de certaines opinions qui usurpent trop sou-

vent le nom de philosophie, à revendiquer la part de l'influence religieuse dans l'enseignement, ils eussent été à coup sûr dans la limite de leur droit et de leur devoir; mais, une fois dans cette voie, ils sont allés plus loin : ils ont frappé de leurs censures tout ce qui ne relevait point du dogme, ils ont mis en suspicion toutes les libertés proclamées par la constitution belge. C'était une première faute; ils avaient en outre un côté faible : le clergé possédant des établissemens d'instruction publique, les évêques pouvaient être soupçonnés et ils ont été accusés en effet de mêler à leurs vues religieuses d'autres vues de concurrence. Quoi qu'il en soit, une occasion se présentait de répondre à ces manifestations : c'était l'ouverture de l'université libre de Bruxelles, et M. Verhaegen, dans son discours d'inauguration, lançait, lui aussi, son mandement, en plaidant la cause de la liberté illimitée de la science et du professorat. Entre ces tendances extrêmes, le gouvernement prenait une position mixte. Le ministre de l'intérieur, M. de Decker, adressait aux recteurs des universités de Gand et de Liége une circulaire où il repoussait l'idée de limiter la science et la liberté de l'enseignement, mais où il prescrivait en même temps aux professeurs de s'abstenir de toute attaque directe contre le principe des cultes pratiqués en Belgique. Il en était ainsi lorsque la session s'est ouverte. Le sénat a commencé par sanctionner dans son adresse les principes de la circulaire du ministre de l'intérieur. La chambre des représentans elle-même, après une longue discussion, vient de donner raison aux mêmes principes, exprimés sous une forme différente. Du reste, on ne peut méconnaître que M. de Decker se trouvait dans une position difficile : il avait à essuyer les critiques d'une fraction de son parti, qui l'accusait de trahison envers l'église, et les attaques des partisans de la liberté illimitée, qui l'accusaient de livrer la science. M. de Decker n'a pas moins soutenu énergiquement cette lutte, et c'est avec une réelle éloquence qu'il a fait prévaloir les idées de modération et de justice, les seules qui soient bonnes à régler l'existence des peuples.

La vie actuelle du Piémont, quoique agitée de peu d'incidens, se montre sous un double aspect. Diplomatiquement, on peut voir aussi à Turin quelques-unes des nuances du travail qui a suivi la signature de la dernière paix, quelques-unes des conséquences des perturbations récentes de la politique générale. Le Piémont lui-même, on l'a vu, a reçu quelques éclaboussures des polémiques des journaux anglais. Est-ce le signe d'un refroidissement de l'alliance entre l'Angleterre et la Sardaigne? Il n'en est point ainsi sans doute. Seulement, tandis que l'Angleterre se rapprochait de l'Autriche, le Piémont se rapprochait bien plus encore que la France, et pour des causes spéciales, de la Russie. Aux yeux de certains hommes d'état piémontais, une alliance avec l'empire russe est en effet une des premières combinaisons de politique extérieure pour leur pays. La Russie n'est point voisine du Piémont, mais elle est voisine de l'Autriche, qu'elle peut tenir en respect au nord, tandis que le Piémont est son antagoniste au midi. L'attitude hautaine de l'empereur Nicolas après 1848 avait interrompu les rapports entre les deux pays; la paix les a renoués. Le lien particulier aujourd'hui, c'est l'esprit commun d'hostilité contre l'Autriche. De là les échanges de témoignages d'amitié et l'accueil plein de courtoisie que l'impératrice-mère de Russie a reçu du roi Victor-Emmanuel sur le sol piémontais, où elle

réside en ce moment. Il n'en fallait pas plus pour éveiller les susceptibilités des journaux anglais, et le cabinet de Londres a paru même un instant ne pas vouloir admettre les plénipotentiaires sardes dans les conférences nouvelles qui pourront s'ouvrir, craignant sans doute de trouver en eux des auxiliaires de la Russie. Il y a pour le Piémont une autre question de politique extérieure qui est sur le point de se régler, c'est l'affaire des séquestres. L'Autriche semble disposée aujourd'hui à lever le séquestre qu'elle avait mis sur les biens des émigrés lombards, et ce sera un élément de trouble de moins dans les relations des deux états toujours prêts à se heurter en Italie.

Quant à la politique intérieure du Piémont, en attendant l'ouverture de la session législative, qui aura lieu dans un mois, elle se résume dans un incident tout personnel en apparence et d'une certaine signification néanmoins. Un homme mêlé à la vie politique, écrivain et député, autrefois ami de M. Mazzini et rattaché depuis à la monarchie de Savoie et au ministère actuel, M. Antonio Gallenga, a écrit, il y a quelque temps, une histoire du Piémont. M. Gallenga ne se montre point absolument favorable à la secte de la Jeune-Italie; il raconte notamment un fait qui date de plus de vingt ans déjà. A cette époque, un jeune homme du nom de Marioti, muni d'un poignard reçu des mains du chef de la Jeune-Italie, serait arrivé un jour à Turin avec le dessein arrêté de tuer le roi Charles-Albert. Le régicide fut pris de défaillance, ou il ne trouva pas dans ses amis l'appui qu'il attendait, et l'entreprise manqua. M. Mazzini, peu satisfait sans doute de la manière d'écrire l'histoire de son ancien disciple, a publié une lettre, non pour réprouver, on le conçoit, la pensée de l'attentat, mais pour raconter que le fait était d'autant plus exact que Marioti et M. Gallenga n'étaient qu'une seule et même personne. M. Gallenga lui-même a confessé cette identité. La révélation d'un tel fait a produit une singulière sensation. Il en est résulté que M. Gallenga a été obligé de donner sa démission de député, de remettre entre les mains du roi la croix de Saint-Maurice et Saint-Lazare qu'il avait reçue, et de se retirer de la vie politique. Des récriminations de toute sorte ont été échangées, les polémiques se sont multipliées, d'autres personnes ont vu leur nom mêlé à cette ténébreuse affaire. L'incident est passé aujourd'hui, M. Gallenga expie par une retraite volontaire la funeste pensée de sa jeunesse; mais le fait le plus caractéristique peut-être, comme symptôme des mœurs politiques du Piémont, c'est la répulsion profonde qu'a provoquée la révélation de cette ancienne tentative. Qu'on le remarque bien, ce n'est point devant la polémique des journaux que M. Gallenga a dû se retirer; les journaux n'ont fait que céder à l'irrésistible pression de l'opinion, d'autant plus soulevée que les partisans de M. Mazzini saisissaient cette occasion de multiplier leurs théories et leurs justifications de l'assassinat politique. Cette puissance de l'opinion régulière et saine est d'un favorable augure, et c'est en s'appuyant sur ce sentiment, sur cette base d'une vigoureuse honnêteté publique, que les hommes politiques du Piémont peuvent arriver à fortifier, à affermir le régime d'une monarchie constitutionnelle sensée.

Voilà donc deux pays, la Belgique et le Piémont, où un sentiment d'énergique modération se fait jour sous diverses formes et dans des circonstances différentes. En est-il de même au-delà des Pyrénées? L'Espagne reste

pour le moment livrée à la plus singulière crise politique, sans qu'on sache exactement où elle peut conduire, comment elle peut se dénouer. N'est-ce point en effet une crise véritable, et des plus profondes, que cet état indéfinissable où il y a un gouvernement régulier, une constitution promulguée, et où rien ne semble définitif, où toutes les influences s'agitent sans qu'une pensée politique se dessine, où la monarchie est souveraine, incontestée, et où l'on discute des plans qui peuvent faire disparaître la royauté actuelle? Le projet d'une fusion des deux branches de la famille royale au moyen d'un mariage entre la fille de la reine Isabelle et le fils de l'infant don Juan, frère du comte de Montemolin, ce projet dont nous parlions récemment n'est point abandonné; seulement il reste encore dans les conciliabules intimes. En attendant, le ministère demeure assez immobile, ne parvenant pas toujours à vaincre les résistances de la reine en certaines questions, et ne pouvant s'appuyer au dehors sur aucune opinion compacte. Dans la prévision d'une nouvelle modification ministérielle, qui peut être retardée, comme elle peut être brusquement précipitée, on aperçoit déjà à Madrid plusieurs combinaisons. L'une réunirait MM. Rios-Rosas, Mon, Armero, O'Donnell, avec les sympathies et le concours des vicalvaristes; l'autre ferait arriver au pouvoir le marquis de Viluma, le général Pezuela, MM. Bravo Murillo, Bertran de Lis. Comme on voit, ce sont toujours les deux tendances principales : l'une constitutionnelle, libérale, sans cesser d'être conservatrice, l'autre inclinant vers un absolutisme plus prononcé. Pour l'instant, toutes les nuances progressistes sont définitivement hors de cause, et l'échauffourée républicaine qui vient d'avoir lieu à Malaga est restée sans écho. La politique d'ailleurs n'est point le seul embarras du gouvernement de Madrid. La crise industrielle qui sévit en Catalogne, et qui réduit les manufactures à suspendre leurs travaux, l'insuffisance des denrées, les finances surtout, sont autant de difficultés sérieuses. Pressé par les nécessités d'un trésor obéré, le cabinet de Madrid vient, dit-on, de faire avec un millionnaire français de fraîche date une opération qui dénote les embarras du moment. On se souvient peut-être que les cortès constituantes, il y a plus d'un an, accordaient au gouvernement l'autorisation d'émettre 2 milliards de réaux en titres de la dette publique pour se procurer 500 millions effectifs. Le cabinet actuel vient de se servir, à ce qu'il paraît, de cette autorisation, dont on n'avait pas fait usage. Il aurait remis un milliard de réaux en inscriptions de la dette consolidée pour avoir 280 millions, et les titres auraient été pris au taux de 41 pour 100, d'où il faudrait déduire 3 pour 100 de commission et le coupon qui va échoir. Si on voulait énumérer toutes les charges du trésor espagnol, il y aurait à tenir compte d'une dette flottante considérable, d'une négociation récente sur les caisses de La Havane, de diverses obligations encore, sans oublier un déficit de 300 millions de réaux dans le budget. Tout cela ne constitue pas une situation très facile et très prospère. Cette situation cependant n'aurait rien d'irrémédiable à coup sûr; mais la première condition serait de remettre l'ordre et la sécurité dans la politique.

Le monde d'aujourd'hui, tel qu'il apparaît dans la diversité de ses intérêts, est livré à des perplexités de plus d'une sorte. Les questions diplomatiques ou les crises de pouvoir n'excluent pas les questions économiques : celles-ci marchent certainement de pair aujourd'hui avec tous ces litiges que la di-

plomatie s'occupe à éclaircir et à régler, elles les dépassent presque en importance, et elles ont surtout cela de significatif, qu'il n'y a en elles rien de spécial ou de local; elles sont l'affaire de bien des pays sur le continent. En Piémont, le gouvernement, pour venir en aide au commerce et à l'industrie, modifie les statuts de son principal établissement de crédit, la Banque de Turin, en augmentant le chiffre des billets émissibles. En Espagne, outre les charges du trésor, qui sont immenses, le gouvernement est en face d'une crise industrielle qui paralyse le travail manufacturier de la Catalogne, et d'une crise des subsistances qui pèse sur tout le royaume. Il en est un peu de même au nord et au midi, sans excepter la France, qui est le pays où toutes les questions se donnent en quelque sorte rendez-vous, sans doute parce que la France a le privilége d'être le laboratoire de tous les peuples. Partout, en un mot, on a pu voir se succéder ou se grouper tous ces faits qui n'ont point cessé d'être une des plus vives préoccupations du moment : troubles dans la circulation monétaire, dépréciation des valeurs publiques, crises des subsistances, élévation du prix de toutes choses se combinant avec le resserrement des ressources individuelles. L'embarras est de saisir la véritable cause de ces perturbations. Elles n'ont rien de profond ni de durable, dira-t-on; elles sont dues à des causes accidentelles, à la multiplicité des entreprises industrielles, aux dépenses de la guerre, à des mouvemens faciles à pressentir dans la répartition des valeurs métalliques, à une crise imprévue des subsistances; de plus, elles n'ont rien qui affecte la situation générale en France, puisqu'elles se concilient au contraire avec le progrès constant de la fortune publique, progrès attesté par l'augmentation des revenus indirects. Économiquement, il est possible sans doute d'observer chaque phénomène en particulier et de le suivre jusqu'au dénoûment ordinaire de ces sortes d'incidens; mais il reste un fait plus particulièrement social : c'est la gêne universelle se manifestant au sein du luxe d'une société extérieurement florissante, au milieu du plus vaste déploiement de la richesse. La chose la plus caractéristique peut-être aujourd'hui, la plus grave à coup sûr, c'est ce malaise des existences privées, c'est cette difficulté croissante de vivre qui se fait sentir dans toutes les situations, dans toutes les classes, aux extrémités comme au centre du pays, dans les provinces les plus reculées comme à Paris.

Ce malaise est-il entièrement passager, lui aussi? En dehors de ce qui peut lui communiquer par momens une certaine recrudescence, n'est-il pas dû à des causes profondes et en quelque façon permanentes? Le remède n'est peut-être pas aussi facile à trouver ici, parce que le mal n'est pas seulement dans une perturbation économique d'un instant; il est dans l'esprit, dans les mœurs, dans les tendances de l'époque. On se fait parfois une idée singulière de ce vaste mouvement qui se déroule sous nos yeux. Oui, sans doute, la richesse publique a pris un développement considérable depuis trente années. La valeur de la propriété territoriale a augmenté; les affaires de l'industrie et du commerce se sont multipliées. En un mot, la sphère de l'activité humaine s'est étendue de toutes parts, et, par une conséquence naturelle, les produits de cette activité se sont accrus notablement. Toutefois il survient ici une circonstance également naturelle, c'est que les hommes, gagnant ou recueillant davantage, se trouvent avoir aussi beaucoup plus à

payer pour tous les objets nécessaires à la vie, pour se loger, pour se vêtir, pour se nourrir. Il y a eu un fait bien plus grave encore, c'est que dans l'accélération de ce mouvement, souvent poussé au-delà de ses justes limites, il s'est développé une multitude de besoins qui n'existaient pas; le goût du bien-être est devenu une véritable fureur; la passion des jouissances et du luxe a envahi toutes les régions, et dans un pays comme la France, où l'instinct démocratique étouffe tous les autres instincts, les classes les plus nécessiteuses se sont jetées avec d'autant plus d'ardeur sur ces jouissances nouvelles, que par là elles ont cru s'égaler aux classes plus élevées, troublées elles-mêmes du vertige commun. A tous les degrés de l'échelle sociale, chacun prétend régler sa vie, non sur ce qu'il peut, mais sur ce qu'il veut; chacun s'est ingénié à étendre la sphère de ses besoins, et chacun a vu ses désirs se multiplier avec les occasions de les satisfaire, de sorte que, tout compte fait, au bout de cette étrange carrière, si la richesse et les ressources se sont accrues, la somme des besoins et des désirs a augmenté bien plus encore. Et comme, pour subvenir aux nécessités réelles ou artificielles de cette nouvelle vie, ce n'est plus assez des moyens simples, légitimes et naturels, on spécule, on se jette dans les aventures de l'industrie, on fait appel aux moyens aléatoires, on invente des systèmes de crédit, et on fait des affaires. Le propriétaire lui-même vend ses biens parfois pour jouer à la Bourse et pour doubler ses revenus par des opérations qui le ruineront. L'ouvrier quitte la terre, devenue ingrate, pour aller au chemin de fer voisin, où l'attire un salaire plus élevé, et au bout de la semaine il se trouvera plus pauvre que s'il avait gagné moitié moins. Il en résulte que dans une société il peut y avoir un grand mouvement apparent de richesse et une sorte de paupérisme universel.

C'est un état où tous les avantages sont pour la spéculation heureuse, où toutes les souffrances sont pour celui qui vit d'une vie régulière, pour le magistrat, pour le petit propriétaire ou le petit rentier, pour l'honnête commerçant qui ne veut point s'engager au-delà de ce qu'il peut, en un mot, pour tout homme qui, avec des moyens d'existence fixes et limités, est obligé de subir les conditions de cette lutte inégale. Aussi rien n'est plus rare aujourd'hui que ce qu'on nommait autrefois l'aisance. Il résulte encore de cette situation que lorsqu'on donne comme le thermomètre de la richesse publique le progrès des revenus indirects, c'est-à-dire des taxes qui affectent les transactions ou la consommation, cela peut être vrai, et cela peut être aussi singulièrement illusoire. Cela est vrai, si dans cette consommation de tous les objets atteints par les taxes indirectes il n'y a rien que de simple et de normal, si on dépense en luxe et en bien-être ce qu'on a réellement ou ce qu'on peut dépenser. S'il en est autrement, le progrès de ce qu'on nomme la richesse publique est en raison directe du progrès de l'appauvrissement des individus. La vérité est que dans la vie moderne il y a une infinité de choses et de mots excellens par eux-mêmes et dont on abuse, sans compter la statistique. On abuse du crédit lorsque le crédit n'est point en rapport avec la richesse réelle qui le garantit; on abuse du bien-être, quand le bien-être, au lieu d'élever lentement et progressivement la condition des hommes, est pour eux une source de corruption; on abuse de l'esprit d'industrie lorsque la spéculation remplace le travail. La situation économique

d'un pays devient fragile et précaire lorsqu'il n'y a aucune égalité entre la richesse dont on dispose et les entreprises qui se multiplient ou les appétits qui veulent à tout prix se satisfaire. C'est là peut-être un des faits les plus saisissans de notre temps. Partout éclate la disproportion entre les ressources et les besoins. Les ressources sont nécessairement limitées, les besoins sont immenses. Le budget de bien des états, dans ces deux chiffres muets des recettes et des dépenses qui se regardent mélancoliquement, est plus éloquent qu'on ne suppose; il est l'image des situations individuelles. Or, maintenant qu'une crise éclate dans ces conditions, elle met à nu toutes ces plaies intimes, elle rend plus poignant le malaise des existences privées. Avec des moyens qui se resserrent tout à coup, avec des besoins qui ne diminuent pas et en présence de l'élévation du prix de toute chose, les hommes ne peuvent plus vivre. Quel sera le remède? Il y a d'honnêtes bourgeois à qui la responsabilité de leur propre conduite est à charge, et qui sont prêts tout aussitôt à réclamer l'intervention de l'état. L'état peut beaucoup sans doute : il peut tempérer l'excès des entreprises, il peut lever toutes les barrières pour faciliter les approvisionnemens. Ceux qui réclament des coups d'autorité et des réglementations ne s'aperçoivent pas que, pour arriver à dominer les crises, ils doivent commencer par être maîtres d'eux-mêmes, maîtres de leurs passions, de leurs besoins et de leurs convoitises.

L'état! c'est là le dernier mot en effet. C'est là la providence de ceux qui seraient portés très souvent à n'en point reconnaître d'autre. Rien ne coûte plus qu'une responsabilité; aussi volontiers chargerait-on l'état de tout faire, de tout régler, de tout prévoir, au risque de le compromettre dans de périlleuses aventures, en croyant lui faire honneur de sa toute-puissance. On lui demanderait presque d'avoir une littérature ou tout au moins de chercher à en avoir une, et ici on nous permettra bien, quoique sans mission particulière, de rectifier un certain genre de bruits mêlés à beaucoup d'autres dans les journaux étrangers, au détriment du gouvernement français. N'a-t-on point dit récemment au dehors, n'a-t-on pas publié que le gouvernement était intervenu pour manifester des préférences et des répugnances littéraires, pour tracer des règles de conduite à des écrivains, pour leur interdire certaines collaborations anciennes en les appelant à des collaborations nouvelles? Le nom même de ce recueil n'a-t-il point été mêlé à tous ces bruits? Rien n'est moins exact à coup sûr; c'est une pure imagination qu'on aura prise pour une réalité. Il y a plus d'une raison pour qu'il en soit ainsi. D'abord le ministre de l'instruction publique, M. Rouland, qui est passé de la magistrature à ses fonctions nouvelles, a porté dans une administration qui touche de si près aux lettres une équité de vues et une impartialité d'esprit qu'on méconnaîtrait infailliblement en lui prêtant de telles pensées. En outre, si on considère la chose en elle-même, n'y a-t-il pas là un piége tendu par des zèles plus intéressés ou plus empressés qu'intelligens? Nous n'oublions pas qu'en dehors du gouvernement on a prononcé un jour ce mot de littérature d'état, comme si l'état avait et pouvait avoir sa littérature propre, de même qu'il a un système de politique, une administration, une armée et des ingénieurs. Il y a quelque temps déjà, un réformateur assez bizarre proposait tout simplement de réglementer le domaine de l'intelligence, de donner une étiquette ou un uniforme aux écrivains et de les con-

stituer en corps public. Malheureusement il n'est pas toujours facile de faire éclore des talens. On ne communique pas la supériorité aux intelligences vulgaires, qui sont toujours les plus faciles à conquérir; on ne fait souvent, sans le vouloir, que donner une couleur aux esprits qui restent par goût, par habitude d'indépendance, en dehors de ces combinaisons.

Il y eut un temps, et ce temps compte parmi les plus glorieux, où il y eut deux littératures en France. L'une était une littérature officielle; certes les encouragemens et les récompenses ne lui manquaient pas, non plus que les règles de conduite et les motifs d'inspiration. Napoléon, avec ce goût naturel du génie pour les grandes choses, voulait avoir ses poètes; il voulait même avoir ses historiens, et il dictait des notes impérieuses pour diriger l'écrivain dans son travail, pour lui prescrire ses jugemens historiques. Qu'est-il resté de cette tentative? Il n'est resté qu'un nom qui est le symbole de l'effacement et de la stérilité, celui de littérature de l'empire. Ce n'est pas que Napoléon eût auprès de César ce désavantage « d'avoir violé, méconnu, brutalisé l'intelligence, » comme le disait un jour M. Sainte-Beuve; non, c'est que son entreprise était impossible. Par une coïncidence remarquable, il y avait au même instant une autre littérature que l'empereur n'eût point admise, et qui fait pourtant l'éclat intellectuel de l'empire : c'est celle de Chateaubriand et de Mme de Staël. Ducis, de son côté, montrait ironiquement à Napoléon les oiseaux sauvages qui traversaient l'air. — C'est qu'en effet il y a toujours deux littératures possibles : l'une sert une époque en l'honorant, même dans son indépendance; l'autre se sert de l'époque, si l'on nous passe le terme, ou si elle la sert, c'est sans la fortifier et sans lui donner aucun lustre. Rien ne prouve mieux combien ces sortes d'initiatives intellectuelles sont peu dans la mission des pouvoirs publics; mais ce qui est vrai aussi, c'est qu'il peut y avoir des activités inquiètes, des vanités ou des intérêts qui aiment à se servir du nom de l'état, en le compromettant dans leurs entreprises. Ce ne sont pas d'habitude des esprits éminens, on le conçoit, ce sont des esprits à la recherche d'un moyen de succès. On s'est servi beaucoup de ce mot de mouvement littéraire; ces esprits ont en réserve au besoin un mouvement littéraire tout prêt, et, comme gage de l'avenir, ils offrent leur médiocrité. Avec une perspicacité plus injurieuse cent fois que toutes les critiques, ils excellent à saisir des allusions, à les supposer même souvent, et leur zèle dangereux va jusqu'à montrer dans l'indépendance une hostilité. Leur plus grand succès serait de réduire des voix écoutées à se taire. Nous voyons bien ce qu'ils gagneraient, car enfin le public, ne pouvant juger par comparaison, et n'entendant que leur monologue, s'accoutumerait peut-être à les considérer comme les véritables organes d'une littérature; mais que gagnerait l'état à ce silence? L'état n'est-il point au contraire appelé par sa nature à observer une large et bienveillante neutralité au milieu de toutes les manifestations légitimes de la pensée? Il ne dirige ni ne discipline les lettres, il leur laisse le champ libre.

CH. DE MAZADE.

LA DIÈTE SUÉDOISE ET LE ROI OSCAR.

Quand nous exprimions naguère dans la *Revue* notre conviction profonde que la conclusion de l'alliance entre les puissances occidentales et

la Suède deviendrait pour ce royaume la source d'une énergie et d'une vitalité toutes nouvelles, nous ne pouvions imaginer que le gouvernement du roi Oscar nous donnerait si promptement raison. Certes à aucune époque de son règne ce souverain ne s'était montré anti-libéral, mais il est incontestable qu'avant la guerre d'Orient, un poids étranger semblait intervenir dans les affaires intérieures de la Suède aussi bien que dans sa politique pour lui enlever quelque chose de son initiative et de sa liberté d'action. Nous avons raconté, soit dans l'*Annuaire des Deux Mondes* récemment publié, soit ici même, avec quelle prudente hardiesse le roi Oscar, dès le commencement de la guerre, prit son parti, se décida pour les puissances occidentales, et, sûr des dispositions de son peuple, mais observant encore un silence indispensable, offrit dès le milieu de la première campagne son concours à la France et à l'Angleterre. Nous parlions (1) sur la foi de communications précieuses, et qui nous venaient d'une source fort élevée. Le journal suédois l'*Aftonblad* a par trois articles consécutifs attiré l'attention des Suédois sur notre récit, et si la diète qui vient de se réunir au milieu d'octobre obtient la communication des actes diplomatiques du gouvernement de Suède pendant les deux années de la guerre, nous pensons qu'elle pourra vérifier l'authenticité de notre témoignage, et qu'elle sera d'avis, comme nous l'avancions d'après de telles données, qu'il y a tout lieu pour elle d'être fière de la résolution et de la prudence qu'a montrées son roi. Aujourd'hui c'est des conséquences immédiates de cette alliance du 21 novembre 1855, si contraire par l'esprit à celle de 1812, que nous voudrions en quelques lignes tracer le tableau.

Que la paix soit arrivée trop tôt pour l'impatience des Suédois, personne n'en doute. Les plans étaient préparés et les cartes dressées pour la descente en Finlande; on savait qu'on pouvait compter sur les bonnes dispositions de ce pays; il était fort mal défendu; lors du bombardement de Sveaborg, les soldats russes qui occupaient Helsingfors avaient refusé plusieurs fois d'obéir aux commandemens de leurs officiers, et les Finlandais avaient pu craindre de ces troupes indisciplinées des excès et le pillage, au lieu d'y trouver une protection contre la descente des alliés, qu'on attendait d'heure en heure. On savait tout cela en Suède; les journaux mêmes y avaient multiplié, grâce à des communications furtives établies par le *Qvarken* (2), ces importantes révélations. On était donc plein d'espérance, et bien des cœurs battaient à la pensée de venger leurs injures, de reconquérir la *chère Suomi*.

Il a fallu renoncer à tous ces vœux. La paix une fois conclue, on se trouva en face d'un puissant voisin, évidemment irrité. On apprit que le gouvernement russe, montrant toujours des dehors presque affables, se préparait à construire une ou plusieurs forteresses, non plus dans les îles d'Aland, puisque le récent traité le lui interdisait, mais sur la côte de Finlande, toute voisine; on sut en même temps que ses intrigues dans le Finmark norvégien (3), loin d'être arrêtées par une convention de frontières, recommen-

(1) Surtout dans l'*Annuaire* de 1855-56.

(2) On appelle aussi le passage le plus étroit entre la côte de Suède et celle de la Finlande, au nord des îles d'Aland.

(3) Voyez encore sur ces intrigues des Russes dans le Finmark norvégien de curieux et très authentiques détails cités dans l'*Annuaire* de 1855-56.

gaient plus actives que jamais; un amiral russe enfin, l'amiral Glasenap, vint visiter les ports et les forteresses du royaume. On répondit à toutes ces mesures par la résolution d'élever autour de Stockholm de nouvelles fortifications, bien que cette capitale fût admirablement défendue déjà par l'inextricable archipel qui la précède à l'orient, et qui en rend l'accès impossible pour un navire sans pilote expérimenté.

La meilleure défense cependant était une forte et libérale politique qui, au dehors, fît compter la Suède dans les conseils des grandes puissances, devenues ses alliées, et au dedans resserrât les liens qui unissent au pays la dynastie qu'il s'est donnée en 1811. Déjà certaines mesures intérieures avaient été prises par le roi Oscar, qui devaient conduire également à l'un et à l'autre résultat. La nomination du prince royal à la vice-royauté de Norvége avait été l'une des plus heureuses. Par ses manières franches et ouvertes, par son respect certainement sympathique et sincère des mœurs et des vieilles traditions scandinaves, le prince devait se concilier promptement l'affectueuse confiance des Norvégiens; c'est ce qui est arrivé, et cette habile politique a cimenté l'union des deux royaumes frères.

Ce n'était pas assez. La diète, qui est, comme on sait, triennale, devait se réunir au milieu du mois d'octobre 1856. Le roi Oscar voulut que son gouvernement se présentât aux mandataires de la nation avec tous les traits de sa physionomie nouvelle. La retraite de deux ministres, MM. de Palmstierna et de Stierneld, et celle du directeur général des douanes, furent accueillies par l'opinion publique comme d'heureux indices de changements dans l'ordre politique et la haute administration. L'arrivée de MM. Gunther et Almqvist au ministère excitèrent surtout de vives espérances. Tous deux avaient jusqu'à ce jour appartenu décidément au parti libéral modéré, et leur appel dans les conseils de la couronne paraissait devoir ouvrir une époque toute nouvelle dans le règne du fils de Bernadotte.

Le discours de la couronne, d'ordinaire peu significatif et peu remarqué, était cette fois impatiemment attendu, et il a dépassé toutes les espérances. Liberté du commerce et de la navigation, communications rapides soit à l'intérieur, soit avec l'étranger, encouragemens à l'agriculture, à la riche exploitation des mines et des forêts, développement des enquêtes économiques et statistiques, amélioration du système général des impôts, enfin liberté religieuse et égalité civile, pas une de ces utiles réformes n'était omise dans la harangue royale, et pour chacune d'elles le gouvernement du roi Oscar s'engageait à présenter aux délibérations de la diète une proposition.

Deux de ces réformes, les deux dernières, nous intéressent particulièrement. Elles touchent chacune à des questions d'ordre plus élevé que les faits matériels et économiques, à des questions d'ordre moral et religieux. Le roi Oscar a annoncé qu'il proposerait d'accorder aux femmes non mariées, à l'âge de vingt-cinq ans, leur majorité et la libre disposition de leurs biens. Ce ne serait que justice assurément, et cependant nous n'osons pas espérer que cette réforme, peu désirée en Suède des chefs de famille, soit adoptée sans résistance. Plus d'une fois déjà les hautes cours du royaume, consultées à ce sujet, ont répondu de manière à faire penser que les esprits ne seraient pas mûrs encore pour un si équitable changement. Il faut lire à cette occasion le nouveau livre de Mlle Frederika Bremer, son roman intitulé *Hertha* ou l'*His-*

toire d'un Cœur (1). Hertha est une jeune fille douée en même temps d'une imagination ardente et d'un caractère sérieux, comme cela arrive souvent aux femmes du Nord. Sa charité dévouée ne s'accommode pas des liens étroits où la retient légalement un père avare et dur. Celui-ci refuse son consentement à un mariage qui rendrait sa fille heureuse et libre, car il ne veut pas être obligé de lui rendre des comptes ni de se dessaisir d'une partie de sa fortune; Hertha sait cependant qu'il compromet par des spéculations malheureuses cette fortune qui est la sienne et celle de ses jeunes sœurs privées de leur mère. Aux termes de la loi suédoise, elle n'a qu'un moyen d'arracher des mains d'un tel père son patrimoine, instrument nécessaire des charitables desseins qu'elle a conçus : c'est de se marier avec le généreux jeune homme qui se fera le compagnon de son dévouement. A défaut du consentement paternel, elle n'a qu'un recours : c'est de citer son père en justice et d'obtenir des tribunaux suédois qu'il soit forcé de consentir à son mariage. Hertha préfère le martyre et la mort à cette poursuite contre nature. Son ambition était de consacrer sa vie à l'affranchissement des femmes, ses sœurs, à qui une société despotique interdit la libre disposition de leur fortune, de leur esprit et de leur cœur; elle avait rêvé, pour tout dire, l'émancipation des femmes : elle meurt sans avoir pu accomplir son dessein, mais en laissant au lecteur et aux députés de la diète suédoise, à l'adresse de qui le livre est écrit, une supplique assez étrange, accompagnée d'assez bizarres prédictions. Toutefois le livre de Mlle Bremer, où l'émotion s'élève souvent à l'éloquence, a fait sensation dans la société suédoise. L'opinion publique s'était bien souvent déjà préoccupée en Suède de ce grave sujet.

L'opinion publique et la diète seront-elles favorables à l'autre réforme dont le roi Oscar va prendre l'initiative, celle qui concerne l'indépendance religieuse? On a quelque droit de l'espérer. Voici les paroles mêmes du discours de la couronne : « A l'église protestante et au peuple dont le grand roi Gustave-Adolphe a fondé de ses victoires et de son sang la liberté d'esprit dans l'Allemagne centrale, il appartient d'établir une tolérance fondée sur des convictions inébranlables et sur le respect de la foi d'autrui. Les dispositions législatives qui mettent obstacle à la liberté religieuse doivent donc disparaître, et la loi générale doit se rapprocher davantage de l'esprit du paragraphe 16 de la constitution. Une proposition à cet effet et pour l'abolition de la peine de l'exil vous sera présentée. » On voit par les paroles mêmes du roi, si on ne se le rappelait à l'avance, où en est la législation religieuse de la Suède à l'endroit des dissidens, quels qu'ils soient, catholiques ou protestans. La plus ancienne loi sur la matière est celle du roi Charles XI, publiée en 1687, et qui dispose que quiconque se sépare de la religion officielle sera condamné à la perte de ses emplois et à l'exil, et deviendra incapable de succéder. La loi publiée par Gustave III, tout en proclamant une sorte de tolérance, adoucissait sans la corriger cette législation barbare. Elle disait : « Les états nous ont représenté qu'il fallait sévir vigoureusement contre ceux qui abandonnent notre religion pour en adopter une autre... Toutefois, nous permettons libre culte à chaque communion, avec des écoles libres et des prêtres pour chacune d'elles. » — La constitution de 1809, celle qui est restée

(1) Chez Reinwald, 1 vol. in-12.

la loi constitutive de la Suède, vint à son tour et dit dans son paragraphe 16 : « Le roi doit appuyer la justice et la vérité, prévenir et empêcher la violence et l'injustice, ne point léser, ni permettre de léser qui que ce soit dans sa vie, son honneur, sa liberté personnelle ou son bien-être, s'il n'est légalement convaincu et condamné... Il ne doit forcer la conscience de personne, ni permettre qu'elle soit forcée, mais maintenir chacun dans le libre exercice de sa religion aussi longtemps qu'il ne trouble point le repos public ou ne donne pas de scandale... » Dans son paragraphe 28, il est vrai, cette même constitution dit : « Il ne sera nommé aux places de ministre d'état, de conseiller d'état, de conseiller de justice, de secrétaire d'état, *et aux autres emplois civils dans le royaume, ainsi qu'aux places de juge*, que des hommes professant la pure doctrine évangélique. » Il est vrai encore que la constitution de 1809 n'a pas mentionné expressément l'abolition des peines ordonnées par la loi de Charles XI contre les personnes qui déserteraient l'église établie. Qui ne reconnaîtra cependant que l'abolition complète de toute contrainte religieuse était dans l'esprit et même dans la lettre du paragraphe 16? Si le texte que nous venons de citer ne paraît pas suffisant, nous rappellerons les paroles prononcées dans les délibérations de la diète de 1809. A quelques objections présentées par des membres du clergé, le comité de constitution répondit : « Attendu que toute contrainte exercée sur la conscience sert à faire des hypocrites et non pas de vrais chrétiens; attendu que la contrainte religieuse, loin de produire la conviction et d'ouvrir les cœurs, a enfanté le plus souvent des sectes fanatiques et des persécutions sanglantes; attendu enfin que la religion se défend très sûrement par sa propre force divine, — le comité de constitution est d'avis que le libre exercice de toute foi religieuse, moyennant l'observation des conditions prescrites dans le paragraphe, ne peut devenir dangereux pour l'autorité de la religion véritable, et qu'on ne saurait le refuser à une société dans laquelle tout membre utile, paisible et observateur des lois, doit être protégé. » Quant aux réserves mentionnées par la même constitution, il est clair que celle du paragraphe 28 est seule restrictive de la liberté religieuse; celles du paragraphe 16, qui n'ont d'autre but que de garantir la paix publique et d'empêcher le scandale, se retrouvent dans toutes les constitutions, même dans celles des peuples chez qui la liberté religieuse, absolument complète, ne connaît pas l'exclusion des charges civiles pour les non-conformistes.

Voilà ce qu'avaient fait les législateurs de 1809, dont la constitution régit politiquement la Suède actuelle. Comment se fait-il pourtant que, malgré les expressions formelles du paragraphe que nous venons de citer, la Suède ait conservé jusqu'au milieu du XIXe siècle l'aveugle et inintelligente barbarie de la législation de Charles XI? Oui, dans ce pays, dont le héros, Gustave-Adolphe, a combattu contre les ennemis de la tolérance religieuse, un père de famille qui déserte l'église établie pour entrer dans une secte protestante non-conformiste ou embrasser le catholicisme est emprisonné, jugé, destitué, dépouillé de ses biens, qui sont confisqués au profit de l'état, ne peut plus hériter ni tester, et se voit enfin exilé! De nombreux procès sont venus depuis vingt ans confirmer cette législation digne des temps les plus ténébreux du moyen âge. On se rappelle ce conquérant espagnol qui, présen-

tant à un Indien la Bible, lui ordonne de croire en ce livre. « Que dit-il? répond l'Indien en appliquant l'oreille sur le livre. Va-t'en; je n'entends rien... » Et l'Espagnol lui casse la tête. Le luthéranisme suédois agit de même en vérité; il possède à lui tout seul la vérité; tant pis pour qui s'avise de vouloir vivre au milieu de cette nation sans croire religieusement tout ce qu'elle croit! Il sera emprisonné et dépouillé. Voilà une belle manière d'appliquer cette règle : « Hors de l'église, point de salut! »

On voit quel a été pendant la première moitié du XIXe siècle l'empire tyrannique des mœurs sur les institutions de la Suède; ces institutions n'ont pu l'emporter encore, et il est arrivé qu'une constitution ayant proclamé une certaine indépendance religieuse, nulle loi organique n'est venue formuler expressément et introduire dans la pratique de chaque jour ce que la constitution avait proclamé d'une manière générale. Cependant la cruauté de la législation subsistante devenait trop évidente à tous les yeux, en Europe et en Suède même. Chaque année nous avions à inscrire quelque nouveau procès dont nous rougissions pour un peuple dont le génie est d'ailleurs héroïque et généreux (1); nous le faisions avec réserve, et nous avons omis à dessein, par exemple, la scandaleuse séance de *l'Alliance évangélique* du 28 août dernier, à Paris, parce que nous étions persuadé que la partie sainement libérale de la nation suédoise, plus importante par la valeur morale des hommes qui la composent que par leur nombre, et surtout le roi Oscar à sa tête, ne manqueraient pas de tenter prochainement de puissans efforts pour effacer des codes suédois une page si affligeante. Nous avions pour motifs à de telles espérances la connaissance bien assurée des sentimens d'humanité et de générosité du roi Oscar, tels qu'il les a exprimés dans un de ses livres contre la peine de mort, et son énergique conduite pendant les dernières négociations; nous nous appuyions aussi sur la ferme attitude qu'avait prise dans cette question l'organe du parti libéral dans la presse suédoise, l'*Aftonblad*. Nous ne nous étions pas trompé. Le roi Oscar vient de prendre l'initiative d'une proposition tendant à abolir la pénalité sauvage introduite en 1687, et conservée jusqu'en 1856. Ce n'est pas encore, on le voit bien, de la liberté religieuse tout entière qu'il s'agit : les non-conformistes continueront à être exclus des charges et emplois; mais du moins la Suède ne restera plus en arrière de deux ou trois siècles, et elle sera entrée dans la voie du juste et du vrai. Peut-être la proposition royale va-t-elle soulever d'orageuses discussions dans la diète suédoise. On peut néanmoins attendre avec confiance la fin du débat. La Suède ne voudra pas, comme on l'a dit, se laisser donner une leçon de tolérance par la Turquie; elle ne voudra pas rester plus longtemps en arrière de la Norvége, intelligente et libérale. Les vertus des chefs dévoués de la petite communion catholique de Stockholm réclament respect et protection; l'inquiétude et presque les menaces des protestans non-conformistes méritent que l'église luthérienne songe à se défendre en s'appuyant sur les fermes bases de la justice et de la liberté, et la Suède tout entière n'a qu'à suivre le roi Oscar

(1) Voyez les différens *Annuaires des Deux Mondes* de 1850 à 1856. Chacun contient de pareils témoignages.

pour se voir prochainement, au milieu des graves circonstances qu'ont créées les infortunes du Danemark, en possession d'un très grand rôle, comparable en vérité à celui qu'elle a déjà rempli aux époques les plus brillantes de son histoire. Ceci nous conduirait à examiner quels rapides progrès a faits tout récemment ce qu'on appelle dans le Nord le *scandinavisme*, et comment, traitée naguère encore d'imagination littéraire et poétique, cette question est aujourd'hui près d'entrer dans le domaine de la diplomatie. C'est là pourtant un trop vaste sujet, qu'il faut étudier à part; il nous suffit d'avoir appelé l'attention sur les réformes religieuses et morales que médite le gouvernement du roi Oscar, d'avoir montré quelle généreuse initiative il a voulu prendre pour éclairer et diriger la conscience publique, et d'avoir exprimé nos souhaits pour que la Suède reconquière, grâce aux brillantes ouvertures qui lui sont offertes, un nouvel éclat qui mette d'accord son prochain avenir avec son admirable passé.

A. GARSON.

REVUE DRAMATIQUE

L'histoire est maintenant presque abandonnée par les auteurs dramatiques: leurs études paraissent concentrées sur le demi-monde, et la curiosité des femmes pour qui le devoir n'est pas un vain mot vient en aide à cette dépravation littéraire. J'ai toujours cru, je crois encore que la critique doit se dégager de toute pruderie. Proscrire d'une manière absolue tel ou tel modèle, c'est se condamner à l'injustice. Dans la peinture même du demi-monde, il faut savoir reconnaître le talent. En pareil cas, l'indulgence est sans danger, pourvu que l'éloge soit accompagné de conseils. Le talent une fois reconnu, le bon sens veut qu'on lui désigne un but plus élevé. Malheureusement la louange s'est trop souvent prodiguée sans conseil. Le talent n'a pas été seulement accueilli avec bienveillance, mais exalté, et le demi-monde a pris possession du théâtre. Sur les sujets empruntés au demi-monde, il serait assez difficile d'engager la discussion. A la première objection un érudit vous arrêterait : « Vous parlez de choses que vous ignorez, ou que vous avez tout au plus entrevues. » Et devant cet argument il faudrait s'incliner. Tant que les auteurs dramatiques resteront sur ce terrain, il sera plus sage de ne pas s'occuper d'eux. Les questions littéraires n'ont rien à démêler avec ce genre de travail. Toutefois il y a lieu d'espérer que la curiosité ne tardera pas à se lasser : le thème commence à s'épuiser, et la comédie sera bientôt forcée de s'adresser aux classes de la société qui ne conçoivent pas le bonheur sans les obligations de la famille. Alors, mais alors seulement il sera permis de traiter sérieusement les œuvres dramatiques. Les érudits du demi-monde n'imposeront plus silence à la discussion. Aujourd'hui nous serions fort empêché pour parler des comédies qui s'écrivent et se récitent. Les personnages mis en scène sont tellement étrangers à la vie commune, que l'esprit le plus attentif ne sait comment les juger. Ils s'engagent dans une suite d'aventures, s'enrichissent par la trahison ou s'avilissent par un attachement obstiné pour une femme perdue qu'ils décorent du nom de

passion. Presque toutes ces œuvres sont jetées dans le même moule. Celui qui en connaît trois n'a pas besoin de voir les autres et peut sans peine les deviner. Les types tragiques, dont tant de voix ont déploré ou raillé la monotonie, sont vraiment plus variés que les types dont se compose la comédie contemporaine. Un homme jeune, loyal et généreux, ensorcelé par une courtisane, c'est là un sujet dont le théâtre peut tirer parti, je n'en disconviens pas, mais qui n'est pas assez riche pour défrayer la scène pendant plusieurs années, et pourtant depuis plusieurs années nous ne voyons guère autre chose. Il serait temps de renoncer à ce thème usé.

Quant à l'histoire, il ne faut pas croire que le public la dédaigne au théâtre, comme se plaisent à le répéter ceux qui veulent se dispenser de l'étudier. Ce que le public dédaigne, c'est l'histoire dénaturée par la fantaisie. Jusqu'à présent, on ne lui a guère donné que des noms historiques; l'histoire vraie s'est bien rarement présentée sur la scène. Il serait donc injuste d'accuser la foule d'indifférence pour les grandes figures qui dominent le passé. Elle n'a sur le plus grand nombre des événemens accomplis que des notions confuses; mais elle ne se complaît pas dans son ignorance, elle est avide de connaître. Malheureusement la plupart des poètes qui touchent à l'histoire inventent le passé, au lieu de l'interpréter. Cette liberté absolue de l'invention est à leurs yeux une preuve de puissance, et leur croyance à cet égard me paraît tellement sincère, que je n'hésite pas à y chercher l'explication de leur dédain pour l'étude. Pour eux, connaître c'est aliéner la franchise de son allure. Ils redoutent le savoir comme une menace de stérilité. Cependant, soit que la poésie s'adresse à l'histoire, soit qu'elle choisisse pour thème de ses compositions la vie personnelle et privée, elle ne peut appliquer sa puissance qu'à des souvenirs précis. L'invention est sans doute un don mystérieux; mais il ne lui est pas donné de tirer quelque chose de rien. Celui qui ne connaît ni la vie ni les secrets du passé, qui n'a pas aimé, qui n'a pas souffert, ne produira jamais que des œuvres inanimées. Cette vérité n'est pas familière aux poètes de notre temps. Si je dois estimer leur conviction d'après leurs travaux, ils pensent que l'invention est en raison inverse du savoir ou des émotions ressenties. Interpréter ce que disent les livres ou les souvenirs de la vie personnelle leur paraît une tâche vulgaire, indigne d'un grand esprit. Ils veulent créer de toutes pièces les personnages qu'ils mettent en scène. L'expérience devrait les avoir découragés, et pourtant ils persévèrent, ils prennent pour glorieux ce qui est au-dessus des facultés humaines. Leur prétention est d'émouvoir sans subir l'émotion, d'enseigner une histoire faite à l'image de leur fantaisie, et ils s'étonnent de voir la foule déserter le théâtre, ils se plaignent de l'allanguissement des esprits! Qu'ils se montrent plus modestes, qu'ils se contentent d'évoquer le passé, et la foule se pressera sur les bancs du théâtre pour recueillir leur parole. Leur prétention est condamnée par la raison. S'ils échouent dans leur tentative, c'est qu'ils méconnaissent la nature et les limites de la puissance poétique. Ce qu'ils prennent pour une menace de stérilité leur serait un puissant auxiliaire.

Ce qu'il y a de plus fâcheux dans l'état présent de la littérature dramatique, c'est que le public ne prend pas le théâtre au sérieux. Je veux dire qu'il le prend pour un simple divertissement, et n'attache pas aux œuvres

dramatiques une importance littéraire. La parole fixée sur le papier lui paraît plus grave, plus digne de respect que la parole récitée par la bouche d'un acteur. Pour estimer la valeur d'un roman ou d'un poème, il trouve tout naturel qu'on établisse des comparaisons laborieuses, qu'on cite les grands modèles du genre. Pour déterminer le mérite d'une pièce de théâtre, ce procédé lui semble inutile, inopportun, et souvent même ridicule. A-t-on ri, a-t-on pleuré? Toute la question est là. Parler d'autre chose, c'est pur verbiage. Cependant aux yeux des hommes de bon sens Molière et Corneille n'ont pas moins d'importance que Lesage. *Cinna* et *le Misanthrope* appellent un examen aussi sérieux que *Gil Blas*, et nous voyons les nations voisines se ranger à l'avis de la France. L'Espagne ne place pas Calderon au-dessous de Cervantes. L'Angleterre ne met pas Fielding au-dessus de Shakspeare. L'Allemagne, malgré sa profonde admiration pour l'auteur de *Wilhelm Meister*, sait placer à son vrai rang celui de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell*. Pourquoi donc le public français, lorsqu'il est assis sur les bancs du théâtre, prend-il pour règle de son jugement le plaisir ou l'ennui? C'est une question qui vaut la peine d'être posée. Chez nous, l'éducation littéraire de la foule n'est pas moins avancée qu'en Espagne, en Angleterre, en Allemagne; mais le nombre des œuvres qui se produisent sur les théâtres de Paris est tellement effrayant, tellement fabuleux, que le goût se déprave par la satiété. Si la foule n'écoutait chaque année qu'un petit nombre d'ouvrages dramatiques, elle apprendrait facilement à distinguer les pensées élevées des pensées triviales, les fines railleries des railleries vulgaires. Elle ne confondrait pas l'expression de la passion avec les tirades emphatiques, ni les coups de théâtre avec les péripéties vraiment poétiques. En écoutant chaque jour une pièce nouvelle, elle finit par ne plus séparer le vrai du faux, la grandeur de la jactance, et comme les comédies imaginées, ou plutôt fabriquées à Paris, sont traduites chez les nations voisines et représentées sur tous les théâtres d'Europe, elle ne consent pas volontiers à les prendre pour mauvaises. C'est un fait malheureusement avéré, que nous devons constater : tant que la production dramatique sera ce qu'elle est aujourd'hui, nous ne pouvons guère espérer que le goût public s'élève ou s'épure. Pour obtenir la réforme que nous souhaitons, que nous appelons de tous nos vœux, il faudrait que l'art prît la place de l'industrie, et bien habile serait celui qui pourrait prévoir le jour où s'accomplira cette merveille. Le théâtre aujourd'hui, à parler franchement, relève de l'économie politique. Il s'agit pour lui de produire en abondance, de produire sans relâche, de ne jamais demeurer les bras croisés. Tout ce qui tend à ralentir le développement de cette nouvelle industrie est condamné d'avance par les producteurs. Pourvu que la consommation suive la distribution, le problème est résolu, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'une pièce qui réussit doit narguer tous les jugemens. Étoffe vendue, bonne étoffe; c'est une formule qui domine toutes les poétiques. Il n'y a qu'à s'incliner devant une telle déclaration.

Heureusement l'économie politique n'a pas encore envahi toutes les régions de l'art dramatique. Il reste parmi nous quelques esprits d'une nature délicate, qui tiennent à bien faire sans se préoccuper du succès, ou qui du moins ne pensent au succès qu'après avoir exprimé leur pensée dans toute sa franchise. C'est une méthode périlleuse, mais la seule qui mène à la

renommée. Ceux qui préfèrent les théories économiques aux théories poétiques arrivent parfois à posséder des vignes et des prés, ce qui est un grand bonheur sans doute; quant à la renommée, ils sont obligés d'y renoncer. La critique ne doit s'occuper que des esprits désintéressés. C'est pour eux qu'elle doit réserver ses conseils. En discutant avec eux et pour eux les questions de goût, elle est sûre d'être comprise. Quand elle juge à propos d'évoquer les grands noms de l'antiquité, elle n'a pas à craindre de leur part le dédain ou l'inattention. Familiarisée par des études assidues avec les types de la beauté poétique, ils écoutent sans étonnement et sans dépit les reproches dont ils sentent la justesse. Au reste, les écrivains qui s'occupent de critique dramatique, sauf de très rares exceptions, ne s'exposent pas au danger dont je parle. Loin de gaspiller les conseils et les pensées, ils font de l'analyse un prospectus industriel. Ils vantent ce qui a réussi pour achalander le théâtre qui débite la denrée nouvelle, ou bien ils battent la grosse caisse et entonnent des fanfares pour venir en aide à quelque usine naissante. Qu'on me blâme ou qu'on m'approuve, je ne veux pas m'associer à ce genre d'encouragement. Sans m'attribuer une clairvoyance souveraine, je suis habitué depuis longtemps à ne tenir aucun compte du succès. Je ne prétends pas avoir raison contre tout le monde, Dieu m'en garde! mais je ne veux pas user de la parole pour exprimer la pensée d'autrui. C'est pour moi une tâche assez difficile d'exprimer ma pensée personnelle.

M. Louis Bouilhet est un esprit laborieux dont le début a excité l'attention de tous ceux qui aiment sérieusement la poésie. Quoiqu'il y ait dans son poème de *Melænis* plusieurs pages qui manquent de clarté, personne n'a pu méconnaître l'élévation qui recommande ce premier ouvrage. Il est vrai qu'on y aperçoit tantôt l'imitation d'André Chénier, tantôt le souvenir trop vif d'Alfred de Musset. Cependant, malgré ces réminiscences, que je dois constater, l'auteur ne saurait être confondu dans la foule des versificateurs. S'il prend un grand soin de la forme, il ne se laisse pas séduire par le bruit des mots. On sent qu'il a étudié l'antiquité, qu'il s'est familiarisé par une lecture assidue avec les poètes romains, qu'il a vécu dans le commerce de Virgile et de Catulle, qu'il n'ignore pas les écrivains de la décadence, et ne s'aventure jamais à peindre des mœurs de fantaisie. C'est quelque chose dans le temps où nous vivons. La connaissance des personnages que l'on met en scène est aujourd'hui une véritable originalité. C'est pourquoi le début dramatique de M. Louis Bouilhet nous oblige à de grands ménagemens. L'auteur de *Madame de Montarcy* est d'ailleurs trop éclairé pour ne pas comprendre la valeur des objections que nous allons lui soumettre. Et si nous parlons de ménagemens, ce n'est pas pour déguiser une partie de notre pensée; seulement nous croyons que les études sérieuses du poète nous imposent le devoir de ne pas le traiter avec une rigueur absolue. En face de la présomption, notre langage ne serait pas le même.

Madame de Montarcy a été applaudie. Les amis de M. Bouilhet pensent peut-être qu'il n'a plus qu'à suivre la voie où il vient de s'engager. Nous sommes d'un autre avis, et nous tenons à dire pourquoi. Parlons d'abord du sujet. Il y a dans cet ouvrage plusieurs personnages empruntés à l'histoire, et pourtant ce n'est pas, à proprement parler, un drame historique. Louis XIV, Mme de Maintenon, son frère d'Aubigné, la duchesse de Bourgogne,

Maulevrier, occupent souvent la scène; mais ce n'est pas sur eux que se porte l'intérêt. Mme de Montarcy, qui donne son nom à la pièce, n'appartient pas à l'histoire. C'est un personnage de pure invention, comme son mari. Avant de nous prononcer sur le mérite de la fable dramatique imaginée par l'auteur, il s'agit donc de savoir si les rôles attribués aux acteurs réels sont d'accord avec les récits du passé, et si les acteurs fictifs se meuvent librement, naturellement, dans le milieu où l'auteur les a placés. Il est toujours dangereux, chacun le sait, de mettre en scène un personnage qui tient une grande place dans l'histoire, quand on ne veut pas lui donner un rôle important. M. Bouilhet, je suis forcé de l'avouer, n'a pas complétement évité ce danger. Dans *Madame de Montarcy*, Louis XIV ne manque pas de vérité. Hautain, égoïste, il paraît croire sincèrement que l'état tout entier se résume en lui; mais il n'est pas le centre de l'action, et c'est un grave inconvénient. On peut même dire qu'il est chargé d'un rôle secondaire. Pour l'importance qui lui est attribuée par le poète, il parle trop souvent; pour l'importance que lui donne l'histoire, il n'agit pas assez puissamment sur les personnages qui l'entourent.

Mme de Maintenon soulève à peu près la même objection : elle tient une si grande place dans les dernières années du règne de Louis XIV, qu'on ne s'attendait pas sans étonnement reléguée au second plan. Je m'empresse de reconnaître que M. Bouilhet a dessiné cette figure très habilement. La veuve de Scarron, devenue maîtresse du premier trône de l'Europe, reine par l'intelligence, puisqu'elle gouverne l'esprit du roi, sent pourtant que le trône ne lui appartient pas. Son mariage clandestin ne la prémunit pas contre les caprices et les dangers de l'avenir. Femme d'un monarque absolu, elle ne porte pas la couronne. L'auteur a très bien compris et très bien rendu ce caractère singulier, pour qui le pouvoir avait plus d'attrait que la tendresse. Malheureusement Mme de Maintenon n'a pas un rôle égal à son importance historique. — La duchesse de Bourgogne est dessinée avec une grâce touchante. Maulevrier, animé d'une passion ardente, nous intéresse d'autant plus facilement, que ses désirs sont dégagés de toute ambition. Ce qu'il aime dans la duchesse de Bourgogne, c'est la jeunesse et la beauté : les rêves de puissance ne souillent pas les rêves d'amour. — L'insouciance et l'étourderie de d'Aubigné sont tracées d'une main hardie. — Mme de Montarcy n'aime que son mari. Cette condition, excellente dans la vie réelle, ne peut devenir un élément dramatique tant que le bonheur du mari n'est pas menacé. Or Mme de Montarcy, en acceptant la surveillance de la duchesse de Bourgogne, excite sans le vouloir, sans le savoir, la jalousie du seul homme qu'elle aime. Chargée à la cour d'un rôle ingrat et difficile, elle passe aux yeux des courtisans pour une nouvelle favorite. Les apparences la condamnent, et la pureté de son cœur, qui l'absout devant le ciel, ne la justifie pas devant son mari, car elle a juré de ne pas trahir la duchesse, et sa discrétion obstinée peut être prise pour un aveu. Dans le domaine poétique, cette situation n'a rien qui doive nous étonner. En est-il de même dans le domaine historique? Pour résoudre clairement cette dernière question, il convient, je crois, de la diviser. A la cour de Louis XIV, la fidélité conjugale n'était pas une vertu commune; mais le dévouement superstitieux à la personne du roi faisait partie de la foi politique. Il n'y a donc rien qui blesse la vrai-

semblance dans la discrétion de Mme de Montarcy. Le secret que le roi lui a confié est pour elle un secret d'état. En le révélant, elle croirait trahir à la fois la dignité de la couronne et l'honneur de la France. La seule chose qui puisse nous étonner dans ce personnage, c'est la constance de son amour pour son mari. La splendeur de la cour ne l'éblouit pas un seul instant. Elle ne conçoit le bonheur que dans l'accomplissement du devoir. Pour les courtisans de Versailles, une telle vertu n'est pas de mise dans le monde réel. Mme de Montarcy parle au roi en tête-à-tête, le roi lui baise la main. Pourquoi donc ne règnerait-elle pas à son tour? Ils ne doutent pas de la résignation du mari, et sollicitent sa faveur sans comprendre son étonnement et sa colère.

J'en ai dit assez pour établir la valeur historique et poétique des personnages. Il s'agit maintenant de savoir comment l'auteur les a mis en scène. C'est d'après l'examen de cette question que nous devons décider ce que signifient ses facultés dramatiques, et chacun sait que les facultés dramatiques sont d'une nature toute spéciale. Parfois elles se rencontrent chez des hommes qui ne possèdent pas un sentiment très fin de la poésie. Il est vrai que dans ce cas elles devraient changer de nom, et s'appeler théâtrales plutôt que dramatiques; mais le public s'y méprend volontiers et les confond avec une sorte d'obstination. Chez M. Bouilhet, il n'y a pas lieu de mettre en doute le sentiment poétique : deux pages de *Melœnis*, prises même au hasard, suffiraient à marquer son rang. Seulement il convient de se rappeler que poésie et drame ne sont pas une seule et même chose. L'expression la plus émouvante des sentimens personnels ne démontre pas d'une manière décisive l'aptitude dramatique du poète. Dire ce qu'on a souffert, ce qu'on a espéré, peindre ses regrets, ses déceptions, est une tâche difficile, délicate, mais qui n'a rien à démêler avec l'invention d'une fable où tous les personnages se meuvent librement, naturellement, et gardent sans jamais se démentir le caractère qui leur est assigné. C'est d'après ces principes qu'il faut juger *Madame de Montarcy*.

Le premier acte est spirituel et animé. Des courtisans réunis autour d'une table s'entretiennent de l'austérité de la cour et de leurs espérances déçues. On parle de l'arrivée à Versailles d'une femme jeune et belle. Le règne de la Maintenon va finir. Les courtisans se réjouissent à cette pensée; mais ils croyaient s'entretenir devant des murailles sourdes, et les murailles écoutaient. D'Aubigné, le frère de la Maintenon, abusé par un message qui lui promettait un rendez-vous, les avait devancés dans le cabaret où ils sont attablés, et s'était caché en les voyant arriver. Quand il paraît, les courtisans se tiennent pour perdus. Ils n'ont rien déguisé de leurs ressentimens, et donneraient tout au monde pour effacer le souvenir de leurs paroles. D'Aubigné les rassure d'un mot : qu'ils se taisent, il se taira. Sa sœur, Mme de Maintenon, l'a souvent réprimandé sur ses folles équipées; elle n'apprendrait pas sans colère qu'il s'engage dans une nouvelle aventure. Il part, et nous voyons arriver Mme de Montarcy, accompagnée de son mari. Pourquoi viennent-ils dans ce cabaret? Je n'ai pas réussi à le deviner. Aussi, malgré la vivacité du dialogue, malgré la franchise de l'expression, malgré les mots heureux que le public a très justement applaudis, je pense que ce premier acte n'est pas ce qu'il devrait être, et pèche un peu par l'in-

vraisemblance. J'aimerais mieux voir Mme de Montarcy, provinciale timide et fière, ne pas choisir une hôtellerie hantée par de tels hôtes. Je reconnais pourtant que sous le règne de Louis XIV les cabarets n'étaient pas aussi mal vus qu'aujourd'hui, et que les seigneurs de la cour les fréquentaient volontiers. C'est une circonstance atténuante pour d'Aubigné, pour les courtisans dont il a entendu la conversation. Pour Mme de Montarcy et son mari, il n'en est pas de même.

Au second acte, nous trouvons Mme de Maintenon s'entretenant familièrement avec Nanon, sa servante, qui l'a connue dans l'indigence, et qui l'a suivie dans la prospérité. Pour ces intimes épanchemens, l'interlocutrice n'est peut-être pas mal choisie. Cependant je crois qu'il eût mieux valu mettre en scène un autre personnage, car Nanon, malgré sa fidélité, ne comprend qu'à demi les soucis de sa maîtresse. Arrive d'Aubigné, qui force la porte de sa sœur. Conseils, réprimandes, il ne veut rien écouter. Toute la première partie de cette scène est bien conçue, et l'expression ne trahit jamais l'intention de l'auteur : je veux dire qu'elle ne la présente jamais sous un aspect infidèle; mais la seconde partie, pour parler la langue usitée, est trop poussée à l'effet. D'Aubigné demandant à sa sœur le bâton de maréchal et répétant à outrance : Le bâton, le bâton, comme Orgon, quand il veut punir l'audace de Damis, me paraît une invention quelque peu hasardée. S'il a souhaité, s'il a sollicité le bâton de maréchal, et j'admets volontiers cette ambition chez le frère de la favorite, il a dû s'exprimer autrement pour obtenir l'objet de sa convoitise.

Le troisième acte est mieux mené que les deux premiers. La mutuelle passion de la duchesse de Bourgogne et de Maulevrier, ardente et contenue, se révèle par quelques mots échangés à voix basse. La confusion de Mme de Montarcy en présence de la jeune femme dont elle épie les actions, et qui ne voit en elle qu'une amie, est rendue avec habileté. L'empressement des courtisans auprès de M. de Montarcy est peut-être un peu trop verbeux. Pour réussir, ils devraient ménager un peu plus l'orgueil du protecteur qu'ils croient tout-puissant; la prière ainsi exprimée est trop voisine de l'injure : ils raillent plutôt qu'ils ne sollicitent. Le brevet de colonel remis par le roi entre les mains de Mme de Montarcy n'est à mes yeux qu'une invention inutile pour exciter la jalousie du mari. Le baiser sur la main de sa femme, un baiser en tête-à-tête, suffisait amplement. De la part d'un monarque habitué à la soumission universelle, c'était plus qu'un témoignage de courtoisie.

Le quatrième acte, applaudi par le parterre et par les loges comme l'expression de l'orgueil national personnifié dans Louis XIV, justifie les battemens de mains par la splendeur du langage, mais ne s'accorde pas avec l'histoire. L'élève de Mazarin aurait eu peine à comprendre les sentimens que lui prête M. Bouilhet. Il voulait la volonté de la France faite à l'image de la sienne, et sa fierté ne s'épanchait pas en périodes si abondantes. Il avait de lui-même une trop haute opinion pour prodiguer ainsi les paroles. Je crains que l'auteur en cette occasion n'ait confondu Louis XIV avec Philippe-Auguste et François Ier.

Au cinquième acte, nous voyons M. de Montarcy poussé au désespoir par la jalousie et résolu aux dernières extrémités. Il veut empoisonner sa femme

et s'empoisonner après elle. Mme de Montarcy, qui n'aurait qu'un mot à dire pour détromper son mari et sauver sa vie, refuse obstinément de trahir le secret du roi. Elle préfère la mort au parjure. Le dialogue entre les deux époux est bien conduit, mais un peu long. Désespérant de fléchir l'obstination de sa femme, qui affirme vainement son innocence, M. de Montarcy s'empoisonne, et déjà les premières tortures commencent à l'assaillir, à lui déchirer les entrailles, lorsque survient Mme de Maintenon, qui révèle la faiblesse de la duchesse de Bourgogne et proclame la vertu immaculée de Mme de Montarcy.

Nous croyons avoir suffisamment démontré que toutes les parties de ce drame ne sont pas unies entre elles par un nœud bien serré, mais ce n'est pas le seul reproche que nous devions adresser à l'auteur. Si l'ouvrage qui vient d'être applaudi ne péchait que par la construction, nos inquiétudes se réduiraient à peu de chose. Malheureusement les personnages ne sont pas nouveaux, et le style est encore moins nouveau que les personnages. Maulevrier, quand il parle de la duchesse de Bourgogne, rappelle *Hernani;* d'Aubigné, caché dans une armoire, rappelle encore *Hernani*. M. de Montarcy, s'adressant à ses aïeux, rappelle don Ruy de Silva; le père de Mme de Montarcy rappelle le marquis de Nangis. Mme de Montarcy, au cinquième acte, rappelle doña Sol. En vérité, c'est trop de souvenirs, et j'espère que M. Bouilhet ne tardera pas à le comprendre.

Quant au style, la ressemblance est encore plus frappante. On dirait que le jeune poète imite le modèle qu'il a choisi sans le vouloir et sans le savoir; l'imitation est poussée si loin, que les auditeurs, en fermant les yeux, pourraient croire que la pièce nouvelle est de M. Victor Hugo. Pour justifier une pareille méprise, il faut sans doute posséder un vrai talent : aussi je n'hésite pas à dire que M. Bouilhet a fait preuve d'une habileté singulière; mais ses plus belles périodes, ses images les plus heureuses n'ont pas de caractère personnel et ne lui appartiennent pas. Il n'a rien pillé, je me hâte de le dire, et pourtant dans ce drame, dont les qualités lyriques ne peuvent être contestées, il n'y a pas une page qui soit complétement nouvelle. Les applaudissemens, que M. Bouilhet le sache bien, sont des applaudissemens de souvenir. Tous ceux qui aiment *Hernani* et *Marion Delorme*, *Ruy-Blas* et *les Burgraves* sont heureux de retrouver ce qu'ils aiment, et témoignent leur joie par des battemens de mains. L'auteur de *Madame de Montarcy* ne doit pas prendre pour lui les applaudissemens qui ont frappé son oreille; c'est à Victor Hugo que ces applaudissemens s'adressent, et non au poète nouveau. Je ne voudrais pas troubler l'enivrement d'un premier succès; ce serait un plaisir cruel. Si je parle ainsi, c'est que M. Bouilhet me paraît appelé à des travaux plus sérieux et d'une nature personnelle. Nous savons maintenant qu'il peut dire tout ce qu'il veut dire. S'il veut marquer sa place dans la poésie contemporaine et la garder, il doit s'évertuer à dire des choses nouvelles.

Le succès de *Madame de Montarcy*, qui n'a pas rencontré d'opposition, oblige à reprendre une question qui semblait épuisée depuis longtemps, le rôle de la poésie lyrique au théâtre. Je comprends sans peine qu'un personnage livré à lui-même, dégagé de tout interlocuteur, parle tantôt sur le ton de l'élégie, tantôt sur le ton de l'ode. Les plus grands maîtres du théâtre

nous ont enseigné ce que vaut la poésie lyrique dans le monologue. Depuis Eschyle jusqu'à Shakspeare, depuis Sophocle jusqu'à Schiller, nous voyons la forme lyrique utilement employée toutes les fois qu'il s'agit de l'expression d'un sentiment qui ne trouverait pas à s'épancher librement en présence d'un témoin; mais dans le dialogue, dans l'action, les grands maîtres que je viens de nommer se gardent bien de prodiguer les images. Ils usent de la métaphore avec sobriété. Ces principes sont combattus, mais non pas réfutés par les drames de Victor Hugo. M. Bouilhet, qui connaît l'antiquité, ferait bien de la consulter plus souvent, ou plutôt d'interroger le souvenir de ses premières études. En relisant l'*Œdipe-Roi* et *les Coéphores*, l'*Électre* et *les Euménides*, il s'étonnerait des idylles, des élégies, des odes qu'il a prodiguées dans *Madame de Montarcy*. Ce n'est pas à lui qu'appartient cette méprise, je le sais : il n'a fait que suivre la voie ouverte par M. Victor Hugo; mais le guide qu'il a choisi ne le justifie pas. Si l'auteur d'*Hernani* voulait recommencer aujourd'hui ce qu'il a fait pendant treize ans, de 1830 à 1843, et donner à des odes, à des élégies un baptême historique, il s'apercevrait avant la fin de la soirée que l'esprit de la jeunesse n'est plus avec lui. Si le parterre a témoigné à M. Bouilhet plus d'indulgence qu'il n'en témoignerait à son maître, il ne faut pas s'en étonner : la trivialité des compositions qui occupent la plupart de nos théâtres a depuis longtemps lassé sa patience. En écoutant de beaux vers signés d'un nom nouveau, il a ressenti une émotion joyeuse, et n'a pas hésité à battre des mains. Ses applaudissemens étaient une protestation contre la vulgarité des inventions qu'on nous donne pour des prodiges d'habileté. Si les vers étaient signés du nom de Victor Hugo, j'ai la ferme conviction qu'il serait plus sévère, et pourtant j'ai dit tout à l'heure que le parterre avait applaudi M. Bouilhet en souvenir de Victor Hugo. Comment expliquer, comment justifier cette contradiction? Par un sentiment d'équité plus commun chez la jeunesse que chez les hommes d'un âge mûr, que la satiété rend parfois trop exigeans. Victor Hugo a donné sa mesure par des œuvres nombreuses; il faut absolument qu'il se renouvelle et grandisse sous peine de déchoir. M. Bouilhet n'avait pas encore donné la sienne. La justice voulait donc qu'il fût écouté avec indulgence, avec sympathie, puisqu'il parle facilement une langue harmonieuse. Quand viendra pour lui une seconde épreuve, il sera jugé plus sévèrement, et j'espère qu'il sera dégagé de toute imitation.

Si les dangers de la complaisance dans le domaine littéraire avaient besoin d'être établis, ce qui vient de se passer à propos des *Faux Bonshommes* ne laisserait aucun doute à cet égard. Tout le monde a pu lire de ses yeux ou entendre de ses oreilles que la vraie comédie était retrouvée, qu'il y avait dans l'œuvre nouvelle de M. Barrière des scènes qui, par leur franchise et leur vivacité, rappelaient la manière et le style des maîtres de l'art. Ceux qui parlaient, ceux qui écrivaient ainsi étaient-ils de bonne foi? Je consens à le croire. L'expression de la vérité est tellement tombée en désuétude, c'est un caprice désavoué si obstinément par nos mœurs, que la différence des inventions vieillies et des inventions neuves a fini par s'obscurcir. Je ne serais donc pas étonné quand les louanges données aux *Faux Bonshommes* seraient données avec une pleine conviction. M. Barrière passe pour un homme d'esprit, et sans doute ceux qui le disent ont d'excellentes

raisons pour le dire; mais s'ils ne pouvaient apporter d'autres preuves que *les Faux Bonshommes*, je serais obligé de leur donner tort. Ce n'est pas que l'esprit manque dans la comédie de M. Barrière; mais les traits spirituels que les spectateurs veulent bien applaudir comme nouveaux sont connus depuis longtemps, et ne sont, à vrai dire, que des lazzis d'atelier. Parfois même ils ne sont pas empruntés aux rapins, et sont dérobés aux modèles, qui, à force d'entendre des quolibets, se permettent d'en inventer. Dans cette pièce, qui a été signalée comme un événement littéraire, il n'y a pas trace d'originalité. Je n'essaierai pas de la raconter, ce serait chose parfaitement inutile. La fable est nulle. Les personnages vont et viennent sans que le spectateur puisse deviner pourquoi. L'action, si toutefois on peut donner ce nom aux portes qui s'ouvrent et se ferment pour laisser passer des personnages sans caractère déterminé, l'action fait la navette, et si je me sers de cette expression, c'est qu'elle est consacrée par un long usage, car elle manque d'exactitude. Le tisserand, à la fin de sa journée, après avoir lancé, repris et lancé de nouveau sa navette, a devant lui une pièce de toile. Après avoir écouté pendant quatre heures d'une oreille attentive les bons mots recueillis par M. Barrière et cousus en dialogue, le spectateur habitué à penser par lui-même se demande à bon droit où est la comédie. Après quatre heures d'attente, il n'est pas plus avancé qu'au lever du rideau. Le public, je le reconnais, ne se fait pas prier pour rire. Plus d'une fois dans la soirée il témoigne son hilarité par de bruyans éclats. Une pièce amusante, c'est si rare! Eh bien! je ne crois pas que parmi les auditeurs les plus gais il y en ait un seul capable d'entendre une seconde fois *les Faux Bonshommes* sans bâille à se démettre la mâchoire. Tous ces lazzis de rapins qui étonnent la bourgeoisie ne valent pas une scène de vraie comédie et ne résisteraient pas à l'épreuve d'une seconde audition.

J'en suis fâché pour M. Barrière, qui est jeune, et devrait chercher des idées nouvelles, au lieu de ramasser des idées harassées par un long usage; mais il y a si peu de jeunesse dans la comédie nouvelle signée de son nom, que je me demandais s'il n'avait pas remis à neuf quelque folie de Piis ou Désaugiers, de Radet ou Desfontaines, qui ont été glorieux dans leur temps. Je ne connais pas tout le répertoire de ces illustres devanciers, qui florissaient encore quand j'étais assis sur les bancs du collége. Peut-être ont-ils traité avant le retour des Bourbons la grande donnée des faux bonshommes, mais je possède à cet égard une érudition si indigente, que je n'ai pas le droit d'accuser M. Barrière d'emprunt. J'ai reconnu, j'ai salué comme de vieilles connaissances des plaisanteries que j'entends depuis vingt ans, chez mes amis, tandis qu'ils manient l'ébauchoir ou le pinceau. Je n'oserais affirmer que les maîtres du genre, dont je viens de rappeler les noms, ont fourni le modèle de la comédie nouvelle. Je puis dire seulement que Piis et Désaugiers agissaient avec plus de prudence que M. Barrière, et se rappelaient en temps opportun la pensée de Beaumarchais sur la parole récitée et la parole chantée. Ils ne livraient pas sans défense une vieille plaisanterie; ils l'enfermaient dans un couplet comme dans une cuirasse, et cette précaution leur portait bonheur. Grâce au bruit de l'orchestre, le public n'entendait qu'à moitié ce qu'ils voulaient dire, et ne manquait jamais d'applaudir ce que les hommes du métier nomment le coup de fouet. Comme les profanes pour-

raient ignorer la valeur de ce mot, je me hâte d'ajouter qu'il s'agit du trait final du couplet. M. Barrière, en écrivant *les Faux Bonshommes*, a peut-être pensé qu'il avait sous la main une vraie comédie, et pour ne pas laisser dans l'ombre une parcelle, si petite qu'elle fût, des idées qui lui semblaient ingénieuses, il a supprimé le bruit de l'orchestre. A mon avis, c'est une grave maladresse. Seule et nue, son œuvre trahit son insuffisance. Avec le secours des violons, qui sait si le dialogue n'eût pas paru nouveau?

Le sujet choisi par M. Barrière se refusait-il donc à la comédie? Non sans doute, et les hypocrites qui font leur chemin en se couvrant du masque de la bonté ne sont pas aujourd'hui un type imaginaire. En fouillant dans sa mémoire, chacun de nous se rappelle quelque bon camarade habitué à ne jamais médire de personne, indulgent pour toutes les faiblesses, habile à expliquer, à excuser toutes les apostasies, et qui pourtant au besoin, en petit comité, emporte le morceau. A ceux qui blâmaient son indulgence, ses amis répondaient hardiment : Ne croyez pas qu'il soit dupe de l'homme qu'il vante et qu'il accueille, il sait mieux que vous à quoi s'en tenir sur son compte; il est plus fin que vous. Voici le mot que j'ai entendu et qui vous donnera la mesure de sa pénétration. Seulement ce mot décisif, ce mot triomphant, n'était jamais dit que devant les affiliés, devant des oreilles discrètes. Quand il était répété, le danger avait disparu; la victime était sans crédit, sans pouvoir. Assurément il y a là un sujet de comédie. Pour le traiter, il ne reste plus que deux choses à faire, deux bagatelles en vérité qui ne sont pourtant pas sans importance : inventer des personnages et une action. C'est pour avoir négligé ces deux bagatelles que M. Barrière a fait une œuvre qui ne doit laisser aucun souvenir. En présence des marionnettes qui vont et viennent sur la scène et semblent jouer à colin-maillard, puisqu'elles se rencontrent sans qu'on sache pourquoi, j'aurais mauvaise grâce à parler de style. Si je parlais de grammaire, je m'exposerais au sort de saint Étienne. Sur ces deux chapitres, les rapins ne sont pas difficiles, et M. Barrière s'est contenté de transcrire les facéties des rapins. Il rirait de moi, si je lui demandais pourquoi un de ses personnages *sort* de sa poche une bourse ou un portefeuille. Il me répondrait que cette locution est très bien portée, et je serais réduit au silence. J'en passe et des meilleures, et je reconnais en toute humilité que de telles chicanes n'ont rien à démêler avec l'art dramatique.

Je voudrais pouvoir louer *les Pauvres d'esprit*, que M. Léon Laya vient de donner au Théâtre-Français, car c'est un homme spirituel et laborieux, et la réunion de ces deux qualités ne se rencontre pas souvent; mais s'il m'était permis de parler avec indulgence des *Jeunes Gens*, qui ont obtenu un légitime succès, quoique dépourvus d'élévation, je suis obligé de mentir ou de parler avec sévérité des *Pauvres d'esprit*. J'avais reproché à M. Laya, en termes très bienveillans, de confondre le vaudeville avec la comédie, et de prendre la gaieté pour la raillerie. Hélas! mon Dieu, il ne m'a que trop écouté, et s'est mépris étrangement sur le sens de mes paroles. Il n'y a pas un grain de gaieté dans *les Pauvres d'esprit*, c'est une justice que je dois rendre à l'auteur; malheureusement je suis forcé d'ajouter à mon grand regret qu'il n'y a pas une scène de comédie.

Le sujet par lui-même ne se prêtait guère aux développemens railleurs

dont la comédie ne peut se passer. M. Léon Laya, dans l'espoir sans doute de se concilier les suffrages des hommes sérieux, s'est appliqué à prêcher au lieu de mettre en scène des personnages vivans, en leur prêtant des caractères raisonnables ou ridicules, et le sujet de sa prédication est un des lieux communs les plus vieux que je connaisse. Il s'agit de prouver qu'une jeune fille est plus heureuse en épousant un notaire qu'en épousant un poète. Quand je dis lieu commun, je suis généreux, car on appelle de ce nom les vérités qui n'ont plus besoin d'être démontrées, et malgré le sermon en trois points signé du nom de M. Laya, je ne suis pas encore convaincu. Je ne crois pas, que l'auteur me pardonne mon incrédulité, je ne crois pas qu'il suffise d'avoir acheté ou même payé un office de notaire, ce qui n'est pas la même chose, pour assurer le bonheur d'une jeune fille. L'étude fût-elle payée, la dot ne dût-elle pas servir à faire de l'acquéreur endetté un titulaire sérieux, un libre possesseur, le bien-être matériel du ménage fût-il cent fois assuré, l'ennui peut se glisser dans le cœur de la jeune femme aussi bien que dans le cœur de la jeune fille. Je ne veux pas rappeler ici le premier vers de *Philémon et Baucis*, qui trouverait pourtant son application toute naturelle; mais on me permettra d'affirmer que les belles robes et les belles dentelles ne sont pas le bonheur tout entier. Les meubles de palissandre incrustés de houx ne sont pas contre l'ennui une infaillible garantie. On peut bâiller devant une portière du plus beau lampas. M. Léon Laya ne paraît pas s'en douter. Si nous devions le croire sur parole, la femme d'un notaire n'aurait rien à redouter de l'avenir. Tranquille et fière dans son boudoir, elle n'aurait qu'à recevoir les visites de ses hommes amies; sa vie ne serait jamais troublée par aucun souci.

L'ennui n'est pourtant pas le seul danger dont je puisse parler : nous avons vu, sans remonter bien loin dans nos souvenirs, plus d'un notaire faire la culbute et donner un terrible démenti à la thèse soutenue par M. Laya; mais la sécurité n'est pas son principal argument, et sa prétention est de prouver que les notaires ne sont pas des pauvres d'esprit, que les femmes les plus exigeantes, les plus rêveuses, peuvent trouver à contenter leurs instincts poétiques dans la conversation d'un mari pourvu d'un office ministériel. Ici, le défenseur me paraît s'engager dans une voie périlleuse. J'admettrai volontiers que la rédaction d'un testament ou d'un acte de vente n'éteint pas le feu de l'imagination native, je consens même à croire qu'un notaire muni d'une éducation libérale peut stipuler pendant vingt ans des emprunts hypothécaires sans rien enlever à la vivacité primitive de son intelligence; mais on m'accordera bien, je l'espère, que la pratique de sa profession n'est pas le moyen le plus sûr de développer l'imagination. Qu'il y ait parmi les notaires d'excellens maris, je n'en doute pas un seul instant, et la question n'est pas là; qu'il se rencontre parmi eux des intelligences très nettes, très lucides, je ne songe pas à le contester. Par malheur, ce n'est pas sur ce terrain que s'est placé M. Laya. Il dit très clairement que les notaires n'ont pas dans le cœur moins de poésie que les poètes. Il ne faut donc pas les ranger parmi les pauvres d'esprit. Essayons pourtant de nous entendre avec lui sur la valeur des termes. Pour M. Laya, la poésie n'est pas tout entière dans l'expression de la fantaisie, et je lui

donne volontiers raison sur ce point; il ne la sépare pas des instincts généreux, c'est une excellente pensée que j'aurais honte de réprouver; mais il va trop loin, et confond la poésie avec la vertu. Or nous savons tous par expérience que poésie et vertu ne sont pas une seule et même chose. La vertu relève de la volonté, la poésie relève de l'intelligence, et quoique la morale prescrive le développement simultané, le développement harmonieux de toutes les facultés humaines, la pratique de la vie nous offre bien rarement l'accomplissement de l'ordre formulé par la morale.

Dans le sermon dialogué de M. Laya, le notariat mène au dévouement, la poésie à l'égoïsme. C'est à ces termes singuliers qu'il faut réduire sa pensée, si l'on veut la connaître et la montrer tout entière. Le notaire est un homme sans soucis, sans préoccupations, pour qui tous les jours sont pareils, dont l'âme toujours sereine assure à sa femme et à ses enfans un bonheur sans mélange, qui n'est jamais ni bourru, ni maussade, qui répond sans impatience à toutes les questions. Sa femme veut-elle une robe nouvelle? Il ouvre son portefeuille et ne se fait jamais prier. Sa fille demande-t-elle un piano d'Érard? Il s'empresse de la contenter. Rien ne lui coûte pour faire de sa maison un vrai paradis. Il y a chez lui tant de bonheur, qu'il n'est jamais question de la vie future. Tous les vœux sont exaucés. A quel propos parlerait-on d'une vie meilleure? Ce serait vraiment pure folie. Femme, enfans n'ont qu'à parler, tout se passe comme dans les contes de fées. Le souhait le plus hardi n'a pas même besoin du secours de la parole pour se révéler. Le notaire, qui n'est pas un pauvre d'esprit, lit dans les yeux de sa femme le vœu qu'elle n'a pas encore exprimé. Je me plais à croire que M. Laya ne sera pas payé d'ingratitude. Une plume d'or avec un bec de diamant ne serait pas une récompense suffisante. S'il n'obtenait rien de plus, il aurait le droit de se plaindre. Un tel panégyrique mérite au moins que les notaires reconnaissans offrent à l'auteur le *livre* des testamens gravé sur une tablette d'émeraude ou de saphir. Ce sera peut-être un cadeau dispendieux, mais on ne saurait payer trop généreusement de si magnifiques louanges.

Et maintenant comment oser vous parler du sort réservé à la jeune fille assez folle pour épouser un poète? La seule pensée de l'avenir qui la menace me donne le frisson. Ni chevaux, ni châles de l'Inde, ni meubles de Boule: quelle misérable destinée! Comment vivre, comment dormir d'un sommeil paisible, comment respirer librement quand on ne possède pas toutes ces menues bagatelles? Pour consentir à s'en passer, il ne faut rien moins que la résignation d'une sainte. Le poète n'a pas le temps de songer à sa femme, à ses enfans. Jeunesse, beauté, il ne voit rien. L'avenir de sa famille, il l'oublie; le dévouement de sa femme, il ne s'en inquiète guère. Il veut détrôner Corneille et Molière. C'est là l'unique ambition qui trouble son sommeil et remplit ses veilles. Qu'il soit applaudi, qu'il soit couronné, et l'univers lui appartient. Pauvre femme! en rivant sa vie à la vie de ce misérable égoïste, elle ne savait pas au devant de quelles douleurs elle marchait! M. Laya, en ami généreux, a voulu éclairer d'un seul trait de lumière toutes les jeunes filles à marier. Blondes et brunes, oyez ceci : un poète qui a terminé les quatre premiers actes d'un drame, et qui craint de perdre son tour de lecture, est capable, je frémis en le répétant, de prendre le chemin de fer, de

quitter Dieppe, d'abandonner sa femme, pour aller à Paris revendiquer ses droits. Et quel jour choisit-il, le malheureux, pour accomplir ce criminel projet? Le jour de la fête de sa femme, le jour où sa mère lui écrit qu'elle va venir, qu'elle accourt pour l'embrasser après une longue séparation! Égoïsme de la gloire, comment pourrais-je vous flétrir comme vous le méritez? Voilà pourtant où mène la poésie! Jamais un notaire n'abandonnerait sa femme, le jour où il doit lui offrir un bouquet, pour aller recueillir ou rédiger un testament. L'étude du Code civil prémunit le cœur contre la corruption, et assure le bonheur des familles. Que les jeunes gens se méfient d'Homère et de Virgile, de Corneille et de Molière, s'ils veulent trouver un bon parti. La poésie est une bien triste recommandation, et M. Laya le démontre victorieusement : Hortense, femme d'un poète, passe sa vie à pleurer; Henriette, mieux avisée, épouse le fils d'un notaire, et son beau-père lui promet des jours d'or et de soie.

Comment et pourquoi les comédiens ont-ils reçu, répété, représenté ce sermon qui se donne pour une comédie? Je ne me charge pas de l'expliquer. Est-ce pour plaire aux notaires? est-ce pour décrier les lettres? La première raison est aussi puérile que la seconde serait misérable, et je les répudie toutes deux comme ridicules. Un homme qui tient une plume, qui, sans compter parmi les écrivains habiles, s'efforce au moins de marquer sa place parmi les écrivains ingénieux, aurait dû comprendre qu'une comédie où la profession littéraire est maudite à chaque scène comme la profession la plus dangereuse pour le bonheur de la famille, était une œuvre insensée, impossible, inacceptable. Le parterre a protesté, c'était son devoir. Les loges sont demeurées muettes, c'est un silence de bon goût. La chute de la comédie nouvelle ne changera rien au train de la société. Les jeunes filles continueront à payer de leur dot les études de notaires, les poètes seront éconduits comme des aventuriers, à moins qu'ils ne gagnent quelques centaines de mille francs en fabriquant des couplets, et les Turcarets les rangeront, comme devant, parmi les pauvres d'esprit.

J'espère que l'hiver ne s'achèvera pas au Théâtre-Français sans quelque ouvrage plus sérieux et plus digne d'attention. La comédie sans doute ne saurait se passer d'enseignement; mais l'enseignement sans plaisir, le plaisir sans enseignement, qu'elle ne l'oublie pas, sont deux contre-sens que la raison désavoue. Quand le plaisir est trivial, quand l'enseignement porte sur une idée fausse, la faute est plus grave encore, et c'est malheureusement celle que nous avons eu à signaler. Que la vérité se produise dans une fable ingénieuse et animée, que le théâtre nous offre des personnages, et renonce à la discussion pour l'action, nous ne serons pas avare de louange. Quand il faut choisir entre le blâme et le mensonge, le blâme est une nécessité. L'éloge réjouit celui qui le donne aussi vivement que celui qui le reçoit. Vienne bientôt une comédie vraie, une comédie où circulent des sentimens généreux, et je battrai des mains comme si j'avais vingt ans.

GUSTAVE PLANCHE.

V. DE MARS.

M. DE BALZAC

ÉTUDE MORALE ET LITTÉRAIRE.

Le roman a été une des puissances de notre époque. Durant vingt années, il a régné et régné en despote dans notre littérature; mais il lui est arrivé ce qui arrive à toutes les puissances qui outrepassent leurs limites et méconnaissent leurs lois naturelles : l'abus a engendré la réaction, la décadence a suivi de près le triomphe. Non pas que les destinées du roman aient été en cela sérieusement compromises : le roman est une forme littéraire trop heureuse, trop féconde, trop bien appropriée au génie moderne, pour que rien, pas même les plus fâcheux excès, puisse compromettre sa fortune. Vienne seulement un souffle nouveau, une inspiration plus saine, et la faveur publique, un instant distraite ou fatiguée, ne lui fera pas défaut. Il faut pourtant reconnaître, — et Dieu en soit loué! — que tout un genre détestable, le roman philosophique et humanitaire, le roman violent et brutal, l'un tout gonflé de rêves et d'utopies, l'autre nourri de crimes et saturé d'horreurs de toute sorte, il faut reconnaître que ce genre faux et monstrueux a passé de mode et qu'il est aujourd'hui frappé d'un universel et profond discrédit. Regardez plutôt où en sont ceux de nos romanciers, je dis les plus illustres, qui, sourds aux avertissemens de l'opinion, s'attardent obstinément dans cette voie : ils y trouvent le plus rude des châtimens, l'indifférence publique, et y usent les derniers restes d'un talent qui s'éteint et d'une popularité qui s'en va.

Diverses causes ont amené ce résultat. D'une part, chez les écrivains, l'abus d'une production hâtive et forcée a frappé de stérilité

les plus vigoureux talens; de l'autre, chez le public, le dégoût est né de la satiété. Enfin, au spectacle de nos convulsions sociales, on a fini par comprendre, — ce dont il semblait qu'on ne se fût pas douté jusqu'alors, — qu'il y a un lien étroit entre le monde moral et le monde des lettres, qu'une littérature peut exercer sur la société, suivant les tendances qu'elle affecte et les idées dont elle s'inspire, une influence ou salutaire ou funeste, et que ce n'est pas impunément qu'une génération tout entière s'abreuve à des sources empoisonnées.

Quoi qu'il en soit, plus d'une renommée a grandement souffert du changement qui s'est accompli dans les esprits. Que d'illusions dissipées! que d'engouemens dont nous rougissons aujourd'hui! que d'enthousiasmes dont nous nous étonnons d'avoir été dupes! Nous n'avons besoin d'écrire ici aucun nom : chacun peut faire la liste, trop longue, hélas! de nos gloires contemporaines pour qui l'oubli de la postérité est déjà venu.

A cette justice, qui pour être tardive n'en est pas moins sévère et qui frappe plus d'un écrivain encore plein de vie, il semble pourtant qu'une exception soit faite : un nom, un nom seul paraît grandir lorsque tant d'autres déclinent. Chose singulière, c'est le nom d'un homme mort depuis plusieurs années déjà, envers qui par conséquent l'impartialité était plus facile et la critique plus à l'aise; c'est le nom d'un écrivain qui a joui, il est vrai, à une certaine époque, d'une grande faveur, mais dont la popularité vers la fin de sa vie avait prodigieusement pâli, si bien que la mort, loin de lui nuire, semble avoir ravivé tout à coup l'éclat terni de ce nom et amené pour cette gloire à demi fanée comme un reverdissement inattendu. Nous voulons parler de M. de Balzac. Il a en effet, depuis qu'il est mort, une rare bonne fortune. Autour de son nom, c'est un concert et comme une émulation universelle de louanges. Jusqu'aux adversaires d'autrefois font chorus avec les admirateurs d'aujourd'hui; il semble même qu'on ait peur de ne pas se faire pardonner par assez d'éloges pour le mort les critiques adressées jadis au vivant. Les hyperboles que l'amitié ou un enthousiasme de commande avait jetées sur la tombe du romancier, on nous les donne maintenant pour les jugemens de l'histoire. *La Comédie humaine* est proclamée le chef-d'œuvre, le monument littéraire et philosophique du XIXe siècle : on n'entend retentir de toutes parts que les noms de Cervantes et de Walter Scott, de Shakspeare et de Molière, et des éditions innombrables multiplient chaque jour, sans exception et sans choix, les soixante ou quatre-vingts volumes qui composent l'œuvre entière de l'incomparable conteur!

C'est peu des admirateurs; il y a eu les dévots, qui, comme au-

trefois les disciples des grands philosophes ou des grands réformateurs, ont recueilli pieusement toutes les paroles tombées de la bouche du maître, et raconté avec scrupule, pour l'instruction des races futures, toutes les singularités et les boutades de sa vie intime. On dirait la légende d'un héros ou l'apothéose d'un demi-dieu. L'auteur des *Contes drôlatiques* n'est pas seulement un grand écrivain et un profond philosophe; c'est un grand homme et un grand citoyen; celui-ci l'appelle un *colosse*, celui-là un *océan*, un troisième vénère en lui le *Christ de l'art;* pour les plus modestes, c'est tout au moins un génie sublime qui a jeté sur le monde des lueurs magnifiques, et il n'est permis de s'approcher de lui que pour brûler l'encens aux pieds de sa statue, déjà placée dans le panthéon de nos gloires nationales.

Nous osons ne point nous incliner devant l'idole, nous nous permettons même de trouver ce fétichisme un peu étrange et un peu ridicule, et ce sont nos raisons que nous voulons essayer de déduire ici. Ce qui a été raconté par des amitiés pieuses, par de respectables affections, de la vie privée, des qualités de cœur, des vertus de famille de M. de Balzac, nous n'avons pas besoin de dire que nous ne songeons ni à le contester ni à le discuter : cela n'est point du domaine de la critique ni de l'histoire littéraire. Cependant, si l'homme privé échappe à la discussion, l'homme de lettres lui appartient: non-seulement l'œuvre, mais la vie littéraire de l'écrivain tombent sous la juridiction de l'histoire; elle a le droit d'apprécier les tendances et la moralité de l'une aussi bien que de juger la valeur esthétique de l'autre.

Le public sans nul doute ne partage point tout cet enthousiasme posthume dont nous avons été témoins : il ne prend pas au pied de la lettre les éloges dithyrambiques qui ont été prodigués aux œuvres de M. de Balzac, et pourtant, à notre avis, l'opinion du monde est encore trop indulgente dans le jugement qu'elle en porte. Il semble qu'il y ait comme une sorte de préjugé favorable qui couvre cet écrivain et, dans beaucoup d'esprits, protége sa mémoire. Pour la masse du public, il est toujours resté l'auteur d'*Eugénie Grandet* et des *Scènes de la vie privée*, c'est-à-dire le peintre de mœurs piquant, profond, original. Merveilleux privilége du talent! on ne se souvient que de ce qu'il a consacré ; on aime à se figurer toujours l'écrivain dans ce lointain glorieux, et à se persuader qu'il n'est guère sorti que par hasard et à la dérobée de ce domaine qui fut son heureuse conquête. Il y a là, en ce qui touche M. de Balzac, une singulière illusion. Par malheur pour lui et pour nous, le peintre des *Scènes de la vie privée* n'a pas su se renfermer dans le genre charmant où il excellait; il a tenté toutes les voies hasardeuses où s'est égaré le

roman moderne; il a essayé tous les genres, même les plus déplorables: il a pactisé mainte et mainte fois avec le mauvais goût et le mauvais esprit de l'époque. A juger son œuvre en elle-même et dans son ensemble, sans parler des admirations fanatiques, nous croyons que le mérite de l'écrivain a été étrangement surfait, et il nous a semblé qu'il ne serait pas inutile de rétablir sur ce point ce qui nous paraît la vérité. La critique a toujours le droit, et, quand on l'y provoque par l'excès de la louange, elle a le devoir de soumettre à un nouveau et sévère contrôle ces réputations exaltées au-delà de toute mesure. C'est bien assez des complaisantes flatteries qu'on adresse aux vivans : ayons du moins, à défaut d'un courage plus rare, le courage de dire la vérité à ceux qui appartiennent à l'histoire. Surtout ne rapetissons pas la critique littéraire en l'isolant systématiquement de toute pensée morale. Trop souvent, à notre avis, on a affecté, pour juger les œuvres contemporaines, de mettre, comme on disait, la morale hors de cause : on eût cru, en procédant autrement, trahir les intérêts de l'art, faire preuve de petitesse d'esprit et mériter le reproche de puritanisme ou de pruderie. Il semblait que ce fût affaire aux prédicateurs et aux pédagogues de juger les œuvres littéraires au point de vue de l'influence qu'elles peuvent exercer sur les mœurs, et que la critique en cela eût empiété sur le sermon et la leçon de morale. On n'était pas de cet avis autrefois : on ne connaissait pas la commode théorie de l'art pour l'art inventée de nos jours; on tenait que la beauté morale est l'élément essentiel et le caractère éminent de la beauté littéraire. « Quand une lecture vous élève l'esprit, disait La Bruyère, et qu'elle vous inspire des sentimens nobles et généreux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage; il est bon, et fait de main d'ouvrier. » D'où la conséquence sans doute pour le grand moraliste qu'un livre ne peut être bon, s'il inspire de mauvais sentimens et s'il abaisse l'âme. N'est-ce pas la même pensée qu'exprimait Vauvenargues, quand il disait « qu'il faut avoir de l'âme pour avoir du goût? » Et Mme de Staël enfin n'en jugeait-elle pas ainsi, elle qui estimait que « la vraie critique est bien souvent un traité de morale? »

Nous croyons que ces idées sont encore de mise aujourd'hui, peut-être même faut-il ajouter que jamais il ne fut plus opportun de les appliquer. Le passé ne nous a-t-il point assez appris où mène le divorce de l'art et de la morale? Il est temps qu'ils se réunissent pour se féconder l'un par l'autre, il est temps que nous renoncions à ces lâches complaisances ou à ces indulgences aveugles dont nous avons trop longtemps encouragé une littérature corrompue, sans idéal et sans âme; il est temps que nous coupions court surtout à bien des admirations factices qui protégent encore tant de fantaisies odieuses

ou ridicules, empreintes d'un scepticisme malsain ou d'un réalisme brutal.

Nous voulons essayer de juger à ce point de vue l'auteur des *Scènes de la Vie privée*. Dans toutes les critiques, dont quelques-unes fort ingénieuses et fort brillantes (1), qui ont été faites de ses œuvres, il nous a paru que le côté moral était toujours négligé et laissé dans l'ombre. Il y a là, ce semble, une lacune à remplir : sans rendre M. de Balzac solidaire de tous les excès où s'est emporté le roman contemporain, il y a, nous le pensons, à lui faire sa part sérieuse de reproches. S'il n'a pas été, comme tant d'autres, l'organe d'absurdes théories et de sophismes exécrables, il n'en a pas moins, à notre avis, mis en circulation bien des idées fausses, propagé bien des sentimens mauvais, et porté ainsi plus d'une atteinte à la moralité publique.

I.

Nous n'avons point dessein de faire ici la biographie de M. de Balzac : elle est connue, et de peu d'intérêt d'ailleurs. Toutefois retracer rapidement les diverses phases de sa carrière littéraire, esquisser en quelques traits le caractère et l'esprit de l'homme, nous semble un préliminaire indispensable pour bien comprendre l'écrivain et pour juger sainement son œuvre.

On sait que, né à Tours en 1799, venu très jeune à Paris, sans fortune et sans vocation bien arrêtée, M. de Balzac mena jusqu'à l'âge de trente ans une vie singulièrement agitée, laborieuse, pleine de tâtonnemens, d'efforts en sens divers et d'avortemens douloureux. La littérature l'avait attiré d'abord; bientôt, espérant mieux de l'industrie, il y chercha la richesse et n'y trouva que la ruine. Il revint alors aux lettres, et si rude que la carrière y fût d'abord pour lui, si pénibles qu'y fussent ses premiers pas, il y persévéra désormais. Plein de courage et d'énergie, avec une force de volonté et une opiniâtreté de travail qui assurément l'honorent, soutenu par la foi robuste qu'il avait dès-lors en lui-même, et qu'il est permis aux admirateurs d'appeler le pressentiment de son génie, il lutta intrépidement et obstinément pendant de longues années contre la pauvreté et l'indifférence publique, écrivant sans relâche, entassant volumes sur volumes, accumulant romans sur romans.

Il est certain que son génie, si génie il y avait en lui, fut long à briser l'enveloppe et à déployer ses ailes. La partie de la vie de M. de Balzac qui s'étend de 1820 à 1828 est comme une période

(1) Voyez notamment deux remarquables articles de MM. Sainte-Beuve et Lerminier, *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1834 et 15 avril 1847.

d'attente et d'obscure incubation : nul autre caractère qu'une abondance stérile, une médiocrité incolore; nul indice d'originalité, nulle lueur qui brille dans la nuit et présage l'aurore. Ces innombrables romans, publiés soit en collaboration avec M. Lepoitevin Saint-Alme, qui prenait le nom de *M. de Viellerglé*, soit sous les pseudonymes d'*Horace de Saint-Aubin* et de *lord R'hoone*, ne sont que d'informes ébauches où l'on cherche en vain l'annonce, même lointaine, du talent à venir. N'est-ce point là quelque chose d'étrange? Et n'y a-t-il pas, dans ce lent débrouillement d'un esprit qui se cherche dix ans avant de pouvoir se trouver, comme l'indice et la révélation anticipée de ce qu'il y aura toujours dans cette nature, d'une part de puissant et d'obstiné dans le travail, de l'autre de pénible et d'incomplet, de laborieux et de forcé?

Son *Dernier Chouan*, en 1829, annonce pour la première fois, sous l'imitation très visible de Walter Scott, quelque talent de récit et de mise en scène; mais le nom de M. de Balzac ne sort tout à fait de sa longue obscurité qu'avec un livre qui, dans un genre bien différent, jette tout à coup sur lui un éclat mêlé de scandale : nous voulons parler de la *Physiologie du Mariage* (1830), livre où il y avait tout juste assez d'esprit pour faire passer beaucoup de corruption et de cynisme. Cette veine licencieuse a été féconde chez M. de Balzac; elle a produit peu après la longue série de ses *Contes drôlatiques*, nouvelles pour la plupart obscènes, et dont l'obscénité s'aggrave de la crudité de la langue de Rabelais. Ces commencemens sont à noter dans la carrière de M. de Balzac : ils ont une importance considérable; ils marquent un des traits les plus caractéristiques de sa nature, un de ceux que nous verrons le plus obstinément et le plus fâcheusement reparaître.

Quoi qu'il en soit, malgré le succès de la *Physiologie du Mariage*, M. de Balzac n'était point encore classé parmi nos romanciers en renom quand parut, en 1831, le premier de ses romans restés célèbres, *la Peau de Chagrin*. On fit au sujet de ce livre, avant et après la publication, plus de bruit qu'il ne méritait : il y avait là l'indice d'un talent réel, quoique outré. Après tout néanmoins, sous des formes prétentieusement et obscurément philosophiques, ce n'était qu'une imitation des contes d'Hoffmann, gâtée par la déclamation romantique et un faux lyrisme. Quoi qu'il en soit, de ce jour M. de Balzac a conquis son droit de cité dans les lettres, et bientôt après sa réputation s'établit définitivement avec ses *Scènes de la vie privée* et *de la vie de province*, qui sont demeurées son vrai titre de gloire : courtes et charmantes études qui s'appellent *la Femme abandonnée*, *la Femme de trente ans*, *la Grenadière*, *les Célibataires*, et au premier rang *Eugénie Grandet*.

C'est là le moment lumineux dans la carrière de M. de Balzac, moment rapide et fugitif qui marque la complète floraison de son talent, et qui ne brillera plus pour lui désormais du même éclat. A peine en effet arrivé à ce sommet, qui semble son point de perfection, il commence à descendre : il aura des retours sans doute et des rencontres heureuses; plus d'un de ses grands romans qui suivront offrira des études sérieuses, des morceaux admirables, mais ce sera toujours avec de fâcheux mélanges et d'étranges inégalités. Non-seulement ses belles qualités se gâteront en s'exagérant, mais, travaillé d'ambitions folles et méconnaissant la vraie nature de son talent, il le fourvoiera en mille entreprises hasardeuses où chaque pas sera marqué par une chute.

C'est une remarque à faire dès à présent, que M. de Balzac, avec ses prétentions à la fécondité et à l'originalité, a toute sa vie, sauf à de rares intervalles, subi des influences étrangères et reçu ses inspirations du dehors. Sa forme est à lui sans doute, il s'est fait dans le roman un genre à part, le genre descriptif et l'analyse des mœurs intimes; mais pour le fond, il l'emprunte souvent ou l'imite. L'imagination chez lui est riche de détails, riche jusqu'à la profusion et à l'excès : elle est pauvre dans l'invention, dans la conception des caractères, des situations et des passions. Là il manque de variété, et, tournant dans un cercle assez étroit, reproduit sans cesse les mêmes types. Aussi le voit-on, quêtant à droite et à gauche les inspirations, attentif aux caprices de la mode, habile à saisir au vol toute idée nouvelle qui traverse l'atmosphère littéraire, s'essayer dans tous les genres et se mettre à la remorque de tous les succès du jour. Ainsi nous l'avons vu, parti de l'imitation du roman anglais, passer au genre psychologique et fantastique mis à la mode par l'Allemagne. A peine a-t-il traversé la veine vraiment originale de ses *Scènes de la vie privée*, qu'il se jette brusquement dans un ordre d'idées où la pente naturelle de son esprit ne semblait pas devoir le conduire. C'était le temps où naissaient à foison les religions nouvelles et pullulaient les réformateurs et les messies : M. de Balzac s'érige à son tour en prophète. Saint-Martin, le *philosophe inconnu*, était Tourangeau : Tourangeau lui-même, l'auteur de *la Peau de Chagrin* prétend continuer Saint-Martin, comme il avait continué Rabelais, et le voilà qui, amalgamant ensemble le mysticisme, le matérialisme et le panthéisme, écrit *Louis Lambert* et *Seraphita*. Un peu plus tard, épris des rêveries du magnétisme animal, il élèvera les doctrines de Mesmer à la hauteur d'un dogme religieux, en même temps qu'il se fera un ressort dramatique nouveau des miracles des sciences occultes. Chose étrange! cet esprit profondément sensualiste a la malheureuse prétention de toucher aux fleurs les plus mystiques de la

poésie et aux sentimens les plus délicats de l'âme. Un poète a écrit un livre d'amour idéal et de rêverie intime : M. de Balzac veut refaire *Volupté; le Lys dans la Vallée* sera la revanche du romancier sur le critique. Mme Sand a mêlé à des pages charmantes d'éloquentes déclamations sur le mariage : M. de Balzac mêlera lourdement de pauvres paradoxes à de révoltantes peintures dans les *Mémoires de deux Jeunes Mariées*, et nous donnera dans *Honorine* le poème prétentieux du faux idéal et des exaltations factices du cœur.

Voici maintenant que la vogue a passé des romans philosophiques aux histoires lugubres, aux aventures compliquées et sanglantes, à la littérature de meurtre et de poison, de voleurs et d'assassins : les romanciers parlent l'argot du bagne et initient le public aux secrets de la Force et de la préfecture de police. *Les Mystères de Paris* empêchent M. de Balzac de dormir; il se hâte d'écrire *les Mystères de la province*. Après *le Curé de Village*, histoire de cour d'assises sous un titre pastoral, après *Une Ténébreuse Affaire*, véritable imbroglio de police secrète, on voit se dérouler la longue suite de romans où Vautrin, ce hideux personnage ébauché dans *le Père Goriot*, et qui semble la création favorite de l'auteur, reparaît, comme le Bas-de-Cuir de Cooper, à travers tous les actes de cet interminable mélodrame des *Illusions perdues*, de *la Torpille* et des *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Enfin, dernier degré de cet abaissement successif d'un esprit fatigué par les luttes d'une rivalité ardente et d'une concurrence fiévreuse, l'auteur d'*Eugénie Grandet* en vient, recommençant *les Mémoires du Diable*, à traîner le roman dans les derniers bas-fonds du vice, et à étaler dans ses *Paysans* et ses *Parens pauvres* les plus repoussans spectacles que la nature humaine puisse offrir ou une imagination malade inventer.

On le voit par ce seul aperçu : ce qui manque à cette carrière littéraire, c'est avant tout l'unité et la direction. Point de pensée dominante qui l'éclaire et marque le but. Le désordre et l'incohérence y règnent : l'esprit de l'écrivain flotte au hasard, obéissant à tous les souffles, subissant les influences les plus contraires, préoccupé par-dessus tout d'atteindre le succès et de soutenir sa popularité chancelante. Et pourtant, on le sait, c'est sur un édifice fait ainsi de pièces rapportées et de morceaux disparates, c'est sur cette Babel, entassement confus de matériaux de toute forme et de toute nature, que l'auteur s'avisa un jour de mettre cet orgueilleux écriteau : *La Comédie humaine*. L'idée lui était venue après coup, *ex post-facto*, comme disent les juristes, qu'il avait fait là, sans s'en être douté, une œuvre immense, élevé un monument d'airain, écrit le poème gigantesque de l'humanité et de la société au XIXe siècle. La mort l'a surpris endormi dans cette prodigieuse illusion.

Le désordre, la confusion qui se remarquent dès le premier coup d'œil dans l'œuvre de M. de Balzac, éclataient bien plus encore, au témoignage de tous ceux qui l'ont connu, dans son esprit, dans sa conduite, dans sa conversation. Pour qui le voyait seulement une heure, l'homme expliquait tout de suite l'écrivain. Caractère bienveillant, imagination fougueuse, esprit mobile, intempérant, fantasque, déréglé, c'était là l'auteur de *la Peau de Chagrin*. Sa tête était incessamment en ébullition : mille idées y fermentaient à la fois; mille conceptions bizarres, mille rêves étranges y bouillonnaient, comme une lave qui cherche à s'épancher. Romans, drames, comédies, polémique, systèmes scientifiques, théories politiques, entreprises littéraires et industrielles, tout l'attirait, tout le passionnait en même temps; tout se mêlait et tourbillonnait dans son esprit. Il avait vingt ouvrages commencés à la fois, et souvent abandonnés le lendemain; il avait vingt projets ébauchés en une heure, auxquels il ne songeait plus l'heure d'après. Le trait saillant de ce singulier esprit était une vanité immense, maladive, qui se traduisait au dehors par des habitudes bizarres et, comme on dit aujourd'hui, excentriques, par des singularités de vie et des affectations de toilette souvent puériles, mais qu'on retrouvait partout au même degré, dans toutes ses paroles et dans toute sa conduite. Roturier de naissance et s'appelant tout bonnement de son nom authentique *Honoré Balzac* (1), il avait après 1830, et pour jouer un rôle d'opposition légitimiste, pris des allures de gentilhomme et fait précéder son nom bourgeois de la particule nobiliaire. Ses prétentions aristocratiques étaient un des points sur lesquels il était le plus chatouilleux et supportait le moins la contradiction ou la raillerie, prétentions fort mal justifiées d'ailleurs par une fausse élégance, un luxe de mauvais goût, et surtout par des habitudes et un langage qui n'étaient rien moins que ceux de la bonne compagnie.

Un des effets de cette vanité vraiment fabuleuse de M. de Balzac, c'est l'universalité d'ambition qu'il a toujours affichée, c'est l'intrépide assurance avec laquelle il s'est proposé de tout embrasser, a prétendu tout savoir, et s'est donné comme capable de tout. N'être qu'un romancier, un peintre de mœurs, il ne pouvait se résigner à un rôle si étroit. Comme écrivain, il a voulu s'élever à tous les

(1) L'acte de naissance de Balzac, porté sur les registres de l'état civil de la commune de Tours à la date du 2 prairial an VII (21 mai 1799), l'indique comme fils de Bernard-François Balzac, propriétaire, et de Anne-Charlotte Sallambier. Dans l'acte de naissance de son frère Henri-François, né le 20 décembre 1807, le nom de famille est établi de la même manière. Le père d'Honoré Balzac était originaire de l'Auvergne. — Nous devons la communication de ces actes authentiques à l'obligeance de M. Champoiseau, président honoraire de la société archéologique de Tours.

styles, s'approprier toutes les formes : il a voulu être poète, philosophe, moraliste, réformateur religieux, conteur rabelaisien, narrateur épique, rêveur lyrique, dramaturge, auteur comique, législateur. C'était peu : il a prétendu connaître toutes les sciences, posséder tous les arts et tous les métiers. Pour s'être un jour frotté à Geoffroy Saint-Hilaire, il s'est cru naturaliste et a traité d'égal à égal Cuvier et Buffon. Ne doutant de rien, tranchant les problèmes les plus ardus avec une audace qui n'était égalée que par son ignorance, il s'est posé tour à tour en phrénologue, en physiologiste, en diplomate; il a été peintre, musicien, imprimeur, papetier, homme d'affaires surtout et procureur. Il a plaidé comme un avocat des procès de contrefaçon (1); il a rédigé comme Voltaire (Dieu sait pour quel client et dans quelle cause!) des mémoires à consulter (2). Il a voulu être journaliste, écrire, comme il disait, la *comédie du gouvernement*, et se donner, lui aussi, le plaisir d'insulter publiquement des ministres et des hommes d'état (3); il a prétendu régénérer la critique littéraire, qui manquait, à son avis, d'*indépendance* et d'*impartialité* (4), et c'est pour satisfaire à cette double ambition qu'il fonda plusieurs publications mortes quasi en naissant, se faisant entrepreneur de recueils périodiques et de journaux, comme il s'était fait à l'occasion fermier de théâtre et entrepreneur de succès dramatiques (5). Il a voulu enfin être homme politique et a répandu des circulaires électorales. Napoléon était l'objet de son culte : il admirait en lui le type de la force et prétendait le continuer. Sur le socle de sa statue, on raconte qu'il avait écrit cette étonnante phrase : « Achever par la plume ce qu'il a commencé par l'épée. » Toutefois, ajoute-t-on, cette admiration n'aurait pas toujours été exempte de quelque jalousie, et un jour il lui serait échappé de dire : « Encore cet homme! Il est écrit que je le rencontrerai partout... »

Avec beaucoup d'esprit, M. de Balzac était complétement dénué

(1) Affaire du *Mémorial de Rouen*.

(2) Affaire Peytel.

(3) Dès 1831, il avait écrit dans un journal dont il convient d'oublier le nom. Plus tard, il écrivit dans *la Mode*, dans *l'Echo de la Jeune France*, etc. Sa *Revue Parisienne* (1840) contient des articles politiques où, à défaut de jugemens sur les affaires du temps, l'auteur prodigue les personnalités avec une désinvolture d'insolence qui va jusqu'à l'injure.

(4) Dans la *Chronique de Paris* (1835) et dans la *Revue Parisienne*. C'est la *Revue Parisienne* qui publia ces étonnans articles où il porte aux nues l'auteur de *la Chartreuse de Parme*, ce chef-d'œuvre du XIXe siècle, *plus chaste* que le plus chaste roman de Walter Scott, *plus sublime que la Phèdre de Racine*. (No du 25 septembre 1840.)

(5) Pour la première représentation de *Quinola*, il s'était réservé la location de la salle entière de l'Odéon. Les petites roueries qu'il mit en œuvre pour faire monter le prix des billets, toute cette misérable comédie a été racontée avec un esprit impitoyable par son ami M. Léon Gozlan.

de jugement. Non-seulement la rectitude d'idées, le discernement du vrai, mais le bon sens, le sens du réel, lui manquaient. Crédule autant que présomptueux, dupe de lui-même aussi facilement que des autres, parfois presque superstitieux comme le sont beaucoup de sceptiques, il s'engouait des plus absurdes chimères. Ses propres idées suffisaient à l'enivrer; sa propre parole finissait par l'éblouir, par le fasciner, et sous l'influence de cette exaltation factice, qui gagnait ses auditeurs, il allait jusqu'aux limites de la folie. Ce sont ses amis qui nous le racontent : « Bien souvent, a dit de lui un homme d'esprit qui l'a intimement connu, bien souvent, au bout de ses projets ou plutôt de ses rêves, il semblait être devenu fou, et ceux qui l'écoutaient complétement imbéciles. »

Comme il arrive aux esprits faux doués d'une imagination ardente, il prenait volontiers le bizarre pour le beau, l'extraordinaire pour le grand, le monstrueux pour le poétique, — se passionnant par exemple pour Vidocq, qu'il invitait à sa table, qu'il admirait, qu'il appelait « un Napoléon couché sous sa colonne, » et dont il a reproduit avec amour la figure et l'argot dans son ignoble Vautrin. On cite de lui mille traits d'une bizarrerie qui accuse autant le manque de sens que l'originalité : tantôt c'est un ami qu'il réveille au milieu de la nuit pour lui proposer d'aller vendre au Grand-Mogol certaine bague verte qui vaut des millions; tantôt c'est un jeune écrivain à qui il offre un ministère pour prix de son concours à un journal qu'il cherchait à fonder; un autre jour, il s'en va de grand matin trouver le directeur d'une *Revue* pour lui exposer sérieusement qu'avec 50,000 francs pour acheter *le Figaro* et un journal légitimiste d'alors, ils peuvent conquérir la France en trois mois!

Cette bizarrerie, poussée jusqu'à la déraison, rendait la conversation de M. de Balzac fatigante même pour ses meilleurs amis. Son esprit, épuisé par une production forcée, échauffé par un travail excessif et par l'abus du café, en proie à une sorte d'excitation fiévreuse et dévorante, s'abandonnait à des débauches de parole incroyables et y déversait à flots troubles le trop-plein de ses rêveries. Là s'étalaient librement sa vanité phénoménale, son outrecuidance naïve, son égoïsme candide. Là aussi il se laissait aller à son goût pour les propos décolletés : son langage en effet était quelquefois d'une grossièreté à révolter les moins pudiques. Ses théories morales portaient l'empreinte du même cynisme : sceptique en matière de devoir, il ne croyait pas plus à la vertu des hommes qu'à celle des femmes, et professait pour l'espèce humaine le plus affligeant mépris, ce qui ne l'empêchait pas d'afficher dans ses livres des opinions religieuses très arrêtées, et de concourir pour le prix Monthyon (1).

(1) Il présenta à l'Académie française son *Médecin de campagne* pour le prix décerné aux ouvrages utiles aux mœurs.

Avec l'orgueil immodéré qui le possédait, il n'est pas étonnant que M. de Balzac n'ait jamais su ni écouter ni supporter la critique. La critique, on peut le dire, le rendait fou, et, si le cœur était naturellement bon chez lui, l'amour-propre avait des colères ardentes et des ressentimens furieux. Il s'emportait alors en déclamations, en injures, et se livrait à des violences souvent sans justice et toujours sans dignité.

Des entreprises commerciales qu'il avait tentées dans sa jeunesse et dont le mirage lui troubla toujours le cerveau, M. de Balzac avait malheureusement rapporté des goûts industriels et des habitudes de spéculation qui étaient bien plus incompatibles encore avec la dignité des lettres. Le besoin de vivre d'abord, plus tard l'amour du lucre et la vanité le poussant dans le même sens, il en vint à pratiquer ouvertement et à ériger en théorie ce qu'on a appelé l'*industrialisme littéraire*. On se rappelle comment, dans ses préfaces, il développait cette idée, que la France eût dû payer une liste civile aux dix ou douze *maréchaux littéraires* qui faisaient son illustration, et comment il expliquait en termes de négoce qu'un écrivain, pour avoir du crédit et vendre cher ses produits, devait avoir sur la place *une certaine surface commerciale*. Gagner de l'argent, beaucoup d'argent, était devenu sa préoccupation continuelle. Être millionnaire et mener une vie de prince, c'est le rêve qu'il a poursuivi toute sa vie, et sa plus chère ambition eût été de pouvoir rivaliser de luxe avec un romancier et un poète qui, en ce temps-là, faisaient grand bruit par leurs prodigalités et leur faste oriental. « Il faut, disait-il, que l'artiste ait une vie splendide. » Ce besoin d'argent, cette fièvre d'or fut un des plus vifs aiguillons qui le poussèrent à tenter la fortune du théâtre, car au théâtre les grands succès se soldent par de magnifiques bénéfices, et pour lui la question des bénéfices primait toutes les autres : la question d'art ne venait qu'après. Soit habitude, soit instinct, soit obsession d'une passion dominante, il en était venu à ce point que « toute idée, quelqu'un l'a dit, tournait chez lui à l'opération, » que toute conception, même littéraire, se résolvait en un calcul de gains à réaliser. Sous l'homme de lettres, il y avait du *faiseur*, de ce *Mercadet* que lui-même a peint; spéculateur à outrance, exploitant indifféremment toutes choses, escomptant ses idées et celles d'autrui, jetant sur le marché littéraire, pour parler son langage, bien des valeurs fictives, laissant plus d'une fois protester sa signature et ne payant souvent que par contrainte judiciaire. Quel est celui de ses éditeurs avec qui il n'ait pas eu de procès? Et la *société des gens de lettres* elle-même, qui lui érige aujourd'hui des statues, n'a-t-elle pas, écrites tout au long sur ses registres, des protestations qui ne laissent pas de prêter à plus d'une supposition fâcheuse?

Nous ne voulons cependant tirer de tout cela qu'une conclusion, la seule qui nous intéresse; il nous semble que de tous ces détails, où nous avons essayé de ressaisir la physionomie morale de M. de Balzac, un fait déjà ressort assez clairement. C'était au total, et malgré de rares qualités, un esprit sans frein et sans lest, sans justesse et sans mesure, à qui faisaient également défaut l'élévation, la distinction, la délicatesse. Voyons si l'étude de l'œuvre confirmera ce que nous a révélé l'étude de l'homme.

II.

On lit dans la préface de *la Comédie humaine :* « La loi de l'écrivain, ce qui le fait tel, ce qui, je ne crains pas de le dire, *le rend égal et peut-être supérieur à l'homme d'état, est une décision quelconque* sur les choses humaines, *un dévouement absolu à des principes.* Machiavel, Hobbes, Bossuet, Leibnitz, Kant, Montesquieu, sont la science que les hommes d'état appliquent. — Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées; il doit se regarder comme un instituteur des hommes, car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter, a dit M. de Bonald. — J'ai pris de bonne heure pour règle ces grandes paroles. » Certes on ne saurait mieux dire, et voilà une fière profession de foi. Pour nous, qui adoptons de tout point ces principes, nous ne demandons pas mieux que de les voir appliqués, même par un romancier, et d'avoir à inscrire le nom de M. de Balzac (on voit assez que c'est sa secrète ambition et son secret espoir) à la suite des grands noms de Bossuet, de Leibnitz, de Kant et de Montesquieu.

Entre toutes ses prétentions, ç'a été la prétention suprême de l'auteur de *la Peau de Chagrin* d'être un philosophe, un *penseur*, un de ces *instituteurs des hommes* qui ont pour rôle ici-bas de découvrir les principes éternels de la science, d'en vulgariser les résultats et d'en livrer les formules à l'habileté secondaire des hommes pratiques. Avant donc d'en venir à l'examen des principaux ouvrages de M. de Balzac, on est en droit de lui demander quelle est la pensée philosophique qui domine l'ensemble de son œuvre, quelles sont les croyances, quelles sont les doctrines qu'il a développées? On risque un peu, nous le sentons bien, de prêter à rire en se posant sérieusement ces questions au sujet de l'auteur des *Contes drôlatiques;* mais si ses idées n'ont pas grande consistance, si ses opinions n'ont pas grande valeur par elles-mêmes, elles pourront du moins nous éclairer sur les tendances morales de l'écrivain, sur la portée morale de l'œuvre. Or c'est là le point qui nous intéresse particulièrement, et sur lequel nous voulons le plus insister ici.

Au premier abord, et quand on s'adresse cette question : quelles ont été les idées philosophiques de M. de Balzac? on éprouve un véritable embarras. On s'aperçoit en le lisant qu'il a parlé tour à tour tous les langages, ici le langage du chrétien, et là celui de l'incrédule; qu'il a prêché toutes les doctrines, aujourd'hui celles du rationalisme, et demain celles des mystiques. Sous ce prétexte qu'il est peintre, et qu'à ce titre il avait à reproduire toutes les faces de la pensée humaine, on reconnaît bientôt qu'il s'est amusé à préconiser et à railler alternativement tous les symboles et toutes les convictions, qu'il les a traités comme des imaginations plus ou moins ingénieuses, également soutenables suivant les cas et les points de vue, également indignes d'arrêter les hommes supérieurs. En un mot, l'impression que fait cette lecture, à mesure qu'on la pousse, est celle d'un scepticisme superficiel et léger qui prend les idées philosophiques comme des thèmes à variations littéraires, les dogmes religieux comme des symboles poétiques; au fond, très indifférent à toutes les opinions, les épousant successivement avec une égale facilité, passant sans scrupule d'un système au système contraire, se servant de tous sans en adopter aucun, et, parmi les contradictions humaines, ne se fiant finalement qu'à une chose, la matière, et ne montrant à l'homme qu'un but, le plaisir.

C'est qu'en réalité M. de Balzac est, avant tout et au fond, un disciple du XVIIIe siècle; il en a l'esprit, les traditions, et, sous les costumes divers dont il s'affuble, le naturel se trahit. Il est sceptique par humeur, il est matérialiste par système et aussi par tempérament. Oh! sans doute il vous montrera en maint endroit de ses ouvrages d'éclatantes adhésions à la foi chrétienne et à la tradition catholique. « Le christianisme, dit-il dans la préface de *la Comédie humaine*, et surtout le catholicisme, étant un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social... Le christianisme est la seule religion possible... Le christianisme a créé les peuples modernes, il les conservera... » Mais ouvrez *le Livre mystique*, et vous lirez en tête cette solennelle déclaration : « Le doute travaille en ce moment la France. Après avoir perdu le gouvernement politique du monde, le catholicisme en perd le gouvernement moral. Rome mettra néanmoins autant de temps à tomber qu'en a mis Rome panthéiste. Quelle forme revêtira le sentiment religieux? La réponse est un secret de l'avenir (1). »

Nous voudrions pouvoir citer tout au long cette préface du *Livre mystique*. Elle est curieuse à plus d'un titre. Gravement ému du

(1) Préface de 1835.

doute universel qui agite les esprits, préoccupé de cette irrémédiable décadence du catholicisme qu'il vient de signaler, et cherchant à dégager sous sa forme nouvelle la pensée religieuse dont il prédit le règne, l'auteur annonce au monde que cette religion qui héritera des cultes décrépits du présent, c'est le mysticisme. Il explique avec une merveilleuse assurance comment il y a entre le principe du mysticisme et celui du christianisme primitif une identité absolue; puis, esquissant à grands traits l'histoire de la doctrine mystique, il la montre venant de l'Inde, son berceau, à Memphis, où Moïse s'en inspire; gardée à Éleusis et à Delphes, comprise par Pythagore, formulée par Jésus-Christ et par saint Jean, et, à travers les ténèbres du moyen âge, transmise obscurément par l'Université de Paris jusqu'à Swedenborg, qui en a été le dernier et sublime révélateur. On chercherait longtemps assurément avant de trouver entassés en moins de pages, et avec plus d'emphase, autant d'énormités historiques et de non-sens philosophiques. Et pourtant il semble bien que c'est là qu'il faut chercher la vraie pensée de l'auteur. Lui-même prend soin de déclarer que dans ce *Livre mystique* se trouve formulée l'idée philosophique « répandue comme une âme » dans tous ses autres écrits. Qu'est-ce donc que *le Livre mystique*, et quelle est cette âme dont le souffle remplit l'œuvre de l'écrivain? C'est précisément ce que nous cherchons, et il vaut la peine de s'y arrêter un instant.

Le Livre mystique se compose de deux parties, la partie philosophique et la partie apocalyptique ou lyrique, *Louis Lambert* et *Seraphita*. Ni l'une ni l'autre ne sont fort intelligibles. Il faut un certain courage pour suivre les divagations métaphysiques du jeune écolier de Vendôme; il en faut plus encore pour subir les emphatiques déclamations de la jeune adepte de Swedenborg. Essayons cependant d'en donner une idée.

La pensée philosophique de *Louis Lambert*, il n'y a pas à s'y méprendre, c'est un franc matérialisme. Le monde entier est le produit d'une substance unique, *éthérée*, principe connu sous les noms divers d'électricité, chaleur, lumière, fluide galvanique, magnétique, etc. La volonté n'est que cette substance transformée, ce fluide concentré par le cerveau de l'animal. La pensée n'est pareillement qu'une modification de la même substance (1). La pensée est donc matérielle; elle est une puissance toute physique (2). C'est, s'il faut en croire l'auteur, à la lumière de ces grandes vérités que le spiritualisme et le matérialisme, en lutte depuis des siècles, vont s'embrasser et *se fondre* en une seule doctrine.

(1) *Louis Lambert*, p. 337-338, in-8° 1835.

(2) « Aussi la pensée m'apparaissait-elle comme une puissance toute physique accompagnée de ses incommensurables générations. » (*Louis Lambert*, p. 190-208.)

Louis Lambert, c'est la science; *Seraphita*, c'est l'inspiration. Le premier pose dogmatiquement les principes des choses; la seconde nous emporte sur les ailes de l'extase dans les sphères des mondes supérieurs. On se demande d'abord comment sur les bases établies dans *Louis Lambert* peut s'élever un système de philosophie mystique, car enfin, dans la langue usuelle, mysticisme et matérialisme sont deux termes qui semblent s'exclure et se contredire, l'un tendant à anéantir la matière au profit de l'esprit, l'autre abolissant l'esprit au profit de la matière. Cette difficulté n'en est pas une pour M. de Balzac. Il vient de nous le dire en effet : c'est dans l'unité de la substance universelle qu'est la solution de tous les problèmes philosophiques, que s'opère la *fusion* du spiritualisme et du matérialisme. *Seraphita* revient sur la même pensée, comme sur le fondement de toute science. Le monde, à l'entendre, a été formé par « une seule substance, le mouvement. » — « *L'invisible univers moral et le visible univers physique constituent une seule et même matière* (1). » Mais cette matière revêtant des modifications infinies et se subtilisant de plus en plus, au-dessus du monde naturel il y a un monde *spirituel*, il y a même un monde *divin*, et il est donné en certains cas à notre esprit de pénétrer dans ces régions sublimes, d'y voir la vérité face à face. Par quelle voie? C'est par la vision intérieure, par l'extase mystique.

Ainsi l'auteur de *Louis Lambert* arrive au mysticisme à l'aide d'une sorte de panthéisme matérialiste. Tout est matière : l'âme humaine est matière, la pensée est chose matérielle; mais, grâce au phénomène de l'extase ou de l'hallucination, cette pensée entre en communication avec les mondes supérieurs et va se plonger, étincelle éphémère, dans le foyer de la lumière éternelle. C'est pour nous acheminer vers ces hauteurs de la science nouvelle que M. de Balzac a écrit un conte fantastique où sont entassés pêle-mêle la biographie du théosophe Swedenborg, des analyses de ses bizarres théories, des lambeaux de ses rêves, des récits d'apparitions, et pour lier tout cela tant bien que mal, je ne sais quelles amours éthérées de Seraphita ou Seraphitus (car son héros ou son héroïne est une sorte d'androgyne mystérieux, moitié ange, moitié femme) avec une jeune fille candide et un certain Wilfrid, qui rappelle le type effacé des Manfred et des Childe-Harold. Dire au surplus quelle conclusion ressort de cette étrange élucubration, bien habile qui le pourrait faire. Vous avez beau chercher ce qui se cache derrière ces *nuées du sanctuaire*, comme parle l'auteur : les nuées, brillantes à la surface, sont impénétrables au regard. Des images ambitieuses et vides, des

(1) *Seraphita*, p. 219, 265, in-8°, 1835.

métaphores gigantesques, un style tantôt métaphysique et tantôt biblique, ici le jargon byronien, plus loin la phraséologie des illuminés, le tout couronné par un chapitre inédit de l'Apocalypse, voilà *Seraphita*.

Que tout cela soit peu sérieux, je le veux bien; qu'il y faille voir bien moins une œuvre philosophique qu'une gageure, un jeu d'esprit, une fantaisie de poète qui s'essaie à exécuter des symphonies mystiques sur la harpe des séraphins, du même air qu'il eût chanté quelque élégie passionnée sur la viole d'amour, je ne suis pas éloigné de le croire. Il y a là pourtant quelque chose de grave : il y a, sous des formes bizarres ou fantastiques, un fond d'idées très sérieuses. Ce fond, c'est le matérialisme même, c'est cette triste opinion qui fait de l'intelligence une chose matérielle et de tous les sentimens humains des phénomènes physiques. Cette doctrine est si bien le fond de la pensée de M. de Balzac, qu'on la retrouve partout chez lui, tantôt implicitement admise, tantôt formellement énoncée : à chaque instant, elle se fait jour sous sa plume.

Ouvrez, par exemple, *la Peau de Chagrin;* vous y lisez ceci : « *La volonté est une force matérielle semblable à la vapeur*, une masse fluide dont l'homme dirige à son gré les projections. » Prenez *le Père Goriot :* « Le hardi philosophe qui voudra constater les effets de nos sentimens dans le monde physique trouvera sans doute plus d'une preuve de leur *effective matérialité* dans les rapports qu'ils créent entre nous et les animaux. » A la première page de *César Birotteau*, vous trouverez encore cette phrase : « La peur est un phénomène,... *comme tous les accidens électriques*, bizarre et capricieux dans ses modes. Cette explication deviendra vulgaire le jour où les savans auront reconnu *le rôle immense que joue l'électricité dans la pensée humaine.* » Lisez enfin et surtout *Ursule Mirouet :* la même doctrine s'y accuse plus nettement et s'y précise encore, s'il est possible, en revêtant une forme nouvelle. Le dogmatisme de *Louis Lambert*, le mysticisme de *Seraphita*, sont devenus dans *Ursule Mirouet* tout simplement du magnétisme animal : la volonté et la pensée ne sont que des phénomènes magnétiques; les visions, l'extase, la divination ne sont que des effets de somnambulisme. Ainsi s'expliquent les communications de Swedenborg avec les morts; ainsi s'expliquent les miracles de Jésus-Christ et des apôtres. « Le magnétisme, dit l'auteur, *la science favorite de Jésus et l'une des puissances divines remises aux apôtres*, ne paraissait pas plus prévu (avant Mesmer) par l'église que par les disciples de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire, de Locke et de Condillac. » Le christianisme bien compris n'est rien autre chose en somme que la science du magnétisme, et, par exemple, la communion de tous les fidèles est un mys-

tère dont rend parfaitement compte le fluide universel (1). Nos sentimens obéissent aux lois de la physique, et l'amour notamment est un phénomène qui ressemble tout à fait en certains cas à une décharge de la bouteille de Leyde ou à un courant de la pile voltaïque. Ursule raconte comment elle a conçu de l'amour pour Savinien; elle l'a vu par la fenêtre, faisant sa barbe; la situation n'a rien de très poétique. « Il m'a monté, dit-elle, je ne sais d'où, *comme une vapeur par vagues au cœur, dans le gosier, à la tête*, et si violemment que je me suis assise. Je ne pouvais me tenir debout, je tremblais (2). » Notre littérature avait souvent parlé de l'amour foudroyant, et nous sceptiques, nous nous en étions moqués, ne comprenant pas qu'il y avait là un fait scientifique du plus haut intérêt et des mieux constatés. L'auteur de *Seraphita* a mis hors de doute ce point de physiologie : « Si, chez la plupart des femmes, l'amour ne s'empare d'elles qu'après bien des témoignages, des miracles d'affection,... il en est d'autres qui, *sous l'empire d'une sympathie explicable aujourd'hui par le fluide magnétique*, sont envahies en un instant. »

Il serait puéril d'insister. Si nous sommes entré dans ces détails, ce n'est pas, on voudra bien le croire, que nous accordions à toutes ces rêveries une valeur et une portée qu'elles n'ont jamais eues. Nous savons bien aussi que le public n'a guère goûté les élucubrations de *Louis Lambert*, qu'il n'a rien compris aux extases de *Seraphita*, l'auteur vraisemblablement ne s'étant pas compris lui-même; qu'enfin il a ajouté peu de foi aux théories scientifiques d'*Ursule Mirouet*. C'est M. de Balzac, c'est le fond de sa pensée que nous cherchons à travers toutes ces fantaisies. Or il est clair pour nous, après cette étude, qu'en dépit de la profession de foi écrite dans la préface de *la Comédie Humaine*, M. de Balzac n'est ni un catholique ni un chrétien; nous ajoutons qu'il n'est même ni un philosophe spiritualiste ni un véritable mystique : il est tout bonnement un sceptique et un matérialiste. Ses maîtres ne s'appellent ni Saint-Martin ni Swedenborg; ils ont nom Helvétius et Diderot.

A quel point ces tristes doctrines ont déteint sur ses œuvres et en ont faussé les tendances morales, à quel point le talent même du romancier en a été souvent altéré et flétri, c'est ce qu'un coup d'œil jeté sur ses principaux ouvrages nous mettra tout à l'heure à même d'apprécier. Avant de quitter le terrain des principes et des théories, qu'on nous permette un dernier mot sur un sujet qui a son importance. M. de Balzac a-t-il eu, en matière politique et sociale,

(1) *Ursule Mirouet*, première partie.
(2) *Ibid.*, *ibid.*

des idées plus saines, des convictions plus fermes qu'en matière de philosophie et de religion?

Dans cette préface de *la Comédie Humaine*, que nous avons déjà citée, on lit cette phrase solennelle : « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles, la religion et la monarchie. » Monarchique, nous croyons en effet que M. de Balzac l'a été au fond, de cœur et d'instinct, toute sa vie; mais comment? mais dans quelles limites et dans quelles conditions? Il est évident pour nous que, sous ce mot de monarchie, il a admis, il a professé des idées aussi vagues, aussi incohérentes, aussi contradictoires que celles qu'il a émises sous le mot de religion.

La chute de la restauration avait brisé ses premières espérances d'ambition. Moitié rancune, moitié vanité, il prit alors, nous l'avons dit, le rôle de partisan de la légitimité et du gouvernement tombé : il se posa en adversaire systématique du régime nouveau; il railla impitoyablement cette bourgeoisie qui venait de prendre en main le pouvoir et les affaires; il en fit la satire et même la caricature. C'est l'esprit de *la Peau de Chagrin* et plus tard de *César Birotteau*. Bientôt d'autres idées percent dans ses écrits. De la monarchie constitutionnelle légitime, ses prédilections passent à l'empire : admirateur de Napoléon, il ne reconnaît plus d'autre principe de gouvernement que la force; les institutions libérales sont autant d'inventions qui mènent la société à sa perte; c'est le fond des théories du *Médecin de Campagne*. Dans *les Paysans*, il fait un pas de plus en arrière : de la restauration, il est déjà remonté à l'empire; de l'empire, le voilà qui rétrograde au-delà de 1789, jusqu'à l'ancien régime, jusqu'au régime féodal. La haine de cette grande œuvre d'émancipation qu'a su accomplir la révolution française, de tous les progrès qu'elle a réalisés dans nos institutions et nos lois, de l'égalité civile, de la liberté civile et politique, de l'affranchissement des personnes et de la propriété; la haine, pour tout dire, de notre société moderne tout entière et de tous les principes dont elle vit, c'est là en effet l'inspiration de ce triste livre; le rétablissement de la féodalité, de la dîme et de la corvée, les majorats et la main-morte, l'ignorance pour le peuple, qui est corrompu depuis qu'il sait lire, ce sont là les conclusions auxquelles il aboutit à travers d'abominables peintures.

Voilà donc les diverses monarchies dont M. de Balzac a été successivement le théoricien et l'apôtre : on se demande s'il se rendait bien compte à lui-même de ce qu'il pensait, de ce qu'il voulait. Ce qui est plus étrange, c'est que, chez ce prôneur de l'absolutisme et du régime féodal, on rencontre parfois (tant est grand le désordre de ses idées!) des maximes qu'on dirait empruntées aux modernes

théories socialistes. Ainsi vous lirez, dans *Honorine,* cette phrase singulière mise par l'auteur dans la bouche d'un prêtre : « En laissant de côté la question religieuse, je vous ferai observer que la nature ne nous doit que la vie, et que la société nous doit le bonheur (1). » N'est-ce pas là un des axiomes des réformateurs contemporains que la société seule est responsable de tout ce qu'il y a de mal, qu'elle a le pouvoir, et par là même le devoir d'y remédier, d'où suit que chacun de ses membres a *droit au bonheur,* et que, si la société tarde à le lui octroyer, il est suffisamment autorisé à se faire justice par ses mains? Et à cet égard il y a dans M. de Balzac bien plus que des phrases isolées : il y a cette pensée générale, incessamment reproduite et amèrement développée dans vingt de ses romans, que l'organisation de notre société est mauvaise et appelle une réforme radicale, que le pouvoir et la richesse sont aux incapables et aux corrompus, tandis que le génie et la vertu restent pauvres, dédaignés ou proscrits. On voit que la politique de M. de Balzac vaut sa philosophie. Venons à sa morale.

III.

Le roman, sans nul doute, n'a point pour mission de prêcher la morale : son mérite, c'est d'amuser; son but, c'est d'intéresser et d'émouvoir, et on sait assez que les thèses de morale sont mortelles aux œuvres d'imagination; mais c'est le magnifique privilége de l'art que toute œuvre vraiment belle, par cela seul qu'elle est empreinte d'une pensée élevée et procède d'une inspiration vraie, porte avec elle un enseignement et contribue au perfectionnement de l'âme. La leçon morale ne consiste point dans un dénoûment factice qui, au dernier chapitre, récompense la vertu et punisse le vice : elle est dans l'image fidèle des passions humaines, de leurs luttes et de leurs joies souvent amères. Soyez vrai dans la peinture des caractères, dans l'analyse des passions; la morale ne vous demande rien de plus. Quelle que soit d'ailleurs la forme dont l'artiste ait revêtu sa pensée, qu'il ait jeté ses créations dans le moule du drame ou dans celui du roman, qu'il s'appelle Shakspeare ou Richardson, Molière ou Prévost, la vérité de ses tableaux sera toujours le meilleur préservatif contre la contagion du mal. Où le danger commence, c'est quand, sous prétexte de la peindre, l'écrivain fausse et défigure la nature humaine; c'est quand il la montre sous des couleurs mensongères, et, en développant des idées fausses et des sentimens outrés, altère les sentimens vrais et obscurcit les saines notions de la conscience. C'est ce

(1) *Honorine,* tome Ier, chap. XV, p. 136.

qu'a fait trop souvent M. de Balzac. Attaquer de front la morale, prêcher des maximes téméraires, il ne s'y hasarde point. Il laisse à d'autres les déclamations passionnées et les paradoxes brillans. Tout au plus, pour excuser le vice, l'entourera-t-il de palliatifs et de circonstances atténuantes (1). Au fond pourtant cette modération n'est qu'indifférence; il ne blâme rien, mais il se moque de tout. Il accepte en théorie toutes les lois, soit morales soit sociales, sauf à n'en tenir compte en pratique. Ce sont des faits : maladroit qui s'y heurte! les habiles les tournent. En un mot, il n'y a point de morale, mais des mœurs; il n'y a point de principes, mais des opinions et des coutumes.

Comment parlent ses héros favoris, les personnages qui représentent dans ses romans la sagesse de la vie, l'expérience du monde, la raison railleuse et désillusionnée? « Il n'y a pas de vertu absolue, mais des circonstances. » — « Le bonheur comme la vertu, comme le mal, expriment quelque chose de relatif. » Voilà leurs axiomes. Leur morale est celle du plaisir et du succès, et cette morale, semée en saillies brillantes dans des conversations spirituelles, distillée en quelque sorte en épigrammes, en remarques satiriques, circule partout à travers l'œuvre, comme un venin qui s'insinue et qui s'infiltre. C'est la philosophie de *Candide* mise à la mode du siècle, c'est son ironie amère, son scepticisme et son mépris de l'homme. M. de Balzac, sous une forme nouvelle et peut-être plus dangereuse que celle de Voltaire, a continué son œuvre dissolvante, et les jeunes gens de la génération contemporaine n'ont que trop subi la triste influence de ces idées. A leur entrée dans le monde, ils demandaient aux livres de M. de Balzac de leur apprendre le monde : sous quelles couleurs l'y trouvaient-ils peint? Dans toutes ses œuvres éclate un pessimisme désespérant. Le monde apparaît comme livré au vice : le mal règne partout sous le manteau hypocrite de la vertu et des convenances. Le devoir y semble un mot, le dévouement une folie, l'abnégation une sottise. La loi est complice de toutes les infamies et sert à couvrir tous les crimes, si bien que dans cette société égoïste, dans ce monde composé de dupes et de fripons, de calculateurs et de niais, où le mérite n'est rien, où l'intrigue est tout, celui-là est un sot qui, n'ayant pas l'argent ou la force, ne sait pas, pour faire son chemin, employer la ruse ou la corruption.

Le triomphe du mal a été, on le sait, une des thèses favorites de

(1) Un de ses amis est même plus sévère sur ce point : il lui reproche « de présenter toujours les femmes comme victimes, même comme victimes de leur propre infidélité... Il les excuse, ajoute-t-il; il fait mieux, il divinise leurs fautes au point qu'on doit douter, à l'en croire, si la vertu et la constance ne les rendraient pas moins dignes de respect. » (*Balzac en pantoufles.*)

la littérature contemporaine : M. Eugène Sue et plus tard M. Frédéric Soulié l'ont développée dans de longues et lugubres histoires; mais en la reprenant dans ses scènes de mœurs familières, en la ramenant aux proportions de la vie ordinaire et dans le cadre de notre société bourgeoise, l'auteur de *la Peau de Chagrin* lui a donné un caractère de vraisemblance et imprimé en quelque sorte un cachet de *réalisme* qui la rend encore plus amère et plus malfaisante.

On a vu comment toutes les idées philosophiques de M. de Balzac se réduisent à ces deux termes, scepticisme et matérialisme. On sait aussi ce que son scepticisme a fait des notions de bien et de mal, de devoir et de vertu. Cherchons ce que son matérialisme a fait des sentimens moraux.

Le sujet du *Père Goriot* est connu : c'est l'amour paternel poussé jusqu'à l'abnégation et au dépouillement, et mis en regard de l'ingratitude des enfans poussée jusqu'à la cruauté et presque au parricide. Ce sujet n'est pas neuf, la muse tragique l'a plus d'une fois traité; mais qu'importe ? Le cœur humain est une mine inépuisable, et, transporté dans les conditions de la vie ordinaire, ce thème pouvait fournir au romancier des analyses intéressantes et des situations pathétiques. Il serait injuste de méconnaître que M. de Balzac en a heureusement traité plusieurs parties. La figure de ce vieux marchand dont l'amour idolâtre pour ses filles se compose de tant de faiblesse et de dévoûment, de tant de vanité puérile et d'infatigable bonté, cette figure a d'abord dans le roman, à travers mille détails ingénieux, quelque chose de touchant et de résigné qui attire et intéresse. Bientôt cependant le caractère se gâte en s'exagérant; de naturel qu'il était, il devient invraisemblable, repoussant et presque odieux. Sait-on par quel sacrifice le père Goriot couronne sa vie d'abnégation, pourquoi il vend les derniers débris de sa vaisselle d'argent et se réduit lui-même au dénuement? C'est pour mettre dans ses meubles l'amant de sa fille, c'est pour faciliter les relations adultères de Rastignac et de Mme de Nucingen. Comment l'auteur n'a-t-il pas compris que, si le père pouvait fermer les yeux sur les désordres de sa fille, il y a quelque chose de révoltant à l'en faire le complice et l'entremetteur? Comment n'a-t-il pas senti que c'était là avilir le caractère paternel, et, même au simple point de vue de l'art, commettre une impardonnable faute? Qu'est-ce donc au point de vue moral? Ce père qui jette sa fille dans les bras de son amant, et, témoin complaisant de leurs amours, en partage honteusement les joies clandestines, l'auteur a beau répéter à chaque page qu'il est *grand*, *héroïque*, *sublime;* le lecteur trouve qu'il est tout simplement ignoble. Et

quand, dans son abandon et sa mort désespérée, le romancier l'appelle *le Christ de la paternité* (1), on est bien plus révolté qu'ému d'un rapprochement qui ressemble à un blasphème.

Comme si ce n'était pas assez de dégrader l'amour paternel, M. de Balzac semble prendre à tâche de le peindre sous des couleurs aussi fausses que déplaisantes. Ainsi, parlant du *Père Goriot*, « il se couchait, dit-il, aux pieds de sa fille pour les baiser; il la regardait longtemps dans les yeux; *il frottait sa tête contre sa robe;* enfin il faisait des folies *comme en aurait fait l'amant le plus jeune et le plus tendre.* » La remarque n'est pas de nous, elle a été faite par un ingénieux critique (2); il y a là une confusion d'idées et de sentimens qui choque. Il y a dans cette assimilation de l'amour paternel à l'amour des amans quelque chose qui offense l'instinct moral. Ailleurs ce sentiment si noble, si sacré, qui unit le père aux enfans, vous le verrez réduit ou à une faiblesse imbécile ou à une monomanie ridicule. Tantôt c'est une passion délirante et presque sensuelle : « est-ce bon de se frotter à sa robe, de *partager sa chaleur!* » tantôt ce n'est plus qu'une sorte d'instinct animal, l'instinct de la bête pour ses petits, « un sentiment irréfléchi qui s'élève jusqu'au sublime de *la race canine!* »

Dans *les Deux Frères*, l'écrivain a voulu peindre les faiblesses de l'amour maternel, comme il avait peint dans *le Père Goriot* le dévouement de l'amour paternel. Mme Brideau est moins repoussante que le père Goriot; elle n'est guère plus vraie. Sa préférence pour le mauvais fils ressemble à une manie plus qu'à une tendresse de cœur; c'est un instinct aveugle, inexplicable, bien plus qu'un de ces sentimens exagérés, mais touchans, qu'on respecte encore, tout en les blâmant. Aussi éprouve-t-on de la répulsion, de l'indignation même, jamais de sympathie ni d'intérêt. Ici encore, on peut le dire, l'amour maternel a été défiguré et dégradé comme à plaisir par le romancier.

A-t-il été plus heureux ou mieux inspiré en parlant du mariage et de l'amour?

Quand il s'agit du mariage et de M. de Balzac, il est impossible de ne pas songer tout d'abord à ce livre qui a commencé sa réputation, et où il a traité *ex professo* la matière : la *Physiologie du Mariage*. Quelque répugnance qu'on y éprouve, il faut donc qu'on nous pardonne de nous y arrêter un instant. Rire du mariage fut de tout temps dans notre littérature, au théâtre comme dans le roman, une tradition et comme un privilége dont il a été convenu de ne se point

(1) *Le Père Goriot*, t. II, p. 190, in-8° 1835.
(2) M. Saint-Marc Girardin, *Cours de Littérature dramatique*, t. Ier, p. 207, ch. x.

mettre en peine pour la morale publique. Si cette moquerie traditionnelle n'a pas eu à la longue une influence fâcheuse en altérant le respect dû au mariage, c'est ce qu'on pourrait peut-être se demander. Sans y mettre de sotte pruderie, sans vouloir couper les ailes à la muse légère de la comédie et du conte, ni interdire au nom de la morale toute plaisanterie au sujet du mariage, il nous semble qu'il y a des bornes à cette licence et qu'une condition est toujours sous-entendue, celle de ne pas blesser l'honnêteté, de ne pas souiller les imaginations, de ne pas outrager les sentimens sacrés sur lesquels repose la famille. Or cette condition, M. de Balzac n'a pas su la respecter, et voilà pourquoi, à notre sens, son livre mérite d'être frappé d'un blâme sévère.

Même au point de vue littéraire, il y aurait bien des restrictions à faire, selon nous, aux éloges qu'on lui a donnés. C'est une œuvre longue et diffuse, indigeste et prétentieuse, où la plaisanterie trop prolongée s'alourdit de formes pédantesques et se traîne en dissertations sans fin. Il y a de l'esprit, il est sans grâce; de l'observation, elle est sans délicatesse. Le bon goût, la distinction font partout défaut, et le libertinage y est assaisonné d'un sel souvent grossier. Là où le satirique, le moraliste, le peintre de mœurs auraient eu à tracer des scènes piquantes ou gracieuses, à châtier des ridicules ou des vices, l'auteur développe pesamment des théories bizarres, émet doctoralement des apophthegmes licencieux, et se complaît en toute sorte de détails scabreux et d'anecdotes graveleuses. Il ne manque pas de gens pourtant qui vous parlent de la *Physiologie du Mariage* comme d'un des meilleurs titres de gloire de M. de Balzac, ou tout au moins qui le citent comme celui de ses écrits où éclate le plus l'originalité de son esprit. Nous sommes encore obligé, quoi qu'il en coûte, de combattre ici ce qui nous paraît être une illusion. Non, il n'y a dans le livre de M. de Balzac aucune originalité : il en a emprunté l'idée, comme il a emprunté celle de beaucoup de ses romans, et la forme même ne lui appartient pas en propre. Pour le style comme pour les idées et les sentimens, il a imité Stendhal. Le livre *De l'Amour*, publié pour la première fois en 1819, mais qui n'arriva que bien plus tard, et grâce aux éloges enthousiastes de Balzac lui-même, à une certaine notoriété, le livre *De l'Amour*, que l'auteur appela aussi la *physiologie de l'amour*, a été le modèle, le type de la *Physiologie du Mariage*. La ressemblance est frappante. Dans l'un comme dans l'autre ouvrage, c'est le même sensualisme grossier et le même matérialisme médical; c'est le même culte du plaisir et la même absence de tout sentiment moral; dans l'un comme dans l'autre, c'est la même affectation des formes scientifiques, le même dogmatisme prétentieux, le même parti pris de bizarrerie. Il

y a seulement chez M. de Balzac un degré de plus de cynisme et un degré de moins d'élégance dans la corruption. Le livre *De l'Amour* sent davantage son homme du monde; la *Physiologie du Mariage* a moins le ton de la bonne compagnie. Cependant, si nous ne pouvons concéder à l'ouvrage de M. de Balzac le mérite de l'originalité, nous accordons au moins une chose : c'est que, de tous ses écrits, c'est celui qui fournit peut-être l'expression la plus franche, la plus complète de sa personnalité. Il est là tout entier, avec ses instincts et son esprit un peu vulgaires, avec son goût pour les impuretés, surtout avec ce pessimisme qui ne sait voir dans la nature humaine que ses petitesses et ses turpitudes. Et c'est si bien là le fond de sa nature, que partout dans ses autres ouvrages on en retrouve la trace, plus ou moins visible, mais persistante. Nous avons déjà fait cette observation; il faut y insister. Quelque sujet que traite M. de Balzac, sous quelque forme qu'il traduise sa pensée, de quelque vêtement de poésie, de sentimentalité ou de mysticisme qu'il essaie de l'envelopper, le vieil homme reparaît toujours. Il est des vices originels que l'art ne guérit point; il est des habitudes fâcheuses, fruit d'une mauvaise éducation, dont on ne se débarrasse jamais complétement : ç'a été là son histoire. Un certain vernis de métaphysique ou de poésie peut faire parfois illusion; mais grattez le poète ou le philosophe, vous trouverez dessous le docteur équivoque, le théoricien suspect de la *Physiologie du Mariage*. Que dis-je? vous n'avez pas besoin de chercher : il se montrera de lui-même. Il cède, sans y songer, à son goût pour certaines questions indiscrètes, et ce fond de libertinage dogmatique, cette érudition malsaine, cette casuistique honteuse dont il a rédigé le manuel, percent çà et là jusque dans ses œuvres les plus chastes, elles viennent gâter souvent ses tableaux les plus charmans. La muse de M. de Balzac est fille de mauvais lieu : elle n'a jamais pu se déshabituer des images lascives et des paroles impures.

Que dans ses romans l'écrivain parle constamment du mariage comme d'une affaire, affaire d'argent, de vanité, d'ambition, où entrent les plus ignobles calculs, où ne comptent pour rien le cœur et les instincts généreux, — on peut à la rigueur le lui pardonner comme peinture de mœurs, tout en regrettant peut-être qu'au lieu de flétrir le mal il semble l'absoudre et l'encourager : c'est cette dernière impression que laisse le petit roman intitulé *le Contrat de Mariage*. Toutefois, ce qui choque bien plus que les sarcasmes et les théories froidement égoïstes sur le mariage, ce sont, dans le même livre, les enseignemens étranges, les conseils cyniques que l'auteur met dans la bouche d'une mère s'adressant à sa fille; c'est cette façon grossière et matérialiste qu'il a de traiter les choses les plus délicates et les plus intimes.

Dans ceux mêmes de ses écrits où le ton est le plus sérieux, où il parle du mariage avec le plus de respect apparent, il lui arrive à chaque instant de jeter de ces aphorismes ou de ces détails répugnans qu'il emprunte à sa science favorite, et qui blessent alors l'oreille comme une note aigre dans une mélodie. Dans *la Recherche de l'Absolu* par exemple, au milieu du portrait gracieux de Mme Claës, on tombe tout à coup dans des allusions fâcheuses aux mystères de l'alcôve et du lit conjugal. Dans *Ursule Mirouet*, livre dédié à une jeune fille, écrit pour les jeunes filles, il dissertera touchant « le phénomène inexplicable de la génération. » Celui de ses livres où ce défaut est le plus marqué peut-être, ce sont les *Mémoires de Deux jeunes Mariées*. Peindre cette phase charmante de la vie de la femme où la jeune fille se transforme en épouse et en jeune mère, analyser les mystérieux et confus sentimens qu'éveille dans des âmes vierges cette fraîche saison des chastes amours, soulever sans le déchirer le voile pudique qui couvre toutes ces choses intimes et saintes, — pour une telle tâche il fallait une main légère, délicate et discrète; il fallait, disons-le, toutes les qualités qui manquaient à M. de Balzac. Aussi ce poème aimable de la jeune maternité, comme il le déflore et le souille! Ce tableau, à la fois austère et gracieux de l'amour légitime, comme il le revêt d'une teinte de matérialisme! Les sentimens, sous son pinceau, deviennent des appétits; les affections de l'âme se changent en brutales convoitises, l'amour n'est plus que le plaisir des sens et le mariage qu'une source de voluptés légales. On assiste au plus triste de tous les spectacles, celui de jeunes cœurs gâtés par une science honteuse et atteints d'une corruption précoce. On entend des lèvres roses, où devrait s'épanouir le sourire de la candeur, débiter des maximes dépravées et mêler aux doux rêves du cœur les déplorables calculs d'un sensualisme raffiné. Ici c'est une fiancée qui se vante d'apporter en dot à son mari *sa savante virginité* (1), et qui, pédante raisonneuse, stipule avec lui à quelles conditions elle aliénera sa liberté et livrera son cœur. Ailleurs c'est l'épouse philosophe, « ayant étudié le code dans ses rapports avec l'amour conjugal, » qui développe à son amie l'application qu'elle sait faire dans son ménage des théories de Malthus (2). Plus loin, l'une des amies reproche à son amie, qui a, dit-elle, « l'âme d'Héloïse et les sens de sainte Thérèse, de se livrer à des égaremens sanctionnés par les lois et de dépraver l'institution du mariage, » ajoutant que, « après avoir tué un premier amant, elle est arrivée à tuer l'amour (3). » Enfin, et ceci explique comment le livre est dédié à

(1) *Mémoires de Deux jeunes Mariées*, lettre 13.
(2) *Ibid.*, lettre 18.
(3) *Ibid.*, lettre 53.

Mme Sand, çà et là sont semés quelques-uns de ces pitoyables sophismes du roman contemporain contre le mariage, institution tyrannique, incompatible avec l'amour et le bonheur dans l'amour, « où la femme est sacrifiée à la famille, » et, d'être moral qu'elle était auparavant, devient « *une chose* (1). » On trouve aussi des invocations au culte des sens du genre de celle-ci : « Oh ! Renée ! il y a cela d'admirable que le plaisir n'a pas besoin de religion, d'appareil ni de grands mots; il est tout par lui-même, tandis que, pour justifier les atroces combinaisons de notre esclavage et de notre vassalité, les hommes ont accumulé les théories et les maximes (2). »

M. de Balzac ne comprend pas l'amour dans le mariage. Lors même qu'il s'efforce le plus de l'idéaliser, ou bien il le fausse, ou bien il le rabaisse; il en fait ou un rêve lascif, ou un sentiment grossier. Son roman d'*Honorine* en est encore une preuve. Honorine n'a pas trouvé dans le mariage le bonheur qu'elle cherchait : c'est qu'elle « cultivait dans son cœur la mystérieuse fleur de l'idéal, fleur enchantée, aux couleurs ardentes, et dont les parfums inspirent le dégoût des réalités (3). » L'indigne amant auquel elle a sacrifié son honneur ne lui fait pas mieux connaître l'idéal qu'elle poursuit; elle aussi est *une sainte Thérèse* qui, faute d'autre aliment, *se nourrit d'extases* (4). Pourtant le comte Octave, le mari d'Honorine, est un homme grand par l'esprit et par le cœur, un type sublime de générosité et d'amour chevaleresque, ce qui n'empêche point sa femme de rêver un autre idéal, idéal de jeunesse et de beauté sans doute. De son côté, le comte raconte son désespoir quand sa femme l'a fui : pour étourdir son chagrin, il allait, dit-il, « jusque sur le seuil de l'infidélité: » mais le souvenir d'Honorine l'arrêtait tout à coup... Vous vous imaginez peut-être que ce souvenir de l'épouse aimée, c'est l'image de ses grâces pudiques et de sa chaste beauté, des trésors de sa tendresse et des charmes de son esprit. En aucune façon; il s'agit d'autres charmes et d'autres trésors. « En me rappelant, dit Octave, *la délicatesse infinie de cette peau suave* à travers laquelle on voit le sang couler et les nerfs palpiter..., en me souvenant *d'un parfum* céleste comme celui de la vertu, en retrouvant la lumière de ses regards, *la joliesse de ses gestes*, je m'enfuyais comme un homme qui va violer une tombe... (5). »

M. de Balzac a été, dit-on, le romancier favori des femmes, et a dû à leurs vives sympathies la meilleure part de la popularité dont il

(1) *Mémoires de Deux jeunes Mariées*, lettre 20.
(2) *Ibid.*, lettre 27.
(3) *Honorine*, chap. 37, t. II, p. 62, in-8°, 1843.
(4) *Ibid.*, t. II, p. 63.
(5) *Ibid.*, tome Ier, ch. XVIII, p. 157.

a joui un moment. Sa fameuse théorie de la femme de trente ans était faite sans doute pour lui concilier bien des lectrices et pour mettre de son côté bien des amours-propres. Les femmes lisent plus de romans à trente ans qu'à vingt : se rendre favorable cette nombreuse et influente partie de son auditoire, l'intéresser à son succès en prenant sa vanité pour complice, c'était assurément un coup de maître, et l'événement y répondit : nouvelle preuve de cette vieille vérité que les hommes et plus encore les femmes préfèrent toujours celui qui les flatte sans les estimer à celui qui les estime sans les flatter! M. de Balzac en effet a beaucoup flatté les femmes, mais il n'a jamais eu pour elles ni estime vraie ni tendresse sérieuse.

Et je ne veux pas seulement parler ici de quelques mots cruels qu'on lui a beaucoup reprochés. « Les femmes sont des poêles à dessus de marbre, » un composé de « l'enfant et du singe, » aurait-il dit. Ce sont là des boutades qu'on passerait sans trop de peine à la verve du satirique. Ce que je lui pardonne moins, c'est d'avoir parlé de la femme sans pudeur. Il a compris, il a peint le désir qu'elle excite : il n'a jamais compris, il n'a jamais ressenti le respect qu'elle inspire. Au lieu de la voir avec les yeux d'un moraliste ou d'un poète, il la voit trop souvent avec les yeux du matérialiste et du libertin. Nous pourrions citer de nombreux exemples : un seul suffira. *Le Lys dans la Vallée* est un roman où M. de Balzac a voulu peindre ce qu'il n'a jamais compris, hélas! l'amour idéal et chaste, ce qu'on est convenu d'appeler l'amour platonique, ce qu'il appelle, lui, l'amour *séraphique*, luttant contre les fougues de la jeunesse et les entraînemens du cœur. Il a mis ce sentiment exalté, épuré de toute pensée terrestre, en contraste avec l'amour sensuel, la passion effrénée, et il a symbolisé ces deux amours dans deux femmes, Mme de Mortsauf et lady Dudley. Commençons par reconnaître qu'il y a dans la peinture de ces deux caractères opposés des traits vigoureux, quoique un peu outrés, et que la figure de Mme de Mortsauf est une création qui offre de belles parties. Ceci dit, il faut ajouter que la couleur générale est fausse, et que l'affectation de la forme y voile mal un sensualisme profond. Des idées grossières sous un langage précieux, l'expression mystique et la pensée lascive, du matérialisme alambiqué, du libertinage au musc, voilà le livre. Qu'on en juge. Cet amour idéal, ce *mariage de deux âmes*, comme dit l'auteur, qui se prolonge pendant de longues années et nage immaculé dans les plus pures régions de la poésie éthérée, sait-on comment il a commencé? Le héros raconte lui-même que c'est au bal qu'il a vu pour la première fois, lycéen ignorant et timide, Mme de Mortsauf : il se trouvait placé derrière elle, dans l'embrasure d'une fenêtre. Et ici se place une scène étrange, inouie, inconcevable, qu'il est impossible

d'analyser; il faut citer, et encore demandons-nous la permission de ne pas citer tout : « Mes yeux, dit-il, furent tout à coup frappés par de blanches épaules *rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler*... Ces épaules étaient partagées *par une raie* le long de laquelle coula mon regard plus hardi que n'eût été ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage, et fus complétement fasciné..... Tout me fit perdre l'esprit. Après m'être assuré que personne ne me voyait, *je me plongeai dans ce dos d'amour* comme un enfant se jette dans le sein de sa mère, en baisant à plusieurs reprises *toutes ces épaules où se roula ma tête*. Cette femme poussa un cri perçant... Je restai tout hébété, savourant le quartier de pomme que je venais de dévorer (1). »

Telle est la première scène du roman. Et, ce qu'il faut bien remarquer, ce n'est point là une scène isolée, un détail épisodique, sans lien avec le reste de l'œuvre; tout au contraire, cette scène forme comme le nœud du drame, elle domine en quelque sorte la composition tout entière et reparaît à la fin pour fournir à l'auteur son dénoûment. L'amante mystique, Mme de Mortsauf elle-même, nous explique, chose étrange, que cette scène l'avait profondément troublée. « Vous souvenez-vous encore de vos baisers? dit-elle. Ils ont dominé ma vie, *ils ont sillonné mon âme; l'ardeur de votre sang a réveillé l'ardeur du mien*... Si vous avez oublié *ces terribles baisers*, moi je n'ai jamais pu les effacer de mon souvenir. *J'en meurs!* Oui, chaque fois que je vous ai vu, vous en ranimiez l'empreinte... *Le bruit des sens révoltés remplissait alors mon oreille* (2). »

Et ici se place une autre scène, digne pendant de la première, une scène de délire et de désespoir, de rage et de blasphème, où Mme de Mortsauf mourante maudit sa chasteté, déchire de ses mains sa robe blanche, sa robe mystique, et regrette avec amertume les voluptés sensuelles dont elle s'est volontairement sevrée. L'auteur a beau donner à ce délire une explication physiologique telle quelle, il a beau le faire suivre d'une mort calme et chrétienne; l'impression est douloureuse et l'effet affligeant : c'est comme le cri de la chair qui triomphe, comme l'hymne effréné du sensualisme qui prend sa revanche. Chez Ursule Mirouët, nous avions vu l'amour foudroyant, magnétique, envahissant le cœur comme un fluide irrésistible. Chez Mme de Mortsauf, c'est quelque chose de pis, de plus vulgaire et de plus brutal; c'est tout simplement l'amour physique, l'amour sensuel; c'est l'amour antique, celui qui dévora Phèdre,

> C'est Vénus tout entière à sa proie attachée,

(1) *Le Lys dans la Vallée*, t. Ier, p. 47 et 48, in-8°, 1836.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 305.

mais Vénus moins la fatalité divine qui l'excuse et la voile à demi; c'est *l'ardeur du sang*, ce que l'auteur lui-même appelle *les bouillonnemens de la sensation* et *les accès charnels*. Eh bien! allier dans une âme cet amour à la plus pure mysticité, mettre ces fureurs des sens dans une nature angélique, accoupler ainsi l'idéal et le sensualisme, n'est-ce pas une conception repoussante (1)? Il y a dans l'homme des contrastes, il n'y a point de tels assemblages et de telles contradictions. Ce ne sont pas là des créatures humaines; ce sont des monstres, moitié femme, moitié reptile.

En voilà plus qu'il n'en faut pour montrer comment M. de Balzac a souvent violé la vérité morale dans la peinture des sentimens, comment il les a souvent travestis en les matérialisant, comment enfin il a traité de certains sujets délicats en homme qui manque de cette grande qualité, la première, la plus indispensable de toutes en pareille matière, le sens moral, qui est pour les choses de l'âme ce que le goût est pour les choses de l'esprit, ce que le tact est pour les convenances du monde.

Est-ce à dire que M. de Balzac ait toujours échoué dans la peinture des affections tendres du cœur humain? Non, sans doute, et tout le monde sait avec quel charme il a peint l'amour filial d'Eugénie Grandet et de Marie Claës, l'amour maternel dans *la Grenadière*, le dévouement conjugal sous les noms de Mme Claës, de Mme Birotteau et d'Ève Séchard, l'amour enfin, la passion sinon chaste, du moins vraie, dans *la Femme abandonnée*, dans *la Femme de trente ans*, etc. D'où viennent ces inégalités et ces chutes? Comment d'aussi gracieuses créations peuvent-elles être sœurs de créations aussi monstrueuses? C'est qu'il y a deux hommes en M. de Balzac, deux hommes qui se contrarient et se contredisent, qui tour à tour tiennent la plume, et qui parlent des langages très divers : il y a le poète ou le peintre, et il y a le philosophe, ou, si on veut, le moraliste. Le poète, le peintre, c'est-à-dire l'écrivain qui s'abandonne à l'inspiration naïve et peint la nature telle qu'il la voit et telle qu'elle est, le conteur qui se laisse aller à sa veine sans parti pris ni esprit de système, celui-là a trouvé pour ses tableaux des couleurs vraies, naturelles, saisissantes. — Le philosophe, le moraliste, au contraire, qui disserte au lieu de conter, qui analyse au lieu de peindre, qui cherche des types

(1) Ce qui n'est pas moins repoussant peut-être, c'est l'affectation que met l'auteur, au prétexte d'idéal et de mysticisme, à revêtir de formules empruntées aux dogmes et aux sacremens de la religion chrétienne des idées d'amour plus ou moins platonique : « Nous voici devant la crèche d'où s'éveille le divin enfant... qui par des plaisirs incessans donnera du goût à la vie. » Et ailleurs l'amant, buvant les larmes de son amante, écrit : « Voici la première, la sainte communion de l'amour. Je viens de m'unir à votre âme, comme nous nous unissons au Christ en buvant sa divine substance. » (*Le Lys dans la Vallée*, t. Ier, p. 168, 172.)

nouveaux, veut créer des caractères de toute pièce et imagine des sentimens exceptionnels, celui-là n'a produit que des œuvres fausses et bizarres. Là est, si j'ose dire, la clé de M. de Balzac, et le mot de la singulière énigme qu'offre son talent, talent à double face, lumineux d'un côté, obscur de l'autre, étrangement mêlé de vrai et de faux, de bien et de mal; tantôt profond, gracieux, délicat et touchant, tantôt grossier et licencieux, ou affecté et déplaisant. M. de Balzac est un peintre de talent, c'est un moraliste faux et dangereux. Se borne-t-il à observer, à copier la nature, il est supérieur; veut-il l'idéaliser, raffiner les sentimens, faire de la métaphysique, il est détestable. C'est là une distinction qu'il ne faut pas oublier et qui trouvera encore une justification nouvelle dans ce qu'il nous reste à dire de M. de Balzac considéré comme peintre de caractères.

IV.

Le titre de gloire sérieux, incontestable, de M. de Balzac, c'est la peinture de mœurs : là est son génie, là est son originalité. Peindre les orages, les flammes des grandes passions, tracer des scènes pathétiques, exciter vivement l'intérêt et l'émotion, telle n'est point la tâche qui lui appartient. Les passions qu'il excelle à peindre, ce sont les petites passions, celles dont est faite la vie vulgaire, nos passions de tous les jours, dans les nuances délicates et mobiles qu'elles revêtent, dans les mille complications où elles se croisent, dans les luttes sourdes qu'elles provoquent et qui sont comme le mouvement profond et insensible de la société. Les scènes qu'il sait admirablement retracer, ce sont les scènes piquantes ou monotones, comiques ou douloureuses, du salon, du boudoir, du foyer domestique: ce sont ces petits drames intimes, mystérieux, qui se jouent silencieusement, chaque jour, dans toutes les conditions sociales, chez nous ou à côté de nous.

Dans cet ordre de faits et d'idées, M. de Balzac a un talent rare, éminent : on serait tenté de l'appeler du génie, si ce mot n'impliquait un certain ensemble et une certaine harmonie de facultés supérieures qui lui manquent, si en outre cette faculté particulière de l'auteur des *Études de Mœurs* avait autant d'étendue qu'elle a de pénétration, autant d'élévation qu'elle a de subtilité. Quoi qu'il en soit, personne peut-être avant lui n'avait porté dans la peinture de la vie privée et des mœurs bourgeoises des qualités aussi fortes et aussi variées, autant de vigueur, d'abondance, de finesse et parfois de profondeur. A sa fougue d'esprit, à sa pétulance d'imagination et d'humeur, M. de Balzac, chose singulière, joignait une faculté d'observation merveilleuse, et qui, servie par une immense mémoire,

avait de bonne heure accumulé en lui d'inépuisables matériaux. Les esprits doués de cette faculté semblent des daguerréotypes vivans : chaque personnage, chaque objet qui passe devant eux laisse en eux son image, mais une image gravée en caractères indélébiles, comme celle que fixe le photographe sur sa plaque métallique. Ces mille accidens, ces mille tableaux changeans et rapides que les caprices du hasard, le courant de la vie, le mouvement du monde font passer sous nos yeux, fugitifs pour nous et oubliés le lendemain, sont pour eux toujours présens et toujours fidèles. Pour personne peut-être cette comparaison n'a été plus vraie que pour M. de Balzac. A la façon dont il dessine certains personnages, dont il décrit certains paysages ou certains intérieurs, on dirait qu'il les voit, et qu'il peint d'après nature. C'est une sorte d'intuition ou de seconde vue qui se fait en lui. Dans ses portraits, dans ses descriptions, l'exactitude du trait, la finesse des nuances, la profusion enfin et la vérité des détails sont telles que l'illusion est parfois complète : il semble que c'est la réalité même décalquée et transportée sur la toile.

Pour atteindre à cette puissance d'illusion, il faut autre chose encore que le don de l'observation et la richesse de la mémoire : il faut surtout cette force d'imagination qui anime, qui colore les souvenirs, et, des images ensevelies au fond de l'intelligence, fait des réalités et des personnes vivantes. Le don que nous admirons chez M. de Balzac plus que tous les autres, le don par excellence selon nous, c'est le don de la vie. L'exactitude matérielle, la fidélité minutieuse, c'est peu dans une description ou dans un portrait : la qualité qui importe entre toutes, la qualité souveraine, c'est la vie ; les tableaux de M. de Balzac sont éminemment vivans. Les personnages qu'il met en scène dans ses *Études de Mœurs* ne sont pas des figures de convention ou de fantaisie, de brillantes et froides images; ce sont des hommes en chair et en os, de vrais hommes, comme on en a rencontré cent fois, comme on vient tout à l'heure d'en saluer dans la rue. Plusieurs de ses créations sont devenues des types populaires, dont le nom est dans toutes les mémoires : c'est là un grand et rare honneur, et qui peut suffire à la gloire d'un écrivain.

Ce que nous venons de dire des bons portraits de M. de Balzac, on peut le dire aussi de la plupart de ses descriptions : il a le talent de les colorer, de les animer, de donner aux choses mêmes une physionomie expressive et vivante. Ces vieilles maisons de petite ville, opulentes et mélancoliques comme celle des Claës, froides et nues comme celle du père Grandet, propres et glaciales comme celle des Rogron, ces intérieurs de vieux célibataires ou de négocians enrichis, ces meubles antiques, ces tentures fanées, ces ornemens de mauvais goût, ces mille détails bourgeois, tristes ou ridicules, ces

mille élémens de l'existence vulgaire et matérielle, tout cela a de la vie dans ses livres, tout cela a une âme, de la pensée, du sentiment; tout cela intéresse et attire; tout cela, par un charme étrange, attendrit ou répugne, donne envie de rire ou de pleurer. C'est là, il faut le dire, de l'art véritable, et du meilleur; c'est là de la poésie et de la vraie peinture. Si M. de Balzac avait toujours entendu et pratiqué ainsi la description, il n'aurait pas encouru le reproche d'avoir, pour sa part, ouvert la voie au réalisme, car le caractère du réalisme, c'est précisément de négliger la pensée, le sentiment, l'âme des choses. pour ne s'attacher qu'à la forme, à l'apparence, à l'enveloppe matérielle.

La finesse d'analyse, l'observation maligne et une certaine verve comique ont fait à bon droit le succès de plusieurs caractères supérieurement dessinés par M. de Balzac. Ce qui ne mérite pas moins d'être vanté à notre avis, c'est le talent avec lequel il a su peindre certaines existences de province, humbles, monotones, étouffées, condamnées à végéter dans une éternelle immobilité; c'est la poésie demi-triste, demi-souriante, qu'il a su jeter sur quelques-uns de ces personnages, sur quelques figures de femmes qu'il nous montre assises dans l'ombre de quelque obscure demeure, tremblantes et doucement résignées, vivant entre l'accomplissement silencieux du devoir et l'habitude de la douleur, — ou bien, victimes ignorées de quelque despotisme domestique, s'éteignant lentement écrasées sous le poids d'une jalousie hypocrite, d'un égoïsme froidement implacable. Cette qualité attachante du romancier brille surtout dans ses premières *Scènes de la vie privée* et *de la vie de province*, dans quelques pages de *la Recherche de l'Absolu*, et dans la première partie de *Pierrette*, l'une des études où il a mis le plus de charme, et même de sensibilité, chose toujours rare chez lui.

M. de Balzac a eu un grand tort : ç'a été de forcer son talent en agrandissant démesurément son cadre. Il était né peintre de genre; pourquoi a-t-il voulu faire de la grande peinture philosophique? Pourquoi, avec le pinceau de Teniers ou de Miéris, a-t-il voulu couvrir de larges toiles comme Rubens ou Véronèse? On dit que, vers la fin de sa vie, il trouvait fort mauvais qu'on bornât sa gloire aux premières *Scènes de la vie privée*, et qu'il mettait bien au-dessus de ces nouvelles, qui fondèrent sa réputation, les grands romans soi-disant philosophiques qu'il a publiés depuis : méprise étrange assurément, car ces nouvelles seront sans nul doute le meilleur de son bagage devant la postérité, méprise pourtant qui n'est pas faite pour étonner quiconque connaît un peu l'esprit humain. L'histoire des lettres est pleine d'exemples d'écrivains, même illustres, qui toute leur vie ont mis leur orgueil dans des œuvres condamnées à ne pas leur survivre, tandis qu'ils dédai-

gnaient l'œuvre destinée à immortaliser leur nom. M. de Balzac s'appelait volontiers lui-même un Van-Dyck; il eût mieux fait, c'était assez pour sa gloire, de se contenter d'être un Gérard Dow. Ses tableaux de chevalet étaient charmans; ses grandes compositions sont, pour la plupart, détestables. Il a faussé sa manière en l'outrant. Pour être énergique, il est devenu brutal, et, à force de poursuivre le réel, il est tombé dans le réalisme.

Il y a d'ailleurs une remarque à faire sur le caractère de son talent. C'est par le petit côté que M. de Balzac a considéré et étudié la nature humaine. Il a vu l'homme, et presque toujours il l'a peint en petit et en laid. Ce sont les vices bas, les jalousies honteuses, les haines misérables, qu'il se complaît et excelle à étudier, à fouiller dans les derniers replis. Certes ce côté de la vie appartient au romancier, l'art peut y trouver une mine féconde qu'il a bien le droit d'exploiter; mais si c'est là une part de la vérité et de l'art, ce n'est pas l'art complet ni la vérité entière. Si c'est une face de la nature humaine, ce n'est pas la nature humaine pleinement et impartialement reproduite. Si c'est la peinture de certains caractères, la satire de certaines mœurs, on n'a pas le droit d'appeler cela *la comédie humaine*. De même que le chantre de Béatrice avait, dans le cadre de sa *Divine Comédie*, déroulé le drame mystique de l'humanité, M. de Balzac s'est persuadé qu'il avait, lui aussi, chantre d'une épopée nouvelle et sous la forme moderne du roman, édifié un monument semblable, qu'il avait écrit dans sa *Comédie humaine* l'histoire de l'homme et le drame de la société au XIXe siècle. C'est là tout simplement le délire de l'orgueil. Quant à ceux qui depuis ont prononcé les noms redoutables de Molière et de Shakspeare, ne sont-ils pas tombés dans une exagération plus ridicule encore?

Que M. de Balzac ait dessiné des types excellens, tracé des portraits exquis, nous l'avons dit et nous nous plaisons à le répéter: mais s'il a peint des figures d'hommes, il n'a jamais peint l'homme lui-même. Il a créé des types particuliers; il n'a pas reproduit la nature humaine dans son universalité et son ampleur, dans ses traits généraux et essentiels. Les physionomies qu'il dessine sont vives, spirituelles, mais trop souvent bizarres et extraordinaires. Trop souvent ce sont des individualités piquantes et des exceptions plutôt que des caractères simples, unis, vrais comme la nature.

Lui-même a pris soin de nous expliquer sa théorie sur ce point: elle est assez curieuse, assez caractéristique surtout, pour valoir qu'on la rappelle. Dans la préface de *la Comédie humaine*, il expose comment le monde social a son type dans le monde animal, et comment les diverses *espèces sociales* sont aussi distinctes entre elles que les diverses *espèces zoologiques*. « La société, dit-il, ne fait-elle pas

de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, *autant d'hommes différens* qu'il y a de variétés en zoologie? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un savant, un oisif, un homme d'état, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont quelquefois aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc... »

Est-il possible de se faire une idée plus fausse de la nature humaine, de méconnaître d'une façon plus étrange sa merveilleuse unité et ce qu'elle a d'éternellement et de profondément immuable sous ses apparences diverses et ses formes ondoyantes? Certes, si M. de Balzac eût appliqué à la rigueur sa théorie, il n'eût pas fait les excellentes choses qu'il a faites. Et néanmoins, même en tenant compte de son goût pour le paradoxe, et bien qu'il faille avec lui se défier des systèmes imaginés après coup, il semble que la pente naturelle de son esprit l'ait toujours entraîné de ce côté. C'est par là qu'il demeure, malgré sa finesse, malgré son habileté et son esprit, à cent coudées au-dessous de ces incomparables génies qui ont écrit *le Misanthrope* et *le Roi Lear*. Et, sans aller si haut, c'est par là qu'il est inférieur même à l'auteur de *Gil Blas*, sur lequel il l'emporte d'ailleurs pour la profondeur d'observation et la force du coloris.

Là même où il excelle, je veux dire à reproduire la réalité, il se complaît trop à la faire plus vulgaire, plus sensuelle, plus brutale encore qu'elle n'est : il semble en exagérer à plaisir les laideurs. Un idéal moral, c'est la grande chose qui lui a manqué. Pour bien peindre l'homme, pour le comprendre pleinement, il faut l'aimer un peu et le respecter beaucoup; il faut, tout en discernant ses travers, tout en haïssant ses vices, reconnaître ses grandeurs morales, savoir s'attendrir sur ses misères, admirer ses dévouemens et aimer les vertus dont il est capable. Si on ne croit pas en lui, si on n'éprouve pour lui ni respect ni pitié, si on proclame le triomphe du mal comme la loi suprême qui pèse sur le monde et le gouverne, — de quelques ressources d'esprit et de quelque fécondité d'imagination qu'on soit doué, — on n'enfantera jamais rien qui approche des chefs-d'œuvre que nous ont légués les grands peintres du cœur humain. Combien autre est en effet leur inspiration! S'ils jugent sans illusion la nature humaine, du moins ne se complaisent-ils pas à la dénigrer et à l'avilir. A côté de ses instincts mauvais, ils savent reconnaître et encourager ses bons instincts. Impitoyables pour le vice, ils ne font pas douter de la vertu. Sévères pour l'homme, ils ne le font pas prendre en haine et en mépris. Ils n'attristent pas le cœur, ils ne flétrissent pas la conscience, ils ne souillent pas l'imagination. On se sent meilleur quand on les a lus, et plus fort pour faire son devoir.

On craint de se trouver pire quand on a lu M. de Balzac, et plus faible aux suggestions de l'égoïsme. Le comique de Molière fait du bien : celui de l'auteur de *la Vieille fille* afflige et fait mal. Que dire de celui de l'auteur de *Vautrin?*

Une chose qui n'a pas moins manqué à M. de Balzac que le sentiment moral, c'est la justesse, c'est la sobriété et la mesure. On a fait cette remarque, que ses histoires commencent généralement bien, et qu'elles finissent presque toujours mal. La même chose peut être dite de ses caractères. Au début, ils se posent à merveille, ils se dessinent nettement, les traits sont fins sans manquer de vigueur: mais bientôt l'exagération se montre avec ses lignes heurtées, ses couleurs violentes : le portrait tourne à la charge. C'est là presque toujours le défaut de M. de Balzac, et c'est la grande raison pour laquelle, excellent tant qu'il reste dans la peinture des mœurs proprement dite, il lui arrive fréquemment d'échouer quand il aborde la peinture des caractères. Un de ses meilleurs ouvrages est *la Recherche de l'Absolu*. On y admire beaucoup de détails ingénieux, de charmans portraits, et entre autres celui de Mme Claës, un des plus délicats qui soient tombés de son pinceau. La figure principale, celle de Balthasar, le savant fanatique, ne manque ni d'originalité ni de grandeur. Jusqu'au milieu du livre à peu près, il y a de l'intérêt et des situations attachantes. Dans la seconde moitié, tout s'exagère et se gâte : adieu le naturel, et dès lors adieu l'intérêt et l'illusion. Cette fièvre de science qui dévore Balthasar est devenue une sorte de démence : ce n'est plus un enthousiaste, c'est un maniaque; ce n'est plus un génie scientifique, c'est un fou. Vers la fin même, cette folie devient odieuse. Cet homme en qui l'idée fixe a tué jusqu'aux affections naturelles, qui laisse mourir sa femme sans même s'en apercevoir, qui dépouille violemment sa fille de sa dernière ressource, excite plus d'aversion que d'admiration ou de pitié.

L'avare est, sans contredit, un des caractères où M. de Balzac a mis le plus de finesse et de profondeur. Son chef-d'œuvre, *Eugénie Grandet*, repose, on le sait, sur cette donnée, et le sujet s'y trouve traité cette fois avec une mesure, une sobriété nerveuse que l'auteur n'a plus guère retrouvées depuis. Voyez-le reprendre en effet, dans un autre roman et sous un autre nom, le même caractère. Le père Séchard, dans *une Imprimerie de province*, c'est la seconde épreuve du père Grandet; mais elle a poussé au noir. Autant le trait dans la première était pur et correct, autant dans la seconde il est lourd et grossier. En dépit de son avarice, Grandet est un homme; il aime sa femme, il aime surtout sa fille. Le père Séchard est un type qui n'a plus rien d'humain : il hait son fils.

Les portraits de vieilles filles ont toujours eu de l'attrait pour le

romancier : il suffit de rappeler Mlle Gamard des *Célibataires*, Sylvie Rogron de *Pierrette;* mais ouvrez le livre qui porte le titre même de *la Vieille Fille*. Sans parler des gravelures qui y sont semées, et à ne juger qu'au point de vue de l'art, ne tombe-t-il pas dans la caricature? Ne se croirait-on pas parfois, n'étaient quelques pages d'esprit et de verve, égaré dans un roman de M. Paul de Kock? Et la cousine Bette des *Parens pauvres* n'atteint-elle pas, dans le genre sombre, à des proportions qui sont hors nature? Simple, rude, mais non pas méchante au commencement, elle s'élève peu à peu jusqu'à un idéal de machiavélisme et de perversité infernale.

De tous les types qu'a peints M. de Balzac, celui qu'il a le moins réussi, chose singulière, c'est celui qui d'ordinaire sourit le plus à l'imagination et inspire le mieux les romanciers : c'est le caractère de la jeune fille. On citerait sans doute, dans plusieurs de ses romans, et sans parler d'*Eugénie Grandet*, des figures épisodiques de ce genre où il a répandu un véritable charme. Encore dans ceux-là même, dans Marie Claës par exemple, l'excès de la force va-t-il quelquefois jusqu'au faux. Quand il a voulu peindre des figures de jeune fille en grand et les mettre sur le premier plan, il a échoué. Voyez plutôt *Modeste Mignon*. Elle a de l'esprit, Mlle Modeste; mais a-t-elle l'esprit, a-t-elle surtout le cœur d'une jeune fille? N'est-ce pas plutôt l'esprit du romancier qui s'étale et cherche à briller dans cette froide et prétentieuse correspondance d'une jeune fille et d'un poète qu'elle aime sans l'avoir jamais vu? Et fut-il jamais un roman auquel on pût plus justement appliquer ce mot de La Rochefoucauld : « L'esprit ne saurait jouer longtemps le rôle du cœur? » maxime aussi vraie en littérature qu'en amour. Non, Modeste n'a rien de la jeune fille : elle n'en a ni l'ingénuité, ni la grâce, ni la naïveté d'impression, la candeur de sentiment. « C'est une petite rouée, » comme dit un des personnages du roman; c'est une femme sans cœur; si elle a de l'amour, ce n'est qu'un amour de tête, le plus triste, le plus faux de tous les amours : froide et malheureuse imitation de cette Bettina, la fantasque et chimérique amante de Goethe.

Une création aussi fausse que Modeste Mignon, c'est Louise de Chaulieu, l'une des héroïnes de ces *Mémoires de Deux jeunes Mariées* dont nous avons déjà parlé. Le premier volume de ce roman est consacré presque tout entier à raconter, avant le mariage, les amours de Louise; mais quelles amours! Celles de Modeste Mignon sont de la pastorale auprès. Qu'on nous permette, pour en donner une idée, de citer seulement quelques lignes où Louise fait elle-même son portrait : « J'ai des défauts, dit-elle; mais *si j'étais homme, je les aimerais : ces défauts viennent des espérances que je donne...* Ma taille est sans souplesse, les flancs sont raides, mais toutes les

entournures sont délicates... Les tons de chair ne sont pas fondus, c'est vrai, mais ils sont vivans : je suis un très-joli fruit vert, et j'en ai la grâce verte... Ma chère biche, si ce n'est pas à faire prendre une fille sans dot, *je ne m'y connais pas*. Mes oreilles ont des enroulemens coquets, une perle à chaque bout y paraîtra jaune... Et puis tout est en harmonie : on a une démarche, on a une voix! L'on se souvient du mouvement de jupe de son aïeule... *Je puis baisser les yeux* et me donner un cœur de glace sous mon front de neige, je puis offrir le cou mélancolique du cygne en me posant en madone, et les vierges dessinées par les peintres seront à cent piques au-dessous de moi. Un homme sera forcé pour me parler de *musiquer* sa voix (1). » C'est une jeune fille, un enfant de seize ans, qui écrit cela! Cette Louise de Chaulieu, dépravée dès le couvent, cachant sa sécheresse de cœur et ses ardeurs sensuelles « sous une fausse pudeur, » c'est elle-même qui le dit (2), cette Louise de Chaulieu et sa correspondante, qui la vaut bien, sont-ce là des caractères pris sur la nature? Où a-t-on vu de tels types? où a-t-on observé de telles mœurs?

Dans *Rosalie*, le romancier a essayé de peindre l'amour sous une face nouvelle, et cette tentative a été peut-être plus malheureuse encore que les autres. Rosalie, jalouse d'une femme inconnue, avec laquelle l'homme qu'elle aime entretient une correspondance, Rosalie, jeune fille modeste et candide, violant le secret des lettres, en fabriquant de fausses, inventant une abominable machination pour tromper sa rivale, et poussant jusqu'à l'atrocité une sorte de *vendetta* sans raison, Rosalie n'a rien de vrai; c'est une monstruosité morale.

N'avons-nous pas le droit de rappeler ici la distinction déjà faite entre M. de Balzac peintre et M. de Balzac psychologue ou moraliste? Qu'il étudie la nature humaine dans ses conditions ordinaires et son développement normal, il sera vrai parce qu'il sera simple et exact; mais que, laissant l'étude de la réalité pour se jeter dans la fantaisie, il essaie de créer des types imaginaires et de peindre des caractères exceptionnels, il est faux, parce que, n'ayant plus l'observation de la nature pour soutien, il n'a d'ailleurs ni l'idéal pour lumière ni le sens moral pour guide : son imagination alors enfante des êtres difformes qu'il nous donne de bonne foi pour des créations sublimes.

Le grand défaut de M. de Balzac peintre de caractères, je veux dire l'exagération, a parfois gâté chez lui même la peinture de mœurs, où l'on peut dire cependant qu'il a été excellent. Tantôt c'est la passion qui l'emporte, et alors, comme dans *un grand Homme de province à*

(1) *Mémoires de Deux jeunes Mariées*, lettre 3.
(2) *Ibid.*, lettre 26.

Paris, en haine des journalistes et des critiques, il représente le monde des théâtres, des journaux et des lettres comme une caverne de voleurs, de charlatans et de saltimbanques; tantôt c'est la nécessité de trouver du nouveau qui le presse. Lui-même en fait l'aveu dans ce curieux passage : « Il se jouait à La Baudraye une de ces longues et monotones tragédies conjugales qui demeureraient éternellement inconnues, si l'avide scalpel du XIXe siècle n'allait pas, *conduit par la nécessité de trouver du nouveau*, fouiller les coins les plus obscurs du cœur, ou, si vous voulez, *ceux que la pudeur des siècles précédens avait respectés* (1). » Alors, mettant de côté l'*antique modestie*, vertu très surannée, il nous traîne, comme dans le roman que nous venons de citer, à travers des calculs ignobles, des turpitudes sans nom, et des scènes qui font venir la nausée.

Le dernier ouvrage de M. de Balzac porte l'empreinte des mêmes défauts. L'écrivain y rentrait dans l'étude des mœurs privées : malheureusement il y rentrait poursuivi, obsédé par les excitations d'une littérature frénétique, ne se nourrissant que de crimes et d'horreurs, et mettant la peinture du mal, sous ses formes les plus hideuses, à la place de l'analyse des passions humaines. C'est évidemment sous cette inspiration qu'ont été écrits *les Parens pauvres*. Le talent s'y montre encore puissant, l'observation pénétrante; mais les caractères sont poussés à outrance, les situations violentes et forcées. On va, avec Mme Marneffe, au comble de la corruption cynique, avec la cousine Bette aux dernières atrocités de la haine, avec Hulot aux extrémités de l'ignoble et de la dégradation. Le cœur se soulève au milieu de toute cette fange remuée à plaisir.

Nous ne saurions terminer sur ce point sans dire un mot des tentatives que M. de Balzac a faites au théâtre. On sait en effet qu'à plusieurs reprises il s'est essayé et dans la comédie et dans le drame. Ni l'un ni l'autre ne lui ont réussi, et le succès posthume de sa pièce de *Mercadet*, habilement corrigée par une main amie, ne suffit pas à faire penser qu'il fût appelé à recueillir dans cette carrière une gloire comparable à celle que lui a value le roman. La raison en est facile à dire. Si M. de Balzac possédait à un rare degré plusieurs des qualités qui font le peintre de mœurs, il n'avait pas celles que demande le théâtre. Son talent est un talent descriptif bien plus que dramatique: il a l'observation minutieuse et l'analyse prolongée bien plus que le mouvement et l'action scéniques. Il sait mieux détailler les caractères et décrire les passions que les mettre en jeu et les faire se développer d'elles-mêmes.

En même temps que ses qualités s'effacent à la scène, ses défauts

(1) *Dinah Piedefer*, première partie, ch. 8.

y deviennent plus saillans. Cette tendance à l'exagération, ce manque de mesure, de sobriété, de tact, de naturel, qui se montre dans ses caractères, tout cela s'aggrave et lui devient écueil. Dans un livre, à force d'esprit, d'habileté et de charme dans les détails, ces défauts peuvent jusqu'à un certain point se racheter ou se dissimuler; au théâtre, ils sautent aux yeux, et le spectateur ne les pardonne pas. Au théâtre, les détails disparaissent; ce sont les grandes lignes qui frappent. Vous avez beau prodiguer l'esprit : l'esprit ne vous sauvera point, si vous choquez le goût, ou si vous violez cette loi suprême, la vérité morale.

Des deux drames qu'a faits M. de Balzac, *Paméla Giraud* et *la Marâtre*, le second seul mérite quelque mention. Dans les deux premiers actes, où se dessinent les principaux caractères, où sont semés des détails de mœurs, le peintre original reparaît; mais aussitôt qu'on entre dans le drame proprement dit, l'action trébuche dans la vieille ornière du mauvais mélodrame.

Quinola, malheureuse imitation d'un type célèbre sur notre scène, plate et prétentieuse copie de *Figaro*, ne méritait de vivre ni par l'intérêt, ni par l'esprit, ni par le style. Avec *Vautrin*, l'auteur pensait-il rentrer dans la comédie de mœurs? On se demande aujourd'hui encore quel a été le sens de cette débauche dramatique. L'auteur a-t-il voulu rivaliser avec un des grands succès du théâtre contemporain et donner un émule au héros de *l'Auberge des Adrets?* C'est la supposition qui nous paraît la plus vraisemblable. Vautrin, à vrai dire, n'est rien qu'un Robert Macaire plus sombre et plus hideux. Il a le même esprit, l'esprit du bagne. Il fait moins rire, en revanche il inspire plus d'horreur et de dégoût. En cela, il est moins dangereux; c'est sa seule excuse.

Il semble que ce type si tristement fameux des théâtres populaires ait véritablement exercé une sorte d'obsession sur l'esprit de M. de Balzac. *Mercadet* n'est-il pas encore un reflet du même personnage, dont *Quinola* portait déjà par momens les enseignes? Mercadet *le faiseur*, n'est-ce point Robert Macaire spéculateur, homme de bourse, se drapant dans sa rouerie, et étalant spirituellement ses théories cyniques? Caractère de notre temps, je le veux, qui appartenait à l'auteur dramatique, je n'en disconviens pas, mais que j'aurais voulu voir peint d'une main moins indulgente et sous des couleurs moins favorables. Le rire que doit provoquer le moraliste au théâtre, ce n'est pas le rire approbateur, rire qui gâte l'esprit et corrompt le cœur; c'est le rire qui corrige en flétrissant le vice, c'est le rire qu'excitent le *Tartufe* et *l'Avare*.

V.

Il y a longtemps qu'on l'a dit, et avec une grande justesse : les œuvres de l'imagination ne vivent que par le style.

Certes on ne peut pas dire que M. de Balzac fût un écrivain vulgaire ni insouciant de la forme. Il y avait en lui l'instinct de l'artiste, l'aspiration au beau, et cette poursuite persévérante du mieux qui est le tourment de tous ceux qui sont dignes de tenir une plume ou un pinceau. A-t-il atteint le but? a-t-il réalisé cet idéal qu'il entrevoyait? S'il a eu le sentiment du beau, en a-t-il eu la puissance créatrice, et a-t-il imprimé à ses œuvres cette perfection de la forme qui seule défend de l'oubli?

Qu'il ait quelquefois approché du but, que dans quelques-uns de ses ouvrages, et notamment dans ses premières *études de la vie privée,* il ait rencontré dans une mesure suffisante cette harmonie des proportions, cette correction du style qui font les œuvres durables, on ne saurait le méconnaître. Plusieurs de ses nouvelles, et ce sont les plus simples et les plus courtes, resteront dans notre littérature, non pas que la forme y soit irréprochable : on y pourrait relever bien des taches, bien des affectations et des violences d'expression; seulement les taches ne déparent pas trop l'œuvre et ne nuisent pas au charme de l'ensemble. Mais que dire des romans qui ont précédé? que dire surtout de ceux qui ont suivi?

M. de Balzac écrivait péniblement. Il écrivait, non pas seulement sans plan, mais sans suite et à l'aventure. Sa pensée ne se dégageait qu'avec peine des nuages épais qui l'obscurcissaient; il l'entrevoyait confusément, comme à travers un brouillard, et au lieu d'attendre, pour prendre la plume, que la réflexion l'eût précisée, il commençait à écrire sur une première donnée vague et indécise, puis il allait ainsi devant lui, sans trop savoir où, hésitant, tâtonnant, cherchant l'inspiration qui souvent se dérobait, appelant la lumière qui souvent tardait à se faire, parfois arrêté court dans un chemin sans issue, ou plutôt comme embourbé dans quelque fondrière d'où il ne savait plus comment sortir. C'est ainsi que tels de ses romans, *Seraphita* par exemple et *le Lys dans la Vallée*, sont restés plusieurs années en suspens, écrits et même publiés à moitié, l'auteur cherchant en vain le développement de sa pensée et impuissant à trouver un dénoûment. D'autres fois, revenant sur ses pas, il était obligé de changer de route et de but, ou bien même d'abandonner tout à fait une idée qui ne pouvait aboutir.

On sait que M. de Balzac faisait en quelque sorte ses romans sur les épreuves d'imprimerie, livrant d'abord une ébauche rapide et

informe, puis, sous prétexte de corrections, développant successivement cette première expression de sa pensée, la modifiant et la transformant indéfiniment. Ce qui est plus singulier, c'est qu'il appliquait ce mode de composition même à ses œuvres dramatiques, c'est-à-dire aux œuvres qui exigent, ce semble, entre toutes celles de l'esprit, la réflexion la plus profonde et le plus puissant travail de combinaison. Ses drames, comme ses romans, il les écrivait au hasard de la plume; il les improvisait en quelque sorte fragment par fragment, scène par scène, et toujours sur l'épreuve. Cette manie faisait damner ses imprimeurs et ruinait ses éditeurs en frais de correction. Ce que nous voulons seulement faire remarquer ici, c'est qu'il y a dans ce mode de composition décousu, hasardeux, incohérent, l'explication de beaucoup des défauts qui frappent dans ses ouvrages.

Un mélange singulier de force et de faiblesse, de lumière et de ténèbres; un manque fréquent de proportion, de mesure, d'harmonie; des exagérations imprévues et des contradictions morales; des caractères modestes au début s'agrandissant tout à coup au milieu, et prenant à la fin des dimensions gigantesques, comme ces ombres chinoises qui viennent sur le spectateur et envahissent tout le champ de la perspective, ce sont là les défauts ordinaires de M. de Balzac : ils tiennent à sa nature sans doute, mais ils ont dû s'aggraver par sa manière d'écrire. A le lire, on a un peu le sentiment de cette production pénible. Il ne donne pas l'idée d'un arbre puissant qui se développe dans sa liberté et sa régularité majestueuse : on dirait plutôt un arbre bizarre de forme et d'attitude, au tronc vigoureux, mais contourné, enfonçant dans un sol rocailleux ses racines noueuses, et qui, surmontant mille obstacles, jette confusément de côté et d'autre ses épais rameaux et ses feuillages parfois inextricables. L'impression qu'on éprouve est celle de l'effort, qui se trahit partout. Ce lent dégagement de la pensée, qui rendait à M. de Balzac la composition si difficile, on le retrouve dans le style. On devine, on sent que l'enfantement a été laborieux, que l'idée, loin de sortir tout armée du cerveau de l'écrivain, n'en a été arrachée qu'avec fatigue et comme par lambeaux. Voyez-le : il commence lourdement; la plume creuse malaisément son sillon; la phrase se traîne longue, embarrassée, surchargée de détails, ambitieuse et vulgaire, semblable au lion du poète à demi plongé encore dans le limon du chaos. L'écrivain se bat les flancs pour s'échauffer; il lui faut du temps pour entrer en verve. Il y a des momens lumineux, et comme des éclaircies, où tout brille d'une clarté limpide; puis tout à coup il semble que l'inspiration s'éteigne et que les ténèbres se fassent. A côté d'une page nette, ferme, vigoureusement frappée, d'une description réussie, d'un portrait exquis, vous avez des pages qui ne sont pas écrites,

des phrases qui ne sont pas françaises, des amplifications où tout manque, pensée et style. Dans l'exécution comme dans la conception, le défaut général de M. de Balzac, c'est l'intempérance de l'imagination. Son talent est violent, fougueux, excessif, et, si on peut le dire, d'un tempérament sanguin. A l'œuvre, le sang lui monte à la tête, et alors il ne connaît plus de bornes.

S'agit-il d'une description, d'un intérieur, d'un paysage? Peu de coloristes sont aussi puissans, nul n'a un sentiment plus vif de la réalité et n'en fait plus fortement revivre tous les détails; mais combien n'a-t-il pas abusé de ces dons divins! A quel excès n'a-t-il pas poussé la description! Ce ne sont plus des descriptions, ce sont des inventaires qu'il nous donne souvent; ce n'est plus œuvre de peintre, c'est œuvre de commissaire-priseur. On tombe dans la puérilité et les infiniment petits; il ne nous est pas fait grâce d'un fauteuil ou d'un panneau de tapisserie, d'un cul-de-lampe ou d'une *astragale*.

Est-ce un portrait qu'il doit faire? Mêmes qualités et mêmes défauts. Finesse et vigueur, coloris vrai, relief saisissant, voilà par où il est souvent admirable; mais là aussi l'abus est tout voisin du bien, et sous ce rapport le mal a été sans cesse croissant. On trouve dans les bons romans de M. de Balzac, je parle des premières *Scènes de la vie privée,* des portraits brillans, énergiques, tracés en quelques coups de pinceau, et qui rendent tout ce qu'il faut rendre. Ainsi, pour en citer un exemple, dans *Eugénie Grandet* il nous donne en une page la figure en pied du père Grandet : le portrait est de main de maître, il est vivant et achevé. Quelques années plus tard, dans *la Recherche de l'Absolu,* il lui faudra pour un portrait cinq ou six pages. Allez jusqu'à *Béatrix;* le portrait de Mlle des Touches comporte onze pages à lui seul, tout un chapitre, et plus de cent pages du premier volume sont remplies par la description de la ville de Guérande, de la maison du Guénic, et par les portraits du baron, de sa femme, de sa sœur, de leurs domestiques et de leurs amis, sans parler des aïeux et des collatéraux esquissés en passant. N'est-ce pas là le dernier terme de l'excès?

En même temps qu'il se laissait aller à une prolixité sans bornes, M. de Balzac tombait de plus en plus dans la vulgarité. En multipliant à l'infini les détails, il était amené forcément à ne plus choisir, à accuser les plus grossiers et les plus repoussans comme à relever les plus infimes et les plus puérils. Copier servilement la réalité, reproduire avec scrupule jusqu'à ses petitesses et ses platitudes, il semble que vers la fin ce fut là toute sa théorie de l'art. On en rapporte un exemple singulier et significatif : M. de Balzac tenait à ne donner à ses personnages fictifs que des noms qui eussent appartenu à des personnages réels, s'imaginant apparemment imprimer par là à ses œuvres un cachet plus profond de réalité; bien plus, il

recherchait avec soin et choisissait avec affectation parmi tous ces noms ceux qui avaient un caractère plus vulgaire, et, si on peut dire, une physionomie plus triviale. Là était pour lui, ce semble, le comble de la perfection.

Les portraits de M. de Balzac ont fait école, on le sait. Même en dehors du roman et jusque dans le domaine austère de l'histoire, il a eu de trop nombreux imitateurs. Pour ce motif, on nous pardonnera d'insister un peu sur ce sujet : nous voudrions caractériser nettement ce genre nouveau, tel qu'il s'est produit dans les derniers temps. Or ce qui nous paraît le distinguer particulièrement, c'est la prédominance de l'élément matériel, c'est la prétention de lutter avec la peinture pour la représentation de la figure humaine. Malgré la comparaison classique qui égale la poésie à la peinture, jamais ni la poésie ni le roman n'avaient jusqu'à nos jours essayé cette lutte déraisonnable : ils se contentaient d'esquisser à grands traits l'extérieur, la physionomie d'un personnage, et s'attachaient plus à peindre l'âme et ses passions que le visage et ses linéamens.

L'école nouvelle dont M. de Balzac a été sinon le père, du moins un des chefs, a de tout autres principes. Oubliant que l'imitation de la nature est dans les arts, comme on l'a justement dit, un moyen et non un but, c'est surtout, c'est uniquement la réalité matérielle qu'elle s'efforce de reproduire. Tous les traits du visage, toutes les rides, toutes les veines, toutes les fibres, jusqu'aux détails les plus puérils, elle analyse et décrit tout minutieusement. Je sais bien que la figure humaine est un merveilleux miroir où se peignent les instincts de l'homme; mais ce n'est pas le miroir qu'il faut me montrer, c'est l'âme qui brille au travers et s'y réfléchit. Je sais bien que Saint-Simon, le grand portraitiste, le maître en pareille matière de tous les romanciers comme de tous les historiens, quand il peint un homme, le peint tout entier, et nous montre son visage, son geste, son attitude, en même temps qu'il met à nu ses sentimens et ses passions. Le physique n'est cependant pour lui que l'expression et le reflet du moral; ce n'est pas une anatomie puérile qu'il s'amuse à faire, c'est la vie même qu'il ranime de son souffle puissant. Étudier à la loupe une physionomie, s'amuser à en retracer les détails et les caprices, ce n'est pas là étendre ni renouveler l'art; c'est tout simplement le matérialiser.

Le matérialisme, il faut toujours, hélas! en revenir là avec M. de Balzac. Sa poétique en porte partout la trace; son style en est empreint et comme saturé. De même qu'il fait les portraits en anatomiste plus qu'en poète, il peint la joie ou la douleur en physiologiste bien plus qu'en moraliste (1). La mort du père Goriot est assuré-

(1) C'est toujours le langage de la physiologie qu'il emprunte pour exprimer les émo-

ment un tableau énergique : on est frappé; d'où vient qu'on n'est pas ému? C'est qu'au lieu de nous peindre seulement le désespoir du vieillard tué par l'ingratitude de ses enfans, l'auteur s'applique à nous raconter son agonie physique et nous traîne dans des détails de pathologie et d'hôpital. C'est une impression nerveuse, le cœur n'y est pour rien. Cela fait songer à ces tableaux de l'école espagnole où sur le chevalet sanglant se tordent les membres des martyrs, où sous le couteau de l'écorcheur palpite la chair et se contractent les nerfs. C'est encore de l'art, je le veux bien, mais ce n'est pas certes de l'art sous sa forme la plus noble et la plus élevée. Au fond, M. de Balzac, qui a beaucoup d'esprit et d'imagination, manque de vraie sensibilité. Il est rare qu'il émeuve et fasse monter les larmes. Sa passion est à la tête, elle ne vient pas du cœur, et voilà pourquoi elle ne va pas au cœur.

De même qu'il n'a pas de sensibilité vraie, il n'a pas d'idéal, ou n'en a qu'un faux, ce qui revient au même. Aussi échoue-t-il tristement quand, s'exaltant à froid, se guindant de parti pris vers un monde qui lui est fermé, il essaie de s'élever jusqu'à l'extase religieuse et mystique, ou seulement à la poésie mélancolique et rêveuse. Rien alors ne peut donner l'idée de l'emphase ridicule où il tombe et de l'incroyable bouffissure de son style. C'est quelque chose comme du Scudéry doublé de Cyrano.

Le Cyrano domine dans *Seraphita*. Par momens l'enflure devient du véritable pathos. On y lit, par exemple, des phrases comme celles-ci : « Wilfrid arrivait chez Seraphita pour dire sa vie, pour peindre la grandeur de son âme par la grandeur de ses fautes, *pour montrer les ruines de ses déserts;* mais quand il se trouvait dans la zone immense embrassée par ces yeux *dont le scintillant azur ne rencontrait point de bornes en avant et n'en offrait aucune en arrière*, il devenait calme et soumis comme le lion qui, lancé sur sa proie dans une plaine d'Afrique, reçoit sur l'aile des vents un message d'amour, et s'arrête. Il s'ouvrait un abîme où tombaient les paroles de son délire..... (1). » Ou bien encore, à propos d'un vieux domestique en enfance : « Wilfrid se fia sur sa perspicacité pour décou-

tions de l'âme, de telle façon que sous sa plume toutes les idées se matérialisent et tous les sentimens se transforment en sensations physiques. Si Goriot veut dire, par exemple, qu'il a un grand chagrin, il dira que *le crâne lui cuit intérieurement* (ch. 7). Si Pierrette est révoltée d'une odieuse parole, *elle sentira une douleur dans sa gorge* (*Pierrette*, ch. 6). Si son amant a peur, « ses jambes tremblent sous lui, et *il a chaud dans le dos.* » Si Ursule est prise d'une passion subite pour un jeune homme, « il lui monte une vapeur *au cœur, dans le gosier et à la tête* » (*Ursule Mirouet*, première partie). Ailleurs c'est un jeune homme qui a « soif du monde *et faim d'une femme* » (*le Père Goriot*), ou bien ce sont les regards qui ont *des projections fluides* et qui servent *à toucher la peau suave d'une femme* (*Honorine*).

(1) *Seraphita*, p. 188, in-8°, 1835.

vrir *les parcelles de vérité que roulerait le serviteur dans le torrent de ses divagations* (1). »

Le style du *Lys dans la Vallée* est moins épique et plus précieux; ici le Scudéry l'emporte. Je ne sais rien de plus fatigant que la lecture de ce livre. En voici le début : « A quel talent nourri de larmes devrons-nous un jour la plus émouvante élégie, *la peinture des pâtimens subis en silence par les âmes dont les racines tendres encore ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses.....?* » Et deux énormes volumes de ce style!

On pardonne à un auteur des exagérations, des témérités, des violences de couleur : il peut avoir tous ces défauts et n'en être pas moins un remarquable écrivain; il peut être tombé dans tous ces écarts de style et sans qu'on puisse lui refuser le style. Quelles audaces ne se permet pas dans sa prose l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris!* mais comme dans ses plus grandes audaces et même dans ses égaremens il garde toujours l'instinct d'un éminent artiste, comme il sait respecter toujours le génie de la langue qu'il manie, M. Victor Hugo, malgré ses défauts, est un écrivain d'un grand style. M. de Balzac, malgré ses qualités et quoiqu'il ait écrit des pages charmantes, n'a pas de style.

Le style se compose essentiellement de rapports délicats et logiques entre la pensée et l'expression, et d'une foule de nuances assorties et harmonieusement fondues. Quel que soit son caractère, grave ou léger, gracieux ou sévère, sa condition première, c'est la convenance, l'harmonie, l'unité de ton. Or il n'est rien qui fasse plus défaut à M. de Balzac. Des idées incohérentes, des alliances de mots impossibles, un entassement d'images disparates, un cliquetis de métaphores discordantes, voilà ce qu'on rencontre chez lui à chaque pas. Il mêle tous les tons et tous les styles : il emprunte ses images et ses expressions à tous les arts et à toutes les sciences. Sa langue est surchargée de formules scientifiques, bigarrée de couleurs criardes. Tout cela tourne et éblouit comme un kaléidoscope, tout cela fait l'effet d'un de ces cabinets de curiosités et de bric-à-brac qu'il s'est plu à décrire. Il semble qu'il n'ait pas le sentiment de la convenance et de la logique naturelle des mots et des idées : il en assemble qui hurlent d'être accouplés. Ainsi il aime, il affecte de répéter des expressions comme celles-ci : « Les chaudes inflexions de la voix (2), des regards aigres, ou des regards rouges (3), des impressions fertiles et touffues (4). » Il parlera de « l'éblouissante fas-

(1) *Seraphita*, p. 192.
(2) *Recherche de l'Absolu*.
(3) *Dinah Piedefer*.
(4) *Le Lys dans la Vallée*.

cination du son, de la pâleur mate du son, de paroles échevelées ou constellées (1). »

Parfois la métaphore se transforme du tout au tout; ce qui était une flamme devient une pluie, ou réciproquement. « En un moment aussi rapide qu'un coup de foudre, Suzanne reçut *une bordée* de pensées au cœur : *un éclair d'amour vrai brûla* les mauvaises herbes écloses au souffle du libertinage:... mais un vague espoir, la fatalité si l'on veut, *sécha cette pluie bienfaisante* (2). » On n'en finirait pas si on voulait, je ne dis pas relever tous ces manques de goût, qui sont innombrables, mais caractériser seulement sous ses diverses faces le style bariolé de M. de Balzac. Il affectionne les images bizarres et emphatiques, « les avortemens où le frai du génie encombre une grève aride, *les landes philosophiques de l'incrédulité, les marais de l'espérance ou de l'incertitude, les souterrains minés par le malheur et qui sonnent creux dans la vie intime.* » Vous apprenez avec étonnement, ici que les bossus sont des anges et que *leur bosse est l'étui de leurs ailes,* ailleurs qu'un « front chauve distille des idées dévorantes, » ou qu'une ville est troublée « dans tous ses viscères publics et domestiques. » Ici c'est un amant qui enveloppe sa maîtresse « *dans la ouate de ses attentions,* » ailleurs c'est un homme qui jette majestueusement sur un salon « *un regard de circumnavigation* (3). »

A nos yeux, ces manques de goût ne sont pas des choses futiles; c'est le style même, et le style, c'est la pensée, c'est l'homme. Si M. de Balzac est un observateur sagace, un peintre souvent énergique, il n'est pas un écrivain; s'il a beaucoup d'imagination et de verve, il est complétement dénué de goût et manque aux premières lois du style. Rarement sa pensée se traduit sous une forme nette, franche, correcte, et qui satisfasse pleinement l'esprit; rarement il trouve le mot propre, l'expression juste : il est presque toujours ou en-deçà ou au-delà du vrai, plus souvent au-delà. Sa fougue l'emporte, il passe le but, et la langue ne suffisant plus à rendre ses idées bizarres, subtiles ou excessives, il en vient à se faire une langue à lui et à forger des mots étranges. Son vocabulaire est un mélange d'archaïsme affecté et de néologisme sans frein. Par momens, on croirait lire du Rétif de la Bretonne : c'est la même bizarrerie d'expressions, tantôt grossières, tantôt prétentieuses, la même manie d'inventer des mots à effet; pour tout dire, ce sont les mêmes enluminures, les mêmes barbarismes et le même mauvais goût. Il n'y a pas jusqu'à la grammaire qui, chez M. de Balzac, ne reçoive souvent de rudes atteintes : c'était ignorance d'abord; plus tard, et

(1) *La Peau de Chagrin, le Lys dans la Vallée.*

(2) *La Vieille Fille*, première partie.

(3) Voyez *Honorine, Modeste Mignon, la Recherche de l'Absolu, la Vieille Fille, Pierrette, David Séchard.*

quand la critique l'eut averti, ce fut tout simplement dédain d'un homme qui se tient pour supérieur à la syntaxe aussi bien qu'au dictionnaire. Il disait le plus sérieusement du monde qu'il n'y avait en France que trois hommes qui connussent leur langue, M. Victor Hugo, M. Théophile Gautier et lui. Au rebours de Voltaire, il estimait d'ailleurs que cette pauvre langue française était trop heureuse, malgré sa pruderie, qu'un homme tel que lui l'assistât dans son indigence. « Qui donc, disait-il, a le droit de faire l'aumône à une langue, si ce n'est l'écrivain? La nôtre a très bien accepté les mots de mes devanciers; elle acceptera les miens... » Et il travaillait journellement à l'enrichir par ses livres, en attendant qu'il lui fût permis de *la rendre millionnaire* par la réforme de son dictionnaire. Mettre la main à cette œuvre législative, conquérir un fauteuil à l'Académie française, ce fut de bonne heure son ardente ambition : il faudrait s'étonner qu'il ne l'eût pas eue; mais il faudrait peut-être s'étonner davantage qu'elle eût été satisfaite.

VI.

Arrêtons-nous : il est temps de conclure, et nous en avons dit assez pour qu'aux yeux des esprits non prévenus, nos conclusions, si sévères qu'elles puissent être, soient pleinement justifiées.

Nous nous sommes posé ces questions : — Quelle place appartient à M. de Balzac dans l'histoire des lettres contemporaines? — Quelle action a-t-il exercée sur la littérature, sur les idées et les mœurs de son temps? — Peu de mots suffiront pour répondre.

La place de M. de Balzac dans notre littérature ne sera, à notre avis, ni grande ni élevée. La postérité verra en lui un esprit d'une trempe énergique, mais d'un ordre inférieur, d'une nature vigoureuse, mais grossière, doué de quelques grandes qualités, mais entaché de plus grands défauts. Une imagination forte, le don d'animer ce qu'il touche, l'observation pénétrante, ingénieuse, et cette patience persévérante qui est une partie du génie, voilà ses qualités. Point de goût, point de mesure, une tendance continuelle à l'exagération, un manque habituel de justesse, une absence totale d'idéal et de sens moral, voilà ses plus choquans défauts, défauts qui seraient de nature assurément à stériliser de plus hautes qualités encore, car sans justesse d'esprit la plus puissante imagination s'égare; sans idéal, la plus riche invention se traîne dans les petitesses de la réalité; là enfin où manque le sens moral manque par là même la vérité humaine dans ses traits principaux et son caractère le plus élevé. Que ces grandes qualités ne se rencontrent pas toujours réunies à un égal degré, même chez des esprits supérieurs, cela est incontestable. L'une d'elles pourra prédominer, une autre faire plus ou moins

défaut : Voltaire excellera par le bon sens, Shakspeare par l'imagination et l'idéal, Molière par la vérité morale. Cependant, on peut l'affirmer, il n'y a jamais eu de génie véritable chez qui ces qualités maîtresses aient toutes à la fois manqué, et celui en qui on les trouve également et complétement absentes, celui-là, on peut le dire hautement, n'est ni un grand esprit, ni un grand poète, ni un peintre vrai de la nature humaine.

La grande prétention des admirateurs de M. de Balzac, c'est pourtant qu'il ait été éminemment vrai, plus vrai qu'aucun romancier de ce temps-ci. Il faut s'entendre. Nous ne nions pas, personne ne nie que l'auteur des *Scènes de la vie privée* n'ait atteint à une certaine vérité dans ses tableaux de mœurs, vérité de détail et d'observation, vérité relative, partielle et extérieure en quelque sorte : quant à la vérité d'ensemble, à la vérité générale, absolue, elle lui échappe presque toujours. De l'homme, il a saisi les accidens, les originalités, ce qu'il y a d'individuel, de mobile et de contigent comme dit l'école; il n'a pas saisi ce qu'il y a d'éternellement immuable, d'universel, en un certain sens de nécessaire. Sous la multiplicité des détails dont se compose la vérité apparente, la vérité morale s'est dérobée à lui. La mise en scène, le costume et le masque des personnages, le côté matériel et pittoresque, la surface enfin des choses humaines et sociales, tout cela est chez lui finement étudié et merveilleusement rendu; mais le fond humain, la vie intime, l'analyse profonde des passions, la peinture fidèle des sentimens et des caractères, ne cherchez pas cela dans ses livres.

M. de Balzac a peint le réel, ce qui, dans l'art, n'est pas la même chose que le vrai. Le vrai est un, absolu, de tous les temps; le réel est variable et essentiellement relatif; il change suivant les individus, les époques, les circonstances. L'un est comme l'écorce et la partie extérieure de la vie humaine, l'autre en est l'essence même et l'élément divin. Sans nul doute, le réel a sa place dans l'art, mais non pas la première; il n'y doit entrer qu'à la condition de s'épurer, de se transformer dans une certaine mesure, et il ne s'épure, il ne se transforme qu'en s'alliant à l'idéal. L'idéal est la vie, il est l'âme même de l'art. Cette âme est absente chez M. de Balzac. Et voilà pourquoi nous avons été en droit de le signaler comme un des pères légitimes, comme un des chefs de cette triste école du réalisme qui, de nos jours, dans les lettres et dans la peinture, semble avoir pris à tâche de fausser et de dégrader l'art, qui, parce qu'elle est incapable de s'élever à l'idéal, veut que l'esprit humain s'en passe, et, prise d'un amour effréné pour la matière, met tout son orgueil et fait consister tout le génie à en copier scrupuleusement les vulgarités ou les turpitudes.

On s'étonnera, dans cinquante ans, du succès qu'a pu avoir une littérature fondée sur de tels principes. On aura peine à comprendre que ses œuvres aient excité de pareils enthousiasmes; on ne voudra pas croire qu'un grand poète, répétant solennellement les saillies bouffonnes d'un orgueil insensé, ait appelé le livre de M. de Balzac « un livre merveilleux qui dépasse Tacite et va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et va jusqu'à Rabelais. » Quand la postérité, et cette postérité n'est pas loin, nous le croyons, aura fait justice de ces ridicules exagérations, quand elle aura passé au crible cet amas ambitieux et confus d'œuvres de toute sorte qui s'appelle *la Comédie humaine*, il en restera peu de chose, quelques parcelles d'or triées dans un monceau de sables impurs et de débris informes. L'auteur d'*Eugénie Grandet* aura son nom dans la galerie de nos gloires littéraires, mais ce nom ne sera écrit ni au premier rang, ni peut-être même au second : M. de Balzac ne sera classé ni parmi les génies créateurs qui occupent les sommets de l'art, ni même à côté des peintres profonds et vrais du cœur humain. On le rangera parmi les peintres de genre spirituels, parmi les artistes ingénieux qui ont heureusement saisi certains côtés de la nature humaine et reproduit d'une façon exacte et piquante certaines faces des mœurs d'une époque.

L'influence qu'a exercée M. de Balzac sur la littérature de son temps a été grande, on ne peut le nier : il faut ajouter qu'elle a été détestable. Elle l'a été au point de vue de la langue, qu'il a corrompue par une phraséologie pédantesque, par un néologisme arbitraire et prétentieux; elle l'a été plus généralement au point de vue du goût public, qu'il a gâté par un mélange inouï des genres, des tons et des styles. Elle l'a été plus encore par ces tendances réalistes que nous signalions tout à l'heure : en faisant prédominer dans l'art l'élément matériel, en peignant indifféremment, sans scrupule et sans choix, la réalité belle ou laide, attrayante ou hideuse. M. de Balzac a même affecté de rechercher en elle ce qu'il y a de laid et de hideux, et en le peignant plus laid, plus hideux encore qu'il n'est, il a puissamment contribué à pousser l'art dans les voies de la décadence.

Il est une autre et non moins fâcheuse influence qu'a exercée M. de Balzac, non sur les lettres, mais sur les gens de lettres, et dont il faut bien aussi parler. En même temps qu'il altérait les vraies notions de l'art, il avait fait perdre à la pratique de l'art sa dignité : de la pensée, il faisait un instrument de lucre. Que l'écrivain demande à sa plume une honorable indépendance, rien de plus légitime. Vivre de son labeur n'est pas seulement le droit, c'est le devoir, c'est la loi et la grandeur de l'homme; mais exploiter son intelligence comme un fonds de commerce, faire de la noble profes-

sion des lettres une industrie où il s'agit seulement de produire vite pour vendre beaucoup, c'est là une dégradation qui ne s'était point vue encore, et dont il était réservé à notre siècle d'offrir l'affligeant spectacle. On peut reprocher à M. de Balzac d'avoir à la fois, par l'exemple et par le précepte, encouragé ce honteux trafic. Après avoir demandé d'abord du pain à sa plume, il lui demanda la fortune, le luxe avec ses jouissances et ses vanités. Il le fit avec cynisme, et nul peut-être en ce temps-ci n'a développé plus effrontément ces tristes théories qui font de la littérature une marchandise et de l'homme de lettres un fabricant. Quand le sens moral fait défaut, il y paraît en toutes choses : la dignité de l'écrivain tient de plus près qu'on ne croit à la moralité de l'homme.

Il semble que M. de Balzac ait eu l'ambition de recommencer à sa manière le rôle demi-littéraire, demi-industriel et politique, que joua Beaumarchais à la fin du siècle dernier. Ce qu'il avait de commun avec l'auteur du *Mariage de Figaro*, c'était sans doute la passion de la popularité unie à la passion de la fortune et à une certaine fièvre de spéculations et d'aventures. Pour tout le reste, combien peu il lui ressemble et combien il lui est inférieur! Avec tout son esprit, Beaumarchais est plein de sens : il a le génie des affaires autant que celui des lettres; si son imagination est ardente et mobile, son jugement est ferme et droit. Aventureux, mais nullement chimérique, il porte dans ses plus grandes témérités une finesse, une sagacité, un sang-froid admirables. Il eût été capable d'un rôle politique. Ajoutons que les plus généreux sentimens et le plus noble patriotisme se mêlaient chez lui aux ardeurs de la spéculation et aux calculs du négoce. Enfin, s'il mena de front les lettres et les affaires, jamais du moins il ne mit les affaires dans les lettres, jamais il ne spécula sur sa plume et ne battit monnaie avec son talent. Ce qui l'élève et le grandit surtout, c'est la part qu'il a dans le mouvement intellectuel et politique de son temps : il est le soldat d'une cause qu'il aidera à triompher; il est le représentant du tiers-état, qui réclame sa place dans le gouvernement des choses publiques; il continue Voltaire, et, sans être un révolutionnaire, il est un des champions de l'esprit nouveau.

Quelle est la cause sociale, religieuse, philosophique ou politique qu'ont servie ses prétendus imitateurs? Sous quel drapeau, pour quelle idée ont-ils combattu? Pour rien autre chose que pour leur vanité, pour leur réputation du jour et leur fortune du lendemain. Dénués de convictions, indifférens aux principes, étrangers à tous les nobles enthousiasmes comme à tous les dévouemens, ils n'ont aimé, adoré, servi que leur propre personnalité. Des ambitions étranges se sont cependant emparées d'eux; un vertige d'orgueil leur a monté au cerveau. Ce n'est pas en vain qu'ils parlaient de *liste civile* et de

royautés littéraires, ils se tenaient vraiment pour les rois de l'époque; nous étions sous le règne du génie, et non content de régner, le génie aspirait à gouverner. Quoi de plus juste? Universel par essence, n'implique-t-il pas nécessairement toutes les aptitudes et toutes les supériorités? Ce fut le temps où tout homme de lettres se crut un homme d'état, où tout romancier voulut être député et ministre. M. de Balzac eut au plus haut degré toutes ces prétentions, et ne contribua pas peu à les répandre dans le monde littéraire.

Il reste à traiter une dernière question : quelle action l'auteur de *la Comédie humaine* a-t-il eue sur les idées et les mœurs de son temps? Quels sentimens, quels instincts a-t-il répandus et développés dans les jeunes générations? Cette question est la plus grave de toutes. Nous ne sommes pas de ceux qui tiennent la littérature pour un pur jeu d'esprit : comme toute manifestation élevée de la pensée humaine, elle pèse de son poids, et ce poids est énorme, dans les destinées des sociétés, surtout des sociétés modernes. Entre tous les genres littéraires, le roman et le théâtre sont ceux qui ont sur les esprits l'action la plus énergique : ils ébranlent profondément les imaginations; ils parlent le plus persuasif de tous les langages, celui de la passion; ils insinuent les idées sous le voile de la fiction, et savent orner le sophisme et le paradoxe des charmes de la poésie. En France plus qu'en aucun pays du monde, cette influence est grande, et de nos jours des circonstances particulières, une publicité illimitée, l'invention du roman-feuilleton, puis je ne sais quelle surexcitation des esprits, je ne sais quelle avidité étrange d'émotions factices ont singulièrement contribué à en accroître les effets.

M. de Balzac a tenu dans cette littérature une place considérable, et par le nombre et par la popularité de ses écrits. Pour n'avoir pas, autant que certains autres, le caractère dogmatique et le ton de la prédication, ses romans n'en ont pas moins exercé une influence très réelle. Un roman n'agit pas tant sur les esprits par les mauvaises maximes qu'il peut contenir que par les mauvais sentimens qu'il inspire et par les fausses idées qu'il suggère. Dans les romans de M. de Balzac, il semble qu'on respire partout un air vicié, chargé d'émanations nauséabondes et de miasmes délétères. On y trouve, non la satire, mais la peinture complaisante du vice. Or autant la satire est salutaire, autant est pernicieux à la longue le spectacle habituel du mal; comme le bien, le mal a sa contagion : à force de le voir revêtu d'intérêt ou de poésie, associé à des idées de force ou de grandeur, on devient, malgré qu'on en ait, plus indulgent pour lui.

Le matérialisme, le scepticisme que nous avons signalés chez M. de Balzac sont bien moins dans ses livres à l'état de doctrines qu'à l'état de tendances : c'est l'esprit général de l'œuvre. L'âme n'est

pas niée, mais le corps est déifié; la loi morale n'est pas attaquée, mais l'égoïsme est érigé en règle de conduite et en sagesse pratique; la liberté morale n'est pas mise en doute, mais la passion est la seule force qui soit reconnue dans l'homme. En un mot, si le sensualisme n'est pas prêché ouvertement, il fait le fond de toutes les idées et de tous les sentimens. Quelquefois aussi, par un raffinement propre à notre époque, il affecte je ne sais quel caractère de religiosité nébuleuse, et voile sous des extases d'amour platonique ses impuretés et ses exaltations sensuelles. C'est ainsi que tantôt, masqué de mysticité, il essaie de séduire les esprits plus délicats, et que tantôt, formulé en égoïsme pratique, revêtu de ce scepticisme moqueur qu'on prend volontiers en France pour de la supériorité, il s'adresse aux esprits froids et légers, surtout à ces jeunes gens blasés qui, médisant de la vie avant d'avoir vécu, des hommes avant de les connaître, trouvent commode cette morale du calcul et du plaisir, et croient être profonds en niant la vertu et en raillant l'enthousiasme.

Le matérialisme et le scepticisme sont les deux grandes maladies morales de notre siècle; seulement ils ont aujourd'hui un caractère particulier et nouveau. Ce ne sont plus des systèmes comme au siècle dernier, ce sont plutôt des dispositions morales : du domaine de l'abstraction, ils ont passé dans le domaine des faits. Nous sommes sceptiques par lâcheté de cœur et paresse d'esprit bien plus que par conviction raisonnée. Nous sommes matérialistes ou sensualistes par goût, par tempérament, par habitude, bien plus que par opinion philosophique. Or c'est précisément par ce côté pratique, c'est par l'application bien plus que par la théorie, c'est par la morale mondaine plus que par les idées philosophiques, que les livres de M. de Balzac ont propagé et accru ces deux maladies endémiques de notre société.

Possédé lui-même de l'amour effréné de la richesse et de toutes les jouissances qu'elle procure, il a employé son talent à chatouiller en nous les appétits sensuels, à surexciter les convoitises grossières. Tout ce qui est sorti de sa plume peut se résumer ainsi : l'or pour dieu, l'intérêt pour loi, les sens pour religion, le plaisir pour culte. Ses types de prédilection, modèles qu'il semble offrir à tous les jeunes gens, les Rastignac, les de Marsay, les de Trailles, les Vandenesse, les Lucien de Rubempré, ce sont des hommes qui n'ont pas d'autre foi, n'expriment pas d'autres idées, ne pratiquent pas d'autres principes. Ils sont atteints d'une autre maladie encore, qui était celle du romancier et qu'on retrouve chez tous les enfans de son imagination : c'est une présomption, une outrecuidance sans bornes. Résoudre intrépidement les questions les plus graves, prodiguer aux opinions reçues, aux sentimens respectés le sarcasme et le

mépris, ne croire qu'à soi et ne supporter en rien ni critique ni contradiction, ce fut, on le sait, le travers de M. de Balzac; c'est l'esprit qu'il donne à tous ses héros, c'est le ton qui domine dans tous ses romans, soit qu'il parle en son nom propre, soit qu'il fasse parler ses personnages : détestable esprit, qui est à la fois une cause et un symptôme d'anarchie morale. Cet orgueil individuel, cette infatuation dédaigneuse, cette ironie dénigrante, si ce n'est pas l'esprit révolutionnaire, c'en est au moins l'auxiliaire et l'imprudent complice.

Écoutez ces charmans railleurs, ces frondeurs spirituels; écoutez ces grands philosophes, ces publicistes éminens, ces penseurs sublimes qui dissertent dans les livres de M. de Balzac : tout est à refaire dans le monde où nous vivons; la société est mal construite, et les gouvernemens exploitent la société. La loi est athée, le pouvoir est sans cœur, ses agens sans conscience. Il n'y a du haut en bas de l'échelle sociale qu'injustice, oppression, rapacité : en haut, ce ne sont qu'ambitieux corrompus, intrigans, hypocrites; en bas, ce ne sont qu'âmes d'élite, capacités merveilleuses, génies souffrans et méconnus, que l'insouciance de la société laisse languir dans la pauvreté et l'abandon. Voilà la thèse soutenue par le romancier dans tous ses écrits, voilà le tableau tracé à chacune de ses pages : belle thèse sans doute, tableau ingénieusement imaginé pour exalter toutes les vanités de bas étage, pour enflammer toutes les ambitions impatientes, pour souffler dans les esprits la haine de toute supériorité, l'envie, la colère et toutes les mauvaises passions.

Il y a eu certainement de nos jours des romans qui ont fait plus de scandale que ceux de M. de Balzac, qui ont plus insolemment outragé la morale, développé des paradoxes plus téméraires, répandu des sophismes plus odieux : il n'en est peut-être pas qui aient fait plus de mal, un mal plus profond et plus durable aux âmes. Il y a des livres plus dangereux pour les jeunes imaginations, plus propres à troubler les cœurs, à allumer les passions : il n'y en a pas dont la lecture soit à la longue plus malfaisante, qui dessèchent davantage l'esprit, qui donnent de lui-même à l'homme une plus triste idée et le dégradent plus à ses propres yeux; il n'y en a pas qui, tout en ayant l'air de la respecter, mettent plus la morale en poussière, dissolvent plus profondément les principes sur lesquels elle repose, flétrissent plus sûrement les sentimens qui lui prêtent appui, et fassent en un mot plus douter de Dieu, de l'âme et du devoir.

Sans doute la littérature et la morale ont des sphères distinctes, et il y aurait folie à vouloir les confondre : est-ce à dire qu'elles doivent être séparées et ne se toucher par aucun point? Sans doute l'art est indépendant et ne relève que de lui-même : est-ce à dire qu'il gagne à s'affranchir de tous les principes, et qu'il puisse impunément fouler aux pieds les vérités morales? Le beau et le bien

ne sont pas la même chose, cela est vrai; mais, comme l'a dit un homme d'esprit, ils marchent plus souvent qu'on ne croit de compagnie. Loin d'être en opposition avec les principes du bien, tout ce qui porte les caractères de la vraie beauté tend au contraire à les fortifier dans les âmes. L'art véritable, la poésie digne de ce nom, la grande littérature, ne trouvent même que dans les hautes pensées philosophiques et religieuses, dans les nobles croyances du spiritualisme, une source pure et féconde d'inspiration. L'histoire n'en dépose-t-elle pas à chaque page? Ne sont-ce pas les époques de foi religieuse ou philosophique qui ont vu éclore les grandes et fortes littératures? Ne sont-ce pas les siècles de froid scepticisme, de défaillance et d'anarchie morales qui les voient languir et déchoir? Pour ne pas remonter plus haut, qu'est-ce qui a ranimé, il y a cinquante ans, le génie éteint des lettres françaises, sinon ce sentiment religieux et spiritualiste retrouvé par M. de Chateaubriand et Mme de Staël? Qu'est-ce au contraire qui, de nos jours, a tari peu à peu l'inspiration première et fait avorter tant de talens riches de si belles espérances, sinon cette renaissance, dont nous avons été témoins, d'un matérialisme et d'un scepticisme nouveaux? Aux généreuses ambitions, aux nobles enthousiasmes, aux œuvres sérieuses et dignes, n'ont-ils pas fait succéder une littérature à la fois grossière et raffinée, brutale et desséchante, se complaisant dans la peinture du laid et du mal, sans souffle, sans élévation et sans pudeur?

Ce sont, il faut le répéter bien haut, de tristes muses que le scepticisme et le matérialisme! Le réalisme, qui est né d'eux, n'est qu'une forme de la décadence. Tout art qui leur demande ses inspirations abdique par là même et se suicide. Toute littérature qui, méconnaissant dans l'homme le principe divin, ne voit plus en lui que des instincts et des forces, des appétits et des passions, qui réduit la morale au plaisir et ne donne pour but à la vie que le bonheur, toute littérature qui a pour point de départ ces idées est d'avance condamnée à la stérilité. Croire à la dignité de l'homme, à sa nature immortelle, à ses hautes destinées; reconnaître la liberté, avouer la loi morale et donner à la vie un autre but que la satisfaction des sens, ce n'est pas seulement professer une plus noble philosophie, c'est encore féconder l'imagination par le cœur; c'est ouvrir à la poésie de plus larges horizons, c'est surtout, pour le romancier, pour le moraliste, pour le poète dramatique, porter dans les mystérieuses profondeurs de l'âme humaine la seule lumière qui puisse les éclairer, — une lumière sans laquelle tout est ténèbres ou illusions, sans laquelle on ne peut tracer de l'homme qu'une image tantôt fantastique et tantôt repoussante, dans les deux cas également menteuse.

EUGÈNE POITOU.

LES

ANGLAIS ET L'INDE

II.

LES ÉCOLES ET LES PRISONS. [1]

I.

Le problème de l'éducation publique est un des plus importans et des plus ardus qu'un gouvernement soit appelé à résoudre; mais dans l'Inde il se complique encore de difficultés particulières qui naissent des préjugés de caste et de religion. Pour faire comprendre quels obstacles la propagation des lumières du christianisme et de la civilisation rencontre sur ce sol ingrat et rebelle, il suffira de rappeler les tentatives de propagande chrétienne faites longtemps avant que l'honorable compagnie des Indes eût acquis une influence prédominante en ces contrées lointaines.

Saint François-Xavier, le premier missionnaire catholique et européen qui se consacra à l'œuvre de la conversion des Hindous, parut dans la presqu'île de Madras vers le milieu du XVIe siècle. Ses prédications restèrent sans succès, et au bout de neuf années de travaux stériles, il se décida à quitter l'Inde pour n'y plus revenir. L'œuvre interrompue fut reprise au XVIIe siècle par Robert de Nobilibus, jésuite et gentilhomme français, le véritable fondateur de la célèbre mission de Madura. Politique profond, comme tous ceux de son ordre, adoptant sans scrupule tous les moyens qui mènent à

(1) Voyez la livraison du 15 novembre.

bonne fin, Robert de Nobilibus comprit que les préjugés religieux étaient les seuls sentimens vivaces des hommes de l'Inde, et il résolut de s'en faire une arme de propagande en se présentant aux yeux des populations comme un brahme réformateur chargé de la mission sacrée de rendre à la religion sa pureté primitive. Nuls travaux, nulles privations ne lui coûtèrent pour soutenir cette imposture, maintenue jusqu'à la dernière extrémité par ses successeurs. Couverts d'un vêtement couleur orange et d'une peau de tigre, un bâton à sept nœuds à la main, s'abstenant scrupuleusement de nourriture animale et de boissons fermentées, les jésuites de Madura adoptèrent ouvertement toutes les pratiques de la religion des brahmes, et conservèrent le secret de leur foi et de leur origine comme un secret de vie ou de mort d'où dépendait la fortune de la mission. Il serait bien hasardeux de croire sur parole les gens qui pratiquent la fraude religieuse sur une pareille échelle; mais à la vue des ruines gigantesques de l'établissement de Madura, on peut, sans admettre tous les récits merveilleux des jésuites de l'Inde, regarder du moins comme incontestable l'importance des résultats qu'ils avaient en peu d'années su obtenir.

Les concessions honteuses faites aux préjugés religieux des natifs par les jésuites de l'Inde avaient été presque dès leur origine révélées à Rome, et, au commencement du XVIIIe siècle, le pape Clément XI envoya le cardinal de Tournon, patriarche d'Antioche, avec des pouvoirs *ab latere*, pour mettre un terme à de pareils scandales. Le délégué du saint-siége, après une enquête scrupuleuse, dénonça et condamna les pratiques des missionnaires jésuites; il leur défendit, sous peine d'excommunication, de se conformer aux coutumes adoptées par les brahmes. Les jésuites indiens n'acceptèrent pas cette condamnation sans résistance; des pères furent envoyés à Rome pour en appeler de la décision du cardinal de Tournon, mais leurs réclamations ne furent pas écoutées, et le saint père maintint le décret du cardinal de Tournon dans toute sa rigueur. Cet échec n'intimida point, il est vrai, les missionnaires de Madura, et les négociateurs, sans reculer devant une nouvelle imposture, annoncèrent, à leur retour dans l'Inde, qu'ils avaient obtenu du sacré collége l'autorisation de continuer des pratiques extérieures nécessaires à la conversion des infidèles. Les remontrances, les bulles du saint-siége restèrent sans effet : les pères de la mission indienne continuèrent à se présenter aux populations comme des brahmes de l'ordre le plus élevé, et, comme tels, à se conformer à toutes les pratiques nécessaires pour soutenir cette imposture. Le coup qui ruina l'œuvre de la compagnie de Jésus dans l'Inde ne devait point émaner du pouvoir spirituel de Rome; la fortune de la mission de Madura

succomba dans la lutte qui anéantit l'influence française dans l'Inde. Craignant que les jésuites français ne servissent d'actifs auxiliaires à la cause de leur pays, les autorités anglaises dénoncèrent l'imposture aux populations, qui, éclairées sur le véritable caractère des brahmes de Madura, revinrent immédiatement à leurs superstitions primitives. La réaction fut si complète, que le révérend père Dubois, dont le voyage remonte à la fin du XVIIIe siècle, affirme, dans un des plus remarquables ouvrages qui aient paru sur l'Inde, n'avoir pas rencontré en vingt-cinq ans un seul chrétien véritable. L'édifice élevé avec tant de ruse, de patience, même d'abnégation et de courage, disparut comme par enchantement, du jour où le mensonge qui lui servait de base eut été dévoilé. Les jésuites abandonnèrent en 1765 la mission de Madura, qui fut confiée désormais aux soins des missions étrangères de Paris.

Les travaux des jésuites de Madura ouvrent et ferment la liste des tentatives vraiment considérables faites par l'église catholique pour amener la conversion des natifs de l'Inde. Après eux, les événemens politiques livrent exclusivement ce vaste champ de propagande religieuse aux mains des missions évangéliques. Ce fut en 1705 que le premier missionnaire protestant, le docteur Ziegenbolg, partit pour la présidence de Madras, sous les auspices de Frédéric IV, roi du Danemark, dont les établissemens sur la côte de Coromandel avaient alors une importance considérable. Dans le Bengale, les travaux des sociétés bibliques ne remontent pas au-delà de la seconde moitié du XVIIIe siècle et du docteur Kiernander, qui fut envoyé à Calcutta en 1756 par la société formée en Angleterre pour la propagation des doctrines chrétiennes. L'instant était critique, et, tout entier aux travaux politiques qui donnèrent un empire à l'Angleterre, lord Clive ne s'occupa qu'en passant de la question accessoire de la conversion et de l'éducation des Hindous. Cependant son patronage demeura acquis aux travaux du docteur Kiernander, et ses libéralités pourvurent aux dépenses de premier établissement d'une école où le docteur enseigna aux Hindous de toute croyance les principes du christianisme et les élémens d'une éducation européenne.

Avant la mort du docteur Kiernander, la conquête des provinces du Bengale, Behar et Orissa, était un fait accompli; la compagnie anglaise des Indes avait gagné au jeu des négociations et des batailles un empire de plus de trente millions d'habitans. La question de l'éducation des masses indiennes restait néanmoins toujours aussi ardue. Ce fut Warren Hastings qui l'étudia le premier avec une attention sérieuse. L'on peut remarquer *à priori* que la solution imaginée par cet homme d'état éminent repose sur les données du caractère natif que la société de Jésus avait autrefois prises pour bases de sa

fortune indienne. Comme la célèbre corporation, le profond politique comprit que les préjugés religieux étaient les seuls sentimens puissans chez ces hommes primitifs et crédules. Aussi, sous son influence, l'on s'abstint scrupuleusement de porter la moindre atteinte aux superstitions des natifs, et l'on continua dans toutes ses traditions le système des empereurs de Dehli.

Warren Hastings formula ses vues sur la question de l'éducation publique dans l'Inde, en accordant en 1781 le patronage de la compagnie au collége mahométan ou *Madrissa* de Calcutta, auquel il alloua une subvention annuelle de 3,000 liv. sterl. L'enseignement du Madrissa embrassa le persan, l'arabe, les mathématiques, l'astronomie, la médecine; mais ces dernières études furent restreintes dans les étroites limites de la science orientale, et telles en un mot qu'elles l'eussent été, si le collége, au lieu de s'appuyer sur le patronage d'un gouvernement européen, eût reçu des subsides d'Akbar ou d'Aurungzebe. Une fois engagé dans cette voie contraire aux innovations, le gouvernement de la compagnie y persista résolûment, et, pour témoigner de son impartialité religieuse, admit sur la liste de ses pensionnaires le collége sanscrit de Bénarès, dont la subvention primitive fut portée bientôt de 14,000 à 20,000 roupies. Le but principal de cet établissement était de maintenir intactes les traditions littéraires et religieuses des Hindous. Le professorat n'y était exercé que par des brahmes de la plus haute caste, et l'on y conduisait la discipline et les études conformément aux prescriptions du *Dharma shatra,* au chapitre de l'éducation. Bon nombre de très honnêtes gens ne connaissant pas plus le chapitre sur l'éducation du *Dharma shatra* que le Géronte du *Médecin malgré lui* ne connaissait le chapitre d'Hippocrate sur les chapeaux, nous jouerons quelque peu ici le rôle de geai paré des plumes du paon, en donnant un aperçu de la discipline de collége, telle que la comprend le *Dharma shatra,* et telle qu'elle se pratiquait il y a quelques années à peine dans un établissement patenté du gouvernement anglais. Au commencement et à la fin de chaque cours, l'élève est tenu de serrer respectueusement les mains de son maître et de venir toucher son pied droit de son pied droit, son pied gauche de son pied gauche. Il lui est surtout recommandé, au début et à la clôture des leçons, de prononcer la magique syllabe *om,* car, sans cette précaution, la science glisserait sur son cerveau comme l'huile sur le marbre : c'est le *Dharma shatra* qui l'assure du moins. L'élève ne doit, sous aucun prétexte, répondre aux ordres de son tuteur, lui parler étant assis ou couché, la bouche pleine ou la face détournée de lui; tout ceci ne s'écarte guère des règles de la civilité puérile et honnête. Voici maintenant qui a plus de couleur locale : le pupille ne doit jamais

censurer, même justement, les ordres de son tuteur, tourner en dérision sa tournure ou son langage, être envieux de sa science, car de pareilles fautes l'exposeraient à revenir sur la terre pour soixante mille ans, sous les espèces d'un âne, d'un reptile ou d'un gros ver. Nous ne pousserons pas plus loin ces citations, bien persuadé, comme nous le sommes, que le régime disciplinaire du *Dharma shatra* ne renferme aucun germe d'amélioration susceptible d'être introduit dans les colléges de Sainte-Barbe ou d'Éton.

Le patronage accordé par le gouvernement de la compagnie à l'éducation exclusivement orientale était sans doute d'une politique sage et prévoyante. Aux premiers jours de la conquête, il était indispensable de ménager les seuls sentimens violens des natifs, de témoigner par des actes que la poignée d'Européens à laquelle une fortune inouie avait remis le sort de ces vastes contrées n'entendait pas substituer sa religion aux religions établies. L'avenir de la domination anglaise ne pouvait être assuré qu'à ce prix. Toutefois ce système soulevait une objection fondamentale : il propageait à plaisir des sciences et des religions également fausses, il se bornait en un mot à continuer, en le faisant toutefois moins bien, ce qu'avaient fait les empereurs de Dehli, et ce vice radical du système, les passions politiques et religieuses ne manquèrent pas de l'exploiter, comme un sujet redoutable d'accusation, dans toutes les luttes qui s'engagèrent contre l'ascendant de la compagnie des Indes.

Il existe en Angleterre une influence occulte, fatale en plus d'une circonstance à la fortune publique, mais toujours d'un grand poids dans les destinées du pays : c'est l'influence de ce parti moitié religieux, moitié politique, qui, de son quartier-général d'Exeter-Hall, inonde l'univers de ses missionnaires et de ses bibles polyglottes et au rabais. Habiles à exploiter les passions populaires, les *saints* devaient dès l'origine se poser en adversaires de la politique de l'honorable compagnie des Indes. Au renouvellement de la charte de la compagnie, en 1793, le représentant le plus considérable et le plus ardent des sociétés bibliques, M. Wilberforce, formula leurs exigences dans la question complexe de l'éducation publique et de la propagande chrétienne, en proposant au parlement d'obliger le gouvernement de la compagnie à entretenir des missionnaires chargés de répandre dans ses domaines les vérités chrétiennes. Le parlement n'accepta pas ces mesures trop hâtives, et le bill de M. Wilberforce fut rejeté à une immense majorité. Cet échec ne découragea pas les missions évangéliques, et leurs efforts pour prendre pied sur la terre promise de l'Inde furent couronnés d'un certain succès sous l'administration du marquis de Wellesley. Ce fut ce grand homme d'état qui le premier autorisa la distribution des traductions bibliques

dans les domaines de la compagnie en disant « qu'un chrétien ne pouvait pas faire moins, et qu'un gouverneur anglais ne pouvait pas faire plus, » paroles marquées au triple sceau de la sagacité politique, du patriotisme et d'un véritable esprit religieux.

Ces concessions faites aux sociétés évangéliques ne furent néanmoins que temporaires, et furent bientôt suivies de mesures prohibitives d'une rigueur inutile qui justifiaient presque les accusations violentes dont le parti des saints poursuivait la politique timorée du gouvernement de la compagnie. A propos d'un pamphlet écrit en langue persane et imprimé dans l'établissement danois de Serampour, où les erreurs de la religion mahométane étaient exposées et flétries, le conseil suprême de l'Inde crut devoir proclamer la patrie en danger, et défendre sous les peines les plus sévères les publications ou les prédications religieuses ayant pour but de démontrer la fausseté des croyances natives. Comme pour donner plus d'éclat à ces mesures prohibitives, de nouveaux encouragemens furent accordés aux établissemens destinés à propager les sciences orientales et l'idolatrie. Aux institutions admises déjà à jouir des bienfaits du gouvernement, l'on ajouta les deux colléges mahométans de Bhaugulpore et de Juanpore. Ce furent là les derniers pas faits dans un système rétrograde que l'intérêt de la chose publique ne justifiait plus. Le temps, des guerres heureuses, la sagesse d'hommes d'état éminens, avaient affermi l'édifice de la domination anglaise dans l'Inde. Une expérience de plus de cinquante années de tolérance avait appris aux populations qu'elles n'avaient point à craindre qu'un système violent de propagande religieuse fût soutenu par les conquérans étrangers. L'appui exclusivement réservé aux sciences et aux religions natives n'était donc plus qu'un anachronisme, une concession faite à des chimères et à la routine. Aussi, au renouvellement de la charte en 1813, le parlement, sous la pression de l'agitation religieuse qui embrasa toutes les provinces du royaume-uni, supprima dans la nouvelle constitution de la compagnie tous les empêchemens qui avaient été accumulés jusque-là pour empêcher la propagation de la foi chrétienne et des sciences modernes dans l'Inde.

La charte de 1813 n'imposait plus aucune restriction aux prédications des missionnaires et à l'établissement d'institutions d'éducation européenne dans les domaines de la cour des directeurs, mais ces derniers, avec la mauvaise humeur naturelle à des plaideurs qui ont perdu leur procès, ne prirent d'abord, on le comprend facilement, aucune mesure pour assurer le succès de réformes qu'ils avaient combattues à outrance. La question de l'éducation des natifs avait triomphé des obstacles que lui opposait une politique de routine timorée; elle avait encore à vaincre, et ce n'était pas là une vic-

toire aisée à remporter, les préjugés des orientalistes et des savans dont l'influence avait dominé jusque-là dans les plans d'éducation publique adoptés par le gouvernement anglo-indien. Les préjugés des hommes spéciaux avaient si bien dominé dans la question de l'éducation des natifs, que le bengali, l'indoustani, l'urdu, contre l'enseignement desquels on ne pouvait faire valoir l'argument péremptoire des préjugés religieux des natifs, étaient restés en dehors des institutions publiques patronées par le gouvernement anglais. Tous les encouragemens, tous les sacrifices étaient réservés aux établissemens qui répandaient l'arabe, le persan, surtout le sanscrit, langue morte qui joue à peu près dans la société indienne le rôle du grec ancien dans la société européenne. L'entêtement des hommes de science trouvait d'ailleurs un auxiliaire dans cet amour de la routine, cette impuissance d'initiative qui a souvent caractérisé la politique de l'honorable cour des directeurs. Aussi ce fut à des efforts privés que l'on dut dans l'Inde les premières tentatives faites pour diriger l'éducation publique dans une voie rationnelle et progressive. En 1816, plusieurs Européens éminens et quelques natifs éclairés se formèrent en comité à Calcutta et réunirent par souscription une somme de 60,000 roupies, avec laquelle il fut pourvu aux dépenses de premier établissement d'un collége hindou, fondé pour enseigner aux natifs la langue anglaise et les sciences modernes. Un succès décisif ne couronna pas cette première expérience; après six ans d'existence, l'établissement ne comptait pas plus de soixante élèves. Des dissensions qui éclatèrent alors dans le sein du comité allaient conduire cette entreprise à une ruine certaine, quand le gouvernement se décida à intervenir en sa faveur : il fut résolu que l'on réunirait dans les mêmes bâtimens le collége hindou et un collége sanscrit dont la création avait été autorisée par la cour des directeurs.

Les améliorations ne se réalisent pas en un jour dans l'Inde, et les deux écoles réunies ne purent être ouvertes au public qu'en 1827. Les progrès du collége hindou furent rapides et remarquables; au bout d'un an, il comptait 400 élèves recrutés parmi les familles les plus riches de la communauté native. Le succès intellectuel du nouvel établissement se maintint au niveau de sa fortune matérielle, et si l'on avait pu craindre que l'esprit des jeunes Hindous ne fût qu'un sol ingrat, inhabile à féconder les semences de la science européenne, ces doutes furent bientôt dissipés. Le flambeau de la science eut à peine jeté ses rayons sur ces jeunes esprits, qu'ils en furent comme éblouis, et qu'au sortir des limbes de l'ignorance et des superstitions, ils arrivèrent sans transition à détester et à poursuivre avec fanatisme les idoles qu'ils avaient adorées. Des outrages publics

faits par des élèves du collége aux superstitions religieuses de leurs compatriotes accusèrent ouvertement un état de choses qui devait sérieusement effrayer les parens, et le gouvernement, pour y remédier, dut proscrire dans le collége, de la manière la plus sévère, la discussion des matières religieuses.

Ces résultats avaient sans doute dépassé le but désiré; ils démontraient toutefois victorieusement que les préjugés des natifs n'opposaient pas des obstacles insurmontables à la propagation des sciences modernes, et l'autorité anglaise ne fit que se rendre à l'évidence en entrant timidement dans la voie que l'initiative des individus avait ouverte. Des cours d'anglais, de géographie, de géométrie, d'astronomie, furent ouverts dans les établissemens publics, mais sans que l'on introduisît aucun changement radical dans le programme des études et le mode de distribution des subsides publics. Il était réservé à lord William Bentinck, guidé par les conseils du célèbre historien Macaulay, de réformer en son entier un système d'éducation suranné dont l'expérience avait fait justice. En augmentant le budget de l'éducation publique, il émonda des dépenses parasites et fort considérables, telles que les fonds alloués pour la publication de livres orientaux, les subsides aux élèves pauvres. Dans le nouveau système introduit sous le patronage du noble lord, les études furent dirigées vers l'anglais, les sciences modernes, les langages populaires, le bengali, l'indoustani, l'urdu, et désormais le poétique persan, le scientifique sanscrit ne furent plus que des chapitres spéciaux du programme de l'éducation publique dans l'Inde.

On ne pouvait formuler un système d'éducation rationnel et vivace qu'après s'être rendu un compte exact de l'organisation et des ressources de cette branche intéressante des institutions natives : c'est ce que lord William Bentinck comprit d'abord, et, pour éclairer sa religion, il appela M. W. Adams, directeur du journal l'*India Gazette*, à faire une enquête sur l'éducation dans la communauté native. M. Adams se consacra courageusement à cette mission, et les documens qu'il publia après plusieurs années de travaux pénétrèrent jusqu'au plus profond de la société indienne. M. Adams fait voir sous un jour si nouveau les mœurs de cette partie peu connue de la famille humaine, que nous ne craindrons pas de nous étendre un peu sur son remarquable travail.

Quelques mots d'abord sur la manière dont l'enquête fut dirigée. Elle porta à la fois et sur l'éducation publique et sur l'éducation privée. Les établissemens d'éducation publique furent subdivisés en plusieurs sections, suivant que l'enseignement y était dirigé vers les langages populaires, le bengali, l'indoustani, l'urdu, ou vers les langues étrangères et scientifiques, telles que l'arabe, le persan et le

sanscrit. Pour chacune de ces divisions, on dressa des tableaux statistiques indiquant le nom de la ville ou du village où l'école était située, la nature du local, le nom, l'âge, la caste, la religion, l'étendue des connaissances du maître et le montant de ses recettes; le nombre des élèves, leurs castes, l'âge moyen auquel ils avaient commencé et l'âge moyen auquel ils finiraient probablement leurs études; enfin les livres imprimés ou manuscrits en usage dans l'école. Quant à l'éducation privée, les divers points sur lesquels devait porter l'enquête furent à peu près les mêmes. Ainsi les tableaux établissaient, dans une circonscription territoriale donnée, le nombre de familles dont les enfans recevaient une éducation privée; d'autres colonnes étaient réservées pour le nom, la religion, la caste, les occupations des chefs de famille, etc. Qui connaît même très superficiellement les hommes de l'Inde, leurs habitudes de mensonge, leurs allures timides, les obstacles du climat, la difficulté des communications, comprendra facilement tout ce qu'il fallut à M. Adams de patiente énergie et de sagacité pour réunir avec quelque exactitude les documens de cette statistique herculéenne.

Ces préliminaires établis, examinons, le rapport de M. Adams à la main, les diverses conditions où se trouve l'enseignement public dans la société native pure de tout contact avec la civilisation européenne, cet enseignement qui subsiste aujourd'hui tel qu'il existait il y a deux mille ans. Et d'abord où l'école se réunit-elle? Dans les conditions les plus splendides et les plus comfortables, le local d'une école indienne se compose d'une cabane à toits de chaume, à murs de boue et de branchage, dont la valeur ne dépasse jamais une vingtaine de roupies; mais ce sont là les établissemens de luxe, l'exception. Le plus souvent il n'y a point de bâtimens affectés à l'école, elle se rassemble dans un temple, au coin d'une boutique, sous un arbre, quelquefois même en plein air. Quant au maître, aux termes des lois religieuses, il devrait appartenir à la caste des écrivains. Là du moins la barrière des préjugés hindous a été en partie démolie, et l'on trouve à la fois parmi les maîtres des brahmes de l'ordre le plus élevé et des parias des castes les plus basses. Le salaire du maître d'école est payé soit en argent, soit en présens de riz, blé, tabac. En tenant compte de tous ces élémens de recette, on trouve que le salaire des maîtres d'école varie de 2 roupies 5 anas à 6 roupies par mois. Faut-il dire que ces faibles appointemens rétribuent et très largement le peu de manne scientifique que les mentors cuivrés sont capables de distribuer à leurs pupilles? Ce sont pour la plupart des hommes simples et ignorans, qui enseignent mécaniquement le peu de connaissances qu'ils ont mécaniquement apprises, sans tenter de sortir des limites de l'éducation la plus élé-

mentaire, sans se douter même de l'importance de leur mission. C'est à l'âge de cinq ans que la loi hindoue ordonne de commencer l'éducation, et dans les familles aisées l'initiation première de l'enfant est célébrée par une sorte de fête religieuse, où, en lui guidant la main, on fait tracer sur le sable au débutant les lettres de l'alphabet. Immédiatement après cette cérémonie, le bambin est conduit à l'école voisine. Sa vie scolaire est alors commencée, elle durera de six à dix ans, et se divise en quatre périodes distinctes.

La première ne dépasse pas dix jours; l'élève apprend durant ces dix jours à tracer les lettres de l'alphabet sur la terre avec un petit bâton. Dans la seconde, qui varie de deux à quatre ans, il est initié aux mystères de l'art d'écrire; le maître lui trace un modèle qu'il s'essaie à reproduire sur une feuille de bananier à l'aide d'un charbon qui s'efface facilement. Une fois qu'il possède les élémens de la calligraphie indienne et peut écrire des lettres de formes et de proportions convenables, il apprend à prononcer et à écrire des noms de personnes, de castes, de rivières; sa jeune mémoire est exercée en même temps à retenir des tables de numération peu compliquées. Ces études conduisent à la troisième période, d'une durée moyenne de deux ou trois ans, qui comprend des études grammaticales et des notions de composition et d'arithmétique. Dans la quatrième période, dont le terme ne dépasse pas deux ans, les études mathématiques sont continuées, l'élève est de plus exercé à formuler des lettres de change, des baux, des contrats de toute espèce, des lettres et des pétitions (1).

Quelque rétrécies que soient les limites de cet enseignement, elles dépassent de beaucoup, il est bon de le remarquer, celles de l'instruction donnée dans la grande majorité des écoles natives de l'Inde. Le bagage scientifique du plus grand nombre des maîtres d'école comprend à peine l'écriture, la lecture et les premières règles de l'arithmétique, sans que les livres manuscrits ou imprimés mis à la disposition des pupilles viennent suppléer à l'insuffisance du pédagogue. L'usage des livres imprimés est inconnu dans les écoles natives des districts du Bengale, et quant aux livres manuscrits, ils ne sont en circulation que dans un petit nombre d'établissemens. Presque partout le système de l'enseignement est purement oral. On doit de plus faire remarquer que les textes rudimentaires qui servent en tous les cas à l'enseignement ne sortent pas des folles légendes

(1) Ce programme d'enseignement est indifféremment suivi dans toutes les écoles natives, qu'elles soient affectées au langage bengali ou au langage indoustani. Dans ces dernières seulement, les commençans, au lieu de tracer leurs essais sur des feuilles de bananier, exercent leurs petits doigts avec une pointe de fer sur une tablette d'airain ou de bois recouverte d'un léger enduit de chaux.

de la mythologie hindoue, et qu'ils ne peuvent en un mot que servir à développer chez les enfans les superstitions les plus grossières et les plus stupides. Si l'usage des productions de la littérature hindoue doit exercer une action fâcheuse sur l'esprit des jeunes élèves, la moralité de l'éducation n'est guère mieux partagée lorsque l'enseignement est purement oral. Les spécimens d'exercices consacrés aux leçons premières d'écriture et de lecture dans les écoles où l'usage des manuscrits n'est pas adopté, et que nous allons reproduire, suffiront et au-delà pour faire apprécier tout ce qu'il y a de vicieux dans l'enseignement des écoles natives :

« Un homme doit être aimable pour son ennemi, si par son assistance il peut se délivrer d'un autre ennemi, de même qu'il ôte l'épine qui a percé son pied à l'aide d'une autre épine.

« Une femme est nécessaire pour avoir un fils, un fils pour que des gâteaux soient offerts à vos funérailles, un ami pour trouver assistance dans le besoin; mais l'argent pourvoit à toutes les nécessités de la vie.

« Posséder bon appétit, bonne nourriture, force virile, belle femme, cœur généreux et beaucoup d'argent, ce sont les véritables signes qu'un homme a bien mérité du ciel dans sa vie antérieure. »

Ces sentences, empreintes d'une philosophie égoïste et mondaine, sont loin d'être les pires de l'espèce, et la décence ne permettrait pas de citer certains passages d'exercices donnés à des enfans, passages qui doivent laisser dans de jeunes esprits des taches ineffaçables.

Si l'instruction de l'école native néglige complétement le côté moral de l'éducation, on ne tire nul parti dans la discipline intérieure de l'émulation et des bons instincts des enfans. Pour faire respecter leur autorité, les pédagogues ont recours à des punitions souvent grotesques, quelquefois terribles. Le code pénal en vigueur dans les écoles natives mérite à tous égards qu'on en dise quelques mots. Voici par exemple l'élève condamné à se coucher la face contre terre, avec une brique entre les épaules et une brique au bas des reins, double fardeau qu'il doit porter sans le laisser tomber pendant un temps déterminé : souvent on le contraint à se tirer lui-même les oreilles, et s'il se montre trop indulgent pour ses organes auriculaires, il encourt une punition d'un ordre supérieur, la pendaison par les pieds par exemple, ou bien encore on l'introduit dans un sac en compagnie d'un chat ou d'une botte d'orties. A l'ouverture de la classe, il est d'usage que le mentor écrive sur la main du disciple arrivé le premier le nom de *Sarawasti*, déesse de la science : ses politesses s'arrêtent là, car le second venu reçoit en manière de bonjour un coup de baguette dans la main, le troisième deux, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui a droit à un nombre de *patoches* (c'est

là, si nos souvenirs sont fidèles, le nom classique de la chose) égal au nombre de petits camarades réunis avant lui dans la classe.

Ce système de terreur, qui paralyse l'intelligence des élèves, exerce de plus une influence pernicieuse sur leur moralité. Pour s'attirer les bonnes grâces du sévère *guruh mahashaï*, les pauvres enfans se soumettent en victimes résignées à tous ses caprices, et n'hésitent point à voler à la maison paternelle du riz, du tabac, de l'argent même, qu'ils offrent en présent à leur terrible mentor. Ce n'est pas que les jeunes Bengalis, en véritables fils d'Adam, ne tentent à certains jours de prendre leur revanche en semant d'épines la natte du professeur, ou en assaisonnant d'épices le tabac de son houkah. Quelquefois même ils le poursuivent dans l'ombre à coups de pierres, ou, *vendetta* plus terrible encore, passent processionnellement à la nuit tombante auprès de sa cabane, chantant en chœur des hymnes improvisés où ils promettent force présens à la déesse Kali, si, par son intervention, une mort prochaine vient bientôt les délivrer de leur impitoyable tyran.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des écoles élémentaires de bengali et d'indoustani; il est temps de dire quelques mots des établissemens de la communauté native, où l'on donne un enseignement d'un ordre plus élevé. Ces établissemens se divisent en trois catégories distinctes : les écoles de persan, les écoles d'arabe, et les écoles de sanscrit.

Le persan est le langage des sciences et de la véritable littérature orientale, il se lie intimement aux souvenirs de gloire et de puissance de la population mahométane de l'Inde. De plus, sous l'influence du système politique de *statu quo* qui a prévalu si longtemps dans les conseils de l'honorable compagnie, le persan est demeuré exclusivement jusqu'à ces derniers temps le langage des affaires, des cours et des tribunaux. L'on s'explique donc facilement, à tous égards, que ce langage soit très répandu parmi la population native, sans distinction de croyances religieuses. Le programme d'enseignement des écoles de persan comprend la lecture, l'écriture, le mécanisme grammatical du langage, la composition, l'étude des poètes, etc. Si les livres imprimés n'y sont point toujours employés, on s'y sert universellement d'ouvrages manuscrits dont la morale est de beaucoup supérieure aux légendes informes et aux sentences impures en usage dans les écoles de bengali et d'indoustani. L'enseignement de l'école persane emploie en moyenne de dix à douze ans : les élèves commencent leurs études vers l'âge de huit ans et les terminent de vingt à vingt-deux. Les maîtres de persan, comme instruction, position sociale, tiennent un rang plus élevé que leurs confrères; aussi les honoraires, fruits de leurs travaux, sont-ils plus

considérables, quoiqu'ils ne dépassent pas six roupies par mois en moyenne. L'on donnera une idée assez exacte du rôle que joue le persan dans l'éducation native en empruntant aux tableaux statistiques publiés par le gouvernement indien le chiffre des élèves des écoles de persan dans le district de Burdwan, dont la population s'élève à plus d'un million d'âmes : ces écoles comptent 3,654 élèves, savoir : 2,096 musulmans et 1,588 hindous.

Les écoles d'arabe se divisent en deux catégories : les écoles d'arabe vulgaire, dont l'enseignement, d'une puérilité exceptionnelle, consiste à apprendre aux élèves la forme, le nom, le son de certaines combinaisons de lettres, sans leur en donner le sens, et les écoles d'arabe lettré. Ces dernières ont de nombreux points de contact avec les écoles de persan, et sont souvent tenues dans le même local. L'on peut dire toutefois, et c'est là la seule distinction qu'il soit possible d'établir entre elles, qu'un professeur d'arabe lettré peut toujours enseigner le persan, mais qu'un professeur persan ne peut enseigner l'arabe. La durée de l'enseignement complet dans les écoles d'arabe lettré dure de douze à treize ans. Ces écoles sont au reste peu fréquentées, et comptent seulement 158 élèves dans le district de Burdwan : 149 musulmans et 9 hindous.

Par la nature comparativement élevée des études, les écoles de sanscrit tiennent le premier rang parmi les institutions d'enseignement des natifs. Elles ont aussi sur les autres établissemens la supériorité du nombre. Ces écoles, où toutes les branches de la science indienne sont enseignées par l'intermédiaire du sanscrit, ne sont pas exclusivement fréquentées par les brahmes, mais bien par toutes les castes respectables auxquelles la loi religieuse permet de frayer avec eux. Cependant les élèves des castes inférieures peuvent être initiés seulement aux branches séculières de la science : l'étude de la loi, de la philosophie, des poèmes sacrés, est le monopole exclusif de l'ordre brahmanique. Les écoles de sanscrit doivent pour la plupart leur origine à des efforts privés, et ne renferment invariablement qu'un seul maître ou *pundit* qui professe la branche de la science native qui lui est le plus familière. Les élèves passent d'une école à l'autre, suivant qu'ils veulent étudier l'astrologie, la médecine, la loi ou les poèmes sacrés; il résulte de cette organisation vicieuse que, dans toutes les écoles, les élèves se divisent en internes et en externes : or, l'éducation étant gratuite, le maître doit loger les internes et les nourrir à ses frais. La libéralité de ses amis, quelquefois des souscriptions faites dans la communauté native, l'aident à défrayer ces dépenses. Le *pundit* compte encore d'autres ressources, il est généralement attaché comme chapelain à quelque famille opulente et reçoit en cette qualité des honoraires; de plus, aux jours de

solennités religieuses, il est d'usage que ses coreligionnaires lui offrent des présens, souvent assez considérables (1).

Parlerons-nous maintenant de l'éducation de la femme indienne? Le sujet prête peu au développement, car il y a là une lacune complète dans les institutions natives, et l'on peut remarquer dès le début que les femmes qui ont reçu quelque instruction appartiennent toutes aux classes les plus dégradées de la population. On ne saurait mieux dépeindre l'ignorance profonde dans laquelle est plongée la population féminine de l'Inde qu'en disant, nous parlons ici seulement, on doit se le rappeler, des études de la communauté native, qu'il n'existe pas dans tout le Bengale une seule école publique consacrée à l'éducation des filles, et que parmi des populations de plusieurs centaines de mille âmes, on compte par unité les femmes ayant reçu les notions premières de la lecture et de l'écriture.

L'éducation des femmes de l'Inde a préoccupé bon nombre d'esprits d'élite de la communauté européenne, et à plusieurs reprises des efforts énergiques ont été faits par des hommes haut placés dans le gouvernement de la compagnie pour répandre quelque lumière au milieu de ces profondes ténèbres. Malheureusement il faut constater que quoique des ouvriers ardens aient accepté depuis plus de trente ans cette mission ingrate, le premier sillon n'a pas encore été ouvert sur ce sol hérissé de préjugés religieux. L'on donnera au reste une idée des difficultés de l'entreprise en disant que la pieuse femme d'un missionnaire qui entretint à ses frais pendant plusieurs années, dans une grande ville de l'intérieur, une école de filles, dut reconnaître avec une mortelle douleur que toutes ses élèves, presque sans exception, finissaient par alimenter la population des antres de prostitution de la cité. Outre ce fait, qui explique les préjugés que la communauté native entretient contre l'éducation des femmes, certains usages sociaux opposent une barrière infranchissable aux travaux d'éducation féminine les mieux organisés et les plus énergiquement soutenus. C'est de huit à dix ans que les filles hindoues con-

(1) Les chiffres suivans, extraits des documens officiels publiés par le gouvernement de l'Inde, permettent d'apprécier exactement la proportion dans laquelle les diverses castes de la hiérarchie indienne participent à l'étude du sanscrit. Le district de Burdwan compte 190 écoles, dirigées par 190 professeurs appartenant tous à l'ordre brahmanique. Ces établissemens renferment 1,358 élèves, dont 590 externes et 768 internes. 1,296 élèves appartiennent à la caste des brahmes, 45 à la caste des médecins, les 17 autres à des familles de brahmes dégradées. Les recettes annuelles accusées par les 190 professeurs forment un total de 11,960 roupies, soit en moyenne un traitement pour chaque maître de 68 roupies 4 anas; mais les sources de profits pour les *pundits* sont si diverses et si facilement dissimulées, qu'on ne peut accepter ce chiffre sans réserve.

tractent mariage, et à partir du jour de la cérémonie nuptiale, elles sont condamnées à vivre dans la réclusion du harem, où elles oublieraient facilement le peu qu'elles auraient pu apprendre à l'école dans un âge aussi tendre. Aussi on a eu beau mettre en pratique les moyens les plus divers, essayer de tenter les familles pauvres en accordant une prime journalière à chaque enfant qui assiste au cours de l'école, comme cela s'est pratiqué dans certains établissemens de Calcutta, ou bien s'efforcer de rallier à la cause de l'éducation les castes élevées : partout le résultat a cruellement trompé les espérances. Un homme dont le passage dans l'Inde a été marqué par les plus généreux sacrifices en faveur de la cause de l'éducation des natifs, l'honorable Drinkwater Béthune, membre du conseil suprême, accorda il y a quelques années une donation princière à une école où il espérait pouvoir réunir les jeunes filles des meilleures familles indiennes de Calcutta. Dans cet espoir, les règlemens du nouvel établissement proscrivaient toute tentative de conversion religieuse; les préjugés de caste, les habitudes de la famille indienne devaient être scrupuleusement respectés. Et cependant cette institution, ouverte depuis plusieurs années dans une ville d'un million d'âmes, sous le patronage des hommes les plus éminens du gouvernement de l'Inde, dotée d'une manière libérale, n'a jamais compté plus de soixante élèves! En présence de ces résultats négatifs, quelques hommes compétens dans la question de l'éducation native croient devoir recommander maintenant d'avoir recours à l'éducation privée, d'organiser un corps d'institutrices soldées sur un fonds commun, qui iraient porter l'instruction dans les divers harems. On comprend toutes les difficultés d'exécution que présente un pareil système, et cependant c'est celui auquel, en désespoir de cause, on se rattache aujourd'hui.

Les travaux de l'enquête de M. Adams, auxquels on vient d'emprunter tous ces détails, ne purent embrasser tout le Bengale : la vie d'un homme n'eût pas suffi à cette lourde tâche. Cinq districts sur trente-deux furent seulement soumis à ses investigations; mais en prenant pour base les données qui y furent recueillies, l'on arrive à des chiffres approximatifs qui expriment avec une terrible éloquence l'état d'ignorance et de barbarie où croupissent les populations du domaine indien. Pour ne pas trop généraliser, on n'appliquera ces chiffres qu'au Bengale proprement dit, qui compte environ 36 millions d'habitans.

Suivant les tables dressées par M. Adams dans les districts où l'éducation est le plus répandue, 16,05 enfans sur 100 vont à l'école, et dans les districts où elle l'est le moins 2,05, soit, comme moyenne proportionnelle de la population des écoles à la population totale, 7 3/4 pour 100. Le chiffre est encore inférieur pour les adultes ayant

reçu des rudimens d'éducation, il s'élève seulement à 5 3/4 pour 100. Si, en s'appuyant sur ces données premières, que recommandent les travaux les plus sérieux, l'on évalue à 36 millions d'âmes la population du Bengale, dont la moitié, les femmes, ne possèdent que par exception infinitésimale les connaissances les plus élémentaires, on trouvera qu'au compte le plus favorable, 7 3/4 pour 100 sur 18 millions, soit environ un million et demi d'individus, reçoivent ou ont reçu des notions plus ou moins étendues d'éducation, et qu'ainsi dans le Bengale proprement dit près de 34 millions d'êtres à forme humaine vivent complétement étrangers aux premiers rudimens de la science. Les tableaux statistiques d'où l'on doit déduire ces effrayantes conclusions semblent toutefois contenir quelques indications d'un progrès lent et souterrain qui s'accomplit silencieusement au sein de la communauté native. Ainsi la société hindoue, telle que l'ont faite les traditions et les lois religieuses, se divise en trois classes distinctes : les brahmes, qui ne peuvent se livrer aux professions diverses auxquelles préparent surtout les cours des écoles de bengali et d'indoustani; les castes marchandes; enfin les castes dégradées, vouées à des métiers qui ne réclament aucune sorte d'instruction. Or l'on remarque que dans les districts qui se trouvent le plus en contact avec la civilisation européenne, le nombre des jeunes brahmes qui suivent les études des écoles primaires, et accusent ainsi l'intention d'embrasser des professions industrielles que les préjugés religieux devraient leur interdire, est de beaucoup supérieur à celui des élèves des autres castes. Cette proportion n'existe plus dans les districts éloignés, où le monopole de l'éducation primaire appartient toujours aux castes marchandes, qui dirigent ainsi leurs enfans vers les industries héréditaires de leur ordre. On peut cependant tirer de ce fait, sans en exagérer la portée, la conséquence que la barrière des préjugés religieux a été partiellement renversée, et que, le temps, la libéralité intelligente du gouvernement aidant, le progrès se généralisera. Notons aussi que la population hindoue montre moins de répugnance pour l'instruction que la population mahométane, car les statistiques officielles établissent que les élèves appartenant à la croyance musulmane entrent seulement pour 1/18e dans la population totale des écoles.

Si l'on passe de l'enseignement donné par les natifs aux institutions placées sous le patronage de l'honorable compagnie des Indes, on rencontre trois catégories d'établissemens (1), savoir : les colléges destinés à la propagation des sciences orientales pures, tels

(1) Nous nous plaçons toujours dans le Bengale proprement dit, c'est-à-dire dans la division de l'empire indien qui a été soumise à l'enquête partielle dont nous essayons de résumer les résultats.

que le collége sanscrit et le *Madrissa* de Calcutta, — les colléges et les écoles secondaires dont l'enseignement aborde les sciences européennes, — enfin les écoles primaires destinées à propager les notions élémentaires de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique et des langages vulgaires. Nous avons déjà parlé avec assez de détail de la première catégorie pour n'avoir pas à revenir sur ce sujet; quant à la troisième, les personnes les plus intéressées et les plus compétentes dans la matière s'accordent à reconnaître que les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans le Bengale sont nuls ou à peu près; il n'y a donc lieu de s'occuper ici que des écoles qui ont pour but de propager parmi la population indigène la langue anglaise et la science moderne.

Pour encourager les parens à envoyer leurs enfans aux écoles autant que pour exciter l'émulation des élèves, le gouvernement anglo-indien a emprunté aux universités anglaises le système des *senior* et *junior scholarship*. Ces distinctions, qu'on décerne à la suite d'examens, confèrent aux lauréats un salaire de 8 roupies par mois pour les *junior scholarship*, et un salaire variable de 12 à 50 roupies pour les *senior scholarship*. Le titre de *junior scholarship*, qu'on n'obtient guère qu'après cinq ou six ans d'études, peut se conserver deux ans. Le titulaire d'une *senior scholarship* peut en jouir pendant une période de cinq années, mais à la condition de prouver par un examen annuel l'efficacité de ses travaux dans l'année expirée. A la fin de ses études, le titulaire d'une *senior scholarship* de première classe est recommandé officiellement à l'administration et appelé ordinairement à un emploi public. Il est distribué annuellement par le gouvernement du Bengale environ trois cents *senior* et *junior scholarship*.

Le collége hindou de Calcutta, les colléges de Hoogly, Dacca, Kishnagur, sont soumis au programme combiné de la *senior* et de la *junior scholarship* (1); les études dans les écoles secondaires de

(1) Pour donner une idée de ce programme, il suffit d'indiquer les conditions de l'examen des candidats au titre d'une *senior* ou d'une *junior scholarship*. Pour une *senior scholarship* de l'ordre le plus élevé, on en compte quatre classes, on est interrogé : en prose, sur Bacon; en poésie, sur Shakspeare et Milton; en histoire, sur Macaulay; en philosophie et en économie politique, sur les principes de Smith; il faut prouver en outre qu'on connaît le calcul différentiel et intégral, la trigonométrie, l'optique, etc. Pour une *junior scholarship*, le candidat doit répondre : en prose, sur des morceaux choisis de Goldsmith; en poésie, sur des morceaux choisis de Pope et de Prior. Il est interrogé sur la géographie, sur l'histoire, sur la grammaire et le langage bengali, sur l'arithmétique et l'algèbre, etc. Parmi les établissemens d'éducation publique du Bengale, il faut encore compter le *Medical College* de Calcutta, qui, grâce à l'habile et énergique persévérance du savant docteur Mouat, a, en quelques années, popularisé dans ces contrées lointaines les bienfaits de la médecine et de la chirurgie modernes.

Howrah, Midnapore, Baraset, Chittagong, Commilah, Sylhet, Bancorah, Bauléah, Burdwan, Jessore, etc., toutes subventionnées par le gouvernement, sont circonscrites aux matières de l'examen pour les *junior scholarship*. Si le lecteur tient, au reste, à se faire une juste idée d'un établissement d'instruction secondaire dans l'Inde, qu'il veuille bien nous suivre au *collége hindou* de Calcutta. Cet établissement, situé dans *Wellesley street*, une des grandes rues de ceinture de la cité, ne se recommande pas par la distribution intérieure. Les salles, petites et étouffées, seraient beaucoup mieux appropriées à un climat sibérien qu'au sol brûlant du Bengale. Le bâtiment principal, orné d'un portique plus ou moins grec, ouvre sur une cour intérieure au milieu de laquelle s'élève une statue de marbre représentant David Hare, ancien horloger, l'un des premiers et plus ardens promoteurs de la cause de l'éducation dans l'Inde. Deux bâtimens, dont les dispositions intérieures sont beaucoup mieux entendues, ont été ajoutés de droite et de gauche au corps principal. Les salles de l'étage inférieur sont affectées à l'enseignement de l'école secondaire, et celles du premier aux classes du collége. L'école reçoit seulement des élèves appartenant aux hautes castes, tandis que toutes les croyances et toutes les castes sont admises à suivre les cours du collége. L'aspect des classes ne manque pas d'originalité. Les élèves, vêtus uniformément de mousseline, le cahier ou le livre d'études à la main, sont assis sur des bancs adossés à la muraille. Au milieu de la salle, un pédagogue, généralement le nez armé de bésicles, distribue à l'assistance les trésors de l'arithmétique ou de la grammaire anglaise; mais ce qui frappe le visiteur, ce sont les salles destinées au premier âge et peuplées de petits *babous* aux grands yeux, aux cheveux noirs, vêtus de costumes pleins de fantaisie, le nez et les oreilles ornés de pendans, quelques-uns d'un grand prix, qui labourent silencieusement sur leurs ardoises les premières lettres de l'alphabet. Ces petites figures calmes et graves pétillent d'intelligence. Il est loin d'en être ainsi dans les classes supérieures du collége, dont les rares élèves, à la contenance morne, à l'œil déjà éteint sous la funeste influence de l'opium, prennent des notes, avec une résignation endormie, sur l'économie politique ou les *Essais* de Bacon. Dans les quelques pieds carrés de jardin attenant aux bâtimens du collége, l'on a installé fort récemment une *gymnastique;* mais la jeunesse hindoue est peu portée aux exercices corporels, et, l'heure de la récréation arrivée, les élèves se retirent dans de petits coins, en compagnie de bonbons, de sucreries, dont ils peuvent digérer, dit-on, des quantités incroyables, devant lesquelles reculerait cet oiseau favorisé de la nature, l'autruche. Ajoutons encore, à l'éloge de la population du collége hindou de Calcutta, que les pu-

nitions corporelles n'y sont point en usage, et que dans cet établissement il ne s'applique d'autre châtiment que l'exclusion.

A quelque distance du collége hindou se trouve une école auxiliaire ouverte à toutes les castes et d'un prix moins élevé, 2 roupies par mois. Cet établissement compte 400 élèves et semble appelé à un grand avenir, quoiqu'il faille reconnaître que jusqu'à présent l'on n'ait point fait les plus grands sacrifices en sa faveur. L'établissement entier se compose d'une salle de moyenne dimension où les 400 élèves sont groupés tant bien que mal, et dont la température doit donner au visiteur, en mai et en juin, une assez juste idée des souffrances des victimes du *Black-Hole*, sinon de l'enfer.

La population juvénile des établissemens placés sous le contrôle du conseil d'éducation du Bengale s'élève à 10,988 individus. Les établissemens qui réunissent le plus grand nombre d'élèves sont le collége hindou de Calcutta, qui en compte 488, le *Madrissa* 280, le collége de Hoogly 395, etc. La redevance universitaire imposée aux élèves est de 3 roupies par mois pour les écoles et les classes inférieures du collége de Calcutta, et de 5 roupies pour les classes supérieures de ces mêmes colléges; dans l'intérieur de l'Inde, ces redevances ne sont plus que de 2 et 3 roupies. Il faut ajouter que le principal des colléges a pleins pouvoirs en matière de finance, et que tout élève qui témoigne d'assiduité et de bonne conduite obtient sans difficulté la faveur de suivre les cours gratuitement. L'on estime qu'environ 5,000 élèves acquittent en tout ou partie les droits universitaires; la bonne moitié de la population des écoles reçoit donc une éducation gratuite. En 1851-52, les recettes des établissemens d'éducation du Bengale se sont élevées à 77,106 roupies, les dépenses à 521,924 roupies; il est resté ainsi à la charge du trésor public une somme de 444,818 roupies.

La sous-présidence des provinces nord-ouest, dans laquelle un système d'éducation analogue à celui de la présidence du Bengale est en vigueur, compte les colléges de Dehli, d'Agra, de Benarès, de Roorkee, les écoles secondaires de Bareilly, Ajmere, Saugor, qui réunissent une population de 1,548 élèves. Dans cette division de l'empire indien, d'heureuses tentatives ont été faites pour améliorer l'éducation donnée dans les écoles primaires natives. En accordant à ces établissemens chétifs de faibles subventions en livres et en argent, le gouvernement a acquis un droit de contrôle qui lui permet jusqu'à un certain point de moraliser et de diriger les études d'une population de près de 40,000 élèves. Les dépenses des établissemens d'éducation dans les provinces nord-ouest s'élèvent à environ 200,149 roupies, y compris la subvention aux écoles primaires natives, fixée à 50,000 roupies.

Dans la présidence de Bombay, les établissemens destinés à propager les sciences modernes et la langue anglaise sont le collége Elphinstone, le collége de Poonah et le collége médical, l'école centrale de Bombay, les écoles de Surate, Rutnagherry, Ahmedabad, Ahmednugur, Dharswar, Broach, Tannah, Sattara, Rajcote, Dhoolia, en tout 17 institutions renfermant une population de 2,781 élèves. Dans cette présidence, l'on a aussi tenté et non sans succès de soumettre à une certaine surveillance les écoles primaires natives. A cet effet, le territoire de la présidence a été divisé en trois districts, dont un fonctionnaire public spécial visite périodiquement les établissemens d'éducation. Le nombre des élèves du premier district s'élève à 6,620, celui du second à 3,099, et celui du troisième à 4,351. En tenant compte des élèves des écoles primaires natives de la ville de Bombay (474) et de ceux de la province de Katiawar (762), l'on trouve que dans la présidence de Bombay 18,087 jeunes gens suivent les cours d'institutions placées sous le contrôle du gouvernement. Les dépenses de l'éducation publique dans la présidence de Bombay figurent à son budget pour une somme de 150,000 roupies; mais ce n'est pas le total de la subvention affectée à ce service. Il existe des fonds particuliers provenant de donations, souscriptions, legs, etc., dont le revenu annuel, d'un lac de roupies environ, appartient au collége médical et au collége Elphinstone, si bien que l'on peut évaluer le subside annuel accordé à l'éducation dans la présidence de Bombay à 250,000 roupies.

Il y aurait oubli et injustice à ne pas dire ici quelques mots des efforts tentés par une branche de la communauté native, la communauté *parsee*, pour propager en ces contrées l'éducation et la civilisation européennes. De ces efforts, on ne citera qu'un exemple. Lorsque le riche parsee sir Jamsetjee Jejeebhoy fut investi des honneurs de la chevalerie, ses compatriotes, en commémoration d'un événement glorieux pour leur race, résolurent de former par souscription un fonds destiné à subvenir aux dépenses de l'éducation des jeunes *parsees* pauvres. Sir Jamsetjee Jejeebhoy fut à peine instruit de ce projet, qu'il mit son nom en tête de la liste avec la souscription princière de 3 lacs de roupies et 15 actions de la banque du Bengale, environ un million de francs! Ce fonds, dont le revenu annuel s'élève à 40,000 roupies, défraie les dépenses de maisons d'éducation consacrées aux jeunes parsees dans les villes de Surate, Bombay, etc.

La présidence de Madras, encore moins bien partagée que ses jumelles, ne possède qu'un seul établissement d'éducation sous le patronage du gouvernement, l'université de Madras, qui compte douze années d'existence. La subvention accordée par le trésor à l'enseignement s'élève à 50,000 roupies.

On a pu voir avec quelle rigueur les établissemens placés sous le contrôle de la compagnie sont maintenus dans les limites de l'éducation séculière, en dehors de toute tentative de propagande religieuse. Ce système exclusif, justifiable peut-être, est si strictement pratiqué, que l'on ne voit pas le corps nombreux des chapelains de la compagnie, qui semblerait appelé naturellement à diriger le mouvement chrétien et civilisateur dans ses domaines de l'Inde, prendre part aux travaux destinés à y propager la foi chrétienne et les lumières de l'Europe. Une seule institution relève de l'établissement ecclésiastique de la compagnie, c'est le *Bishop's College*, dont l'étranger admire les splendides bâtimens en avant de Calcutta, sur la rive droite du Gange. Fondé en 1817, ce collége devait former parmi les natifs des prêcheurs catéchistes. Malheureusement, soit que le programme des études ait été mal formulé, soit tout autre motif, ce collége, presque entièrement délaissé, compte à peine douze élèves en moyenne, et c'est aux tentatives privées, aux efforts des sociétés évangéliques de l'Angleterre et de l'Amérique qu'est abandonné entièrement le soin de la propagande religieuse dans l'Inde. Vingt-deux sociétés évangéliques, anglaises, américaines ou allemandes, entretiennent des missionnaires dans l'Inde anglaise et fournissent le magnifique subside annuel de 187,000 livres sterling aux dépenses de la propagande chrétienne. Nous tirerons des comptes-rendus adressés en 1851 aux sociétés métropolitaines quelques chiffres qui peuvent servir à formuler les résultats des labeurs de l'apostolat évangélique.

L'état-major des missions protestantes dans l'Inde se compose de 853 missionnaires, savoir : 360 européens et 493 natifs. Les établissemens qu'ils dirigent se divisent en trois classes : les écoles où l'on enseigne les sciences modernes et la langue anglaise, situées surtout dans les grands centres de population; des sortes d'hôpitaux où l'on accueille et élève les orphelins et les enfans pauvres; enfin des écoles primaires où l'on enseigne la lecture, l'écriture et l'arithmétique dans la langue vulgaire du pays. Ces derniers établissemens, qui ont donné des résultats très remarquables, sont ainsi répartis : 127 dans la présidence du Bengale, 55 dans les provinces nord-ouest, 65 dans la présidence de Bombay, 852 dans la présidence de Madras, total 1,099 écoles fréquentées par une population de 74,000 élèves. Dans la présidence de Madras, où leurs travaux sont plus actifs que dans les autres divisions de l'empire indien, les missionnaires ont ouvert 229 écoles pour les filles, qui réunissent 6,929 élèves. Enfin les missionnaires protestans desservent 309 chapelles et administrent les secours spirituels à une communauté de plus de 103,000 âmes.

Faut-il accepter aveuglément ce dernier chiffre? est-il moins gros d'illusions que ceux donnés par la correspondance des jésuites de la

mission de Madura? Le témoignage des hommes les plus au courant des choses de l'Inde ne saurait malheureusement laisser aucun doute. A l'exception d'un petit nombre d'esprits d'élite qui ont accepté avec enthousiasme la révélation chrétienne, il ne se rencontre guère parmi les natifs convertis que des individus des plus basses castes, chrétiens du lendemain, si l'on peut emprunter cette expression à la langue révolutionnaire, généralement les plus corrompus d'entre les indigènes, que l'appât des secours que les missionnaires prodiguent autour d'eux, ou de pires motifs encore, attirent au banquet de la communion évangélique. C'est avec regret que nous constatons ici cette opinion, unanime parmi les hommes qui ont acquis une connaissance sérieuse du caractère hindou, que les prédications des missionnaires protestans n'ont fait aucune impression durable sur ces races endurcies dans l'idolâtrie, et que si quelque accident imprévu enlevait subitement à l'Inde les missionnaires évangélistes, de la communauté de cent mille âmes qu'ils disent avoir amenée aux vérités chrétiennes un bien petit nombre seul ne retomberait pas dans les erreurs grossières des religions natives. Si l'on veut examiner à leur point de vue véritablement utile et sérieux les travaux des sociétés bibliques dans l'Inde, c'est dans les écoles des grands centres, de Calcutta surtout, qu'il faut aller les étudier. Qu'on visite par exemple l'école établie dans la capitale du Bengale par les missionnaires appartenant à la société du *Free church of Scotland*. Chaque samedi, à midi, les étrangers sont admis dans l'établissement et peuvent assister à un examen oral. Les élèves les plus avancés sont rangés sur les bancs d'un amphithéâtre situé au milieu d'une grande salle, aux murailles tapissées de maximes empruntées aux Écritures. Ils sont là au moins cent cinquante jeunes babous pressés sur des gradins qui montent jusqu'au plafond, et l'aspect de ces têtes noires, de ces yeux brillans, uniformément superposés sur des robes de mousseline d'une éclatante blancheur, est tout à fait original. Assis au milieu de ses visiteurs, faisant face à l'amphithéâtre, le chef de l'institution, homme de haute taille et de la plus bienveillante physionomie, passe en revue les divers sujets d'études, les deux trigonométries, l'histoire, la géographie, la grammaire, les livres saints, et l'auditoire répond en chœur à ses questions, à moins qu'il n'ait spécialement désigné quelque élève. Cette sorte de conversation bienveillante entre le maître et les disciples nous a beaucoup frappé, non-seulement par la sagacité des réponses faites à des questions assez compliquées, mais par la tenue parfaite de l'auditoire. Quoique l'examen se fût prolongé au-delà du temps ordinaire des études et eût ainsi empiété sur la récréation, nous ne pûmes surprendre un seul élève en flagrant délit de tenue inconvenante ou de babillage indiscret. Il est vrai de dire que sur ces cent cinquante noirs personnages, âgés en

moyenne de quinze ans environ, la bonne moitié portait d'imposantes moustaches, et était déjà passée, le professeur nous l'assura du moins, à l'état d'homme marié et de chef de famille. Deux mots pour terminer ce croquis de la salle des commençans, où se trouvent réunis une centaine de petits drôles qui chantent en chœur, avec de petites voix fêlées, *a*, *b*, *c*, *d*, et *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, les yeux tournés vers un tableau qu'un vénérable brahme couvre de gros caractères. Plus de 4,000 enfans à Calcutta, dans les seuls établissemens des missions protestantes, reçoivent une éducation solide et pratique, et tout esprit libéral, en applaudissant à des succès réels, doit désirer qu'un plus grand développement soit donné à des institutions pleines d'avenir.

A quel prix l'éducation se développe dans l'Inde, c'est ce qu'on connaît maintenant : il ne reste plus qu'à comparer au chiffre du budget actuel de l'instruction publique le chiffre du budget d'il y a quarante ans. En 1813, les sommes allouées à l'éducation européenne par la compagnie s'élevaient à 8,129 liv. sterl. La subvention de l'éducation dans l'Inde s'élève aujourd'hui à 9 lacs de roupies (2.500,000 fr.). On ne saurait donc nier le progrès. Ce chiffre toutefois, si l'on se rappelle qu'il s'agit d'une population de 140 millions d'individus et d'un budget de 600 millions de francs, a une assez triste éloquence pour qu'il ne soit point nécessaire de démontrer en de longs commentaires que le gouvernement de l'Inde est loin d'avoir satisfait à la charge civilisatrice qui lui est échue en partage. Non pas que l'on puisse se dissimuler les difficultés de la question de l'éducation publique dans l'Inde, les obstacles que les préjugés des natifs, la violence enthousiaste des sectes religieuses, les intérêts de la politique opposent aux efforts civilisateurs les plus énergiques et les mieux entendus; mais tout en avouant qu'un progrès rapide est impossible, il est permis de reprocher au gouvernement de la compagnie d'avoir compliqué sa tâche par une excessive parcimonie, et surtout par une absence totale d'organisation et de système. Peut-on s'expliquer avec quelque apparence de raison que, dans une administration montée comme l'est celle de l'Inde, il ne se soit trouvé jusqu'à ces dernières années qu'un fonctionnaire, un seul, que ses devoirs attachassent exclusivement à la question de l'éducation. Il y a en effet quelques mois à peine que la sous-présidence des provinces nord-ouest était la seule division de l'empire indien où un inspecteur général fût chargé de la surveillance et de la direction en chef des établissemens d'éducation. Dans les autres présidences, ce département était administré par un *board* ou comité composé d'hommes éminens et bien disposés sans doute, mais qui, choisis selon le hasard de leur position, n'avaient ni les connaissances spéciales indispensables, ni même le temps nécessaire pour examiner

et résoudre les détails multiples inséparables de la question d'éducation (1). La part du lion, dans les allocations du trésor public, est employée, et c'est là un tort grave, à subventionner des établissemens dont l'enseignement est d'un ordre trop élevé. Le calcul différentiel, Shakspeare, Byron, l'économie politique, nourrissent avec raison, et nourriront longtemps encore de leur manne fortifiante les jeunes esprits qui fréquentent les universités européennes; mais cette nourriture spirituelle raffinée est-elle bien celle qui convient à de jeunes sauvages, chez lesquels les traditions de la maison paternelle n'ont tendu qu'à développer les habitudes et les instincts immuables de l'Inde, tels aujourd'hui qu'ils étaient aux jours du Christ, à la conquête de Bacchus, aux temps du déluge? Il existe, on n'en saurait douter, entre l'éducation de la famille et celle de l'école des affinités certaines que l'on ne viole pas sans danger. Voyez ce jeune babou qui étudie un des problèmes les plus modernes et les plus compliqués de l'économie politique : pour vêtement, il n'a qu'un simple pagne; une cabane de bambou lui sert d'abri; près de lui, sur une table fume une lampe, dont la jumelle pouvait éclairer la tente de Seth ou de Japhet. Doit-on s'étonner que tous ces élémens discordans n'arrivent à produire dans l'ordre moral rien autre chose que ce phénomène d'apparente civilisation dont on trouve tant d'exemples chez les riches natifs? Pour la plupart, en effet, les heureux de l'Inde, possesseurs de magnifiques palais, de somptueux ameublemens, d'une riche argenterie, vivent dans leur vie intime comme vivaient leurs pères, sans soupçonner même l'usage de toutes ces belles choses.

En appelant de jeunes sauvages, tout frais émoulus de la sauvagerie, à faire les hautes études qui conviennent aux enfans de l'Europe civilisée, l'on a violé les lois de la logique et de l'équilibre; on a commencé par le faîte l'édifice de l'éducation en ces contrées lointaines, et il ne faut pas s'étonner s'il chancelle de toutes parts sur ses bases. L'expérience a prouvé, et cela presque sans exception, que les lauréats des colléges indiens, de jeunes lettrés qui prendraient rang avec honneur dans les universités de l'Europe, retombent, au sortir du collége, dans les pratiques dégradantes de religions dont leur esprit éclairé fait intérieurement justice. Les colléges de l'Inde reçoivent de fanatiques idolâtres, ils rendent des hypocrites. Est-ce là ce que l'on peut appeler civilisation, progrès? L'avenir de la civilisation dans l'Inde n'est pas dans ce haut enseignement factice; il est dans les écoles primaires natives, sur lesquelles peut seul s'étayer un système d'éducation à larges bases, capable de

(1) Des dispositions récentes ont mis fin à cet état de choses. Les comités ont été abolis, et aujourd'hui un fonctionnaire spécial est appelé dans chaque présidence à diriger le département de l'éducation.

régénérer le pays. C'est en purifiant l'atmosphère impure qu'exhalent les écoles indigènes, c'est en encourageant les maîtres par des secours libéraux, en répandant à profusion des livres empreints d'une saine morale, en organisant même une hiérarchie parmi ces pédagogues barbares et ignorans, que l'on servira utilement dans l'Inde la cause du progrès. Ce qui étonnera quiconque ne sait pas à quel degré tout système empreint d'organisation militaire est antipathique au génie de la nation anglaise, c'est que, dans la question de l'éducation, on n'a su tirer aucun parti de l'armée anglo-indienne, une force de 300,000 hommes que, pendant neuf mois de l'année, les ardeurs du climat réduisent à la plus complète oisiveté. En organisant dans l'Inde des écoles régimentaires, ne serait-il pas possible de couvrir le pays, en peu de temps et à peu de frais, d'un réseau d'écoles primaires dirigées par d'anciens soldats qui auraient puisé au régiment non-seulement quelques connaissances, mais encore des principes d'honneur et de dignité personnelle que la vie des camps et l'habitude de la discipline militaire doivent donner même à un Indien?

Nous terminerons ici ce tableau de l'enseignement public dans l'Inde anglaise. Il ne s'agissait point pour nous, on l'aura compris, de formuler un système d'éducation à l'usage des domaines de l'honorable compagnie; nous avons seulement voulu rapidement indiquer un des plus curieux aspects de cette société bizarre, qui, par la force des habitudes et des préjugés, a résisté opiniâtrement et victorieusement jusqu'à ce jour à toutes les tentatives faites pour propager parmi elle les lumières de la foi chrétienne et de la science moderne.

II.

De l'éducation, qui prévient les crimes, passons à la justice, qui est appelée à les réprimer. Ici encore, l'Angleterre rencontre, dans l'accomplissement de sa mission civilisatrice, de graves obstacles qu'elle s'applique courageusement à surmonter. Le gouvernement de la compagnie des Indes s'est trouvé en présence de crimes extraordinaires que la civilisation a effacés en Europe, depuis des siècles, des tristes annales de la perversité humaine. Pour procéder avec ordre dans cette étude, où l'horrible le dispute au bizarre, il faut parler d'abord d'un crime particulier aux âges primitifs, les sacrifices humains (1).

(1) Les sacrifices humains, l'offrande la plus agréable, suivant le dogme hindou, que l'homme puisse offrir à la Divinité, et qui lui donnent des droits à sa bienveillance spéciale, étaient universellement pratiqués dans l'Inde avant la conquête musulmane. Les noms de Hurdwar et du temple de Jaggernauth seront toujours écrits en sanglans ca-

En juillet 1835, le gouvernement de Madras ayant envoyé des troupes pour forcer le *rajah* de Rumsur à acquitter les arrérages de son tribut, les nécessités des opérations militaires conduisirent l'expédition dans une contrée sauvage habitée par des peuplades à l'état complet de barbarie, et où l'Européen n'avait jamais pénétré. Les Khonds, race antérieure à la conquête de l'Inde par les Hindous, occupent, près de la côte nord-ouest du golfe du Bengale, un territoire d'environ 200 milles de long sur 170 milles de large. Vêtus d'une pièce d'étoffe retombant jusqu'au genou, la tête ceinte d'un bandeau de toile rouge, armés de flèches et de javelots, les Khonds ressemblent aux habitans des forêts de la Gaule et de la Germanie avant l'ère chrétienne, et l'on découvrit bientôt que la ressemblance ne s'arrêtait pas au costume, que la pratique des sacrifices humains était en vigueur parmi eux.

L'origine chez les Khonds de ce rite barbare se perd dans la nuit des temps; il se lie intimement au dogme fondamental de leur religion. C'est pour gagner les bonnes grâces et apaiser le courroux de la déesse la Terre, le mauvais principe de cette mythologie primitive, que les victimes humaines sont offertes en holocauste. Aussi les sacrifices ont-ils lieu à l'époque des semailles, lorsque quelque grande calamité, épidémie, ravages de bêtes fauves, inondation, vient désoler les tribus. Les *mérias*, — c'est ainsi que l'on désigne, dans la langue des Khonds, les malheureux destinés à satisfaire les appétits sanguinaires de la déesse, — n'appartiennent pas le plus souvent aux tribus des montagnes. Ce sont des Hindous que des marchands de chair humaine, dans la plus horrible acception du mot, viennent enlever ou acheter dans les plaines, et qu'ils conduisent dans les districts habités par les Khonds, où ils les échangent contre des poules, des cochons ou des moutons. La déesse accepte indifféremment les âges comme les sexes; mais le plus souvent les *panwas* (c'est le nom de la caste vouée à cet exécrable trafic) ne peuvent se

ractères dans l'histoire du fanatisme humain, on peut même dire que ces abominables cérémonies résistèrent à l'influence des mahométans, car vers les premières années du siècle, sous la loi des Mahrattes, des sacrifices humains étaient annuellement offerts dans la ville de Sangor. L'administration anglaise, malgré ses efforts, n'a pas triomphé complétement de ces coutumes sanguinaires. Ainsi, dans ces derniers temps, les tribunaux de l'Inde eurent à juger, entre autres criminels égarés par le fanatisme religieux, un brahme qui, après avoir immolé une chèvre à la déesse Kali, égorgea sans aucun motif, avec le couteau fumant encore du sang de l'animal, deux hommes qui l'avaient assisté dans ce sacrifice. Un natif de basse caste, du district de Rungpore, fut aussi condamné à mort, il y a peu de temps, pour avoir assassiné un enfant en bas âge, et reconnut avoir été poussé à ce crime par le désir d'obtenir de la Divinité la guérison de son fils, alors dangereusement malade. C'est surtout néanmoins parmi les tribus sauvages dont les territoires se trouvent enclavés dans le domaine anglo-indien que l'abominable pratique des sacrifices humains conserve toute sa puissance.

procurer par la violence ou obtenir de l'horrible cupidité des parens que des enfans en bas âge. Ces derniers sont d'ailleurs préférés par les Khonds, qui peuvent plus facilement leur cacher le destin qui leur est réservé. Une fois parmi les Khonds, le *méria* devient une chose sacrée, il est choyé de tous et vit souvent plusieurs années avant que les exigences religieuses ne viennent réclamer son sang. Pourtant le jour fatal finit par luire. Le prêtre interprète des volontés de la déesse annonce qu'un sacrifice propitiatoire peut seul détourner de la tribu d'horribles calamités, et le sort du *méria* est décidé. Son agonie dure trois jours, trois jours de réjouissance pour les populations des montagnes voisines, qui viennent en foule prendre part à l'horrible fête. Le premier jour est rempli par des danses, des chants, des repas. Le second, la victime, habillée de vêtemens neufs, est conduite en procession au *bois du méria*, petit bosquet peu distant du village et consacré à ces cérémonies. Là, elle est liée à un poteau autour duquel la foule vient lui offrir des fleurs, de l'huile, du safran. Pendant la nuit, les prêtres et les anciens de la tribu déterminent l'endroit propice où le sacrifice doit être consommé, et le *méria* y est amené au matin du troisième jour. Après quelques préliminaires, le prêtre le blesse légèrement de son couteau, et la foule furieuse achève bientôt l'œuvre de mort en se précipitant sur le *méria*, qu'elle dépèce au milieu des éclats d'une musique diabolique et de cris inhumains; puis chacun reprend le chemin de son village, muni de quelque lambeau de chair dont il fait hommage aux dieux de son foyer domestique. C'est là le mode de sacrifice le plus répandu. Dans certains districts, on procède en répandant dans un fossé le sang d'un porc fraîchement égorgé : le *méria* est plongé jusqu'à asphyxie dans cette mare sanglante, et la curée commence seulement lorsqu'il a cessé de donner signe de vie.

Il est impossible de donner un chiffre approximatif du nombre des victimes mises à mort annuellement dans les districts habités par les Khonds : ce nombre doit être très considérable, si l'on en juge par un fait rapporté dans les documens officiels que publie le gouvernement anglais au sujet des sacrifices humains. Dans un espace de six mois, les troupes anglaises délivrèrent neuf *mérias* dans une petite vallée habitée par les Khonds, vallée de deux milles de long sur trois quarts de mille de large. Un gouvernement européen eût manqué à ses devoirs, s'il n'eût poursuivi la répression de ces pratiques d'une révoltante férocité, et le gouvernement anglais, disons-le à sa louange, n'a pas reculé devant les exigences de sa position. Malheureusement l'insalubrité du climat des plaines, la difficulté des communications au milieu de ces montagnes abruptes, le caractère guerrier des tribus, protégent l'indépendance des Khonds :

ce sont là des barrières redoutables, devant lesquelles les efforts des troupes anglaises auraient pu échouer pendant de longues années avec de grandes pertes de sang et d'argent. Le système de répression indiqué par l'humanité et la prudence, celui qui a été suivi en un mot, consiste à entourer les districts des Khonds d'une police vigilante chargée d'empêcher l'enlèvement des *mérias* dans les plaines, à surveiller sans relâche les mouvemens des individus de la caste des *panwas* engagés par tradition dans le trafic des victimes humaines, enfin à tâcher, par les efforts d'une diplomatie conciliante, d'amener les chefs à l'abolition volontaire et graduelle de l'horrible pratique. Un agent spécial, dont les pouvoirs ne relèvent que du gouvernement suprême de l'Inde, est chargé en ce moment de cette mission. Ses derniers rapports donnent lieu de croire que si la coutume des sacrifices humains est encore en vigueur parmi les Khonds, elle est entrée dans une période de déclin, et que l'action du temps, une intervention judicieuse dans les affaires des tribus parviendront à l'extirper complétement de leurs mœurs.

Les pratiques barbares des peuplades sauvages répandues dans les districts montagneux qui séparent les présidences du Bengale et de Madras ne s'arrêtent point malheureusement aux sacrifices humains. Un contact plus fréquent avec ces tribus révéla bientôt aux autorités anglaises que, dans une grande division de cette famille aborigène, prévalait la coutume de la mise à mort des enfans du sexe féminin avant le septième jour qui suit leur naissance. Les tribus chez lesquelles cette pratique d'infanticide est passée dans les mœurs n'offrent pas de sacrifices humains, quoique leur religion soit fondée sur les mêmes fictions mythologiques que celle des autres Khonds. Adoptant le dogme de l'antagonisme des deux principes du bien et du mal représentés par le dieu Soleil et la déesse la Terre, ces tribus croient n'accomplir qu'un acte de légitime défense contre le mauvais principe en diminuant le nombre des êtres dans lesquels il se trouve fatalement incarné. Le rôle dissolvant que la femme joue dans cette société en enfance justifie jusqu'à un certain point, il faut bien le dire, ces mesures préventives. La femme libre avec ses magnifiques attributs, ce rêve de quelques cerveaux progressifs et fêlés de notre hémisphère, se trouve réalisée parmi ces fouriéristes de l'Asie méridionale. Pour la femme khond, le lien du mariage est sans obligations et sans devoirs. Les intrigues, les infidélités, n'appellent aucune pénalité sur sa tête : tandis qu'un homme marié parjure à sa foi devient un objet de mépris public, une femme khond peut abandonner son mari quand la fantaisie lui en prend, excepté dans le temps d'une grossesse, et elle a de plus le droit de choisir l'amant qui lui convient parmi les célibataires de la tribu, sans que l'élu puisse repousser des avances peu désirées sans doute, souvent peu désirables.

Les femmes s'attribuent de plus une grande part dans la direction des affaires publiques de la tribu; elles accompagnent à la guerre leurs frères, leurs maris, pour stimuler leur courage, et président aux négociations de paix entre tribus ennemies. Ces avantages sont tristement compensés, et les documens officiels s'accordent à constater l'effrayante destruction des enfans du sexe féminin qui s'opère parmi ces populations. Dans certains villages de cent familles qu'inspectèrent minutieusement des officiers chargés de recueillir des documens statistiques, il ne se trouvait pas une seule fille en bas âge!

Déjà le gouvernement de l'Inde avait rencontré sur sa route cette coutume sanglante. En 1794, sir John Shore découvrit le premier qu'elle était répandue dans les parties du district de Benarès qui avoisinent le royaume d'Oude. Quelques années après, des indices certains révélaient l'existence de cette pratique homicide à l'autre extrémité du domaine indien, parmi les populations qui habitent les provinces de Kuttiawar et de Kutch, limitrophes de la présidence de Bombay. Peu à peu, comme des rapports plus fréquens avec les populations donnaient à l'autorité anglaise des renseignemens plus exacts sur les mœurs indigènes, on ne put se refuser à la triste conviction que l'infanticide était passé dans les mœurs des Rajpoots, et que cette lèpre sociale s'étendait sur toute la surface de l'Inde centrale. Ici, à vrai dire, les populations n'ont pas même l'excuse d'une superstition aveugle et barbare. La loi religieuse des Rajpoots proscrit particulièrement le meurtre des femmes, et, suivant les *shastras*, autant d'années d'enfer qu'il y avait de cheveux sur la personne de la victime sont réservées au meurtrier. C'est dans un autre ordre d'idées qu'il faut aller chercher des motifs assez puissans pour étouffer dans la poitrine de l'homme et de la femme les sentimens de la nature, qui parlent d'une voix puissante et écoutée même à la bête fauve. Chez les fiers Rajpoots, l'orgueil de la naissance revêt des proportions de fanatisme qui dépassent de cent coudées les prétentions et les préjugés de l'hidalgo de Castille le plus entiché du sang bleu qui coule dans ses veines. Cependant, quoique toutes les tribus ramènent modestement et uniformément leur généalogie jusqu'au Soleil et à la Lune, toutes ne sont pas d'une égale noblesse. Or une fille qui contracte une mésalliance ou une fille non mariée déshonore également la famille et la tribu à laquelle elle appartient. De plus, l'usage traditionnel du pays impose aux parens l'obligation de dépenser à l'époque du mariage de leurs filles des sommes considérables, soit en fêtes publiques et en présens aux époux, soit en cadeaux aux *charans*, sorte de prêtres troubadours qui à des attributions religieuses joignent celle de célébrer dans des chants l'épopée généalogique de la famille rajpoot. Une légende

populaire donnera une idée des exactions et de la rapacité de ces bardes indiens.

Au temps du mariage de sa fille, un prince natif des temps mythologiques avait fait serment de satisfaire pendant un an toutes les demandes que les *charans* pourraient lui adresser. Aussi, bien avant que l'année fût révolue, s'était-il dépouillé de ses chevaux, de ses armes, de son argent, de ses pierreries, quand un *charan* dernier venu, connaissant son dénûment, lui demanda sa tête. Le fier nabab, pour satisfaire à sa parole, s'empressa de la trancher de sa propre main pour l'offrir au solliciteur. On ne doit pas trop s'étonner que depuis lors, et pour éviter prudemment la répétition de demandes aussi indiscrètes, les descendans de Nahur-Khan aient adopté la coutume de mettre leurs filles à mort dès leur naissance. — Sortons de la légende pour rentrer dans les détails, malheureusement trop réels, d'une pratique détestable qui détruit chaque année des milliers d'êtres humains. Chez les Rajpoots, le père n'est souvent même pas consulté, et le nouveau-né est mis à mort par la mère ou, dans les familles de haut rang et de fortune, par les serviteurs, avec moins de formalités et plus d'indifférence que l'on n'en met à supprimer une portée importune de jeunes chats ou de jeunes chiens. Le mode de destruction varie suivant les localités et les ressources du moment. Ici l'enfant est étouffé au moyen du cordon ombilical, là il est noyé dans une fosse remplie de lait : une pilule mortelle ou, détail plus horrible encore, un poison subtil appliqué au sein de la mère accomplit bien des fois l'œuvre homicide. Souvent enfin l'enfant est mis dans un panier, d'où il ne sort que pour être jeté dans un trou ou abandonné en pâture, dans un endroit désert, aux tigres et aux chacals.

Les moyens de répression les plus divers ont été tentés sous l'inspiration du gouvernement de l'Inde; malheureusement il faut constater que l'étendue du mal a défié jusqu'à ce jour les efforts les plus énergiques. Les Rajpoots, comme d'autres tribus de l'Inde centrale et orientale, ne sont pas directement sujets de l'Angleterre. Les traités dans lesquels les chefs de ces états féodaux reconnaissent le protectorat de leur puissant voisin européen leur assurent en compensation la libre administration des affaires intérieures de leurs domaines. Entrer dans une voie de répression active, chercher à extirper la pratique de l'infanticide par la force des armes, c'était rompre avec les traditions de cette diplomatie heureuse et habile, qui a, sans coup férir, assuré la suprématie de l'Angleterre dans cette partie de l'empire indien, c'était s'engager dans une série de guerres interminables. L'intérêt bien compris de la chose publique ne permettait donc au gouvernement d'intervenir que par des négociations diplomatiques, qui ont été de longue date entamées sans interruption, malheureusement aussi sans résultats sérieux. Dès les premières années du

siècle, les agens diplomatiques de la compagnie en mission dans ces contrées avaient reçu l'ordre de ne rien négliger pour obtenir des chefs indépendans qu'ils proscrivissent l'infanticide parmi les sujets de leurs domaines, et on peut dire que la question a été victorieusement et depuis longtemps résolue au point de vue des proclamations et des protocoles. Vieux déjà sont les traités dans lesquels presque tous les princes de l'Inde centrale et orientale sans exception se sont engagés à défendre dans leurs états le massacre des enfans nouveau-nés. Par malheur, les documens diplomatiques ne tranchent pas la question, et des difficultés insurmontables se sont opposées et s'opposent encore à l'exécution de la loi nouvelle. Dans bien des cas, les rajahs, intimidés, s'étaient rendus sans conviction aux instances des agens anglais, et, avec ce mépris de la foi jurée qui caractérise les Orientaux, pratiquaient dans le mystère du harem la coutume homicide qu'ils avaient proscrite par leurs ordonnances, ou bien encore des princes de bonne foi se trouvaient impuissans à contraindre des sujets indisciplinés à respecter leurs volontés et leurs lois. A ces obstacles il faut en joindre d'autres encore : la fragilité de la vie chez l'enfant nouveau-né, qui permet d'accomplir le crime sans résistance, sans complices, sans témoins. Disons de plus que, dans ces contrées, il est presque impossible d'obtenir des documens statistiques sérieux, car la constitution de la famille en Orient, le mystère impénétrable dont la vie conjugale est entourée, rendent impossible de constater régulièrement les naissances et les grossesses. Il est, au reste, à remarquer que les relevés officiels de population, quelque incomplets qu'ils soient, accusent hautement et unanimement l'étendue du mal, et que tous les chiffres recueillis dans cette partie du domaine indien donnent une proportion d'enfans du sexe féminin de beaucoup inférieure à celle des enfans mâles : ici un tiers, là un quart; dans certaines tribus, un quinzième et quelquefois moins.

Jusqu'ici nous avons eu à constater la résistance invincible que des pratiques inhumaines, héritage des superstitions des premiers âges, ont opposée aux tentatives civilisatrices du gouvernement anglais. Des conquêtes glorieuses faites par la civilisation sur la barbarie ne manquent pas cependant à l'histoire de la domination anglaise dans l'Inde, et en première ligne il faut citer l'abolition de la coutume du *suttee* ou suicide des veuves (1). C'est à l'administration de lord William Bentinck que se rattache cette mesure, une des plus décisives prises par le gouvernement de la compagnie, la seule

(1) L'origine de cette terrible pratique se perd dans la nuit des temps, et un voyageur qui parcourut l'Inde à la fin du dernier siècle rapporte que les brahmes qui formulèrent la loi du *suttee* y furent poussés pour mettre un terme aux crimes des femmes indiennes qui, sur le plus futile motif, empoisonnaient leurs maris. « La loi du

presque où il ait osé défier ouvertement les préjugés et les coutumes de ses sujets indiens. La loi qui défend le suicide des veuves et punit comme complice d'un meurtre quiconque a, par ses actes ou ses conseils, contribué au sacrifice homicide, a été couronnée d'un plein succès. Si quelques *suttees* s'accomplissent encore aujourd'hui, ces sacrifices sont excessivement rares, et l'on peut regarder cette pratique inhumaine comme complétement extirpée des mœurs de la race indienne.

Avec l'association des *thugs*, le gouvernement anglais n'a pas eu à prendre des mesures moins énergiques que vis-à-vis des veuves indiennes qui s'imposaient le *suttee*, et il n'a guère été moins heureux. L'origine des *thugs*, l'association de malfaiteurs la plus puissante, la plus fortement organisée qu'il ait jamais été donné à un gouvernement de combattre et de détruire, remonte à la plus haute antiquité, et ils l'expliquent eux-mêmes par des légendes mythologiques que l'on peut résumer ainsi. Aux premiers jours du monde, le principe du mal, la déesse Kali ou Bowhanee, pour soutenir la lutte avec le principe créateur, institua l'ordre des *thugs*, auxquels elle révéla l'art de la strangulation. Ses bontés ne s'arrêtèrent pas là, et elle continua de donner à ses sectaires des preuves incessantes de protection en faisant disparaître les traces de leurs crimes; mais un jour des *thugs*, succombant à une ardente curiosité, épièrent les mouvemens de la déesse, qu'ils surprirent sur terre au moment où elle faisait disparaître les cadavres de leurs victimes. Cette indiscrétion reçut son châtiment. Depuis ce jour, les *thugs* ont dû enfouir eux-mêmes dans les entrailles de la terre les preuves matérielles de leurs forfaits, sans que toutefois la déesse Kali, retirant à l'ordre entier son patronage, ait cessé de veiller au succès de ses entreprises. Cette tradition, admise sans controverse parmi les *thugs*, tend à prouver que si l'élément mahométan est entré dans l'association, il y est entré bien après la fondation de cet ordre d'assassins, qui se rattache aux temps héroïques de l'histoire de l'Inde. Les pratiques superstitieuses dont les *thugs* environnent tous les actes de leur sanguinaire métier ont le plus grand rapport avec les puériles cérémonies de la religion des brahmes. S'agit-il d'admettre un nouveau-venu parmi les sectaires de Bowhanee? Après avoir accompli la cérémonie du bain, le récipiendaire, vêtu d'habits neufs, est présenté aux membres de la secte réunis dans une chambre. On passe ensuite de la chambre de réunion à un endroit consacré peu distant. Là, à la face du ciel, le *gooroo*, le chef spirituel de la bande, invoque la déesse

suttee fit cesser cette habitude fâcheuse, » remarque candidement le voyageur; mais d'un excès l'on tomba dans l'autre, « car, ajoute-t-il, le suicide des veuves entra si avant dans les mœurs, que celles qui se refusaient à l'accomplir étaient réservées à une vie de misère et d'abjection. »

Bowhanee, et lui demande de révéler par quelque signe certain qu'elle accepte le nouveau-venu et lui accorde sa protection. Le présage est attendu en silence, et lorsque la déesse a manifesté sa volonté par l'aboiement d'un chacal, le braiement d'un âne, le vol d'un canard, ou toute autre manifestation aussi irréfutable, la bande rentre dans la maison. Là on met l'axe de fer, symbole de l'association, entre les mains du récipiendaire, qui répète un serment solennel et terrible que le *gooroo* a prononcé avant lui. Il reçoit ensuite des mains du prêtre un morceau de sucre consacré par des prières, et les cérémonies de l'initiation sont achevées; le nouveau-venu appartient désormais à l'association des *thugs*, et sa vie est vouée au service de la sanguinaire Bowhanee. Le soin de se rendre favorable leur farouche protectrice est l'une des principales occupations de la vie des *thugs*.

Au moment d'entrer en campagne, le premier acte des *thugs* réunis est de rendre hommage à la déesse, qui prend soin elle-même d'indiquer par des présages la route qui doit être suivie. Chaque meurtre est accompagné de cérémonies en l'honneur de la divinité tutélaire, et la part de butin de la déesse est religieusement donnée aux prêtres ou *chams* initiés aux mystères du culte, mystères interdits aux autres *thugs*, qui se divisent en *bouthotes*, entre les mains desquels le fatal mouchoir devient une arme de mort, *lughas* ou fossoyeurs, experts dans l'art de creuser des tombes invisibles, et en *soothas*, qui jouent le rôle le plus important dans cette communauté mystérieuse et terrible. Le procédé des *thugs* est uniforme : jamais ils n'emploient la violence ouverte; tout meurtre commis par eux est préparé de longue main; la ruse, l'hypocrisie, ainsi que l'indique leur nom, dérivé du verbe indoustani *thugna*, qui signifie tromper, sont les armes les plus dangereuses des *thugs*. Malheur au voyageur qui prête l'oreille sur la route aux avances, aux paroles mielleuses des *soothas!* A un endroit désert témoin de bien des meurtres, lorsque la nuit est noire, au milieu d'une conversation amicale et de chants joyeux, le signal est donné... Bientôt les victimes sont empilées faces contre pieds dans une fosse préparée à l'avance; on leur ouvre le ventre à coups d'épieux pour prévenir tout gonflement de terre révélateur, les *lughas* recouvrent la fosse de sable, et la bande va se réunir à un endroit peu éloigné pour rendre à Bowhanee les actions de grâces accoutumées.

Les conditions politiques dans lesquelles s'est trouvé depuis des siècles le continent indien, fractionné en petits états indépendans et rivaux, les habitudes surtout des populations natives ont puissamment contribué au développement et aux déprédations des *thugs*. Les grandes routes, les entreprises de transport public sont d'origine toute récente dans l'Inde; encore aujourd'hui les voies de com-

munication que parcourent les voyageurs ne sont pour la plupart que des sentiers battus à travers les jongles, les montagnes, les déserts. Le natif lui-même, fidèle aux habitudes de ses ancêtres, ne laisse de traces de son passage sur la route qu'à la boutique où il achète le riz nécessaire à sa nourriture quotidienne. Ce ne sont pas là toutefois les victimes de choix des *thugs*. Celles pour lesquelles ils déploient les trésors de leur hypocrisie et leurs ruses les plus savantes, ce sont les porteurs qui, suivant les nécessités du commerce, transportent d'un bout à l'autre de l'Inde des diamans, des métaux précieux. Certains chefs de bande occupent d'ailleurs des positions honorables qui éloignent d'eux tout soupçon de complicité dans des attentats dont ils partagent le butin. Que l'on nous permette à ce propos de citer un fait authentique qui donne une juste idée de l'audace des *thugs* et de l'exactitude de leurs informations. Une bande de *thugs* qui désolait le district d'Hingolee en 1829 avait pour chef l'un des plus riches marchands du pays nommé Hurree-Sing. Ce dernier, instruit qu'un marchand du district devait ramener de Bombay un assortiment considérable d'étoffes de soie et de drap, demanda une passe à la douane pour obtenir la libre entrée de ces marchandises, dont il donna une liste exacte. La passe obtenue, il se porta à la rencontre du convoi avec ses gens, mit à mort le légitime propriétaire et ses serviteurs, et fit ensuite entrer les étoffes à la frontière comme siennes sous la protection du permis antérieurement et frauduleusement obtenu.

Ce qui semble plus extraordinaire que l'immense système de destruction pratiqué par les *thugs*, ce qui est à la fois la condamnation et la honte des divers gouvernemens qui ont successivement administré l'Inde depuis des siècles, c'est que leur histoire est presque muette au sujet du thuggisme. De tous les rois de l'Inde, Akbar fut le premier qui sévit contre les *thugs*. Après lui, quelques princes natifs livrèrent au dernier supplice des sectaires de Bowhanee, mais sans système arrêté de répression, avec des moyens d'action trop restreints pour ruiner une association aussi formidable. Un fait qui semblera inexplicable à quiconque n'a pas vu sur les lieux mêmes l'impénétrable mystère qui protége tous les détails du mécanisme intérieur de la communauté native, c'est que cinquante années de conquêtes avaient déjà assis la domination anglaise dans l'Inde lorsque les forfaits des *thugs* excitèrent pour la première fois l'attention du gouvernement de la compagnie. A cette époque disparurent plusieurs soldats indigènes se rendant en congé dans leurs villages avec leurs économies, et les enquêtes auxquelles ces disparitions donnèrent lieu révélèrent l'existence du thuggisme, sans faire soupçonner toutefois l'étendue du mal, car, pendant les vingt années qui suivirent ces premières découvertes, les *thugs* ne furent l'objet d'aucunes

poursuites spéciales. Cependant un grand nombre de ces malfaiteurs étaient tombés entre les mains de l'autorité anglaise, et plusieurs d'entre eux avaient racheté leur vie en dénonçant leurs crimes et ceux de leurs associés. Parmi ces révélateurs, il faut compter en première ligne le chef Feringhea, que le caprice d'un romancier a fait connaître au public parisien, brigand de chair et d'os, dont le nom cependant mérite de rester illustre dans les fastes du crime, et qui, ayant pris part à sept cent soixante-dix-neuf meurtres, disait avec une fierté mêlée de regret à un magistrat anglais : « Ah! seigneur, n'eussé-je pas passé douze ans de ma vie en prison, avec la protection de Bowhanee, j'aurais sans doute achevé mille meurtres! »

Ces confessions monstrueuses étaient dénuées de forfanterie; des preuves irrécusables en attestaient la sincérité. Sous les pas des *thugs* révélateurs, la terre, comme sous l'influence d'un pouvoir mystérieux et terrible, s'entr'ouvrit pour vomir des cadavres. Dans tous les districts de l'Inde, du nord au sud, de l'est à l'ouest, sur les indications données par les prisonniers, on ouvrit des *bheels* comblés d'ossemens humains, qui attestaient les forfaits et la puissance des sectaires de Bowhanee. Heureusement un homme d'une volonté énergique, ami sincère de l'humanité, lord William Bentinck, se trouvait alors à la tête du gouvernement de la compagnie. Il comprit bien vite que la vigilance de la police ordinaire serait impuissante à extirper du sol le fléau enraciné du thuggisme. Sous son inspiration, une magistrature spéciale, composée d'officiers actifs et intelligens, fut chargée de poursuivre la secte meurtrière sans relâche et sans pitié dans toute l'étendue du domaine indien. Les ramifications immenses de l'association, le nombre considérable de complices compris dans chaque attentat, présentaient de faciles moyens d'information qui furent habilement mis à profit. Des actes d'une clémence judicieuse attachèrent au service de la police anglaise des *thugs* sous le coup d'une sentence capitale, initiés à toutes les pratiques, à toutes les ressources, à tous les crimes de l'ordre, et la répression commença avec une énergie qui promettait le succès. Nous croyons donner une idée exacte des ravages des *thugs* et des travaux de la magistrature spéciale instituée par lord William Bentinck en empruntant aux documens officiels les chiffres suivans. Pendant l'année 1830, l'autorité anglaise réunit les preuves matérielles de 243 meurtres commis par les *thugs;* ce chiffre s'élevait à 215 en 1831, et à 203 en 1832! Mais un juste châtiment devait atteindre les auteurs de tant de forfaits, car 3,266 *thugs* en 1837 avaient été livrés à la justice. Sur ce nombre, 412 furent pendus, 1,059 transportés à Penang, les autres condamnés à la prison ou attachés au service de la police anglaise. Les habiles et rigoureuses mesures prises par lord William Bentinck furent continuées avec persévérance sous ses successeurs. La sup-

pression du thuggisme est aujourd'hui un fait accompli, et sans contredit l'un des plus grands bienfaits que le gouvernement anglais ait conférés aux populations indigènes.

Le colonel Sleeman, qui a dirigé avec tant d'énergie et de succès la magistrature spéciale instituée contre les étrangleurs de l'Inde, a reproduit le récit d'une scène de *thuggisme* racontée par un *thugh* lui-même, et que nous citerons d'après lui, sans en modifier l'allure orientale :

« Un officier mogol de noble contenance et de belle figure, se rendant du Panjab dans le royaume d'Oude, traversa un matin le Gange près de Meerut, pour prendre la route de Bareilly. Il était monté sur un beau cheval turcoman et accompagné de son domestique de table et de son palefrenier. Sur la rive gauche du fleuve, l'officier rencontra un groupe d'hommes de respectable apparence qui suivait la même route que lui. Ces derniers l'accostèrent avec les formes les plus humbles et cherchèrent à entrer en conversation; mais le Mogol était sur ses gardes contre les *thugs*, et ordonna aux voyageurs de le laisser continuer seul sa route. Les étrangers s'efforcèrent de dissiper ses soupçons; ce fut en vain. Les narines du Mogol s'enflèrent, ses yeux lancèrent des éclairs, et il intima aux voyageurs, d'une voix tonnante, l'ordre de s'éloigner. Ils obéirent. Le lendemain, le Mogol rejoignit sur la route le même nombre de voyageurs; mais ces hommes présentaient un aspect différent de ceux de la veille : c'étaient tous des musulmans qui s'approchèrent de lui très cérémonieusement, lui parlèrent des dangers de la route, et lui demandèrent la faveur de se mettre sous sa protection. L'officier ne répondit pas à ces ouvertures, et comme les voyageurs persistaient à s'attacher à ses pas, ses narines s'enflèrent de nouveau, ses yeux lancèrent des éclairs; il plaça la main sur son sabre, et leur commanda de s'éloigner, s'ils ne voulaient pas voir leurs têtes voler de dessus leurs épaules. C'était un formidable cavalier; il portait à son dos un arc et un carquois plein de flèches, une paire de pistolets à sa ceinture et un sabre à son côté. Aussi les pauvres gens obéirent en tremblant. Le soir, un autre groupe de voyageurs, logés dans le même caravansérail que le Mogol, lia connaissance avec ses deux domestiques, et au matin, en les rejoignant sur la route, ces voyageurs cherchèrent à entrer en conversation avec le maître; mais malgré les prières de ses serviteurs, pour la troisième fois les narines du Mogol s'enflèrent, ses yeux lancèrent des éclairs, et il commanda impérieusement aux étrangers de demeurer en arrière. Le troisième jour, le Mogol, continuant sa route, était arrivé au milieu d'une plaine déserte; ses domestiques le suivaient à distance, lorsqu'il se trouva en présence de six pauvres musulmans qui pleuraient sur le corps d'un de leurs compagnons mort au bord du chemin. C'étaient des soldats de Lahore qui revenaient à Lucknow pour revoir leurs femmes et leurs enfans après une longue absence. Leur compagnon, l'espoir et la joie de sa famille, avait succombé aux fatigues du voyage, et ils allaient déposer son corps dans la fosse béante ouverte par leurs mains; mais, pauvres gens illettrés qu'ils étaient, aucun d'eux n'était capable de lire les prières du Coran, et si l'officier voulait rendre ce dernier hommage à la mémoire du défunt, il ferait là un acte de bienfaisance dont il lui serait

tenu compte en ce monde et dans l'autre. Le Mogol ne résista point à cet appel fait à sa religion et descendit de cheval. Le corps avait été placé dans la fosse de la manière prescrite par le Coran, la tête tournée vers La Mecque. Un tapis fut étendu devant l'officier : il ôta d'abord son carquois, puis son sabre et ses pistolets, qu'il déposa au bord de la fosse. Une fois désarmé, il se lava la face, les pieds et les mains, pour ne pas dire les prières en état d'impureté, et, se mettant à genoux, commença à voix haute le service des morts. Deux compagnons du défunt agenouillés près du cadavre priaient en pleurant; les quatre autres s'étaient portés à la rencontre des deux domestiques pour que leur arrivée ne vînt pas interrompre les prières du bon Samaritain..... Soudain, à un signal, les mouchoirs sont jetés, et au bout de quelques minutes le Mogol et ses deux serviteurs étaient empilés dans la fosse béante, conformément aux pratiques des *thugs*, la tête du cadavre d'en haut aux pieds du cadavre d'en bas. Tous les voyageurs que le Mogol avait rencontrés appartenaient à une même bande de *thugs* du royaume d'Oude qui, désespérant de capter sa confiance par de mielleuses paroles, avaient imaginé ce stratagème pour le tuer et s'emparer de son or et de ses bijoux. Le Mogol, homme de forte corpulence, mourut sur le coup; ses serviteurs ne firent aucune résistance. »

Les *thugs* ne sont point les seuls malfaiteurs qui exploitent les voyageurs sur les routes de l'Inde, et il nous faut placer presque à leur niveau, pour l'atrocité des crimes et le nombre des victimes, les empoisonneurs ou *datturéas*, ainsi nommés de la substance vénéneuse qu'ils emploient le plus généralement, et qui sont répandus par centaines dans les trois présidences. Ces malfaiteurs se recrutent dans toutes les castes, empruntent tous les déguisemens qui peuvent servir leurs attentats, attentats que favorisent d'ailleurs les mœurs primitives du voyageur indigène. L'Indien en voyage profite en effet bien rarement de l'abri d'un toit : c'est au bord de la route, à l'ombre d'un bouquet de manguiers ou de tamarins, qu'il établit son domicile éphémère, c'est à la face du ciel qu'il fait les préparatifs de son dîner et goûte le sommeil réparateur qui le suit. A la faveur de ces habitudes d'une simplicité primitive, les *datturéas* en campagne s'associent aux voyageurs, et lorsqu'ils ont établi avec eux quelque intimité, ils profitent de la première bonne occasion pour mêler secrètement le poison au *chillum* du houkah ou à la nourriture de leur compagnon, qu'ils dépouillent ensuite à loisir. Aucune organisation souterraine ne relie entre elles ces bandes, composées chacune d'un petit nombre d'individus; aussi les mesures préventives prises contre les empoisonneurs n'ont-elles pas eu le même succès que celles prises contre les *thugs*. Ce crime est si commun dans l'Inde, que nous croyons devoir reproduire ici la déposition faite devant un magistrat anglais par un fakir dont les *datturéas* avaient empoisonné le fils pour s'emparer d'une couverture d'une valeur de 12 anas (1 fr. 80)!

« Je demeure dans une cabane près de la route, à un mille et demi de la

ville, et je vis des aumônes des voyageurs et des voisins. Il y a six semaines, après avoir dit mes prières, je m'étais assis à la porte de la cabane en compagnie de mon fils, âgé de dix ans. Une couverture que j'avais achetée la veille était étendue près de lui. Un homme accompagné de sa femme et de ses deux enfans, l'un plus jeune, l'autre plus vieux que mon fils, vint s'arrêter près de nous. Ces voyageurs pétrirent leur pain, le mangèrent, et nous donnèrent une quantité suffisante de farine pour faire deux galettes, que je préparai immédiatement. Je mangeai la moitié d'une, et mon fils acheva le reste. Quelques instans après avoir pris cette nourriture, nous devînmes stupides, je vis mon fils s'endormir et l'imitai bientôt. Au réveil, j'étais dans une mare d'eau voisine, et comme fou. J'eus cependant l'instinct d'en sortir et de me traîner jusqu'à la cabane, où je trouvai mon fils qui respirait encore. Je m'assis à ses côtés, mis sa tête sur mes genoux, mais il expira peu après. La couverture neuve avait disparu. La nuit était venue, je me levai et errai au hasard aux alentours en ramassant je ne sais pourquoi des brins de paille. J'étais encore tout insensé au jour, quand des voyageurs m'apprirent que les loups avaient mangé le corps de mon pauvre enfant. Je revins alors machinalement à la cabane, ramassai ses os dispersés, et les ensevelis. Le troisième jour seulement, je repris complétement mes sens, et appris que des blanchisseuses qui m'avaient trouvé sans connaissance m'avaient porté à la mare dans l'espoir que la fraîcheur de l'eau me ramènerait à la vie. Elles n'avaient pas essayé ce remède pour mon fils, dont l'état leur avait paru désespéré. A quelques jours de là, on me mena à la police, et là, sur les recommandations des voisins, qui avaient peur d'être inquiétés si la vérité était connue, je déclarai que mon fils avait été dévoré par les loups pendant son sommeil. »

Les crimes dont il nous reste à parler ne sont plus propres exclusivement aux populations et au sol de l'Inde. L'attentat connu sous le nom de *dacoït*, qui se commet sur une échelle effrayante dans les domaines de la compagnie, rappelle dans tous ses détails ces sanglantes expéditions des chauffeurs qui vers la fin du siècle dernier désolèrent certains départemens du nord de la France. A la nuit, une bande d'individus, la figure masquée ou noircie, envahit une maison, saisit ses habitans et se livre contre eux aux plus horribles sévices jusqu'à ce qu'ils aient dénoncé les endroits où sont cachés leur argent et leurs bijoux. Un mode de torture fréquemment employé par les *dacoïts* consiste à allumer des étoupes dont ils ont préalablement entouré les mains et les bras des prisonniers et à alimenter d'huile ces flambeaux vivans jusqu'à ce que la douleur ait forcé les victimes à révéler le secret de leur trésor. Les *dacoïts* se distinguent en *dacoïts* d'occasion, qui exercent ouvertement quelque honnête industrie et ne se livrent au brigandage que par intervalle, et en *dacoïts* de profession, qui n'ont d'autre moyen d'existence que le fruit de leurs rapines. Ces derniers vivent en commun dans des repaires sous les ordres d'un chef reconnu, et se recrutent de tous les mauvais

sujets du pays. Il y a même des castes de la population native qui sont vouées au *dacoït* de génération en génération : telle est celle des *kechucks*. Quelques chiffres officiels suffiront pour faire comprendre l'étendue des déprédations des *dacoïts*. Pendant les années 1833, 1834, 1835 et 1836, les tribunaux anglais eurent à juger 14,168 individus prévenus du crime de *dacoït;* sur ce nombre, 4,665 furent condamnés à subir la peine de mort ou celle de la transportation.

Pour donner une idée exacte des crimes qui se commettent dans l'Inde, il faudrait encore dresser non-seulement la liste de cette triste progéniture de la misère et des passions, — le meurtre, le viol, le faux, le parjure, l'adultère, — mais faire remarquer que les crimes de l'Inde sont empreints d'un caractère de férocité que l'on ne rencontre pas dans la société européenne. La férocité du bourreau et le stoïcisme de la victime chez les hommes de l'Asie ne le cèdent en rien au stoïcisme et à la férocité des peaux-rouges de l'Amérique, et il se commet journellement dans les domaines de la compagnie des crimes dont les détails effraieraient le tortureur le plus expert du moyen âge. Soit que le sens moral de l'Indien ait été dégradé par des siècles d'abrutissante tyrannie, soit que sa chair et ses nerfs soient plus rebelles aux souffrances que la chair et les nerfs de l'homme d'Europe, l'instinct de la torture semble inné dans les populations natives. Le père punit son fils vicieux en injectant du poivre rouge dans ses yeux. Un fermier a-t-il à sévir contre un serviteur infidèle, il l'expose des heures entières en plein soleil, bras et jambes liés, ou l'enferme dans un étroit réduit, sur un lit de chaux en poudre. Il est dans les mœurs de la police, pour obtenir des aveux, d'appliquer des moxas aux prisonniers et de les suspendre par les cheveux ou les moustaches. Enfin les voleurs, les voleurs eux-mêmes, ne se gardent pas la foi jurée, et l'on raconte qu'un voyageur qui avait saisi par les pieds un voleur rampant sous la partie inférieure de sa tente ramena bientôt à lui un cadavre décapité : les complices du voleur s'étaient mis à couvert, par cette mesure sommaire, contre toute possibilité de révélations. Longue et extraordinaire serait la liste des exécrables moyens auxquels l'homme de l'Inde a recours pour satisfaire ses passions ou sa cupidité; mais parmi les plus extraordinaires serait sans contredit celui qui consiste à donner la mort en introduisant dans les entrailles de la victime un bâton effilé. Ce mode de destruction est tellement répandu dans l'Inde, qu'il est même pratiqué par des enfans! Parmi les criminels traduits devant les tribunaux de l'Inde, on compte souvent de précoces scélérats qui tuent par ce procédé un petit camarade pour s'approprier ses bracelets et ses colliers.

Les tortures physiques ne sont pas les seules qui soient pratiquées dans l'Inde pour mener à criminelle fin criminels projets, et les secrets les plus raffinés de l'industrie moderne du chantage sont exploités en ces pays lointains avec un succès d'autant plus grand que l'esprit de caste, la crainte de la dégradation sont les seuls sentimens qui exercent une puissante action sur l'homme de l'Inde. Il y a quelques années, le tribunal de Meerut eut à juger des natifs accusés d'homicide sur la personne d'un de leurs parens, et il fut prouvé que les meurtriers n'avaient fait que se rendre aux instantes supplications du défunt. Ce dernier, poursuivi par la colère d'un officier de police qui le menaçait de faire promener, s'il ne se tuait pas, sa femme à visage découvert sur un âne dans les bazars, et n'ayant pas la force de se détruire de ses propres mains, avait exigé de ses parens qu'ils prévinssent, en lui donnant la mort, le déshonneur dont cette exhibition eût souillé lui et les siens. Dans un autre ordre d'idées se commettent des crimes non moins étranges. Ainsi, pour appeler sur un ennemi la vengeance céleste qui poursuit l'homicide, des hommes ou des femmes viennent s'accroupir à sa porte et s'y laissent mourir de faim, sans qu'il soit possible de les en chasser ou de leur porter secours. Les mêmes superstitions poussent des pères à immoler leurs enfans. Un planteur d'indigo nous a raconté qu'ayant acquis un nouveau domaine, il fit ensemencer certaines portions de terrain malgré les réclamations d'un *ryot* qui s'en prétendait propriétaire. Un matin, le *ryot* vint le trouver en compagnie d'un petit enfant de cinq ans environ, et ses nouvelles instances n'ayant point été écoutées, le natif termina l'entretien en affirmant au propriétaire, au milieu des plus horribles malédictions, que le sang de son enfant qu'il allait tuer en sortant retomberait un jour sur sa tête. La menace fut en effet exécutée par cette bête féroce, qui brisa le crâne du pauvre petit contre un arbre à quelques pas de la maison du planteur. Les annales de l'Inde abondent en exemples de crimes inspirés par ce fanatisme étrange. Il y a quelques années, un brahme de Dinapore, dans le désir d'attirer sur un de ses collègues le châtiment que Brahma réserve à quiconque ôte la vie à l'un des membres de l'ordre sacré, se renferma dans un petit temple et y mit le feu. Secouru par la police, cet homme mit à profit cet incident, et, dans l'espoir de faire d'une pierre deux coups, si l'on nous passe cette locution vulgaire, employa ses derniers momens à accuser de ce meurtre son ennemi, qu'il livrait ainsi à la colère des hommes en attendant qu'il eût à subir son châtiment dans l'autre monde. Heureusement pour l'accusé, il fut prouvé facilement qu'il n'avait pu participer au meurtre, car la porte du temple, fermée en dedans, n'avait pu l'être que par l'accusateur lui-même.

Les fraudes ténébreuses sont surtout mises en œuvre dans les cas d'adultère. Il n'est presque point d'exemple que la loi qui punit ce crime ait été appliquée; le mari outragé se venge assez généralement par des moyens détournés : quelquefois il saisit l'amant dans sa maison, et porte contre lui une accusation de vol ou de tentative de meurtre, accusation que l'épouse coupable soutient invariablement de son témoignage. Nous avons parlé avec tant de détails, en traitant de l'administration anglo-indienne, des obstacles que les habitudes de mensonge et de parjure des natifs opposaient à la mission du juge et du magistrat, que nous ne reviendrons point sur ce triste sujet. Nous devons toutefois constater que certaines réformes imprudentes ont contribué à aggraver l'étendue du mal. Il faut citer, en première ligne, la mesure qui a supprimé le serment sur les eaux du Gange ou sur le Coran, que l'on exigeait du témoin suivant sa religion. Sans croire que ces sermens pussent lier les natifs d'une manière irrévocable à la cause de la vérité, il faut reconnaître que ces engagemens solennels avaient sur des esprits superstitieux une influence réelle que ne possède en aucune manière la simple déclaration qui les a remplacés. C'est là une concession faite à cet esprit d'intolérance religieuse si puissant en Angleterre, que la pratique a condamné, et contre lequel s'élèvent aujourd'hui les réclamations des sommités de la magistrature indienne. De plus, la loi anglaise, qui punit le parjure d'un emprisonnement de trois à neuf ans, est insuffisante dans bien des cas. Trop sévère lorsqu'il s'agit d'un faux témoignage qui n'a d'autre but que d'assurer l'impunité de quelque léger forfait, elle est trop indulgente pour le parjure qui fait peser sur un innocent une condamnation capitale.

Les lois en vigueur dans les domaines de la compagnie se composent d'un mélange du code musulman et des lois anglaises, dans lequel la législation orientale a dépouillé toute sa sévérité primitive. La peine de mort, la transportation, la prison avec ou sans travaux forcés complètent la liste des châtimens dont les tribunaux de l'Inde punissent les divers attentats contre les personnes et les propriétés. Les sentences capitales ne sont portées que dans le cas de meurtre avec préméditation et sont exécutées au moyen de la potence. Puisque le nom du funèbre instrument est venu sous notre plume, nous citerons un détail qui nous semble caractériser avec une singulière originalité les superstitions et l'apathie de la race indienne. Jusqu'à ces derniers temps, il arrivait souvent que les condamnés marchassent à la mort précédés de musique, couronnés de fleurs, et qu'achevant de leurs mains les préparatifs du supplice, ils mourussent au milieu des applaudissemens de la foule, dont les préjugés imbéciles transformaient le châtiment légal en un holocauste volontaire offert

à quelque divinité impure de l'olympe de Wishnou. Un règlement récent a mis fin à ces scandaleuses démonstrations dont les *thugs* condamnés à mort avaient pris soin surtout d'entourer leurs derniers momens. Si les superstitions natives peuvent adoucir pour le condamné les angoisses de la peine capitale, elles lui rendent beaucoup plus pénible celle de la transportation, qui est subie dans les établissemens de Penang, Moulmeïn et Singapour. Le fait d'un voyage sur mer étant suffisant pour priver de sa caste non-seulement le voyageur, mais encore toute sa famille, la puissance de préjugés puérils concourt en cette occasion à augmenter la sévérité du châtiment légal.

La peine de la prison, qui vient en troisième ordre sur la liste des moyens de répression dont disposent les tribunaux de l'Inde, est subie dans des maisons centrales établies aux chefs-lieux des districts, et les prisonniers sont astreints à travailler, soit, en dehors de l'enceinte de la prison, à l'entretien des routes ou autres ouvrages d'utilité publique, soit, à l'intérieur, aux divers métiers qu'ils peuvent connaître. Le plan de construction et la discipline intérieure étant à peu près les mêmes dans toutes les prisons de l'Inde, on aura une idée assez complète du système pénitentiaire en usage dans les domaines de l'honorable compagnie, en nous suivant dans la geôle d'Alipore, située près de Calcutta.

Qu'on se figure un vaste bâtiment rectangulaire, aux toits en terrasse, dominé aux quatre coins par de petites tours sur lesquelles veillent des sentinelles. A la porte extérieure de la prison, le magistrat qui veut bien m'en faire les honneurs m'offre en signe de bienvenue un *revolver* et un gros bâton. Ainsi équipés, nous franchissons l'enceinte du sombre lieu, sous la garde de six *policemen* en turban rouge, le cimeterre à l'épaule. Devant nous s'étend une grande cour au milieu de laquelle est creusé un vaste bassin tout rempli de poissons. De chaque côté de la cour s'élèvent les bâtimens à un étage, qui servent de logemens aux prisonniers. Ce sont de grandes salles qui ouvrent sur la cour par de hautes fenêtres grillées, et qui offrent une assez grande ressemblance avec les habitations réservées dans les jardins zoologiques aux célébrités du règne animal. Des nattes roulées, quelques coffres, composent tout le mobilier de ces salles, où règne d'ailleurs la plus minutieuse propreté. Les condamnés sont au travail, et réunis dans divers ateliers qui forment l'enceinte extérieure de la prison. Ici l'on émonde le riz, ou l'on moud le grain qui sert à la nourriture des prisonniers. Là travaillent des menuisiers, des serruriers, des tisserands, des selliers, des cordiers; plus loin sont des moulins à huile dont les détenus tournent les meules; voici enfin une papeterie où l'on fabrique le papier grossier employé par

l'administration pour les documens natifs. Ce qui me frappe surtout, c'est que je n'éprouve pas ce sentiment de terreur involontaire dont on ne peut se défendre lorsque l'on visite en Europe les terribles lieux consacrés à l'expiation des crimes. Quelle différence en effet entre cette prison à ciel ouvert, où l'air et la lumière circulent de toutes parts, et une prison de la vieille Europe avec ses murs élevés, ses longs corridors sombres où retentit le grincement des verrous! De plus, le condamné de l'Inde, bien que souvent terrible en ses vengeances (car ce n'est pas par un luxe de précautions oiseuses que mon conducteur, marqué au visage d'une blessure vieille à peine de quelques mois, s'est armé avant d'entrer dans l'enceinte de la prison), le condamné de l'Inde ne présente pas ce front désespéré, marqué du signe de Caïn, que l'on retrouve chez les habitans des bagnes et des prisons du continent civilisé. Calme et résigné, il vaque en silence à ses occupations, et porte sans honte, sans remords et sans effronterie le pagne et les deux anneaux reliés à une chaîne qui composent la livrée de la prison. Ma qualité d'étranger me donnait des titres à être admis auprès des *lions* de l'endroit. Ils m'apparurent d'abord sous les espèces de dix-sept *thugs*, qui à un signal vinrent s'accroupir autour de moi en posture de singes assis sur leurs queues, cette posture favorite et inexpliquée de l'homme de l'Inde. Je ne crois pas parler trop avantageusement de mes mœurs en affirmant ne m'être jamais rencontré en plus mauvaise compagnie, car de ces dix-sept *thugs* le plus innocent avait au moins sa douzaine de meurtres sur la conscience. C'étaient d'ailleurs presque tous des personnages à longue barbe blanche, aux traits austères, qui eussent offert des modèles très convenables à un peintre curieux de reproduire sur la toile de respectables têtes de vieillards, pères de l'église, ermites ou patriarches. L'on me conduisit ensuite vers des cellules où se trouvaient enfermés, soumis à l'emprisonnement solitaire, quelques caractères indomptables de la prison. Jamais je n'oublierai les traits d'un des hôtes de ces sombres repaires, un homme de trente ans environ, de haute stature et d'une admirable figure, qui, de la muraille où il était attaché par une lourde chaîne, lança sur notre cortége un regard plein de dépit et de colère dont je pus difficilement soutenir l'éclat. Cet homme, prisonnier de distinction et traité comme tel, était, me dit-on plus tard, un chef de voleurs des hauts pays condamné à la transportation. Pendant le trajet de Delhi à Calcutta, il avait fait promesse au sous-officier chargé de l'accompagner d'une récompense de 2 lacs de roupies (500,000 francs), s'il voulait prêter les mains à son évasion. Les détenus commencent le travail à sept heures du matin; à onze heures, il leur est accordé une heure et demie de repos, et ils reprennent ensuite le travail jus-

qu'à cinq heures du soir. Chaque détenu reçoit comme ration journalière une livre et demie de riz ou de gruau.

Tenue comme elle l'est, avec une discipline et une propreté remarquables, la geôle d'Alipore le cède cependant, sous beaucoup de rapports, à celle d'Agra. Entrons un moment dans l'enceinte de la prison du chef-lieu des provinces nord-ouest. La maison centrale d'Agra s'élève au milieu de la ville, en face de la cathédrale catholique : position pleine d'inconvéniens pour les habitans voisins, et qui a depuis longtemps excité de vives réclamations. L'établissement n'a pas été bâti sur un plan régulier, mais en raison des besoins du service; toutefois les bâtimens de construction récente ont été disposés de manière à rayonner vers un centre commun, système de construction qui rend la surveillance beaucoup plus facile. Aux alentours de la prison, des escouades de détenus, les fers aux jambes, s'occupent de travaux de terrassement, de coupe des pierres, avec un zèle qui rappelle celui des travailleurs des ateliers nationaux de 1848. Une allée flanquée de murailles élevées conduit de l'enceinte extérieure à la seconde porte de la prison; de droite et de gauche se tiennent des groupes de natifs qui attendent avec une égale apathie l'heure de la liberté, l'heure de l'écrou ou du travail extérieur. Au guichet de la seconde enceinte, quatre hommes et un caporal remplacent les gardes du corps au turban rouge et au pittoresque cimeterre chargés de protéger la personne du visiteur à la geôle d'Alipore, et la visite commence par les condamnés à vie. Réunis dans des sortes de parcs grillés au milieu desquels s'élève le bâtiment qui leur sert de logement, ces hommes s'occupent à des travaux de corderie et de toilerie grossière. Quelques-uns parmi eux sont encore marqués au front d'un stigmate indélébile, quoique cette peine ait été rayée depuis plus de vingt ans du code anglo-indien. On me fait remarquer que les condamnés à vie sont plus faciles à conduire que les autres hôtes de la prison, la très grande majorité se composant plutôt d'hommes poussés au meurtre par des passions violentes, la jalousie, la vengeance surtout, que de scélérats endurcis dans le crime.

Les condamnés à temps sont disséminés dans de vastes ateliers bien aérés, où ils se livrent aux professions les plus diverses. Voici des relieurs, des selliers, des faiseurs de tapis, des imprimeurs, des lithographes. L'un de ces derniers me remet au passage un plan de Sébastopol qui vient de sortir à l'instant de dessous la pierre. Dans tous ces ateliers règne un silence profond; l'attitude des détenus est pleine de soumission, et en effet les hommes indisciplinés sont employés à des travaux pénibles. On les occupe aux moulins à blé, à huile, surtout aux pilons qui préparent la filasse pour la fabrication du papier. Chaque bras de levier est armé à son extrémité d'une

douzaine de travailleurs, qui, un pied sur un talus, impriment de l'autre un mouvement de va-et-vient à la machine. Ces groupes de corps noirs et nus ruisselant de sueur, ces figures au regard haineux, à la chevelure inculte, suspendues entre ciel et terre, ont un aspect diabolique qui me rappelle à la mémoire certains détails de la grande œuvre de Michel-Ange. On fera remarquer toutefois que ces travaux pénibles, surtout sous le ciel brûlant de l'Inde, sont beaucoup moins redoutés des détenus que l'emprisonnement cellulaire, qui, dans l'établissement pénitentiaire d'Agra, sert à réprimer les infractions graves à la discipline. Les cellules sont réunies dans un bâtiment spécial; à la porte de chaque cellule, une notice donne en langue native le nom, la nature du méfait, la durée de la peine, et, détail marqué au triple sceau de l'excentricité britannique, le poids du prisonnier à son entrée en cellule. Des moyennes prises sur des expériences multipliées permettent, dit-on, d'établir que le régime cellulaire est infiniment favorable aux détenus, et qu'il leur communique un embonpoint comparable à celui que le racahout des Arabes communique, comme chacun sait, aux belles sultanes, dont il est la nourriture habituelle. Le hasard semble vouloir me donner une preuve de ce fait intéressant de pathologie indienne, car, dans une cellule que je me fais ouvrir sans la moindre préméditation, je me trouve en présence d'un brahme du plus plantureux aspect.

Dans les cellules, les détenus sont astreints à moudre par jour une certaine quantité de grain, ou à imprimer un nombre donné de rotations à la roue d'un régulateur dont le cadran, placé à l'extérieur de la cellule, fait connaître à chaque instant au gardien à quel point de cette tâche d'écureuil laborieux en est arrivé le prisonnier. Pendant deux heures chaque jour, les détenus des cellules sont conduits dans des loges à ciel ouvert où ils peuvent prendre quelque exercice et faire leurs ablutions. Un des hôtes de ces cages est un jeune garçon de douze ans au plus, qui cherche, par des cris lamentables, à éveiller la pitié de l'officier qui veut bien me faire les honneurs de l'établissement. Il existe dans la geôle d'Agra un assez grand nombre d'enfans qui sont tous réunis dans un atelier séparé, et auxquels tout contact avec les détenus est sévèrement interdit. Ce n'est pas sans étonnement que j'appris que de ces petits drôles, à peine au sortir de l'enfance, plusieurs étaient frappés de condamnations à vie. Parmi ces derniers était un précoce scélérat de quatorze ans au plus, hôte déjà ancien de la prison, et condamné pour avoir assassiné une petite fille dont il avait volé les bracelets et les boucles d'oreilles; c'était du reste le plus intelligent de la bande, et, sur l'ordre de mon compagnon, il me donna sans difficulté des preuves de son savoir, en me récitant avec une volubilité d'écolier, d'une voix argentine, ce qu'on

me dit être une table de multiplication. Près de l'atelier des jeunes détenus se trouvent les bâtimens de la prison consacrés aux femmes, où jamais homme ne pénètre qu'en présence du directeur. Vêtues de robes sombres et accroupies sur deux rangs au milieu de la cour, les détenues défilent en silence sous le regard sévère d'une femme d'un aspect vraiment imposant, et qui exerce parmi elles une autorité toute despotique. La majorité des détenues est condamnée, m'assure-t-on, pour crime d'infanticide.

Les détenus prennent leurs repas en commun dans une salle à manger à ciel ouvert, d'un aspect trop pittoresque pour que je n'en dise pas quelques mots. Dans la cour attenante à chaque atelier, des cases de deux pieds carrés, séparées entre elles par des relèvemens de deux ou trois pouces, sont disposées en échiquier sur le sol. A l'heure du repas, le détenu vient s'accroupir dans la case qui lui a été assignée, et reçoit là sa ration, que des cuisiniers ont fait bouillir à des fourneaux placés sous des arcades peu distantes (1).

Ce n'est pas toutefois sans difficultés que l'on est parvenu à établir le système de la nourriture prise en commun dans les geôles du pays, et cette réforme, lorsqu'elle fut mise pour la première fois en pratique, prit les proportions d'une question politique de la plus haute importance. Autrefois le gouvernement allouait à chaque prisonnier une somme de 1 *ana* (0 f. 137) par jour, sans se préoccuper autrement des détails de sa nourriture et de l'emploi de son temps. Lorsque l'exemple de la métropole conduisit le gouvernement de l'Inde à s'enquérir de l'organisation intérieure de ses établissemens pénitentiaires, et que l'on voulut soumettre les détenus à un travail régulier, l'on ne tarda pas à découvrir les inconvéniens d'un système d'alimentation destructeur de toute discipline, qui non-seulement permettait à certains détenus de faire des économies, mais encore leur assurait à tous la distraction, si agréable à l'homme de l'Inde, de préparer son repas de ses mains. Acheter lui-même ses alimens, édifier avec mille précautions son petit feu, surveiller d'un œil amoureux les péripéties de la cuisson de son riz ou de son gruau, voilà quels soins remplissaient, à sa plus grande satisfaction, la journée du prisonnier, dont l'existence, comme celle du bouffon de l'opéra italien, se résumait *à manger, boire et puis dormir!* Les premières réformes opérées dans les établissemens pénitentiaires de la compa-

(1) Le personnel administratif de la geôle d'Agra se compose de 14 officiers, 4 geôliers, 114 gardiens et 214 soldats. Quant au nombre des prisonniers, il s'élevait à 2,168, que l'on classait ainsi : 97 *thugs*, 342 *dacoits*, 166 voleurs de grand chemin, 92 condamnés pour violence, 622 assassins, 532 voleurs; le reste avait été condamné pour contrebande, parjure, viol, enlèvement d'enfans, etc. Dans ce total, 442 hommes et 83 femmes étaient frappés d'emprisonnement à vie.

gnie eurent donc pour but d'y introduire un système de travail réglé et de les pourvoir de cuisines publiques et de cuisiniers. Cette dernière réforme ne s'accomplit pas sans résistance, et plus d'un vieux serviteur du gouvernement de l'Inde, imbu des vieilles traditions de déférence aux préjugés religieux des populations, annonça, en maudissant l'innovation culinaire, que la dernière heure de la puissance anglaise dans l'Inde allait sonner à l'horloge du destin. L'expérience n'a point vérifié, comme de raison, ces lugubres pronostics, quoiqu'il ait fallu recourir dans la plupart des prisons de l'Inde à l'emploi de la force ouverte pour établir la coutume des cuisines communes (1).

En comparant les tableaux de statistique criminelle de l'Inde aux documens de cette nature publiés en Angleterre, en Écosse et en France, on trouverait que la moralité de la population du Bengale diffère peu de celle des nations les plus civilisées de l'Europe. Hâtons-nous toutefois de rendre justice aux populations européennes, il est loin d'en être ainsi. Tandis qu'en Europe l'exception infinitésimale des crimes et attentats reste seule inconnue de l'autorité et que la statistique judiciaire donne exactement le degré du thermomètre moral des populations, les documens publiés par le gouvernement du Bengale ne sont en réalité que des approximations grossières dans lesquelles une bonne partie des outrages faits aux lois ne sont pas inscrits.

Comment en effet expliquer d'une manière plausible que les crimes et délits aient augmenté de près d'un tiers dans la période de temps comprise de 1838 à 1844, sinon en disant qu'une police plus vigilante, mieux au courant des habitudes des populations, a pu mettre en lumière plus d'attentats que l'on ne pouvait le faire précédemment avec les moyens insuffisans de surveillance administrative que l'on avait eus jusqu'alors? De plus, n'est-il pas de notoriété publique, comme il a été dit plus haut, que l'administration anglaise gouver-

(1) Nous compléterons ces détails en reproduisant un tableau de statistique criminelle relatif à la présidence du Bengale, qui comprend un territoire de 174,854 milles carrés et une population de 38,817,874 habitans, soit une moyenne de 222 individus au mille carré :

ANNÉES.	CRIMES OU DÉLITS.	ACCUSÉS.	ACQUITTÉS.	CONDAMNÉS.
1838	36,893	43,787	12,191	26,669
1839	38,883	44,809	12,352	27,362
1840	41,377	47,717	13,471	28,778
1841	47,188	50,978	13,731	30,385
1842	54,673	51,108	13,751	32,242
1843	44,774	86,543	34,611	40,280
1844	43,487	82,987	30,809	45,925

nait depuis cinquante ans le pays, lorsque les ravages des *thugs* lui furent révélés pour la première fois? N'est-ce pas d'hier ou à peu près (1842) qu'il a été découvert que la caste nombreuse des *kechuks* est vouée au *dacoït?* Il y a comme une muraille indienne pétrie de mystère, de ruse, de mensonge, d'indifférence au bien et au mal, qui entoure tous les détails de la vie intérieure de la communauté native, et devant laquelle viennent se briser les efforts des magistrats les plus actifs et les plus intelligens. La corruption de la police et la crainte de ses exactions, crainte qui arrête dans bien des cas la plainte des parties lésées, sont encore d'autres argumens péremptoires à l'appui des doutes que nous avons émis sur la valeur des documens de statistique criminelle publiés par le gouvernement de la compagnie. Aussi peut-on conclure que la majeure partie peut-être des crimes et délits commis dans l'Inde échappe à la répression des lois. Nous n'essaierons point de dégager l'inconnue du problème en entrant dans le champ des hypothèses, et nous ne tirerons qu'une conclusion de ces faits divers : c'est que la moralité des populations indiennes est de beaucoup inférieure à celle des nations de l'Europe civilisée.

En peut-il être autrement dans cette communauté enchevêtrée depuis des siècles dans les superstitions les plus odieuses et les plus absurdes, dans cette communauté en tête de laquelle s'élève le brahme, le brahme sorti de la bouche du dieu Brahmah, le brahme infaillible et tout-puissant? Qu'attendre de cette omnipotence terrestre que le brahme tient de la religion, sinon d'une part une tyrannie sans limites, de l'autre la plus dégradante abjection?

Fondé de pouvoirs de la Divinité sur la terre, le brahme s'érige en dispensateur de ses bienfaits et de ses châtimens. Ici surtout ses pouvoirs sont sans bornes. La perte d'un procès, les calamités domestiques, les mille fléaux, épidémie, famine, ravages de bêtes fauves, qui peuvent fondre sur une population, sont autant d'accidens que le brahme sait exploiter avec adresse pour grandir le prestige de sa puissance aux yeux de son entourage. Il est vrai de dire que, dans les grands centres, où les natifs se trouvent en contact incessant avec les Européens, la barrière des castes a été en partie démolie. A Calcutta, par exemple, on trouve par centaines des brahmes qui, poussés par l'appât du gain, ont embrassé des professions que les dogmes de leur religion leur interdisaient; mais, en dehors des grandes villes et des districts voisins, l'influence du brahme demeure toute-puissante sur des esprits imbéciles, façonnés dès leur enfance au joug des plus folles superstitions. En traitant de l'éducation, nous avons dit tout ce qu'il y avait de défectueux et de puéril dans le système des écoles de la communauté native; mais,

outre l'éducation de l'école, il est encore pour l'homme une éducation de tous les jours, de tous les instans, l'éducation du foyer domestique. Quelle est-elle pour l'homme de l'Inde? Dès son enfance, son esprit est rétréci dans un cercle de formes mécaniques, de rites frivoles, qui constituent les pratiques de la religion hindoue. Jeunes et vieux offrent aux idoles des mets que jeunes et vieux mangent ensuite sous prétexte que les idoles sont rassasiées. Les citrouilles, les chouettes, les chacals, les plus humbles ustensiles du ménage sont érigés en divinités et adorés sérieusement comme telles à des jours consacrés. Autour de l'enfant résonnent sans cesse des chants obscènes, où l'on célèbre les exploits de dieux pervers qui ne diffèrent des hommes que par la brutalité et la perversité de leurs excès; pour premières paroles, sa bouche innocente apprend à balbutier des formules d'anathèmes destinées à attirer la malédiction d'en haut sur un ennemi. Ajoutez à ces élémens dissolvans de tout sens moral l'influence de certaines coutumes impies, telles que l'abandon des malades et l'exposition des morts au bord des fleuves. Ajoutez que dans la famille indienne la mère est réduite au rôle le plus dégradé, vouée aux fonctions les plus abjectes, moins considérée que le plus jeune de ses fils, et vous devrez logiquement et tristement conclure que l'éducation intime de la famille est exclusivement faite dans l'Inde pour dépraver le jugement, pervertir la raison, atrophier les sentimens de bonté et de justice innés au cœur de l'homme. Aussi ne doit-on pas s'étonner que le mensonge, le hideux mensonge soit à l'ordre du jour dans cette société bâtie sur l'imposture, et qu'un terrain semé comme à plaisir de tous les germes impurs qui peuvent flétrir et égarer les instincts de l'humanité ne produise qu'une impure et déplorable récolte d'êtres dépravés et criminels?

Une femme de beaucoup de tact, devant laquelle je venais de flétrir avec la plus vertueuse colère l'immoralité des populations indiennes, me posa successivement un jour les questions suivantes : « Malade, vous l'avez été sans doute, n'avez-vous pas rencontré dans ces domestiques menteurs et coquins que vous venez d'anathématiser avec tant d'éloquence un dévouement profond, les soins les plus attentifs et les plus délicats? Si vous admettiez dans votre maison en Europe un personnel de domestiques aussi nombreux que celui qui nous entoure dans l'Inde, et cela comme nous le faisons tous sans recommandations valables, sans garanties d'aucune sorte, croyez-vous que les vols dont vous seriez victime ne seraient pas autrement graves que les quelques paires de bas et la demi-douzaine de chaussettes qui manquent annuellement à votre garderobe? N'est-ce pas un fait de tous les jours qu'une jeune fille fraîchement arrivée d'Europe accomplisse, pour rejoindre sa famille, les voyages les plus lointains,

seule, sans appui, incapable de dire un seul mot des langues du pays? Une, deux ou trois fois par jour, dans un voyage qui dure souvent des mois, elle voit se renouveler la douzaine de sauvages qui portent sur leurs épaules son palanquin et son bagage, et il est cependant sans exemple qu'une femme blanche ait été insultée d'un mot, d'un geste! »

Ces questions, pour rendre hommage à la vérité, je fus obligé de les résoudre toutes à l'honneur des hommes de l'Inde et de convenir que j'avais poussé un peu loin la fougue de mes invectives. Et en effet comment, avec les idées et les habitudes de l'Europe, ces idées et ces habitudes qui malgré nous exercent une influence toute puissante sur nos jugemens, parler d'une manière impartiale et vraie de cette société où les siècles ont amoncelé tant d'élémens absurdes et bizarres, de ces hommes dont les mœurs et les instincts diffèrent autant des nôtres que leur peau cuivrée diffère de notre peau blanche? De plus, entre l'Européen et l'homme de l'Inde les relations sont sans intimité, toutes superficielles; toujours et partout le natif échappe à l'observation, à l'analyse; de l'homme, vous ne voyez que l'écorce! Vous ignorez même si des domestiques blanchis à votre service sont bons pères, bons époux, accessibles aux devoirs de la famille, aux joies de l'amitié, car la vie intime de la race asiatique est ainsi faite, qu'un voile impénétrable la protége contre la curiosité de l'étranger, et si par aventure il en saisit quelques détails, ses observations tombent sur quelque crime plus ou moins horrible que la vindicte des lois a mis en lumière. En de pareilles conditions d'incompétence, prononcer un jugement absolu sur la moralité des populations indiennes serait se mettre dans la position d'un voyageur qui, formulant, d'après la *Gazette des Tribunaux,* son opinion sur la société française, conclurait hardiment que l'homme y naît voleur et assassin, la femme empoisonneuse et adultère!

Loin donc de terminer cette étude par des paroles de malédiction et de colère contre les pauvres populations de l'Inde, nous ferons la part du déplorable héritage de misère, de tyrannie, de corruption que les siècles ont transmis aux races indiennes. Nous appellerons de tous nos vœux le jour où les lumières du christianisme, l'action bienfaisante d'un gouvernement fort et éclairé, auront élevé le bien-être et la moralité de l'Hindou au niveau du bien-être et de la moralité de l'Européen.

Mgr Fridolin.

AÏSHA ROSA

SOUVENIRS DES RIVES DU BOSPHORE.

I.

— Parlez-moi des choses éternelles, disait un soir, il y a quelque temps, à un homme que j'ai peu aimé et beaucoup connu, une femme dans cet état de cœur et à ce moment de la vie où l'on est suspendu entre l'amour divin et l'autre amour, comme ces oiseaux qui suivent les navires sont suspendus entre la mer et le ciel. De temps à autre, vous les voyez (je parle des oiseaux) toucher de l'aile ces flots sombres dont ils semblent ne s'éloigner qu'avec douleur, puis la région céleste les attire, et ils disparaissent dans le bleu, puis ils descendent encore. C'est ainsi qu'elle faisait, et qu'elle fera peut-être long-temps en dépit d'elle. Quant à lui, jugez de son existence et de ses pensées par sa réponse.

— Il y a des choses éternelles, lui dit-il, que je n'aurai peut-être pas le formidable bonheur de connaître, quoique j'aie cru les entrevoir par instant. Si elles m'étaient jamais révélées, je n'en parlerais pas, avec vous surtout, en ce lieu et à cette heure; il n'est point de lumière divine que ne me cachât votre corps, tout frêle et mince qu'il est. Mais je connais et n'ai point cessé d'admirer des choses en même temps impérissables et fugitives comme ce charme dont vous me remplissez, et que, bien longtemps après nous deux, des femmes telles que vous verseront à des hommes tels que moi. Parlons donc de ces choses-là. Encore une histoire amoureuse.

Il y avait sur les rives du Bosphore une femme qui s'appelait Aïsha Rosa. Elle était née en Asie, de là ce nom d'Aïsha. Le hasard

la fit chrétienne, de là ce nom de Rosa, qui lui convenait merveilleusement. Elle avait à peine dix-sept ans, mon Dieu, oui, si peu que cela. Ici les années viennent se poser sur les femmes sans les écraser sous leur poids. Bien loin de là, je crois que souvent elles les parent. Elles les rendent animées et harmonieuses comme des arbres où se nichent des fauvettes. — Vous riez? — Ai-je tort? — Que voulez-vous? je vous jure que je pense ainsi. Eh bien! il n'en est pas de même en Orient. Vingt ans courbent une femme dans ce pays-là. Au milieu d'un visage blanc nuancé d'un rose presque insensible, et d'une délicatesse, d'une fraîcheur qui sont l'orgueil comme le secret du harem, elle avait des yeux remplis d'une telle clarté qu'on eût dit, lorsqu'ils illuminaient tout à coup son visage, l'invasion du soleil dans un bois de myrtes. Maintenant, pour vous la faire entièrement connaître, il faut que je vous parle tout de suite d'un homme dont le portrait pourrait m'embarrasser très fort; mais, je le déclare, il ne m'embarrasse pas.

Le marquis de Claresford est devenu Anglais par hasard entre dix-huit et vingt ans. Il s'appelait Hugues d'Hériville, et menait dans un coin de la France une vie des plus retirées, quand il lui arriva cette romanesque aventure, qu'un de ses parens à un degré remontant aux temps héroïques des Normands lui laissa la pairie de Claresford. Ainsi le fils de Catherine Gordon devint un jour lord Byron. Si je parle de Byron du reste, c'est parce que Claresford lui a été quelquefois comparé sans que je sache trop pourquoi. Tous les deux, il est vrai, ont eu le privilége d'être de temps à autre le repas du vieux vautour de Prométhée; mais Byron à coup sûr était un régal plus précieux que Claresford pour l'oiseau olympien. Hugues n'a jamais fait un seul vers, et les œuvres qu'il s'est avisé un jour d'écrire dans un anglais des plus bizarres n'ont d'autre intérêt que la sincérité d'un esprit indépendant de toutes choses, excepté de ses caprices et de ses passions. Ce sont en somme d'assez mauvais livres, rappelant continuellement cet état de l'atmosphère qui fait dire aux gens de la campagne : « Voilà le diable qui marie sa fille et qui bat sa femme. » Si vous les aimez cependant, libre à vous, je ne vois pas pourquoi je m'embarquerais dans des questions littéraires. Le seul rapport qu'il y ait entre Byron et Claresford, c'est que sans mépriser, bien loin de là, en respectant la pensée, tous deux ont refusé avec opiniâtreté d'en subir la domination exclusive : l'un et l'autre ont recherché l'action, l'un et l'autre l'ont aimée; c'est Claresford, je dois le dire, dont la recherche a été la plus sérieuse, dont l'amour a été le plus vrai, le plus passionné.

Mais revenons vite à ses défauts. Avec toutes les apparences d'une humeur facile, rien au fond ne le satisfait. Il croit religieusement

à cette parole de la Genèse : « Dieu se repentit d'avoir créé l'homme. » Comment voulez-vous, dit-il, que je sois tranquille quand je suis le remords de Dieu? C'est donc, aussitôt qu'on le connaît un peu, une insupportable incarnation de l'inquiétude. Un de ses plus irritans et de ses plus déplorables travers, c'est de se prendre, et soudain et sans cesse, d'une tendresse pleine d'emportemens maladifs pour tout ce qu'il quitte : êtres, choses, lieux. Récemment, quand finit cette guerre de Crimée, où il figura dans les hussards de lord Cardigan, il fut pris d'une tristesse profonde, et il en vint à regretter jusqu'à cet affreux plateau de la Chersonèse, où, depuis que le canon se taisait, les morts seuls avaient le droit de ne pas s'ennuyer.

Sur le bateau qui l'éloignait de cette terre désolée, il n'avait que des pensées chagrines.

— Quelle maladresse! se répétait-il, et quel malheur de revenir dans une vie qu'on a eu l'heureuse fortune de quitter! Le charme souverain de la guerre, c'est qu'elle suspend, comme le sommeil, tous les ennuis de ce monde. S'en séparer, c'est le supplice que tant d'entre nous éprouvent chaque matin au moment de recommencer leur besogne journalière. — Puis, répondant avec une sincérité pleine d'amertume à cette question, l'angoisse de tous les retours : « Que vais-je retrouver? » il se disait : « Personne à qui j'apporte une joie réelle. » Dans cette course qu'il venait d'accomplir à travers le temps, l'espace et le péril, combien l'avaient abandonné! Il savait la courte haleine de ces pensées qui doivent vous suivre partout, même dans l'autre vie. De ces affections qui lui criaient : « Attends-moi, je te suis! » comme la veuve de La Fontaine à son époux, bien peu qui se fussent mises en route, pas une qui ne se fût arrêtée. Comme il avait vu les lettres devenir rares, puis disparaître, en passant par toute sorte d'étranges phases! Ces inquiétudes passionnées qu'elles exprimaient d'abord faisaient place à une indifférence amenée par la monotonie d'un même péril, puis cette indifférence se tournait presque en amertume, et plus d'une fois il avait cru de loin s'entendre dire : « Comment donc! vous n'êtes pas mort? » Oui, c'est ainsi que l'avait traité celle même dont vous connaissez ce regard et ce sourire qui semblent toujours faire des promesses immortelles, celle dont il a dit plus d'une fois, se laissant entraîner aux tendresses mystiques : « C'est Dieu qui me l'a enfin envoyée! »

— C'est Dieu qui la lui reprenait, dites-vous. — Eh bien! franchement, je ne le crois pas. C'était bien plutôt, convenez-en, le vieux monarque fardé du monde, le père du mensonge et de l'égoïsme, l'ennemi de tout ce qui a des ailes, partant de toutes les grandes amours, en un mot le diable, madame; mais ne parlons que

de Claresford, sur qui j'ai vraiment l'air de m'attendrir. Il voyait donc toutes les choses humaines sous les couleurs les plus lugubres, quand il entra dans le Bosphore. Ce lieu, qu'il connaissait déjà, lui causa une émotion profonde et soudaine. Il y a des momens où la nature semble nous traiter avec indifférence, d'autres au contraire où l'on dirait qu'elle songe à nous, qu'elle nous regarde. Il crut que l'Orient attachait sur lui ses yeux d'or. Jamais cette région si célébrée ne lui était apparue avec tant de charme. Le jour touchait à sa fin, la mer était aussi lumineuse que le ciel; l'Europe et l'Asie, qui en cet endroit unique du globe se regardent toutes deux au même miroir, semblaient faire assaut de beauté. C'était sur l'un et l'autre rivage le joyeux éclat du gazon, la grâce altière des arbres, enfin la gloire des montagnes. « Certainement, pensa Claresford, voilà un pays que je ne quitterai pas tant qu'il ne s'élèvera point du fond de mon cœur un de ces vents maudits qui poussent ma vie aux quatre coins du ciel. » — Et il promena sa vue, comme pour s'y choisir une demeure, sur ces amas de palais qui semblent se presser les uns contre les autres pour faire honneur au soleil et profiter de ses faveurs.

On a souvent médit des palais du Bosphore. Je les trouve d'une séduction merveilleuse. Nombre d'entre eux sont d'un marbre aussi pur que les déesses de nos parcs. Il en est plus d'un en bois peint; assurément ce ne sont pas ceux dont l'imagination a le plus à se plaindre. J'aime assez une demeure qui sourit à l'homme et qui n'insulte ni à la fragilité de son être, ni à la rapidité de ses jours. Puis le palais de bois offre des couleurs de l'effet le plus divertissant pour les yeux et pour l'esprit. C'est à l'intérieur surtout qu'il faut le voir : quoi de plus charmant que ces grandes pièces percées par d'innombrables fenêtres, et dont les lambris sont égayés par toute sorte de fleurs appartenant à des jardins impossibles! Rien ne vient à point dans ce monde. J'aurais voulu jouir de l'Orient quand j'apprenais la vie idéale dans les contes de fées. L'asile que se choisit Claresford, car il avait pris aux Anglais cette bonne qualité, qu'il mettait tout de suite ses fantaisies en pratique, était quelque chose de gai et de mystérieux en même temps. Imaginez un logis couleur de rose qu'entoure une ceinture de colonnettes et que seul sépare du Bosphore un gazon d'un vert sombre, d'où sortent çà et là quelques arbres élancés se terminant par de vastes parasols toujours baignés de lumière. Voilà le dehors de cette demeure. A l'intérieur, ce sont de vastes pièces qui se succèdent sans aucune logique, qui, au lieu des distributions savantes, des combinaisons exactes de nos appartemens, présentent une déraison pleine d'attrait. Une profusion de fenêtres laisse entrer partout une clarté qui, grâce à de

grands stores, n'a rien que de doucement souriant. Cette habitation transparente ressemble aux verres aériens destinés aux vins blonds et légers. Ainsi a pensé lord Hugues Claresford en la parcourant pour la première fois, et il s'est dit : « Puisse Dieu m'y verser au moins quelques jours la vie oublieuse et facile dont je suis altéré ! »

II.

Lord Hugues avait pour voisin ce prince Alexandre Strezza dont Bucharest gardera longtemps le souvenir. Bucharest, à coup sûr, est la ville du monde où la grande divinité païenne qu'aucun culte n'a pu anéantir, où Vénus est adorée avec le plus d'emportement, et parmi les adorateurs de la toute-puissante déesse, nul n'était plus convaincu, plus fervent, plus absolu dans sa dévotion que le prince Strezza. Aussi jouissait-il de ce bien précieux, — que, malgré une intelligence assez développée et assez fine, et qui aurait pu comme toute autre avoir ses inquiétudes, la vie ne lui offrait aucun problème à résoudre. En tout lieu où se rencontrait une femme que pussent poursuivre et atteindre ses désirs, il avait trouvé le seul but qu'il se fût jamais proposé. Malheureusement le pauvre Strezza, par une cruelle ironie du sort, était depuis quelques années fort dépourvu de la qualité qu'exigent le plus impérieusement les religions antiques. Cette compagne indispensable du plaisir, la santé, l'avait abandonné. Elle s'était enfuie aussi cruellement, que dis-je? bien plus cruellement encore qu'a jamais pu le faire, madame, la plus vaporeuse de vos illusions. Strezza était lentement consumé par une maladie de poitrine dont il demandait en vain à tous les cieux gais et bienfaisans de le débarrasser. Cet affreux mal ne changeait rien à son humeur. Aucune des pensées qui descendent dans une âme chrétienne avec les ombres de la mort ne pénétrait dans cette nature, où régnait plus que jamais la loi des sens. Quel homme horrible! me dites-vous. Certes je ne voudrais pas lui ressembler en tout point, mais je vous assure qu'il n'était pas trop horrible pourtant. C'était d'abord un garçon de la plus aimable figure. Il avait à la fois du Grec et du Slave. Ses traits, réguliers comme ceux d'une statue, étaient éclairés par un regard que la rêverie du Nord, cette pâle et lumineuse rêverie, animait de son mystérieux éclat. Puis il avait de l'esprit et beaucoup de l'esprit français, ou du moins de ce qu'on appelle ainsi, à juste titre, je le crois.

Dans l'ensemble même de la vie, Claresford s'est soustrait et se soustraira toujours à toute domination, mais nul ne subit plus complétement que lui mille influences passagères dans les phases successives de son existence. Que demain il se prenne de goût pour

quelque esprit ascétique, et il sera digne pendant huit jours d'habiter la cellule de saint Bruno. Aujourd'hui, s'il rencontre sur son chemin quelque âme éprise du plaisir avec élévation et sincérité, comme cela se trouve parfois, vous le verrez marcher dans les brodequins d'Alcibiade. En définitive, après tous ces rôles qu'il accepte dédaigneusement des événemens et des hommes, c'est la même nature qu'il laisse constamment reparaître; après le masque souriant ou austère, c'est le même visage que l'on revoit, ce front où se sont amoncelées déjà tant d'ombres, ce regard qui semble chaque jour jeter à la vie une interrogation plus ardente et plus désolée. Je veux simplement dire ceci, qu'il résolut pour quelque temps de se laisser diriger par Strezza.

Or un beau matin, pendant qu'il fumait enseveli entre des piles de coussins et entouré moitié par le tabac, moitié par la rêverie, de nuages qui lui cachaient agréablement les réalités de ce monde, le Valaque entra, s'assit à ses pieds, et lui parla à peu près ainsi :

— Savez-vous, mon cher Hugues, que vous menez une vie insipide, et même coupable, croyez-le bien? A quoi vous servent ce beau ciel, votre santé et vos loisirs, si vous ne vous associez pas au moins pour quelques jours à quelque créature belle, bien faite et d'agréable humeur, propre à vous laisser un bon souvenir? Tenez, laissez-moi vous mener ce soir chez Mme Frazzini.

Ici Hugues se permit une interrogation.

— M. Frazzini, dit-il, est mon banquier, et je le vois quand j'ai besoin d'argent; mais je ne veux rien demander à sa femme. Toute jolie qu'elle est assurément, elle possède l'art de me déplaire à un degré où ne l'ont jamais eu les plus tristes laiderons. Elle est née, je crois, à Marseille : eh bien! je trouve une cruelle analogie entre son regard et son accent. Dans ses yeux comme sur ses lèvres, il y a quelque chose d'éternellement sautillant qu'on voudrait à toute force voir se calmer un moment. Puis elle appartient à cette race malencontreuse de coquettes qui me versent le sommeil alors qu'elles s'efforcent de me causer la plus vive excitation. Je finis par m'endormir désagréablement au bruit de cette parole vide, et surtout de cet insupportable rire qui accompagne sans cesse tout ce qu'on lui dit et tout ce qu'elle vous dit. Ah! Strezza, mon cher Strezza, si vous voulez enchanter pour moi les rives du Bosphore, ne me les faites pas fouler avec Mme Frazzini.

— Je n'interromps jamais, reprit le Valaque avec calme, les gens qui disent du mal de leur prochain. Maintenant que vous avez fini votre tirade, je dois vous déclarer que je n'ai nullement pensé à vous armer contre le repos de votre banquier. Laissez-moi vous mener, vous disais-je, chez Mme Frazzini, et là vous verrez une des merveilles

de ce monde, Mlle Aïsha Rosa. Vous avez rencontré quelquefois ce vieux pacha en redingote marron, dont le palais touche au vôtre. C'est un personnage fort curieux à connaître, qui représente la Turquie civilisée. Il a eu des missions importantes en France; il a lu Voltaire et il boit du vin. Malheureusement il n'a pas porté dans un acte très récent de sa vie la finesse et le discernement dont il se pique. Il a fait un vol primitif, un vol barbare, si grossièrement patent, que le sultan a été forcé de lui infliger sa disgrâce. Le cordon est de nos jours ce que la vertu est depuis si longtemps, un vain mot. Osman-Pacha est donc en vie, peut-être même sera-t-il replacé plus tard; seulement, à l'heure qu'il est, il habite mélancoliquement les rives du Bosphore, dans un palais qu'il voudrait vendre, et avec une fille...

— Qu'il vendrait comme son palais, dit Claresford en prenant une attitude attentive.

— Ma foi, continua Strezza, vous l'avez dit, et ce serait, suivant moi, une acquisition préférable à celle du plus beau marbre, de la toile la plus vivante et la plus splendide. Rien qu'en regardant cette parfaite beauté, j'ai encore une sorte de bonheur, et certes je ne vous l'aurais pas révélée, mon cher Hugues, malgré le goût que vous m'inspirez, si la destinée ne m'avait point fait ce que vous me voyez aujourd'hui. Je ne suis pas tout à fait l'ami du Monomotapa, ajouta-t-il en souriant avec la satisfaction littéraire d'un étranger versé dans la connaissance de nos chefs-d'œuvre, mais je suis heureux de vous faire une galanterie orientale qui ne me coûte qu'un bon avis.

Claresford devint tout rêveur. Quoique sa vie soit à coup sûr une de celles qui doivent mettre à la plus rude épreuve la pureté de nos anges gardiens, il a toujours eu une répugnance instinctive pour certaines amours. Il y a bien peu de temps encore, il croyait parfois, le soir, tout à coup dans sa tente, en écoutant d'une oreille distraite le bruit lointain du canon, à de si divins mystères de tendresses! Qu'importe? ce temps-là n'existait plus. Au bout de quelques momens, il sortit donc de sa rêverie pour dire à Strezza : — Eh bien! soit, je vous suivrai chez Mme Frazzini.

Le soir même, les deux amis entraient chez la femme du banquier. Il y avait là une de ces réunions étranges, comme on peut en trouver du reste beaucoup moins loin qu'à Constantinople, une fois qu'en matière mondaine on s'est écarté des voies orthodoxes; c'était un de ces *routs* qui ont l'air, par la bigarrure des élémens qu'ils rassemblent, d'épisodes du jugement dernier. Un général polonais, une princesse arménienne, un marchand juif, un diplomate français étaient groupés auprès de Mme Frazzini. Claresford, qui

n'aime pas beaucoup à observer, quoique bien des gens lui disent sans cesse d'un air fin : « Voilà qui est curieux pour un écrivain comme vous, » Claresford se sentait déjà sous le poids d'un ennui formidable, quand Osman-Pacha fit son entrée avec Aïsha Rosa.

Aucune femme de ce livre merveilleux aussi bien par mille éblouissantes féeries que par maintes délicatesses secrètes du cœur, aucune héroïne des *Mille et Une Nuits* ne montra jamais, en levant son voile, autant de perfection qu'en montrait ce soir-là Aïsha Rosa, en traversant à visage découvert le salon de Mme Frazzini. Avec sa pâleur rayonnante, son teint de rose blanche éclairée par une lumière d'étoile, c'était une véritable apparition échappée d'un monde occulte et splendide. Ainsi pouvait être cette haute et mystérieuse dame que nous connaissons sous le nom de la lune, quand elle courait autrefois sur les gazons à la recherche de son berger.

— En vérité, dit Claresford à Strezza, voilà une étrange créature, et lui être présenté me semble aussi bizarre que d'être présenté à une fleur, à un diamant, à une gazelle, à un tableau, à quelque chose enfin d'une autre espèce que nous. J'ai envie d'aller tout simplement m'asseoir à ses côtés sans lui rien dire.

— Point du tout, repartit Strezza; ce sont manières qui ne valent rien avec les Orientaux de ce temps-ci, qu'on ne saurait trop traiter, si on veut sur-le-champ les conquérir, avec les procédés civilisés. Je vais présenter lord Hugues Claresford à Osman-Pacha, puis à Mlle Aïsha Rosa.

Ce qui fut dit fut fait, et, cette formalité remplie, Hugues se trouva installé auprès de la houri. Cette houri était chrétienne, je vous l'ai dit au commencement de ce récit. Il faut que vous appreniez en peu de mots de quelle manière notre religion avait fait cette charmante conquête. Pendant un de ses séjours en France, Osman-Pacha avait connu une vieille Irlandaise, beaucoup plus riche à elle seule assurément que la moitié de ses compatriotes réunis. Lady O'Penny se prit de passion pour Aïsha, dont la mère était morte, et qui avait à peine cinq ou six ans. Elle pria Osman de lui abandonner cette enfant, disant qu'Aïsha deviendrait sa fille. Le philosophe ottoman fit peu de résistance, et la petite Turque fut bientôt une des curiosités d'un des salons européens les plus encombrés d'excentricités de toute nature : *maestri* célèbres, anciennes beautés et vieux savans. Par malheur, il arriva que lady O'Penny, qui aimait, en vieille admiratrice d'Ossian, à être toujours enveloppée de gazes, s'embrasa un soir où d'aventure elle se trouvait seule dans son salon, au coin de son feu, après le départ de ses hôtes habituels. Quand on vint à son secours, il était trop tard; la pauvre femme appartenait à un monde meilleur, ou tout au moins à un autre monde; elle

avait laissé celui-ci tellement à l'improviste, qu'aucune de ses volontés probables ne put être accomplie. Aïsha, qui avait alors onze ans, âge où les femmes orientales sont déjà fruits dorés par les plus beaux rayons de la jeunesse, Aïsha, dis-je, fut obligée de retourner auprès de son père, et ma foi, je l'avouerai tout de suite, Turque à peu près comme devant. Elle avait reçu le nom de Rosa, c'est vrai, le jour où un académicien célèbre, qui lui avait servi de parrain, avait renoncé pour elle à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; on lui avait ensuite appris un peu de français. A cela se bornaient tous les changemens qui s'étaient opérés en elle. Le ciel l'avait faite par excellence femme du sérail. Ces deux sœurs si étroitement unies entre elles, la paresse et la volupté, semblaient guider chacun de ses pas, s'asseoir à ses pieds quand elle se reposait, la bercer quand elle dormait. Ce qu'elle savait de français lui servait à exprimer un petit nombre d'idées primitives, unique et faible parfum de cette rose; seulement, grâce à ce peu de mots d'une langue universelle, cette fleur d'Orient avait acquis encore un nouveau prix. C'est ce que sentit Osman, qui se promit de réserver comme ressource suprême, pour quelque grande circonstance, les charmes et l'éducation de sa fille.

Depuis quelques jours, cette circonstance s'était présentée. Le pacha, pour redevenir un homme élevé en dignité, avait besoin d'une somme considérable promise à un haut personnage d'Égypte. C'est là ce que Strezza savait peut-être, mais ce qu'ignorait Claresford. Tout en causant avec Aïsha, il l'avait donc trouvée adorable; ce qu'elle lui disait, ou plutôt ce qu'elle ne lui disait pas ne détruisait aucune de ses illusions. Elle avait de ces sourires qui semblent tout comprendre, et de ces regards, semblables aux dessins capricieux du foyer, où l'on voit tout ce que l'on veut. Les paroles assez vagues qui de temps en temps s'échappaient de ses jolies lèvres étaient harmonieuses et comme imprégnées de sa beauté. Claresford sentait peu à peu l'ivresse le gagner. Quand il la quitta, était-il amoureux? Non, certes; mais l'enchantement agissait, et il se promenait d'un pas rêveur dans des jardins invisibles.

Le vieil Osman, en vrai fumeur d'hachich, s'aperçut de cet état, et vint s'installer auprès de lui. La conversation s'engagea entre les deux voisins, car je vous ai dit que les demeures de Hugues et du pacha se touchaient.

— Vous avez un merveilleux palais, dit le marquis au pacha.

— Un voyage en Égypte me force à le quitter pour un mois, répondit le Turc; si vous le voulez, je vous le laisserai pendant ce temps-là pour...

La somme était si énorme, que Claresford attacha un regard étonné sur son interlocuteur, qui souriait d'un air fin.

— Seulement, reprit l'homme politique, à mon grand regret, je ne puis emmener ma fille. Je laisse Aïsha, ce qui, j'imagine, ne nous empêchera point de traiter.

Le soir, en regagnant son logis avec Strezza, Claresford disait : — J'ai acquis une Turque pour un mois au prix d'une année environ de mes revenus. Je n'ai certes point de remords pécuniaires, car l'avarice, comme dit un poète, n'a jamais appuyé ses lèvres livides sur mon cœur; seulement, à présent que je ne suis plus auprès de la femme qui m'a tout à coup fait penser, sentir et agir en vrai personnage des *Mille et Une Nuits*, j'ai comme un peu d'humiliation et beaucoup de tristesse. En suis-je donc déjà à cet amour qui, pour attendrir les belles, répand une pluie d'or au lieu de larmes? Puis, en certaines matières, j'ai encore une jeunesse singulière : je n'aime pas mettre tout à fait mon âme de côté.

— Ma foi, repartit Strezza, votre âme est bien maussade et mal avisée, si elle s'imagine bouder près de la femme dont vous serez le seigneur demain.

— Puis,... reprit encore lord Claresford, et il n'acheva pas.

III.

Mais c'est ici que commence tout le délicat et l'intéressant de mon récit. Claresford pensa à une femme que je nommerai la marquise Olympia.

— Le sot nom, me dites-vous, madame, et pourquoi?

— Parce qu'il est horriblement prétentieux.

— Peu importe; il rend parfaitement ma pensée.

— Et puis la pauvre créature ne le mérite pas.

— Vous êtes donc sûre déjà de la connaître? Eh bien! je vous jure de ne pas la maltraiter, bien loin de là. De grâce, du reste, écoutez. On jurerait qu'Olympia est Espagnole, et pourtant elle est Française, car la France a le privilége de reproduire, dans ce qu'ils ont de plus puissant et de plus marqué, les types de tous les pays. Olympia a donc le teint d'une descendante des Abencerages. Elle a l'air d'être née de quelque infidélité du Cid à Chimène. Sa frêle et svelte personne est supportée par deux de ces petits pieds ardens et fiers qui en disent plus sur une nature de femme que toutes les paroles du monde. Ses traits sont fins et arrêtés, par momens sa bouche mince devient d'un rouge impérial; ses yeux ont toute sorte de profondeurs, tantôt effrayantes, tantôt engageantes; sombres comme la nuit, ils en ont l'effroi et le charme; son sourire est de ceux qui permettent à saint Pierre de perdre ses clés : il ouvre le ciel à volonté. Voilà pour sa figure, madame. Quant à son être invisible... — Dieu seul le connaît, dites-vous... — Je crois aussi le connaître un

peu. Quoique tout le monde ait vu souvent son mari, qui est mort, même assez récemment, à la suite d'un dîner diplomatique, Olympia est née veuve. Elle est sortie veuve des mains du Créateur, comme Célimène de la cervelle de Molière. Vous êtes prête à vous fâcher, vous croyez que je tourne à la raillerie. Hélas! j'ai dans le cœur bien autre chose que de l'ironie. Eh bien! son seul rapport avec Célimène, c'est qu'elle est entourée d'adorations, et que, dans sa vie pleine de monde et de bruit, elle a toujours eu l'art de mettre je ne sais quoi d'isolé et d'indépendant. Curieuse de toute chose, sensible à toute chose, aux hommages, à l'art, à la poésie, elle avait gardé en elle une région où nul n'avait jamais pénétré. Ce fut cet Éden qu'elle livra un jour à Claresford. Étonnez-vous ensuite que toute contrée paraisse fade à ce malheureux! Quand ils se virent, ce fut un de ces amours qui arrachent à l'arbre de la vie ses fruits les plus mystérieux et les plus enivrans, mais aussi contre qui tout conspire. Les rapports mêmes de leur nature étaient de terribles obstacles entre eux. Don Juan, tel qu'on l'a fait de nos jours, cette sorte d'archange infernal qui a tourmenté tant d'imaginations du siècle, est aussi bien le patron des femmes que celui des hommes. Elle avait, comme son amant, cette soif terrestre de l'idéal qui rend semblable à une goutte d'eau l'amour qu'au premier abord on croyait plus profond et plus vaste que l'Océan. Puis enfin, car je suis bien forcé de lui reconnaître un défaut, elle n'était pas étrangère à ce sentiment des âmes superbes et attristées, l'idolâtrie personnelle. Tout lui a été miroir où elle s'est contemplée : avant-hier le monde, hier l'amour, aujourd'hui la religion.... Voilà cette fois que vous me lancez des regards furieux, vous dites tout bas que je suis un homme indigne; laissez-moi donc achever... Et quelle image plus ravissante que la sienne pouvait attirer son attention!

Enfin il est arrivé ce malheur à Claresford, c'est que peu à peu, quand il a été loin d'elle, il lui a paru comme une glace ternie et pleine de défauts désobligeans. Chez ce pauvre diable, toute une partie de la vie était arrêtée. La guerre traite en nous certaines tendresses comme les fées traitèrent la belle au bois dormant : couchées dans un coin de notre âme, ces précieuses affections conservent toute leur fraîcheur sous le voile bienfaisant d'un sommeil enchanté. Pendant ce temps, leurs compagnes, celles qui devaient avec elles cheminer dans ce monde et remonter au ciel, s'inquiètent, se démènent, se flétrissent, puis deviennent enfin cette poussière dont nous sommes remplis quand le vent de la mort nous fait tomber. Des lettres, graduées avec un art d'autant plus terrible qu'il n'avait rien de prémédité, qu'il était l'œuvre même des invincibles destins, avaient appris à Claresford d'abord que l'amour était chose périssable. Il avait répondu que c'était lui qui était fort périssable, sur-

tout quand il se promenait dans les tranchées, mais que son amour était immortel. On lui avait écrit ensuite qu'il avait bien tort de se croire parfait, qu'il avait une âme faible, impuissante, égoïste. Il avait répondu qu'il n'avait jamais cru à ses perfections, que toutefois il se sentait la force de mourir, la puissance d'aimer et le dévouement de supporter d'injustes reproches. Enfin on lui avait annoncé que son règne était passé, qu'un autre règne arrivait, qu'on était appelée par l'époux glorieux. A cela il avait eu envie de répondre que le mariage et la gloire étaient pour lui choses trop formidables et trop inconnues pour qu'il pût rien leur opposer; mais son esprit ne fut jamais porté aux saillies voltairiennes, et son cœur avait vraiment reçu une de ces blessures qui pour quelque temps ferment les lèvres. Il ne répondit rien. Voilà où il en était.

Et cependant il l'aimait, vous dis-je. Elle dominait toutes ses pensées. Joies, douleurs, espérances, rêveries, tout ce qui passait par son âme était constamment empreint d'elle. Ainsi donc rien d'étonnant si son image se dressait entre lui et cette vie d'oubli sensuel où le poussait en ce moment l'inquiétude bien plus encore que la volupté. Quand, après s'être séparé de Strezza, il se trouva seul chez lui, l'envie lui prit de revenir sur son marché de la soirée, de renoncer à la houri promise, et de quitter sur-le-champ le Bosphore, pour aller tendre de nouveau ses mains aux chaînes dont il avait adoré les meurtrissures. Oui, voilà les résolutions qu'il formait, quand on lui remit une de ces lettres dont l'écriture seule aujourd'hui encore le fait pâlir. Voulez-vous que je vous dise ce que cette lettre renfermait, ou voulez-vous le texte même? Je le sais par cœur. Vous m'en dispensez. Je n'accepte pas cette dispense. Je réclame votre attention plus que jamais.

D'abord, elle revenait sur sa vie pleine d'isolement et de tristesses. Elle avait perdu sa mère à quinze ans. Dieu ne lui avait jamais accordé d'enfans. Quant à son mari, elle ne daignait même pas en parler. Un homme enfin s'était rencontré qu'elle avait voulu passionnément aimer. Cet homme, elle avait découvert maintenant ce qu'il était, et la découverte n'était pas de nature à flatter l'amour-propre de Claresford. Jamais ce sceptre de roseau que les femmes nous donnent, quand elles nous déclarent leurs souverains, ne fut plus impitoyablement brisé. Il ne lui restait rien à ce roi déchu, pas même la dignité de l'infortune. Elle ne comprenait pas quelle action avait jamais pu exercer sur elle une nature pleine de misères, romanesque sans être idéale, rongée à la fois par des appétits grossiers et par des idées chimériques. Du reste, c'était l'amour tout entier qu'elle frappait dans cet amant flagellé. Avec plus de ferveur peut-être que de modestie, elle déclarait que décidément Dieu seul était digne d'elle. Seulement, suivant les us et coutumes de la piété mon-

daine, elle ne voulait pas d'un tête-à-tête trop exclusif avec le tout-puissant objet de ses ardeurs. On la voyait déjà, — tant elle parlait d'une manière onctueuse et austère de ces devoirs de la vie sociale qu'elle avait trop négligés, — reprendre l'abonnement sacré de l'Opéra et reparaître à toutes les fêtes obligatoires, bals, dîners, concerts, dont elle avait eu la légèreté de s'exiler. En attendant l'emploi consciencieux de son prochain hiver à Paris, elle quittait la France, où elle voulait revoir le plus tard possible celui qu'elle avait eu la faiblesse d'aimer. Elle accompagnait à Florence la vénérable comtesse Scalieri, cette Égérie des Numas décédés, qui, à l'heure de minuit, passe encore en revue, derrière sa table à thé, toute une armée de spectres en cravates blanches, dont elle est restée la souveraine. « Adieu! disait la marquise Olympia en terminant son épître. Si un jour nous devons nous retrouver, nous n'évoquerons pas des souvenirs que tout condamne; vous apporterez, je l'espère, dans la liaison nouvelle qui peut seule exister entre nous, une âme soumise, purifiée, gouvernée uniquement par les pensées auxquelles j'ai donné trop tard la direction suprême de ma vie. »

C'est alors que Claresford se tourna avec emportement vers la petite Turque. — Eh! mon Dieu, oui, madame; je dois le dire pourtant : il pleura, il pleura sur son amour étendu dans ce linceul glacé. Un instant même, la révolte s'empara de lui; il eut envie de répondre, il commença dix lettres qu'il déchira. Pour donner à sa tête embrasée un peu de fraîcheur, il ouvrit une de ces innombrables fenêtres d'où il découvrait le Bosphore. Cette vie surnaturelle que, sous un beau ciel, au sein d'un beau paysage, nous offre la nature endormie quand notre âme, aux heures nocturnes, vient la contempler avec l'avidité curieuse de Psyché regardant l'Amour, cette vie remplit son cœur d'une subite et puissante ivresse. En vérité, le site qui était sous ses yeux n'aurait point pu arracher de l'âme même de Werther le nom de Klopstock; le nom qui sortit de sa bouche malgré lui comme un cri involontaire, ce fut : Aïsha Rosa.

Le lendemain matin, il apprenait, par un message d'Osman-Pacha, que le soir, après le coucher du soleil, il pourrait prendre possession de sa nouvelle demeure. Claresford attendit avec impatience l'instant où, suivant l'expression arabe, on ne peut plus distinguer un fil blanc d'un fil noir. Cet instant venu, il se dirigea vers le palais où l'Orient, pensait-il, devait se révéler à lui. Le personnage qui le reçut était d'un aspect assez repoussant. Imaginez un petit homme maigre avec une redingote olive, un abominable *fez* tout étriqué jeté en arrière sur de longs cheveux plats, et un de ces pantalons chers aux Turcs modernes, qui, taillés à l'européenne, dans des draps beurre frais ou fleur de pêcher, ont l'air d'être empruntés à la garderobe d'un de nos comiques. Cet être ainsi vêtu s'appe-

lait Messaoud; quand il parlait, on reconnaissait, pour emprunter à la Grassini ce mot qui excitait la gaieté du glorieux exilé de Sainte-Hélène, « qu'il aurait pu être décoré pour sa blessure. » Du reste, comme Aïsha Rosa, Messaoud savait un peu de français. Osman-Pacha l'avait emmené autrefois à Paris, où il lui avait servi de majordome. C'était un serviteur intelligent, sans préjugés, capable, suivant la fantaisie ou l'intérêt de son maître, de jouer également le rôle de duègne ou le rôle tout opposé. Il salua Claresford avec le sourire discret d'un homme qui veut découvrir l'une après l'autre les instructions dont on l'a chargé. Il lui fit traverser un jardin obscur dont le fond était illuminé par une façade resplendissante. On eût dit qu'il y avait une grande fête dans cette maison pleine de lumière. Toutes les pièces ouvertes à Claresford étaient remplies de fleurs et éclairées par toutes les machines qui peuvent remplacer la lune ou les étoiles, lampes, candélabres, verres colorés de toute nuance et de toute façon. Seulement c'était dans ces appartemens lumineux une solitude complète. Claresford sentait ce charme mêlé d'un agréable effroi que nous offrent certains rêves éclos sous des souvenirs féeriques. Qui n'a erré pendant son sommeil dans de vastes salles parées, radieuses, qui semblent attendre des hôtes innombrables et que ne traverse pas une figure humaine? Alors une épouvante dont on ne voudrait pas être affranchi, car elle est mêlée d'un espoir ardent et secret, s'empare de notre âme. Qui va animer ces lieux étranges? qui remplira cette solitude magique? Une chère morte peut-être, l'héroïne disparue de quelques amours lointains qui ont sombré dans le temps. La voilà en effet, c'est l'ombre, et votre bouche sent un baiser que vous chercheriez en vain sur toutes les lèvres vivantes. Claresford, en suivant son guide, avait un peu de ces pensées, moins idéales toutefois.

Il parvint à une vaste pièce dont les murs étaient revêtus de marbre, et dont les voûtes sculptées reposaient, malgré les défenses du Coran, sur des statues dues au ciseau inconnu de quelque artiste italien. Dans ce salon était dressée une table chargée de mets, entièrement dégagée d'un côté, et de l'autre s'appuyant à un divan qui semblait attendre un couple amoureux. Là, Messaoud s'inclina et disparut derrière une portière aux plis lourds et brodés. Claresford, resté seul, sentit s'élever au fond de son âme une musique qui semblait, comme dit Shakspeare, avoir passé par-dessus un parterre de violettes. Tel devait être l'agréable état de ces preux à qui des enchanteresses allaient faire commettre quelques délicieuses sottises. Tout à coup le rideau qui s'était baissé sur le corps chétif de Messaoud se souleva et laissa voir une apparition que le Cantique des Cantiques aurait seul été digne de saluer. Aïsha Rosa s'avançait dans tout l'attrayant éclat de la parure orientale. La douce magie des per-

les, la grâce nuageuse de la gaze, la gaieté immortelle du rose, s'unissaient dans sa toilette. Quant à sa personne, c'était l'incarnation d'un désir, le rêve vivant d'une âme voluptueuse. Claresford s'avança vers elle sans lui dire un mot et la fit asseoir à ses côtés sur le divan. Ce soir-là Olympia fut oubliée, une vie nouvelle semblait commencer pour Claresford. Pourquoi cependant cette vie dura-t-elle si peu? C'est ce qu'il me reste à dire.

IV.

Quand une heure, une seule heure, on a porté à ses lèvres la divine coupe que le roi de Thulé jeta dans la mer, quand on a bu dans ce vase consacré par la pression d'une seule bouche le philtre de l'unique amour, Hébé elle-même viendrait vous offrir l'ambroisie qui recélait l'ivresse des dieux, que bientôt vous la repousseriez avec tristesse. Après avoir essayé pendant quelques jours de toutes les joies tumultueuses des sens, Claresford sentit qu'il n'avait pas échappé à l'hôte silencieux de son cœur : il appartenait plus que jamais à la marquise Olympia. Aïsha Rosa, je dois l'avouer, n'offrait que des ressources très limitées : elle ne pouvait rien donner à l'intelligence de Hugues, si ce n'est ce plaisir solitaire auquel se livrent parfois quelques esprits, d'enter une création humaine sur une œuvre divine, d'animer un être vivant de l'existence qu'ils jetteraient sur une toile ou dans un marbre. Un semblable plaisir tient du travail et lasse vite. En peu de temps, Claresford connut et épuisa toutes les émotions d'esprit qu'il pouvait tirer d'Aïsha Rosa.

Un jour elle l'avait fait rêver et sourire en lui disant naïvement qu'elle croyait aux goules, que sa nourrice allait toutes les nuits au cimetière, et le lendemain apportait aux repas un visage pâle sur lequel chaque mets faisait passer une expression de dégoût. Cette superstition orientale, échappée à l'action d'un séjour en France, avait une sorte de parfum littéraire que Claresford savoura. Ce parfum s'évanouit bien vite, et Hugues trouva de nouveau d'insupportables longueurs dans le tête-à-tête avec sa Turque. Eh bien! voyez l'étrange chose! je vous dis cela pour ne rien vous cacher; mais le sentiment d'ennui que notre homme éprouvait si souvent près de l'habitante du Bosphore n'était pas ce qui le jetait avec le plus de force aux pieds de l'image victorieuse d'Olympia. Non. Savez-vous à quel moment il sentait le besoin de rester le plus longtemps agenouillé devant cette invisible effigie, avec toute la passion mystique d'une recluse à demi morte sur son prie-Dieu? C'était précisément aux heures où Aïsha venait de lui ouvrir les seuls trésors dont elle avait la clé. Engagé dans l'ivresse des plaisirs profanes, il n'en songeait qu'avec plus de force à ses amours sacrées. Dieu en a fait ainsi

plus d'un, plus d'une surtout, et je ne sais trop pourquoi je m'extasie. Méfiez-vous de la femme qui répand sur vos pieds sa chevelure : les plus idéales des larmes, comme celles de Madeleine, ont souvent d'étranges sources. Enfin, madame, la pauvre Turque n'avait rien à se reprocher : elle avait été prodigue de ses attraits comme le printemps des fleurs, le jour de la lumière, l'aurore de la rosée, à l'instant même où Claresford prit la résolution d'écrire une fois encore à la marquise Olympia.

Voici, je crois, à peu près ce qu'il lui disait : « Je ne voulais point vous répondre; je voulais en appeler au temps contre mon amour : il y avait dans votre dernière lettre tant de cruauté, de froideur et d'iniquité! Mais c'était une folie que ce projet. Comment m'arracher à vous! Écoutez-moi. J'ai fait une étrange découverte : je sais que vous êtes vraiment mon âme. Oui, ce mot si banal dans la bouche des amans, je puis, je dois vous l'adresser en lui donnant un sens en même temps mystérieux et certain comme les révélations de la foi. Cet être multiple que j'appelle moi se compose d'un amas d'existences régies par une puissance souveraine placée en dehors de mon corps, et cette puissance, c'est vous-même, Olympia. Aussi je mène une vie singulière, et le plus fantastique des contes n'a rien de comparable aux faits journaliers dont ma nature est le théâtre. Sans cesse au sein de tout ce que les choses humaines peuvent offrir de séductions, recevant dans tous mes sens les caresses de la verdure, des fleurs, du soleil, de ces statues vivantes que sont les femmes sans amours, je souffre, et je souffre à mille lieues du pays qu'habite mon enveloppe mortelle. Olympia, ne m'accusez point de folie. Tout cela est simple et se dit en un mot : je vous aime. Quand vous me traitez avec rigueur, quand vous me jugez avec sévérité, c'est de votre part la plus déraisonnable des injustices. Je pourrais vous dire comme la créature à Dieu : « Je suis ce que tu as voulu, ce que tu veux; ôte-moi mes défauts s'ils te blessent; dissipe mes ténèbres, emporte-moi dans ta clarté, j'y deviendrai l'être radieux que tu cherches. »

Ma foi, il ajoutait bien autre chose, et tout ce qu'il écrivait, il le sentait. Il était en ce moment possédé par son amour, comme nulle créature ici-bas ne le fut jamais par aucune puissance divine ou terrestre. Il avait écrit sa lettre dans un petit salon qui, par ses fenêtres entr'ouvertes, laissait entrer un jour déjà coloré des teintes rougissantes du soir. Était-il heureux ou malheureux? Je n'en sais rien. Il éprouvait cette ivresse jugée avec tant de jalousie par ceux qui ne connaissent pas la grande vigne dont les rameaux pendent partout et sont accessibles à si peu. Tout à coup Aïsha entra, et, comme il cachetait sa lettre, se mit à jouer avec un médaillon qui était suspendu à son cou. Jamais la fille de l'Orient n'avait été si belle.

Était-ce un caprice de Claresford, était-ce un caprice du destin qui lui prêtait ce nouveau charme? Son regard avait une expression insolite; la volupté, au lieu de s'y montrer avec une candeur un peu fatigante, semblait y paraître cette fois avec toutes les recherches qui peuvent en augmenter les attraits. Par un mouvement d'une curiosité gracieuse et qu'on eût dit inquiète, elle fit jouer le ressort du médaillon qui tombait sur la poitrine de Hugues. Ce médaillon renfermait un portrait dû au pinceau d'un peintre qui n'est plus. Je soupçonne cet artiste, mort en Italie, il y a quelques mois, des suites d'une affection nerveuse, d'avoir adoré Olympia. Le pinceau d'un homme épris pouvait seul créer cette œuvre magique. Il fallait avoir rêvé bien des nuits pour reproduire, comme l'a fait l'auteur de cette peinture, ce front où, semblable aux fées des forêts allemandes, la pensée a laissé son voile, cette bouche qui peut dire tant de choses, et ce regard qui sait tout. Claresford a porté cette image au feu, jamais il ne l'a regardée sans émotion. Quand il la vit entre les mains d'Aïsha, il devint pâle. C'étaient les contrastes de sa vie présente qui s'offraient à lui d'une manière sensible : d'un côté, la créature de sang et de chair que le destin lui avait confiée, et de l'autre l'être idéal à qui toutes les lois de sa nature l'avaient soumis. Aïsha eut l'air un instant d'éprouver un sentiment de jalousie. — Laissez-moi, dit-elle, détruire ce sortilége; voilà qui parfois vous rend triste, quand je suis à vos pieds. — Et déjà elle s'était emparée du portrait, qu'elle faisait mine de briser. Claresford lui arracha ce trésor des mains en la repoussant presque avec violence. Pour la première fois une larme, qui ne semblait pas de colère, se glissa sur ce beau visage où n'avait point paru encore une expression vraiment attendrie. Vous connaissez ce soulagement qu'on éprouve quand un ciel éternellement lumineux se voile tout à coup et laisse tomber quelques gouttes de pluie. Hugues ne put s'empêcher de ressentir quelque chose de semblable à cela, puis il se dit avec une sorte de terreur : — Mon Dieu! si elle avait une âme! — Un moment il crut qu'elle en avait une en effet. Le moment fut si fugitif, que je glisserai sur ce qu'il put éprouver. Ce qui est sûr, c'est qu'il envoya sa lettre à Olympia.

Un jour vint cependant où il sembla que la Turque avait triomphé. Les semaines s'étaient écoulées, et Olympia n'avait pas répondu. Claresford se croyait tout à fait abandonné. Osman-Pacha avait écrit d'Égypte pour prolonger la location de sa maison. On avait passé un nouveau bail de deux mois à des conditions un peu moins onéreuses que celles du premier. Un vendredi du mois d'août vers cinq heures, Hugues était assis sur le gazon, entre sa maîtresse et Strezza, car le Valaque avait de son côté passé un nouveau bail avec la vie. Grâce aux ardeurs du ciel d'Orient, la flamme mystérieuse destinée à

s'éteindre bientôt dans ce corps sensuel s'était ranimée un peu. Strezza était de fort belle humeur, et Claresford trouvait le poids de son existence un peu moins pesant que de coutume. Le fait est qu'à tout homme dont le cœur n'eût pas été traversé par l'épée invisible d'une grande passion, la situation où il était eût semblé charmante. Il avait à quelques pas de lui le Bosphore même, qui baignait son jardin. Ses regards erraient sur les innombrables navires qui traversent cette voie lumineuse. Un soleil étincelant encore, mais rendu déjà clément par les approches du soir, prêtait à tous les objets de vives et suaves couleurs. Aïsha offrait aux deux amis des confitures qu'elle avait préparées de sa main. Malgré son éducation chrétienne, le plus positif de ses talens était, je crois bien, ce petit talent de sérail, dont je ne veux point médire du reste. Les confitures d'Aïsha étaient excellentes, et Strezza disait en les savourant :

— Avouez, mon cher Hugues, que ce monde est encore une assez agréable habitation. Si j'avais comme vous le bien suprême, la santé, rien ne me manquerait. Les dragons, les harpies, les chimères, tous les monstres de l'antiquité, me sembleraient moins fabuleux que les noires pensées dont votre esprit semble encore obsédé par instant.

— Ah! répondit Claresford en soupirant, vous n'avez pas aimé, Strezza!...

— Qu'ai-je donc fait? s'écria impétueusement le Valaque; un regard de femme a plus d'action sur moi que le soleil sur la neige.

— Oui, un regard peut-être, mais le souvenir d'un regard! Le bonheur et le tourment de certaines âmes, c'est l'amour sans mesure et sans trève, c'est l'amour de l'insaisissable et de l'invisible, de ce qui laisse pour unique trace une sorte de frisson charmant et douloureux dans notre cœur.

— Allons, reprit le Valaque avec un découragement souriant, voici l'ombre qui revient vous assaillir.

— Ah! mon ami, s'écria Claresford, celle à qui j'aurais pu dire comme le poète arabe : « Si je t'oublie, que Dieu m'oublie, » celle-là s'est retirée de moi. Ne me la rappelez plus. Je veux adorer Aïsha. Cet amour-là, c'est la sagesse après tout, comme le roi Salomon l'a comprise.

Oui, c'est ainsi qu'il parlait, madame, quand tout à coup cette chose puissante, pleine de douceurs étranges et de troubles secrets, cette chose qui rend impossible, même aux extrémités du monde, le vrai repos, une lettre enfin lui fut remise; il en reconnut l'écriture. Voici ce que lui annonçait Olympia :

Elle n'était pas en Italie, elle était en France, dans une chère maison, entre une rivière et des montagnes que je n'ai pas besoin de vous nommer. En cet asile, qui rappelait à Hugues tant de souve-

nirs, elle avait souffert cruellement. De là son silence. Cette maladie qu'au siècle dernier les romanciers employaient sans cesse pour punir à la fin de leurs livres les vanités et les égaremens de la matière, la petite-vérole, l'avait frappée. Sur son lit de douleur, elle avait reçu la lettre de Claresford. Cette voix lointaine, qu'elle avait entendue à une heure d'isolement, l'avait remuée. Elle ne disait pas à Hugues de revenir, mais elle lui disait qu'elle l'aimait. Elle affirmait que tout attrait visible l'avait quittée. Elle prétendait que d'un seul bond elle était tombée au plus profond des années. « Voilà, mon ami, — disait-elle avec ce tour d'esprit inattendu, le plus grand peut-être de ses charmes, — voilà qui m'offre la meilleure occasion possible de me vouer entièrement à Dieu. Eh bien ! au contraire je me sens le cœur plus atteint que jamais de tendresse terrestre. Quoique je sois peu coquette, toutefois j'aime autant ne pas vous voir. Je veux que vous le sachiez seulement, vous n'avez pas été méconnu. Il y a une créature toute remplie de votre pensée, et qui, par cela même qu'elle ne veut plus être pour vous qu'une ombre, trouve comme une jouissance et une facilité nouvelles à vous exprimer son amour. »

— Demain, s'écria Claresford en tendant cette lettre à Strezza, je retourne en France. Je la reverrai malgré elle.

— Malgré elle ! dit le Valaque après une lecture rapide. Ne voyez-vous donc pas qu'elle vous appelle ? Cette incarnation de l'orgueil, de la curiosité et du caprice veut tenter sur vous une de ces expériences qui sont le seul intérêt de sa vie...

— Ah ! mon ami, vous calomniez Olympia. Quand vous auriez raison d'ailleurs, peu m'importe. Tenez, tout me plaît en elle, jusqu'à ce post-scriptum, que je n'avais pas lu :

« La comtesse Scalieri, qui devait venir passer quinze jours auprès de moi, n'osera pas avant des années s'approcher de ma personne. Je crois du reste que nous sommes un peu brouillées, parce que j'ai eu le malheur de dire que son vaccin devait avoir terriblement perdu de sa puissance, quand le mien, un peu plus récent après tout, s'était si mal comporté. Celui qui lui a répété si obligeamment ce propos, votre ami, Maxime de Mende, a scandalisé toutes les âmes sensibles par la manière dont il a pris la mort de cette pauvre Mme d'Ervilly. Il a toujours la rage de chanter les mélodies de Schubert. On prétend que l'autre jour il disait avec une joie féroce : « La mort est une amie qui rend la liberté... »

— Vous riez, dit Claresford en s'interrompant, sans me comprendre, j'en suis sûr. Voyez-vous, Strezza, je renvoie à Mahomet toutes les Turques du monde. Ce que j'aime, c'est la femme de mon temps, de ma société, de ma civilisation, avec les travers de mon esprit et

les maladies de mon cœur. Oui, Olympia, j'adore jusqu'à vos médisances. Votre post-scriptum, avec ses nouvelles à la main, c'est le ruisseau de la rue du Bac pour l'auteur passionné de *Delphine;* il m'attendrit, il me ferait pleurer. Adieu l'Orient, adieu les houris; je veux rejoindre la femme qui me parle, qui me tourmente, qui est faite non pas de ma chair, mais de la partie la plus délicate de mon âme, qui m'amuse comme une épigramme, qui me touche comme une élégie. Je veux retrouver Olympia; je suis sûr qu'elle est toujours belle. Point de pays qui n'ait mille aspects émouvans avec le soleil! avec l'intelligence, point de visage qui n'offre mille jeux charmans!

— Suivez vos goûts et vos destinées, dit alors Strezza. Quant à moi, mon cher Hugues, je vais mieux. Nous sommes en août, je peux encore jusqu'en octobre faire figure passable en cette vie. J'écrirai à Osman-Pacha que je suis son locataire. Ce sera fort indifférent à ce vieillard. Quant à notre amie Aïsha Rosa, elle se montrera en cette circonstance assez turque pour ne point me haïr, assez chrétienne pour vous pardonner.

Les deux amis ont fait tous deux comme il avait été dit. Strezza est mort. Il repose aujourd'hui dans un joli cimetière, d'un aspect beaucoup plus musulman que chrétien, sous une pierre blanche, au pied d'un rosier. Avant de mourir, il a marié Aïsha Rosa à un prince grec. Quant à Claresford, il est auprès d'Olympia. Pour lui, la marquise n'a rien perdu. Bien loin de là, il trouve que sa beauté a pris quelque chose de fugitif, de vague, de mystérieux, qui donne un nouvel aliment à l'amour. Un seul connaît vraiment la grâce d'une femme, c'est l'homme qui passe sa vie à la contempler. Celui-là saisit maintes choses dont les autres n'ont pas le secret. Il a des révélations inattendues, des apparitions divines, et tout à coup il s'écrie : « La voilà! c'est celle que je cherchais, celle que j'adore. » Aïsha Rosa, dit Hugues, dans toute l'écrasante réalité de ses charmes, ne vaut pas une seule des visions que me donne Olympia.

— Tout cela prouve, répondit la personne à qui ces choses étaient débitées, la puissance souveraine de l'idéal.

— Non, madame, cela ne prouve rien, si ce n'est ce singulier, ce fatal besoin, que nous ressentons à certaines heures, d'arracher aux profondeurs de notre âme, pour les produire au jour, des pensées qui pourraient dire à celui dont elles émanent, comme tant de créatures à Dieu : « Pourquoi nous as-tu tirées du lieu où nous reposions? »

PAUL DE MOLÈNES.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME

CALIGULA, CLAUDE ET NÉRON.

Caligula, ses portraits. — Accroissement de la demeure et de la puissance impériales, monumens insensés. — Cirque, amphithéâtre, divertissemens de Caligula. — Claude au camp des prétoriens. — Œuvres de Claude, son aqueduc, son port, son émissaire. — Les contradictions de sa nature et ses portraits. — Mort de Messaline dans les jardins de Lucullus. — Agrippine, temple de Claude. — Néron, ses prétentions d'artiste, portraits qui les rappellent. — Corbulon. — Poppée. — Sénèque. — La littérature sous Néron. — Conspiration de Plautius Lateranus, tombeau de la famille Plautia. — L'art sous Néron. — Tombeau de Pallas, les affranchis. — Néron dans le cirque et sur le théâtre. — La Maison-Dorée. — Incendie de Rome, Rome rebâtie. — Thermes et villa de Néron. — Mort de Néron et sa sépulture. — Golfe de Naples, meurtre d'Agrippine.

Le despotisme, établi à Rome avec tant de prudence par les deux premiers empereurs, au troisième en est arrivé à sa période de folie. Ce danger le menace toujours, et il ne s'est pas écoulé beaucoup plus de temps entre Pierre Ier et Paul Ier en Russie; mais dans l'empire romain, on doit le reconnaître, la puissance illimitée a un caractère d'extravagance particulier. La démence de la tyrannie, chez Caligula, chez Néron, chez Domitien, chez Commode, chez Caracalla, chez Héliogabale, ne saurait se comparer à rien dans l'histoire moderne. Pour trouver quelque chose de pareil, il faut aller le chercher à la cour des despotes d'Orient. On a dit que Caligula avait bu un philtre qui l'avait privé de la raison, on en a dit autant de Masaniello : le vrai philtre qui rendit insensés l'empereur romain et le pêcheur de Naples, ce fut le pouvoir absolu. Caligula était le fils du

(1) Voyez les livraisons du 15 octobre et du 1er novembre.

grand et sage Germanicus, il avait été élevé par la vertueuse Agrippine : ses commencemens ne furent pas entièrement mauvais; mais, jeune, il se trouva en possession d'une autorité sans bornes, et il en perdit l'esprit.

Caligula débuta par l'hypocrisie, jusqu'à lui début obligé de l'empire. Pour se faire adopter par Tibère, il s'appliqua aux lettres, que Tibère aimait, et y réussit. Bien que détestant son prédécesseur, qui avait voulu le déshériter, il prononça son éloge funèbre en pleurant. Il montra pour la mémoire de sa mère Agrippine et de ses deux frères une piété inspirée probablement par sa rancune contre Tibère, qui les avait persécutés et avait voulu l'exclure lui-même. Monté sur le trône, il affecta d'abord, comme avaient fait Auguste et Tibère, une déférence hypocrite pour le sénat, dont il se disait l'élève et le nourrisson, prodigua des largesses aux soldats et à la plèbe romaine, qui l'appelait son poulet et son poupon, si bien que le trésor ne tarda pas à être épuisé, et c'est alors que pour le remplir il eut recours à toutes les violences. Il adopta surtout le moyen le plus expéditif qui fût à sa disposition : il fit mourir tous ceux dont il voulait hériter. Bientôt il donna au monde le spectacle d'un tyran fantasque, ne souffrant jamais la liberté et ne permettant pas toujours l'adulation. Lui aussi, comme Tibère, se contraignit d'abord et se masqua; puis, las de feindre, il se mit à l'aise et fut franchement un monstre.

Les traits de Caligula étaient réguliers et beaux; mais tous ses portraits leur donnent une expression violente et sinistre, image vraie de cette âme cruelle et troublée. On reconnaît le *frons lata et torva*, le front large et sombre dont parle Suétone; on lit sur son visage le *natura sæva et probrosa* du même auteur et le *turbata mens* de Tacite. D'ailleurs nous savons qu'il s'étudiait à donner à ses traits une expression farouche. Nulle part cette expression n'est plus frappante que dans un buste en basalte du Capitole. Cette pierre noire et durcie par la flamme convenait merveilleusement pour rendre la dureté implacable, l'ardente férocité et la noirceur de l'âme de Caligula. Une statue du Vatican montre le successeur de Tibère la tête un peu penchée et jetant de côté un regard menaçant et triste. Il avait cet air-là le jour où, mécontent de la populace du cirque qui n'applaudissait pas à son gré, il s'écria : « Plût au ciel que le peuple romain n'eût qu'un seul cou! » — et non pas une seule tête, comme on traduit communément. — Ses statues seraient plus ressemblantes, si elles le représentaient dans les costumes honteux et insensés dont il aimait à se revêtir, portant des robes à manches et des bracelets, ou bien déguisé en dieu, en Jupiter, en Neptune, en Mercure, quelquefois en Vénus. Il faudrait, pour achever le portrait de ses folies, que nous eussions cette image de Caligula

en or qu'il avait placée dans son propre temple, et qu'il habillait chaque jour d'un vêtement pareil à celui qu'il portait lui-même. Étrange idée qui ne ressemble à rien, si ce n'est à cet usage bizarre des anciens Mexicains, lesquels, quand le roi était malade, plaçaient sur la face de leurs idoles un masque en pierre ressemblant à ce roi! Du reste, un rapprochement avec des peuples qui immolaient des victimes humaines n'a rien de bien extraordinaire quand il s'agit de Caligula.

On voit à plusieurs de ses statues la *caliga*, cette espèce de chaussure militaire à laquelle il dut son surnom. Enfant des camps, le fils de Germanicus avait reçu de l'armée ce sobriquet guerrier et le conserva comme cette chaussure de soldat qu'il était indigne de porter, car il eut toujours une prétention, chez lui bien ridicule, au rôle de guerrier. Il fit une expédition en Germanie, mais son seul exploit fut d'attaquer quelques Germains de sa garde auxquels il avait fait passer le Rhin, et qu'il alla surprendre à la tête de sa cavalerie. Il est étonnant que le sénat ne lui ait pas à cette occasion décerné un arc de triomphe, mais l'empereur l'avait défendu.

Le mont Palatin est le lieu le plus historique de Rome. Nulle part on n'est mieux placé pour assister aux commencemens de la Rome des rois, à la naissance et aux accroissemens successifs de l'omnipotence des empereurs. Le Palatin a encore la forme carrée de la ville primitive (*Roma quadrata*), comme le jour où la charrue étrusque en fit le tour. Les restes assez considérables d'un mur que l'on voit en plusieurs endroits appliqués contre les flancs de la colline appartiennent aux remparts de cette antique Rome du Palatin, à la cité de Romulus (1).

Du haut du Palatin, on voit autour de soi les collines qui successivement furent réunies à ce premier noyau de la ville éternelle. Sur le mont lui-même et sans en sortir, on peut reconnaître le progrès de la grandeur et de la tyrannie impériales, progrès magnifique et funeste qui devait, non comme le premier, former une ville maîtresse du monde, mais par l'asservissement conduire cette ville à la ruine, et y amener un jour les barbares, faire qu'à cette heure des étrangers, fils de ces barbares, y sont encore campés, et qu'on se pro-

(1) Quand j'ai parlé dans ce recueil de la Rome des rois, je connaissais l'existence de ces curieux débris de maçonnerie étrusque très semblables à la muraille qu'élevèrent plus tard Servius Tullius et les Tarquins, et dont on a trouvé récemment deux grands morceaux sur le mont Aventin; cependant le mur du Palatin ne peut avoir fait partie de l'enceinte de Servius, qui passait assez loin de là. Il est très certainement, selon moi, un reste de l'enceinte de la ville de Romulus, de celle qui était bornée au Palatin, et par conséquent le plus ancien monument de Rome. J'ose aujourd'hui énoncer cette opinion, qui dès-lors était la mienne, maintenant que les archéologues qui la combattaient d'abord ont fini par l'admettre.

mène comme moi, autre barbare, sur la colline, aujourd'hui presque inhabitée, où Rome fut fondée, sur la colline qui plus tard donna son nom au palais des empereurs, et par lui à tous les autres palais.

L'extension progressive du *palais* est l'histoire du développement et du débordement de la puissance impériale elle-même. Auguste, on le sait, avait choisi sa demeure dans une partie peu en vue du Palatin, pour y cacher son pouvoir naissant. Tibère avait adossé à la maison d'Auguste son palais, déjà plus considérable, mais encore d'une médiocre étendue. Jusqu'ici, l'empire affecte des apparences modestes et se déguise pour se faire accepter; mais avec Caligula l'insolence de l'empire éclate : le pouvoir absolu, qui croit n'avoir plus rien à ménager, apparaît dans son orgueil et sa démence. Caligula fait abattre les maisons qui formaient le beau quartier de Rome dans les derniers temps de la république. Là était la demeure de Cicéron. On ne dit pas que Caligula ait acheté le sol qu'il envahissait, comme Auguste acheta celui dont il avait besoin pour son forum, et qu'il ait fait reculer le mur de son palais devant les refus des particuliers. Auguste, par ces ménagemens habiles et timides, avait fondé une puissance qui ne se sentait plus obligée d'en avoir de pareils. Caligula étendit donc du côté du Forum et du Capitole un vaste palais qui couvrait une partie du Palatin. C'est dans ce palais que, tourmenté par l'insomnie et par l'agitation de son âme furieuse, il passera une partie de la nuit à errer sous d'immenses portiques, attendant et appelant le jour. C'est là aussi qu'il aura l'incroyable idée de placer un lieu infâme.

Caligula se fit bâtir sur le Palatin deux temples. Il avait d'abord voulu avoir une demeure sur le mont Capitolin; mais, ayant réfléchi que Jupiter l'avait précédé au Capitole, il en prit de l'humeur et retourna sur le Palatin. Dans les folies de Caligula, on voit se manifester cette pensée : Je suis dieu! pensée qui n'était peut-être pas très extraordinaire chez un jeune homme de vingt-cinq ans devenu tout à coup maître du monde. Il parut en effet croire à sa divinité, prenant le nom et les attributs des divers dieux, et changeant de nature divine en changeant de perruque.

Non content de s'élever un temple à lui-même, Caligula en vint à être son propre prêtre et à s'adorer. Le despotisme oriental avait connu cette adoration étrange de soi : sur les monumens de l'Égypte on voit Ramsès-roi présenter son offrande à Ramsès-dieu; mais Caligula fit ce que n'avait fait aucun pharaon : il se donna pour collègue, dans ce culte de sa propre personne, son cheval, qu'il ne nomma pas, mais qu'il songea un moment à nommer consul.

Toujours se rêvant dieu, il fit du temple de Castor et Pollux le vestibule de son palais. On le vit s'aller placer entre les statues des

deux frères divins, pour partager avec eux les adorations (1). Il jeta un pont qui, passant devant ce temple et par-dessus la basilique Julia, aboutissait au Capitole. C'est par-là qu'il allait voir son père Jupiter, avec lequel il s'entretenait familièrement, et qu'il rudoyait parfois.

On reconnaît dans ce pont jeté par Caligula à travers le Forum, entre le Palatin et le Capitole, le goût des œuvres gigantesques et folles qui lui fit construire un autre pont de Pouzzoles à Baïes. Celui-ci était long de plus d'une lieue. Caligula avait réuni là un grand nombre de bâtimens enlevés au transport du blé, ce qui produisit une famine à Rome. Sur ce pont de bateaux, il établit une chaussée semblable à la voie Appienne, et, le long du chemin, des relais et des auberges. Le premier jour, Caligula parut sur son pont en guerrier, fit mine d'attaquer la ville de Pouzzoles, et revint comme en triomphe; le second jour, il se montra en cocher. La nuit, on éclaira les montagnes; le golfe demi-circulaire semblait un théâtre illuminé de partout. A quoi pensait le Vésuve en ce moment? Quelle belle occasion pour joindre à l'illumination son feu d'artifice! Caligula, ivre, termina sa fête gaiement en faisant précipiter dans la mer ceux qu'il avait invités. Cette plaisanterie coûta la vie à un grand nombre, mais l'empereur avait pu se dire qu'il était allé en char et à cheval sur la mer. Voilà ce que rappellent quelques débris d'un môle romain qu'on voit près de Pouzzoles, et qu'on appelle le *pont de Caligula*. Une vieille batelière napolitaine n'en savait pas tant, et me disait que là avait été un pont qu'une fée avait fait bâtir par le magicien Pierre Abélard.

Quant au pont qui réunissait le Palatin au Capitole, il était probablement en bois, et il n'en reste aucun vestige. Caligula éleva peu de monumens durables, cependant il en acheva quelques-uns commencés par Tibère; il voulait continuer Tibère comme Auguste voulait continuer César. Tibère avait entrepris de réparer le théâtre de Pompée, Caligula termina cette réparation et mit la dernière main au temple d'Auguste, que Tibère avait laissé inachevé. Il voulut même construire un aqueduc; c'était pourtant un monument d'utilité publique. On s'étonne qu'il en ait eu la pensée. En revanche, et ceci se comprend mieux, il détruisit plusieurs arcs de l'aqueduc d'Agrippa, qui amenait à Rome l'*aqua virgo*, pour faire un amphithéâtre en bois. Comment n'eût-il pas voulu bâtir un amphithéâtre, lui si passionné pour les jeux de l'arène? Il n'hésita pas un moment à sacri-

(1) Le voisinage du palais de Caligula sur le Palatin et du temple de Castor et Pollux dans le Forum peut faire penser que les trois belles colonnes qui s'élèvent à l'angle du Forum et au pied du Palatin, qui ont porté tant de noms et dont le vrai nom est encore problématique, faisaient partie du temple de Castor et Pollux.

fier le bien-être des citoyens aux amusemens sanguinaires de l'empereur, un édifice solide à une bâtisse éphémère.

L'amphithéâtre et le cirque, tels sont les deux monumens qui figurent sans cesse dans l'histoire de sa vie, et toujours par des barbaries et des extravagances. Le cirque était le lieu favori de Caligula. Il voulut donner aux courses un éclat extraordinaire et bizarre, car en tout il aimait le bizarre et l'extraordinaire. Il fit répandre sur l'arène du vermillon, toujours tourmenté du besoin de se prouver l'infinité de sa puissance par les caprices de sa fantaisie.

Spectateur assidu des jeux, il se passionnait pour les cochers qu'il préférait, s'emportait, quand d'autres avaient l'avantage, contre le public qui les applaudissait. Il voulait que tout le monde partageât son goût effréné de ces divertissemens. Quand le peuple était mécontent, pour contrarier l'empereur, il se privait du spectacle. Il n'est pas de pouvoir qui puisse supprimer tout signe d'opposition. Depuis que la tribune était muette, le cirque parlait. Quand chaque voix est éteinte, le mécontentement ne peut plus s'exprimer, même par le silence; mais il reste l'absence, et parfois sous Caligula les Romains usèrent de ce genre de protestation. Il est vrai que pour reconquérir la faveur de la populace, il n'avait qu'à faire quelque odieuse extravagance, la populace reparaissait dans le cirque et applaudissait l'empereur. Caligula, pour témoigner sa reconnaissance, jetait à la foule des *tessères* où étaient écrits les noms d'objets de tout genre que gagnaient ceux entre les mains desquels elles tombaient : c'était, comme on voit, une sorte de loterie; ou bien l'empereur jetait du haut de la basilique Julia de l'argent au peuple, qui venait pour cela au Forum, où il venait dans d'autres temps pour écouter Cicéron.

Caligula, dans un caprice de popularité et probablement pour défaire l'œuvre de Tibère, avait rendu au peuple les comices; déjà les hommes prudens s'effrayaient de ce dangereux retour vers la liberté. Caligula, plus sage, ne s'en effrayait point. Ces habitués du cirque, auxquels l'empereur plaisait par ses folies et qui se disputaient la loterie de ses aumônes, ne l'inquiétaient pas beaucoup comme électeurs. Cependant il se ravisa, il reporta au sénat un droit dérisoire. Les *Septa*, où se faisaient les élections populaires, ne servant plus à rien, il y creusa un bassin dans lequel il fit paraître un vaisseau, ce qui consola probablement la multitude de la perte de son droit.

Ce Palatin, témoin des crimes et des démences de Caligula, devait l'être aussi de son châtiment. Il y fut tué par le tribun Cassius Chæreas et quelques autres, au moment où il sortait de son palais pour aller entendre des chanteurs, car les amusemens de sa vie de-

vaient être l'occasion de sa mort. L'équité de la Providence paraît en ceci que les six furieux qui déshonorèrent l'empire, Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla et Héliogabale, eurent tous une triste fin. Du reste, les meurtriers n'étaient pas beaucoup plus intéressans que la victime, s'il est vrai, comme le dit Josèphe, qu'après s'être faits les instrumens des cruautés de Caligula, ils n'avaient pris la résolution de les punir que parce qu'ils avaient craint que leur tour ne vînt aussi. Alors le Palatin vit une étrange scène. On venait de frapper un exécrable tyran; le sénat songeait à rétablir la république, et en conséquence ne s'était pas réuni dans la curie qui portait le nom de Jules-César, mais au Capitole, car à Rome le choix du lieu où l'on s'assemblait était regardé comme très important. Pendant qu'on se disputait sur les moyens à prendre, un soldat qui parcourait le palais, espérant peut-être, dans la confusion du moment, trouver quelque chose à voler, mit la main sur un empereur, qu'il ne cherchait pas. L'oncle de Caligula, Claude, qu'on traitait comme un imbécile, avait pris peur, et s'était caché derrière une tenture de porte (ce que nous appelons une *portière*) qui laissait voir ses pieds. Le soldat remarqua ces pieds qui passaient, et tira Claude de sa cachette. Claude tomba aux genoux du soldat, lui demandant la vie. Il se releva salué empereur par cet homme, qui le conduisit à ses camarades. Ceux-ci étaient incertains de ce qu'ils avaient à faire. Il fallait un empereur sur-le-champ, pour ne pas laisser au sénat le temps de se reconnaître. Les soldats prennent le pauvre Claude, le jettent dans une litière, et le conduisent triste et tremblant au camp des prétoriens. Voilà le pouvoir que César avait voulu conquérir par la gloire, vers lequel Auguste s'était avancé avec une adresse infinie, devenu le don du hasard et le prix de la peur. Voilà le camp des prétoriens, établi sous Tibère pour être l'appui des empereurs, qui fait un empereur par surprise. Le pouvoir despotique a déjà passé aux instrumens du despotisme. Ce camp est pour la première fois le théâtre de ce honteux marché qui se renouvellera à chaque règne, et dont Claude donna le premier l'exemple.

Le camp des prétoriens sera témoin sous Claude de deux autres scènes bien différentes. Quand Messaline aura poussé l'impudence de l'adultère jusqu'à célébrer publiquement son mariage avec Silius, et qu'enfin les yeux de Claude se seront ouverts, c'est dans le camp des prétoriens qu'effrayé de la justice qu'il accomplit, il ira se retrancher pour ordonner le supplice d'une épouse déhontée. Plus tard, dans la plaine qui s'étend en avant de ce camp, en présence de Claude et de celle qui aura succédé à Messaline, l'orgueilleuse mère de Néron, placée comme son époux sur la tribune militaire, paraîtra le vaillant chef des Bretons, Caractacus; là, le barbare fera entendre

des paroles dignes d'un Romain à ces Romains dégénérés : « Parce que vous voulez tout asservir, croyez-vous que personne ne veuille être libre? » La hauteur de l'âme a passé de Rome chez les peuples que Rome méprise, et les paroles du petit roi de Bretagne semblent annoncer au monde que son île doit être un jour l'asile des sentimens de liberté morts avec la république romaine, et qui, je persiste à le croire, ne mourront pas en Angleterre.

Mais n'anticipons pas sur l'avenir, et arrivons, comme toujours, à l'histoire par les monumens. Le premier soin de Claude fut d'effacer Caligula. Il fit disparaître toutes les statues de l'odieux empereur en une nuit; sa timidité choisit l'heure de cette exécution, et probablement il ne mit pas beaucoup de fermeté, la fermeté n'était point sa qualité dominante, à se faire obéir, car les statues et les bustes de Caligula ne sont pas rares. Claude répara l'aqueduc de l'eau *virgo*, interrompu et mutilé pour faire place à l'amphithéâtre en bois de Caligula. On ne saurait douter qu'il n'ait chassé de ses deux temples les images que cet insensé s'y était fait élever, et qu'il adorait lui-même; mais les temples ne furent point détruits, car ils existaient au temps de l'abréviateur Zonaras.

Plus pieux envers les siens que le fils de Livie ne l'avait été pour Auguste, Claude fit terminer un arc de triomphe érigé à Tibère près du théâtre de Pompée. Cependant il n'avait pas beaucoup à se louer de Tibère, qui l'avait toujours traité avec le dernier mépris. Il répara le théâtre de Pompée, qui avait brûlé encore une fois. Les incendies jouent un grand rôle dans l'histoire des monumens de l'ancienne Rome. Il n'est presque pas un seul de ces monumens qui n'en ait éprouvé plusieurs, malgré les vigiles établis par Auguste, et quoique les Romains aient connu la pompe à incendie.

Cet empereur de rencontre s'annonçait encore mieux que les deux empereurs qui l'avaient précédé, et il devait surtout moins démentir ces heureux commencemens. Il publia sagement une amnistie pour tout ce qui s'était passé pendant les deux jours d'interrègne, et fit si bien qu'au bout de peu de temps le peuple l'adorait. Le souvenir de Caligula n'était pas fait pour rendre difficile à l'endroit de son successeur. Claude devint bien vite si populaire, que, le bruit de sa mort s'étant répandu, ce fut à Rome une consternation générale. Le peuple accablait d'imprécations et de menaces le sénat et l'armée, qu'il croyait avoir attenté aux jours de Claude, et il fallut pour le calmer que plusieurs magistrats vinssent dans la tribune aux harangues assurer que l'empereur était vivant. Caligula lui-même avait d'abord joui de la même faveur. Quand il était malade, le palais était entouré de gens qui faisaient vœu de donner leur vie pour sauver la sienne. C'est une triste chose, et qui inspire une profonde compas-

sion pour la condition humaine, que cette facilité avec laquelle les multitudes se passionnent pour un prince qui n'a point encore fait de mal. Il faut qu'elles soient habituellement bien malheureuses pour croire avec tant d'empressement aux espérances d'un règne nouveau.

Claude n'a guère laissé d'autre réputation que celle d'un mari imbécile. Il fut sans doute un mari très trompé et très aveugle, guère plus cependant que Marc-Aurèle; mais, sans pouvoir être comparé à cet admirable empereur, il mérite quelques éloges. L'histoire de Rome par les monumens lui est favorable. Le plus grand et le mieux conservé des aqueducs romains, celui qui est formé par cette longue ligne d'arceaux allant de la Porte-Majeure vers les montagnes et concourt avec elles à composer la sublimité de la campagne romaine, cet aqueduc fut construit par Claude. Là, son souvenir n'a rien de ridicule; il est lié avec l'impression du plus majestueux spectacle qui puisse s'offrir aux yeux humains. Frontin appelle les arcs de l'aqueduc de Claude *très élevés;* en certains endroits, ils ont plus de cent pieds. Ce n'est pas encore la hauteur des arcs qui devaient former le premier étage des aqueducs, œuvre admirable de Vauban, qui traversent le parc de Maintenon (1). Les Romains n'ont point élevé d'aqueducs qui aient approché de ce qu'aurait été l'aqueduc de Maintenon si on l'eût terminé, ou qui même en égalent les restes. Quant à la longueur de l'aqueduc de Claude, l'inscription qu'on lit encore au-dessus de la Porte-Majeure nous apprend que des cours d'eau amenés par lui à Rome, l'un avait 45 milles (15 lieues), l'autre 62 milles (plus de 20 lieues), de parcours.

Claude eut, après Sylla et Auguste, l'honneur d'agrandir l'enceinte sacrée de la ville de Rome, ce qu'on appelait le *Pomœrium.* Pour reculer les limites du Pomœrium, il fallait avoir augmenté l'étendue de la domination romaine. Malgré son expédition en Bretagne, plus sérieuse toutefois que celle de Caligula, qui s'était borné à aller ramasser, pour les rapporter en triomphe, des coquilles sur le bord de l'Océan, Claude n'avait pas beaucoup de droit à agrandir le Pomœrium romain. En général, l'empire ne fut pas conquérant et ne devait pas l'être, car sa grandeur était un de ses périls. Adrien devait prendre le parti peut-être sage, mais bien nouveau, de resserrer les bornes de la domination romaine, de faire reculer le dieu Terme, qui, toujours porté en avant par les légions de Rome libre et ne rétrogradant jamais, s'était avancé irrésistiblement à la conquête du monde. Le mouvement de contraction avait succédé au mouvement

(1) Puisque ce nom revient sous ma plume, je suis bien aise de dire que je n'ai pu le prononcer avec celui de Livie qu'à l'occasion de Saint-Cyr et de la conviction où je suis que Mme de Maintenon a moins dirigé Louis XIV qu'on ne le croit communément.

d'expansion depuis que la vie se refroidissait au cœur de l'état. Or, le jour où une puissance qui a toujours marché s'arrête, elle est menacée; le jour où elle recule, elle est perdue.

Claude fit cette expédition en Bretagne, conduit par un sentiment louable qui n'avait pas toujours été celui de ses prédécesseurs, « ne trouvant pas, dit Suétone, digne d'un souverain de recevoir les ornemens triomphaux sans avoir mérité les honneurs d'un juste triomphe. » Un arc triomphal lui fut élevé sur la voie Flaminienne. Si on ne les avait pas abattus, quatre arcs de triomphe décoreraient aujourd'hui le Corso, qui traverse la Rome moderne et suit à peu près la direction de l'ancienne voie Flaminienne. L'arc de Claude était un des quatre, et se verrait non loin du palais Sciarra. On a placé dans le péristyle du casino de la villa Borghèse quelques fragmens des bas-reliefs qui ornaient l'arc de Claude; ils sont très mutilés, mais on y reconnaît un beau travail. Il est curieux, pour les Anglais qui viennent à Rome, de retrouver là ces monumens de la résistance de leurs pères aux Romains. Claude ne se doutait pas que dans ce pays de Bretagne, dont les habitans étaient pour lui presque des sauvages, serait un peuple qui ressemblerait plus aux Romains de la république que ne leur ressemblaient les Romains de l'empire, et que les descendans de ceux qu'il avait vaincus viendraient à Rome visiter les débris de son arc triomphal renversé.

On n'eût pas attendu de Claude un sentiment aussi noble que celui qu'indique Suétone; on est encore bien plus étonné en le voyant accomplir deux des plus grandes choses que les Romains aient faites, le port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin, conceptions de César, que ni lui ni Auguste n'avaient réalisées. La construction du port d'Ostie présentait de très grandes difficultés; elles avaient déterminé César, qui ne se décourageait pas facilement, à y renoncer. Claude n'était point César; mais malgré les ingénieurs qui voulaient l'effrayer de la dépense à faire et lui présentaient les attérissemens perpétuellement formés par la mer comme un obstacle invincible, il s'opiniâtra et réussit. Claude fut décidé à mener à fin ce grand travail par le besoin d'assurer l'approvisionnement de Rome, qui tirait, comme on sait, presque tous ses blés de l'Égypte et de la province d'Afrique. Les blés ayant manqué pendant plusieurs années, il y eut une émeute; le pauvre empereur fut un jour assailli par le peuple, qui l'accablait d'injures et lui jetait des morceaux de pain à la tête. La question des subsistances est toujours une grande question. Sous un gouvernement absolu, elle est, à vrai dire, la seule question politique, car la faim est le seul argument avec lequel un tel gouvernement ait à compter, et la liberté de ne pas mourir de faim la seule liberté qu'il ne puisse supprimer sans opposition. Claude le comprit, et il cher-

cha tous les moyens de remédier à la famine. Il proposa des primes pour les importateurs, les assura contre les accidens de mer, fit de grands avantages à ceux qui construiraient des bâtimens de transport, et enfin construisit le port d'Ostie. Il creusa un vaste bassin protégé par deux jetées, créa une digue, et y plaça un phare que Juvénal comparait à celui d'Alexandrie.

Voilà une œuvre importante, et que Claude eut réellement le mérite de concevoir et le courage d'exécuter. L'autre, qui lui appartient également, c'est l'émissaire du lac Fucin, dans le pays des Marses. Claude l'entreprit, suivant Suétone, déterminé par le profit autant que par la gloire, des particuliers s'étant chargés des frais, s'ils obtenaient la concession des terrains desséchés. Il y avait un double avantage à déverser dans le Tibre le trop plein des eaux du lac; par là, on donnait à l'agriculture un sol nouveau, et l'on rendait plus facile la navigation du fleuve. Les œuvres de Claude avaient un mérite d'utilité réelle, tandis que celles de Caligula et de Néron étaient des prodiges stériles. L'empereur montra ici, comme dans la création du port d'Ostie, une persévérance et une ténacité remarquables; trente mille hommes travaillèrent continuellement, pendant onze ans, à percer un tunnel d'une lieue à travers une montagne où il fallut tour à tour creuser le sol et tailler le roc; mais on ne le fit pas sauter, comme par une incroyable distraction le dit La Harpe dans sa traduction de Suétone, où l'on trouve d'assez singuliers contre-sens, et dans laquelle le grand champion de l'antiquité se montre très médiocre latiniste. L'affranchi Narcisse avait été chargé de la direction des travaux; on l'accusa d'y avoir fait ses affaires. Peut-être lui revient-il une part dans l'honneur de l'entreprise; mais Claude y avait pris un intérêt véritable, et il voulut en célébrer l'achèvement par un combat naval donné sur le lac avant qu'on eût ouvert une issue à ses eaux. Deux flottes, chacune composée de douze galères à trois rangs de rames, se rencontrèrent au bruit de la trompette d'un triton d'argent, qu'une machine avait fait sortir du milieu du lac.

La création du port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin attestent une énergie de volonté singulière chez un homme dont le caractère eut des faiblesses si déplorables. C'est que Claude était un composé de contrastes. Il eut des instincts d'humanité et des goûts barbares. Il acheva d'abolir les sacrifices humains en Gaule. Quelques Romains ayant, pour se dispenser de les soigner, exposé leurs esclaves malades dans l'île Tibérine, où était un temple d'Esculape dont il reste aujourd'hui quelques vestiges près de l'église de Saint-Barthélemy, Claude déclara que tous ceux qui seraient exposés ainsi, s'ils guérissaient, recevraient la liberté, et que le maître qui tuerait

son esclave au lieu de l'exposer serait jugé coupable de meurtre. Et le même homme, dans les combats de gladiateurs, faisait égorger sur-le-champ les combattans qui tombaient par hasard, pour se donner le plaisir de les voir expirer. Il se plaisait à faire appliquer la question en sa présence. Un jour qu'il était allé à Tibur, attiré par une barbare curiosité d'érudit, pour voir un mode antique de supplice, il attendit le bourreau et le spectacle jusqu'au soir.

Son intelligence offrait les mêmes contradictions que son cœur. Sa stupidité est proverbiale. Cependant il était non-seulement instruit, mais savant : il avait écrit en grec une histoire des Carthaginois et une histoire des Étrusques; la perte de ce dernier ouvrage est irréparable. Pour rassurer ses sujets sur une éclipse, il donna une assez bonne explication de ce phénomène. Parmi les niaiseries que Suétone raconte, plusieurs sont plutôt des distractions, souvent, il est vrai, assez fortes; quelques singularités qu'on cite comme absurdes pourraient passer pour des traits d'esprit. Quand, par exemple, ayant consenti à rétablir sur le rôle des sénateurs un personnage dont il avait effacé le nom, il voulut que la rature au moins subsistât, c'était une protestation pour l'équité de la censure et une leçon assez finement adressée à ceux qui en avaient demandé l'abrogation. Casaubon a fait cette remarque. De plus, nous savons que cet homme si gauche était éloquent.

Tout cela m'avait inspiré des doutes sur la stupidité absolue de Claude; ces doutes se sont beaucoup accrus quand j'ai vu au Vatican, une statue, et surtout deux bustes de cet empereur qui sont loin d'annoncer un imbécile. Ils justifient Suétone, qui, tout en insistant sur ses habitudes déplaisantes, sur ses jambes mal assises et sa tête branlante, reconnaît que son extérieur avait une dignité imposante: *auctoritas dignitasque formæ non defuit*. En effet, cette tête est noble, intelligente et triste.

Je ne veux pas soutenir un paradoxe et faire de Claude un grand homme; il reste assez de faits qui le montrent sensuel, gourmand, timide, brutal, manquant de présence d'esprit et de décision, et parfois d'un incroyable aveuglement sur ce qui se passait autour de lui. Tout cela cependant peut s'expliquer sans une stupidité complète que d'autres faits ne confirment pas : les grands travaux qu'il fit exécuter, les mesures humaines et sages dont il fut l'auteur, son zèle assidu à rendre la justice, ses connaissances, son éloquence, avouées par les historiens qui lui sont le plus contraires et qu'un fragment de son discours prononcé à Lyon ne dément point.

Il est certain que Claude était gourmand et même glouton: mais un appétit robuste ne condamne pas nécessairement un souverain à l'imbécillité. La voracité de l'estomac de Louis XIV est célèbre.

Louis XVIII, qui ne manquait pas d'esprit, ressemblait par ce côté prosaïque à son grand aïeul, et Frédéric II est mort pour n'avoir pas voulu s'abstenir de choux et de pâté. Je n'ai garde de comparer Claude à ces princes, et je crois qu'on ne trouverait dans la vie d'aucun d'eux un trait pareil à celui que je vais rapporter et qui m'appartient, car ce fait se passa dans un lieu historique dont j'ai parlé, le forum d'Auguste, et dans le temple de Mars Vengeur, dont il reste trois magnifiques colonnes, auxquelles il est dur d'avoir à rattacher une anecdote aussi vulgaire. Un jour que Claude jugeait une cause dans le forum d'Auguste, son odorat fut frappé par le fumet d'un festin que l'on préparait pour les prêtres saliens, près de là, dans le temple de Mars. Abandonnant son tribunal, il monta chez ces prêtres et se mit à table avec eux.

Passe pour la gourmandise, dira-t-on, mais ses niaises réponses, ses ignorances de mari au sujet de Messaline, ses goûts cruels, cette réputation d'hébêtement qui lui est restée, comment les concilier avec de grandes œuvres d'utilité publique, avec l'humanité du législateur qui, le premier, songea à protéger la vie des esclaves, avec la science de cet empereur qui passe pour un idiot, avec l'expression intelligente de sa physionomie grave et pensive? Quoi! le même homme, bon et cruel, intelligent et insensé, beau et mal tourné, dont la parole est éloquente et embarrassée : il y a là un problème curieux à résoudre, et qui ne peut l'être qu'en tenant compte des particularités de l'organisation de Claude et des circonstances au milieu desquelles il a vécu.

Claude avait certainement reçu de la nature une enveloppe épaisse, et dans toutes ses allures quelque chose de gauche et de lourd que durent faire ressortir à son désavantage les qualités aimables et brillantes de son frère Germanicus. Il fut de bonne heure en butte aux sarcasmes de son aïeule Livie et de sa mère Antonia; il était, qu'on me passe cette expression, le *Cendrillon* de la famille. On lui avait donné pour pédagogue un ancien palefrenier. Tibère, qui fut soupçonné de se débarrasser parfois de ses héritiers par le meurtre, voulut rendre celui-ci incapable de nuire en achevant de le rendre incapable de régner, et pour le dégrader, il le livra aux insultes de ses bouffons, qui, pendant le repas, lui jetaient à la figure des noyaux d'olives et de dattes, ou bien, quand il s'endormait suivant sa coutume, lui mettaient ses souliers aux mains pour qu'à son réveil il s'en frottât le visage. Comme ces frères de sultan qui ne doivent pas régner, il passa une jeunesse oisive dans le palais, entouré de femmes et d'affranchis, au sein de voluptés faciles auxquelles il fut toujours très enclin. Il faut reconnaître cependant que, seul dans la famille de César, il mérita l'éloge d'être étranger à certains vices;

mais, traité avec mépris, abandonné au ridicule et aux outrages, il en vint à se mépriser, à se délaisser lui-même, à feindre, comme il le dit plus tard, une stupidité qui pouvait le sauver, et il se plongea dans les amusemens grossiers du jeu et de l'ivrognerie. Des excès précoces altérèrent cette nature vigoureuse, et il fut atteint d'une sorte de maladie mentale intermittente. Il y eut chez tous les césars un principe maladif. Le premier était épileptique; son neveu fut toujours valétudinaire; une humeur âcre ulcérait la face de Tibère; Caligula était d'une pâleur étrange, dormait peu, avait constamment une sorte de transport au cerveau, et Néron donna des signes non équivoques de folie. Claude eut une disposition physique à l'imbécillité; mais cette disposition ne triompha jamais d'une manière constante, elle fut toujours combattue par quelque chose de robuste dans l'intelligence. Cette intelligence était une ruine misérable, mais qui conservait de la grandeur. Claude fut à quelques égards un grotesque, et parfois un grotesque sanguinaire; à quelques égards, il mérita une admiration mêlée de ridicule et de pitié. De là les contradictions que présente cette âme étouffée dans des organes appesantis et dépravés; mais, comme le disait Auguste, ce fin connaisseur des hommes, « lorsque son esprit n'était pas absent, on retrouvait en lui une noblesse naturelle. »

Après avoir fait cette étude, que je crois vraie, sur le bizarre et malheureux Claude, on comprendra mieux sa nature, et l'on s'expliquera la beauté de ses portraits, où son âme, entravée et empêchée par une étoffe grossière, reluit sombre et triste. Cette âme se débat, pour ainsi dire, contre son enveloppe, et l'effort de cette lutte se trahit par la profonde mélancolie du regard, pareil à celui que devaient avoir ces génies des contes orientaux qu'une fée avait emprisonnés dans le corps d'une brute.

Claude, selon moi, n'était donc pas habituellement stupide, mais il avait de véritables absences. Il disait alors ce qu'il n'aurait point dû dire, oubliait ce qu'il avait ordonné de cruel, et semblait tout étonné et repentant quand il l'apprenait. Des absences, des éclipses complètes d'un esprit naturellement sain et droit, voilà Claude. Jamais il ne donna de ces défaillances intellectuelles une preuve plus manifeste que dans ses rapports avec Messaline. C'est son rôle d'époux qui a surtout rendu Claude ridicule aux yeux de ses contemporains et de la postérité; jamais il n'y en eut de plus trompé et qui parut moins s'en apercevoir. Imaginez un pauvre savant absorbé par les antiquités étrusques, un pédant, car Claude l'était beaucoup, qui est le mari d'une coquine : ce côté de la vie de Claude a le plus frappé l'imagination du vulgaire, toujours avant tout sensible au ridicule. Quand on arrive aux écrivains des bas temps comme Au-

rélius Victor, il n'est presque plus question des bonnes qualités que Suétone reconnaît à Claude et des grandes choses qu'il lui attribue; Claude n'est plus qu'un Sganarelle gourmand et poltron. On a peut-être exagéré les débordemens de Messaline, au moins dans quelques détails. Juvénal seul représente l'impératrice courant la nuit les rues de Rome pour aller chercher dans des bouges hideux des amours d'une heure. Suétone ne dit rien de pareil. Messaline prenait ses amans plus près d'elle, parmi les jeunes patriciens de sa cour. Ce qui a pu donner lieu à ces invraisemblables récits, c'est qu'un *lupanar* avait été établi par Caligula dans le palais impérial lui-même, à l'usage des grandes dames romaines. Celui-là, Messaline peut l'avoir fréquenté.

Le dénouement tragique de l'audacieuse comédie du mariage de Messaline et de Silius contracté publiquement à Rome pendant que l'empereur était à Ostie, ce dénouement eut pour théâtre les jardins qui avaient appartenu à Lucullus et où est aujourd'hui la villa Médicis. C'est dans ce lieu charmant, promenade ouverte aux oisifs de Rome, et dont les bosquets toujours verts abritent les ateliers des jeunes pensionnaires de l'Académie de France, que se termina par une scène terrible le drame impur de la vie de Messaline. Il y avait là une juste rétribution du ciel. Pour posséder ces beaux jardins qu'elle convoitait, Messaline avait obtenu de la faiblesse de Claude la mort de celui auquel ils appartenaient alors, ce voluptueux Valérius Asiaticus, qui montra dans ses derniers momens ce qu'on pourrait appeler la sublimité de l'épicuréisme, quand il fit déplacer le bûcher déjà préparé, pour que la fumée du feu qui allait brûler son cadavre ne gâtât pas ses beaux arbres. Ce lieu de délices devait voir les derniers momens de celle qui l'avait acquis par un crime. J'y ramènerai le lecteur pour le faire assister à ce châtiment mérité; mais il faut qu'il me suive d'abord sur le Palatin, où dans la demeure impériale Messaline s'abandonne à la joie de son adultère insolent solennisé à la face du ciel. Le récit admirable et détaillé de Tacite va nous guider.

C'était l'automne. Messaline célébrait la saison de Bacchus, *faisait l'octobre*, comme on dit à Rome, où, vers cette époque de l'année, ont encore lieu de véritables bacchanales. « L'on foulait la vendange, le vin ruisselait dans les cuves; des femmes vêtues de peaux de bêtes, comme les ménades, bondissaient en l'honneur du dieu. Messaline elle-même, les cheveux dénoués, secouait un thyrse; Silius, couronné de lierre et chaussé du cothurne, balançait la tête au chant lascif du chœur bruyant. Vettius Valens étant, dit-on, monté par jeu au sommet d'un arbre, on lui cria : Que vois-tu? Il répondit : Une tempête qui vient d'Ostie. »

Plaisanterie ou hasard, Vettius disait vrai. Bientôt on apprend que ce n'est pas un nuage pluvieux qui vient du côté d'Ostie, comme il arrive souvent dans cette saison, mais que l'empereur sait tout et s'approche pour punir. Messaline s'enfuit dans les jardins de Lucullus; elle n'y reste pas longtemps. Elle prend tout à coup un parti hardi, celui d'aller au-devant de Claude et d'en être vue (*aspici*) : elle comptait sur ses charmes. Elle traverse toute la ville à pied, presque seule. Arrivée à la porte de Rome, — le trajet avait été long, il y a loin de l'Académie de France à la porte Saint-Paul, — trop fatiguée sans doute pour pouvoir marcher encore, elle se jette dans un tombereau qui servait à enlever les immondices des jardins, et s'avance ainsi sur la route d'Ostie. Claude arrivait, suivant la même voie en sens opposé. Ils allaient se rencontrer. Claude était effrayé. L'affranchi Narcisse, qui est l'ennemi de Messaline et qui sent que le moment est décisif, monte dans la litière de l'empereur. Celui-ci, tout troublé, ne s'expliquait point, et répétait comme machinalement ces mots : « O crime! ô forfait! » Déjà Messaline était en vue et criait : « Qu'il écoute la mère d'Octavie et de Britannicus! » L'affranchi répondait : « Silius, mariage. » En même temps il met sous les yeux de Claude un mémoire dénonciateur des débauches de Messaline, afin d'empêcher l'empereur de la regarder. Au moment d'entrer dans Rome, Claude trouve à la porte de la ville ses deux enfans et une vestale qui demande impérieusement que l'empereur ne livre pas sa femme à la mort sans qu'elle se soit défendue. Narcisse répond que l'empereur l'entendra, fait écarter les enfans, et renvoie la vestale à son temple. Il mène d'abord Claude au palais, où tout ce qu'il voit l'irrite, puis au camp des prétoriens, déjà prévenus et qui demandent la punition des coupables. Ils étaient fort nombreux; on en condamna une douzaine. Pendant la route, Claude, qui craignait que Silius ne saisît l'empire, se demandait s'il était encore empereur.

Retournons une dernière fois aux jardins de Lucullus, où Messaline s'est réfugiée, et laissons parler Tacite.

« Pendant ce temps, Messaline, dans les jardins de Lucullus, veut prolonger sa vie; elle forme des suppliques avec un reste d'espoir et des accès de colère, tant dans ces extrémités l'orgueil vivait encore. Et si Narcisse n'eût hâté le meurtre, c'est l'accusateur qui était perdu, car Claude était rentré au palais, s'était mis à table à son heure. Calmé par le repas, échauffé par le vin, il ordonne qu'on aille dire à cette malheureuse (ce fut, dit-on, le terme dont il se servit) qu'elle eût à comparaître le lendemain pour plaider sa cause. En entendant cela, en voyant la colère s'affaiblir et revenir l'amour, on craignit, si l'on différait, le danger de la nuit prochaine, et que

Claude ne se souvînt du lit conjugal. Narcisse s'élance hors de la salle, et va dire aux centurions et au tribun qui étaient là : « Que la mort soit donnée, l'empereur le veut. » On leur joint l'affranchi Évodus pour inspecteur et surveillant. Le premier, il se rend en toute hâte aux jardins; il trouve Messaline couchée par terre, et près d'elle sa mère Lepida, qui, brouillée avec sa fille quand elle était puissante, avait été fléchie par ses dernières détresses, et en avait pitié. Elle l'exhortait à ne pas attendre l'exécuteur, lui disait que c'en était fait de la vie, qu'il ne fallait plus songer qu'à la dignité de la mort; mais il n'y avait plus rien de noble dans cette âme que les vices avaient corrompue. Messaline pleurait et poussait d'inutiles gémissemens. Les portes s'ouvrirent avec fracas. Le tribun entra silencieux, l'affranchi s'emportant et raillant comme un esclave.

« Alors pour la première fois Messaline vit clair dans son sort; elle prit le fer qu'on lui présentait, et, comme dans son tremblement elle l'approchait en vain de son col et de son sein, le tribun la perça de part en part. Son corps fut accordé à sa mère, et l'on annonça à Claude, pendant qu'il soupait, que *Messaline était morte*, sans dire si c'était de sa propre main ou d'une main étrangère. Il ne s'en informa point, demanda à boire, et acheva son repas comme à l'ordinaire. »

Voilà bien une de ces absences dont je parlais. Les jours qui suivirent la mort de Messaline, Claude parut plongé dans une léthargie intellectuelle, n'en parlant pas, n'ayant pas l'air d'y penser, et comme ayant oublié qu'elle avait existé. Le sénat aida à l'oubli de Claude en faisant disparaître de partout le nom de Messaline et ses images. Quelques-unes ont survécu cependant à cette proscription. Je ne saurais croire que les traits nobles et fins du buste de la galerie de Florence, qu'on dit être celui de Messaline, soient ressemblans. Il serait trop triste de penser que le vice le plus abject se trahit si peu. J'aime mieux voir Messaline dans un buste du Capitole, et qui représente une grosse commère sensuelle, aux traits bouffis, à l'air assez commun, mais qui pouvait plaire à Claude.

La partie de l'histoire de Claude qui se rapporte à cette femme est de nature à faire admettre tout ce que l'on a répété sur son défaut de bon sens; mais on doit se souvenir qu'il y a autre chose dans son histoire que les désordres de Messaline. Ce que Suétone a dit de son inégalité dans l'administration de la justice, on peut le dire de sa vie tout entière : « Variant sans cesse, tantôt plein de circonspection et de sagacité, tantôt sans réflexion et précipité, quelquefois puéril et semblable à un insensé. » Son esprit avait des momens lucides et même lumineux, puis se voilait de ténèbres.

Son mariage avec Agrippine fut une faiblesse de vieillard séduit

par une jeune et belle nièce, qui ne négligea rien pour y réussir. Dominé par elle, il lui laissa préparer la grandeur de Néron aux dépens de son fils Britannicus; puis, se réveillant de cette langueur, il voulut réparer le mal qu'il avait fait. Agrippine surprit cette pensée de Claude. Bientôt il mourait après avoir mangé, avec son avidité ordinaire, des champignons qu'elle lui avait présentés, ou d'une mort encore plus ridicule, car il fallait qu'il y eût de l'ignoble et du burlesque dans la mort de Claude comme dans sa vie.

Agrippine, qui vient d'empoisonner Claude, va lui élever un temple. Ce temple, qu'entourait un immense portique, n'existe plus; mais on en reconnaît parfaitement la place et l'étendue sur le Mont Cœlius, derrière le Colisée. Le temple de Claude et ses dépendances occupaient ce carré long bien aplani et taillé à pic de trois côtés, où est aujourd'hui le jardin des *passionistes*. Quelques maigres cyprès qui s'y dressent semblent une image du deuil peu profond d'Agrippine. Pour elle, il faut l'aller chercher au musée du Capitole. Un buste l'y montre avec cette beauté plus grande que celle de sa mère, et qui était pour elle un moyen. « Chaste, quand il n'y allait pas de sa domination, » a dit Tacite; mais si son ambition était intéressée, elle se servait de sa beauté sans pudeur et sans remords, — pour séduire son vieil oncle Claude, pour s'assurer le concours de l'affranchi Pallas, pour subjuguer son fils. Des soupçons fâcheux répandus sur le compte d'Agrippine et des aveux honteux de l'histoire, il semble résulter qu'elle n'avait plus le droit d'invoquer son titre de mère contre un fils parricide et de dire au centurion chargé de la tuer : *Ventrem feri*. Quand Marie-Antoinette poussa ce cri d'indignation sublime : « J'en appelle à toutes les mères, » elle oubliait Agrippine.

Le buste du Capitole est très remarquable. Agrippine a les yeux levés vers le ciel; on dirait qu'elle craint et qu'elle attend. Il n'y a pas de doute sur l'authenticité des bustes d'Agrippine. On n'en peut dire autant d'un buste du Vatican qui passe pour être celui du père de Néron. C'est un chef-d'œuvre de naturel et de vérité; mais je ne puis reconnaître dans ce gros homme inoffensif Domitius Ænobarbus, célèbre par une cruauté qui devait être héréditaire. Ce n'est pas là celui qui fit mourir un de ses affranchis parce qu'il refusait de boire avec excès, qui écrasa volontairement sur la voie Appienne un enfant, et qui a pu dire : « De moi et d'Agrippine il ne saurait rien naître que d'exécrable. »

Quant à Néron lui-même, un buste qui est au Vatican le représente avec la couronne de laurier que recevaient dans les concours publics les chanteurs et les poètes, et une statue, avec les attributs d'Apollon qui tient la lyre (*citharœdus*). Grâce à de tels accessoires, ces deux portraits sont ceux qui rendent le mieux le vrai du

caractère de Néron. En effet, chez lui l'artiste l'emportait sur l'empereur. Un succès de théâtre était plus à ses yeux que n'aurait été la conquête du monde. Il parcourut son empire comme un comédien en voyage. Néron ne triompha qu'une fois, et ce fut pour célébrer ses succès dramatiques. Souvent il revêtait le costume des joueurs de lyre. Il avait placé dans sa chambre à coucher une statue où il figurait dans ce costume. On peut s'en faire une idée, soit par celle dont je parlais tout à l'heure, soit par celle d'Apollon citharède tenant la lyre et vêtu d'une robe flottante, qu'on admire au Vatican dans la salle des Muses.

Néron avait tout d'un auteur et d'un chanteur de profession : la passion du succès, la jalousie et la vanité, qui se cachent sous les dehors d'une modestie affectée. Son régime était calculé pour fortifier sa voix. Quand il paraissait sur le théâtre, il montrait une envie puérile et fiévreuse de réussir, sollicitant timidement l'indulgence de ses juges, tremblant de faire une faute, et en mourant il s'écria : « Quel artiste on perd en moi! *qualis artifex pereo!* » Là est le mot de sa vie. Tout dans cette vie se rapporte à sa passion insensée pour les applaudissemens du théâtre, à ses prétentions d'artiste. Thraséas fut tué parce qu'il n'allait point l'entendre chanter, et s'il fit mourir Britannicus, ce fut en partie parce qu'on trouvait la voix de ce jeune prince plus mélodieuse que la sienne. Quand déjà le soulèvement de Vindex menaçait son pouvoir et sa vie, il n'était sensible qu'à l'injustice avec laquelle ce rebelle, dans ses manifestes, traitait les talens scéniques de son empereur. Il déclarait que s'il était renversé, il aurait dans son talent de quoi subsister partout.

Le besoin des applaudissemens le poursuivait, c'était une manie. Caligula avait le premier, pour ses courses du cirque, inventé ces applaudisseurs à gages qui ont chez nous un nom plus vulgaire. Néron perfectionna l'invention de Caligula. Il fit rassembler cinq mille applaudisseurs très robustes, divisés en plusieurs bandes dont chacune avait ses instructions particulières. Pour s'assurer un auditoire, Néron faisait fermer les portes du théâtre, et l'on vit de malheureux spectateurs, afin de lui échapper impunément, se précipiter du haut des murs ou feindre la mort pour pouvoir être emportés. Peut-être, si Néron eût eu un vrai talent pour les vers et pour la musique, la conscience de ce talent eût laissé son âme plus tranquille, et il eût été moins cruel; mais, malgré tous les témoignages d'admiration qu'il arrachait par la peur et tous ceux qu'il s'accordait complaisamment à lui-même, il y eut toujours au fond de son cœur un mécontentement sourd de lui et des autres, l'humeur d'un Cotin révolté, le dépit furieux de l'auteur à qui l'on n'a pas rendu justice comme Robespierre, ou du comédien sifflé comme Collot-d'Herbois.

De là une irritation secrète et perpétuelle, dangereuse chez un homme qui avait à sa disposition tant de moyens de la soulager. A chaque effort malheureux de l'artiste, l'empereur s'en consolait par une cruauté. C'est pourquoi les portraits de Néron sont de deux sortes : les uns lui donnent une face grasse et pouparde sur laquelle on ne surprend aucun indice de méchanceté; dans les autres, il est plus maigre, et il a l'air méchant; ceux-là nous montrent Néron encore satisfait de lui parce que rien ne l'a détrompé, ceux-ci Néron que le sentiment obscur de sa médiocrité, joint à une vanité immense, a rendu féroce. Là c'est Néron applaudi par la complaisance de ses admirateurs, ici c'est Néron qui s'est enfin aperçu que le public le sifflait intérieurement.

Il n'y eut qu'un homme de guerre très remarquable sous Néron, Domitius Corbulon, général de la même trempe militaire que les généraux de la république, et qui, comme le dit Tacite, avait pensé qu'il était digne du peuple romain de recouvrer les conquêtes de Lucullus et de Pompée. Corbulon n'eut qu'un tort, qu'il expia : servir Néron et se fier à lui. Pour récompense des plus grands services et de la plus loyale abnégation, il reçut de l'empereur l'ordre de se donner la mort. Corbulon se perça le cœur en disant : « C'est bien fait! » Le buste de Corbulon est expressif : on y retrouverait volontiers ce Romain de la vieille roche égaré au service de Néron. Il y a du dédain dans le coin de sa bouche; Corbulon semble baisser sous le joug une tête énergique et intelligente, d'un air tout ensemble résolu et résigné. Malheureusement cette tête petite et fine ne paraît guère avoir pu appartenir au grand corps que Tacite donne à Corbulon.

Rien n'empêche au contraire que le buste attribué à Poppée, épouse de Néron, ne soit bien réellement le sien. Ce visage a la délicatesse presque enfantine que pouvait offrir celui de cette femme, dont les molles recherches et les soins curieux de toilette étaient célèbres, et dont Diderot a dit avec vérité, bien qu'avec un peu d'emphase : « C'était une furie sous le visage des grâces. » Sa mémoire fut maudite avec celle du méchant empereur auquel elle avait conseillé le meurtre d'Octavie, et ses statues avaient été brisées du vivant même de Néron. Othon, devenu empereur à son tour et cherchant à raviver tous les souvenirs de Néron, dont il voulait faire tourner à son profit l'inconcevable popularité, releva les statues de Poppée, qu'il avait aimée. C'est à cette honteuse réhabilitation de Néron que nous devons de posséder un si grand nombre de ses images et le portrait de Poppée.

Nous avons aussi en abondance les portraits de Sénèque, qui fut le précepteur de Néron et sa victime; Sénèque, que Diderot s'est en

vain efforcé de rendre intéressant, et qui restera toujours un type brillant, mais peu recommandable, des faux sages, de ces hommes dont les paroles et les doctrines sont démenties par leur conduite. Celui qui écrivit tant de choses ingénieuses et quelquefois sublimes sur la modération des désirs, l'austérité des mœurs, la force d'âme, fut l'amant d'Agrippine et d'une autre sœur de Caligula. Par les excès de son usure, il fut près de soulever des provinces; enfin il avait adressé de la Corse, lieu de son exil, à Claude les flatteries les plus déhontées, qu'il lui faisait parvenir par Polybe, un de ces affranchis tout-puissans sous le faible empereur. Sénèque ne rougissait point de louer la vigilance, l'activité, la douceur de celui auquel, dans une satire posthume faite pour plaire au successeur de Claude, qui le détestait, il devait reprocher sa paresse et sa cruauté. Pour consoler l'affranchi Polybe de la mort d'un frère, Sénèque lui disait : « Tu ne peux te plaindre de la fortune tant que César vit. S'il est sain et sauf, tous les tiens le sont également. Tu n'as rien perdu; tes yeux doivent être non-seulement secs, mais joyeux. »

Les bustes nombreux de Sénèque le représentent toujours avec une physionomie sans noblesse, on pourrait dire piteuse, la barbe et les cheveux mal soignés, affectation d'un stoïcisme tout extérieur, mensonge de sévérité qui pourrait nous décevoir si nous ignorions la vie de Sénèque, mais qui, sa vie étant connue, peint la prétention hypocrite de ce tartuffe du Portique. Sénèque a une physionomie renfrognée, ce qui faisait partie de son rôle, et triste, ce qui pouvait être sincère, car, exilé sous Claude, sous Néron sa faveur fut précaire et bientôt annulée par Agrippine, au meurtre de laquelle il concourut peut-être et certainement ne s'opposa point. Sénèque a l'air sombre et soucieux, car il sent son élève lui échapper, et, homme d'esprit, il comprend que les complaisances qui le déshonorent ne le sauveront pas. Un de ses bustes du Vatican semble dire: « Hélas! je n'y puis rien. » Il s'améliorait en vieillissant, ses lettres le prouvent, et il sut mourir (1).

La littérature romaine sous Néron offre un caractère particulier. La simplicité noble de l'âge d'Auguste, par laquelle se continuait en s'adoucissant la mâle grandeur des grands écrivains de la républi-

(1) Diderot dit en parlant de Sénèque : « Tous ses bustes m'ont paru médiocres. Sa figure aux bains est ignoble. Sa véritable image, celle qui vous frappera d'admiration, qui vous inspirera le respect..., elle est dans ses écrits; c'est là qu'il faut aller chercher Sénèque. » Je ne le pense pas, et je regarde ses écrits comme un portrait de son âme peu ressemblant. J'aime encore mieux en croire ses actions et ses bustes. Il y en a, soit à Rome, soit ailleurs, qui ne sont point *très médiocres*. Quant à la statue qu'on a appelée *Sénèque au Bain*, Diderot a bien raison de ne pas l'y reconnaître, car il est avéré aujourd'hui que ce n'est point Sénèque qu'elle représente, mais probablement un esclave occupé à pêcher.

que, cette simplicité sublime se corrompt alors de deux manières : par la recherche et par l'emphase. La première domine chez Sénèque, et la seconde chez Lucain, ce qui n'exclut pas toujours, chez le second surtout, une véritable élévation de pensée. Lucain, qui avait eu le malheur, au commencement de sa *Pharsale*, de prodiguer des louanges hyperboliques à Néron, peut-être pour faire passer les fiers sentimens de liberté si noblement exprimés dans son poème, Lucain racheta du moins cet instant de faiblesse en tentant, au prix de sa vie, de délivrer Rome de Néron. Un des principaux conjurés était Plautius Lateranus, dont la brillante demeure s'élevait à l'extrémité orientale du mont Cœlius, et a donné son nom à la basilique de Saint-Jean de Latran, construite dans le voisinage du palais des Laterani. Le nom de Plautius Lateranus se rattache à un autre monument, le tombeau de la famille Plautia, qui se présente d'une manière si pittoresque au voyageur allant de Rome à Tivoli, près du *ponte Lucano*. Le pont et le tombeau ont fourni au Poussin le sujet d'un tableau de la galerie Doria. On a trouvé dans ce tombeau les noms de plusieurs personnages de la famille Plautia, dont l'un figure dans la foule des amans de Messaline, mais non celui de Plautius Lateranus. L'acte qui recommande son nom à la postérité l'a fait effacer dans la sépulture de sa famille.

Un autre poète du temps de Néron a, comme Lucain, cette énergie qui sent l'effort. C'est Perse, formé aussi à l'école du stoïcisme. L'effort est naturel aux écrivains qui, dans une époque abaissée, conservent quelque vigueur morale. Les âmes qui résistent alors ne peuvent le faire qu'en se raidissant avec violence. De là ce langage tendu qui se rencontre chez Perse comme chez Lucain. Le premier a de plus pour caractère propre l'obscurité qu'introduisent nécessairement dans le style les ombrages de la tyrannie. Perse, mort jeune, après avoir attaqué avec violence un temps corrompu, offre quelque ressemblance avec notre Gilbert, sauf les injustices de celui-ci. Une tête en bas-relief, qu'on voit à la villa Albani, est donnée comme un portrait de Perse; mais M. Braun fait remarquer avec raison que la barbe est du temps d'Adrien. La poésie de l'âge de Néron a quelque chose de pompeux et de retentissant qui lui est propre, et qu'on trouve dans les vers du voluptueux Pétrone comme de l'austère Lucain. Tout était alors à la magnificence. C'était le temps des embellissemens de Rome et des pompes splendides de la *Maison-Dorée*.

L'art avait plus que les lettres conservé sa pureté. L'architecture surtout, le plus vivace et le plus tenace des arts, celui qui reproduit le plus longtemps les beaux types, peut-être parce que ces types peuvent être reproduits, pour ainsi dire, mathématiquement,

l'architecture n'atteignit jamais à Rome une perfection plus grande que sous Néron. Quelques piliers en brique de l'aqueduc de Néron, qu'on voit près de la Porte-Majeure, sont d'un travail de construction achevé et supérieur à tout ce que les Romains nous ont laissé en ce genre, par la belle qualité des briques, par l'excellence et la petite épaisseur du ciment. Les deux môles de Porto d'Anzo sont aussi un modèle d'architecture. Les restes de la villa que Néron avait fait bâtir dans cet Antium où il était né attestent le goût et la magnificence de ce temps. Les noms latins des deux architectes de la Maison-Dorée prouvent que les arts étaient devenus indigènes à Rome; le colosse de Néron, dont l'auteur fut un artiste gallo-romain, fit voir que les arts étaient cultivés avec succès dans les provinces. La statuaire grecque, soit originale, soit reproduite par des copies, ornait les palais de Néron. On a trouvé dans celui de Rome le Laocoon et le Méléagre, et dans les ruines d'Antium le Gladiateur et l'Apollon du Belvédère. Le goût de Néron pour la poésie grecque et son voyage en Grèce avaient donné encore plus de vogue à tout ce qui avait une origine hellénique. L'art devait s'en ressentir, et aussi l'élégance de la vie. Les peintures qui décorent même à cette heure une partie de la Maison-Dorée, et qui ont peut-être inspiré les arabesques de Raphaël, en font foi. Il y avait une sorte d'atticisme dans la corruption monstrueuse de cette société qui a produit Pétrone, et que Pétrone a peinte.

Il faut le reconnaître, les arts peuvent fleurir sous la tyrannie. Ils conservent quelque temps l'inspiration qu'ils ont reçue de la liberté, et même, quand ils ont perdu la grandeur, ils peuvent encore aspirer à l'élégance. L'éloquence, la philosophie, la haute poésie, sont plus atteintes par l'absence de liberté; cependant elles peuvent avoir sous les plus mauvais règnes une sorte d'éclat superficiel : Sénèque écrivait sous Néron.

Les magnificences de l'art n'étaient pas seulement pour l'empereur, elles étaient encore pour tous les hommes opulens, et en particulier pour certains affranchis. Les *régionnaires* du IVe siècle placent près de la porte Tiburtine, aujourd'hui la porte San-Lorenzo, les jardins de l'affranchi Épaphrodite, un de ceux qui accompagnèrent Néron dans sa fuite. Le monument appelé, sans bonne raison, temple de *Minerva Medica*, une des belles ruines de Rome, était une dépendance des jardins d'Épaphrodite. Du même côté, mais hors de la ville, se trouvaient les jardins de Pallas, qui fut puissant sous Claude et sous Néron. Pallas s'y était fait bâtir un tombeau magnifique. On y lisait cette inscription : « A cause de sa piété et de sa fidélité envers ses patrons, le sénat lui a décerné les ornemens prétoriens et 150,000 sesterces, honneur dont il s'est contenté. » Pline

le Jeune, qui avait lu l'insolente épitaphe, y revient dans deux de ses lettres, et montre, par le sénatus-consulte qu'il cite, l'incroyable abaissement du peuple romain. Ce document atteste que Pallas a refusé d'abord et qu'il s'est fait ordonner par l'empereur d'accepter l'hommage du sénat. Pallas, qui traitait ainsi le sénat romain, ne daignait jamais parler à ses esclaves, et ne leur communiquait ses volontés que par écrit. L'orgueil de Pallas, le faste de ses jardins et de ceux d'Épaphrodite, qui attestent la grande existence des affranchis, me fournissent l'occasion de signaler un trait caractéristique des mœurs romaines à cette époque et une condition des gouvernemens absolus à laquelle ils échappent rarement à la longue, l'omnipotence des favoris.

Suétone énumère plusieurs autres affranchis tout-puissans sous Claude : l'eunuque Possidès, auquel il accorda une distinction militaire; Félix, qu'il fit gouverneur de Judée, et qu'on appelait le mari de trois reines; Harpocras, qui fut comblé d'honneurs, et enfin Polybe, attaché au département des études impériales (*a studiis*). Sous un empereur érudit comme Claude, cette fonction n'était pas une sinécure. Polybe était un homme docte, car il avait traduit Homère en latin et Virgile en grec. Tacite, parlant de ces affranchis, dit que Claude fit leur pouvoir égal à celui des lois, ce qui n'était pas grand'chose, et à celui de l'empereur lui-même, ce qui était beaucoup plus.

En effet, on voit ces hommes conduire tous les événemens. Narcisse fut assez puissant pour perdre Messaline. Deux femmes se disputaient la main de Claude, Lollia Paulina et Agrippine. La première avait pour elle l'affranchi Calliste, la seconde, Pallas, à qui la superbe fille de Germanicus s'était livrée. La protégée de Pallas triompha grâce à lui. Pallas dicta le discours par lequel Claude vint annoncer au sénat qu'il déshéritait son fils Britannicus au profit du fils d'Agrippine. Néron, peu reconnaissant, priva de ses charges l'affranchi qui était comme le maître de l'état, *velut arbitrum regni agebat*, et finit par le faire mourir, parce que « sa vieillesse prolongée gardait trop longtemps ses immenses richesses. »

On croit lire des histoires du sérail. Le despotisme romain prend des allures orientales. Comme les sultans, les empereurs écartent tous ceux à qui l'illustration de la naissance pourrait donner quelque importance et permettre quelque dignité personnelle; ils s'entourent de fils d'esclaves que leur origine a préparés à être les instrumens nés de la tyrannie. Le sénat, qui subsistait encore à l'état de fantôme, car, dit Tacite, il restait sous Néron quelque image de la république, le sénat voulut faire une loi contre les affranchis, et priver de leur liberté ceux qui ne se montreraient pas dignes de la conser-

ver. Les objections que l'on fit à cette mesure sont curieuses : « Ce corps était répandu partout... Si l'on mettait à part les fils des affranchis, on verrait quelle disette il y avait de citoyens libres. » Voilà ce qu'était devenue la population romaine!

Nous avons une peinture satirique de l'existence de ces affranchis, de leur opulence, de leur luxe extravagant, de leurs profusions ridicules, dans le festin de Trimalcion, raconté par Pétrone, ce Trimalcion qui se propose d'acheter la Sicile pour pouvoir aller en Afrique sans sortir de ses terres. L'orgueil de ces enrichis s'exprime avec toute son insolence dans le discours de l'un d'eux, invité à la table de Trimalcion. « Pourquoi donc, diras-tu, ai-je servi? Parce qu'il m'a plu de me mettre en servitude. J'ai mieux aimé être habitant de Rome que tributaire; mais j'espère vivre maintenant de manière à ne plus amuser personne. Je suis un homme parmi les hommes, et je marche la tête haute. Je ne dois un sou à qui que ce soit. J'ai acheté des terres; j'ai des lingots dans mon coffre-fort; je nourris vingt bouches par jour, sans compter mon chien. » On a voulu voir dans le personnage grotesque de Trimalcion une parodie de Claude ou de Néron : cette opinion me paraît insoutenable. Trimalcion a des prétentions au savoir, mais son ignorance est déplorable : il confond Médée et Cassandre, et parle de Dédale enfermant le corps de Niobé dans le cheval de Troie, de Diomède et Ganymède qui étaient frères, de leur sœur Hélène qui fut enlevée par Agamemnon, etc. Pétrone n'a pu prêter de pareilles méprises à Claude, qui était réellement très savant. Une grossière liberté qu'il donne à ses convives pourrait être une allusion à une burlesque loi sur le même objet, dont la pensée fut attribuée à Claude. Quant à Néron, il est impossible que Pétrone ait pensé au jeune empereur en peignant le vieux débauché. Ce que représente véritablement Trimalcion, c'est un affranchi qui a fait fortune, et qui conserve, au milieu de son opulence fastueuse, la vulgarité de langage et d'habitudes d'un esclave parvenu à la liberté.

Claude avait voulu effacer Caligula, Néron aspire à le renouveler. Caligula est son modèle, il se plaît à imiter ses prodigalités. « Il admirait son oncle Caïus, dit Suétone, surtout pour avoir en peu de temps dissipé les richesses accumulées par Tibère. » Néron admirait aussi et enviait sans doute la gloire que Caligula s'était acquise dans les jeux publics. Les palmes du cocher impérial l'empêchaient de dormir; il voulut les cueillir à son tour, et y joindre celles de l'histrion. On peut rapporter en effet presque tous les actes de son règne soit au cocher, soit au chanteur, au danseur ou au comédien. La scène des premiers est le cirque, la scène des seconds est le théâtre. La vie de Néron se passa dans ces deux lieux-là.

Il avait commencé par le goût des courses du cirque. Enfant, il ne parlait d'autre chose; dans les commencemens de son empire, il allait les voir en cachette. Il s'exerça d'abord dans ses jardins, probablement dans ces prairies, situées au bord du Tibre, qui avaient appartenu à son père Domitius, et qui, avant d'être les jardins de Néron, avaient été le champ de Cincinnatus. Après avoir répété sous les yeux de ses esclaves et de la dernière populace, il débuta devant le public, dans le grand cirque; un affranchi tenait la place du magistrat qui ordinairement donnait le signal.

Néron rêva aussi les succès du gladiateur. Il avait imaginé de venir nu dans l'arène étouffer un lion dans ses bras; mais cet exploit avait son danger, il y renonça et se contenta de voir combattre. Il avait, comme Caligula, fait construire un amphithéâtre en bois. Néron n'y fit mettre à mort aucun criminel, mais il y exposa au fer des gladiateurs quatre cents sénateurs et six cents chevaliers romains. On le vit encore figurer dans le cirque commencé par Caligula, de l'autre côté du Tibre, au pied de cette colline vaticane dont le nom s'est attaché dans les temps modernes à une si grande chose, et qui n'est citée par les auteurs latins que pour son mauvais vin. Le *vaticanum* était le Suresnes de Rome. Caligula avait établi son cirque à l'extrémité des jardins de sa mère Agrippine, qui venaient jusqu'au bord du Tibre, et où un jour, en se *promenant*, comme nous l'apprend Sénèque, il fit égorger aux flambeaux un certain nombre de personnages consulaires, de sénateurs et de dames romaines. Néron devait imaginer mieux : il devait, près de là, faire servir des corps humains à l'éclairer, barbarie plus atroce et plus ingénieuse; la première était d'une bête féroce, la seconde d'un *dilettante*, toujours occupé à varier, par des raffinemens étranges, ses cruelles voluptés. Une partie de la place et de l'église de Saint-Pierre occupe l'emplacement du cirque de Néron et de Caligula. L'obélisque qui se dresse au milieu de cette place, entre les deux grandes fontaines, s'élevait non loin de là, dans le cirque dont il formait la *meta*. Claude l'y avait fait apporter d'Égypte. C'est dans ce cirque, en partie son ouvrage, que Néron faisait servir les chrétiens de flambeaux vivans, et c'est là que s'élève aujourd'hui la plus grande église chrétienne du monde.

Néron, l'ennemi du genre humain, devait attacher son nom à la première persécution des chrétiens. Cette persécution est attestée par Suétone en des termes qui ne permettent pas de croire à une interpolation : « Il livra aux supplices les chrétiens, espèce d'hommes adonnés à une superstition nouvelle et malfaisante. » Ces deux accusations adressées au christianisme sont bien d'un auteur païen. Tout ce qui est nouveau passe d'abord pour dangereux, et l'est en effet à ce qui est vieux et doit périr. On a dit avec raison que l'intolérance

du paganisme n'était pas religieuse, mais politique. J'admets la distinction, mais je ne saurais y voir une apologie des persécutions, car punir une secte inoffensive au nom de la politique me paraît aussi odieux que la frapper au nom de la religion. Brûler les chrétiens, comme le faisait Néron dans son cirque, parce qu'ils étaient nouveaux et dangereux, c'était faire exactement comme a fait depuis l'inquisition quand elle a brûlé les hérétiques, accusés aussi d'être nouveaux et dangereux.

Mais Néron ne brille pas seulement dans le cirque, comme Caligula; ce qui lui est particulier, c'est la passion des succès de théâtre. Aussi est-il sans cesse occupé de ce lieu, qui est le champ de bataille où il rêve ses triomphes, et s'il reçoit l'hommage d'un roi d'Arménie, Tiridate, ce jour-là il dore le théâtre de Pompée. « Non-seulement la scène, mais tout l'intérieur de l'enceinte était doré, dit Dion Cassius...; les voiles étendus dans l'air pour défendre du soleil étaient de pourpre. Au milieu, on avait brodé l'image de Néron conduisant un char et entouré d'astres d'or. » Quand, au temps de Pompée, le sénat gardait encore assez du vieil esprit romain pour ne pas vouloir permettre qu'un théâtre eût des gradins sur lesquels on pût s'asseoir, craignant que par là les citoyens ne fussent amollis, il ne pensait pas qu'un maître absolu y recevrait et y couronnerait un souverain étranger. Néron, du reste, inspira à ce roi d'Arménie, qui venait de recevoir de lui le diadème, un mépris qu'il ne put cacher quand il vit l'empereur romain chanter en s'accompagnant de la lyre, puis, vêtu d'une casaque verte et portant le casque des gladiateurs, conduire un char dans l'arène. Qu'eût-il dit s'il l'eût vu monter sur le théâtre pour y jouer l'accouchement de Canacé? Il joua aussi *Oreste meurtrier de sa mère*. Il y avait tant en lui du comédien et de l'auteur nourri des souvenirs classiques, que lorsque je le vois après la mort d'Agrippine se croire poursuivi par les furies, je ne puis m'empêcher de soupçonner dans cet appareil de terreurs une réminiscence de la poésie grecque, dont il avait la prétention de s'inspirer, et un souvenir de son rôle d'Oreste.

Le faste de Néron ne se montre nulle part avec plus de magnificence que dans le palais ou plutôt l'ensemble de palais qu'on appelle la Maison-Dorée.

Aujourd'hui, quand on suit le chemin qui a remplacé le grand cirque, on rencontre à sa gauche une petite porte au-dessus de laquelle sont écrits ces mots : *Ingresso al palazzo dei cesari*, entrée du palais des césars. Une ficelle est suspendue à cette petite porte; on sonne, la portière du palais des césars tire le cordon, on trouve un petit escalier, et l'on monte au premier. Une seconde porte vous est ouverte par une bonne femme qui a quitté ses poules et a posé

son panier à salade sur un chapiteau corinthien renversé. Vous pénétrez seul dans un jardin qui est au pied des ruines, et, entre deux carrés de choux, vous gagnez un second escalier qui vous conduit à ce qui formait le sol du palais de Néron; au-dessous sont de grands arceaux qui, vus d'en bas, semblent très imposans et ne formaient pourtant que les substructions, c'est-à-dire les fondemens, de la demeure impériale. Arrivé là, on est au milieu des ruines, des arbres et des fleurs. C'est un labyrinthe de gigantesques débris se dressant parmi la verdure. A ses pieds, on voit d'humbles toits, demeure de quelque famille, ou des granges à foin qui ont remplacé les somptuosités de la Maison-Dorée. Tels sont les contrastes que présente Rome, dont on a fait souvent des peintures de convention; mais la Rome réelle est ainsi. L'ancien et le moderne, le sévère et le riant, le majestueux et le misérable s'y rencontrent pêle-mêle. Ce n'est pas une froide tragédie moderne, c'est un drame de Shakspeare.

Ces ruines solitaires sont les ruines d'un palais qui a vu toutes les magnificences, toutes les turpitudes de l'empire, et ces festins d'une recherche bizarre dont Pétrone nous a laissé une si vive caricature dans le festin de Trimalcion. Ce personnage grotesque n'a rien à faire, je l'ai dit, avec Néron; mais plusieurs détails des débauches somptueuses du riche affranchi ont dû se retrouver dans les orgies impériales. Les salles à manger de Néron dont parle Suétone, et dont les lambris d'ivoire s'ouvraient pour laisser tomber sur les convives des fleurs et des parfums, sont exactement semblables à celles de Trimalcion. Chez celui-ci, « le lambris s'entr'ouvre, et laisse descendre sur les têtes de ses hôtes un vaste cercle qui, se détachant de la coupole, leur offre dans son contour des couronnes dorées et des vases remplis de parfums. » Dans le palais de Néron comme dans la maison de Trimalcion, sa maison dorée à lui, où il pouvait recevoir et loger cent personnes, il se trouvait, nous le savons encore par Suétone, des statues précieuses, des orgues hydrauliques pour accompagner les chants pendant les interminables et prodigieux repas. Les scènes lascives du *Satiricon* se sont reproduites cent fois dans ces salles dont il ne reste plus que des débris abandonnés. Sur ce Palatin, si gravement mélancolique, on peut évoquer, Pétrone à la main, les folles et honteuses joies des fêtes de Néron.

Il faut comprendre par le nom de Maison-Dorée, non-seulement des bâtimens magnifiques, mais de grands espaces remplis par des jardins, des étangs, des bois, quelque chose d'analogue aux *paradis* des Orientaux, au sérail de Constantinople, à la résidence des souverains de Delhi. C'est toujours à l'Orient que ramène le despotisme insensé et colossal de Néron. La Maison-Dorée, avec toutes ses dépendances, commençait sur le mont Palatin, qui avait été envahi

progressivement par l'extension toujours croissante de la demeure impériale, descendait dans la vallée que domine le Cœlius, et où les étangs de Néron remplissaient l'espace occupé depuis par le Colysée, remontait les pentes de l'Esquilin et allait toucher l'*agger* de Servius-Tullius, au-delà de Sainte-Marie-Majeure. C'est comme si, à Paris, elle eût couvert la montagne Sainte-Geneviève et se fût prolongée jusque vers les Invalides.

A l'entrée, du côté du Forum, était placé ce colosse de Néron qui, transporté plus tard devant l'amphithéâtre, lui a donné son nom. Le colosse avait cent vingt pieds. Suétone parle d'un portique immense. « Les étangs, ajoute-t-il, étaient comme une mer entourée d'édifices, qui semblaient former une ville. Il y avait des champs de blé, des vignes, des pâturages, des forêts remplies de toute sorte d'animaux domestiques et de bêtes sauvages. » — « La maison de Néron, dit Martial, touchait à tous les points de la ville. » Et Pline l'Ancien, renchérissant encore, affirme qu'elle enveloppait Rome tout entière. Pline le Jeune loue Trajan de n'avoir pas, comme Néron dépossédant les propriétaires, fait entrer dans son habitation lacs, bois sacrés, forêts. Pour sortir des exagérations poétiques et oratoires, ce qu'on appelait la Maison-Dorée de Néron avait, selon Nibby, trois milles et demi de tour, plus d'une de nos lieues, et couvrait un espace de dix millions de pieds carrés. On conçoit que cette extension de la demeure impériale ait donné lieu à un plaisant du temps de faire deux vers dont voici le sens : « Rome ne sera plus qu'une maison. Allez à Veies, ô Romains, si Veies déjà ne fait partie de cette maison. »

Néron n'arriva pas tout d'abord à ce gigantesque résultat; sa première demeure ayant brûlé dans l'incendie que lui-même avait très-probablement allumé, et qui consuma une partie de la ville, il se bâtit un second palais. L'or, qui y était partout prodigué, fit donner à celui-ci le nom de Maison-Dorée. Néron se servit, pour la construire, des ruines de sa patrie, dit sévèrement Tacite, dont la vive description nous permet parfaitement de suivre la marche de l'incendie. L'incendie commença dans cette partie du cirque qui touchait au Palatin et au Cœlius, du côté de Saint-Grégoire; poussée par un vent violent qui s'engouffrait dans le cirque, la flamme en suivit rapidement la longueur. Il y avait là des boutiques comme il y en avait aux abords des théâtres et de tous les lieux où les Romains se réunissaient en grand nombre. Ces boutiques contenaient des matières inflammables qui alimentèrent le feu. Ravageant d'abord les lieux bas, le feu gagna les hauteurs, puis redescendit dans la plaine. Des quatorze quartiers de Rome qu'on appelait *régions*, quatre seulement furent épargnés, trois furent détruits, sept presque entière-

ment consumés. Il n'y a dans l'histoire que l'incendie de Moscou qui puisse être comparé à celui-là.

Néron l'avait-il allumé? Suétone et Dion Cassius l'affirment. Tacite hésite à le croire; pour moi, j'incline à l'admettre. L'idée de refaire une Rome nouvelle plus belle que l'ancienne, si irrégulière, si pleine de petites rues tortueuses, pouvait tenter son goût d'artiste. Il n'est pas impossible que, dans sa prédilection pour tout ce qui se rapportait à Homère et à la guerre de Troie, prédilection qui lui fit récompenser la plate traduction des poèmes homériques par Labéon, il ait dit, mêlant à son enthousiasme classique la férocité bizarre de son âme dépravée : « Heureux Priam qui, en perdant l'empire, a vu la destruction de sa patrie! » et qu'il ait voulu faire, après une imitation en vers de quelque poème cyclique sur l'incendie de Troie, un plagiat en action. Il était à Antium quand le feu se déclara; s'il ne le fit point allumer, il ne se pressa point en tout cas de venir l'arrêter, car il ne reparut dans Rome que lorsque le fléau, après avoir fait le tour de la ville, vint attaquer la demeure impériale sur l'Esquilin, près des jardins de Mécène.

Les hommes qu'on vit çà et là jeter des torches allumées sur les maisons, en disant qu'ils avaient reçu des ordres, pouvaient faire d'ordres supposés un prétexte au pillage; mais il est bien difficile de rejeter le récit qui courut alors, selon Tacite, et que ne révoquent en doute ni Suétone, ni Dion Cassius, d'après lequel Néron aurait, soit dans l'intérieur de son palais, soit du sommet de ce palais, soit du haut de la tour de Mécène, chanté l'incendie de Troie. Rien n'est plus dans le caractère de cet homme, toujours préoccupé du chant et du drame, voyant tout au point de vue théâtral. Peut-être était-ce un poème de lui qu'il chanta, car Juvénal nous apprend que Néron avait composé des *Troïca*. La vanité de l'auteur et celle du chanteur auraient trouvé alors dans le spectacle offert à ses yeux une égale occasion de briller. Quoi qu'il en soit, la tradition de Néron contemplant en artiste la conflagration de Rome est restée populaire dans cette ville, et on appelle encore tour de Néron une tour en briques qui n'est point celle de Mécène, mais qui a été bâtie au moyen âge par les Caetani.

Néron eut donc le plaisir de rebâtir Rome, et de la rebâtir comme il l'entendait : il ouvrit des rues larges et de vastes espaces, et fit placer devant les maisons des portiques dont les plates-formes pouvaient servir à éteindre les incendies. Cependant les changemens trop brusques entraînent toujours quelque inconvénient, et il y eut des esprits chagrins qui regrettèrent les petites rues étroites et les maisons très élevées, disant que la ville était moins salubre depuis qu'on avait moins d'ombre et qu'on était dévoré par la chaleur.

Les constructions projetées par Néron attestent une ambition insensée de grandeur. Il voulait que Rome s'étendît jusqu'à Ostie, et que la mer vînt jusqu'à Rome, en tous ces projets tourmenté par le besoin de se prouver à lui-même et de prouver aux autres sa toute-puissance. Du reste, Néron avait la rage de bâtir, comme Auguste, et aussi comme Domitien et Caracalla. Ce fut la cause principale de l'épuisement du trésor public : *non in alia re damnosior quam in ædificando*, selon Suétone. Il bâtit surtout pour lui-même : s'il construisit un aqueduc, ce fut afin d'amener l'eau à son palais, d'alimenter les pièces d'eau de la Maison-Dorée. Néron n'oublia pas non plus de construire des lieux de divertissemens pour cette multitude dont le cocher du cirque, le chanteur et le danseur du théâtre sollicitait et parfois obtenait les applaudissemens. Il avait bâti des thermes magnifiques, à en juger par cette épigramme de Martial :

Quid Nerone pejùs?
Quid thermis melius neronianis?

« Qu'y a-t-il de pire que Néron? — Qu'y a-t-il de supérieur aux thermes de Néron? »

Le nom de l'église de *San-Salvator in Thermis* montre que ces thermes, dont il ne reste que des vestiges, existaient encore au moyen âge. Par un singulier hasard, sur l'emplacement des thermes de Néron, qui se confondirent plus tard avec ceux d'Alexandre Sévère, a été bâtie l'église de Saint-Louis des Français. Il était donc dans la destinée de ce lieu, d'abord marqué d'un nom néfaste, que deux fois le souvenir d'un bon prince vînt remplacer et expier pour ainsi dire le souvenir d'un scélérat.

Auguste et Tibère, devenus empereurs, avaient peu fait la guerre. Caligula avait singé des batailles et des triomphes, Claude avait paru en Bretagne, Néron eut la pensée de prendre part à une expédition contre les Parthes; mais il réprima ce désir. On lui vota des arcs de triomphe à l'occasion des triomphes de Corbulon en Arménie, et on lui en dressa un sur le Capitole, ce qui était sans exemple. Cet honneur exceptionnel devait être décerné à celui qui n'avait jamais triomphé. Je me trompe, après avoir fini sa tournée d'acteur ambulant en Grèce, pendant laquelle il avait fait mettre à mort son meilleur général, il revint triompher à Rome. Un pan de muraille fut abattu devant les pas du ridicule vainqueur. On vit paraître d'abord ceux qui portaient les couronnes décernées à Néron, d'autres tenaient des piques, auxquelles étaient attachés des écriteaux indiquant les noms des concours où il avait eu le prix du chant. Puis venait Néron sur un char triomphal, vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or, couronné de feuilles d'olivier et le laurier pythique à

la main. Un joueur de lyre était à côté de lui. Il traversa ainsi le Cirque, suivi de soldats, de chevaliers et de sénateurs, et monta au Capitole. Toute la ville était illuminée. Les sénateurs criaient : « Bravo, vainqueur olympique ! bravo, vainqueur pythien ! Auguste ! Auguste ! à Néron Hercule ! à Néron Apollon ! Voix sacrée, heureux ceux qui t'entendent ! » Néron fit porter ses couronnes dans le cirque, et les fit placer sur le grand obélisque. Il y en avait plus de mille. Cet obélisque est celui qui s'élève aujourd'hui sur la Place du Peuple, et dont les hiéroglyphes racontent les conquêtes de Sésostris. Il devait porter les ridicules trophées de Néron !

Ce que Néron construisait ne lui suffisait pas, il prenait possession des constructions antérieures à lui. Non content d'avoir creusé un lac dans la Maison-Dorée, il fit servir à la somptuosité extravagante de ses fêtes obscènes un bassin qu'Agrippa avait consacré à l'utilité publique. La dépression que le lit de ce bassin a laissée dans le sol paraît avoir donné à l'église de Saint-André son nom de *Sant'Andrea della Valle*. Là un festin fut préparé sur un grand bateau que d'autres bateaux remorquaient. Les rameurs étaient des infâmes. Le bassin était bordé de mauvais lieux remplis de dames romaines. On peut voir dans les historiens ce qui se passa quand vint la nuit, et que les arbres et les toits voisins retentirent de mille chants et brillèrent de mille feux. Le contraste est grand entre une église et le lac théâtre de cette orgie. Il ne l'est pas moins entre les voluptés dont la villa de Néron à Subiaco dut être témoin et les austérités de saint Benoît, qui ont rendu ce lieu célèbre.

Néron, qui prétendait être un connaisseur en matière d'art, devait prétendre aussi à savoir apprécier les beautés romantiques de la nature. En effet, il s'était fait bâtir une villa dont quelques ruines subsistent encore dans une contrée chère aux paysagistes, à Subiaco. Ce nom même rappelle le voisinage de la villa de Néron; il vient de *sublacum* (sous le lac), le lac artificiel de la villa impériale. Ce lac a disparu, et il n'en reste que le nom de *Subiaco*. Avoir une villa dans les montagnes du pays des Æques, c'était pour Néron ce que serait pour un moderne la fantaisie d'un chalet en Suisse.

Mais tandis qu'il allait de ses palais à ses villas et du cirque au théâtre, se formait le soulèvement qui devait le renverser. A Subiaco, un éclair brisa la coupe dans sa main et renversa la table du festin. C'était un avertissement.

Le soulèvement vint de la Gaule, que les exactions de Néron avaient irritée. On dit beaucoup que l'empire traitait les provinces avec plus de douceur que la république; mais ce bien-être prétendu qu'elles durent à l'empire est énergiquement démenti par l'histoire et par les témoignages contemporains. Suétone nous montre Néron

après l'incendie ne recevant pas seulement, mais sollicitant des dons volontaires (*collationes*) et épuisant *les revenus des particuliers et des provinces*. On peut voir aussi dans Juvénal une peinture énergique, et trop détaillée pour être une pure déclamation, de la misère des provinces comparée à leur ancienne prospérité : « Quand la province que tu attendais depuis longtemps t'a reçu pour la gouverner, mets un frein à ta violence et à ton avarice. Aie pitié de la pauvreté de nos alliés... Autrefois ce n'était pas un gémissement pareil et une telle blessure, une telle ruine pour les alliés, alors florissans et seulement vaincus. Leurs maisons étaient pleines de richesses... Maintenant nos alliés possèdent quelques paires de bœufs, un petit troupeau de jumens. On prend l'humble champ et l'on enlève le taureau. » Le poète montre alors le danger dont ces extorsions menacent Rome : « Crains l'Espagne, la Gaule, l'Illyrie; épargne ces moissonneurs d'Afrique qui nourrissent la ville tandis qu'elle est tout entière aux jeux du cirque et de la scène... Prends garde de trop accabler des malheureux qui ont du courage, car, bien que tu leur ôtes tout ce qu'ils possèdent d'or et d'argent, il faudra leur laisser le bouclier et l'épée, le casque et le javelot; aux dépouillés restent les armes. » Juvénal parle encore d'une province qui a gagné son procès sans être indemnisée de ses pertes, *victrix provincia plorat*. On voit que les provinces n'étaient pas mieux sous Domitien que sous Néron, et cet état de choses avait commencé plus tôt. Voici ce que dit M. Amédée Thierry, très favorable du reste à l'empire romain : « Auguste mourut léguant l'empire à Tibère. Déjà pillées sous le gouvernement précédent, les Gaules se virent livrées à des excès intolérables sous l'administration dure et insouciante du nouveau prince. Les impôts croissant, il fallut que les particuliers et les villes empruntassent à gros intérêts; de là les dettes accumulées, les expropriations et une misère sans terme. »

Quand on achève de lire la vie de Néron, c'est un grand soulagement de contempler ses derniers momens, de voir ses peurs, ses fuites, ses larmes, ses incertitudes et ses lâchetés devant la mort. Heureusement il y a peu d'événemens dont on puisse aussi bien suivre à Rome toutes les phases, et dont la topographie soit plus évidente.

Il était minuit quand Néron apprit que ses gardes l'avaient abandonné; il se lève de son lit et envoie avertir ses amis : aucun ne parut; lui-même se décide à les aller chercher : nulle porte ne s'ouvrit. Alors il rentre dans ce palais qu'il avait fait si magnifique, mais d'où ses serviteurs s'étaient maintenant enfuis en pillant jusqu'à ses couvertures et en emportant la boîte d'or renfermant le poison que lui avait donné Locuste. Il demande un gladiateur pour se faire tuer; il

n'en trouve pas, et s'élance hors du palais avec l'intention d'aller se précipiter dans le Tibre. Il dut sortir par une porte de derrière du palais et traverser une partie de ce cirque témoin de ses honteux triomphes. Qu'éprouva-t-il en passant sous la loge impériale, en marchant à travers les ténèbres dans ce lieu qu'il avait vu tant de fois si rempli d'hommes et de bruit, et qui maintenant était si vide et si muet? Changeant d'avis et voulant gagner du temps pour tâcher de se résoudre à mourir, il se laissa entraîner, par son affranchi Phaon, dans une villa voisine de Rome. Il fallait traverser une partie de la ville, de cette ville qu'il avait brûlée, et où dans chaque maison on faisait des vœux pour sa mort. Suivons-le du Grand-Cirque à la porte Nomentane (aujourd'hui la porte Pie), par laquelle il va s'échapper de Rome. Quel spectacle! Néron, accoutumé à toutes les recherches de la volupté, s'avance à cheval, les pieds nus, en chemise, couvert d'un vieux manteau dont la couleur était passée, un mouchoir sur le visage. Quatre personnes seulement l'accompagnent; parmi elles est ce Sporus, que dans un jour d'indicible folie il avait publiquement épousé. Il sent la terre trembler, il voit des éclairs au ciel; Néron a peur. Tous ceux qu'il a fait mourir lui apparaissent et semblent se précipiter sur lui. Nous voici à la porte Nomentane, qui touche au camp des prétoriens. Néron reconnaît ce lieu où, il y a quinze ans, suivant alors le chemin qu'il vient de suivre, il est venu se faire reconnaître empereur par les prétoriens. En passant sous les murs de leur camp, vers lequel son destin le ramène, il les entend former des vœux pour Galba et lancer des imprécations contre lui. Un passant lui dit : « Voilà des gens qui cherchent Néron. » Son cheval se cabre au milieu de la route : c'est qu'il a flairé un cadavre. Le mouchoir qui couvrait son visage tombe; un prétorien qui se trouvait là le ramasse et le rend à l'empereur, qu'il salue par son nom. A chacun de ces incidens son effroi redouble. Enfin il est arrivé à un petit chemin qui s'ouvre à notre gauche, dans la direction de la voie Salara, parallèle à la voie Nomentane. C'est entre ces deux voies qu'était la villa de Phaon, à quatre milles de Rome. Pour l'atteindre, Néron, qui a mis pied à terre, s'enfonce à travers un fourré d'épines et un champ de roseaux comme il s'en trouve tant dans la campagne de Rome; il a peine à s'y frayer un chemin; il arrive ainsi au mur de derrière de la villa. Près de là était un de ces antres creusés pour l'extraction du sable volcanique, appelé *pouzzolane*, tels qu'on en voit encore de ce côté; Phaon engage le fugitif à s'y cacher; il refuse. On fait un trou dans la muraille de la villa par où il pénètre, marchant à quatre pieds, dans l'intérieur. Il entre dans une petite salle et se couche sur un lit formé d'un méchant matelas sur lequel on avait jeté un vieux manteau. Ceux qui l'en-

tourent le pressent de mourir pour échapper aux outrages et au supplice. Il essaie à plusieurs reprises de se donner la mort et ne peut s'y résoudre; il pleure. Enfin, en entendant les cavaliers qui venaient le saisir, il cite un vers grec, fait un effort, et se tue avec le secours d'un affranchi.

On peut faire sur les pas de Néron une promenade qui commence au Grand-Cirque et se termine au lieu où a dû être la villa de Phaon : je l'appellerais la promenade vengeresse.

A Rome, on suit Néron au-delà de sa mort et jusqu'à son tombeau. Il ne se trouva que des femmes pour lui rendre les derniers devoirs, ses deux nourrices et sa concubine Acté. Elles enveloppèrent ses cendres d'une étoffe précieuse et allèrent les placer dans le tombeau de famille des Domitius. Du temps de Suétone, on le voyait encore du Champ-de-Mars s'élevant sur la *Colline des Jardins*, aujourd'hui le *Pincio*. On peut déterminer avec précision le lieu de la sépulture de Néron, car, en suivant les murs de Rome, on reconnaît parfaitement les arceaux des substructions de la villa des Domitius où se trouvait leur tombeau. La belle construction de ces arceaux et la disposition réticulaire qu'ils présentent ne permettent pas de les confondre avec les murs de Rome, bâtis beaucoup plus tard, et dont en ce lieu-là ils continuent l'enceinte. La villa des Domitius était à l'extrémité de la promenade actuelle du Pincio.

Où l'histoire s'arrête, la légende commence. Pour les hommes du moyen âge, Néron, exécrable tyran et premier persécuteur des chrétiens, se confondait avec l'antechrist. Encore aujourd'hui sa mémoire demeure odieuse, et beaucoup de ruines dans l'état romain passent pour des débris de villes détruites par Néron. Au moyen âge, on croyait que son fantôme errait sur le Pincio, sur cette aimable colline qui est aujourd'hui le rendez-vous des promeneurs. Chaque jour, les bourgeois de Rome à pied, les élégantes en calèche, les Anglais à cheval, vont y jouir d'une vue admirable en écoutant la musique militaire, en respirant la fraîcheur du soir, sans penser qu'ils sont chez Néron. Ce fut, dit-on, pour conjurer son fantôme que l'on construisit tout près de là l'église de Sainte-Marie-du-Peuple. Voilà comment les souvenirs de l'antiquité se sont perpétués à Rome dans la tradition populaire.

Mais à Rome, outre l'antiquité selon l'histoire et l'antiquité selon la légende, il y a encore l'antiquité selon les *ciceroni*, et celle-là ne ressemble point aux deux autres, surtout à la première. Comme il fallait montrer aux étrangers le tombeau de Néron, on a imaginé de donner ce nom à un monument funèbre placé sur la grand'route de Florence, à quelques milles de Rome : on l'avait mis là sur le chemin des voyageurs, ce qui était fort commode pour eux. Malheureuse-

ment on avait oublié de lire l'épitaphe, on y aurait vu que ce tombeau était celui d'un certain Vibius : il est vrai qu'elle n'est pas tournée du côté de la route. Aussi le tombeau de Vibius porte encore le nom de tombeau de Néron.

Pour compléter par les souvenirs qui s'attachent aux lieux et aux monumens l'histoire des premiers empereurs, il faut compléter le voyage de Rome par le voyage de Naples. Auguste alla récréer ses yeux mourans au spectacle des rivages de la Campanie et des îles du golfe napolitain : il mourut à Nola. Tibère a donné à Caprée une honteuse immortalité; Misène vit sa triste et juste fin. Pouzzoles rappelle encore la folie de Caligula. Enfin cette région enchantée a vu sous Néron s'accomplir le plus odieux de ses crimes, le meurtre d'Agrippine, meurtre manqué et repris à plusieurs fois, et qui se termine par un tableau que l'on ose à peine regarder, Néron accourant vers le cadavre nu de sa mère, le contemplant et le touchant, louant ceci, blâmant cela, toujours avec sa prétention de connaisseur et d'artiste; puis il eut soif et il but!

Il y a plus de trente ans, jouissant pour la première fois du spectacle de ces bords incomparables, je ne pouvais, au milieu de leurs enchantemens, écarter leurs souvenirs, et sortant des Champs-Élysées de Virgile, qu'on a cru retrouver dans ces lieux dignes d'un tel nom, je m'écriai :

A voir ces frais coteaux, ces bords délicieux,
Qu'ombrage le figuier, que le pampre couronne,
Ces sommets verdoyans qu'un air pur environne,
Ces contours arrondis pour le charme des yeux,
Ces flots si doucement roulant leurs plis humides,
Semblables aux plis gracieux
D'une robe d'azur qu'à la clarté des cieux
Déroule en se jouant une des néréides;
A voir ce jour si doux, si radieux,
Ce jour qui semble fait pour éclairer les dieux,
On se croirait encore au sein de l'Élysée.....
Mais cette terre où nous cueillons des fleurs
De sang humain est arrosée,
C'est la terre des douleurs,
C'est la terre de l'homme, et du crime, et des pleurs.
Néron sur cette plage a fait tuer sa mère,
Et cette île à nos pieds, c'est l'île de Tibère (1).

J.-J. Ampère.

(1) *Voyage aux Enfers de Virgile.*

NEWTON

SA VIE, SES ÉCRITS ET SES DÉCOUVERTES

I. *Memoirs of the Life, Writings and Discoveries of sir Isaac Newton*, by sir David Brewster, 2 vol. in-8°, Edimburgh 1855. — II. *Correspondence of sir Isaac Newton and professor Cotes*, edited by J. Edleston, London and Cambridge 1850. — III. *Analytical View of sir Isaac Newton's Principles*, by Henry lord Brougham and J. Routh, 1 vol. in-8°, London 1855, etc.

SECONDE PARTIE. [1]

V.

« Un Français qui arrive à Londres, dit Voltaire dans ses *Lettres philosophiques*, trouve les choses bien changées en philosophie comme dans tout le reste. Il a laissé le monde plein, il le trouve vide. A Paris, on voit l'univers composé de tourbillons de matière subtile; à Londres, on ne voit rien de tout cela. Chez vous, c'est la pression de la lune qui cause le flux et le reflux; chez les Anglais, c'est la mer qui gravite vers la lune, de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces messieurs croient qu'on doit avoir marée basse, ce qui malheureusement ne peut se vérifier, car il aurait fallu pour s'en éclaircir examiner la lune et les marées au premier instant de la création. Vous remarquerez encore que le soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart. Chez nos cartésiens, tout se fait par une impulsion qu'on ne comprend guère; chez M. Newton, par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cause. A Paris, vous

(1) Voyez la livraison du 1er décembre.

vous figurez la terre faite comme un melon; à Londres, elle est aplatie des deux côtés. La lumière pour un cartésien existe dans l'air; pour un newtonien, elle vient du soleil en six minutes et demie. Votre chimie fait toutes ces opérations avec des acides, des alcalis et de la matière subtile : l'attraction domine jusque dans la chimie anglaise. »

C'est Voltaire, en réalité, qui a fait connaître Newton à la France, quoiqu'il n'ait parlé de lui que plus de trente ans après la publication du livre des *Principes*. Fontenelle avait exposé l'attraction et la décomposition de la lumière avec une grande réserve et de grands ménagemens pour l'opinion régnante, et les noms des philosophes anglais étaient aussi peu connus dans notre pays que la constitution de l'Angleterre. Si Voltaire n'eût pas été exilé par le régent, s'il n'avait pas été aussi passionné pour la gloire de Newton que pour sa propre renommée, s'il n'avait pas cité sans cesse dans ses ouvrages de tout genre le nom du savant anglais et écrit tout un volume sur sa philosophie, si son exemple n'avait pas monté la tête au *brillant et sage* Algarotti jusqu'à lui faire écrire l'ouvrage un peu ridicule intitulé *Il Newtonianismo per le Dame*, si enfin il n'avait pas enhardi la charmante et quelque peu pédante Mme Du Châtelet à composer ses *Institutions de physique*, le XVIIIe siècle aurait bien pu ignorer ou nier les découvertes de la philosophie anglaise, et les partisans de Newton eussent été réduits à dire de lui ce que Kepler disait de ses propres travaux : « Le sort en est jeté, j'écris mon livre; on le lira dans l'âge présent, ou dans la postérité : que m'importe? Il pourra attendre son lecteur. Dieu n'a-t-il pas attendu six mille ans un contemplateur de ses œuvres? »

La publication du livre des *Principes*, faite aux frais et par les soins de Halley, n'eut pas, même en Angleterre, un succès universel. Dès la première communication de Newton à la Société royale, Hooke tenta de persuader à ses collègues que c'étaient là des idées qu'il avait exprimées cent fois, et que ce qu'il n'avait pas dit déjà était faux ou tout au moins hypothétique. Newton se vengea, et à peine obtint-on de lui qu'il citât Hooke dans son introduction et dans une des notes de l'ouvrage. Huyghens rejeta la gravité de molécule à molécule et ne l'admit que pour les masses. Leibnitz publia une explication du mouvement des planètes par le moyen d'un fluide éthéré. Mairan, Jean Bernouilli, Cassini, persistèrent longtemps à croire aux tourbillons et à la matière subtile. Hooke, le plus immédiat, sinon le plus important de ces contradicteurs, avait, il est vrai, conçu et agité depuis longtemps dans son esprit confus des idées analogues au nouveau système; il en avait même parfois entretenu la Société royale, mais sans rien préciser ni démontrer. Pourtant il réclama la

priorité de la découverte. Il prétendit ne l'avoir pas divulguée parce qu'elle faisait partie d'un grand système de la nature qu'il avait imaginé, mais qui n'était pas encore complet. Ses réclamations perpétuelles avaient failli empêcher Newton de publier son ouvrage, et elles furent sans doute une des causes du peu de succès des *Principes*. Tout ce qui est nouveau et contesté, si peu que ce soit, paraît rarement incontestable et vrai. La persistance même de Hooke donnerait peut-être des doutes sur le véritable inventeur, si la correspondance de Halley et de Newton n'avait été publiée en entier, et si l'on n'y trouvait ce passage judicieux et impartial, écrit par Halley, qui répond à quelques inquiétudes de Newton : « Quant à M. Hooke, avec le caractère jaloux dont il est en fait de science, il n'y a pas de doute que s'il eût été en possession d'une découverte pareille, il ne l'aurait pas tenue plus longtemps secrète... Il prétend à présent que ce n'est là qu'une très petite partie d'un excellent système de la nature qu'il a imaginé, mais qu'il n'a pas eu le temps de rendre tout à fait complet, de sorte qu'il ne juge pas à propos d'en publier une partie détachée du reste; mais je lui ai déclaré tout ouvertement qu'à moins qu'il ne produise à présent une démonstration différente de la vôtre, et qu'il n'en laisse le public juge, ni moi ni personne ne le croirons sur ce point. » Cette démonstration, Hooke ne put la donner, et s'il a prouvé qu'il avait eu des idées vagues sur l'attraction universelle, on a démontré que bien d'autres les avaient eues avant lui, Borelli par exemple, peut-être même Pythagore et Plutarque. S'il fallait tenir grand compte de ces aperçus, personne n'aurait jamais rien inventé.

La philosophie de Newton ne fit néanmoins que de lents progrès dans l'esprit de ses contemporains. A sa mort, même en Angleterre, elle était loin d'être professée dans toutes les universités, et les adhérens de cette philosophie étaient rares : il est vrai que parmi eux se trouvaient Halley, Locke et Bentley, ce qui n'était pas un médiocre succès. Aussitôt d'ailleurs après la publication du livre des *Principes*, Newton fut chargé de devoirs bien différens, et sa vie se divisa en deux moitiés distinctes. Jusqu'alors il n'avait vécu que pour calculer et pour penser, cherchant à se distraire des mathématiques par la chimie, de l'astronomie par la physique. Il vivait seul, perdu dans la méditation de ces grands objets, et sa pensée ne semblait conserver aucun lien avec son corps. Il oubliait les heures et passait des mois entiers sans rapports avec les hommes, ce qui devait parfois faire un singulier professeur. Ni le besoin, ni l'habitude ne le rappelaient à la vie commune. L'heure de son repos était seule invariable, et il a souvent dit lui-même qu'après minuit, il ne pouvait travailler : si dans sa distraction cette heure était dépassée, il était

plus fatigué que par un jour de travail continu; mais aux heures des repas, rien ne l'avertissait, et l'on connaît l'amusante histoire du docteur Stukely. Celui-ci, lassé de l'attendre un jour, mangea le poulet destiné à Newton, qui, voyant plus tard la table desservie, crut avoir déjeuné, et revint dans son laboratoire. S'il sortait de sa chambre pour chercher un objet dont il avait besoin, il ne le rapportait jamais; s'il descendait de cheval, il oubliait d'y remonter. Un étranger lui demandait comment il avait découvert les lois du système du monde : « En y pensant sans cesse, » répondit-il. Là est le secret des grandes découvertes dans les sciences. Le génie dépend surtout de la durée de l'attention dont un homme est capable. C'est ce que Newton exprimait fort bien en disant : « Je tiens le sujet de ma recherche constamment devant moi, et j'attends que les premières lueurs commencent à s'ouvrir lentement et peu à peu, jusqu'à se changer en une clarté pleine et entière. » On conçoit qu'avec un tel mode de travail et de pareils sujets de méditations, il fût excessivement distrait, et les *ana* sont remplis du récit de ses distractions et de ses bévues. On ne peut s'en étonner : il n'est guère de grands mathématiciens, d'hommes occupés sérieusement d'études abstraites, qui ne puissent donner lieu à des récits de ce genre. On en a des exemples récens, et tout le monde connaît des anecdotes analogues sur le premier philosophe scientifique de notre âge, M. Ampère.

Tous ceux qui prétendaient à un grade quelconque dans les universités étaient tenus de prêter deux sermens, l'un d'allégeance à l'église anglicane, l'autre d'opposition à l'église romaine. Le roi Jacques II pourtant, l'année même où Newton composait le second et le troisième livres des *Principes*, malgré la réputation de royalisme des étudians et des professeurs, ordonna à l'université de Cambridge de nommer maître-ès-arts le père Alban Francis, bénédictin. Peu de temps auparavant, il avait nommé doyen du collége de l'Église du Christ à Oxford un prêtre catholique, John Massey. C'était violer les lois les plus formelles, les priviléges les mieux fondés. En Angleterre, lois, justice et priviléges tiennent également au cœur des citoyens, et les Stuarts se sont toujours mal trouvés d'y porter atteinte. L'université d'Oxford se souleva tout entière, et John Massey fut renvoyé à Londres. L'insuccès enhardit les souverains qui prétendent à l'absolutisme, et le moine Alban Francis fut choisi pour une tentative nouvelle contre l'université de Cambridge, que l'on espérait trouver plus facile. L'université, présidée par le docteur Pechell, directeur de Magdelen-College, consentit à l'admettre, quoiqu'il fût catholique, s'il prêtait les sermens exigés par les statuts. Le père Francis ne consentit pas à cette sorte d'abjuration, et on lui refusa le droit de voter dans le conseil, d'assister aux délibérations. Quant

au titre de maître-ès-arts, on consentit à le lui laisser, et en effet cette dignité purement honorifique est facilement accordée, même à ceux qui partagent le moins les opinions religieuses et libérales des maîtres de l'université. Ainsi l'empereur du Maroc, le général Blücher et M. de Montalembert ont reçu les degrés à Cambridge. Le roi voulait pour son protégé, non un honneur stérile, mais une autorité véritable : il insista et fit écrire aux membres du conseil une lettre menaçante. Leur réponse, bien qu'assez humble, ne laissa espérer aucune faiblesse ni aucune transaction; ils désiraient ne pas déplaire au roi, qu'ils savaient violemment irrité, mais ils étaient décidés à faire respecter les priviléges de leurs institutions, les lois de leur pays. En même temps ils proposaient de nommer des députés qui viendraient expliquer à Londres leurs motifs, leurs griefs, et tenter un accommodement. Newton fut au nombre de ces dix députés, conduits par le docteur John Pechell, et il contribua plus que tout autre à la fermeté de leur attitude devant la commission nommée par le roi, qui devait décider du différend. Dans une réunion préparatoire, il s'était opposé à toute transaction : la loi d'ailleurs était formelle, et n'avait jamais été ni violée ni éludée dans la pratique. Newton ne parla point dans la séance publique, car la vie active ne lui convenait guère, mais la cause fut bien défendue. Il est vrai que la commission était dirigée par Jeffrey et par lord Mulgrave, bien dignes tous deux de travailler à l'asservissement de leur pays, et qui ne sont pas au-dessous de leur réputation d'injustice et d'immoralité. Newton de son côté était digne aussi de représenter la liberté civile et la religion protestante. La députation fut insultée et maltraitée; le vice-chancelier, John Pechell, fut destitué, et Jeffrey termina la séance en disant : « Puisque la plupart d'entre vous ont reçu les ordres, je veux vous congédier avec ce verset de l'Écriture : Allez-vous-en, et ne péchez plus. » Ils péchèrent néanmoins encore, et le docteur John Balderston, qui succéda au docteur Pechell, montra le même courage. L'université d'Oxford se réunit à celle de Cambridge; ces deux centres du royalisme devinrent des foyers de révolte, et la cour reçut une nouvelle leçon, dont elle ne sut pas profiter. Tout cela se passait en 1687, et lorsqu'on parle de la vie de Newton, il est impossible d'oublier que, malgré la douceur de son caractère, il a su résister à la tyrannie, qu'il a contribué pour sa part à la délivrance de l'Angleterre : c'est un honneur à la fois pour la science et pour la liberté.

Le courage que Newton avait montré, ses opinions libérales, sa conduite pendant la révolution, plus encore qu'une gloire toujours contestée, le firent nommer membre du parlement en 1689, et « l'on put voir, dit M. Macaulay, siéger dans l'enceinte la figure silencieuse et pensive d'un homme dont le nom est célèbre du Gange au Missis-

sipi. » Si Newton n'avait eu pourtant que sa gloire législative, ce nom serait oublié. On raconte qu'il n'a ouvert la bouche à la chambre des communes que pour demander qu'on fermât une fenêtre : cela n'est peut-être pas tout à fait exact; mais il est certain qu'il ne montra guère que de bonnes intentions et une certaine capacité pour les affaires. Il fut dans l'assemblée un membre plutôt utile que brillant. Une grande timidité et peu de facilité à parler en public expliquent son long silence. Laplace le loue de son libéralisme et de sa conduite au parlement, mais en pareille matière Laplace n'était pas difficile. Le seul résultat de la nomination et du voyage de Newton à Londres est qu'il y fit connaissance avec Locke et Christian Huyghens, qu'il rencontra chez lord Pembroke. En même temps, il se lia davantage avec Charles Montague, plus tard lord Halifax. Après la session, il revint à Cambridge, où il s'occupa surtout de chimie. La recherche de la pierre philosophale n'avait pas cessé d'être en grande faveur, et lady Mary Wortley Montague disait que le fanatisme en alchimie avait succédé au fanatisme en religion : ils coexistaient pourtant fort bien tous les deux. La possibilité de la transmutation n'était alors niée par personne, et l'on a vu, par la lettre de Newton à Francis Aston (1), que les plus sages pouvaient admettre les plus folles idées dès qu'il s'agissait de cette opération et des mystérieux opérateurs. L'opinion de la transformation possible d'un métal en un autre paraissait absurde il y a cinquante ans, et l'était en effet, car elle ne pouvait être appuyée sur aucune raison vraiment scientifique. Aujourd'hui elle devient plus vraisemblable, car on a décomposé bien des corps qui semblaient simples, et dans la science chaque jour les impossibilités sont moins nombreuses. Quoi qu'il en soit, aux XVIe et XVIIe siècles, savans et philosophes travaillaient de leur mieux au grand œuvre, et les alchimistes anglais enviaient les Hollandais, qui, pensaient-ils, avaient réussi, tandis que les derniers cherchaient les procédés qu'avaient employés avec succès les Italiens. Chacun croyait son voisin plus habile ou plus heureux. Leibnitz était secrétaire de la société des rosecroix de Nuremberg, association secrète pour la fabrication de l'or. Un des savans anglais les plus remarquables, Boyle, avait donné à Locke et à Newton une recette et une poudre indispensables au grand œuvre. Newton, revenu à Cambridge, s'enferma dans son laboratoire, dont le feu restait allumé nuit et jour. Il tentait, par le procédé de Boyle, de changer en or du cuivre ou du mercure, et l'on voit par ses lettres à Locke que, même à cette époque, il ne désespérait pas d'y réussir. On a aussi des extraits et des exemplaires annotés de sa main du *Processus mysterii magni philosophicus*,

(1) Voyez la livraison du 1er décembre.

du *Thesaurus thesaurorum sive medicina aurea*, des *Mystères du Microcosme*, et autres livres du même intérêt. Il soupçonnait pourtant Boyle de ne pas avoir divulgué tous ses secrets, d'avoir donné sa poudre en cachant les vrais moyens de l'employer. C'était en effet un des caractères du temps de suspecter plutôt la bonne foi des alchimistes que leur habileté, et de croire à leur dissimulation plutôt qu'à leur ignorance. Il en était de même lorsqu'une autre science aussi mystérieuse et hypothétique que l'alchimie était à la mode : on accusait plutôt les phrénologistes de calcul ou d'erreur que la phrénologie d'impuissance.

Il semble qu'il devait suffire, il y a deux cents ans, de toucher une cornue pour faire une découverte, car tout était mystère dans la chimie. Newton pourtant, malgré une application continuelle, n'a rien trouvé d'important. Les notes qu'il a laissées, les fragmens qu'il a imprimés dans les *Transactions philosophiques* ne sont pas dignes de lui. Le plus important de tous est un travail publié en 1701 sur les températures, et intitulé *Scala graduum caloris*. Il y expose les lois du refroidissement des corps solides, et énonce cette vérité, que tout corps entre en ébullition et en fusion à une température constante, ou en d'autres termes que la glace fond toujours à 0°, et que l'eau bout à 100° du thermomètre centigrade. Cette remarque est juste, et sans cette loi constante les instrumens calorimétriques ne pourraient être comparables entre eux; mais la loi indiquée appartient plutôt à la physique qu'à la chimie. Il en est de même d'un autre traité sur les métaux, où les propriétés optiques de ces corps sont plus étudiées que leurs combinaisons. Enfin quelques autres opuscules contiennent des observations sur la constitution des corps, la nature des acides, les atomes, etc.; mais ce sont des remarques vagues, et qui n'ont pas les caractères d'une grande découverte. Il est vrai qu'un accident détruisit le principal de ses ouvrages manuscrits sur la chimie. Un jour il avait laissé ses papiers sur la table de son laboratoire, d'où il s'était absenté pour quelques instans. Un petit chien qu'il aimait renversa une lumière, et le récit de ses expériences fut consumé avec le laboratoire tout entier. Tout le monde connaît cette histoire, et l'on cite toujours, comme un exemple de douceur et de tranquillité d'esprit à l'aspect d'un si grand désastre, Newton se contentant de dire : « Diamant, Diamant, tu ne sais pas le tort que tu m'as fait! » On sait moins généralement qu'à la suite de cet incendie, Newton est devenu fou, ou du moins a passé pour tel; mais ceci veut une explication, car la controverse n'est pas terminée entre les biographes, et les deux savans hommes qui en France et en Angleterre se sont le plus occupés de lui, M. Biot et sir David Brewster, sont sur ce point en contradiction complète.

L'époque de l'incendie n'est pas certaine, et il est probable que deux ouvrages de Newton ont été perdus par des accidens analogues. Ce qui est sûr pourtant, c'est que dans l'automne de 1692 la santé de Newton s'altéra, altération peut-être naturelle, peut-être due aux regrets que lui inspirait la destruction de son manuscrit. Il perdit l'appétit et le sommeil. Pendant un siècle et demi, les biographes n'avaient vu là qu'une indisposition ordinaire, dont ils ignoraient la nature. M. Biot, guidé par quelques indices, a été plus habile, on n'oserait dire plus heureux. M. van Swinden lui a transmis une page manuscrite de Huyghens, trouvée parmi les feuilles d'un journal où il notait les événemens de quelque importance, et qui est aujourd'hui dans la bibliothèque de Leyde. Voici cette note : « Le 29 mai 1694, M. Colin, Écossais, m'a raconté que l'illustre géomètre Isaac Newton est tombé, il y a dix-huit mois, en démence, soit par suite d'un trop grand excès de travail, soit par la douleur qu'il a eue d'avoir vu consumer par un incendie son laboratoire de chimie et plusieurs manuscrits importans. M. Colin a ajouté qu'à la suite de cet accident, s'étant présenté chez l'archevêque de Cambridge et ayant tenu des discours qui montraient l'aliénation de son esprit, ses amis se sont emparés de lui, ont entrepris sa cure, et, l'ayant tenu renfermé dans son appartement, lui ont administré bon gré mal gré des remèdes au moyen desquels il a recouvré la santé, de sorte qu'à présent il recommence à comprendre son livre des *Principes*. » Le passage est formel assurément et corroboré encore par une lettre de Leibnitz, qui écrit à Huyghens : « Je suis bien aise d'apprendre la guérison de M. Newton, en même temps que sa maladie, qui était sans doute des plus fâcheuses. » Appuyé sur ces deux autorités, M. Biot a affirmé que dans l'année 1693 les facultés de Newton avaient subi un affaiblissement d'abord complet, puis partiel seulement, mais que sa guérison n'avait jamais été entière. Il a expliqué ainsi comment Newton, âgé seulement alors de cinquante ans, n'a donné aucun travail nouveau ni sur l'astronomie ni sur la physique, et s'est contenté de corriger des éditions nouvelles des ouvrages de sa jeunesse. Son état lui permettait encore de comprendre, mais non plus d'inventer. Le *Commentaire sur l'Apocalypse* et quelques ouvrages théologiques passent, il est vrai, pour avoir été composés en 1700 et plus tard, et on pourrait croire que ces publications nouvelles sont des preuves de la raison de Newton et de l'intégrité de son esprit : M. Biot ne l'a pas pensé.

On conçoit l'indignation et l'étonnement produits par cette découverte. Qui peut répondre de sa raison, si Newton a été fou? Le génie serait-il donc en effet une maladie à laquelle les hommes ordinaires ne pourraient être sujets? La fatigue qu'il produit chez ceux qui en sont

atteints serait-elle donc si grande, qu'ils ne pourraient la supporter longtemps, et qu'au bout de quelques années ils perdraient même la dose de raison qui nous est accordée à tous? Les admirateurs de Newton ont protesté contre une pareille tache à sa mémoire, et quelques-uns ont prétendu qu'il n'avait jamais été malade. Sir David Brewster discute longuement la question et attaque vivement le biographe français. Il faut avouer qu'il y a des preuves des deux côtés, mais écartons d'abord toute exagération. Il est certain qu'en 1692 et 1693 Newton a été malade; il est certain aussi que, dans les trente dernières années de sa vie, il avait tout son bon sens. S'il a perdu, sinon la raison, tout au moins une partie de sa grande faculté d'attention, ce dérangement a été momentané, et deux ans après il n'y paraissait guère. Il est singulier pourtant qu'aucun biographe anglais n'en ait parlé, et que le plus grand philosophe du XVIIe siècle ait perdu la raison sans qu'aucun de ses contemporains, de ses élèves, de ses amis ou de ses adversaires s'en soit aperçu. On a des récits de l'accident du laboratoire, l'un d'eux même est écrit par un étudiant de l'université, M. Abraham de La Pryme, élève de Newton, et aucun ne parle des effets de cette contrariété sur la santé du professeur. De plus, c'est vers l'époque fixée par Huyghens, dans les premiers mois de 1693, que le docteur Bentley, chapelain de l'évêque de Worcester, nommé à une chaire fondée par Boyle dans une des églises de la métropole, écrivit à Newton pour lui demander les moyens de démontrer la Providence par la constitution physique de l'univers et l'existence de Dieu par le système du monde. Newton répondit, et une correspondance fut engagée où les objections de Bentley, tirées tantôt du poème de Lucrèce, tantôt d'une connaissance imparfaite des mathématiques, sont réfutées. La quatrième de ces lettres, où Newton examine une hypothèse de Platon sur la formation des astres, est assurément d'un philosophe sain d'esprit. Enfin vers la même époque il écrivit à Leibnitz une lettre sur les courbes, et Fatio Duillier, qui vint le voir, ne trouva rien en lui d'inusité.

Toutes ces preuves, sir David Brewster les regarde comme convaincantes, et il ne semble pas croire à autre chose qu'à une indisposition légère. Nous ne saurions penser ainsi, et la bienveillance pour un grand esprit ne doit pas être poussée au point d'anéantir la liberté. Ce n'est pas d'ailleurs faire grand tort à Newton. S'il a été quelque temps un peu au-dessous d'un homme ordinaire, la compensation est ample par tant d'années d'une supériorité admirable. Il nous paraît certain, quoi qu'on en dise, qu'entre 1692 et 1694 la santé de Newton a très vivement préoccupé ses amis et les savans, plus que s'il se fût agi d'une fièvre ou d'un mal de gorge. Chacun

prenait des précautions pour lui écrire et s'informait d'avance si une lettre pouvait lui être remise. Si les biographes n'ont pas vu cela, c'est qu'ils n'ont pas voulu le voir. Enfin il est plus certain encore qu'il a adressé à Locke sur les idées innées une ou deux lettres qu'il n'eût pas écrites en 1665. Il lui a présenté des objections que Dugald Stewart a traitées de puériles, et pour lesquelles on pourrait être plus sévère. Locke semble s'en apercevoir et ne lui répond pas sérieusement. Newton lui-même enfin, dans une lettre écrite quelques mois après, s'excuse de ce qu'il a pu dire, et avoue qu'il n'en a qu'un souvenir confus. Il reconnaît qu'il a passé quelques mois sans avoir toute la vigueur de son esprit (*a consistency of mind*). Cette phrase paraît décider la question, et il n'est pas nécessaire d'entrer dans plus de détails. L'esprit de Newton s'est affaibli quelque temps, et il faut convenir que Huyghens n'a pas dit autre chose. C'est par induction que M. Biot est allé plus loin. Newton a vécu jusqu'en 1727, il a occupé des fonctions publiques, il a réimprimé, annoté, perfectionné ses œuvres, il s'est occupé d'une science, la théologie, qui n'était pas nouvelle pour lui, car elle l'avait distrait autrefois de l'astronomie et des mathématiques; il s'est montré dans ses écrits de ce genre tout au moins ingénieux et instruit : ce ne sont pas là assurément les dernières années d'un esprit altéré. En même temps il faudrait fermer les yeux à la vérité pour nier chez lui un affaiblissement momentané. S'il n'a fait dans sa vieillesse aucune découverte, son jeune âge avait été fécond, et c'est montrer une grande exigence que de lui reprocher de n'avoir pas entrevu un nouveau système du monde ou une nouvelle décomposition de la lumière.

VI.

Les années qui ont suivi sa maladie furent surtout employées par Newton à une controverse qui a peu servi sa gloire (1). L'astronome royal Flamsteed lui avait souvent communiqué des renseignemens utiles sur l'astronomie pratique, car Newton était peu observateur, et il a mesuré le cours et la forme des astres sans les avoir presque jamais vus. Ses yeux étaient mauvais, peu exacts, et se fatiguaient facilement. Aussi empruntait-il volontiers les observations des autres. Justement convaincu de l'importance de ses travaux, il était parfois exigeant dans ses demandes, et s'irritait quand Flamsteed ne lui répondait pas aussitôt. Celui-ci de son côté, parfois patient et serviable,

(1) *An Account of the rev. John Flamsteed, the first astronomer royal, to wich is added his british catalogue of Stars, corrected and enlarged*, by Francis Baily. London 1835.

ne mettait pas toujours un empressement égal et une aménité constante dans ses communications. Il était l'ennemi déclaré de Halley, ami intime de Newton; de là des querelles interminables, des injustices et des aigreurs. Scientifiquement même, Newton et Flamsteed n'étaient pas toujours d'accord, et ils se brouillèrent pour la première fois à propos de la comète de 1680, que l'un voyait double et que l'autre voyait simple. Plus tard, Newton voulut que Flamsteed publiât un catalogue d'étoiles. Celui-ci refusa, et assurément il en avait bien le droit. Deux ans se passèrent sans qu'ils eussent d'autres rapports. En 1694, Newton écrivit à l'astronome royal pour obtenir diverses données d'observation relatives aux réfractions atmosphériques et aux mouvemens de la lune. On trouve à ce sujet, dans la correspondance publiée par M. Baily, des lettres intéressantes au point de vue astronomique, qui prouvent que Newton s'était avancé plus loin qu'on n'avait lieu de le croire, mais qui en même temps donnent sur son caractère des notions plus nouvelles encore. Il se montre hautain, impertinent, injurieux parfois, et toujours prêt à soupçonner les intentions de ceux qui ne lui obéissent pas sur-le-champ. Flamsteed était de quatre ans plus jeune que Newton; sa place était médiocrement rétribuée (100 livres sterling par an), ses occupations nombreuses, sa santé très mauvaise, sa piété fort grande, il est vrai, mais sa résignation médiocre et son caractère détestable. Il se brouilla pour la vie avec W. Molyneux, qui, dans son *Traité de dioptrique*, avait préféré, pour la solution d'un problème, un procédé de lui Molyneux à un procédé de Flamsteed. A l'occasion des communications sur la lune, les querelles recommencèrent, surtout à propos de Halley, à qui Newton attribuait quelques travaux de Flamsteed, tandis que celui-ci, peu désireux de travailler à la réputation de son ennemi, le traitait souvent d'hérétique et de libertin. Pourtant, vis-à-vis de Newton lui-même, l'astronome royal se montrait obligeant, et s'il mettait souvent des retards dans ses communications, le mauvais état de sa santé pouvait l'excuser. Il demandait seulement le secret pour ses observations et l'envoi des résultats qu'elles auraient fournis. Par malheur, Newton n'était pas plus soigneux de la réputation des autres que de la sienne, et Flamsteed obtenait rarement satisfaction sur ces deux points. Bien plus, celui-ci un jour communiqua au docteur Wallis, avec des observations qu'il avait faites lui-même sur la lune, quelques calculs et résultats de Newton : cette communication fut conçue en termes bienveillans pour ce dernier, qui s'irrita aussitôt et s'opposa vivement à ce que Flamsteed fît connaître au public les services qu'il lui avait rendus, « ne voulant pas, dit-il, que l'on crût qu'il perdait à des futilités mathématiques le temps qu'il devait à la charge dont la couronne l'avait

investi. » Il était alors en effet fonctionnaire public, mais c'étaient apparemment ces *futilités* qui avaient motivé sa nomination. A la suite de querelles nombreuses, la dé-union devint complète et les mauvais procédés fréquens. Newton obligea même plus tard Flamsteed à publier des notes et des résultats que celui-ci aurait voulu compléter, et le contraignit à des arrangemens et à des traités peu avantageux. Il finit par employer son autorité dans la Société royale et son crédit auprès du prince contre le malheureux astronome, qui lui avait rendu de fréquens services, et contribua à lui faire passer misérablement les dernières années de sa vie.

Plaçons aussitôt ici, et sans tenir compte de la chronologie, une autre querelle plus sérieuse et plus célèbre. Le nom des adversaires excite l'attention, mais la nature du débat interdit les détails. Newton avait découvert dès 1665 (des manuscrits authentiques l'attestent) le calcul des fluxions, c'est-à-dire un moyen nouveau de calculer l'aire des courbes. On conçoit que rien ne soit plus facile que de mesurer une surface terminée par des lignes droites, car on peut appliquer sur elle successivement pour ainsi dire une mesure de surface, un mètre carré par exemple, ou des fractions de cette mesure. On conçoit aussi que, d'après certaines règles démontrées par la géométrie, on puisse déduire cette surface de la longueur des lignes qui la terminent ou des angles formés par ces lignes, car ce sont là des quantités faciles à connaître, et dont la variété n'est pas infinie. Il n'y en a qu'un certain nombre, et la longueur d'une ligne peut toujours être mesurée exactement. Cependant pour les courbes la difficulté est grande, car il y a non-seulement des courbes très diverses par leurs quantités, mais deux courbes de même nature n'ont pas de mesure commune, ne sont pas superposables comme deux angles identiques. Un angle droit est toujours égal à un autre angle droit, tandis qu'une hyperbole diffère d'une autre hyperbole, une parabole d'une parabole, un cercle d'un autre cercle. Il est sans aucun doute facile de voir qu'un angle est la moitié d'un autre angle; mais comment savoir qu'une ellipse est de moitié moins grande qu'une autre ellipse? Pourtant les surfaces de ce genre, les solides terminés par ces surfaces sont utiles à connaître, et les calculs astronomiques n'ont pour objets que de telles surfaces et de tels solides; aucun mouvement céleste n'est direct, aucun astre ne forme un cube ou un parallélipipède. Pour mesurer une surface courbe, un cercle par exemple, on peut considérer ce cercle comme entourant, circonscrivant un carré qu'il touche à tous les angles. La surface de ce carré est facilement mesurable, elle est plus petite que celle du cercle. Augmentez le nombre des côtés de cette figure en faisant toujours toucher à la circonférence les sommets des angles, la surface

augmentera et se rapprochera de celle du cercle; augmentez encore ce nombre, la différence deviendra plus petite, et si cet accroissement est infini, cette différence deviendra de son côté infiniment petite, car jamais le polygone ne pourra être plus grand que le cercle. La surface de ce polygone pourra donc être considérée comme égale à celle du cercle, puisqu'elle n'en différera que d'une quantité que l'on pourra rendre aussi petite que l'on voudra en augmentant indéfiniment le nombre de côtés. On peut ainsi mesurer l'aire de toutes les courbes en les supposant formées d'une infinité de lignes droites. Ceci montre comment il est possible de mesurer ces sortes de surfaces, et on arrive ainsi à comprendre le procédé de Newton. Le grand observateur considère une courbe comme engendrée par le mouvement uniforme d'un point. Tandis que ce mouvement s'opère, tous les divers élémens qui constituent la courbe varient diversement et inégalement, mais du moins d'une manière liée qui résulte de la nature de la courbe, car toute courbe a, comme on dit en mathématiques, son équation, c'est-à-dire une expression particulière des relations diverses de chacun de ses élémens. Connaissant le mouvement du point qui engendre la courbe et cette équation, on peut connaître à chaque instant les changemens ou les *fluxions* de ces élémens, la quantité dont la surface s'accroît, et par conséquent aussi la valeur finie (*fluente*) de l'élément considéré.

Il est souvent difficile de donner une définition d'une science à ceux qui ne l'ont pas étudiée; en mathématiques, nous l'avons dit, c'est impossible. Aussi l'explication qui précède paraît sans doute peu claire, quoiqu'elle ait été simplifiée jusqu'à devenir presque inexacte. Nous ne tenterons pas d'aller plus loin, et d'expliquer comment ce genre de calcul a provoqué des découvertes infinies dans l'analyse mathématique et la philosophie naturelle, et comment il n'est peut-être pas de question scientifique un peu élevée qui n'en dépende. En 1665, Newton, se trouvant trop jeune pour occuper le public, ne publia point cette découverte, et se contenta de communiquer sa méthode à quelques amis qui ne gardèrent pas un secret qu'il n'exigeait point. Quelques années après, Leibnitz, qui s'était alors peu occupé d'analyse et de géométrie, vint à Londres, et commença sur les mathématiques une correspondance avec Oldenburg, qui, à propos de la mesure de l'aire des courbes, lui parla de la découverte de Newton. Il se mit bientôt en communication avec ce dernier, qui lui donna des détails, non sur ses procédés, il faut bien le remarquer, mais sur les résultats et les problèmes que la méthode permettait de résoudre. Leibnitz lui fit des objections, et un commerce épistolaire s'engagea, commerce dans lequel Newton parle de ses découvertes et de ses théorèmes mathématiques sans les démontrer ni les expliquer.

Dire à Leibnitz qu'un problème était possible, c'était le mettre sur la voie de la découverte, et dans une lettre de juin 1677, le correspondant de Newton expose le calcul différentiel tout entier, dont l'analogie et presque l'identité avec le calcul des fluxions est certaine, car ces deux calculs ne diffèrent que par une notation dont le mécanisme, d'un emploi général, opère comme de lui-même. Newton, dans la première édition des *Principes*, reconnaît cette découverte, et tout en affirmant qu'il a trouvé auparavant une méthode analogue, il n'accuse Leibnitz ni de mauvaise foi ni de plagiat.

Vingt ans plus tard, Newton publia un petit traité intitulé *de Quadratura curvarum*, où il exposa pour la première fois les principes de la méthode des fluxions, et aussitôt dans les *Acta eruditorum* de Leipzig parut un article attribué à Leibnitz lui-même. La méthode des fluxions y était comparée au calcul différentiel connu et employé dans l'Europe entière, et Newton était accusé d'avoir déduit une méthode imparfaite de la méthode plus parfaite de Leibnitz. Le docteur Keill, professeur d'astronomie à Oxford, s'empressa de publier, dans les *Transactions philosophiques*, une lettre à Oldenburg, où les droits de Newton étaient vivement soutenus. Il n'accusait pas tout à fait Leibnitz de plagiat, mais peu s'en fallait. Leibnitz se plaignit à la Société royale, et Newton, qui en était alors président, expliqua la nature et les causes du débat. Il fut décidé que le docteur Keill écrirait une lettre déclarant qu'il reconnaissait que Leibnitz ignorait la méthode des fluxions, mais que Newton, qui l'avait inventée, lui avait adressé deux lettres par Oldenburg, et lui avait transmis des renseignemens assez intelligibles pour qu'un esprit aussi exercé en tirât ou en pût tirer les principes de ce calcul (*unde Leibnitius principia illius calculi hausit aut haurire potuit*).

Quoique cette lettre ait passé pour une concession, Leibnitz écrivit à un des membres de la Société royale, sir Hans Sloane, pour se plaindre de nouveau. Il affirma avoir découvert le calcul différentiel quelques années avant sa correspondance avec Newton; il injuria Keill jusqu'à l'appeler un coquin (*an upstart*), et conjura la Société royale de lui rendre justice et d'imposer silence aux calomniateurs. C'était mal s'adresser, car le patriotisme et l'amitié devaient prévenir les juges contre lui. La Société royale nomma une commission composée d'amis et de collègues de Newton. Les gens impartiaux y étaient rares. On décida pourtant l'impression de toutes les pièces, de tout ce que l'on put trouver de lettres originales sur la matière contestée (1). Halley fit un rapport favorable à Newton, et ses con-

(1) *Commercium epistolicum D. Johannis Collins et aliorum de analysi promota*, London 1713. — L'édition originale est devenue à peu près introuvable, et M. Biot a eu l'excellente idée de la réimprimer avec les variantes d'une édition de 1722. Cette réimpression doit paraître chez M. Mallet-Bachelier.

clusions furent adoptées. On a le droit d'être sévère pour un pareil procédé, et le type parfait d'honneur, de probité, de perfection morale et de délicatesse que les historiens anglais s'efforcent de trouver chez Newton en est singulièrement altéré. Ce qui est très honorable pour ces mêmes historiens, c'est qu'ils ont publié toutes les pièces les plus contraires à leurs conclusions et les plus défavorables à leur compatriote. Ainsi le livre de sir David Brewster, ce panégyrique si passionné et parfois si éloquent, contient des documens nouveaux qui éclaircissent toute cette histoire, et montrent la part active prise par Newton à la décision de la Société et à la nomination du comité, qu'il prétend formé *de personnes illustres de diverses nations*, bien qu'il ne fût composé que des amis de Newton. Les deux seuls étrangers étaient le ministre de Prusse et un protestant français réfugié, qui devaient être d'avance bien disposés pour Newton, qu'ils connaissaient; ils ne furent d'ailleurs adjoints à la commission que fort tard, trois jours seulement avant le rapport de Halley. Enfin il est à peu près prouvé que Newton composa lui-même une dissertation anonyme intitulée *Recensio commercii epistolici*, dans laquelle Leibnitz est fort injustement traité.

Leibnitz, de son côté, ne fut pas irréprochable. Dès la publication du livre des *Principes*, il le traita avec mépris, parut l'avoir à peine lu, et s'en appropria toutes les découvertes. Il obtint de Jean Bernouilli une lettre imprimée dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, et qui retourne contre Newton l'accusation de plagiat, en montrant que les publications de Newton sur les mathématiques étaient postérieures à celles de Leibnitz. Ici la mauvaise foi est évidente, car des lettres et des manuscrits prouvent que la méthode des fluxions était découverte vingt ans avant d'être publiée. Ce qui compromet le plus le caractère de Leibnitz, c'est qu'il dévoila bientôt l'auteur de la lettre pour lui donner plus d'autorité, quoique Bernouilli, embarrassé de l'avoir écrite, eût demandé le secret. Les lettres se succédèrent rapidement, et la meilleure de toutes est celle où Newton parle de la philosophie de son adversaire et réfute le système de l'harmonie préétablie; la moins pardonnable est une lettre de Leibnitz à la princesse de Galles, où, longtemps après la querelle, il accuse Newton à la fois dans ses découvertes et dans ses croyances. Il ne se contente pas d'affirmer que la prétendue découverte de l'attraction fait rentrer dans la physique la croyance aux causes occultes, aux miracles, qui en avait été péniblement expulsée, quoique Newton eût expliqué cent fois qu'il ne prétendait pas connaître les causes premières (1), et que la force d'attraction ne soit ni plus ni

(1) Les *causes premières* nous sont toujours inconnues; mais il n'est pas vrai que les sciences ne s'occupent que des lois, et jamais des causes. Depuis Newton, on sait

moins mystérieuse que les forces d'inertie ou d'impénétrabilité. Il va plus loin; il l'accuse d'impiété, de matérialisme, et lui attribue le déclin des croyances religieuses en Angleterre, où, dit-il, la religion naturelle même perd chaque jour des adhérens. Heureusement Newton était bien vu de la princesse de Galles, qui lui permit de se justifier, ce qu'il entreprit de concert avec Clarke. C'était assurément sortir de la question.

En un mot, cette controverse, quoique tous les mathématiciens du temps, Bernouilli, Montmort, Conti, Wolf, Fatio, etc., y aient pris part, n'est très honorable pour personne. La violence, l'injustice et la mauvaise foi s'y montrent des deux parts. Newton même finit par faire un changement important au livre des *Principes*. Dans les deux premières éditions, il reconnaissait l'indépendance des droits de Leibnitz à l'invention du calcul différentiel; dans la troisième, il ne parla plus que de lui-même. Au fond pourtant, qui avait raison? Tous deux sans doute. Leurs découvertes se ressemblent, mais rien ne prouve que toutes deux ne soient pas originales. Les problèmes que résolvent leurs calculs préoccupaient depuis longtemps les mathématiciens. Dans le siècle précédent, Cavalleri, Fermat, Pascal, Descartes, avaient perfectionné cette partie des mathématiques et préparé, on pourrait presque dire rendu nécessaire, l'invention du calcul différentiel. Newton et Leibnitz, par des procédés divers, sont arrivés au même résultat, sans qu'il soit nécessaire de croire qu'aucun des deux ait copié l'autre. Les faits de ce genre ne sont pas rares dans l'histoire de la science, et l'on sait qu'à la fin du siècle dernier trois chimistes de nations différentes, Scheele, Priestley et Lavoisier, découvrirent simultanément les bases de la chimie moderne. Newton est certainement le premier inventeur du calcul; mais Leibnitz l'a publié le premier, et l'opinion la plus générale est qu'il ne connaissait pas la méthode des fluxions. Tous deux méritent donc une gloire égale, et Fontenelle est injuste pour Leibnitz en le comparant à Prométhée, qui déroba le feu aux dieux pour en faire part aux hommes.

VII.

En 1695, Charles Montague, plus tard lord Halifax, était chancelier de l'échiquier. Depuis la restauration, aucune grande réforme n'avait été faite dans les établissemens publics. L'administration de la monnaie surtout était pleine d'abus et de fraudes, cortége or-

que la pesanteur est la *cause* des mouvemens célestes, comme depuis Franklin on sait que l'électricité est la *cause* du tonnerre et des éclairs.

dinaire des gouvernemens absolus. Les espèces elles-mêmes avaient été altérées et rognées, l'empreinte en était effacée, et la valeur peu d'accord avec le cours réel des métaux précieux. Malgré l'opposition d'une partie du commerce et la résistance des routiniers, une grande mesure fut décidée, et après avoir épuré l'administration, changé les employés suspects, Montague voulut nommer des contrôleurs et des directeurs spéciaux chargés de surveiller une refonte complète de toutes les monnaies d'or et d'argent. Le chancelier de l'échiquier était un homme de lettres et un homme aimable, et il devint l'un des plus habiles ministres de la Grande-Bretagne. Il est un des premiers exemples d'une fortune politique commencée par des succès littéraires. Entré à l'université de Cambridge en 1679, il s'était lié avec Newton, son aîné de quelques années. Tous deux avaient même fondé une société philosophique, qui dura peu. Montague s'était fait connaître par des poèmes qui lui avaient valu d'abord la protection de lord Dorset, puis celle du roi Guillaume, et qui furent l'origine de sa fortune. Quoique durant la session il vît rarement ses anciens amis de Cambridge, il ne cessait pas de leur écrire, et lorsqu'il fut nommé chancelier de l'échiquier, il chercha parmi eux un homme habile et sûr. Il se souvint sans doute que Newton était pauvre et que ses amis avaient souvent tenté en vain d'assurer son existence. On avait même pensé pour lui à une place à la monnaie, où ses connaissances chimiques pouvaient être utiles. Montague était fort lié avec Halley et Locke, qui ne furent pas étrangers à l'entreprise. Il est donc tout simple que le chancelier de l'échiquier ait songé à nommer Newton gardien de la monnaie avec 600 livres (15,000 fr.) de traitement, et que plus tard, l'opération étant heureusement terminée, on l'ait nommé grand-maître, aux appointemens de 1,500 liv. (37,500 fr.).

Assurément cela paraît fort simple, et aucune place n'a jamais été mieux donnée. Voici pourtant ce qu'en dit Voltaire, dont l'opinion, soutenue par quelques-uns, est vivement attaquée par d'autres : « J'avais cru dans ma jeunesse que Newton avait fait sa fortune par son extrême mérite. Je m'étais imaginé que la cour et la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand-maître des monnaies du royaume. Point du tout. Isaac Newton avait une nièce assez aimable nommée Mme Conduitt; elle plut beaucoup au grand-trésorier Halifax. Le calcul infinitésimal et la gravitation ne lui auraient servi de rien sans une jolie nièce. » Au nom de l'intégrité du ministre, comme au nom de la délicatesse de Newton, une pareille imputation est repoussée par tous les Anglais. Malheureusement la plupart des Français sont en cela de l'avis de Voltaire, fort aises apparemment de pouvoir dire que les places se gagnaient d'un côté du détroit

comme de l'autre, dans un pays libre comme sous un monarque absolu. J'envie ceux qui savent ne pas douter et qui ont sur de pareilles questions des opinions aussi arrêtées que sur le système du monde ou la composition de la lumière. En ce genre, l'affirmation, même raisonnée, me paraît singulièrement ridicule. Comment ne pas se tromper à cent cinquante ans de distance sur la nature des relations de miss Barton et de Charles Montague, lorsque des contemporains commettent tant d'erreurs touchant ces questions difficiles?

Miss ou plutôt mistress Catherine Barton (on donnait alors ce titre même aux jeunes personnes) était fille de Robert Barton et de Hannah Smith, demi-sœur de Newton, car on sait que mistress Newton s'était mariée deux fois. Elle était née en 1679, et vint habiter avec son oncle à l'âge de vingt-deux ans. C'était, dit-on, une belle et charmante femme, qui a inspiré de l'admiration à tous les hommes célèbres du siècle depuis Locke jusqu'à Swift, et dans un recueil de vers sur les beautés du temps, miss Barton est le sujet de deux madrigaux assez médiocres, mais très admiratifs. Ses charmes agissaient plus sans doute sur le cœur du poète que sur son esprit. Voici de plus une lettre écrite par le mathématicien Montmort, ancien chanoine, capable d'amour pourtant, car il quitta le fructueux canonicat de Notre-Dame de Paris pour épouser Mlle de Romicourt. Cet extrait montrera comment les indifférens même et les étrangers parlaient de miss Barton :

« Ce serait dommage que ce bon vin fût bu par des commis de vos douanes, étant destiné pour des bouches philosophiques et la belle bouche de Mlle Barton. Je suis infiniment sensible à l'honneur qu'elle (Mlle Barton) me fait de se souvenir de moy. J'ai conservé l'idée du monde la plus magnifique de son esprit et de sa beauté. Je l'aimais avant d'avoir l'honneur de la voir comme nièce de M. Newton, prévenu aussi de ce que j'avais entendu dire de ses charmes, même en France. Je l'ai adorée depuis sur le témoignage de mes yeux, qui m'ont fait voir en elle, outre beaucoup de beauté, l'air le plus spirituel et le plus fin. Je crois qu'il n'y a plus de danger que vous lui fassiez ma déclaration. Si j'avais le bonheur d'être auprès d'elle, je serais aussitôt et aussi embarrassé que je le fus la première fois. Le respect et la crainte de lui déplaire m'obligeraient de me taire et de lui cacher mes sentimens; mais, à cent lieues loin et séparé par la mer, je crois qu'un amant peut parler sans être téméraire, et une dame d'esprit souffrir des déclarations sans qu'elle puisse se reproché (*sic*) d'avoir trop d'indulgence... »

Une personne qui inspire un pareil enthousiasme à un mathématicien n'est pas ordinaire. Il est certain que Halifax la vit souvent chez Newton et qu'il avait du goût pour elle. Était-ce de l'amour? On sait que Halifax pouvait en ressentir, et en mourant il laissa à miss Barton une fortune considérable, « gage de l'amour sincère, de

l'affection, de l'estime qu'il avait depuis longtemps pour elle, et faible récompense du plaisir que lui avait donné sa conversation (1). » On a beaucoup discuté sur tous ces motifs, et chacun, suivant son degré de bienveillance, a été plus ou moins hardi dans ses conjectures. Le professeur Brewster prétend que le mot *amour* (*love*) a changé depuis lors de signification. Je n'en crois rien et m'en tiens au sens actuel. On s'est aussi demandé ce que Halifax entendait par *l'excellente conversation* de miss Barton, et l'on a plaisanté sur ces entretiens, qu'il évaluait dans son testament à 150,000 fr. Quelques-uns des philosophes qui ont écrit sur Newton ont affirmé que sa nièce avait longtemps logé chez lord Halifax et passait pour n'être pas insensible. Cette assertion est récente et mal justifiée : les contemporains sont muets sur ce point et s'accordent à louer la beauté et la vertu de miss Barton; c'est peut-être le mot *vertu* qui a changé de sens? Tous ceux qui ont connu Newton et sa nièce les ont estimés et aimés; mais si les femmes n'étaient jugées que par ceux qui les connaissent, il n'y aurait pas tant de mauvaises réputations. Malgré toutes les recherches, ce point restera sans doute mystérieux, et notre curiosité ne sera jamais satisfaite. Miss Barton a épousé en 1717 M. John Conduitt, qui, s'il a trouvé dans les papiers de Newton des lettres compromettantes, s'est sans doute peu soucié de les transmettre à la postérité. Il faut croire d'ailleurs que si les soupçons de Voltaire sont fondés, Newton ignorait la cause de sa nomination, et l'on ne peut songer à reprocher à Halifax un pareil choix. Pourquoi recourir à des raisons mystérieuses pour expliquer un fait aussi simple? D'un autre côté, l'ignorance de Newton, que l'on fait valoir pour justifier sa nièce, n'est pas une preuve. Newton a bien pu ne pas discerner l'amour; il n'a jamais passé pour très bien le connaître (2).

La place de gardien de la monnaie, puis celle de grand-maître, n'étaient pas des sinécures. La refonte était difficile et fut compliquée de questions de chimie et d'économie politique, deux sciences alors peu avancées. Des embarras d'un autre genre vinrent s'ajouter à ces difficultés. En 1697, M. Chaloner, chargé d'une mission du parlement, découvrit dans l'administration de la monnaie des infidélités nombreuses. Une commission fut nommée qui vérifia de grands désordres, et surtout une émission considérable de fausse monnaie.

(1) « Of the sincere love, affection and esteem I have long had for her person, and as a small recompense for the pleasure and happines I have had in her conversation. »

(2) Peut-être miss Catherine Barton avait-elle épousé secrètement lord Halifax, quoique rien ne démontre la nécessité du secret. Les curieux peuvent trouver des détails infinis sur cette grave question dans le chapitre XXI des *Memoirs of sir Isaac*, dans la *Revue d'Édimbourg* (avril 1856), et surtout dans un article approfondi du professeur Aug. De Morgan, publié en 1853 dans le numéro 210 des *Notes and Queries*.

Newton même fut compromis, et Flamsteed ne manqua pas de l'accuser. L'aventure resta longtemps mystérieuse; elle finit par l'exécution de Chaloner lui-même, qui avait été nommé vérificateur, et Newton garda sa place. Des recherches récentes, autorisées et présidées par lord Brougham, des découvertes faites au *British Museum* par le savant bibliothécaire M. Panizzi ont entièrement justifié Newton et Halley, qui avait été compromis dans une affaire analogue. Il est prouvé que toutes les accusations venaient du principal coupable. On sait aussi, par des pièces authentiques, que Newton refusa un jour 6,000 livres (150,000 francs) d'un homme qui tentait de le corrompre. S'il y avait eu le moindre soupçon sur son honnêteté, quelles que fussent sa science et sa réputation, il n'aurait pu rester, dans un pays libre, pendant vingt-six ans fonctionnaire public et président de la Société royale de Londres.

C'est en 1703 qu'il succéda en cette qualité à lord Somers, et il fut constamment réélu jusqu'à la fin de sa vie. Ses découvertes commençaient d'être connues, sa gloire était déjà incontestée. Sa situation officielle le mit en rapport avec la cour, et surtout avec la reine Anne et le prince George de Danemark, son mari. On lui conféra même la noblesse et le titre de chevalier dans une visite royale à l'université de Cambridge. C'est aussi vers cette époque que se place une aventure peu romanesque, à laquelle l'indifférence célèbre de Newton donne seule de l'intérêt. Fontenelle a dit de lui délicatement : « Il ne s'est jamais marié, et peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais. » On a pourtant trouvé dans ses papiers une lettre qui a été publiée l'an dernier pour la première fois, et l'auteur du livre qui deviendra le fondement de toutes les biographies de Newton, sir David Brewster, lui donne le nom de *lettre d'amour*. Elle est adressée à lady Norris, veuve de sir William Norris, ancien étudiant à Cambridge, puis diplomate, ambassadeur auprès du Grand-Mogol et mort dans la traversée :

« Madame, le grand chagrin que vous a causé la perte de sir William montre que s'il fût revenu près de vous sain et sauf, vous auriez été bien aise de vivre encore avec un mari, et conséquemment la répugnance que vous éprouvez aujourd'hui à vous remarier ne peut provenir de rien autre chose que du souvenir de celui que vous avez perdu. Penser toujours à un mort, c'est mener une vie mélancolique parmi les tombeaux, et combien le chagrin est ennemi de votre santé, cela est très manifeste par la maladie qu'il vous a causée quand vous avez reçu les premières annonces de votre veuvage. Est-ce que vous pouvez vous résoudre à passer le reste de votre vie dans le chagrin et la tristesse ? Pouvez-vous vous résoudre à porter perpétuellement un habit de veuve, un habit qui est peu agréable dans la société, un habit qui rappellera toujours à votre esprit votre mari défunt, et par conséquent

prolongera votre chagrin et votre indisposition jusqu'à ce que vous l'ayez quitté? Le remède propre contre tous ces inconvéniens, c'est un nouveau mari. Et de savoir si vous devez admettre ce spécifique contre de tels maux, c'est une question dont l'examen ne demande pas beaucoup de temps. Savoir si vous devez constamment porter le mélancolique vêtement de veuve ou briller de nouveau parmi les femmes, si vous voudrez passer le reste de vos jours gaiement ou en tristesse, en santé ou en maladie, ce sont des questions faciles à décider. En outre, vous serez plus en état de vivre conformément à votre rang avec l'assistance d'un mari que sur votre seul revenu. C'est pourquoi, supposé que la personne proposée vous plaise, je ne doute pas que d'ici à peu de temps vous ne me fassiez connaître votre disposition à vous remarier, ou que du moins vous accorderez à cette personne la permission d'en causer avec vous.

« Je suis, madame, votre très humble et très obéissant serviteur. »

Il ne paraît pas que la dame ait été convaincue. Peut-être aurait-elle désiré qu'on invoquât un peu moins la raison et les règles de la logique, et cette manière d'aimer devait convenir médiocrement à l'âme tendre peinte dans les premières lignes de la lettre. Elle aurait pu dire sans doute comme le mathématicien qui venait d'entendre *Phèdre :* « Qu'est-ce que cela prouve? » Heureusement que Newton peut être défendu contre le ridicule amour sans passion qu'on lui prête à soixante ans. Cette lettre a été trouvée parmi ses papiers, mais elle n'est pas de sa main, et peut avoir été écrite par un ami ou par un plaisant. Le mari de miss Barton, M. Conduitt, l'avait, il est vrai, copiée, et pensait peut-être à l'imprimer dans la *vie de Newton* qu'il préparait; mais M. Conduitt lui-même peut n'avoir pas su la vérité sur cette aventure.

Oublions ces puérilités, et revenons à des sujets qui montrent Newton passionné. C'était alors le temps de ses dernières discussions avec Flamsteed et de la publication *par ordre* des observations de l'astronome royal. La Société royale de Londres était fort divisée. Une discussion très vive s'était établie entre deux de ses membres, le docteur Sloane et le docteur Woodward. Le premier, d'origine écossaise et né en Irlande, est connu par un ouvrage sur l'histoire naturelle de la Jamaïque et par de nombreux articles publiés dans les *Transactions philosophiques*. Il concourut à la création du *British Museum* en laissant à l'état une collection d'histoire naturelle et une bibliothèque de 50,000 volumes et de 3,566 manuscrits. Le second était professeur de physique à *Gresham-College;* il fit aussi un ouvrage sur l'histoire naturelle, et forma des collections de fossiles qu'il légua à l'université de Cambridge. Un pamphlet (1) avait été publié contre la Société royale; Sloane y était assez maltraité, et

(1) *The Transactioneer, with some of his Philosophical Francies.*

Woodward passait pour en être l'auteur. Il s'en défendait, mais ne donnait pas de preuves, de sorte qu'il était assez mal vu. Un jour, à la séance de la société, Sloane parla d'un des mémoires de l'Académie des Sciences où l'on affirmait que les bézoards étaient des calculs de la vésicule du fiel, et avança qu'ils pouvaient être la cause de la colique hépatique. Woodward attaqua avec une grande vivacité cette opinion, assez raisonnable pour le temps, et les membres de la Société royale furent témoins de la plus étonnante querelle qui ait jamais partagé une compagnie savante. Les mots les plus vifs furent échangés, et peu s'en fallut qu'on n'en vînt aux coups. Plusieurs séances de la société se passèrent à juger le débat et à donner raison tantôt au secrétaire Sloane, tantôt à Woodward. Newton fut pris pour arbitre, et quoique dans une occasion précédente il eût traité Sloane de *rascal, villain, tricking fellow*, il se rangea de son côté, et Woodward fut destitué.

Toutes ces querelles et les travaux de sa place détournaient Newton des mathématiques. Pourtant il consentit à publier une seconde édition des *Principes*. Bentley en fut d'abord chargé, puis un jeune mathématicien, nommé Cotes, dont la correspondance (1) avec Newton à ce sujet est précieuse. Les préparatifs furent assez longs, et l'édition ne parut qu'en 1713, avec une préface de Cotes. Elle fut plus répandue que la première, et le continent s'occupa sérieusement de la Société royale et de ses travaux. On voyageait aussi davantage en Angleterre, et la société choisit quelques membres étrangers, tels que le duc d'Aumont, le prince Menchikof, etc. En même temps l'Académie des Sciences fut reconstituée, et une lettre de Fontenelle, du 4 février 1714, annonça à Newton sa nomination comme associé étranger. Le gouvernement français lui offrit une pension qu'il refusa. Newton enfin était membre du parlement depuis 1701, et au dehors comme au dedans sa situation était digne de lui.

VIII.

La princesse de Galles recevait une fois par semaine les hommes distingués du royaume. Un jour Newton, lui parlant de l'éducation de la famille royale, de l'histoire ancienne et de la chronologie, raconta qu'il avait composé un système complet de chronologie. La princesse obtint de lui ce petit traité manuscrit, qu'elle confia discrètement à l'abbé Conti, lequel, revenu en France, ne manqua pas d'en parler. Fréret le traduisit en français avec des observations et

(1) *Correspondence of sir Isaac Newton and professor Cotes*, edited by J. Edleston, M. A., fellow of Trinity-College, Cambridge; in-8°, London and Cambridge 1850.

une réfutation, et le laissa prendre par le libraire Cavelier, qui l'imprima (1). L'ouvrage eut du succès, et les notes de Fréret avaient trop de valeur pour que Newton se crût dispensé d'y répondre dans les *Transactions philosophiques*, où, après s'être plaint de l'indiscrétion de l'abbé Conti, il justifie son système. Ayant été attaqué de nouveau dans cinq dissertations successives par le père Souciet, et bien qu'Halley eût pris sa défense, il se mit sérieusement au travail, et prépara une édition complète qui ne fut publiée qu'après sa mort.

Les astronomes ont rarement obtenu la confiance des théologiens. Quoique le premier d'entre eux, Anaxagore, passe pour avoir introduit l'idée de Dieu dans le monde, l'orthodoxie de ses successeurs a été souvent soupçonnée. Il en doit naturellement être ainsi, car le but des astronomes, et en général de tous les savans généralisateurs, est de découvrir des lois fixes qui gouvernent le monde, sans remonter au législateur. La preuve mathématique que la terre n'est qu'un point dans l'univers a toujours été embarrassante, et, malgré la certitude des découvertes astronomiques, la contradiction nécessaire qu'elles présentent avec d'anciens préjugés ne les a jamais fait accepter qu'avec inquiétude; de là le mauvais renom des astronomes. Les éloges de Voltaire ont dû médiocrement servir Newton sous ce rapport et mal préparer le crédit de sa théologie. Il a été pourtant théologien, et a beaucoup écrit sur l'esprit des livres saints et les dogmes de la religion. Ses ouvrages, il est vrai, n'ont été publiés qu'après sa mort, car, même en Angleterre, la prudence n'était pas alors inutile; mais ils sont nombreux, et il s'est trouvé des écrivains pour avancer que la théorie de la gravitation et la décomposition de la lumière ne sont rien auprès de la gloire qu'il se serait acquise s'il n'avait publié que son commentaire sur l'Apocalypse. John Craig même a affirmé que Newton pensait ainsi. Ce n'est assurément pas notre avis, et nous nous tairions sur ce sujet, si l'on n'avait publié récemment quelques opuscules inédits de Newton, et si les opinions sur ses croyances n'étaient pas aussi diverses. Nous en parlerons sans y insister.

Newton croyait le monde de cinq cents ans plus jeune que les chronologistes ne le disent. Il se fondait sur deux raisons, le cours ordinaire de la nature ou la durée des générations, puis les observations astronomiques. Dans l'antiquité, on ne faisait pas grand cas de l'histoire telle que nous l'entendons aujourd'hui, et l'on recherchait plus l'intérêt que l'exactitude. Aussi les dates sont-elles rares dans les livres anciens, et, au lieu de compter par années ou même par olympiades, comme on le fit plus tard en Grèce, on comptait par

(1) *Abrégé de Chronologie de M. le chevalier Newton*, fait par lui-même et traduit sur le manuscrit anglais, Paris 1725.

générations ou par règnes, que les historiens modernes ont considérés comme des intervalles de trente-cinq ou de quarante ans à peu près. De plus, certaines époques sont remplies d'événemens compliqués, d'autres sont vides, et les contradictions sont telles que, sur le temps où vécut Lycurgue, les hypothèses d'Aristote et d'Ératosthènes diffèrent d'un siècle entier. De même que certains personnages réels sont omis, d'autres, qui ont séduit l'imagination, sont multipliés. Ainsi l'Ariane d'Osiris se retrouve longtemps après dans les bras de Thésée. Newton tenta de mettre un peu d'ordre dans ce chaos, et calcula plus exactement la durée des règnes, qu'il était inexact d'identifier à la durée des générations, contrairement aux résultats de l'histoire moderne, car la durée d'une génération est de trente-trois ans, la durée moyenne d'un règne est de dix-huit ou vingt ans. Il ne fit remonter le commencement de l'histoire profane (il se tait sur l'histoire sacrée) qu'à l'an 1145 avant Jésus-Christ. A partir de cette époque, Newton donna les dates de tous les événemens historiques importans, et crut ne s'être jamais trompé de plus de vingt ans, rarement de cinq ou dix ans. Les détails sont infinis, ils annoncent une parfaite connaissance de l'histoire jusque dans ses parties les plus arides, une étude approfondie des lois, des progrès, des décadences de la civilisation. Les citations sont multipliées et ingénieusement appliquées. Tout cela pourtant n'assurerait pas au système l'exactitude à laquelle il prétend, sans les considérations astronomiques. On sait que la terre, outre sa rotation annuelle, a encore une révolution, plutôt soupçonnée que connue jusqu'à Newton. Ses pôles ont un mouvement très lent de rétrogradation d'orient en occident, qui fait que chaque jour leur position ne répond pas exactement au même point du ciel. En d'autres termes, les points du ciel où l'on aperçoit le centre du soleil, ou les points équinoxiaux, varient. Ce mouvement est d'environ cinquante secondes dans une année, d'où il suit que l'intervalle du temps écoulé entre un équinoxe et le retour de ce même équinoxe dans la révolution de la terre, intervalle que l'on appelle l'*année tropique*, est de quelques minutes plus court que l'*année périodique*, c'est-à-dire le temps qui sépare le moment où la terre part d'un point pour faire sa révolution annuelle et celui où elle revient à ce même point. C'est le phénomène de la précession des équinoxes. Cette précession, étant de cinquante secondes par année, c'est-à-dire presque insensible, augmente avec le temps, et elle est d'un degré, ou de la 360e partie du ciel, en soixante-douze ans. Par les observations des anciens astronomes, on peut savoir à quel point du ciel paraissait être le soleil à une époque donnée, et s'il paraît aujourd'hui être éloigné de ce point d'un certain nombre de degrés, il se sera passé depuis cette époque le même nombre de fois

soixante-douze ans. Ainsi, au temps des Argonautes, l'équinoxe du printemps se trouvait fixé au quinzième degré de la constellation du Bélier; au temps de Méton, il était au huitième. Entre les Argonautes et Méton, il devait donc s'être passé sept fois soixante-douze ans, ou cinq cent quatre ans, et comme la date de Méton est connue, on en peut conclure celle de l'expédition des Argonautes. Newton, d'après ce calcul, place cette expédition au xe siècle avant Jésus-Christ, et non au xive, comme on le fait d'ordinaire.

On conçoit qu'appuyé sur ces considérations, Newton ait pu construire un système chronologique complet. Malheureusement tant de recherches, d'esprit et de science ont été dépensés en pure perte. Il est admis aujourd'hui que les connaissances astronomiques des anciens n'étaient pas toujours précises. Les observations d'Hipparque lui-même ne doivent pas être acceptées sans contrôle, et quant à la sphère de Chiron, qui a servi de base au calcul de Newton, elle est remplie d'erreurs si grossières et d'impossibilités si manifestes, qu'on ne saurait s'en servir pour soutenir l'hypothèse qui prétendrait le moins à la certitude mathématique.

On a longtemps cru que les écrits théologiques de Newton avaient été composés dans sa vieillesse et ne remontaient pas au-delà des années 1712 ou 1719. On les a même cités comme une preuve de la décadence de son esprit et du système qui lui ôte une partie de ses facultés depuis 1693. De nouvelles recherches ont montré que ses travaux en tout genre ont été simultanés, et que s'il s'est plus occupé de théologie à la fin de sa vie, ces études n'étaient pas nouvelles pour lui. On a trouvé dans ses papiers des essais de ce genre portant une date fort ancienne. Une correspondance suivie avec Locke, antérieure à 1691, le montre fort occupé des Écritures. Il n'imprima rien alors sur ce sujet, parce qu'il redoutait le bruit, la publicité et les discussions qu'elle amène. Les hérésies d'ailleurs étaient dangereuses même en Angleterre, où la liberté était plus politique que philosophique. On sait que de l'*acte de tolérance* de 1688 étaient exceptés ceux dont les ouvrages niaient la Trinité, et en 1698 on vota une loi sévère contre les philosophes qui, dans leurs écrits, leurs leçons ou leurs paroles, n'affirmaient pas la divinité de Jésus-Christ. Newton était du reste trop chrétien pour n'être pas arrêté par la crainte de jeter de nouveaux troubles dans le monde religieux. Peut-être aussi, quoi qu'on en dise, savait-il distinguer son *Commentaire sur l'Apocalypse* des principes mathématiques de la *Philosophie naturelle*, car on est vraiment trop prompt à supposer que les hommes de génie ne savent pas juger leurs propres œuvres. Il est vraisemblable qu'il n'écrivit sur de tels sujets que pour se délasser de travaux plus fatigans. C'était en ce temps l'usage, et aux études les

plus diverses se mêlait souvent la théologie. Boyle a publié un essai sur l'Écriture sainte, le géomètre Wallis et le physicien Barrow des traités sur le Nouveau-Testament, Leibnitz un commentaire sur Balaam, et Hooke une dissertation sur la tour de Babel.

Le premier ouvrage de Newton en ce genre est un mémoire sur deux altérations du texte des Écritures (1), qui fut publié en Hollande vers 1754. Il s'agit de deux passages des épîtres de saint Jean et de saint Paul (2) qui ont été regardés comme des expressions symboliques du dogme de la Trinité. Newton croit l'un ajouté au texte primitif par les chrétiens d'Occident, et l'autre interpolé ou mal compris. Il a pour lui des autorités comme Érasme, Luther, Grotius, Michaelis, Bentley, Richard Simon et Griesbach; mais on conçoit que nous ne discutions pas cette question encore controversée aujourd'hui. Son ouvrage théologique le plus important est un commentaire sur la prophétie de Daniel et sur l'Apocalypse (3). Il expose une théorie complète touchant la manière d'entendre les prophéties, non pour deviner ce qu'elles annoncent, ce qui ferait, dit-il, de chaque lecteur un prophète, mais pour vérifier si ce qu'elles ont annoncé s'est accompli. Il commence par Daniel, qu'il trouve le plus clair de tous les voyans, et pose en principe que le langage figuré des prophètes est tiré de l'analogie qui existe entre le monde matériel et un royaume du monde politique. Le ciel et ce qu'il renferme sont les rois et les dynasties, la terre est la nation, les dernières parties de la terre sont le plus bas peuple. Tous les phénomènes célestes correspondent aux divers actes des animaux, des végétaux et de l'homme lui-même. Appuyé ainsi sur une sorte de dictionnaire, Newton explique clairement, d'une façon précise, ce que le prophète a prévu par ses phrases les plus mystérieuses. Il sait voir par exemple, dans un chapitre de Daniel, l'apparition de l'église de Rome. L'Apocalypse même n'échappe pas à sa méthodique explication. Il énumère les dix cornes de la bête, et les assimile à dix nations qui ont remplacé l'empire romain (XIII, 5, 7). Cette bête *qui avait des yeux d'homme et une bouche qui proférait de grandes choses, qui paraissait plus forte que les autres, qui faisait la guerre aux saints et qui avait l'avantage sur eux*, c'est pour Newton l'église romaine. Le *pouvoir qui lui est accordé pendant un temps, deux temps et la moitié d'un temps*, signifie que cette église ne durera que jusqu'à l'an 2,060 et disparaîtra dans deux cents ans. Dans un commentaire sur le

(1) *Historical Account of two notables Corruptions of the Scriptures, in a letter to a friend.*

(2) Saint Jean, v. 7, et I Tim. III, 16.

(3) *Observations upon the Prophecies of Daniel and the Apocalipse of s. John*, London 1733, in-4°, p. 323.

même ouvrage, dû à l'inventeur des logarithmes, Napier, c'est Gog qui représente le pape. Les protestans n'ont été que trop portés à supposer que les livres saints, fondemens du christianisme, avaient anathématisé d'avance le christianisme sous la forme principale qu'il a conservée pendant quinze siècles, et qui domine encore dans plus de la moitié de l'Europe et de l'Amérique.

Sans insister sur les autres ouvrages théologiques de Newton que sir David Brewster a exhumés (1), ajoutons seulement que toutes les sectes du protestantisme, les trinitairiens comme les sociniens, les ariens, les humanitairiens, les antitrinitairiens, ont revendiqué son nom. Au XVIIIe siècle, on le croyait philosophe à la manière de tous les savans du temps. Ses biographes n'ont jamais parlé de lui froidement, et comme il fallait toujours qu'il fût parfait, dans chaque biographie il pensait comme l'auteur. Ce fut pendant longtemps le cas de M. Brewster, qui convient aujourd'hui qu'en professant le culte de l'église établie, Newton pouvait avoir sur la Trinité les opinions de Clarke, son disciple et son ami.

IX.

Les dernières années de la vie de Newton, comme sa jeunesse, furent moins agitées que son âge mûr. Leibnitz était mort en 1716, et avec lui avait disparu le plus redoutable adversaire de la gravitation et de la philosophie anglaise. Quoique l'éloge de Leibnitz par Fontenelle eût peu satisfait la Société royale et n'eût pas entièrement confirmé son jugement sur le calcul différentiel, pourtant Newton y était traité avec respect, et son ombrageuse susceptibilité dut à peine s'offenser. Bernouilli même, qui, dans la querelle des *fluxions*, avait joué un rôle un peu ridicule, tenta de se réconcilier avec l'auteur des *Principes* et lui demanda son portrait. Newton consentit à la réconciliation, mais refusa le portrait en écrivant à l'abbé Varignon : « De Moivre me dit que Bernouilli veut avoir mon portrait, mais il n'a pas encore reconnu publiquement que je possédais la méthode des fluxions dès 1672, comme on l'avoue dans l'*Éloge de Leibnitz*, publié dans l'*Histoire* de votre académie. Il n'a pas encore reconnu que j'ai donné dans la première proposition du livre des *Quadratures*, que Wallis a publié en 1693, et démontré synthétiquement

(1) Les principaux de ces ouvrages sont : *Paradoxal questions concerning Athanasius and his followers. — A Short sheme of the true religion. — On our religion to God, to Christ and the Church. — Irenicum, or Ecclesiastical Polity tending to Peace*, etc. On peut voir une analyse et des extraits de tous ces traités dans les *Memoirs of sir Isaac*, chap. XXIV. Quelques-uns même sont imprimés en entier à la fin du volume (*Appendix*, nos XXIX et XXX).

en 1686 dans mes *Principes* (Lem., 2, liv. II), la vraie règle pour différentier les quantités, et que je connaissais en 1672 la règle pour déterminer la courbure des courbes. Il n'a pas encore reconnu qu'en 1669, lorsque j'ai écrit l'*Analyse par séries*, j'avais une méthode pour carrer les lignes courbes, quand cela est possible, méthode qui est expliquée dans ma lettre à Oldenburg, datée du 24 octobre 1676 et dans la cinquième proposition du livre des *Quadratures*... Quand toutes ces choses seront admises, les discussions seront finies, et je ne lui refuserai plus mon portrait. » On voit que Newton pratiquait mieux le pardon que l'oubli des injures.

Les bureaux et le laboratoire de la monnaie étaient alors à la Tour de Londres, et le grand-maître n'était point logé. Newton demeura jusqu'en 1709 dans Jermyn-Street, près de l'église Saint-James; puis, il passa quelque temps à Chelsea, près du collége; enfin en 1710 il revint à Londres s'établir dans une petite maison qui existe encore dans *Martin-Street*, près de *Leicester-Fields*. C'est la première maison à main gauche, lorsque l'on sort de *Leicester-Square*. Elle est maintenant occupée par un imprimeur. C'est là que Newton a publié la troisième édition des *Principes*, avec l'aide du docteur Pemberton, professeur de physique à Gresham-College, édition qui contient une nouvelle préface et des changemens importans. C'est là aussi qu'il fut attaqué pour la première fois en 1722 de la maladie dont il mourut cinq ans après. Le docteur Mead, qui le soignait, ne reconnut pas d'abord la vraie nature de son affection, et en crut la première atteinte plus grave qu'elle n'était. Newton se remit, il vint loger à Kensington et se trouva un peu mieux: mais il se fatiguait facilement, et fut bientôt obligé de se démettre de ses fonctions à la monnaie. Il conserva toutefois le titre et le traitement, et fut remplacé par Conduitt, qui avait épousé sa belle nièce Catherine Barton. Ses douleurs étaient assez vives, et la goutte, qui accompagne souvent la pierre, l'attaqua bientôt aux deux pieds. Son état lui laissait de temps en temps quelques jours de répit, et sa conversation était agréable. Son irritabilité n'était plus excitée, car il n'avait plus d'ennemis, et il pouvait alors être modeste en toute sécurité. C'est ce qu'il était, et, dit-on, d'une manière charmante, car il n'avait plus ni l'espèce de sauvagerie, ni la constante préoccupation de sa jeunesse, ni l'amour-propre sans cesse irrité de son âge mûr. Aussi les savans de tous pays et de tout âge allaient-ils le visiter et recevaient-ils un bienveillant accueil dont il reste de nombreux témoignages. Aucune science ne lui était étrangère : il les avait toutes perfectionnées. C'était la mode alors parmi les mathématiciens de proposer des problèmes à résoudre avec un prix pour le vainqueur. Quoiqu'il ne se livrât plus à des travaux suivis, Newton, même dans

un âge avancé, ne dédaignait pas d'entrer en lice. Ainsi il résolut en deux heures le problème compliqué de la *brachystocrone*, c'est-à-dire de la courbe que doit suivre un corps pesant lorsqu'il descend le plus vite possible d'un point à un autre point donné. Il semblerait que cette ligne doit être droite, mais Newton démontra que c'était une courbe déjà étudiée par Pascal. Il résolut aussi un problème proposé par Leibnitz, qui avait demandé la recherche d'une ligne courbe telle qu'elle coupât à angle droit une infinité d'autres courbes d'une nature donnée, mais expressibles par une même équation. Toujours, quelque anonyme que fût sa démonstration, on le reconnaissait, comme disait Bernouilli, *tanquam ex ungue leonem*.

Les avis sur les agrémens de la conversation de Newton et de son visage sont très partagés. Ses portraits et ses bustes paraissent annoncer une belle figure, et son neveu Conduitt fait de ses yeux, de ses cheveux blancs, de sa démarche, une séduisante description. D'autres au contraire ne voyaient rien en lui de remarquable, et, pour eux, sa conversation avait peu d'attraits. Dans un dîner pourtant, raconté par Deslandes (1), il se montre animé et hardi et porte un toast que Voltaire n'aurait pas désavoué. « Voici une anecdote, que je raconte, non pour l'honneur qui s'attache à la bienveillance et à la familiarité du plus grand homme de notre siècle, mais parce qu'elle intéresse l'histoire de la philosophie. Durant mon séjour en Angleterre avec le duc d'Aumont, qui unissait une générosité rare à de grands talens, je fus invité à dîner par l'illustre M. Newton, et, comme il est d'usage en Angleterre de boire à la fin du repas à la santé des rois et des princes, qui d'ordinaire connaissent peu les philosophes, ayant avec eux si peu de rapports, M. Newton me proposa très judicieusement de boire à la santé des honnêtes gens de tous les pays : « Nous sommes tous amis, ajouta-t-il, car nous poursuivons « tous le seul véritable objet de l'ambition humaine, la connaissance « de la vérité. Nous sommes tous de la même religion, car, menant « une vie simple, nous nous conformons à ce qui est juste, et nous « cherchons sincèrement, suivant nos faibles lumières, à offrir à « l'Être suprême le culte qui doit le mieux lui plaire. » Les témoins de ce discours étaient M. Halley, M. de Moivre et M. Craig, tous mathématiciens du premier ordre. » Des récits analogues, marqués d'une admiration plus ou moins grande pour l'esprit de Newton et pour son hospitalité, sont nombreux. Ainsi un ministre de l'église unitairienne de Pologne, Samuel Crell, a dépeint avec enthousiasme l'esprit de Newton et la variété de ses connaissances. D'autres ont été plus sévères : l'évêque Atterbury ne trouvait rien en lui, ni dans

(1) *Histoire critique de la Philosophie*, vol. II, p. 264-265.

son esprit ni dans sa parole, qui annonçât un homme supérieur. L'abbé Alary s'est plaint des dîners et de la cave du philosophe anglais. Il était précepteur de Louis XV. La remarque d'ailleurs peut être vraie. Newton avait un traitement considérable et a laissé une fortune de 30,000 livres (750,000 fr.), mais il n'a jamais été magnifique. On dit qu'il était à la fois avare et bienfaisant.

Le 2 mars 1727, Newton vint à Londres pour présider la Société royale, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Après la séance et de retour à Kensington, il fut attaqué de douleurs insupportables. Il gardait pourtant toute sa présence d'esprit et s'entretenait souvent avec Conduitt sur divers sujets de science et de religion; mais son voyage à Londres l'avait fatigué, et le mouvement de la voiture avait déplacé la pierre. Le docteur Mead annonça bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir. Après quelques alternatives de souffrances et de repos, Newton mourut, le lundi 20 mars, à deux heures du matin. Il fut enterré à Westminster.

Nous avons cherché à faire mieux connaître la vie et les travaux de Newton. Qu'on nous permette une dernière réflexion. Les grands esprits de tous les temps ont été tantôt purement abstraits et occupés d'idées générales et théoriques, tantôt pratiques et voués à la découverte des lois naturelles. Leibnitz, par exemple, a écrit et pensé sur la philosophie et les mathématiques; c'était un métaphysicien et un géomètre de premier ordre, mais on ne saurait dire que ce fût un grand physicien. Lavoisier et Linné avaient le génie des découvertes et la sagacité nécessaire pour étudier les phénomènes naturels, en déterminer les lois et en découvrir les causes dans les effets. Newton à une faculté d'abstraction incomparable joignait le don précieux d'appliquer immédiatement à la réalité les conceptions pures de son esprit; il découvrait en même temps le calcul des fluxions, le système du monde et la composition de la lumière. Voilà peut-être, selon nous, la principale raison de sa supériorité, voilà ce qui le distingue entre tous. Aucun mathématicien, disait Leibnitz lui-même, ne peut lui être comparé, aucun observateur n'a mieux observé; personne n'a réuni au même degré les deux grandes facultés de l'esprit humain.

PAUL DE RÉMUSAT.

UN

VOYAGEUR ANGLAIS

AUX ILES SANDWICH

Travels in the Sandwich Islands, by S. S. Hill; 1 vol. in-8°, Londres, Chapman and Hall, 1856.

Les Anglais sont de terribles voyageurs; ils semblent doués en vérité de la faculté de locomotion des dieux d'Homère, qui parcouraient le monde en trois enjambées. Je sais bien que, sans parler des rapides moyens de transport modernes, il faut rapporter en partie cette faculté à leur grande richesse, et surtout aux nécessités politiques qui leur font un devoir de visiter fréquemment les provinces lointaines de leur immense empire et les innombrables points du globe où leurs intérêts sont engagés; mais ce qui leur appartient en propre, et ce qu'aucun peuple ne possède au même degré, c'est leur infatigable ardeur, je dirais presque leur vigueur musculaire. Nous sommes essoufflés lorsque nous avons fait une simple excursion en Orient, ou pour avoir vécu quelques mois sous les tentes des Kabyles. Lorsque nous avons accompli une fois un voyage en Chine ou en Australie, nous avons besoin de toute une vie de repos. A notre retour, nous sommes tentés de croire à un miracle en nous voyant encore sur nos jambes, et tout le monde regarde avec curiosité un homme qui revient de si loin. Nous sommes tous un peu en Europe comme cet étudiant de Wittenberg, dont le docteur Luther parle dans ses *Propos de table*, qui partit un jour pour parcourir la terre, et qui, après avoir fait quelques lieues, revint effrayé s'asseoir devant le vieux foyer de famille en disant : « Comme le monde est grand! » Les Anglais ignorent à la fois et cet étonnement naïf et cette néces-

sité du repos. Ils mettent un intervalle de huit jours entre un voyage en Égypte et un voyage en Suède, un intervalle de deux mois entre un voyage au pôle arctique et un voyage au pôle antarctique : le temps rigoureusement nécessaire pour réparer sa garde-robe, embrasser ses parens, serrer la main à ses amis et porter quelques toasts à la grandeur de l'Angleterre.

Prenons pour exemple quelques-uns des plus récens voyageurs anglais. Ils semblent doués du don d'ubiquité. Le lieutenant Burton, à peine revenu de son voyage aux villes saintes de La Mecque et de Médine, s'empresse d'aller rendre visite aux royaumes noirs de l'Afrique centrale. Le capitaine Lawrence Oliphant, après avoir chassé dans l'Inde anglaise, se fait transporter dans la Mer-Noire, parcourt la Crimée, puis, sans se reposer, s'embarque pour l'Amérique, traverse les déserts du *Far-West*, et va dormir dans les hôtels encore peu comfortables de Saint-Paul, une ville embryonnaire du Minnesota, destinée à un grand avenir. M. Hill, après son séjour au milieu des neiges de Sibérie (1), ne songe point à venir se reposer dans la terre natale, et se fait conduire aux îles Sandwich. Un fait non moins remarquable que l'ardeur et la rapidité avec lesquelles les Anglais exécutent leurs voyages, c'est le but excentrique qu'ils donnent à leurs excursions, le choix bizarre des pays qu'ils parcourent. Un voyage à Médine, au Soudan, dans le *Far-West*, aux îles Sandwich! Nous voilà bien loin du classique voyage en Italie et du romantique voyage en Espagne, qui sont les colonnes d'Hercule de tout voyageur français bien élevé. Nous voilà plus loin encore de ces pérégrinations du beau monde russe aux villes de bains et de plaisirs, de ces séjours prolongés dans les joyeuses capitales, Vienne, Paris ou Florence. Les Américains eux-mêmes, grands voyageurs déjà, n'ont pas la curiosité originale des Anglais. Tout en disant beaucoup de mal de l'ancien monde, ils le visitent beaucoup; ils vont plus volontiers à Paris et à Naples que sur les bords du fleuve des Amazones et dans les forêts de l'Amérique du Sud.

Cette ardeur voyageuse des Anglais est presque une vertu; elle est la preuve d'une très noble curiosité d'esprit. Je lisais dernièrement dans je ne sais quel récit d'un voyageur anglais, peut-être dans le livre de M. Hill lui-même, qu'il avait toujours considéré comme un devoir moral de l'homme de visiter avant sa mort la planète sur laquelle il habite. L'accomplissement de ce devoir n'est malheureusement qu'à la portée du petit nombre; mais on peut dire à la louange des Anglais que ce petit nombre s'en acquitte consciencieusement.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er août et du 1er septembre 1855, les curieuses études de M. Saint-René Taillandier sur la Sibérie, d'après les voyageurs allemands et anglais.

Beaucoup jugeront ce devoir un plaisir; il s'en faut pourtant qu'il soit toujours escorté d'agrémens; il requiert au contraire, comme tous les devoirs, beaucoup de force d'âme et d'oubli de soi, beaucoup de dédain de l'aisance vulgaire. Il n'est pas doux, quand on a été habitué à toutes les délicatesses de la civilisation, de parcourir sous la pluie des savanes immenses et de manger des semaines entières les mets excentriques des cuisines sauvages. Ajoutez à cela que les périls qui vous attendent n'ont rien qui flatte la vanité. C'est une surprise agréable et romanesque que d'être attaqué au coin d'une route par de pittoresques bandits calabrais ou espagnols; mais il n'y a certainement rien de plus prosaïque que d'être exposé à défendre sa vie contre des bandes nomades de peaux-rouges ou des troupeaux de loups faméliques. Dans ces excursions anglaises aux pays déserts et sauvages, les périls sont obscurs et sans éclat, les fatigues sans aucune compensation. La meilleure preuve que le plaisir de tels voyages n'en compense pas les ennuis, c'est que chez les autres nations il n'y a que des hommes voués à la science ou des aventuriers traînant une vie inutile qui accomplissent de telles excursions. A quelques rares exceptions près, nos *gentlemen* ont plus de souci de leur santé et de leur importante personne. Quand ils visitent l'Amérique, cela veut dire qu'ils se sont rendus à New-York ou à Boston, mais nullement qu'ils vont parcourir les prairies du *Far-West*. Ce n'est cependant pas faute de courage que le Français recule devant ces voyages lointains. Qu'est-ce donc qui le retient? C'est la pensée de fatigues ennuyeuses et de périls sans aucun bénéfice. Le Français laisse ces sortes d'expéditions aux *monomanes* possédés de passions botaniques et géologiques, ou aux pauvres diables qui n'ont rien à perdre; mais les Anglais qui exposent ainsi leur personne sont au contraire la plupart du temps des gens qui ont beaucoup à perdre, ce sont des officiers, de jeunes lords, des commerçans, quelquefois même des dames. N'étant pas forcés par les nécessités de la vie à de tels voyages, ils seraient donc très bien en droit de les baptiser du nom de devoir accompli; ils sont plus modestes, ils appellent cela du nom de plaisir, et en effet leur grande force physique, en leur faisant en quelque sorte du mouvement une loi hygiénique, transforme ces fatigues en plaisirs.

Mais devoir ou plaisir, encore une fois cette ardeur voyageuse mérite presque le nom de vertu. Elle le mérite par les services qu'elle a rendus à la race humaine; elle a droit à la reconnaissance des nations. C'est en grande partie à cette vertu que nous devons d'avoir aujourd'hui une connaissance à peu près exacte de notre globe. Toutes les mers ont été sondées, toutes les îles décrites, tous les continens parcourus; mœurs, religions, costumes et coutumes de toutes les peuplades, les Anglais nous en ont donné des descriptions,

rapporté des échantillons ou des dessins. Ce peuple d'explorateurs se trouve avoir fait au XIXe siècle pour le monde physique ce que l'illustre lord Bacon a fait au XVIe siècle pour le monde moral. De même que lord Bacon traça la géographie morale de l'esprit, indiquant avec sa fine précision les récifs, les écueils, les îles salubres, les détroits dangereux, les Anglais modernes ont décrit le plan de la création, et en ont retracé le dessin infiniment compliqué. Pas plus que lord Bacon, ils n'ont fait œuvre spéculative; pas plus que lui, ils n'ont cherché l'unité et le principe de cette variété de faits qu'ils décrivaient. Explique qui voudra la raison d'être du genre humain, le rôle de notre planète, le principe de la création, la fin de cette innombrable quantité de faits tous divers, et qui semblent n'avoir entre eux qu'une lointaine analogie : ils ne s'en chargeront pas. En revanche tous les matériaux pour une telle œuvre ont été rassemblés un à un, fragment par fragment, grâce à leur patience, à leur curiosité, à leur amour pratique des faits. Là ne se sont pas bornés leurs services : de même qu'ils rapportaient en Europe des échantillons de toutes les civilisations et de toutes les barbaries, ils se présentaient eux-mêmes, partout où ils passaient, comme de vivans échantillons d'une civilisation supérieure. Par eux, l'homme caucasique a pris possession de la terre entière, possession en un double sens, matériellement et moralement. Ils ont enfoncé dans le sol leur pioche et leur charrue; ils ont forcé les imaginations des populations lointaines à reconnaître leur supériorité. Devant eux, le désert a reculé; devant eux, le vieil Orient s'est troublé et a perdu confiance en lui-même. Rapaces ou non, avides et égoïstes ou non, ils ont été partout les pionniers de la civilisation, ils ont établi en fait la supériorité de notre race sur toutes les races de la terre.

Cette influence de l'Angleterre sur notre globe est d'autant plus puissante, qu'elle s'exerce d'une manière active, *concrète*, et par le moyen des individus. Ce n'est pas par ouï-dire que les habitans des pays lointains connaissent la puissance anglaise; ils savent à quoi s'en tenir lorsqu'ils voient fonctionner devant eux des machines anglaises et qu'ils ont éprouvé la résistance des solides poings anglais. Ainsi partout l'Angleterre est représentée non-seulement d'une manière officielle, mais d'une manière réelle, par sa population. Le grand secret de la force extérieure de l'Angleterre ne réside pas dans son nom, mais dans ses citoyens : contraste parfait avec la France, dont l'influence tient non aux citoyens, mais au gouvernement. Il ne faut point médire de l'influence de la France au dehors: elle est très grande, et elle est un obstacle à bien des injustices et à bien des arbitraires. Seulement cette influence est pour ainsi dire abstraite et métaphysique. On nous connaît au moins de nom, parce que nous signons des traités, quoiqu'ils restent sans application la

plupart du temps; on devine notre puissance, parce que de loin en loin, lorsque quelque acte injuste est sur le point de s'accomplir, notre gouvernement envoie à ses consuls un ordre de protester et de résister. Cependant notre influence n'a pas, comme celle de l'Angleterre, ce double point d'appui, le gouvernement et la nation elle-même. Un résultat à la fois très heureux et très désastreux découle de ce fait. Nous gardons sur les peuples un certain prestige mystérieux et tout d'imagination. Grâce à cette influence purement gouvernementale et à l'inertie de nos concitoyens, nous n'intervenons presque jamais pour des intérêts bien directs, et nous avons peu de querelles personnelles. Si on ne nous redoute pas beaucoup, on ne nous hait point; quelquefois même, lorsque des difficultés sérieuses surviennent, on espère en notre protection. Sauf de rares exceptions, notre rôle sur presque toutes les mers et dans presque toutes les affaires lointaines est surtout celui d'arbitres. Le petit nombre de nationaux que nous avons à protéger, notre peu de goût pour l'émigration et l'infériorité relative de notre commerce dans les pays lointains nous empêchent d'agir autrement qu'à titre d'arbitres désintéressés, et nous conservent ainsi, bien à notre insu, notre renom chevaleresque. Chinois, sauvages et *gauchos* se moquent quelquefois de nous avec impunité; mais nous n'avons pas à supporter les haines et les ressentimens que l'Angleterre supporte, il est vrai, avec une si calme indifférence, et en leur faisant rendre de si beaux profits.

Les événemens dont les îles Sandwich ont été le théâtre depuis dix ans sont une confirmation de ce fait. Les caractères des deux influences anglaise et française y apparaissent bien tranchés. Découvertes par Cook en 1778, ces îles qui pour nous sont restées, jusqu'à une époque récente, de simples points géographiques, ont été, dès les premiers jours, occupées et exploitées par les Anglais. Les vaisseaux de Vancouver y laissèrent, comme sentinelles de la civilisation, des matelots qui devinrent les confidens et les ministres du roi indigène. L'église anglicane y dépêcha ses missionnaires pour apprendre aux habitans, qui se livraient le plus innocemment du monde aux libertés de la nature, la pratique des bonnes mœurs, qui agissent sur eux, paraît-il, comme le poison, car sous leur influence ils meurent par milliers. Enveloppés de cette double influence politique et religieuse, les indigènes se sentirent bientôt si dépendans, que, dès l'époque de la restauration, le roi et la reine de ces îles, conseillés par les agens anglais, pensèrent qu'il était de leur devoir d'aller présenter leurs hommages à la cour dont ils n'étaient en réalité que les vassaux. Ils vinrent en Angleterre et y moururent. Le capitaine anglais lord Byron transporta les corps de leurs majestés dans leur terre natale, nomma un conseil de régence, et fit proclamer un parent du roi défunt. Durant de longues années, l'influence anglaise continua d'agir sourdement,

et d'autant plus à l'aise qu'elle n'était encore contrariée par aucune autre puissance. Enfin en 1840 éclata l'événement qui dénonça nettement au monde, assez peu attentif, il est vrai, à de telles affaires, que l'Angleterre avait atteint le but de sa patiente politique : nous voulons parler de la déclaration d'indépendance. Les chefs et le peuple des îles Sandwich se rédigèrent une déclaration des droits, établirent une constitution sur le modèle anglais, et la firent signer au roi. Depuis cette époque, l'archipel hawaïen est gouverné par le système représentatif. Nous n'y voyons aucun mal. Cependant, comme M. Hill passe rapidement sur ce fait, nous aurions aimé qu'il insistât davantage, et qu'il nous apprît si c'est bien spontanément que ces naïfs sauvages ont proclamé leurs droits et leurs devoirs. Nous aurions aimé à connaître si c'est d'eux-mêmes que les habitans d'Owhyhee et autres îles ont trouvé le système de la balance des pouvoirs et de la monarchie limitée. Quoi qu'il en soit, cette révolution avait deux résultats pour l'Angleterre : elle établissait d'abord ce fait, que ses conseils étaient prépondérans; en second lieu, de ces îles, qui pouvaient être pour la première puissance maritime venue un objet de conquête, elle faisait un pays indépendant, régulièrement gouverné, ayant son autonomie propre, comme on dit aujourd'hui, et avec lequel tout gouvernement devrait avoir des relations politiques à l'européenne. Deux ans après l'installation du nouveau régime, le gouvernement anglais le reconnut, et signa une déclaration par laquelle il s'engageait à ne jamais prendre possession d'aucun territoire des îles Sandwich. Le gouvernement français, alors étroitement allié à l'Angleterre, signa cette même déclaration, et l'indépendance des îles Sandwich fut ainsi établie par les deux principales puissances maritimes de l'Europe.

Au fond, que signifiait cette déclaration, et que prouvait-elle? Elle prouvait que les déclarations d'indépendance peuvent être aussi une manière de protectorat; elle signifiait surtout que l'Angleterre prenait des garanties pour l'avenir. Quoique la déclaration repoussât toute idée de protectorat sur les îles, elle établissait ce protectorat en fait. Qu'arriverait-il en effet le jour où une autre puissance chercherait à s'emparer de l'archipel hawaïen? L'Angleterre serait forcée, en vertu de sa déclaration même, de protéger le roi Kamehameha. Les événemens n'ont que trop prouvé sa sagacité, car c'est l'argument qu'elle a fait valoir lorsque, il y a deux ans, les États-Unis ont cherché à s'emparer de ces îles. En 1843, on ne pouvait prévoir la conquête de la Californie et l'importance que, par suite de cette annexion, les îles Sandwich allaient prendre pour le commerce américain. Néanmoins il a été fort heureux pour l'Angleterre que cette indépendance nominale fut reconnue par un traité. Par la déclaration de 1843, et par le traité de commerce et d'amitié qui lui fut

substitué en 1846, l'Angleterre obtenait ce double avantage, d'entourer de sécurité les intérêts de ses nationaux engagés dans ces îles, et d'écarter la concurrence des puissances maritimes qui, un jour ou l'autre, auraient pu être tentées de s'en emparer. Elle obtenait encore cet avantage, de ne point se montrer usurpatrice *à l'américaine* et de substituer à une prise de possession violente une lente assimilation. Avant l'invasion des Américains, les Anglais étaient donc le seul peuple qui eût des intérêts sérieux dans ces îles, où la France n'était guère représentée que par ses consuls résidens, quelques pauvres missionnaires catholiques et les équipages de sa station navale. Les Anglais au contraire ont mis leurs nationaux dans les conseils du roi, tiennent une grande partie des postes de l'état, et sont représentés par une population nombreuse de colons, de planteurs et de négocians. Dans de telles conditions, la déclaration d'indépendance des îles Sandwich n'a pas coûté à l'Angleterre, il faut l'avouer, un bien grand effort d'humanité. Un fait d'ailleurs en dit plus que toutes les considérations : si, comme il est très permis de le supposer, la race indigène vient à s'éteindre dans ces îles, quelle sera la population qui lui succédera, et alors de quel gouvernement les îles relèveront-elles?

Telle est l'influence anglaise : secondée par l'action commerciale, colonisatrice de ses citoyens, elle équivaut à une conquête. Il en est tout autrement de la France, où le gouvernement est obligé d'agir seul, sans le concours des citoyens. Les déclarations d'indépendance lui coûtent beaucoup plus, et équivaudraient pour elle, dans bien des cas, à la perte de son influence. Nous faisons cette observation parce que M. Hill, selon l'usage beaucoup trop général de ses compatriotes, a cru devoir nous donner des conseils au sujet de l'occupation d'Otahiti. Il déplore que cette île soit placée sous un gouvernement militaire, que l'indépendance des Otahitiens ne soit que nominale, que le port d'Otahiti soit soumis à des règlemens vexatoires. Il nous recommande de suivre la ligne de conduite adoptée à l'égard des îles Sandwich, et de reconnaître l'indépendance d'Otahiti. Autant vaudrait nous recommander de céder à l'Angleterre nos droits et notre influence. M. Hill le sent bien; aussi, comme consolation, il nous montre les îles encore inoccupées de l'Océan qui pourraient nous fournir un théâtre d'action en remplacement de celui que nous aurions perdu. C'est réellement trop de bonté! Si nous avions déjà à Otahiti une nombreuse population de colons et de marchands; si nos compatriotes, au lieu de représenter officiellement la France et de faire partie d'une garnison française, représentaient au contraire Otahiti au profit de la France et tenaient entre leurs mains les plus petits postes de l'état; si nos missionnaires étaient aussi nombreux que les missionnaires de la riche église an-

glicane (1), nous pourrions sans danger pour nos intérêts proclamer l'indépendance d'Otahiti et engager les autres nations à la reconnaître. Malheureusement nos moyens d'action sont très différens de ceux de l'Angleterre. « C'est tant pis, » dira M. Hill, et nous le dirions volontiers avec lui, mais c'est un fait. L'œuvre de civilisation que l'Angleterre accomplit si rapidement avec le concours de ses citoyens, la France est condamnée à l'accomplir plus lentement par l'action de son gouvernement. M. Hill gémit sur la condition des Otahitiens. Je ne vois pas cependant qu'il cite aucun fait assez grave pour motiver ses gémissemens; bien plus, il reconnaît que les habitans d'Otahiti sont mieux logés que les habitans des îles Sandwich. Les maladies introduites par les Européens sont les mêmes dans les deux archipels. Quant à la dépopulation d'Otahiti, elle est sensible; cependant, après avoir atteint un certain niveau, elle s'est arrêtée, tandis que celle des îles Sandwich ne discontinue pas. Nous n'avons pas ouï dire qu'un système de taxes pareil à celui de M. Judd ait été introduit à Otahiti, et nous verrons tout à l'heure les conséquences de ce système que M. Hill mentionne si froidement.

La France et l'Angleterre ont donc signé ensemble la déclaration par laquelle l'indépendance des îles Sandwich est reconnue. S'il y a désintéressement d'un côté, c'est assurément du côté de la France. En signant ce traité, elle s'est interdit pour l'avenir tout droit d'occupation; en outre, c'est bien l'indépendance des naturels du pays qu'elle a entendu protéger : elle n'a pas de nationaux à défendre; son commerce avec ces îles est plus que minime : le seul article que nous puissions échanger avec les naturels est celui des spiritueux, et justement le traité le frappe, dans un intérêt de moralité publique, d'une demi-prohibition. Nos missionnaires ne sont pas assez nombreux pour lutter contre les missionnaires protestans. Le traité ne nous confère en réalité qu'une influence morale. N'est-ce rien cependant? Tout récemment cette influence nous a mis à même de retarder un acte d'agression, sans aucun profit pour nous et au grand avantage de l'Angleterre.

En effet, depuis quelques années les Anglais ont trouvé des concurrens redoutables dans les Américains. La conquête de la Californie, l'extension de leur marine marchande et de leur commerce, les récentes communications avec l'extrême Orient, ont donné pour les États-Unis un grand prix aux îles Sandwich. Ils se sont vite aperçus que cet archipel formerait une excellente station navale pour les navires californiens. Le sol de ces îles convient d'ailleurs admirablement à l'établissement des plantations et aux cultures qui sont propres aux états du sud : le coton, le tabac, le riz, la canne à

(1) Lorsque M. Hill visita Otahiti, il n'y avait dans l'île que deux prêtres.

sucre, le café y sont cultivés avec avantage. Les Américains s'y sont transportés en masse. Aussi habiles que les Anglais dans l'art de conquérir par la colonisation, sachant bien qu'un pays reste toujours à la longue au peuple qui possède la plus grande partie des terres, qui bâtit et occupe la plus grande partie des maisons, qui possède la plus grande partie des magasins, ils se sont mis avec ardeur à ce travail de conquête progressive et quasi-souterraine. Ils ont été bientôt assez nombreux pour balancer l'influence anglaise et pour partager avec les Anglais le gouvernement du roi. En outre, fait plus important, ils ne se sont pas contentés de former des établissemens, ils se sont généralement fait naturaliser sujets du roi Kamehameha. Autant d'Américains naturalisés citoyens des îles hawaïennes, autant de Sinons tout prêts à ouvrir les portes à la mère-patrie. Forts de tous ces avantages, ils parurent croire un instant que le moment était venu de soumettre l'archipel à leur domination. La France et l'Angleterre étant occupées à la guerre d'Orient, ils profitèrent de l'occasion pour multiplier partout leurs intrigues. Les projets de traité, d'annexion et de conquête surgirent de toutes parts. Pendant que M. Gadsden travaillait le Mexique, que M. Cazenau, accompagné de son ardente épouse, cherchait à établir, à l'aide d'un innocent traité de commerce, le protectorat des États-Unis à Santo-Domingo, les capitaines de navires américains stationnés dans la baie d'Honolulu cherchaient, par toute sorte de vexations et d'impertinences, à amener le vieux roi Kamehameha, qui s'était laissé circonvenir par l'influence américaine, à abdiquer au profit des États-Unis. Les intrigues des États-Unis furent vaincues là, comme à Santo-Domingo, par l'action commune de la France et de l'Angleterre, et le projet d'annexion des îles Sandwich, délibéré en séance secrète par le sénat de Washington, n'eut pas de suite (1). Il est permis de croire que si l'Angleterre eût été seule, les États-Unis n'auraient pas reculé aussi facilement qu'ils l'ont fait. Cependant quel autre intérêt qu'un intérêt purement moral avions-nous à défendre?

Les intrigues recommenceront, car les Américains ont refusé de se lier les mains pour l'avenir. Plusieurs fois l'Angleterre et la France leur ont proposé de signer un traité par lequel les trois puissances s'engageraient en commun à défendre l'indépendance des îles; ils ont invariablement décliné cette proposition, et se sont bornés à reconnaître les droits de la dynastie régnante. «La vraie manière de reconnaître et de respecter l'indépendance de ces îles, ont répondu avec une habile hypocrisie les ministres de Washington, est de ne pas enchaîner la spontanéité de leurs habitans et de les laisser tou-

(1) Voyez le récit de ces intrigues dans les *Annuaires des Deux Mondes* de 1854-55 et 1855-56.

jours libres de prononcer sur leurs destinées ultérieures. Nous reconnaissons le gouvernement établi comme nous reconnaissons tous les gouvernemens de fait, parce que nous n'avons aucun droit à empêcher les peuples de disposer d'eux-mêmes à leur volonté. » Tirez la conséquence de ce principe. Si un jour, pour une raison ou pour une autre, les îles Sandwich s'offraient aux États-Unis, ceux-ci ne pourraient s'empêcher de les admettre dans leur empire. Quelle raison l'Amérique aurait-elle donc de s'engager contre ses intérêts? Son devoir est de reconnaître le présent et de réserver l'avenir.

La position des trois puissances maritimes dans l'archipel hawaïen est donc très différente et parfaitement déterminée. La reconnaissance du gouvernement de ces îles équivaut, pour l'Angleterre, à la protection de ses intérêts nationaux; la reconnaissance de ce même gouvernement équivaut, pour les États-Unis, à l'abandon momentané de leurs intérêts. Au fond, c'est une querelle entre Anglais et Américains; la France n'a là qu'un intérêt purement moral, et lorsqu'elle a signé la déclaration de 1843, elle n'a point évidemment songé à protéger les intérêts anglais ou américains, assez forts pour se défendre eux-mêmes, mais à protéger le roi Kamehameha et ses sujets. Qu'arriverait-il par conséquent le jour où le roi Kamehameha n'existerait plus et où ses sujets seraient absorbés par une population étrangère? La déclaration d'indépendance aurait cessé, pour la France, d'avoir une raison d'être, et son devoir politique serait de rester neutre dans la querelle qui ne manquerait pas de surgir entre les deux grandes puissances de race anglo-saxonne. Quel intérêt avons-nous à empêcher ces îles d'être américaines plutôt qu'anglaises, si elles doivent cesser un jour d'appartenir à la population indigène? Nous faisons cette observation, parce que, depuis quelque temps, nous devenons réellement injustes à l'égard de l'Amérique, et qu'il est à craindre qu'à un moment donné nous nous croyions obligés de défendre une indépendance qui n'existerait plus de fait. La politique française doit être dans cette question ce que serait, selon toute probabilité, la politique anglaise dans la question de Cuba, si les États-Unis tentaient résolûment de s'en emparer. La France aurait tout intérêt à défendre l'Espagne d'une manière active, à lui prêter l'appui de ses armes et de sa marine, car la ruine de l'Espagne retomberait indirectement sur elle et affaiblirait encore ses alliances naturelles. Quant à l'Angleterre, il est permis de croire qu'elle n'offrirait à l'Espagne que son appui moral, et qu'elle garderait dans cette question une stricte neutralité. Cette ligne de conduite politique n'est point une hypothèse, elle a été recommandée plus d'une fois dans les journaux et les *revues* de l'Angleterre (1),

(1) Notamment dans un article très net du *Westminster Review*, n° de juillet 1855.

et nous devons avouer qu'au point de vue anglais, elle est parfaitement raisonnable. L'esprit américain est, il est vrai, très envahisseur, mais nous n'avons probablement pas la prétention de régler ses destinées; nous ne devons lui résister que là où nos intérêts réels sont en jeu. Tel est le cas pour Cuba, tel est le cas pour la possession exclusive de l'isthme de Panama; quant aux îles Sandwich, c'est affaire à l'Angleterre de se pourvoir. Nous insistons sur ce point, parce que cette question de l'annexion peut se présenter à l'improviste, et que c'est assez des griefs sérieux que l'Amérique ne manquera pas de nous fournir sans aller nous en créer d'imaginaires.

Telles sont les intrigues dont l'archipel des Sandwich est le théâtre, et qui composent à peu près toute son histoire. Tout est récent dans ces îles, l'histoire politique comme l'histoire géologique elle-même. Lorsqu'elles ont surgi du sein de la mer pauvres et nues, continens et îles étalaient depuis longtemps sous le soleil les splendeurs de leur végétation, et avaient témoigné, par des efforts successifs de création, des vertus cachées de leur sol. L'aspect général de ces îles indique qu'il n'y a pas encore bien longtemps que la patiente nature y est assise devant ses creusets alchimiques. Pas de minéraux, sauf des matières volcaniques refroidies, sauf des matières en quelque sorte rudimentaires et en leur premier état de combinaison, des pierres calcaires et quelques lacs de sel liquide; peu de forêts, peu de variétés de végétaux. Le règne animal, dans de telles conditions, y était, il y a soixante-dix ans, encore singulièrement restreint et se composait de chiens sauvages et de porcs; les autres animaux y ont été importés depuis la découverte. Vancouver fit cadeau aux indigènes de bœufs et de vaches qui furent abandonnés à eux-mêmes et qui ont fini par former des tribus d'animaux sauvages dans les parties montagneuses de l'île d'Owhyhee. Les tribus ailées y sont aussi peu nombreuses que les quadrupèdes et y brillent par leur rareté. « C'est une sensation rafraîchissante, dit M. Hill, d'entendre tout à coup dans ces îles éclater le chant des oiseaux. » Le climat y est à la fois très sec et très humide, le terrain très fertile là où l'action bienfaisante des eaux s'est fait sentir, — partout ailleurs stérile, volcanique. La race qui habite ces îles n'est point autochtone et trahit une origine malaise (1). Les mœurs de cette population étaient, comme celles de toutes les populations de l'Océanie, un mélange d'extrême férocité et d'extrême douceur; ils dansaient, nageaient, suivaient avec une

(1) Comme depuis quelque temps la rage d'assigner une origine hébraïque à toutes les tribus sauvages semble s'être emparée des cerveaux américains et même de quelques cerveaux anglais, on n'a pas manqué de faire descendre les indigènes de l'archipel hawaïen des tribus juives. On s'est appuyé sur certaines coutumes et cérémonies, telles que la circoncision, l'offrande des prémices, la purification après l'accouchement, qui se trouvaient chez les naturels des îles Sandwich.

obéissance tout à fait exemplaire les leçons de leur complaisante mère la nature, se faisaient la guerre, et parfois, dans les jours de victoire ou de réjouissances nationales, s'asseyaient autour d'un banquet composé de rôtis humains. Malgré ce cannibalisme, ils avaient les habitudes les plus gaies et la même facilité de vivre que possèdent les oiseaux. Les tourmens de la morale leur étaient inconnus. Télémaque, dans Homère, déclare sentencieusement qu'il est difficile de connaître son père; mais aux îles Sandwich, cette difficulté étant transformée par le fait des mœurs en impossibilité absolue, le rang était déterminé par la qualité de la mère. Toutes les variétés d'union entre les sexes étaient également légales aux îles Sandwich : monogamie, bigamie, polygamie, mariages libres, unions aux rapides divorces. La condition des femmes n'était pas précisément agréable; elles n'avaient sur l'homme aucun moyen de domination, la jalousie étant inconnue à ces populations. Les femmes étaient des objets d'hospitalité pour les visiteurs de la cabane; c'eût été blesser les sentimens les plus délicats de ses hôtes que de les considérer autrement. L'institution religieuse du *tabou* (interdiction de certains objets et de certains actes de la vie par ordre des prêtres) existait dans ces îles, et pesait particulièrement sur les femmes avec une terrible tyrannie. Tout leur était interdit par leurs maris ou leurs frères : l'appartement des hommes, la table de famille, la nourriture délicate. Défense, sous peine de châtimens sévères, de toucher à de certaines friandises, telles que les viandes de porc et de tortue, les fruits du bananier et du cocotier. L'infanticide était en honneur dans ces îles et s'élevait presque à la hauteur d'une institution. Quant au gouvernement, il réalisait l'idéal que quelques philosophes attribuent aux populations slaves, celui d'un roi qui, sans s'astreindre aux pédantesques formalités des traditions et des lois, gouvernerait spontanément et d'après ses inspirations intimes. Le roi décrétait selon son plaisir des massacres et des guerres. Un fait assez singulier, c'est que non-seulement le rang et la condition, mais les fonctions individuelles étaient héréditaires; ainsi les bardes et les poètes chargés de chanter les victoires des rois, les orateurs chargés d'aller haranguer les ennemis ou les alliés des rois, exerçaient leurs fonctions par droit d'hérédité. Telles étaient les mœurs pittoresques et fortement colorées des habitans des îles Sandwich jusqu'au jour où les missionnaires vinrent ouvrir parmi eux des cours de morale qu'ils ont écoutés, on peut le dire à leur louange, avec autant de soumission qu'ils écoutaient auparavant les leçons de la nature.

L'histoire des îles, depuis cette découverte, consiste tout entière dans les progrès de la civilisation sous l'influence toute-puissante de l'Angleterre. Toutefois cette œuvre bienfaisante a été puissamment aidée par l'action d'un homme singulier, le roi Kamehameha Ier,

souche de la dynastie régnante. L'histoire de ce bizarre héros est intéressante, elle prouve que le monopole des grandes âmes n'appartient pas exclusivement à certaines races, et que nous n'avons le droit de mépriser aucune peuplade, si misérable qu'elle soit. Lorsque l'illustre et infortuné Cook découvrit, pour sa gloire et son malheur, l'archipel hawaïen en 1778, chacune de ces îles était gouvernée d'une manière indépendante et par un roi national. En 1782, tout changea de face. Le roi d'Owhyhee mourut, laissant à la manière des rois mérovingiens une partie de son royaume à son fils Kiwalao et l'autre partie à son neveu Kamehameha. L'ardent Kamehameha déclara la guerre à son rival, le tua après un combat acharné qui dura, dit-on, huit jours, et réunit l'île entière sous sa domination. Il ne s'en tint pas là. Il avait à se venger du roi de l'île de Mawhee, qui avait envoyé des secours à son rival. Il le vainquit, ajouta Mawhee à ses domaines, et retourna écraser la rébellion des chefs qui s'étaient soulevés derrière lui. Quelques années après, lorsque Vancouver lui eut enseigné à former une armée et lui eut donné des armes à feu, il partit à la tête d'une armée de seize mille hommes pour aller conquérir les autres îles de l'archipel, qui depuis cette époque a formé un seul et même royaume. Ce conquérant, qui était extrêmement doux comparativement à ses prédécesseurs, avait de vagues instincts de civilisation qui seraient probablement morts en lui, si la découverte des îles et les fréquens voyages des navigateurs anglais n'avaient pas coïncidé avec son règne. Deux matelots, Isaac Davis et John Young, avaient été pris et retenus comme otages après des combats meurtriers entre l'équipage d'un navire américain, l'*Eleanor*, et les indigènes. Le roi se prit d'amitié pour eux, en fit ses ministres, et sous leur influence les désirs vagues de civilisation qui se trouvaient chez Kamehameha prirent une forme précise. A cette influence permanente, il faut ajouter l'influence exceptionnelle de Vancouver, qui dans ses fréquens voyages aux îles Sandwich avait fini par prendre un grand empire sur l'esprit du roi. C'est à ses bienfaisans conseils qu'on doit les principaux progrès accomplis dans ces îles en si peu de temps. C'est lui qui ébranla dans l'âme de Kamehameha la croyance aux superstitions nationales, qui releva la condition des femmes, et fit cesser les nombreuses interdictions qui pesaient sur elles. Quoique comblés d'honneurs et de richesses, les deux matelots américains se sentaient atteints de nostalgie et désiraient revoir leur pays; Vancouver les consola, les encouragea à rester là où ils étaient comme des sentinelles perdues de la civilisation. Sous l'action commune de ces deux matelots, du brave Vancouver et de Kamehameha, leur complice dans cette œuvre de civilisation, les choses changèrent rapidement de forme; la promiscuité diminua, les sacrifices humains et les repas de cannibales disparurent.

Les Européens, n'ayant plus à craindre d'être mangés sous un gouvernement dirigé par des hommes de leur race, abordèrent dans ces îles, et leur présence, en imposant aux chefs indigènes une retenue qu'ils avaient jusque-là ignorée, mit fin aux actes arbitraires comme aux caprices superstitieux.

L'œuvre de ce demi-héros fut continuée par son successeur le prince Liholiho, qui monta sur le trône sous le nom de Kamehameha II. La tâche du nouveau roi fut relativement facile. Aidé par l'influence des femmes à demi délivrées de l'oppression du *tabou*, il fit cesser toutes les pratiques superstitieuses qui les tyrannisaient encore; aidé par l'influence des Européens et des missionnaires qui s'étaient installés dans l'archipel dès la première année de son règne, il ordonna la destruction des idoles et prononça officiellement la mort de la religion nationale. A la suite des missionnaires protestans arrivèrent les missionnaires catholiques, et le christianisme fut définitivement établi dans ces îles. M. Hill récrimine beaucoup contre les missions catholiques, il les accuse d'avoir semé dans la population des germes de division. Il cite quelques paroles assez sensées d'un chef indigène nommé Boki, qui s'était opposé avec force à l'admission des missionnaires français. « Chez les nations puissantes et éclairées, aurait dit Boki, de nombreuses sectes peuvent exister et vivre en parfaite harmonie, mais dans une aussi petite société que la nôtre, toute différence d'opinions religieuses exciterait des contentions dangereuses, arrêterait le progrès de la civilisation, et amènerait peut-être la complète désorganisation de la société. » Ce n'était vraiment pas mal raisonner pour un sauvage; seulement Boki se chargea de démentir ses propres paroles, et se convertit au catholicisme dès qu'il eut vu célébrer la messe. Quoi qu'en dise M. Hill, le catholicisme, par ses pompes, ses cérémonies, ses images et ses pratiques, semble bien mieux approprié que le protestantisme à des populations naïves, peu raisonneuses, gouvernées surtout par les impressions extérieures. Nous ne pensons pas que la confession soit une si mauvaise institution pour les femmes hawaïennes, et nous ne croyons pas qu'elles soient assez sophistiquées déjà pour avoir appris tout le parti qu'on peut tirer de l'absolution. Les récriminations et les citations de Paul-Louis Courier nous semblent assez déplacées, et la seule chose que nous puissions lui concéder, c'est qu'il est toujours à craindre en effet que certaines populations ne prennent les cérémonies du culte pour la religion même, l'ombre pour l'esprit. Cependant ce danger disparaît si les Hawaïens possèdent les dons intellectuels que M. Hill et presque tous les voyageurs leur attribuent. Des hommes qui ont une aptitude si marquée aux mathématiques, qui se gouvernent constitutionnellement et prononcent dans leurs chambres législatives des discours tout aussi bien

raisonnés que ceux dont retentissent les tribunes européennes, sont bien capables sans doute de pénétrer les mystères de la religion et de distinguer les symboles des idées qu'ils représentent.

Les Anglais vantent beaucoup l'intelligence des naturels des îles Sandwich; ils ne tarissent pas en éloges sur ce peuple, qui a su se former un gouvernement libre, assurer son indépendance et établir des relations régulières avec les grands états des deux mondes. Il y a sans doute beaucoup à rabattre de ces louanges excessives : ce qu'on ne saurait nier néanmoins, c'est qu'en effet, les Hawaïens sont doués d'une assez remarquable aptitude à la civilisation; mais leur intelligence mériterait plutôt le nom de docilité, qualité qui trompe souvent l'œil d'un observateur exercé, et qui chez les êtres naïfs et simples, les enfans par exemple, se confond parfois avec l'intelligence. Ils apprennent vite ce qu'on leur enseigne, et ils apprennent plus vite encore à rougir de leurs anciennes habitudes sauvages. M. Hill cite quelques traits qui font le plus grand honneur à la conscience morale de ce peuple, mais qui sont en même temps de tristes symptômes pour son avenir. Ainsi dans une visite à la baie de Karakakooa, lieu où périt Cook sous les attaques des indigènes, le voyageur, lorsqu'il s'enquit auprès des habitans voisins de la baie de l'endroit précis où s'était accompli le meurtre, trouva tous ces pauvres gens frappés de terreur; le visage empreint de tristesse, ils baissaient la tête de honte et n'osaient répondre. Ils demandèrent aux voyageurs quel était le meilleur moyen d'expier le crime dont leurs pères avaient été coupables, exprimèrent le plus profond repentir d'un acte qu'ils n'avaient point commis, et aussitôt qu'il leur fut répondu que la meilleure preuve de repentir était d'écouter docilement les instructions des missionnaires, la joie reparut sur tous les visages. Les vieillards qui ont connu d'autres mœurs et d'autres habitudes que celles aujourd'hui existantes ne parlent jamais du passé qu'avec un certain regret mêlé de reconnaissance pour le présent. Un jour, à un dîner, comme on parlait de l'ancienne cuisine sauvage et que les récits qu'on en faisait excitaient l'hilarité des jeunes gens, une vieille femme qui ne partageait pas ces sentimens joyeux, dit en s'adressant aux voyageurs : « Bons étrangers, ce n'était pas seulement le poisson que nous mangions cru avant que les missionnaires nous eussent enseigné la nouvelle religion; lorsque j'étais enfant, la moitié des convives ici présens, pour peu qu'il y eût eu un moment de disette et que les appétits eussent été bien aiguisés, auraient trouvé que vos deux corps étaient un repas bien insuffisant. » Cette docilité, cette assimilation rapide des leçons de morale qui leur sont données, honorent certainement les naturels des îles Sandwich, mais ces qualités ne sont pas sans danger pour l'avenir de leur race. Cette absence de transition entre deux états si complétement opposés ne peut qu'é-

nerver et affaiblir les qualités primitives; elle est incapable d'enfanter autre chose qu'un ordre social bâtard et sans originalité. Cette facilité d'assimilation indique en outre une grande mollesse de nature, une incapacité absolue de résistance, et l'absence de tout sentiment profond, de toute solide attache à une tradition quelconque. L'intelligence des Hawaïens ressemble, cela est fort à craindre, à celle des enfans prodiges. L'Europe a sa bonne part de reproches à se faire dans l'éclosion hâtive de ces trop rapides sociétés qui poussent artificiellement comme des fleurs de serres chaudes. Elle croit faire œuvre de civilisation en poussant autant qu'elle peut la roue du progrès, et souvent elle ne fait qu'une œuvre de destruction. C'est malheureusement ce qui arrive aux îles Sandwich.

Il se passe en effet dans cet archipel un phénomène singulier que constatent tous les voyageurs, et dont aucun ne donne la raison. La dépopulation des îles Sandwich marche avec une excessive vitesse. A l'époque de la découverte, l'archipel comptait près de deux cent mille âmes; en 1848, il n'en avait plus que 80,000, et M. Hill estime que pendant son séjour dans les îles 10,000 indigènes étaient morts de diverses épidémies régnantes à cette époque; 70,000 âmes est la moyenne de population que les voyageurs attribuent à ces îles. A quelle cause faut-il attribuer ce phénomène de destruction? Aux maladies que leur ont apportées les Européens, telles que la dyssenterie, la grippe, la rougeole, et d'autres encore qui défient toute dénomination? La raison véritable est, je crois, beaucoup plus morale et politique. Ces Hawaïens dociles, qui s'assimilent si promptement les institutions civilisées, semblent ne pouvoir cependant supporter l'éclat de la civilisation; elle les énerve et les tue. Dans la vie civilisée, qui est en parfaite opposition avec la vie de la nature, tout doit être en harmonie, mœurs et institutions. Aussitôt qu'on adopte la civilisation, il faut en prendre nécessairement les habitudes: il faut songer à se défendre des intempéries des saisons, à se construire une maison, à refaire ses forces par une alimentation artificielle, à se défendre contre des maladies artificielles par des remèdes artificiels aussi. Rien de tout cela n'existe aux îles Sandwich. Il a été facile de leur donner un gouvernement à l'anglaise, mais changer les habitudes est une tâche moins aisée. Les Hawaïens ont un gouvernement civilisé et des habitudes sauvages; ils vivent ainsi dans la situation la plus équivoque et la plus *insalubre* de toutes, tant au point de vue physiologique qu'au point de vue moral. Ils sont soumis à un travail plus régulier qu'autrefois, et ils continuent à habiter des huttes malsaines; contre leurs maladies nouvelles, ils emploient les vieux et inefficaces remèdes de la nature : pour apaiser les ardeurs de la fièvre, ils se couchent dans l'eau froide d'un ruisseau et y restent jusqu'à ce qu'ils trouvent la mort. En outre, la

civilisation suppose une certaine attache à la vie, un certain amour des choses terrestres, une haine de la mort que les Hawaïens ne possèdent pas. Ils vivent comme les oiseaux, sans bien savoir au juste ce que c'est que la vie ou la mort. Le spectacle de la mort n'a rien qui les attriste, et c'est le rire aux lèvres qu'ils reçoivent le visiteur dans la hutte où gît le cadavre d'un père ou d'un enfant. M. Hill rapporte une anecdote qui *illustre* d'une manière si remarquable cette insouciance, qu'elle mérite d'être citée textuellement :

« Un jour, me promenant seul dans l'intérieur de la ville, cinq ou six jeunes femmes assises à la porte d'une hutte de gazon, après m'avoir accueilli avec leur explosion de rires accoutumée, me prièrent d'entrer dans leur demeure. Les huttes des indigènes, grâce à l'absence de fenêtres, sont généralement très obscures à l'intérieur. Celle où j'entrais n'avait qu'une seule petite ouverture, et une sorte de *verandah*, établie à l'extérieur pour permettre aux femmes de s'asseoir à l'ombre, rendait encore cette obscurité plus intense. Toutefois je pus apercevoir une espèce de lit, et ne voyant pas d'autre siége autour de moi, je m'assis dessus. Alors toutes les femmes s'assirent sur leurs nattes, et j'essayai d'entamer avec elles une conversation et de la mener aussi loin que me le permettaient les quelques mots de leur langage que j'avais appris dans les vocabulaires des missionnaires. Ma tentative mit en belle humeur toute la joyeuse bande, mais ne fut pas d'ailleurs sans succès. Questions et réponses furent échangées des deux parts, et notre conversation devenait de plus en plus amusante, lorsque subitement, portant mes yeux, qui commençaient à se faire à cette obscurité, vers le milieu de la chambre, j'aperçus une femme étendue sur une natte. Je demandai alors à demi par des mots, à demi par des signes, pourquoi elle était si tranquille et si elle sommeillait; en réponse à ma question, une jeune femme, parlant également moitié par signes et moitié par paroles, me demanda d'approcher et de regarder, ce que faisant, j'observai que la femme étendue sur la natte était vêtue de la large chemise habituelle aux indigènes, mais que la tête était ornée de feuilles et de fleurs sauvages. Je me figurai, en la voyant dans cet accoutrement, qu'elle venait sans doute de prendre une part active dans quelque cérémonie nuptiale propre aux indigènes et qui m'était encore inconnue, et j'étais sur le point de lui donner une bonne poignée de main, lorsque mon oreille fut frappée par un mot prononcé par une des femmes, mot que je connaissais bien et qui me révéla ce que la couleur seule de la peau m'aurait révélé chez une personne de race blanche : — cette personne ne sommeillait pas, elle était morte. Après avoir touché la chair de la défunte pour m'assurer de la vérité, je retournai vers le lit sur lequel je m'étais assis, et je m'aperçus alors que je l'avais partagé avec le corps inanimé d'un homme de la même race qui était étendu dans une bière assez semblable à celles dans lesquelles nous déposons les restes de nos morts chéris. Les femmes me firent comprendre que l'homme était mort depuis quelques jours, mais je ne pus découvrir quel degré de parenté il avait avec elles. La jeune femme, qui était leur sœur, était morte depuis quelques heures. »

Cette insouciance de la mort est encore augmentée par la vague pensée, répandue parmi les populations hawaïennes, que leur race est destinée à disparaître prochainement. La civilisation, au lieu de leur inspirer des pensées d'espérance, les remplit au contraire de tristesse. La civilisation, comme nous l'avons montré, les amène à rougir d'eux-mêmes et les humilie plus qu'elle ne les relève. Ainsi leurs qualités mêmes, la douceur, la docilité, leur tournent à désavantage et deviennent pour elles des agens de destruction. Maintenant quels sont sur les Havaïens les effets de ce gouvernement à l'européenne vanté avec tant d'enthousiasme par les écrivains anglais? Sont-ils toujours salutaires et moraux et peuvent-ils contribuer à arrêter ce phénomène de la dépopulation? Voyons un peu. Ce gouvernement à l'européenne est obligé d'agir par les moyens qui lui sont propres, moyens réguliers, mécaniques. Il fonctionne entre les mains de deux ministres principaux, tous deux de race anglo-saxonne, M. Wylie, ministre des affaires étrangères, et M. Judd, ministre des finances. C'est à ce dernier qu'on doit le système d'impôts aujourd'hui en vigueur aux îles Sandwich. Trois impôts pèsent sur les indigènes : l'impôt de capitation, qui est d'un dollar pour chaque Hawaïen adulte, d'un demi-dollar pour chaque femme adulte, d'un quart de dollar pour chaque garçon ou fille âgé de quinze à vingt ans; — la taxe des écoles, par laquelle chaque homme en état de travailler est obligé de donner treize semaines de travail manuel s'il est propriétaire, et vingt-six semaines s'il ne l'est pas; cette taxe peut être rachetée par la somme de 2 dollars en argent ou de 3 dollars en produits naturels; — enfin la taxe des routes, qui est de douze jours de travail, rachetables au prix d'un dollar et demi. A ces taxes directes vient s'adjoindre un impôt assez lourd sur les animaux; les chevaux sont taxés à un demi-dollar, les mulets et les ânes à un quart de dollar, les chiens et les chats, animaux de luxe, paraît-il, à un dollar. Toutes ces taxes sont d'un poids très lourd pour les malheureux Hawaïens, qui ont encore très peu l'habitude du travail régulier, et qui, ainsi qu'on peut le croire, n'ont point par devers eux un grand capital. La plus lourde de ces taxes est celle dite de capitation, parce qu'elle doit être payée en argent et ne peut être rachetable par le travail manuel. Quels moyens de satisfaire à l'impôt? Il y en a plusieurs, tous plus nuisibles et plus destructeurs les uns que les autres. Le plus simple est de s'enfuir et de se cacher. M. Hill, dans ses excursions, rencontra un jour dans une caverne une bande affamée, à demi nue, dormant sur un lit de boue humide, qui s'était résignée à cette vie de misère pour échapper aux percepteurs de l'impôt et à la prison, conséquence inexorable du non-paiement des taxes. Un autre moyen plus hideux et plus honteux encore, c'est la prostitu-

tion des femmes, seule denrée que les habitans aient à leur disposition lorsqu'ils n'ont pu se défaire avantageusement de leur poisson ou de leurs noix de coco. Ce commerce est devenu nécessaire et légal par suite de l'établissement d'un système d'impôt régulier; mais sous l'influence de ce triste régime la population continue à décroître. Tel est le résultat qu'a amené l'administration civilisée de M. Judd, ancien ministre de l'Évangile, si je ne me trompe, résultat contre lequel, il faut le dire à leur louange, les missionnaires catholiques ont plusieurs fois réclamé. Ainsi les finances de l'état reposent indirectement sur la prostitution, moyen à peu près unique d'acquitter l'impôt exigé par les nécessités d'un gouvernement civilisé.

Cette prétendue civilisation, dont on a fait tant de bruit dans ces dernières années, est donc, en beaucoup de cas, une chose factice, artificielle, tout extérieure, manteau décent, propre à cacher les misères de la réalité. Le peuple hawaïen connaît surtout les oppressions des sociétés civilisées. Si l'on peut accorder que les missions et les écoles ont fait quelque bien, il faudra reconnaître aussi que ces avantages sont plus que contrebalancés par cette prostitution périodique et devenue nécessaire. Les effets moraux de la prédication sont certes fort annulés par cette honteuse plaie. Mais si cette civilisation est apparente, où est la réalité dans les îles Sandwich? La réalité, ce sont les intérêts anglais et les intrigues américaines, le jeu politique qui se déroule lentement et sans bruit dans ces îles lointaines, et devant lequel fond et disparaît la population. Hélas! il n'y a guère d'intérêts hawaïens, et, des trois puissances protectrices des îles, il n'y a probablement que la France qui ait cru à cette demi-mystification. Il n'y a que des intérêts anglais et américains, et peu nous importe lesquels l'emporteront. Nous ne pouvons arrêter les progrès du mal et donner aux sujets du roi Kamehameha les moyens de croître et de multiplier, et par conséquent nous devons nous abstenir de protéger des intérêts qui ne sont pas ceux que nous nous sommes engagés à défendre. De toute façon, il est à craindre que notre intervention, dans quelque circonstance qu'elle ait à agir, ne profite à d'autres peuples que le peuple hawaïen. C'est le fait que nous avons voulu mettre en lumière, et qui nous a engagé à nous arrêter un moment sur le spectacle de cette double société, — une société agonisante, une société naissante, — perdue au milieu de l'Océan. Nous ne pouvons en quelque sorte rien pour la société agonisante, la seule que nous ayons eu l'intention de défendre; c'est aux politiques à voir s'il convient à la France d'aider de son influence l'un ou l'autre des deux partis qui divisent la société naissante.

ÉMILE MONTÉGUT.

REVUE MUSICALE

LA ROSE DE FLORENCE. — LA TRAVIATA.
— LES OPÉRAS-COMIQUES.

Les théâtres lyriques s'émeuvent, travaillent et cherchent à l'envi les moyens de nous amuser un peu, si tant est que nous soyons encore amusables, comme disait Louis XIV. L'Opéra, qui est toujours le premier théâtre lyrique de l'Europe, à ce que croient et disent les Parisiens, l'Opéra nous prépare une bien agréable surprise pour le commencement de la prochaine année : c'est le *Trovatore* de M. Verdi traduit en français et chanté par une ancienne pensionnaire du Théâtre-Lyrique, Mme Deligne-Lauters, qu'on a engagée tout exprès pour la circonstance, car le besoin d'entendre le *Trovatore* sur la scène de l'Opéra se faisait généralement sentir. Il est vrai aussi que M. Verdi ajoutera un récitatif tout neuf à sa partition et des airs de ballet qui ne peuvent manquer de donner à ce rare chef-d'œuvre un lustre de plus! Voilà ce qu'on prépare pour nos étrennes sur la grande scène qui a vu éclore les chefs-d'œuvre de Gluck, de Piccini, de Sacchini, de Spontini, de Rossini et de Meyerbeer. Pendant ce temps-là, les compositeurs français pourront se promener en long et en large sur le boulevard des Italiens en s'écriant comme ce Spartiate vertueux dont parle l'histoire : « Nous sommes heureux de voir que notre pays a plus de talens qu'il ne lui en faut pour ses menus plaisirs. »

Pour nous faire prendre patience jusqu'à l'apparition du *Trouvère*, qui fera la joie de tous les bons Milanais qui viendront à Paris soutenir la gloire du seul musicien qu'ils aient eu, on nous a donné *la Rose de Florence*, opéra en deux actes, dont M. de Saint-Georges, l'auteur des paroles, ne spécifie pas le caractère. L'histoire véridique de cet ouvrage pourrait être inscrite dans le martyrologe des musiciens. On ne saura jamais ce qu'il en a

coûté à M. Biletta de temps, d'ennui, de tracasseries, pour s'entendre exécuter sur la scène de l'Opéra. Voilà deux ans qu'on répète, qu'on arrange et qu'on dérange ce pauvre poème, qui fut d'abord en quatre actes, puis en trois, qui a été finalement réduit en deux actes, et dont M. de Saint-Georges a puisé le sujet dans un vaudeville plus ou moins dramatique connu sous le nom de *Victorine, ou la nuit porte conseil*. Dans une seconde métamorphose qu'on lui a fait subir, ce même sujet s'appelait *la Jolie Fille de Gand*, ballet féerique suffisamment connu. Aminta, fille de je ne sais plus quel célèbre mosaïste de Florence, doit épouser son cousin Theobaldo, qui est sans doute d'origine germanique, s'il faut s'en rapporter à l'orthographe de son nom; mais elle ne l'aime pas assez pour résister aux empressemens d'un certain duc de Palma, qui entre nuitamment dans sa chambre et la décide à le suivre dans son palais près de Venise. On apprend à la fin que ces hésitations d'Aminta sont l'effet d'un cauchemar. Elle épouse bien et dûment son cousin Theobaldo, et tout le monde part pour la noce. C'est sur cette donnée, embellie de la poésie de M. de Saint-Georges, que M. Biletta a consenti à quitter une position agréable qu'il avait à Londres pour venir se morfondre à Paris pendant deux mortelles années. M. Biletta est un Italien, comme l'indique son nom bien mieux que celui de Theobaldo. Établi à Londres depuis quelques années, et très répandu dans le monde, M. Biletta y donna des leçons de chant très recherchées. Bon musicien, accompagnateur distingué, M. Biletta, qui a dû composer un grand nombre de morceaux de musique vocale pour les salons qu'il fréquente, a éprouvé l'ambition de franchir le détroit et de venir s'essayer sur une scène dont il parle fort bien la langue. M. Biletta a-t-il réussi dans sa tentative et peut-il se flatter que son opéra de *la Rose de Florence* restera longtemps au répertoire? Nous ne pourrions répondre affirmativement à cette question. Il y a pourtant des choses agréables dans sa partition. Au premier acte, on remarque la jolie sérénade pour voix de baryton avec accompagnement de chœur, puis le chœur de la noce :

La cloche résonne,
A l'église on sonne,

qui a de la plénitude, et quelques passages du duo entre Aminta et le duc de Palma, particulièrement la *stretta* de ce duo qui termine le premier acte :

A jamais ma vie
A la tienne unie.

Au second acte, on trouve la cavatine que chante le duc de Palma :

C'est toi,
Cette fraîche rose?

qui est peut-être la mélodie la plus saillante de la partition, et certains détails de la scène du jeu, qui n'ont pas suffisamment de relief pour être saisis du public.

En général, c'est la couleur et une certaine vitalité qui manquent à cette

œuvre, d'ailleurs distinguée, de M. Biletta. L'instrumentation en est terne et s'éparpille en nuances d'harmonie trop ingénieuses pour un si grand cadre. On voit que M. Biletta ne s'est pas suffisamment entendu pour avoir une conscience bien nette des effets qu'il veut produire. Si, comme il y a tout lieu de l'espérer, M. Biletta obtient une revanche, que lui doit l'administration de l'Opéra, il aura appris que la scène exige d'autres proportions que celles de la musique qui se produit dans les salons. L'exécution de *la Rose de Florence* a été pourtant aussi bonne qu'elle pouvait l'être à l'Opéra. M. Bonnehée, dont la belle voix de baryton commence à s'assouplir, a chanté avec goût toutes les parties saillantes du rôle du duc de Palma, dont il était chargé, particulièrement la cavatine du second acte que nous avons mentionnée. Il n'a eu qu'un tort, c'est de crier plus fort que besoin n'était. Mlle Moreau-Sainti faisait presque ses débuts par le rôle d'Aminta, qui a été écrit expressément pour elle. C'est une assez belle personne que Mlle Moreau-Sainti; sa physionomie, un peu empâtée, rappelle celle de Mlle Cruvelli : elle en a le port, les bras dodus, et un peu aussi la désinvolture. Sa voix est un *mezzo-soprano* d'une étendue presque de deux octaves, pouvant aller au besoin presqu'à l'*ut* supérieur. Cette voix est d'une bonne qualité, qui *porte* au loin sans trop d'efforts, et dont la flexibilité suffisante a été bien dirigée par Mme Damoreau, de gracieuse et charmante mémoire. Mlle Moreau-Sainti n'est sans doute encore qu'une espérance, car elle est issue d'artistes trop expérimentés dans l'art dramatique pour n'être pas suffisamment avertie de tout ce qu'elle doit acquérir encore. Il manque à son talent ce qui manque à sa physionomie enfantine, l'expression. Lorsqu'elle aura achevé de débiter les bonnes leçons qu'elle a reçues de ses maîtres, il est à croire que Mlle Moreau-Sainti donnera à ses gestes et à ses accens une signification dont elle n'a pas aujourd'hui conscience. Ce n'en est pas moins une bonne acquisition pour l'Opéra que Mlle Moreau-Sainti, car, en la voyant si docile aux préceptes de ses maîtres, on a tout lieu d'espérer qu'elle ne sera pas moins obéissante à la voix de la nature, quand celle-ci parlera.

Tandis que Mme Medori a bien de la peine à soulever le poids de l'indifférence extrême que lui témoigne le public parisien, car *les Huguenots* ne lui ont pas été plus favorables que *les Vêpres siciliennes*, Mme Borghi-Mamo vient d'aborder fort heureusement le rôle de Leonor dans *la Favorite*. Il avait été facile de prévoir que l'œuvre charmante de Donizetti serait plus avantageuse au talent tempéré et à la voix émue de Mme Borghi-Mamo que le sombre drame de Meyerbeer. Aussi, dès les premières mesures de son duo avec Fernand, la cantatrice était si parfaitement à l'aise, que tout le monde était rassuré sur l'issue de cette nouvelle épreuve. Elle a dit également avec goût l'air du troisième acte : *O mon Fernand!* ainsi que le duo avec Alphonse, où elle a été très bien secondée par M. Bonnehée, qui, ce soir-là, n'a pas éprouvé le besoin de crier, ce dont nous le félicitons beaucoup; mais c'est dans le grand duo du quatrième acte que Mme Borghi-Mamo a été surtout remarquable. L'admirable phrase qui accompagne ces paroles : *C'est mon rêve perdu... qui rayonne et m'enivre*, — l'une des plus belles qui existent dans la musique dramatique moderne, Mme Borghi-Mamo l'a dite comme aucune cantatrice ne l'avait comprise avant elle. Au lieu du cri de la

bête et de cet élan furieux de la passion sensuelle que Mme Stolz prêtait à Leonor dans un pareil moment de réconciliation suprême, Mme Borghi-Mamo y a mis l'expression d'une âme épurée par le sentiment et qui se sent transportée dans les régions sereines du véritable amour. Elle chante d'abord cette phrase divine à *mezza-voce*, oppressée qu'elle est par le bonheur, et puis elle la laisse s'épanouir et rayonner comme si son âme s'envolait *vers une autre patrie*. A la bonne heure, voilà de l'art! Ceux qui se demandent avec ironie quelle est la différence qui existe entre le drame moderne et la tragédie antique, qui sont encore à comprendre quelle incommensurable distance sépare une Lucrèce Borgia, comme l'a peinte M. Victor Hugo, de la Pauline de Corneille, de la Didon de Virgile ou de l'Andromaque d'Homère, ceux-là peuvent aller s'édifier à l'Opéra, et Mme Borghi-Mamo, toute proportion gardée entre des choses si dissemblables, leur donnera une idée de ce qu'entend la critique par l'expression de l'idéal. Lorsqu'on sort du théâtre après une scène comme celle du quatrième acte de *la Favorite* chantée par Mme Borghi-Mamo, on n'a qu'à se consulter intérieurement sur la nature de l'émotion éprouvée, et « si elle vous élève l'esprit, comme dit La Bruyère, et vous inspire des sentimens nobles et courageux, l'œuvre qui l'a produite est bonne et faite de main d'ouvrier. » Ce n'est pas que nous n'ayons des réserves à faire sur le talent dramatique de Mme Borghi-Mamo, et que le problème de son expatriation sur la scène de l'Opéra nous paraisse entièrement résolu. Sa prononciation est toujours molle, et on voit que la cantatrice italienne évite d'étreindre la syllabe, dans la crainte sans doute de lui faire rendre un son équivoque. On peut aussi désirer plus d'égalité et d'ensemble dans le jeu de Mme Borghi-Mamo, dont la physionomie n'est pas toujours présente à l'action qui se passe. Elle se repose volontiers de l'effort accompli et se retire parfois sous sa tente, comme le faisait Rubini. C'est une qualité qu'on ne peut refuser à Mme Medori que d'être toujours présente à la scène et fidèle au caractère de son rôle. Quoi qu'il en soit, l'apparition de Mme Borghi-Mamo dans *la Favorite* est un événement heureux pour l'Opéra. La soirée a été complète, car M. Roger a eu aussi plusieurs bonnes inspirations, notamment dans la scène finale du troisième acte et dans la romance du quatrième : *Ange si pur*.

Le Théâtre-Italien fait les plus grands efforts pour occuper la curiosité publique, et il est juste de convenir qu'il y réussit parfois. La troupe de M. Calzado est présentement au complet. La critique peut donc l'apprécier maintenant sans encourir le reproche de précipitation. Après *la Cenerentola*, qui a inauguré la saison, on a repris *Beatrice di Tenda*, pour Mme Frezzolini, qui affectionne cet ouvrage de Bellini, et pour les débuts de M. Corsi, nouveau baryton, qui n'avait jamais chanté à Paris. La voix de M. Corsi est d'une courte étendue et d'un timbre peu sonore. Élevé à l'école de M. Verdi, qui l'avait signalé à la sollicitude de la direction du Théâtre-Italien, ce chanteur vaut pourtant mieux que la triste musique dont il a été obligé de se nourrir. Doué d'un véritable sentiment dramatique, M. Corsi a de l'énergie et beaucoup d'aptitude pour les rôles qui exigent du maintien et de la passion. Il est beaucoup moins heureux dans la musique de Rossini, où il n'apporte ni le *brio* ni la flexibilité indispensables. On assure que M. Corsi est surtout

remarquable dans le rôle de Rigoletto de l'opéra de ce nom, dont la représentation nous est promise pour cet hiver. Après la *Beatrice di Tenda*, où Mme Frezzolini trouve des accens si pathétiques, on nous a donné *il Trovatore*, avec Mme Alboni, qui a bien voulu aventurer sa voix incomparable en chantant le rôle sauvage d'Azucena. Elle y a été remarquable, et a étonné ses rares contradicteurs par un jeu plus énergique qu'on ne pouvait l'espérer de sa nature placide et souriante. Tout le monde se disait, en écoutant ce talent exquis se débattre au milieu de ce bruit de forgerons, de cloches et d'orgue discordans : « C'est la chute d'un ange dans une caverne de bohémiens! » Un ténor inusité s'était chargé de remplir bénévolement le rôle important de Manrico : c'est M. Mathieu, élève du Conservatoire de Paris, où il a obtenu toutes les couronnes, ce qui ne prouve pas grand'chose. Après s'être essayé sur la scène de l'Opéra, où il est resté plus d'une semaine sans exciter ni haine ni envie, M. Mathieu est allé faire les beaux jours de la province, et s'y est vu fêté pendant dix ans, surtout par la ville de Marseille, qui se donne volontiers des airs de dilettante. M. Mathieu est cependant un artiste estimable; sa voix ne manque ni d'étendue ni de force, mais elle est dépourvue de timbre. Il est donc obligé d'en forcer l'émission toutes les fois qu'il veut produire ce qu'on appelle vulgairement de l'effet, et alors il lui arrive parfois de dépasser le but et de chanter faux. Cependant M. Mathieu est parvenu à se faire applaudir dans l'*andante* de l'air du second acte et dans la scène du *miserere*, dont il a dit le *lamento* avec sentiment.

La reprise du *Trovatore* a donné lieu à un incident qui mérite d'être mentionné. Un jour que Mme Frezzolini éprouvait une de ces défaillances que ramène si fréquemment un répertoire au-dessus de ses forces, la direction ne savait à quel saint se vouer pour la remplacer dans le rôle de Léonor. On s'avise tout à coup qu'il y a à Paris une cantatrice de passage fort connue de M. Calzado, le directeur du Théâtre-Italien. On se rend chez la *prima donna* en disponibilité, et on lui propose de chanter le soir même et au pied levé dans *il Trovatore!* La virtuose accepte le défi, et paraît, après une simple annonce du régisseur, devant une assemblée nombreuse et très mécontente de la modification apportée au programme de ses plaisirs. Mme Steffenoni, c'est le nom de la nouvelle cantatrice, avait à peine balbutié quelques mesures de récitatif, que les amateurs se rassurent, s'échauffent peu à peu, et puis éclatent en applaudissemens frénétiques qui ont duré toute la soirée. Mme Steffenoni est proclamée séance tenante une grande cantatrice dramatique, et le public se montre reconnaissant de la surprise qu'on lui avait ménagée sans le vouloir. Mme Steffenoni a retrouvé aux représentations suivantes du *Trovatore* le même accueil chaleureux et peut-être excessif. Ce n'est plus une jeune femme que Mme Steffenoni : sa physionomie expressive et sa voix fatiguée indiquent que le temps et la musique de M. Verdi ont passé par là. Elle a de la vigueur, une émotion véritable qui jaillit de l'action même, de la noblesse dans le geste et dans la démarche, et une grande intelligence des effets dramatiques. Mme Steffenoni a été remarquable dans la scène du *miserere* et dans le duo qui suit, où elle a écrasé de son style et de sa passion ce pauvre Graziani, dont la belle voix de baryton est tout ce qu'on peut applaudir en lui, car il n'a pas fait un pas

depuis trois ans qu'il débite la même phrase et avec la même inflexion. C'est un *orecchiante* que M. Graziani, sans style, sans élévation et sans désir de mieux faire. Si Mme Steffenoni était venue à Paris dix ans plus tôt et si sa voix de soprano ternie eût été soumise à une meilleure école, ce serait, après la Malibran et à côté de Mme Frezzolini, une des meilleures cantatrices dramatiques qu'on pût entendre; mais le destin et les mélodrames de M. Verdi en ont décidé autrement.

Nous ignorons à quelle intention la direction du Théâtre-Italien a cru devoir reprendre un des ouvrages les plus ennuyeux du répertoire de M. Verdi, *i Due Foscari*. Est-ce pour servir aux débuts d'un nouveau ténor, M. Balestra-Galli? On pouvait lui trouver un thème plus agréable pour déployer sa voix étranglée, qui tient moins du ténor que du baryton élevé. M. Balestra-Galli ne manque pourtant ni de sentiment ni de distinction personnelle, et le public l'a accueilli avec bienveillance. M. Corsi a chanté et surtout joué le rôle du vieux doge avec talent et beaucoup de noblesse.

Mais parlons un peu de musique, c'est-à-dire de la reprise de *la Gazza ladra*, avec Mme Alboni dans le rôle de Ninetta, qui seule était à peu près à la hauteur du chef d'œuvre qu'elle interprétait, car ni M. Corsi dans le rôle de Fernando, ni M. Zucchini, chargé de celui du podesta, n'ont la voix de basse assez franche, ni le style qui conviendraient. Le chef d'orchestre lui-même n'y entend rien, il précipite tous les mouvemens comme s'il s'agissait d'une *stretta* perpétuelle. Il met en poussière ces mélodies limpides et ces rhythmes à la structure délicate, dont il déforme les savantes ondulations. Mme Alboni, qui ne possède pas la voix de *soprano sfogato* nécessaire pour bien chanter le rôle de Ninetta, a dit avec charme la cavatine du premier acte, *di piacer mi balza il cor*, et, dans le beau quintette du tribunal, elle s'est presque élevée à la passion dramatique. Elle a été assez bien secondée, dans le duo de la prison, par Mme Valli, une Française italianisée, dont la voix de contralto, un peu gutturale, n'est point à dédaigner, non plus que le sentiment dont elle la pénètre.

Une des bonnes soirées auxquelles nous ayons assisté cette année au Théâtre-Italien, c'est la reprise du *Barbier* avec M. Mario. M. Mario, qui, jeune, n'était que l'ombre de Rubini, n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même, et il est encore ce que nous avons de mieux, tant la loi du progrès continu dans les arts est évidente! M. Mario, qui sait fort bien ce qu'il vaut dans les circonstances où nous sommes, chante les mains dans ses poches et entre ses dents la moité de la cavatine : *Ecco ridente il cielo*, la moitié du duo avec Figaro, la moitié du duo avec Bartolo au second acte. Il a l'air de dire au public : Vous êtes encore trop heureux de m'entendre ainsi! Il a pardieu bien raison. Cependant il est bon de n'abuser de rien, pas même d'un mérite relatif, et M. Mario n'en serait que plus applaudi par ses dévotes, s'il se montrait un peu plus généreux. M. Bottesini, le chef d'orchestre, a conduit *le Barbier* comme *la Gazza ladra*, à fond de train, avec une *furia* et une trépidation de mouvement qui ne permettent plus de rien comprendre à cette musique, enivrante et *spumante* comme un élixir de longue vie. Le rôle de Figaro, confié à M. Corsi, a été rendu avec lourdeur, et ils ont gâté, à peu de chose près, le finale du premier acte par les contre-

sens que chacun s'est efforcé d'y mettre. Aucune nuance, aucune finesse, un bruit confus où l'on ne distinguait ni les modulations nombreuses qui pénètrent ces masses chorales, ni les *à parte* qui s'en détachent. Il n'y a vraiment que l'Alboni qui ait été admirable d'un bout à l'autre dans cette musique, dont elle comprend si bien les délicatesses. Il faut lui entendre chanter : *Una voce poco fa*, et les variations de Hummel, au second acte, pour se faire une idée de la perfection vocale unie à une des plus belles voix qui existent.

On a repris tout récemment aussi la *Lucrezia Borgia*, de Donizetti, où Mme Steffenoni a été moins heureuse que dans *il Trovatore*. Cet opéra, qui renferme des beautés réelles, n'a jamais obtenu à Paris qu'un succès d'estime, même alors que M. Lablache faisait entendre, dans l'introduction du premier acte, sa voix formidable. On peut affirmer, sans exagération, que le plus grand nombre d'effets nouveaux qu'on trouve dans les œuvres de M. Verdi, et qui caractérisent sa manière, sont puisés dans la *Lucrezia Borgia* de Donizetti. Seulement M. Verdi, en exagérant l'emploi des unissons et certains procédés d'instrumentation d'un maître qui savait écrire et qui connaissait le grand art de tempérer les couleurs trop vives par de savantes dégradations, en a détruit le charme et la distinction première.

Enfin, après ces diverses tentatives, qui prouvent au moins le zèle et la bonne volonté de la direction, le Théâtre-Italien vient de produire une nouveauté piquante qu'il tenait en réserve pour frapper un coup décisif sur cette portion très nombreuse du public parisien qui n'accepte la musique de M. Verdi que comme un pis-aller de l'inclémence des temps : nous voulons parler de *la Traviata*, opéra en trois actes, qu'on a donné tout récemment pour les débuts d'une nouvelle cantatrice, Mlle Piccolomini. *La Traviata* (l'égarée), c'est l'héroïne de M. Alexandre Dumas fils, la *dame aux camélias*, qui dans le canevas du librettiste italien ne s'appelle plus Marguerite Gauthier, mais Violetta Valery. La scène est transportée par M. Piave en 1700, dans le Paris du vieux Louis XIV, ce qui dérange un peu l'économie de cette grossière peinture de certaines mœurs du Paris moderne. On peut se demander tout d'abord si la musique, et particulièrement la musique dramatique, peut aborder impunément toute sorte de sujets. Est-il dans le pouvoir d'un art aussi exquis, d'un art qui ne peut articuler que des nuances, de descendre dans les profondeurs d'un monde avili, et de prêter, pendant trois actes, ses divins accords à des passions abjectes? Que vous puissiez chanter une favorite qui n'est devenue la maîtresse d'un roi que parce qu'on a trompé son ingénuité, que vous ne reculiez pas devant une Lucrèce Borgia, la fille d'un pape, la femme d'un souverain, qui traverse une fable dont elle n'est qu'un accident, et qui trouve dans le sentiment maternel une source qui la purifie; que vous alliez même jusqu'à faire chanter un bouffon comme Triboulet, parce que ce bouffon est père d'une fille unique qu'on outrage et qu'on enlève à sa tendresse, c'est déjà beaucoup, et vous touchez presque aux limites d'un art qui perdra toujours de son prestige et de sa puissance en essayant d'exprimer les éclats extrêmes de la passion, qui appartiennent à la bête plus qu'à la nature humaine. Si déjà vous révoltez la satire en la faisant pénétrer jusqu'aux bouges que fréquentait le vieux Mathurin Regnier, que

sera-ce de la poésie dramatique et de la musique qui l'accompagne et l'illumine? Je sais bien que le style peut transfigurer les choses les plus basses auxquelles il touche, et qu'il n'est point

..... De serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Mais si des peintres comme Rembrandt ou comme Murillo peuvent éclairer de leur pinceau l'intérieur de l'abri d'un pauvre ménage, ou réchauffer d'un splendide rayon de soleil un enfant accroupi sous les haillons de la misère, ce sont là des miracles d'un art qui reste dans son domaine, la couleur, et dont les sujets ne conviendraient déjà plus à la statuaire, qui veut, avant tout, de belles formes. Eh bien! ce sont aussi de belles formes que la musique a mission de produire; c'est une plastique de l'oreille, qu'on nous passe l'expression, tandis que la statuaire est une plastique de la vue. Il est aussi contestable que toute vérité soit bonne à dire dans l'ordre moral qu'il est absurde d'imposer à la statuaire ou à la musique la reproduction d'une réalité qui manquerait des conditions voulues pour plaire à l'organe qui doit l'apprécier. Ces réflexions ne sont pas hors de propos, lorsqu'on voit les compositeurs modernes se traîner à la remorque des plus tristes conceptions dramatiques, et ne demander à la fable qu'ils veulent réchauffer de leurs accords que des tableaux raccourcis des passions les plus violentes pour avoir occasion de gaspiller toutes les ressources de la sonorité. Qui aurait dit que la terre bénie qui a donné le jour à Pergolèse, à Jomelli, à Piccini, à Sacchini, au doux Cimarosa, à Paisiello, à l'incomparable génie qui a créé *le Barbier de Seville* et *Guillaume Tell*, qui aurait dit que le pays de la lumière, de la mélodie sereine et de l'idéal en serait venu à s'enthousiasmer pour des mélodrames ridicules, à faire chanter des poitrinaires, et à exalter, dans son aveugle admiration, un compositeur sans grâce, sans élégance, sans génie véritablement musical? On répète chaque jour que l'Italie est malade; sa chute est plus profonde encore qu'elle ne le croit, et nous n'en voudrions d'autre preuve que le succès prodigieux qu'obtiennent au-delà des monts des œuvres comme *la Traviata!*

Divisé en trois actes, le *libretto* de M. Piave reproduit les trois principales situations de *la Dame aux Camélias :* le souper chez Violetta, où elle fait connaissance avec Alfredo Germont, leur amour et la rupture qui s'en suit à l'arrivée du père d'Alfredo, puis le bal qui a lieu chez Flora Bervoix, où se passe la scène du portefeuille, qui termine le second acte; enfin la mort de l'héroïne, dont l'agonie se prolonge pendant tout le troisième acte. Ces tableaux, rattachés l'un à l'autre par de maigres récitatifs qui n'expliquent pas suffisamment la marche de la fable, n'offrent pas même le genre d'intérêt qui se trouve dans la pièce de M. Dumas fils. On passe, comme on dit vulgairement, de fièvre en chaud mal sans la moindre transition : c'est que les transitions ne sont pas le fort de M. Verdi, qui ne trouve certains accens passionnés qui lui sont propres que lorsqu'il est saisi par une situation contrastée.

Il n'y a pas d'ouverture à *la Traviata*, mais une simple introduction sym-

phonique qui n'a rien de bien original. Sous un *tremolo*, que les violons armés des *sordini* font jaillir dans la partie la plus élevée de leur échelle, on entend une petite phrase écourtée de *six mesures* qui reviendra au troisième acte comme l'expression du sentiment qui finit par tuer Violetta. Ce procédé bien connu, que M. Verdi a déjà employé dans *les Vêpres siciliennes*, est emprunté à Meyerbeer. Dans le chœur de l'introduction qu'on chante au souper de Violetta se dégage bientôt l'inévitable *brindisi*, le toast au plaisir, à la vie facile qui, entonné d'abord par Alfredo, le nouveau convive, est repris ensuite par Violetta avec un entrain de bonne humeur qui ne messied pas dans la jolie bouche de Mlle Piccolomini :

Trà voi saprò dividere
Il tempo mio giocondo,
Tutto è follia nel mondo
Ciò che non è piacer.

Ce morceau, dont chaque couplet est répercuté par le chœur, est agréable et très bien approprié à la situation. Le duo entre Alfredo et Violetta, cet *a parte* où les deux amans se font de mutuels aveux de sympathie, n'a rien de remarquable, si ce n'est quelques mesures de la fin qui se trouvent sous ces paroles que chante Alfredo, pendant que Violetta l'accompagne par des triolets agaçans :

Oh! amore misterioso...

L'air qui termine le premier acte, où Violetta, saisie au cœur par le sentiment sérieux qui doit purifier sa vie, hésite pourtant encore entre le plaisir et le véritable amour, cet air est à peu près manqué, et nous ne pouvons y signaler que le passage déjà cité du duo précédent qu'Alfredo chante dans le lointain sans être vu de la femme qui le lui inspire.

Le second acte, dont la scène se passe dans les environs de Paris, s'ouvre par un air de ténor, dont l'*andante* en *mi* bémol est la meilleure partie. M. Mario, qui est chargé du rôle d'Alfredo, le chante avec goût, et y trouve parfois des accens de vigueur dont on ne le croyait plus capable. L'allegro de ce même air est de ce style tourmenté et haché si familier à l'auteur de *Nabucco*, la meilleure partition de M. Verdi. Survient immédiatement après, dans le ménage clandestin des deux amans aux abois, le père d'Alfredo, qui exprime à Violetta sa douleur bien légitime dans un *cantabile* en *la* bémol, qu'on a bien souvent entendu quand on connaît les ouvrages de M. Verdi. M. Graziani, avec sa voix chaude et cuivrée, tire un bon parti de ces quelques mesures de lieux communs mélodiques, accompagnés toujours de la même *guitare* en accords plaqués. Le duo qui vient après, pour basse et soprano, entre Violetta et le père de son amant, produit de l'effet, quoiqu'il ne soit pas mieux écrit que tout ce que nous avons cité. Le mouvement à *six-huit* qui précède l'*allegro* de la conclusion est fort bien, et M. Graziani chante la partie qui lui est confiée avec beaucoup de sentiment. Il chante également avec goût l'air qui vient après :

Di Provenza il mar, il sol,
Chi dal cor ti cancellò?

qui est d'une bonne tournure mélodique parfaitement adaptée au caractère du personnage qui reproche à son fils d'avoir oublié la maison paternelle. Le finale du second acte représente la grande scène du quatrième acte de *la Dame aux Camélias*, le bal donné chez Olympe, qui, dans l'opéra italien, se nomme Flora. M. Piave, l'auteur des paroles, a disposé ce tableau d'une manière très favorable au compositeur, à qui il a offert l'occasion d'écrire un morceau de maître, si M. Verdi avait eu la science et l'imagination qui lui manquent. Le finale commence par un chœur de femmes à deux parties. Ce sont des *zingare* ou bohémiennes qui s'introduisent dans le bal pour dire la bonne aventure. Elles sont armées chacune d'un tambour de basque sur lequel elles frappent aux temps forts de la mesure. A ce chœur, qui n'a rien de saillant, succède un chœur d'hommes, de matadors espagnols, qui viennent célébrer à l'unisson les prouesses de leur état. Ils accompagnent leur dire de coups de bâtons qu'ils ont à la main, et dont ils frappent la terre. Ainsi M. Verdi, qui s'est déjà servi dans *il Trovatore* de l'orgue, d'une cloche et des enclumes de forgerons, introduit dans *la Traviata* des effets de tambour de basque et des coups de pieux. Il lui reste encore bien des ressources de sonorité, telles que les coups de pistolet et la chaise brisée de M. Musard! M. Verdi est homme à ne pas reculer devant de si belles innovations. Le chœur à *trois-huit* en mouvement de bolero que chantent ensuite ces mêmes matadors est mieux réussi, et produit un assez bon effet. Nous n'en dirons pas autant de la longue scène qui commence à l'apparition d'Alfredo dans le bal, et qui se prolonge jusqu'à l'arrivée du père. Ces dialogues interminables, l'épisode de la table de jeu et celui du portefeuille jeté aux pieds de la pauvre Violetta, sont complétement manqués, et l'oreille, avide de nourriture musicale, n'entend qu'un misérable bourdonnement en accords plaqués qui la fatigue sans profit pour l'émotion de l'âme. C'est que là il fallait de la musique pure, un discours soutenu confié à l'orchestre et servant à distraire l'oreille pendant que l'action dramatique déroule ses épisodes secondaires et prépare l'explosion de la péripétie suprême, un de ces discours soutenus comme il y en a dans le finale du *Barbier*, de *la Gazza ladra*, d'*Otello*, dans la *Lucia*, dans *Norma*, dans *Zampa*, *le Pré aux Clercs*, *la Dame Blanche*, *le Domino Noir*, etc. Le *largo* qui forme la dernière partie du finale de *la Traviata* a de la plénitude, surtout alors que le chœur vient appuyer les autres voix. Cet ensemble est supporté par un rhythme original que dessinent trois voix de basse groupées à l'unisson. Si cette péroraison avait été mieux préparée par les incidens qui l'amènent et l'expliquent, elle produirait un effet plus puissant.

Au troisième acte, nous avons remarqué le joli *andante* du duo pour soprano et ténor entre Violetta et Alfredo, qui sont réconciliés. Ce passage en *la* bémol rappelle fortement le duo du quatrième acte du *Trovatore* entre Azucena et Manrico. Le second épisode de l'*andante* que nous venons de citer est surtout charmant alors que Violetta dit en sanglotant :

De' corsi affanni
Compenso avrai.

Il y a sous cette phrase une harmonie distinguée, et particulièrement un

accord de *septième diminuée* fort heureusement placé. Ce sont là des délicatesses dont il faut savoir d'autant plus gré à M. Verdi, qu'il ne les prodigue pas. La fin de ce duo est commune, et nous n'avons plus à signaler que le petit quatuor qui termine l'ouvrage.

Nous croyons avoir scrupuleusement relevé tous les morceaux un peu saillans qui recommandent la partition que nous venons d'analyser : le *brindisi* et l'introduction du premier acte, quelques passages du duo entre Violetta et son amant, l'air de ténor qui ouvre le second acte, l'air de baryton que chante le père d'Alfredo, son duo avec Violetta, le *cantabile* qui suit, et certaines parties du finale du second acte, enfin le duo pour soprano et ténor du troisième acte. Ce qui manque à *la Traviata*, qui a été représentée pour la première fois à Venise le 6 mars 1853, c'est ce qui manque à toutes les œuvres de M. Verdi, la distinction, l'élégance et la variété. Ces trois actes de *la Traviata* sont d'une monotonie de couleurs et d'une aridité de formes qui ont étonné le public lui-même, et Dieu sait si le public qui fréquente le Théâtre-Italien est difficile dans les objets de son admiration! Au moindre point d'orgue, au moindre *portamento* que fait une voix bien timbrée comme celle de M. Graziani, il éclate en applaudissemens frénétiques. Nous ne faisons pas à M. Verdi d'opposition systématique. Admirateur sincère de tout ce qui est véritablement beau, nous sommes de l'école du bon Dieu, qui a créé le ciel et la terre et qui a suscité tant de génies divers en Italie, en Allemagne, en France, en Espagne comme en Angleterre. Nous avons toujours reconnu à M. Verdi certaines qualités dont la première de toutes est la passion; mais la passion sans l'art qui la féconde, sans le style qui en relève les accens et en tempère la manifestation, ne produit que des déclamateurs. Ne craignons pas de nous répéter, M. Verdi est un musicien de décadence. Il en a tous les défauts, la violence du style, le décousu des idées, la crudité des couleurs, l'impropriété du langage avec d'énormes prétentions à l'effet. Ses formules d'accompagnement, d'une pauvreté extrême, sont un véritable supplice pour les oreilles délicates qui veulent être séduites par la muse, et non pas violentées, prises d'assaut comme la tour Malakof.

La foule qui emplissait la salle du Théâtre-Italien, à la première représentation de *la Traviata*, offrait un spectacle plus curieux que celui qui se passait sur la scène. On peut dire que les quatre parties du monde y avaient des représentans, surtout le demi-monde parisien, pour qui c'était une véritable fête de famille. Ce sont pourtant les Anglais et les Italiens, leurs alliés d'un moment, qui dominaient dans l'assemblée. Ils s'étaient emparés des postes les plus importans de la place, ne laissant aux autres nations que des coins obscurs. C'est qu'il s'agissait d'une grosse affaire de politique commerciale dont Mlle Piccolomini était l'enjeu. Mlle Piccolomini, dont le nom historique indique déjà les proportions mignonnes de sa personne, est née à Sienne, — *Sienna la fece*, — il y a tout au plus une vingtaine d'années. Elevée modestement par une famille honorable, qui compte dans ses annales un pape illustre et un cardinal vivant, Mlle Piccolomini a été visitée dans sa retraite par le démon de la fantaisie, qui l'a enlevée un beau jour à ses lares domestiques, *con permesso dei superiori*, c'est-à-dire avec le consentement des autorités compétentes. Après avoir obtenu quelques encoura-

gemens dans la petite ville de Sienne, Mlle Piccolomini est allée à Florence, où elle a débuté, presque sans préambule, dans la *Lucrezia Borgia* de Donizetti. Son succès y a été si grand, assure-t-on, qu'elle n'a plus eu qu'à choisir entre les engagemens qu'on lui offrait de toutes parts. Elle a parcouru la péninsule en enfant gâtée de la renommée; mais c'est surtout à Turin que Mlle Piccolomini a trouvé un public enthousiaste de ses qualités. Il appartenait à une ville qui a d'abord méconnu le génie dramatique de la Ristori de se prendre d'une admiration extrême pour la musique de *la Traviata*, chantée par Mlle Piccolomini. De Turin, la jeune cantatrice est allée à Londres, au Théâtre de la Reine, dont elle a fait les délices pendant une saison entière. On comprend maintenant quelle importance devait attacher l'entrepreneur du Théâtre de la Reine à Londres à voir le succès de Mlle Piccolomini confirmé par le goût parisien. De là l'alliance intime des Anglais et des Italiens pour emporter d'assaut le triomphe de *la Traviata* et de la jeune cantatrice qui en interprète les beautés. Que faut-il penser enfin de Mlle Piccolomini, et à quel genre de prestige doit-elle la réputation qui l'a conduite à Paris?

C'est une agréable personne que Mlle Piccolomini, petite, svelte, éveillée et bondissant sur la scène comme une gazelle. Au moindre souffle, on la voit tressaillir. Tout parle en elle : sa physionomie piquante, ses yeux expressifs, ses poses naturelles, ses gestes et jusqu'à ce petit dandinement qu'elle imprime à sa tête charmante. C'est une Italienne, mais une Italienne de race, qui est heureuse de vivre et de jouer la comédie. Sa voix est un maigre soprano, sans étendue, sans flexibilité, et dépourvue de timbre et de rayonnement : on dirait une de ces voix françaises comme il y en a tant à l'Opéra-Comique; mais elle dit avec tant d'intelligence les moindres paroles qui lui sont confiées, elle chante avec un sentiment si vrai et si distingué, qu'on oublie presque ses défauts. Il ne faut pas analyser avec rigueur le talent de Mlle Piccolomini, mais écoutez-la sans prévention, voyez-la marcher avec grâce en tournant dans sa main un bouquet de violettes, et laissez-vous faire. C'est une enfant bien douée, qui a besoin de beaucoup apprendre, mais qui n'a rien de vicieux, et qui possède ce je ne sais quoi indéfinissable qui vous attire et vous charme, malgré qu'on en ait. Elle dit avec un entrain de bonne compagnie les couplets du *brindisi* au premier acte, et elle chante avec une émotion touchante le duo du troisième acte, particulièrement le passage que nous avons déjà cité :

De' corsi affanni
Compenso avrai.

Quelles que soient les réserves légitimes qu'on puisse faire sur la voix et le talent de la nouvelle cantatrice, Mlle Piccolomini n'est point une artiste ordinaire, et nous dirons volontiers de cette aimable enfant, comme ma tante Aurore : « Elle est charmante... elle est charmante! »

Le théâtre de l'Opéra-Comique, ayant pris goût aux œuvres rétrospectives par l'immense succès de *Zampa*, qu'il aurait dû ménager davantage, vient de reprendre un petit chef-d'œuvre de Boïeldieu, *Jean de Paris*, composé

en 1812 pour Martin et Elleviou, dont ce fut la dernière création. Ce petit bijou, en deux actes, n'a presque rien perdu de la grâce qui lui a valu un succès européen. Tous les morceaux qui le composent sont restés dans la mémoire du public, et les générations se les transmettent comme un héritage de famille. C'est qu'après Grétry, Boïeldieu est le compositeur français qui a eu le plus d'esprit au théâtre de l'Opéra-Comique, sans nuire à la *morbidezza* et à l'élégance de la phrase mélodique. Pour ne parler que de *Jean de Paris*, qui ne connaît par cœur l'air du sénéchal : *Qu'à mes ordres ici tout le monde se range*, celui de la princesse de Navarre : *Quel plaisir d'être en voyage!* qui sont devenus classiques dans la bonne acception du mot, et l'air descriptif du page : *Lorsque mon maître est en voyage*, et le duo qu'il chante avec Jean de Paris :

Rester à la gloire fidèle,
Des dames chérir les attraits,

et enfin le trio avec l'aubergiste! L'instrumentation des ouvrages de Boïeldieu qui ont précédé *la Dame Blanche* a sans doute un peu vieilli, et on pourrait lui désirer, aujourd'hui que nous sommes si blasés sur ce genre d'effets, plus de corps, de rhythme et de couleurs; mais ce qui ne vieillira jamais, c'est le sentiment vrai qui circule dans toutes les partitions de ce compositeur délicieux, qui avait trop d'esprit pour en abuser dans un art *où l'esprit sert à tout et ne suffit à rien*, comme disait M. de Talleyrand, qui n'en manquait pas. M. Stockhausen, qui débutait dans le rôle du sénéchal, est fils de cette Mme Stockhausen, agréable cantatrice allemande qui a parcouru l'Europe une harpe à la main et un *vergiess mein nicht* à la chevelure. Comédien timoré et froid, M. Stockhausen possède une fort belle voix de baryton (il n'y a plus que des barytons!) dont il connaît toutes les ressources. Il chante à merveille, avec beaucoup de goût et une vocalisation moelleuse qui charme l'oreille. Lorsque M. Stockhausen se sera un peu dégourdi et qu'on lui confiera des rôles plus conformes à son talent sérieux et rêveur, il produira un bien autre effet que dans l'air du sénéchal, qu'il ne joue pas assez. Quant à Mlle Boulard, qui représente la reine de Navarre, et à Mlle Henrion, chargée de faire claquer le fouet du page, il faudrait les fondre dans un creuset avec Mlle Talmon et Mlle Lhéritier, qui a débuté tout récemment, pour en tirer une voix supportable. Elles chantent toutes les quatre comme des pierrots francs de Paris.

Il y a quelques jours, on a donné à l'Opéra-Comique un nouvel ouvrage de M. Clapisson, *le Sylphe*, en deux actes qui en valent bien quatre par la longueur et la niaiserie du poème; c'est un conte de Marmontel retravaillé par M. de Saint-Georges, et M. de Saint-Georges n'est pas le premier qui ait traité ce sujet pour le théâtre. Ce sylphe invisible, qui chante et parle si bien à l'imagination d'une femme romanesque, n'est autre que son mari qu'elle n'aimait pas, et qu'elle finit par adorer. Sur cette donnée, qui aurait pu être piquante, si elle eût été traitée par un homme de talent, M. Clapisson a fait un opéra qui ne lui sera pas un titre de plus au souvenir de la postérité. Un joli nocturne entre le sylphe invisible et Angèle sa femme, noc-

turne qui devient un trio fort élégamment traité, et une romance au second acte,

Les rossignols amoureux
N'ont qu'un seul nid pour deux,

d'une mélodie distinguée et très bien chantée par M. Faure, sont les seuls morceaux que nous puissions citer du nouvel ouvrage de l'auteur de *la Fanchonnette*. Ni l'air de soprano que chante Mme Duprez-Vandenheuvel, au second acte, avec tant de *maestria* et de bravoure, ni les couplets plus saillans du veneur au premier acte, exprimant les plaisirs et les épisodes de la chasse, ne sont des choses à retenir, et qui puissent subsister hors du théâtre. Si *le Sylphe* obtient un certain nombre de représentations, les auteurs devront cette bonne fortune à M. Faure, qui est tout à fait remarquable dans le personnage de Valbreuse. M. Faure et M. Bonnehée, de l'Opéra, sont les deux meilleurs élèves que puisse revendiquer le Conservatoire de Paris.

L'Opéra-Comique vient encore d'ajouter à son répertoire comique un ouvrage en un acte, *l'Avocat Pathelin*, qui est une assez joyeuse imitation du *Pathelin* du XVe siècle. La musique de M. Bazin est un accessoire qui ne gâte rien, et qui a servi aux débuts de M. Berthelier, un élève des Bouffes-Parisiens. M. Berthelier a beaucoup de naturel, et il réussira sur la scène qu'il vient d'aborder, s'il consent à n'avoir pas trop de zèle. Qu'il sache se contenir, et il obtiendra le sourire des gens difficiles.

Nous avons une bonne nouvelle à annoncer aux amateurs de la grande musique : le Théâtre-Lyrique prépare la mise en scène de l'*Oberon* de Weber, qui n'a jamais été traduit en français ni représenté à Paris. M. Carvalho, le directeur zélé du Théâtre-Lyrique, apporte un très grand soin à cette œuvre pieuse, qui, nous aimons à l'espérer, lui vaudra plus que les bénédictions des admirateurs du génie de Weber. En attendant, M. Offenbach fait danser ses *fantoccini* au petit théâtre des Bouffes-Parisiens, qui devient décidément une succursale de l'Opéra-Comique; on y chante parfois mieux qu'un vain peuple de critiques ne le pense, et *M'sieu Andry*, opérette en un acte de M. Duprato, auteur des *Trovatelles*, n'est pas à dédaigner. Si vous joignez à ce petit ouvrage, qui a obtenu un succès de bon aloi, *l'Impresario*, de Mozart, fleur parfumée tombée par hasard dans une baraque de polichinelles, vous n'aurez point à regretter l'heur qui vous aura conduit en ces parages.

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1856.

Voici un moment ou la politique universelle tend à s'animer et à prendre une allure plus décidée. Elle ne se simplifie pas encore peut-être, elle entre dans une période d'activité où les questions se pressent, et où il est facile d'apercevoir d'un coup d'œil un ensemble de faits et de circonstances qui montrent tout à la fois où en sont les intérêts généraux et les intérêts particuliers d'un certain nombre de pays. C'est là effectivement une chose remarquable aujourd'hui : il y a toujours sans doute une affaire principale à régler, il reste à vider définitivement ces querelles secondaires et irritantes qui sont nées de l'interprétation du traité de Paris, et ce sera l'œuvre de la conférence, dont la réunion n'est plus désormais douteuse et doit avoir lieu à la fin du mois; mais en même temps la politique actuelle se complique d'une multitude d'autres faits qui, mêlés et subordonnés à une question d'intérêt général, n'ont qu'un résultat bien clair, celui de montrer l'Europe poursuivant péniblement, et non toujours avec succès, la paix morale, qui lui manque aussi bien que la paix diplomatique, dont elle n'a eu jusqu'ici que l'illusion. Voyez un moment : en Italie, tandis que le jeune empereur d'Autriche parcourt les provinces lombardo-vénitiennes, plus résignées qu'enthousiastes, une insurrection trouble la Sicile, et le roi de Naples lui-même est assailli par un sicaire pendant une revue de ses troupes. Au-delà du Rhin, le conflit qui s'est élevé entre la Prusse et la Suisse au sujet de Neuchâtel est loin d'être aplani, et d'un autre côté les cabinets germaniques, entraînés par cet esprit de réaction qui règne depuis quelques années, font au Danemark une véritable querelle d'Allemand, qui ne tend à rien moins qu'à mettre en doute toute l'organisation et les droits constitutionnels de la monarchie danoise. La Hollande elle-même, la paisible Hollande assiste à une lutte permanente entre son ministère et son parlement, et l'Espagne résout le problème de vivre dans un état perpétuel de crise au sein d'une paix complète. Le parlement anglais n'est point redevenu encore l'arène des grandes discussions, qui ne manqueront pas de naître; mais les journaux

de Londres continuent à souffler la tempête, et au milieu de ces faits les hommes sages de tous les pays s'arrêtent, croyant certainement à toute sorte de dénoûmens pacifiques, sans méconnaître toutefois les germes dangereux qui ne cessent de fermenter en Europe. Ils voient se nouer, se dérouler et s'agiter toutes ces questions, dont quelques-unes au moins sont arrivées à un degré suffisant de gravité pour exiger une solution aussi prompte que décisive.

Au premier rang est surtout et toujours cette question de l'exécution définitive du traité de Paris. Tant que les puissances n'auront point trouvé un moyen de préciser d'un commun accord ce qu'elles ont voulu réellement stipuler, la paix générale sera un fait, elle ne sera pas un droit. C'est pour cela que la réunion d'une conférence était une des premières nécessités du jour. *Le Moniteur*, en annonçant que la conférence doit se réunir prochainement à Paris, a laissé suffisamment comprendre toutefois que la nécessité de cette mesure n'avait point été également admise dès l'abord par tous les gouvernemens, ce dont on ne pouvait douter au surplus. La nécessité a été reconnue, et c'est le point principal. On peut même dire qu'un certain accord s'est rétabli entre les gouvernemens, et que plus d'un nuage s'est dissipé. Lord Palmerston et lord Clarendon sont les premiers aujourd'hui, dit-on, à protester contre l'idée qu'on leur avait attribué de travailler à la chute du ministre des affaires étrangères de France, parce que celui-ci n'aurait point toujours partagé les vues du cabinet de Londres. L'Angleterre n'a nullement songé non plus, comme on s'est plu à le dire, à contester la présidence des délibérations diplomatiques à M. le comte Walewski, par cette raison bien simple que c'est le ministre des affaires étrangères qui reçoit à Paris les plénipotentiaires étrangers, et qui doit leur soumettre les questions à résoudre. Mais ici recommencent les conjectures sur les décisions futures de la conférence, sur l'opinion vraisemblable ou probable de chacune des puissances. Il est difficile, on le conçoit, de rien pressentir à ce sujet. Par une circonstance singulière cependant, c'est peut-être en ce moment la Sardaigne qui a dans la main le mot de l'énigme, la solution de tous les différends, en ce sens que son vote peut déterminer la majorité; mais quelle est l'opinion du Piémont? Le cabinet de Turin ne le sait point parfaitement encore peut-être. D'un autre côté, la Turquie est livrée à plus d'une perplexité. D'après le traité de Paris, le delta du Danube doit rester à la Moldavie. Or la possession directe du delta serait fort essentielle à la Turquie. Il serait donc possible que, pour obtenir quelque chose sur ce point, le cabinet ottoman fît quelque concession sur un autre point, et que de tout cela enfin il sortît une conciliation générale.

Quoi qu'il en soit, la question une fois déférée à la juridiction de la diplomatie, toutes les polémiques devaient nécessairement manquer d'objet ou s'agiter dans le vide, lorsqu'un mémorandum russe livré à la publicité est venu heureusement remettre les armes dans les mains des journaux anglais. Qu'a donc cette pièce diplomatique de particulièrement irritant? Il en ressort un fait essentiel, c'est que la Russie a été la première, dès le 19 septembre, à provoquer une délibération collective des puissances, et qu'elle est prête encore à accepter la décision commune. Au fond, le mémorandum du cabinet de Pétersbourg ne diffère pas des documens de ce

genre émanés de la chancellerie russe, il est habile et savamment calculé pour produire tout son effet. C'est un résumé complet des dissentimens qui ont surgi et des travaux de délimitation. Le bon droit et la modération de la Russie sont mis, on le conçoit, dans un jour éclatant. Voilà le mémorandum. Ce n'est point un motif sans doute pour se laisser envelopper dans les replis de cette subtile diplomatie, et pour laisser s'affaiblir, à la faveur d'une obscurité, la vertu des stipulations qui ont été adoptées; mais comment pourrait-on sérieusement s'étonner que la Russie s'arme de tous les prétextes et cherche à reculer le moins possible? La conférence qui va se réunir aura du moins l'avantage de faire disparaître ces difficultés, plus bruyantes que la guerre elle-même, et qui cachent la véritable, la seule question peut-être. L'Europe a eu la pensée, cela n'est point douteux, d'arrêter la marche de la Russie vers l'Orient. A ce point de vue, la position de Bolgrad peut avoir son importance, et la diplomatie européenne aura raison de la défendre. Il y aurait cependant une combinaison d'une efficacité bien autrement sérieuse : ce serait l'organisation définitive des principautés, organisation ajournée jusqu'ici, et qui ne peut se réaliser tant que les troupes étrangères seront sur le Bas-Danube. L'Autriche et l'Angleterre peuvent trouver dans cette œuvre à employer leur zèle; elles auront certainement la France pour complice, et les efforts de tous les gouvernemens ne seront pas de trop pour asseoir un état vigoureux comme la barrière la plus sûre et la plus forte contre les envahissemens possibles des tsars. On ne saurait oublier la gravité et l'urgence même de cette question en présence de la réunion prochaine de la conférence appelée à résoudre les difficultés qui pèsent encore sur la paix générale du continent.

Mais, en même temps qu'elle est appelée à effacer les derniers vestiges de la guerre et des mésintelligences qui l'ont suivie, la conférence évoquera-t-elle quelques-unes de ces questions qui s'agitent aujourd'hui en Europe? Aura-t-elle à s'occuper encore des affaires d'Italie? abordera-t-elle aussi cette affaire de Neuchâtel, que les plénipotentiaires prussiens essayèrent un moment d'introduire dans le congrès de Paris, et qui a pris depuis un caractère nouveau de gravité? Tout indique que les pouvoirs de la conférence seront plus limités, et se borneront à l'objet unique qui motive la réunion des plénipotentiaires européens. C'est vraisemblablement sous une autre forme et dans d'autres conditions que la diplomatie aura à s'occuper de ces difficultés qui subsistent toujours. Malheureusement en effet, même après les efforts tentés par la France et l'Angleterre pour amener quelque amélioration au-delà des Alpes, les affaires de l'Italie ne cessent point d'être un des notables embarras de ce temps, parce qu'en définitive la question italienne est une de ces questions qui ne se résolvent pas aisément. L'Italie offre du reste aujourd'hui une certaine variété d'incidens et d'aspects. Au nord de la péninsule, l'empereur d'Autriche se fraie en quelque sorte un chemin dans son voyage par des actes de bienvenue. Il a rendu un décret d'amnistie en faveur d'un assez grand nombre de condamnés politiques. Il a levé le séquestre qui pesait depuis trois ans sur les biens des émigrés lombards. L'empereur François-Joseph est allé d'abord à Trieste, il a visité Venise, où il s'est arrêté quelques jours, et il se rend à Milan. Il ne s'attend pas apparemment à de bruyantes et chaleureuses démonstrations des popu-

lations italiennes; les autorités autrichiennes savent bien la peine qu'elles ont eue à trouver un podesta à Milan. Au total, après ce voyage il restera une difficulté de moins, celle du séquestre, qui tenait l'Autriche et le Piémont dans une attitude permanente d'hostilité, et avait amené une rupture diplomatique entre les deux gouvernemens. L'antagonisme politique et national ne cessera pas, une difficulté sérieuse aura disparu dans les relations officielles des deux pays. D'un autre côté, l'état de siége vient d'être levé dans la Romagne, ce qui semblerait indiquer une certaine amélioration dans les conditions des états pontificaux. Par un fâcheux contraste, tandis que sur quelques points de l'Italie apparaissent ces signes plus favorables, la situation s'aggrave à Naples. Deux faits successifs viennent de montrer les choses sous un jour plus sombre. Pendant une revue, un soldat s'est détaché des rangs et a essayé de frapper le roi. C'est là un de ces odieux attentats qu'il faut chasser de la politique et reléguer dans les régions perverses du crime. Peu de jours auparavant, une insurrection nouvelle avait éclaté en Sicile. Ce n'est ni à Palerme ni à Messine que le mouvement a commencé, c'est dans la campagne. Le chef des insurgés était un ancien membre du parlement sicilien qui a eu à subir un procès politique, le baron Bentivegna. L'insurrection de Sicile paraît aujourd'hui comprimée. Certes il n'y a aucun lien entre ces deux faits qui sont survenus tout à coup dans le midi de l'Italie; c'est une coïncidence fortuite qui les rapproche. Ils ont pourtant un résultat commun, celui de créer peut-être des embarras de plus et de ne pas rendre assurément plus facile la tâche de la France et de l'Angleterre. Il y a seulement une chose à considérer, c'est que pour le roi de Naples le meilleur moyen de dominer les passions et désarmer les hostilités violentes serait encore, maintenant comme hier, de rallier tous les esprits honnêtes en entrant hardiment dans la voie des améliorations sérieuses.

Une autre question reste pendante aujourd'hui, et elle ne laisse pas d'être grave : c'est celle de Neuchâtel. On sait dans quels termes est restée cette difficile et épineuse contestation. La Prusse a réclamé la mise en liberté des insurgés royalistes de Neuchâtel comme condition préalable de toute négociation. La diète de Francfort, organe de la confédération germanique, appuie les réclamations du cabinet de Berlin. Plusieurs des puissances européennes, et la France est de ce nombre, ont pressé la confédération helvétique de consentir à un acte qui permettrait d'arriver à un règlement diplomatique définitif de la situation de Neuchâtel. La Suisse a refusé, elle persiste à faire juger les hommes qui ont été pris les armes à la main il y a quelques mois. La Prusse et la confédération helvétique se trouvent donc en présence, soutenant des prétentions ou des droits divers, et arrivées l'une et l'autre à un point où elles ne peuvent ajourner la solution de leur différend. C'est sur ces entrefaites que les chambres prussiennes se sont ouvertes à Berlin. Le roi a dû nécessairement s'expliquer sur une affaire qui tendait à prendre une importance exceptionnelle; il ne s'est point départi d'une véritable modération de langage; mais en même temps il annonce assez clairement l'intention de ne pas pousser plus loin la temporisation. La Prusse, à ce qu'il paraît, se considérerait comme déliée, par les refus récens de la Suisse, de l'engagement qu'elle avait pris en 1852 avec les cabinets européens, de ne recourir à aucun moyen coërcitif. Cela signifierait que le cabinet de

Berlin pourrait être conduit à adopter quelque mesure propre à sauvegarder son droit. Or ici commencerait la gravité de l'affaire, et malheureusement la Suisse n'aurait pas peu contribué à laisser grandir cette difficulté, lorsqu'en cédant aux conseils de l'Europe et en ouvrant la porte à quelques prisonniers, elle pouvait entrer dans des négociations où ses intérêts auraient eu certainement de suffisantes garanties. Qu'on aille scruter des archives pour découvrir les vices originels des droits primitifs de la Prusse, qu'on mette en lumière les convenances de l'annexion de Neuchâtel à la Suisse, la puissance d'un fait universellement accepté, tout cela est possible; sans remonter plus haut que 1815, il n'y a pas moins pour la Prusse un droit que toutes les puissances ont reconnu, et tant que ce droit subsiste, le cabinet de Berlin est assez fondé, on ne peut le nier, à ne point admettre que des hommes armés en sa faveur puissent être jugés et condamnés comme des coupables. Mais la Prusse ira-t-elle jusqu'à l'extrême limite de son droit? A tout prendre, pour la Prusse, c'est une question de dignité, puisque le roi Frédéric-Guillaume est vraisemblablement disposé à accepter une transaction sur le fond de la question. Pour la Suisse, au contraire, c'est le fond de la question qui importe. Entre ces deux situations, il est impossible qu'il ne surgisse pas un moyen de conciliation, et la Suisse devrait s'y prêter d'autant plus volontiers, que dans cette résistance à toute concession elle pourrait bien n'avoir pas les appuis qu'elle aurait assurément dans une négociation régulière. Quoi qu'il en soit, la question reste entière avec ses difficultés et même avec ses périls. La Suisse presse le jugement des insurgés royalistes de Neuchâtel, se réservant sans doute de les amnistier, si une condamnation est prononcée. La Prusse, de son côté, prend une allure assez délibérée et assez menaçante. Rien ne surviendra pourtant, selon toute apparence, sans que l'Europe soit appelée à exercer quelque pacifique et salutaire médiation.

Les difficultés de toute sorte qui naissent de ces complications d'intérêts et de souverainetés, on les retrouve encore dans les questions qui s'agitent entre le Danemark et l'Allemagne. Ici même elles ont peut-être un caractère plus grave, qu'il faut aller saisir au sein de la plus inextricable confusion. Le Danemark, on ne l'ignore pas, se compose de plusieurs parties : il y a le royaume proprement dit, il y a les duchés de Holstein et de Lauenbourg, qui appartiennent tout à la fois à la monarchie danoise et à la confédération germanique. Entre ces deux parties se trouve le duché de Slesvig, où se mêlent les populations des deux races. De cette composition hétérogène est née une lutte permanente entre l'élément danois et le germanisme, qui a son foyer dans le Holstein, qui cherche à gagner le Slesvig, et cette lutte de races s'est compliquée encore dans ces dernières années de l'opposition violente déclarée par l'aristocratie du Holstein aux institutions libérales qui ont prévalu dans le royaume. C'est de là qu'est sortie la guerre de 1848 et que découlent encore les troubles actuels du Danemark. Ainsi, qu'on le remarque bien, dans ces obscures affaires il y a deux tendances, deux forces en présence. D'un côté se trouvent l'élément danois et l'esprit libéral, qui marchent ensemble et sont intimement unis; de l'autre sont l'élément germanique et l'esprit aristocratique du Holstein. Jusqu'ici, ce n'est qu'une question intérieure; mais la question prend un caractère international par

suite de l'appui que l'aristocratie des duchés est allée chercher dans les cours de Berlin et de Vienne. Comment se sont engagées ces difficultés au point de vue de la situation actuelle? Il suffit de le rappeler : c'est en 1848 que le Danemark, sans révolution, sans violences, entrait dans une voie nouvelle, et que le triomphe de l'esprit libéral était inscrit dans une constitution; mais alors l'insurrection sévissait dans les duchés, qui restaient, par suite, en dehors de toute organisation régulière. L'insurrection fut vaincue, les duchés furent reconquis par les armes danoises. Seulement, quand tout fut fini, l'esprit de réaction était déjà né en Europe, et le Danemark se trouvait en présence des cours d'Allemagne qui intervenaient au nom de l'intérêt germanique, qui stipulaient pour les duchés en maintenant leur droit à une organisation particulière, en prétendant surtout les soustraire au régime libéral établi dans le royaume. Là commençait véritablement une lutte d'un autre genre, où le Danemark perdait par la diplomatie ce qu'il avait gagné par les armes, et où il était obligé de plier sous ce qu'on appelait une nécessité européenne, et ce qui n'était en réalité que la pression de l'absolutisme allemand. Le fruit de longues négociations suivies avec la Prusse et avec l'Autriche était la déclaration royale du 28 janvier 1852. Deux choses étaient à remarquer dans cette déclaration. Le roi promettait une constitution commune qui relierait les diverses portions de la monarchie en réglant les affaires d'un ordre général, et en même temps il promettait des constitutions particulières, des états provinciaux aux duchés, qui conservaient une existence à part. Il faut ajouter que cette déclaration était acceptée, en ce qui touche le Holstein, par la confédération germanique.

C'était donc le point de départ d'une situation nouvelle; il en résultait la nécessité évidente d'élaborer cette constitution commune qui était annoncée et de donner aux duchés des institutions particulières. C'est ce dont s'est occupé le gouvernement danois depuis quelques années. Des états provinciaux ont été convoqués, et ils ont reçu une mission législative, au lieu d'être simplement des états consultatifs, comme ils l'étaient auparavant. Les duchés ont eu leurs constitutions particulières. La constitution du royaume lui-même a été mise en harmonie avec cette situation nouvelle. Enfin, après bien des essais, bien des traverses et des péripéties, le 2 octobre 1855, la constitution commune était promulguée, et c'est en vertu de cette constitution que le conseil supérieur du royaume a déjà tenu une session. Cette organisation, où une grande part est laissée à l'élément germanique, où l'esprit libéral a eu à subir plus d'un mécompte, a-t-elle du moins réussi à désarmer les hostilités? Il n'en est rien. Dès l'ouverture de la dernière session, onze membres allemands du conseil du royaume, prétendant que les droits des duchés avaient été enfreints, prenaient l'initiative d'une proposition dont le résultat eût été de faire soumettre la constitution déjà promulguée et mise en vigueur aux états provinciaux. Un cri unanime s'élevait contre ces prétentions, qui n'avaient d'autre effet que de tout remettre en doute, et la proposition, après bien des débats, finissait par être rejetée; elle ne réunissait qu'un petit nombre de voix. C'est alors que, en désespoir de cause, l'opposition allemande du Danemark s'est tournée vers les cours de Vienne et de Berlin, en implorant leur appui, qu'elle a obtenu effectivement, puisque la Prusse et l'Autriche ont recommencé à peser sur le Da-

nemark par une intervention diplomatique qui se poursuit encore. Les cabinets de Berlin et de Vienne se sont emparés des griefs de l'opposition du Holstein, en revendiquant pour les duchés le droit d'être consultés sur la constitution commune. Ils se servent encore d'une autre question qui s'est élevée, de ce qu'on a appelé la question des domaines. Dans la dernière session, le gouvernement danois a soumis au conseil du royaume, ou *Rigsraad*, divers projets tendant à l'aliénation de biens domaniaux situés indifféremment dans toutes les parties de la monarchie. Le droit ne peut être douteux. Le roi seul autrefois disposait des propriétés du domaine; il a transmis ses droits souverains au pouvoir législatif, ou du moins il les exerce de concert avec lui. Rien n'est plus régulier. Aussi n'est-ce point précisément le principe qu'on a attaqué; on a prétendu faire passer la question dans la sphère des prérogatives provinciales. Cette tactique n'a point réussi pour certaines propriétés; elle a réussi pour les biens situés dans le Lauenbourg, en ce sens du moins que, le jour décisif venu, le vote de la loi a dû être ajourné faute de votans. Sur ce point encore, les puissances allemandes soutiennent l'opposition des duchés.

Maintenant quel est le sens réel de cette opposition qui s'agite sans cesse contre le Danemark? Quelle est la portée véritable et quel peut être le résultat de l'intervention diplomatique de l'Autriche et de la Prusse? Ces questions se lient et donnent la clé de la situation actuelle tout entière. On l'a suffisamment aperçu, l'opposition du Holstein n'est nullement une opposition libérale ou défendant des droits mis en doute; elle ne vient pas de la masse du pays, des classes moyennes et commerçantes, et moins encore du peuple lui-même; elle est absolument le fait d'une caste nobiliaire qui est dans le Holstein ce qu'est le parti des hobereaux en Prusse. C'est une petite féodalité allemande, violente et hautaine, qui ne peut pardonner au Danemark son esprit libéral et les réformes accomplies depuis quelques années dans la législation civile, réformes qui la cernent de tous côtés dans ses privilèges. Tout ce qui vient de Copenhague lui est suspect; elle a déclaré une guerre acharnée au ministre particulier du duché, M. de Scheele, parce que celui-ci s'applique à extirper des abus séculaires. Cette aristocratie voudrait avoir une armée à part, elle aurait voulu que le Holstein, avec une population de quatre cent mille âmes, eût une représentation égale à celle du Danemark, qui compte plus d'un million d'habitans. Si on autorise l'emploi de la langue allemande dans les débats législatifs, dans les communications officielles, l'ordre équestre, comme il se nomme, réclame l'usage exclusif de cette langue au détriment du danois. La loi d'élection n'admet aucune distinction de rang et d'état pour le droit de voter, et c'est là encore un grief. Au fond, l'aristocratie holsteinoise poursuit aujourd'hui ce qu'elle a poursuivi en 1848 les armes à la main : elle voudrait former un état séparé et purement allemand avec les trois duchés de Slesvig, de Holstein et de Lauenbourg. Tout compte fait, le teutonisme aurait gagné le Slesvig, qui jusqu'ici n'appartient nullement à l'Allemagne, qui est au contraire en majorité de race danoise. Voilà l'opposition dont les cours de Vienne et de Berlin acceptent l'alliance en se servant d'elle et en appuyant ses prétentions.

La Prusse et l'Autriche ont bien leurs motifs sans doute. La Prusse, avec son littoral sans ports de mer, est trop près des beaux havres du Holstein

pour ne pas les regarder toujours d'un œil d'envie. Elle n'envoie plus ses soldats, comme en 1848, mais elle écoute les mécontens, elle se glisse par l'issue qui lui est ouverte, et on n'ignore pas d'un autre côté que l'Autriche ne permettra jamais à la Prusse de s'approprier toute la responsabilité, tous les bénéfices d'une politique qui touche aux intérêts ou même aux préjugés nationaux de l'Allemagne. De là cette intervention commune. La Prusse et l'Autriche d'ailleurs sont encore mues dans cette affaire par la pensée de limiter l'expansion de l'esprit libéral.

Or c'est ici, on en conviendra, un étrange spectacle. Voici un petit peuple qui, depuis bien des années, montre une sagesse rare. Les réformes les plus considérables s'accomplissent dans l'ordre civil sans secousses et sans troubles. Le régime constitutionnel est né de l'accord spontané du roi et de la nation. Il y a eu plus d'une épreuve à subir dans les luttes diplomatiques survenues à la suite des événemens de 1848; les Danois se sont résignés, ils n'ont point fait un crime à leur souverain des concessions que celui-ci était obligé de faire. Ils se sont soumis à la constitution nouvelle, non pas qu'ils la trouvent absolument satisfaisante, mais parce qu'ils attendent toutes les améliorations de l'expérience et du temps. Il semblerait que ce gouvernement et ce peuple dussent exciter une sympathie universelle, et cependant on s'applique à faire naître les difficultés sous leurs pas au nom d'un intérêt de caste et d'un intérêt étranger. L'Autriche et la Prusse, nous le disions, s'appropriant les griefs de la minorité aristocratique du Holstein, soutiennent diplomatiquement auprès du cabinet de Copenhague le droit des duchés à être consultés sur la constitution; elles demandent également que la question des domaines soit laissée à la juridiction des états provinciaux, faute de quoi les cabinets de Vienne et de Berlin menacent de livrer l'affaire à la confédération germanique. Que fera le Danemark? Il a cédé plus d'une fois jusqu'ici justement pour éviter cette perspective qu'on lui offre. Il pourrait consentir encore à quelque transaction sur la question des domaines, et il y semble disposé. Il lui serait plus difficile de subir les exigences des puissances allemandes au sujet de la constitution du 2 octobre 1855. Ce serait blesser les sentimens les plus intimes des habitans de l'archipel cimbrique, du Jutland et du Slesvig, c'est-à-dire des cinq sixièmes de la monarchie qui ont accepté la constitution sans avis, sans consultation préalable, et s'y sont soumis sérieusement. La paix avec l'Allemagne serait trop chèrement payée à ce prix. L'Autriche et la Prusse s'arrêteront dans cette voie sans doute, elles cesseront d'encourager une opposition factieuse, qui, laissée à elle-même, perdra son importance, et dans tous les cas l'Europe aurait bien quelque droit à intervenir dans les affaires du Danemark.

Les lettres sont plus qu'un frivole ornement pour une société; elles sont en quelque sorte un des organes de la vie, et c'est ce qui fait que, dans les plus grandes diversions, on se rattache à elles, on les suit dans la marche des choses, dans les discussions qui s'élèvent, dans une séance d'académie aussi bien que dans les œuvres qui se succèdent et qui reflètent les tendances diverses de l'esprit contemporain. La netteté des situations, il nous semble, est surtout une des premières conditions pour les lettres. Pour notre part, nous n'avions point récemment d'autre objet que de mettre en lumière cette netteté des situations, de rendre plus palpable la vraie nature des rap-

ports entre l'état et la littérature. Non, le gouvernement n'est point appelé à exercer une intervention directe dans les lettres; il n'avait pas et ne pouvait avoir la pensée d'interdire à des écrivains des relations anciennes, de leur prescrire des relations nouvelles. S'il avait pu exister des doutes à ce sujet, ces doutes sont dissipés aujourd'hui par une note du *Journal général de l'Instruction publique*, une note dont les termes seuls sans doute ont besoin d'être expliqués pour qu'on en puisse saisir l'esprit tout libéral. « Le ministre, dit la note, n'a interdit à personne d'écrire dans tel journal ou tel recueil littéraire. » Seulement l'auteur de la rectification semble craindre que la liberté ne soit pas également sauvegardée du côté de la *Revue des Deux Mondes*, qui « obligerait les écrivains dont elle reçoit les articles à s'abstenir de toute collaboration dans d'autres revues. Or le ministre a déclaré qu'il n'acceptait pas cette servitude pour les membres de l'Université... » Il y a ici évidemment un point à éclaircir. Si l'auteur de la note n'a jamais à défendre la liberté que contre ce recueil, sa cause sera bientôt gagnée, avec le consentement du coupable lui-même. Que le *Journal de l'Instruction publique* se rassure, la Bastille a été détruite, et elle n'a point été rétablie à la *Revue*, où personne n'a le goût ni d'imposer ni de subir une servitude quelconque. Où sont donc les moyens dont pourrait disposer ce recueil pour exercer une sorte de domination, pour faire peser sur des écrivains des obligations et des contraintes? Il ne dispose que de ces quelques feuilles de papier qui depuis vingt-six ans vont parler au public, où plus d'un talent s'est illustré, et qui n'ont dû leur succès qu'à une réunion de noms souvent éminens, toujours honorables. Ce qu'on appelle une obligation imposée par la *Revue* n'est que le plus simple effet de mutuelles convenances; c'est une condition qui découle de la nature des choses.

Ce n'est point au hasard, en effet, que s'accomplit une œuvre collective et que des écrivains se rassemblent; il y a un lien d'intelligence entre eux. Toutes les opinions peuvent n'être point complétement identiques; mais on se rapproche par les goûts, par les tendances de l'esprit, par mille affinités intellectuelles. Une certaine solidarité morale s'établit, des habitudes d'intimité se forment, et ce lien nécessaire une fois créé, pourquoi le romprait-on? Un centre littéraire n'est point un lieu de passage où l'on s'arrête un soir à l'aventure pour se mettre le lendemain à la poursuite de quelque aventure nouvelle. Les écrivains ne sont point des acteurs qu'on fait comparaître sur tous les théâtres. S'il en était ainsi, la vie littéraire ne serait qu'une promiscuité faite pour dégoûter tous les esprits sérieux. La sollicitude que témoigne le *Journal de l'Instruction publique* en faveur des écrivains de l'Université est bien juste; seulement ceux-ci pourraient ne point tenir à être tant protégés. Ils ne se croient pas, nous le supposons, atteints dans leur liberté là où ils s'adressent à des lecteurs nombreux, là où ils trouvent des moyens de notoriété qu'ils n'auraient point partout, et ils ne se croiraient pas nécessairement affranchis parce qu'on leur offrirait d'aller se livrer ailleurs à un dialogue mélancolique avec quelques rares lecteurs. Chose assez singulière! on reproche aujourd'hui à la *Revue* de faire une sorte de violence morale à des écrivains pour les retenir; on l'a accusée d'autres fois d'être exclusive et de repousser tout le monde. La vérité est qu'elle n'exclut personne et qu'elle ne contraint personne; elle ne recherche pas même si,

parmi ceux qui se plaignent souvent il n'en est pas qui eussent volontiers accepté d'être un peu contraints. Elle ne demande qu'un droit unique pour elle, celui de n'être point un lieu banal où on arrive, où on passe, où on revient, où on se mêle, suivant le goût ou l'intérêt du moment. Ce qu'on prend pour une exigence ou pour une obligation n'est, à tout prendre, que le sentiment de la dignité littéraire. Le monopole intellectuel est mauvais, dit le *Journal de l'Instruction publique*, et il a bien raison. Il n'y a dans la littérature qu'un genre de monopole légitime et acceptable, parce qu'il est accessible à tous : c'est ce monopole de la faveur publique qu'obtiennent parfois le talent et les efforts laborieux, et ce monopole, il n'y a que le talent pour le neutraliser ou le balancer. Ce n'est point là encore, il est vrai, une concurrence, la *Revue* ne fait de concurrence d'aucune espèce; nous aimerions mieux dire que c'est le règne de l'émulation dans la liberté. La *Revue* fût-elle d'une humeur plus indulgente, elle ne serait guère en mesure d'imprimer toutes les œuvres du temps : elle refuse plus de prose et de vers qu'il n'en faut pour combler les recueils voisins. Quant à *l'Univers*, qui a trouvé son mot à placer dans cette affaire, bien qu'on le sût fort occupé des procès qu'il soutient pour maintenir son infaillibilité, il n'a oublié qu'une chose, c'est d'allumer sa lanterne, ou en d'autres termes de dire plus clairement ce qu'il voulait dire. *L'Univers* est bien maître de tout confondre tant qu'il voudra pour aboutir on ne sait à quelle conclusion. Le plus probable est qu'il aura entendu parler d'une question où il s'agissait de la dignité des écrivains et de la liberté, et que par habitude il aura couru droit à l'ennemi en croyant travailler à la prospérité de l'église.

Si on se plaît parfois à chercher la politique dans les lettres comme à traver un voile transparent, on ne l'eût point trouvée l'autre jour à l'Académie, dans la séance où l'auteur de *l'Honneur et l'Argent* a été reçu, avec la solennité d'usage, par M. Nisard. Ce n'est pas que la politique soit absolument une étrangère à l'Institut, et doive nécessairement être bannie de ces paisibles fêtes de l'esprit qu'elle anime quelquefois sans les troubler. L'Académie fait appel ou doit faire appel à toutes les intelligences éminentes. Parmi celles-ci, il en est qui ont eu leur part dans les affaires de leur temps. Des hommes d'état succèdent à des hommes d'état, et c'est encore mieux que lorsque des vaudevillistes succèdent à des philosophes. Il est donc simple et juste que la politique apparaisse de temps à autre à l'Académie dans ce qu'elle a d'élevé et de désintéressé. L'essentiel est qu'elle ne fasse point irruption à propos d'un poème ou d'une tragédie. Il n'en a point été certainement ainsi dans la dernière séance académique. M. Ponsard s'est fait honneur de n'être qu'un homme de lettres. M. Baour-Lormian, que l'auteur de *Lucrèce* remplace, n'avait rien de l'homme d'état. Pour toute aventure politique dans sa vie, il s'est rencontré avec Napoléon dans son goût pour Ossian, et il lui arriva d'avoir un jour à Saint-Cloud une conversation avec l'empereur sur la tragédie d'*Omasis*, ce qui ne suffit point évidemment pour faire de lui un personnage public. Quant à M. Nisard, il n'avait qu'à se souvenir de ce qu'il a été pour redevenir un moment un simple écrivain. C'était donc une fête uniquement littéraire, la fête de la tragédie, qui a été solennellement restaurée, réhabilitée et couronnée.

De tous les argumens faits pour prouver combien la tragédie est réelle-

ment un genre national en France, ou du moins un genre très susceptible d'aider au succès de ceux qui lui vouent leur culte, un seul a été omis, ce nous semble : c'est la présence même de M. Ponsard à l'Institut. L'auteur d'*Agnès de Méranie* est assurément un des écrivains de notre temps dont la fortune a été la plus heureuse et la plus rapide; il ne s'est point manifesté dans les lettres par un de ces coups de génie qui subjuguent les imaginations et attestent la venue d'une nouvelle puissance intellectuelle; son talent même, honnête et solide, n'a rien de particulièrement saisissant. Voyez cependant la rapidité de sa carrière : il y a un peu plus de dix ans, il faisait son premier pas; il est aujourd'hui à l'Académie aussi immortel que son prédécesseur. A quoi tient cette fortune? Elle est justement un des faits littéraires de notre temps. M. Ponsard est venu dans un moment où on avait abusé du génie, où un peu de sens et de raison ne déplaisait pas, et il a fait des tragédies. Le succès a couronné ses efforts, tant il est vrai que la tragédie est un genre national. M. Ponsard s'est montré l'autre jour dans un discours ce qu'il est d'habitude, un esprit plus judicieux que brillant, sobre de nouveautés et de hardiesses. S'il se croit fils de Voltaire pour avoir exalté le XVIIIe siècle et l'auteur de *Candide*, il a évidemment encore à acquérir bien des qualités de souplesse et de légèreté pour prouver sa filiation légitime. Un certain sens vigoureux est la qualité du talent de M. Ponsard, et, par une conséquence qui n'a rien d'étrange, le lieu commun est son écueil. C'est ainsi qu'il s'est lancé l'autre jour dans des thèses assez inutiles ou assez ingrates, défendant Racine, notant des grossièretés dans Shakspeare comme des taches dans le soleil, traitant Goethe du bout des lèvres, foudroyant le moyen âge qu'on croyait mort, mais qui vit, n'en doutez pas, et qui se cache probablement sous les mysticismes des jeux de bourse. M. Ponsard a exposé de plus une théorie de la tragédie à laquelle on avait rendu le dangereux service de dire d'avance qu'elle devait être un manifeste. Et voyez la fortune singulière : dans cette séance où la parole était aux classiques, où rien ne semblait appeler la polémique, M. Ponsard a donné lieu à toute sorte de contradictions et de rectifications ingénieuses. Il a offert à M. Nisard l'occasion d'être un libéral, de défendre spirituellement Racine contre des réhabilitations inutiles, de mettre le génie de Shakspeare hors de toute atteinte et de faire un discours élégant et juste où d'une main savante le directeur de l'Académie a dégagé l'esprit littéraire français de ce que M. Ponsard lui avait donné de trop négatif et de trop étroit.

Le génie de la France a grandi non par l'exclusion et le dédain, mais par la souple activité d'une nature compréhensive et sympathique. Doué de ces deux qualités merveilleuses qui semblent opposées au premier abord et qu'il a su combiner cependant, le don de l'assimilation universelle et le don de l'expansion, il a fondé sa puissance sur cette force secrète d'un peuple accoutumé à vivre d'une même pensée, à marcher du même pas. Le mot des destinées de la France, c'est l'unité en toute chose, l'unité sociale, politique, morale, intellectuelle. Or c'est toucher ici à un de ces problèmes qui sont l'éternel objet de fécondes études. C'est le problème qu'aborde M. Louis de Carné dans une série de portraits des *fondateurs de l'unité française*, en observant dans l'histoire moins les détails que les résultats, en personnifiant les époques et en ressaisissant le fil de toute une civilisation qui se dé-

roule sous l'empire d'une loi invariable. Ces portraits, publiés d'abord en partie dans ce recueil, furent réimprimés pour la première fois, il y a quelques années, à un moment où on ne savait trop ce que deviendrait la France, gaspillée par les révolutions; ils n'ont pas moins d'à-propos aujourd'hui encore sous une forme nouvelle et plus complète. Voici en effet, au centre de l'Europe, un peuple de trente-cinq millions d'hommes répandu des Alpes et de la Méditerranée à l'Océan, des Pyrénées au Rhin. Son existence, comme celle d'autres empires, ne repose pas sur l'oppression des races et des nationalités, sur la juxtaposition de mœurs, de lois, de langues différentes, ou sur des priviléges de classes et des inégalités sociales. En France, toutes les diversités se sont fondues dans une vigoureuse unité, et il n'est plus resté qu'un état où tous les hommes, n'ayant d'autres priviléges que leur intelligence et leur mérite, obéissent aux mêmes lois, parlent la même langue, vivent du même souffle et se lèvent au même appel. Ce n'est point une agglomération de provinces; c'est une nation compacte, la plus nombreuse qui ait existé, et la plus puissante pour le bien comme pour le mal. Comment s'est formée cette unité? C'est le travail de huit siècles. Si l'on cherche les élémens principaux de ce travail, il faut compter l'action de la monarchie, l'influence de l'église, les habitudes persistantes de la discipline romaine, l'instinct ardent et précoce de l'égalité civile, et si on cherche ceux qui ont poursuivi de siècle en siècle cette œuvre puissante, ce sont justement ces hommes dont M. de Carné retrace le portrait et raconte la vie : Suger, saint Louis, Louis XI, Duguesclin, Jeanne d'Arc, Henri IV, Richelieu, Mazarin, l'un faisant plier les grands barons sous la justice civile, l'autre rendant à la France les provinces dispersées par les apanages princiers, celui-ci abattant les dernières têtes féodales, tous défendant l'intégrité du territoire. Ainsi s'accomplit cette œuvre de l'unité française. Un seul doute vient à l'esprit en parcourant cette merveilleuse carrière : on craint que l'œuvre n'ait trop réussi, et que l'unité, en fin de compte, ne tourne à l'uniformité et au nivellement.

CH. DE MAZADE.

VIE DE F. JAHN.

Fr. L. Jahn's Leben. Nebst Mittheilungen aus seinem literarischen Nachlasse, von Dr Heinrich Proehle, Berlin.

Chaque pays a ses esprits malades, comme chaque nature de terrain a ses mauvaises herbes. Durant les guerres de délivrance de 1813 à 1815, et longtemps encore après la chute de Napoléon, l'Allemagne jouissait d'un type de chauvinisme à la fois farouche et burlesque dans la personne de M. Frédéric-Ludwig Jahn. Cet homme est à peu près inconnu en France, et cependant c'est lui qui a surpassé en imprécations contre la grandeur nationale de ce pays tous les gallophobes réunis de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne. Le *vieux père Jahn*, appelé communément le *Turnvater* (père de la gymnastique), présentant une des physionomies les plus grotesques, les plus fantastiques de la Germanie contemporaine, un type curieux à étudier, surtout dans ce siècle d'ennui et d'esprit mercantile où toute originalité s'en va, même l'originalité du ridicule.

Le célèbre teutomane Frédéric-Ludwig Jahn, né à Lanz, près Lenzen, en Prusse, le 11 août 1778, était un niais de la plus méchante espèce, un niais politique. C'était un don Quichotte qui se croyait un Goetz de Berlichingen : il réunissait même en lui les deux caractères principaux du roman de Miguel de Cervantes, deux contrastes frappans : il joignait le bon sens philistin de Sancho Pança à l'enthousiame stérile du chevaleresque hidalgo de la Manche. Il représentait admirablement bien toutes les extravagances du vieux parti anti-français, sa petitesse d'esprit, son orgueil tranchant, son patriotisme sec, inintelligent et égoïste. Le patriotisme de ce parti était un composé d'ignorance et d'orgueil, d'envie et d'impuissance. Une haine aveugle et violente pour la France était le fond de ce sentiment soi-disant patriotique. Rempli de souvenirs confus de la domination de Napoléon et des guerres de délivrance, il tentait de lutter contre la nature des choses, contre le génie de la civilisation. La plupart des membres influens du parti anti-français appartenaient aux classes privilégiées de la Prusse, de la Saxe et de la Bavière. Ennemis du progrès social des peuples, rêvant le rétablissement des institutions féodales, ils abhorraient la France comme le foyer des lumières et des révolutions politiques et sociales. Rien n'était plus logique; mais, chose étrange, le chef du parti gallophobe, l'illustre Frédéric-Ludwig Jahn, était imbu lui-même des opinions libérales de la révolution, et pourtant sa haine contre la France était la religion de sa vie, son cheval de parade, son moyen de parvenir à la popularité. Il était partisan enthousiaste de la liberté, et il passait sa vie à insulter la nation française, à dénigrer son caractère et ses mœurs, à combattre ses institutions comme son influence extérieure. En 1814, nous le voyons prêcher la vengeance aux souverains alliés contre l'ennemie héréditaire de l'Allemagne. En 1815, il demanda hautement le partage de la France. Il alla plus loin encore. Dans un accès de délire sauvage, il proposa de dévaster les provinces françaises limitrophes de l'Allemagne, et d'y créer une *forêt vierge* remplie de tigres, de léopards et d'autres gentilles bêtes, pour empêcher à l'avenir tout contact entre la candeur loyale des Germains et la corruption perfide des Gaulois!

Comment expliquer ce phénomène moral, ce contraste énigmatique entre l'amour de la liberté et la haine contre une nation qui a si vaillamment combattu pour le progrès de l'intelligence, de la justice, de la civilisation européenne? Nous avons eu beau étudier les œuvres de cet Anacharsis Clootz du patriotisme teutonique, nous n'avons pu parvenir à en débrouiller l'idée principale. Hélas! toutes les idées du pauvre teutomane sont embrouillées comme des toiles d'araignée, toutes ses vues politiques sont enveloppées dans un épais nuage ultra-germanique. Son style est en parfaite harmonie avec l'originalité de ses tendances nationales : il jure avec toute élégance française. Il est à la fois lourd et ampoulé, incompréhensible et somnifère; le vague y est complet. Il y a des Français qui prétendent qu'on ne peut pas être clair en allemand; ceux qui liront les écrits de Frédéric-Ludwig Jahn ne reviendront pas de cette erreur. Ces écrits sont heureusement peu volumineux : ils sont au nombre de six. Le premier, publié en 1800, est intitulé : *De l'encouragement du patriotisme dans l'empire allemand*, dédié à tous les Prussiens, par O.-C.-C. Hoepffner. C'est à un nommé Hoepffner en effet qu'il avait vendu sa qualité et ses droits d'auteur pour la modique somme

de 10 thalers. Tout en plaignant ce pauvre Jahn d'avoir été réduit à vendre sa petite gloire littéraire, je ne puis m'empêcher d'admirer M. Hoepffner d'avoir payé dix écus une pauvreté pareille. *L'Encouragement du patriotisme dans l'empire allemand* est un dithyrambe guerrier en faveur des héros de l'armée prussienne; l'auteur s'y démène d'une manière effrayante pour prouver qu'un Prussien est plus fort que « trois Saxons, trois Hanovriens, trois Mecklembourgeois et trois Suédois. » Rien n'est plus ennuyeux que la lecture de cette brochure, si ce n'est la lecture des autres ouvrages de M. Jahn. Ces ouvrages sont signés de son nom et se distinguent par des titres pompeux ou mystiques. En 1806, il publia *l'Enrichissement du trésor de langue du haut-allemand.* C'est un traité sur les synonymes qui prétend compléter l'excellent dictionnaire du savant professeur Eberhard. L'auteur ne se doute ni du génie de la langue allemande, ni de la grammaire, ni des monumens du passé, ni des recherches étymologiques. L'unique mérite du livre est d'avoir émis le vœu de former à Berlin une société de linguistes allemands, vœu utile et qui s'est réalisé quelques années plus tard.

Les autres écrits de Frédéric-Ludwig Jahn sont un *Essai sur la nationalité allemande* (1), un ouvrage intitulé *Caractères runiques*, une suite à cet ouvrage, puis des *Notes pour servir de supplément aux recherches sur la nationalité allemande.* Ces livres reflètent parfaitement la physionomie de l'auteur, un mélange d'affectation et de naïveté, d'ignorance et d'orgueil souffrant, de pensées vulgaires et d'aspirations idéales, de *philistinisme* et d'enthousiasme politique. Un seul ouvrage que M. Jahn a publié en collaboration avec son ami, M. Ernest Eiselen, mérite une mention favorable. C'est *l'Art de la gymnastique allemande.* Ce traité sert encore aujourd'hui de manuel aux directeurs des exercices gymnastiques en Allemagne.

Ce qui est plus surprenant encore que les œuvres littéraires et politiques du pauvre teutomane, c'est le livre de M. le docteur Proehle. *Y want a hero, an uncommon want!* s'écria dans le temps lord Byron. M. Proehle, lui aussi, avait besoin d'un héros, mais son choix n'a pas été heureux. Il s'est fait non-seulement le biographe, mais le panégyriste d'un personnage ridicule; il a pris au sérieux les rodomontades de ce don Quichotte du Nord; il a glorifié les égaremens déplorables de son patriotisme burlesque. Il nous permettra de lui rappeler les belles paroles de Henri Heine : « Ce qui nous frappe d'abord, c'est que le grand levier que des princes ambitieux et avides savaient faire si bien jouer autrefois, la nationalité, avec ses vanités et ses haines, est émoussé et usé; chaque jour s'éteint un de ces sots préjugés nationaux, toutes les âpres singularités des peuples sont écrasées sous l'action de la civilisation générale européenne. Il n'y a plus de nations en Europe, mais seulement des partis, et c'est chose curieuse de voir comme ceux-ci se reconnaissent tout de suite malgré la différence des couleurs, et s'entendent en dépit de la multiple confusion des langues. Alors même que les têtes se trompent, les cœurs n'en sentent pas moins ce qu'ils veulent, et le temps marche toujours vers l'accomplissement de sa grande tâche. »

FERDINAND GOLDSCHMIDT.

(1) Ce livre a été traduit en français en 1825 par P. Lortet.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SIXIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIe ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1856.

Livraison du 1er Novembre.

MADAME DE STAEL AMBASSADRICE, AVEC DES PAPIERS INÉDITS, par M. A. GEFFROY. 5

LA PEINTURE MURALE DANS LES ÉGLISES DE PARIS EN 1856, par M. GUSTAVE PLANCHE. 44

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME. — Seconde série. — II. — LA FAMILLE ET LES COURTISANS D'AUGUSTE, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie Française. 76

DAVID HUME, SA VIE ET SES ÉCRITS, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE PUBLIÉE A ÉDIMBOURG, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY. 107

LA POKRITKA, SCÈNES DE LA VIE RUSSE, par Mme E. DE BAGRÉEF-SPÉRANSKI. 142

LE ROMAN DE LA VIE DES NOIRS EN AMÉRIQUE (*Dred* de Mme B. Stowe), par M. JOHN LEMOINNE. 162

LOUIS XIV ET SES HISTORIENS, A PROPOS DES PUBLICATIONS CONTEMPORAINES SUR LE XVIIe SIÈCLE, par M. LOUIS DE CARNÉ. 188

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 217

Livraison du 15 Novembre.

LE JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE AU TEXAS. — LA MISSION DE BROWNSVILLE. SCÈNES ET SOUVENIRS D'UN SECOND VOYAGE EN AMÉRIQUE, par M. l'abbé E. DOMÉNECH. 233

LE CARACTÈRE ANGLAIS JUGÉ PAR UN AMÉRICAIN (*English Traits*, de Ralph Waldo Emerson), par M. ÉMILE MONTÉGUT. 274

LES ANGLAIS ET L'INDE. — I. — LES FONCTIONNAIRES CIVILS DE L'HONORABLE COMPAGNIE DES INDES, par M. le Mor FRIDOLIN. 304

LE THÉATRE CONTEMPORAIN EN ITALIE, LE DRAME ET LA COMÉDIE, par M. F.-T. PERRENS. 341

LA MARINE DE L'AUTRICHE. — CALAMOTA, TRIESTE ET POLA, par M. J.-J. BAUDE. 377

PIERRE DE VILLERGLÉ, par M. AMÉDÉE ACHARD. 413

M. DE LAMARTINE. — LE POÈTE HISTORIEN LITTÉRAIRE, par M. GUSTAVE PLANCHE. 438

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 458
Poésies traduites de Henri Heine, par M. VRIGNAULT..... 466

Livraison du 1er Décembre.

Dante Alighieri et la Littérature dantesque en Europe au XIXe siècle, a propos d'un livre du roi de Saxe, par M. Saint-René TAILLANDIER.... 473
Newton, sa Vie, ses Écrits et ses Découvertes, d'après les nouvelles publications anglaises, première partie, par M. Paul de RÉMUSAT..... 521
Art Céramique. — Les Vases Chinois et les Vases Grecs, par M. BEULÉ... 556
Faust, récit en neuf lettres, par M. Ivan TOURGUENEF..... 581
Du Système prohibitif en France dans ses rapports avec les classes ouvrières et avec les intérêts britanniques, par M. Michel CHEVALIER, de l'Institut. 616
L'Abolitionisme et l'Élection du nouveau Président aux États-Unis, par M. C. CLARIGNY..... 648
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 683
La Diète suédoise et le Roi Oscar, par M. A. GEFFROY..... 693
Revue Dramatique. — Les Drames et les Comédies du temps, par M. Gustave PLANCHE..... 699

Livraison du 15 Décembre.

Études Morales et Littéraires. — M. de Balzac, ses Œuvres et son Influence sur la littérature contemporaine, par M. Eugène POITOU.. 713
Les Anglais et l'Inde. — II. — Les Écoles natives et l'Éducation des Hindous, les Prisons et la Répression contre les Khonds, les Thugs et les Dattureas, par M. le Mor FRIDOLIN..... 768
Aïsha Rosa, souvenirs des rives du Bosphore, par M. Paul de MOLÈNES... 818
L'Histoire Romaine a Rome. — Seconde série. — III. — Caligula, Claude et Néron, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie Française..... 838
Newton, sa Vie, ses Écrits et ses Découvertes, dernière partie, par M. Paul de RÉMUSAT..... 874
Un Voyageur anglais aux iles Sandwich, la Civilisation dans l'Archipel, par M. Émile MONTÉGUT..... 904
Revue Musicale. — *La Traviata* de Verdi, Mlle Piccolomini, par M. P. SCUDO. 923
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 937

ERRATA DE CE VOLUME.

Dans le no du 1er novembre, à propos de *la Peinture murale dans les églises de Paris*, c'est sur un renseignement par bonheur inexact que M. Planche, en parlant des peintures de M. Murat à Saint-Séverin, a pu croire à la mort de cet artiste. M. Murat est en parfaite santé, et nous sommes heureux de l'annoncer à nos lecteurs.

Nous avons aussi à rectifier une erreur dans l'article sur *la Marine de l'Autriche*, de M. Baude, inséré dans la livraison du 15 novembre. Le point où le territoire de l'Herzégovine est baigné par la mer n'est point dans le canal de Calamota, mais au nord de ce canal, dans l'anse de Sabioncello.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue St-Benoît, 7.

AP
20
R5
pér.2
t.6

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY